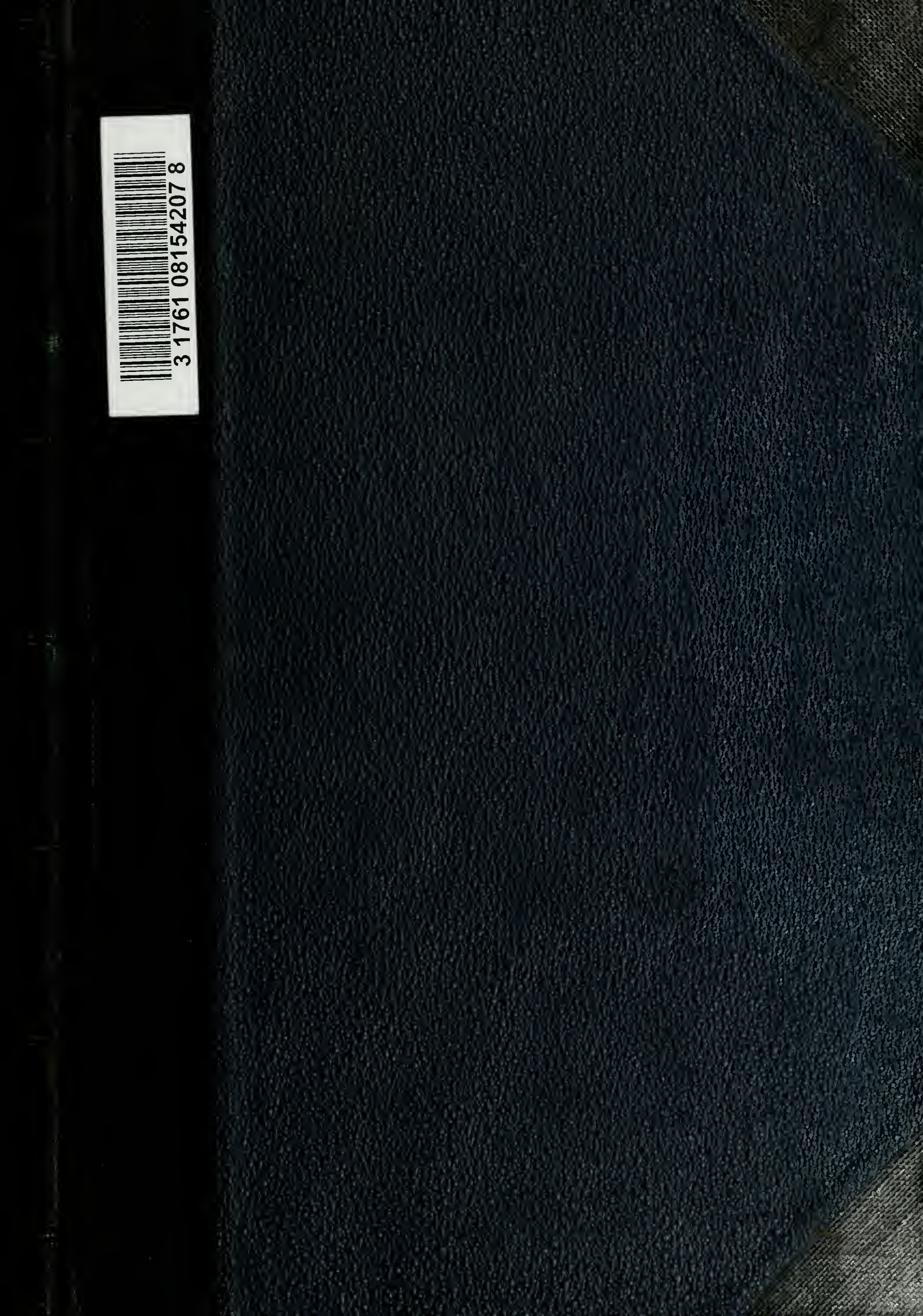

3 1761 08154207 8

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAÏX, TOURCOING).

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Rcconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895.

Ier SEMESTRE DE 1906

Vingt-Septième Année. — Tome Quarante-Cinquième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, rue de l'Hôpital-Militaire, 116,

LILLE.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 28 Décembre 1905.

Présidence de M. Ernest NICOLLE, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

MM. Quarré-Reybourbon, Auguste Crepy, Merchier, Henri Beaufort, Cantineau, Delahodde, Léon Lefebvre, prennent place au Bureau.

MM. le Dr Vermersch, Fernaux-Defrance, O. Godin, A. Levé, A. Lirondelle, M. Pajot, ont exprimé leurs excuses.

Le procès-verbal de la dernière Assemblée, en date du 30 Octobre dernier, inséré dans le Bulletin de Novembre, est adopté.

Sociétaires nouveaux. — Les noms de 88 Membres admis par le Comité d'Études dans ses réunions de Novembre et Décembre seront insérés à la suite du procès-verbal.

Nécrologie. — La Société déplore les décès de :

MM. L. Bal, d'Armentières.
E. Blondeau, de Lille, inscrit sous le N° 260.
David-Wiart, de Lille.

L'Assemblée s'associe au deuil de leurs familles.

Distinctions honorifiques. — M. A. Ledieu-Dupaix, Consul des Pays-Bas, a été nommé Officier de l'ordre d'Orange-Nassau.

M. A. d'Hespel, Capitaine au 43e régiment, a été fait Chef de Bataillon.

L'Assemblée exprime ses félicitations pour ces collègues.

Le Comité d'Études, dans sa séance de Novembre, a nommé *Membres d'honneur,* M. le Baron Jules de Guerne, depuis longtemps Membre correspondant et qui a représenté la Société de Géographie de Paris à notre 25e anniversaire, et M. Paul Labbé, le digne successeur de M. Charles Gauthiot, Secrétaire-Général de la Société de Géographie commerciale de Paris, dont il a été le délégué à notre 25e anniversaire.

Fondation Paul Crepy. — Madame Paul Crepy, non contente de sa libérale participation de 500 francs aux dépenses de notre fête du 12 Novembre, a voulu marquer notre 25e anniversaire en élevant la bourse de voyage annuelle Paul Crepy de trois cents à cinq cents francs. Elle est l'objet de toute la gratitude de la Société pour sa bienveillante générosité.

Concours. — La Commission des Concours, après la correction et la classification des copies du Concours général, a désigné les Lauréats à qui des récompenses doivent être distribuées dans la Séance solennelle de 1906. Le Comité d'Études a adopté ses propositions et lui a voté, en visant particulièrement son Président, M. Quarré-Reybourbon, son Rapporteur, M. Godin, et les deux principaux Correcteurs des compositions, MM. Merchier et l'Abbé Lesne, dont la tâche a été fort laborieuse, des remercîments auxquels l'Assemblée générale joint les siens.

M. Merchier, Secrétaire-Général, explique à l'Assemblée que le programme du Concours général pour 1906 a été un peu élargi pour mieux s'adapter à ceux de l'enseignement secondaire.

L'une des additions s'adresse aux élèves de *première* qui seront appelés à concourir sur les *Colonies françaises* et ainsi encouragés à travailler des questions quelquefois reléguées au second plan en raison de l'abondance des matières de leur classe.

Concours de Monographies. — Le Président constate que le prix annoncé — pouvant atteindre cinq cents francs — n'a pas eu la puissance d'attraction attendue par ses promoteurs. Deux monographies seulement ont été présentées ; l'une, tout à fait en dehors du programme, a été écartée ; l'autre, résultat d'un travail consciencieux et étendu sur Lannoy, n'y répondait pas assez complètement pour obtenir la récompense totale. Le Comité d'Études a attribué un prix de cent francs à son auteur, M. Duteuille, Instituteur à Fives.

Le Président appelle de nouveau pour l'avenir l'attention sur les monographies ; bien comprises elles peuvent être très utiles aux localités qui en sont l'objet.

Conférences entendues depuis le 30 Octobre :

Dimanche 5 Novembre. — M. Georges Morael : *Dunkerque ; ses industries maritimes ; sa lutte contre Anvers.*

Dimanche 12 Novembre. — M. Guillot : *Les origines de la Société de Géographie de Lille.*

Jeudi 16 Novembre. — M. l'Abbé Chevalier : *Le Caire pittoresque.*

Jeudi 23 Novembre. — M. Octave Justice : *Autour du Cheïron. — La Suisse sous le ciel de Provence.*

Dimanche 26 Novembre. — M. Paul Van Houcke : *Le Rhône de Genève à Lyon.*

Jeudi 30 Novembre. — Mad. F. Bullock Workman : *Première exploration des glaciers de Hoh-Lumba et de Sosbon dans l'Himalaya.*

Dimanche 3 Décembre. — Mgr P.-M. Reynaud : *La Chine nouvelle.*

Jeudi 7 Décembre. — M. René Paillot : *Le Limousin.*

Jeudi 14 Décembre. — M. le Lieutenant de Vaisseau Georges Simon : *Le Haut-Mékong.*

Jeudi 21 Décembre. — M. P. Cloarec : *Les grands ports de guerre et de commerce de la France.*

Dimanche 24 Décembre. — M. J.-Georges Bondoux : *A travers la Perse.*

Mission Paul Pelliot en Asie centrale. — Organisée par le Comité français de l'Association internationale pour l'exploration de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient, avec le patronage et le concours matériel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et du Ministère de l'Instruction Publique, cette mission se mettra en route prochainement, en Janvier sans doute.

Sous la direction de M. Paul Pelliot, Professeur de chinois à l'École française de Hanoï, elle comprend M. le Dr Vaillant, Médecin de la Marine et Naturaliste, bien connu à Lille où il a travaillé une année à l'Institut Pasteur, et un Photographe professionnel.

Ses principaux points de séjour seront dans le Turkestan chinois pour y relever les vestiges de l'ancienne civilisation bouddhique turque en des régions aujourd'hui passées entièrement à l'Islam.

Elle traversera ensuite l'Empire du Mitieu avec des stations d'étude plus ou moins prolongées suivant les ressources dont elle disposera.

Sur tout son parcours elle opérera des déterminations géographiques et recueillera des renseignements économiques.

Le Comité d'Etudes, persuadé qu'elle présente les garanties d'études approfondies et profitables pour la science et aussi pour le développement des relations et de l'influence françaises, a voté en sa faveur l'achat d'un chronomètre (montre de torpilleur, valeur 350 fr.), pour compléter ses instruments d'observation, dont bon nombre lui ont été offerts par d'autres Sociétés.

Mission saharienne. — Notre Bibliothèque vient de recevoir de la part de M. F. Foureau, Chef de cette Mission, son magnifique et savant ouvrage : « Documents scientifiques de la Mission saharienne », sur lequel le Président attire l'attention de ses collègues et qui sera du reste l'objet d'une notice dans le Bulletin.

44e Congrès des Sociétés Savantes. — Une récente circulaire ministérielle donne des détails sur les facilités accordées par les Compagnies de chemin de fer pour s'y rendre. Il aura lieu à Paris du 17 au 21 Avril 1906. Une note explicite sera insérée au Bulletin. Le Président invite ses collègues à s'y faire déléguer par la Société.

Congrès Colonial de Marseille. Septembre 1906. — Le Président signale aussi à l'attention de ses collègues cette réunion qui aura lieu sous les auspices de l'Exposition Coloniale de Marseille. Les adhésions sont reçues dès maintenant. Le Bulletin contiendra une note à ce sujet.

Association internationale pour l'étude des Régions polaires. — Le Bulletin de Décembre, p. 392, publie des détails sur l'organisation en cours de cette association. Après une courte explication, le Président engage ses collègues à s'y reporter.

Communication de M. Merchier sur « les États-Unis économiques ». — Après avoir constaté le zèle inépuisable de notre Secrétaire-Général pour étudier les questions intéressantes pour la Société, comme celle-ci l'est au premier chef, et pour les résumer à son grand profit, le Président lui donne la parole.

La communication très documentée du Secrétaire-Général, présentée avec beaucoup de charme et d'humour malgré l'abondance et la précision de ses chiffres, est fort applaudie de tout l'auditoire. Le Président émet quelques remarques

élogieuses sur ce travail et obtient de M. Merchier la promesse de le faire paraître dans le Bulletin.

Élection de dix Membres du Comité d'Études. — MM. le Général Avon, E. Cantineau, Émile Delebecque, Albert Demangeon, Alexandre Eeckman, Dr Eustache, Gosselet, Lirondelle, R. Théry, Th. Van Troostenberghe, Membres du Comité d'Études dont le mandat expire le 31 Décembre, sont renommés pour une nouvelle période de trois ans, soit jusque la fin de Décembre 1908. Le Président en exprime sa satisfaction.

La séance est levée à dix heures.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 30 OCTOBRE 1905.

Nos d'inscription. MM.

4625. DELBROUCQ (l'Abbé), supérieur de l'École St-Joseph, 92, rue Solférino.
Présentés par MM. *l'Abbé Robaut* et *l'Abbé Pajot.*

4626. KAESBACH (Jean), 5, rue des Coquelets.
Fernaux-Defrance et *Houbron.*

4627. BAER-BERNARD, 5, rue du Lombard.
Van Troostenberghe et *A. Meyer.*

4628. VERSCHUERE-BRICQUET, rentier, 26, rue du Château.
Van Troostenberghe et *Leullieux.*

4629. DELCOURT, 89, rue de Paris.
Godin et *Favrelle.*

4630. ASEBROUCQ (Henri), représentant, 288, rue Nationale.
Arnaudon et *Prudhomme.*

4631. DEROUBAIX (Mme Victor), 53, rue de Paris.
G. Dupont et *Valentin.*

4632. DEPERNE-MEURISSE (Mme), 25, rue Jean-Sans-Peur.
Guilluy et *A. Lenglart.*

4633. GOUTIER, 4 *bis*, pavé St-Joseph.
Houbron et *Dr Vermersch.*

4634. DARNOUX, ingénieur, 143, rue Pierre-Legrand.
Dr Vermersch et *Cluzet.*

4635. SEULIN (Alphonse), professeur de musique, 129, rue de Lannoy, Roubaix.
Boulenger et *Cléty.*

4636. A. LEMOINE (l'Abbé), 16, rue des Fabricants, Roubaix.
Boulenger et *Cléty.*

4637. PASQUESOONE, assurances, Quesnoy-sur-Deûle.
Auguste Crepy et *A. Tys.*

4638. GILSON (Camille), 2, square Jussieu.
Malvault et *A. Lesay.*

4639. DESTAILLEURS (Mme Charles), 35, place Cormontaigne.
Franchomme et *A. Plateau.*

Nos d'inscription. MM.

4640. Bœuf (Émile), courtier, 8, place Simon-Vollant.
H. Beaufort et *P. Ravet.*

4641. Lebon (Général), commandant le 1er corps d'armée, rue Négrier.
E. Nicolle et *Général Courbassier.*

4642. Rollin (Mme), institutrice, 2, avenue des Lilas.
Jourdain et *Vangrevenynge.*

4643. Goupil (Pierre), expéditeur, 63, rue des Arts, Roubaix.
Boulenger et *Cléty.*

4644. Houzet (Albert), négociant, 26, rue des Ponts-de-Comines.
Meurillon et *R. Thiébaut.*

4645. Waucampt, directeur de St-Augustin, 39, rue du Metz.
Prévost et *Melchior.*

4646. Desrousseaux (Hector), employé, 35, boulevard de la République, Roubaix.
Clèves et *A. Hubaut.*

4647. Delespierre (Auguste), commissionnaire-exp., 20, rue de l'Alma, Roubaix.
Boulenger et *P. Grymonprez.*

4648. Bertin (Armand), receveur de l'Enregistrement, 48, rue Henri-Kolb.
De Kérarmel et *Fernaux.*

4649. Joire-Vernier (Mme), 129, boulevard de la Liberté.
A. Van de Weghe et *E. Nicolle.*

4650. Masse-Pollet (Mme), 216, rue Nationale.
A. Van de Weghe et *E. Nicolle.*

4651. Solbreux (Henri), Mons-en-Barœul.
E. Dewez et *Delevar.*

4652. Figuier (Julien), employé, 29, rue de Cassel, Roubaix.
Clèves et *A. Hubaut.*

4653. Jonniaux (Valéry), employé, 34, rue d'Alsace, Roubaix.
Clèves et *A. Hubaut.*

4654. Wibaux (Alphonse), avocat, 44, rue du Grand-Chemin, Roubaix.
Boulenger et *Cléty.*

4655. Carpentier, 16, rue d'Angleterre.
Eeckman et *Grandel.*

4656. Bouvry (Albert), architecte, 48, rue Neuve, Roubaix.
Boulenger et *Cléty.*

4657. Delrue (Eugène), représentant, 191, rue d'Artois.
H. Beaufort et *Léon Goube.*

4658. Buysschaert, appareils de chauffage, 99, rue du Faubourg-de-Roubaix.
E. Dervaux et *Delahodde.*

4659. Houtstont (Lieutenant), au 43e régiment, 44, rue Puebla.
Lieutenants Courtin et *Poncelet.*

4660. Coupy (Edmond), électricien, 8, rue des Bouchers.
Prosper Ravet et *V. Salomez.*

4661. Poissonnier, employé, 69, rue de Valmy, Roubaix.
Clèves et *A. Hubaut.*

4662. Cornille-Legrand, rentier, 146, boulevard de la Liberté.
R. Thiébaut et *Dr Verstraete.*

4663. Lelong, pharmacien, Wambrechies.
Decramer et *Macquart.*

4664. Mayette, chemisier, 12, rue des Manneliers.
Bonvalot et *Decramer.*

N°s d'inscription. MM.

4665. Lemaire-Duvillier (Mme), 123, boulevard de Paris, Roubaix.
Duvillier et *Cléty.*

4666. Bérat (Melle), fleuriste, 5, rue de la Gare, Roubaix.
Boulenger et *Craveri.*

4667. Gorisse (l'Abbé), professeur, 92, rue Solférino.
Les Abbés Bayard et *Pajot.*

4668. Lefebvre (L.), imprimeur, 30, rue André.
Mme Hachet et *Mottez.*

4669. Wattine (Louis), fabricant, 49, Grande-Place, Roubaix.
Boulenger et *Cléty.*

4670. Delemar (Louis), étudiant, 18, rue de la Petite-Allée,
R. Thiébaut et *E. Legrand.*

4671. Waymel (Melle), 14, rue de la Deûle, Haubourdin.
A. Crepy et *E. Fichaux.*

4672. Avon (Capitaine), attaché à l'Arsenal, 52, rue de Lens.
Général Avon et *E. Nicolle.*

4673. Lecasse, inspecteur des Postes et Télégraphes, 37, rue Faidherbe.
Calonne et *Lancien.*

4674. Montpellier (A.), industriel, 46, quai de l'Ouest.
Faure de la Vaulx et *A. Crepy.*

4675. Delsart, substitut, 50, rue Henri-Kolb.
Levé et *Prudhomme.*

4676. Designolle (Émile), sous-chef de bureau, 16, rue de la Deûle, Loos.
Jaumard et *Carré.*

4677. Vuylstèke (Mme), 10, rue Colson.
Fernaux et *Gennevoise.*

4678. Vancostenobel (Albert), 8, rue Molière.
H. Beaufort et *Houbron*

4679. Nuyts (Albert), constructeur mécanicien, 53, rue Inkerman, Roubaix.
Boulenger et *Cléty.*

4680. Bauvin (Armand), ingénieur, 13, rue Bourjembois.
Cluset et *Gasser.*

4681. Mahieu (Adonis), propriétaire, 110, rue Jacquemars-Giélée.
Julien Mahieu et *Fernaux.*

4682. Salez (Mme veuve), 36, rue Faidherbe.
Lancien et *Fernaux.*

4683. Brasseur (Jules), représ. de la Soc. anon. de Pérenchies, 16, rue Dupleix.
Van Troostenberghe et *Bouchery.*

4684. Fleurynck (Charles), employé, 18, place aux Bleuets.
H. Beaufort et *Delahodde.*

4685. Bassot-Féron, ingénieur des Mines, 10, place du Concert.
H. Beaufort et *Fernaux.*

4686. Delmoitiez, rentier, 7, rue de la Chambre-des-Comptes.
Van Mansart et *Tilmont.*

4687. Duquesne (Paul), instituteur, 11, rue des Processions.
Légereau et *Tilmant.*

4688. Piot, directeur de tissage, 341, boulevard Gambetta, Tourcoing.
J. Lahousse et *G. Leclercq.*

4689. Wattel-Deucoer (Mme), propriétaire, 82, rue Nationale, Tourcoing.
Bourgois-Wattel et *Petit-Leduc.*

N°s d'inscription. MM.

4690. Lambert (Melle Louise), 16, rue Virginie-Ghesquière.
Verly et *Quarré-Reybourbon.*

4691. Aubert (Dr), 5, rue Thiers.
Dr Vermersch et *A. Steverlynck.*

4692. Muller, tailleur, 24, rue des Ponts-de-Comines.
S. Minet et *G. Carlier.*

4693. Robert (Général), commandant la subdivision de Lille, 18, rue Meurein.
Général Avon et *E. Nicolle.*

4694. Gachie, libraire, 12, place du Lion-d'Or.
Cantineau et *Houbron.*

4695. Legrand (l'Abbé), maison St-Louis, 60, rue du Port.
L'Abbé Leuridan et *Quarré-Reybourbon.*

4696. Aubry (Command.), chef de bat. à l'État-major du 1er corps, 139, r. Colbert.
Merchier et *Commandant Rauscher.*

4697. Collardet, pharmacien, 51, rue de Béthune.
Mosingue et *Ch. Goube.*

4698. Ramsden (Melle Marion), professeur d'anglais, 5, place St-Martin, Croix.
Balcaen et *H. Beaufort.*

4699. Ducoulombier (Henri), négociant, 20, rue du Blanc-Seau, Tourcoing.
Balcaen et *H. Beaufort.*

4700. Prélat, directeur de l'Enseignement primaire du Nord, 35, rue d'Antin.
Merchier et *E. Nicolle.*

4701. Meunier (Victor), charbons, 19, quai du Wault.
Goudaert et *Lieutenant Poncelet.*

4702. Sacré-Defrenne (Mme Maurice), 61, rue de Turenne,
H. Pajot et *J. Deleplanque.*

4703. Pouchain (Henri), 25, rue Mirabeau.
Goubet et *Decroix.*

4704. Delannoy-Six, paveur, 15, rue de Fleurus.
Drs Vermersch et *Decramer.*

4705. Vandenberghe-Lepoutre, industriel, 50, rue Neuve, Roubaix.
Boulenger et *Cléty.*

4706. Allantaz, inspecteur au Chemin de fer du Nord, 18, rue de Loos.
H. Beaufort et *J. Leroy.*

4707. Faulkner (Angus), à Croix.
Boulenger et *Craveri.*

4708. Defrenne (Édouard), 30, boulevard de Cambrai, Roubaix.
Boulenger et *Craveri.*

4709. Leveugle, 22, rue de l'Alma, Roubaix.
Boulenger et *Craveri.*

4710. Cayet, 11, rue des Stations.
Derycke et *Van Troostenberghe.*

4711. Morenval (Abel), élève à l'École du Commerce, 39, rue Nicolas-Leblanc.
Merchier et *Fernaux.*

4712. Vandaele (Louis), 65, rue Esquermoise.
Ed. Masse et *Melle Oxtoby.*

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 30 OCTOBRE 1905.

I. — Livres.

1° DONS.

Le Nord-Est marocain, par Lucien de Mondésir. Alger, Léon, 1905. — Don de l'Auteur.

Compte rendu du Congrès colonial français de 1905, — Don de M. Nicolle,

Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques, par Robert de Lasteyrie. 1902-1903. Paris, Imprimerie Nationale, 1905. — Don du Ministère de l'Instruction Publique.

Id. Tome IV, 4e livraison. — Don du Ministère de l'Instruction Publique.

Projet d'une exploration systématique des régions polaires, par H. Arctowski. Bruxelles, 1905. — Don de M. Lecointe, Vice-Président de la Société royale belge de Géographie.

Congrès archéologique de France, LXXIe session tenue au Puy, 1904. Caen, Delesques, 1905. — Don de l'Éditeur.

Da Zeila alle frontiere del Coffa, par Antonio Cecchi. 3 volumes. Rome, Lœscher et Cie, 1886. — Don de M. O. Godin.

Aerostation associated with the study of geography, par M. E.-V. Boulenger, de Roubaix.

Documents scientifiques de la Mission saharienne (Mission Foureau-Lamy), par Foureau. Paris, Masson et Cie, 2e et 3e fascicules et un atlas.— Don de l'Auteur.

2° ACHATS.

Le Jardin de la Mort (Algérie et Tunisie), par Louis Bertrand. Paris, Ollendorf, 1905.

II. — Photographies.

17 vues sur verre sur le Limousin. — Don de M. Paillot.

III. — Cartes.

DONS.

Carte bathymétrique des Océans, par Em. de Margerie. Paris, Armand Colin, 1905. — Don de l'Auteur.

Carte routière de la Tunisie au 1er Juillet 1905, dressée par la Direction générale des Travaux publics. — Don de la Direction des Travaux publics.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

Séance du Dimanche 5 Novembre 1905.

DUNKERQUE

SES INDUSTRIES MARITIMES, SA LUTTE CONTRE ANVERS,

Par M. GEORGES MORAEL,

Armateur, Président de la section dunkerquoise de la Ligue maritime française.

COMPTE-RENDU ANALYTIQUE

Parler de Dunkerque devant un public lillois, c'est parler en pays de connaissance. Tous, nous avons plus ou moins assisté à la transformation de la vieille cité des Dunes. Une solidarité étroite unit Dunkerque à la vaste ruche industrielle qu'est devenu l'arrondissement de Lille.

Dunkerque a été en ces derniers temps au premier rang de l'actualité. Des visites sensationnelles et des incidents malencontreux ont éveillé l'attention publique à son sujet.

Mais, par un contraste étrange, il est peu de villes aussi mal connues. Elle n'est citée dans certains dictionnaires ou annuaires que comme port de pêche et sa population est estimée à 39,000 habitants environ.

Tous les cinq ans, le recensement accuse ce même chiffre et cependant ce port a pris une réelle importance depuis que les grands travaux y ont été entrepris. La ville étouffe dans son enceinte de fortifications et l'accroissement de la population qu'elle devait nécessairement provoquer, s'est tout simplement porté aux alentours. De grandes agglomérations se sont formées le long des routes qui

rayonnent de la ville, à savoir : Saint-Pol, Petite-Synthe, Coudekerque-Branche, Rosendael et Malo-les-Bains.

Par sa situation sur la mer du Nord, le port de Dunkerque devait attirer l'attention des gouvernements qui se sont succédés. Cela n'a pas manqué de se produire, mais il fut oublié au temps de Napoléon I[er]. Napoléon, qui ne douta jamais de l'importance qu'aurait pour notre pays l'établissement d'un grand port sur la mer du Nord,



BASSIN DU COMMERCE ET NOUVEL HÔTEL DE VILLE.

jeta son dévolu sur Anvers qui prit depuis un prodigieux développement.

Ce fut au détriment de notre grand entrepôt et maintenant encore

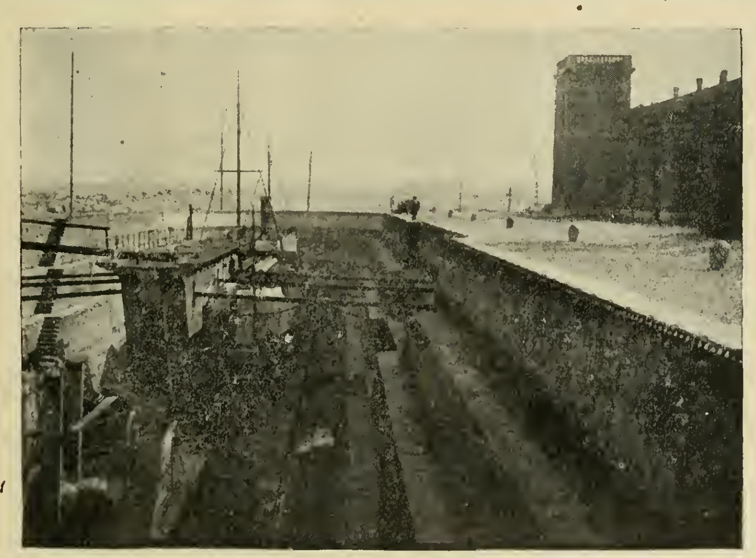
la concurrence d'Anvers pèse lourdement sur les destinées de Dunkerque.

Après la chute de Napoléon, Dunkerque chercha à se relever. 1870 fit voir de quelle utilité pouvait être sa rade. Toute une armée y fut tranquillement embarquée à l'abri des bancs qui la protègent. Grâce à la proximité de notre riche arrondissement, le mouvement de ce port s'accentua d'année en année et bientôt arriva le moment où il fut jugé tout à fait insuffisant.

Les trois bassins (bassin du Commerce, bassin de l'Arrière-Port et bassin de la Marine) qui constituaient avant 1878 avec le chenal, tout le port de Dunkerque, se virent bientôt encombrés. — Les navires ne pouvaient plus tous s'approcher des quais pour le déchargement et perdaient un temps précieux.

C'est à cette époque que M. De Freycinet, Ministre des Travaux publics, vint visiter Dunkerque et reconnut la nécessité des travaux proposés. Il jugea ce port le plus apte parmi tous ceux de notre littoral à disputer à Anvers le sceptre de la mer du Nord. La question, dit-il, dépasse les limites du département, c'est une question nationale.

Cinquante millions furent votés. On se mit à la tâche immédiate-



UNE CALE DE RADOUB.

ment, et Dunkerque fut dotée de quatre nouveaux bassins, c'est-à-dire, de quatre darses s'ouvrant librement sur deux bassins d'évolution.

Deux écluses mettent cet ensemble en communication avec le chenal. L'une de ces écluses, l'écluse Trystram, du nom du Sénateur dunkerquois, qui a le plus contribué à la prospérité du port, est remarquable par ses dimensions (200 mètres × 25 mètres).

Tous ces bassins forment un ensemble remarquable et font de Dunkerque un des plus beaux ports de France.

Le trafic ne cessa pas de se développer et le tonnage qui était de cinq cent mille tonnes en 1873, atteint aujourd'hui trois millions de tonnes, dont un cinquième seulement pour l'exportation.

Le port de Dunkerque occupe actuellement le troisième rang parmi les ports de France.

76 % des laines importées en France y entrent par le port de Dunkerque. Ce résultat merveilleux, acquis surtout au détriment du Havre, est un exemple frappant de l'accroissement rapide du port de Dunkerque et justifie sa raison d'être.

Tout a subi le même essor et les travaux sont à peine terminés, qu'il devient nécessaire de songer à en entreprendre de nouveaux.

Si le port a pris une réelle extension, il n'en a pas été de même de l'armement. Toute l'activité des Dunkerquois s'est portée sur des



BASSIN FREYCINET. — ENVERGUEMENT D'UNE VOILE DE PERROQUET A BORD DU *Brizeux* DE LA SOCIÉTÉ DES VOILIERS DUNKERQUOIS.

entreprises à capital restreint, comme par exemple la pêche à la morue.

Ce qu'il manque à Dunkerque, ce sont les hommes et les capitaux, chose étonnante dans une contrée aussi riche que la nôtre. La marine s'est complètement transformée, les navires ont pris de telles proportions qu'ils exigent beaucoup de capitaux, et Dunkerque s'est presque bornée à la pêche de la morue, et encore le sort de celle-ci est bien aléatoire en présence des chalutiers à vapeur. Dunkerque n'en a pas encore.

Les pêcheurs d'Islande et leur famille vivent le long des côtes dans de propres maisonnettes blanchies à la chaux. Ils forment deux groupes bien distincts et bien reconnaissables pour les gens du pays.

Le groupe de l'Est est différent de celui de l'Ouest. Tous deux vivent isolément sans frayer aucunement avec les populations environnantes. Ainsi les pêcheurs de l'Ouest concentrés à Fort Mardyck parlent le picard, bien qu'ils soient depuis longtemps entourés de populations flamandes.

Les fils et filles des pêcheurs d'Islande se marient entre eux. — C'est une population de sentiments très exclusifs et avec cela des plus superstitieuses.

Les femmes ou filles de pêcheurs vivent de peu pendant que leurs frères ou maris sont au loin. La pêche aux crevettes, la culture du jardinet et d'autres petites industries pourvoient à leur entretien.

Les armateurs ont dû, pour retenir une partie de leurs matelots, donner la presque totalité du salaire le jour même de l'engagement sous forme d'avance, dont l'énormité seule attire encore le pêcheur, mais chez lequel elle supprime, en fait, tout intérêt personnel à la bonne réussite de la pêche comme toute prévoyance. Une prime de 50 fr. par homme, versée par l'État, couvre à peine la forte noce obligatoire au moment du départ.

La vie de ces pêcheurs est très rude. Ils s'en vont en Mars pour revenir en Septembre. La flottille d'Islande ne saurait partir à heure fixe. Bien des pêcheurs manquent à l'appel final. Ils ne sont pas loin cependant. Les goëlettes simulent en quelque sorte le départ sans s'éloigner par trop des quais pour retenir plus facilement les hommes rentrés et attendre les retardataires.

La gendarmerie a quelque peine à leur mettre la main au collet. Cependant beaucoup de pêcheurs s'entendent amiablement avec les bons gendarmes et leur indiquent où ils prendront leurs dernières

rasades. Comme les gendarmes touchent trois francs par homme retrouvé, tout le monde est content.



LA PÊCHE D'ISLANDE. — LES ADIEUX.

Puis c'est le voyage vers les brumes d'Islande. Le pêcheur gardera tout le temps de la pêche la place qui lui a été attribuée par le sort. C'est de là qu'il tirera péniblement sa ligne par tous les temps. Cette ligne, longue parfois de cent mètres, porte un hameçon fixé au bout d'une longue tige de fer nommée « arbalète », qui entraîne vers le fond un plomb de sept livres. Le lard sert d'appât d'abord, puis ce sont ensuite les entrailles des morues prises qui servent à amorcer.

La morue est mise au sel dans des barils et subira plus tard une autre préparation à Dunkerque même. La belle morue dite *morue blanche* ne se prépare que dans cette ville.

En dehors du temps de travail, les pêcheurs d'Islande se tiennent à l'avant dans un poste fort exigu où ils s'enferment hermétiquement. Ils y fument, y respirent et se sèchent sans renouveler leur provision d'air. Leur existence en pareil lieu est un problème. C'est à croire qu'ils sont devenus comme des amphibies par rapport à l'atmosphère. Quand les goëlettes d'Islande sont rentrées à Dunkerque, tout autre personne qu'un Islandais ne saurait se tenir dans ces postes avant dix jours au moins d'aération complète, tant ils sont imprégnés d'odeurs peu respirables.

L'Etat favorise l'industrie de la pêche et la protège par des droits de douane (44 francs les cent kilogrammes).

Vingt-trois mille marins s'y adonnent chaque année tant à Terre-Neuve qu'en Islande. Cette industrie a jusqu'ici été des plus prospères. Dunkerque est le premier port de France pour la pêche en Islande qui lui a été jadis une source de richesses très grandes. Il est à souhaiter que ce marché aussi riche ne sera pas abandonné au profit de l'Angleterre.

Nous avons dit que le port actuel de Dunkerque à peine installé devient déjà insuffisant, malgré ses 57 hectares de superficie et ses huit kilomètres de quais. Il est question de prolonger les darses 3 et 4 d'une longueur de un kilomètre. Pour ce travail un crédit de vingt-six millions est nécessaire.

Le passé répond de l'avenir. Pour assurer plus complètement le succès d'un port, il faut de plus en plus que le transit y soit concentré. C'est devenu maintenant une nécessité inéluctable.

Les navires se porteront de préférence vers les ports où ils seront assurés de trouver des moyens suffisants de chargement et de déchargement.

En Allemagne tout s'est concentré sur Hambourg, c'est ce qui a fait l'étonnante prospérité de ce port.

En France, dans un but électoral, on a trop multiplié les efforts en répartissant nos ressources sur 54 ports. Dans le nombre cinq seulement (Marseille, Bordeaux, Nantes, le Havre et Dunkerque), têtes des cinq bassins français, situés à l'embouchure des grands fleuves qui les arrosent ou au point d'accès des canaux qui les desservent, sont arrivés à un état de réelle prospérité. Pour les autres, les travaux exécutés n'ont servi qu'à montrer leur parfaite inutilité.

Il est temps de renoncer à cette méthode et de ne plus prodiguer notre argent que pour les ports appelés naturellement à en profiter.

Pour faciliter la concentration des marchandises dans les ports, il faut multiplier les voies de communication, les chemins de fer et les canaux.

Mais la construction des canaux n'a nullement suivi en France une marche parallèle à celle des chemins de fer. On a fait un plan général des travaux publics, et il s'est trouvé que, durant l'exécution de ce plan, les ressources sur lesquelles on comptait sont venues à manquer. Les conventions passées par l'Etat avec les Compagnies de chemins de fer, ont eu pour objet l'exécution de ce plan en ce qui les concernait,

et ainsi la part de nos finances réservée aux lignes nouvelles s'est trouvée intangible, tandis qu'on diminuait de plus en plus, jusqu'à



PORT DE DUNKERQUE. — LES CHANTIERS DE CONSTRUCTION.

l'abandon complet, les travaux les plus urgents réclamés pour la navigation intérieure.

Il est indispensable de doter la France de canaux économiques. Marseille devrait être relié au Rhône par un canal. Dunkerque devrait avoir le sien. C'est même absolument indispensable. Tous nos cours d'eau s'en vont invariablement vers la Belgique. Un canal seul remédierait à cette disposition contraire aux intérêts de Dunkerque. L'idée de ce canal n'est pas nouvelle. Il est en projet depuis bien longtemps et il est incompréhensible qu'on ne l'ait point encore exécuté. C'est le Canal du Nord-Est.

Actuellement Dunkerque ne dessert que le Pas-de-Calais et une partie du Nord, mais il est une autre partie de la France avec laquelle il est important de favoriser son trafic, c'est la Lorraine.

Ceci ne sera possible qu'avec le Canal du Nord-Est. Tant qu'il ne sera pas fait, le port d'Anvers, grâce à ses tarifs spéciaux, continuera à attirer à lui tout le trafic de la région de l'Est. Ils sont tellement avantageux que toute concurrence est impossible.

Le remède à cette situation est tout trouvé. C'est le Canal du Nord-Est qui renverserait l'état des choses. Il relierait Dunkerque au grand

centre métallurgique de Longwy qui pourrait alors utiliser la houille du Nord et du Pas-de-Calais.

Le Nord et l'Est se rendraient service mutuellement en se solidarisant, Dunkerque en prendrait une importance exceptionnelle à laquelle cette ville a naturellement le droit de prétendre. Le mouvement de son port augmenterait certainement et trouverait ainsi le fret lourd de sortie qui lui fait actuellement défaut et qui se concentre à Anvers.

En prévision de cette prospérité future, la ville de Dunkerque trop à l'étroit dans ses murs songe à s'agrandir.

Au Nord de la ville il est question de creuser un nouveau bassin et de créer tout un nouveau quartier.

Au Sud la basse ville sera prolongée. Une Société aurait acheté tous les terrains avoisinant la ville de ce côté pour en faire un nouveau quartier. Ces terrains appartenaient à deux vieux propriétaires qui s'étaient opposés jusqu'à présent à toute vente. Cette opposition a cessé.

On connaît les projets relatifs à Malo-Centre et Malo-Terminus. — Une vaste avenue est projetée de la digue à la gare de Rosendael, d'où l'on pourrait accéder directement à Malo, au grand avantage des étrangers qui fréquentent les plages voisines.

Enfin une autre avenue est projetée, c'est la continuation en France



SANATORIUM DE ZUYDCOOTE. — PAVILLON CENTRAL.

du boulevard Léopold qui relierait ainsi Dunkerque à Ostende. Ce boulevard planté d'arbres sera occupé au milieu par une plate-forme

pour tramways électriques, et sur les côtés par des chaussées pour les voitures et automobiles et des trottoirs pour les piétons et les cyclistes.

Cette voie internationale, après avoir suivi le littoral belge jusqu'à la frontière française, s'infléchirait en France vers les terres et traverserait les dunes en passant près de Zuydcoote, où se trouve un nouveau sanatorium de dimensions colossales. Cet établissement est dû à la ténacité de M. Vancauwenberghe, pour qui le mot impossible n'existe pas. Le sanatorium servira d'école également, un jardin de quatre-vingt-dix hectares lui sera annexé et permettra de préparer à la vie agricole les enfants anémiés dont le manque d'air, les privations, l'existence renfermée de la mine et de l'usine feraient des victimes désignées de la tuberculose.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1905.

L'HOMME ET LES MICROBES

L'INSTITUT PASTEUR DE LILLE

LE DISPENSAIRE ANTITUBERCULEUX ET L'USINE EXPÉRIMENTALE D'ÉPURATION BIOLOGIQUE DES EAUX D'ÉGOUT

Visites des 19 et 26 Mai 1905.

Directeurs : MM. A. Ferraille et E. Cantineau.

Nunquam est natura,
Nascitur semper et moritur.
(Cremonini).

Tous les Lillois connaissent le grand monument de bel aspect Renaissance, aux lignes sévères, qui borde le boulevard près de la porte Louis XIV ; le

buste de Pasteur placé sur un piédestal, derrière la grille qui orne la façade, indique que c'est là l'Institut que nous allons visiter. On commence généralement à comprendre combien est important le rôle des infiniment petits ; aussi les visiteurs que nous conduisons dans le temple de la science bactériologique sont-ils toujours fort nombreux. Les dames ne sont pas les moins empressées ; elles pensent sans doute, et avec raison, que, mères de famille et gardiennes du foyer, elles doivent être soucieuses de connaître un chapitre nouveau des règles de l'hygiène, et savoir exactement ce qu'il faut craindre et ce qu'il faut espérer du microbe, cet être mystérieux dont on parle tant et qu'on ne voit point.

L'ignorance rend la prudence insuffisante et la laisse inquiète ; puissent ces notes prises au cours de nos diverses visites fixer convenablement les indications si précieuses que nous a données M. le Dr Calmette. L'éminent Directeur de l'Institut veut bien nous recevoir lui-même avec le sourire bienveillant et l'affabilité si accueillante qui le caractérisent et font sonpçonner qu'en lui comme en Pasteur le génie n'éteint pas les qualités du cœur.

Puisque je cite Pasteur, qu'on me permette de rappeler que, né à Dôle le 27 Octobre 1822, il fut élevé à Arbois près de Poligny (Jura) où son père, ouvrier tanneur, alla s'établir. Etant au collège de Besançon il fut reçu bachelier ès-lettres ; il y resta comme maître d'étude en 1840 pour se préparer à l'École Normale supérieure où il fut admis quatrième en 1843. Ensuite, agrégé des sciences physiques en 1846, docteur ès-sciences en 1847, professeur au Lycée de Dijon, puis à la Faculté de Chimie de Strasbourg en 1849, il fut chargé en 1854 d'organiser, comme Doyen, la Faculté des Sciences créée à Lille. Les vieux Lillois, et je suis de ceux-là, se souviennent du succès de ses cours si remarquables où il professa la chimie appliquée ; du reste, ses collaborateurs bien choisis, MM. Mahistre, Lamy et Lacaze-Duthiers formaient avec lui une brillante pléïade. C'est alors que chez un distillateur de Lille, il s'adonna à l'étude des opérations de la fabrication et de leurs résultats dont l'irrégularité désespérait les industriels, et il reconnut que toutes les fermentations étaient produites par l'évolution d'un être organisé particulier à chacune d'elles. C'était *la théorie pasteurienne qui naissait à Lille,* pour se développer par le génie de son inventeur et révolutionner la science. En effet, dès 1862, Pasteur remportait une de ses plus brillantes victoires en apportant aux défenseurs de la génération spontanée la preuve de leur erreur, c'est-à-dire que *tous les êtres vivants*, même les plus ténus, *proviennent de germes préexistants.* Depuis 1857, il avait quitté Lille pour professer à l'Ecole Normale supérieure, mais il continuait ses études sur les fermentations des substances alimentaires. En 1877, il commença l'étude des maladies infectieuses et des virus ; il découvrit le vaccin du charbon, celui du choléra des poules, etc. ; puis dès 1881, ses recherches se portèrent sur la rage et il imagina les inoculations progressives. De ce jour, *la rage fut vaincue,* l'Aca-

démie des Sciences le proclama en 1886 et inspira la fondation de l'*Institut Pasteur de Paris qui fut inauguré le 14 Novembre 1888*. C'était le triomphe



PASTEUR (1822-1895 (1).

de la doctrine et du génie de Pasteur aujourd'hui célèbre dans le monde entier, et il avait bien mérité de l'humanité, lui qui disait dans un élan sublime du cœur : *En fait de bien à répandre le devoir ne cesse que là où le pouvoir manque.*

---

(1) Portrait d'après un cliché de M. Pierre Petit, le photographe parisien si connu, qui a autorisé gracieusement la Société de Géographie à le reproduire dans son Bulletin. — Les autres gravures sont dues à l'obligeance de MM. O. Godin et Ét. Piat.

Ses élèves et successeurs continuent son œuvre avec succès et n'ont pas oublié la belle maxime de leur maître. Pasteur a toujours aimé Lille comme berceau de ses découvertes et les Lillois lui ont toujours été reconnaissants de son affection ; c'est pourquoi j'ai cru être agréable en rappelant quelques lignes de sa biographie qui est du domaine de l'histoire de la science et porte en elle de grands enseignements.

Mais, les présentations sont faites dans le vestibule à colonnes, où l'on pénètre en entrant, et nous abordons un long corridor, sur lequel s'ouvrent



INSTITUT PASTEUR DE LILLE.

les portes d'une longue suite de laboratoires. La même disposition se répète dans le sous-sol et au premier étage ; à l'extrémité se trouve la communication avec l'habitation du Dr Calmette, qui occupe le pavillon de droite du monument.

Nous entrons d'abord dans le laboratoire de bactériologie médicale, l'un de ceux qui nous intéressent le plus, car il faudra faire un choix ; la science microbienne est déjà si complexe que ce n'est pas en deux heures qu'on peut acquérir autre chose qu'une idée bien générale du rôle important joué par les microbes nuisibles ou utiles, indifférents ou bienfaisants et même indispensables au point de vue de notre existence. Il est même difficile de prendre en si peu de temps la note juste sur la manière d'exister, le mode d'action, et le nombre des espèces qui constituent ce monde invisible, sauf à le comparer

à celui qui vit sous nos yeux, dont nous recueillons les espèces utiles ou agréables tout en évitant celles qui sont dangereuses, et restant insouciants des autres. Ecoutons donc attentivement ce que va nous dire la science, c'est une vérité précieuse que nous allons avoir le privilège d'entendre.

Sur une table et dans des vitrines sont des séries de tubes et de flacons contenant des cultures de microbes ; mais avant tout il faut savoir ce qu'est un microbe. D'une façon élémentaire et très générale, les microbes sont des êtres vivants organisés, invisibles à l'œil nu par leur petitesse de quelques millièmes de millimètre, de formes très variées, en globules, en bâtonnets droits ou courbes, en spirales, en virgules, isolés ou assemblés en amas ou en chaînettes, etc. ; toujours constitués par une enveloppe fermée contenant un liquide gélatineux. Ils sont intermédiaires entre les deux règnes, mais les uns se classent plutôt du côté des animaux inférieurs, les protozoaires, tels en général les microbes nuisibles (pathogènes) ; les autres plus près des végétaux inférieurs, champignons ou algues telles les moisissures souvent inoffensives. Les microbes se reproduisent par fractionnement ou par des spores ou germes qui se forment sur eux et se détachent pour évoluer ; la reproduction s'effectue avec une extraordinaire rapidité, ce qui explique leur prodigieuse multiplication ; dans un milieu favorable ils deviennent des millions en quelques heures. Les germes transportent partout l'espèce par l'air, l'eau et la terre jusqu'à la rencontre d'un milieu qui convient à leur développement. Ils conservent plus ou moins longtemps, quelques jours ou parfois des années comme le tétanos et le charbon, la faculté de se développer et résistent mieux que l'individu ; il y en a qui supportent plus 100° de chaleur, d'autres ne sont pas tués par 150 à 200° au-dessous de zéro.

Le microbe de la tuberculose succombe à 75 ou 80°, ce qui permet l'asepsie facile du lait, de la viande, etc. Le microbe de la rougeole est encore plus sensible, un court séjour en plein soleil suffit à désinfecter les objets qu'il a contaminés ; celui de la variole et son vaccin ne résistent pas à une dessication à 50°, ceux de la diphtérie (croup) et de la scarlatine sont détruits par la lumière et la chaleur solaires directes ; le germe du choléra est sensible à la chaleur et à la sécheresse ; le bacille typhique qui vit dans l'eau laisse encore perplexes ses observateurs. Il serait désirable de voir éditer un manuel exact des connaissances actuelles utiles à l'hygiène, au point de vue bactériologique. Les microbes pullulent partout, il y en a 10 à 20,000 par mètre cube dans l'air des villes et 50 à 100 millions dans le même volume d'eau de leurs égouts ; nous-mêmes nous en sommes pénétrés, c'est le mot.

En effet, si les microbes du choléra, de la fièvre jaune, etc., détruisent en nous la vie en quelques heures ; si bien des moisissures sont sans effet appréciable sur notre organisme, il y a d'autres microbes, ferments des sécrétions du tube digestif qui opèrent dans nos organes l'accomplissement régulier des phénomènes d'apparence mystérieuse de la fonction de nutrition, par lesquels

la cellulose devient du sucre, l'amidon du glucose, les albuminoïdes des peptones, etc., formant ainsi le chyle assimilable avec toutes les parties utiles des aliments. Ce sont aussi des microbes, les ferments variés qui par leur action déterminent la production de la bière, du vin, de l'alcool, etc., qui font lever le pain, rouir le lin, etc. ; il y en a même qui, élevés et sélectionnés avec soin produisent à volonté, par une fermentation spéciale à chacun d'eux, les arômes des meilleurs crus du Bordelais et de la Bourgogne, si on les sème à propos dans des cuvées de vins ordinaires mais convenables par leur nature à recevoir ces germes retirés des vrais crus. Ce sont aussi des microbes qui transforment les engrais naturels ammoniacaux en nitrates assimilables ; ceux-là sont les nourriciers des plantes utiles à l'homme, de même que ceux qui leur permettent de puiser directement l'azote dans l'air ; on connaît également leur rôle dans la fertilisation par les nodosités des racines des papillonnacées : pois, haricots, luzernes, etc. Tous ces atomes, puissants par leur nombre, travaillent pour notre groupement social, mais il y en a qui nous sont individuellement bien précieux, tels les phagocytes qui sont les gendarmes défenseurs de notre organisme contre les microbes nuisibles envahisseurs qu'ils englobent et dévorent aussitôt leur apparition, si, par notre bonne santé, ils sont les plus forts. Ils constituent une garnison nécessaire que nous devons maintenir avec soin prête au combat, en conservant intact notre état normal par une hygiène raisonnée et en évitant toute cause d'affaiblissement capable d'amoindrir le nombre et la vigueur de nos défenseurs, que ce soit un excès de travail ou de plaisir, ou bien une nourriture ou un habitat défavorable à notre santé. La résistance diminuée, c'est la réceptivité augmentée. Qu'on soit donc bien persuadé que l'être affaibli est un bon terrain de développement pour les microbes ; il est sans défense et leur procure les facilités de la vie. Le microbe, comme tous les êtres vivants, recherche par instinct le milieu le plus favorable à la conservation de l'espèce, but principal de la vie, que la nature s'efforce toujours d'atteindre. Peut-être, la science microbienne en progressant sera-t-elle l'origine d'une nouvelle méthode médicale : le traitement des invasions nocives, par la mise en présence de microbes protecteurs, en forces suffisantes pour vaincre les autres. Déjà le principe de cette lutte est suivi et c'est aussi dans cette pensée qu'on développe les phagocytes par la suralimentation, la lumière et l'air pur dans le traitement de la tuberculose au sanatorium ; on obtient ainsi des résultats excellents et indéniables. On peut aussi considérer comme appuyant cet ordre d'idées, la résistance aux maladies épidémiques due à une vigueur matérielle ou à une énergie supérieure d'esprit et de volonté laissant s'accomplir normalement les fonctions de l'organisme si sensibles à l'influence de la peur ou du chagrin.

Notre protection personnelle est bien la première question à résoudre ; mais bien importante également est celle des microbes nuisibles à l'économie

sociale, à la richesse du pays ; il faut combattre, ou plutôt éviter aussi leur action agressive, car il est plus facile et surtout plus profitable de préserver que de guérir. Ainsi les agriculteurs et les éleveurs doivent craindre la pneumonie infectieuse et la tuberculose des bovidées, la fièvre aphteuse, le rouget des porcs, le choléra des poules, le charbon, la rage, la pébrine des vers à soie, la morve du cheval si contagieuse comme la tuberculose aviaire, etc. ; malheureusement on sait combien les campagnards sont ignorants des conditions de salubrité du logement et de la nourriture de leurs animaux, ignorance qui leur coûte cher. Ils devraient cependant savoir que ce sont des microbes qui donnent le lait bleu, qui font rancir le beurre, aigrir le vin, la bière, le lait, etc., pour pouvoir éviter ces inconvénients coûteux.

De tous ces atomes, causes minuscules dont le nombre défie presque les calculs, puisque le mycoderma du vinaigre peut, d'après M. Duclaux, produire en 48 heures le nombre fantastique de 300 milliards d'individus, naissent aussi des faits d'ordre mondial, bien intéressants. En effet, c'est par les microbes de la fermentation putride que s'entretient surtout le cycle perpétuel de la matière des êtres vivants, sorte de métempsycose atomique produite par la continuelle dissociation des divers éléments chimiques réunis sous une forme et leur réunion sous une autre par des circonstances spéciales produisant des synthèses nouvelles avec les mêmes éléments différemment associés et à d'autres dosages. C'est ainsi que : *La Nature n'est jamais stable, elle meurt et renaît sans cesse,* comme le dit l'épigraphe qui est en tête de cet opuscule. Les microbes, acteurs de ce phénomène, par leur travail incessant, décomposent la matière morte en éléments primordiaux absorbés ensuite par d'autres êtres vivants qui s'assimilent ceux qui leur conviennent. Sans ces microbes de la putréfaction, les animaux et les végétaux conserveraient à peu près leur forme après la mort, d'où, une foule de conséquences physiques et chimiques à la surface du globe encombré. Comme on le voit, le rôle des microbes est prépondérant et la bactériologie une science bien compliquée ; c'est l'étude naissante de toute une série inconnue d'êtres vivants, encore sans base de classement ; on marche de découverte en découverte par des constatations et souvent par des déductions que des hommes d'un génie profond imaginent et expérimentent; ils sont les élèves de Pasteur et ceux de France font l'honneur et la gloire de leur pays.

Après ces notions générales intéressantes et utiles que notre éminent cicerone veut bien nous donner en jetant un regard sur les installations, nous entrons dans la salle des microbes pathogènes, c'est-à-dire qui sont les auteurs des nombreuses maladies infectieuses qui accablent l'humanité ; pour les étudier, il faut les cultiver, afin de connaître leur évolution, c'est-à-dire leur manière de vivre, leurs caractères, leurs sécrétions. La petitesse de ces chimistes infatigables qui composent ou décomposent sans cesse, selon l'espèce, est un grand obstacle à l'étude sûre de leurs faits et gestes ; souvent même on

est obligé, pour les apercevoir, de les colorer par une teinture qui reste fixee. ce qui est déjà une difficulté. La plupart de ceux qui sont ici vivent dans des dissolutions gélatineuses, à des températures favorables, spéciales. On prépare ces cultures, en déposant dans le milieu disposé avec les soins aseptiques les plus minutieux pour qu'aucun autre germe n'y existe, soit une goutte de sang ou de pus pris dans l'organe malade, soit même un fragment de cet organe, et on ferme immédiatement le tube ou le vase de verre avec un tampon d'ouate aseptique qui filtre les poussières en laissant passer l'air nécessaire aux microbes aérobies ; d'autres vivent sans air, les anaérobies, ils prennent leur oxygène à la matière organique qu'ils décomposent, on en met les cultures à l'abri de l'air sous une couche d'huile de vaseline. On stérilise tous les instruments d'acier à la lampe à alcool et les autres dans des autoclaves qui donnent une température constante de 110° par la vapeur sous pression ; comme certains germes sont très résistants, on répète l'opération si l'importance l'exige. Avec ces précautions, on obtient des colonies de microbes qui se développent bien à l'abri de toute action étrangère ; nous voyons leurs groupes à l'œil nu sous la forme de petites masses blanchâtres ou jaune terne à la surface de la gélatine. Là, dans ces tubes, que M. Calmette nous passe, nous tenons emprisonnés, et cependant avec quelqu'émotion, les microbes des plus terribles maladies qui ont parfois dépeuplé des villes ; ce sont : le bâtonnet du charbon, l'ovule de la peste, la virgule du choléra, le bâtonnet courbe de la fièvre typhoïde, le bâtonnet de la tuberculose, etc. Tous ces microbes ne sont visibles individuellement qu'au microscope, et encore en faut-il de très coûteux, car certains microbes ont une telle ténuité, qu'il faut les grossir 1,800 à 2,000 fois pour les voir, même s'ils sont colorés. Dans le champ d'un microscope, nous voyons le petit bâtonnet de la tuberculose, le bacille de Koch. Cette maladie est la plus terrible plaie de l'humanité actuelle ; parvenir à la guérir serait une régénération bien importante de l'espèce humaine, car il meurt chaque année, en France, 150,000 malades de la tuberculose.

M. Calmette nous dit combien la contamination des maladies infectieuses se produit facilement et de diverses manières, mais il faut absolument que le milieu envahi soit favorable à l'évolution du microbe, sinon celui-ci reste inoffensif. Certains germes, comme ceux du tétanos, de la fièvre typhoïde, etc., ne se développent pas dans le tube digestif et sont ingérés sans danger à moins qu'ils n'y rencontrent une déchirure des muqueuses permettant l'inoculation nécessaire ; bien d'autres au contraire se développent par la seule ingestion.

D'un autre côté, s'il faut se préserver de la contamination par l'air et par l'eau comme véhicules, il faut aussi se défendre de l'inoculation par des intermédiaires ; ainsi la peste de l'Inde est transportée par les rats qui la prennent facilement et les puces qui les quittent à leur mort l'inoculent à

l'homme. Les fièvres paludéennes de l'Italie, de l'Egypte, de l'Afrique centrale, etc., sont transmises par l'*anophèle,* moustique analogue à notre cousin vulgaire ou *culex ;* la fièvre jaune, elle aussi, est contractée par la piqûre d'un moustique, le *stegomya,* que les Américains réussissent à détruire depuis qu'ils occupent Cuba. La terrible maladie du sommeil, dans l'Ouganda, est due à une mouche de l'espèce de la *Tsé-Tsé,* si funeste aux chevaux et aux bestiaux dans l'Afrique équatoriale. La mouche de nos pays peut également communiquer le *charbon* pris sur des cadavres ; dans tous les cas mouches et moustiques sont capables d'inoculer un virus puisé sur des charognes ou des pourritures végétales. La question de température prime parfois celle du terrain pour les microbes ou leurs intermédiaires ; ainsi certaines mouches de l'Afrique centrale ne vivent pas ailleurs et le stegomya ne résiste pas là où la température normale descend souvent au-dessous de 22° ; c'est ainsi que s'éteignent certaines épidémies venant des pays chauds, par l'absence du véhicule transmetteur et aussi par des vaccinations de virulence atténuée naturellement, comme M. Calmette nous l'a expliqué. Il existe aussi des intermédiaires à l'intérieur de notre organisme, tels, les vers des voies digestives qui, comme le Trichocéphale, inoculent ou permettent l'inoculation, par la piqûre qu'ils font à l'intestin, de bacilles qui pourraient passer ou séjourner impunément dans les voies digestives sans l'existence d'une blessure si minime qu'elle soit. Bien des maladies d'animaux domestiques sont également propagées par des parasites internes ou externes dont ils ne savent pas comme nous se défendre.

Voilà bien des choses intéressantes à connaître, mais elles ne doivent pas donner lieu à des craintes exagérées si l'on sait rester un mauvais terrain d'invasion, et tout ce que nous apprenons nous indique que c'est par une hygiène convenable que l'on y arrive ; un arbre fruitier peut être couvert de fleurs en germes sans porter de fruits, si les conditions sont défavorables.

Naturellement, il y a danger d'infection quand on s'y expose sans prendre les précautions que la science indique et vulgarise. Malgré un état réfractaire reconnu, il y a dans certains cas moins de résistance à telle ou telle maladie infectieuse par une prédisposition héréditaire ou diathésique, et un organe offre plus de facilités à une invasion pathogène spéciale qu'on peut éviter dans un état normal de santé.

La science bactériologique, qui accapare la vie de ceux qui s'y adonnent, n'est pas une vaine curiosité, elle est humanitaire et possède déjà un beau bagage de connaissances utiles aux nombreux exposés dans les nécessités de la vie sociale, et même aux vaincus, malheureuses victimes du hasard ou de l'incurie. A ce propos observons ce bocal sur lequel M. Calmette attire notre attention ; il contient un morceau de la moëlle épinière d'un lapin mort de la rage, maladie qui loin de déterminer des accès de fureur chez cet animal, le fait mourir calme et paralysé ; elle est suspendue par un fil au-dessus d'un peu de

potasse caustique avide d'eau pour la dessécher. L'aspect du microbe de la rage est inconnu, les plus puissants microscopes ne peuvent vaincre sa ténuité, on le suit par son influence. Il se loge dans le système nerveux qui seul est virulent, et après la morsure qui inocule le virus, la rage se déclare, selon l'endroit mordu, vers le 45e jour ; c'est la durée de l'incubation. Or pour le traitement curatif on doit opérer sur un virus fixe, à durée d'incubation invariable ; pour cela on inocule la maladie de lapin à lapin ; on fait ainsi descendre la période d'incubation à 7 jours ; c'est la plus courte possible, on possède le maximum de virulence et la mort survient toujours le 12e jour. On peut dès lors avoir des virus atténués aux degrés voulus, car la moëlle de lapin à 7 jours d'incubation, desséchée pendant trois jours dans un bocal à potasse, donne un virus à 14 jours fixe d'incubation, et cette durée de l'incubation progresse régulièrement avec le nombre de jours de dessication, c'est-à-dire que la virulence diminue si bien, que le 15e jour la moëlle suspendue est à la limite minima de sa virulence et ne donne plus la rage. On a ainsi les éléments du traitement ; on inocule au malade une dose de moëlle du 14e jour, les traces de microbes ou de toxine rabique sont presque nulles et affectent à peine le malade, c'est le début de l'accoutumance au poison, de la mithridatisation. Chaque jour on inocule un virus de moëlle moins desséchée et on arrive au maximum de virulence, à la moëlle fraîche qui reste elle-même sans effet sur le patient, le virus de la morsure n'en produira pas davantage, en 18 jours, le mordu est immunisé, c'est-à-dire que le traitement curatif est terminé ; il vaudrait mieux dire traitement préventif ou prophylactique, puisque la maladie n'était pas déclarée. La mortalité par la rage était jadis de 80 °/0 des mordus, selon la place et la virulence des morsures, elle est maintenant de 1 pour 200, c'est dire que le succès est complet, que la morsure soit près des centres nerveux ou non. Ces inoculations successives développent dans l'organisme des antitoxines qui neutralisent les toxines ou poisons sécrétés par les microbes virulents, de même que les phagocytes détruisent les microbes envahisseurs. Dans les maladies infectieuses très virulentes, la résistance naturelle est trop faible, c'est par les sérums et les vaccins qu'on aide au développement des antitoxines et des cellules microphages. Malheureusement la méthode préventive ne peut pas toujours être employée, il faut qu'il y ait des présomptions ou des possibilités d'infection, or il arrive presque toujours que rien ne décèle la contamination pendant la période d'incubation, et quand la maladie est déclarée, le vaccin est impuissant. Il en est ainsi pour la rage, le tétanos, etc. ; c'est pour cela qu'on injecte du sérum antitétanique aux chevaux, si sujets au tétanos, quand ils ont une plaie accidentelle ou chirurgicale ; ou du vaccin antirabique chaque fois qu'une morsure peut être infectieuse et du vaccin jennérien quand règne une épidémie de variole. De même les maladies infectieuses qui sont au contraire curables par un sérum doivent être combattues à temps, par exemple la diphtérie et la peste, car il reste impuissant

si la terminaison funeste est proche ; il en est de même pour une morsure de serpent si rapidement mortelle sans l'emploi immédiat du sérum antivenimeux.

D'une manière générale on peut dire que les vaccins garantissent des maladies pour des années, tandis que les sérums guérissent ; cependant, à petite dose, ils immunisent aussi, mais seulement pour un nombre de jours assez limité. M. Calmette nous dit que toutes ces choses, si simples en principe, présentent des irrégularités et de nombreuses difficultés pratiques, pour qui n'est pas très initié, à cause des minutieuses précautions et des soins excessifs qu'il faut prendre pour la pureté des vaccins et des sérums, pour leur injection et aussi pour leur conservation ; c'est presque toujours aux soins défectueux de manipulation et de conservation que sont dûs les échecs et parfois les accidents. En effet, l'Institut ne livre aucun sérum sans l'avoir essayé dans toutes les conditions.

On n'a encore découvert ni sérum, ni remède contre la tuberculose humaine quoiqu'aient pu dire pour prendre date M. Maragliano, ou le célèbre Koch, ou le savant Dr Marmorek, ou récemment l'éminent professeur de Marbourg, M. Behring.

Koch a cependant trouvé une lymphe, la *tuberculine*, qui témoigne d'une lutte appréciable dans l'organisme des bovidées, puisqu'elle produit sur les bêtes tuberculeuses, en 20 heures, une fièvre de plusieurs degrés, ce qui permet de les rejeter des étables saines ; elles sont très nombreuses (25 °/₀) en Flandre par défaut d'hygiène ; heureusement leur chair n'est pas nuisible comme aliment. M. Behring a trouvé mieux, car s'il n'a pas encore le remède certain qu'il dit avoir à peu près découvert pour l'homme, depuis quelque temps il réussit à guérir la tuberculose bovine. Faisons des vœux pour que ce succès se confirme tout à fait dans la pratique et que la tuberculose humaine soit vaincue à son tour. Tous les animaux ont leur espèce de tuberculose, même les poissons, même les chèvres que l'on dit si réfractaires. Il ne faut pas oublier qu'un point important pour les vaccins c'est la durée de l'immunisation ; si elle persiste des années pour la variole, elle est plus courte pour d'autres maladies. Les sérums ont aussi un effet préservatif, mais généralement peu persistant ; ainsi celui de la fièvre aphteuse ou cocotte a un effet si peu durable, qu'il ne peut être utilisé que pour faire traverser à des bestiaux une région où sévit ce redoutable fléau, et le sérum contre la peste, injecté à 10 c. c., n'immunise que pour une dizaine de jours.

Mais M. Calmette sait que l'heure passe rapide et il nous montre une série de microbes qui produisent des colorations, bleues, vertes, jaunes, rouges ou violettes en altérant des substances végétales et animales. Le lait bleu et le beurre verdâtre sont produits par un bâtonnet ; le microbe rose, l'orangé, le fluorescent, le pyocyanique, etc., sont indiqués par la coloration qu'ils produisent et aussi le rouge, B. Prodigiosus, dont les colonies, d'un beau rouge vif, apparaissent parfois dans le pain ; jadis, quand dans les églises humides

il produisait sur les hosties des taches rouges de sang, on voyait là l'ordre céleste de massacrer les Juifs.

On étudie aussi à l'Institut l'ankylostome des mineurs, ver microscopique qui vit en colonies de 8 à 1,500 individus dans l'intestin grêle et produit une anémie grave parfois mortelle. Il se propage par le germe qui se trouve dans les déjections dont on se contamine en rampant dans les galeries basses. Heureusement, l'étude a fait découvrir qu'il pond des œufs qui ne peuvent éclore qu'entre 22 et 30°, par conséquent ni dans le corps, ni sur le sol à l'air libre dans notre pays. Il ne se répand donc pas hors de la mine où on le combat par la propreté et par un aérage qui produit la fraîcheur.

Nous voici maintenant dans le laboratoire du Dr Calmette, attenant à son cabinet de travail que nous traversons ; là il nous montre le venin des serpents en paillettes jaunes ; le contenu d'un flacon qu'il a en mains du venin si violent du cobra-capelle ou serpent à lunettes suffirait à tuer plusieurs milliers de chevaux ; il indique sur un serpent empaillé les dents creuses et la disposition des glandes productrices ; on recueille le venin en faisant mordre les serpents sur un verre de montre. M. Calmette fait l'expérience avec des vipères d'Auvergne qu'il a en cage et qu'il saisit par le cou, les forçant ainsi à ouvrir la gueule. On a aujourd'hui un sérum qui guérit les morsures, on en produit ici pour l'envoyer dans les pays où les serpents pullulent, comme dans l'Inde où ils faisaient, il y a peu de temps encore, périr 20 à 25,000 personnes par an. L'Institut prépare beaucoup de ce sérum en inoculant à des chevaux des doses progressives de poison ; on arrive ainsi à leur faire supporter des doses capables de tuer 200 chevaux ; il faut 14 mois pour préparer un cheval à posséder une antitoxine aussi résistante que l'on s'approprie comme nous le verrons. Le microbe du tétanos produit un virus si violent qu'une seule goutte suffit pour tuer un cheval, or par des doses progressives on arrive à faire supporter à un cheval de sérum une quantité capable de tuer 200 chevaux et il possède alors l'antitoxine suffisante pour que son sérum injecté donne une immunisation certaine contre ce terrible mal, toujours mortel, comme la rage, une fois déclaré. La toxine de la diphtérie est également mortelle à petite dose, car 0^m 01 cube tue un cheval, mais le sérum qu'on obtient est curatif si la maladie n'est pas trop avancée.

Nous jetons maintenant un coup d'œil rapide dans les salles de gauche du corridor, ce sont la bibliothèque, les laboratoires d'analyses chimiques et bactériologiques, puis le secrétariat, les salles d'autopsie, etc.

Nous laissons le sous-sol car le temps presse et rien n'y est particulièrement remarquable ; ce sont les machines, les dynamos, l'atelier du mécanicien, la laverie, puis les laboratoires de distillerie et de brasserie expérimentales, d'électricité biologique et de recherches de stérilisation des eaux potables par l'ozone ; du reste aucune expérimentation n'y est en train.

Dans le vestibule, à gauche, se trouve la salle où l'on stérilise les instru-

ments et les milieux de culture et aussi la salle de vaccine rabique à triple compartiment d'attente, de préparation et de vaccine.

Nous montons alors au premier étage par le vaste escalier du vestibule.

En face de nous s'ouvre l'amphithéâtre des cours où un système hydraulique permet au professeur lui-même de faire l'obscurité à volonté pour les projections à travers une grande glace dépolie que peut recouvrir facilement un grand tableau en verre noir aussi dépoli, pour les démonstrations par figures à la craie ; puis dans le corridor, on voit des laboratoires de recherches où viennent travailler sous certaines conditions des personnes s'occupant de bactériologie. Dans la salle des travaux pratiques, où l'on s'occupe des procédés de désinfection, on nous initie sur un modèle à la théorie si ingénieuse de l'épuration des eaux par des fosses à fermentation et des lits bactériens où les microbes font eux-mêmes l'épuration qu'il suffit de régler comme nous le verrons à l'usine de la Madeleine. Dans la salle des travaux des élèves, car il y a ici des cours pour les étudiants, il y a pour chacun d'eux une table, un microscope, des tubes, etc., nécessaires pour les analyses et les recherches et ils serrent dans une armoire fermant à clef pour chacun leurs instruments et leurs travaux ; la bactériologie fait partie des études médicales puisqu'il en résulte une manière de guérir. — Voici maintenant le laboratoire d'analyse chimique des eaux résiduaires industrielles pour étudier le moyen de les épurer, ou pour se rendre compte des résultats obtenus dans les essais d'épuration. Plus loin est celui des analyses bactériologiques ; elles seraient impossibles sur des eaux très souillées, alors on en mélange 1 c. c. dans 100 ou 1,000 d'eau distillée et on incorpore 1 c. c. de ce mélange dans une dissolution préparée de gélatine colorée ou non qu'on laisse se solidifier en plaques peu épaisses. On voit bientôt se former sur ces plaques de petits amas de diverses couleurs qui sont des colonies de microbes. On les détermine alors par le microscope et on les étudie au besoin par des cultures en tubes sur diverses substances. On les reconnaît par des procédés divers, même par la coloration ; ainsi le coli-bacille rougit la gélatine bleue, tandis que le bacille de la fièvre typhoïde qui lui ressemble n'en change pas la couleur. On éprouve aussi le degré de putrescibilité de l'eau dans des étuves. On devrait vérifier au moins chaque mois la potabilité bacterienne des eaux d'alimentation des villes. — Le second étage ne contient que des magasins pour les instruments et surtout pour la verrerie et le matériel de rechange.

Redescendus au rez-de-chaussée, nous allons visiter les bâtiments qui sont dans la cour. Voici une grande salle, l'ancienne écurie, toute garnie de cages où sont les animaux inoculés soit pour des études nouvelles, soit pour l'essai des sérums préparés qui ne sont jamais livrés sans avoir la qualité reconnue pour pouvoir être dosés d'après le poids d'animal à guérir, selon les effets produits sur les cobayes d'essai. Aussi il faut une grande réserve de ces animaux ; nous allons la voir dans le sous-sol où règne une demi-obscurité qui

leur convient. Ils sont là un millier dans une grande cage grillagée, très bien portants et très alertes. On en use pour 6,000 fr. par an, qu'on achète dans le Loir-et-Cher où on en fait l'élevage ; ils coûtent 0,80 c. à 1 fr. 10, selon le cours. Ces jolis animaux sont originaires du Chili et du Pérou ; ils ne griffent et ne mordent point les opérateurs et leur organisme se prête bien aux expériences ; aussi les préfère-t-on aux lapins, qui du reste sont plus cher. — Voici une salle d'autopsie, nous y voyons une chèvre éventrée sur une grande dalle, à propos d'études sur la tuberculose.

Ici est un chien sur lequel on étudie un ankylostome qui n'est pas le même que celui de l'homme, mais absolument analogue ; il atteint souvent le chien de meute, sans contaminer le vulgaire roquet des rues, ni l'homme.

A côté on s'occupe de la diphtérie qui affecte les volailles, comme il y a le choléra des poules et la tuberculose oviaire et celle des poissons.

Nous entrons ensuite dans une salle où se trouve un appareil important et perfectionné, c'est le *Travail* pour immobiliser complètement les chevaux à inoculer et surtout à saigner pour obtenir les sérums guérisseurs ; il est remarquable pour la facilité de la manipulation. Nous voici à la nouvelle écurie des chevaux producteurs de sérums ; elle peut en contenir 50 ; il y en a maintenant 23, ce sont des chevaux de réforme pour blessures ou tares aux jambes ; sans grande valeur ailleurs, ils peuvent ici servir pendant sept à dix ans sous le régime spécial suivant. Quand un cheval arrive, on l'observe ; s'il est reconnu exempt de toute maladie, on le prépare à recevoir la quantité de toxine tétanique, diphtérique ou venimeuse qu'il peut supporter sans être bien malade : quand il est rétabli on lui injecte une nouvelle dose plus forte, mais qui déjà n'a pas plus d'effet que la première ; on continue ainsi à augmenter les doses jusqu'à ce qu'elles soient capables de tuer au moins 100 chevaux, et en 14 à 16 mois pour le venin des serpents et seulement 7 à 8 mois pour le tétanos et la diphtérie, on est au point voulu de la mithridatisation ou accoutumance. Le sang a acquis ses propriétés sérothérapiques et on en tire 22 litres en trois saignées espacées de 4 jours, puis on laisse reposer l'animal environ trois mois tout en lui inoculant tous les 8 jours la toxine nécessaire pour maintenir son accoutumance. La partie du sang tiré qui n'est pas coagulée est le sérum ; on l'essaie, puis on le met en flacons à dose déterminée. Il est bien entendu que, là comme dans toutes les opérations, les instruments et les flacons sont tenus en état d'asepsie absolue. Les chevaux eux-mêmes ne sortent jamais de l'écurie, d'où la nécessité d'une nourriture spéciale pour la reconstitution sanguine sans excitation.

Nous passons maintenant à côté de grandes serres aménagées pour l'étude des microbes nuisibles ou utiles des plantes agricoles ; on y étudie les effets des maladies et l'action des engrais sur les céréales, sur la betterave, sur les orges de brasserie, etc., afin de pouvoir augmenter, par des combinaisons d'engrais et de culture, les éléments que doivent contenir ces plantes pour l'usage auquel elles sont destinées.

Voilà ensuite la chèvrerie, où l'on poursuit des expériences nouvelles et de longue durée sur la théorie du professeur Behring, à propos de ses études sur la tuberculose humaine. Il dit avoir pu vacciner de jeunes génisses par la tuberculose humaine pour les immuniser contre celle des bovidées, et il suppose que le lait de cette génisse transmettra l'immunité. Il se base sur le fait que les jeunes animaux tout comme les enfants peuvent être contaminés par le lait d'un animal tuberculeux qui est sans danger pour les adultes et il croit que l'immunité peut se transmettre comme la contagion. Ces chèvres sont ici vaccinées par tuberculose humaine, mais il faudra trois ans pour une expérience complète qui comporte une génération de ces chèvres. On comprend l'importance de cette étude sur la prophylaxie de l'un des plus terribles fléaux des agglomérations modernes où l'hérédité transmet des prédispositions dangereuses, c'est-à-dire un état de l'organisme qui le rend un terrain favorable au développement des germes ou à la vie du microbe lui-même. Cet état, propice à la contamination, c'est la réceptivité, il est alors congénital ; il est accidentel quand il naît d'une manière de vivre antihygiénique ; dans les deux cas il attire le microbe infectieux qui ne peut s'implanter là où le terrain n'est pas bon, chez l'individu réfractaire, que la maladie n'atteint pas parce que son organisme sain ne lui convient pas.

Mais nous voici à l'étable des génisses qui produisent le vaccin contre la variole ; à leur arrivée elles entrent au lazaret pour être soumises à l'épreuve de la tuberculine, puis nettoyées de tout parasite ; alors on les prépare et on les vaccine en nombreuses places sur le ventre qui a été soigneusement rasé et que l'on garnit ensuite de toile, pour la propreté. Quand les pustules sont développées à point, on les racle et on a le vaccin pur et indemne de toute possibilité d'infection.

Ici nous sommes au pavillon des sérums et vaccins ; là se fait leur manipulation et le contrôle de leur activité, c'est-à-dire de leur valeur, sous la direction habile et savante de M. Guérin, l'un des plus anciens collaborateurs de M. Calmette. Quand, par l'inoculation des sérums à essayer, à des cobayes et à des lapins, ils sont reconnus bons, on les met en flacons et la couleur des étiquettes évite toute erreur ; de plus, chaque sérum a sa case particulière.

Les sérums et les vaccins sont des moyens de guérison ou de protection qui ne doivent être employés que par les médecins, seuls juges de l'opportunité et du mode de l'emploi ; la sérothérapie relève de la médecine au lieu de lui être opposée, comme certains le croient.

Là se termine la visite de tout ce qui peut intéresser et instruire des profanes comme nous en bactériologie. Du reste, M. Calmette ne nous a dit que ce qui peut être utile aux gens du monde et seulement ce qui est incontesté aujourd'hui ; il nous a bien fait comprendre l'importance de la méthode antiseptique dont l'emploi dans les maternités et les hôpitaux permet d'éviter la fièvre puerpérale et les suites mortelles des opérations chirurgicales ; il nous

a rappelé aussi le curieux procédé bactériologique par lequel l'on détruit les mulots et les souris des champs, de même que le terrible ver blanc, en leur communiquant des microbes mortels pour eux seuls. Il nous a ainsi fait une leçon magistrale sur l'existence du monde microscopique qui vit cote à côte avec nous. et duquel nous ne pouvons nous désintéresser ; aussi de cette visite naît pour nous une conviction absolue, que la négation des influences microbiennes est une erreur grossière engendrée par une funeste ignorance, mais que la crainte exagérée, la hantise du microbe est une monomanie dangereuse qui résulte également de notions inexactes sur le monstre invisible, redouté comme tout inconnu. Il ressort clairement de ce que nous avons appris, que nous devons éviter les microbes nuisibles, nous servir de ceux qui sont utiles et négliger les autres : une hygiène raisonnée dans notre manière de vivre peut résoudre favorablement une grande partie de cette question, à nous de nous conformer à des règles que la science nous indique et que notre intelligence nous commande de pratiquer. Mais sur ce point, chacun reste juge de ses préférences, soit pour la santé, soit pour la satisfaction de goûts qui peuvent nuire, à moins que les exigences de la vie sociale ne le laissent pas maître de sa volonté. Le plus important chapitre de l'hygiène est la conservation de l'équilibre entre la recette et la dépense, c'est-à-dire la manière de se nourrir et celle de vivre ; chacun a un budget d'endurance différent, où l'équilibre rompu amène la pléthore ou l'affaiblissement selon le tempérament. L'état de la santé a alors une puissante influence sur le caractère, l'intelligence et l'état moral : on a maintes fois l'occasion de s'en convaincre chez le villageois comme chez le citadin, et si à la campagne la nourriture simple et l'air vivifiant donnent en général le calme dans la force, de même souvent à la ville, l'alimentation raffinée et l'air insuffisant mènent autant à la faiblesse du corps et à l'effervescence de l'esprit que le surmenage intellectuel. L'hygiène commande les exercices du corps, travail ou sport, au grand air et au jour, avec une habitation bien agencée au point de vue de la propreté, de l'aération et de la lumière solaire. Mais la tempérance, l'austérité, l'activité laborieuse ont à lutter contre les tentations innombrables qu'offrent surtout les villes et le choix se fait presque inconsciemment, car les effets d'abord latents et presque inappréciables passent inaperçus au début. On ouvre alors sans le vouloir la porte aux maladies en offrant aux microbes un terrain favorable ; on a préparé la réceptivité, prédisposition qui devient congénitale dans la génération suivante et reste la source de maux et même de désastres. Et malgré tous ces dangers, quand il est question d'hygiène on crie à l'esclavage pour quelques précautions à prendre, pour quelques coutumes nuisibles à abandonner, ou quelques satisfactions pernicieuses à sacrifier ; sans vouloir penser que l'habitude est une seconde nature et qu'un effort de peu de durée peut mener à des habitudes nouvelles qui s'accompliraient bientôt aussi facilement que les autres en donnant, sinon l'immunité, au moins la résistance à la contamination.

Telles sont en partie les déductions que l'on a pu tirer de l'intéressante leçon que nous venons d'écouter et qui nous a convaincus du génie d'observation dont est doué l'éminent professeur dont les sentiments humanitaires n'ont qu'un but : enseigner qu'il est plus facile et plus avantageux d'empêcher la maladie que de la guérir, en prenant des habitudes scientifiquement soigneuses : à la ville, dans les rapports sociaux et à la maison dans la vie de famille, là où la mère a tant besoin de connaître les précautions nécessaires pour conserver à ses enfants, plus aptes à la contagion, la santé si utile à une robuste croissance. Suivre ces conseils est d'un bon patriote, car un peuple sain est toujours vigoureux, calme et laborieux, c'est-à-dire une nation forte dans un pays riche.

Terminons maintenant par quelques mots sur l'origine de l'Institut et sur son fonctionnement, complément qui nous apprendra les services qu'il rend. Beaucoup d'entre nous se souviennent de la visite que fit Pasteur déjà malade, le 29 Mai 1894, à notre ville qu'il aimait tant, comme berceau de ses immortelles découvertes ; on sait avec quel enthousiasme il fut acclamé et avec quelle impression de bonheur il se retrouva au milieu de ses anciens amis. Avec lui, étaient venus sa famille et le Dr Roux, alors chef de laboratoire de l'Institut Pasteur ; on parlait encore de cette visite quand on apprit que, s'appuyant sur la découverte de la toxine de la diphtérie par le Dr Roux, M. Behring, le savant professeur de Marbourg, venait de découvrir le sérum curatif de cette maladie infectieuse, si redoutée dans notre région. Ce premier succès du traitement par un sérum émut toute la France et Lille surtout, que Pasteur venait de quitter. Aussitôt un comité, pénétré de sentiments patriotiques et humanitaires, organisa, d'accord avec l'opinion publique, une souscription destinée à fonder un Institut pour l'étude des maladies infectieuses et la préparation des vaccins et des sérums thérapeutiques. En quelques mois, on réunit 252,000 fr., toutes les villes et les villages du Nord et du Pas-de-Calais apportèrent leur offrande et dès le mois de Novembre 1895, on put poser la première pierre du monument actuel, élevé sur un terrain de 10,000 m. carrés offerts par la ville de Lille. Pasteur consentit à donner son nom à cet Institut, qui seul est autorisé à s'appeler comme celui de Paris. Il voulut bien aussi désigner un de ses élèves pour installer et diriger tous les services ; il choisit le Dr Calmette qui avait déjà créé un Institut en Indo-Chine et dont il serait puéril de faire l'éloge à Lille. Dès son arrivée, il installa les premiers services dans des salles de la Halle aux Sucres où avait jadis séjourné la Faculté des Sciences, et enfin le 9 Avril 1899 fut inauguré, en une fête splendide, le magnifique édifice dont l'aménagement permet toutes les recherches de bactériologie industrielle ou thérapeutique ; il coûtait alors près d'un million, des annexes ont été construites depuis. Nous n'avons pu l'apprécier dans une visite sommaire, mais il est si habilement tenu à la hauteur que nécessitent les découvertes successives, il est si complet dans l'espace qu'il

occupe, qu'il fait l'admiration même des savants étrangers. S'ils en possèdent de plus vastes et de plus grandioses, ils n'en ont point qui réunisse un plus grand nombre de services et une meilleure organisation, grâce à son éminent Directeur, qui y a toujours consacré son temps et parfois, on le sait, des sommes importantes lui appartenant.

Quant à l'utilité pratique de l'Institut, les chiffres suivants l'indiquent suffisamment. Depuis 1895 jusqu'au 31 Décembre 1904, 2,034 personnes mordues ont suivi le traitement préventif de la rage, 5 seulement ont succombé pour des causes connues. En 1904, il a été distribué 29,941 doses de sérum antidiphtérique, antitétanique et antivenimeux. On a effectué 1,767 vaccinations contre le charbon bactéridien ; on a distribué gratuitement 15,890 doses de vaccin contre la diphtérie aviaire ; 177 doses de malléine contre la morve qui tend à disparaître, et 3,478 doses de tuberculine pour diagnostiquer la tuberculose humaine. Enfin, on a préparé dans la même année, 50,818 tubes de vaccin naturel contre la variole, au moyen de génisses de 1 à 3 ans, soit 254,000 doses à 5 par tube.

On a effectué 275 analyses bactériologiques d'eaux de consommation ; 90 seulement ont été reconnues d'une potabilité convenable ; du reste ces échantillons contenaient le *bacterium coli* de l'intestin qui indiquait une contamination par infiltrations de fosses d'aisance ou de fumiers. La pureté bactériologique de l'eau a aussi un intérêt considérable pour la réussite des fermentations des brasseries et des distilleries ; on sait que des fermentations anormales de distilleries furent l'origine des grandes découvertes de Pasteur. Des expériences importantes ont été faites pour parvenir à l'épuration des eaux industrielles, surtout celles des sucreries et des amidonneries et on espère un succès prochain. On est arrivé aussi à de bons résultats pour favoriser la multiplication des microbes nitrificateurs dans les terres arables ; pour augmenter la production, dans l'orge de brasserie, de l'amidon plutôt que des matières azotées solubles et dans les betteraves celle du sucre plutôt que des sels.

Un budget ordinaire d'environ 125,000 fr. suffit pour obtenir ces brillants résultats et bien d'autres moins importants, tout en subvenant à tous les frais généraux du personnel à tous les degrés, et de l'entretien et des achats de toutes sortes.

Les dépenses sont couvertes par les subventions des départements du Nord et du Pas-de-Calais, de la ville de Lille et d'autres communes, jointes à la vente des sérums et des vaccins produits par l'Institut et destinés à l'industrie et à l'agriculture ; tous ceux qui sont destinés à la médication des maladies humaines sont délivrés gratuitement sans distinction.

Tout émerveillés de l'importance non soupçonnée et de la complexité des travaux qui s'accomplissent à l'Institut Pasteur, nous rendons hommage, en le quittant, au génie et au dévouement des savants qui se consacrent aux recherches patientes et aux études arides qui doivent les rendre maîtres des

atomes, pour donner à l'homme la suprématie dont Pasteur a indiqué le chemin.

LE DISPENSAIRE ANTITUBERCULEUX « ÉMILE ROUX ». — Nous ne pouvons partir pour l'Usine d'épuration sans passer par cette annexe de l'Institut, due à l'initiative humanitaire du Dr Calmette qui en a dirigé la fondation, non pour y établir un traitement quelconque de la tuberculose, mais pour combattre la propagation de cette maladie par l'éducation hygiénique du peuple et par l'assistance à domicile des ouvriers tuberculeux indigents, si nombreux dans les villes industrielles. Ainsi, Lille, sur ses 220,000 habitants compte 6,000 tuberculeux indigents qui sèment autour d'eux la contagion et la misère. Il en meurt chaque année 1,000 à 1,200 ; mais la pauvreté, l'ignorance, les passions, et parfois l'indifférence inconsciente, qui font de l'organisme d'excellents milieux de culture, les remplacent aussitôt par de nouvelles recrues. Les Sociétés de secours sont impuissantes, car le tuberculeux n'est pas un simple miséreux à aider, il doit aussi être soigné et conseillé comme un malade que la science seule peut sauver, quand elle intervient à temps. La tuberculose est loin d'affecter toujours les poumons, puisque même la méningite, la coxalgie, certaines tumeurs, etc., sont aussi des manifestations variées de la présence de ce bacille. Souvent la tuberculose envahit, puis agit sourdement, à cause de prédispositions héréditaires ou accidentelles, et sans qu'on s'en effraie, parce qu'on ne se doute pas que comme le plus terrible des fléaux, elle cause, en France, chaque année, la mort de 150,000 personnes de 15 à 40 ans. Ses victimes sont donc presque toujours des gens de l'âge où normalement on est dans la plénitude de la vigueur et de l'activité, c'est-à-dire dans la période du grand rendement social, où l'on constitue la richesse de la famille et de la patrie ; d'où une perte énorme pour la prospérité nationale. Voilà pourquoi les savants compétents, les philanthropes et aussi les patriotes, émus de ces hécatombes, cherchent depuis longtemps le moyen de combattre efficacement l'atome qui est un si terrible ennemi. Le connaître est déjà une victoire en attendant l'autre, qu'elle vienne des Maragliano, des Koch, des Behring, des Marmorek ou des Metchnikoff. On a toujours une ressource, celle d'entraver ingénieusement l'action nocive du microbe, de façon à l'empêcher de s'établir fortement dans l'organisme dont on ne saurait plus le chasser ; c'est le dispensaire qui le permet. On peut y instruire, y aider et sauver du mal ceux qu'il vient d'atteindre, tandis qu'en conseillant et assistant les malheureux plus attaqués, on empêche l'infection de se propager, tout en faisant en même temps une sélection des guérissables par une cure au Sanatorium.

Le dispensaire « Émile Roux », construit d'après les indications du Dr Calmette, sur un terrain prêté par la ville, a coûté 30,000 fr. votés également par elle à la condition qu'il devienne sa propriété exclusive au bout de 5 ans de fonctionnement.

Aussitôt décision prise, M. Calmette ouvrit à Lille une souscription qui produisit en peu de semaines une somme de 46,000 fr. et immédiatement il organisa dès le 1er Février 1901, des consultations gratuites pour le diagnostic et l'instruction des malades, dans un local de l'Institut Pasteur. Enfin le 22 Décembre suivant, le nouveau bâtiment fut inauguré solennellement par MM. les professeurs Brouardel et Landouzy, membres de l'Académie de Médecine. Comme nous le voyons, la construction est toute simple, en briques, ciment et porphyrolithe, mais agencée pour que tous les lavages soient faciles ; ainsi, les angles des murs sont arrondis, les boiseries des portes ne présentent aucune saillie, etc. Il y a 6 pièces : 1 salle d'attente pour les malades, 2 salles de consultations, 1 chambre noire pour les examens laryngoscopiques, un laboratoire pouvant servir de troisième salle de consultations, enfin un bureau pour l'enquêteur, avec armoires de réserve d'huile de foie de morue, de lysol et de crachoirs ; un sous-sol contient un calorifère à vapeur.

Ce bâtiment a 10 m. 50 de long sur 8 m. 50 de large ; mais il a une annexe de 11 m. 50 de long, où est la buanderie divisée en trois pièces, aussi en rez-de-chaussée ; il y a une salle de réception et de trempage du linge, une salle de lessivage désinfectant avec cylindre de battage et essoreuse, puis une salle avec séchoir à vapeur et agencement pour le pliage et la mise en sacs numérotés et aussi lavés, car chaque malade assisté a un numéro d'admission. Il apporte le linge de la famille dans ce sac tous les 8 jours et on le lui rend blanchi et désinfecté, sac compris ; il ne reste qu'à le repasser. C'est là une importante mesure de prophylaxie en même temps qu'une assistance appréciable.

Suivant la méthode et les idées de philanthropie sociale du Dr Calmette, deux médecins consultants reçoivent de 10 à 11 heures les malades indigents et les classent, après plusieurs observations et l'inspection des crachats : en possibilité de tuberculose, en tuberculose guérissable et en tuberculose avancée. Un enquêteur, qui est un ancien ouvrier intelligent et apte à cette fonction, va s'informer, sans aucune autre préoccupation que celle de la santé, de la moralité, des charges et des ressources du malade, de la situation hygiénique de son logement, des soins médicaux et des secours qu'il reçoit, de la santé de sa famille, etc. Selon les renseignements obtenus et notés sur un questionnaire, l'œuvre intervient auprès du bureau de bienfaisance, des œuvres privées et même des patrons ; elle-même au besoin paie le loyer d'un logement pourvu sainement d'air et de lumière, prête un lit de fer garni de literies, retire les vêtements du Mont-de-Piété, donne des bons de viande et de charbon, du lait et des œufs selon les ressources. Au dispensaire, on

mesure, on pèse, on ausculte le malade, on examine le larynx et les crachats, enfin chaque malade a son dossier numéroté et reçoit un guide instructif de son hygiène que l'enquêteur lui explique dans ses visites hebdomadaires, faites à l'improviste pour s'assurer que la famille et le malade suivent bien les prescriptions hygiéniques imposées, surtout à propos du linge, de l'usage du crachoir au lysol qui est fourni et de la désinfection périodique du logement. Pour le médecin et les médicaments, s'il y a nécessité, on avise le bureau de bienfaisance ; l'œuvre du dispensaire ne pouvant que rechercher les tuberculeux pour leur donner des conseils hygiéniques et les aider à les suivre, c'est-à-dire empêcher la propagation du fléau ; de plus elle pourra fournir au Sanatorium des malades tuberculeux pouvant être sûrement guéris par une cure d'air. Quant aux malades pour lesquels la science est encore impuissante, le dispensaire s'efforce de les secourir et il les recommande à toutes les bienfaisances pour adoucir leurs souffrances. Tous les mois, chaque malade subit un examen clinique afin de modifier l'aide suivant la marche de la maladie, ou de le faire admettre à l'hôpital, s'il le faut.

Comme on le voit, ce dispensaire est organisé d'après ce logique précepte qu'il est plus sage d'éviter la maladie par l'hygiène qu'indique la science que d'essayer de la guérir, souvent péniblement, et en laissant des traces de son passage. Mais la sagesse et l'horreur d'une réglementation de la manière de vivre ne sympathisent guère, vu l'esprit si répandu de capricieuse indépendance. Le nombre des tarés, des ignorants et surtout des insouciants fournira toujours une ample moisson au corps médical qui sait bien que 75 % des indispositions qu'il soigne, proviennent de l'incurie directe ou indirecte des malades.

Avant de quitter le dispensaire, nous remarquons dans la salle d'attente, à côté des affiches de conseils hygiéniques, un tronc qui indique que les ressources sont toujours utiles pour soulager les malheureux ; nos directeurs s'empressent d'y verser au nom du groupe l'excédent des cotisations sur les frais et plusieurs collègues au cœur généreux imitent personnellement ce bon mouvement de philanthropie. On sait que chez les ouvriers, souvent d'une éducation encore primitive, c'est surtout par les secours matériels que l'on peut imposer la pratique de l'hygiène prophylactique.

L'USINE EXPÉRIMENTALE D'ÉPURATION BIOLOGIQUE DES EAUX D'ÉGOUT. — Il nous reste à visiter cette intéressante installation établie à la Madeleine par M. le D[r] Calmette pour étudier l'épuration des eaux d'égout ; grave problème qui préoccupe les hygiénistes de tous les pays. Le tramway nous transporte à la Halle aux Sucres, et de là, en 10 minutes

de marche, par la poterne qui est derrière l'Abattoir, on arrive à un vaste terrain clos en planches, contre l'ancien pont du chemin de fer sur la Deûle ;

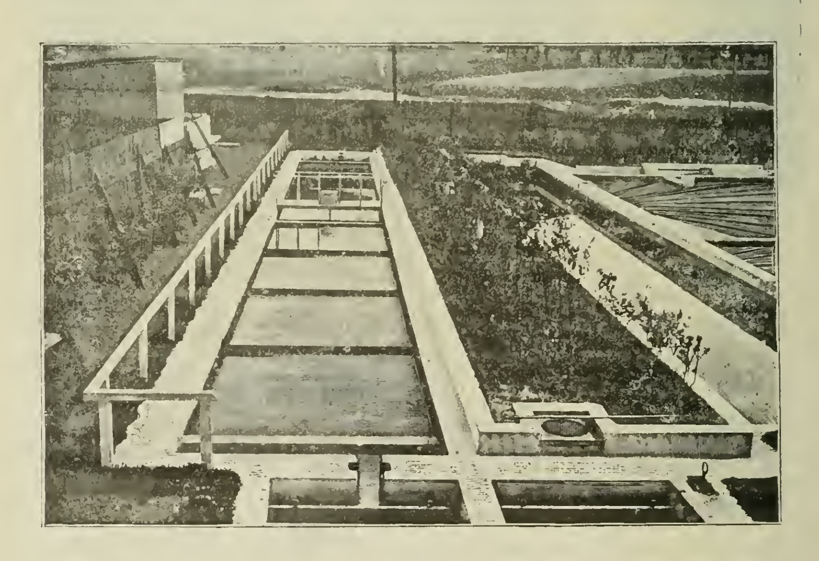


ARRIVÉE A L'USINE D'ÉPURATION AVEC M. LE Dr CALMETTE.

c'est ce qu'on appelle l'Usine d'épuration. Originale usine sans cheminée, sans bâtiments, sans machines et même sans ouvriers apparents ; un seul gardien y manœuvre, à des heures régulières, quelques vannes entre des fossés où coule une eau de moins en moins sale circulant dans un terrain de 1,500 ^{m2} et c'est tout. M. Calmette qui a bien voulu nous accompagner nous résume d'une façon très claire la manière dont s'exécute le merveilleux travail dans cette usine silencieuse et déserte.

D'abord il ne faut pas confondre la *clarification* qui n'est que la séparation des impuretés flottantes et troublant l'eau, avec l'*épuration* qui fait disparaître toutes les substances organiques ternaires ou quaternaires, flottantes ou dissoutes, lesquelles rendent l'eau putrescible, odorante, et surtout malsaine pour les êtres vivants. Ici en haut du terrain, arrivent les eaux de l'égout collecteur de la commune, résiduaires, ménagères et industrielles mélangées, c'est-à-dire polluées de toutes les façons, véritable poison pour l'homme et les animaux et quand elles sortent là-bas, elles sont claires et on pourrait dire potables, puisque des poissons y vivent en très bonne santé depuis l'installation. L'Usine reçoit 5 à 700 ^{m3} d'eau dans des fosses de 2 ^{m3} à *décantation*, où se déposent : sable, gravier, charbon et une foule de débris métalliques ou

autres qu'on se borne à enlever tous les 8 jours. L'eau passe de là dans 2 *fosses septiques* ou à *fermentation* de 33 m. de long et de 250 ^{m3} de contenance ; l'une est ouverte, l'autre est couverte par une voûte garnie de terre gazonnée. Elles sont traversées par 5 *chicanes* ou 1/2 barrages alternativement de fond et de surface ; l'eau y est noire, infecte, couverte d'une couche bouillonnante, dégoutante ; rien n'est plus répugnant. Il s'établit là une fermentation active qui détermine la solubilisation, par la décomposition en leurs éléments simples et en nitrates et nitrites, de toutes les substances organiques en suspension dans l'eau : végétaux, papier, bouchons, cadavres d'oiseaux et de rats, résidus d'abattoir et de laiterie, excréments humains et d'animaux, déchets industriels et détritus ménagers, tout disparaît, se fond avec une rapidité stupéfiante. Les ouvriers de cette décomposition sont des microbes anaérobies, c'est-à-dire vivant à l'abri de l'air dans cette masse qui semble épaisse sous sa croûte noire de 0 m. 05 de matières grasses d'où s'échappent sans cesse des bulles de *gaz des marais* inflammable ou protocarbure d'hydro-



FOSSE SEPTIQUE OUVERTE, FOSSE COUVERTE. COLLECTEUR, LITS BACTÉRIENS.

gène ; ils y sont ensemencés par les matières fécales et bientôt y pullulent. Les eaux séjournent là pendant 24 heures, c'est-à-dire que le volume d'entrée est constamment égal au volume de sortie et la contenance de chaque fosse égale au volume reçu pendant 24 heures. Vers l'extrémité de la fosse ouverte, on voit que la croûte de matières graisseuses a disparu, elle a été décomposée et dissoute en même temps que les autres matières organiques ; tout est transformé en peptone, en amides, en nitrites et en nitrates, etc., et si bien dissous

qu'il n'y a presque point de boues dans ces fosses septiques, de sorte qu'il ne faut point de curages coûteux et troublant les travailleurs. La fosse couverte laisse échapper par deux cheminées de 0 m. 10, les gaz que l'on peut mesurer et analyser. L'eau des fosses ne contenant plus alors aucune particule solide, mais ayant encore en partie sa mauvaise odeur et sa vilaine couleur, se dirige vers le *bassin collecteur* ; c'est une fosse égale en surface aux fosses septiques, mais moins profonde et ne contenant que 50 ^{m3} d'eau. De ce réservoir, l'eau est distribuée par des vannes sur des terrasses de scories, appelées *lits bactériens* d'oxydation, où travaille la deuxième série d'ouvriers. Ce sont des fosses d'environ 190 ^{m2} de surface au fond desquelles sont disposés des drains, en manière d'éventail ou d'arête de poisson, à partir de la vanne d'entrée ; ils sont recouverts d'une couche de scories de 0 m. 05 de diamètre, puis diminuant de grosseur jusqu'à 0 m. 005, de manière à avoir une épaisseur de 1 m. pouvant recevoir un tiers d'eau dans les vides. Le tout est en pente légère pour mener les eaux, après 2 heures de séjour sur ces scories, dans un deuxième bassin dit de deuxième contact, absolument identique, où elles séjournent encore 2 heures. Des rigoles, rayonnant à la surface, conduisent rapidement les eaux dans toutes les directions de la terrasse de scories qu'elles imprègnent. Après un séjour de 2 heures de deuxième contact les eaux sont tout à fait claires et pures ; des microbes oxydants qui existent toujours dans les terres cultivées et apportées ici par les eaux d'égout elles-mêmes, lors de l'établissement des lits, se sont fixés et développés en colonies dans les scories, ce sont les ouvriers qui complètent l'épuration ; ces microbes sont aérobies, c'est-à-dire vivant à l'air, ils fixent la matière organique dissoute en l'oxydant, et l'eau n'en contenant plus devient imputrescible et claire ; sans le dégout qu'inspire le souvenir de son origine on pourrait en boire, car nous voyons dans un bassin des poissons rouges qui s'en accommodent à merveille depuis un an, l'eau de la Deûle les aurait depuis longtemps empêchés de grandir. Il pourrait toutefois accidentellement s'y trouver un microbe nuisible à l'homme, et pour *garantir* la potabilité de cette eau, comme de toutes les autres du reste, il faudrait la stériliser par l'ozone ou par un filtre au sable fin, genre *Jewell.*

Il faut 2 heures pour remplir et vider chaque lit et 2 heures de séjour, on laisse ensuite 4 heures de vide pour permettre aux microbes de reprendre à l'air une provision d'oxygène, c'est une période de 8 heures par opération, c'est-à-dire 3 opérations par 24 heures. Le vide entre les scories étant d'environ le tiers du volume ou 330 litres par mètre cube ou par mètre carré de surface, ici le lit ayant un mètre d'épaisseur, les trois opérations épurent 1,000 litres par mètre carré et par 24 heures, soit 10,000 ^{m3} par hectare ; or les *champs d'épandage* parisiens n'opèrent que sur 110 ^{m3} par hectare, ne recevant que 400,000 ^{m3} d'eau sur 5,000 hectares ; aussi le Conseil général de la Seine vient-il de décider l'essai à Ivry d'épuration des eaux d'égout de Paris

par la voie bactérienne. Du reste, pour l'épandage il faut des conditions de terrain difficiles à réunir : perméabilité suffisante, dommage à la culture à éviter ainsi que la contamination des sources à longue distance, etc.

Les lits bactériens ne se colmatent pas quand ils suivent des fosses septiques, précédées elles-mêmes de fosses à décantation qui les garantissent de dépôts. Cette ingénieuse installation a été mise en marche *le 8 Juillet 1904* et les gelées de l'hiver n'ont point entravé l'action microbienne des fosses et des lits ; l'expérience a prouvé que même en Angleterre, les fermentations exothermiques suffisent à empêcher la congélation, et ici la nitrification dans les lits est restée complète, mais un peu ralentie.

Le système des lits bactériens est très employé en Angleterre et on est partout satisfait du principe (à Manchester, Exeter, Lincoln, Birmingham, York, Hampton, Leeds, Sheffield, etc.). Cependant les installations sont souvent incomplètes, ainsi à Manchester, où l'installation est grandiose, on a négligé les bassins de décantation, et en quelques semaines les fosses septiques sont encombrées de sable, de scories, de boues qui rendent nécessaire un curage dispendieux, lequel arrête l'épuration et trouble le travail des colonies microbiennes. A Hampton, c'est pis encore, il n'y a ni bassins à décantation ni fosses septiques, mais trois étages de lits bactériens, de sorte que le premier lit s'encombre de corps lourds et se colmate par une dissolution incomplète des matières organiques ; il doit être fréquemment remanié, ce qui trouble tout le fonctionnement. D'autres installations sont également défectueuses ; celle-ci fait honneur à l'ingéniosité du D[r] Calmette, elle est hautement appréciée et louée par toutes les personnes compétentes, car le principe est mieux et plus complètement appliqué qu'ailleurs. La couverture des fosses septiques est toujours en discussion ; M. Calmette croit qu'elle est une dépense importante à éviter, si l'on donne aux fosses une profondeur suffisante pour assurer les fermentations anaérobies.

Nous voyons sur le côté Est un essai du *distributeur automatique Fiddian* sur lit bactérien cylindrique, imité de celui qui fonctionne à Liverpool ; c'est un système de gouttières basculantes tournant automatiquement au-dessus d'un lit de scories arrosé régulièrement par intermittences, suffisantes selon l'arrosage, pour assurer l'aération des lits ; c'est un fonctionnement continu mais d'un débit restreint convenant mieux aux collèges, aux casernes, etc., qu'aux villes pour lesquelles des moyens mécaniques coûteux et sujets à des interruptions de fonctionnement doivent être refusés. La simplicité des lits et des fosses accouplés vaut mieux.

M. Calmette a aussi essayé avec succès dans diverses usines l'épuration par le procédé biologique des eaux résiduaires de sucreries et d'amidonneries ; l'eau qu'il obtient n'est plus putrescible, ni toxique pour les poissons qui succombent au contraire presque instantanément dans l'eau brute chargée de matières hydrocarbonées fermentescibles ; nous avons vu à l'Institut, le labo-

ratoire de recherches des procédés qui doivent varier selon les résidus industriels.

M. A. Buisine, professeur à la Faculté des Sciences, Institut de chimie, a bien voulu aussi nous expliquer ses essais d'épuration chimique avec le matériel qu'il a installé dans la partie haute de l'Usine. Il nous a fait voir comment, par des réactifs appropriés : chlorure de chaux, sulfate picrique, sulfate et chlorure de fer, permanganates de chaux ou de potasse, etc., qui précipitent les impuretés et par des appareils et des méthodes de décantation et de filtrage, il arrivait à de bons résultats ; ces procédés pourraient être employés avantageusement d'une façon mixte avec les procédés biologiques quand les eaux d'égout contiennent des eaux résiduaires qui nuisent par leur quantité à l'action microbienne.

L'installation de M. Calmette est compliquée d'une foule de rigoles et de canalisations qui relient entre eux tous les bassins et les lits pour des combinaisons différentes, et alimentent des petits bassins d'expériences ; nous sommes ici dans une usine expérimentale et ce sont des accessoires nécessaires aux prises d'échantillons pour analyses dans les diverses expériences ; je n'avais donc pas à les décrire, l'installation nécessaire et le résultat acquis nous intéressent seuls.

Tout ce que nous venons de visiter, depuis plusieurs heures, est l'œuvre de M. le Dr Calmette et avant de le quitter, nous lui exprimons toute notre admiration pour le génie avec lequel il a organisé, et l'habileté avec laquelle il a installé aussi bien les études et les recherches scientifiques que les moyens de guérir ou de secourir les malheureux frappés de maladies, toujours mortelles avant Pasteur. Nous lui adressons également nos plus vifs remerciements du sympathique accueil qu'il réserve toujours aux groupes de la Société de Géographie et surtout de la bienveillance avec laquelle il a voulu nous apprendre lui-même aujourd'hui tant de choses utiles, que nous fixerons précieusement dans notre mémoire. Nous lui affirmons ici d'une manière durable toute notre reconnaissance en lui disant que nous avons marqué notre journée d'une pierre blanche.

E. CANTINEAU,

Archiviste de la Société.

COMMUNICATION

DE LA DÉFENSE NATURELLE DU PORTUGAL

ET POURQUOI LA FUSION DES PORTUGAIS ET DES ESPAGNOLS EN UNE SEULE NATION EST IMPOSSIBLE,

Par M. Charles-Joseph QUIÉVREUX,

Membre de la Société de Géographie de Lille.

Le territoire qui, sous le nom de « Royaume de Portugal », constitue l'héritage de la dynastie de Bragance, occupe, on le sait, le gradin inférieur du versant occidental de la Péninsule Hispanique, dont il continue, en général, les montagnes et les cours d'eau. Toutefois, il faut remarquer que ses masses montagneuses s'étendent rarement jusqu'à la mer pour y former des promontoires : le littoral portugais, qui a 760 kilomètres de développement, se compose, au contraire, presque toujours de contrées plates et sablonneuses.

Au point de vue de la défense, le Portugal, limitrophe de l'Espagne sur près de 1,000 kilomètres d'étendue, est plus favorisé que cette dernière qu'il prive des embouchures de ses trois grands fleuves, le Douro, le Tage et le Guadiana, ou, pour mieux dire, de la portion navigable de leur cours. De plus, les défilés et les rapides, qui s'opposent à la navigation de ces fleuves hispano-portugais, sont placés précisément du côté de l'Espagne, dans le voisinage de la délimitation politique. Le Portugal jouit d'une frontière naturelle très redoutable, quoique contraire aux lois de la géographie physique. Elle ne consiste pas, en effet, en une seule et même ligne de montagnes ; mais les contre-forts des chaînes espagnoles y forment comme une longue et épaisse muraille, qui ouvre à peine quelques brèches pour livrer passage à des affluents brisés et torrentueux.

« Il semblerait, d'abord, dit M. Elisée Reclus, que, par un résultat naturel des attractions géographiques, le Portugal dût faire partie intégrante d'un État ibérique comprenant toutes les provinces transpyrénéennes ; pourtant ce

n'est point un effet du hasard ni la conséquence d'événements purement historiques, si le Portugal a presque toujours eu une existence nationale indépendante de l'Espagne. Il faut remarquer en premier lieu que la partie du rivage devenue portugaise est à peu près rectiligne ; elle se distingue par l'extrême uniformité de ses plages, et contraste absolument avec les côtes espagnoles. Les mêmes conditions de vents, de courant, de climat, de faune et de végétation se retrouvent sur tout le développement du littoral lusitanien, et par suite les habitants ont dû s'accoutumer au même genre de vie, nourrir les mêmes idées, et tendre naturellement à se grouper en un même corps politique. C'est par le littoral et de proche en proche que le Portugal s'est constitué un État indépendant ; le royaume s'est formé successivement d'une vallée fluviale à l'autre vallée fluviale, du Douro au Minho et au Tage, du Tage au Guadiana, « d'échelon en échelon », suivant l'expression du géographe Kohl, puis, après avoir été momentanément détruit, c'est de la même manière qu'il s'est reconstitué ».

Le Portugal, loin d'être une dépendance nécessaire de l'Espagne, a des limites naturelles, fortement tracées, qui, depuis longtemps, ont nettement séparé les deux pays. Au Nord, la frontière entre le Portugal et la Galice, est défendue par le Minho, dans la partie la plus large de son cours, et, par les serras de Gaviarra (2,400 m.) et de Gerez (1,580 m.), contre-forts de la Chaîne Cantabrique, au delà desquelles la serra Cabrera (1,239 m.) entre le Cavado et le Tamega, prolonge ses ramifications jusque vers l'embouchure du Douro.

A l'Est, le Douro, coulant entre des rives escarpées, sur une longueur de 80 kilomètres, forme d'abord la frontière, protégée en arrière par les montagnes parallèles, qui séparent le Sabor, le Tua et le Tamega, affluents de droite du Douro, et dont la dernière, la serra de Marão (1,420 m.) occupe l'angle formé par le Douro et le cours inférieur du Tamega. La frontière orientale est formée ensuite par le cours inférieur de l'Agueda « étroite rainure de la roche granitique », derrière laquelle se trouve la serra de Marofa, contre-fort septentrional de la serra Estrella, entre l'Agueda et le Coa.

La chaîne « carpétanienne » de Gata, entre le bassin du Douro et celui du Tage, s'étale, il est vrai, sur le territoire portugais, en une sorte de plateau appelé justement las Mesas (les Tables), mais, en arrière du cours de l'Eljas, « déchirure de plateau », que l'on a choisie à bon droit comme délimitation entre les deux pays, se relève assez pour annoncer l'approche de la fameuse serra Estrella « le point culminant de tout le Portugal », dont le versant méridional « serra Brava », d'où découle le Zézère, affluent du Tage, est ici plus abrupt et plus difficile à gravir, que le versant septentrional « serra Mansa », longé par le Mondego « qui ruisselle en cascades sur un tapis de mousse ». Le fleuve du Tage forme alors la frontière pendant quelques kilomètres, et coule, d'Alcantara à Abrantès, dans une étroite coupure où l'on ne pourrait

même pas établir une chaussée. Lorsque Junot, en 1807, envahit le Portugal, en suivant le cours du Tage, sur l'ordre de Napoléon, il perdit la plupart de ses soldats dans les gorges épouvantables d'Abrantès, quoiqu'il n'y eut pas de résistance, et arriva presque seul à Lisbonne.

Entre l'estuaire du Tage et l'Océan Atlantique, la serra d'Estrella (1) se continue, sous les noms de monte Junto (686 m.) et de serra Cintra (600 m.), pour former l'échine d'une espèce de presqu'île, dont les rochers taillés à pic ou les étroites vallées à brusques contours, en font une région tourmentée et difficilement accessible, à laquelle on a donné le nom de lignes stratégiques de Torres-Vedras (Vieilles Tours). C'est là que le général anglais Wellesley « défenseur de l'indépendance portugaise » gagna sur Junot la bataille de Vimeiro (22 Août 1808), qui nous fit perdre le Portugal. Wellesley, devenu Wellington, se servit habilement de ces lignes stratégiques naturelles, en 1810, pour tenir en échec l'armée française de 45,000 hommes commandée par Masséna, qui fut finalement obligé de battre en retraite (Octobre 1810) (2).

---

(1) Bien que la serra Estrella ne forme pas frontière, le lecteur nous pardonnera la digression suivante, parce qu'il serait impossible d'être complet en traitant de la défense du Portugal, sans parler des ramifications que projette la serra Estrella jusqu'au cap da Roca, entre l'estuaire du Tage et l'Océan Atlantique, comme pour protéger Lisbonne d'une ceinture naturelle de bastions et de ravins. J'ai nommé les massifs de Monte Junto et de Cintra « ces fameuses lignes stratégiques naturelles de Torres-Vedras » qui ont joué un si grand rôle dans la Guerre d'Espagne, et contre lesquelles vinrent se briser les aigles si souvent victorieuses du grand Napoléon.

(2) « La pensée du duc de Wellington, à l'égard de la Péninsule, dit M. Adolphe Thiers, dans son Histoire du Consulat et de l'Empire, fait le plus grand honneur à sa sagacité et à la sûreté de son esprit. Avec une rare pénétration, il avait jugé la marche des choses dans la Péninsule mieux que Napoléon lui-même, non qu'il eût un esprit égal (il s'en fallait), mais parce qu'il se trouvait sur les lieux, et qu'il n'était égaré par aucune des illusions que Napoléon, engagé dans une mauvaise voie, prenait plaisir à se faire à lui-même. Il avait apprécié la force de résistance que les haines nationales, le climat et les distances opposaient aux Français, l'épuisement de leurs forces quand ils arrivaient au fond de la Péninsule, le décousu de leurs opérations sous la direction de généraux divisés, l'invraisemblance de l'arrivée de Napoléon sur un théâtre de guerre au lointain, enfin le désaccord de celui-ci avec Joseph, désaccord qui prouvait que le système excessif de Napoléon commençait à dépasser même le zèle de ses propres frères, et il se disait, avec une conviction que rien n'avait pu ébranler, que ce vaste échafaudage de grandeur était miné de toutes parts, que sans doute Napoléon pourrait s'emparer de la plus grande partie de la Péninsule, mais qu'il n'en pourrait pas conquérir certains points extrêmes, tels que Gibraltar, Cadix, Lisbonne, protégés par l'éloignement et la mer ; que si l'Angleterre de ces points extrêmes continuait à exciter et à soutenir par des secours la haine des Portugais et des Espagnols, on verrait renaître sans cesse cette lutte qui épuisait les forces de l'Empire : que l'Europe tôt ou tard se révolterait contre le joug de Napoléon, et que celui-ci

· Le massif le plus élevé de la Lusitanie méridionale, c'est-à-dire au delà du

---

n'aurait plus à lui opposer que des armées à moitié détruites par une guerre interminable et atroce. Mais dans ce plan de conduite tout dépendait de la résistance qu'on pourrait opposer aux Français, lorsqu'on aurait été acculé, comme il fallait s'y attendre, aux extrémités de la Péninsule, et lord Wellington avait cherché avec une grande attention, et discerné avec une rare justesse de coup d'œil, une position presque inexpugnable, d'où il se flattait de braver tous les efforts des armées françaises. Cette position, qu'il a rendue immortelle, était celle de Torres-Vedras près de Lisbonne. Il avait remarqué en effet, entre le Tage et la mer, une péninsule large de six à sept lieues, longue de douze ou quinze, facile à intercepter par une ligne de travaux presque invisible, et derrière laquelle Lisbonne, la grande rade de cette capitale, la flotte d'embarquement, les vivres et les munitions de l'armée, seraient hors de toute atteinte. Une fois cette position choisie, il avait tracé lui-même à ses ingénieurs, en leur laissant le soin des détails, l'ensemble des ouvrages qu'il voulait faire élever. Voici quel était le plan de ces ouvrages.

« A neuf ou dix lieues en avant de Lisbonne, entre Alhandra sur le Tage, et Torres-Vedras vers l'Océan, il avait songé à créer une première ligne de retranchements, qui devait couper le promontoire à douze lieues au moins de son extrémité dans la mer. Cette première ligne se composait des ouvrages suivants. Sur le versant du Tage, les hauteurs d'Alhandra, d'un côté tombant à pic dans le fleuve, de l'autre remontant jusque vers Sobral, formaient sur un espace de quatre à cinq lieues des escarpements presque inaccessibles et baignés dans toute leur étendue par la petite rivière d'Arruda. On avait coupé par des barricades armées de canons la route qui passait entre le pied de ces hauteurs et le Tage, et qui conduisait à Lisbonne par le bord du fleuve. De ce point en remontant jusqu'à Sobral on avait escarpé de main d'homme toutes les collines qui n'offraient pas un accès assez difficile. Dans les enfoncements formés par le lit des ravins et présentant des petits cols accessibles, on avait établi tantôt des redoutes, tantôt des abatis qui fermaient tout à fait les passages. Enfin sur les sommets principaux on avait élevé des forts, armés de grosse artillerie, se flanquant les uns les autres, et commandant au loin les avenues par lesquelles l'ennemi aurait pu se présenter.

« A Sobral même, qui formait le point de partage entre les deux versants, se trouvait un plateau, et là, le terrain offrant moins de relief, on y avait suppléé par une multitude d'ouvrages de la plus grande force, et on avait même construit sur une éminence qu'on appelle le Monte-Agraça, une véritable citadelle, dont il n'aurait été possible de triompher que par un siège en règle. Au delà commençait le versant maritime, sur lequel s'étendait une nouvelle chaîne de hauteurs, qui se prolongeait jusqu'à la mer, et qui était baignée par le Zizambro. Cette petite rivière dans ses détours passe à Torres-Vedras, d'où les lignes dont il s'agit ont reçu le nom désormais immortel de lignes de Torres-Vedras. Là, comme du côté d'Alhandra, on avait tantôt escarpé à la pioche le flanc des hauteurs, tantôt fermé les gorges par des abatis ou des redoutes, couronné et lié entre eux les sommets par des forts, et surtout rendu presque impraticable le cours du Zizambro, en construisant dans son lit des barrages qui retenaient les eaux, et entretenaient les marécages en toute saison. Tel était ce système colossal de lignes défensives, digne de la nation qui l'avait conçu et de l'ennemi dont il s'agissait d'arrêter la puissance ».

Tage (Alemtejo), se trouve précisément sur la frontière même du Portugal. La chaîne granitique hispano-portugaise dite Orétane, qui sépare le bassin du Tage de celui du Guadiana, est en effet représentée par la serra de São-Mamede (1,025 m.) et par la serra d'Ossa ou Estremoz (700 m), dont les prolongements jusqu'aux plaines de Béja et d'Ourique séparent d'une manière générale le Guadiana du Sadao, est un véritable dédale, ravagé par les torrents. Il est vrai que, sous les escarpements méridionaux de la serra Mamede, s'ouvre une large dépression, la route de Badajoz à Elvas (où passe maintenant le chemin de fer de Lisbonne à Badajoz), mais c'est derrière le Guadiana, qui commence, en aval même de Badajoz, à servir de limite entre le Portugal et l'Espagne, qu'apparaît, comme une citadelle, la serra d'Ossa ou d'Estremoz (dont nous avons parlé plus haut), moins élevée sans doute que la précédente, mais de même formation granitique que la serra Mamede.

La frontière du Sud-Est est constituée à deux reprises différentes par le Guadiana (100 kilomètres), devant lequel la solution de continuité est formée par la serra « Marianique » de Aroche (1,000 m.), qui n'est qu'une sorte de désert sur les confins du Portugal, et par le Chanza, affluent du Guadiana. De plus, le Guadiana (de même que son affluent le Chanza qui le remplace comme frontière sur un parcours de 50 kilomètres) coule sur la frontière du Portugal dans une paroi étroite et abrupte, qu'il s'est creusée géologiquement dans la roche granitique de la sierra Morena, puis, au Saut du Loup (Pulo do Lobo), en amont de son confluent avec le Chanza, descend, comme un torrent rapide, de rochers en rochers, et c'est seulement bien en aval de cette « cataracte », à Mertola, qu'il devient navigable pour les petites embarcations, sur la faible longueur de soixante kilomètres.

Les fleuves ne pénètrent donc en Portugal que par de véritables brèches impraticables ; leurs bords ne peuvent servir de routes, et ils ne sont pas navigables en dehors du territoire lusitanien. C'est pourquoi l'invasion du Portugal par l'Espagne a presque toujours échoué, d'autant plus que les envahisseurs rencontraient un pays difficile, sans routes, sans agriculture : aussi, derrière ses fortes barrières, la nationalité portugaise a-t-elle pu se développer, sans être inquiétée d'une manière sérieuse, depuis les Maures jusqu'à Napoléon, et affermi de plus en plus son indépendance. désormais inattaquable.

Il n'y a véritablement que trois routes praticables, qui conduisent d'Espagne en Portugal : la route du Nord, de Saint-Jacques de Compostelle à Porto, par Tuy et Valença, où elle traverse le Minho ; la route de l'Est, de Salamanque à Coïmbre par Ciudad-Rodrigo et Almeïda ; la route du Midi, de Madrid à Lisbonne par Badajoz, Elvas et l'Alemtejo. On sait que, dans son expédition de Portugal, le général Junot, au lieu de continuer, au delà

de Ciudad-Rodrigo, la route de l'Est par le cours du Mondego, entre la serra Caramulla et la serra Estrella, suivit la rive droite du Tage par le revers des montagnes du Beïra, dans le but d'accélérer son arrivée à Lisbonne (1).

L'individualité du Portugal se manifeste dans son relief, comme dans l'histoire politique et morale de ses populations. Malgré les analogies apparentes, mais tout extérieures, qui semblent exister entre les Portugais et les Espagnols, le caractère fondamental des deux nations diffère profondément. Les éléments primitifs des deux peuples furent vraisemblablement celtibériens-romains ; ils se mêlèrent ensuite avec des éléments germains, puis avec des

---

(1) La mission du général Junot, dit M. Thiers, consistait à s'emparer du Portugal. Napoléon, qui voulait qu'on entrât promptement à Lisbonne, pour y surprendre non pas la famille royale dont il se souciait peu, mais la flotte portugaise et les immenses richesses appartenant aux négociants anglais, avait donné ordre au général Junot de redoubler de célérité, de n'épargner à ses soldats ni fatigues ni privations, afin d'arriver à temps. Junot, dans son ardeur, n'était pas homme à corriger par un sage discernement ce que cet ordre pouvait avoir de dangereux dans les pays qu'on allait traverser. L'ordre de marcher sans relâche ayant trouvé l'armée à Salamanque, elle quitta cette ville le 12 Novembre 1807. Elle traverserait, pour se rendre de Ciudad-Rodrigo à Alcantara, la chaîne de montagnes qui sépare la vallée du Douro de celle du Tage (Serra Estrella), qui est le prolongement du Guadarrama. L'embarras du malheureux général Junot était extrême. D'une part, il était stimulé par les ordres de Napoléon, par la certitude que, s'il n'arrivait pas bientôt à Lisbonne, il trouverait ou la flotte portugaise partie avec les richesses du Portugal, ou une résistance organisée qu'il aurait de la peine à vaincre ; d'autre part, il voyait devant lui le revers des montagnes du Beyra, incliné vers le Tage, consistant en une foule de contreforts abrupts, séparés les uns des autres par des ravins épouvantables, tailladés en quelque sorte, comme l'indique le nom de Talladas donné à quelques-uns, entièrement dépeuplés, privés de toute ressource, et devenus plus affreux par les pluies torrentielles de l'automne. En présence de cette alternative, ou de laisser consommer à Lisbonne des événements regrettables, ou de braver de nouvelles fatigues avec des troupes exténuées, à travers un pays plus affreux que celui qu'on venait de parcourir, le général Junot n'hésita pas, et préféra le parti de l'obeissance à celui de la prudence. Il prit donc la résolution de continuer cette marche précipitée, en traversant la suite des contre-forts détachés du Beyra, qui bordent le Tage depuis Alcantara jusqu'à Abrantès.

« Junot partit le 20 Novembre d'Alcantara, et franchit la frontière du Portugal par la droite du Tage. Sans doute il eût beaucoup mieux valu paser le Tage, gagner Badajoz, et prendre la grande route de Badajoz à Elvas, que suivent ordinairement les Espagnols à travers l'Alemtejo, province unie et d'un parcours facile. Mais il fallait descendre la Péninsule jusqu'à Badajoz, faire ensuite un long détour à droite pour gagner Lisbonne. Napoléon ordonnant de Paris, d'après la seule inspection de la carte, et préférant la route qui menait le plus vite à Lisbonne, avait prescrit de suivre la droite du Tage d'Alcantara à Abrantès. On s'assurait ainsi (selon lui), outre l'avantage de la célérité, celui de n'avoir pas à opérer plus tard un passage du Tage, lorsqu'on approcherait de Lisbonne ».

éléments arabes. Mais chez les Portugais, surtout chez ceux du Centre et du Sud (qui, sous le rapport de la civilisation, méritent de fixer davantage l'attention), les éléments celto-romains ne se fusionnèrent jamais aussi complètement avec les éléments germains que chez les Castillans, et, quand le Portugal devint indépendant, c'est à des chevaliers du Midi de la France, qu'il dut alors un nouvel élan d'homogénéité.

Sous le rapport géographique, les Espagnols sont un peuple intérieur, habitant des sierras ou des plateaux ; les Portugais sont un peuple de côtes, fixé sur un versant de montagnes ou à l'embouchure de fleuves et de rivières. Cette différence essentielle du « milieu géographique », fait que l'Espagnol, opiniâtrement attaché aux anciennes pratiques, se laisse difficilement pénétrer par les influences étrangères, et que le Portugais, au contraire, facilement impressionnable, aime le changement et se montre passionné pour l'imitation. La langue portugaise elle-même a conservé moins que la langue espagnole ses origines néo-latines, par la suppression ou l'altération des consonnes primitives, et la littérature portugaise, dont on doit partager les périodes de développement d'après les influences étrangères qui la dominèrent, n'a jamais eu l'originalité ni la spontanéité de la littérature espagnole.

L'Espagne et le Portugal, bien que limitrophes, vivent d'une vie toute différente, et se connaissent à peine ; il n'est point peut-être deux pays voisins entre lesquels il y a moins de relations, et plus d'antipathie (1).

L'idée d'une fusion politique et nationale des deux pays, rêvée ou souhaitée par quelques-uns, n'est qu'une pure chimère, absolument irréalisable.

---

(1) On raconte à ce sujet l'anecdote suivante : « Un Portugais se noyait un jour dans le Tage. Du pont de Tolède, un Espagnol le regardait se débattre contre la mort, et, comme de juste, s'abstenait de lui porter secours. Dans cette circonstance critique, perdant le sentiment de sa dignité, le Portugais consent à s'adresser à cet homme, témoin indifférent du danger qu'il court, et s'écrie : « Espagnol, Espagnol, viens me tirer de l'eau et je te fais grâce de la vie ». On ne dit pas ce que fit le Tolédan, mais je crois qu'il laissa le Portugais se noyer bel et bien. Que cette légende ait quelque fond de réalité ou qu'elle soit fausse, le lecteur jugera sans doute qu'il y aurait quelque témérité à rendre responsables de la sotte vantardise d'un seul, les cinq millions d'individus qui peuplent le royaume de Portugal.

NEUVIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE

GENEVE. — 1908

La *Société de Géographie de Genève* adresse à toutes les Sociétés de Géographie du monde et en particulier à celle de Lille une invitation dont nous nous empressons d'insérer la substance.

Nos lecteurs apprécieront tous les avantages réservés aux Congressistes sans que nous commentions l'aimable lettre de MM. Arthur de Claparède, Président, et Fernand Tavel, Secrétaire-Général de la Société de Genève. Et, nous voulons l'espérer, ils répondront en nombre à l'appel qu'ils en reçoivent.

« Dans sa session de New-York, le 14 Septembre 1904, le huitième Congrès international de Géographie, acceptant l'invitation du gouvernement de la Confédération suisse et de la Société de Géographie de Genève, a décidé à l'unanimité que le prochain Congrès aura lieu à Genève, en 1908, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de notre Société de Géographie.

Nous avons en conséquence l'honneur de vous annoncer que le **neuvième Congrès international de Géographie s'ouvrira à Genève le 27 Juillet 1908 et durera jusqu'au 6 Août suivant.**

Le Comité d'organisation qui sera très prochainement constitué vous fera parvenir, dans le courant de cette année, avec la circulaire d'invitation au Congrès, un programme préliminaire de ses travaux.

Mais nous vous serions reconnaissants de vouloir bien nous indiquer, d'ores et déjà, les questions qu'il vous semblerait bon de faire figurer au programme, afin que nous puissions, le cas échéant, en recommander l'adoption au Comité d'organisation. Il nous serait aussi agréable de savoir, dès maintenant, si votre Société compte se faire représenter au Congrès par une délégation officielle. et de connaître, si possible, les noms de ses délégués *avant l'impression du programme préliminaire.*

La Société de Géographie de Genève aime à penser qu'elle trouvera auprès de votre Société l'appui qui lui est nécessaire pour l'accomplissement du mandat international qui lui a été conféré à New-York, et que les géographes du monde entier viendront nombreux au rendez-vous de Genève, en 1908. Nous ferons de notre côté tout ce qui dépendra de nous afin que nos hôtes emportent de leur séjour en Suisse, en général, et du neuvième Congrès universel de Géographie, en particulier. le meilleur souvenir possible ».

Nota. — Nos collègues qui désirent faire partie de la délégation officielle de la Société, voudront bien se faire inscrire au Secrétariat qui se chargera des formalités ultérieures.

CONGRÈS COLONIAL DE MARSEILLE

SEPTEMBRE 1906.

Ce Congrès s'organise sous l'impulsion d'un Comité composé de personnalités coloniales ayant à leur tête M. J. Charles-Roux, à l'occasion de l'Exposition Coloniale qui aura lieu dans cette ville.

Le Comité a pour objectif de servir la cause coloniale en faisant appel à toutes les compétences pour l'étude en commun de quelques-unes des questions relatives à la mise en valeur du domaine de la France outre-mer.

Il invite les Membres de notre Société à y adhérer. Le Secrétariat se chargerait de recueillir et faire parvenir leurs adhésions. Celles-ci pourraient également être adressées directement au Secrétariat du Comité d'organisation, 44, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris, en attendant d'autres indications.

44e CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

AVRIL 1906. — PARIS.

M. le Ministre de l'Instruction Publique donne à ce sujet de nouveaux renseignements au Président, dans une circulaire dont voici les passages principaux (voir Bulletin d'Août p. 132) :

« Comme suite à ma circulaire en date du 17 Juillet dernier, j'ai l'honneur de vous annoncer que le 44e Congrès des Sociétés savantes s'ouvrira à la Sorbonne, le mardi 17 Avril prochain, à 2 heures précises, Ses travaux se poursuivront durant les journées des mercredi 18, jeudi 19 et vendredi 20 Avril.

Le samedi 21 Avril, je présiderai la séance générale de clôture dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Comme les années précédentes, je me suis préoccupé de la délivrance des billets à prix réduit. Il a été arrêté entre les Compagnies de chemins de fer et mon Département que, sur la présentation de la *lettre d'invitation* remise par

vos soins à chaque Délégué, la gare de départ délivrera au titulaire, du 8 au 20 Avril seulement, et pour Paris, *sans arrêt aux gares intermédiaires*, un billet ordinaire de la classe qu'il désignera. Le chef de gare percevra le **prix entier** de la place en mentionnant sur la lettre d'invitation la délivrance du billet et la *somme reçue*. Cette lettre ainsi visée et accompagnée du certificat de présence régularisé servira au porteur pour obtenir, au retour, un billet gratuit, de Paris au point de départ, de la même classe qu'à l'aller et par le même itinéraire, si elle est utilisée du 21 au 26 Avril inclusivement.

Toute irrégularité, soit dans la lettre de convocation, soit dans le certificat de présence ci-dessus mentionnés, entraînerait pour le voyageur l'obligation de payer le prix intégral de la place à l'aller et au retour.

Je vous serai obligé de m'envoyer, *avant le 15 Mars, dernier délai*, la liste des délégués de votre Société qui ont l'intention de se rendre à Paris «.

Le Président invite ses collègues qui auraient le désir d'être délégués par la Société à formuler leur demande au Secrétariat.

PROGRAMME DES CONCOURS POUR 1906

PRIX PAUL CREPY.

Fondé en mémoire de M. Paul Crepy, Président et fondateur de la Société, ce prix consiste en une bourse de voyage d'une valeur de 500 francs. Peuvent prendre part au Concours tous les jeunes gens de nationalité française, originaires ou habitants du département du Nord, âgés de 17 à 21 ans, autorisés par leurs parents, inscrits avant le 1er avril, et admis à concourir par le Comité d'Études de la Société. Pour les conditions du concours se reporter au programme spécial que l'on trouve au Secrétariat.

MONOGRAPHIES GÉOGRAPHIQUES.

Pour ce Concours qui ne concerne que les localités de l'arrondissement de Lille, la Société a institué un prix qui pourra s'élever jusqu'à 500 francs s'il est présenté un travail digne de cette récompense.

Pour les conditions du Concours s'adresser au Secrétariat.

SECTION SUPÉRIEURE.

1re Série. — GÉOGRAPHIE MILITAIRE.

(Les questions seront posées par des Officiers, membres de la Société).

Étude détaillée de l'Europe et de la France.

2e Série — GÉOGRAPHIE COMMERCIALE,

réservée aux Employés du Commerce et de l'Industrie.

De l'utilisation des colonies françaises et des pays de protectorat (l'Algérie exceptée) pour le commerce d'exportation de la France. — Ressources offertes par ces colonies comme produits du sol et de l'élevage. — Des moyens d'organiser ou de développer l'importation, dans ces colonies, des produits français.

Les questions de ce Concours seront posées par des négociants, membres du Comité d'Études. Ce Concours doit être envisagé spécialement au point de vue commercial, la géographie physique ne devant être traitée que subsidiairement.

Nota. — **Prix d'Audiffret.** — Un prix de cent francs sera attribué à l'auteur du meilleur travail sur le pays d'Europe qui lui paraîtra offrir le plus de facilités et le plus d'avantages pour la création ou le développement des rapports commerciaux et industriels avec le Nord de la France.

Tout travail remis doit être inédit et écrit spécialement pour la Société ; il restera sa propriété.

Ce travail, fait librement et à domicile, devra être remis contre reçu, au Siège de la Société, avant le 1er décembre de l'année 1906.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

Nul ne peut se faire inscrire en cette section s'il ne justifie de la qualité d'élève d'un établissement d'enseignement *secondaire* public ou privé. — Exception faite pour les éducations particulières.

GARÇONS.

1re Série. Limite d'âge, 19 ans au 1er octobre de l'année du concours (1906).

Les Principales Puissances du Monde, Géographie économique.

2e Série. Limite d'âge, 18 ans au 1er octobre de l'année du concours (1906).

Les Colonies Françaises.

3e Série. Limite d'âge, 17 ans au 1er octobre de l'année du concours (1906).

Géographie générale.

Notions générales. — La Science générale. — La Terre. L'Elément solide, l'Elément liquide, l'Elément gazeux. — Minéraux, flores et faunes. — L'Homme et la Nature. — Grands traits de la Géographie économique du globe.

4e Série. Limite d'âge, 16 ans au 1er octobre de l'année du concours (1906).
L'Asie, l'Afrique, l'Océanie.

FILLES.

1re Série. Limite d'âge, 15 ans au 1er octobre de l'année du concours (1906).
L'Europe moins la France, l'Asie.

2e Série. Limite d'âge, 14 ans au 1er octobre de l'année du concours (1906).
L'Afrique, l'Océanie et notions sommaires sur les deux Amériques.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

PROGRAMME COMMUN AUX GARÇONS ET AUX FILLES.

Les éducations particulières peuvent se faire inscrire dans cet ordre d'enseignement d'où sont exclus les élèves de l'enseignement secondaire. Les chefs d'établissements doivent faire inscrire leurs élèves dans la catégorie dont ils suivent les cours : Enseignement primaire supérieur ou élémentaire.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR.

Nul ne peut se faire inscrire dans l'une des deux premières séries de cette section s'il a moins de 15 ans au 1er octobre de l'année du Concours, ou plus de 18 ans au 1er octobre de la même année.

On ne peut se faire inscrire dans deux séries à la fois.

1re Série.

Géographie physique, politique et économique de l'Europe, moins la France.

Géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

2e Série.

Géographie physique, politique et économique de l'Océanie (moins l'Archipel Malais), de l'Amérique et de l'Afrique. — Explorations contemporaines.

3e Série.

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 13 ans au 1er octobre de l'année du Concours, ou plus de 15 ans au 1er octobre de la même année.

Géographie physique et économique de l'Europe, moins la France, notions de géographie politique.

Notions générales de géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

4e Série.

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 12 ans au 1er octobre de l'année du Concours, ou plus de 14 ans au 1er octobre de la même année.

Géographie physique de l'Océanie, moins l'Archipel Malais, de l'Amérique et de l'Afrique. — Notions de géographie économique et politique.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE ÉLÉMENTAIRE.

1re Série. Limite d'âge, 14 ans au 1er octobre de l'année du concours (1906).
Géographie physique et politique de l'Europe, moins la France.

2e Série. Limite d'âge, 12 ans au 1er octobre de l'année du concours (1906).
La France.
Le département du Nord.

CORRECTION.

La correction des copies sera faite : pour le Concours de géographie militaire par des officiers, pour le Concours de géographie commerciale par des négociants, et pour le Concours de l'enseignement secondaire, par des professeurs de Faculté, tous membres de la Société.

Quant aux Concours d'enseignement primaire supérieur et élémentaire, la correction des copies est confiée aux soins de M. Merchier, Secrétaire-Général, qui pourra prendre des collaborateurs parmi les instituteurs faisant partie de la Société.

Le Président de la Société, celui de la Commission des Concours et les Secrétaires-Généraux font, de droit, partie de toutes les Commissions de correction.

Demandes d'admission au Concours.

Le même établissement ne peut présenter plus de dix candidats par série.

Les Élèves devront se faire inscrire, avant le 6 Juillet :

A Lille, au Siège de la Société, rue de l'Hôpital-Militaire, 116.

A Roubaix, chez M. Cléty, 40, rue St-Georges.

A Tourcoing, chez M. J. Petit-Leduc, Secrétaire, rue Louis Leloir, 78.

La demande d'inscription devra contenir :

1° L'extrait de naissance sur papier libre ;

2° L'indication de l'Établissement dont l'élève suit les cours, et, pour ceux recevant l'instruction dans leur famille, l'adresse de leurs Parents ;

3° *La série* dans laquelle l'élève désire concourir.

Toute demande d'inscription, qui ne renfermerait pas ces renseignements, sera considérée comme nulle et non avenue.

Les impétrants qui, par suite de déclarations fausses ou incomplètes, seraient éliminés du Concours, recevront avis de la décision prise à leur égard par le Comité d'Études.

On peut se faire inscrire par demande affranchie.

N. B. Aucun candidat ne peut concourir à nouveau dans une série où il a déjà obtenu une récompense.

PRIX ET RÉCOMPENSES.

Les Prix et Récompenses consisteront en Volumes, Atlas, Cartes, Médailles, Bourses de voyage, Diplômes, etc.

1° Prix Paul Crepy .... **500** f.

2° Prix Léonard Danel offerts à plusieurs Jeunes Gens Lauréats, consistant en un voyage dans une des villes ou l'un des ports de la région du Nord **200**

3° Prix offerts par M. François Masurel père **200**

4° — — M. E. Boulenger **200**

5° — — M. Ernest Nicolle **100**

6° Médailles offertes par Mme Parnot, aux Jeunes Filles **100**

7° Prix d'Audiffret **100**

Le Secrétaire-Général,
A. MERCHIER.

Le Président de la Société,
Ernest NICOLLE.

FONDATION PAUL CREPY

RÈGLEMENT DU CONCOURS.

Art. 1er. — Un prix est fondé avec la donation faite à la Société par Mme Crepy, en mémoire de M. Crepy, Président et fondateur de la Société. Ce prix prendra le nom de « Prix Paul Crepy. »

Il consistera en une bourse de voyage, soit en France, soit dans les pays voisins, d'une valeur fixe de 500 fr. et sera attribué au lauréat du Concours dont les conditions suivent.

Art. II. — *a*). Ce Concours aura lieu, chaque année, le premier dimanche de Juin, de 8 h. à midi, au siège de la Société (116, rue de l'Hôpital-Militaire), entre tous les jeunes gens, de nationalité française, originaires ou habitants du département du Nord, âgés de 17 ans au moins et de 21 au plus, dûment autorisés par leurs parents, inscrits avant le 1er Avril et admis à concourir par décision du Comité d'Études de la Société.

b). Les matières générales sur lesquelles porteront les interrogations seront choisies par le Comité d'Études, et rendues publiques avant le 1er Janvier de l'année où devra avoir lieu le Concours.

Ces matières seront prises, une année, dans la géographie de la France (Alsace-Lorraine comprise), et de la Belgique, — une autre année, dans la géographie des pays voisins de la France.

c). En s'inscrivant, les concurrents déclareront sur quelle ou quelles matières ils désirent composer. Ces matières sont classées par numéros dans le programme publié chaque année.

Le jour du Concours, il leur sera proposé un sujet pour chacune des matières choisies.

Art. III. — Les résultats du Concours seront rendus publics avant le 15 Juillet.

La bourse de voyage devra être employée dans la région qui a été l'objet du travail du lauréat ; elle sera toute entière consacrée à la visite de cette région.

Le Lauréat, avant de recevoir son prix, devra :

1° Faire agréer par le Président de la Société son plan de voyage.

2° Justifier — en cas de voyage en pays étranger — de la connaissance suffisante de la langue de ce pays (lecture facile d'un livre ou d'un journal, éléments de conversation) ;

3° S'engager à fournir un compte rendu de son voyage avant le 1er Janvier qui le suivra, et enfin, à ne rendre, en aucun cas, la Société responsable des incidents qui peuvent survenir en cours de route

---

PROGRAMME DU CONCOURS DE 1906.

A. Matières du Concours :

Pays voisins de la France moins la Belgique.

1° *La région allemande du Rhin.*

2° *L'Écosse.*

3° *La Catalogne, la Navarre et le Pays basque.*

Description, géographie *physique*, géographie *économique*, voies navigables, communications avec les régions voisines, géographie historique, ethnographie.

B. La Commission se réserve de découper pour le jour du Concours une question particulière dans chacune de ces trois questions générales.

Les candidats sont avertis que la Société tient moins à l'accumulation des détails qu'au bon choix de ceux qui sont caractéristiques de la région étudiée et qu'à l'ordre et à l'intelligence de la composition. Le lauréat sera, non pas le candidat qui en *aura le plus mis,* mais celui qui donnera le mieux à ses juges l'impression qu'il sait l'ensemble, qu'il comprend la valeur de chaque fait et qu'il saura visiter avec fruit telle ou telle région.

C. Il est bien entendu que « visiter une région » ne signifie pas qu'on la parcourra dans tous les sens, ou que cette région devra être très étendue. La plus grande latitude sera laissée au lauréat, sous condition d'entente avec le Président de la Société.

M. Frétin, lauréat du prix Paul Crepy en 1901, a, en août et septembre de la même année, parcouru, à pied et le sac au dos, les Vosges, l'Alsace, une partie de la Forêt-Noire et de la vallée du Rhin.

M. Raoust, lauréat en 1902, a visité les plaines et les vallées lombardes.

M. Babey, lauréat en 1903. Le massif central de la France.

M. Liagre (Louis), lauréat en 1904. La région des lacs italiens.

M. l'abbé Dumortier, lauréat en 1905. Le Jura.

NOTA. — Les candidats sont autorisés à se servir des atlas Schrader et Vidal-Lablache.

BIBLIOGRAPHIE

LE NORD-EST MAROCAIN, par Lucien DE MONDÉSIR, lieutenant au 2me Spahis. Alger, 1905. — *Don de l'Auteur.*

Ayant séjourné pendant deux ou trois ans sur notre frontière du Maroc, en-deçà et au-delà, M. de Mondésir a mis intelligemment à profit ses nombreuses promenades en territoire marocain, ainsi que ses relations avec les indigènes, pour y recueillir le plus possible de renseignements géographiques. Le champ parcouru par lui, — entre la frontière algérienne et la Moulouïa, — est de proportions modestes, comparativement à ce vaste empire du Moghreb, encore si peu connu dans son ensemble : raison de plus pour que la tâche ait pu être poursuivie avec

conscience, avec fruit, dans ses moindres détails, et pour que, étant donnée cette mince brochure de 32 pages (plus une carte), nous soyons disposés à ajouter foi à ses renseignements. Ajoutons que ladite région nous est particulièrement utile à connaître, puisqu'elle confine à nos territoires algériens : pacifiques ou non, des relations forcées s'établissent incessamment entre nous et les populations assez remuantes qui l'occupent ; et qui sait si le soin de notre propre sécurité ne nous obligera pas à l'occuper nous-mêmes quelque jour ?

D'ailleurs, s'il n'y avait que la question de plaisir, toute cette pouillerie ne vaudrait guère le dérangement.

Les habitants eux-mêmes n'ont rien de recommandable. Oudjda, la grande ville de cette région, possède bien le cachet marocain, c'est-à-dire la saleté en tout et pour tout, « sans autre spécialité ou production particulière ». A part certains endroits d'une prospérité relative, la campagne est également misérable. Posséder quelque chose, pour le Marocain, serait s'exposer à être volé ou tué ! Et cependant, affirme l'auteur, quel terrain merveilleux si l'homme savait et pouvait en tirer parti !

G. HOUBRON.

Documents scientifiques de la Mission saharienne. — MISSION FOUREAU-LAMY. « D'Alger au Congo par le Tchad », par F. Foureau, Chef de la Mission, Lauréat de l'Institut. Publication de la Société de Géographie de Paris (sur le legs Renoust des Orgeries). Masson et Cie, Paris. — Hommage de l'Auteur à la Société de Géographie de Lille.

Cet important ouvrage, deux forts volumes in-4° et un atlas, constitue une étude complète des régions parcourues. Savants et simples amateurs de voyages, d'explorations, de science et de géographie y recueilleront une abondante moisson dans les divers champs ouverts à leurs investigations. L'orographie, l'hydrographie, la topographie, la botanique, la pétrographie, l'ethnographie, la faune, l'archéologie des âges préhistoriques s'y développent amplement tour à tour. M. Foureau et ses collaborateurs y apportent une précision égale à l'abondance et à la variété de leurs documents ; ils en tirent de précieuses déductions. Le lecteur ordinaire qui parcourt ces pages toujours intéressantes n'est pas sans éprouver quelques surprises en présence des particularités de ces vastes espaces dans le passé et le présent. Et pour l'avenir ? La connaissance de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils sont permet à l'imagination de se tracer un tableau de ce qu'ils pourraient devenir sous la collaboration de l'homme et de la nature, tableau vague à la vérité, mais dont les lignes s'éclairciraient peu à peu avec la marche de l'œuvre de transformation.

L'esquisse ethnographique, selon le titre inscrit par l'auteur, esquisse fort poussée et ponctuée d'illustrations instructives, est spécialement curieuse. Elle nous révèle nombre de diversités et de contrastes, nous montrant encore une fois combien il faut se garder de considérer les races africaines comme uniformes. Au contraire, les populations des pays africains dont la France a assumé la direction sont extrêmement diversifiées, à part celles du Sahara où les Touareg éparpillés sont cependant très homogènes. La leçon est d'autant plus importante que chaque examen, en Afrique et ailleurs, conduit à la même conclusion : l'élément humain appelle les premières mesures pour la mise en valeur des territoires.

Un aperçu commercial et des conclusions économiques terminent ces volumes. Les dernières ne sont pas aussi décourageantes qu'on est tenté de le craindre à la lecture des pages qui y amènent. Empruntons à ce sujet les termes mêmes de l'auteur :

« .... C'est peut-être encore le Sahara — qui tout d'abord se présente comme le plus pauvre — qui donnera le premier satisfaction..................... et je crois fermement qu'une étude approfondie et des recherches méthodiques enfanteront des résultats féconds et nous feront découvrir, dans la plus désolée de nos possessions, les richesses les plus grandes et le moyen de vivifier et d'atteindre les zones plus éloignées mais dès maintenant plus favorisées en apparence ».

« .... Si l'on veut faire quelque chose de durable et de profitable dans les pays traversés par la Mission saharienne, il faut :

« Pour le Sahara : Entreprendre des prospections sérieuses ; assurer l'organisation rationnelle du pays et son administration au moyen d'un gouvernement unique qui en fasse un tout homogène politique et administratif ; comme il est actuellement un tout homogène ethnographique et géographique ».

« Pour le Soudan : Administrer sagement et paternellement, en évitant d'employer des troupes sénégalaises, excellentes pour le combat dont l'ère est définitivement close, mais détestables pour la police régulière et *bienveillante* d'un pays soumis ; assurer la sécurité............... ».

« Pour le Chari et le Congo : Assurer les communications postales et télégraphiques entre les divers points de cet immense territoire, afin que ceux qui le gouvernent sachent à tout instant ce qui se produit ; supprimer le portage humain..................... ».

E. N.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE.

Mission Gallois. — Notre collègue M. Eugène Gallois a quitté Marseille le 20 Janvier pour un voyage de recherches archéologiques en Asie-Mineure, en Syrie, à Rhodes, à Chypre, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique. Les vœux de la Société l'accompagneront.

FRANCE ET COLONIES.

Le commissariat général des Antilles et de la Guyane. — D'après un projet du Ministre des Colonies, les deux Antilles françaises seraient

placées sous la haute autorité d'un commissaire général et la Guyane ferait partie du même groupe administratif.

Dans chacune de ces trois colonies, Guyane, Guadeloupe, Martinique, dès l'accomplissement de cette réforme, il n'y aurait plus de gouverneur, mais seulement un secrétaire général. Pour le groupe entier, il n'y aurait qu'une cour d'appel, un lycée, un chef de service des travaux publics. Le commissaire général siégerait indifféremment dans une des trois colonies.

La mesure proposée n'aurait qu'un objet limité, mais très précis : il s'agirait de dégager autant que possible le représentant du gouvernement métropolitain des influences locales.

Ce serait donc une réforme politique, mais non pas financière ou administrative. Chacune des colonies conserverait des budgets autonomes, et il n'y aurait pas de budget général. Seules les dépenses d'intérêt général (le traitement du commissaire, les dépenses afférant au lycée, à la cour d'appel, à la direction des travaux publics), seraient imputées à chaque colonie, d'après sa capacité budgétaire.

Le commissaire général aurait grade de gouverneur de première classe. Il existe des services réguliers de navires à vapeur qui lui permettraient, sans qu'il soit besoin de mettre un yacht à sa disposition, de passer facilement dans chacune des trois colonies soumises à son administration. On peut calculer que l'économie réalisée par cette simplification des rouages atteindrait 150,000 francs.

EUROPE.

Capitales et Superficies. — Sait-on que de tous les habitants des capitales européennes c'est le Parisien qui occupe le moins de superficie ?

A Paris, on compte un habitant par 25 mètres carrés. Les 2 millions de Berlinois ont à leur disposition 6,000 hectares, ce qui fait 30 mètres carrés par tête. A Rome, la proportion est la même. A Copenhague, elle est de 50 mètres carrés par habitant. Les 4 millions 1/2 de citoyens de Londres occupent une superficie de 30,000 hectares, soit 65 mètres carrés par tête. Viennent ensuite Dresde et Amsterdam avec 95, Hambourg et Vienne avec 109, Munich avec 154 et Budapest avec 298 mètres carrés par tête d'habitant.

AFRIQUE

La Mission Dyé. — Elle a été organisée par le Comité du Maroc, grâce à la libéralité de Madame Hériot. Le Lieutenant de Vaisseau A.-H. Dyé, que les membres de la Société de Géographie de Lille connaissent bien, était particulièrement qualifié pour en être le chef ; membre de la Mission du Congo-Nil, il a publié de savantes études sur la détermination des coordonnées géographiques des principaux points de parcours ; plus tard il a tenu une place remarquée dans le corps expéditionnaire en Chine contre les Boxers ; en Afrique, dans une seconde campagne dont il était rentré depuis peu, ses travaux hydrographiques sur le Sénégal et le Niger ont beaucoup aidé aux projets d'amélioration de la navigabilité de ces fleuves. Chemin faisant il acquérait la connaissance des idées musulmanes et la langue arabe lui devenait familière.

Il s'adjoignit l'enseigne de vaisseau Larros, très entraîné à la pratique de l'hy-

drographie par deux campagnes techniques à Madagascar ; l'enseigne de vaisseau Traub ; M. Pobéguin, ingénieur des constructions civiles ; le docteur Maire, médecin détaché par l'Institut Pasteur de Paris. Les aides du personnel technique furent le quartier-maître Tymenn, les timoniers brevetés Corre et Béven, plus deux interprètes.

Le Comité du Maroc affréta pour la première croisière hydrographique de la mission le yacht *Aigle*, de 326 tonneaux, avec un équipage de quinze hommes, sous la direction du capitaine au cabotage Ohier. Le tirant d'eau restreint de l'*Aigle* (4 mètres), permettait au yacht de s'approcher de terre sans danger et de rechercher les têtes de roches redoutées des gros navires.

Car le but de la mission Dyé est de dresser la carte hydrographique des côtes occidentales du Maroc. Les plus anciens documents que l'on ait remontent à 1835 et les plus récents à 1853. Ils sont absolument insuffisants et la navigation dans ces parages est des plus périlleuses. Il s'agit donc de procéder à la réfection totale de l'hydrographie de la côte Ouest du Maroc en se basant sur les procédés de triangulation les plus rigoureux et sur les méthodes de sondages identiques à celles usitées pour l'hydrographie méthodique des côtes de France. Le travail entrepris comprend toute la partie entre Tanger et l'Oued Sous qui embrasse plus de 800 kilomètres de côtes et exige plus de trois années de travail. La triangulation peut être menée presque en toutes saisons, mais le sondage n'est possible que pendant les six ou sept mois de beau temps.

L'*Aigle* a quitté Toulon le 24 Juin, il a procédé d'abord à une reconnaissance rapide de la côte du Riff et des Djebala, entre l'oued Kiss et Tanger.

Dans le rapport qu'il a adressé au Comité du Maroc sur cette première partie de sa mission, le commandant Dyé dit qu'il n'existe sur cette côte, aucun port naturel, aucun abri creusé par la nature, où le marin se sente protégé contre les coups de vent. D'où la nécessité, ajoute-t-il, de créer à bref délai des ports artificiels.

Dans la suite il a visité la plupart des ports du Maroc sur l'Atlantique.

Il est rentré le 27 Décembre à Marseille, avec les membres de sa mission, à bord de l'*Arménie*.

Des renseignements qu'il rapporte quelques-uns sont parvenus à notre connaissance.

Les travaux de la mission portèrent d'abord sur les ports fréquentés par les navires du commerce, et plusieurs têtes de roches encore ignorées furent découvertes à Mazagan, dont la réputation au point de vue de la sécurité des navires est détestable, les écueils ont été soigneusement relevés et seront indiqués sur les cartes que la mission va publier.

Les travaux hydrographiques accomplis par la mission sur la côte Ouest du Maroc font pendant à ceux exécutés sur la côte Nord, par la mission de M. l'ingénieur hydrographe Renaud.

Le port de Méhédia, à l'embouchure du Sébou, fit l'objet d'études particulières ; après quoi la mission entreprit l'exploration du Sébou même dans la vallée duquel se trouve la capitale Fez.

Le fleuve ne possède aucun moyen de transport, et alors que les cannibales du Congo ont des pirogues, les Beni-Hassen qui occupent les deux rives du Sébou en sont complètement dépourvus. C'est la mission Dyé qui, pour la première fois, lança un canot sur le Sébou et le parcourut sur une distance de 200 kilomètres depuis son embouchure, à Méhédia. Les conditions de navigabilité du Sébou sont excellentes. De Novembre à Décembre les eaux sont moyennes, puis la crue s'accentue jusqu'en Avril, pour diminuer ensuite jusqu'en Octobre, sans cesser de laisser le fleuve praticable.

Le Sébou s'étend à travers une plaine fertile couverte de pâturages et de troupeaux, et il est évident que si des moyens de transport étaient établis, le commerce européen y trouverait une source nouvelle de prospérité. Certains douars de Beni-Hassen essayèrent d'empêcher le passage des membres de la mission.

« Ces attaques, a dit le commandant Dyé à un correspondant de journal, furent sérieuses, si elles ne furent pas définitivement tragiques. Si notre groupe eut passé dans le pays comme feraient des commerçants, en payant et achetant des produits naturels ou industriels du pays, il nous eût fallu certes user de diplomatie et de patience. Mais nous marchions à la chaîne d'arpenteur, plaçant çà et là sur leurs supports nos instruments astronomiques : cela était fait pour exciter les soupçons des Béni-Hassen déjà réfractaires, non pas uniformément mais dans quelques douars, au contact permanent des Européens. Et il nous arrivait d'avoir à palabrer avec des gens armés de fusils chargés et qui, immobiles à quinze pas devant nous, braquaient sur nous leurs armes en disant : « Maintenant que tu connais les routes du pays avec tes instruments, nous allons te tuer ». Ailleurs c'étaient des attaques directes du canot sur lequel nous remontions le Sébou. Il nous fallut à tous beaucoup de sang-froid et de patience pour éviter des incidents qui fussent devenus aisément sanglants. Tous mes compagnons ont fait preuve du meilleur courage en même temps que de ce sang-froid indispensable dans un tel pays. Je tiens à dire ici tout le bien que je pense de mon quartier-maître Tymenn que je recommande à toute la bienveillance de ceux qui m'ont envoyé ».

Il semble que si tout incident sérieux put être évité ce fut grâce au concours de tribus de ces mêmes Béni-Hassen qu'on obtint à prix d'argent.

A peu près partout au Maroc, la mission Dyé rencontra des indigènes ayant connu l'Algérie, où ils étaient venus faire les moissons dans la province d'Oran. Ces indigènes parlent un peu le français et ont une réelle sympathie pour nous. D'ailleurs, suivant M. Dyé, dans les tribus du Sud, les Marocains demandent la protection française contre les exactions du sultan, et ils envient l'état de paix et la tranquillité dans lequel vivent les musulmans d'Algérie. Eux, dès qu'ils ont un peu d'argent ou un troupeau prospère, sont pillés par les caïds ou les annana qui perçoivent les droits d'entrée dans les ports.

En général, les ports sont sans outillage et sans phare, et certains travaux tels que jetées ou wharfs pour les ports à barre seraient indispensables. Il faudrait pour cela que l'action européenne se fît sentir et s'imposât, car la classe dirigeante au Maroc a tout intérêt à laisser les choses en l'état : sous le contrôle de l'Europe ses exactions deviendraient difficiles sinon impossibles.

Le Lieutenant de Vaisseau Dyé rapporte l'impression que le peuple marocain a des sympathies pour les Européens en général, et que la France a certainement les moyens d'y exercer une influence prépondérante.

On comprend du reste qu'il garde maintenant une certaine réserve dans ses communications avec le public, devant aux promoteurs de son expédition de leur donner intégralement le résultat de ses observations et de ne rien dire qui puisse ne pas concorder étroitement avec leurs intentions.

Il doit retourner au Maroc pour reprendre ses travaux au printemps.

La frontière marocaine dans le Sud Oranais. — Le gouverneur général de l'Algérie est rentré dans le commencement de Janvier très satisfait de son voyage poussé jusqu'à Taghit et à Kénadsa au delà de Colomb-Béchar ; on doit, suivant lui, se féliciter des résultats obtenus sur les 1,200 kilomètres de frontières algéro-marocaine.

A Taghit, il a reçu les caïds des Doui-Menia venus du Guir, à plus de 100 kilomètres, pour protester de leur fidélité et de leur désir d'améliorer les relations avec nos marchés et s'enquérir des moyens de le réaliser.

A Kenadsa il a été reçu par Sidi Brahim, chef religieux très influent dans le Tafilalet et très dévoué à la France.

Partout il a trouvé la tranquillité et la sécurité assurées, et a été frappé des résultats obtenus dans les infirmeries indigènes organisées par les médecins militaires, à Taghit notamment 500 consultations environ sont données par mois.

« Il semble bien, disait-il à Aïn-Sefra où il s'est arrêté à son retour, que la formule du système de défense sur cette frontière est définitivement trouvée. Il y a quelques années, quand les bandes marocaines envahissaient notre territoire, toutes les directions du Ministère de la Guerre se concertaient et l'on perdait un temps précieux à constituer d'importantes colonnes accompagnées de nombreux convois, qui lentement, lourdement, cherchaient un ennemi depuis longtemps disparu.

Ces démonstrations n'avaient pas seulement le tort de rester généralement sans effet. Elles avaient aussi celui d'être très dispendieuses. Aujourd'hui, au lieu d'une machine très lourde, inapte à la guerre de ce pays, nous possédons un instrument très souple, résistant et parfaitement adapté aux nécessités locales. Plus de grandes colonnes, ni de petits postes multiples, ou de garnisons régulières qui restaient presque constamment enfermées, mais bien quelques postes à grand rayonnement et des troupes mobiles ne connaissant point l'embarras des bagages ni des convois, sans cesse en éveil et en mouvement et aussi rapides que leurs adversaires. C'est pourquoi, si des accidents isolés sont toujours possibles, s'il importe que les troupes se gardent toujours avec la plus grande vigilance, il n'en est pas moins vrai que ce résultat inespéré est obtenu : que le gouvernement est désormais déchargé, en ce qui concerne la défense de cette longue frontière, de toute préoccupation grave et de toute inquiétude sérieuse ».

Il y a aussi confirmé l'hommage éclatant qu'il n'a cessé de rendre sur tout son parcours, en présence des faits, à l'intelligence, au dévouement et à l'endurance du Général Lyautey et de tous ceux qui ont concouru avec lui à l'heureuse pacification de cette région.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Chemins de fer et Canaux. — Le gouvernement français a reçu communication de la décision prise par l'Espagne pour le commencement, qui serait prochain, des travaux préparatoires des *Transpyrénéens*.

Une commission d'ingénieurs est instituée pour dresser l'avant-projet du *Canal des Deux-Mers*. M. Babinet, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, est tout spécialement chargé de diriger ces études au point de vue commercial et stratégique.

Pour le *Canal du Nord* on en est aussi aux études préliminaires. A en juger par des détails disséminés dans les journaux, *préliminaires* est ici un adjectif très bien placé, et nous attendrons peut-être encore longtemps quelque chose de plus effectif que nous aurions dû voir depuis des années. Présentement les ressources financières mises à la disposition des services sont trop minimes pour avancer rapidement. Que devient la garantie donnée pour des sommes importantes par la Chambre de Commerce de Douai et les houillères ?

EUROPE.

Le commerce extérieur du Royaume-Uni en 1905. — Grâce à une promptitude qui fait le plus grand honneur aux fonctionnaires du *Board of Trade*, nous connaissons déjà les résultats des échanges britanniques pendant l'exercice qui vient de s'écouler.

Bien que les résultats du mois de Décembre aient été un peu moins satisfaisants, le commerce extérieur du Royaume-Uni a pris une extension considérable en 1905 et fournit les indices les plus probants d'une situation économique tout à fait brillante chez nos voisins et amis d'outre-Manche :

Années.	Importations.	Exportations.	Réexportations.
	Fr.	Fr.	Fr.
1903..........	13.565.007.225	7.270.002.700	1.739.339.100
1904..........	13.775.965.700	7.517.776.000	1.758.570.250
1905..........	14.131.985.059	8.250.586.675	1.944.963.025

La progression équivaut à 2,6 % à l'importation et à 9,7 % à l'exportation. Les exportations et les réexportations réunies forment un total de 10.195.549.700 fr. et la balance au détriment du Royaume-Uni se trouve ramenée à 3.936.435.350

Le mouvement du numéraire a été de 1.363.997.725 fr. à l'importation et de 1.134.787.975 fr. à l'exportation.

Le mouvement maritime — navires chargés seulement — s'établit comme suit :

Années.	Entrées.	Sorties.
	Tonneaux.	Tonneaux.
1903...............	39.903.017	47.399.966
1904...............	39.941.897	48.466.364
1905...............	39.995.929	49.624.915

En 1905, l'augmentation se chiffre par 54.032 tonneaux à l'entrée et par 1.158.551 tonneaux à la sortie.

(*Dépêche Coloniale*).

ASIE.

Situation économique et financière de l'Annam. Juillet 1904 — Juillet 1905. — Suivant un article publié par M. Maurice Hamelin, la pénétration française en pays moï s'est effectuée de plus en plus, et plusieurs sec-

tions de ce pays ont été installées administrativement. Les populations ont été pacifiées.

L'année n'a pas été heureuse comme agriculture. Des ouragans, des inondations et la sécheresse ont tour à tour causé des déficits considérables. Néanmoins une organisation améliorée du commerce et le secours de la Banque de l'Indo-Chine ont relevé le courage des agriculteurs et leur ont permis de reconstituer leurs exploitations.

La colonisation européenne a subi un temps d'arrêt, depuis le 1er Juillet 1904 une seule concession de 300 hectares a été accordée à titre provisoire, de sorte que la surface actuellement livrée à la colonisation est de 44,576 hectares. Dans les concessions en cours d'exploitation d'excellents résultats ont été constatés, notamment dans la province de Nha-trang sur le domaine du docteur Yersin, des cultures riches de caoutchouc, kola, coca, sont entreprises. MM. de Barthelemy et de Pourtalès dans leur concession de Cam-Ranh ont installé une pêcherie très importante où l'on s'occupe de la préparation et de l'exportation des poissons secs et salés ; ils ont de plus constitué un dépôt de charbon où quelques navires viennent s'approvisionner, et leur exploitation est appelée à prendre une grande importance. M. Schein, bénéficiaire d'une surface de 250 hectares l'a transformée en rizières dont il tire d'excellents profits, et M. Lafaulotte se livre à des plantations de cocotiers et de bambous dans la vallée de Bang-hoi. A mentionner l'entreprise agricole de l'Annamite Lé-bâ-cu, ex-interprète qui a su reconstituer dans la vallée de Dong-là de magnifiques rizières autrefois occupées par les Cham.

Au Binh-dinh, M. Rideau possède une plantation de cocotiers dont les fruits alimentent une fabrique de savon que ce colon vient d'installer. Dans cette même province, une vaste plantation de café et de thé entreprise sur le plateau d'An-Khé, par M. Delignon, commence à donner un rendement appréciable. Quant au domaine de M. de Montpezat, il est devenu un centre d'élevage de la plus haute importance pour les races chevaline et bovine. Trois concessions sont en plein rapport dans la province du Ha-tinh et donnent complète satisfaction à leurs créateurs ; MM. Robert et Deschwanden, installés à Thang-dan ont pu, grâce à des barrages et des canaux, créer 300 hectares de rizières. Ils font, en outre, des essais de plantation de ramie, de ricin et d'arbrasin (Cay-dan-son) ou arbre à huile.

La culture annamite se développe et progresse de son côté, et la tendance des indigènes à entreprendre de véritables travaux de colonisation est à signaler. A Vinh, un Annamite a demandé la concession d'une surface de 500 hectares située en pleine région muong, et dans la province de Quang-nam les indigènes s'adonnent aux plantations de thé.

La situation de l'industrie en Annam est bonne, dans le Nord les deux établissements de la Société forestière et de la Laotienne sont restés très florissants pendant toute l'année : outre les commandes habituelles de bois en grume et de bois débités, les chantiers de construction installés sur tous les points de l'Annam ont donné à ces usines une grande activité. Pour la même raison, les fours à chaux créés par M. Bogaërt au Lang-tho, dans la banlieue de Hué, ont pris un développement inattendu.

Dans la province de Quang-nam, l'industrie de la soie semble avoir fait de réels progrès ; la sériciculture est d'ailleurs encouragée, depuis deux ans, par les prix élevés de la soie et des cocons. Les principaux exportateurs de soie sont des Chinois qui la dirigent sur Hong-Kong, la maison Derobert et la Compagnie des thés de l'Annam, qui exportent les produits séricicoles à Lyon. Les résultats obtenus par la filature mécanique de soie créée à grands frais par M. Delignon

à Phu-puong, sont moins satisfaisants ; la concurrence qui lui est faite par de petits ateliers chinois lui occasionne une gène notable. Mais la prime qui lui est allouée sur le budget local va lui permettre de lutter avantageusement contre les Chinois.

Il existe, en Annam, une industrie très florissante : c'est celle de la préparation du poisson sec ou salé et des saumures, et l'on évalue à quatre millions de piastres environ le mouvement commercial auquel elle donne lieu dans la province de Binh-thuân.

En ce qui concerne les exploitations minières, elles sont au nombre de deux et prennent de plus en plus d'extension. La moyenne de la production mensuelle des gisements d'or de Bong-miêu dépasse actuellement 20,000 francs et l'extraction journalière des mines de charbon de Nong-son est d'environ 100 tonnes. De plus, des recherches de gisements d'or ont été entreprises dans la haute région de la rivière de Hué.

Les travaux publics exécutés au cours de l'année 1905 ont été plus importants que ceux des années précédentes. Le fait capital à signaler est celui de l'inauguration et de la mise en exploitation du chemin de fer de Hanoï à Tanh-hòa et Vinh.

Les principales marchandises qui servent d'éléments de trafic sont à l'exportation des bois débités et à l'importation du riz. Le rendement de cette ligne est appelé à augmenter considérablement.

Les travaux de la ligne de Hué à Tourane se poursuivent, et il a été procédé à l'adjudication des travaux de construction de la voie ferrée de Saïgon Khanh-hoa.

D'autre part, le réseau routier de l'Annam a été développé, et une route carrossable a été construite entre Quang-tri et le poste de Lao bao, en suivant la vallée de la rivière de Moï-Lanh, de manière à permettre la création de communications rapides et régulières entre l'Annam et le Laos. L'hydraulique agricole n'a pas été négligée non plus : le canal du Cau-Nhi a été creusé entre la rivière du Faifo et celle de Tourane. Si l'on examine maintenant la situation financière de l'Annam, l'on constate que l'exercice 1904 se règle par un excédent de recettes de 164,500 piastres. La plus-value des recettes est à noter, elle provient d'une meilleure assiette des divers impôts locaux dont la progression régulière s'accentue tous les ans.

Dans les provinces dotées de budgets provinciaux, plus de la moitié des ressources est affectée aux travaux publics, ce qui décharge d'autant le budget local. Actuellement, le montant du fonds de réserve et de prévoyance de l'Annam dépasse un million de piastres, l'on voit que la situation financière est excellente à tous égards.

Plusieurs écoles franco-annamites ont été ouvertes à Vinh, Quang-tri, Hué, Quang-nam, Quang-ngai, Qui-nhon, Nhatrang et Phanthiet ; de plus, le collège de Quoc-hoc de Hué, va être transformé en école supérieure, de manière à élever le niveau de l'instruction des gradués annamites.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE PRÉSIDENT,
ERNEST NICOLLE.

Lille Imp. L. Danel.

COMPTE RENDU

DE LA

SÉANCE SOLENNELLE

du Dimanche 18 Février 1906.

Le Dimanche 18 Février était fête pour notre Société. C'était la Séance solennelle et la Distribution des Prix aux lauréats du Concours.

Inutile de dire que la salle était remplie : sur l'estrade étaient de nombreux membres du Comité entourant le Président, M. Nicolle, et les autorités qui avaient bien voulu apporter à cette cérémonie le précieux témoignage de leur bienveillance. Le Président, en ouvrant la Séance, les remercie :

Je saisis, dit-il, cette occasion de témoigner à M. le Général Lebon, commandant le 1er corps d'armée, combien nous sommes heureux de sa présence fréquente à nos réunions. Le prestige de sa haute situation militaire nous rend ses encouragements d'autant plus précieux qu'il possède pour les donner justement un autre titre tout spécial : un goût passionné des voyages qui lui a fait parcourir une notable partie du globe.

Je remercie aussi de la part qu'ils prennent à cette solennité M. le Préfet, qui s'y fait représenter par notre fidèle collègue M. Ricard, Conseiller de Préfecture ; M. le Recteur, dont la bienveillance pour la géographie s'affirme en toute circonstance favorable, et M. le Maire de Lille.

Il faudrait toute la Séance pour étendre ces remercîments à tous ceux qui y ont droit, c'est-à-dire à tous les assistants, et donner sa réelle valeur au faisceau de sympathies qui constitue notre influence et notre succès.

Nous avons eu récemment la joie de voir couronner le long dévouement à notre œuvre de notre Trésorier, M. Fernaux-Defrance, par sa nomination d'Officier de l'Instruction publique. Depuis de nom-

breuses années, pour préciser depuis 1884, moment où notre collègue est entré dans la commission des excursions, son zèle pour tous nos intérêts ne s'est jamais ralenti, soit dans l'organisation de fréquentes excursions soignées dans tous leurs détails, soit dans la gestion de nos finances, tâche fort lourde, car si les finances n'ont jamais le poids que voudrait le Président d'une Société, leur maniement, chez nous très complexe en raison de notre activité, comporte un labeur considérable. D'ailleurs, M. Fernaux ne s'arrête pas à la limite de ses fonctions, car il répond avec empressement à tous les appels de la Société, il les recherche même et n'est jamais plus content qu'après s'être donné beaucoup de peine pour sa bonne marche. C'est donc avec beaucoup de gratitude que nous remercions M. le Préfet et M. le Recteur tout particulièrement, d'avoir appelé sur lui une récompense bien méritée.

M. Jules Potié, Membre fondateur et très dévoué de notre Société, ne laisse guère passer une circonstance propice : réception d'un explorateur célèbre, réunion extraordinaire à propos des excursions ou d'un anniversaire, sans que sa muse apporte à sa célébration l'aide charmante de ses rimes d'une élégante harmonie. Il a été fait Officier d'Académie dans la dernière promotion, comme Membre de la Société de Géographie.

Convenons cependant qu'il avait bien d'autres titres, témoin une lettre de remercîments par lui reçue de S. M. le Roi des Belges après la réunion, lors de l'Exposition de Liège, d'un grand nombre de Sociétés d'anciens militaires. Mais la constatation sur la liste des nominations de son attache avec nous est sans doute un signe sensible de la bienveillance officielle à notre égard.

A propos de récompenses, il y aurait de l'ingratitude de ma part à ne pas parler ici, malgré un certain embarras de me mettre moi-même en scène, de la distinction précieuse dont j'ai été l'objet de la part du Comité d'Études. Ses membres, Mesdames et Messieurs, m'ont offert au jour de l'an une Médaille d'or. Rien ne pouvait me toucher ni m'honorer davantage ; une telle marque confirme l'affectueuse cordialité avec laquelle nous nous occupons des intérêts communs ; elle traduit aussi une estime dont je suis fier et dont j'étends la reconnaissance à vous tous, mes chers collègues, dont le Comité est l'émanation.

Depuis notre réunion du 12 Novembre pour la célébration de notre

25e anniversaire, dans laquelle nous avons essayé d'exprimer l'étendue de ce que doit la Société à son Président fondateur et à tous les siens, notre dette s'est encore accrue envers Madame Crepy qui a élevé de 300 à 500 francs la bourse de voyage qui porte le nom de Paul Crepy. Avec ce nouvel attrait, notre concours va prendre une importance dont nous nous réjouissons tous, en faisant remonter notre satisfaction vers sa source féconde.

Je me bornerai, Mesdames et Messieurs, à ces quelques faits saillants de notre vie intérieure, ayant déjà trop empiété sur notre Secrétaire-Général qui peint chacune de nos années de manière à faire regretter toute autre esquisse à côté de son tableau.

J'ai hâte d'ailleurs de vous présenter l'orateur que nous allons avoir l'honneur d'entendre, M. Léopold Mabilleau, Membre correspondant de l'Institut et Directeur du Musée social.

Son nom est synonyme à la fois de talent et de dévouement au mutualisme, à cette œuvre de progrès fraternel, d'amélioration sociale, destinée à panser bien des plaies, à calmer bien des irritations et des souffrances. Mais ce n'est pas dans ce principal rôle qu'il vient à nous, il entrera aujourd'hui dans le cercle de nos habituelles préoccupations géographiques et à juste titre. M. Léopold Mabilleau en effet a été plusieurs fois convié par le groupe vivace et puissant de l'Alliance française aux États-Unis à faire des conférences dans les Universités de ce pays, et il a joué un rôle important à l'Exposition Universelle de Saint-Louis en 1904, d'abord comme Secrétaire-Général, puis comme Président de la section sociale.

L'Américain du Nord est un investigateur infatigable, et à notre égard bienveillant ; il tient à connaître l'étranger pour lui emprunter ce dont il reconnaît l'utilité pour son progrès intellectuel et matériel.

Mais si un conférencier tel que M. Mabilleau porte à ces chercheurs des éléments intéressants, il en recueille chez eux d'autres pour nous très profitables, d'autant plus que l'Américain, inquisitif à l'égard des autres, est généralement aussi disposé à se révéler, faisant de lui-même et des choses de son pays une estime peu commune. Notre hôte veut bien nous montrer aujourd'hui les fruits de sa moisson ; non pas tous, ils sont trop abondants ! Mais son discours, forcément limité par le temps, choisira pour nous les présenter ceux qui s'adaptent le mieux à notre cadre.

Le grand fossé de l'Atlantique devient chaque jour plus franchissable, permettant aux habitants de l'un et l'autre bord des échanges judicieux. L'éloquente parole de M. Mabilleau guidera notre raison dans le choix délicat de ce qu'il nous faut prendre ou laisser.

Beaucoup d'entre nous, mes chers collègues, sont à un point de l'existence où s'amender est difficile et souvent sans résultat pratique, mais nos lauréats, jeunes esprits sur le point d'entrer dans l'action de la vie, sont là tout prêts à recueillir une semence dont la culture pourra, souhaitons-le, agrandir avec leur propre destinée, l'ensemble de notre domaine national.

M. Mabilleau est ensuite invité à prendre la parole : dès le début sa parole chaude, son style imagé font la meilleure impression sur l'auditoire, qui couvre l'orateur d'applaudissements à plusieurs reprises et particulièrement après sa péroraison. Nous regrettons de ne pouvoir insérer ici ce beau discours dont la sténographie doit être soumise à M. Mabilleau, pour paraître dans un prochain Bulletin. Il traite de la civilisation aux États-Unis d'Amérique, comme les paroles du Président le font voir.

Quand les applaudissements ont cessé, le Secrétaire-Général donne lecture du rapport sur les travaux de l'année.

RAPPORT DU SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL.

« Horresco referens ! » Dit Enée avant de commencer son récit à Didon, ce qui veut dire « les cheveux me dressent sur la tête avant de commencer mon rapport ! » — Je ne suis pas chez la reine de Carthage, et pourtant horresco ! C'est que voilà 18 ans qu'en cette même place je viens vous dire la même chose : « notre Société est florissante, elle grandit entourée de l'estime générale ». Sans doute je cherche à varier la formule, mais vous savez le proverbe, tant va la cruche à l'eau....

Je vais pourtant essayer de franchir encore une fois l'obstacle : la tâche me sera facilitée par ce fait que vous me permettrez de saisir l'occasion de notre 25e anniversaire pour vous dire combien grande a été notre bonne fortune. Dans ce long espace de temps (longum œvi spatium) nous n'avons eu que deux Présidents, mais tous deux incomparables. En notre grande fête à l'Hippodrome, en présence de tout ce que Lille renferme de notabilités, M. Guillot vous a rappelé l'œuvre de M. Crepy ; vous me permettrez d'esquisser ici celle de M. Nicolle, se dévouant tout entier à notre Société : c'est

lui qui choisit nos conférenciers, lui qui inspire et compose notre Bulletin, lui qui dirige avec autorité les délibérations de votre Comité d'Études. M. Nicolle considère la Société comme un navire,. Jamais il ne quitte son banc de quart : il a pris le gouvernail d'une main sûre et nous dirige vers de hautes destinées : c'est lui qui nous a fait doubler le cap du 25e anniversaire et vous avez vivace encore le souvenir de cette fête mémorable pour l'organisation de laquelle le capitaine du navire a trouvé les seconds les plus dévoués et les plus intelligents dans les membres de la Commission des fêtes.

Dans le large cycle de nos conférences, M. Nicolle s'y est pris de telle façon que nulle région du globe ne fut négligée.

La France est décrite sous des aspects divers. Vous vous souvenez de la ferveur avec laquelle M. Morael nous a parlé de *Dunkerque*, de sa situation commerciale, de son avenir : pour beaucoup ses aperçus ont été des révélations. M. Meys, avec ses belles photographies, nous a fait faire un *Voyage aux Pyrénées*. Dans sa conférence sur le *Jura central*, M. l'abbé Perron nous a montré combien il aime ses montagnes et nous a donné comme le complément de la conférence de M. Blanchard. La région dn massif central nous a valu une belle conférence de M. Paillot sur le *Limousin* et une humoristique causerie du Docteur Eustache sur *la région des puys*. Avec M. Justice nous sommes en Provence et il nous décrit *les Merveilles du Cheïron*, et ce, avec une faconde toute méridionale. M. Van Houcke est un homme du Nord qui devient méridional quand il nous décrit *le Rhône de Genève à Lyon*. Dans sa conférence sur *les Richesses de la terre de France*, M. Zolla s'est révélé à nous ce qu'il est, c'est-à-dire un homme très versé dans la science agronomique et faisant autorité dans tous les milieux agricoles. Jeudi dernier, M. Douxami, par sa conférence intitulée *le Désert de Platé et les Montagnes de haute Savoie*, nous a montré l'alliance de la géologie avec la géographie. Enfin c'est une leçon de patriotisme et d'art naval que nous a donnée M. Cloarec en nous parlant des *grands ports de guerre et de commerce de la France*.

Si nous passons à l'Europe, en partant du Nord nous trouvons le nom de M. Ronjat qui nous a parlé des *Montagnes norvégiennes*, et celui de M. Meys qui est venu, pour ainsi dire, compléter cette conférence par une causerie aux splendides projections. Pour l'Europe centrale, dans une assemblée générale, je vous ai parlé de *l'Allemagne économique ;* l'abbé Coupé nous fait faire un voyage agréable *de Schaffouse à Salzbourg par l'Arlberg*. M. Goblet, en fort bons termes nous a parlé de *l'Irlande au XXe siècle*. Plus au Sud nous rencontrons M. Patté qui nous promène à travers les âges en nous montrant *Rome dans l'antiquité et dans le temps présent*. M. Zarski ne songe qu'au temps présent en nous parlant *de Constantinople et la Turquie d'aujourd'hui*. Nous retrouvons le nom de M. Zolla avec *la Bosnie et l'Herzégovine*. J'ai réservé pour la fin, j'allais dire pour le dessert, cette exquise causerie du Docteur Folet sur *Venise*, où d'aucuns ont pris plaisir à retrouver des choses qu'ils

savaient déjà, où d'autres ont appris des choses qu'ils ignoraient, où tous ont été séduits par le charme de la forme et de la diction.

Avec M. Jouannin nous voici en Asie : il a pris pour sujet la Mésopotamie et nous fait entrevoir *la Résurrection des richesses de l'antique Chaldée par le chemin de fer de Bagdad.* Avec M. Bondoux, c'est *la Perse contemporaine* qui s'est déroulée sous nos yeux. Une dame, Mrs Bullock Workman nous a raconté ses *Explorations dans les glaciers de l'Himalaya.* Puis le lieutenant de vaisseau Simon nous a exposé l'œuvre française en Indo-Chine et plus particulièrement *dans le Haut-Mékong* de 1893 à 1905. Nous avons tous gardé un profond souvenir de la magistrale leçon que nous fit Monseigneur Reynaud sous ce titre si simple : *la Chine nouvelle.* Que d'aperçus nouveaux et d'idées ingénieuses semées pendant une heure et demie qui nous a paru trop courte. Après cela il était difficile de ne pas parler un peu de la Mandchourie, des Japonais et des Russes, c'est ce que fit M. Kann en nous racontant *la Bataille de Liao-Yang.*

L'Afrique est trop à l'ordre du jour pour être négligée. Vous pensez bien qu'on nous a parlé du Maroc. C'est le Vicomte Robert de Caix qui nous a parlé de l'action de *la France au Maroc,* puis c'est M. César de Givenchy qui nous a conduits jusqu'aux *Portes du Maroc.* Nous voilà en plein pays d'oasis. Nous n'avions plus qu'à nous laisser conduire par M. Gallois *aux Oasis d'Algérie et de Tunisie,* pour aboutir ensuite à l'autre extrémité de la Méditerranée où l'abbé Chevalier nous a conduits au Caire, mais à un *Caire pittoresque,* grâce à des vues cinématographiques commentées avec esprit. Après cela le lieutenant Lanrezac nous a conduits *aux Pays soudanais.* et M. Müllendorf nous a fait connaître *le Sud-Ouest Africain Allemand.* La conclusion de ces études a été celle de M. Eeckman sur *la Pénétration en Afrique par les chemins de fer,* tandis que la morale de l'histoire nous a été donnée par le commandant Benito Sylvain sous ce titre : *l'Accord nécessaire des noirs et des blancs en Afrique.* Madagascar c'est encore l'Afrique et l'abbé Cotta a su nous émouvoir par son récit de *l'Insurrection du Sud de la grande île,* événements qu'il a vus de près et auxquels il a été dangereusement mêlé.

L'Amérique et surtout les États-Unis ont semblé cette année être l'objet d'une sorte de prédilection : mais est-ce à cause de l'étendue du pays ou à cause de la commodité des chemins de fer, nous courons toujours en express. C'est d'abord avec un guide avisé et humoristique, M. Boulenger, fils de notre cher Vice-Président de Roubaix. En une heure et demie il nous a fait faire un *Voyage au Canada oriental, aux États-Unis, au Mexique et à Cuba,* dans cette course rapide on sentait que notre guide avait un faible pour le Mexique, mais le temps inexorable était là et il fallut se consoler en songeant qu'on reviendrait en ces régions. Et en effet c'est M. Arctowski qui va nous faire faire un *Voyage aux États-Unis ;* malheureusement nous étions si bien à New-York que nous nous y sommes attardés et que le reste du voyage a été

un vertige, sans stations, en ayant à peine le temps de regarder aux fenêtres : c'est le tour de M. Agache de nous conduire ; mais c'est toujours en express qu'il nous montre *les Montagnes Rocheuses, le plateau de l'Utah, le lac Salé, Yellowstone Park.* — On se prend à regretter les diligences et c'est pour nous reposer que je vous ai fait en chambre une causerie sur la *Situation économique des États-Unis ;* vous venez d'entendre M. Mabilleau et si votre éducation n'est pas complète c'est que vous ne l'avez pas voulu. — Après cela nous devons être reconnaissants à Monseigneur Pascal de nous avoir dévoilé *l'Ouest canadien et son développement.* Toujours en Amérique M. Berchon nous a parlé de *Six Mois à Cuba ;* M. Louis-Jaray nous a fait une conférence des plus goûtées sur *le Brésil contemporain,* la finesse de la forme s'y rencontrait avec la solidité du fond, et ce fut un feu d'artifice que la si spirituelle causerie de M. Daireaux sur *la Transformation de la République Argentine.* Et pour finir ce fut une très profonde leçon toute remplie de théories nouvelles que celle de M. Lacroix sur les éruptions de *la Montagne Pelée.*

Enfin, pour que le cycle fut complet, nous avons poussé jusqu'aux régions polaires : au Nord, c'est le capitaine Isachsen qui a traité de *la 2e Expédition polaire norvégienne,* au Sud, c'est le docteur Charcot qui a retracé *l'Expédition antarctique française.*

Oublierai-je le Président qui nous a fait un substantiel *Compte rendu du Congrès de Géographie de Saint-Étienne ?* Vous ne me pardonneriez pas cette injustice à l'égard de M. Nicolle, ni même d'oublier que nous versons parfois dans la littérature avec la conférence de M. Barrett Wendell ; *The Literature of New England;* notre excuse c'est que nous faisons de la littérature étrangère.

Ici se termine cette longue énumération de 48 conférences ou communications !

Pour nos sœurs de Roubaix et de Tourcoing, la tâche m'est facilitée parce que nous y retrouvons des noms déjà connus. Dans nos deux sections je retrouve M. Jouannin, le Docteur Eustache, mais cette fois *à Sorrente et à Capri,* M. Justice, M. Van Houcke, M. Gallois, le capitaine Isachsen. Il est des orateurs qui ne sont communs qu'à Roubaix et à nous : naturellement Roubaix a eu la primeur de la conférence de M. Boulenger fils ; puis la Société de Roubaix a entendu comme nous le lieutenant de vaisseau Simon, M. Bondoux, le lieutenant Lanrezac ; puis elle m'a demandé une conférence sur *les Volcans ;* elle a été seule à entendre M. Dumesnil raconter un *Voyage au travers de la Macédoine,* M. Ciganda lui parler de *l'Uruguay,* M. Boland évoquer *le Pays de Mireille,* mon collègue Métin traiter avec compétence *le Canada,* M. Synnestvedt lui révéler les mystères de *la Nature scandinave.* Tout récemment elle a entendu M. de Pouvourville exposer la *Défense de l'Indo-Chine.* Pas plus tard qu'hier au soir, elle a applaudi un enfant de Roubaix, M. Domerval fils, parlant de *la République de l'Équateur,* où il a rempli

une mission géodésique. Mais Roubaix a eu certainement le record des choses polaires : le capitaine Isachsen y a parlé des régions arctiques ; pour moi, me transformant en phonographe, j'ai reproduit la conférence d'Otto Nordenskjöld sur les régions antarctiques et le Docteur Charcot a renouvelé à Roubaix sa conférence de Lille.

Tourcoing a comme nous entendu l'abbé Perron et M. de Givenchy, mais elle a eu pour elle seule M. de Mortillet avec une conférence sur *les Hauts Plateaux de Bolivie*, et M. Charles Delerue qui a fait *l'Historique des Voies de communication dans le Nord.*

Nos excursions ont été au nombre de 18 qui, comme toujours, ont très bien réussi. Il y en a eu pour tous les goûts. Ceux qui redoutent les longs déplacements n'ont eu qu'à suivre MM. Féraille et Bonvalot pour visiter les nouvelles Prisons de Loos, ou encore les Établissements Geslot et Voreux, rue du Bas-Jardin. Je trouve le nom de M. Féraille associé à celui de M. Cantineau pour une visite à l'Institut Pasteur et une autre à l'Usine d'épuration des eaux de la Madeleine. Toujours M. Féraille, mais cette fois avec le Docteur Vermersch, dirige la visite des Établissements horticoles de MM. Van den Heede frères à St-Maurice, où la variété des plantes donne l'illusion qu'on est transporté en pays lointain. Avec MM. Palliez et Mullier, c'est le tour des Établissements Franchomme et Fauchille, successeurs de Delespaul-Havez : excursion dont on a gardé un souvenir... succulent ! — On finit par faire des excursions sans sortir de Lille. Visite aux Abattoirs ! Visite au Mont-de-Piété, sous la conduite de MM. Thieffry et Deleplanque. On va nous accuser de paresse. Sous la conduite de MM. Fernaux et Bonvalot poussons donc jusqu'au Mont de Lenclud, et même plus loin, jusqu'à Ypres, pour y voir les Courses militaires, sous la conduite de MM. Van Troostenberghe et Beaufort. Nous allons de plus en plus loin. Nous voici à St-Omer avec MM. Bonvalot et Calonne : après cela ce dernier s'adjoint M. Van Troostenberghe pour nous conduire au Nouvion, au domaine de Guise, au château de Condé. Toujours infatigable, M. Calonne, cette fois avec M. Bonvalot, nous conduit à Bavai et au Caillou-qui-Bique. M. Decramer conduit une excursion aux Mines de Bruay, et, associé avec M. Cantineau, il nous mène visiter les Établissements industriels de Denain et Anzin. M. Fernaux conduit une excursion à Lucheux et à son château historique ; puis, s'adjoignant M. Bonvalot, il nous conduit à Chantilly, Paris, Fontainebleau.

Tout cela, direz-vous, c'est encore la banlieue de Lille. Patience ! Voici MM. Decramer et Cantineau qui vont nous faire sortir de France : Turin, Gênes, Florence et Pise, Rome, Naples avec Sorrente et Capri, Venise, Milan, la région des Lacs italiens, puis la Suisse avec Lucerne et Bâle, voilà de quoi contenter les plus difficiles. Et puis maintenant prenons la direction du Sud : voici un radieux voyage aux Pyrénées, Lourdes, Cauterets, Bagnères de

Bigorre, Toulouse, Barcelone en Espagne, que sais-je encore? On alla même jusqu'à Carcassonne. Notre spirituel compatriote Nadaud écrivit jadis :

En partant de Paris
Nous étions dix,
A Carcassonne,
Plus personne !

Eh bien, à Carcassonne, l'excursion était au grand complet ; mais Nadaud écrivait avant la fondation de la Société de Géographie de Lille et il n'aurait pas osé écrire son quatrain s'il avait connu les organisateurs de l'excursion, Auguste Crepy et Beaufort. Beaufort, le général en chef qui sait grouper autour de lui toutes les bonnes volontés, qui forme des lieutenants et avec eux organise la victoire. En remerciant ici M. Beaufort, je sais que mon remerciement s'adresse à tout le Comité des excursions : c'est pourquoi je l'accentue et le précise.

Le Bulletin vous raconte tout cela, pourvu que vous preniez la peine de le lire. — Vous allez voir tout à l'heure par la proclamation du nom des lauréats que notre concours se maintient de façon très honorable.

Nous redoutions de voir disparaître le Prix Danel, si apprécié de nos candidats ; mais par une généreuse disposition testamentaire, M. Danel nous a laissé une somme de 6,000 francs dont la rente sera consacrée à perpétuer ce Prix et à conserver son souvenir non seulement auprès des membres de notre Société mais aussi auprès de cette jeunesse Lilloise qu'il aimait tant.

Et alors ? — Comment finir ? Ce sera, si vous me le permettez, par une citation du *de Viris illustribus*. Proculus, *vir nobilis*, dit le bon Lhomond, a coupé Romulus par morceaux, après quoi il affirme que pendant une tempête il a vu Romulus emporté au ciel, non toutefois sans qu'il ait eu le temps d'adresser à lui, Proculus, ses dernières recommandations aux Romains, à savoir : « ut seditionibus abstinerent et virtutem colerent ». — Autrement dit ne pas se disputer et pratiquer la vertu. — Je viens de couper par tranches les travaux de la Société de Géographie, j'ai fait son apothéose, je réclame donc le privilège de Proculus pour vous adresser le même conseil. Restons unis dans notre belle famille géographique, soyons toujours d'excellents camarades et pratiquons la vertu. — La vertu ici, c'est la reconnaissance. Reconnaissance pour les services rendus dans le passé comme pour ceux rendus dans le présent. Reconnaissance pour notre cher Président auquel nous ne voudrons jamais marchander cette déférence volontaire inspirée par l'estime et le respect. — Et comme la vertu est toujours récompensée, nous pourrons compter sur de longs jours heureux en attendant une vieillesse sans nuages.

Enfin M. Beaufort, d'une voix bien timbrée, donne lecture du Palmarès.

PALMARÈS DES CONCOURS DE GÉOGRAPHIE

Des 4 Juin et 13 Juillet 1905.

JEUNES GENS

PRIX PAUL CREPY.

BOURSE DE VOYAGE D'UNE VALEUR DE 300 FRANCS

M. l'abbé Étienne Dumortier, étudiant à Lille. — Le Jura.

MONOGRAPHIES GÉOGRAPHIQUES

SUR L'ARRONDISSEMENT DE LILLE.

La Société a décerné un Prix de cent francs à M. Dauteuille, instituteur à Fives.

Enseignement secondaire.

1re Série. — 1re Section. — Division A. — L'Europe moins la France.

Sujet : *La mer du Nord, côtes, port de commerce.* — Avec croquis.

1er Prix. *Prix d'honneur*, offert par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts :

1er Prix.	M. Variscotte (Albert),	Lycée de Tourcoing.

2e Prix. *Prix d'Honneur*, offert par M. le Ministre des Colonies :

2e Prix.	MM. Nevejans (Paul),	Lycée de Tourcoing.
1er Accessit *ex-æquo.*	Lyoen (Émile),	id.
	Baratte (Jules),	Enseignement particulier.
2e Accessit *ex-æquo.*	Delannoy (René),	Collège d'Armentières.
	Victoor (Charles),	id.
3e Accessit *ex-æquo.*	Robbe (Paul),	Lycée de Tourcoing.
	Voedts (Henri),	id.

1re Série. — 1re Section. — Division B. — Notions générales. — La Science générale. — La Terre, l'élément solide, l'élément liquide, l'élément gazeux. — Minéraux, Flores et Faunes. — L'Homme et la Nature. — Grands traits de la Géographie économique du globe.

Sujet : *La houille à la surface da globe.*

1er Accessit. M. Darnoux (Raphaël), Lycée Faidherbe, Lille.

1re Série. — 2e Section. — Géographie générale.

Sujet : *Les courants marins, leur origine, leur action.*

1er Prix. *ex-æquo.*
Prix d'honneur, offert par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie :
M. Lefebvre (Théodore), Lycée Faidherbe, Lille.
Prix d'honneur, offert par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie :
M. Chantry (Jules) École Jeanne-d'Arc, Lille.

2e Prix. *Prix d'Honneur*, offert par M. le Ministre des Colonies :

	MM. Deblock (Étienne),	École Jeanne-d'Arc, Lille.
1er Accessit *ex-æquo.*	Fichelle (Alfred),	Lycée Faidherbe, Lille.
	Damide (André),	École Jeanne-d'Arc, Lille.
2e Accessit.	Bathiat (Léon),	id.

2e SÉRIE. — L'ASIE, L'AFRIQUE, L'OCÉANIE.

Sujet : *Les terres françaises en Afrique.* — Avec croquis.

1er Prix. *Prix d'honneur*, offert par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie :

	MM. Autier (Jean),	Lycée de Tourcoing.
Accessit.	Cherechewsky (Philippe),	id.

Enseignement primaire supérieur.

1re SÉRIE — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE, MOINS LA FRANCE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'ASIE ET DE L'ARCHIPEL MALAIS.

Sujet : *L'empire ottoman en Europe et en Asie.* — Avec croquis.

Prix Léonard Danel. Voyage à la mer.
1er Prix. *Prix d'Honneur,* offert par M. le Ministre des Colonies :
M. Locquet (Émile) Institut Colbert, Tourcoing.
2e — *Prix d'Honneur,* offert par M. le Ministre des Colonies :
M. Cattoen (Marcel), Institut Colbert, Tourcoing.

1er Accessit *ex-æquo.*	MM. Thomassin (Charles),	id.
	Caron (Henri),	Ecole primaire supér. de Fournes.
2e Accessit.	Lesieux (Marcel),	id.

2e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'OCÉANIE (MOINS L'ARCHIPEL MALAIS), DE L'AMÉRIQUE ET DE L'AFRIQUE. — EXPLORATIONS CONTEMPORAINES.

Sujet : *Les États-Unis.* — Avec croquis.

Prix Léonard Danel. Voyage à la mer. Prix.	M. Broigne (Henri),	Institut Colbert, Tourcoing.
1er Accessit.	MM. Ulrici (Georges),	id.
2e —	Walryck (Arthur),	École primaire supér. de Fournes.

3e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE, MOINS LA FRANCE. — NOTIONS DE GÉOGRAPHIE POLITIQUE. — NOTIONS GÉNÉRALES DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'ASIE ET DE L'ARCHIPEL MALAIS.

Sujet : *La Grande-Bretagne.* — Croquis.

Prix.	MM. Loyer (Fernand),	École primaire supér. de Fournes.
1er Accessit *ex-æquo.*	Loridan (Donat),	Institut Turgot, Roubaix.
	Dehaese (Urbain),	École primaire supér. de Fournes.
2e Accessit *ex-æquo.*	Bigotte (Jean),	Institut Colbert, Tourcoing.
	Dubois (Marcel),	id.

4e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE L'OCÉANIE (MOINS L'ARCHIPEL MALAIS), DE L'AMÉRIQUE ET DE L'AFRIQUE.— NOTIONS DE GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.

Sujet : *L'Amérique du Sud.* — Avec croquis.

Prix Léonard Danel. Voyage à la mer.	1er Prix.	*Prix d'Honneur,* offert par M. le Ministre des Colonies :		
		M.	Paringaux (Maurice),	École primaire sup. de Fournes.
	2e Prix.	*Prix d'Honneur,* offert par M. le Ministre des Colonies :		
		M.	Vienne (Louis),	École primaire sup. de Fournes.
	3e Prix *ex-æquo.*	MM.	Wion (J.-B.),	id.
			Delerue (Henri),	id.
1er Accessit.		MM.	Detroy (Léon),	École primaire supér. de Fournes.
2e Accessit *ex-æquo.*			Marquilly (Louis),	id.
			Hérent (François).	id.
3e Accessit.			Pete (Gaston),	id.

Enseignement primaire élémentaire.

1re SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE L'EUROPE, MOINS LA FRANCE.

Sujet : *La Belgique et la Hollande.* — Croquis.

Prix Léonard Danel. Voyage à la mer.	1er Prix.	MM.	Vatez (Jules),	École Ozanam, Lille.
	2e —		Rogez (Eugène),	École primaire supér. de Fournes.
	3e —		Boeuf (Élisée).	id.
1er Accessit *ex-æquo.*		MM.	Delerive (Charles),	École de Templemars.
			Charlet (Edmond),	Institut Turgot, Roubaix.
			Carton (Gustave),	Institut Colbert, Tourcoing.
2e Accessit *ex-æquo.*			Miot (Léon),	École primaire supér. de Fournes.
			Delacroix (Henri),	École de Cysoing.
			Dutoit (Élie),	École primaire supér. de Fournes.
			Lorthioir (Carlos),	Institut Turgot, Roubaix.
			Lecohier (Ambert),	École primaire supér. de Fournes.
			Grimonprez (Camille),	Institut Colbert, Tourcoing.

2e SÉRIE. — LA FRANCE. — LE DÉPARTEMENT DU NORD.

Sujet : *Chemins de fer de France.* — Croquis.

1er Prix.	MM.	Libeer (Henri),	École de la Croix-Rouge, Tourcoing.
2e Prix *ex-æquo.*		Roberget (Marc),	École St-Michel, Lille.
		Langrand (Arthur),	École de la Croix-Rouge, Tourcoing.
1er Accessit *ex-æquo.*		Plouvin (Henri),	École Ozanam, Lille.
		Blache (Gaston)	Institut Colbert, Tourcoing.
2e Accessit *ex-æquo.*		Beerland (Henri),	École primaire supér. de Fournes.
		Quitton (Henri),	id.
		Dumortier (Henri),	École de la Croix-Rouge, Tourcoing.
		Guilmet (Eugène),	École de la rue Ternaux, Roubaix.
		Vergin (Maurice),	Institut Colbert, Tourcoing.

JEUNES FILLES.

Enseignement primaire supérieur.

1re SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE, MOINS LA FRANCE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'ASIE ET DE L'ARCHIPEL MALAIS.

Sujet : *L'empire ottoman en Europe et en Asie.* — Croquis

1er Prix. *Prix d'honneur*, offert par M. le Ministre des Colonies :

Médaille Parnot.	Melle Hugues (Yvonne),	École Jean Macé, Lille.
2e Prix.	Melles Claeyssens (Louise),	id.
1er Accessit *ex-æquo.*	Fourneau (Clémentine),	Institut Sévigné, Tourcoing.
	Lemaire (Denise),	École Jean Macé, Lille.
2e Accessit *ex-æquo.*	Callaux (Sidonie),	id.
	Famechon (Jeanne),	Institut Sévigné, Tourcoing.

2e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'OCÉANIE (MOINS L'ARCHIPEL MALAIS), DE L'AMÉRIQUE ET DE L'AFRIQUE. — EXPLORATIONS CONTEMPORAINES.

Sujet : *États-Unis.* — Croquis.

1er Prix *ex-æquo.*	Melles Ott (Antoinette),	École Jean Macé, Lille.
	Dupuis (Suzanne),	id.
2e Prix.	Mouchel (Suzanne),	id.
Accessit.	Aubert (Marthe),	id.

3e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE, MOINS LA FRANCE. — NOTIONS DE GÉOGRAPHIE POLITIQUE. — NOTIONS GÉNÉRALES DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'ASIE ET DE L'ARCHIPEL MALAIS.

Sujet : *La Grande-Bretagne.* — Croquis.

Prix.	Melles Dupont (Valentine),	École Jean Macé, Lille.
1er Accessit.	Gambier (Lucienne),	id.
2e —	Plouvin (Henriette),	id.

4e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE L'OCÉANIE (MOINS L'ARCHIPEL MALAIS), DE L'AMÉRIQUE ET DE L'AFRIQUE.— NOTIONS DE GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.

Sujet : *L'Amérique du Sud.* — Croquis.

1er Prix. *Prix d'Honneur*, offert par M. le Ministre des Colonies :

	Melle Legrand (Émilie),	École Jean Macé, Lille.
2e Prix *ex-æquo.*	Melles Vandebeuque (Louise),	Institut Sévigné, Tourcoing.
	Lasalle (Marie),	id.
Accessit *ex-æquo.*	Thoorès (Marguerite),	École Jean Macé, Lille,
	Lozé (Marthe),	Institut Sévigné, Tourcoing.
	Schlemmer (Marie-Louise),	id.
	Fournier (Maria),	École Jean Macé, Lille.

Enseignement primaire élémentaire.

1re Série. — Géographie physique et politique de l'Europe, moins la France.

Sujet : *La Belgique et la Hollande.* — Croquis.

1er Prix. *Prix d'Honneur*, offert par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts :
Médaille Parnot. Melle Grouille (Lucienne), Institut Sévigné, Roubaix.
2e Prix. *Prix d'honneur*, offert par M. le Ministre des Colonies :
Médaille Parnot. Melle Nicole (Odile), Institut Sévigné, Roubaix.
3e Prix. *Médaille Parnot.* Melle Vandewièle (Suzanne), id.

4e —	Melles Burkard (Jeanne),	Institut Sévigné, Roubaix.
1er Accessit.	Verspeeten (Madeleine),	id.
2e Accessit *ex-æquo.*	Cornette (Nelly),	id.
	Cruque (Germaine),	id.
	Pesière (Léontine),	id.
3e Accessit *ex-æquo.*	Donte (Angèle),	École Jacquart, Lille.
	Diéval (Laure),	École Pasteur, Lille.
	Bogaert (Julie),	id.
	Lebrun (Hermine),	Institut Sévigné, Tourcoing.

2e Série. — La france. — Le département du Nord.

Sujet : *Les chemins de fer en France.* — Avec croquis.

1er Prix.	Melles Waegaert (Renée),	École Pasteur, Lille.
2e —	Claeys (Irène).	id.
Accessit.	Marié (Claire),	id.

Pendant la cérémonie, la musique des Canonniers sédentaires s'était fait entendre. On a apprécié ses qualités dans un morceau de concert, œuvre de Guillement, intitulé *Burchaert de Comines ;* c'est aux accents entraînants d'un *Quadrille Lillois* que les lauréats sont allé chercher leurs récompenses, enfin c'est par le *Petit Quinquin,* de Desrousseaux, que s'est terminée cette cérémonie bien lilloise, jusque dans sa partie musicale.

A. MERCHIER,
Secrétaire-Général.

SUR LE SÉNÉGAL. — SUR LE NIGER

A TOMBOUCTOU, A BOBO-DIOULASSO ET AU LOBI (SOUDAN NOUVEAU) (1902-1904)

Par le Commandant JAMES PLÉ (1).



LE CHEF DE BATAILLON JAMES PLÉ, de l'infanterie coloniale, aujourd'hui Lieutenant-Colonel.

Les quelques photographies qui suivent ont été prises au cours d'un long voyage qui a fait l'objet d'une conférence à la Société de Géographie de Lille le 16 Décembre 1904, et dont j'indique de suite sommairement les principales lignes, pour que le lecteur puisse s'en faire une idée à la seule inspection d'une carte générale de l'Afrique occidentale française.

L'itinéraire suivi se trouve en entier dans la double boucle constituée par les fleuves Sénégal et Niger, et peut se diviser en deux parties :

(1) Modification d'un article de l'*Annuaire international de Photographie,* d'où les illustrations proviennent toutes à l'exception du portrait de l'auteur, que les lecteurs du *Bulletin* seront heureux de reconnaître ici.

I. — De Saint-Louis du Sénégal a Tombouctou.

Ce long trajet se subdivise, ou, du moins, se subdivisait à l'époque où je l'ai effectué, en quatre tronçons bien distincts :

1° De Saint-Louis du Sénégal à Kayes, par eau, en remontant le fleuve Sénégal ;

2° De Kayes à Kita, par le chemin de fer ;

3° De Kita à Koulikoro (sur les bords du Niger), par étapes terrestres ;

4° Enfin, de Koulikoro à Tombouctou, en descendant le Niger.

Aujourd'hui, le chemin de fer va de Kayes à Koulikoro.

II. — De Tombouctou a Bobo-Dioulasso, par le Niger et le Bani (affluents de droite du Niger), et par étapes terrestres.

Excursion dans le Soudan nouveau (Lobi).

Bobo-Dioulasso est situé par 11° de latitude Nord et 6° 30′ de longitude Ouest, environ. De conquête récente (1897), il était en 1904 le chef-lieu du deuxième territoire militaire. Ce territoire dont quelques coins, spécialement le pays Lobi, sont des derniers pacifiés, est intéressant à plus d'un titre, et, en particulier, personne n'oserait affirmer qu'il ne renferme pas des richesses aurifères importantes.



Poste de Podor, sur la rive gauche du fleuve Sénégal. — Le vapeur qui y stationne fait partie de la flottille destinée à assurer le transport des voyageurs et des marchandises entre St-Louis et Kayes.

Pont de Baoulé, sur la route d'étapes entre Kita et Koulikoro,



appelée aussi route de ravitaillement. — Près de ce pont se trouvait le gîte d'étapes du même nom, un des plus importants. De vastes han-



gars y ont été aménagés pour servir d'écuries aux nombreux mulets de la ligne de ravitaillement.

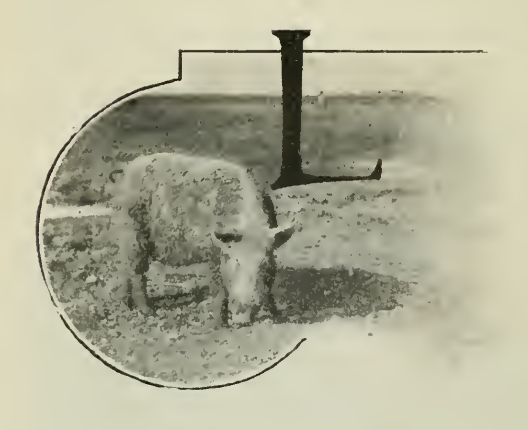
Plusieurs de ces hangars constituent une infirmerie dirigée par un vétérinaire européen.

Les produits remarquables de jardins potagers en pleine prospérité achèvent la manifestation spontanée de l'influence salutaire d'une intelligente et patien'e initiative.

La ligne de ravitaillement, entre Kita et Koulikoro, était jalonnée par des campements construits sur un modèle type et destinés à abriter les Européens. — La vue précédente représente un de ces campements.

Après s'être embarqué sur le Niger, à Koulikoro, pour gagner Tombouctou, on passe en vue de centres importants situés sur les rives du fleuve.

Mopti est un des plus remarquables de ces centres, à cause de sa position privilégiée, au confluent du Niger et du Bani.



A LETTRE ORNÉE qui commence ces lignes représente une des curiosités du pays. C'est un des porcs venus de France et à l'aide desquels on a fondé, à Mopti, une colonie porcine dont les sujets ont été ensuite répandus dans tout le Soudan, à la très grande satisfaction des popotes européennes.

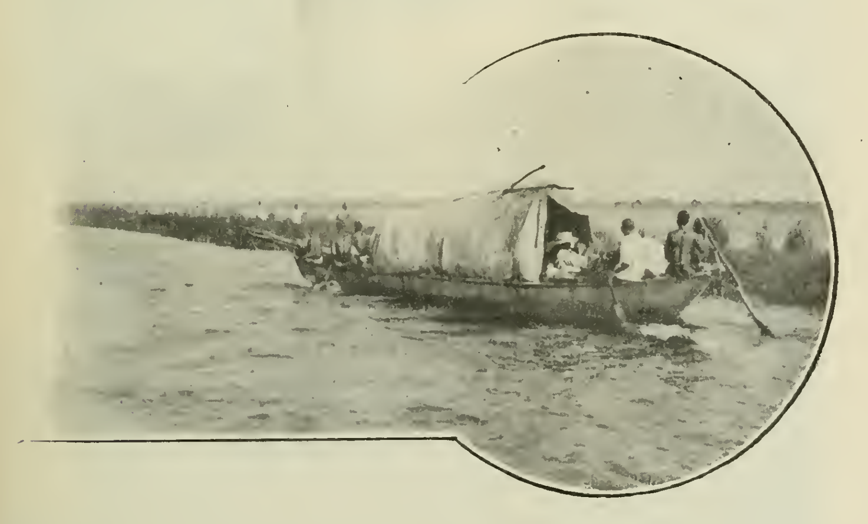
Une partie du mil perçu en impôt dans la vaste région du Macina est enfermée dans les magasins du poste de Mopti, qui joue un peu le rôle de « grenier » de Tombouctou.

Navigation sur le Niger. — Les embarcations que l'on aperçoit

sont des pirogues indigènes creusées dans des troncs d'arbres, qui se frayent un passage à travers les hautes herbes qui encombrent d'immenses surfaces du fleuve. Cette végétation s'appelle le *borgou* et a fait donner au fleuve le nom de *mer d'herbes*.



Embarcation européenne sur le Niger. — C'est généralement une pirogue en acier dont la zone centrale est recouverte d'une paillotte destinée à abriter du soleil et, le cas échéant, de la pluie.



Toujours sur le Niger, nous rencontrons un groupe de jeunes filles qui chantent et dansent. Ces fillettes sont heureuses. Le chef de leur village vient d'acheter un pagne neuf (costume du pays), et, avant

qu'il le porte, elles le lavent dans le fleuve, pendant que les hommes, restés au village, se livrent à d'abondantes libations.

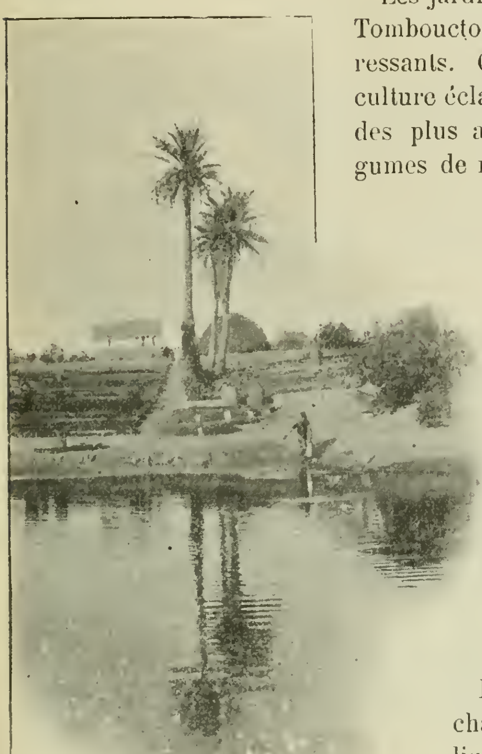


Nous avons descendu le Niger jusqu'à Kabara, et, de là, nous avons gagné Tombouctou.



Pour s'y mettre à l'abri des surprises des Touareg, les Français ont construit un fort auquel ils ont donné le nom de Fort Bonnier. La

figure montre une partie de l'intérieur de ce fort et sa porte d'entrée. A l'arrière-plan se dessine la ville.



Les jardins potagers des Européens, à Tombouctou, sont particulièrement intéressants. On y récolte, grâce à une culture éclairée, dans un sol sablonneux des plus arides, presque tous les légumes de nos jardins de France.

Des arrosages sans cesse répétés sont nécessaires, mais ce travail considérable trouve sa large rémunération dans l'adoucissement aux rigueurs du climat pour ceux qui sont debout, et dans la santé et la vie rendue aux malades, par le légume frais.

Enfin, voici la grande place de Tombouctou, où se tient un marché.

L'arrière-plan est formé par la chapelle de la mission catholique des Pères Blancs.

Tombouctou possède plusieurs marchés, situés sur des places publiques, mais il ne s'y fait en général que des transactions très restreintes.



Les transactions importantes (sel, bétail, etc.) se font entre riches traitants, à domicile.

Mosquée d'un petit village, sur la route d'étapes qui relie le Bani



(par San) à Bobo-Dioulasso. C'est le type des mosquées modestes dont l'influence ne s'étend guère au-delà de la portée de la voix du marabout.

Nous arrivons ensuite à Bobo-Dioulasso même et la figure représente



un des ponts sur lesquels on passe pour y entrer, lorsqu'on vient de San.

C'est le type général des ponts adoptés au Soudan et construits avec les seules ressources que l'on peut rencontrer sur place. Sans eux, un grand nombre de routes seraient impraticables, par suite de l'impossibilité où l'on se trouverait de franchir les cours d'eau, le plus souvent à sec pendant la belle saison, mais transformés en torrents impétueux pendant l'hivernage.

Types des constructions de Bobo-Dioulasso. — Les habitations sont groupées. — Chaque habitation (soukala) contient environ 15 à 20 habitants.



Les groupes, plus ou moins importants, sont séparés par des ruelles généralement fort mal tracées. — Çà et là, de grandes places publiques.

Bobo-Dioulasso sert de résidence à des personnages de marque. Parmi ces personnages, une femme mérite une mention toute spéciale : la princesse Guimbi. Guimbi, qui a toujours habité Bobo-Dioulasso et dont le prestige a toujours été considérable, s'est posée de tout temps en protectrice des « Blancs ».

Binger dit, en parlant d'elle : « Elle me rappelle en même temps qu'un des épisodes les plus tragiques de mon exploration, une des âmes d'élite de la boucle du Niger ». — Il lui doit la vie et elle

montre encore aujourd'hui, avec fierté, la chambre qu'il a occupée



LA PRINCESSE GUIMBI.

chez elle. — Elle a facilité également le passage de Crozat et de Monteil.

Bien que par sa naissance il ne fut pas appelé à un rôle prépondérant, Karfala, bandit redouté pour sa force herculéenne, a su se faire récompenser richement des services rendus avec une incontestable habileté.

Avant d'être à notre service, Karfala avait été notre ennemi, ennemi d'autant plus acharné qu'il se rendait parfaitement compte que notre installation dans le pays mettrait un terme à ses brigandages.

Pris les armes à la main avec un certain nombre de ses partisans qu'il avait vu succomber, il échappa à l'exécution immédiate qu'il est si difficile d'éviter au pays noir.

Lorsqu'on s'aperçut de sa présence, l'heure des exécutions était

passée et le chef de la colonne française (aujourd'hui colonel Pineau) lui donna la vie sauve, malgré les instances de nos alliés.



Dès ce jour, Karfala s'est donné à nous sans réserve.

Nous quittons maintenant Bobo-Dioulasso, pour exécuter une tournée dans le Lobi et nous franchissons la rivière Bougouri-Bâ, que les hommes et les bagages passent en pirogue et les bêtes de somme à la nage.



Aussitôt après avoir franchi cette rivière, on rencontre des habitations vraiment originales et d'un type absolument nouveau.

Ces habitations abritent une seule famille (quinze à vingt indigènes). Elles sont en terre argileuse séchée au soleil et constituées par un simple rez-de-chaussée dont le toit est une terrasse.

On accède de plein pied dans le rez-de-chaussée, par des ouvertures étroites. Aucune communication intérieure ne relie le rez-de-chaussée à la terrasse.

Pour accéder à cette dernière, on se sert de la fourche à gradins appuyée sur le mur extérieur, qu'on peut placer et retirer à volonté.



HABITATIONS DANS LE LOBI.

Au Nord du pays Lobi se trouve une région occupée par les « Oulés ». Les rez-de-chaussée des habitations des Oulés sont surmontés d'une



tour qui sert en même temps d'observatoire et de réduit en cas d'attaque.



Un campement au pays des Oulés. — Les indigènes y font leur

cuisine à l'ombre d'un arbre appelé « Nété ». Les fruits de cet arbre fournissent une farine très nourrissante.



A Djébougou (pays Lobi), nous prenons sur le vif un des moyens les plus efficaces employés par les indigènes pour transporter le sel (sel gemme en grandes barres) de Tombouctou, en particulier, jusque dans les régions les plus reculées du Soudan, de la Guinée française, de la Côte d'Ivoire, du Dahomey.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

Séance du Dimanche 3 Décembre 1905.

LA CHINE NOUVELLE

Par Mgr P.-M. REYNAUD,

Évêque de Fussulan, Vicaire apostolique du Tché-Kiang.

Mgr P.-M. Reynaud, évêque de Fussulan et vicaire apostolique du Tché-Kiang est venu nous faire une conférence remarquable sur la

Chine nouvelle. Déjà, il y a sept ou huit ans, il nous avait entretenu de la Chine telle qu'elle était encore à cette époque. Il nous l'avait dépeinte comme surannée, endormie à l'ombre de sa grande muraille. Elle était alors séparée du reste du monde par une muraille non moins épaisse, celle de ses préjugés.



Aujourd'hui tout est changé. La Chine cesse d'être ce qu'elle a toujours été, ce qu'elle était encore il y a dix ans seulement. Elle ne veut plus révasser dans la contemplation de son passé de quarante siècles. Une évolution se fait, intéressante à suivre et digne d'attirer toute notre attention.

Nous allons en voir les causes et les étapes successives, son étendue et toutes ses conséquences possibles.

L'évolution chinoise a commencé par en bas à l'inverse de celle du Japon où le progrès européen a été décrété *à priori* en conseil et imposé par le gouvernement.

Elle a gagné les commerçants, les mandarins et entraîné enfin le gouvernement lui-même. Elle a comme pris racine peu à peu, ce qui fait sa force. Elle s'est faite plus lentement, mais n'en sera que plus sérieuse.

Le mouvement de transformation industrielle et politique qui se manifeste en Chine n'est pas dû à une éclosion spontanée, mais est l'écho et la suite de quelques événements graves qui l'ont préparé de loin.

Il y eut bien d'abord l'influence de ceux qui après avoir vécu à l'étranger et pris contact avec la civilisation, cherchèrent à faire entrer leurs compatriotes dans une nouvelle voie. Sous leur inspiration quelques entreprises se dessinèrent, mais il fallait compter avec les préjugés existants. Des essais de lignes de navigation furent faits.

On voulut alors installer le télégraphe, mais les populations le considéraient comme un nouveau propagateur de maladies contagieuses. En 1876, il y eut même un commencement de chemin de fer partant de l'embouchure du fleuve Bleu. Les Chinois s'empressèrent de l'acheter pour le démolir.

Tout récemment encore un général chinois qui avait à se rendre à Pékin et aurait pu le faire en quatre jours par voie ferrée, préféra voyager à l'ancienne mode. Cela lui demandait le double de temps et lui causait une foule d'embarras à cause des innombrables colis qui le suivaient, mais il était de ceux qui veulent résister malgré tout au progrès.

Les principaux faits qui ont exercé une réelle influence sur l'évolution actuelle, sont la guerre sino-japonaise, la tentative de Kan-iou-wé et de ses partisans en 1898 et l'émeute des Boxers en 1900.

La guerre sino-japonaise fut une surprise désagréable pour la Chine et une révélation pour le monde. Le Japon s'en fit gloire, on avait tant dit et répété que les petits Nippons seraient brisés au contact de la masse chinoise. Les Chinois furent profondément humiliés, mais surent tirer de leurs défaites d'utiles leçons et comprendre qu'il fallait quitter à tout prix la vieille ornière. Il y eut un commencement d'effort. Ly-Hong-Tchang qui avait visité l'Europe en fut le promoteur. Les ingénieurs et les commerçants européens affluèrent en Chine. Ce fut la période des concessions de chemin de fer. Les Russes acquirent une grande influence et poussèrent à l'établissement de la ligne Pékin-Hang-Kéou ou du Transchinois qui était comme la prolongation du Transsibérien.

La Chine s'ouvrait sous la poussée irrésistible des étrangers.

De leur côté, les Japonais privés du fruit de leurs conquêtes par l'intervention de la Russie, de la France et de l'Allemagne, voulurent du moins utiliser l'indemnité de guerre pour développer le commerce et l'industrie. Ils vinrent en Chine, établirent des filatures, des usines qui, à cause du bon marché de la main-d'œuvre, rendaient de 15 à 17 % au capital employé. Séduits par l'appât d'un lucre facile, les Chinois qui cachaient des capitaux improductifs (par crainte des mandarins), les confièrent à des ingénieurs étrangers et japonais pour les faire fructifier. Ce fut l'époque des prête-noms. Les Chinois ne pouvaient s'en passer. Dès qu'ils voulaient agir par eux-mêmes, ils se heurtaient à toutes sortes de difficultés. Les mandarins laissaient ces Chinois entreprenants construire des usines et attendaient qu'elles

fussent achevées pour en empêcher le fonctionnement. Les prétextes les plus futiles étaient invoqués : telle usine avait par exemple sa porte d'entrée tournée du côté de la sépulture des empereurs. Ou bien on exigeait des pots-de-vin si considérables qu'il fallait abandonner l'entreprise. Tout mouvement vers le progrès était paralysé sinon étouffé par le mauvais vouloir et les tracasseries arbitraires des mandarins.

Tentative de Kan-you-wé. — Kan-you-wé était un lettré de Canton épris des idées de progrès. Il composa deux livres sur le besoin de réformes sociales.

Le jeune empereur fut gagné à sa cause par cette lecture et fort de cet appui, Kan-you-wé voulut réformer le pays. C'était tous les jours des édits nouveaux, quelquefois deux ou trois le même jour. Ces réformes étaient trop radicales en réalité. On allait trop vite et au lieu de réformer on risquait de bouleverser le pays. On alla par exemple jusqu'à établir pour les examens de nouveaux programmes avant d'avoir des écoles et des professeurs pour en enseigner les matières. Ces mesures hâtives, imprudentes souvent, troublaient le pays. Un complot maladroit vint tout compromettre. L'impératrice gênait, on voulut l'écarter. Informée à temps de ce qui se tramait contre elle, elle fit arrêter et décapiter les réformateurs qu'elle put saisir et relégua l'empereur au fond de son palais.

Kan-you-wé échappa avec quelques partisans. Les Anglais qui le favorisaient le cachèrent à bord d'un navire de guerre et le conduisirent à Singapour. Il y trouva de nombreux compatriotes qui se firent ses partisans dévoués. Presque tous les Chinois à l'étranger prirent fait et cause pour lui. Ses efforts eurent non seulement un grand retentissement, mais aussi une grande influence. Il avait jeté des semences que le vent emporta partout et qui partout germèrent en idées de réformes. La haine de l'impératrice et des vieux conservateurs empêcha leur développement tout en les rendant populaires.

L'émeute des Boxers vint ensuite. Il peut sembler paradoxal de dire que cette révolte dont le but était de débarrasser la Chine des étrangers, fut précisément une nouvelle étape vers le progrès. Elle le fut cependant par la réaction qui la suivit.

Affolée par la gravité des événements et l'indignation des Européens, la Cour de Pékin promit tout et la Chine sembla livrée en proie à une exploitation en règle. Puis voyant le danger écarté peu à peu et les Européens jaloux et divisés, la Chine se resaisissant fit traîner les choses

en longueur. Néanmoins des mandarins influents, le vice-roi du Petchili entre autres, s'étaient convertis au progrès et voulaient le réaliser par l'entremise des Japonais. Le mouvement devint presque officiel et pour vaincre les dernières résistances il ne fallait plus qu'une dernière leçon.

La guerre russo-japonaise a été cette leçon. A la lueur des faits, la Chine comprit que les blancs n'étaient plus invincibles. Ce fut un encouragement et il était trop précieux et espéré depuis trop longtemps pour ne pas être mis à profit. L'élan devint général vers les réformes et rien ne paraît devoir l'arrêter désormais.

Les réformes ne sont plus dues à l'initiative privée. Elles sont délibérées en Conseil et imposées par des Édits. Ces Edits sont nombreux et touchent aux matières les plus différentes.

Dans l'enseignement. Des édits nombreux viennent stimuler les fonctionnaires par des exhortations, ordres ou menaces à ouvrir partout des écoles pour enseigner les langues et les sciences européennes. Les fonctionnaires et les notables s'efforcent d'entrer dans cette voie par souscriptions, délibérations, sociétés.

Il y a des écoles gratuites, même parfois des récompenses pour les menus plaisirs. On tente de simplifier les difficultés en faisant donner l'enseignement en chinois et on y arrive, bien que la langue chinoise ne se prête point facilement à la traduction des termes scientifiques. Des centaines d'élèves sont envoyés au Japon, en Amérique, en Europe pour se perfectionner.

Dans l'industrie. Les Chinois n'avaient aucunement besoin d'édits pour se lancer dans les entreprises industrielles. S'ils laissaient dormir leurs capitaux ou les confiaient à des prête-noms, c'était uniquement par prudence et par crainte des mandarins. Maintenant que la Cour fait édit sur édit pour l'exploitation des mines et des chemins de fer, les Sociétés se forment comme par enchantement. La Chine est le pays des syndicats. C'est devenu comme une mode pour les capitalistes d'avoir une mine, un chemin de fer, une compagnie de bateaux ou une usine quelconque.

De plus, les édits défendent de vendre les nouvelles entreprises aux étrangers et leur refusent des concessions. Ordre est quelquefois donné de racheter certaines mines ou lignes de chemins de fer confiées à des Européens. On parle même de supprimer tout simplement par décret certaines concessions.

Dans l'armée et la marine. La Chine comprend que pour assurer

son indépendance et éviter des surprises désagréables, il faut qu'elle soit forte et pour cela elle organise son armée et sa marine. On ouvre partout des écoles militaires dont les professeurs sont des Japonais ou des Chinois formés par les Japonais. Au Japon des écoles militaires sont spécialement destinées aux Chinois et 3,000 officiers y ont déjà été formés ; à Nankin près de 500 viennent de terminer leurs études dans une nouvelle école à la japonaise.

Il y eut dans le Nord vers la fin d'octobre de grandes manœuvres auxquelles étaient invités les ministres et officiers des Légations. L'armée est divisée en deux corps : Nord et Midi. Pour former une flotte et y servir, on envoie des officiers s'instruire à Londres et à Tokio.

Dans l'administration. Des édits consacrent l'établissement de la Police et d'un Ministère et réglementent les prisons et les châtiments. D'autres suppriment les généralissimes tartares et plusieurs mandarinats, organes inutiles et coûteux. Bien plus on promet une Constitution dans trois ans et un Sénat dans un an. Il y a un projet de loi sur la Presse.

Dans les coutumes. L'usage du palanquin est interdit aux mandarins militaires, ils devront dorénavant aller à cheval. Les militaires et élèves pourront porter l'uniforme. On fait la guerre aux tresses et on s'attaque même aux petits pieds.

Quelles seront les conséquences de cette avalanche de réformes, de ces pas de géant vers le progrès ?

La Chine va-t-elle se civiliser, c'est-à-dire s'européaniser !

Oui, si la civilisation consiste dans les progrès scientifiques et industriels avec les chemins de fer, télégraphes, flottes cuirassées, ballons, automobiles, etc.

Non, si la civilisation consiste dans le changement moral de l'individu et de la société.

Les Chinois nous emprunteront nos procédés, méthodes et découvertes, mais garderont leur mentalité. Pendant que nous serons partisans des idées de liberté et d'égalité, ils resteront fidèles aux traditions quarante fois séculaires, aux principes d'autorité et de subordination. Ils seront civilisés, sans être européanisés et cela ne les empêchera pas d'être de bons soldats, de bons marins et de bons commerçants.

Vont-ils se japoniser ? C'est peu probable. Les Japonais sont les éducateurs des Chinois. C'est tout naturel et fatal. Ils sont voisins et presque frères, ont la même écriture et des intérêts communs. La

transfusion des idées se fait facilement d'un cerveau japonais à un cerveau chinois. Les Japonais forment les Chinois mieux que d'autres parce qu'ils les connaissent beaucoup mieux. Les Japonais sont partout, dirigent les écoles militaires et vont se trouver à la tête des écoles navales. Ils pénètrent dans les douanes et ont en Chine de nombreuses écoles, auxquelles ils fournissent des professeurs. Leur commerce avec la Chine a triplé en moins de dix ans.

La Chine se servira des Japonais par nécessité, sans toutefois se laisser absorber. Elle les envie, mais n'éprouve aucune sympathie pour eux.

Le Chinois est plus sage, plus honnête et plus réfléchi.

Le Japonais est plutôt un enfant, peu scrupuleux en affaires et n'a pas la décence du Chinois. La Chine trouve les Japonais trop remuants. Leur zèle excessif l'inquiète. L'esprit révolutionnaire de la plupart des élèves chinois revenus du Japon, rapporté de ce pays, n'est pas fait pour les rassurer. Elle commence à trouver ces voisins très gênants. La Chine saura garder son indépendance en temps voulu.

Déjà elle met des entraves à la propagande bouddhiste des Japonais et sait se faire entendre. Elle se servira du Japon pour devenir forte et résister à son tour, peut-être pour réclamer certains territoires qui lui appartenaient.

Elle suivra donc le Japon par intérêt plutôt que par sympathie.

Cette union constituera quand même un danger économique et militaire.

Les Japonais apporteront leur énergie et leur intelligence et les Chinois apporteront leurs capitaux et la main-d'œuvre. Ensemble ils défieront toute concurrence.

L'ambition du Japon est d'être l'Angleterre de l'Extrême-Orient. Il est maître de la mer et a la suprématie sur toutes les côtes asiatiques. Quand il aura formé et armé la Chine, qui pourra arrêter ses désirs d'expansion sur terre et sur mer ? Il y aura des surprises désagréables pour tous les Européens sans distinction, car la Chine et le Japon ont un égal désir de s'en affranchir.

Quelles chances avons-nous de conjurer le danger ? Puisque la Chine en empruntant nos procédés veut garder son autonomie, il faut l'aider pour avoir quelque influence sur elle et échapper à l'exclusion progressive des Européens. Peut-être qu'elle aura besoin de nous un our contre le Japon lui-même.

De plus un souffle d'indépendance agite le Midi de la Chine, qui est



RÉUNION DES MANDARINS CHEZ LES MISSIONNAIRES LAZARISTES A NING-PO (TCHÉ-KIANG) POUR L'INAUGURATION D'UN COLLÈGE.

antidynastique. Il faudrait bien peu pour qu'une scission se produisit. La Chine divisée serait moins à craindre. Et la division pourrait aller jusqu'à la création d'un troisième État, tampon, entre le Nord et le Midi.

Enfin le travail des missionnaires peut nous être d'un grand secours. Ils nous préparent des amis et plus ils seront nombreux, plus grandes seront nos chances. Le mouvement vers le catholicisme est au moins parallèle au mouvement vers le progrès. On va en dix ans doubler, tripler peut-être, les résultats de trois siècles.

M. Nicolle remercie Mgr Reynaud en termes chaleureux de son intéressante communication et le prie vivement de vouloir bien ajouter quelques mots pour préciser le rôle de la France.

Mgr Reynaud se prête volontiers à ce désir. Voici en résumé ce que Mgr Reynaud crut devoir ajouter et en même temps quelques communications supplémentaires extraites d'une lettre adressée au Président par Mgr Reynaud le lendemain de la séance :

A Chang-Haï, il y a quelques industriels et commerçants français. Les Lyonnais s'occupent principalement des soieries. Tout dernièrement un jeune Français, d'une maison de Paris, vient de s'établir et sa maison s'est prodigieusement développée. Une verrerie va être également montée par des Français.

On vient de fonder une Compagnie de bateaux construits à Dunkerque pour remonter le fleuve Bleu. Ce sera la première ligne française. Il n'y avait avant que deux lignes anglaises, une allemande et une japonaise. Cette ligne a réussi à s'établir, parce qu'elle a su intéresser des Chinois qui en sont devenus actionnaires.

Nous avons une influence sur la ligne Pékin-Han-Kéou. Le personnel en est français et belge et emploie la langue française dans son service, et son influence est telle qu'on consent à laisser enseigner le français dans les écoles des localités traversées.

Dans le Yun-nan, sur les frontières du Tonkin, nous établissons des chemins de fer et nous y utilisons 8,000 Chinois pour les travaux de terrassements.

Il y a beaucoup à faire, mais il faut s'éloigner des côtes et alors on trouve moins d'amateurs.

Nos compatriotes n'ont rien à faire en Chine comme agriculteurs et encore moins comme employés subalternes. Ils devraient porter en Chine des capitaux pour monter des industries *de moitié* avec les Chinois. Le pays est neuf, il est immense, un souffle de réformes va

l'ouvrir aux grandes exploitations. C'est le moment d'y pénétrer, mais avec l'intention d'y travailler, car la concurrence sera ardue.

Il faut à la Chine des chemins de fer, des tramways, des installations d'eau et d'éclairage électrique pour les villes, des hauts-fourneaux, des usines, des aciéries, des fabriques de tissus (coton, soie, chanvre, ramie), des manufactures de verres, savons, bougies, etc....

Il ne faut plus songer à obtenir des concessions, le temps en est passé. La Chine a repris conscience de sa personnalité et ne cédera plus devant des prétentions discutables.

Il y a donc beaucoup à faire, mais il est indispensable d'intéresser les capitaux chinois à nos entreprises. Cette participation avec les gens du pays serait une sécurité pour les fonds que nos compatriotes y engageraient.

COMMUNICATION

LES PAYS PRODUCTEURS DE LAINE

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE (1)

Jusqu'au milieu du XIXe siècle les pays grands producteurs de laine furent l'Angleterre, la France et l'Allemagne. La pratique des jachères mettait à la disposition de l'élevage d'immenses espaces où le mouton se nourrissait presque toute l'année ; les troupeaux s'entretenaient à peu de frais et le prix de la laine était très rémunérateur. La suppression des jachères a depuis lors imposé au mouton la stabulation qui est coûteuse et donne une laine inférieure chargée de détritus de tout genre : il en est résulté une diminution du troupeau européen. D'un autre côté, le développement des grandes

---

(1) Cette étude a été faite à l'Institut de Géographie de l'Université de Lille. Elle doit beaucoup à la bibliothèque du Musée industriel et commercial de Lille si bien pourvue en matériaux de géographie économique.

agglomérations a provoqué une demande toujours plus grande de bêtes de boucherie ; les éleveurs se sont donc appliqués à produire de la viande, abandonnant le marché de la laine aux éleveurs de l'Australie, du Cap et de l'Argentine, dont ils ne pouvaient d'ailleurs soutenir la concurrence. Tandis, en effet, qu'en Europe, l'élevage, contrarié par le progrès économique, était en décroissance, en Australie, dans l'Afrique et l'Amérique méridionales, favorisé par la jeunesse des pays et l'étendue des espaces libres, il prenait un formidable développement. Les troupeaux y doublaient dans des périodes de trois ou quatre ans, et la laine s'améliorait chaque année. Aujourd'hui, sur une production mondiale de 994.335 tonnes de laine, ces trois pays à eux seuls en fournissent 502.377 tonnes.

L'AUSTRALIE.

L'Australie, dans la plus grande partie de son étendue, ne se prête guère qu'à l'élevage du mouton : elle manque d'eau. Sa ceinture de montagnes arrête les nuages qui viennent de la mer et absorbe toute leur humidité, de sorte que les pluies d'été sont rares dans l'intérieur. En hiver, les vents soufflant du continent vers la mer, ne transportent pas de vapeur d'eau ; aussi les pluies de l'hiver ne viennent pas compenser la sécheresse de l'été. Entre la mer et les montagnes, il y a donc une zone bien arrosée, où la moyenne de la chute de pluie annuelle atteint jusqu'à 1 m. 50. Vers l'intérieur, bien que l'eau y tombe parfois en déluge, la moyenne s'abaisse de plus en plus jusqu'à 0 m. 15 et au-dessous. L'Australie orientale est relativement favorisée ; cependant le Darling qui la draine, avec un bassin égal à celui du Danube, n'apporte à la mer que 350 ^{m3} par seconde en moyenne.

Cette pauvreté du fleuve est due non seulement à l'insuffisance des pluies, mais aussi aux mauvaises conditions de leur écoulement. A certains endroits, les eaux de pluie forment des mares temporaires dans des sortes de vasques appelées « gilgies », puis s'évaporent ; ailleurs, elles disparaissent dans les crevasses occasionnées par la sécheresse. Après une période de pluies, on trouve parfois d'immenses lacs sans profondeur où il n'y avait auparavant qu'une plaine desséchée ou inversement. Ainsi, un voyageur anglais, Oxlex, arrêté en 1818 sur le Macquarie par une inondation, se croyait en présence d'une mer intérieure ; dix ans plus tard, au même endroit, un autre voyageur ne voyait pas un filet d'eau.

La végétation souffre beaucoup de cette insuffisance et de cette irrégularité du régime des pluies et les éleveurs trouvaient difficilement à abreuver leurs moutons qui, faute d'eau, périssaient parfois en très grand nombre. Pour y remédier, on s'efforça d'abord de retenir le plus d'eau possible en empêchant son écoulement par les crevasses et les rivières. Des gilgies furent transformées en citernes et des barrages provoquèrent la formation de grands lacs le

long des cours d'eau. On obtint ainsi une quantité d'eau supplémentaire qui permettait parfois de passer la période de sécheresse sans trop de pertes ; mais l'effet des citernes et des barrages était nul si la pluie faisait trop longtemps défaut. Alors les moutons, dont le nombre s'était accru en même temps que les travaux hydrauliques périssaient encore plus nombreux.

Pour s'assurer de l'eau en quantité aussi régulière que possible, les éleveurs eurent alors recours aux puits artésiens. Les puits ne dépendent pas des conditions pluviales de la région où on les fore. Ils amènent à la surface des eaux qui se sont infiltrées à des distances considérables et même depuis plusieurs années. Qu'il pleuve ou non autour du puits artésien, pourvu que la couche aquifère qu'il atteint ait reçu de l'eau là où elle affleure, il donnera de l'eau. Ainsi, pendant les années où la pluie est relativement abondante, les puits artésiens apportent un appoint qui n'est pas à dédaigner et, pendant les sécheresses, ils fournissent l'eau que l'on ne trouve plus ailleurs. Les moins importants donnent environ 8.000 hectolitres d'eau par jour ; quelques-uns en donnent jusqu'à 180.000 hectolitres qui se répartissent au moyen de rigoles dans de nombreux réservoirs.

Le prix de revient des puits artésiens est assez élevé : environ 125 francs le mètre, et la plupart des puits ont de 70 à 80 mètres, quelques-uns atteignent des profondeurs qui varient entre 1.000 et 1.500 mètres. Aussi les éleveurs se cotisent-ils généralement pour faire un forage. Les gouvernements locaux leur viennent parfois en aide et font creuser des puits, mais ces derniers sont peu nombreux et presque tous les forages sont dus à l'initiative des particuliers. Dans le Queensland, sur un total de 960 puits, 858 appartiennent aux éleveurs.

C'est dans le Queensland que les puits artésiens sont le plus nombreux. Dans la Nouvelle-Galles du Sud on en compte beaucoup moins, 150 environ, mais la province est mieux arrosée. L'Australie du Sud, avec une couche aquifère de 256.000 hectares n'a que 55 puits, dont 26 seulement donnent une eau convenable et dans Victoria on n'a pas encore atteint la couche aquifère ; mais ces deux provinces ne souffrent pas trop de la sécheresse : la moyenne annuelle de la chute de pluie ne descend pas au-dessous de 50 cm. et le terrain imperméable ne laisse pas filtrer l'eau.

En somme, dans l'Est, on a fait assez pour corriger dans la mesure du possible les défauts du climat. Dans l'Ouest, au contraire, tout est encore à faire et les troupeaux restent à la merci d'une sécheresse.

Malgré ces travaux la sécheresse produit encore des désastres. Les puits sont destinés surtout à donner de l'eau aux moutons et à entretenir quelques pâturages où l'on fait du foin ; mais ils ne suffiraient pas à l'irrigation des milliers d'hectares nécessaires à l'entretien de chaque troupeau. La végétation reste à peu près entièrement subordonnée à la chute de pluie. Elle n'est pas bien exigeante, la plupart des plantes étant très résistantes ; mais une séche-

resse prolongée la détruit. En 1901, à la suite d'une sécheresse de sept années consécutives, le Queensland était absolument désolé et, dans toute l'Australie, on manquait d'herbe. Les grands éleveurs déplaçaient leurs troupeaux et les dirigeaient vers les régions les moins sèches. Mais les premiers troupeaux tondaient le peu d'herbe qu'ils trouvaient sur leur passage et les suivants mouraient de faim ; en outre, les moutons en s'éloignant des puits ne trouvaient plus d'eau et périssaient par milliers auprès des cours d'eau desséchés et des sources taries. Cette année-là, dix millions de moutons périrent en Australie et surtout dans le Queensland.

Quand la sécheresse n'est pas excessive, les éleveurs ne sont pas gênés d'entretenir leurs troupeaux, l'herbe est abondante en Australie. Des plantes très résistantes et de belle taille comme l'herbe bleue, l'arbuste à coton ou les broussailles salées, y sont répandues à profusion.

Malheureusement, les moutons ne sont pas seuls à vivre de cette herbe. Il y a à côté d'eux le kanguroo et le lapin qui s'est multiplié d'une façon prodigieuse à mesure que les pâturages s'amélioraient. Chaque année les chiens détruisent au moins 50.000 lapins, mais sans arrêter leur accroissement. Maintenant on entoure les parcs d'un treillis de fil de fer enfoncé dans le sol de 0 m. 15 au moins, afin que les lapins ne passent pas au-dessous. Le procédé coûte cher, mais il est radical.

En cas de sécheresse prolongée, les éleveurs ont une ressource dans les arbres dont ils distribuent aux moutons d'abord les feuilles, puis les petites et même les moyennes branches. Il est évident qu'on ne peut avoir recours à ce procédé qu'à de longs intervalles ; il faut laisser pousser de nouvelles branches. Il serait préférable d'avoir une réserve de fourrage sec ; mais la luzerne pousse difficilement dans un sol sans humidité et sa culture est encore très peu développée en Australie. En 1899 il y avait 13.000 hectares de luzerne produisant 76.500 tonnes de foin ; en 1902, 12.567 hectares en donnaient 64.500 tonnes. Les ressources en temps de sécheresse n'augmentent donc pas. Il est vrai que l'Australie peut demander du foin à la Nouvelle-Zélande qui a 4.500.000 hectares de prairies artificielles ; mais les tarifs douaniers s'y opposent souvent et les éleveurs australiens doivent se contenter de ce qu'ils ont chez eux.

Le mouton fut introduit en Australie en 1788 ou 1789, venant probablement des Indes. Sa laine dure s'adoucit sous le climat de l'Australie et attira l'attention d'un Anglais Mac Arthur. Celui-ci, par des croisements avec des moutons du Cap, obtint une amélioration sous le rapport de la taille pendant que des croisements avec des moutons irlandais rendaient la laine plus longue et plus douce. L'introduction du mérinos en 1797 acheva de faire de la laine d'Australie une marchandise de premier choix.

Il y avait dans la colonie, en 1802, 6,124 moutons et trois éleveurs. Les résultats obtenus provoquèrent la formation d'une Société pour l'exploitation

d'une concession de 400.000 hectares de pâturages à Port-Stephen. On commença alors à expédier de la laine en Angleterre. La première exportation, en 1807, se composait d'une seule balle de 245 livres ; mais la production augmenta rapidement et, en 1810, 161 balles arrivaient à Londres, en 1814, il y en eut 465 et en 1820, 1.620 balles.

Les laines mérinos faisant prime, tous les éleveurs adoptèrent le mérinos et s'efforcèrent de l'améliorer par des croisements, encouragés par des Sociétés d'élevage. Ils arrivèrent à faire doubler le poids des toisons qui atteignit en 1851 une moyenne de 2 k. 300 pour les laines en suint et de 1 k. 200 pour les lavées.

Le troupeau australien compte aujourd'hui 54.000.000 de têtes. Mais il est en décroissance, puisqu'en 1891 il en comptait 104.756.950. Il est vrai que cette diminution formidable est due à une période extraordinaire de sécheresse ; cependant il est certain que la capacité des pâturages avait été imprudemment dépassée.

Ces 54.000.000 de moutons se répartissent très inégalement entre les différentes provinces, comme le prouve le tableau suivant :

Queensland..........	7.210.000	Victoria..........	10.840.000
N.-Galles du Sud...	26.650.000	Australie du Sud..	4.920.000
Ouest......................	1.680.000		

Ce sont les provinces les plus peuplées qui ont le plus souffert. La Nouvelle-Galles avait 61.000.000 de moutons en 1892 et le Queensland 20.000.000 ; elles ont perdu un tiers de leurs troupeaux. Victoria, qui en avait 12.000.000, n'en perd qu'un sixième et l'Ouest 300.000 seulement. Il y a certainement une relation entre ces désastres et l'accroissement actuel du nombre des petits troupeaux. En 1893, il y avait dans la Nouvelle-Galles 14.033 éleveurs, on en compte aujourd'hui 17.361 ; la moyenne des têtes d'un troupeau était de 4.050 ; elle est maintenant de 1.650, et 5.492 troupeaux n'ont que 100 moutons ou au-dessous. Dans le Queensland, on compte 1.914 éleveurs contre 1.440 en 1893, la moyenne des têtes par troupeau est de 4.385 au lieu de 12.984.

Si les éleveurs paraissent renoncer à développer leurs troupeaux, ils s'efforcent d'améliorer les conditions de l'élevage. Il y a trente ans, il fallait un escadron pour garder un troupeau ; aujourd'hui, des clôtures en fil de fer favorisent singulièrement la tâche des bergers. Un triple ou un quadruple cordon de fil de fer soutenu par des pieux en fer ou en bois empêche les moutons de s'écarter ; des clôtures secondaires forment des paddocks qui facilitent la sélection du bétail à tondre ou à vendre ou destiné à la reproduction. L'irrigation a augmenté d'un tiers la capacité des pâturages ; l'usage des clôtures a réduit de plus de moitié les frais d'exploitation, tout en facilitant l'entretien des troupeaux.

Malgré la réduction du troupeau australien, l'exportation de la laine est encore sensiblement la même qu'il y a une dizaine d'années. En 1903, comme en 1892, elle s'élève à 146.000 tonnes pour toute l'Australie.

Ce fait doit être attribué au développement de plus en plus grand de l'élevage des moutons de races croisées, de grande taille et à longue laine. La facilité avec laquelle les navires à appareils frigorifiques transportent la viande a, en effet, poussé les éleveurs à produire de la viande en même temps que la laine. Au lieu d'élever des mérinos, qui demandent beaucoup de soins et font peu de viande, ils ont adopté des races anglaises qui poussent facilement et très vite. La laine ainsi obtenue est inférieure à celle du mérinos, mais les toisons, au lieu de peser de 2 à 3 k., varient de 3 k. 500 à 5 k. ; quelques-unes atteignent même le poids de 13 kilos.

Ce changement d'orientation a eu de sérieuses conséquences. Non seulement il a contribué à la diminution du troupeau, en réduisant la vie du mouton de dix ans environ, moyenne de la durée du mouton à laine, à trois ans environ, moyenne de la vie du mouton à viande ; il a encore amené une diminution inquiétante de la production de laine fine. En 1889, les laines croisées formaient 17,2 % de la production totale, aujourd'hui leur proportion est de 86,6 %, il n'y a plus que 13,4 % de laine fine.

Longtemps la vente des laines australiennes s'est faite à Londres. Aujourd'hui les industriels européens achètent directement en Australie : ils ont le choix de la tonte et du fret et les éleveurs règlent à volonté la vente de leurs laines. La proportion des laines vendues à Sydney relativement à la production de la région était de 52 % en 1899-1900 et de 55 % en 1904. Pour Sydney, Melbourne et Adélaïde, c'est-à-dire pour toute l'Australie, elle est de 76,25 %. Ces laines sont ensuite dirigées, 52,6 % sur l'Angleterre, 16,7 % sur l'Allemagne, 19,1 % sur l'Amérique du Nord et 2,8 % seulement sur la France. L'industrie locale en emploie 6 % et cette proportion tend à augmenter ; l'industrie, comme partout ailleurs, se rapproche de la matière première.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

La Nouvelle-Zélande offre à l'élevage des conditions bien meilleures que l'Australie. Sa situation insulaire la préserve des sécheresses qui désolent l'Australie et lui assure un climat tempéré favorable à la fois aux pâturages et aux moutons. On n'y souffre ni du froid, ni de la chaleur, ni de la sécheresse, ni de l'humidité. Les pâturages y sont presque toujours verts, hiver comme été, et dispensent de l'emploi des racines pendant la mauvaise saison.

Aux avantages du climat s'ajoutent ceux d'un sol généralement fertile et peu exigeant. Sur un terrain récemment défriché, il suffit de jeter la semence dans les cendres refroidies pour obtenir en moins d'un an un excellent pâturage, capable de nourrir de 12 à 15 moutons par hectare. Ainsi se sont

constitués, à côté des prairies naturelles, dont l'étendue totale est d'environ 9 millions d'hectares, près de 5 millions d'hectares de prairies artificielles. Ce ne sont pas des champs de trèfle ou de luzerne ; il est de règle que les pâturages soient constitués de plantes mélangées. C'est le raygrass qui est l'herbe principale et après lui le cocksfoot (pied de coq, — ranunculus repens) ; on joint le trèfle blanc, le trèfle rouge et la navette. Tout cela forme un fourrage très appétissant et qui a en outre cet avantage que, si une espèce d'herbe souffre des conditions climatériques, les autres n'en souffrant pas, elles se développent davantage et il s'établit ainsi une compensation. Grâce à l'abondance des fourrages et à la régularité relative de leur production, la plus grande partie de la Nouvelle-Zélande peut nourrir de 8 à 10 moutons à l'hectare.

Comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande souffre de la « rabbit-pest » ; ses pâturages sont pillés par les lapins. Cependant elle commence à s'en débarrasser et leur nombre a considérablement diminué. En 1893, on en avait tué une vingtaine de millions (17.041.106 peaux exportées) ; en 1903, on n'en a tué que 6.500.000 à 7.000.000.

La première statistique que nous ayons du troupeau de la Nouvelle-Zélande est de 1858 ; elle donne un chiffre de 1.523.324 moutons. Depuis cette époque le troupeau néo-zélandais s'est développé avec une extrême rapidité. Il comptait en :

1867	8.418.579 têtes.
1886	16.564.595
1896	19.138.493
1902	20.342.727

Il était presque équivalent à la moitié du troupeau australien. En 1903, il ne compte plus que 18.954.553 têtes ; mais on ne peut en conclure qu'il est en diminution : c'est que la boucherie en demande toujours davantage. En 1887, on n'exportait que 20.000 tonnes de viande gelée ; en 1897, on en exporte 60.000 et en 1903, 120.000 tonnes, correspondant à 4 millions de bêtes tuées.

La production de la laine a augmenté dans les mêmes proportions. De 41.000 tonnes en 1888, elle est passée, en 1903, à 74.000 tonnes, dont la plus grande partie consiste en laines croisées. Ici comme partout, l'industrie de la viande a fait tort à la qualité de la laine.

L'industrie locale a employé, en 1903, dans 10 manufactures, 4.000 tonnes de laine ; le reste est exporté principalement aux États-Unis et en Angleterre.

Le troupeau néo-zélandais n'a pas encore atteint la limite de son développement ; il y a encore de grands espaces à défricher et on peut augmenter la capacité des pâturages en remplaçant les prairies naturelles par des prairies

artificielles. Il n'y a qu'une chose qui puisse entraver les progrès de l'élevage dans la Nouvelle-Zélande : c'est la concurrence que lui fait l'Argentine, plus à proximité des grands marchés de la viande. Aussi les éleveurs s'efforcent-ils de produire une viande de qualité supérieure. La nature de leurs pâturages leur facilite cette tâche. Ils n'ont donc qu'à se fournir d'animaux de bonne race et c'est pour les aider dans ce sens que l'on a établi en 1895 le « Livre des troupeaux de la Nouvelle-Zélande », véritable annuaire officiel des troupeaux de race.

LE CAP.

La colonie du Cap est en bonne partie, comme l'Australie, une terre prédestinée à l'élevage du mouton : le climat ne permet pas, sur les plateaux de l'intérieur, une autre exploitation. Les côtes de l'Est et du Sud-Est reçoivent en été des pluies de moussons et sont relativement bien arrosées ; mais la bordure montagneuse absorbe toute l'humidité des nuages et l'arrière pays ne reçoit que très peu d'eau. En hiver, quand souffle le vent du Nord, absolument sec, la sécheresse règne partout, même sur la côte.

Sur la côte Ouest c'est le contraire. Le vent du Sud, né près du continent, n'amène pas de grandes pluies ; le vent du Nord apporte seul un peu d'eau en hiver. Mais le rebord montagneux conserve tout, comme à l'Est, et l'intérieur ne reçoit que 10 à 20 cm. de pluie, dont la plus grande partie est due aux orages.

Le peu d'eau qui tombe à l'intérieur disparaît généralement très vite, grâce à la perméabilité du sol, et les rares cours d'eau du pays sont presque toujours à sec, sauf ceux qu'une bonne végétation aquatique protège contre l'évaporation. — Pour corriger les effets du climat, les éleveurs ont construit des barrages et ont installé des pompes à seaux appelées « norias », qui fournissent une eau relativement abondante. Celle-ci se déverse dans de petits canaux d'irrigation qui la distribuent sur la plus grande étendue possible. Malgré tout, il est encore impossible, bien que les moutons soient habitués à rester trois ou quatre jours sans boire, de leur donner toute l'eau dont ils ont besoin. La question de l'eau est encore à résoudre.

Les plantes se sont pliées aux exigences du climat. Pour conserver leur humidité elles ont parfois des feuilles très peu développées ou roulées sur elles-mêmes, de façon à offrir moins de prise à l'évaporation ; il y en a, comme la Mésembrie, dont les feuilles grosses et épaisses contiennent de grosses réserves d'eau ; chez d'autres, ce sont les bulbes qui emmagasinent l'eau. Telles sont les Oxalis, dans le S.-O., qui ne craignent plus la sécheresse quand elles ont reçu les pluis précoces de l'hiver.

A côté de ces herbes grasses, il y a les buissons du Karroo, maigres, mais d'une telle vigueur qu'ils sont indestructibles. Ils ne s'élèvent qu'à quelques centimètres ; mais, rasés, disparus, ils rejaillissent à la moindre pluie.

Les pâturages du Cap se modifient sans cesse sous l'action des moutons eux-mêmes qui, en tondant les bonnes herbes, favorisent la croissance des mauvaises et ne trouvent bientôt plus rien à manger. C'est ainsi que certains pâturages ont du être abandonnés ou détruits par le feu, puis reconstitués au moyen de la pentzia virgata ou du coton bush, importés d'Australie.

Comme en Australie, les éleveurs ont semé de la luzerne partout où ils ont pu et en ont couvert de grandes étendues, entre le Sunday et le Great Fish ; mais ce sont les bêtes à cornes, les autruches et les chevaux qui en ont profité et les moutons doivent toujours se contenter des pâturages les plus maigres.

Les moutons du Cap, bêtes de grande taille et à laine rude furent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, élevés pour leur chair, qui est encore très estimée. Vers 1770, les Anglais introduisirent les mérinos qui acquirent rapidement une grande réputation. Le développement du troupeau fut, toutefois, d'abord très lent et en 1830, l'exportation de la laine ne s'élevait qu'à 15 tonnes environ. Mais à partir de 1830, le nombre des moutons s'accrut avec une extrême rapidité ; en 1872, il y en avait environ 20 millions.

L'extension des exploitations aurifères attirant les ouvriers et les capitaux, l'élevage fut négligé et le troupeau subit une diminution constante, accentuée encore par la sécheresse et par la guerre. Aujourd'hui, on l'évalue à 10.000.000 de têtes; en 1898, on en comptait 12.600.000 et en 1897, 14.500.000. Les pertes du troupeau ne doivent pas être attribuées exclusivement à un recul de l'élevage ; il faut y faire la part de la sécheresse et de l'abattage des bêtes de boucherie destinées à l'Europe.

La répartition des moutons est en relation avec la chute annuelle de pluie ; malgré les travaux d'irrigation, l'élevage est encore dans la dépendance absolue des conditions climatériques. Dans les régions de l'Est, avec une moyenne de 45 à 90 cm. de pluie, il y a de 100 à 300 moutons au km^2 ; dans le centre, à l'Ouest du Great Fish et du haut Orange, où il ne tombe que de 25 à 45 cm. d'eau, on ne compte que de 50 à 100 têtes au km^2 et dans l'Ouest, pour une chute de pluie annuelle de 15 à 25 cm., il y a moins de 25 moutons au km^2.

D'autres causes ont influé sur la répartition des moutons. Le voisinage de la côte et des villes a poussé à l'élevage du gros bétail pour sa viande ou son lait et les progrès de l'agriculture chassent les troupeaux des meilleurs pâturages qui se transforment en champs de céréales.

Les procédés d'élevage sont les mêmes qu'en Australie et les clôtures en fil de fer ont été adoptées presque partout. Comme les éleveurs australiens, ceux du Cap améliorent leurs races par l'introduction de béliers de choix et selon les exigences des acheteurs. C'est ainsi que pendant ces dix dernières années, la laine de peignage ayant été très demandée, le Cap a importé de l'Australie et du Vermont les moutons qui la produisent et des marchés de béliers se

sont organisés, pour permettre aux éleveurs de réformer rapidement leurs troupeaux.

Il faut signaler l'emploi, dans les fermes du Cap, de boucs châtrés, appelés « krapaters » comme chiens de berger. Quand il faut amener les moutons dans un kraal ou petit enclos, pour procéder à une sélection, un couple de krapaters y conduit le troupeau en marchant devant lui ; s'il s'agit de faire passer une rivière par un troupeau, on met à l'eau les krapaters et les moutons suivent.

Comme en Australie, les laines du Cap perdent leur finesse ; on s'attache surtout à produire de la viande. Mais c'est encore au Cap que la proportion des laines fines est la plus considérable : 90 °/₀ de la production totale.

L'exportation des laines du Cap se fait surtout en Allemagne. Elle va sans cesse en augmentant.

	Production totale.	Exp. en Allemagne.
	—	—
1900	90.000 balles.	80.000 balles.
1901	190.000 »	115.000 »
1902	226.000 »	136.000 »
1903	187.000 »	150.000 »

En 1901 et 1902, l'exportation a été plus considérable à cause des réserves de laines que l'on n'avait pu expédier pendant la guerre. L'Allemagne n'ayant pas absorbé plus de laine qu'elle n'en consommait, a vu baisser la proportion de ses achats ; mais en 1903, après le rétablissement du cours normal des affaires, elle achète de nouveau 90 °/₀ des laines du Cap.

L'AMÉRIQUE DU SUD.

Dans l'Amérique du Sud, l'élevage du mouton se fait entre le 20ᵉ et le 50ᵉ degrés latitude Sud, entre la côte Est et les Andes. Le pays est généralement sec avec climat à grandes amplitudes. Les vents y soufflent sans rencontrer d'obstacle du Nord au Sud ou du Sud au Nord, entre le Chaco et la Fuegie et n'apportent que très peu d'eau. Quand ils dévient, ils descendent des montagnes, sous les noms de Zonda (N.-O. S.-E.) et de Pampero (S.-O. N.-E.) et, sans être plus humides, produisent des écarts de température de 30° en quelques heures.

La moyenne de la chute de pluie annuelle va en diminuant du N. au S. et de l'O. à l'E. Les vents du Pacifique laissent tomber la plus grande partie de leur eau sur la chaîne côtière ; mais à travers les brèches ils en apportent un peu aux plaines voisines. Celles-ci profitent encore dans une certaine mesure de la fonte des neiges qui alimente quelques cours d'eau. Les plaines de l'Est

ne reçoivent rien en dehors des pluies d'orage. Les plaines littorales elles-mêmes n'ont pas assez d'humidité pour être cultivées. Le pays, dans son ensemble, est si pauvre en eau que les locomotives reçoivent leurs provisions à chaque station.

La végétation du pays est en rapport avec le climat. Dans le Chaco, c'est la brousse avec des palmeraies et quelques bois ; autour de Cordoba, ce sont des plaines nues avec des nappes salines ; puis des savanes, « la pampa », avec de hautes herbes, jusqu'en Patagonie, où le sol devient absolument aride. Seule, la partie orientale où coulent les grandes rivières, est assez fertile et favorable à la culture.

Les éleveurs ont dû créer de toutes pièces les pâturages dont ils disposent. Sur les terres meubles et arides de la plaine, ils ont d'abord lancé des chevaux qui tassaient le sol afin de le rendre capable de fixer une végétation. Puis les troupeaux de bœufs ont suivi, achevant de tasser la terre, l'améliorant par leur engrais et permettant ainsi la germination des graminées dont le mouton est venu se nourrir. Les pâturages ainsi constitués sont si maigres que le mouton y exige une fois autant d'espace qu'en Australie. Mais ce n'est pas encore leur état définitif. Quand les moutons y ont séjourné de longues années améliorant toujours la terre par leur engrais, on y sème de la luzerne ; quand une fois elle a enfoncé ses racines à 1 m. de profondeur, elle est à peu près indestructible. L'éleveur dispose alors d'un pâturage de premier choix et sur lequel il peut compter. Une zérie de zones plus ou moins transformées par les troupeaux qui les ont successivement occupées indiquent les progrès des éleveurs sur la Pampa. Il y a maintenant, à partir de la mer, une zone de 1.000 km. de large entièrement exploitée.

Les luzernes bien irriguées donnent chaque année six coupes, dont on fait sécher une partie pour avoir du foin en réserve. On compte aujourd'hui en Argentine 1.602.100 hectares de luzerne, dont 1.279.437 pour les seules provinces de Buenos-Ayres, Cordoba et Santa-Fé. Comme une luzernière peut durer facilement de 20 à 30 ans. l'existence des troupeaux est assurée pour longtemps dans ces régions.

L'importation du mouton dans l'Amérique du Sud, remonte aux premiers temps de l'occupation espagnole. En 1550, l'Espagnol Nunez de Chavez y amenait 6 brebis, non des mérinos, mais de race andalouse, à laine longue et semblable à de la bourre ; il n'obtint aucun résultat. En 1780, on fit les premiers essais de mérinos ; ils échouèrent, mais furent renouvelés en 1814 et en 1828, où 100 brebis de Rambouillet furent introduites en Argentine, sans grand succès d'ailleurs. Ce fut seulement après la préparation des pâturages par les moutons de race anglaise introduits en 1840, que les mérinos, les négretti et les australiens purent se multiplier. Ainsi se forma le troupeau argentin dont la laine, d'abord assez grossière, est aujourd'hui, au moins en partie, de première finesse.

En 1840, il n'y avait en Argentine que 2 millions de moutons et en 1889 il y en avait 75.000.000 ; on en compte aujourd'hui 120 millions. Le troupeau argentin tient donc le premier rang pour le nombre des têtes ; il comprend à lui seul un quart des moutons répartis dans le monde entier.

Leur répartition est réglée par le climat et la nature du sol et un peu par le développement de l'agriculture. C'est dans la plaine alluviale du Parana et de Buenos-Ayres que les moutons sont le plus nombreux. Les provinces de Buenos-Ayres, de Santa-Fé et de l'Entre-Rios comprennent presque la moitié du troupeau. La première a 52 millions et demi de moutons et les deux autres 2 millions et 6 millions. Dans l'Ouest, la province la plus favorisée, celle de Cordoba, n'a que 2 millions et demi de moutons ; le Chaco en possède seulement 7.500. La proportion est aussi frappante si l'on considère la répartition au km². L'Est est incomparablement plus favorisé comme le montre le tableau suivant :

Est.....	Buenos-Ayres..	38 moutons au km².	Ouest ..	Cardoba ..	7
	Santa-Fé.......	15 »		Mendoza..	1
	Entre-Rios	83 »		San-Luis .	7
	Corrientes.....	16 »	Centre..	Chaco..	0,06

Dans la région du Parana le sol est bon, l'eau est en quantité suffisante ; la capacité des pâturages est grande. L'Ouest a un peu d'eau, mais le sol n'a pas encore été assez amélioré ; le Centre, désolé par les vents, se refuse à nourrir de nombreux moutons.

Cette répartition se modifie par les progrès de la culture. Les luzernières se transforment en champs de céréales partout où la main-d'œuvre ne manque pas et il en résulte un recul de l'industrie pastorale, surtout dans l'Est et au voisinage des villes. Ce recul est très sensible dans la province de Santa-Fé, dont le troupeau évalué à 3 millions de têtes en 1889 n'en compte plus que 2 millions. Ailleurs, là où la culture n'a pas encore pénétré, les pâturages continuent de s'améliorer et de s'étendre et le nombre des moutons augmente.

	1889	1900
	—	—
Cordoba...............	2.355.030	2.594.646
San-Luis	241.827	552.977
Tucuman.............	43.390	99.114
Pampa	1.670.193	5.273.587

Jusqu'en 1880-90 on élevait le mouton presque exclusivement pour sa laine. On ne pouvait guère songer à tirer parti de la viande qui, pour arriver en Europe, devait faire une longue traversée sous les tropiques : les moutons, tués ou vivants, n'arrivaient pas. Les éleveurs vendaient les bêtes trop

vieilles à des entrepreneurs de briqueteries qui s'en servaient comme de combustible.

Depuis que la viande est utilisée dans les saladeros établis sur la côte et que son exportation est devenue facile, on s'applique à produire de la viande autant, sinon plus, qu'à produire de la laine. En 1883, on exportait pour la première fois des viandes congelées ; en 1885, on en expédiait 2.627 tonnes et dix après en 1895, 41.882 tonnes, correspondant à 4.000.000 de moutons expédiés presque tous en Angleterre.

Cette orientation nouvelle a eu pour premier effet, l'introduction dans l'Amérique du Sud des races anglaises, croisées toutefois avec les mérinos, afin de conserver un peu de finesse à la laine.

L'importation des reproducteurs anglais a pris rapidement un grand développement et de 1.586 béliers en 1890, elle est passée à 7.206 en 1896. Le nombre des mérinos, trop petits et de croissance trop lente, diminue d'année en année au profit des races croisées ; les statistiques suivantes le prouvent.

		Moutons à laine croisée.	Mérinos.	R. commune.
		—	—	—
Buenos-Ayres.	1888.....	38.224.204	353.002	12.980.544
	1895.....	43.694.282	252.512	8.683.655
Mendoza	1888.....	8.368	462	113.468
	1895.....	8.699	618	160.620
San-Juan	1888.....	3.103	1.667	57.902
	1895.....	7.575	1.313	50.696

Les chiffres comparatifs nous manquent pour Entre-Rios, Santa-Fé et Corrientes ; ces statistiques sont d'ailleurs anciennes ; mais les statistiques d'exportation prouvent que les progrès des races croisées sont constants. En 1889, la proportion des laines croisées était de 17,2 %; en 1899, de 45,6 %; en 1903, elle est de 85 %, celle des laines mérinos n'est plus que de 15 % : les proportions ont été renversées en 14 ans.

Malgré la réduction de la vie des moutons tués généralement entre 2 et 3 ans, les progrès du troupeau ne s'arrêtent pas, grâce aux perfectionnements des procédés d'exploitation. La Pampa, depuis 1880, est délivrée de l'indigène voleur de troupeaux, les clôtures en fil de fer ont diminué les risques de pertes et favorisé la surveillance ; les luzernières de jour en jour plus étendues ont augmenté la capacité des propriétés ; tout cela a contribué à entretenir le zèle des éleveurs et à faire du troupeau argentin ce qu'il est aujourd'hui.

Malheureusement, en dépit des soins minutieux dont les troupeaux sont l'objet, l'épizootie fait toujours de grands ravages et la France a dû interdire l'importation des moutons de l'Amérique du Sud. Les États-Unis de leur

côté refusent leur laine qu'ils considèrent comme un véhicule de la stomatite aphteuse.

La vente de la laine, comme en Australie, se fait presque en totalité dans le pays. Le principal marché se tient au Mercado central de Frutos à Barracas al Sud, près de Buenos-Ayres.

Leur exportation se fait surtout vers la France et se répartit entre nos ports de la façon suivante :

	Marseille.	Bordeaux.	Le Havre.	Dunkerque.
	—	—	—	—
1880....	784 balles.	2.640 balles.	76.216 balles.	7.341 balles.
1885....	2.525 »	2.173 »	37.108 »	138.866 »
1891....	421 »	1.172 »	23.310 »	122.080 »
1903....	» »	» »	16.155 »	222.602 »

Jusqu'en 1880, les laines frappées à leur entrée en France, d'un droit de 3 fr. 60 par 100 kil., se détournaient de nos ports pour aller surtout à Anvers. Après la suppression des droits, Dunkerque commença à faire une rude concurrence à Anvers et le remplaça bientôt comme premier port d'importation des laines argentines. En 1880, Anvers en recevait 20.000 balles contre 7.431 à Dunkerque ; en 1903, sur une exportation totale de 600.000 balles, (poids moyen des balles : 420 kil.), Anvers en recevait 101.803 et Dunkerque 222.602, soit le tiers des expéditions d'Argentine et le double de l'importation d'Anvers. Depuis quelques années, beaucoup de laines se dirigent vers l'Allemagne qui n'importait d'Argentine, en 1897, que 90.000 balles et en reçoit en 1903, 174.674 balles.

Une seule usine fait dans l'Argentine, le lavage, le filage et le tissage des laines du pays ; l'industrie textile y est encore à créer.

CONCLUSIONS.

1° L'élevage du mouton est cantonné dans les pays subtropicaux, soit à cause de leur aridité, soit parce que les populations n'y ont pas encore pénétré, comme dans l'Amérique du Sud, où d'immenses espaces actuellement parcourus par les moutons pourraient être avantageusement mis en culture ;

2° A mesure que les terres s'améliorent sous l'action de l'homme et des troupeaux, par l'irrigation et par la formation d'une couche de terre arable, le troupeau recule vers le désert. C'est un fait constaté en Australie et au Cap où les moutons reculent devant les luzernières qui amènent les bœufs et les chevaux. En Argentine, le recul du troupeau est bien marqué dans quelques lieux de l'Entre-Rios où la culture fait chaque jour des progrès. L'amélio-

ration que l'éleveur apporte aux terres qu'il occupe le force à les abandonner ; les terres acquérant plus de valeur sont louées plus cher et l'exploitation extensive ne s'accommodant pas des gros fermages, le troupeau se retire. Sur les terres ainsi abandonnées et bientôt morcelées, naissent des exploitations agricoles favorisées généralement par l'existence d'un chemin de fer à proximité ;

3° Les éleveurs cherchent de plus en plus à produire de la viande. La concurrence que les cotonnades ont faite aux lainages a fait baisser le prix de la laine ; la congélation de la viande a rendu son transport possible et porté sa vente à des prix rémunérateurs : les éleveurs ont commencé à exploiter cette nouvelle source de profits. Il est à prévoir, toutefois, que l'on reviendra à l'élevage pour la laine après l'avoir trop négligé. La laine fine, devenant rare, atteindra des hauts cours qui provoqueront un nouvel élevage des Rambouillets, Négretti et autres moutons à laine fine ;

4° Malgré les progrès des procédés d'élevage, l'augmentation des troupeaux ne peut être indéfinie. En Australie, il est évident que le troupeau a atteint la limite extrême de son développement : la sécheresse l'a prouvé. Au Cap, il ne peut guère se développer davantage sans danger. En Argentine seulement, il peut continuer longtemps à se développer ou plutôt à se maintenir en regagnant vers le Sud, ce que, au Nord, il abandonne à l'agriculture ;

5° Les marchés se déplacent. Ce n'est plus Londres qui est le grand marché de la laine, ce sont Sydney, Melbourne, Port-Élisabeth, Buenos-Ayres et Bahia-Blanca. Les éleveurs y vendent eux-mêmes leurs laines, encouragés par les industriels, et des syndicats se forment pour recevoir les laines en dépôt jusqu'à la vente. Le commerce de la laine ne se fait plus en dehors des pays producteurs, il se fait dans ces pays eux-mêmes ;

6° En Australie et en Nouvelle-Zélande, l'industrie locale emploie une partie de la production lainière du pays : ce sont des exceptions ; au Cap et en Argentine, l'industrie lainière est encore à créer et il est à prévoir qu'elle n'atteindra jamais un haut degré de prospérité : la houille fait défaut. En Australie, où l'industrie est très développée, où les navires charbonniers trouvent un fret de retour, il est facile de se procurer de la houille ; mais au Cap et en Argentine il ne faut pas compter que dès longtemps l'industrie assure aux charbonniers un fret de retour rémunérateur. Ils resteront encore longtemps, comme d'ailleurs, l'Australie elle-même, des pays producteurs de laine, fournisseurs des manufactures à portée de la houille.

J. CARPENTIER.

PROGRAMME DES EXCURSIONS PROJETÉES EN 1906

Mardi 6 Mars. — École nationale professionnelle d'Armentières. — Organisateurs : MM. Th. Van Troostenberghe et A. Schotsmans.

Jeudi 22 Mars. — Manufacture des tabacs. — Organisateurs : MM. O. Godin et Bonvalot.

Jeudi 29 Mars. — Société anonyme de peignage de laines à Roubaix (Anciens Établissements Amédée Prouvost). — Organisateurs : MM. Amédée Prouvost fils et R. Thiébaut.

Jeudi 17 Mai. — Fabrique de céruse de M. Expert-Bezançon et Hospice des Incurables, à St-André-lez-Lille. — Organisateurs : MM. le Dr A. Vermersch et Bonvalot.

Jeudi Mai. — Ateliers de la Compagnie de Fives-Lille. — Organisateurs : MM. O. Godin et Xavier Renouard.

Dimanche 27 Mai. — Exposition d'Amiens. — Organisateurs : MM. Van Troostenberghe et A. Schotsmans.

Samedi 2 au jeudi 7 Juin *(Fêtes de la Pentecôte)*. — Bruxelles, Rotterdam, La Haye, Scheveningue, Amsterdam, l'Ile de Marken. — Organisateurs : MM. Amédée Prouvost fils et Rollier.

Jeudi 7 Juin. — Sanatorium de Montigny. — Organisateurs : MM. Cantineau et Fernaux-Defrance.

Dimanche 10 Juin. — Forêt de Mormal. — Organisateurs : MM. O. Godin et Odoux.

Dimanche Juin. — Courses militaires d'Ypres. — Organisateurs : MM. Van Troostenberghe et Dr A. Vermersch.

Dimanche 10 au lundi 25 Juin. — Münster, Brême, Hambourg, Kiel, Lübeck, Schwerin, Rostock, Stralsund, Ile de Rügen, Stettin, Berlin, Potsdam, Magdebourg, Brunswick, Hildesheim, Hanovre, Cologne. — Organisateurs : MM. R. Thiébaut et P. Ravet.

Jeudi 21 Juin. — Société amandinoise de faïencerie et de produits réfractaires. Établissement thermal de St-Amand. — Organisateurs : MM. Decramer et Dr A. Vermersch.

Dimanche 24 Juin au lundi 9 Juillet. — Paris, Bordeaux, Biarritz, St-Sébastien, Pau, Lourdes, Cauterets, Gavarnie, Barèges, Bagnères de Bigorre, Luchon, Toulouse. — Organisateurs : MM. Bonvalot et A. Calonne. — 12 personnes.

Dimanche 1 et lundi 2 Juillet. — Bruxelles, Visite du champ de bataille de Waterloo et des carrières de porphyre de Quenast. — Organisateurs : MM. Henri Beaufort et Odoux.

Mercredi 11 au dimanche 29 Juillet. — Cologne, Munich, Salzbourg, Le Gaisberg, Mines de Berchtesgaden, Lac Koenigsee, Ischl, Linz (descente du Danube jusque Vienne), Vienne, le Semmering, Spital, Toblach (excursion en voiture à travers les Monts dolomitiques), Le Brenner, Inspruck, Bâle, Lille. — Organisateurs : MM. Decramer et Cantineau. — 16 personnes.

Samedi 14 et Dimanche 15 Juillet. — Compiègne et Pierrefonds. — Organisateurs : MM. R. Thiébaut et P. Ravet.

Jeudi 26 Juillet. — Champignonnière d'Ennequin, Établissements Guilbaut, excursion dans les carrières souterraines. — Organisateurs : MM. Bonvalot et Dr A. Vermersch.

Dimanche 29 Juillet. — Furnes. — Organisateurs : MM. Fernaux-Defrance et A. Calonne.

Fin Juillet. — Voyage de Dunkerque en Hollande sur le paquebot l'Ile de France. — Organisateur : Congrès national de Géographie de Dunkerque.

Dimanche 5 au mercredi 22 Août. — Paris, Grenoble, St-Pancrasse, la Terrasse, Gap, Vallouise, Montdauphin, Abriès, Briançon, le Lautaret, La Grave, Bourg d'Oisans, St-Christophe, La Bérarde, Grenoble, Allevard-les-Bains, Chambéry, Aix-les-Bains. — Organisateurs : MM. Henri Beaufort et Xavier Renouard. — 16 personnes.

En Septembre. — Sanatorium de Zuydcoote. — Organisateurs : MM. le Dr Gaudier et Van Troostenberghe.

N. B. Dans le cas où l'inscription nécessiterait une correspondance, s'adresser à M. l'**Agent** de la Société, 116, rue de l'Hôpital-Militaire, Lille.

RÈGLEMENT.

Toutes les excursions sont organisées par les membres de la Commission des excursions qui, apportant tous leurs soins à l'organisation, supportent les mêmes charges que leurs collègues.

Art. 1. — La Commission se réserve le droit de modifier la *Date* et l'*Itinéraire* des Excursions projetées, et de limiter le nombre des Excursionnistes.

Art. 2. — Le Programme détaillé de chaque Excursion sera communiqué aux Sociétaires, au Siège de la Société, rue de l'Hôpital-Militaire, 116. Il indiquera l'itinéraire définitivement adopté et la somme à consigner entre les mains de M. Hachet, Agent de la Société (chaque jour non férié, de 7 h. 3/4 à 8 h. 3/4 du matin et de 4 à 8 heures du soir).

Art. 3. — Les adhésions ne seront admises qu'au Secrétariat de la Société, un mois au plus tôt avant les dates fixées au tableau qui précède.

Aucun Sociétaire ne sera inscrit s'il ne verse directement ou par mandat, au moment où il demande son inscription, la somme déterminée par les organisateurs.

La liste sera close dès que le nombre des adhésions fixé au programme aura été atteint, et au plus tard *10 jours* avant chaque Excursion (les Compagnies de chemin de fer exigeant la remise de la liste des excursionnistes 10 jours avant le départ).

Par exception, les organisateurs de grandes excursions de plus de 10 jours, se réservent le droit d'accepter les inscriptions 2 mois à l'avance, et de les clore lorsque le nombre fixé sera atteint.

Pour les excursions qui comportent des visites industrielles, ou de propriétés et de collections privées, les organisateurs se réservent le droit de refuser l'inscription sans avoir à motiver leur refus.

Art. 4. — Il sera remis à chaque souscripteur une *Carte* distinctive devant servir de signe de ralliement, et, le cas échéant, de justification d'identité. **La possession de cette carte pendant le voyage est indispensable.**

Art. 5. — Les femmes et enfants des Sociétaires peuvent être admis à participer aux Excursions. Toutefois, si les enfants ne sont pas accompagnés de leur père ou de leur mère, ils devront avoir au moins 17 ans.

Art. 6. — Les frais généraux d'organisation sont prélevés sur, les cotisations des Excursionnistes à raison de 2 %. Ce prélèvement ne pourra dépasser deux francs par personne. Le reliquat disponible sera versé au Trésorier pour être affecté à un compte spécial dont l'emploi sera fait par la Commission des Excursions après approbation du Comité d'Études.

Art. 7. — Les Excursionnistes qui abandonnent le groupe en cours de voyage perdent tout droit à remboursement et reviennent à leurs frais et risques.

Art. 8. — **Les Membres de la Société qui voudraient bien se charger d'organiser et de diriger des Excursions nouvelles, sont priés de soumettre, par écrit, leurs projets au Président de la Commission des Excursions.**

Art. 9. — Les compte rendus des Excursions devront être remis dans un délai d'un mois, au Siège de la Société, pour être soumis à l'approbation du Comité de révision.

Vu et approuvé par le Comité d'Études,

Le Président de la Société, Ernest NICOLLE.

Le Président de la Commission des Excursions, Henri BEAUFORT.

BIBLIOGRAPHIE

QUATRE MOIS DANS LE MASSIF PELVOUX-ÉCRIN. — (La *Montagne*, revue mensuelle du Club Alpin français, du 20 Janvier 1906).

M. Paul Helbronner, l'auteur de cet article, ancien élève de l'École polytechnique, membre de la Société de Géographie de l'Est, est à la fois un savant géodésien, un alpiniste et un artiste, ses travaux en sont la preuve. Peu satisfait au point de vue pratique et scientifique de la carte au $\frac{1}{80.000}$, du dépôt de la guerre, il détermina en 1902 la création d'une commission de géodésie et de topographie au Club Alpin français et s'attaqua aux massifs alpins les plus mal figurés.

Depuis il emploie les beaux jours de chaque année à des observations géodésiques aux grandes altitudes, et la mauvaise saison à la mise au point des documents pris sur le terrain. Ses résultats sont extraordinaires, comme abondance, comme précision scientifique et comme exécution artistique.

C'est sa troisième campagne, celle de 1905, qu'il expose dans la *Montagne*. Et que le lecteur ne craigne pas l'aridité souvent attribuée aux relations scientifiques. L'âme de l'alpiniste et de l'artiste se fait jour à travers l'esprit du géodésien dans ces pages et en fait un régal pour les plus ignorants de la science. Citons ces quelques lignes en exemple : « Alors que dans mes douze premières campagnes d'alpinisme, je considérais le plus gros de l'effort comme terminé, lorsque la cime était atteinte, j'ai été amené à penser, dans ces trois dernières années, qu'il commençait à ce moment même. Que l'escalade ait donné de grandes joies ou que la

montée ait paru fastidieuse, que l'on soit fasciné par le panorama, immense, diapré de couleurs étincelantes allant se fondre au loin dans des ors féeriques bien faits pour créer et développer les rèves les plus enchanteurs, ou que l'on soit en proie aux vents les plus violents qui gèlent les doigts dans les gants et l'haleine sur les lèvres....., tout cela doit être oublié et surmonté dès que le théodolite sort de son étui. L'âme n'est plus celle de l'alpiniste grimpeur ou de l'artiste admirateur enthousiaste de la pureté des lignes ou de la symphonie des couleurs jetées sur la toile de la nature par un crayon et des pinceaux divins; elle devient la servante d'un programme scientifiquement et murement préparé d'avance, la moissonneuse avide du maximum de documents mathématiques et descriptifs, obtenus avec le plus de sûreté ou dans les meilleures conditions de sûreté »

Cette campagne de 1905 a été particulièrement remplie, mouvementée et fructueuse. Les préparatifs en commencent dès le 15 Mars, et le séjour en montagne s'étend du 3 Juin au 6 Octobre. Les jours alors deviennent trop courts, la neige, le froid et le vent règnent en maîtres, il faut quitter la montagne.

Dans cet espace de plus de quatre mois, il a été fait 122 stations géodésiques parmi lesquelles plus de 30 au-dessus de 3,000 mètres et plus de 40 entre 2,000 et 3,000 mètres.

20,000 lectures d'angles observés, près de 1,500 clichés photographiques dont la plupart représentent des panoramas complets des stations culminantes devant servir à compléter le figuré du terrain de plus de 1,500 kilomètres carrés, joints à la masse des observations magnétiques, barométriques et thermométriques, tel est le butin rapporté.

Et dans le journal tenu jour par jour, de cette expédition aussi dure qu'attrayante et profitable à la géographie, que de passages séduisants ! On voudrait les citer tous, mais il faut se borner à y renvoyer le lecteur.

REVUE POUR LES FRANÇAIS, publication mensuelle sous la direction de MM. Pierre DE COUBERTIN et Gaston BORDAT (Albert Lanier, à Auxerre, Éditeur).

Notre collègue M. Gaston Bordat a laissé un vif souvenir parmi les auditeurs de nos conférences et les lecteurs de notre Bulletin ; après leur avoir montré successivement la Perse, l'Australie, les Nouvelles-Hébrides et le Japon sous un jour neuf et instructif, il prend part aujourd'hui à la direction d'un périodique nouveau visant à l'extension en France des connaissances mondiales. « Voir loin, parler franc, agir ferme », telle est la devise inscrite en tête de son premier fascicule, dont l'article programme invite les esprits à surveiller assidûment les faits du dehors, à les analyser pour en calculer l'influence sur notre propre sort et déterminer nos résolutions et nos actes. La prospérité et la grandeur de la patrie en dépendent, car la répercussion des événements est maintenant générale et se confiner chez soi, modeler ses idées et sa conduite sur les seuls éléments nationaux et immédiats, c'est sûrement perdre son rang dans le mouvement général. Telle est la thése.

Développée avec talent, elle est corroborée par les articles suivants : « Ce qui se passe dans le monde », « La Pologne inconnue », « Le Japon tel qu'il est ». Ce dernier en particulier est rempli de vues inédites qui ne se révèlent pas d'elles-mêmes à la généralité des esprits, mais dont la vraisemblance éclate quand elles sont présentées par un observateur avisé.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

ASIE.

Une expédition américaine dans l'Asie centrale. — Des dépêches de Keria (Turkestan chinois) en date du 9 Octobre, rendent compte de l'expédition que M. R. L. Barrett et M. Ellsworth Huntington dirigent dans le bassin du Tarim.

C'est une expédition à la fois géographique et ethnographique ; elle doit compléter les travaux du Dr Sven Hedin et de ses prédécesseurs dans le dit bassin.

Le programme de leur expédition comporte l'exploration du fameux Lob Nor et de la curieuse dépression du Turfan au Nord et prévoit éventuellement le retour à travers le Thibet septentrional et la Chine, par le grand lac Koukou Nor.

Partis d'Angleterre au commencement de Février 1905, MM. Barrett et Huntington se rendirent aux Indes et traversèrent l'Himalaya par la passe du Karakoroum.

De Leh, dans le Kachmir, ils poussèrent une pointe jusqu'au lac Pang-Kong situé à 4,256 mètres d'altitude. M. Huntington émet l'opinion que le bassin long et étroit occupé par ce lac a été formé par l'action érosive des glaces.

De retour à Leh les explorateurs se dirigèrent sur Khotan dans le Turkestan chinois.

Les mois de Juillet, Août et Septembre furent consacrés à l'étude des divers systèmes fluviaux entre Khotan et Keria jusqu'à 100 milles vers l'Est. Tous ces cours d'eau ont été remontés et descendus successivement.

Ce qui frappa surtout les voyageurs, ce fut la ressemblance frappante du bassin du Tarim avec une mer intérieure. Ce bassin, rempli d'eau, serait une véritable Méditerranée. La caractéristique du bassin du Tarim est sa division en cercles concentriques ressemblant à ceux du rivage de l'Océan.

Sur les rives escarpées de cet océan de sable, des massifs de tamaris, hauts de trois à neuf mètres, comme de grandes herbes marines surmontant les falaises, sont battus et submergés par une marée montante de sable. Ces rives présentent des traces évidentes d'une activité volcanique qu'on ne croit pas devoir faire remonter plus loin que la première partie de l'époque glaciaire.

Ensuite M. Huntington a exploré les ruines de la région du Dandau Uilik et le système fluvial qui semble avoir autrefois fourni l'eau à cette région. Les ruines sont plus considérables qu'on ne le croyait d'abord. Trois nouveaux centres furent découverts. Rawak, le plus ancien et le plus avancé dans le désert fut un important centre agricole. Ces ruines se trouvent situées le long des lits que devaient suivre les cours d'eau qui existent encore au Sud du désert, mais ne peuvent plus rouler assez d'eau pour pénétrer plus avant. Comme ces ruines, par exemple celles que l'on rencontre le long du tracé de l'un de ces cours d'eau, le Dumuka, sont d'autant plus anciennes qu'elles sont plus avancées dans le désert, il faut en

conclure que ces agglomérations ont été successivement abandonnées au cours d'une période d'années de sécheresse croissante. Le soin avec lequel tout objet de valeur intrinsèque fut emporté de ces villages, démontre bien qu'ils ne furent pas désertés par suite des infortunes de la guerre ou autres calamités, mais bien par suite de la disette d'eau.

La grande quantité de broussailles et d'herbes desséchées au voisinage des ruines témoigne également d'un dessèchement progressif.

Au début d'Octobre M. Huntington se proposait de poursuivre sa route vers la région du Lob Nor comptant visiter Turfan au printemps. M. Barrett avait l'intention de rester sur la bordure Sud du bassin du Tarim.

AFRIQUE.

Au Soudan égyptien. — La ligne de Berber à Souakim a été inaugurée le 27 Janvier dernier. La ligne nouvelle part du voisinage de Souakim sur la mer Rouge, traverse la province de même nom et rejoint pour la suivre jusqu'au Nil la rivière Atbara à 40 kilomètres environ de son confluent avec ce fleuve. Enfin cette ligne fait sa jonction avec celle du Caire à Khartoum à 1 kilomètre au Sud de ce confluent prés de Berber. La longueur totale de la voie est de 332 milles anglais. (environ 534 kilomètres). Elle aura coûté 53 millions de francs. La construction de pareille ligne sous un climat tel que celui du Soudan est toujours un fait remarquable.

La date du 27 Janvier a été choisie à dessein pour cette cérémonie d'inauguration par laquelle s'affirme à nouveau au Soudan la puissance britannique. Il y avait 20 ans jour pour jour que dans Khartoum emporté d'assaut, Gordon succomba sous les coups des Derviches. Les Anglais avaient dû abandonner le Soudan à la suite de cette défaite et malgré la mort du Mahdi survenue peu après, ils n'en durent pas moins continuer leur mouvement de retraite vers le Nord, disputant le terrain pied à pied jusqu'en Juillet 1889.

A partir de ce moment, les Anglais reprirent l'avantage et en 1900 le Soudan était reconquis entièrement. Rien ne les empêcha plus de le réorganiser. D'après le dernier rapport de Lord Cromer, la population du Soudan égyptien se monte à environ deux millions d'habitants. Les finances sont en léger déficit, mais l'importance des travaux entrepris permet de considérer sans inquiétude cette situation.

La nouvelle ligne assure aux produits du Soudan un débouché direct et mettra en communication avec la mer Rouge les riches provinces de Dongola, après l'achèvement de la ligne de Kareima à Abu-Hamed

Elle présente enfin une incontestable valeur stratégique en permettant à l'Angleterre d'amener en Égypte les troupes de l'Inde plus vite et plus sûrement que par le canal de Suez.

D'autres lignes sont en projet pour étendre le chemin de fer sur la rive gauche du Nil et offrir de cette façon un débouché à la région du Kordofan.

L'achèvement de tous ces travaux donnera à la nouvelle voie une importance considérable En prévision du grand trafic qui s'y fera, son terminus maritime a été reporté effectivement à Port-Soudan (autrefois Cheikh-Bargout) près de Souakim.

Souakim comme port était déjà insuffisant, et d'accès fort difficile. Il n'en sera pas de même avec Port-Soudan, qui commandera toute la mer Rouge et sera le débouché de tout le commerce du Soudan et de l'Afrique centrale. Dans quelques années, Port-Soudan sera une ville maritime de premier ordre.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Le commerce extérieur de la France en 1905. — Nos transactions extérieures ont atteint, au commerce spécial, en 1905, l'énorme total de 9,435 millions de francs, en augmentation de 482 millions ou de 5,38 % sur les chiffres définitifs de 1904, qui se montaient à 8,953 millions. En comparant les deux années extrêmes de la dernière période décennale, nous nous trouvons en présence d'une plus-value de 2,236 millions ou de 32 %. De tels résultats sont pour surprendre la plupart de nos concitoyens, qui entendent proclamer sur tous les tons notre déchéance économique !

Sans doute, nous ne détenons pas le record de la progression dans le commerce mondial mais, néanmoins, nous faisons encore fort bonne figure par comparaison avec les pays dont l'expansion a été particulièrement remarquable durant les dix dernières années. Certains de nos concurrents nous dépassent en initiative, le fait est incontestable. Mais si nous luttons à armes inégales, nos progrès doivent nous inspirer d'autant plus de confiance pour l'avenir et encourager nos négociants à marcher résolument de l'avant, à redoubler d'efforts sur les marchés de concurrence, à porter leur activité sur le terrain neuf de notre immense domaine colonial qui leur offre d'incalculables débouchés.

IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS RÉUNIES.

Valeurs exprimées en millions et en centaines de mille francs

Années.	Importations.	Exportations.	Totaux.
1896	3.798.6	3.400.9	7.199.5
1897	3.956.0	3.598.0	7 554.0
1898	4.472.5	3.510.9	7.983.4
1899	4.518.3	4.152.6	8.670.9
1900	4.697.8	4.108.7	8.806.5
1901	4 369.2	4.012.9	8.382.1
1902	4.394.0	4.252.2	8.646.2
1903	4.801.2	4.252.2	9.053.4
1904	4.502.3	4.451.0	8.953.3
1905	4.673.9	4.761.7	9.435.6

Les caractéristiques économiques de l'année écoulée sont, d'une part, le reprise de nos achats des matières nécessaires à nos industries et, d'autre part, le développement de nos ventes d'objets fabriqués. On doit relever aussi avec satisfaction l'accroissement de nos exportations d'objets d'alimentation, tandis que nous avons restreint nos achats de même nature ; nous n'avons en réalité payé à l'étranger que 22 millions pour notre alimentation. Enfin, la balance du commerce est en notre faveur, puisque la valeur des exportations totales surpasse de 88 millions celle des importations ; le fait est assez rare pour qu'on le remarque.

. . . .

Le mouvement des ports français a compté 46,525 navires chargés jaugeant 37,921,428 tonneaux. Comparativement à 1904, il y a augmentation de 227 navires et de 3,695,221 tonneaux, dont 1,495,000 tonneaux sous pavillon national ; l'accroissement du tonnage se répartit à peu près également entre l'entrée et la sortie.

. . . .

Le mouvement des métaux précieux, qui n'est pas compté dans les chiffres que nous venons d'analyser mérite de retenir tout particulièrement l'attention. Les importations d'or et d'argent représentent une valeur totale de 879 millions, tandis que les exportations correspondantes ne sont pas supérieures à 243 millions. En 1904, les entrées avaient été de 755 millions et demi, contre 441 millions et demi seulement en 1903 ; quant aux sorties, elles ne varient guère : elles ont monté à 234 millions et demi en 1904 et à 238 millions en 1903. Rien que pour ces trois années, nos importations totales se sont donc élevées à 2 milliards 76 millions, alors que les exportations correspondantes n'ont été que de 715 millions et demi.

Notre stock de métaux précieux se serait ainsi accru de 1 milliard 360 millions et demi pendant cette période triennale. L'or domine de beaucoup. L'année dernière, nous en avons reçu pour 778 millions, au lieu de 659 millions en 1904 et de 314 millions en 1903. Nous en avons exporté seulement pour 131 millions et demi en 1905, pour 125 millions en 1904, pour 130 millions en 1903. De sorte que nos approvisionnements en or ont grossi en définitive de 1 milliard 364 millions et demi, soit 4 millions de plus que le montant accusé pour l'ensemble des métaux précieux, notre stock d'argent ayant légèrement diminué.

. . . .

Émile Galland *(Dépêche Coloniale).*

Commerce extérieur de la France en Janvier 1906. — Le tableau suivant emprunté aux documents statistiques récemment publiés par l'administration des Douanes, montre que la progression de nos échanges avec l'étranger continue d'une manière favorable.

	Janvier 1906	Différences entre 1905 et 1906
IMPORTATIONS :		
Objets d'alimentation	63.283.000	+ 4.868.000
Matières nécessaires à l'industrie	324.683.000	+ 62.466.000
Objets fabriqués	59.188.000	— 208.000
Totaux	447.154.000	+ 67.126.000
EXPORTATIONS :		
Objets d'alimentation	45.366.000	+ 8.416.000
Matières nécessaires à l'industrie	95.068.000	+ 4.057.000
Objets fabriqués	171.096.000	+ 22.216.000
Colis postaux	32.997.000	+ 5.773.000
Totaux	344.527.000	+ 40.462.000

EUROPE.

Roumanie. — Bilan de l'année 1905. — Au point de vue économique, l'année 1905 a été pour la Roumanie une des plus favorables.

Quoique la production du maïs ait été inférieure à la moyenne des autres années, celle du blé, déterminatrice de l'afflux de l'or dans le pays, a été de 36 millions d'hectolitres, soit le double de la production de l'année 1904.

La place Roumaine s'est ressentie de cet appoint et comme premier indice, nous

voyons le stock métallique de la Banque Nationale de Roumanie, atteindre le plus haut chiffre depuis sa création, tandis que le taux de l'escompte demeure facilement et invariablement à 5 %.

La même aisance se manifeste dans le crédit de l'État, des Institutions financières et des Sociétés d'assurances.

Le tableau suivant montre le progrès de ces valeurs :

	COURS.			
	31 Déc. 1904		31 Déc. 1905	
Rente de l'État 5 %	100 fr.	»	103 fr.	50
» » 4 %	88	»	92	50
Crédit districtuel, obl. 5 %	98	50	102	3/8
Crédit Rural, obl. 5 %	100	»	102	50
» » obl. 4 %	92	»	96	50
Crédit Urbain Bucarest, obl. 5 %.	91	3/4	98	3/8
Banque Nationale	3.530	»	4.150	»
» Agricole	277	»	482	»
» d'Escompte	113	»	200	»
Société d'Assurance Nationale	488	»	930	»
» » Dacia	467	»	755	«

Les autres établissements analogues de moindre importance ont aussi des avances notables.

L'afflux de l'or et l'affermissement de la place font d'un autre côté baisser l'intérêt de l'argent ; cela facilitera l'installation de nouvelles entreprises industrielles ou commerciales, encouragées d'ailleurs par l'application du nouveau tarif douanier voté en 1905. — La sage protection qu'il édicte attirera vers le travail national l'initiative privée et le capital.

Le pétrole Roumain, dont j'ai eu l'occasion de parler dans un des précédents Bulletins, prend en 1905 une grande avance sur les années dernières, en atteignant la production de *15,000 wagons*. A cause des événements tragiques de Russie, le pétrole Roumain est recherché de plus en plus et cela de telle facon, que son prix a augmenté sensiblement.

En examinant la situation économique du pays à la fin de 1905, nous pouvons soutenir sans contradiction que les effets de la crise de 1899 ont été *complètement réparés ;* les terres, ainsi que les bâtisses, ayant depuis considérablement augmenté de valeur.

Enfin, l'accroissement des revenus de l'État continue progressivement et parallèlement à l'augmentation de la richesse du pays.

En effet, depuis la crise de 1899, le budget du pays se solde régulièrement par des excédents importants.

Ceux de ces quatre dernières années ont dépassé 90 millions de francs, de sorte que la confiance accordée par le public de l'Europe aux papiers Roumains, n'est que pleinement justifiée. Le pays n'ayant plus emprunté à l'étranger depuis la crise, ces excédents sont réels, étant tirés des sources nationales mêmes.

Nous pouvons en conséquence, prévoir pour la Roumanie un bel avenir.

C.-A. Berindei,
Membre correspondant de la Société de Géographie de Lille.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE PRÉSIDENT,
Ernest NICOLLE.

Lille Imp. L. Danel

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Jeudi 23 Mars 1905.

L'ACCORD NÉCESSAIRE DES BLANCS ET DES NOIRS EN AFRIQUE

Par M. le Commandant Benito SYLVAIN,

de la Marine haïtienne,
Docteur en Droit de la Faculté de Paris,
Envoyé extraordinaire de S. E. le Président de la République d'Haïti
près de S. M. l'Empereur d'Éthiopie.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Ce serait méconnaître l'extrême complexité des choses humaines que de croire que la justesse d'une cause suffise toujours à la faire triompher.

Il faut que des hommes de cœur et des apôtres fervents s'y dévouent sans compter. Tel est le cas de Monsieur le Commandant Benito Sylvain qui se fait le défenseur de la race noire, cette race si méprisée et si méconnue.

Suivant lui, une rénovation du système colonial s'impose dans l'intérêt même des deux races. L'avenir des colonies en dépend. Sans oublier tout ce que le continent noir doit à l'action du génie européen, il est juste de défendre la cause des noirs contre les agissements néfastes des blancs.

L'expansion coloniale doit se faire dans un esprit de conciliation. Les colonies n'en seront que plus stables et pourront alors produire tout ce qu'on peut en espérer. L'utilité des colonies est incontestable, c'est même une question de vie ou de mort pour les nations européennes. Prenons garde cependant, nous pourrions perdre ces colonies ou voir leur développement s'arrêter par suite de notre inconscience.

Dans une colonie, il n'y a pas que la terre à considérer, il faut aussi tenir compte des indigènes, élément actif, souvent hostile, mais dont le concours peut devenir des plus utiles. Faute d'avoir compris cet élément important, les Européens ont vu souvent leur situation compromise.

Christophe Colomb, en découvrant l'Amérique en 1492, comprenait admirablement bien la mission qui incombait au monde civilisé.

A sa suite, les conquérants européens, excités par la soif de l'or, se ruèrent inconscients sur le continent américain et sous l'égide de la même bannière que celle portée par Christophe Colomb se livrèrent aux pires atrocités et traitèrent les indigènes comme des chiens. Il faut avoir eu faim, avoir eu froid et avoir souffert pour en parler savamment. L'esclavage est un crime de lèse-humanité, crime qui doit provoquer toute notre horreur.

L'Europe enfin le comprit. En 1833, fut promulguée en Angleterre la loi contre l'esclavage, à titre d'essai d'abord ; mais les résultats en furent si heureux qu'en 1838 la loi devint définitive. Sous tous les rapports, disait un Anglais, on ne peut que se féliciter des heureuses conséquences de la loi. Ce fut un succès complet.

Comment se fait-il hélas qu'on en vint à douter de ce qui paraissait si évident alors ? Depuis 35 ans une violente réaction s'est faite et ce retour vers l'ancien état des choses incombe à l'Angleterre et à l'Allemagne.

En 1861, le *Times* déclarait qu'en abolissant l'esclavage on était allé trop vite et qu'après réflexion il fallait reconnaître l'erreur commise.

On en revint aux procédés d'extermination et d'intoxication de la race noire et l'exemple de l'Angleterre fut suivi et même dépassé par l'Allemagne arrivée la dernière à la curée.

Bismark ne veut pas coloniser *à la française ;* l'œuvre néfaste commence et le « *Deutsch Rundschau* » en vint à révéler des scènes d'atrocité pires que celles relatées par Fenimore Cooper.

Le major Boscha ne voit dans le nègre qu'une bête à dompter et dit qu'il n'y a rien à en tirer autrement, qu'on a eu tort d'abolir l'esclavage, etc.... Passons, il y a des ignominies de pensée qui ne doivent pas être relevées !

Il était réservé à Stanley, dit Gustave Fritsch, d'ouvrir une marche sanglante. La brutalité des blancs émut tous les philanthropes. Tuer le nègre était devenu un véritable sport.

Ne perdons pas de vue que toute action amène une réaction tôt ou tard. L'indigène opprimé finit par se révolter et la répression amène malheureusement une nouvelle effusion de sang. Espérons que dans un temps prochain le monde civilisé n'aura plus à rougir de pareils faits.

Parmi les détracteurs de la race noire, citons encore le philosophe Kant et l'Anglais David Hume. Tous deux considèrent le nègre comme une brute inconsciente et incapable.

Quelle affirmation téméraire de la part de ces hommes ! Hume était cependant le contemporain du nègre Hannibal, si renommé en Russie et dont le petit-fils n'est autre que le grand poète russe Pouschkine. Kant n'a pas été certes sans entendre parler de Toussaint Louverture, dont Napoléon a dit qu'il était un des hommes les plus extraordinaires de son temps. Tous deux ont aussi connu un nègre de Guinée qui parla plusieurs langues européennes et professa dans de grandes Universités. Ils connurent aussi Hilaire Geoffroy, le plus grand génie de l'Ile-de-France.

C'est de la mauvaise foi. C'est avec de tels principes que l'Angleterre et l'Allemagne ont fait de leurs colonies d'exploitation de vastes géhennes.

En vue d'établir l'accord si désirable des blancs et des noirs, relevons un par un les préjugés enracinés chez les premiers à l'égard des seconds.

I. — Le nègre, dit-on, par ses vices et ses défauts, se dévoile comme un être réellement inférieur.

Cette opinion est professée par certains Américains, mais, les Européens n'ont-ils pas aussi leurs tares ?

Faut-il asservir une race, parce qu'elle a ses défauts ? A ce compte, bien des Européens seraient mûrs pour la servitude !

L'infériorité des nègres est plutôt une conséquence de la servitude que la cause qui rend celle-ci nécessaire. Qu'on lise « Mes Années d'esclavage » et l'on verra combien déprimante est sur le corps et l'esprit l'action prolongée de l'asservissement. L'auteur, bien qu'émancipé à 28 ans, devint une célébrité de son temps, mais jusqu'où serait-il allé, s'il n'avait pas été si longtemps en esclavage !

II. — D'après la tradition biblique, dira-t-on, Noé a maudit Cham. Il est reconnu maintenant que cette malédiction s'adressait à Chanaan. C'est à tort qu'on fait descendre les nègres de Cham. Et encore, si malédiction il y eut, pourquoi n'aurait-elle pas été levée par la rédemption ?

Au Congrès antiesclavagiste de Bruxelles, on ne mit point en doute que cette malédiction ne fut levée. On fit même remarquer que c'est un nègre, Simon le Cyrénéen, qui eut l'honneur d'aider le Christ sur la voie douloureuse.

III. — Autre cliché maintenant. Voici un argument d'autant plus perfide qu'il a l'air tout à fait bénin : Les nègres sont de grands enfants et ont besoin de tutelle.

Mais on peut en dire autant des blancs. Les ouvriers chez nous ont besoin de tutelle. Il a fallu légiférer contre leur imprévoyance ou leur imprudence.

Les soldats ont besoin d'être dirigés. Les chefs en savent quelque chose. Dans tous les pays, on considère les soldats comme de vrais bambins, des bébés portant la moustache.

Les paysans ne vivent-ils pas dans une enfance perpétuelle ? Les représentants du peuple ne se conduisent-ils pas quelquefois comme des enfants ? Les femmes sont-elles plus sérieuses ? Ce sont des enfants souvent. Pour se défendre, elles répondraient peut-être qu'elles mènent leur mari par le bout du nez.

Du reste La Bruyère a dit : Les enfants sont paresseux, menteurs, changeants.... ils aiment à faire le mal pour le mal...., ils sont déjà des hommes.

Il n'y a donc pas que les nègres qui soient de grands enfants.

Si les nègres sont de grands enfants, ils n'en seront après tout que plus faciles à dresser. Il n'est pas d'exemple qu'une tentative de ce genre ait été sans résultat.

Les indigènes d'Afrique sont d'une bonne nature. Mungo Park a vu vers le Congo des nègres sachant faire de la poudre, confectionnant des poteries, tannant les peaux d'animaux. Ils savaient teindre, exploitaient des mines de fer, s'en faisaient des armes et des ustensiles, travaillaient l'or dont ils confectionnaient de beaux bijoux.

En Guinée, des nègres étaient admirablement gouvernés par une femme. — D'autres connaissent parfaitement les étoiles. — Beaucoup sont reconnus hospitaliers et généreux. Les Aissaouas trempent l'acier mieux qu'on ne le fait en France ou en Angleterre. Leurs limes sont inimitables.

Des nègres sont donc loin d'être barbares — d'aucuns sont aussi avancés que les paysans en Europe. A l'Ouest du Sénégal, il y a plus de nègres sachant lire et écrire que dans les campagnes d'Europe.

Ils ont des qualités et des défauts, tout comme les blancs.

L'exploitation des colonies anglaises et allemandes est une spéculation mal conduite. On y a calomnié les nègres pour se donner le droit de les asservir. En cette occasion, Anglais et Allemands ont été en somme juges et bourreaux.

Ils ne doivent pas s'étonner de la faillite de leur méthode !

De ces prétendus colonisateurs, les uns veulent pressurer à merci les indigènes sans aucune espèce de compensation et élèvent leurs préjugés contre les hommes de couleur à la hauteur d'un principe. Les autres admettent bien une certaine compensation et estiment le peu de bienfaits qu'ils apportent comme une rémunération suffisante.

Pour bien coloniser, il faut civiliser, vouloir le bien des races que l'on domine et surtout le leur faire voir. Quand on se sera montré plus juste et plus humain, la confiance viendra d'elle-même.

Les missionnaires comprennent admirablement le rôle dévolu au monde civilisé, ils sont les vrais pionniers de la civilisation ; mais leur action n'est pas soutenue. Les nègres instruits et façonnés par eux sont souvent tenus à l'écart dans les colonies. Il semble qu'ils ne peuvent occuper que des emplois subalternes, parce qu'ils ont la peau plus ou moins bronzée et les cheveux crépus.

Ce n'est pas que la domesticité soit un état déshonorant. Dans toutes les races se trouvent des gens qui préfèrent servir les autres. Mais il

ne faut pas perdre de vue que d'autres aiment mieux n'avoir que la peau et les os que de courber l'échine.

Quand une race a produit des hommes tels que Toussaint Louverture, Hannibal aïeul de Pouschkine, Hilaire Geoffroy, Gerville Réache, Booker Washington et nombre d'Américains renommés, l'empereur Ménélik, Fobert, Louis Janvier, les trois Dumas, Louis Doré, etc...., tous hommes de grande envergure, doit-elle borner son horizon à la domesticité ? Certes, non.

Des généraux ont reconnu dans bien d'autres nègres des aptitudes exceptionnelles. Un petit prodige noir a récemment provoqué l'admiration. Quand il entra au Lycée, il n'eut pu prétendre qu'au prix de gymnastique. Il avait la souplesse de corps et l'habileté d'un singe, cela semblait être son principal mérite. Deux ans après, il remportait 5 premiers prix, 4 deuxièmes prix et 3 accessits. Ce petit prodige était le petit-fils de Béhanzin, dépeint comme la personnification de la brute féroce et sanguinaire. Deux ans seulement avaient suffi à la progéniture de ce monstre pour dépasser de loin les fils des colons européens.

Enfin il y eut parmi les papes un homme éminent, le pape Victor, Africain de race, qui fut jugé digne de la béatification.

Ce fait qu'un homme de couleur ait pu parvenir à ce poste privilégié est un argument d'une grande portée sociologique.

Il faut donc mettre un terme à la politique d'exploitation. Celle-ci, lucrative dans les premiers temps, ne peut que devenir dangereuse. Il faut de toute nécessité lui opposer une politique généreuse et féconde. La seule excuse du droit que s'arrogent les Européens est dans l'accomplissement du devoir qu'il implique. Il faut savoir faire concilier les principes et les intérêts. Faute de cela, les colonies se débattent dans des convulsions périodiques, nées d'un malentendu entre les deux races. L'une demande une émancipation progressive et l'autre veut imposer un asservissement perpétuel.

La tyrannie tôt ou tard enfante la révolte. Vingt générations se sont tues peut-être, mais un jour vient où ces noirs méconnus reconnaissent que la force de leurs oppresseurs ne provient que de leur faiblesse et la catastrophe se produit.

Témoins, les révolutions sanglantes de St-Domingue et de Cuba qui ont été terribles pour la race blanche.

Sans doute pareilles choses n'arrivent pas tous les jours, mais les soulèvements partiels ne sont que trop fréquents.

L'Europe convoite l'Afrique comme autrefois le Nouveau Monde. Mais, cette fois, l'Afrique se défend. Que de héros ont déjà succombé ! Que de soldats sont tombés sur le sol africain ! Et ce n'est qu'un petit commencement, si l'Europe, qui s'est partagé cette partie du monde sans tenir compte de son peuple, ne comprend pas tout l'intérêt qu'elle a à respecter l'état de choses actuel.

Si l'on adopte les mêmes procédés, l'on éprouvera les mêmes revers. Toute conquête amène la revanche et la catastrophe suit de près.

Au point de vue économique, la politique d'exploitation est aussi irrationnelle.

Aux pays neufs, il faut des idées nouvelles. Il faut généraliser l'enseignement, prêcher d'exemples. L'idée de transporter en Afrique un certain nombre de noirs d'Amérique qui, comme contremaîtres, formeraient leurs frères africains est excellente. L'Allemagne l'a eue et la cache soigneusement.

Nous ne voulons pas que les indigènes fassent de la politique, diront quelques protestataires. Prenez garde, qu'ils n'en fassent contre vous ! C'est leur droit. Le contrôle en sera difficile, mais ici il est encore temps de façonner l'indigène et plus on le formera, plus longtemps cela durera.

La prospérité des colonies est liée au traitement équitable et humain des noirs qui ne sont pas corvéables à merci.

Ce sont des aides certains que le colon n'a qu'à diriger au lieu de les contrecarrer.

L'indigène traité comme auxiliaire indispensable du colon sera enfin heureux et fier de travailler corps et âme en vue d'un but qu'il comprendra et l'œuvre humanitaire sera accomplie. C'est une affaire de longue haleine ! Quimporte ! Bien préparée, elle aboutira heureusement et la France en bénéficiera dans une large mesure.

II.

Séance du Jeudi 12 Octobre 1905.

LE JURA CENTRAL

SES MULTIPLES ASPECTS GÉOGRAPHIQUES
PRODUITS NATURELS ET INDUSTRIELS. — TOURISME ET VILLÉGIATURE

Par M. l'Abbé PERRON,
Curé de Pont-de-Poitte (Jura).

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. l'Abbé Perron, Curé de Pont-de-Poitte (Jura), membre du Syndicat d'initiative du Jura et du Touring-Club de France, a repris le thème développé avec tant de succès, le 23 Décembre 1904, par M. Raoul Blanchard.



PORTRAIT DE M. L'ABBÉ PERRON.
(Photographie L. Demay, à Lons-le-Saulnier).

Toutefois afin d'éviter des redites pénibles, M. l'Abbé Perron s'est efforcé d'introduire des variations dans la manière de présenter le sujet. Au lieu d'embrasser, comme l'avait fait M. Blanchard, la chaîne entière du Jura, le nouveau conférencier a laissé de côté les extrémités du massif jurassien ; il s'est contenté de nous servir la tranche centrale, la plus large, la plus caractéristique, celle qui forme précisément le département du Jura.

Il l'a fouillée avec minutie, dans tous les coins et recoins, sous les

aspects les plus variés, signalant les particularités et les curiosités les plus saillantes dont ce pays foisonne. Pour éclairer d'un bon jour son travail, M. Blanchard s'était servi d'environ 80 vues de projection. M. Perron, lui, en produisit environ 300 des plus parlantes et des plus typiques. Dès lors, le sujet parut être une nouveauté. Il le fut pour cet autre motif que le conférencier insista particulièrement, à titre de membre du Syndicat et du Touring-Club, sur la question encore jeune de l'*Industrie du Voyage* par le *Tourisme et la Villégiature*.

Aussi bien, c'est sous ce point de vue très attachant d'ailleurs, que nous nous sommes appliqués davantage à rédiger notre compte rendu analytique, en regrettant toutefois d'avoir été forcément trop concis.

M. l'Abbé Perron a pleinement réalisé l'idée si bien exprimée par M. Ballif, Président du Touring-Club de France, le 8 Décembre 1904, à la Sorbonne, et celle de M. le Président de la République à propos de l'Industrie du voyage en France. M. Loubet a en effet, dans cette même circonstance, déclaré que cette nouvelle industrie constituait actuellement « une œuvre éminemment patriotique et que faire connaître la France aux Français et y attirer les étrangers était un véritable et fructueux apostolat..... »

M. l'Abbé Perron nous a parlé du Jura avec un talent tout particulier, en homme qui aime son pays et veut convaincre ses auditeurs. Le Jura mérite à tous égards de fixer le choix des touristes et des villégiateurs.

Le département du Jura peut être divisé en trois parties bien distinctes : la *Plaine*, la *Côte* et la *Montagne*. Chacune de ces parties, sillonnées en tous sens de voies ferrées et d'admirables routes, a son cachet particulier, des mœurs, des coutumes, des produits, des industries très caractérisés.

La Plaine (altitude de 200 à 270), appelée ainsi par opposition à la montagne, n'est pas comme on pourrait le croire, un pays plat. — La Plaine renferme 4 régions.

Au Nord : des collines (350 m.) couvertes de petits vignobles, couronnées de bois. La plus importante, celle de la Serre, se compose d'une terrain granitique, l'unique spécimen du Jura et des pays circonvoisins. On y trouve des minerais, du sable aurifère ; non loin les Forges importantes de Fraisans (1,200 ouvriers).

A l'Est : un plateau de plus de 20,000 hectares, entre les délicieuses vallées inférieures du Doubs et de la Loue, connu sous le nom de forêt

de Chaux, une des plus importantes de France. On y trouve un village et une verrerie considérable uniquement chauffée au bois et fabriquant des bouteilles recherchées pour le vin mousseux du Jura. Grand commerce de bois dans cette région.

Au Sud-Ouest et à l'Est : le *Finage* ou grenier du pays. Le Finage se trouve formé par les terrains d'alluvions très plats et vastes qu'arrosent les puissantes rivières du Doubs, de la Loue et d'autres moins importantes.

Le Finage produit une très grande variété de céréales. On y rencontre une race de petits chevaux très vigoureux, dite race de Tavaul.

Enfin au Sud extrême, un coin de la *Bresse*, remarquable par ses petits sillons admirablement cultivés, et fertilisés par les cendres de bois. Les pièces de terre sont généralement entourées de haies épaisses remplies d'aulnes, de peupliers, de saules. De nombreux étangs avoisinant bois ou bosquets donnent au pays un aspect particulier. Ils fournissent une quantité de poissons, surtout des carpes et du gibier d'eau. L'industrie principale des Bressans c'est l'élevage de « gentils gorets » et de volailles justement recherchées. C'est dans cette partie de la Plaine que l'on trouve des coutumes, des types, des costumes non moins originaux que ceux de la Bretagne.

Dôle est l'unique ville de la Plaine, comme aussi la ville la plus peuplée du Jura (15,000 hab.). C'est l'ancienne capitale de la Franche-



LE PONT DE LA CHARITÉ SUR LE CANAL, A DÔLE.

Comté ; elle possède plusieurs antiquités, de vieux hôtels ; se moder-

nise continuellement ; devient un centre très actif d'affaires, d'industries nouvelles ; fort pittoresquement située sur les bords du Doubs, du canal du Rhône au Rhin, près de la forêt de Chaux ; se glorifie d'avoir donné le jour à l'immortel Pasteur : se trouve sur la grande route de Paris à Genève, sur la ligne Paris-Lyon-Pontarlier, la Suisse, au seuil du Jura, au pied d'une montagne célèbre, le *Mont Roland*, le premier joli site du pays, d'où l'on découvre un panorama immense dans toutes les directions, mais particulièrement intéressant du côté du massif jurassien et des Alpes. Dôle et ses environs méritent une visite.

La MONTAGNE se divise en petite, moyenne et haute montagne, avec des plateaux d'altitude croissante, 550 — 900 — 1,300 et des sommets de 1,500, 1,600, 1,700.

Le Jura montagneux se présente donc dans son ensemble comme les marches d'un gigantesque escalier. C'est ainsi qu'il est vu du Mont Roland dont nous avons parlé plus haut.

Nous réservons pour la fin la visite transversale de ces trois plateaux séparés par les rivières de l'Ain et de la Bienne coulant dans de profondes découpures.

La CÔTE est le rebord ou versant occidental du premier plateau. Elle est tapissée de vignes et parsemée de petites villes et de forts villages. u Nord au Sud, Salins, Arbois, Poligny, Voiteur, Lons-le-Saunier, Cousance, St-Amour, se trouvent toutes à la sortie de vallées d'érosion qui pénètrent dans le premier plateau. Souvent ces vallées se terminent en hémicycles analogues aux cirques pyrénéens d'où sourdent d'abondantes rivières, telles que la Furieuse, la Cuisance, l'Orain, la Seille et la Vallière, etc. Toute la Côte repose sur un immense banc de sel.

Salins, comme son nom l'indique, possède des salines importantes, intéressantes à visiter, et de vastes scieries. Ses vignes produisent un vin renommé. Dans la bonne saison, de nombreux baigneurs fréquentent son établissement thermal. Les eaux de Salins sont plus riches, plus efficaces et mieux supportées que les eaux similaires d'Allemagne, trop vantées. L'air de Salins est d'une rare pureté, grâce à la proximité des montagnes couvertes de sapinières. La belle source du Lizon, affluent de la Loue, est dans le voisinage de Salins.

Arbois (4,240 h.), agréablement située sur la Cuisance. La devise d'Arbois est « au bon air, à la bonne eau, au bon vin ». Arbois doit

surtout sa célébrité à ses vins capiteux, de natures et de poulsards, ceux du reste que préférait Henri IV. Excellent mousseux.

Poligny (4,000 h.), pittoresquement située au débouché du creux de Vaux. Salines soudières, école nationale de laiterie. Vignoble également renommé.

Voiteur, sur la Seille, joli bourg situé à la sortie du val de Baume, le plus beau de la Côte, et dominé par le promontoire à pic et élevé de Château-Châlon, couronné de vieilles ruines. Les vignobles de Château-Chalon sont les plus renommés de la région avec ceux de l'Étoile, près de Lons-le-Saunier.

Lons-le-Saunier, chef-lieu du département (12,500 h.), est une coquette petite ville située sur la Vallière, dans un riant bassin entouré de coteaux couverts de vignes. C'est un centre important de fabrication de vins mousseux. Grâce aux projections, nous assistons à la fabrication et à la manipulation longue et soignée de ces vins mousseux.

Lons-le-Saunier possède naturellement des salines. Il y en a deux dont la plus importante est celle de Montmorot.

L'établissement thermal commence à être connu et est appelé, avec le développement du tourisme, à un brillant avenir. Ses eaux sont les



LA PLACE DE LA LIBERTÉ A LONS-LE SAULNIER.

plus riches en substances salines. On y emploie les eaux naturelles ou les eaux-mères des salines voisines.

Industrie particulière : fabrication de tissus en poil de lapin, tissus les plus variés, les plus fins, les plus chauds quoique très légers, excellents contre les rhumatismes. Comme il faut au préalable épiler les lapins, cette industrie a fait jeter les hauts cris à Madame Séverine et autres membres de la Société protectrice des animaux. Ces protestations ont été inutiles, on continue à utiliser le poil de lapin. De gros et gras lapins ayant subi plusieurs fois déjà l'épilation nous sont montrés en projection, ils ne paraissent pas du tout s'en porter plus mal.

La ville de Lons-le-Saunier est un centre d'excursions, d'où l'on peut rayonner dans tous les sens. C'est le meilleur point de départ pour la traversée des montagnes du Jura.

Le climat y est doux et salubre.

L'Étoile, à 6 kilomètres de Lons-le-Saunier, est célèbre par ses vins blancs et mousseux, comparables aux meilleurs vins de Champagne.

La principale excursion est celle des roches de Baume. Les grottes



LA VALLÉE DE BAUME.

de Baume sont justement célèbres. L'accès en était difficile autrefois. Aujourd'hui un escalier métallique permet d'atteindre la crevasse d'entrée située à *10* mètres de hauteur dans une paroi surplombante. Une puissante cascade jaillit de cette ouverture. La visite des grottes

demande plus d'une heure. La longueur totale atteint près de 2 kilomètres. C'est une succession de salles élevées et très richement décorées. Celle du Catafalque est une pure merveille. On y trouve plusieurs petits lacs, des abîmes, un torrent qu'on nomme le Dard et qui roule ses eaux avec fracas sur un trajet de 300 mètres. La lumière électrique éclaire ces salles fantastiques dont une se trouve à 400 m. de profondeur sous roche.

*
* *

Nous gravissons les plateaux de la Montagne.

La traversée des deux premiers plateaux peut se faire par chemin de fer, de deux façons différentes : 1° de Mouchard près Salins à Morez par Champagnole, St-Laurent et Morbier ; 2° de Lons-le-Saunier à St-Claude par Pont-de-Poitte, Clairvaux, Moirans et St-Lupicin.

Le premier plateau est plutôt austère. Son rebord oriental est boisé et présente une succession de pitons couronnés de donjons démantelés et de châteaux en ruine. Le deuxième plateau est la terre bénie des rivières impétueuses, des cascades, des gorges, des rochers vertigineux et des cluses. De nombreux lacs aux sites enchanteurs et des forêts de sapins aux nuances sombres donnent à ce plateau un charme tout particulier.

Le premier itinéraire proposé passe à Champagnole et s'étend à Morez.

Champagnole sur l'Ain, renommée par ses forges, ses scieries mécaniques et son commerce de gruyère, est une charmante et coquette cité. C'est la station estivale la plus connue des montagnes du Jura, l'étape classique des automobiles de luxe. Champagnole a ses fidèles habitués, qui ont trouvé là leur pays de prédilection et y reviennent régulièrement chaque année.

C'est que Champagnole se recommande par la beauté de son site et les nombreuses excursions que l'on peut faire aux environs.

Le mont Rivel dresse près de la ville sa masse imposante. Les forêts de sapins entourent la ville presque complètement. La région champagnolaise est privilégiée : on y trouve en quelques endroits des cyclamens, fleurs curieuses aux feuilles cordiformes, au parfum discret et

pénétrant et qu'il est très rare de retrouver aussi nombreuses en d'autres contrées. La Liège du Vaudioux est la forêt classique du cyclamen.

De Champagnole, on peut aller visiter la vallée du Syam, oasis de verdure en un chaos de rochers, la cascade de la Billaude dans la gorge sauvage de la Lemme, la cluse de la Langouette, le défilé d'Entreportes, taillé à pic et si bien fermé que quelques francs-tireurs postés sur des rochers arrêtèrent complètement en 1870 un régiment prussien se rendant dans le val de Mièges.

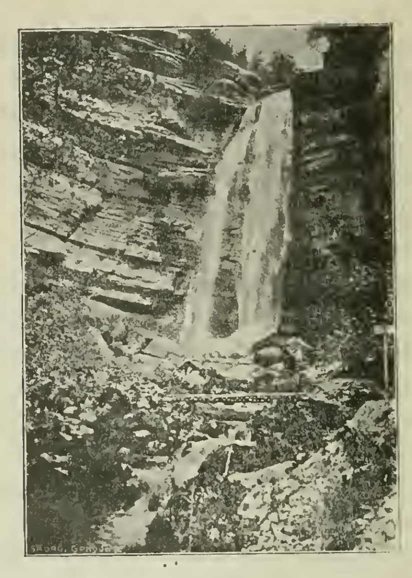
La perte de l'Ain. — L'Ain, après avoir couru longtemps étranglé dans une gorge resserrée et sauté de rochers en rochers finit par disparaître dans un abîme pour reparaître plus loin sous forme de cascade près des forges de Bourg de Sirod. De là on peut pousser une pointe jusqu'au bourg très curieux de Nozeroy, pays du bon miel, du bétail de race suisse, non loin de la Forêt de la Joux, où l'on trouve les plus beaux sapins de l'Europe, d'une hauteur de 40 et même 50 mètres. Près de Nozeroy la source de l'Ain dans un cirque curieux et sauvage. Plusieurs cascades en contre-bas.

Enfin Châtillon, sur la ligne de Champagnole à Lons-le-Saunier, est le point de départ de la fameuse tournée des lacs jurassiens. Cette région des lacs a été appelée la petite Écosse.

D'abord c'est le lac de Châlain, le plus beau et le plus vaste du département. Il se déverse dans l'Ain par un bief spécial. Il faut le considérer depuis la falaise supérieure N.-E. pour contempler sa nappe superbe au reflet vert d'émeraude. Toutes les eaux des lacs et des rivières de la montagne ont cette couleur remarquable. Elles nourrissent aussi d'excellents poissons parmi lesquels dominent la truite dorée, la truite saumonée. Disons aussi en passant que toutes ces eaux constituent d'inépuisables réservoirs de houille blanche utilisée pour la production de toutes sortes de forces motrices et pour la lumière électrique.

Puis en remontant le Hérisson, affluent de l'Ain, on rencontre successivement le lac de Chambly, puis plus loin le lac du Val, un vrai bijou enchassé dans la verdure et, toujours en remontant le Hérisson, on atteint le lac d'Ilay. Tous ces lacs sont à des niveaux différents et le Hérisson présente sur ce parcours des cascades successives et admirables. On y admire la belle cascade du Val (hauteur 55 mètres), cascade d'artistes, unique en son genre, aux gradins successifs, régulièrement sculptés au point de sembler artificiels.

Puis c'est le Saut de la Montagne dans un site étrangement sauvage. Trois autres cascades se succèdent encore : le Gour Bleu, le Saut du



LE GRAND SAUT (COURS DU HÉRISSON).

Moulin et le Saut Girard. Tout cet ensemble fort beau constitue ce que l'on appelle le Niagara jurassien.

Ilay est lui-même un interlaken jurassien. Cinq lacs l'entourent, quatre au Nord et un au Sud. Il faut voir le lac d'Ilay ou de la Motte avec son île, les deux lacs Maclus sombres et sauvages surplombés par le pic du Grand-Bec. Le lac de Narlay est le plus au Nord. Le roi des lacs de cette région est celui de Bonlieu à 2 kilomètres au Sud d'Ilay. C'est le lac des rêveurs, des poètes et des artistes. Il est bordé à l'Est de sapins séculaires qui couvrent les flancs escarpés de la chaîne de Bonlieu. Près du lac les vestiges d'une antique abbaye.

Le chemin de fer de Champagnole à Morez monte sans interruption jusqu'à St-Laurent (905 m.) pour atteindre son point culminant à l'entrée du tunnel de la Savine par 947 mètres. En sortant du tunnel, long de 2,080 m., les trains sont aux portes de Morbier.

Morbier, sur les hauteurs, domine la ville de Morez qui est plongée à 400 m. plus bas dans la profonde coupure de la Bienne. Pour relier ces deux localités si voisines, mais si différentes de niveau, la voie ferrée se met à descendre rapidement, tantôt en souterrain, tantôt

accrochée au flanc de la montagne, tantôt franchissant des ravins et des torrents sur des viaducs toujours contournés. De Champagnole à Morez il n'y a guère que les emplacements des gares qui soient en palier. On compte en tout 9 souterrains et 11 viaducs. La partie de la ligne qui relie Morbier à Morez fait le plus grand honneur à nos ingénieurs, et, par ses lacets resserrés, ses viaducs hardis, ses tunnels en courbe aussi bien que par les surprises du paysage a mérité d'être appelée le Gothard du Jura.

Morez, au confluent de la Bienne et de l'Evalude, est un centre d'industries très important et fort intéressant à visiter. C'est le triomphe de la lunetterie et de la grosse horlogerie, des réveils-matins, etc.

*
* *

La traversée des plateaux du Jura peut se faire encore, avons-nous dit, par voie ferrée de Lons-le-Saunier à St-Claude. Elle mène tout d'abord à Pont-de-Poitte, paroisse de M. l'Abbé Perron, où l'on peut admirer le Saut de la Saisse où l'on voit l'Ain faire une chute formi-



LE SAUT DE LA SAISSE A PONT-DE-POITTE.

dable de 17 mètres à travers des rochers troués, rongés par la violence des eaux. Cette chute rappelle celle du Rhin à Neuhausen. Les corrosions du calcaire en amont de la chute sont des plus curieuses à observer. Le lit rocheux de l'Ain rempli de trous de marmite est sillonné d'autre part d'étroites et profondes crevasses, laissant entre elles des tables de calcaires que l'on peut enjamber successivement quand les eaux moins hautes ne les recouvrent pas.

A partir de Pont-de-Poitte, du fameux saut, la rivière s'encaisse à nouveau, devient extrêmement sinueuse et révèle au touriste qui la descend, les paysages les plus bizarres, tels ceux du Pont de la Pyle, de St-Christophe, de la Chartreuse de Vaucluse, du Saut Mortier, etc.

Pont-de-Poitte, bourg de 1,200 h., possède de belles scieries, de puissants moulins, une tôlerie importante. C'est un futur centre de tourisme et de villégiature à cause de sa situation exceptionnelle et de l'acquisition qui vient d'être faite d'une source dont l'eau, d'après l'analyse, est comparable par sa pureté à celle d'Évian.

La voie ferrée passe ensuite près du lac de Clairvaux, fort joli site, atteint Moirans du Jura, petite ville industrielle. On y fabrique tous les articles de St-Claude. Tous ces pays encore peu connus sont des stations d'un grand avenir pour les cures d'air.

Saint-Claude (10,500 h.) est certainement une des villes les plus pittoresques de la France. Elle est située sur les flancs du Mont Bayard qui la domine, au confluent de deux ravins où coulent les eaux torrentueuses de la Bienne et du Tacon.



PONT SUSPENDU DE SAINT-CLAUDE.

Le cadre qui entoure cette ville est tout simplement merveilleux. Un immense pont suspendu et un viaduc colossal traversent les vallées du Tacon et de la Bienne à une grande hauteur.

La cathédrale possède des stalles finement sculptées et admirables à voir.

L'attrait de St-Claude est son industrie spéciale et multipliée. Les pipes de bruyère, les tabatières, en général tous les articles en bois, en os, en ivoire, les mesures linéaires, sont confectionnés à St-Claude et dans les environs. La lapidairerie compte également un certain nombre d'usines.

St-Claude et Morez sont par suite de leur situation sur la Bienne au pied du troisième plateau qui est la grande montagne. Ce plateau vaste et solennel, gracieux en été, redoutable en hiver, est le pays des près-bois, des troupeaux magnifiques, de l'industrie domestique (lunetterie, horlogerie, lapidairerie), plus importants que dans les autres plateaux, qui constituent, avec les *fruitières* (fromageries) et l'exploitation forestière, la richesse de ce pays, qui ne peut par suite de son rude climat s'enrichir par l'agriculture.

Les excursions à faire sur ces hauteurs ne manquent pas. De St-Claude par exemple, on peut se rendre à la Cascade du Flumen, à la Roche percée et à cent autres endroits équivalents. Mais l'excursion classique est celle faite au col de la Faucille. Ce col est tout d'actualité depuis qu'il est question d'y faire passer le grand central Paris-Dijon, Lons-le-Saunier, Pont-de-Poitte, St-Claude, Genève et Simplon.

Dès que l'on a gravi les dernières hauteurs de l'Est ou si l'on atteint le sommet de la Dôle (1,680 m.) et du Colomby, l'œil subit comme l'éblouissement d'un éclair.

Cent lieues d'Alpes étincelantes et majestueusement dominées par le Mont Blanc, s'offrent tout à coup à l'admiration du voyageur, et à ses pieds scintille le lac qui fait la fortune de Genève. C'est le plus beau spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler et ce n'est pas la Suisse mais le Jura qui fournit l'incomparable observatoire.

Le Jura mérite donc bien à tous égards d'être visité par les touristes. Pourquoi aller porter notre argent à l'étranger, quand nous avons chez nous tout ce qu'il faut pour réjouir nos yeux? Sur le chemin de la Suisse, le Jura devrait retenir au moins un moment tous ceux qui s'y rendent. Les gens du Jura ont eu et ont encore souvent recours aux industries du Nord. Tout récemment Blanc-Misseron lui a fourni les tramways jurassiens; pourquoi le Nord ne ferait-il pas quelque chose à son tour pour faire acte de solidarité avec le Jura?

Rien n'y manque. Le pittoresque s'y rencontre à chaque pas. C'est la véritable région des sapins, où l'air est excellent, tonique et cura-

teur. On y rencontre l'altitude suffisante sur ses plateaux et dans des conditions atmosphériques absolument stables. Ni vents ascendants ou descendants, comme on en trouve sur les cimes élevées, ni des souffles froids venant de glaciers ne viennent les troubler. Les brouillards y sont inconnus.

Cet ensemble de plateaux d'altitude diverse permet de graduer les cures d'air dans le Jura.

Nodier et Pasteur n'ont jamais manqué de passer leurs vacances dans le Jura et de hautes personnalités, M. Marcel Monnier, explorateur, M. Pichon, gouverneur de la Tunisie, M. Étienne Lamy, académicien, sont venus et viennent s'y refaire de leurs fatigues. Déjà plusieurs touristes du Nord ont goûté du Jura. Tout porte à croire qu'ils y reviendront et qu'avec leurs excellents amis ils feront plus ample connaissance d'un pays jusqu'ici trop peu connu et qui, petite patrie dans la grande, a bien quelque droit de l'être sans porter ombrage à la Suisse et à l'Italie.

III.

Séance du Jeudi 16 Novembre 1905.

LE CAIRE PITTORESQUE

MŒURS, COUTUMES ET ASPECTS

Par M. l'Abbé Célestin CHEVALIER,

Ancien Professeur de Philosophie à Alexandrie (Égypte).

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Le *Caire pittoresque* eut un réel succès et comptera parmi les meilleures conférences de la saison. Il nous a été vraiment donné de voir

le Caire tel qu'il est. Par une habile combinaison les projections ordinaires alternaient avec une facilité merveilleuse avec les projections cinématographiques. Des scènes de la vie au Caire admirablement choisies et prises sur le vif ont été ainsi reproduites sous nos yeux. Elles ont donné à cette conférence un attrait tout particulier et ont produit une impression durable.

Il y avait quelque difficulté à prendre ainsi des scènes de la vie musulmane, surtout les scènes religieuses. Le Coran défend les représentations de la figure humaine. Les vues cinématographiques demandent trop de temps pour être prises à l'insu de tout le monde, aussi les opérateurs au début furent souvent empêchés, et même malmenés quelquefois.

Grâce à de multiples autorisations, dûment signées et contresignées par les autorités les plus hautes du pays, toutes les difficultés furent successivement aplanies et c'est ainsi que nous avons pu voir des scènes diverses se dérouler au milieu même des mosquées.

Ces vues constituaient donc des documents authentiques et des plus intéressants.

L'aspect du Caire est éminemment caractéristique. En aucun lieu on ne voit pareil mélange d'éléments occidentaux et orientaux. Tout y est contraste et il en résulte à chaque instant des heurts qui ne sont pas du tout désagréables. Il est difficile de trouver ailleurs, enchevêtrées à ce même degré, la civilisation et la barbarie, et dès la descente du train tout étranger ne manquera pas de s'en apercevoir.

Le Caire a ses tramways comme toute ville qui se respecte. Beaucoup de villes pourraient envier pareille organisation, mais à côté de cela on verra défiler des caravanes de chameaux.

Pour les diriger, les Égyptiens s'adressent à un animal relativement plus intelligent, à un âne qui précède toujours chaque caravane. Une corde relie la tête du premier chameau à la queue de cet étrange chef de file, la tête du deuxième chameau est reliée pareillement à la queue du premier chameau et ainsi de suite.

La réclame a pénétré également jusqu'au Caire. On promènera par exemple un chameau par les rues de la ville et une bande de gamins le précédera annonçant à hauts cris qu'on en vendra la chair le lendemain à raison de seize centimes et demi le kilogramme.

De riches Egyptiens revêtent de belles robes aux plis majestueux. Quelques-uns pour satisfaire aux coutumes européennes ne craignent



UNE RUE DU CAIRE. — TRAMWAY ÉLECTRIQUE ET CHAMEAU.

point de recouvrir cette robe d'un banal pardessus. Beaucoup ont adopté à peu près complètement le costume européen, à part la coiffure qui fait toujours exception. Les Égyptiens ne veulent pas plus changer leur tarbouch que leurs idées.

Si les pauvres ont des masures plus que misérables, les riches ont de véritables hôtels qui ne dépareraient pas nos plus beaux boulevards.

En les regardant l'étranger remarquera cependant quelque chose de bien particulier. Juste au-dessus de la grande porte, il y verra étalé un vulgaire crocodile. Que peut bien faire là cet étrange ornement ? Tout simplement attirer le premier regard des profanes et préserver du mauvais œil la riche habitation.

Le bois ne se vendra pas au stère comme ailleurs. Il se débite au poids sur l'ancienne balance des Pharaons. Les poids sont de simples pierres ou cailloux. Il serait bien nécessaire que l'administration des poids et mesures exerce son contrôle sur ces pesées primitives.

La médecine est en progrès aussi, mais Messieurs les Docteurs donnent leurs consultations sur la rue. Tout s'y fait en règle comme chez nous.

A côté des voitures d'arrosage, il y a le porteur d'eau de jadis. Le Caire a aussi ses fontaines sanitaires. En temps de choléra leur usage était obligatoire, mais les femmes égyptiennes ne manquaient pas de courir au Nil pour y puiser de l'eau en cachette. Sans doute qu'elles trouvaient à cette eau moins claire et plus bourbeuse des qualités plus nourrissantes.

Le Caire a ses voitures de louage rangées en longue file en certains points, mais à côté de cela on verra de longues théories d'ânes. Du reste ce sont des montures très estimées, les touristes ne se font pas faute d'en profiter largement, et les *bourricades* sont un des plaisirs recherchés des Européens.

Ailleurs des automobiles du dernier modèle croiseront l'omnibus arabe surchargé de passagers et de colis traîné péniblement par une malheureuse haridelle.

Enfin, comble de civilisation, le Caire a ses déraillements. Témoin cette locomotive gisant sur le travers de la voie que plus d'un virent entourée de gens de la police. Des pick-pockets, il y en a partout, auraient pu s'emparer de tout le cuivre et de toute la robinetterie de la malheureuse victime.

L'armée égyptienne est très bien disciplinée et notons en passant que ses premiers instructeurs ont été des officiers français. Il faut la voir défiler crânement au son d'une musique compliquée auprès de laquelle la nôtre n'est qu'un jeu.

Les fêtes militaires sont très suivies de toute la population, principalement les tournois (*military tournament*). On y assiste à de multiples exercices : luttes à cheval dans lesquelles chaque cavalier cherche à désarçonner son adversaire, luttes de lances contre baïonnettes entre cavaliers et fantassins (le cavalier a souvent le dessous), courses de batteries Maxim, courses de cavaliers au galop cherchant à saisir au passage des piquets fichés en terre, luttes à la corde entre deux partis de fantassins tirant aux deux extrémités et cherchant à entraîner leurs adversaires, etc.....

Le corps le plus original est celui des cavaliers à chameau, le *Camel corps*.

Ces corps, outre leurs officiers, possèdent chacun un guide dont le rôle est des plus importants. Ils sont affectés en temps de paix au service de la douane. L'Égypte est un ruban vert de largeur relativement faible jeté en travers du désert. Cela lui donne de part et d'autre une frontière très étendue qu'il faut surveiller constamment. Or c'est

dans ces déserts de frontière que le Camel corps fait merveille et c'est alors que son guide a son utilité. Enfant du désert, nomade lui-même,



LE CAMEL CORPS.

il excelle à retrouver les traces du contrebandier et rien qu'à l'inspection des vestiges, des empreintes des pieds et de leur profondeur, il peut dire la direction suivie par ces contrebandiers, la nature et le poids de leurs charges et ce qui est encore plus fort, depuis combien de temps ils sont passés.

Aussi dès que les contrebandiers se voient poursuivis, sachant qu'ils auront le dessous, ils n'hésitent pas à se débarrasser de leurs fardeaux pour prendre la fuite.

Au retour de pareilles expéditions, les chameaux ont la peau tellement pénétrée de sable, qu'ils aspirent à être lavés à fond et ils font alors montre d'une patience admirable. Dans les circonstances ordinaires ils ne sont guère souples et obéissants.

La démarche du chameau est épuisante pour ceux qui n'y sont pas habitués, elle leur brise les reins ; mais les cavaliers du Camel corps y sont accoutumés.

Les soldats égyptiens sont comparables en discipline aux meilleurs soldats européens, mais il y a encore en eux une certaine férocité dont on a eu quelquefois des exemples.

Une vieille coutume non encore abolie, c'est l'emploi des saïs. Ils ont pour mission de précéder au pas de course les équipages des riches égyptiens et des principaux fonctionnaires. Ils sont souvent deux pour cette besogne pénible. Ils étaient en quelque sorte nécessaires autrefois dans les étroites rues du Caire pour écarter la foule et prévenir les accidents. Aujourd'hui que les rues sont plus spacieuses, leur emploi est tout à fait superflu, mais c'est un luxe dont on ne veut se passer.

Bien des choses ont changé au Caire. La religion seule est restée immuable, telle que Mahomet l'avait faite. Il ne serait pas difficile de réveiller le fanatisme musulman.

Les mosquées sont composées de galeries, entourant une grande cour carrée. Des galeries, la plus vaste est toujours celle qui regarde la Mecque. Au milieu de la cour est la fontaine aux ablutions.

Les mosquées servent encore de lieu de repos la nuit ou de sieste pendant le jour. Des écoles s'y tiennent. L'élève musulman doit tout apprendre par cœur et il le fait en donnant à son corps des oscillations



CIMETIÈRE DE KHARKA A QUELQUES PAS DE LA MOSQUÉE ASSIÉGÉE ET PRISE D'ASSAUT PAR LE GÉNÉRAL KLÉBER.

de droite à gauche et d'avant en arrière. Il ne croit pas pouvoir arriver autrement à se pénétrer de la science.

Les mosquées étaient primitivement nues et se sont meublées peu à peu et parfois avec beaucoup de goût. On y verra sur les murs un enchevêtrement tout particulier de lignes droites qui constituent l'art arabe et qui l'a fait dénommer la splendeur de la géométrie.

L'élément le plus poétique de la mosquée est le minaret du haut duquel cinq fois par jour le muezzin lance l'appel à la prière. Cet appel est chanté.

A ce signal les musulmans se préparent aux ablutions. Chacun se munit d'une gargoulette, vase poreux qui sert de carafe rafraîchissante dans les pays chauds et procède à cette opération curieuse en marmottant des prières, telles que : Allah, blanchis ma face et noircis celle de mes ennemis. Puis le riche étend devant lui un tapis, le pauvre son manteau. Alors commence les prostrations nombreuses. Si pénibles que soient les exigences du Coran, les mahométans ne manquent jamais de les accomplir en quelque lieu qu'ils se trouvent. Le musulman n'a pas honte d'affirmer sa religion.

Les enterrements arabes autrefois fort pittoresques commencent à perdre de leur saveur, ils sont néanmoins encore intéressants. En tête du cortège viennent d'abord trois ou quatre chameaux porteurs de caisses à provisions qu'on distribue sur le parcours et au cimetière. Puis on voit une génisse qui doit être immolée sur la tombe, puis successivement les derviches en prière. Des domestiques portant sur des plateaux les bijoux, diamants, tapis ayant appartenu au défunt, d'autres portant des poires remplies d'eau de rose dont ils aspergent les assistants, enfin le cercueil surmonté d'une colonnette supportant la coiffure du défunt.

Pareille colonnette se retrouve sur chaque tombe et la seule inspection de la coiffure qu'elle supporte, peut faire juger de la qualité du personnage enterré.

Les convois pauvres ont des pleureuses qui se lamentent et déchirent leurs habits pour une somme déterminée. C'est une coutume très ancienne d'avant Mahomet qui ne l'admettait pas, la mort étant pour lui une délivrance. Quelquefois aussi aux cérémonies funèbres, on a recours à de vieux aveugles, dont le concours est considéré comme une bénédiction.

Les cimetières sont très fréquentés, surtout les jours de fêtes, où des branches de palmiers sont jetées sur les tombes. Les riches ont de superbes mausolées.

Comme les Égyptiens tiennent à passer de longues heures parmi les

tombeaux, ils y emportent leur nourriture. Pour ceux qui ne veulent pas s'en charger, ils trouveront le nécessaire aux abords des cime-



FAMILLE ARABE SE PRÉPARANT A PASSER LA NUIT PRÈS DE LA TOMBE D'UN DÉFUNT DANS LA VALLÉE DES TOMBEAUX DES KHALIFES.

tières. On va même jusqu'à y passer la nuit dans des tentes apportées à cet effet. De moins riches y viennent avec leurs draps et couvertures. Autour des tombes, on aime aussi à exécuter des danses religieuses. Les sautillements et les balancements se succèdent rapidement pendant cette danse folle et le mouvement va toujours s'accélérant.

Les petites fêtes foraines ont pour théâtre également les cimetières, car la ville se prête peu aux ébats de la foule. Il faut en sortir, mais dès qu'on en sort, on se trouve forcément dans un cimetière. C'est donc là qu'on verra les balançoires à grelots, de minuscules reproductions de la grande roue, des marchands ambulants vendant des fruits au vinaigre, une liqueur à base de réglisse ou même de l'eau simplement.

Ces derniers portent la cruche sur le dos, constamment prête à servir le client. Ils se contentent pour verser de courber l'échine.

Les divertissements sont nombreux et les hommes faits ne sont pas les derniers à en profiter, au contraire.

Nous avons vu ensuite une noce arabe ou plutôt le cortège conduisant la fiancée chez son futur mari. On y voit des musiciens plus bruyants qu'harmonieux, des faiseurs de tours de passe-passe, des portefaix cherchant à se distinguer par la charge qu'ils arrivent à porter, des danseurs et des musiciens à cheval ou à chameau. Ces bêtes sont tapageusement harnachées. Des couleurs bariolées et le clinquant y sont prodigués. Tout cela est criard, mais les rayons d'un soleil ardent fondent les nuances dont l'effet général n'est point désagréable. Plus



CHARMEUR DE SERPENTS.

le cortège approche de la maison du fiancé, plus la décoration des rues

s'accentue. Des oriflammes flottent partout et surmontent la tente voisine de la maison du fiancé. C'est dans cette tente que seront absorbés les milliers de tasses de café offert aux invités. La mariée suit le cortège dans un palanquin porté par deux chameaux.

Comme toutes les femmes musulmanes, elle est voilée. Les femmes pauvres seules ne portent pas de bandeau devant les yeux.

Les jardins du Caire sont fort beaux. De belles allées, des statues et de fort belles pièces d'eau les embellissent. Les reptiles y sont également nombreux, mais heureusement il y a moyen d'y remédier.

Les charmeurs de serpents se chargent d'en débarrasser les jardins. Ces charmeurs ont un pouvoir merveilleux. Il y en a dans le nombre qui ne sont que de vulgaires comédiens travaillant avec des serpents inoffensifs qu'ils ont su trouver, au grand ébahissement de naïfs étrangers, là où un compère les avait mis d'avance.

Les vrais charmeurs eux sont au contraire très attentifs à ne pas se faire mordre. Comment peuvent-ils en un lieu qu'ils n'ont jamais fréquenté, découvrir, attirer et saisir les serpents, la question n'a pas été entièrement résolue.

Les charmeurs doivent trouver les reptiles par l'odorat, plus développé chez eux par hérédité ou par éducation que chez la généralité des hommes, auxquels dans bien des cas l'odeur de certains serpents est très perceptible.

Par quels procédés attirent-ils les serpents ? On ne le sait pas, mais ce doit être quelque chose d'approchant à celui employé en France par les chercheurs de vipère, qui font ce métier pour gagner la prime attachée à toute capture de reptile venimeux.

Quant à saisir les serpents, c'est une question d'habileté et d'adresse. Les charmeurs saisissent rapidement les reptiles exactement par l'extrémité de la queue. Les serpents ainsi pris et maintenus en suspension sont en quelque sorte privés de tout point d'appui et ne peuvent plus rien contre les charmeurs. Voilà en quoi se résument les petits talents de ces indigènes.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

LES ÉTATS-UNIS ÉCONOMIQUES

Par M. A. MERCHIER,

Professeur au Lycée Faidherbe et à l'École supérieure de Commerce de Lille,
Secrétaire-Général de la Société.

Assemblée générale du 28 Décembre 1905.

GÉNÉRALITÉS.

S'étendant sur 23 degrés de latitude, les États-Unis couvrent une superficie de 9 millions 1/2 de kilomètres carrés, soit 18 fois la France, presque la surface de l'Europe. Leur structure est simple : une plaine médiane, celle du Missisipi avec deux rebords montagneux, à l'Est les Alleghanys, à l'Ouest les Montagnes Rocheuses. La partie Sud est située à la latitude du Maroc, la partie Nord à la latitude de Paris ; mais on n'y trouve pas les influences adoucissantes de l'Europe ; c'est le pays des contrastes, extrême chaud en été, extrême froid en hiver. La présence d'un courant polaire sur la côte orientale y abaisse la température au point que chaque année l'Hudson gèle à New-York qui est située pourtant à la latitude de Naples. Le versant du Pacifique a seul un climat maritime qui rappelle le nôtre. Pour la plaine médiane, l'absence de tout relief permet la venue de grandes vagues froides qui étendent très loin une région relativement tempérée ; mais sur toute la lisière du golfe du Mexique, on a une zone à température d'étuve, rappelant le Sénégal avec la fièvre jaune.

FORCES PRODUCTIVES.

Longtemps les États-Unis ont tiré de l'agriculture leur unique source de richesse, cela a duré jusqu'en 1880 environ. A partir de 1890 les États-Unis

se mirent en tête de ne plus rien acheter à l'Europe ; ce fut la conséquence des tarifs Mac-Kinley en 1890 et Dingley en 1897. Cette seconde période est celle d'un immense essor industriel. Une troisième phase est toute nouvelle et ne date pas encore de dix ans : elle est caractérisée par la surproduction du fer et de la houille et menace directement notre vieille Europe. Nous étudierons ces trois périodes, en déplaçant toutefois l'ordre chronologique, car la houille et le fer rentrent dans la catégorie des matières premières et peuvent difficilement en être séparés.

L'AGRICULTURE.

La superficie des terrains cultivables est immense et va toujours croissant. D'après M. Levasseur, la surface du sol cultivé passe de 118 à 300 millions d'hectares dans la période qui s'étend de 1850 à 1900 ; soit six fois la surface de la France : la valeur des fermes passe de 17 à 75 milliards de francs ! Les mêmes cultures s'étendent sur des milliers d'hectares : on ne fume pas le sol, on l'épuise et on va plus loin. De plus, l'emploi des machines est poussé au plus haut degré, ce qui n'offre pas d'inconvénients, car on manque encore de main-d'œuvre. Ainsi, suppression de dépense pour les engrais, insignifiance de la main-d'œuvre, perfection de l'outillage, telles sont les causes de la supériorité de l'agriculture américaine qui fournit actuellement une exportation de 4 milliards de francs, alors qu'en 1860 cette exportation n'atteignait pas le milliard.

La grande zone de culture est le bassin du Mississipi, formé en grande partie de terrains d'alluvions. Au Nord, on cultive les céréales ; au Sud, le coton. A l'Ouest, le terrain qui s'élève peu à peu vers les Montagnes Rocheuses convient surtout à l'élevage. Au delà des plateaux arides qui couronnent ce massif, les céréales reparaissent, mais surtout la culture de la vigne et celle des fruits dans toute la Californie. Nous n'importons plus un pruneau aux États-Unis depuis 1885, mais en revanche toutes nos pêches en conserve nous sont expédiées de San-Francisco. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'envisager toutes les cultures, nous nous bornerons à une vue rapide des céréales, du coton et de l'élevage.

Pour les céréales, nous constatons que la surface ensemencée dépasse 57 millions d'hectares, tandis que la valeur totale de la récolte approche de 8 milliards. La culture du maïs est la plus répandue : elle occupe plus de la moitié des terres à céréales ; pour le maïs, la récolte américaine forme *les trois quarts de celle du monde entier,* et pourtant l'exportation n'est pas considérable et ne dépasse pas le dixième de cette énorme production ; c'est qu'elle se consomme presque entièrement sur place, on en consomme dans toutes les classes de la Société. Il sert aussi à l'alimentation du bétail et c'est en réalité

sous forme de viande de bœuf et de porc que se fait l'exportation du maïs américain à l'étranger, ces animaux étant nourris à peu près exclusivement de maïs. Après la culture du maïs vient celle du blé, florissante surtout sur les deux rives du Mississipi et dans les prairies de l'Ouest. Si l'on pouvait mettre dans une balance d'un côté toute la population des États-Unis, et de l'autre tout le blé produit, le second poids serait quadruple du premier. Ici l'exportation est très considérable : elle atteint 50 % de la récolte. Et comment en serait-il autrement ? Le blé qui, selon les pays, coûte en Europe de 14 à 18 francs ne coûte aux États-Unis que 7 francs et peut être vendu en Europe entre 10 ou 11 francs. Une des raisons qui facilite encore la vente de ce blé, c'est l'absence d'individualisme. Le fermier américain ne se figure pas, à l'instar du nôtre, que son grain est bien supérieur à celui du voisin. Aussi n'a-t-il pas de grenier. A peine récolté le blé va s'entasser dans les *elevators* ; les wagons déversent leur contenu dans une sorte de cave, là une chaîne à godets vient prendre le blé et le porte aux étages supérieurs, où il est vanné puis emmagasiné ; de là le nom d'elevators donné à ces dépôts qui se trouvent à Chicago, Saint-Louis, Saint-Paul ou Mineapolis, les grands marchés du blé.

On peut dire que les États-Unis sont à la tête de la culture et du trafic du coton. Ils fournissent les trois quarts du coton du monde entier ; la production a plus que quadruplé depuis trente ans. Jusque dans ces derniers temps, la culture s'étendait sur les terres noires situées sur la rive gauche du Mississipi depuis la Caroline du Sud jusqu'au golfe du Mexique. Depuis quelques années elle a franchi le Mississipi et conquis le Texas, qui fournit un tiers de la récolte. De ce fait il résulte que la région cotonnière qui jadis bordait l'Atlantique a aujourd'hui sa façade sur le golfe du Mexique. Mobile et Galveston sont aujourd'hui les grands ports d'une exportation qui, en 1903, a dépassé un milliard 200 millions.

Ce qui distingue l'agriculture américaine de celle de l'Europe et en particulier de celle de la France c'est la grande importance donnée à l'élevage. Les États-Unis tiennent la tête de tous les pays du monde pour le nombre des bêtes à corne (52 millions) et des porcs (44 millions). Ils viennent au second rang après la Russie pour les chevaux. Et pourtant cette industrie de l'élevage ne date guère que de 1875. C'est dans les anciennes prairies a l'O. du Mississipi et notamment au Texas qu'il s'est surtout développé. Les bœufs, portant imprimée au fer rouge la marque de leur propriétaire, y errent en liberté sous la surveillance des cow-boys (bergers à cheval). Tout ce bétail est dirigé sur Chicago : c'est par millions que porcs, bœufs et moutons y sont amenés. Les abattoirs forment une véritable ville située à 6 kilomètres de la grande : ce sont les *stok-yards*. La viande, entassée dans des wagons réfrigérants, est expédiée sur toute la surface du pays ou bien transformée en conserves pour une exportation qui, en 1902, s'est chiffrée par 900 millions.

Conclusion, l'exportation des produits agricoles était en 1860 de 1 milliard de francs : elle est aujourd'hui de plus de 4 milliards.

RESSOURCES MINÉRALES.

Avant 1848 les États-Unis, sauf le fer, ne produisaient pas de métaux. En 1902, on en extrait pour 2 milliards de francs, dont un tiers de fer et les deux autres tiers d'autres métaux, y compris l'or et l'argent.

Le fer se trouve partout, certains gisements sont d'une richesse prodigieuse, telle la montagne de Cornwall en Pensylvanie, Iron Mountain près du lac Champlain, Marquette et Escanaba sur le lac Michigan. Les États-Unis arrivent à fournir la moitié de la production mondiale, ainsi qu'en témoignent les chiffres de 1903 :

France	1	million 1/2	tonnes.
Angleterre	6	»	»
Allemagne	10	»	»
États-Unis	18	»	»

Le cuivre se trouve sur les bords du lac Supérieur, dans le Montana et dans l'Arizona. Les États-Unis dominent absolument le marché du cuivre et fournissent la moitié de la production mondiale (3 millions de tonnes). Ils en ont exporté pour 300 millions en 1902.

Le plomb se trouve en quantités énormes dans le Colorado : c'est à Denver et à Leadville (ville du plomb) que sont les principales usines.

L'argent se trouve en quantité illimitée dans les mines de Nevada, de l'Utah, du Colorado, du Montana ; la production a été pour 1900, 1,850,000 kilog. Quant à l'or, Californie est devenu synonyme d'Eldorado ; et pourtant l'or californien commence à s'épuiser, mais cette diminution est plus que compensée par la découverte des riches gisements du Colorado et de la vallée du Sacramento, où la veine principale (Mothèr-Lode) a 500 kilomètres de long, soit la distance de Paris à Lyon. On trouve encore l'or dans le haut Missouri (Helena), dans l'Alabama (Goldville), sans parler de l'or de l'Alaska (Klondyke). La production en 1900 a été presque d'un demi-milliard.

Si riches qu'ils soient en métaux précieux, les États-Unis le sont encore plus par l'abondance de la houille : ils sont encore ici le premier pays du globe et ont fourni, en 1903, 280 millions de tonnes contre 223 millions fournis par l'Angleterre. Et cette richesse est toute récente, à peine effleurée, ainsi qu'il ressort du tableau suivant :

Production en	1830	1,300,000	tonnes.
»	1850	5,700,000	»
»	1900	230,000,000	»

On évalue la superficie des gisements houillers à 500,000 kilomètres carrés; c'est à peu près la superficie de la France. Cette houille se trouve partout, à l'Est, en Pensylvanie et dans les États en bordure de l'Alleghany ; à l'O., dans la région de l'Orégon ; au centre, dans la région du Missouri, de l'Illinois et de l'Iowa, et si pour ces derniers centres le charbon est bitumineux et de médiocre qualité, il n'est pas moins précieux pour l'alimentation des chemins de fer transcontinentaux. Un statisticien américain a calculé que si l'oncle Sam (1) avait voulu construire une boîte pour son charbon de 1902, elle aurait dû avoir 16 pieds de haut, 50 de large et aller en longueur de New-York à San-Francisco. Presque tout ce charbon se consomme sur place, l'exportation en 1902 n'étant que de 7 millions de tonnes, d'une valeur de 95 millions de francs.

Un produit minéral qu'il faut signaler à côté de la houille est le pétrole, dont l'exportation en 1902 s'est chiffrée par 400 millions de francs et que les Américains magnifient sous le nom de *roi pétrole*. La région pétrolifère comprend la vallée de l'*Oil Creak*, les versants de l'Alleghany septentrional et surtout les environs de Pittsbourg, capitale de la Pensylvanie. Des conduits souterrains (pipe lines) de plusieurs centaines de kilomètres amènent le liquide aux usines de raffinage, New-York, Philadelphie, Chicago.

L'INDUSTRIE.

De tout ce qui précède nous pouvons conclure que les États-Unis renferment à profusion les matières premières nécessaires à l'industrie. Joignons à cela que l'ouvrier américain n'a pas la servitude du service militaire et possède une culture générale bien supérieure à celle de l'ouvrier européen. Il n'a aucune idée de socialisme dans le sens que nous donnons à ce mot, c'est-à-dire de participation dans les bénéfices ou de limitation de la quantité de travail fourni. Il est dépensier, peu économe, mais il se plait chez lui, lit les revues, cherche à s'instruire et réfléchit à sa besogne. Il a formé de puissants syndicats qui règlent les rapports du capital et du travail, qui ont largement contribué à la formation de la législation ouvrière, mais qui ont aussi organisé un puissant enseignement technique. Chacun lit, tout le monde s'instruit, chacun cherche à avancer : l'ambition est le grand mobile. Les immigrants qui ne sont pas poussés par ce stimulant ne résistent pas ; ils sont dépaysés et retournent d'où ils venaient.

D'autre part, l'industriel a un caractère plus entreprenant et plus énergique que ses confrères d'Europe : il comprend que pour lutter il faut produire

---

(1) Sobriquet familier qui sert à désigner les États-Unis (U. S.).

meilleur ou à meilleur marché, et que c'est seulement par le machinisme qu'il y arrivera.

Aussi le machinisme á reçu un développement extraordinaire. L'Anglais souvent invente, mais il est en pays routinier qui redoute les innovations. Bessemer n'a pu trouver à appliquer sa merveilleuse invention dans son pays qu'après l'avoir installée au Creusot. Les Américains s'emparent de l'invention quand ils n'inventent pas eux-mêmes et ils prennent l'avance. En voici un exemple : Northrop, un Anglais, a inventé un métier à tisser le calicot dont la canette se remplace automatiquement. Un seul ouvrier peut conduire jusqu'à 20 de ces métiers. Les Anglais n'en ont pas voulu, mais il a trouvé preneur en Amérique et déjà 100,000 de ses métiers marchent aux États-Unis.

Aussi les États-Unis sont-ils en train de devenir la première puissance industrielle du globe. C'est par la sidérurgie surtout qu'ils dépassent notre vieux monde. A ce propos, M. Blondel, après enquête approfondie à l'Exposition de St-Louis, écrit les lignes suivantes : « Je ne voudrais pas affirmer que les machines exposées fussent supérieures aux machines similaires exposées en Europe, aux machines allemandes et suisses, notamment. J'ai toutefois remarqué que la spécialisation était poussée plus loin : j'ai été frappé de la prodigieuse variété des machines-outils dont on se sert ». On sait ce qu'est en qualité et en quantité le matériel de chemin de fer produit par Pulman-City près de Chicago ; Pittsbourg produit d'énormes quantités de machines agricoles ; la tréfilerie a pris à Chicago une extension sans exemple : on fabrique toutes les pièces du machinisme, depuis les arbres en acier pour transmission jusqu'aux pièces les plus délicates. Cette activité exubérante de l'industrie métallurgique a même pour résultat un phénomène économique curieux. On a vu combien faible est l'exportation de la houille, cette exportation tend à diminuer, les prix de vente se relèvent : le fer et l'acier enchérissent, deviennent rares, sont demandés hors frontière. Entraînée par son ascension vertigineuse, la sidérurgie américaine ne peut se suffire à elle-même. L'année dernière, Middelsboroug a expédié 8,600 tonnes de fonte à Philadelphie, l'Allemagne et la Belgique ont envoyé des blooms d'acier à Pittsbourg ! Il est bien entendu que cela ne saurait être que passager.

Les industries textiles sont presque aussi florissantes. Celle du coton en particulier, jadis cantonnée dans les États du Nord-Est a gagné les États jadis purement agricoles du Sud, où l'on a découvert la houille et où l'on dispose de la main-d'œuvre nègre. Rien qu'en 1902, le nombre des broches y a augmenté d'un million et celui des métiers de 16,000. Le Sud possède à l'heure actuelle plus du quart de l'outillage coton : il y a dix ans il n'en possédait que le neuvième. Ce déplacement de l'industrie cotonnière est grave : il tient au bon marché de la main-d'œuvre et à la culture du coton sur place ; il menace les usines du Nord et à plus forte raison l'Angleterre et le reste du monde. Jusqu'à présent la filature et le tissage américains ont à

peine suffi à alimenter leur propre marché, mais bientôt ils seront en état d'exporter et il n'y a aucune raison pour que l'industrie américaine ne supplante pas toutes les autres. L'industrie de la laine se concentre dans la région de l'Est, à cause des arrivages de la matière première par voie de mer. L'industrie du tricot est surtout florissante en Pensylvanie et à Philadelphie. Les perfectionnements et les agrandissements apportés aux fabriques existantes sont considérés comme de beaucoup les plus importants qu'on ait jamais exécutés. L'industrie de la soie a pris depuis vingt ans un développement considérable. En 1882, il y avait 5,500 métiers mécaniques et 3,100 métiers à la main. En 1901, il y a 45,000 métiers mécaniques et seulement 800 métiers à la main. De même en 1882, il y avait 450,000 broches de filature et en 1901, près de 2 millions. Aussi la production locale tend peu à peu à éliminer la production étrangère, et tandis que les importations de soie brute passent de 860 à 5,100 tonnes, les importations de tissus tombent de 200 à 125 millions de francs.

Dans la seule année 1899, il a été créé aux États-Unis 32 usines de tissage de soie et rubans. C'est la Pensylvanie qui est encore ici le grand centre, et Patterson est le Lyon des Américains.

Une industrie qui prend encore aux États-Unis une grande extension est celle des cuirs qui fait une concurrence effrénée à la France et à l'Allemagne. En 1900, les États-Unis n'ont pas exporté moins de 100 millions de francs de cuirs et peaux ! les chaussures américaines trouvent un excellent débouché en Europe, principalement en Allemagne et en Autriche ; les Américains ont créé un outillage absolument merveilleux pour cette industrie.

COMMERCE.

La situation commerciale des États-Unis défie tous comparaison. Ils la doivent en partie à leurs voies ferrées et à leurs voies fluviales, admirablement aménagées pour les transports à bon marché.

Ils ont actuellement 310,000 kilomètres de chemin de fer (10 % de plus que toute l'Europe), soit 40 kilomètres pour 10,000 habitants, tandis que ce chiffre tombe à 7 pour l'Europe, à 11 pour la France. Une seule Compagnie possède un réseau de 20,000 kilomètres, la moitié du réseau français.

Le commerce extérieur était en 1821 de 545 millions de francs ; en 1860, il est de 3 milliards 1/2 ; en 1890, date du vote du bill Mac-Kinley, il s'élève à 8 milliards et reste le même jusqu'en 1895 ; mais de 1895 à 1900, la balance commerciale présente ce phénomène unique au monde d'une augmentation considérable aux exportations, alors que les importations demeurent sensiblement stationnaires. Le chiffre total atteint 11 milliards et les exportations dépassent de plus de 3 milliards les importations. Voilà la nation qu'à l'origine l'Angleterre voulait empêcher de produire le moindre outil et qui en

1900 envoie à Liverpool pour 500 millions de francs de métaux et de machines. De 1893 à 1900, l'exportation *des produits manufacturés* a augmenté de 127 %. En 1902, le chiffre total du commerce avec l'étranger s'élève à 11 milliards 682 millions, dont 4 milliards 661 à l'importation e 7 milliards 21 millions à l'exportation.

Cette immense prospérité est due en majeure partie au régime douanier : le bill Mac-Kinley en 1890 devenu bill Dingley en 1897. Les tendances générales de ce tarif sont ultra protectionnistes. Sans doute 242 articles sont admis en franchise, mais ce sont presque exclusivement des matières premières : quant aux produits manufacturés, ils ont à supporter des droits qui varient de 40 à 80 % et qui même parfois atteignent 100 %, sans compter les spiritueux dont les taxes sont plus élevées encore.

Ainsi les États-Unis détiennent le record de l'exportation, 7 milliards 1/2 en 1903, tandis que l'Angleterre n'a que 7 milliards. L'Europe ne vend aux États-Unis que la moitié de ce qu'elle leur achète. Le vieux monde finira par s'émouvoir. Si les États-Unis n'abaissent pas leurs barrières, l'Europe relèvera les siennes et cela a déjà commencé : Allemagne en 1879, Autriche en 1882, Italie et Suisse en 1887, France en 1892. Or l'exportation devient pour l'Amérique une nécessité, redoutable problème.

Il n'est pas inutile de voir la situation des puissances européennes dans le commerce américain.

L'Allemagne qui suit une marche parallèle à celle des États-Unis est fortement menacée par eux. Elle y fait cependant pour 380 millions de marks en ventes, mais elle achète pour 980 millions de marks ; il est vrai que ce sont des matières premières ou d'alimentation ; les céréales y figurent pour plus du tiers. Il est clair toutefois que si les États-Unis se fermaient entièrement aux produits allemands, l'Allemagne subirait de ce fait une crise grave : mais il y a un chiffre considérable de citoyens d'origine allemande sur le territoire de l'Union ; puis le gouvernement allemand a su faire des concessions. Par l'arrangement de Juillet 1900 il a accordé un régime de faveur aux *produits du sol,* principalement aux viandes conservées. A titre de réciprocité les produits de l'industrie allemande jouissent de droits réduits conformément à l'article 3 du bill Dingley.

La situation de l'Angleterre est toute particulière : elle est touchée encore plus sensiblement que l'Allemagne. Les États-Unis lui envoient 40 % de leur exportation, surtout en produits alimentaires, tandis qu'elle ne fait venir d'Angleterre que 16 % de ses importations. Le pis est que l'Angleterre ne peut se passer des produits des États-Unis. Un journal anglais expose plaisamment cette situation : « L'Anglais sort de son lit pliant fabriqué dans la Nouvelle-Angleterre, il se rase avec un rasoir de sûreté américain, il enfile des chaussettes de la Caroline du Nord, des bottines de Philadelphie. Ses bretelles viennent du Conneticut. Il s'aperçoit que sa femme porte un corset

de l'Illinois et une blouse de soie du Massachussett. Son pain est fait de farine de l'Orégon ; le saumon conservé qu'il mange à son déjeuner vient de la côte californienne et la langue de bœuf de Chicago. Il lit son journal imprimé avec les machines rotatives américaines ; dans la maison de la cité où est son bureau il entre dans l'ascenseur Otis, il fume une cigarette de Virginie, le soir il va au cirque Barnum et termine sa journée par l'absorption de 2 pilules antibiliaires de Sommer ».

Voyons maintenant ce qui est relatif à la France. En 1902, le mouvement commercial est de 665 millions, dont 428 pour les importations d'Amérique et 237 pour nos exportations. La consommation de chaque citoyen français en produits américains représente une moyenne de 11 francs et la consommation de chaque citoyen américain en produits français une moyenne de 3 francs ; nos exportations consistent surtout en tissus de soie et de coton et sont fortement menacées. Toutefois il faut tenir compte de ce fait que les Américains fabriquent surtout l'article moyen. Quoi qu'il arrive, il existe aux États-Unis un marché susceptible de développement pour les marchandises de première qualité, les objets de choix, les articles de grand luxe qui sont les nôtres.

En manière de conclusion nous ne pouvons mieux faire que de nous inspirer de ces réflexions de M. Siegfried dans un rapport à la Chambre : « En présence d'un marché aussi important qui comprend 80 millions de consommateurs et qui en aura le double dans 50 ans, en présence d'une population riche et dépensière, il est évident que l'industrie française doit avoir l'ambition de vendre à l'Amérique plus de 3 francs de ses produits par habitant et par an. Elle peut espérer décupler ce chiffre, mais, pour y parvenir, il faut faire des efforts. Au point de vue économique comme au point de vue politique, notre intérêt est donc de resserrer de plus en plus les liens d'amitié entre la France et la grande République américaine ».

Toutefois n'oublions pas que les États-Unis sont très ambitieux et très gourmands, très exclusifs aussi. C'est un vent de folie qui souffle actuellement sur le monde et qui s'appelle l'impérialisme : c'est le développement jusqu'à l'outrance des instincts égoïstes, de l'individualisme collectif, si ces mots peuvent être accouplés. Le marchand devient le roi du monde, : il le sent, il le sait, mais il pense et agit en marchand. — Il pousse les peuples à la lutte sur le plus inexorable des terrains, celui des intérêts économiques. Le Nouveau-Monde entend dominer l'Ancien, et il faut méditer ces paroles de M. Lodge au Sénat de Washington : « La lutte avec l'Europe est commencée, elle ne peut se terminer que par la suprématie commerciale et économique des États-Unis ; nos inépuisables ressources nous vaudront la primauté dans le monde ».

COMMUNICATION

HUIT JOURS EN SEMOIS

(20-27 Octobre 1905).

Vers le mois de Mai de cette année, le Bulletin de la Société reproduisait une conférence faite l'année précédente par son infatigable Secrétaire-Général. Celui-ci, en apôtre zélé de la géographie, souhaitait de voir plus visitées les retraites des nymphes meusiennes. Son récit trop captivant nous a fait réaliser son désir ; mais comme ces nymphes commencent à s'habituer aux visites, il nous a paru plus aimable de porter nos hommages à des fées moins connues et peut-être moins difficiles. Voilà pourquoi nous avons résolu d'abandonner la grand'route pour pénétrer au cœur de ce pays de légendes. Le simple récit de ce vagabondage prouvera, je l'espère, aux lecteurs, qu'il est près de chez eux un pays délicieux où êtres et choses ont conservé quelques rides du bon vieux temps ; un pays de rêve dont la sauvagerie vous empoigne et la poésie vous retient.

Partir pour huit jours, à la fin d'Octobre, dans une région célèbre par ses pluies, c'est mettre en pratique la philosophie d'un touriste qui a foi en ses jambes et.... son étoile. Mais la résolution n'exclut pas la prudence. Aussi dans les trois sacs de toile qui formaient le bagage des six membres de la caravane, avions-nous entassé linge de rechange, pantoufles, etc Munis de grosses pèlerines, de chauds vêtements, de fortes bottines (indispensables dans les prairies marécageuses), nous pouvions avec les cartes belges au 1/40,000e nous lancer hors des chemins frayés et braver les horreurs du pays ardennais.

Nous quittions Lille vers 5 heures du soir pour débarquer vers minuit à Monthermé. Puissent les habitués des « Quatre fils Aymon » nous pardonner notre bruyante arrivée !

Décrire la route de Château-Regnault aux Hautes-Rivières, avec l'escalade indispensable au Roc de la Tour, ce serait bien téméralrement recommencer la conférence déjà citée. J'ajouterai seulement qu'aborder le Roc de la Tour par l'intérieur ménage un long trajet sous bois et une arrivée indépendante de toute gymnastique. Après la Longue Haïe, des écriteaux indiquent le

chemin. Aussi peut paraître excessif le zèle des indigènes se proposant comme « conducteurs » (terme peu flatteur pour le touriste).

Dans plusieurs maisons des Hautes-Rivières, de vieilles plaques de fonte forment le fond des grands âtres. Les habitants se sont meublés à peu de frais avec les dépouilles de l'abbaye d'Orval à l'autre bout de la vallée. Cette passion d'archéologie pratique les a poussés un peu partout à ramasser les pierres des ruines pour bâtir leurs granges. Les châteaux féodaux de Linchamp, Bohan, etc..., bouleversés au temps de leur splendeur, n'ont même pas eu une fin tranquille au fond des bois, sous le manteau de verdure qui leur refaisait une seconde jeunesse. Les matériaux se sont éparpillés, emportés par les gens de la vallée, les serfs d'autrefois.

A la sortie des Hautes-Rivières, la route longe la Semois à la façon d'un chemin de halage, traverse Sorendal célèbre par ses clous, puis des prairies, dernier épanouissement de la croupe gazonnée de gauche.

En face de nous, des rochers, se faisant jour à travers la verdure, plongent dans l'eau courante. C'est un fait à peu près général en Ardenne qu'à une rive rocheuse correspond une rive basse de prairies, sauf interversion à la boucle suivante. L'étude des courbes de la carte permettra au touriste, désireux de suivre la Semois, de ne pas s'exposer à peiner comme nous sur des rocs glissants ou des pentes embroussaillées, alors qu'à cinquante mètres de lui des pâturages lui offriraient leur sol élastique.

Bientôt s'ouvre sur la rive gauche un joli vallon vert où cascade le ruisseau frontière qui va se jeter dans la rivière par une coupure de la paroi à pic. Une honnête maison s'est installée dans ce creux et sur son pignon blanc qui regarde la France, le propriétaire a peint en lettres noires : « tabac, cigares, etc. ». Pour mieux narguer la douane et ses préposés, un canot est attaché dans l'anse et vous invite au passage. Nous sommes à la baraque Laurent.

Notre route, malgré la carte qui la fait passer en terre belge par un mauvais gué, s'obstine à continuer sur la rive française dans un frais sous-bois. A dix ou quinze mètres en-dessous la Semois vive et rapide ronge notre remblai, tandis que les prairies reparaissent sur la rive étrangère, les pentes du bois Jean s'abaissent doucement et que les hangars où sèche le tabac se pressent plus séducteurs.

Un autre ravin s'ouvre bientôt à notre gauche et nous fait passer de France en Belgique. Une demi-heure de marche nous mène à Bohan. C'est à un détour brusque du chemin qu'apparaît le village étouffé, semble-t-il, entre la rivière et la montagne. Pour se dégager de cette étreinte, il a dû étager ses maisons sur le versant du ravin qui perfidement s'ouvre derrière lui. Au-dessus de la vieille église trapue, se dresse le rocher en pain de sucre de Notre-Dame de Semois, noir de broussailles. Les maisons grises, pourtant énormes, semblent écrasées par ce voisinage, tandis que les feuilles de tabac rouges ou jaunes qui les tapissent, leur prêtent l'aspect misérable de blessés

sanglants ou bandés. La traversée ne modifie pas l'impression : devant chaque porte s'alignent les tas de fumier recouverts de fougères, le tas de fagots et celui de bûches, que nous retrouverons dans toute l'Ardenne et qui, en ajoutant au pittoresque, enlèvent beaucoup à la propreté.

De Bohan, une sente grimpe dans les pierrailles pour redescendre au pont de Membre. Le passage d'un isthme présente, outre le temps gagné, l'intérêt de transformer en quelques minutes son horizon. Bohan, vu de haut, a perdu son caractère sauvage, tandis que Membre présente l'aspect le plus riant. Ses maisons entourées de beaux mélèzes, s'égaillent autour de l'église, sur le promontoire verdoyant coupé par les lignes sombres des sapins qui bordent les routes. Il est cinq heures : la pluie tombe avec la nuit et la propriétaire de l'hôtel est aux champs. Malgré la bourrasque et la fatigue nous reprenons notre route et une heure après, la tenancière de l'« Hôtel de la Semois », à Vresse, voyait débarquer 6 voyageurs mouillés, crottés mais toujours de belle humeur. Des touristes en Octobre, elle n'en revenait pas !

.... Le lendemain, le temps est plein de menaces, mais ne nous empêche pas de partir pour le petit Fays. Le ruisseau coule gros et bruyant en vrai gave lâché au milieu de prairies. Sitôt son confluent avec le Ruy d'Orchimont, il se rétrécit et son val suit la même régression. Ce sont de vraies montagnes qui le tiennent dans leurs tenailles schisteuses, des montagnes hérissées de rochers qui descendent dans son lit, le forcent à des sauts capricieux, à des boucles étroites. Des lambeaux de brouillard flottent au-dessus des bois qui ont, malgré cette lumière tamisée, repris leurs teintes magiques mauves, rouges ou verts pâles et au milieu desquels se dressent des arbres gris d'acier sans feuilles, véritables squelettes tendant leurs branches vers ces brumes qui passent, comme pour s'en draper. Ces paysages expliquent à eux seuls tout le bien que l'on dit de Vresse comme centre de villégiature. Tout à coup voilà que derrière nous retentit un gai carillon. C'est la malle-poste de Petit-Fays, diligence du type légendaire, avec sa haute bâche verte et ses trois petits chevaux ardennais qui descendent au grand galop.

La route de Vresse à Alle par Chairière et Mouzaive, s'élève en lacets au-dessus du vallon que nous quittons pour s'engager sur le plateau qui descend en gradins vers la Semois. En Meuse, les plateaux sont à éviter : boisés, la marche y est monotone. Ici des genêts et des bruyères poussent en liberté sans gêner la vue, de sorte que leur traversée repose de la vallée à l'horizon borné ou heurté et offre des panoramas étendus « sur les multiples vagues figées de la pénéplaine ardennaise ». Au point de vue pratique, les grandes routes excellentes offrent selon le cas, parasol ou parapluie sous la pyramide toujours verte des sapins de bordure.

Alle se présente dans une jolie situation intermédiaire entre l'âpreté de Bohan et le calme de Membre. Le pittoresque garde tous ses droits dans les

ruelles primitives voisines de l'église, mais le confort est assuré par deux bons hôtels.

Il nous faut maintenant passer la rivière en amont d'Alle. Nous avons pour celà la nacelle, barque à fond plat, veuve de bancs et de rames et pouvant contenir jusqu'à cinquante personnes. Aux extrémités sont des piquets de deux mètres. L'un d'eux, suivant le sens, glisse le long de la corde tendue au-dessus de l'eau et empêche l'embarcation de descendre le courant, si le passeur distrait lâche le filin. Le passeur est ici une fillette endimanchée.

Le soleil n'a pas attendu cette traversée pour illuminer ce coin si sombre tout à l'heure et incendier les pentes de hêtres pourpres. Le sentier en face du bac monte au-dessus d'un heureux ruisselet sans nom pour atteindre la route torrentueuse de Rochehaut, d'où la vue est merveilleuse. C'est la plus extraordinaire carte en relief qu'on puisse rêver. A nos pieds, à plus de 200 mètres, le frêle ruban de la Semois se chiffonne, s'étire comme au laminoir pour s'étaler plus loin entre des îles. Il enserre cette longue presqu'île finement dentelée qu'on nomme les Crètes et dont nous dominons l'arête aiguë partout ébréchée. Il ondule autour du village joujou de Frahan, campé sur la mollette de cet éperon. Au loin, on cherche vainement les deux portes de sortie de la rivière et l'œil s'égare à les deviner derrière la série de chaînes et de plateaux qui chevauchent les uns sur les autres et sur l'un desquels repose Corbion. Jetez sur ce féerique décor le grand manteau de rouille de l'automne que marbrent par endroits les tâches blanches des bouleaux et vous comprendrez notre peu de hâte à courir à l'auberge Louvet où nous attendait le menu suivant : bouillon, bœuf, omelette au jambon, sardines, fève, omelette simple, jambon, confiture, etc.

Le passeur de Frahan est âgé de plus de 70 ans et cumule sa place avec celle de garde-champêtre. Heureux pays ! Heureux maraudeurs ! Interrogez-le sur sa rivière : il vous dira qu'il l'a vue gelée au point de permettre la descente de Bouillon à Alle. On comprend dès lors ces débâcles extraordinaires dont nous parlait le Bulletin de Mai et dont on voit des photographies si curieuses à l'hôtel des Hautes-Rivières.

L'après-midi est consacrée à l'ascension parfois très difficile des rochers qui dentèlent la crète admirée tantôt. Entre les îlots de roc, les broussailles sont si touffues qu'il faut foncer, comme les sangliers, pour s'ouvrir un passage. Aussi, le soir venu, ne dédaignons-nous pas le bon sentier qui, s'élevant à travers bois, puis sur le plateau, nous conduit à Corbion, tandis que derrière nous le soleil couchant projette ses lueurs d'incendie sur l'église de Rochehaut et les grands bois rouges. L'ombre se fait vite plus profonde. Les innombrables crêtes qui s'échelonnent à l'infini se perdent dans la buée vaporeuse qui monte de partout. La tranchée qu'argente encore la rivière se fait plus profonde, plus mystérieuse. C'est l'heure des fées qui s'approche.

.... Corbion n'offre guère d'autre intérêt que celui de présenter des hôtels composites. Celui de la Poste renferme les postes et télégraphes, une mercerie-charcuterie et l'auberge. Vers dix heures, on est réveillé par un tintamarre assourdissant. Ce sont les cloches qui sonnent la retraite : précaution bien superflue, car nous dit fièrement l'hôtesse, personne ne se soumet plus à ces bruyants avertissements.

A la sortie du village, visite indispensable à la « chaire à prêcher », dont l'élévation dénote chez les prédicateurs d'antan une sonorité de voix remarquable. Nous sommes à plus de 200 mètres au-dessus du niveau de la Semois et Poupehan qui s'aligne sur l'autre rive paraît sortir d'une boîte de Nuremberg. Ici les panoramas ont plus de charmes que dans la Meuse : la vallée est plus resserrée, plus sauvage et l'insipide traînée grise du chemin de halage ne rappelle pas sans cesse la civilisation.

La route en lacets nous fait franchir l'isthme de la langue de Merleux-Han dont l'élévation est moins considérable que celle des Crêtes, mais dont l'arête est plus aiguë, les pentes plus rapides. Ce col franchi, nous entrons dans la partie sauvage qui s'étend jusqu'à Bouillon. La rivière glisse silencieuse sur un fond de grandes herbes entre des pentes de bois admirablement teintés et des prairies bordées de taillis continus et mystérieux. On avance, attirés par cette magie de l'eau qui court sans remous, sans écume, sans murmure. Brusquement les prés cessent : il faut choisir entre le passage à gué et l'escalade, et nous voilà sur ces pentes très raides où les morceaux de schiste ardoisé glissent sous les pieds et vont se perdre en bas dans la nappe moirée. Cette dure gymnastique nous prend une heure. Enfin un bon chemin va nous conduire par la presqu'île de l'Orient au Moulin de Rivage, délicieusement caché dans un site fameux. Une nacelle nous permet de gagner un sentier aux lacets alpestres et d'arriver à Botassart. Le panorama ressemble à celui de Rochehaut et pourtant il y a je ne sais quoi de nouveau qui écarte toute impression de monotonie.

Après un dîner meilleur que celui d'hier, nous gagnons le val du Grand Ruisseau pour remonter le plateau de Curfox enfoui dans les sapins. Puis la grand'route de Bouillon nous mène dans les faubourgs de cette ville. Ici quatre de nos compagnons nous quittent pour regagner par Sedan la voie de retour. Nous ne serons plus que deux pour continuer l'exploration de la vallée. Ce voyage de quatre jours nous laissera encore plus indécis sur les mérites divers de la rivière ardennaise.

.... A Bouillon, l'archéologue ne connaît que le château imprenable de réputation, mais en fait réduit à capituler quatorze fois en dix siècles. Bâti sous Charlemagne, cédé par le fameux Godefroid aux princes-évêques de Liége, engagé par ceux-ci à la maison des de la Mark qui en fut expropriée par Charles-Quint, mis en séquestre par Henri II, offert enfin par

Louis XIV à Maurice de la Tour d'Auvergne, ce témoin d'un âge héroïque n'entend plus résonner sur ses dalles que le fer des parapluies des touristes. Le panorama, découvert du haut de ses tours ou des plateformes rocheuses qui les commandent, permet de mieux différencier, par suite de mieux opposer à l'aspect heurté, abrupt et grandiose d'aval, le décor aussi sauvage mais plus riant d'amont. Si les pentes vont s'abaissant, si les prairies prennent plus de place, la nature semble plus vierge, le sol moins foulé et l'on pense errer dans un parc solitaire.

Après avoir musé derrière le cimetière, dans le joli val où se cache l'introuvable grotte des Fées, et philosophé devant un tout petit étang, où sont couchés trois fiers pins déracinés, victimes du dernier cyclone, nous escaladons le plateau en bas duquel s'étale la ferme Morrehan. Nous retrouvons ici ces vastes horizons dignes de Spa, ces longues ondulations où s'alignent des files entières de jeunes sapins, encadrés de terre maigre en friche. A la crête militaire, les bois qui escaladent les pentes se sont arrêtés comme sur un mot d'ordre.

Après maints circuits, le chemin dégringole au Hideux Moulin, qui n'a de hideux que le nom. Ici sur les versants mêmes, les fougères alternent avec les taillis, les champs de genêts avec les pâturages. Le long de ce vallon fier de sa quadruple parure, une bonne route nous mène à la Semois. Sa ceinture de bois et de près à pentes raides et basses, la rend plus abordable, fait mieux valoir la souplesse de sa taille emprisonnée bientôt dans le corselet de fer des hautes montagnes de Bohan et de Rochehaut. Ce n'est plus la farouche Valkyrie qui se défend dans les profondeurs de ses défilés, c'est l'ondine, couronnée de fleurs, mais aussi perfide qui se livre pour se reprendre aussitôt.

La route en remblaie côtoie la Semois, coupe le plateau très curieux des Longs Champs qui affecte la forme d'une énorme molaire cariée. Dohan, où nous dînons, n'offre au curieux que son château-ferme du XVIIe siècle. En amont, délicieuse est la promenade jusqu'aux Alleines. Je connais peu d'endroits plus séduisants que ce tournant où la falaise de Dampiry, ayant rejeté derrière elle son manteau de verdure, plonge dans les remous toute blanche ; ou que cette longue allée de plus de deux kilomètres, véritable avenue seigneuriale où s'attarde entre les îles la miroitante Semois retenue, semble-t-il, par les lentes caresses des herbes frissonnantes.

C'est ainsi qu'on arrive à la fameuse Roche Percée dans laquelle s'insinue le chemin. A qui doit-elle sa réputation, sinon au gouffre meurtrier creusé au-dessous d'elle et révélé par de minces tourbillons. L'impression est plus curieuse, lorsque l'ayant dépassée, on se retourne. La lourde masse évoque l'idée d'un bastion et les roches de l'autre rive paraissent sous un certain angle si bien faire corps avec elle qu'on jurerait un mur crénelé bloquant notre pauvre rivière.

Les Alleines s'imposent au touriste au même titre que le Petit-Fays. On

laisse la grand'route d'Auby, pour atteindre les vannes de la forge des Hayons. Sur ces passerelles en bon état, un décor d'une sauvagerie intense se découvre brusquement. Le torrent a envahi sa vallée, et cette nappe elle-même a été vaincue par le roseau, de sorte qu'ondulent à l'infini des légions de chaumes grillés, de panaches jaunes entre lesquels se devinent des flaques noires. Comme arrière-plan, une crête se dresse verticale et pénètre en coin dans le ciel. A Revin-sur-Meuse, le Mont Malgré-Tout sous une certaine face présente ce hardi profil, ainsi que toutes proportions gardées, l'Eiger à Grindenwald.

La nuit nous surprit dans le repli du bois Culot et c'est à tatons que nous regagnâmes la route de la Cornette et celle d'Auby. Un conseil : ne vous perdez pas le soir tombé dans les bois d'Ardenne. Le silence, troublé par un subit et passager gargouillement du ruisseau ou par la chute lente d'une feuille, vous laisse une impression d'angoisse, un mauvais relent des terreurs d'autrefois.

.... Surprise ce matin. Le givre a tout recouvert, et sous le soleil matinal, scintille l'immense horizon de steppes blanches et de bois sombres que l'on découvre des fenêtres de l'hôtel Belle-Vue, à Auby. Le froid nous incite à mener rondement la descente par le ruisseau de Derrière. Mais gare les marécages ! Nous débouchons dans la vallée par un de ces couloirs tortueux et verts qui trouent d'une façon si imprévue les taillis de bordure. Du côté des rochers de Parfonruth, c'est le même cadre qu'hier ; en amont, une barrière qui n'est plus cette fois ouverte par une Roche Percée nous oblige à une dure escalade. Le plaisir d'excentriques descentes nous fait quitter bientôt la crête et tomber dans les grottes de Saint-Remacle. La première excavation, très basse et percée de plusieurs issues, devait servir d'écurie au loup qui, touché par la grâce, remplaça dans ses fonctions domestiques l'âne qu'il avait dévoré. La seconde, creusée dans le schiste, percée de deux ouvertures que le guide bienveillant appelle fenêtres, ornée d'une ébauche d'autel et de la statue du propriétaire, était l'ermitage du saint.

A côté de celles-ci, d'autres cavités plus profanes se sont ouvertes. Il est bon d'avoir des bougies pour ne pas risquer de faire un saut désagréable dans les puits très profonds de ces anciennes ardoisières.

A Cugnon et Mortehan, nous entrons dans la partie la moins resserrée et la plus habitée de la Semois. Aussi ne regrettons-nous pas de la quitter, pour nous engager sur la route de Bertrix au pied des exploitations de Linglé. Cette grand'route dont le guide médit beaucoup revêt un caractère spécial, analogue à celui de l'arrivée à Fumay par la Belgique. Les énormes tas d'ardoises ont les reflets indéfinissables des ailes de corbeau et les carrières abandonnées ajoutent encore à la majesté des futaies environnantes. Au tournant de la Maljoyeuse, nous nous engageons dans un chemin de droite et bientôt

dans des masures abandonnées nous apprêtons nous-mêmes notre dîner. Un beau feu de fougères et de bois mort brille dans un vieil âtre que nous avons remis en état. Des pommes de terre cuisent sous la cendre, tandis qu'un bifteack, embroché dans une aiguille à tricoter, répand au loin une odeur de grillade. Des sardines emportées par prudence, fournissent les hors-d'œuvre. Ce repas improvisé, où l'on cumule les fonctions de charbonnier, cuisinier et maître d'hôtel, nous paraît bien supérieur à la cuisine des meilleurs restaurants. Ravis et lestés, nous quittons ces murs hospitaliers et atteignons le plateau pour redescendre par le ruisseau des Corbeaux dans la célèbre vallée de l'Autrogne, moins sauvage que les Alleines mais plus accessible. Lorsque nous la quittons pour prendre le chemin de la chapelle Saint-Roch et déboucher à plus de 150 m. au-dessus de la Semois, nous ne reconnaissons plus celle que nous avions quitté le matin au large dans sa ceinture de collines habitées ; nous la retrouvons bouclée dans un corset de montagnes boisées, fière de sa virginité reconquise dans le mystère de ces défilés où nous nous lancerons demain. de ces forêts immenses d'Herbeumont et de Muno, dont nous fouillerons les profondeurs.

Herbeumont est un gros village, juché sur un plateau dominant la Semois, premier échelon des hauteurs de Longueville qui dépassent 400 m. Ces maisonnettes éparpillées n'ont pas l'aspect énorme des bâtisses ardennaises, vrais caravansérails où sous un même toit s'abritent pêle-mêle bêtes et gens, provisions et outils. On y trouve un type d'architecture plus moderne. Nombreux sont en effet les émigrants revenus des verreries américaines d'où ils ont rapporté avec de grosses économies, le goût d'un logement plus pratique, la connaissance de la réclame anglo-saxonne et le souvenir des assurances d'outre-mer. Qui nous dira la cause de ce va-et-vient qui dure depuis près de 50 ans ?

.... Pour ceux qui gardent bon souvenir des environs de Dampiry ou de Parfonruth, l'invraisemblable contorsion de la vallée au pied du château d'Herbeumont est le complément indispensable des ruines. La vieille forteresse, née au XII[e] siècle et renversée par un bombardement au XVII[e] siècle dresse quelques pans de mur au milieu de la végétation qui achève de la disloquer. Du haut de cet éperon, où par deux fois se butent les eaux, on distingue dans la buée du matin notre hôtel d'Auby, tandis qu'à l'autre bout de l'horizon les crêtes boisées qui cachent les Epioux s'étagent dans une inlassable poursuite.

Pour rejoindre la rivière il faut se jeter à travers les broussailles. Au bout d'une heure de marche par ces jolis méandres rendus sévères grâce aux rochers tourmentés dont le courant lèche les assises, on revient quasi à son point de départ. Sans carte, c'est à croire à une mystification. Nous dépassons ensuite le moulin d'Herbeumont, le pont de la route de Sainte-Cécile et un superbe

viaduc haut de 40 m., où passera le chemin de fer de Bertrix à Carignan par Sainte-Cécile et Muno.

Les ruines du prieuré de Conques, vues de la rive opposée, ressemblent à une vulgaire usine incendiée. Propriété des moines d'Orval, cette succursale de la florissante abbaye était devenue pour eux une résidence d'été. Du reste, la richesse de ce domaine de plus de 700 arpents avait dû singulièrement stimuler leur goût pour la nature. Cette solitude monacale est aujourd'hui profanée par la maison de campagne d'un Anglais, le major Turner.

L'Autrogne franchie sur des îlots de notre invention, nous entrons dans la Semois troisième manière. Plus de trottoirs d'herbe, plus de prairies alternant avec des côtes rocheuses d'un bord à l'autre. Les pentes, boisées des deux côtés, prennent naissance dans le lit même. Par bonheur, un sentier continue jusqu'au tournant qui oriente la vallée à angle droit. Ici commence l'exploration. A l'embouchure de la Muissinette, nous errons dans le plus inextricable marais qu'on puisse rêver. Les innombrables foulées des bêtes fonçant dans ces énormes roseaux, les fascines de branchages ou de fougères enfoncées dans des marigots noirâtres rappellent la brousse africaine. Sans les pistes des fauves, en effet, c'est la hache seule qui pourrait nous ouvrir un chemin jusqu'au pied de la Roche du Chat. Nous y campons et tandis que la flamme vient lécher nos bifteacks, nous songeons à ces lieues de forêts qui nous entourent, inhospitalières à l'homme mais pullulant d'animaux au point qu'il n'est point rare de rencontrer à l'aube ou au crépuscule de véritables troupeaux à la recherche d'abreuvoir. Pour ajouter encore au silence hypocrite de ces bois, la rivière elle-même étouffe son murmure sous des voiles de roseaux dont les touffes brisent le courant.

Pour secouer cette impression, dont nous avions été distraits ce matin par les plongées des martins-pêcheurs, les perquisitions lointaines des hérons, les attaques savantes des oiseaux de proie et les cris éperdus des geais poursuivis, nous avons la mauvaise idée de grimper la Roche du Chat. Comment sommes-nous arrivés en haut sans nous rompre le cou ? Nous ne le savons pas. Aussi la prudence aidant, redescendons-nous par un promontoire en pente douce où les hautes fougères de notre taille, brisées comme fêtus de paille et piétinées en tous sens accusent les ébats fréquents de la gent animale.

Après avoir pataugé dans les taillis fangeux, nous atteignons le barrage des Moines en forme de V. Allons-nous continuer sans route frayée au risque d'arriver à la nuit ? Allons-nous traverser ? Nous sommes en présence d'une digue percée de trois ouvertures où l'eau par conséquent coule avec plus de furie. Après maintes hésitations, nous nous déshabillons et entrons dans la rivière, arcboutés sur nos cannes submergées et difficilement maniables, nous remontons le courant en amont de la chute en bas de laquelle trop rapides sont les remous, trop glissantes les pierres. Ici le fond de gravier est sensiblement égal et l'eau dépasse rarement le milieu des cuisses. Enfin, la pre-

mière porte est franchie par une courbe savante ; il en est de même des deux autres. Nous grimpons sur la jetée de pierre, reliée à la terre ferme sans solution de continuité. C'est la seconde branche du V. Les préparatifs et la traversée nous ont pris une heure. Aussi après avoir suivi le semblant de chemin qui remonte les jolies cascades de la Rologne, nous faisons les enjambées doubles sur la route de Florenville pour rattraper le temps perdu et rendre leur chaleur à nos pauvres extrémités.

A Sainte-Cécile, nous sommes salués par une expression qui fleure son vieux parfum de terroir : « Prenez à dextris » nous dit une femme pour indiquer la direction de l'hôtel, et toute confuse se reprend : « Prenez à droite », traduit-elle. C'est à l'Hôtel des Touristes que nous allons demander, avec un repos bien gagné, la justification de ce renseignement.

.... Le ciel complice de notre dernière journée est gris. A partir d'ici, et sauf deux exceptions avant les Forges Roussel et avant Chimy, nous entrons dans la Semois dernière manière. Les crêtes aiguës cèdent la place aux croupes arrondies, les bois aux plateaux cultivés. C'est notre Boulonnais. Chassepierre, à une demi-heure de marche, meuble de ses maisons un petit ravin qui le lui rend en pittoresque. Du reste, depuis Bouillon, tous les villages sont construits dans une position intermédiaire, dominés par le cirque dont la ligne de faîte détermine la vallée et dominant eux-mêmes le thalweg de quelques mètres.

Pour regagner notre habituelle rive droite, nous franchissons le pont et gagnons, par une route bordée de malingres peupliers blancs qui appellent la neige, la ferme Davin et le bois de Meusin. De là, nous dévalons sur la rivière que nous suivrons jusqu'à la naissance de la boucle de Lacuisine. C'est le même cadre qu'hier, quoique les taillis de l'autre bord n'aient qu'une faible épaisseur. L'élargissement du courant ajoute au cachet justement renommé des Forges Roussel, dont l'abandon jette une note grave sur le paysage riant, égayé par la superbe chute du déversoir de l'étang voisin. Trois échines rocheuses, étayant le plateau de Lacuisine, rejettent à notre droite et la Semois et les prairies qui reparaissent timidement. Du sommet de cette barrière, on découvre Florenville et son église, dont le hardi clocher semble un doigt tendu vers le ciel. Il ne nous reste plus qu'à saluer le chemin de fer de Gedinne, bien oublié depuis huit jours et à gagner par Martué, les rues en pente raide et la grand'place d'un hectare, dont s'énorgueillit le gros bourg aperçu là-haut.

De Florenville, nous gagnons, après un dîner substantiel à l'Hôtel du Commerce, la frontière française et Carignan. Le train de 6 heures nous enlevait bientôt de ce chef-lieu de canton, paradis des commis voyageurs, pour cinq heures après, nous déposer à Lille, à peine éveillés de ce beau rêve de huit jours.

Un mot pour finir ce trop long récit : touristes qui aimez le confortable ne dédaignez pas l'automne. Il vous procure les meilleures chambres dans les hôtels et les attentions empressées des aubergistes qui vous prodiguent les primeurs de la pêche et de la chasse, sans parler des confitures de l'année et des recettes familiales de la ménagère. Touristes sociologues vous méconnaissez l'automne qui permet de surprendre les mœurs d'une population jusqu'alors guindée ou rendue défiante par la présence des étrangers. Touristes qui aimez la nature, pourquoi ignorer l'automne ? Des teintes inimaginables de ton et de variété ont remplacé le vert foncé de l'été, des jeux de lumière éclipsent l'illumination à peine nuancée de Juillet et d'Août. Enfin et surtout je vous dirai : Pendant l'automne, le pays est vôtre. A vous ces teintes, à vous ces jeux de lumière. A vous les buées vaporeuses du matin et les brumes du soir. C'est pour vous et pour vous seul que les bois ont ces silences mystérieux, les ruisseaux leur joyeux gazouillis et la Semois son éternel glissement.

L. SELOSSE.

LES MUSULMANS FRANÇAIS DU NORD DE L'AFRIQUE (1)

Les indigènes algériens sont-ils perfectibles ? Et par suite sont-ils assimilables ? Se rapprocheront-ils de nous un jour ? Cette question a beaucoup passionné l'opinion en d'autres temps. Les colons, rebutés par les difficultés du premier contact, ont fait prévaloir l'avis que le musulman est un fanatique incorrigible, réfractaire à tout progrès. Et aujourd'hui on s'en tient généralement à cette idée toute faite.

Mais voici que M. Ismaël Hamet, particulièrement bien placé pour étudier le sujet, étant à la fois d'origine indigène et de culture française, démontre qu'une évolution des indigènes est commencée et se poursuit sous nos yeux.

Les améliorations sont dès maintenant considérables dans l'agriculture. Aux cultures qu'ils pratiquaient en 1830, les indigènes ont ajouté, sous l'influence de l'exemple des Européens, le blé tendre, l'avoine, le seigle, le millet, la pomme de terre, la mandarine et les vins — oui, les vins ! M. Hamet cite des propriétaires musulmans qui ont de dix à vingt hectares de vigne.

---

(1) Par M. Ismaël HAMET, Officier interprète principal à l'État-Major de l'armée. Paris, A Colin et Cie, in-18. 3 fr. 50. — *Don des Éditeurs.*

L'un d'eux a même poussé sa plantation jusqu'à cinquante hectares. Beaucoup de grands propriétaires exploitent leur domaine tout à fait à la française, fument leurs terres, font des labours de printemps, emploient les instruments les plus perfectionnés, ont des moissonneuses et des batteuses à vapeur, Les uns ont recours à des indigènes ayant fait leur apprentissage chez des Européens et sachant manier nos outils. Les autres engagent directement des contremaîtres et des chefs de culture européens. Ainsi le chef de la confrérie religieuse qui passe pour la plus hostile aux chrétiens, Tekouk, mokaddem des Senoussiyas, possède sur sa propriété de l'Hillil, le matériel agricole le plus moderne et a pour chef de culture un Français, M. Jeainbert.

Il ne faut point croire que ces innovations soient uniquement le fait de la classe riche. En trois ans, dans la province d'Oran, 6,235 indigènes ont acheté 10,908 charrues européennes. L'usage de ces charrues s'est répandu jusqu'aux confins du désert, il en existe près d'un millier dans le Djebel-Amour. Il y a vingt ans, aucun cultivateur indigène ne se servait de voiture ; ils faisaient encore tous leurs transports à dos de chameau ou de cheval. Aujourd'hui, dans le seul arrondissement d'Oran, on en compte près de 400 qui sont imposés pour des carrioles, des breaks ou des charrettes. Le mouvement a donc un caractère général et s'étend à des couches de plus en plus profondes de la population.

Mêmes changements dans l'industrie et le commerce. Les indigènes apprécient parfaitement l'utilité des machines à vapeur. On en trouve dans les trois provinces qui ont monté des usines pour fabriquer l'huile, moudre les céréales, tanner les peaux, scier le bois ou manufacturer le tabac. Les cas d'association commerciale entre Européens et indigènes ne sont plus une singularité. M. Felin, interprète à Blida, un des informateurs auxquels M. Hamet s'est adressé dans son enquête, lui a écrit : « Dans la branche commerce, nombreux sont les indigènes qui se sont assimilé nos mœurs commerciales. Leurs maisons fonctionnent à l'instar des nôtres ; une comptabilité régulière, dans les formes exigées par la loi, est tenue par des comptables européens ; enfin le chiffre d'affaires, importations et exportations, traitées par certaines maisons s'élève à des sommes importantes ». M. Hamet énumère ces grands commerçants musulmans. Ce sont des quincailliers et des épiciers en gros, des marchands de céréales et de bétail, des marchands d'étoffe et des primeuristes.

Dans l'ordre intellectuel, M. Hamet proteste contre le préjugé qui représente sa race comme rebelle à l'instruction française. Son livre est par lui-même une preuve du contraire ; il est bien composé, d'une science solide, et à la fermeté de la langue on ne se douterait guère que le français n'est pas la langue maternelle de l'auteur. La vérité est que nous avons fait peu de chose jusqu'ici pour l'enseignement des indigènes, et que ceux-ci peuvent, avec une certaine fierté dire, comme le docteur El Hadjd Taïeb Morsly, aujourd'hui médecin à l'hôpital de Constantine : « La liste des indigènes qui

sont arrivés presque tout seuls, livrés à leurs propres forces, est assez longue. Les exemples ne manquent pas ». Et M. Hamet rappelle combien d'interprètes, d'officiers, de professeurs, d'avocats et de médecins ils ont déjà fourni. Beaucoup ont écrit en français. L'un d'eux, Mohamed Ben Rahal, de Nedroma, peut être considéré comme un véritable homme de lettres français. Des indigènes remplissent des emplois dans la plupart des administrations.

Il n'est pas niable qu'un effort considérable a été fait par le monde musulmal algérien pour s'approprier nos procédés perfectionnés et notre instruction. M. Hamet le fait dater des années qui ont suivi 1870, c'est-à-dire de l'époque où une grande impulsion ayant été donnée à la colonisation, les contacts entre Européens et indigènes se sont multipliés. Et il lui attribue pour cause profonde que par suite de ces contacts, « l'indigène est accaparé lentement, mais sûrement, par la vie européenne qui le transforme, soit en le contraignant à son insu, soit en soumettant son intelligence à des raisonnements décisifs ; parmi les musulmans, les plus indépendants, les plus hardis font les premiers pas, et leurs succès entraînent les autres ».

Ce mouvement continuera-t-il ? L'extension de la civilisation européenne qui l'a provoqué se poursuivant avec une rapidité que les faits attestent, M. Hamet pense qu'il ne peut faire autrement de s'accentuer de jour en jour parmi les jeunes générations musulmanes. Qu'est-ce qui pourrait l'enrayer ?

Est-ce la différence de langue ? Le fond de la population indigène est berbère. Or, les Berbères ont montré à travers l'histoire une aptitude particulière à apprendre les langues. Sous la domination française, ils apprendront le français. Déjà ceux qui veulent et peuvent s'instruire ont compris que la meilleure voie pour cela est « d'adopter l'étude de la langue française et de pratiquer la lecture des journaux et des revues rédigés en français ». « L'enseignement du français a pris parmi eux le pas sur celui de l'arabe ».

Sont-ce les mœurs, en s'opposant au plus efficace des moyens de fusion entre deux races : le mariage entre musulmans et chrétiens ? Ces mariages ne sont point défendus par le Coran, contrairement à ce qu'on croit. Si le jurisconsulte Sidi Khalib les condamne, c'est une simple opinion qui n'a jamais fait loi. Sans être encore nombreux, les mariages mixtes ne sont plus très rares. Chose curieuse : ce sont les grands chefs religieux qui en donnent l'exemple. Le chérif d'Ouazzan a épousé une Anglaise. Le chef des Tidjariva est marié à une Bordelaise, et le chef des Ouled-Sidi-Cheikh à la fille d'un commandant d'infanterie. Ce qui aide à croire à l'affirmation de M. Hamet qu'il existe une classe d'élite déjà trés européanisée dont beaucoup de membres ont « une tendance marquée aux mariages mixtes ».

Est-ce la structure sociale, en imposant aux indigènes un genre de vie incompatible avec la vie européenne ? Mais M. Hamet le constate : « Les tribus elles-mêmes se disloquent et se désagrègent ; la divisibilité des biens et le régime individuel introduits par l'administration française ont rompu les

cadres de la société musulmane. L'individu, avec ou sans patrimoine, se détache de la collectivité indigène qui n'est plus rien pour lui, et se met sous la tutelle européenne qui peut tout pour lui ». Aujourd'hui, la vieille aristocratie qui a essayé de conserver l'ancien genre de vie disparaît, ruinée ; elle est remplacée par une aristocratie d'argent qui doit son élévation à son adoption des méthodes européennes. L'idéal d'autrefois, savoir manier un cheval et un fusil, n'a plus de sens, Les indigènes s'aperçoivent que parler le français et être instruit à l'européenne sont les véritables armes pour triompher maintenant dans la lutte pour l'existence.

Est-ce la religion enfin ? Sur ce point, le témoignage de M. Hamet est particulièrement précieux, car il émane d'un indigène qui ne parle qu'avec respect des croyances musulmanes. Eh bien, cet élément social n'est pas resté plus immobile que les autres. « La population musulmane est devenue une société laïque et les descendants de ses anciens maîtres spirituels et politiques n'exercent plus sur elle qu'une influence éloignée... » Les préventions contre le costume européen disparaissent et des indigènes le portent sans offenser personne. L'usage du vin, du porc et de la viande des animaux non égorgés selon le rite musulman s'est répandu et n'est plus réprouvé. Les écoles françaises sont fréquentées sans souci de l'instruction religieuse musulmane.

Aucun obstacle insurmontable ne paraît donc devoir arrêter la transformation des musulmans algériens. Jusqu'où ira-t-elle ? Très loin. Jusqu'au bout, pense M. Hamet. Il croit que les divers éléments de la population algérienne finiront par s'unifier sur « les bases de la civilisation française ». En remettant ce résultat à des temps lointains, il n'a, en présence de ce qui se passe, rien d'invraisemblable.

En attendant, comme récompense des progrès déjà accomplis et comme moyen d'en préparer d'autres, il demande pour les musulmans transformés une place dans les corps élus de la colonie, c'est-à-dire des représentants « avec voix consultative » dans les conseils municipaux, les conseils généraux et le conseil supérieur, une participation à l'élection des députés et des sénateurs, le droit au service militaire et une naturalisation à deux degrés, le premier degré rendant électeurs mais non éligibles les indigènes qui voudraient conserver leur statut personnel, et le deuxième conférant tous les droits du citoyen français à ceux qui y renonceraient.

Ce ne sont pas là des propositions sur lesquelles on puisse se prononcer d'un mot. Mais du moins on peut avoir des sympathies pour une thèse qui fait entrevoir la possibilité de doubler la production algérienne par la diffusion croissante des procédés européens parmi les indigènes, et qui permet, sans trop d'illusions, d'espérer qu'un jour nos musulmans d'Afrique pourront être autre chose que des mineurs dans la famille française.

L'ACTIVITÉ DES ANGLO-ÉGYPTIENS AU SOUDAN

. . . .

La ville de Khartoum se développe avec une rapidité prodigieuse. Au lendemain de la conquête, elle fut partagée en trois zones parallèles à la rive du Nil Bleu. Et, après avoir reconstitué lentement les titres de propriété des indigènes, on vendit à chacun une surface de terrain égale à celle qu'il possédait, et dans la même zone. Cela après avoir tracé le plan de la ville nouvelle.

Les prix étaient uniformément fixés à un millième (un millième de livre égyptienne, soit le 1/10 d'une piastre. La livre égyptienne vaut 100 piastres) le pied carré, soit environ une piastre tarif (= 0 f. 26) le mètre carré. Actuellement il y a des ventes effectuées à plus d'une livre égyptienne le mètre carré. On n'accepte plus de vendre à ce prix.

Dans cinq ans, Khartoum sera une capitale, à cause de l'importance de sa situation géographique et de la situation centrale que lui feront les voies de communication.

Voilà Port-Soudan en activité. La gare fonctionne. Une ville de maisons en planches abrite les blancs. 4,000 ouvriers vont travailler au port. Il y en aura probablement 6,000 cet été.

Le port est bon, suffisamment abrité. Son plus grand inconvénient est les lignes de brisants qui le longent à 15 milles dans l'Est. Un phare est commandé pour la passe par laquelle on les franchit.

Le premier train de marchandises Souakim-Khartoum est passé le 3 Janvier. Dans trois ou quatre mois, tous les services seront installés à Port-Soudan : direction des douanes, garde-côtes, service du chemin de fer dont la direction générale reste à Atbara-Jonction, point où la ligne Souakim-Port-Soudan rejoint la ligne Wadi-Halfa-Khartoum.

Souakim est abandonné à cause de son port insuffisant, de l'insalubrité du climat, et du danger d'une passe très difficile entre le port et la mer.

Le climat de Port-Soudan est bien moins mauvais.

Actuellement le gouvernement du Soudan active la création des voies de communication. Avant le chemin de fer de Port-Soudan, le charbon coûtait de 75 à 100 francs la tonne à Khartoum, car il subissait trois transbordements d'Alexandrie à Khartoum, donc cinq en tout. Il ne coûtera plus que 50 francs la tonne. Une route pour automobiles est en construction de Khartoum à Kassala : 80 milles sont achevés sur 300.

La distance a déjà été franchie en automobile en douze heures ou douze heures et demie.

On étudie l'emplacement de ponts sur les deux Nil. D'après ce que j'ai pu apprendre, le pont sur le Nil Bleu sera commencé l'an prochain, et peut-être avant.

Khartoum relié à Khartoum-North (ou Halfaya), la voie ferrée pénétrera dans la province de Ghézira (entre Nil Blanc et Nil Bleu) qui est une Terre Promise quant à la fertilité du sol, et à laquelle il ne manque que l'eau.

La voie ferrée se dirigera vers Eyarin, puis elle bifurquera. Une branche, la première construite, gagnera le Nil Blanc à Donem (14° lat. N.) où elle le franchira, et se dirigera vers El Obeïd. L'autre branche se dirigera vers Ouad-Medani (confluent du Rahar et du Nil Bleu) et remontera le Nil Bleu. Plus tard on fera le chemin de fer de Kassala, soit en longeant l'Atbara, soit en partant de Thanisam, point situé sur la ligne Atbara-Port-Soudan, juste à l'Ouest des montagnes.

Le chemin de fer qu'Ismaïl avait construit de Wadi-Halfa jusqu'à la troisième cataracte est abandonné, comme trop cher à entretenir.

Mais on en a construit un de Abou-Hamed jusqu'à Méroé, à l'Ouest de la quatrième cataracte, et ainsi le trafic de toute cette région, au lieu d'aboutir à Halfa et à l'Égypte, revient vers le Soudan égyptien.

Mais tout l'avenir du Soudan est dans l'agriculture. Pour lui donner son plein développement, il faut beaucoup d'eau.

Les concessions accordées à trois personnes, Leigh Hunt, Grieve, Anderson, ont soulevé en Égypte une clameur légitime. La population du Soudan est tombée de 8 millions sous Gordon à environ 3 millions d'habitants, tandis qu'en Égypte la population augmente beaucoup et qu'on a arrêté la vente des terres du gouvernement, faute de pouvoir les irriguer. Donc il faut trouver de l'eau.

On s'est aperçu, après études, que le débit du Nil au confluent du Sobat était seulement de 40 °/₀ du débit total à Bor, au sortir des Grands Lacs. Les 60 °/₀ étaient perdus dans les marais du Bahr el Ghazal.

Après avoir étudié la création d'un canal de Bor à l'embouchure du Sobat, M. Dupuis croit plus raisonnable de draguer le vrai lit du Nil qu'on a retrouvé à travers le « sad » et les marais.

Il a été étudier en Amérique des dragues puissantes et il fait son rapport sur leur emploi. Le courant travaillerait en même temps que les dragues. On augmenterait le débit du Nil et on dessécherait ces marais du Bahr el Ghazal où meurent 8 sur 10 des officiers qui y sont envoyés, de la fièvre bilieuse hématurique.

A la fin de 1906, la décision sera prise à ce sujet. Les travaux qui seront très longs commenceront dès qu'on aura de l'argent. Alors l'eau du Nil Blanc sera réservée au Soudan et celle du Nil Bleu à l'Égypte.

Des travaux de barrage sur le Nil Bleu et de canalisation dans Ghezira sont actuellement à l'étude depuis un an et seront terminés fin 1906.

Voilà le résumé.

Tout tend à l'autonomie absolue du Soudan égyptien et au drainage vers Khartoum de tout le commerce de ces régions, et au delà.

Les Égyptiens n'acceptent d'ailleurs pas sans récriminations ce déplacement vers la mer rouge du mouvement colonial du Soudan. Les journaux indigènes s'en plaignent. « L'Égypte, écrit *El Ahram*, ayant versé le sang de ses enfants et son argent pour créer le commerce soudanais, ne peut que s'attrister de le voir détourner vers la mer Rouge ». « Si, dit *Al Moayad*, l'Égypte était effacée dans la cérémonie de l'inauguration du chemin de fer Nil-Mer Rouge, c'est qu'elle représente avec l'Angleterre deux associés, dont l'un recueille les bénéfices et l'autre supporte les dépenses. Malheureusement, c'est le second rôle qui est dévolu à notre pays dans l'association sur le Soudan ». Et *Al Zaher* ajoute même, en s'encadrant de noir : « Les fêtes de Port-Soudan sont les funérailles de l'Égypte, puisque la perte du Soudan est désormais un fait indiscutable ».

Il résulte de tout ceci que lord Cromer et les Anglais inaugurent une mise en valeur extrêmement active et vaste du Soudan égyptien et nous ne pouvons qu'admirer l'*effort colonial* qu'ils donnent en ce moment. Mais c'est aussi un *effort politique* qui les rendra plus forts autour du plateau abyssin, et ce, nous est une raison nouvelle de demander que l'affaire éthiopienne soit réglée.....

(*Bulletin du Comité de l'Afrique française*).

BIBLIOGRAPHIE

AUX OASIS D'ALGÉRIE ET DE TUNISIE, avec illustrations, par Eugène GALLOIS, lauréat des Sociétés de Géographie. — *Don de l'Auteur.*

Voyageur infatigable, conférencier aisé, aimable, abondant, et fort apprécié d'ailleurs de notre public habituel, M. Gallois est, en plus, écrivain et dessinateur, puisqu'il illustre de la même plume facile les brochures qu'il ne manque jamais d'offrir à notre Société, à l'issue de chacune de ses conférences. Cette fois encore, le livre sur les Oasis reproduit, pour ceux qui ne l'auraient pas entendu, le récit vivant qu'il nous a fait de son voyage, au commencement de la saison d'hiver.

De la côte à la région montagneuse et d'Oran à Djerba (Tunisie), le trajet en question, facile à suivre sur la carte, est une succession de zigzags, selon la forme approximative d'un W double dont on aurait laissé tomber la dernière branche, si

j'ose dire. Zigzags malheureusement trop rapides, qui font qu'on regrette à chaque instant de ne pouvoir s'arrêter, prolonger le coup d'œil, causer avec l'auteur (chose qui doit être fort agréable), l'interroger surtout sur ses impressions personnelles...

Parti d'Oran, l'auteur est remonté, en chemin de fer, vers la région des hauts plateaux, des chotts, des oueds pierreux, de l'alfa, des maigres oasis, des palmiers, du vent, des mirages. Il a pénétré, par le col de Zenaga, dans le Figuig, célèbre par de récents événements militaires, aujourd'hui pacifié jusqu'à nouvel ordre. Puis il redescend vers Alger, s'enfonce encore une fois dans le désert, vers le Mzab, atteint la région de l'Erg où commence le vrai Sahara, se donne le plaisir d'affronter en imagination les périls et les fatigues d'une traversée du désert, nous vante une fois encore les douceurs de Bou Saada, « la perle algérienne », comme il aime à l'appeler, puis, voici Constantine, le Sud constantinois, riche en oasis, en ruines romaines, en beautés pittoresques, en hôtels, en touristes, grâce à la facilité des communications ; Biskra, autre oasis mondaine, la vaste région de l'Oued Rirh, Touggourt, puis Tunis, Bizerte, Sousse, Sfax, Djérid, Gabès ! Tout cela en un petit livre dont on regrette la brièveté, encore une fois, mais qui, du moins, renferme nombre de renseignements utiles et pourra être consulté avec fruit pour la préparation d'un voyage.

LA CHAMPAGNE, ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE RÉGIONALE, par Émile Chantriot. Avec 31 gravures, 21 planches et 17 cartes ou graphiques. Paris, Berger-Levrault, 1906.

Au lieu de monographies locales très spéciales, soit géologiques, soit historiques, comme il s'en produit un peu partout, — et dont il ne faut pas dire de mal, — voici une œuvre provincialiste de vaste envergure, rappelant l'importante étude de synthèse géographique publiée récemment par notre collègue M. Demangeon sur la Picardie et les régions voisines. Elle voisine elle-même, d'un autre côté, avec l' « Essai sur le Plateau lorrain », de M. Auerbach, qui fut précisément le maître de M. Chantriot. Ces livres sont, pensons-nous, les plus complets qui aient paru sur les grandes régions naturelles de la France, mais ils en appellent d'autres, qui finiront en se juxtaposant par englober dans une vaste synthèse la totalité même de notre territoire national. Il est intéressant de constater que le Nord de la France, c'est-à-dire, « le côté d'où nous vient la lumière », la partie du pays où l'on innove et où l'on travaille sérieusement, aura surtout pris l'initiative de ce grand mouvement à la fois régionaliste et nationaliste au vrai sens du mot.

Comme de juste, l'auteur insiste particulièrement sur la structure géologique de la contrée, car il ne peut y avoir de bonne peinture sans anatomie. Mais l'influence du milieu physique, si importante soit-elle, ne s'exerce qu'en collaboration avec d'autres éléments historiques et sociaux : aussi a-t-il pris soin de fondre l'élément humain dans la trame de l'analyse géographique et des descriptions : affaire de goût et de mesure, bien entendu, et aussi de conscience scientifique. Il s'agissait ici, non de collectionnèr des faits, comme le font au passage tant de voyageurs, pseudo-historiens ou pseudo-géographes, mais bien de saisir des rapports, des *valeurs* et des conclusions.

La Champagne a une physionomie propre, peu mais suffisamment caractérisée : une « structure en terrasses, à pentes convergentes, coupées de grandes vallées transversales, artères de la vie générale » : lieux de rencontre des peuples, croi-

sement d'influences venues de toutes les directions. Mais par cela même qu'elle n'a pas su réagir contre ces influences continues, elle aura bientôt perdu son type ethnique, ses traditions locales, son dialecte champenois, ses particularités de mœurs, de costumes, etc., toutes choses dont l'auteur ne s'est pas moins attaché à recueillir un certain nombre de survivances. Cela forme, dans le livre, un tout petit peu de couleur locale, et c'est précisément ce que nous aimons, nous profanes. Avec Taine et Michelet, — qui furent cependant des esprits scientifiques, — il ne nous déplaît pas de voir grimacer encore çà et là, comme à travers un papier crevé, sur le fond de la réalité grise et uniforme, « l'œil allumé, la bouche narquoise, le ton goguenard, le grand nez vulgaire, irrégulier », ou encore « l'esprit de saillie pétillant comme le vin du cru, qui stimulait la verve de nos joyeux conteurs de fabliaux », chez les compatriotes du bon La Fontaine.

LE CHILI DE NOS JOURS, son commerce, sa production et ses ressources, annuaire national pour 1905-1906, par M. Adolfo Ortuzar, Consul-général du Chili à New-York, avec subvention du Gouvernement chilien. — *Don de l'Auteur.*

Un volume annuel de 650 pages, sur cette contrée lointaine qui s'appelle le Chili, écrite par un Consul-général du Chili, avec nomenclature méthodique des productions du Chili, de ses ressources minières, des articles de provenance étrangère susceptibles d'y être importés, avec indications des droits de douane, usages locaux, modes d'emballages, avec aussi des annonces-réclames intercalées dans le texte, et les adresses des principales maisons de commerce chiliennes, ... pourquoi pas, après tout? On oublie trop généralement en France que le Chili, — comme le Pérou et autres d'ailleurs —, est sorti de la période archaïque, fabuleuse, qu'il a maintenant un présent et surtout un avenir, que c'est un pays riche, habité par une population laborieuse et énergique (chose rare pour des descendants d'Espagnols), qu'il possède des institutions libres, une flotte, une armée entraînée à l'européenne, que l'industrie y est florissante, que la plupart des nations civilisées y ont pris sur nous l'avantage de relations commerciales suivies, que la distance ne signifie plus rien, et que d'ailleurs le percement de l'isthme de Panama rapprochera bientôt ce pays de l'Europe et de nous-mêmes. Qui sait si, avec de la main-d'œuvre et des capitaux, le Chili ne deviendra pas une nation de tout premier ordre destinée peut-être à étonner le monde, comme le Japon et les États-Unis ?

Et ceci n'est pas une folle réclame que je voudrais faire au livre de M. Adolfo Ortuzar, pour me rattraper de l'avoir, au début, feuilleté un peu dédaigneusement. Qu'on en lise la curieuse préface, due à la plume alerte et originale de M. Émile Gautier, le chroniqueur scientifique du *Figaro*. Le Chili ne possède pas seulement en abondance, les métaux les plus précieux : cuivre, or, argent, manganèse, cobalt, borax, antimoine, mercure, plomb, zinc ; ce qui le met hors de pair, ce qui fera de lui, mieux que de l'Égypte, le « grenier du monde », c'est sa richesse en un élément précieux, aussi utile que le blé et le pain, puisqu'il sert à les produire : l'azote, gisant sous terre, à l'état de combinaison chimique sous forme d'innombrables quintaux métriques de nitrates de soude et de potasse. Réduite à ses éléments primitifs, ou additionnée des engrais insuffisants que lui accorde la parcimonie de nos cultivateurs, la terre épuisée ne pourra plus, dans cinquante ou

soixante ans d'ici, nourrir ses trop nombreux habitants : c'est du moins l'opinion des économistes les plus autorisés. Or, abstraction faite des gisements à exploiter ou déjà exploités, mais dont l'importance est trop faible ou trop problématique comme ceux du Maroc, de l'Afrique Occidentale ou du Sahara, par exemple, il est permis de dire qu'il n'existe qu'un seul pays où puisse s'alimenter en azote la fertilité de l'univers civilisé. Ce pays, c'est le Chili.

De plus, les gisements chiliens sont pratiquement inépuisables et suffiraient à alimenter pendant deux ou trois siècles tous les mangeurs de pain de la planète, dût encore leur nombre doubler ou tripler d'ici là. Et il ne s'agit que des gisements découverts en 1905 !

C'est le salut, la vie, la fortune, que nous promettent d'une façon imprévue nos cousins d'Amérique, ... à condition bien entendu que nous voulions bien les y aider avec nos capitaux.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

AFRIQUE

L'Arsenal et le Port de Bizerte. — Nouveaux travaux. — Bizerte a été longtemps négligée tant au point de vue de la défense qu'à celui des voies de communication, aussi faut-il accueillir avec faveur l'annonce de l'ouverture très prochaine des chantiers de construction du chemin de fer de Nefzas qui doit apporter annuellement au port de Bizerte un minimum de 200,000 tonnes de minerais. A ce premier et important élément de fret, d'autres ne tarderont pas à s'ajouter. La contrée que va desservir le chemin de fer de Nefzas est une de celles de la Tunisie qui se prêtent le mieux à la colonisation agricole française ; elle est également très riche en minerais divers. Elle réserve certainement d'intéressantes surprises au point de vue minier, et avant peu des exploitations industrielles s'y seront créées qui viendront encore augmenter l'activité du port.

D'un autre côté, des travaux de voirie améliorent peu à peu Bizerte tout autour du nouvel Hôtel de Ville, dont la construction commence, et il est en outre question de bâtir un Théâtre ; des propositions dans ce but ont été faites récemment à la Municipalité. — De son côté, l'Administration militaire ne reste pas inactive. Indépendamment de la construction du Cercle militaire et du Palais du Gouverneur, elle va édifier deux nouveaux ouvrages de défense près du Roumadia et trois nouveaux forts sur les hauteurs qui environnent Sidi-Abdallah ; le rôle de ces forts serait de protéger l'arsenal contre une attaque venant du côté de la terre.

(*Bulletin de Renseignements coloniaux*).

Ascension projetée en Afrique. — Le duc des Abruzzes entreprendra cet été une nouvelle expédition, non plus au pôle Nord cette fois, mais dans l'Afrique centrale. Il va tenter l'ascension du Ruvenzori, immense crête de montagne qui se trouve au Nord-Ouest du Victoria-Nyanza.

Les cimes les plus élevées du Ruvenzori, éternellement couvertes de neige, atteignent une hauteur de cinq mille mètres et plus, et n'ont jamais été foulées par un pied humain.

RÉGIONS POLAIRES

L'expédition américaine Peary à bord du « Roosevelt ». — L'expédition Peary est en route ; son chef n'en est pas à son premier voyage. Le commandant Peary débuta en effet en 1886 par une reconnaissance du glacier intérieur du Groenland. Il explora le Nord du Groenland en 1891-1892 et une seconde fois en 1893-1895 en effectuant sur la neige un trajet de 600 kilomètres. Sa dernière expédition eut lieu de 1898 à 1902. Cette fois, il contourna l'extrémité nord du Groenland.

En cette expédition, le commandant Peary qui voulait lutter de vitesse avec le *Fram*, dans sa deuxième expédition sous le commandement de Sverdrup, réussit à le devancer et il était à quatre-vingt kilomètres au nord du cap Sabine quand le *Fram* s'y trouva arrêté par des banquises infranchissables.

Le premier soin de Peary fut de remettre en état et de réapprovisionner le fort Conger situé par 82° de latitude sur les rives occidentales du Kennedy.

C'est de là qu'il s'élança vers le Nord ; mais la saison fut extraordinairement inclémente. Peary eut les pieds gelés et s'amputa lui-même les orteils. Il dut par suite retourner au fort Conger, ajournant ses projets à une autre expédition, celle qu'il accomplit actuellement.

Ajoutons que sa femme l'accompagna dans les expéditions de 1891-1892, 1893-1894 et de 1898-1902. Elle est la première femme blanche qui hiverna dans la région arctique. Par ses soins assidus et son exemple, elle aida beaucoup les compagnons de son mari à supporter toutes les privations. Au Groenland, elle donna le jour à une petite fille qui ne reverra sans doute jamais son lieu de naissance. Madame Peary est l'auteur de deux ouvrages : *Mon Journal arctique* et le *Bébé des Neiges*.

L'expédition Peary a ceci de commun avec celle de Jean Charcot, qu'elle a été organisée par une souscription populaire. Elle s'est adressée particulièrement aux femmes, rappelant que la Reine Isabelle engagea tous ses bijoux pour assurer la conquête du nouveau monde.

Le commandant Peary, né à Cresson Springs (Pensylvanie) le 6 Mai 1856, est un homme de haute stature (près de six pieds), aux pommettes saillantes, aux traits énergiques, malgré ses yeux souriants. Une moustache blonde surmonte un menton volontaire. C'est le type de l'homme d'action. « Il porte une indomptable énergie dans un corps de proportions splendides », suivant le dire d'un Américain.

Trois routes s'offrent aux explorateurs : celle du Spitzberg prise par Nansen et le Duc des Abruzzes accompagné du lieutenant italien Cagni, qui détient le record de l'approche du pôle.

Celle du détroit de Behring, qui a tenté le héros de Buzenval, Gustave Lambert.

Enfin, celle qui, à l'Ouest du Groenland, suit le détroit de Smith. C'est la route suivie par Nares, Markham, Greely et Lockwood et nos compatriotes Bellot et Pavy.

C'est précisément cette dernière que veut suivre le commandant Peary.

En homme méthodique, il a préparé d'une manière toute scientifique son plan et aussi tous les menus détails de son exploration. Le choix de ses compagnons a été son principal souci.

Il se dirigera vers Sabine, facilement accessible en été. De là avec le *Roosevelt*, il pourra forcer la route à travers la glace jusque près de l'Hécla, dans l'extrême Nord du Groenland, où il établira ses quartiers d'hiver.

Il montera alors vers le Nord en traîneaux avec un détachement de vingt-cinq Esquimaux. De temps en temps, il en renverra quelques-uns et la dernière étape sera faite par trois ou quatre traîneaux seulement et l'élite, l'avant-garde, composée des plus forts et des plus intelligents des Esquimaux. Il espère être rentré à bord de son navire aux premières lueurs du jour renaissant en Février 1907, pour profiter de la débacle des glaces.

Le bateau le *Roosevelt* est le plus fort briseur de glaces qui ait été construit. Il est plus puissant que le *Fram* norvégien ou le *Gauss* allemand. Sa longueur est de 55 mètres et sa largeur de 10 m. 38. Il jauge 700 tonnes et a un tirant d'eau moyen de 4 m. 88. La force normale de son moteur est de 1,200 chevaux, elle peut être portée à 1,400 chevaux.

La ligne de flottaison est armée d'une bande de métal de 25 millimètres qui s'étend à 91 centimètres de part et d'autre de cette ligne. Une bande métallique de 4 m. 25 de long a été aussi disposée à l'arrière. On peut dire que la pression de la glace glissera sur les parois et que ce navire pourra sortir sans danger des banquises. Sa machine est son principal moteur au lieu d'être un auxiliaire de la voile, comme dans les bateaux des précédentes expéditions. Les conditions d'élasticité des matériaux et de formes de la carène sont si bien résolues que le bateau dans les banquises se soulèvera spontanément. Il roulera terriblement peut-être par une mer mauvaise, mais l'important est qu'il s'élève progressivement au-dessus des glaces qui voudraient l'étreindre.

Il est construit en chêne blanc de la Virginie et doublé en cuivre ; à l'intérieur il est revêtu d'un bordé de pin jaune de 8 centimètres environ.

Tout est calculé pour le rendre étanche, chaud et confortable. L'appartement destiné dans ce navire au commandant Peary et à son état-major pourra être démonté et transporté pièce à pièce pour servir de maison d'hivernage à Hécla.

Le bateau a coûté 375,000 fr. L'expédition dans son ensemble reviendra de 750,000 à 1,000,000 de francs, le tout réalisé par une initiative personnelle.

Cette expédition passionne les Américains. On vend dans toute l'Amérique des photographies du bateau faites à la pyrogravure sur des fragments de bois provenant du chantier du *Roosevelt*.

Et maintenant souhaitons bonne chance à cet intrépide explorateur.

Nous trouvons dans quelques journaux la nouvelle de la préparation d'une mission antarctique en 1907 par M. Henryck Arctowski, nous nous demandons s'il ne s'agit pas de l'Association internationale pour l'étude des régions polaires dont nous avons parlé en Décembre et dont M. Arctowski est un des promoteurs.

Le charbon au Spitzberg. — Le journal norvégien l'*Œrebladet* rapporte que l'expédition mixte norvégienne-américaine, qui avait été envoyée au Spitzberg pour explorer exactement les gisements de charbon découverts, vient de

revenir à Trondjem. D'après son rapport, on peut considérer le Spitzberg comme un pays minier de très grande importance pour l'avenir. Après avoir creusé plus profondément en trois endroits du massif montagneux, on a rencontré des couches de charbon extrêmement riches, et le charbon trouvé s'est également montré de meilleure qualité que celui primitivement découvert. La Société a l'intention de mettre, l'année prochaine, la mine en pleine activité et de pousser l'exploitation toute l'année avec un personnel continuellement augmenté. Elle projette également d'introduire du bétail dans le pays et d'y installer des boulangeries, afin de pouvoir mieux traiter les ouvriers. L'île était jusqu'ici complètement inhabitée et personne ne s'en occupait, tandis qu'actuellement elle fait l'objet d'actives spéculations.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

EUROPE.

Le commerce extérieur belge en 1905. — En 1905, les importations ont atteint une valeur de 2 milliards 885,250,000 francs contre 2 milliards 672,199,000 francs en 1904, soit 213,051,000 francs ou 8 % de plus ; et les exportations de 2,186,380,000 francs, contre 2,074,000.000 fr. en 1904, soit 112,380,000 fr. ou 5,04 % de plus. Ces chiffres se rapportent au *commerce spécial*.

Les droits de douane perçus pendant l'année se sont élevés à 55,572,351 francs contre 50,184,412 francs en 1904, ce qui fait une augmentation de 5,387,939 francs ou 10,7 %.

L'industrie textile italienne. — En raison du bon marché de sa main-d'œuvre, et de la longue durée de sa journée de travail, l'Italie s'est créé une place de tout premier ordre dans l'industrie textile.

En dix ans, elle a plus que décuplé son exportation de tissus de coton qui a passé de 10,000 quintaux en 1891 à 159,000 en 1904. L'Argentine et la Turquie sont les meilleurs clients des cotonniers italiens. Un signe évident de la prospérité de l'industrie du coton dans la péninsule, réside dans ce fait que le gouvernement italien, après avoir consulté les industriels intéressés, n'a pas craint d'accorder des facilités dans la conclusion des nouveaux traités de commerce avec la Suisse et l'Allemagne.

Même situation pour la laine.

L'exportation italienne des tissus de laine peignée a monté de 1,497 quintaux en 1903, à 2,146 en 1904 ; celle des tissus de laine cardée, qui était passée de 4,456 quintaux en 1901, à 5,614 en 1902, à 4,223 en 1903, s'est de nouveau élevée à 6,657 en 1904 ; principales destinations : République Argentine, 1,359 quintaux ; Turquie, 825 ; Égypte, 563 ; France, 1,044, etc.

ASIE.

La réorganisation financière de la Corée. — M. Megata, Conseiller du Ministère des Finances du Japon, vient de publier un long rapport relatif à la réorganisation financière de la Corée.

L'introduction de ce rapport établit d'abord que la réorganisation financière de la Corée est encore en enfance et qu'il est trop tôt pour essayer d'en prédire les résultats. Néanmoins, tout récemment, à mesure que se resserraient les liens entre le Japon et la Corée, que les communications et le commerce grandissaient, la réforme économique et financière commença à exercer une influence immédiate sur le commerce des deux pays.

Pour étudier la situation financière actuelle, il est nécessaire de prendre pour point de départ les réformes instituées en Octobre 1901. Auparavant, on n'avait fait que peu de tentatives pour remédier à la confusion régnant dans les finances : le peuple était appauvri par les extorsions, et le pays arrivé à son état actuel d'impuissance. Cette situation était due aux trois causes suivantes : absence de toute distinction entre la Cour et le Gouvernement ; confusion monétaire ; dépenses irréfléchies et manque d'organisation dans la perception des impôts.

On ne peut améliorer une situation de cette sorte qu'en procédant pas à pas, en évitant les froissements et en ménageant avec prudence le sentiment public, toujours attaché aux anciennes coutumes et ne connaissant guère les principes de l'économie publique.

Le chapitre A du rapport est consacré à la circulation monétaire, qui passait pour être à base de métal-argent, mais qui, en réalité, n'avait pas d'étalon.

La différence entre la valeur nominale et la valeur réelle de la monnaie de nickel était très grande. Le Gouvernement en frappait d'énormes quantités, pour en tirer profit. Résultats : dépréciation rapide jusqu'à moitié de la valeur nominale, fausse monnaie répandue partout, troubles dans le prix des objets de première nécessité et dommages sérieux pour les finances du pays.

Pour procéder à la réorganisation indispensable, on établit, en Décembre 1904, une trésorerie générale. La Monnaie du Gouvernement fut fermée et cessa d'inonder le pays de pièces dépréciées. Un édit impérial de 1901 avait établi l'étalon d'or, la monnaie à frapper devant être de même nature que celle du Japon. Un édit de Janvier 1905 fixait au mois de Juin la mise en pratique de cette opération. En même temps, le Daï chi-Ginko devint trésorerie centrale du Gouvernement et ses billets eurent cours légal, avec remboursement à vue en monnaie d'étalon. L'assimilation au système japonais était complète, la circulation devenait fixe et un grand obstacle aux transactions disparaissait. Les vieilles pièces de nickel furent retirées de la circulation et refondues : dans les villes principales, il n'en reste que ce qu'il faut pour les échanges ; les quantités excessives qui circulent encore dans les campagnes rentreront en Mai, sous forme d'impôts. Pour faciliter ces opérations, on commença à frapper, en Octobre 1905, des pièces d'argent de 10 sen et des pièces de bronze de 1 1/2 sen.

Le chapitre B s'occupe des dispositions prises en vue de l'administration financière.

La Corée ne possédait pas d'organe financier jusqu'au jour où le Daï-ichi Ginko ouvrit à Séoul une succursale qui fut transformée en organe central du Gouvernement. Le Gouvernement japonais donna sa reconnaissance à l'émission des billets par cette institution, dont il surveilla strictement les opérations. C'est ainsi que cette banque devint l'agent financier officiel du Gouvernement. En même temps, elle se chargea des fonctions du Trésor public et ouvrit de nouvelles agences en dehors des ports à traité.

A ces fonctions s'ajoutait nécessairement la tâche de faciliter la circulation monétaire et de développer les ressources du pays. La banque donna son assistance aux deux banques coréennes existantes qui, lorsque leur réorganisation sera accomplie, pourront rendre de grands services en se chargeant des affaires du petit commerce.

La deuxième partie de ce chapitre traite de l'établissement de magasins généraux destinés à accepter les marchandises contre certificats de dépôt négociables. Une partie d'un prêt consenti par l'empereur sur sa cassette privée a servi ainsi à fonder une Compagnie de ce genre, s'occupant d'étoffes et de grains. Elle prend soin des marchandises qui n'ont pas rempli les formalités de douane et consent des prêts. Le Gouvernement appuiera la Compagnie et en surveillera les opérations.

La troisième partie du même chapitre s'occupe des billets à ordre, émis jusqu'alors en excès. A l'avenir les billets de cette nature ne pourront être émis que par les membres d'une Société constituée à cet effet, et conformément à la loi. Le montant des billets doit être exprimé en yen, en monnaie établie par l'ordonnance impériale de 1901, ou en billets de banque, et ne pourra être payé avec de l'ancienne monnaie. Cette mesure a pour but d'en finir avec les anciennes fluctuations du cours. Seuls, les membres de la Société, intéressés à en maintenir le crédit, pourront émettre de ces billets.

Les anciens billets étaient au porteur sans endos. Aujourd'hui, ils sont nominatifs et endossables. La négociation devient ainsi plus facile, et le payement est assuré. Les noms des membres contrevenants seront rayés de la liste, avec publications dans les journaux. Les Sociétés règleront les litiges éventuels relatifs aux billets.

Le chapitre C, qui traite de la réforme administrative, s'occupe, dans sa première subdivision, de la réforme des fonctionnaires. L'administration coréenne n'avait que l'apparence de la régularité. Les fonctionnaires étaient trop nombreux. Leur nombre fut ramené de 751 à 527. L'économie qui en résulte n'est que de 40,000 yen, mais s'accroîtra.

La deuxième subdivision enregistre la réforme militaire, qui a diminué les effectifs de 311 officiers et de 8,214 hommes, et les dépenses de 1 million de yen.

La troisième subdivision s'occupe des salaires, jusqu'alors insuffisants, des fonctionnaires. Cette insuffisance créait la malhonnêteté. A défaut de ressources assez grandes on a dû se limiter, d'abord, à l'administration centrale. Après examen des ressources budgétaires et après réalisation des économies, on éleva les salaires des fonctionnaires de l'administration centrale et des officiers. La réforme, commencée en Juin 1905, a doublé les salaires des fonctionnaires du 3e degré : les autres seront augmentés dans des proportions un peu moindres. Des règlements officiels d'épargne encouragent ces fonctionnaires aux économies.

Un tableau montre la transformation des salaires.

Au chapitre D on trouve la réorganisation du budget ; la première subdivision traite de l'établissement du budget.

Le budget coréen, qui n'existait d'ailleurs que depuis quelques années. était de pure forme : les chiffres étaient inexacts, arbitraires, parfois sans rapport avec les dépenses nationales, les sections mal établies, les totaux faussés par une dénomination monétaire confuse et enfin le total général exagéré.

La publication n'avait lieu que quatre ou cinq mois après le début de l'année. Il fut décidé de remédier à tout cela : les dépenses du personnel furent calculées d'après le nombre total des fonctionnaires et la moyenne des salaires. Toute dépense inutile ou non urgente fut éliminée. Pour base, on prit le dollar coréen, avec étalon d'or (en yen, à deux dollars par yen d'or). On remania les sections. On ne pourra d'ailleurs arriver à des chiffres absolument exacts qu'après réforme des impôts. Le budget de 1904 donne aux recettes 14,214,573 dollars coréens ; aux dépenses, 14,214,298 ; soit un excédent de 275. Celui de 1905 montre 14,105,564 aux recettes et 17,322,707 aux dépenses, soit un déficit de 3,217,133.

La deuxième division montre qu'on expliqua avec soin aux fonctionnaires la nouvelle manière de procéder, que les dépenses irrégulières furent réduites, que les économies apparurent et que, si ces progrès se poursuivent, l'équilibre s'établira.

La troisième subdivision étudie l'émission de bons du Trésor et les opérations de trésorerie.

La quatrième traite des règlements financiers, qu'on rapproche autant que possible des règlements japonais, sans pouvoir encore arriver à la même régularité. On doit procéder par étapes pour y parvenir. On en est à l'esquisse d'un plan destiné à fournir aux finances coréennes une base permanente.

Au point de vue des innovations positives, il y a lieu de signaler une station expérimentale d'agriculture et une plantation expérimentale de coton. Il faut encore établir des docks et magasins. L'éducation, les questions d'hygiène sont en voie de progrès. Beaucoup d'autres points exigent l'attention, tels que l'établissement d'une base saine des revenus, l'organisation des systèmes de communication et d'éducation, l'expansion du commerce extérieur, la réorganisation du tarif douanier, qui auront une influence directe sur la propriété nationale.

Tel est, en résumé, le rapport très documenté de M. Megata, qui atteste à la fois la résolution et l'esprit scientifique avec lequel le Japon procède à la réorganisation de la Corée.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL, A. MERCHIER.

LE PRÉSIDENT, ERNEST NICOLLE.

Lille Imp. L. Danel.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Dimanche 22 Octobre 1905.

L'EXPÉDITION ANTARCTIQUE FRANÇAISE

Par M. le Docteur J.-B. CHARCOT.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Nombreuses furent les expéditions polaires à la fin du siècle dernier. La France seule resta en dehors de ce mouvement scientifique, dont cependant nous avions été jadis les initiateurs. Rappelons seulement la mission Guimard (1833-1835) à la recherche de Blosseville et de l'équipage de la *Lilloise*, puis celle de Dumont d'Urville sur l'*Astrolable* et la *Zélée* qui découvrit l'île Joinville et la terre Louis-Philippe, et celle qu'organisa en 1870 Gustave Lambert. La mort de son chef, tué glorieusement à l'ennemi, en arrêta l'exécution.



PORTRAIT DU Dr J. CHARCOT.

Depuis, rien n'avait été fait et c'est à Monsieur le Docteur Charcot que revient l'honneur d'avoir renoué la chaîne des expéditions antarctiques brisée depuis soixante ans, et de faire la première expédition française ayant hiverné dans les glaces.

Il fallut d'abord trouver l'argent nécessaire. Le *Matin* organisa

une souscription. Le Gouvernement, la Société de Géographie de Paris, etc., versèrent les premiers fonds. 500.000 francs étaient indispensables et la somme recueillie se trouva bien inférieure. Monsieur Charcot ne se découragea pas et voulant malgré tout réussir, contribua pour le reste avec sa fortune personnelle, et c'est ainsi que l'expédition put se faire. Monsieur Charcot ne la considère que comme une expédition préparatoire et déclare modestement que l'on pouvait faire mieux. Quoi qu'il en soit, ce qui a été fait est remarquable et peut entrer en parallèle avec les résultats obtenus par les autres nations.

Il fallut ensuite trouver un navire spécial et finalement, après insuccès dans les tentatives d'achat, on s'adressa à un constructeur de Saint-Malo. L'expérience a montré en ce cas particulier que la construction française pouvait fournir aussi rapidement et à aussi bon compte que les chantiers étrangers un navire propre à la navigation polaire.

La même pensée patriotique qui avait présidé au choix d'un constructeur français, porta Monsieur Charcot à réunir un équipage composé entièrement de Français. Il n'y eut d'exception que pour un guide des Alpes, Italien, dont la mère était française. Certains explorateurs étrangers avaient dénié aux marins français et italiens les qualités indispensables pour les expéditions dans les glaces. Or les Français et l'Italien de cet équipage ont vaillamment montré leur endurance.

Le départ fut hâtif, l'expédition n'était pas suffisamment prête, mais il ne pouvait être davantage retardé pour ne pas prêter à des récriminations possibles. Le 15 Août 1903, le *Français* quittait le Havre; ce fut un faux départ. Un homme fut victime d'un accident de manœuvre et le navire dut rentrer au port. Quelques jours après cependant il gagnait Brest. En sortant de cette rade, nouvel accident. La victime ne mourut pas cette fois sur le coup, mais succomba par la suite.

A Pernambouc, par suite de divergences d'idées sur le programme, M. de Gerlache abandonna l'expédition qui resta ainsi sans une seule personne ayant navigué dans les glaces.

L'expédition s'annonçait mal. Monsieur le Docteur Charcot crut devoir consulter son équipage qui ne broncha pas et promit de le soutenir jusqu'au bout.

Quinze jours après, le *Français* était devant Buenos Aires où le navire arriva à la voile, l'arbre de couche s'étant cassé en cours de route. Ce fut le dernier ennui et la fée qui préside à la prospérité de

la République Argentine semble avoir pris l'expédition sous sa protection à partir de ce moment.

Le Docteur Charcot fut chaudement accueilli, on lui fournit tout ce qu'il pouvait désirer et le *Français* réparé quittait Buenos Aires, quand l'expédition Nordenskjöld y rentrait, ramenée par l'*Uruguay*.

Le *Français* embarqua à l'île des États les chiens fournis par la République argentine, puis se rendit à Ushuaia pour faire du charbon et recevoir les dernières lettres apportées par un navire argentin. Le



LE CHENAL DE LEMAIRE.

27 Janvier 1904, le *Français* quittait Ushuaia et se dirigeait vers la baie Orange pour de là se rendre vers la terre de Graham.

La traversée fut dure, comme elle l'est toujours dans ces mers australes. Après avoir quitté la baie Orange où séjourna en 1882-83 l'importante mission française de la *Romanche,* le premier *iceberg* était rencontré. Il avait la forme tabulaire très particulière aux glaces antarctiques et mesurait 40 mètres de hauteur et plusieurs kilomètres carrés de superficie. On peut juger de ce que peut être la totalité d'une pareille masse, quand on sait que la partie immergée est dix à onze fois plus considérable que celle qui est hors de l'eau. Ces glaces ont une teinte bleue très intense et la partie plongeante est frangée d'une nuance verdâtre d'un très joli effet.

Enfin la côte septentrionale de l'archipel Palmer est atteinte. Cette côte, comme toutes celles de l'Antarctique, est formée de falaises de

glaces de 30 à 40 mètres d'élévation dominées par des montagnes de 2.000 à 2.500 mètres. Il y règne une houle continuelle. Des quantités de rochers et de brisants rendent les débarquements difficiles. Ajoutez à cela les brumes et de fréquentes tempêtes de neige pendant lesquelles on ne voit rien autour de soi.

Puis, à travers les icebergs, le navire pénètre dans le détroit de Gerlache, s'arrête onze jours à la baie des Flandres, fait le tour de l'île Wiencke où un cairn fut élevé et passe près du cap Renard. Les glaces de plus en plus épaisses forcèrent le *Français* à prendre une autre route. Il fallut donc regagner la haute mer en contournant l'île Wandel. La marche vers le Sud put ainsi être reprise. En vue des îles Biscoë, le *Français* fut arrêté définitivement par une banquise infranchissable et dut remonter péniblement vers le Nord et subir une effroyable tempête qui dura huit jours avec accompagnement d'une neige glacée, dont les fines parcelles étaient piquantes comme des aiguilles.

L'île Wandel fut choisie pour l'hivernage. C'était le seul endroit propice pour les observations scientifiques projetées. Le navire s'arrêta dans une baie qui fut surnommée Port-Carthage. Cette baie, peu pro-



PANORAMA DE L'ÎLE WANDEL AVEC LE FRANÇAIS A SA STATION D'HIVERNAGE.

fonde, était par suite inaccessible aux grands icebergs. Une chaîne fut tendue en travers pour se garer des plus petits. La baie était bien

abritée des vents par les hauteurs avoisinantes. Elle n'était exposée qu'aux vents du Nord-Est. Dans ces parages, les tempêtes viennent précisément toujours de ce côté, mais la chaîne remplit toujours heureusement son office. Une route fut aménagée dans la falaise et dénommée Avenue Victor Hugo. C'est par elle, qu'à l'aide des chiens, on transporta pièce par pièce la maison destinée aux explorateurs. Il fallut creuser dans la glace jusqu'à quatre mètres de profondeur afin de trouver un bon sol résistant pour en jeter les fondements. Puis tout un petit village fut construit aux alentours. Il y avait un abattoir, une boucherie, des dépôts divers, un magasin général pour les conserves (60 tonnes de vivres), voire même une niche somptueuse pour les chiens, mais ceux-ci, préférant le plein air, ne voulurent jamais y habiter.

Pendant ces travaux d'installation, toutes les dispositions furent prises pour que les observations scientifiques fussent commencées de suite. La cabine magnétique par exemple n'était faite que de bois et de cuir, car il n'y fallait admettre aucune parcelle de fer. Plus haut était l'observatoire Lockroy. Les travaux furent répartis comme suit entre les membres de l'État-Major :

Commandant Charcot.	Médecine. Bactériologie.
Matha, Enseigne de Vaisseau.	Hydrographie. Observations astronomiques. Étude des marées et courants. Chimie de l'eau de mer. Gravitation terrestre.
Rey, Enseigne de Vaisseau.	Électricité atmosphérique. Magnétisme terrestre. Météorologie.
Pléneau.	Photographie. Surveillance des appareils, etc.
Turquet.	Zoologie. Botanique.
Gourdon.	Géologie. Glaciologie.

Pour compléter et varier l'alimentation, on s'adressa aux phoques

et aux pingouins. Les phoques n'étaient pas très abondants, mais suffisants pour l'expédition. La chair en était excellente et leur graisse est un bon combustible. On pêchait également du poisson dans des trous faits dans la glace.

La question de l'eau était importante. Des corvées étaient organisées pour aller à la recherche d'une glace spéciale, car la glace d'eau de mer donne de l'eau saumâtre. La lessive put se faire couramment et tous les hommes se lavaient régulièrement malgré des froids de 30 degrés. Le séchage à l'air des linges et vêtements était impossible. Tout ce qu'on y exposait devenait raide comme du bois. On séchait comme on pouvait près des feux de l'intérieur.

Pendant l'hivernage, les hommes firent toutes sortes de métiers et devinrent habiles en tout. On arriva même à leur faire faire des instruments de précision.

Il y avait en outre à exécuter des travaux pour la préservation du navire, surtout pendant les tempêtes ou après, et pour le déblaiement des glaces accumulées.

Pendant tout ce temps, les observations scientifiques se poursuivaient et combien pénibles par ces froids rigoureux, alors qn'il fallait manier les petites vis des instruments sans le moindre gant.

Par beau temps eurent lieu de nombreuses excursions en skis et des ascensions avec l'Italien comme guide alpin. Par précaution, les excursionnistes allaient toujours en groupe. Il fallait au moins être deux : de cette façon, quand l'un des deux était atteint de gelure, ce que l'on reconnaît à la teinte cadavérique que prend la partie du corps menacée de geler, son compagnon pouvait ramener la circulation par un massage énergique.

En dehors des chiens, le *Français* avait emmené quelques chats, mais ceux-ci au lieu de chasser les rats finirent par en faire des amis. L'un d'eux fut trouvé dans un tiroir avec une nichée de jeunes rats.

N'oublions pas le respectable Toby, un simple cochon mais considéré comme un personnage digne de respect. Il n'en était pas à son premier voyage polaire, il avait déjà accompagné l'*Uruguay*. Cette fois il n'en revint pas ; à l'approche de Noël il mourut, mais ce fut de sa belle mort.

Le soir, des cours étaient faits aux hommes de l'équipage. On enseignait la lecture et l'écriture aux plus ignorants et à d'autres plus instruits les mathématiques et l'anglais. Certains ont pu passer depuis des examens difficiles. Ces cours eurent une autre utilité, ils mettaient

les hommes en rapport constant avec leurs chefs. Ceux-ci les faisaient parler, s'enquéraient de leurs besoins et pouvaient quelquefois les satisfaire. Le plus grand accord régna toujours entre l'équipage et son commandant.

Pendant cet hivernage de neuf mois, il y eut aussi des moments de réjouissance. On fêtait les dates de naissance, et le 25 Mai, fête de la République Argentine et le 14 Juillet, il y eut noces, festins et réunions sportives, comme par exemple la course aux pommes de terre.

Comme habitants du pôle Sud, citons quelques pétrels, les cormorans, les pingouins et les phoques.

Les cormorans sont très intéressants à observer. Ils vont régulièrement à la pêche et l'on peut se fier à leur passage aérien pour connaître l'heure qu'il est. Ils construisent avec des algues des nids qui sont des merveilles d'architecture.

Les phoques qui vont quelquefois par bandes, sont des animaux très doux et si tranquilles que l'on est peiné de les tuer.

Ces cormorans, ces phoques et d'autres oiseaux semblables à de petites poules, furent les seuls animaux rencontrés pendant cette campagne d'hiver.

Au printemps arrivèrent les pingouins en nombre considérable. Ils



UNE ASSEMBLÉE DE PINGOUINS.

fournirent une nouvelle base d'alimentation, tant par leur chair, meil-

leure que celle du phoque, que par leurs œufs. L'expédition recueillit plus de 8,000 de ceux-ci en trois mois.

Les pingouins ont une apparence singulière, une allure des plus grotesques. Ils sont en moyenne de la hauteur d'une table ordinaire. Ils vivent en communauté et forment de véritables villages.

Ils construisent leurs nids avec des cailloux disposés au Nord. Ils se les volent même : occasions de fréquentes disputes. Comme les cormorans, les pingouins ont une façon touchante de nourrir leurs petits : ceux-ci viennent prendre leur nourriture dans le bec même de leurs parents. Chaque jour ils vont à la pêche, toujours suivant le même chemin. Arrivés au bord de la mer, à un signal donné par leur chef, ils se jettent à l'eau où ils se meuvent avec une rapidité étonnante en poursuivant les bancs de petites crevettes fort abondantes, qui sont la principale nourriture de leurs petits et d'eux-mêmes. A un second signal, toute la troupe remonte et reprend le chemin par où elle est venue.

Les pingouins ne craignent point de s'approcher de l'homme et venaient souvent examiner sérieusement, comme de véritables personnes, tout ce qui se faisait dans les divers campements.

D'autres oiseaux ressemblent à des corbeaux noirs et, comme les pétrels, se nourrissent des cadavres de pingouins.

Au commencement du printemps, les explorateurs découvrirent dans l'île Wandel une grotte dans laquelle un jeu de nuances vives et variées les émerveilla. On se figure souvent que tout dans l'Antarctide est blanc et noir, on y vit au contraire par le beau temps dans toutes les couleurs du prisme.

Avec le printemps apparut la végétation, rare il est vrai : quelques graminées et des lichens noirs, suffisante pour donner lieu à des découvertes de végétaux jusqu'alors inconnus.

De petites expéditions purent alors être de nouveau entreprises. On avait bien essayé en Août de s'avancer vers le Sud par 25 et même 30 degrés de froid, mais les doigts gelaient au contact des avirons. A grand'peine, on parvint à une île voisine où l'on voulait laisser un dépôt de vivres. M. Charcot et quatre de ses compagnons y séjournèrent entre deux rochers recouverts d'une toile à voile. Entre les deux rochers deux cloisons durent être établies et c'est avec de la glace qu'elles furent faites. Monsieur Charcot s'occupait en cet endroit à préparer la nourriture commune, n'ayant qu'un seul ustensile servant à tout usage et il en résultait une mixture, alimentaire certainement,

mais d'un goût détestable. Ce n'est que depuis leur retour que ses convives l'avouèrent, car au moment même où ils l'absorbaient, ils la déclaraient excellente.

A l'approche du printemps donc les expéditions devinrent plus faciles. Il fut décidé de mettre la baleinière à flot pour aller élucider la question du détroit de Bismarck. A travers les glaces flottantes, la route fut très dure. Il fallait quelquefois trois heures pour faire une trentaine de mètres. Les nuits se passaient sur la côte et le lendemain on repartait de plus belle. Parfois il fallait remonter la baleinière sur la glace et la faire glisser. C'était pénible car elle était lourde, pesant 900 kilos et massive comme il convient pour naviguer à travers les glaçons; elle était fort chargée de vivres. Puis il advint que l'on eut affaire à deux glaces superposées séparées par une couche d'eau de 30 centimètres. La glace supérieure peu solide ne pouvait supporter la baleinière et il fallait alors la remonter péniblement, quand l'état de la glace le permettait, ou la pousser avec de l'eau jusqu'au-dessus des genoux et cela pendant dix jours successifs. Le retour fut tout aussi pénible : près du port un iceberg barrait le passage; c'est par un véritable tunnel naturel que la baleinière le traversa.

Les rayons du soleil par réverbération sur la glace occasionnèrent à partir du printemps de douloureuses conjonctivites, qui causent, même avec des lunettes bleues, la sensation d'une poignée de poivre reçue dans les yeux larmoyants.

Après cette expédition, on s'occupa à regréer complètement le *Français*. Tout était remis en place pour pouvoir quitter sans retard le lieu d'hivernage et ne pas être obligé d'y rester une année de plus.

Pour hâter ce départ un chenal fut commencé dans la glace. La mélinite ne produisit pas tout le résultat désirable. On ne se fit pas faute d'employer alors les pelles, pioches et scies. Un vent favorable fit le reste.

Le 17 Décembre, la banquise était dégagée suffisamment et le *Français* repartait non sans avoir construit un cairn, sorte de monument commémoratif et utilitaire à la fois.

Après une courte marche vers le Nord pour contourner la banquise, le *Français* se dirigea vers le Sud. Il fit un court séjour au port Lockroy où, bien abrité, il dut attendre la fin d'une tempête pour reprendre sa route.

Un vent violent accompagné d'une tourmente de neige s'éleva pendant ce voyage et le *Français* fut comme entraîné par un effroyable

vent du Nord-Est. Ce vent lui faisait faire six nœuds à l'heure et cela à sec de toile. Après huit jours il se trouva arrêté par une banquise infranchissable en vue de la terre Alexandre Ier. En côtoyant la banquise vers la gauche, en vue de trouver un passage quelconque, une partie de la terre de Graham non encore relevée fut découverte et reçut le nom de promontoire du Président Loubet.

Près de cette terre, le *Français* s'engagea entre deux icebergs dont les dimensions respectables faisaient supposer qu'ils plongeaient dans une eau profonde. On s'avança donc entre eux sans méfiance. Tout à coup le *Français* se sentit comme soulevé. Une secousse épouvantable se produisit, le navire draguant sur la roche, et une voie d'eau considérable se déclara.

Il fallut pomper nuit et jour à partir de ce moment pour maintenir tout juste le navire à flot. Le *Français* mal équilibré essuya tempête sur tempête. Mais il fut décidé de continuer néanmoins les observations scientifiques et l'hydrographie de la terre de Graham. L'équipage n'eut plus de repos et commençait à perdre sa santé par ce maniement des pompes à la fois éreintant et fastidieux.

Heureusement un coup de mer formidable qui aurait pu avoir des conséquences fatales, eut pour effet de rapprocher des bordages disjoints et de boucher en partie la voie d'eau. Cela fit gagner journellement quelques heures de repos au malheureux équipage.

Le détroit de la *Belgica* péniblement regagné, le *Français* continuant cependant pendant quelque temps ses travaux, se dirigea vers l'Amérique du Sud et entra à Puerto Madryn le 4 Mars 1905. Les explorateurs y revirent avec plaisir des maisons et un chemin de fer. Il était temps, la moitié de l'équipage crachait le sang. C'est là que les navigateurs apprirent les événements de la guerre russo-japonaise. Ils constataient avec plaisir qu'ils rentraient tous sains et saufs, alors qu'ailleurs il y avait quarante, cinquante mille hommes tués dans une seule bataille.

Quelques jours après, le *Français* entrait à Buenos Aires. Le Docteur Charcot et ses compagnons y furent d'autant mieux accueillis qu'on les avait crus perdus. La corvette argentine « *Uruguay* » n'avait pu trouver le cairn élevé par l'expédition à l'endroit convenu, les glaces particulièrement mauvaises cette année l'ayant empêché d'approcher.

La réception fut extrêmement cordiale et le gouvernement argentin et la colonie française firent fête aux explorateurs.

Le Docteur Charcot vendit le *Français* au gouvernement argentin qui en offrait un bon prix relatif, donnant ainsi une attestation de la valeur de la construction française.

Le Docteur Charcot ajoute que tous les éléments scientifiques, notes et échantillons rapportés de son expédition, sont actuellement à l'étude et feront plus tard l'objet d'une publication. De l'avis d'hommes compétents, les résultats obtenus sont importants et l'expédition a été fructueuse, mais on doit encore faire mieux et le Docteur Charcot et ses compagnons se déclarent tout prêts à recommencer.

Cette communication fut couverte d'applaudissements. Une véritable ovation fut faite au Docteur Charcot par le public entassé dans la salle, trop petite en cette occasion pour contenir tous ceux qui auraient voulu entendre l'intrépide explorateur, dont l'un des principaux succès est d'avoir ramené tous ses compagnons d'hivernage, grâce à l'organisation matérielle et morale de son expédition.

II.

Séance du Jeudi 14 Décembre 1905.

L'ŒUVRE FRANÇAISE SUR LE HAUT-MÉKONG

DE 1893 A 1905, (1)

Par M. le Lieutenant de Vaisseau GEORGES-E. SIMON,

Ancien Chef de la Mission hydrographique du Haut-Mékong.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Depuis 1893, notre colonie Indo-Chinoise s'est accrue d'un territoire situé dans le Haut-Mékong, égal en superficie à la moitié de la France

(1) Clichés de la *Dépêche Coloniale illustrée*. Presque tous font partie de la collection de M. Raquez, chargé de Mission au Laos, qui a bien voulu en autoriser la reproduction.

et que l'on appelle le Laos français. L'expédition fameuse de Doudart de Lagrée, dont Francis Garnier fit partie et resta le chef après la mort de Lagrée, nous en avait montré le chemin bien longtemps auparavant.

Le Mékong qui le traverse devait naturellement attirer l'attention, comme étant la voie naturelle entre le Laos et nos anciennes colonies. Il y forme, avec ses affluents, un admirable réseau qu'on devait songer à utiliser.

Au premier abord on crut que ce fleuve ne pourrait jamais devenir suffisamment praticable à cause de ses grandes crues, de ses cascades et de ses nombreux rapides.

La mission Pavie nous donna plus tard une idée plus favorable de ce fleuve, mais ce n'est que depuis l'occupation du Laos qu'une étude plus approfondie a remis les choses au point.

C'est en 1893, à la suite de l'incident Franco-Siamois que le Laos nous fut cédé. Le Siam empiétant continuellement sur l'Annam, une action énergique s'imposait. Notre flotte d'Extrême-Orient se présenta le 13 Juillet 1893 devant Bangkok, la capitale du Siam. Notre ferme attitude nous valut le Laos. Par traité, le Siam nous abandonnait la rive gauche du Mékong et neutralisait même une partie de la rive droite, s'engageant à ne plus entretenir de troupes dans cette zone. De plus nous occupions le poste de Chantaboun.

Il fallait mettre à profit la nouvelle conquête et le Ministère des Colonies envoya dans le Haut-Mékong une mission montée sur deux canonnières. Le but de la mission était d'étudier le fleuve et sa navigabilité pour préparer la mise en valeur du pays et en assurer la sécurité. Le Lieutenant de Vaisseau Simon en eut le commandement.

L'étude de ce grand fleuve a été faite depuis sur tout son parcours et l'on possède actuellement des données suffisantes sur sa navigabilité depuis son embouchure jusqu'aux frontières de la Birmanie, c'est-à-dire sur un parcours de 2.400 kilomètres.

La mission Simon dura de 1893 à 1896. Elle a relevé par triangulation et sondé 1.500 kilomètres de fleuve, dressé environ 50 cartes au 1/30.000^{e}.

Elle fit une impression d'autant plus inoubliable sur les populations du Haut-Mékong qu'elles ne croyaient guère elles-mêmes au succès de ces essais divers de navigation.

Voici quelles sont les conditions de navigabilité du fleuve en remontant de son embouchure jusqu'à Luang-Prabang.

Saïgon n'est pas très éloigné du Mékong. Deux heures de chemin de fer suffisent pour s'y rendre. On pourrait l'atteindre encore par



RADEAU SUR LE MÉKONG.

mer ou même par un canal, s'il n'était pas envasé, comme il l'est actuellement.

De Pnom Penh à la mer, le Mékong forme deux bras. Le bras oriental est navigable en tout temps, l'autre l'est également à part quelques kilomètres près de son embouchure. Les bâtiments de 5 m. de tirant d'eau peuvent remonter jusqu'à Pnom Penh.

Cette ville est la capitale du Cambodge, sous notre protectorat depuis 1884. Elle possède la pagode du roi Norodom, qui ne manque pas d'une certaine élégance et d'une certaine finesse. L'escalier qui conduit au Pnom a été reproduit à l'Exposition de 1900.

Pnom Penh est en relation par le Tonlé Sap avec Battambang. Le trafic en cette dernière ville atteint 50.000 tonnes en trois mois pendant les hautes eaux.

La pêche dans le Tonlé Sap est vraiment miraculeuse. Sur ses bords

se trouvent les ruines d'Ankor figurées également à l'Exposition de 1900.

Revenons au Mékong. De Pnom Penh à Kratié ce fleuve est navigable. Toutefois pendant les basses eaux, il se forme souvent des seuils qui gênent parfois la navigation. Plus loin, les obstacles apparaissent. Ce sont des îles, des roches et des rapides. Pendant quatre mois seulement on peut y passer. De la Sékong aux chutes du Khône le fleuve est encombré d'îles touffues, traverse en quelque sorte une forêt noyée qui rend le passage difficile.

Le courant est assez violent en cet endroit, sa vitesse atteint 3 mètres à la seconde, soit 6 nœuds environ.

Les chutes de Khône forment le principal obstacle du Mékong, elles ont 25 mètres de haut. Pendant 5 kilomètres, il ne faut guère songer à le suivre. Un chemin de fer établi dans l'île de Khône sert au transbordement des voyageurs et des marchandises, et au besoin des navires.

Au-dessus de Khône, pendant une vingtaine de kilomètres, le courant est très violent. On rencontre ensuite le bief de Bassac entièrement navigable. On peut y faire 200 kilomètres sans rompre charge.

Un nouvel obstacle, le second en importance, se présente alors. Ce sont les rapides de Kemmarat, à peine praticable aux vapeurs pendant deux mois. Le fleuve est déchaîné en autre temps. On les passe alors en pirogues dirigées à la perche.

Le Lieutenant de Vaisseau Simon est le premier qui le remonta en 1894, 95, 96 avec différents navires fluviaux. — Une autre tentative fut faite en 1901 par le mécanicien Jeanneau et réussit complètement. La descente est plus dangereuse. Elle fut effectuée en partie (1903) par M. Mahé, Résident supérieur du Laos. Le Service des Travaux Publics de la colonie s'efforce d'améliorer ce passage chaque année et le personnel naviguant étant un peu plus familiarisé avec ces dangers, on a pu faire réaliser des progrès appréciables à la navigation commerciale.

Plus de vingt traversées ont été faites depuis dans ces rapides réputés jusqu'alors tout à fait infranchissables.

Après Kemmarat commence le long bief de Savannaket. Le Mékong traverse de Savannaket à Vientiane une plaine très riche et très peuplée du moins sur la rive droite. Sur la rive française, les localités sont encore très clairsemées. Ce bief est toujours navigable même aux basses eaux. De Vientiane à Luang-Prabang on rencontre encore quelques passages difficiles. Pendant les crues les eaux montent de

27 mètres et la largeur qui est de 100 mètres aux basses eaux atteint parfois un kilomètre et demi. M. Simon monta le premier à Luang-Prabang avec le *La Grandière* en 95. La traversée en chaloupe ne réussit que deux ou trois fois. L'Enseigne de Vaisseau Lesterre l'accomplit en Décembre 1903 sur le *La Grandière* également. On emploie d'ordinaire les pirogues ou des radeaux formés par deux pirogues parallèles et réunies par un plancher commun.

A Luang-Prabang, soit à 2.000 kilomètres de l'embouchure, le Mékong présente une largeur de 500 mètres.

Plus haut la navigation devient de plus en plus difficile. La mission Simon a pu remonter encore 350 kilomètres, mais cette navigation ne fut guère tentée que dans un but scientifique ou politique. Cela n'a rien de pratique et n'est pas à recommander.

Luang-Prabang est la capitale du Laos. C'est un centre de 20.000 habitants. Il s'y fait un grand commerce et il est regrettable que cette ville soit si isolée.

Pour aller de Luang-Prabang à Khône il fallait au moins 54 jours primitivement.

La mission Simon démontra avec sa flottille la navigabilité du fleuve à l'exception des chutes de Khône où la flottille fut transbordée par chemin de fer. Elle eut une consécration pratique. Le Ministère des Colonies engagea la Compagnie des Messageries fluviales de Cochinchine à dépasser les chutes de Khône. Le transbordement des bateaux de la Compagnie à travers l'île de Khône eut lieu en 1896. Il ne se fit pas facilement, car la voie n'était guère solidement établie pour supporter de pareilles masses.

Depuis, le service des Messageries fluviales fonctionne sous la direction de M. le Lieutenant de Vaisseau G. Simon, passé Directeur de la Compagnie.

Dans les passages difficiles on transborde les marchandises par pirogues. Le chemin de fer de Khône permet toujours le passage des chutes. Les correspondances sont bien organisées maintenant et le trajet commercial est assuré depuis Saïgon jusqu'à Luang-Prabang, hebdomadairement.

Grâce aux dérochements et au balisage du fleuve, la traversée diminuée déjà n'est plus que de 16 jours jusqu'à Vientiane.

C'est un progrès. Les voyages que font les chaloupes de l'Administration se font même en douze jours. Il est vrai que rien ne les arrête

et qu'ils n'ont à se soucier d'aucun chargement, ni d'aucune responsabilité.

Grâce à l'impulsion donnée par le Résident supérieur M. Mahé, le temps est proche où les chaloupes pourront pendant plusieurs mois, sinon en toutes saisons, effectuer des voyages réguliers des chutes de Khône à Luang-Prabang.

Le Laos, comme les pays tropicaux, a deux saisons : une saison sèche et une saison de pluies. Celles-ci sont souvent torrentielles, ce sont elles qui déterminent les crues. Le thermomètre descend à 8 degrés pendant la mauvaise saison.

Le Laos a une population de 800.000 habitants, répartie sur son territoire de superficie égale à la moitié de la France. Cette population peut être divisée en montagnards et habitants de la plaine.

Les montagnards ou Khas vivent à l'écart, fuient les grands centres. On en faisait des esclaves avant notre arrivée. Depuis, leur condition est changée et ils nous en sont reconnaissants. Ils forment le tiers de la population. Les Khas du Nord sont soumis, ceux du Sud sont plus



LES MEMBRES DU SENAM, DU LAOS.

fiers et belliqueux, mais ils ont un fond de douceur. Les premiers fonctionnaires qui ne les connaissaient guère les ont plutôt froissés. Ils

peuvent nous être utiles comme terrassiers et bûcherons. Il faut les ménager.

Les gens de la plaine ou Laotiens ont eu depuis un siècle des luttes sanglantes avec leurs voisins, principalement avec les Siamois.

Leur pays a été dévasté et couvert de ruines. La race actuelle semble garder l'empreinte de ses malheurs. Elle semble indifférente à tout. Le Laotien est né fatigué. Il est très doux et très honnête. C'est l'être le plus conciliant qu'on puisse rêver. Aussi peut-on l'amener facilement à travailler, malgré son dégoût apparent. Il n'est pas d'exemple qu'un Européen ait été volé ou attaqué. On peut coucher impunément à la belle étoile. Jamais les Laotiens ne se querellent entre eux et certains villages rejettent les mauvais caractères.

Le costume des hommes est la veste et la culotte bouffante. Les femmes ont la jupe et une écharpe de couleur orange généralement. Elles ont les cheveux coupés ras, sauf à Luang-Prabang. Comme boucles d'oreilles, des sortes de clous en or à tête plate. Les Laotiens malheureusement chiquent le bétel, ce qui leur déforme la bouche et noircit les dents.

La population est très clairsemée. Les Siamois, les épidémies de variole et la mortalité infantile en sont la cause. On cherche à vacciner le plus possible et les populations s'y prêtent volontiers, ayant eu sous les yeux les effets néfastes de la variole sur un village entier, récalcitrant à la vaccine.

Les Laotiens de Luang-Prabang aiment à flâner. Les réunions de plaisir, les fêtes, la musique, le flirt et l'alcool de riz absorbent tout leur temps. Les promenades par bandes au clair de la lune sont très fréquentes à Luang-Prabang. Les groupes s'interpellent à distance ou se répondent en des chants variés.

Le Laos était autrefois divisé en plusieurs principautés. Celle de Luang-Prabang était la principale. Le roi Tiao Zacharine vient d'y mourir et son successeur Tiao Sisavong gouverne actuellement le Laos entier sous notre surveillance. Fils de Zacharine, il a fait ses études à Saïgon et à Paris. Par lui nous gouvernons, indirectement, il est vrai, mais cela est moins onéreux et nous respectons ainsi mieux le pays et ses coutumes.

Remarquons qu'il n'y a au Laos que cinquante fonctionnaires, exemple qui mérite d'être signalé.

Le roi Zacharine était gagné à notre cause depuis 1893. Parmi ceux qui ont le plus contribué à ce résultat heureux, citons le Satou de Wat



S. M. SISAVONG VONG, ROI DE LUANG-PRABANG.

Mai, grand aumônier de la Cour, qui a été notre ami de la première heure. Ce bonze nous a toujours servi au risque de se compromettre.



LE SATOU DE WAT MAI, GRAND AUMÔNIER DE LA COUR.

Il a été décoré de la Légion d'Honneur aux fêtes du couronnement de Tiao Sisavong.

M. Vacle est ensuite celui qui a le plus servi notre pays au Laos. Envoyé dès la première heure, sans ressources même, il est arrivé à organiser tous les services comme en se jouant, empruntant même, à la caisse du roi de Luang-Prabang, notre protégé, pour arriver à ses fins. Il jouit au Laos d'une influence extraordinaire.

La religion laotienne consiste en quelques marques de respect envers les bonzes. Vientiane est la ville sainte. C'est notre capitale administrative. Cette ville compta 62 pagodes, ruinées actuellement. On cherche à en restaurer quelques-unes.

Si le Laos était doté de moyens de communication, ce serait une colonie idéale. On peut lui demander toutes les ressources possibles.

80.000 kilomètres carrés sont susceptibles d'être cultivés. Le tiers seulement est utilisé pour le moment.



S. M. SISAVONG VONG S'ENTRETIENT AVEC M. VACLE.

On cultive principalement le riz, le maïs, le coton, la canne à sucre et le thé.

On distingue le riz de plaine et le riz de montagne. Le premier est gluant, il est propre à faire de l'alcool. Le riz de montagne est sec et destiné à l'alimentation. On ne peut songer à l'exporter à cause du

prix des transports. Sous forme d'alcool, l'exportation en sera possible. La main-d'œuvre ne coûte pas chère au Laos, mais elle est trop rare.

Le coton peut prendre de l'extension. Le climat est favorable. Les immersions périodiques du Mékong et de ses affluents donnent une bonne terre d'alluvion. Dans le Nord du Laos, on cultive le coton de montagne. Ce coton, de mauvaise qualité, est vendu aux Chincis.

L'élevage est aussi intéressant. On exporte chaque année du Laos des bœufs et des buffles pour une valeur de deux à trois cent mille piastres. L'élevage se fait tout seul. Le bétail est abandonné à lui-même pendant la bonne saison, il revient de lui-même pour la saison des pluies. Les buffles sont très doux et ne cherchent point à charger comme ceux de Cochinchine. Les panthères et les tigres font peu de ravages. Il n'y a pas de serpents.

L'éléphant est l'animal le plus intéressant. Il est, comme l'on sait, le symbole du Siam et du Cambodge. L'éléphant blanc est un mythe, hâtons-nous de le dire.

Les Laotiens en font la chasse à l'aide d'éléphants apprivoisés. Les éléphants pris au lasso sont attachés aux arbres et soumis à une diète sévère. Puis on les adoucit peu à peu en les nourrissant. Quand l'éléphant prisonnier paraît bien disposé, on l'emmène entre deux éléphants apprivoisés qui savent le mâter, s'il cherche à regimber.

L'éléphant, acheté de six à huit cents piastres, se vend facilement deux à trois mille piastres aux grands personnages comme animal de luxe et aux exploitants des forêts de teck du Siam et de Birmanie.

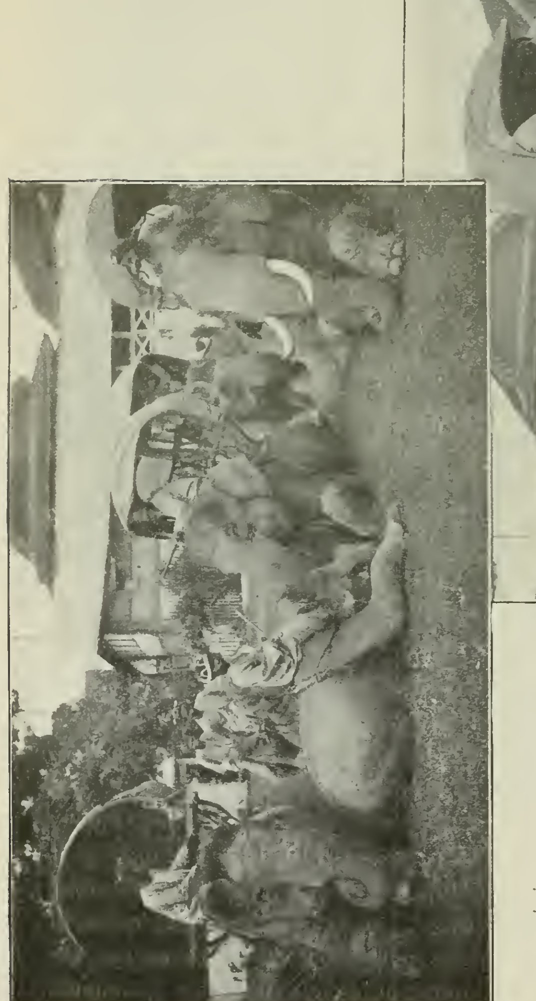
Les éléphants transportent les troncs d'arbres et font chacun l'ouvrage de vingt hommes.

Le Siam exporte actuellement 77.000 tonnes de bois de teck. Des essais de flottage pour le transport du teck ont été faits sur le Mékong, mais n'ont pas donné des résultats bien probants par suite de l'inexpérience des indigènes qui n'en avaient guère fait jusqu'ici.

Il y a beaucoup à faire de ce côté, mais il faut de gros capitaux pour réussir.

Les ressources minières sont énormes également. Le Laos est riche en or, fer, étain et cuivre. Une Société s'est formée pour étudier la richesse en or et on croit ce sol aussi riche que celui du Transvaal. On a estimé à 15.000 tonnes l'étain pouvant être extrait des gisements stannifères. A raison de 3.000 francs la tonne, cela fait un joli chiffre.

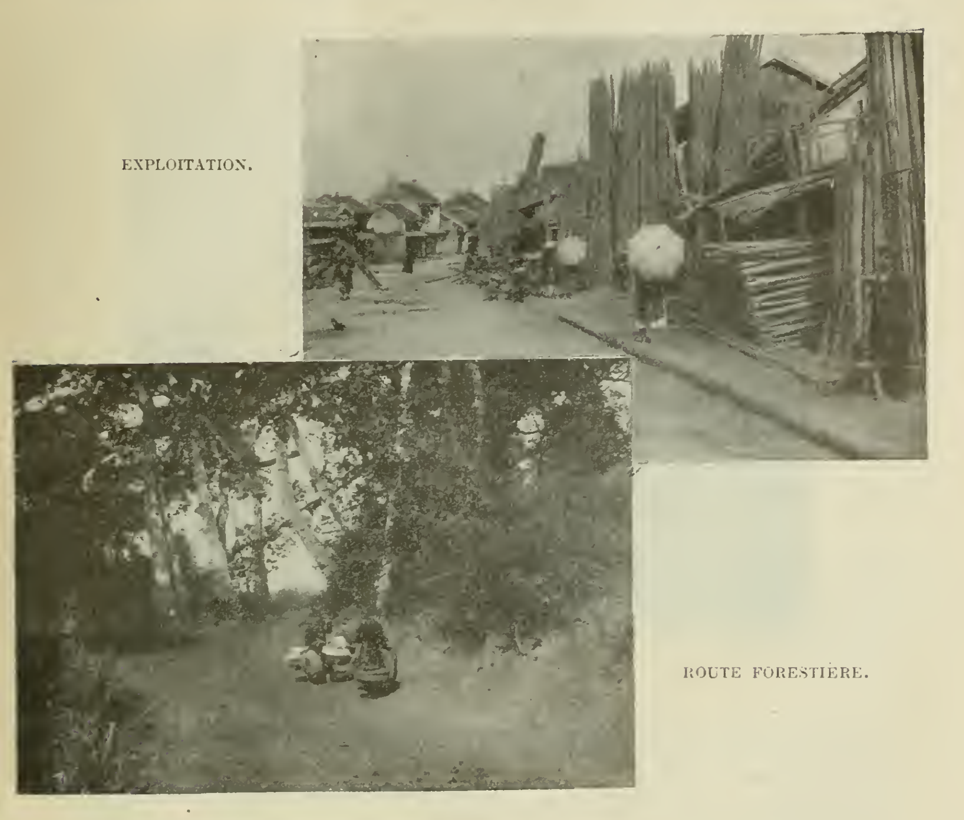
Il faut donc à tout prix augmenter les moyens de communication.



ÉLÉPHANTS ROYAUX.

ÉLÉPHANTS ROYAUX.

Mentionnons encore le caoutchouc, le benjoin, la gomme, la cire d'abeilles, etc...... Il y a donc matière à un commerce considérable.



EXPLOITATION.

ROUTE FORESTIÈRE.

On conçoit l'importance que peut prendre le Mékong. Jusqu'à présent, à cause de ses solutions de continuité, il n'est pas à la hauteur de son rôle. A cause de son impétuosité et de ses obstacles, on est dans l'incertitude quant au coût et aux résultats futurs des travaux qu'il réclame.

Il est donc prudent de le doubler d'un chemin de fer. Il y a place pour les deux et, en dehors de ces considérations, un motif stratégique demande de relier Hanoï à Saïgon par une voie à l'intérieur. Le tracé a été étudié. Il irait d'Hanoï à Saïgon par Lakkon, Oubon et Pnom Penh, empruntant en partie le territoire siamois dans notre zone d'influence. La dernière convention franco-siamoise nous y autorise.

Le Mékong ne doit point être délaissé pour cela. Il faut l'améliorer

quand même pour augmenter le trafic et le Gouverneur-Général de l'Indo-Chine s'intéresse vivement à cette question.



UN AGENT DES EAUX ET FORÊTS AU LAOS.

On a pu craindre en 1893 que le traité franco-siamois nous mît aux prises avec l'Angleterre. Le récent accord avec ce pays nous laisse toute liberté.

Un nouveau traité avec le Siam en 1904 nous a mis définitivement à l'aise avec ce pays. En échange de Chantaboun, nous avons obtenu de nouvelles concessions.

Francis Garnier avait rêvé pour nous la constitution d'un nouvel empire des Indes. Ce rêve est maintenant presque accompli. Il ne nous reste plus qu'à le vouloir et très certainement notre protectorat pourra bientôt s'étendre sur toute la vallée du Mékong.

III.

Séance du Jeudi 21 Décembre 1905.

LES GRANDS PORTS DE GUERRE ET DE COMMERCE DE LA FRANCE

Par M. P. CLOAREC,

Lieutenant de Vaisseau de réserve, Directeur de la *Ligue maritime française*,
Professeur à l'École libre des Sciences politiques.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Les questions maritimes intéressent tout le monde. Elles ont été négligées en France et nous en subissons le contre coup à l'heure actuelle. Ces questions sont d'un intérêt primordial et dans cette persuasion, l'École des Sciences politiques a cru devoir créer une chaire spéciale pour les étudier.

Dans une cité industrielle comme la nôtre, point n'est besoin d'insister sur l'utilité des ports de mer.

Un port doit être le point d'aboutissement de toutes les voies intérieures, chemins de fer et canaux. Il doit être près de grands centres de production ou de consommation. C'est encore un marché ouvert où les marchandises sont déposées en attendant une destination ultérieure. C'est enfin un point de relâche où les navires peuvent se ravitailler ou être réparés.

Un port ne peut donc réussir que là où il a sa raison d'être. Il faut faciliter les communications, détruire les entraves qui s'opposent à la libre circulation et amoindrir les difficultés qui détournent le trafic au profit de l'étranger.

Il est donc indispensable d'étudier l'organisation de nos ports suivant des lois précises dont l'ensemble constitue ce que l'on a appelé avec raison la Stratégie commerciale. La conquête commerciale du

monde exige en effet une étude longue et approfondie et il n'en est pas qui exige plus d'esprit de suite et de continuité dans l'effort.

Les ports de guerre ont à remplir un rôle tout différent. Ce sont les points d'appui de nos flottes. Ils remplissent sur mer le rôle des places fortifiées de nos frontières terrestres. Les flottes doivent défendre le pays en pleine mer et non défendre ces ports d'attache qui doivent pouvoir se défendre d'eux-mêmes. Ils ne sont pour les flottes que des abris momentanés où elles pourront se ravitailler ou réparer leurs avaries.

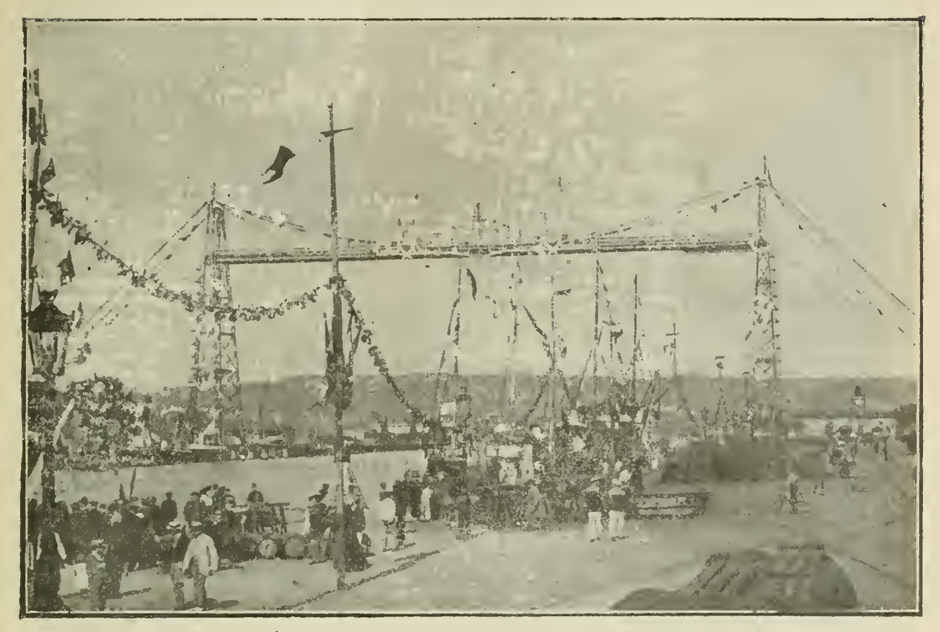
Jusqu'au commencement du XIXe siècle, l'outillage des ports était des plus simples. C'était suffisant alors; aujourd'hui, vu les dimensions des navires, il doit être plus perfectionné. Il faut aussi tenir compte du facteur « temps ». Nos grands vapeurs qui ont la régularité de nos chemins de fer, n'ont plus de temps à perdre ; chaque journée d'armement leur coûte jusqu'à 12.000 fr. ; même pour un cargo-boat de 4.000 tonnes, la dépense journalière atteint vite 4.000 francs. Dans les ports de marée, un gain de quelques heures fait gagner une demi-journée.

L'économie d'un bon outillage se fait sentir aussi dans la main-d'œuvre et sur les marchandises elles-mêmes. Elle entraîne moins d'ouvriers et moins de manipulations. Avec elle plus de ces emballages détériorés et de ces tonnes défoncées dont la vue ne peut que détourner les commerçants les mieux intentionnés. Le commerce cherche naturellement les voies les plus rapides, les plus sûres et les plus économiques en pratique.

Un port bien pourvu de grues, de magasins, de quais suffisants, desservi en arrière par un bon système de canaux et de chemins de fer, exploité par une administration locale qui réduit les formalités au minimum et garantit son outillage et ses agents, attirera nécessairement à lui une part considérable du commerce des nations voisines.

Nous avons méconnu toutes ces vérités et nous nous voyons distancés par nos voisins. Anvers nuit énormément à Dunkerque ; Hambourg fait un tort considérable à Marseille. Des industriels de la Champagne et de la Bourgogne expédient dans le Levant et en Extrême-Orient par Hambourg. Leurs marchandises contournent la France et l'Espagne pour gagner l'isthme de Suez, alors qu'elles n'auraient qu'à descendre la vallée du Rhône. Pourquoi ? Parce que les tarifs de chemins de fer, les commodités de chargement et les garanties commerciales sont mieux organisés que chez nous.

Nous commettons ainsi une faute de plus en faisant transporter nos marchandises sous pavillon étranger. Trois cents millions, soit près d'un million par jour, sont ainsi payés à l'étranger.



UN JOUR DE FÊTE DANS LE PORT DE ROUEN. — PONT TRANSBORDEUR.

Il est temps de nous occuper de toutes ces questions. Chez nous, la politique domine tout. Il y a huit jours, on discutait une loi sur la marine marchande à la Chambre. Soixante députés seulement étaient présents. On en comptait plus de six cents quelques heures plus tard, alors qu'il ne s'agissait que d'une question secondaire et d'ordre purement politique.

Le premier port sur la mer du Nord est Dunkerque. Dunkerque, comme ville, date du VIIe siècle. En butte à de nombreuses compétitions (la ville passa en 1658 dans une même journée sous la domination successive de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre), Dunkerque ne présente rien de saillant avant son annexion définitive à la France en 1662.

Sous Louis XIV, Jean-Bart servit vaillamment sa nouvelle patrie. Cela ne fit qu'irriter les Anglais qui exigèrent ensuite la démolition du port (1713). Dunkerque ne put se relever que sous Louis XVI après la guerre d'Amérique. Depuis le port n'a pas cessé d'augmenter.

Il subit des agrandissements successifs et les derniers travaux terminés en 1890 sont déjà déclarés insuffisants. Il a du reste toujours été en retard sur les nécessités du moment.

Le port de Dunkerque est celui des ports français qui a le mieux progressé. Il possède 43 hectares de bassins, 8.356 mètres de quais, 4 formes de radoub, 31 grues dont une de 40 tonnes, des docks et chantiers de construction, etc. Ce port est le mieux outillé de France et le réseau de canaux qui y aboutissent est le plus complet de France. 36 % du trafic maritime passent par ces canaux et cela n'a guère nui aux chemins de fer. (La Compagnie du Nord est la seule qui ne fasse pas appel à la garantie de l'État).

Les canaux et les chemins de fer ne peuvent que gagner à être juxtaposés.

Notons en passant un détail de cette concurrence. Les trains composés de 30 wagons de 10 tonnes (au total 300 tonnes, la contenance habituelle des bélandres), vont être remplacés plus tard par des trains de 20 wagons de 50 tonnes. Comme la batellerie ne peut être avantageuse (1) qu'autant que la capacité des bélandres soit celle d'un train, une crise va se produire certainement. Elle entraînera une augmentation du tonnage des bélandres et une modification importante des écluses. Il est temps d'y songer sérieusement, si l'on veut lutter contre la concurrence étrangère.

Boulogne est le premier port de pêche de France. Sa production dépasse le seizième de la production totale française. Le bateau boulonnais est un voilier de 110 tonnes. Quelques chalutiers ont fait leur apparition, ils sont rares. Ils exigent une mise de fonds considérable et se prêtent peu à l'industrie familiale qui est de règle sur les voiliers. Il faudra cependant y venir.

Le produit de la pêche est de plus de 21 millions et fait vivre plus de 15,000 personnes. Il pourrait être plus considérable, si notre organisation pour le transport du poisson était meilleure.

Le Havre, second port de France, fut créé par François Ier en 1517 dans des marais pestilentiels. Richelieu lui donna une grande impulsion. Des agrandissements furent nécessaires en 1817 et en 1852. On y effectue encore de grands travaux pour permettre aux grands navires l'accès du port. Les dimensions du port empêchent la Compagnie des

---

(1) Ceci résulte d'études faites en différents pays, notamment en Amérique.

Transatlantiques de construire des paquebots de dimensions égales à ceux des Compagnies rivales. Les travaux en cours sont déjà déclarés



UN NAVIRE DE L'ÉTAT ET UN TRANSATLANTIQUE AU HAVRE.

insuffisants. Il en est toujours ainsi à cause de la main mise de l'Etat dans la direction des ports. Notre organisation centralisatrice ne permet pas aux ports de se développer assez vite. Aussi un grand mouvement se dessine-t-il, au Havre en particulier, pour obtenir une certaine autonomie dans les ports. En Angleterre les ports sont libres ; ailleurs ils sont régis par des consortiums comme à Anvers et à Gênes, composés d'hommes appartenant aux diverses administrations locales et à l'État.

Il faudrait maintenant faire de plus grands bassins de radoub, mais avec notre système cela prendra bien du temps.

Le Havre possède un grand nombre de lignes régulières qui ont leur outillage et leurs docks personnels et 20 chantiers de construction. Cette ville compte 120.000 habitants et est le principal marché des cafés de l'Europe.

Rouen peut recevoir des navires de près de 7 mètres de tirant d'eau

depuis 1891, grâce aux travaux d'amélioration du cours de la Seine. Ces travaux ont diminué la durée de l'étale au Havre. Ce dernier port aurait le privilège unique en France d'avoir la marée haute pendant près de trois heures. Cette durée a été diminuée d'un quart d'heure, et les Havrais voient dans ce fait un nouveau sujet de plainte contre leurs nouveaux rivaux, les Rouennais.

Cependant le port de Rouen, loin de nuire à celui du Havre, a contribué à son développement. La facilité plus grande, accordée ainsi au commerce, a eu pour conséquence une augmentation considérable du trafic et chacun y trouve son compte. Le fléchissement momentané et forcé en pareil cas se change bientôt en accroissement.

Cherbourg n'avait aucune importance avant la fin du XVIIe siècle. Vauban y entreprit des travaux. Louvois, par jalousie, en ordonna ensuite la destruction malgré Vauban.

Le désastre de la Hougue, survenu peu après, trancha, dit Michelet, le nœud de l'avenir. La digue destinée à fermer la rade de Cherbourg fut décidée en 1778. Elle a coûté 70 millions et les travaux du port militaire 110. C'est le troisième port militaire de France. Il se compose de trois bassins mesurant 22 hectares et de profondeur suffisante pour ne point avoir de portes, point capital pour un port de guerre.

Huit formes de radoub et des ateliers importants entourent ces bassins. Tout Français peut visiter le port à certaines heures. — La digue peu étendue ne cache peut-être pas assez l'arsenal et les navires en rade. De nombreux forts rendraient cependant toute tentative périlleuse.

Cherbourg est depuis quelques années un point de relâche pour les paquebots allemands.

L'entrée de la rade de Brest est des plus pittoresques et des plus grandioses. Cette rade est une des plus vastes et des plus sûres du monde. La mer y est assez dure, aussi a-t-il fallu créer au moyen de jetées une véritable rade intérieure. Le port militaire de Brest dispute le premier rang à celui de Toulon. Il est constitué par le lit de la Penfeld, rivière étroite et profondément encaissée. Les magasins et ateliers échelonnés sur des rochers offrent un coup d'œil pittoresque. La longueur des navires modernes rendra difficiles leurs manœuvres et l'on songe à transformer cette rivière en un vaste bassin à flot. L'arsenal occupe 6.000 ouvriers. Brest possède 9 formes de radoub et 8 cales de construction. Comme situation au point de vue stratégique, le port de guerre est de tout premier ordre. Le port marchand n'est



LE PORT DE ROUEN.

que secondaire dans ce pays relativement pauvre. Les Brestois font de très grands efforts pour faire de leur port la tête de ligne de tous les Transatlantiques.

Lorient est un autre port militaire. Il occupe plus de 4.000 ouvriers. L'outillage et surtout les difficultés de navigation ne permettent pas l'achèvement complet des plus grands navires, qu'on est obligé de terminer à Brest.

Le port marchand n'est que secondaire. Il a quelque importance comme centre de vente des sardines.

Il a subi une crise à la suite de la hausse considérable du prix de vente de la rogue. Des syndicats locaux se sont fédérés pour y remédier.

Saint-Nazaire, simple abri pour les vaisseaux il y a cinquante ans, est devenu un port de commerce quand l'augmentation du tirant d'eau



SAINT-NAZAIRE.

des navires les eut empêchés de remonter jusqu'à Nantes. La passe extérieure demande en quelques points à être draguée plus profondé-

ment. Saint-Nazaire possède deux chantiers de construction. Il en sort les plus grands paquebots et même des navires de guerre.

Nantes a fait des efforts pour reprendre le trafic perdu depuis la création de Saint-Nazaire. Elle fit exécuter un canal accessible aux navires de 6 mètres de tirant d'eau. Aujourd'hui on veut rendre la Loire navigable par des dragages successifs. Saint-Nazaire et Nantes sont en lutte comme le Havre et Rouen, mais l'expérience a démontré que les deux ports en question bénéficieront l'un et l'autre de l'accroissement des moyens de communication.

Saint-Nazaire compte 35.000 habitants et Nantes 125.000. Ces deux centres prendront une importance considérable quand les travaux seront terminés. Les travaux de la Loire sont un exemple de ce que peut l'initiative privée. Ils sont dûs à l'action incessante de la Société « La Loire navigable ».

La Rochelle ne s'est jamais relevée du coup porté par Richelieu. On voulut remplacer ce port par celui de la Palice qui a coûté 25 millions. Jusqu'à présent ce nouveau port n'est pas fréquenté. Ce sera un exemple de plus de l'inutilité de certains ports établis en dehors de toutes les règles.

Rochefort est le moins important des cinq ports de guerre de la France. Ce port est situé sur la Charente à 30 kilomètres de la rade. On a souvent parlé de son abandon. Grâce aux travaux entrepris, on espère obtenir à toute marée un tirant d'eau de 8 mètres. Les ateliers occupent 2.000 ouvriers.

Bordeaux, à 98 kilomètres de la mer, sur les deux rives de la Garonne, avait déjà un commerce important à l'époque romaine. C'est là que fut publié le premier code maritime important. Bordeaux qui occupait le troisième rang s'est laissé dépasser par Dunkerque. La ville compte 280.000 habitants. Le port a un bassin à flot de 10 hectares et 1.576 mètres de quais. Insuffisant aujourd'hui, il va être augmenté d'un nouveau bassin.

Pour les navires de plus de 6 m. 75 de tirant d'eau, un appontement a été créé à Pauillac, relié par des voies ferrées au système général des chemins de fer.

Bordeaux expédie environ 700.000 hectolitres de vin. L'importation des vins d'Algérie, d'Espagne et de Portugal atteint 600.000 hectolitres. Bordeaux est également le principal centre d'exportation de la morue. Importants chantiers de construction à signaler. Bordeaux est le point

de départ d'un grand nombre de lignes régulières vers l'Afrique et l'Amérique.

Une question importante encore, c'est celle du canal des Deux Mers. Vauban l'avait conçu. Le canal du Midi n'en est qu'une réduction. Malheureusement on en confia la direction à la Compagnie des chemins de fer du Midi qui le négligea. Le creusement du canal des Deux Mers serait évidemment favorable au point de vue commercial comme au point de vue militaire. Divers projets ont été étudiés par des commissions nommées par le Gouvernement. Celui-ci n'a rien voulu approuver et recule devant la dépense. Une Société s'offre de prendre à sa charge les frais de cette entreprise gigantesque qui mérite d'être menée à bonne fin.



BATEAU DANS UNE ÉCLUSE.

Cette, de formation artificielle, est, comme port, relié au canal du Midi et au Rhône. — Il admet des navires de 8 mètres de tirant d'eau. — La superficie de ses bassins est de 45 hectares. L'outillage pourrait être mieux développé. Cette occupe le cinquième rang parmi les ports français.

L'étang de Berre est un lac intérieur de 20.000 hectares avec des profondeurs de 6 à 12 mètres. Un port de premier ordre peut y être créé. Un avant-projet vient d'être approuvé pour améliorer l'unique canal qui l'unit à la mer. Un canal de Marseille au Rhône permettrait d'utiliser plus complètement l'étang de Berre.

Marseille, fondée par les Phéniciens 900 ans avant l'ère chrétienne, prit de bonne heure une importance considérable dans le commerce de la Méditerranée. Sous la Restauration, il fut nécessaire d'agrandir le port et les grands travaux commencèrent sous Napoléon III. C'est aujourd'hui une ville de 495.000 habitants. Les nouveaux bassins sont échelonnés le long de la côte, à l'abri d'une jetée qui mesure plus de 4 kilomètres. Les travaux ont été depuis ininterrompus et le port est toujours en retard sur les nécessités actuelles. La superficie totale des bassins est de 269 hectares. Faute de place, les navires doivent se placer perpendiculairement aux quais, ce qui occasionne une plus grande manipulation. Marseille, notre premier port, est de tous les ports européens celui dont les longueurs de quais sont les plus faibles comparativement à la surface d'eau. Marseille a subi un temps d'arrêt ces dernières années. Les tunnels de St-Gothard, du Mont Cenis, les grèves et l'organisation défectueuse de nos chemins de fer surtout en sont la cause.

C'est à Anvers, Rotterdam et Hambourg que se trouve aujourd'hui la plus grande partie des marchandises qui venaient autrefois à Marseille. Le canal du Rhône ramènera une partie du trafic détourné. Marseille est une cité industrielle de premier ordre et de nombreuses lignes de navigation mettent cette ville en relation avec le monde entier. En 1903, ce port a reçu 3.285 paquebots français et 1.393 paquebots étrangers. La pêche côtière occupe 1.500 marins.

Toulon, le premier port de guerre de la France, est située sur les bords d'une rade admirablement fermée et formidablement défendue par un grand nombre de forts et de batteries. Toulon compte plus de 100.000 habitants, dont les intérêts gravitent complètement autour de l'arsenal. Le petit port marchand est sans importance. Tout le périmètre de la rade est occupé par les établissements militaires. Les terre-pleins sont particulièrement étendus. L'arsenal occupe plus de 5.000 ouvriers.

La Seyne, faubourg de Toulon, possède les ateliers de la Compagnie des forges et chantiers de la Méditerranée où se construisent de nombreux bâtiments de guerre. Le *Cesarewitch*, cuirassé de la flotte russe, en est sorti et il fut particulièrement remarqué par ses solides qualités et sa résistance. L'isthme des Sablettes ne cache peut-être pas assez la rade de Toulon, cependant il n'y a pas lieu de s'en inquiéter outre mesure, étant donnée l'énorme quantité de batteries et de forts qui en rendent l'approche difficile.



CANAL DE SUEZ. — UNE ŒUVRE MARITIME DONT LA FRANCE PEUT SE GLORIFIER.

Toulon est notre seul point d'appui dans la Méditerranée. Une deuxième base navale est créée à Bizerte en Tunisie et dans trois ou quatre ans, Bizerte sera en état de rendre des services tout à fait sérieux.

Nous avons laissé dans l'ombre bien des ports, mais nous en avons vu assez pour jeter un coup d'œil d'ensemble.

Avons-nous tiré de notre situation tous les bénéfices possibles ? Non, malheureusement. D'après ce que nous avons vu de nos principaux ports, les raisons de notre infériorité sont l'organisation défectueuse de l'administration générale de nos ports. Il faut une décentralisation qui permette d'agir vite. A notre époque de transformation rapide, les organisations centralisatrices fonctionnent trop lentement. Avant qu'une décision soit prise, le temps a marché et les décisions proposées sont déjà démodées. Tous nos ports sont constamment en retard, nous l'avons vu, sur les nécessités du moment.

L'opinion publique doit s'attacher désormais aux questions maritimes. Elles intéressent tout le monde indistinctement. Il faut nous grouper. et par l'importance des groupes le Gouvernement jugera mieux de l'importance des questions elles-mêmes. La Ligue Maritime française applique tous ses efforts à étudier et à faire aboutir toutes les améliorations désirables et travaille ainsi à l'écart de toute politique à la grandeur de la France.

Prenons exemple de l'Allemagne. Elle a tout créé depuis 1870, sa marine de guerre égale à la nôtre et sa marine marchande bien supérieure à tous les points de vue. Hambourg seul a un trafic aussi important que tous les ports français réunis. Mais aussi, les Allemands n'ont rien négligé pour aboutir à ce magnifique résultat. Tous s'y sont intéressés. Rappelons que la Ligue Maritime allemande possède à l'heure actuelle plus de 800.000 membres, un million même en comptant les Sociétés affiliées.

Ainsi répandue dans tous les milieux de la nation son influence a été considérable sur l'adoption des mesures favorables au développement maritime.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1905.

VISITE DES FORGES & ACIERIES DE DENAIN & ANZIN ET DE LA VERRERIE HOUTART

Excursion du 27 Juillet 1905.

Directeurs : MM. DECRAMER et CANTINEAU.

La Société de Géographie de Lille, le 27 Juillet dernier, a organisé une excursion à Denain et Anzin pour y visiter les Forges et Acieries de la Société anonyme des Hauts-Fourneaux et la Verrerie Houtart.

Malgré l'heure matinale du départ et la perspective de braver la poussière et les cendres des hauts-fourneaux, de nombreuses dames n'avaient pas hésité à nous accompagner et à dédaigner les périls pour leurs toilettes.

Sous la conduite de MM. Decramer et Cantineau, guides expérimentés entre tous, nous arrivons à Denain à la porte même des usines de la Société. — Cette Société a été formée en 1849 par la réunion des forges de Denain aux forges d'Anzin : sa production qui s'élevait alors à 7,000 tonnes de fer en dépasse maintenant 200,000 et elle emploie 5,000 ouvriers.

Des ingénieurs aussi affables que compétents se mettent à notre disposition et nous nous dirigeons vers les hauts-fourneaux dont le nombre s'est encore accru depuis 1895, époque de la dernière visite de la Société de Géographie.

Ces immenses appareils dans lesquels le minerai se change en fonte se composent de deux enveloppes superposées appelées chemises : malgré la solidité incontestable de ces deux enveloppes, il faut encore rafraîchir les parties les plus chauffées pour empêcher la fonte de passer au travers des parois. Cette fonte atteint la température de 1,500 degrés. On devine que nous avons hâte de quitter ce Tartare terrestre et de continuer notre visite.

Avant de nous rendre à l'acierie nous jetons un coup d'œil sur les gueuses ou blocs qui refroidissent pendant la nuit : c'est la dernière transformation du minerai quand on ne veut obtenir que de la fonte non décarburée. Si, au contraire, on lui fait subir une décarburation partielle, il se transforme en acier d'affinage appelé encore acier Bessemer, du nom de son inventeur.

Les fours sont à portée des laminoirs et des pinces suspendues par des chaînes roulant sur des poutres du comble portent les paquets ou les barres de fer sous les cylindres.

Nous pénétrons dans un vaste hall où règne une activité fébrile :

« Dum graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas ».

De tous les côtés on ne voit qu'ouvriers s'empressant autour de blocs d'acier incandescent qui, soulevés par une espèce de bras mû par une grue horizontale, sont présentés aux cylindres des laminoirs pour en sortir sous la forme de petits rails ou de minces plaques de tôle. — Avant de les laisser refroidir on les scie mécaniquement pour leur donner les dimensions voulues et on en recueille soigneusement les déchets appelés billettes qui peuvent encore servir dans la suite.

Nous voici arrivés aux extrémités des forges de Denain après avoir vu les multiples transformations de la fonte, mais non les diverses méthodes d'affinage : je veux parler, en effet, du procédé Martin, qui consiste à décarburer partiellement la fonte par l'addition de fer ductile. — Ici, les réactions s'effectuent dans un four à réverbère sur la sole recouverte d'une couche de terre argileuse réfractaire, où vient brûler un mélange de gaz combustibles et d'air qui ont été chauffés séparément dans des chambres disposées à cet effet.

Notre matinée est déjà bien remplie, mais elle est loin d'être terminée : nos guides, à qui nous pouvons décerner sans flatterie aucune, l'épithète de Mentors infatigables, nous reconduisent aux portes de l'usine et nous accompagnent même jusqu'au moment où nous rencontrons M. V. Houtart, Directeur des Verreries de Denain.

Bientôt nous arrivons à la Verrerie dont l'importance et les nouveaux perfectionnements vont captiver notre attention pendant la seconde partie de cette matinée.

M. Houtart commence par nous donner les premières notions sur la fabrication du verre et nous fait ensuite assister aux différentes phases de ce qu'on peut appeler l'histoire d'une bouteille, car l'usine de Denain ne fabrique pas les glaces.

Le verre nécessite comme éléments du sulfate de soude, du minerai de fer et de la manganèse broyés, puis du sable jaune, vert ou blanc pour donner aux bouteilles la coloration que l'on désire.

Une fois ces matières premières mélangées, on les réduit en fusion à l'aide

du four Siemens, qui se compose d'une cuve chauffée par un jet double de gaz et d'air superposés pour l'incandescence. — La chaleur dégagée par le bec Bonzel passe au-dessus de la composition et fond la partie supérieure ; le gaz n'est pas perdu pour cela, car on le fait repasser par un empilage de briques pour l'utiliser de nouveau. — M. Houtart tient particulièrement à nous faire examiner en détail un de ces fours, en réparation momentanée.

Il nous montre les parties latérales formées d'une composition spéciale de briques jusqu'à la flottée du verre : elles ont une durée moyenne de 15 à 17 mois, tandis que la voûte se maintient 6 ans. — Après avoir entendu ces détails si intéressants, nous nous dirigeons vers les fours en activité pour voir la fabrication elle-même.

Lorsque le verre devient liquide, c'est le moment de le prélever. — Muni d'un tube de fer de deux mètres environ, appelé canne, le verrier cueille dans un flotteur en terre réfractaire une paraison ou masse de verre qu'on amène successivement à la forme voulue en soufflant à l'intérieur et communiquant à la masse distendue par l'air des mouvements de rotation. — Les ouvriers occupés à ce travail dépensent une énergie incroyable et ne connaissent guère les joies de la longévité.

Néanmoins, MM. Houtart qui se préoccupent sans cesse du sort de leurs 600 ouvriers, ont apporté tout récemment de nouveaux perfectionnements à la fabrication du verre par l'invention des « fourneaux à recuire les bouteilles », des « machines à plumettes » permettant de tourner plus facilement le verre, et enfin des « porteurs automatiques » qui font disparaître les nombreux inconvénients des méthodes et ustensiles employés jusqu'à ce jour.

Ces modifications intelligemment comprises ont plus que quadruplé la production de la verrerie de Denain qui, progressant depuis sa fondation, s'élève maintenant à quinze millions de bouteilles.

L'usine de MM. Houtart expédie beaucoup à Vichy : elle fabrique les dames-jeannes, les bonbonnes, les touries pour acides, les barils en verre conservant intacts les liquides, et les bouteilles à champagne qui doivent être d'une solidité à toute épreuve : 200,000 champenoises irréprochables nécessitant la fabrication de 2,000,000 de bouteilles.

Nous terminons notre visite par la soufflerie et nous quittons, enchantés, ce vaste établissement pour gagner, non moins heureux, l'Hôtel de l'Europe où dans le confort de la table et le parfum des fleurs se dissiperont les fatigues éprouvées.

Un repas confortable avait été commandé par les soins de MM. Decramer et Cantineau, et même force fusées furent tirées en notre honneur ; il se termina par une bataille de fleurs improvisée mais charmante et.... tout à fait de saison.

Bientôt, réconfortés et dispos, nous partons en tramway à vapeur vers

Valenciennes pour la halte de la Bleuze-Borne, située non loin des établissements d'Anzin.

Reçus par MM. Bardoux, Ingénieur principal de la Compagnie, et Berger, ingénieur du service des forges, venus gracieusement à notre rencontre, nous nous confions à ces nouveaux guides qui seront pour nous des cicerones aussi aimables qu'obligeants.

Les usines d'Anzin ne fabriquent point l'acier comme à Denain, mais elles transforment la fonte en fer proprement dit. Au lieu des convertisseurs Bessemer nous voyons les fours à puddler pour la décarburation. Plus loin ce sont les marteaux-pilons qui font crépiter le fer sous leur masse et envoient de tous côtés des myriades d'étincelles ; les fours à réchauffer ouvrent leurs gueules de feu devant ces masses incandescentes qui sont prises ensuite par les machines à étirer et transformées en barres de toutes dimensions.

Nous ne voulons pourtant pas lasser l'amabilité et la bienveillance de nos guides si obligeants et après les avoir remerciés chaleureusement, nous reprenons le tramway pour rejoindre la gare de Valenciennes.

Rentrés à Lille à 7 h. 25, nous nous quittâmes enchantés de ce voyage si instructif au pays merveilleux des engins gigantesques et des fournaises ardentes ; peut-être, plusieurs d'entre nous restés sous l'influence du fracas des marteaux et de l'éclat des gerbes d'étincelles se crurent encore chez Vulcain en goûtant dans les bras de Morphée un repos bien gagné.

Pierre LAROCHE.

A PROPOS DES INONDATIONS RÉCENTES

DANS LES POLDERS DU BAS-ESCAUT

La longue bande de terres basses qui accompagne les rivages de la mer du Nord, depuis Calais jusqu'au cap Blaavands'Huk, sur la côte danoise, n'est pas exclusivement limitée à la région côtière. A l'embouchure des fleuves, les polders pénètrent dans l'intérieur, accompagnant le cours d'eau jusqu'à une distance considérable de la mer. C'est ainsi que les terres basses se glissent le long des rives de l'Aa jusqu'à St-Omer, le long du Rhin jusqu'à Pannerden, accompagnent l'Elbe jusqu'à Hambourg. De même pour le cours inférieur de l'Escaut, dont les rives sont bordées de polders jusqu'au delà de Termonde. En effet, l'affaissement général qui, à plusieurs reprises, a permis à la mer de recouvrir de ses eaux la région côtière, s'est propagé aussi bien dans les

basses vallées des fleuves que le long de la côte. Les polders de l'Escaut ont donc la même origine que ceux de la plaine maritime flamande.

Un polder est une terre basse, presque toujours plus élevée que la basse mer, mais de niveau inférieur à la cote des hautes marées. Cette étendue de terrain doit donc être préservée des retours offensifs que le flux prononce deux fois par jour ; c'est aux digues que cette défense est confiée. Ainsi le polder est une terre basse entourée de digues. C'est bien le cas des polders du Bas-Escaut. Leur altitude est très faible, plus faible même que celle de presque toutes les autres parties de la plaine maritime. Tandis que l'on trouve la cote 5, — c'est-à-dire une altitude de 5 mètres au-dessus du niveau moyen des basses mers à Ostende —, dans les nouveaux polders du Swin, au Nord-Est de Bruges, on ne dépasse guère la cote 2 dans les polders de l'Escaut, et la cote 1 est fréquente entre Rupelmonde et Lille, dans les polders de Melsele, de Basel, de Rupelmonde. Ainsi, la plupart de ces terres sont à peine plus élevées que le niveau des *basses mers*. On comprend dès lors la nécessité des digues, et l'importance qui s'attache à leur bon entretien.

Les digues des polders du Bas-Escaut sont établies sur le modèle des digues de mer. Les matériaux employés sont les fascinages, et la terre grise déposée par les marées le long des rives du fleuve. La forme est simple et pratique : vers le fleuve, la digue présente un profil en pente douce, un talus très incliné, cette disposition a l'avantage de donner à la construction une base plus large, et d'opposer aux eaux un obstacle fuyant, qu'elles ne peuvent pas démolir comme elles feraient d'un talus raide. Vers l'intérieur au contraire, c'est-à-dire du côté du polder, la digue présente une pente rapide, qui coûte moins cher à établir. Le pied est particulièrement soigné : il faut prévenir les infiltrations qui viendraient sournoisement déchausser la base, et faire écrouler tout l'ouvrage ; aussi la digue est-elle toujours flanquée, à l'extérieur, d'une berme en fascinages. La hauteur n'est pas établie au hasard ; la digue doit toujours dépasser de cinquante centimètres au moins le niveau des plus hautes mers connues, c'est-à-dire dans le Bas-Escaut, jusqu'aux événements de Mars 1906, celui des grandes marées de 1825 et de 1877.

Cependant la construction et l'entretien de ces ouvrages ne suffisent pas ; les eaux extérieures ne sont pas le seul ennemi d'un polder ; il doit compter encore avec les eaux intérieures, c'est-à-dire celles qui tombent des nuages sur son sol, et celles qui descendent des hautes terres voisines. Arrêtées par les digues dans leur marche vers le fleuve, ces eaux ne tarderaient pas à inonder le polder ; il faut donc leur ménager à travers la digue un pertuis par où elles pourront s'écouler. L'ouverture est fermée par une vanne qui empêche les eaux extérieures d'envahir le polder à marée haute, et qu'on lève à mer basse pour livrer passage aux eaux intérieures. Des canaux, des fossés, sillonnent dans toutes les directions ce sol sans pente, et convergent vers la vanne, pour rendre possible l'écoulement rapide des eaux. L'entretien de ces ouvrages, la

manœuvre de la vanne au moment opportun, sont assurés par les propriétaires des terres du polder : aussi forment-ils une association de défense, semblable



L'ESCAUT ENTRE SAINT-AMAND ET BAESRODE.

aux wateringues de la côte, et alimentée par des impositions régulières levées au prorata de l'étendue de terre possédée. L'État et la Province surveillent la gestion du syndicat, contrôlent les travaux, veillent au bon entretien des ouvrages. Ce sont là des institutions très anciennes, dont l'organisation est si complète que les révolutions les ont respectées, et que les règlements actuels, qui datent du premier Empire, n'ont modifié l'état antérieur que sur des points de détail.

A l'abri des ouvrages de défense, protégés par leurs syndicats, les polders forment une terre prospère. La fertilité de leur sol alluvial contraste avec l'aridité des terres sableuses qui bordent, çà et là, la vallée du Bas-Escaut. Lorsque la terre n'est pas trop basse, et que le drainage peut être aisément assuré, le polder a l'aspect d'un beau jardin, découpé en damier par des haies d'aulnes ; de grands peupliers, en longues files, bordent les champs et les chemins ; toute cette végétation arborescente, abreuvée d'eau, donne une impression de force, d'exubérance. Les céréales, les betteraves fourragères, les fourrages artificiels, les pommes de terre, croissent à l'envi. Ailleurs s'étendent des pâtures. Les parties basses sont garnies d'oseraies, dont les produits, ouvrés à Rupelmonde, Tamise, Cruybeke, s'exportent en Angleterre par Anvers. La terre y est chère, malgré le surcroît de charges résultant de l'impôt spécial payé au syndicat de défense ; l'hectare se vend 6,000 francs à

Berlaere, 9,000 francs à Tamise, 10,000 francs à Zele. Aussi, malgré leur situation paradoxale de terres situées à un niveau sensiblement plus bas que celui des eaux du fleuve, les polders sont la partie privilégiée du pays. Seulement, ces terres fertiles sont à peu près vides d'habitants. Comme le sol, trop bas et trop humide, ne se prête guère à l'établissement de fondations, et qu'il est interdit de bâtir sur les digues, pour ne pas nuire à leur solidité, les habitations s'établissent hors du polder ; les villages se groupent sur les terres hautes, hors de portée des hautes marées. Seules les deux bourgades de Moerseke et de Casteele sont bâties en plein marais, mais sur deux petits tertres, évidemment d'anciennes îles, constituant un sol plus sec sur lèquel toutes les maisons se sont agglomérées, chose rare dans ce pays où tous les villages sont disloqués en longues rues courant à travers la campagne.



POLDER INONDÉ, EN FACE BAESRODE (A MARÉE BASSE)

Telle est l'intéressante contrée qui vient d'être ravagée par une inondation La sécurité était complète dans le pays : il y avait plusieurs siècles que ces polders n'avaient pas été submergés, et par suite on était fondé à croire que l'organisation de la défense était désormais à peu près parfaite, et qu'il suffisait de l'entretenir pour braver l'effort des marées. La dernière inondation grave s'était produite en 1825 (Février) ; elle avait submergé les polders de Hingene, Bornhem et Weert, terres basses situées en face de Tamise, où l'altitude est rarement supérieure à 1 mètre au-dessus de mer basse, et où la présence, au milieu des polders, d'un ancien bras du fleuve appelé le Vieil-

Escaut, vient compliquer les difficultés de la défense. Les eaux intérieures paraissaient même un obstacle plus redoutable que la marée. C'est l'afflux d'eau descendant du pays de Waes qui, presque chaque année, met sous l'eau pour quelques jours les beaux polders de Calloo, Melsele, Vracene, au Nord-Ouest d'Anvers. La précaution de tenir les digues toujours plus élevées que le niveau des plus hautes mers connues paraissait une garantie suffisante. Or il s'est trouvé qu'une marée s'est produite, qui, dépassant de beaucoup le niveau du flot de 1825 et de 1877, a surpris les habitants des polders en pleine sécurité.

Les marées dangereuses se produisent, dans le Bas-Escaut, au début du printemps et de l'automne, c'est-à-dire à l'époque de l'équinoxe. Lorsque, par une haute marée de syzygie, le vent du Nord-Ouest vient à souffler avec violence, toutes les côtes de Flandre, et en particulier les polders de l'Escaut, se trouvent en péril. La mer refoulée dans le lit du fleuve et de son affluent, la Durme, et ne trouvant pas d'issue en amont, d'où descendent les eaux intérieures, s'élève sur place, et vient battre furieusement les digues. C'est ce qui se produisit en Mars dernier, à tel point que la marée s'éleva, selon les endroits, à 0 m. 50, 0 m. 80 et même 0 m. 90 au-dessus des plus hautes jusque-là connues. Du coup, presque toutes les digues furent submergées, et l'eau pénétra dans les polders. Cependant on en aurait été quitte pour une inondation de quelques heures, dont les terres basses se seraient débarrassées au reflux suivant, si les digues avaient résisté. Mais lorsqu'elles supportent ainsi, de leur pied à leur front, le poids énorme d'une masse d'eau agitée de mouvements furieux, il suffit d'une légère défectuosité de construction pour qu'elles cèdent, et livrent à l'inondation un passage qui s'élargit à chaque marée. C'est ce qui se produisit tout au long du fleuve, à Melsele, à Zwyndrecht, à Cruybeke, à Thielrode. Nulle part cependant le désastre ne fut plus grand que dans les polders de Moerseke.

L'Escaut, en aval de Termonde, décrit à paatir du village de Moerseke, jusqu'au confluent de la Durme, une vaste boucle, la plus ample de son cours tortueux. A l'intérieur sont les terres basses des polders de Groote Wal, de Blanquart, de Groote-Broek, d'Akkers-Hoafst, sillonnés de lignes d'arbres d'où émergent les villages de Casteele et de Moerseke. C'est au Nord de la boucle, près du hameau de Drygoten, que la digue céda sous la poussée des eaux violemment refoulées, qui se précipitèrent à travers les polders. Peut-être aurait-il été possible, à mer basse, de réparer rapidement le désastre en bouchant avec des matériaux de fortune, sacs de sable, branches d'arbre, la brèche ainsi formée, si les eaux qui avaient pénétré dans les terres basses n'avaient pas provoqué presque aussitôt d'autres ruptures. En effet, elles prirent les digues par derrière, c'est-à-dire du côté intérieur, où la défense a été négligée, où le talus est raide, où l'on se dispense de placer des bermes pour protéger le pied ; et deux autres ruptures se produisirent, l'une en face

de St-Amand, l'autre vis à vis de Baesrode, par où pénétrèrent plus largement encore les eaux de l'Escaut. Dès lors tout fut noyé, et la marée atteignit à



LE POLDER DE CASTEELE, A MARÉE BASSE.

l'intérieur des polders ouverts la même amplitude que dans le lit du fleuve. Les deux villages de Casteele et de Moerseke se trouvèrent envahis, en dépit de leur situation sur des tertres, et toutes les terres basses ne furent plus qu'une nappe d'eau d'où émergèrent les arbres.

Depuis, ces riches terres sont sous l'eau. C'est à peine si, à marée basse, les haies d'aulnes apparaissent ; la plupart des champs restent noyés. A certains endroits où le flot s'est précipité, les chaussées pavées qui traversent le polder sont coupées comme au couteau ; à mer basse, un torrent jaunâtre se précipite par ces brèches. Ailleurs, les pavés des chemins sont descellés, renversés les uns sur les autres ; on croirait qu'ils ont été soulevés par dessous. Les villages de Casteele et de Moerseke, où l'on peut pénétrer à marée basse en sautant à travers les flaques d'eau, sont lamentables. Sur les murs s'aperçoit la trace de l'inondation ; pour bien des maisons, la ligne dépasse les fenêtres, atteint le toit ; d'une masure on n'aperçoit plus, à marée haute, que la cheminée. Des mares, retenues par les murailles, subsistent à travers les cours. Les habitants ont essayé de se défendre, en accumulant devant leurs portes et leurs fenêtres des levées de terre sableuse : ces précautions, qui n'ont pas empêché l'inondation générale du premier jour, pourront peut-être préserver les maisons des grandes marées jusqu'au jour où les brèches des digues seront comblées. Dans les rues errent des paysans, l'air hébété ; et ils se répètent

avec tristesse qu' « on n'avait jamais vu çà ». On amène chaque jour, à marée basse, des vivres à ceux qui n'ont pas voulu abandonner leurs demeures ; les



MAISON INONDÉE DANS LE VILLAGE DE CASTEELE.

autres sont campés dans les villages voisins ; toute la population mâle s'emploie à la reconstruction des digues.

En effet, de toutes parts, on travaille. On construit, au droit de chaque brèche, une digue, courbe, convexe vers l'intérieur du polder ; deux à trois cents hommes s'empressent autour de chaque coupure, amoncelant la terre qu'apportent à pied-d'œuvre de grands bateaux. La hâte est d'autant plus fébrile qu'il faut abandonner le travail à chaque marée haute. Une fois établie la digue provisoire qui empêchera la marée de l'Escaut de pénétrer dans le polder, on entreprendra, avec la même hâte, mais avec un soin minutieux, la construction de la digue définitive, qu'on édifiera encore un peu en arrière. Alors on pourra vider complètement les eaux accumulées dans les creux, et rendre à la culture les terres que l'inondation aura recouvertes d'une couche de vase grise ou de sable, épaisse de plusieurs centimètres. C'est alors que l'on pourra évaluer les dégâts. Déjà l'on parle, dans les conversations qui s'échangent sur les digues, en face des brèches, de sommes considérables : 500,000 francs pour la seule commune de Moerseke. Et le chiffre n'a probablement rien d'excessif. Car les terres gâtées, les routes détériorées, les maisons à demi-ruinées ne sont pas ce qui coûtera le plus cher à réparer, d'autant qu'à cette saison les récoltes n'ont guère à souffrir. Mais ce qui va lourdement

grever le budget des polders, au point que l'État et la Province se verront évidemment obligés de leur venir en aide, c'est la reconstruction des digues,



CONSTRUCTION D'UNE DIGUE PROVISOIRE, POUR BOUCHER LA BRÈCHE. EN FACE BAESRODE.

non seulement au droit des brèches, mais sur toute leur longueur, puisqu'il va falloir les relever partout d'un mètre au moins. Et la somme à verser sera si forte que dans certains polders elle équivaudra presque à la valeur des terres.

Ainsi, tout n'est pas toujours le mieux du monde dans les polders. Le paradoxe de cultiver des terres situées au-dessous du niveau d'un grand fleuve voisin se paye quelquefois ; la nature se venge du défi qu'on lui offre. Mais ces misères seront vite oubliées. La fertilité des terres y ramènera bien vite les habitants, rassurés par l'importance des travaux qui vont être exécutés. Et pour plusieurs siècles peut-être, jusqu'à la prochaine alerte, la vie calme recommencera dans les polders, dont les habitants de nouveau oublieront la situation étrange, jusqu'à ce que la nature se charge de la leur rappeler.

Raoul BLANCHARD.

EN SYRIE

Extrait d'une lettre adressée par M. Eugène GALLOIS, Membre fondateur, au Président de la Société.

Alexandrette de Syrie, 28 Mars 1906.

. . . .

Comme je sais que vous vous intéressez toujours à mes voyages, je veux vous tenir au courant de ce que je deviens et par cela même en informer nos chers collègues de la Société de Géographie de Lille. Ils sont de ceux que je fais passer en première ligne.

Or donc, vous avez su que j'avais modifié mon programme conçu primitivement et que j'avais débuté par la Syrie... ; je vais au reste résumer cette première partie de mon voyage, accomplie à l'heure qu'il est, puisque je songe à passer en Asie-Mineure.

J'ai commencé par Beyrouth, le grand port syrien, trop classique pour que je vous en parle plus longuement... J'y ai vu Consul et Religieux auprès desquels j'ai puisé de précieux renseignements, puis j'ai gagné Damas par cette pittoresque voie ferrée traversant le Liban, encore chargé de neige ; Damas, rentrant aussi dans le domaine purement touristique, je n'en dirai que peu de chose, à savoir que la grande ville orientale a bien perdu de son cachet artistique, qu'elle s'est déjà modernisée, qu'elle va bientôt être dotée de la lumière électrique et de tramways, grâce à la captation des eaux du torrent Barada et à l'aménagement d'une chute... Enfin ses bazars ont bien perdu de leur cachet original et on vous y vend des objets de curiosité plus ou moins authentiques, sans compter toute la camelotte manufacturée en Allemagne. Mais passons... J'ai aussi été visiter des ruines d'une ville romaine, situées à une soixantaine de kilomètres au Sud, dans le Hauran, près Sunamen ; il en reste peu de chose au résumé, mais c'était un peu d'inédit... ou presque, fruit rare aujourd'hui.

Je suis remonté vers le Nord, malgré les offres alléchantes qui m'étaient faites d'aller faire un tour sur la ligne ferrée turque du Hedjaz, dirigée par un ingénieur de nos compatriotes.

J'ai vu, avec le plus grand intérêt, Balbeck et ce temple superbe que les cataclysmes de la nature ont ruiné, œuvre de destruction que des vandales, les Turcs, ont complétée...

J'ai poursuivi sur Homs et Hamah, sortant du parcours touristique ordinaire. La ligne ferrée court dans cette vallée haute entre le Liban et l'Anti-Liban, descendant de l'altitude de 1.200 m. (à Balbeck) vers les 400 m. (terminus actuel).

Le pays est très cultivé, bien que les villages se montrent rares... Homs est une ville de 60.000 âmes environ, dominée par une vieille citadelle ruinée ; elle est de plus le point le plus rapproché des célèbres ruines de Palmyre, où j'ai regretté de ne pouvoir pousser. Hamah est une ville plus importante, pittoresquement située sur les bords de l'Oronte, répartie en divers quartiers et peuplée d'au moins 80.000 âmes. Elle est animée et a conservé encore quelques vieilles galeries de bazars. L'ingéniosité de ses habitants a installé sur les bords du fleuve de grandes norias destinées à monter l'eau dans des canalisations en aqueduc qui vont porter dans les jardins et la campagne le liquide bienfaisant. J'ai trouvé là aussi quelques mosquées, dont une particulièrement intéressante, et de sveltes et gracieux minarets. De là le chemin de fer doit se poursuivre sur Alep, sur un parcours d'environ 150 kilomètres, à travers un pays peu accidenté qui ne demandera pas de travaux d'art quelque peu sérieux, mais cultivé quoique relativement peu peuplé, alors qu'il eût pu infléchir un peu plus à l'Ouest, dans une région plus intéressante, par où passe la route suivie actuellement. Il est vrai que l'on a choisi le tracé le plus court, parce qu'il était le moins dispendieux, en particulier au point de vue de la garantie d'intérêts.

Je n'entrerai pas dans les détails navrants de ce trajet en voiture qui m'a demandé trois jours et demi. Tout d'abord il n'y a de route que le nom..., c'est tout au plus un tracé... à travers la campagne et je vous laisse à penser ce qu'était cette course au milieu des champs..., surtout sur un sol détrempé, dans une terre argileuse et glaiseuse..., où on enfonçait parfois jusqu'au moyeu des roues. A certains moments on tressautait sur une terre rocailleuse, on roulait sur des rochers à fleur de terre, au risque de verser, et combien de fois ! de rester embourbés ; enfin nous sommes arrivés à bon port. Puis il a fallu passer les nuits : dans un certain caravansérail (khan) d'abord en compagnie d'officiers et soldats turcs qui... — mais je ne puis donner certains détails, — étendus sur des nattes d'une propreté douteuse ; chez l'habitant, une famille de Bédouins au milieu de femmes et d'enfants, dont un a geint toute la nuit ; dans un autre caravansérail où j'ai renoncé à trouver place auprès d'un maigre foyer, préférant grelotter sous une couverture toute une nuit dans ma voiture. Bien entendu qu'il fallait ne pas songer à se ravitailler mais vivre sur ses provisions... Enfin Alep était atteint après être apparu de loin, de très loin même, avec sa haute citadelle qui dresse ses vieilles

murailles ocrées aux tours multiples, à une cinquantaine de mètres au-dessus de la ville.

Alep mérite une mention spéciale et j'ose la proclamer la cité d'Orient par excellence, tant elle a su garder jusqu'à ce jour son cachet de pittoresque originalité. Nulle cité musulmane ne saurait se proclamer plus précieuse au point de vue artistique, et c'est ce que je voudrais bien prouver en une modeste esquisse à larges traits.

De loin la grande cité, car elle compte plus de 200.000 âmes, apparaît forte et somptueuse, au-dessus des frondaisons d'une luxuriante ceinture de jardins. Groupées autour de sa fière et incomparable citadelle, ses maisons à terrasses se superposent, mais la monotonie de leurs lignes est agréablement rompue par les nombreuses coupoles, gracieuses pour la plupart, et les dômes plus majestueux des mosquées, par les hauts minarets robustes ou grêles... Enfin, ce sont les antiques murailles, mutilées malheureusement, mais qui offrent encore de suffisants vestiges pour témoigner de leur vigueur d'antan. Certaines de leurs portes, plus ou moins monumentales, ont échappé à l'œuvre de destruction, qu'il faut là encore attribuer aux hommes plus qu'à la nature... Ce n'est pas tout, il faut maintenant franchir l'enceinte compacte et se glisser dans le dédale des ruelles qui s'entrecroisent irrégulièrement, s'effaçant le long des murs pour laisser passer quelque cavalier ou bête de somme pesamment chargée, se faufiler parmi gens et animaux, éviter surtout le heurt brutal de quelque chameau...

Tantôt à droite, tantôt à gauche, au passage, apparaît une porte magistrale avec sa chaîne de fermeture pendant au travers ; par cette ouverture béante l'œil plonge dans ces cours de caravansérails, où s'amoncellent les marchandises, où se pressent portefaix, chameaux, chevaux, mulets et ânes. Une arcade franchit la rue au-dessus de nos têtes ; un peu plus loin elle s'allonge formant une galerie voûtée. Ce sont encore les quartiers commerçants, les fameux bazars de toute ville d'Orient, où se groupent tous les corps de métiers et tous les genres de commerce. Des treilles viennent tamiser la lumière trop intense du grand jour ensoleillé, au-dessus de certaines ruelles, d'autres ont cherché un mode d'abri plus sérieux comme de légers velums ou des nattes tendues ou mieux encore des planches, peu gracieuses celles-ci. Quelques parties de ces bazars ont bien conservé leur véritable caractéristique, ce sont des suites de galeries, passages couverts aux voûtes arrondies ou s'allongeant plus élégantes en ogive, munies de distance en distance de lucarnes et de fenêtres, par où filtre la lumière adoucie ou bien se glisse quelque rayon de soleil révélateur fouillant plus vivement la mystérieuse obscurité de ces galeries si animées le jour et le soir plongées dans le silence nocturne, fermées par de lourdes portes. Çà et là quelque coupole s'élance au-dessus du niveau des terrasses où souvent pousse une herbe assez abondante pour fournir un pâturage aux animaux qu'on y laisse ; et chameaux, ânes, chevaux, etc... se prélassent dans ces

champs aériens, étrange spectacle plus original encore que les élégants jardins suspendus qu'on voit à Paris !

Et que dire maintenant de ces mosquées aux vastes cours encadrées de cloîtres : la grande mosquée de St-Zacharie où l'on vénère le tombeau de ce prophète ; la Halouyé, ancienne basilique chrétienne ; l'Adlyé, rappelant ses sœurs de Stamboul, mais possédant de belles faïences anciennes, bleues et polychrômes ; l'Atrouche, avec ses élégantes stalactiques..., et d'autres encore, que je compte bien décrire en un jour prochain.

Il est encore des turbé (tombeaux), des édifices à l'extérieur de la ville, comme le Ferdaus ; des couvents, des lieux de pèlerinage, sans parler des maisons particulières, genre arabe, avec leur cour ornée de fontaines souvent agrémentée d'arbres, et avec l'iwan, sorte d'arcade servant de salon d'été, plus ou moins richement décoré d'arabesques ou de faïences...

Quant aux quartiers neufs qui modernisent la ville, il vaut mieux n'en point parler.

D'Alep à Alexandrette, le port de la cité, grand entrepôt commercial, la distance est d'environ 160 kilomètres, qui se franchissent assez facilement, malgré tout ce que la route laisse à désirer. Les khans situés le long du chemin sont bien inconfortables, j'ai dû y partager ma chambrette avec quatre inconnus. — On n'y trouve généralement rien à manger.

J'ai été aussi visiter Antioche, et, malheureusement les seuls vestiges subsistant de la grande cité qui fut la troisième de l'Empire romain à un moment donné, consistent en un pont, restauré à une époque récente ; en quelques fragments plus ou moins informes de la vaste enceinte de défense de la ville, et en un barrage fortifié. Non loin est le lieu de délices jadis célèbre de Daphné et, à l'Ouest, au bord de la mer, le port antique de Séleucie, avec des débris de rempart.

Enfin d'Antioche j'ai mis une dizaine d'heures pour gagner Alexandrette, franchissant la montagne par un col élevé de plus de 600 mètres. au-dessous duquel est le village de Beïlan. Quant à Alexandrette elle-même, c'est une escale assez fréquentée sur une baie limitée au Nord et à l'Est par des montagnes ; la petite ville peuplée d'une quinzaine de milliers d'habitants devrait sa fondation à Alexandre-le-Grand, elle est construite dans une plaine marécageuse que l'on s'efforce d'assainir.

Je vais passer en Asie-Mineure par Mersina, d'où je tenterai de franchir le Mont Taurus, si les renseignements recueillis m'y engagent. Autrement je serai obligé de faire un long et coûteux détour par Smyrne.

E. GALLOIS.

LA REVUE INDIGÈNE

Un des conférenciers qui ont intéressé la Société de Géographie de Lille en l'entretenant à plusieurs reprises de l'Afrique occidentale française et de ses ressources, M. Paul Bourdarie, a pris la direction de cette revue mensuelle et exposé ainsi son programme dans son numéro de Janvier (1) :

La France compte 40 millions d'habitants et ses colonies presque autant. Seulement, tandis que les 40 millions de Français appartiennent à la race blanche, nos 40 millions de coloniaux sont presque tous des jaunes ou des noirs. Les premiers jouissent de ce qu'on appelle les bienfaits de la civilisation, mais ils sont militaires ou marins et ils risquent à chaque instant leur vie ou leur indépendance pour la conservation de ces bienfaits. Les seconds n'ont aucune de nos charges militaires, mais ils restent incultes dans leur civilisation primitive. Les uns trouvent dans une constitution de leur choix la garantie de leur liberté personnelle, les autres subissent les lois ou décrets que nous leur imposons ; les uns peuvent se faire entendre dans la presse ou dans les réunions publiques ; ils ont aussi des représentants qui parlent en leur nom ; les autres sont condamnés au silence, et si, par hasard, ils peuvent élever la voix, on leur en fait généralement un grief. Nos lois et la coutume ont ainsi créé entre la France et ses colonies deux classes de citoyens et de sujets, qui ont les uns tous les droits, les autres tous les devoirs.

Les idées humanitaires et sociales ont vainement fait du progrès ; la plupart de nos compatriotes considèrent encore comme un acte de foi l'infériorité des indigènes et la légitimité de notre domination arbitraire. Aveuglés soit par leurs intérêts, soit par les souvenirs de leur éducation enfantine (2), ils s'imaginent que le nègre ou le jaune sont des sauvages, dont on n'a raison que par la force. La *Société antiesclavagiste de France*, le *Comité de protection des indigènes*, et plus récemment, le *Comité d'action républicaine aux colonies* ont essayé et essaient encore de détruire cette légende ; elle continue d'être admise même dans les milieux coloniaux, d'où elle devrait être proscrite.

---

(1) Administration 29, rue Tronchet, Paris, 8e. Abonnement : fr. 10 ».

(2) Presque tous les récits enfantins et toutes les illustrations réservées au jeune âge représentent les nègres comme des êtres absolument grotesques, voisinant avec le singe ; ce sont là des impressions bouffonnes, qui malheureusement subsistent dans l'âge mûr.

La *Revue Indigène* se fonde pour apporter son concours aux bonnes volontés qui cherchent à relever la condition de l'indigène ; s'il existe des sociétés, qui poursuivent ce but, il n'existe pas encore de publication régulière ou individuelle, qui ait assumé cette tâche.

.En l'assumant, nous ne nous dissumulons pas les difficultés de l'entreprise ; nous allons heurter des intérêts et des préjugés.

Les intérêts, ce sont ceux de nos compatriotes qui sont allés aux colonies pour y fonder des établissements agricoles, et qui comptent absolument sur l'exploitation du noir ou du jaune pour faire prospérer ces établissements. Il leur semblera que cette exploitation sera plus difficile et peut-être impossible, si l'attention publique est attirée sur certains procédés qui n'ont qu'un rapport lointain avec la liberté de travail.

Quant aux préjugés, il est passé à l'état d'axiome que l'indigène est d'une intelligence bornée et d'une mentalité douteuse ; il est incapable d'une conception continue ou d'un effort régulier. Sa forme le classe dans l'humanité ; mais sa couleur est un stigmate infâmant, qui le met en dehors de la société.

Pourquoi, diront les premiers, sacrifier nos intérêts qui sont des intérêts français, à ceux d'étrangers qui nous détestent ? Est-ce bien la peine d'acquérir de nouveaux territoires si notre race n'en doit pas bénéficier ? Pourquoi, diront les seconds, vouloir abaisser des frontières que la nature elle-même a créées ? A quoi bon poursuivre entre les hommes des rapprochements qui répugnent au sentiment le plus intime ?

La première de ces questions met en cause le principe même de la colonisation. Au regard de ceux qui la posent, les colonies doivent servir d'exutoire à notre population et de champ d'expérience à nos immigrants ; elles n'ont pas d'autre utilité. Si elles devaient servir à faire la fortune des indigènes, il vaudrait autant laisser les indigènes à leur propre sort. Avant d'enrichir autrui, il faut songer à sa propre fortune.

Les colons qui tiennent ce langage identifient très habilement leur cause à celle de leur pays : ce sont pourtant deux causes absolument dissemblables.

Les nations européennes acquièrent des colonies d'abord pour y écouler leurs produits, ensuite pour y diriger l'excédent de leur population ; mais cette dernière considération n'est que secondaire. Les individus qui peuvent s'enrichir par des établissements aux colonies et accroître ainsi la prospérité de leur patrie, ne sont qu'une exception ; les peuples européens s'enrichissent au dehors par l'écoulement de leurs produits plus que par la diffusion de leurs nationaux, Or, l'écoulement des produits, c'est-à-dire le commerce, est essentiellement subordonné à la prospérité des pays importateurs et cette prospérité dépend à son tour du bien-être de la population.

Il importe donc, dans l'administration d'une colonie, de rechercher et de réaliser toutes les mesures qui peuvent faire naître et développer ce bien-être.

Les colons prétendent y parvenir en donnant du travail aux indigènes ; si

ces derniers étaient consultés, ils répondraient sans hésitation que, si on leur donnait la propriété de la terre avec des garanties de conservation et de pérennité, ils se chargeraient de décupler la valeur du sol et d'enrichir eux-mêmes leur propre pays. Cette richesse serait d'autant plus grande que le travail serait plus libre et plus personnel.

Sans attribuer aux noirs un amour immodéré du travail et sans accorder à leurs efforts plus d'importance qu'il ne convient, il nous faut cependant reconnaître la justesse du principe ; il n'est de travail réellement intensif que celui dont on bénéficie directement.

C'est pourquoi nous soutiendrons, dans cette Revue, toutes les mesures, de quelque nature qu'elles soient : qui auront pour but de stimuler le zèle et l'activité des noirs. Devenus plus riches, les indigènes consommeront davantage et comme ils sont le nombre et que les tarifs douaniers protègent nos produits contre la concurrence étrangère, c'est en définitive le commerce et l'industrie de la France qui bénéficieront de l'extension et de la prospérité des cultures.

Qu'à pratiquer cette politique, on néglige un peu les intérêts particuliers de certains colons, nous n'en disconvenons pas ; mais, dans une grande œuvre comme celle de la colonisation, il nous faut d'abord voir et poursuivre l'intérêt général. Or, dans notre thèse, l'intérêt de la France et celui des indigènes sont intimement unis. *Les indigènes, même les plus pauvres, forment par leur nombre une clientèle commerciale plus importante que celle des colons même les plus riches ; quelle ne serait pas la valeur de cette clientèle, si l'administration voulait lui donner les moyens de prospérer !*

Ces moyens sont connus et faciles ; ils consistent à mettre entre les mains de l'indigène l'instrument de travail personnel qui est la terre.

A-t-on jamais tenté l'expérience ? Il existe des colonies, où toute la législation tend à décourager l'indigène de devenir propriétaire ; on espère ainsi se réserver une main-d'œuvre plus complaisante. Cependant, nous connaissons assez les sentiments des indigènes pour savoir que, lorsqu'ils peuvent acquérir le sol et être certains de le garder, ils s'y attachent passionnément, le travaillent avec ardeur et lui font rendre des richesses.

Il apparaît donc que la constitution et la conservation de la propriété indigène est la mesure la plus indispensable au développement et à la prospérité de notre empire colonial.

Que cette propriété soit collective ou individuelle, rien ne la préserve aujourd'hui contre l'accaparement.

Il importe de constituer les garanties qui lui manquent, en protégeant la propriété collective par des mesures qui la rendent en partie incessible et insaisissable, et en sauvegardant la propriété individuelle elle-même contre les efforts de la spéculation.

Ce sera la principale tâche de cette *Revue* de déterminer les pouvoirs publics

à considérer comme leur devoir essentiel aux colonies la création et la sauvegarde de cette petite propriété, qui, pour les noirs aussi, est la source primordiale de tout travail et de toute moralité.

En poursuivant ce but, nous avons conscience de réaliser l'accord indispensable entre la colonisation indigène et le commerce national et de travailler ainsi à la grandeur économique et politique de notre pays.

Ce sentiment nous donnera le courage de poursuivre notre tâche jusqu'au bout, sans nous laisser arrêter par aucune considération de race, de couleur et de préjugés.

Les préjugés nous les abandonnons à ceux qui les pratiquent, sans vouloir même les discuter ; c'est ainsi qu'on respcte de vieux monuments et d'antiques légendes. A l'affirmation, d'ailleurs incontestable, que les jaunes ou les noirs sont des hommes d'une autre race, nous n'opposerons même pas le dogme de la fraternité des peuples ; nous nous contenterons de proclamer que nous aimons les races dites primitives, comme on aime la jeunesse dans l'humanité, par l'attrait de sa naïveté et l'inconnu de ses espérances.

Ces espérances sont illimitées.

Comme la France d'aujourd'hui n'est plus celle des druides, les colonies de demain ne seront plus celles des fétiches. Sous notre direction méthodique et prudente, elles peuvent et doivent suivre l'évolution que nous avons nous-mêmes parcourue. A ceux qui prétendraient que l'intelligence des indigènes s'y oppose, nous rappellerons que les hommes de la Gaule primitive ne nous laissent pas une impression très vive de leur valeur ou de leur talent. Cependant sous la lente influence des siècles, le pays et les hommes se sont métamorphosés ; les terres les plus incultes sont devenues les plus riches ; les institutions les plus barbares ont fait place aux plus libérales et un grand peuple a remplacé sur toute la surface du territoire les tribus éparses et sans consistance. Il n'est pas téméraire de supposer que les colonies peuvent traverser les mêmes stades de la civilisation ; il faut pour cela que l'homme et la terre s'y prêtent. Or, la terre est essentiellement féconde ; quant aux hommes, il suffit de constater que certaines intelligences peuvent rivaliser avec les nôtres et que, dans son ensemble, la démocratie noire n'est dépourvue ni de jugement, ni de bon sens, ni d'esprit pratique.

On dit aussi que le climat constitue un obstacle invincible au progrès : le seul obstacle réside dans notre méfiance et nos appréhensions. Les monuments et les civilisations de l'Inde, qui sont nés comme en serre chaude, sont autant de témoins de la supériorité du travail de l'homme libre sur la nature asservie. La vérité est qu'on n'accomplit pas une œuvre utile sans un acte de foi, et qu'on ne crée rien par la haine et par le mépris.

Nous avons très longtemps détesté les indigènes ; beaucoup d'entre nous les méprisent encore. Ce sont de très mauvaises conditions pour fonder ou pour conserver un empire colonial ; si nous voulons réellement que nos

possessions intertropicales soient pour la France une source de richesses et de force politique, il nous faut résolument changer de méthode et d'esprit.

. . . .

. . . .

Quant aux indigènes, dont nous nous proposons de défendre les droits généraux et, chaque fois qu'il en sera besoin, la cause personnelle, nous savons que nous ne pouvons pas compter même sur leur sympathie. Ils ignoreront jusqu'à notre œuvre et jusqu'à nos efforts; ou s'ils en entendent parler, leur méconnaissance de notre langue les empêchera d'en apprécier toute la portée. C'est pourquoi il nous plaît davantage d'être leur défenseur inconnu ; il y a une satisfaction plus intime dans ce rôle obscur et cependant utile pour le pays.

LES PRODUCTIONS AGRICOLES A MADAGASCAR ET LEUR AVENIR

C'est un exposé très documenté des productions agricoles de la Grande Ile et de leur avenir que, le jeudi 8 Mars, M. Prudhomme, le distingué directeur de l'agriculture à Madagascar a développé dans une conférence à l'École Nationale Supérieure d'Agriculture de Nogent.

. . . .

Dix années d'actives recherches, d'incessant travail d'organisation et de création dans la Grande Ile donnent aux impressions de M. Prudhomme une singulière valeur et un saisissant relief.

Tout d'abord il estime qu'il a été dit, au point de vue agricole, trop de bien et trop de mal de notre colonie. Madagascar pris en bloc n'est pas plus la terre incomparable où toute culture doit prospérer que le sol stérile où « rien ne poussera ». Une diversité extrême de climats et de sols observée isolément en chacun de ses points a déterminé cette divergence d'opinion.

Il est exact que la plus grande surface intérieure de l'île présente un ensemble de sols sans valeur que les analyses de M. le professeur Müntz ont montré chimiquement pauvres. Mais, de même que Ceylan, dont il est traditionnel de vanter la richesse, ne tire sa valeur que de l'exploitation du trentième de sa superficie, de même il suffit que nous puissions utilement tirer parti de la deux cent cinquantième partie de notre territoire malgache, pour en escompter une prospérité parallèle.

Or, la favorabilité de certains points, dès à présent déterminée par l'étude

méthodique, permet d'espérer un développement cultural spécialisé justifiant cet espoir.

Les insuccès trop nombreux de certains essais de colonisation ne doivent pas infirmer cette manière de voir. Trop souvent certaines cultures ont été et sont encore tentées là où elles ne devaient, où, *a priori*, elles ne peuvent réussir. Presque toujours, si les conditions climatologiques étaient favorables, les soins, la compétence technique faisaient défaut. On a attendu et on attend encore trop souvent de la nature de faire prospérer des plantations dont le succès dépend surtout des soins donnés. L'enseignement de la tradition n'existant pas, nulle technique n'est plus subtile que celle de l'agriculture tropicale, et nulle, il faut bien le dire, ne fut plus ignorée des colons.

Aussi, dès le début de la conquête, le gouvernement général a-t-il porté toute son attention sur la création et l'organisation des services d'agriculture, afin de pouvoir guider l'effort de la colonisation à développer la production indigène, au meilleur bénéfice de la colonie.

Des stations d'essais, à surfaces d'abord restreintes, puis de plus en plus étendues, permettent l'étude des plantes utiles ou nouvelles, l'obtention des meilleures variétés, la distribution de plants et graines aux colons et aux indigènes. Si certaines études sont encore à la période des observations méthodiques, beaucoup ont déjà fourni des résultats définitifs, tels que ceux obtenus à l'heure actuelle pour la sériciculture, le coton, le cocotier, etc.

Passant en revue successivement chacune des productions de Madagascar, le conférencier, indiquant les produits spontanés de la brousse et de la forêt, explique que le caoutchouc y est tiré de lianes ou d'arbres, et parmi eux ces curieux arbres sans feuilles « intisy » qui donnent aux paysages du Sud de l'île un aspect si étrangement caractéristique. Des essais de plantation de caoutchouc du para et de ficus se poursuivent activement, car, ainsi que pour toute région à caoutchouc, il est de toute sagesse de prévoir l'épuisement de la production spontanée.

Le raphia dont la fibre est prélevée de l'épiderme supérieur de la feuille avant son complet épanouissement donne lieu à un mouvement d'exportation passé de 400 tonnes en 1890, à 3.500 tonnes en 1905, représentant une valeur de 2 millions 500.000 francs. Il est surtout employé à la fabrication des étoffes dites « rabanes » bien connues, et de matelas d'excellente qualité.

La gomme copal fournit 20 à 25 tonnes à l'exportation.

Les bois, surtout d'essences dures, sont nombreux, mais le manque de communications empêche souvent d'en tirer parti.

Le crin végétal provient surtout de palmier de marais de la côte Est. Des palmiers spéciaux d'un meilleur produit ont été importés de Ceylan.

L'industrie des sacs à sucre se chiffre par une exportation de 60 à 80 tonnes vers Maurice et La Réunion.

D'excellents chapeaux de paille — panamas — tressés avec la feuille d'un

palmier ont été présentés en 1905, par le Jardin Colonial, au public, dont ils ont rapidement conquis la faveur.

La culture du cocotier est susceptible de s'étendre beaucoup sur le littoral Nord-Ouest et à la côte Est.

Sur l'impulsion du service de l'agriculture, 200.000 à 250.000 plants sont actuellement en voie de développement à Madagascar où ne se trouvent encore que 25.000 cocotiers en rapport.

Le coton n'est pas encore sorti de la période de tâtonnements et d'études, mais les résultats obtenus permetteut d'affirmer dès à présent que la plante se trouve très bien de la saison sèche qui caractérise le Nord-Ouest, partie de l'île susceptible de devenir un jour un centre cotonnier important.

Une remarque très intéressante sur les bovidés indique le Nord et le Nord-Ouest de Madagascar comme indemne de tuberculose.

Le cheval, dans le centre, réussit avec de petites races africaines convenablement adaptées.

Le riz est la culture fondamentale de l'indigène et sa production pourrait s'accroître beaucoup, et fournir un approvisionnement à l'Afrique du Sud, à la Réunion, Maurice, etc...

M. Prudhomme fait justice de l'opinion trop longtemps accréditée que l'Imerina, jouissant d'un climat plus tempéré se prête aux cultures européennes telles que le blé, l'orge, etc. Il n'en est rien, et les conditions économiques très défavorables doivent faire déconseiller totalement tout projet sur cette base.

Il n'y a, selon M. Prudhomme, aucun parti agricole à tirer des hauts plateaux dénudés de Madagascar où ne pousse ni arbre, ni fourrage, ni même souvent aucune herbe quelconque.

Dans le centre une industrie prend un essor intéressant : la sériciculture. Deux espèces de vers à soie : le ver à soie de Chine et un ver à soie indigène donnent d'excellents produits. Le dernier fournit le fil d'étoffes totalement imputrescibles dans lesquelles certaines tribus ensevelissent leurs morts, qu'ils n'enterrent pas. Plusieurs éducations peuvent être faites dans l'année, et les cocons sont comparables aux plus beaux échantillons des Cévennes. Ce résultat n'a pas été atteint sans un développement tout particulier du service de la sériciculture qui distribue annuellement 30.000 pontes d'œufs de bonnes variétés en bon état. Des écoles ont été fondées, si bien qu'aujourd'hui les indigènes arrivent à produire eux-mêmes ces cocons supérieurs.

La production de la soie est encore absorbée par la consommation locale, mais il est à prévoir que la production croîtra et pourra fournir de la matière première à nos industriels lyonnais. Ceux-ci ont déjà composé des tissus mélange soie et raphia du plus heureux effet.

Les songes sont des plantes de Madagascar actuellement à l'étude au Jardin Colonial de Nogent qui compte sur leur coloris spécial pour doter l'horticulture française d'une nouvelle plante d'ornement.

La côte Est, possède, en certains points, le climat convenable aux cultures tropicales dites riches; il est regrettable que la paresse et le penchant des populations à l'alcoolisme ne rendent en ces régions le problème de la main-d'œuvre assez difficile.

Le café d'Arabie souffre beaucoup de la maladie de l'Hemileia. Il n'est pas conseillable d'ailleurs d'établir d'autres cultures de caféiers que celles de jardinage.

Le café de Libéria résiste bien et prospère sur les terres de bas fonds quand des fumures organiques lui sont données. La consommation lui assure un débouché sur place, au prix de 160 à 170 francs les 100 kilogrammes.

Le café du Congo, nouvellement introduit, a montré une complète résistance à la maladie.

Le cacao doit se limiter à une aire géographique plus restreinte sur la côte Est, entre Andevorante et Vohémar, qui fournit déjà une exportation annuelle de 25 à 30 tonnes.

Étant donnée la baisse des prix de vente de la vanille, il y a lieu de viser plus à la qualité qu'à la quantité de ce produit, et de ne faire de cette culture qu'une exploitation secondaire.

Le giroflier se cultive avec succès dans l'île de Sainte-Marie, qui livre 60 à 80 tonnes par an à l'exportation.

Ainsi, la délimitation de chaque culture en une zone d'élection, les soins qu'il convient de lui appliquer à Madagascar, sont déjà fixés par le service de l'agriculture.

Les spéculations qu'il envisage du meilleur intérêt sont :

La sériciculture dans le centre.

Le cocotier sur les côtes Nord-Ouest et Est.

Le coton au Nord-Ouest.

Le cacao en quelques points de la côte Est.

. . . .

G. R. de G.

(*Dépêche Coloniale*).

L'Ile de Thasso (ou Thasos), le Sinaï et le Hedjaz

Nouvelle lettre de notre intéressant correspondant d'Égypte, M. L. G., dont nous avons publié les lignes précédentes en *Octobre* et *Novembre* derniers. T. 44, p. 258 et 322.

Le différend turco-égyptien relatif à l'île de Thasos, après avoir préoccupé, pendant quelque temps, l'opinion publique sur les bords du Nil, avait paru

retomber dans l'oubli, quand des bruits venus de Constantinople lui ont rendu toute son acuité. Il serait question de rien moins que la cession de l'île par la Turquie à l'Allemagne qui pourrait y établir une station navale dont on comprendra facilement l'importance.

L'émotion causée par cette nouvelle ne s'était pas encore calmée qu'on apprenait que, sur les confins orientaux de l'Égypte, un conflit s'était produit entre les troupes turques et les troupes anglo-égyptiennes.

L'Angleterre, toujours avisée, se rendant compte qu'en temps de guerre, le canal de Suez était à la merci des belligérants, avait commencé la construction de ce chemin de fer Nil-Mer Rouge qui devait, en cas de nécessité, lui assurer un accès sur la route des Indes. A ce projet, présenté comme favorisant le commerce égyptien, la Turquie avait répondu par la mise en construction de la ligne du Hedjaz, qui joignant les villes saintes de l'Islam à Damas, se reliait ensuite à la ligne allemande de Bagdad.

Cette ligne, stratégique au premier chef, avait été rapidement poussée jusqu'à Akaba, ce qui n'avait pas été sans préoccuper le gouvernement égyptien. Des troupes envoyées pour occuper, sur la frontière, quelques postes importants, se seraient, alors, heurtées à des détachements turcs qui se seraient ainsi avancés jusqu'au milieu de la presqu'île du mont Sinaï. Un combat aurait eu lieu et plusieurs officiers anglais auraient été faits prisonniers.

Heureusement, il n'y avait de vrai dans tout ceci que l'occupation par la Turquie d'une partie de la péninsule sinaïtique, considérée jusqu'ici comme entièrement égyptienne.

Il y eut naturellement échange de notes entre le Caire, Londres et Constantinople, que l'on disait soutenu par Berlin. La Turquie négocia, tout en amassant des troupes à Akaba, où elle eût bientôt 10,000 hommes. L'Angleterre répondit en envoyant un croiseur à l'île des Pharaons, et en menaçant de bombarder les positions turques au moindre mouvement en avant des troupes ottomanes.

La question, bien que maintenue dans le domaine diplomatique, présente un caractère d'extrême acuité. A la route détournée que les Anglais cherchaient à créer vers les Indes par le Nil, Beshes, Cheickh-Bargoud (Port-Soudan), les Allemands ont répondu par la ligne Haïdar-Pacha, Damas, Hedjaz. Ici, comme à Thasso, les deux adversaires sont en présence, derrière les deux fantoches que sont l'Égypte et la Turquie et dont ils manœuvrent les ficelles. La possession des passes importantes de la péninsule sinaïtique donne à la Turquie et par suite à l'Allemagne un atout considérable pour occuper le canal de Suez et même menacer la ligne Nil-Mer Rouge qui doit, en cas de conflit, assurer la prédominance de l'Angleterre. C'est la main mise de la Turquie sur les voies séculaires d'invasion en Égypte.

Ce n'est pas cette nouvelle affaire qui améliorera les rapports de l'Angleterre et de l'Allemagne.

CONGRÈS COLONIAL DE MARSEILLE
(5 AU 9 SEPTEMBRE).

Ce Congrès s'annonce comme devant présenter un intérêt exceptionnel tant par la variété et la nature des questions du programme que par la haute compétence des personnalités qui sont à la tête des diverses sections. Déjà des adhésions nombreuses attestent la faveur avec laquelle l'idée de cette réunion a été accueillie dans les milieux coloniaux.

Nous rappelons que notre Secrétariat tient à la disposition des Membres de la Société tous les renseignements sur ses avantages et la manière d'y participer.

L'**EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE** a été officiellement inaugurée le samedi 14 Avril avec un grand éclat. M. le Vice-Amiral Touchard était venu mouiller dans la rade d'Endoume, en vue de l'Exposition, avec une partie de l'escadre de la Méditerranée qu'il commande : les cuirassés *Suffren* et *Saint-Louis*, les croiseurs cuirassés *Kléber* et *du Chayla* et les contre-torpilleurs *Arc* et *Sarbacane*.

Nous ne pouvons décrire la cérémonie dans le détail, ni même analyser sommairement les beaux discours qui y ont été prononcés, disons seulement que M. Desbief, Président de la Chambre de Commerce, en a clos la série. « L'Exposition, a-t-il dit, sera l'honneur de Marseille et de ceux qui en ont conçu le projet ».

Cet heureux et brillant début présage avec sûreté le succès et de l'Exposition même et du Congrès Colonial de Septembre. Une visite à Marseille en ce dernier mois est digne de tenter les habitants du Nord.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE

La Société française d'Archéologie organise son Congrès annuel qui sera tenu à Carcassonne (Aude) du 22 au 30 Mai. Son programme est au Secrétariat à la disposition des Sociétaires.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ET LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE, par André CHÉRADAME. Ouvrage accompagné de vingt cartes. Paris, Plon, 1906.

Dans ce livre magistral, qui forme une suite logique à ses publications antérieures sur l'Orient et sur la question d'Autriche, M. André Chéradame a été amené à étudier sous tous ses aspects et dans toutes ses phases la guerre qui vient de se terminer en Extrême-Orient, c'est à-dire « l'événement le plus considérable qui se soit produit dans le monde depuis 1870 ». Les deux premières parties du livre, purement historiques, relatent les causes et les faits. Mais cette guerre n'a pas mis seulement aux prises deux pays : la Russie et le Japon ; ses répercussions européennes ont détruit le système de forces qui depuis trente-cinq années assurait la paix du vieux monde : de là de nouvelles combinaisons politiques indiquées par la logique même des événements. La troisième partie du livre expose donc ces nécessités nouvelles, en passant en revue chacun des grands États du monde influencé dans sa situation extérieure par le conflit russo-japonais. Elle conclut à une série, non pas d'alliances, mais d'accords nettement pacifiques, dans lesquels toutes les grandes nations, — excepté l'Allemagne, — semblent aujourd'hui disposées à entrer. Conclusions, somme toute, assez optimistes, et nullement chimériques d'ailleurs. Mais il importe que la France, pivot de cette politique sage et mesurée, consente à y tenir dignement son rôle, qu'elle « apprenne à vouloir », et soit « armée pour les éventualités de l'avenir, aussi bien moralement que matériellement ».

LES PUISSANCES DEVANT LA RÉVOLTE ARABE. — LA CRISE MONDIALE DE DEMAIN, par Eugène YUNG. Paris, Hachette, 1906.

En réalité, la « crise mondiale » est partout, puisqu'elle résulte des ambitions rivales de quatre ou cinq grandes puissances, en conflit économique dans le monde entier. Il semble donc un peu téméraire de lui assigner une date et de vouloir la circonscrire dans des limites géographiques déterminées. Le réveil des nationalités en Orient n'en constitue pas moins une des formes les plus inquiétantes, capable de troubler avant peu la paix du monde, et c'est ce qui donne un intérêt particulier aux livres de ce genre. Les conclusions de M. Eugène Yung ne font du reste que corroborer celles de M. Chéradame dans l'étude dont nous venons de parler.

Il y a un an, paraissait précisément sur ce sujet : « Le Réveil de la Nationalité arabe », un livre sensationnel de M. Nezib-Azoury-bey, ancien adjoint au gouverneur de Jérusalem. Nous en avons rendu compte dans notre Bulletin. Depuis lors, le mouvement prévu et préconisé par le patriote arabe est devenu une réalité de plus en plus tangible. Tandis qu'au Yemen, le long de la Mer Rouge, les Turcs perdaient sans profit et sans résultat leurs meilleures troupes (leurs pertes, paraît-il, égalent déjà celles de la guerre russo-turque !) et sacrifiaient des millions à des expéditions malheureuses, les Arabes du centre, les grandes tribus de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie, affirmaient leur indépendance ; des mutineries

éclataient dans l'armée turque, parmi les troupes régulières arabes. L'effort d'ensemble apparaît donc nettement : les résultats sont décisifs et permettent d'entrevoir une solution prochaine.

Incapable de maîtriser la révolte, que fera le Sultan ? Appellera-t-il à son aide les « Puissances » ? Ces Puissances interviendront-elles, et dans quel sens ? C'est ici que la question devient « mondiale ». Car de la solution de ces difficultés nouvelles, au moins aussi graves que celles du Maroc, une guerre générale peut s'ensuivre ! L'Allemagne et l'Angleterre surtout, l'une amie du Sultan, l'autre instigatrice des revendications arabes, se surveillent avec un soin jaloux. Dans son livre, M. Negib-Azoury-bey marquait déjà avec une précision vigoureuse le jeu de chacune des diplomaties sur ce nouvel échiquier oriental. M. Yung n'a fait qu'enregistrer, modestement, les mêmes observations, mais en tenant compte des faits survenus depuis un an. Et il a ajouté à son livre, comme élément personnel, un chapitre curieux à consulter, c'est celui qu'il a consacré à « L'Arabie économique ».

Indépendamment des ressources, déjà connues, que possèdent la Syrie et la Mésopotamie, on y apprendra, non sans intérêt, que l'Arabie centrale ou Nedjed, possède des richesses naturelles de tous genres et une population nombreuse. (Voir d'ailleurs la carte placée à la fin du volume). L'Arabie deviendra ainsi, affirme l'auteur, un « merveilleux pays d'échanges ». Seulement, « il faudra attendre, pour ouvrir réellement ces régions au commerce et à l'industrie, que la révolte arabe soit un fait accompli ».

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

ASIE.

L'École de Médecine militaire française de Tchentou. — Nous détachons du rapport au Sénat sur le budget des affaires étrangères les lignes suivantes sur l'École de Médecine militaire française de Tchentou, œuvre si intéressante et si utile au développement de notre influence en Chine :

L'idée qui a servi de point de départ à l'organisation de l'école de Tchentou, c'est de faire comprendre à la Chine l'intérêt considérable que présente pour son armée la création d'un corps de médecins militaires instruits dans les méthodes de la science européenne : la Chine, en effet, n'a pas de médecins pour ses soldats. Il est inutile d'insister sur la portée que peut avoir pour l'influence française en Chine le succès d'une œuvre de cette nature.

Le lieu de l'expérience tentée a été particulièrement bien choisi : le Setchouen, province de 50 millions d'habitants, l'une des plus riches de la Chine, est resté jusqu'ici plutôt hostile aux étrangers, et une action réelle, exercée dans ce centre de la vieille Chine, aurait, par son succès, une importance évidente et viendrait consolider les intérêts français déjà considérables établis dans cette province.

La fondation de l'École de Médecine de Tchentou a été poursuivie par un consul, M. Bons d'Anty, et un médecin, le docteur Legendre. Pour triompher des hésita-

tions et des défiances chinoises, il était nécessaire d'organiser en petit l'école, à titre d'exemple, pour en faire pressentir l'utilité aux Chinois. Le vice-roi Hsi-Liang ne voulut confier d'abord que quelques élèves à notre médecin et signer avec lui qu'un contrat d'un an. Mais cette première expérience lui parut si remarquable qu'il consentit à signer en 1904 un nouveau contrat, établi sur des bases beaucoup plus larges, puisque la durée des études était portée à trois ans et que le nombre des élèves, choisis parmi la classe des lettrés, devait être de trente-deux par classe.

D'après ces contrats :

Le gouvernement chinois a consenti à concourir par des subventions aux dépenses de logement, d'habillement, de nourriture, d'entretien des élèves de l'école, de la direction chinoise, de la surveillance, etc. ; il s'engageait, en outre, à fournir une certaine somme pour l'achat des médicaments et instruments indispensables ; enfin, il mettait à notre disposition un vaste local pour le logement et l'instruction des élèves chinois.

D'autre part, en ce qui concerne la France, notre consul, au nom du Ministre des Affaires étrangères, s'est engagé à fournir le personnel médical nécessaire pour faire instruire les médecins militaires de l'armée provinciale, trois médecins nouveaux, un pharmacien, un mécanicien-électricien, deux infirmiers ; en outre tout l'aménagement scientifique des laboratoires, les instruments, squelettes, préparations anatomiques, bibliothèques, devait être fourni par la France.

Il faut ajouter, pour avoir un aperçu complet des charges et des ressources de l'École, que l'Indo-Chine fournit une subvention de 15.006 francs pour la solde d'un médecin et d'un infirmier.

En résumé, le budget de l'École de Médecine militaire de Tchentou s'établit par 101.606 francs de dépenses couvertes par les recettes suivantes : subvention de l'Indo-Chine, 15.006 fr. ; subvention du gouvernement chinois, 54.600 fr. ; crédit voté par le Parlement, 32.000 fr. Ce sont ces 32.000 francs dont le Ministère des Affaires étrangères demande l'inscription définitive au budget de son département.

Les eaux de Canton. — La ville de Canton est une des plus xénophobes et des plus malsaines de la Chine. Il y a là un million d'habitants qui manquent d'eau. C'est une des marques de l'éveil de la nouvelle Chine que l'administration, Vice-Roi en tête, veut leur en donner de la plus pure, et que les habitants sont tout prêts à souscrire la moitié du capital nécessaire aux travaux, l'autre moitié restant à la charge de l'État. Une Compagnie chinoise a étudié un projet. « On ne peut, dit un correspondant, qu'être frappé de l'esprit pratique et libéral qui a présidé à son élaboration ».

Il faudra certainement du matériel européen, c'est une intéressante perspective d'affaires pour nos industriels spéciaux.

Ce sera peut-être aussi un exemple salutaire pour certaines villes d'Europe.

AFRIQUE.

Bassin du Nil. — Au point de vue scientifique, le mouvement d'études topographiques, né des grands projets hydrauliques destinés à augmenter la fertilité de l'Égypte et du Soudan, a abouti à une connaissance beaucoup plus précise du Nil et de son bassin. C'est ainsi que le capitaine Lyons, du Service géographique égyptien, a pu utiliser les nombreuses cartes à grande échelle aujourd'hui dressées, pour mesurer au curvimètre la longueur des diverses sections du Nil et déterminer l'étendue réelle de son bassin. Ce travail n'était pas sans utilité, car

les données à ce sujet marquaient la plus grande incertitude. Élisée Reclus prêtait au Nil 6.270 km. du lac Victoria à Damiette, et 7.000 km. avec l'affluent de tête; il évaluait le bassin à 3.350.000 kmq. Vivien de Saint-Martin accordait au fleuve 6.470 km. et au bassin 4.562.000 kmq. Alois Bludau, en 1897, fixait la superficie du bassin à 2.803.000 kmq. D'après les nouvelles mesures du capitaine Lyons, le Nil aurait 6.397 kmq. de la source de la Kagera à Damiette, 5.589 depuis les chutes Ripon. Le Bahr el Ghazal draine 552.000 kmq., le Sobat 245.000; le Nil Bleu 331.000, l'Atbara 220.000. Le reste, soit un peu plus de 1.500.000 km., revient à la région des sources et des Grands Lacs et aux diverses sections du Nil proprement dit. La superficie totale du bassin serait de 2.867.000 kmq. M. Lyons a adopté comme limite du bassin, dans la traversée du désert de Libye après Khartoum, le rebord du plateau désertique, ou du moins la première ondulation sensible du désert, à 3 ou 4 km. au plus du lit cultivé du fleuve.

AMÉRIQUE.

Le Mont Whitney, sommet culminant des États-Unis. — Le « U. S. Geological Survey » a procédé, en 1905, à une série de mesures de précision au sujet du Mont Whitney, et du Mont Rainier qui passait pour le sommet culminant des États-Unis et auquel l'Atlas Stieler, en 1902, accordait 4.707 m. Au moyen de nivellements partant de Los Angeles, Mojave et la vallée d'Owens Lake, on a reconnu que le Mont Whitney atteint 4.418 m. (avec une chance d'erreur qui ne saurait dépasser un pied anglais, $0^{m},3047$).

Le Mont Rainier, mesuré par les mêmes méthodes, n'aurait pas plus de 4.376 m., et le Mont Shasta, 4.381. Le Colorado possède une série de pics supérieurs à 4.300 m.; Mont Harvard, Longs Peak, Pikes Peak, Pic Blanca. Ce dernier, le plus haut, n'a que 4.410 m. Le Mont Whitney obtient donc, de très peu de chose d'ailleurs, la prééminence. C'est donc, si l'on ne tient pas compte de l'Alaska, le sommet culminant des États-Unis.

RÉGIONS POLAIRES.

Retour de l'« Austral « (ancien « Français »). — On télégraphiait de Buenos-Aires le 24 Mars :

« Le vapeur « *Austral* », ex- « *Français* », sur le sort duquel on éprouvait des craintes légitimes, vient d'arriver à Ushuaïa. Le 23 Janvier dernier, il quittait ce port, ayant à son bord le personnel et le matériel nécessaires pour l'établissement d'un observatoire météorologique au Sud des îles Orkmek.

« Depuis cette époque, on était sans nouvelles de l' « *Austral* ».

« De très fortes tempêtes retardèrent considérablement sa marche et l'obligèrent à se réfugier dans le port de Cook.

« Le chef de la mission scientifique argentine, M. Otto Dibeal, est mort au Sud des îles Orkmek ».

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Le commerce extérieur français pendant les trois pre-

miers mois de 1906. — La progression favorable qui s'était marquée en 1905 s'accentue. Nous avions à la fin de Mars

importé pour	fr.	1.316.058.000
et exporté pour	fr.	1.177.795.000 de marchandises.
Au total........	fr.	2.493.853.000

Les 12 mois de l'année donneraient sur cette base un total d'échanges extérieurs de près de 10 milliards.

Par rapport à la période correspondante de 1905, nous relevons des augmentations sur tous les postes, comme suit (plus de 10 % sur l'ensemble) :

	Importations.	Exportations.
Objets d'alimentation..............	1.828.000 fr.	9.428.000 fr.
Matières nécessaires à l'industrie ..	107.048.000 »	26.313.000 »
Objets fabriqués et colis postaux...	6.708.000 »	80.993.000 »
	115.584.000 »	116.734.000 »

Le gros de l'accroissement porte : à l'importation, sur les matières nécessaires à l'industrie ; à l'exportation, sur les objets fabriqués, en laissant une part non négligeable aux matières nécessaires à l'industrie.

C'est une preuve de notre activité industrielle, en dépit des accrocs qu'elle subit. C'est aussi de quoi satisfaire les économistes de toutes les écoles.

FRANCE ET COLONIES.

Valeur économique des colonies françaises. — M. Saint-Germain, Sénateur d'Oran, a provoqué une enquête sur les capitaux engagés dans nos colonies et en a placé les résultats dans son rapport sur le budget de ces possessions.

L'activité la plus efficace de nos compatriotes s'est naturellement portée vers l'Indo-Chine et l'Afrique occidentale, mais de manière différente. En Indo-Chine, le commerce européen lutte difficilement contre les Chinois, si bien doués pour le négoce. Nos capitaux s'y dirigent de préférence vers l'industrie, où il faut apporter des éléments scientifiques, dont les Célestes comme les Annamites sont encore dépourvus. On estime que 98 millions y sont employés dans les applications de l'électricité, les fabriques de chaux hydraulique et de briques, les scieries, les rizeries, les distilleries, les égrenages de coton, les filatures de soie et de coton, les distributions d'eau, etc., près des trois quarts, 72 millions environ, sont français. En agriculture, nos colons ont mis 13 millions sur les 19 consacrés aux plantations. Au total, la France a fourni 423 millions sur les 545 apportés du dehors à ce pays, plus des trois quarts.

Au contraire, dans l'Afrique occidentale, c'est vers le commerce que s'est produit l'effort français, les indigènes n'étant pas assez développés mentalement pour entreprendre des affaires en grand. Les maisons de Marseille et de Bordeaux y dominent la situation. Les industries y sont rares. La clientèle indigène n'en appelle pas la création. Les personnes qui y ont étudié la question agricole sont presque toutes d'avis que nous devons nous borner à diriger théoriquement la culture en laissant l'exécution aux noirs. Cette répartition des travaux entre les deux races ne semble pas défavorable puisque dans ces colonies, très jeunes pour la plupart, il est venu déjà du dehors 224 millions, dont 202 sont français.

En somme, les capitaux exportés dans l'ensemble de celles de nos possessions qui relèvent du Ministère des Colonies s'élèvent actuellement, d'après l'enquête

provoquée par M. Saint-Germain, à près de deux milliards, dont les sept huitièmes viennent de France. Il faudrait probablement doubler le chiffre si l'on y joignait l'Algérie et la Tunisie. Quatre milliards, c'est donc ce que représentent approximativement les placements faits dans notre empire colonial.

Il y a deux conclusions à tirer de ces constatations. La première c'est qu'en voyant combien la colonisation diffère entre l'Indo-Chine et l'Afrique occidentale, on ne saurait contester que nous avons beaucoup plus de souplesse d'adaptation que nous ne nous en reconnaissons à nous-mêmes ordinairement. Et la seconde, c'est, en voyant qu'elle est notre part dans leur activité économique, que ce sont, d'une manière générale, bien des Français et des capitaux français qui procèdent à la mise en valeur des colonies françaises. Les deux faits s'unissent pour démontrer que nous avons autant d'aptitudes coloniales que n'importe quel autre peuple. D'ailleurs, la vieille légende qui nous les déniait est tout à fait usée ; elle a à peu près disparu de nos polémiques.

La deuxième réflexion c'est qu'il existe quatre milliards de capitaux « travaillant » dans notre empire colonial. Et que cet empire colonial figure dans la statistique annuelle de notre commerce extérieur pour un chiffre qui atteint maintenant 1.500 millions. Ce sont là des éléments déjà considérables de la richesse publique, et de plus, des éléments de grand avenir qu'un peu plus d'énergie pourrait développer rapidement, en enlevant aux étrangers une fraction de la place exagérée qu'ils occupent sur nos marchés coloniaux. Ces éléments n'ont cependant point dans notre vie nationale l'influence à laquelle ils ont droit. Ces quatre milliards de capitaux ont des propriétaires, ces 1.500 millions d'affaires annuelles sont faits par des commerçants. Pourquoi n'entend-on jamais leurs voix dans les questions coloniales ? Les marchés métropolitains sont inexistants ou déplorablement organisés, les transports en sont encore aux usages les plus archaïques, le régime douanier imposé aux colonies demande à être étudié de très près et dans un esprit pratique.

Pourquoi les intéressés ne se coalisent-ils pas pour améliorer le champ de leurs affaires au lieu de rester isolés ? Ils sont assez nombreux et assez pourvus de savoir et de ressources matérielles pour faire connaître et appliquer leurs idées.

Le statistique de la navigation dans nos colonies et pays de protectorat autres que l'Algérie a été établie par l'*Office Colonial*. Elle corrobore la thèse de M. Saint-Germain.

Le mouvement des ports dans nos colonies s'est élevé en 1904 à 17.266.404 tonnes, en augmentation de 3.770.789 tonnes sur l'année précédente.

Les marchandises embarquées représentent un tonnage de 2.093.239 tonnes et une valeur de 385 millions 784.054 francs.

La part de la France dans le mouvement de la navigation a été de 25.106 navires, d'un tonnage de 8.147.400 tonnes. Ces navires ont débarqué 893.726 tonnes de marchandises, d'une valeur de 286.981.455 fr., et ont embarqué 799.035 tonnes, d'une valeur de 207.729.315 fr.

La part de l'étranger a été de 20.152 navires, d'un tonnage de 9.119.004 tonnes. Ces navires ont débarqué 645.071 tonnes de marchandises, d'une valeur de 143.584.877 fr., et ont embarqué 1.294.204 tonnes, d'une valeur de 178.054.739 fr.

Ces chiffres signifient que les échanges par mer de nos colonies grandissent avec rapidité et que la part de notre navigation nationale augmente proportionnellement plus que celle de la navigation étrangère.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE PRÉSIDENT,
ERNEST NICOLLE.

Lille Imp. L. Danel.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 17 Mai 1906.

Présidence de M. Ernest NICOLLE, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

MM. Quarré-Reybourbon, Auguste Crepy, le Dr Vermersch, E. Cantineau, V. Delahodde, Dr Eustache et Aug. Schotsmans prennent place au Bureau.

MM. A. Merchier, Fernaux-Defrance, Beaufort, le Général Avon, O. Godin et H. Pajot se sont excusés de leur absence.

Le procès-verbal de l'Assemblée du 28 Décembre a été publié dans le Bulletin de Janvier. Il ne soulève pas d'observation.

Sociétaires nouveaux. — Depuis cette Assemblée, le Comité d'Études a admis 57 membres dans la Société. La liste en sera insérée ci-après.

Bureau pour 1906. — En Janvier, le Comité d'Études a réélu le Bureau avec la même composition que l'année dernière :

MM. Ernest Nicolle	Président.
Quarré-Reybourbon	Vice-Présidents.
Auguste Crepy	
Albert Merchier	Secrétaire-Général.
Victor Delahodde	Secrétaire-Général-Adjoint.
Dr Albert Vermersch	Secrétaire des Séances.
Fernaux-Defrance	Trésorier.
Henri Beaufort	Trésorier-Adjoint.
Georges Houbron	Bibliothécaire.
E. Cantineau	Archiviste.

De plus, MM. E. Boulenger et Georges Lefebvre, Présidents des sections de Roubaix et de Tourcoing, sont de droit Vice-Présidents de la Société.

Dans la séance du Comité, les Membres réélus ont exprimé à leurs collègues leurs remercîments de la continuité de leur confiance et leur dévouement aux intérêts et à la bonne marche de la Société. Devant l'Assemblée générale, le Président renouvelle cordialement ces protestations comme interprète du Bureau et en son nom personnel.

Malheureusement, ajoute-t-il, les meilleures intentions sont quelquefois arrêtées par des circonstances indépendantes de la volonté, comme il est arrivé depuis le mois de Janvier pour notre Secrétaire-Général-adjoint, M. Victor Delahodde, dont la santé s'est trouvée assez altérée pour lui inspirer la résolution de renoncer à ses fonctions. Hâtons-nous de constater que cette altération ne fait pas naître d'inquiétudes troublantes, elle a obligé seulement notre collègue à éviter toute fatigue des yeux, et par suite à abandonner le travail d'édition du Bulletin. Sa conscience scrupuleuse s'est émue de conserver un poste sans en remplir strictement tous les devoirs et il a donné sa démission de Secrétaire-Général-adjoint, malgré les prières et les regrets du Comité. Celui-ci ne lui a pas encore choisi de successeur.

Nécrologie. — Décès survenus parmi nos collègues :

MM. le Général Courbassier, commandant la 1re division d'infanterie, officier général distingué qui s'intéressait vivement à la géographie et dont les relations étaient d'une courtoisie captivante.

Léon Crépy, qui laisse un nom dans l'industrie lilloise.

Mme Alfred Delesalle, sociétaire des premiers temps, naguère très fidèle à nos séances.

MM. Henri Delestré, un sociétaire aussi très ancien.

P. Dupont, Doyen de la Faculté des Lettres, dont la bienveillance et l'érudition étaient appréciées de tous.

C. Kauffmann.

Melle Van Hende.

Mme Émile Wallaert.

M. Louis Watrigant.

L'Assemblée joint ses regrets et ses sympathies à ceux du Comité d'Études.

Distinctions. — Le Président rappelle d'abord qu'il a signalé avec joie dans la Séance solennelle du 18 Février la nomination de M. Fernaux-Defrance, Trésorier, au grade d'Officier de l'Instruction publique, officielle et légitime constatation de ses services dévoués à la géographie, et celle de M. Jules Potié, membre fondateur.

Deux hautes récompenses ont été décernées à M. Albert Demangeon, membre de notre Comité d'Études, le savant Professeur qui est maintenant à la tête de l'Institut géographique de l'Université de Lille : le prix Pierre-Félix Fournier de la Société de Géographie de Paris, et la Médaille Meurand de la Société de Géographie commerciale de Paris. En effet, son ouvrage sur la Picardie est d'une grande importance géographique. Notre Bulletin en donnait une idée sommaire il y a un an (1905 — T. 43 — p. 326), et nos collègues ont pu s'en pénétrer, puisque notre Bibliothèque le possède. M. Demangeon ouvrait ainsi la voie aux analyses approfondies, raisonnées et fructueuses des pays de France, voie déjà indiquée par le Tableau de la France de M. Vidal de la Blache.

Ce mouvement, commencé dans une région voisine de la nôtre, a été suivi en Flandre par M. Raoul Blanchard. La Société a prêté son concours à ses laborieuses recherches (1) et elle en retire une satisfaction particulière après la thèse de Doc-

(1) Voir procès-verbal de l'Assemblée générale du 28 Avril 1904. — T. 41 — p. 301.

torat que M. Raoul Blanchard a très honorablement soutenue à Lille le 8 de ce mois. Le nouveau Docteur ne s'était pas borné au grand ouvrage sur la Flandre que chacun lira avec autant de plaisir que de profit, tant les faits scientifiques, même les plus arides de leur nature, y sont agréablement enveloppés. Il y a ajouté « *la Densité de population du Département du Nord au XIXe siècle* », étude savante et consciencieuse aussi bien que claire, intéressante pour tous nos compatriotes, et il a bien voulu la dédier à la Société, honneur dont celle-ci lui est reconnaissante ; cette publication formera un supplément de notre Bulletin de Mai.

M. Cantineau a été nommé Membre honoraire de l'Institut Royal de Lisbonne en raison de ses travaux scientifiques. La Société est flattée de cet honneur attribué à un de ses plus distingués collaborateurs.

Le Président énumère les autres distinctions honorifiques reçues par ses collègues.

Chevaliers de la Légion d'Honneur : MM. Ardaillon, Bienvaux, Alban Cottignies, le Vicomte Méhier de Mathuisieulx et Édouard de Swarte.

Officiers d'Académie : MM. Bipper, Desreumaux, Dr Gorez, Haquet, Stupuy, Tison, Yvan Weiss.

Chevalier du Mérite agricole : M. Maxime Ducrocq.

Concours. — Le prix de la *Fondation Paul Crepy* sera disputé le Dimanche 10 Juin entre deux concurrents seulement. Le Président fait remarquer le petit nombre des inscriptions et invite ses collègues à appeler sur ce sujet l'attention de leurs connaissances. Le programme est réglementairement publié à la fin de l'année, les candidats y choisissent le pays dont ils veulent traiter. Il semble que les jeunes gens instruits, sans être nécessairement des savants, et disposant de quelques loisirs peuvent se préparer à subir avec chance de succès l'épreuve au mois de Juin, c'est-à-dire en cinq mois. La non réussite ne leur enlèverait pas les connaissances acquises, et le prix de la victoire c'est un voyage bien documenté, avec un subside de cinq cents francs suffisant à l'accomplir agréablement, et des recommandations qui ne feraient jamais défaut si elles étaient demandées. Ensuite c'est l'avantage de publier un compte rendu sans frais et celui beaucoup plus considérable de connaître à fond une contrée étudiée dans les livres et sur place.

Il n'y a encore aucune inscription pour le *Concours des Monographies géographiques*, dont les manuscrits sont reçus jusqu'au 1er Juillet et dont le prix peut s'élever aussi à cinq cents francs.

Conférences données depuis le 28 Décembre 1905 :

Dimanche 7 Janvier 1906. — M. le Dr Eustache : *La région des « Pays »*.

Jeudi 11 Janvier. — M. M. Meys : *Voyage en Norvège.*

Vendredi 19 Janvier. — M. le Lieutenant Lanrezac : *Les Pays soudanais.*

Dimanche 21 Janvier. — M. G. Louis-Jaray : *Le Brésil contemporain.*

Jeudi 25 Janvier. — M. César de Givenchy : *Les Portes du Maroc.*

Jeudi 1er Février. — M. Émile Daireaux : *La transformation pastorale et agricole de la République Argentine.*

Dimanche 4 Février. — M. le Dr Folet : *Venise.*

Dimanche 11 Février. — M. D. Zolla : *Richesses de la terre de France.*

Jeudi 12 Février. — M. H. Douxami : *Le Désert de Platé.*

Dimanche 18 Février. — M. Léopold Mabilleau : *Coup d'œil sur la civilisation aux États-Unis d'Amérique.* (Séance solennelle).

Jeudi 22 Février. — M. l'Abbé M. David : *L'Albanie et la chaîne du Pinde.*

Dimanche 25 Février. — M. Georges Porquier : *L'Ethiopie et la question éthiopienne.*

Dimanche 4 Mars. — M. Albert Demangeon : *Promenade sur les confins de la Flandre, dans le Cambrésis, l'Artois et la Picardie.*

Jeudi 8 Mars. — M. l'Abbé J. Coupé : *La Belgique pittoresque et monumentale.*

Dimanche 11 Mars. — M. Louis Farges : *L'Aude et l'Ariège.*

Jeudi 15 Mars. — Mme Séverin-Bourgoignon : *Athènes.*

Dimanche 25 Mars. — M. Victor Dubron : *Promenades en Bohème.*

Jeudi 29 Mars. — M. Albert de Pouvourville : *La Défense de l'Indo-Chine.*

Dimanche 1er Avril. — M. le Dr Eustache : *Algésiras, excursion.*

Jeudi 5 Avril. — M. D.-Alf. Agache : *La Crête étudiée sur place.*

Dimanche 8 Avril. — M. E. Haumant : *Un Mois en pays Serbo-Croate.*

La Société est reconnaissante à tous les conférenciers qui l'ont entretenue dans cette saison de leurs voyages ou de leurs études avec un succès constant, mais elle doit un remercîment tout particulier à M. Victor Dubron. Ému des misères résultant de la catastrophe de Courrières, le Bureau avait fait appel au talent si populaire de l'orateur pour remplir entièrement la salle des conférences et à la générosité de son cœur pour trouver des accents émouvants en faveur des malheureux que le terrible sort de leurs soutiens naturels laissait dépourvus. Quelques dames dévouées avaient bien voulu accepter le rôle de quêteuses dans cette séance du 25 Mars. On ne pouvait rester insensible à des instances si bien présentées et il a été recueilli une somme de fr. 706 25, laquelle, après la fin des grèves dans le pays houiller, a été versée par le Trésorier à la Municipalité de Lille qui la fera parvenir à sa destination.

Excursions. — Le programme a montré une fois de plus le dévouement et les ingénieuses ressources de la Commission des Excursions. Celle-ci cependant n'a pas été entièrement satisfaite de son œuvre si appréciée des autres, elle l'a complétée, et le Comité d'Études en a décidé la réimpression et un nouvel envoi qui sera fait prochainement.

Déjà les visites suivantes ont été réalisées avec succès :

Mardi 6 Mars. — École nationale professionnelle d'Armentières. — Directeurs : MM. Th. Van Troostenberghe et A. Schotsmans. — 40 personnes.

Jeudi 22 Mars. — Manufacture des Tabacs. — Directeurs : MM. O. Godin et Bonvalot. — 132 personnes.

Jeudi 29 Mars. — Société anonyme de Peignage de laines à Roubaix. — Directeurs : MM. Amédée Prouvost fils et R. Thiébaut. — 61 personnes.

Enfin aujourd'hui même 17 Mai : Fabrique de Céruse de M. Expert-Bezançon et Hospice des Incurables à St-André. — 70 personnes. — Directeurs : M. le Dr Vermersch et Bonvalot. L'un de ceux-ci, M. le Dr Vermersch, assiste à l'Assemblée malgré la fatigue de la journée, de même du reste que quelques autres excursionnistes. Invité à prendre la parole, il se loue particulièrement de l'accueil fait à

nos collègues par M. Expert-Bezançon, rentré de Paris exprès pour les recevoir, qui a bien voulu exprimer son estime pour la Société. Il rend compte brièvement de l'intérêt des deux visites accomplies.

Congrès colonial français. — Aura lieu à Paris le 18 Juin.

Congrès du Commerce et de l'Industrie à Tourcoing. — L'attention de la Société est appelée par la section de Tourcoing sur ce Congrès qui aura lieu les 4, 5 et 6 Juillet.

Congrès national des Sociétés françaises de Géographie. — La 27e session aura lieu le 29 Juillet à Dunkerque ; le Bureau de notre Société appuie chaleureusement l'invitation faite à tous nos collègues d'y adhérer et d'y assister, invitation formulée dans une aimable lettre de la Société de Dunkerque publiée en supplément du Bulletin d'Avril. Il est impossible de douter de l'accueil qui sera fait aux Congressistes.

Congrès Colonial de Marseille, 5 au 9 Septembre. — Le Président rappelle que des indications ont été données plusieurs fois déjà par le Bulletin sur ce Congrès qui procurera à ses adhérents, entre autres avantages, celui de visiter l'Exposition Coloniale, dont le succès est à présent un fait acquis.

9e Congrès international de Géographie, à Genève, 27 Juillet au 6 Août 1908. — Il n'est pas prématuré de s'occuper de ce Congrès afin de lui donner toute l'ampleur scientifique désirable.

Le Comité d'Études a accepté de faire figurer sur la liste des membres du Comité d'honneur du Congrès international le Président en exercice en 1908 de notre Société. Plusieurs membres du Comité d'Études se sont fait inscrire comme adhérents.

Il est souhaitable que notre Société tienne à Genève, par la présence et les travaux de ses membres, la place que lui mesure son importance. Quant aux agréments, la réputation méritée de la Suisse assure les adhérents de les trouver en abondance.

Pour les inscriptions à tous ces Congrès, le Secrétariat est à la disposition des Sociétaires. Ceux-ci s'épargneront des démarches en usant de cet intermédiaire. Ils rendront aussi service à la Société en lui faisant connaître des intentions qu'il est bon qu'elle n'ignore pas.

Communication sur sa *Montre-boussole solaire* par M. Émile Lainé. L'orateur explique l'importance du choix judicieux des mesures du temps dont il trace rapidement un historique documenté, en rappelant le souvenir resté vivace dans la Société, de M. Tilmant, autrefois Secrétaire, qui s'occupait avec passion de cette question. Une grande horloge, la montre-boussole, une feuille de dessins imprimés distribuée aux auditeurs, permettent à ceux-ci de suivre le développement qui soumet à leur jugement la montre dont les indications se rapportent aux mouvements de la Terre plus directement que celles généralement en usage. Elle permet de s'orienter sans calcul par une simple visée quand le soleil est au-dessus de l'horizon ; de se rendre compte, dans un lieu où l'on est orienté, de la situation approximative dans l'espace du soleil quand il ne paraît pas. Bref, elle est mieux en rapport que les montres ordinaires avec les éléments astronomiques servant à mesurer le temps.

A la fin de cet exposé, les applaudissements de l'auditoire adressent à M. Lainé

des remercîments que le Président commente en quelques mots, rappelant à son tour les travaux du regretté M. Tilmant et insistant sur les avantages pratiques de mesures du temps uniformes et bien combinées.

Démission de deux Membres du Comité d'Études. — Les occupations de M. Léon Lefebvre ne lui permettent plus d'assister aux séances et il se retire du Comité, a-t-il écrit au Président, en restant profondément attaché à la Société.

M. André Lirondelle en sort pour une autre cause que le Comité a unanimement déplorée ; sa santé le retient loin de Lille.

Tous deux ont exprimé la même pensée qu'ils ne veulent pas occuper une place sans concourir au travail général.

Le Comité a dû s'incliner en constatant ses regrets et sa cordiale sympathie pour ces deux estimés collègues dont les relations avec chacun ont toujours été empreintes de la plus agréable courtoisie et dont la compétence et le jugement dans toutes les circonstances où ils se sont produits, ont été considérés comme précieux pour les intérêts de la Société.

Élection de deux Membres du Comité d'Études. — M. le Président propose aux suffrages de l'Assemblée : M. le Général Georges Lebon, commandant le 1er corps d'armée, et M. Jules Dupont-Tilloy, Avocat, dont le Comité a fait pressentir les intentions et qui ont accepté d'être candidats.

Tous deux sont élus.

M. le Général Lebon en remplacement de M. Léon Lefebvre.

M. Jules Dupont en remplacement de M. A. Lirondelle.

Après la proclamation de ces résultats, le Président remercie l'Assemblée et se félicite de l'honneur que fera à la Société M. le Général commandant le 1er corps d'armée, en participant directement à ses travaux, et de l'entrée dans le Comité de deux Membres dont les lumières sont une nouvelle garantie de la bonne marche de la Société.

La séance est levée à dix heures.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 28 DÉCEMBRE 1905.

Nos d'inscription. MM.

4713. BICHOFFE (Lucien), dir. de la Banque générale française, 13, r. Jean-Roisin.
Présentés par MM. *Fauchille* et *Morel.*

4714. AULA, libraire, 12, place du Lion-d'Or.
Cantineau et *G. Houbron.*

4715. LEPERS (Pierre), brasseur à Flers.
M. Thieffry et *H. Beaufort.*

4716. DUMORTIER-PRUVOST, négociant, 33, rue des Orphelines, Tourcoing.
G. Lefebvre et *Petit-Leduc.*

4717. VANSTEENBERGHE (Mme veuve), rentière, 41, rue Henri-Kolb.
E. Maurois et *H. Beaufort.*

4718. CHAMOIN (M. le Général), gouverneur de Lille.
Le Gall et *E. Nicolle.*

4719. MAGNIEN, comptable, 242, rue de Lille, La Madeleine.
Melle *Bocquet* et *H. Beaufort.*

N^{os} d'inscription. MM.

4720. Thuvien (Henri), ingénieur, 7, rue Châteaubriand, Mons-en-Barœul.
Mayette et *J. Duburcq.*

4721. Tronquez (Anatole), employé, 53, rue du Molinel.
Fernaux et *Thieffry.*

4722. Baillie (Henri), fondé de pouvoirs, 82, rue de la Louvière.
Mulliez-Delécaille et *Drumaux.*

4723. Boulanger, tanneur, Faubourg de Douai.
Quarré-Reybourbon et *Rigaux.*

4724. Niquet, directeur de l'école des garçons, Templeuve,
Merchier et *Lesnes.*

4725. Piérart (Mme veuve), 23, place de Tourcoing.
Legrain et *H. Beaufort.*

4726. Crépin (Léandre), 9, rue du Priez.
Auguste Crepy et *Fernaux.*

4727. Parenty (H.), Direct. de la Manufacture des Tabacs, 39, rue du Pont-Neuf.
E. Nicolle et *Godin.*

4728. Delebaere (Melle), institutrice, 27, rue Grande-Allée.
Mmes *Hachet* et *Martin.*

4729. Salmon (Honoré), ingénieur, directeur des ateliers de Fives-Lille.
E. Nicolle et *Godin.*

4730. Dewailly (Georges), employé, 21, rue du Curé-St-Étienne.
Guilbaut et *H. Beaufort.*

4731. Applincourt (Léon), 2, rue Pasteur, St-André.
Leclercq-Doignon et *Causaert.*

4732. Tellier (Louis), serrurier d'art, 177, rue Gambetta.
E. Nicolle et *L. Nicolle.*

4733. Lévy, négociant, 23, place Sébastopol.
Hayem et Dr *Bertaux.*

4734. Nicolas (Gaston), représentant, 11, place de la Gare.
Fernaux-Defrance et *L. Courmont.*

4735. Monnier-Bride, conseiller municipal, 40, rue de Lille, St-André.
Leclercq-Doignon et *Causaert.*

4736. Pigon (Arthur), fabricant de toiles, 73, rue d'Isly.
Viste et *Van Butsèle.*

4737. Bertoux (Auguste), négociant, 98 *bis*, rue Gambetta.
Eperin et *H. Beaufort.*

4738. Rousseau, juge, 23, rue Nicolas-Leblanc.
Delsart et *Levé.*

4739. Dumont, inspecteur au chemin de fer du Nord, 49 *bis*, rue André.
Mantel et *Longré.*

4740. de Beaumont (Louis), avocat, château d'Esquermes, boulev. de la Moselle.
Delemer et *H. Beaufort.*

4741. Bohem (Jules), rentier, 40, rue Thiers.
Clainpanain et *Delahodde.*

4742. Huet (Eugène), pharmacien, 4, place de Strasbourg.
H. Beaufort et *Fernaux.*

4743. Jannin (Albert), Consul du Chili, 38, rue Royale, Dunkerque.
E. Nicolle et Dr *Vermersch.*

4744. Sergent (Gaston), ingénieur, 25, quai du Wault.
Meunier et *Goudaert.*

N^{os} d'inscription. MM.

4745. Druesnes, pr[r] au Lycée Faidherbe, 187, rue de Roubaix, Mons-en-Barœul.
H. Beaufort et *Verdun.*

4746. Menko (Nathaniel), négociant, 7, place de Strasbourg.
Pruvost et *Lézies.*

4747. Chassoux, capitaine de cavalerie breveté, officier d'ordonnance de M. le Général commandant le 1[er] corps d'armée, 33, rue Voltaire.
Général Lebon et *E. Nicolle.*

4748. Carlier (Alphonse), sous directr de l'Usine de Fives-Lille, rue des Ateliers.
E. Nicolle et *Godin.*

4749. Thomas (J.), propriétaire, rue Faidherbe, St-André.
M. Thieffry et *H. Beaufort.*

4750. Vauban (Jules), négociant, 235, boulevard de la Liberté.
M. Thieffry et *H. Beaufort.*

4751. Deffrennes (Anselme), industriel à Lannoy.
M. Thieffry et *H. Beaufort.*

4752. Wargny-Caron, négociant, 100, rue Nationale.
M[me] Hachet et *Cantineau.*

4753. Rozendaal (Jules), 25, rue Puébla.
E. Pruvost et *Menko.*

4754. Guillier, directeur de l'école Lydéric, 2, rue Lydéric.
Richez et *Duquesne.*

4755. Jeanson (Ch.), fabricant, 74, rue Nationale, Armentières.
Van Troostenberghe et *Cado.*

475 Bathiat (le Docteur), à Seclin.
M. Thieffry et *H. Beaufort.*

4757. Douxami, maître de conférences, 159, rue Brûle-Maison.
Demangeon et *Cantineau.*

4758. Combemale, doyen de la Faculté de Médecine, 128, boulevard de la Liberté.
E. Nicolle et *Demangeon.*

4759. Gennevoise, fabricant, 16, rue du Sec-Arembault.
E. Gennevoise et *Van Troostenberghe.*

4760. Beylemans, entrepreneur de transports, 112, rue Pierre-Legrand.
Decramer et *Hénaux.*

4761. Demarcq, pâtissier, 44, place du Théâtre.
Morreel et *Beirnaert.*

4762. Bienaimé, ingénieur, 11, rue du Bas-Jardin.
Delahodde et *J. Delannoy.*

4763. Riez (Léon), vétérinaire, 20, rue Jeanne-Maillotte.
H. Beaufort et *G. Pollet.*

4764. Bacquet-Chevallay (M[me]), 14, rue Inkermann.
Georges Houbron et *Fernaux.*

4765. Bourgeois (M[elle] Renée), employée des Télégraphes, 1, rue Inkermann.
M. Brisy et *Designolle.*

4766. Delacourt (M[me] Gustave), 10, boulevard de la Liberté.
Croin et *Thiébaut.*

4767. de Mauduit, capitaine, 21, rue Négrier.
Le Capitaine Chassoux et *Fockedey.*

4768. Descat (Georges), négociant, 177, rue de l'Épeule, Roubaix.
Alb. Deblock et *J. Cléty.*

4769. Delmotte (Alfred), négociant, 12, rue de la Chambre-des-Comptes.
Buisset et *Dupret-Lorthiois.*

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 28 DÉCEMBRE 1905.

I. — LIVRES

1° DONS.

L'industrie et les mines au Tonkin, par Charpentier. Paris, Lenormand, 1904. — Don de l'Auteur.

Souvenirs d'un voyage en Terre Sainte, par F. de Sauley. Paris, 1867. — Don de M. Quiévreux, de Valenciennes.

A travers l'empire britannique, par le Baron de Hubner, 2 volumes. Paris, Hachette, 1886. — Don du même.

Voyage en Allemagne, par Marmier. Paris, Morizot. — Don du même.

Promenades en Norvège, par Mgr Fallize. Lille, Desclée, de Brouwers et Cie. — Don du même.

Une année du Bulletin de la Société de Géographie de Lille de 1905. — Don de M Élisée Lagaisse.

Le Chili de nos jours, par Adolfo Orthuzar. Paris, Mouillot, 1905. — Don de l'Auteur.

Congrès international d'expansion économique mondiale de Mons, de 1905. Bruxelles, Gomaere, 1905. — Don du Gouvernement belge.

Une ville de l'Islam, Fez, par Gaillard. Paris, André, 1905. — Don de M. Nicolle.

Les Musulmans français, par Hamet. Paris, Colin, 1906. — Don de l'Éditeur.

Le Commerce et l'Industrie à Fez, par Ch.-René Leclercq. Comité du Maroc, 1906. — Don de l'Éditeur.

L'Étoile africaine (Relèvement des noirs), par le commandant Bénito Sylvain, 1906. — Don de l'Auteur.

Géographie générale du département de l'Hérault. Tome III, 2e fascicule. Montpellier, Richard frères, 1905.— Don de la Société languedocienne de Géographie.

Le Japon, son organisation économique et sociale, par le Comte de St-Maurice. Paris, Librairie des Sciences politiques, 1905. — Don de l'Auteur.

Étude sur l'aménagement des Montagnes dans la chaîne des Pyrénées, par P. Descombes. Bordeaux, Feret et fils, 1905. — Don de l'Auteur.

Les Relations actuelles entre la France et la Suisse, par J. Brunhes. Bruxelles, 1906. — Don de l'Auteur.

La Russie contemporaine, par de Cyon. Paris, Calmann Lévy, 1892. — Don de M. Quiévreux, de Valenciennes.

Vingt jours en Espagne, par Claude Vignon. Paris, Monnier 1885. — Don du même.

L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas, par Brachet. Paris, Hachette, 1881. Don du même.

Un Hiver en Égypte, par Poitou. Tours, Mame, 1860. — Don du même.

A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons, par Demolins. Paris, Firmin Didot. — Don du même.

St-Pétersbourg et Moscou, par Badin. Paris. Charpentier, 1891. — Don du même.

L'Italie d'hier. Notes de voyage, par E.-J. de Goncourt. Paris, Charpentier, 1894, Don du même.

Un Empire Russo-Chinois, par A. Ular. Paris, Juven. — Don de M. Quiévreux, de Valenciennes.

Pendant une Mission en Russie, par Fournier de Flaix. Paris, Guillaumin, 1894, 2 vol. — Don du même.

Dans l'Inde, par Chevrillon, Paris, Hachette, 1891. — Don du même.

Mes Vacances en Espagne, par E. Quinet. Paris, Hachette. — Don du même.

Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de France, par Robert de Lasteyrie. Tome V, 1re livraison. Paris, Imprimerie Nationale, 1905. — Don du Ministère de l'Instruction publique.

Émile Salomé, Louis Salomé et Adolphe Vandervinck, par M. Quarré-Beybourbon. Paris, Plon-Nourrit, 1905. — Don de l'Auteur.

La Colonisation en Algérie, texte et carte. Alger, Imprimerie algérienne, 1905. — Don de M. Godin.

La Vie en Afrique, par Jérome Becker, 2 vol. Paris, Lebègue et Cie, 1887. — Don de M. Quiévreux, de Valenciennes.

Dernier Journal du Dr Livingstone, 2 vol. Paris. Hachette, 1876. — Don du même.

L'Auvergne de Fraipont. Paris, Laurens. — Don du même.

La Déforestation, Péril mondial, par Charles Duffart, 2 ex. Paris, 1906. — Don de M. Ernest Nicolle.

L'Entente cordiale et Ménélik, par G. Porquier, 2 ex. Nantes, Mellinet, 1906. — Don de l'Auteur.

Voies d'accès au Simplon. Rapport fait à la Chambre de Commerce de Boulogne par M. Farjon. Boulogne, 1902. — Don de l'Auteur.

De l'Utilisation des forces animales dans les colonies africaines, par M. Bourdarie. Paris, Alcan, 1906. — Don de l'Auteur.

L'Hôpital Notre-Dame de Seclin aux XIIIe et XIVe siècles, par Lhermitte. Lille, Dubar. — Don de M. Ernest Nicolle.

La Condamine, par le Vicomte Begouen. Tunis, Nicolas, 1898. — Don du même.

Le Chemin de fer trans Alaska-Sibérien. Extrait du rapport de M. l'Intendant militaire Pavot. Paris, Lahure, 1902. — Don du même.

2° ACHATS.

Le Sud-Est de la France. Baedeker, 1906.

L'Allemagne du Sud. Baedeker, 1902.

La Champagne, par Chantriot. Paris, Berger, 1906.

Explorations au Maroc, par L. Gentil. Paris, Masson, 1906.

Les puissances devant la révolte arabe, par Eug. Yung. Paris, Hachette, 1906.

Voyage en France (42e série), par Ardouin-Dumazet. Paris, Berger-Levrault, 1905.

Voyage en France (43e série), id. id.

Voyage en France (44e série), id. id.

Le Monde et la Guerre russo-japonaise, par André Chéradame. Paris, Plon, 1906.

L'Espagne en auto, par Eug. Demolder. Paris, Mercure de France, 1906.

L'Envers des États-Unis, par Moreau. Paris, Plon, 1906.

Le Canada, les deux races, par André Siegfried. Paris, Armand Colin, 1906.

La Bosnie-Herzégovine, par André Barre, Paris, Michaud, 1906.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Jeudi 30 Novembre 1905.

PREMIÈRE EXPLORATION DES GLACIERS DU HOH-LUMBA ET DU SOSBON

DEUX EXCURSIONS SANS PRÉCÉDENT DANS L'HIMALAYA

Par Madame F. BULLOCK WORKMAN,
Officier de l'Instruction publique,
Titulaire de la grande Médaille du Club-Alpin français.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE



PORTRAIT DE Mrs FANNY BULLOCK WORKMAN.

Madame Fanny Bullock Workman fit en 1903 deux expéditions dans le Baltistan. Cette région est située au Nord-Ouest de l'Himalaya entre les 74° 55 et 75° 45′ de latitude Est de Greenwich et les 35° 45′ et 36° de latitude Nord.

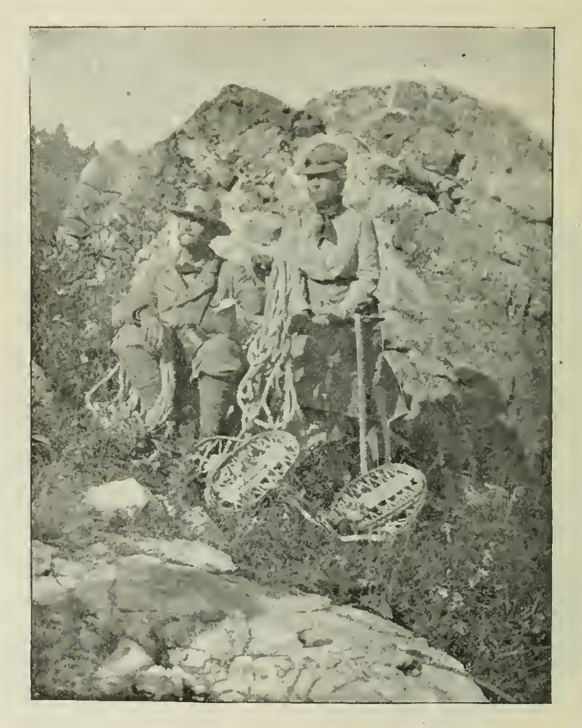
La première expédition eut pour but l'exploration des glaciers du Hoh-Lumba et du Sosbon près de Skardu et l'autre se termina par l'ascension de deux pics dominant les glaciers du Chogo-Lungma près de Arandu.

Skardu et Arandu, bases de ces deux expéditions, sont à environ vingt-trois jours de marche de Srinagar, capitale du Cachemir, par des chemins difficiles et praticables seulement pour les piétons et les petits chevaux du pays.

Pour le Hoh-Lumba, le point de départ fut donc Skardu, principale localité du Baltistan. Madame Workman se dirigea vers la vallée du Chigar au Nord-Est de Skardu. Elle suivit d'abord cette vallée jusqu'au confluent des rivières Bralboh et Bacha situé à trente-deux kilomètres de l'entrée de la vallée. Puis ce fut la vallée du Bralboh qu'il fallut parcourir jusqu'au village de Hoh, situé à 2.865 mètres d'altitude et à vingt-deux kilomètres de la vallée du Bralboh.

C'est là que le 19 Juillet 1903 le personnel de l'expédition fut renforcé par des coolies engagés à Hoh même.

Il se composa dès lors de Monsieur le Docteur et Madame Workman,



Dr ET Mrs B. WORKMAN AVEC LE MATÉRIEL DE MONTAGNE.

Monsieur Hewitt, topographe, des deux guides italiens Joseph Petigax

et Cyprien Savoie de Courmayeur et de soixante coolies sous la direction d'un Lombardar ou chef.

Le ravin étroit de la rivière Hoh se dirige vers le Nord. Il était presque rempli de place en place par des débris glaciaires et des blocs immenses sous lesquels le torrent s'était frayé un passage. L'ascension des pentes précipiteuses de ce ravin fut entreprise. En dehors de quelques plantes aromatiques appelées *burtses* et de rares buissons de roses, il n'y avait aucune végétation et cela fut ainsi jusqu'à Pirnar Tapsa, petite prairie distante de six kilomètres et demi. En cet endroit les cèdres et les bouleaux sont assez nombreux.

Trois kilomètres plus loin se trouve une autre prairie, Nangma Tapsa, située à 3.534 mètres d'altitude. C'est là que commence le gla-



L'EMBOUCHURE DU GLACIER DU HOH-LUMBA.

cier du Hoh-Lumba exploré pour la première fois par Madame Fanny Bullock Workman.

Des chasseurs de bouquetins parviennent bien quelquefois jusque-là, mais ne sont jamais avancés plus loin.

Le Colonel Godwin Austin avait aperçu ce glacier de loin en 1862

dans le cours d'une exploration faite pour le compte du Gouvernement des Indes.

La direction générale de ce glacier est celle du Nord-Est. La longueur de sa moraine frontale à la source de 17.700 mètres, sa plus grande largeur est de 965 mètres. Elle est encore de 644 mètres près de la source.

Ce glacier semble avoir assez bien reculé en ces dernières années. La moraine frontale est en effet assez étendue. La partie antérieure est formée de gros rochers recouverts de quelque végétation. Plus



SÉRACS DANS LE GLACIER DE HOH-LUMBA.

près du glacier, elle est formée de débris moins importants, sans trace de végétation quelconque.

Le glacier reçoit six tributaires : deux à l'Est et quatre à l'Ouest. Le

torrent paraît s'être frayé un chemin à gauche entre les contreforts de la vallée et la moraine latérale. Il aurait dû déterminer la formation de stries sur ces parois rocailleuses, mais il n'en restait aucune trace sur ces roches peu consistantes et par trop friables. De ce côté donc aucun examen ne fut possible. Une autre preuve cependant de la retraite du glacier, c'était cette importante moraine dont l'arête dépassait de quinze mètres la surface du glacier. En un certain endroit, elle était même surmontée d'une roche de forme cubique de quinze mètres de côté.

Il fallait absolument franchir cette moraine pour aborder le glacier. Du côté opposé au glacier ce fut d'abord une ascension d'une trentaine de mètres, suivie naturellement d'une descente sur le glacier et Madame Workman se trouva en ce moment à une altitude de 4,115 m. Le mois de Juin tirait alors à sa fin. Ce mois est très favorable d'ordinaire pour les explorations des glaciers de l'Himalaya. En 1903 il n'en fut pas ainsi, l'hiver avait été trop tardif et tout le glacier était recouvert d'une abondante couche de neige ainsi que les moraines latérales et les contreforts avoisinants.

Aussi Madame Workman ne put examiner ces moraines latérales, ni les moraines médianes, s'il s'en trouvait.

A pareille hauteur sur les autres glaciers, elle avait toujours pu faire l'inspection de toutes les moraines très facilement. Cette fois l'exploration se fit tant bien que mal et très superficiellement et pendant toute sa durée il fallut camper dans la neige.

La plus grande branche orientale du glacier du Hoh-Lumba est appelée le Sosbon. Cet important tributaire rejoint le glacier principal à six kilomètres et demi de Nangma Tapsa.

Le Sosbon est du reste le principal tributaire. Il a huit kilomètres de longueur et est presque parallèle au glacier principal. Il a lui-même quelques tributaires à l'Est, mais pendant cette partie de l'exploration la neige ne cessa pas de tomber et ce n'est qu'en pataugeant dans la neige que les explorateurs purent étudier dans la mesure du possible la conformation du glacier.

Une roche de gneiss de 6 m. 75 de hauteur se tenait droite au milieu du glacier. non loin du campement du Sosbon. Situé au milieu même, ce monolithe ne pouvait provenir des pics latéraux. Il avait dû tomber d'un des pics avoisinant la source du Sosbon. Le glacier lui-même avait donc du l'entraîner lentement jusqu'à son emplacement actuel,

c'est-à-dire, sur un parcours de six kilomètres et demi. Ce qui était



LE COL DES AIGUILLES A LA SOURCE DU GLACIER DU HOH-LUMBA,
5.588 MÈTRES D'ALTITUDE.

étonnant, c'est que pendant ce long voyage, il s'était maintenu debout sans avoir été sérieusement entamé.

En cette même année, Madame Fanny Bullock Workman retourna au glacier du Chogo-Lungma, situé, avons-nous dit, dans le voisinage de Arandu.

Elle y fit deux ascensions extraordinaires qui méritent d'être rapportées.

L'ascension de pics neigeux de plus de 6.000 mètres est dans cette région autrement difficile qu'une ascension à pareille hauteur dans les Andes, par exemple.

Il faut d'abord faire transporter tout le matériel et les subsistances nécessaires à travers un glacier long et complexe, tel qu'il n'en existe

pas dans le Sud de l'Amérique. On n'en trouverait de semblable que dans l'Alaska.

Ensuite la limite des neiges perpétuelles est beaucoup plus basse, à environ 4.860 mètres dans le Chogo-Lungma.

Cela augmente naturellement beaucoup la difficulté, car il faut établir des campements successifs dans la neige et plus ces campements s'élèvent, plus le courage des coolies diminue. Ajoutez à cela l'incertitude du temps, par suite de l'action de la mousson des Indes qui règne précisément pendant les deux mois favorables aux ascensions, Juillet et Août.

En 1902, par exemple, on n'eut jamais plus de deux belles journées consécutives. En 1903, après une période de tempêtes, il y eut par exception cinq beaux jours consécutifs, dont profita précisément l'intrépide alpiniste pour son expédition.

Le campement de base fut établi sur les flancs du Riffelhorn asiatique, ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec le pic suisse de même nom. Ce pic élevé de 4.651 mètres est situé vers le haut du Chogo-Lungma, à 35 kilomètres environ de l'entrée du glacier.

On sait que ce glacier ne mesure pas moins de 48 kilomètres dans toute sa longueur.

Un cairn élevé au sommet du Riffelhorn contient du reste la relation des diverses expéditions faites dans les environs.

Le campement du Riffelhorn se trouvait exactement à 4.256 mètres d'altitude. Sa situation au milieu de ce paysage arctique était vraiment magnifique.

C'est de là que partirent Madame Fanny Bullock Workman et son mari pour les deux ascensions en question. Vingt coolies des plus vigoureux les accompagnaient. La montagne qu'il s'agissait d'escalader se trouvait au Nord-Est du camp et était un des pics neigeux qui séparent la partie supérieure du Chogo-Lungma de l'un des hauts tributaires de l'Est, appelé le glacier du Bassin.

Le 9 Août 1903 la petite troupe se mit en route, accompagnée naturellement des deux guides italiens. En traversant le Chogo-Lungma elle se dirigea vers l'entrée du glacier du Bassin, qui rejoint le glacier principal sous la forme d'une chute de séracs inaccessibles.

Il fallut s'élever pendant quelques heures sur des pentes de nevé entre les flancs de la montagne et ce chaos de séracs.

Au delà le glacier offrait plus de résistance, mais il était parsemé

de crevasses dissimulées sous une couche de neige amenée par les récentes tempêtes. Cette partie fut pénible à traverser.

A trois heures de l'après-midi les ascensionnistes campaient à 4.971 mètres au pied de l'escarpement qu'ils devaient gravir le lendemain. Un petit étang glacial leur fournit heureusement en cet endroit l'eau nécessaire.

Le lendemain de bonne heure l'ascension commença. La pente s'adoucit bientôt et tout alla bien tant que la surface fut résistante. Il y avait cependant de grandes crevasses assez nombreuses qui obligeaient à bien des détours.

A huit heures, après s'être élevés de 456 mètres, ils s'arrêtèrent pour prendre quelque nourriture auprès d'un épaulement couvert de neige.

La vue commençait à s'étendre au loin. Celle du col de Bayakara-La, gravi pour la première fois l'année précédente par Madame Workman, était particulièrement magnifique. L'altitude de ce col est de 5.855 m. et, au dire du guide qui était alors Zurbriggen, il n'en est pas de plus difficile à atteindre.

L'ascension de l'épaulement demanda six heures. Il était fort étroit et présentait de chaque côté des précipices de 600 mètres. Ce passage était tellement difficile, qu'il fallut le descendre à reculons au retour.

Les coolies se plaignirent beaucoup pendant cette seconde étape, surtout quand ils se virent enfoncés dans la neige jusqu'aux genoux. Un guide fut envoyé pour leur venir en aide tandis que les vaillants ascensionnistes allaient toujours de l'avant, creusant des marches au fur et à mesure qu'ils avançaient, seul moyen de gravir une pente excessivement prononcée.

Tous se retrouvèrent au second campement établi à 5.718 mètres d'altitude. Il pouvait être une heure de l'après-midi et le thermomètre marquait 12° 7 à l'ombre.

Pendant la nuit une tourmente de neige ébranla quelque peu les tentes, mais le matin suivant, le ciel était parfaitement serein et le pic argenté semblait au loin appeler nos intrépides voyageurs.

Les coolies ne voulaient pas se lever. Il fallut les forcer à se mettre en route. Malheureusement il s'agissait de suivre une arête souvent crevassée et ce fut pénible de les faire avancer. Cela demanda naturellement pas mal de temps. Le Docteur Workman et le second guide restèrent en arrière pour les encourager et les aider, tandis que Madame Workman et le premier guide ouvraient la marche.

Un nouvel escarpement à pic se présenta. Il fallut cette fois tailler des marches en zigzag. Par elles, Madame Workman espérait atteindre un épaulement supérieur et un peu au delà un endroit favorable au campement suivant.

En ce moment des cris se firent entendre et Madame Workman se retournant vit tous les coolies étendus sur le dos. Tous avaient le mal de montagne et refusaient de continuer. Ni prières, ni offres d'argent ne purent les faire changer d'avis. Il fallut les ramener quelques centaines de pieds plus bas. Une autre direction fut choisie et l'ascension fut reprise jusqu'à un petit plateau situé à 5.884 mètres d'altitude, où le campement nouveau fut établi.

Évidemment il ne fallait plus compter dorénavant sur les coolies qui parlaient même de rester là plusieurs jours pour se reposer. Le pic, but de l'ascension, était toujours loin et il fallait le gravir coûte que coûte le lendemain, sans plus s'inquiéter des coolies, inutiles et gênants.

Le reste de la journée se passa en préparatifs de toute sorte. Des marches furent taillées en prévision de l'ascension projetée pour la faciliter et lui faire gagner du temps.

Puis pour se reposer et se préparer aux fatigues du lendemain, les ascensionnistes se couchèrent dans leurs sacs à coucher. La nuit à pareille hauteur ne fut point bonne. Tous souffraient d'insomnie et de manque d'oxygène.

A trois heures du matin, ils quittèrent leurs tentes et se mirent en route. Il faisait clair de lune et le thermomètre marquait 8° 8 au-dessous de zéro.

Formant une cordée, ils se dirigèrent vers la base du pic. La pente les obligea à de nombreux zigzags et les marches taillées la veille facilitèrent naturellement la première partie de l'ascension. Cette pente de soixante degrés, mesurée au clinomètre, se continuait ainsi jusque près du sommet. Jusqu'au lever du soleil le froid fut très sensible. Ils faillirent avoir les pieds gelés, si bien qu'ils durent se déchausser pour les frotter vigoureusement avec de la neige pour rétablir la circulation du sang.

Plus ils s'élevaient, plus les pics commençaient à se dessiner. Un par un, ils se détachaient de la brume. Enfin une brillante aurore, comme elle est souvent dans l'Inde, se leva et l'horizon s'empourpra. Un soleil radieux vint ensuite illuminer tout ce monde fantastique de

pics neigeux inondant de lumière et de clarté toutes ces neiges immaculées.

Le glacier du Chogo-Lungma leur apparut tout entier. Sa surface était striée de raies parallèles alternativement noires et blanches. Ces raies noires sont des moraines qui proviennent des nombreux tributaires et qui de latérales qu'elles étaient alors en chacun d'eux étaient



MONT CHOGO, 6.554 MÈTRES ET MONT LUNGMA, 6.880 MÈTRES.

devenues médianes dans le glacier principal. Chacune suivait sa route spéciale, sans se confondre avec ses voisines, de là leur parallélisme apparent.

Les derniers zigzags ne furent parcourus par nos explorateurs que fort lentement, par suite de la lassitude qu'ils éprouvaient.

Le sommet fut atteint à 7 heures et quart et son altitude estimée à 6.536 mètres.

Le ciel était sans nuages et la vue s'étendait au loin magnifique. Vers le Sud une partie de l'Himalaya était nettement visible. De hautes cimes apparaissaient à l'Ouest, trop loin pour être photographiées. Une sombre pyramide émergeant vaguement d'un voile vaporeux semblait

dominer encore tous ses pics voisins. C'était le Dapsang, la cime la plus élevée du globe après celle du mont Everest, le roi des monts.

La température était de 9 degrés au-dessous de zéro, ce qui n'était pas excessif à pareille hauteur.

Madame Workman aperçut non loin vers le Nord un autre pic un peu plus élevé que celui sur lequel elle se tenait. Il s'élançait d'un haut plateau voisin qu'une arête commune reliait à un point situé un peu plus bas. L'occasion était tentante, la journée peu avancée, pourquoi n'en pas profiter?

Les instruments sont vite ramassés et les ascensionnistes formant une nouvelle cordée redescendent quelque peu pour gagner l'arête en question. Elle était de place en place zébrée de grandes crevasses béantes, mais le plateau opposé n'en fut pas moins atteint et bientôt une nouvelle ascension commença. Les pentes étaient assez prononcées, mais pourtant moins raides que celle du premier pic. C'était en somme à cette hauteur une circonstance favorable.

En trois heures le nouveau sommet était atteint. L'air y était encore plus rare que sur le premier, aussi, gênés dans leurs mouvements, ils ne purent procéder que lentement aux observations d'usage. Ce sommet formait une véritable corniche au Nord-Ouest et son altitude fut estimée a 6,860 mètres.

Quant au panorama, il était identique à celui du premier pic, avec cette différence que les montagnes les plus éloignées paraissaient plus élevées que précédemment.

Les guides ne se ressentaient de rien, ils se trouvaient aussi bien qu'en bas et avaient un furieux appétit.

Monsieur et Madame Workman n'éprouvèrent aucune nausée, mais ils avaient des maux de tête et une grande lassitude. Ils éprouvaient une répugnance pour la nourriture solide. A midi, il fit relativement chaud, au point qu'ils purent se découvrir. Un peu avant le moment de la descente, c'est-à-dire vers deux heures et demie, il faisait encore 10 degrés au-dessus de zéro.

La descente fut plus dure que la montée, surtout pendant les premières heures. La neige s'était ramollie naturellement sous l'action des rayons solaires et c'est dans de la neige jusqu'aux genoux qu'ils avançaient parfois. Quinze heures après ils rentraient au campement ayant juste mis à profit ces cinq beaux jours exceptionnels. Ils étaient à peine rentrés que le temps redevenait franchement mauvais.

Madame Workman avait ainsi passé presque quinze heures à une

altitude de plus de 6,380 mètres. De plus, elle avait du même coup, comme elle l'ajoute elle-même, battu son ancien record deux fois dans la même journée.

Le récit tranquillement spirituel de son intrépide expédition, illustré de magnifiques vues de montagne, eut un succès d'autant plus vif qu'un léger accent étranger ajoutait comme une saveur piquante à la correction grammaticale de son français. Aussi les applaudissements ne furent pas ménagés à la vaillante conférencière.

II.

Séance du Dimanche 24 Décembre 1905.

A TRAVERS LA PERSE

L'ŒUVRE FRANÇAISE EN CE PAYS

Par M. Georges BONDOUX,

Artiste peintre, attaché à la Délégation scientifique du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en Perse. — Mission de Morgan.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

La Perse occupe la partie occidentale du plateau de l'Iran, une mince bande de terre au bord de la mer Caspienne et une petite partie de la vallée du Tigre et de l'Euphrate. C'est tout ce qui reste de ce qui fut autrefois un magnifique empire. La Perse fut à un moment donné souveraine maîtresse de l'Asie, en même temps qu'elle était un grand foyer artistique. Que reste-t-il de toute sa grandeur passée ? Des villes entières, aux noms célèbres, sont entièrement disparues.

Des espaces recouverts autrefois d'une riche végétation ne sont plus maintenant que des déserts de sable incultes et inhabités.

On ne s'y risquerait guère et de vastes étendues de ce pays, les vrais déserts de l'Est comme ceux qui se sont formés dans la suite par l'abandon de l'homme, étaient aussi inconnues que certaines parties de l'Afrique centrale.

Ce n'est que depuis vingt ans que de hardis voyageurs ont osé affronter ces déserts inhospitaliers, ces montagnes d'un accès difficile où ils étaient continuellement exposés aux attaques de tribus nomades et indomptées.

La Perse fut sous les Achéménides un des premiers et des plus vastes empires du monde. Alexandre-le-Grand parvint à la subjuguer momentanément, mais après sa mort, elle se releva sous les Sassanides. Elle eut ensuite à subir les invasions des hordes de Gengis Khan et de Tamerlan pour tomber enfin sous la domination arabe. Ce n'est qu'au XVIe siècle qu'une dynastie nationale put s'établir définitivement en Perse. Elle fut dès lors en lutte continuelle avec les Turcs. Chah-Abas qui régna de 1586 à 1628, fut un grand roi. C'est lui qui fit bâtir les principaux monuments de l'art persan qui subsistent encore de nos jours. Son palais au Mazandéran était une merveille unique. Les caravansérails qu'il fit construire ne se comptent pas. Ses successeurs furent médiocres. La Russie entra dès lors en scène, les Turcs de leur côté ne restèrent point inactifs et sous leurs coups répétés, la Perse dut céder peu à peu des parcelles de son territoire. Sous Nadir-Chah, l'usurpateur, la Perse connut des jours de gloire. Elle s'avança jusque sur les bords du Gange et en ramena comme trophée incomparable le trône des Paons d'une valeur inestimable. Une ère de troubles s'ensuivit jusqu'à l'arrivée au trône du chef de la dynastie actuelle Agha Mohammed Kadjar. Sous Fath Ali Chah, une nouvelle défaite fit reculer la Perse jusqu'à l'Araxe au Nord (1827. Traité de Turkmantchaï). Ses successeurs, Nasr Eddin Chah et Mouzzafer Eddin Chah, le souverain actuel, se sont mis franchement en contact avec l'Europe, essayant d'ouvrir leur pays à la civilisation et au progrès.

La Perse est bien déchue cependant de son antique splendeur. Même de ce que fit élever Chah-Abas, ce Louis XIV persan, il ne reste que bien peu de chose. Des routes qu'il fit établir, il n'en reste plus et des 900 caravansérails qu'il fit élever, il en reste à peine une vingtaine. Tout est en décadence. Non seulement il ne se fait plus rien, mais on ne répare même pas ce qui tombe en ruine. L'argent se fait rare devant

les exactions et les impôts arbitraires et l'empire du Soleil est en pleine décadence. S'il existe encore, il le doit aux compétitions de ses voisins les Anglais et les Russes, parce qu'il constitue enfin l'État tampon entre deux impérialismes rivaux.

L'influence anglaise se fait sentir au Sud d'Ispahan. Au Nord, c'est l'influence russe qui règne. Il faut voir en la Perse le champ de bataille futur où se rencontreront inévitablement ces deux peuples rivaux. D'ici là les solitudes auront disparu, les chemins de fer précédant les routes viendront transformer la Perse qui se peuplera peu à peu.

Ce pays, d'une superficie trois fois plus grande que celle de la France, ne compte pas plus de six millions d'habitants. C'est dire combien de terres y sont forcément incultes et inhabitées. On peut dire que les huit dixièmes de la Perse sont absolument déserts. Dans le seul bassin du Karoun, des millions d'êtres trouveraient leur subsistance. On n'y compte que deux villes, Dizfoul et Chouster, quelques rares villages fixes et des villages de tentes très mobiles et c'est toute la population d'une province certainement la plus belle de l'empire et comparable seulement comme fertilité aux rives du Nil.

Le plateau de l'Iran est une région moins bien privilégiée. Il y règne une sécheresse extrême, c'est l'eau qui manque surtout à cette région.

Du reste les cours d'eau sont plutôt rares en Perse. Dans l'Arabistan se trouve le Karoun qui descend des monts Baktyaris et qui, après avoir reçu l'Ab-è-Diz, forme un magnifique cours d'eau qui se déverse près du golfe Persique dans le Chatt el Arab. Plus au Nord, la Kerkha, qui prend sa source du côté de Néhavend, coule péniblement entre les diverses chaînes du Louristan ou Poutch-è-Kouh et se dirige ensuite vers le Tigre, qu'elle n'atteint pas du reste. La Kerkha se perd dans des marais près de la frontière turque.

Quelques torrents au Sud-Ouest et nous en avons fini avec le versant méridional de la Perse.

Vers le Nord s'écoulent le Sefid-Roud, né dans les montagnes du Kurdistan et l'Atrek qui sert de frontière entre la Perse et la Turquie d'Asie. Enfin les nombreux torrents qui viennent de l'Elbrouz et se jettent dans la mer Caspienne. Sur le plateau même de l'Iran des rivières coulent des monts qui le bordent, mais se perdent bientôt dans les sables. Les indigènes se hâtent naturellement d'utiliser auparavant leur faible débit, de sorte que leurs cours sont des plus réduits.

Comme culture, celle du riz est très productive. C'est une des richesses du pays. Cette culture se trouve entièrement concentrée dans

les deux provinces de la mer Caspienne, le Ghilan et le Mazanderan. Les nombreux cours d'eau qui proviennent du versant abrupt de l'El-



TENG È TIR (POUCHT È KOUH).

brouz entretiennent l'humidité de ces champs boueux où les paysans cultivent la plante nourricière.

Ces provinces sont très peuplées, les villages s'y succèdent sans interruption, mais toute cette population est en proie au mal terrible qu'engendrent ces marais et cette atmosphère saturée d'humidité.

L'orge et le blé sont cultivés dans les vallées habitées et sur le plateau partout où l'eau se trouve en quantité suffisante. Les forêts dignes de ce nom sont rares, sauf au Nord, dans les montagnes de l'Elbourz. C'est le refuge des tigres, hyènes et léopards et d'une multitude de serpents, grands et petits.

Le plateau n'est en réalité stérile en beaucoup d'endroits que par suite du manque d'eau. Les lieux habités et les villes qui se trouvent près d'un cours d'eau ou qui en font venir par des canalisations spéciales et coûteuses, sont des centres de végétation luxuriante qui contrastent singulièrement avec les solitudes environnantes. La culture des fruits à noyau y est très florissante. C'est de Perse que nous sont venus du reste nos arbres fruitiers, pêchers, cerisiers, etc. Les melons y viennent également bien.

Les villes et villages sont des ruches bruyantes. Des corps de métiers



NOMADES DU PLATEAU DE L'IRAN.

les animent et les marchands dans les bazars se font une concurrence acharnée.

Les Persans sont âpres au gain et cherchent à entraîner l'acheteur par ses vêtements. Les maisons sont serrées les unes contre les autres, mais les ruines y sont nombreuses. Celles d'abord faites par le temps et celles provenant d'une curieuse coutume. Quand un Persan vient à mourir, on laisse sa maison tomber en ruine. Les plus belles rues sont souvent déparées par des ruines de ce genre. De misérables demeures coudoient des palais magnifiques, des ruines à côté de demeures habitées, de luxuriants vergers en plein désert, telle est l'image de la Perse : partout la misère et l'opulence en contraste frappant. Pas de routes, pas de chemin de fer, transactions difficiles, population clairsemée, un monarque indolent, tel est le tableau d'un pays qui pourrait cependant prétendre à une situation plus brillante avec une direction plus intelligente. Cette transformation viendra à se produire fatalement, mais actuellement elle serait difficile à réaliser.

En 1897, M. De Morgan obtint du Chah l'autorisation de pratiquer des fouilles sur l'emplacement de l'antique ville de Suse.

La vaste plaine de la Mésopotamie, berceau probable du genre humain, est bornée à l'Ouest par le Liban et l'Anti-Liban, au Nord par les monts de l'Asie-Mineure et à l'Est par les monts du Fars, du Louristan et du Kurdistan, qui sont les premiers gradins du gigantesque escalier qui mène au plateau persan. Cette plaine est basse et nue. Elle est formée d'un sol d'alluvions dont la fertilité ne peut se comparer qu'à la vallée du Nil. C'est là que sont nées des civilisations florissantes, les premières dont il soit fait mention dans l'histoire. C'est dans cette plaine que pendant des centaines de kilomètres s'élèvent des tells qui recouvrent les ruines d'innombrables villes.

A l'Est du Tigre et de la montagne, près de la Kerkha, était située la ville de Suse, capitale de l'ancien royaume d'Elam, que M. De Morgan devait faire renaître de sa poussière.

Cette ville, vaincue d'abord par Babylone, avait pris une éclatante revanche sous les Achéménides. Plusieurs civilisations s'y sont encore succédé et ce sont les restes de celles-ci que M. De Morgan a voulu retrouver. Il y a pleinement réussi. Les bornes de l'histoire ont été reculées par lui de quelques milliers d'années. Il est certain qu'il existait en cet endroit une civilisation parallèle à celle du Nil. Après sept ans de fouilles, quantité d'objets ont été retrouvés et envoyés au Musée du Louvre.

Pour se rendre rapidement aux tells de Suse, il faut débarquer au fond du golfe Persique, à Mohammerah sur le Chatt el Arab, remonter le Karoun en bateau pendant trois jours jusqu'à Nasri, puis se rendre à Suse en caravane à travers le désert. C'est l'aspect habituel de ce pays à l'exception des bords du golfe Persique, près de l'embouchure du Chatt el Arab, où se trouvent de nombreuses et superbes palmeraies.

La traversée du désert est toujours périlleuse. Des tribus nomades y sont perpétuellement en guerre et s'unissent au besoin pour piller les caravanes ; M. De Morgan n'a pas craint de s'y engager malgré les avis des habitants de la côte. Il est vrai que M. De Morgan y jouit d'une certaine immunité, tellement il commence à être connu dans ces régions. Toute autre personne que lui ou ses protégés passerait difficilement.

Arrivés aux tells qui marquent l'emplacement de Suse et qui ont conservé dans le pays le nom antique de Shoush, les Français s'établissent en plein désert à une journée de cheval de la ville de Dizfoul. Ils y ont construit une sorte de château-fort auprès du tell de l'Acro-

pole, où ils se mettent en sûreté contre les attaques de nomades toujours possibles et où sont à l'abri les produits des fouilles exécutées. Il n'est point rare qu'ils aient à soutenir quelques luttes avec des nomades ou que des balles viennent à siffler au-dessus des têtes des mercenaires employés aux travaux. Néanmoins les fouilles se poursuivent pendant les mois d'hiver et les objets trouvés sont si nombreux que l'emplacement va leur manquer au Louvre.

Le tell de l'Acropole par lequel on a commencé a 50 mètres de hauteur, 400 mètres de longueur et 300 mètres de largeur. Autour de lui s'étendait en demi-cercle la ville royale attenante elle-même à la ville des artisans. L'ensemble pouvait avoir vingt kilomètres de contour.

On y travaille de la mi-Décembre jusqu'à la Naurouz, jour de l'an persan, c'est-à-dire vers le 20 Mars. On ne saurait retenir plus longtemps les nomades employés, au nombre de 600 à 1.000, qui estiment avoir assez travaillé pour leur année.

Dans ce tell on a creusé un énorme trou de 25 mètres de profondeur. Cela se fait en procédant par tranches de 5 mètres environ, qui correspondent aux civilisations Chaldéennes, Achéménide, Sassanide et Arabe qui s'y sont succédé. Les terres sont passées méticuleusement au crible et rendent ainsi les rares objets que le temps ou les dévastations ont épargnés. De petites merveilles sont ainsi sorties de terre. En dehors des briques et des pierres nombreuses qui portent des inscriptions intéressantes, comme par exemple le code de loi d'Hammourabi, il y a des trésors de beauté, des figurines comparables aux plus vieilles antiquités grecques et cependant plus vieilles qu'elles d'au moins dix siècles. Que n'y trouvera t-on pas encore ?

La campagne terminée, M. Bondoux fit en sens inverse un voyage que M. De Morgan avait fait il y a un peu plus de dix ans et qu'aucun Européen n'avait fait avant lui.

Vers la fête de la Naurouz donc, M. De Morgan se mit en route vers le Nord à la tête d'une caravane comprenant huit Européens, quinze domestiques, douze chevaux et quarante mulets.

En ce moment le printemps était délicieux. Autant les hivers sont rigoureux (le thermomètre peut descendre à — 40° dans cette contrée où le bois est rare, si rare qu'on en est réduit à brûler des arbres fruitiers), autant les étés y sont torrides. La végétation des vallées et des

endroits irrigués est luxuriante. La terre se recouvre d'un gazon épais, les épinards y deviennent larges comme la main, les mimosas sont merveilleux et forment d'épais buissons et les chardons atteignent 2 m. 50. — Après avoir suivi longtemps et traversé la Kerkha, la caravane se trouva en face de monts abrupts, aux cols peu accessibles. Il fallut les gravir péniblement Les chevaux et mulets eurent une peine infinie à passer là où les chèvres elles-mêmes peuvent le faire difficilement.

Parvenue à des cols de 2.300 à 2.500 mètres d'altitude, la caravane devait redescendre au fond de vallées d'une altitude moyenne de 1.000 mètres. De la neige glaciale, elle passait presque subitement à des températures très élevées et cela dura ainsi de longues semaines dans cette traversée des monts du Poucht-è-Kouh ou du Louristan.



NOMADES A HALAZERD (POUCHT È KOUH).

Peu d'habitants. Ceux rencontrés n'étaient que juste hospitaliers et cela grâce aux ordres du vâli de cette contrée, ami personnel de M. De Morgan.

Cette partie de la Perse est on ne peut plus intéressante au point de vue archéologique. Il y a dans ces vallées perdues des villes entières enfouies sous les herbes folles du printemps. Près de Kirmanchah, à

Bisoutoun, on trouve des fûts de colonne et des restes de chapiteaux qui témoignent de l'importance du lieu. Là aussi se trouve la fameuse inscription en trois langues, gravée sur un immense rocher et racontant tout au long le règne de Darius.



MOULIN A KIRMANCHAH.

Après la traversée de nouvelles chaînes parallèles et tout aussi pénibles à gravir dans le Kurdistan, la caravane parvint enfin sur le plateau de l'Iran, vaste lande sans fin, à peine ondulée. De temps en temps de minces filets d'eau rampent sur le sol. C'est presque toujours de l'eau saumâtre, et il faut chercher bien longtemps pour trouver une eau tant soit peu potable. L'ombre est aussi rare à trouver dans ce plateau inhospitalier.

Le voyage est vraiment pénible par cette chaleur torride qui règne alors sur ce haut plateau. Quant à se ravitailler, il n'y faut guère compter, tant sont rares les endroits habités. On ne rencontre çà et là que quelques agglomérations de chaumières en pisé ou des villages nomades de tentes qui se déplacent facilement.

La première ville rencontrée fut Hamadan, qui recouvre complètement l'Ecbatane médique. C'est toujours un centre important, mais rien ne vient signaler son antique splendeur. La colline qui supportait

le château de Déjocès est nue, il n'en reste aucun vestige. Hamadan possède une jolie mosquée mongole (XVe siècle).

Au delà de Hamadan cessent les traces de la civilisation antique. Les monuments sont relativement plus modernes. Ils ont été élevés par les Mongols et les Persans.

A Ispahan il y a des merveilles, mais cette ville ne se trouvait pas sur le parcours de la mission De Morgan. On peut suffisamment juger de l'art persan dans la capitale même de la Perse, à Téhéran. Les tombeaux, les mosquées et les palais n'y manquent pas. On y admirera ces coupoles bleu turquoise surmontant ces portes où la haute ogive si élancée, si délicate de forme, se dessine décorée d'inimitables carreaux de faïence. Le soleil d'Orient a le don d'embellir encore davantage ces belles formes architecturales, comme il semble transformer en vêtements châtoyants les plus misérables oripeaux.



ENTRÉE DES BAZARS A TÉHÉRAN.

Téhéran, capitale de la Perse, brûlante en été, enfouie sous la neige en hiver, dominée par le Démavend (6.080 mètres d'altitude), n'est pas une ville agréable. Ce n'est qu'à force de patience que l'on a fait venir l'eau des monts éloignés, qui a permis d'obtenir les jardins ombragés et touffus qui font la réputation de cette capitale.

Malgré la décadence, on trouve donc chez ce peuple des traces artis-

tiques. Où la camelote anglaise ou allemande n'a pas pénétré, on retrouvera encore de ces tapis merveilleux et des étoffes admirables. Dans l'industrie du cuivre et de l'acier, il y a encore des traces de cet amour du beau qui tend à disparaître de plus en plus.

Le voyage de M. De Morgan s'est terminé en Perse par Kasvin et Tauris qui possède, dit M. Bondoux, la plus belle ruine que l'on puisse imaginer, sa mosquée bleue.

Kasvin, situé sur la route de Recht à Téhéran, possède également une jolie mosquée et deviendra un nœud important, quand diverses lignes de chemin de fer y passeront. C'est par cette route que se font les transactions entre la Perse et la Russie. Enzeli, port de Recht, est en communication régulière avec Bakou. La route de Recht à Téhéran est, on peut le dire, la seule route de la Perse. Les Russes en ont fait la partie la plus ardue, de Recht à Kasvin, quant au reste les Persans ont voulu seuls s'en charger. Ils l'ont achevée, mais combien imparfaite encore! Elle suit tout uniquement les vallonnements du sol. Le Chah la trouve belle ainsi, il est vrai que c'est l'unique route de son pays.

La France a le droit d'être fière de l'œuvre accomplie en Perse dans des conditions ardues et difficiles. Puisse l'œuvre de cette résurrection ne pas être entravée et continuons à user de la bienveillante protection de Sa Majesté Mouzaffer Eddin Chah pour la mener à bonne fin.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1905.

VOYAGE DU 4 AU 23 AOUT 1905.

LOURDES, CAUTERETS, CARCASSONNE, HAUTES VALLÉES DE L'AUDE ET DE L'ARIÈGE, BARCELONE, MONTSERRAT.

Directeurs : MM. H. Beaufort et A. Crepy.

Vendredi 4 Aout. — Partis de Lille à 7 heures par une pluie battante, nous arrivons à Paris à 9 h. 55 pendant une éclaircie, qui nous permet d'en effectuer la traversée sans préjudice pour nos bagages.

A la gare du Quai d'Orsay, plusieurs d'entre nous reçoivent la visite de parents ou d'amis. D'autres, en examinant les belles photographies exposées dans le hall, prennent déjà un avant-goût des pittoresques régions que nous allons parcourir.

Vers 11 heures, nous descendons sur le quai ; cet embarquement sous terre, à la lumière électrique, produit une sensation particulière : on dirait que l'on va partir pour un « voyage au centre de la terre ».

Des compartiments nous avaient été réservés, dans une voiture à couloir, de sorte que nous pûmes nous installer en famille et empiler les paniers qui doivent servir à notre déjeuner.

A 11 h. 28, le train se met en marche. Je ne dirai rien de la route de Paris à Bordeaux, plusieurs fois décrite. Un seul incident à noter : vers Artenay, à 106 kilomètres de Paris, nous apercevons, à l'autre bout du couloir, un Monsieur examinant le plancher avec son jeune fils. Nous croyons tout d'abord qu'il veut l'empêcher de marcher sur des allumettes-bougies répandues à terre, car de petites flammes sortent du linoleum.

Mais presque aussitôt ces flammes grandissent et deviennent continues : un trou se montre dans le plancher qui prend réellement feu. Le chef de train, qui se trouve précisément dans notre voiture, nous dit de tirer la sonnette d'alarme, pendant que lui-même se penche au dehors pour faire les signaux réglementaires.

Finalement le bouton cède, et, après un temps qui paraît fort long, le train s'arrête. Toutes les têtes sont aux portières, le mécanicien arrive, les voyageurs descendent sur la voie. On constate que les freins de notre voiture sont bloqués et que l'une des roues est absolument rouge. On apporte tous les brocs du wagon, on étouffe le feu avec des herbes fraîches puis on nous fait remonter en voiture.

A la gare des Aubrais, après un court conciliabule, il est décidé que la voiture peut continuer sa route et, à St-Pierre-des-Corps, un ouvrier vient clouer sur le trou une planche toute préparée.

Samedi 5 Aout. — Après une bonne nuit dans l'excellent « Hôtel Terminus » de la gare St-Jean, nous quittons Bordeaux par l'express de 7 heures du matin.

Voici les faubourgs, puis des vignes, puis des forêts de pins avec les incisions et les petits godets pour recueillir la résine.

A Morcenx, nous recevons la visite de M. Six, ancien Professeur au Lycée de Lille, ancien membre du Comité d'Études de la Société de Géographie, maintenant Inspecteur d'Académie à Mont-de-Marsan. Il nous apprend que notre compatriote Mgr Delannoy, jadis Doyen de St-André à Lille, actuellement Évêque d'Aire et de Dax, est au plus mal.

M. Six était venu à Morcenx pour présider une distribution de prix et

nous voyons, en effet, par la pluie battante, transporter à dos d'homme vers le lieu de la cérémonie, les beaux fauteuils et canapés en velours vert des salles d'attente.

Après avoir longé la Midouze et l'avoir traversée, on arrive à Mont-de-Marsan, ville de 11.604 habitants, chef-lieu du département des Landes, située au confluent du Midou et de la Douze qui forment la Midouze.

Puis on passe à Aire, ville de 4.266 habitants sur la rive gauche de l'Adour, à Castelnau-Rivière-Basse et à Vic-Bigorre, chef-lieu de canton de 3.796 habitants sur la rive gauche de l'Echez.

Arrêt à Tarbes, jolie ville de 26.000 habitants, chef-lieu des Hautes-Pyrénées, siège d'un évêché, située sur la rive gauche de l'Adour, dans une plaine fertile.

Nous arrivons à Lourdes à midi 36.

L'après-midi, le temps est assez pluvieux ; néanmoins, pour ne pas rester inactifs, quelques-uns d'entre nous gravissent la petite montagne sur les pentes de laquelle est établi un chemin de croix dont la première station seule est faite en statues de grandeur naturelle. Les autres, pour le moment, ne sont représentées que par des croix de bois. Après avoir atteint le Calvaire, nous descendons sur l'autre versant, en passant au travers d'une roche percée en tunnel et atteignons les Spélugnes, grottes qui contiennent les chapelles de N.-D. des Sept-Douleurs et de Ste-Marie-Madeleine. Puis, toujours par la pluie, nous cherchons et trouvons enfin la Grotte du Loup. Mais, n'ayant pas de bougie, nous ne pouvons en reconnaître qu'une partie à l'aide de quelques allumettes ; et, en explorateurs consciencieux, nous nous promettons d'y revenir.

Dimanche 6 Aout. — A 8 heures, nous prenons le train pour Pierrefitte Trajet assez court et intéressant, en remontant la vallée d'Argelès, où coule le Gave de Pau. — Argelès, sous-préfecture des Hautes-Pyrénées, située dans un joli site, au débouché de la vallée d'Auzun, se développe d'année en année. On l'appelle aussi Argelès-Gazost, parce que, depuis 1885, on y a amené les eaux sulfureuses froides des sources de Gazost, situées à 10 kilomètres.

De Pierrefitte à Cauterets, nous montons en tramway électrique à une allure très convenable, qui nous donne le temps de voir sous tous ses aspects la belle vallée du Gave de Cauterets. Sur la droite, on remarque les travaux d'une mine de plomb argentifère.

L'après-midi est magnifique, ensoleillée et pas trop chaude. Nous la passons au Théâtre de la Nature où des artistes du Théâtre Français donnent *Phèdre*.

Placés à l'ombre, nous jouissons pleinement de ce spectacle nouveau pour nous. Pas une parole n'est perdue. Et quel cadre admirable ! Quelle superbe

interprétation ! De 3 à 6 nous sommes sous le charme de cette belle représentation en plein air. Ce sera l'un des meilleurs souvenirs de notre voyage. La musique des Guides de Cauterets, en courte veste bleu de roi, avec plaque argentée et en béret, joue avant et après le spectacle.

Pendant le dîner, un orchestre se fait entendre dans le hall de l'hôtel ; puis une bande de montagnards en costume pittoresque fait trois fois le tour de la salle à manger en dansant divers pas.

Lundi 7 Aout. — Le matin à 6 h. 1/2, départ pour une très belle excursion à pied à la cascade de Cérisey, au pont d'Espagne et au lac de Gaube, en s'arrêtant pour voir en détail tous les points intéressants.

Nous passons devant les établissements de la Raillère, du Petit Saint-Sauveur, du Pré et de Mauhourat.

Nous remontons ensuite le val de Jéret, où coule le Gave de Marcadaou, dont le lit est encombré d'énormes rochers.

Nous sommes tantôt sur la route, tantôt au milieu des sapins parmi lesquels sont épars de gros blocs de granit, tantôt sur la rive même du Gave où nous sautons de rocher en rocher.

Voici la Cascade de Cérizey, bien abondante et divisée en deux par une aiguille rocheuse.

Le Pont d'Espagne, formé d'une seule arche, en pierre, est situé à la rencontre des Gaves de Gaube et de Marcadaou.

On y remarque la superbe cascade formée par le premier.

Jusqu'ici, la route, très bonne, peut être faite en voiture et se trouve tout entière à l'ombre le matin, orientation très appréciable pour les piétons.

Du Pont d'Espagne, un sentier de mulets nous mène en 50 minutes environ au Lac de Gaube situé à 1.750 mètres d'altitude (Cauterets est à 925 m.).

Ce lac, poissonneux, qui occupe une superficie de 16 à 20 hectares, est alimenté par le glacier du Vignemale et s'écoule par le Gave de Gaube, qui forme la jolie Cascade du Pont d'Espagne. Il y a, sur le bord du lac, une hôtellerie et un petit monument élevé à la mémoire des époux Pattison qui périrent dans le lac en 1832, pendant leur voyage de noce.

Au moment de notre arrivée, il n'y avait encore personne. Peu à peu divers groupes arrivent et, à mesure que des déjeuners sont commandés, nous voyons le personnel du chalet se livrer à des chasses aux poules ; celles-ci sont plumées toutes chaudes en quelques minutes.

Parmi les voyageurs arrivés, quelques-uns se disposent à partir pour Gavarnie par la montagne, excursion qui demande 10 heures de marche depuis Cauterets, soit sept heures et demie environ d'ici.

Après avoir contemplé ce joli lac, offrant au soleil le miroir de ses eaux d'émeraude et si merveilleusement encadré de cimes neigeuses, parmi les-

quelles le Vignemale tient la principale place, nous prenons à regret le chemin du retour. — A midi nous sommes à Cauterets.

Vers 6 heures nous rentrons à Lourdes et visitons le château.

Mardi 8 Aout. — Ce matin, les plus enragés se lèvent de bonne heure, pour aller visiter la Grotte du Loup, avec des bougies cette fois. C'est une longue fissure, de hauteur très variable et de largeur juste nécessaire pour laisser passer un homme. Elle a été creusée par les eaux, qui en ont poli les parois et présente de nombreuses sinuosités. A un endroit, elle se divise en trois branches. Nous suivons la seule praticable et aboutissons à un gouffre ; les pierres que nous y lançons tombent dans l'eau à une assez grande profondeur.

Puis, par une matinée superbe, peut-être même un peu trop chaude à notre gré, nous partons en voiture pour les Grottes de Bétharram.

Nous suivons la route de Pau qui longe la voie du chemin de fer et traversons quelques villages pittoresques, entre autres St-Pé, chef-lieu de canton de 1,969 habitants, où il y a un petit Séminaire, sur le portail duquel se trouve la statue du bienheureux Lassalle.

Çà et là de vieilles maisons originales, des enseignes drôlatiques, quelques-unes en vers, comme celle de ce coiffeur où nous relevons l'inscription suivante :

FONTAINE DE JOUVENCE.

Le ciseau d'Atropos fait frémir la nature.
Le mien, moins rigoureux, embellit la figure.
Il répare avec art la face du grison
Et d'un mari trop mûr il fait un vert garçon.

Les Grottes de Bétharram, dont on ne s'occupe réellement que depuis deux ans, sont vraiment très belles et seront encore mieux quand tout sera aménagé au point de vue escaliers. Car, lorsqu'on a visité les salles qui sont presque de plain-pied avec l'entrée on descend à 80 m. plus bas, où sont d'autres salles et d'autres couloirs où circule une rivière. Plus tard on pourra s'embarquer sur un bac et visiter toute une nouvelle série de salles déjà explorées.

On marche sans crainte car l'ensemble est éclairé à la lumière électrique et d'autres lampes dissimulées projettent leurs rayons sur les parties les plus intéressantes.

Il y a de superbes stalagmites et stalactites et des concrétions aux formes les plus bizarres représentant des statues, des châteaux-forts, etc....

Nous rentrons à Lourdes pour déjeuner.

L'après-midi, nous faisons en funiculaire l'ascension du Pic du Jer (950 m.), d'où l'on découvre un panorama très étendu, d'un côté sur les Pyré-

nées, de l'autre sur l'immense plaine où l'on distingue nettement Tarbes et Pau.

Le sommet du pic est surmonté d'une croix de 30 mètres que l'on illumine les soirs des grandes processions à Lourdes.

Mercredi 9 Aout. — A 7 h. 54 du matin, nous quittons définitivement Lourdes.

Arrêts à Tarbes, à Tournay, à Capvern, qui possède des eaux sulfatées calciques et ferrugineuses, à Lannemezan, près de la source du Gers et à Montrejeau, où l'on change de train.

A 11 h 1/2 nous sommes à Luchon.

Il fait encore très chaud aujourd'hui. Néanmoins, dans l'après-midi, quelques-uns d'entre nous, après avoir visité le parc très pittoresque, font à pied une charmante excursion sous bois à la Fontaine d'Amour et à la Chaumière. On y a de superbes vues sur Luchon et toute la vallée de la Pique.

Notre hôtel est situé sur les allées d'Étigny : ce sont les grands boulevards de Luchon ; il y a là un mouvement continuel de piétons, de cavaliers, de guides et de voitures dont les chevaux font sonner leurs grelots argentins.

Le soir il n'est guère facile de dormir avant 10 heures 1/2 ou 11 heures, car on fait de la musique et l'on chante à la terrasse des divers cafés et l'animation est très grande.

Jeudi 10 Aout. — Départ de Luchon à 8 h. 37 du matin pour arriver à Toulouse à 11 h. 53, en suivant toujours, depuis Montréjeau, la vallée de la Garonne.

Arrêts, entre autres, à St-Gaudens, ville de 7.277 habitants, sous-préfecture de la Haute-Garonne, — à Boussens, village où la Garonne devient navigable, — à Carbonne, — à Muret, ville de 4.064 habitants, autre sous-préfecture de la Haute-Garonne située au confluent de la Louge et de la Garonne.

Je ne décrirai pas de nouveau Toulouse, dont il a été parlé dans le Bulletin 1889, I, p. 121.

Nous revoyons avec plaisir St-Sernin et sa crypte si riche, le Jardin des Plantes avec ses beaux arbres séculaires, les vieux hôtels d'Assézat, du Raisin, etc., aux jolies façades Renaissance, aux cours charmantes avec les fines colonnettes de leurs arcades. Nous refaisons en un mot connaissance avec cette ville qui, pour nous, gens du Nord, serait si charmante si son soleil était moins « du Midi ».

Vendredi 11 Aout. — Nous quittons Toulouse à 6 h. 52 du matin.

Après St-Sulpice on passe l'Agoût et l'on arrête, plus loin, à Rabastens, ville pittoresque de 4.821 habitants, sur la rive droite du Tarn. On traverse

ensuite cette rivière dont les eaux sont toutes rouges. Arrêts à Gaillac, ville de 7.227 habitants, sous-préfecture du Tarn, sur la rive droite, puis à Tessonières. A Castelnau-Lévis, on voit sur la gauche une vieille tour de 50 mètres.

A Albi, ville de 22.571 habitants, bâtie sur les rives escarpées de la rive gauche du Tarn, un omnibus nous mène immédiatement à la merveilleuse cathédrale Ste-Cécile, construite en 1382, consacrée en 1410, et achevée définitivement en 1512. Ce monument est tout à fait remarquable, entièrement en briques, comme toutes les constructions du Toulousain, et fut jadis fortifié. Il y a, sur le côté, un magnifique portail en forme de baldaquin, très artistiquement fouillé dans la pierre blanche qui contraste avec le fond rouge de l'ensemble de l'édifice.

A l'intérieur, tous les murs sont décorés de peintures de la Renaissance. Il y a un jubé admirablement sculpté, le plus vaste monument de ce genre qui existe en France. Nous visitons aussi, par permission spéciale, le donjon carré du Palais archiépiscopal où il y a plusieurs choses intéressantes. Il avait également été fortifié, et les murs ont quatre mètres d'épaisseur. Dans plusieurs d'entre eux, on a creusé, depuis, de petites chambres.

L'omnibus nous fait parcourir une autre partie de la ville, en passant notamment devant la statue du célèbre navigateur Lapérouse et nous reprenons le train avec arrêts à Mousquette, à Laboutarié, sur le Dadou, et à Lautrec, pour arriver à Castres, ville importante située sur les rives de l'Agoût, le principal affluent du Tarn avec l'Aveyron. Sur la rive gauche, s'étend le faubourg de Villegoudou, aux vieilles maisons de bois suspendues au-dessus des eaux. La ville proprement dite occupe la rive droite.

Après un déjeuner rapide au buffet, nous faisons encore environ 40 minutes de chemin de fer et quittons définitivement le train en gare de Revel-Sorèze. Une voiture commandée à l'avance nous fait traverser Revel, type parfait des bastides du Midi, et nous conduit par une légère montée de trois kilomètres au bassin de St-Ferréol, où nous attendait le conducteur des Ponts et Chaussées à qui nous étions chaudement recommandés par M. Derome, Inspecteur général. Il nous donne de très intéressantes explications. Le bassin de St-Ferréol, principal réservoir du Canal du Midi, est situé à la fois dans les trois départements de l'Aude, de la Haute-Garonne et du Tarn. Il a été établi dans la vallée du Laudot, au moyen d'un barrage transversal. C'est un beau lac, « long de plus de 1.500 mètres, qui arrondit ses anses « parmi les dernières croupes de la Montagne Noire, où il se trouve suspendu « à 349 mètres d'altitude (1) ». On y travailla durant cinq ans, de 1667 à 1672 et il y eut jusqu'à 1.000 ouvriers à la fois. Sa superficie est de 67 hectares. La digue, dont la première pierre fut posée le 17 Novembre 1667,

---

(1) « *Entre Pyrénées et Cévennes*, » par Marcel Monmarché.

a 800 mètres de longueur, 60 mètres d'épaisseur et 32 mètres de hauteur. Le bassin contient 6.374.700 mètres cubes d'eau.

Nous allons dans une galerie souterraine voir les robinets de décharge en bronze que l'on manœuvre avec des crics. Quand on en ouvre un, on est assourdi par le bruit de l'eau qui s'y précipite. De là, nous allons dans l'autre galerie, longue de 75 mètres, par où leur débit s'écoule et appelée avec juste raison « La Voûte d'Enfer ». On ouvre alors les trois robinets à la fois : impossible de décrire l'impétuosité de cette eau et son bruit de tonnerre.

Nous faisons ensuite une délicieuse promenade le long des cascades formées par le trop-plein du bassin et nous voyons fonctionner le jet d'eau qui lance sa gerbe étincelante à plus de 25 mètres dans les airs.

A Revel, il y a différentes fabriques de meubles d'art en marqueterie et de sièges rustiques. C'est là aussi que l'on prépare la Pippermint Get frères, liqueur à la menthe très rafraîchissante. Il y a deux autres fabriques de liqueurs.

Nous n'étions pas loin du célèbre collège de Sorèze où mourut le Père Lacordaire en 1861.

Nous reprenons le train pour Carcassonne et passons à Castelnaudary (9.700 habitants), située sur une colline au-dessus du Canal du Midi, puis à Bram, l'antique Ebromagus.

Nous croisons ensuite le Canal du Midi, puis la voie s'engage dans la vallée du Fresquel et nous jouissons avant d'arriver à Carcassonne d'un fort joli coucher de soleil avec de très curieux effets de couleurs.

Samedi 12 Aout. — Après le temps gris et frais d'hier, le beau coucher de soleil et la superbe pleine lune, nous avons aujourd'hui une journée splendide.

Nous consacrons toute la matinée à visiter en détail la fantastique « Cité de Cascassonne » avec ses ruelles étroites et ses épais remparts aux 52 tours.

En parcourant ces tours et ces remparts, dit la brochure du Syndicat d'Initiative, on contemple tous les genres de l'architecture civile et guerrière depuis l'époque Romaine jusqu'au XVe siècle.

L'église St-Nazaire, joyau de la « Cité », présente une triple nef romane, suivie d'un chœur gothique, d'une élégance, d'une hardiesse inconcevable ; elle est remarquable par ses inimitables verrières des XIIIe et XVe siècles et la conservation de ses antiques sculptures.

« Le Château Comtal, situé dans la partie Nord-Ouest de la « Cité », a la « forme d'un rectangle allongé. L'ensemble de ses constructions paraît être « des XIe et XIIe siècles.

« Ancienne résidence des seigneurs féodaux de dynastie des Trencavel, « puis des sénéchaux, représentant les rois de France, il constituait une « petite forteresse ne dépendant que d'elle-même, mais dominant la grande.

« On y remarque 7 tours, non comprises celles de la porte, formidables et « bien conservées (1) ».

L'une de ces tours est armée de « Hourds », sorte de galerie couverte, en bois, qui en fait le tour, formant saillie et supportée par des corbeaux. Ces « Hourds » ne se plaçaient qu'en temps de guerre, pour permettre aux assiégés de battre le pied même des murs quand les assaillants cherchaient à les saper ou à les escalader. Le château est actuellement occupé par une compagnie d'infanterie, que nous avions précisément vu rentrer d'une marche au moment de notre arrivée.

Au déjeuner, nous goûtons la célèbre Blanquette de Limoux, qui tient à la fois du cidre, du Saumur et du Champagne.

Après un coup d'œil donné aux différentes curiosités de la ville, notamment à l'église St-Vincent, nous prenons le train de 3 h. 02 pour remonter la vallée de l'Aude.

Les étiquettes « compartiment réservé aux voyageurs avec chiens », nous apprennent que c'est déjà demain l'ouverture de la chasse dans cette région.

A partir de Limoux, située sur les deux rives de l'Aude et dont on voit au passage la flèche élancée de l'église St-Martin, la route devient très pittoresque, rappelant les gorges du Tarn, montrant sur les hauteurs de petits « Montpellier-le-Vieux ».

« La ville à peine disparue, la vallée s'étrangle et le train s'enfonce dans « un « étroit » rocheux ; puis le défilé se rouvre vite et, dans un évasement « de montagnettes à la robe d'Arlequin, apparaît Alet, jadis ville épiscopale, « aujourd'hui ville d'eau en plein essor.

« A Couiza, l'Aude lèche le vieux château des Ducs de Joyeuse, encore « entier entre ses quatre tours (2) ».

Arrivés à Quillan, nous nous rendons à pied à l'Hôtel des Pyrénées, où l'on nous installe dans les hygiéniques « chambres du Touring-Club ».

« Quillan, jolie petite ville industrielle et prospère, est bâtie à 290 m. « d'altitude sur les deux rives de l'Aude, au milieu d'une belle vallée ver« doyante et fertile.

« Elle possède les restes d'un vieux château-fort, qui joua un certain rôle « dans les guerres de religion, et, sur la place ombreuse et tranquille, une « statue, due à Bonnassieux, de l'abbé Félix Armand, qui ouvrit le premier « chemin dans les gorges de Pierre Lys.

« De nombreuses scieries, mues par les chutes de la rivière, débitent les « bois que fournissent les immenses forêts des environs (3) ».

---

(1) Brochure du Syndicat d'Initiative de Carcassonne.

(2) « *Entre Pyrénées et Cévennes* », par Marcel Monmarché.

(3) Brochure du Syndicat d'Initiative de Carcassonne.

Après une promenade dans Quillan, nous faisons une excursion à Ginolles, petite ville d'eau située à 2 kilomètres.

Dimanche 13 Aout. — Départ de Quillan en voiture, par la route d'Espagne vers 8 heures du matin. La route remonte la rive gauche de l'Aude. Au bout de 5 kilom. nous traversons Belvianes, assise sur un mamelon et qui possède de nombreuses scieries ; puis, 2 kilom. plus loin, nous arrivons au fameux défilé de Pierre-Lys. « Le torrent de l'Aude y a scié, pour ainsi dire, « la montagne et s'y est enfoui au fond d'une véritable fissure, longue de « 1.500 m. environ, haute de 700 m. et large à peine de 20 m.

« Pour y frayer un passage, il a fallu mordre d'un côté dans la roche en « surplomb, empiéter de l'autre sur les eaux écumantes et percer trois tunnels « dans les saillies de la paroi.

« Au front du premier tunnel, on lit ces quatre vers :

« Arrête, voyageur ; le maître des humains
« A fait descendre ici la force et la lumière,
« Il a dit au Pasteur : « Accomplis mes desseins, »
« Et le Pasteur, des monts a brisé la barrière. »

« C'est, en effet, un ingénieur en soutane, un pauvre curé de la montagne, « l'abbé Félix Armand (1776-1814) qui consacra sa vie et ses ressources à « ouvrir cette galerie, encore appelée le « Trou du Curé (1) », qui fut l'amorce de la route actuelle.

« Sa patrie n'a pas été ingrate pour le vaillant abbé Armand : Napoléon I[er] « lui adressa des subsides pris sur sa cassette; il reçut à son lit de mort la « croix de la Légion d'Honneur et en 1865, sur la place de Quillan, a été « érigée » la statue dont j'ai parlé, « qui le représente la pioche à la main, la « soutane relevée (2) ».

Pendant près de 2 kilom. c'est un défilé grandiose entre de hautes parois de montagnes blanchâtres. Nous admirons en même temps les travaux d'art du chemin de fer de Quillan à Rivesaltes, qui longe toute la Pierre Lys dans un tunnel en partie ajouré. Puis nous traversons St-Martin-de-Teissac ou St-Martin-Lis, vieux village d'un aspect fort curieux situé sur la rive gauche de l'Aude au pied du Cap de Fer (1.044 m.). A 10 kilom. de là, nous voyons le confluent de l'Aude et du Rebenty ; puis 2 kilom. plus loin, nous arrivons à Axat, bourgade ancienne et pittoresque de 500 habitants avec son vieux

---

(1) « *Entre Pyrénées et Cévennes* », par Marcel Monmarché.

(2) Bulletin du C. A. F.

pont en dos-d'âne sur l'Aude, et dominée par l'église et les restes d'un vieux château. Nous n'y faisons qu'une courte pause.

Nous avons hâte d'arriver à la gorge de St-Georges.

« C'est encore une entaille, à peine assez large pour le torrent et démesu-
« rément haute, pourfendant de pied en cap un puissant massif calcaire,
« perpendiculaire à la vallée (1) ».

Au sortir des gorges, se trouve l'usine électrique de 6.000 chevaux (chute 103 m.) qui distribue « la lumière et la force motrice dans plus de cent bourgs
« et villages de l'Aude et de l'Hérault, jusqu'à Narbonne et Béziers (1) ».

A 3 kilom. d'Axat, s'ouvre la pittoresque vallée de l'Aiguette. 3 kilom. plus loin on traverse le village de Gesse, où se trouvent le barrage et la prise d'eau de l'usine St-Georges. Il y a aussi un établissement de pisciculture.

A 1.500 m. en aval d'Usson, on est en train de construire un nouveau barrage pour augmenter la force donnée par celui de Gesse. Un peu au-delà, la fontaine d'argent passe sur la route et se jette dans l'Aude.

Après 32 kilom. on arrive à Usson, établissement de bains entièrement restauré. Sur le bord de la route un double escalier de fer conduit à une fontaine, qui débite des eaux sulfureuses. C'est à Usson que nous déjeunons ; il y a foule, mais le service est bien organisé et fait par des soubrettes alertes, coiffées du bonnet du pays.

Vers 2 h. 1/2 nous repartons. A 800 m. environ, nous voici au confluent de la Bruyante et de l'Aude, où se dresse sur un piton rocheux le vieux « Burg » d'Usson.

A 4 kilom. d'Usson nous traversons, derrière une musique composée d'une grosse caisse et de quatre instruments, les bains de Carcanières (Ariège), sur la rive droite, et d'Escouloubre (Aude), sur la rive gauche.

Après une montée de 14 km. que nous faisons en grande partie à pied, cueillant des fraises et des mûres sauvages, admirant à l'aise les superbes échappées sur les précipices et les ravins creusés par l'Aude et ses affluents, nous arrivons à la limite des départements de 'Aude et des Pyrénées-Orientales.

Nous reprenons nos voitures qui nous descendent au trot vers Formiguières, située, au milieu du Capcir, à 1.480 m. d'altitude, sur la Lladure. Quand nos attelages reprennent le pas pour sortir du Capcir, nous marchons encore pendant quelques kilomètres. Le jour baisse ; des troupeaux de vaches et de moutons regagnent leurs emplacements de nuit ; leurs clochettes dans le lointain font un harmonieux concert.

L'Aude serpente, très étroite, à travers les pâturages de la « conque pas-
« torale du Capcir, ancien fond de lac écoulé. C'est dans cette région, à

(1) « *Entre Pyrénées et Cévennes* », par Marcel Monmarché.

« l'étang d'Aude, dans un bassin de roches calcaires, entouré de belles « forêts, que l'Aude prend sa source au pied du Roc d'Aude (1) »

Puis voici le col de la Quillane ou de Casteillou (1.746 m.), qui fait communiquer le Capcir avec le Cerdagne et marque la ligne de faîte entre le bassin de l'Aude et celui de la Têt.

La lune s'est levée, les troupeaux se sont éloignés, tout s'est tu et nous goûtons pleinement la sérénité de cette fin de journée. Nous nous asseyons au bord du chemin, mais bientôt, nous percevons dans le lointain le bruit des grelots de nos chevaux qui se rapprochent.

Les voitures nous rejoignent, nous y montons et l'on prend le trot en descendant la vallée de la Têt vers Montlouis.

La lune trace de minces filets d'argent sur les ruisselets qui serpentent dans les pâturages.

On fait un énorme circuit autour de la ville, on traverse le Têt et on arrive enfin à la Porte de France. On passe sous deux enceintes et on monte au galop une rue très raide pour tourner à droite sur le terre-plein de la petite place de Montlouis. C'est la coquetterie des cochers du pays de monter à grande allure cette pente abrupte ; pas un n'y manque.

Montlouis est une curieuse petite ville, place forte de 1re classe fondée en 1681 par Vauban, à 1.600 m. d'altitude et qui commande la route d'Espagne. On dit que c'est la garnison la plus froide de France. Elle ne compte, en dehors de la troupe, que 431 habitants.

Sur la place se trouvent l'église et le monument du Général Dagobert, en forme de petit obélisque supporté par quatre boulets.

L'église n'a pas d'horloge ; c'est dans un clocheton, au-dessus de l'entrée de la citadelle que sonnent les heures.

La ville est en fête, il y a bal sur la place. La gendarmerie danse avec la jeunesse du pays. C'est un grand brouhaha augmenté encore par l'arrivée des diligences. On peut néanmoins nous servir à souper, puis, force nous est de regarder le bal et d'en attendre la fin, car il a lieu sous nos fenêtres et nous ne pourrions dormir.

Lundi 14 Aout. — Dès la pointe du jour j'entends des claquements de fouets, des bruits de grelots, des piaffements de chevaux : ce sont les diligences qui repartent, bientôt suivies par des automobiles, dont les trompes me réveillent encore.

A 8 h. 1/2 nous partons nous-mêmes.

Après 3 kilom. nous sommes au large seuil du col de la Perche, où quelques grandes maisons servent d'auberges.

---

(1) Bulletin du C. A. F.

Là on tourne à droite pour prendre la belle route de la Solana.

On aperçoit les travaux du futur chemin de fer électrique de Villefranche-de-Confluent à Bourg-Madame, à qui l'énergie sera fournie par le bassin de la Bouillouse.

5 kilom. Bolquère, gentiment campé au pied de la montagne sur le torrent du même nom.

A droite, Egat, construit parmi les rochers.

11 kilom. Odeillo, assis sur un plateau verdoyant. L'église a un portail roman et une porte à ferrures.

A 2 kilom. à droite, sur une hauteur, le Calvaire et l'Ermitage du Font-Romeu, célèbres dans toute la Cerdagne par le pèlerinage du 8 Septembre.

« On prête à la Compagnie des chemins de fer du Midi, l'intention de « faire dans la forêt du Font-Romeu une création semblable à celle si heureu- « sement menée à bien par la Compagnie d'Orléans à Vic-sur-Cère (1) ».

Après Targasonne (14 kilom.) la route traverse un énorme et superbe chaos de rocs granitiques tombés du Pic des Mauroux. On vient y puiser pour les travaux du chemin de fer.

La route, très sinueuse, contourne à gauche la frontière Nord de l'enclave espagnole de Llivia, puis pénètre dans le beau vallon d'Angoustrine. Le village est pittoresquement situé sur la rive droite de la rivière qui porte son nom et possède une vieille église romane et une église neuve.

Arrivée sur le territoire de Villeneuve, la route tourne à droite pour arriver en 1 kilom. aux bains des Escaldes, où nous déjeunons.

« C'est un bel établissement thermal, fréquenté surtout par des négociants « et des industriels de Barcelone. Les Français n'y viennent guère à cause de « la difficulté des communications. Angoustrine et Villeneuve ont de beaux « vergers et participent à ce commerce spécial des poires et des pommes qui « est évalué à 200.000 fr. par année (2) ».

L'après-midi nous franchissons les 8 kilom. qui nous séparent de Bourg-Madame, dernier village de la Cerdagne française. Jadis appelé « La Guinguette », Bourg-Madame reçut son nom actuel du Duc d'Angoulème en 1815.

Après avoir pris possession de nos chambres, nous allons passer quelques heures à Puigcerda, où l'on accède par une mauvaise route de 2 kilom., après avoir franchi le « Pont International » jeté sur le torrent frontière de la Raour.

Puigcerda, ancienne place très forte et capitale de la Cerdagne, est une ville de 2,100 habitants, située à l'altitude d'environ 1.200 m. sur un plateau dominant la rive droite du Sègre. Elle joua un certain rôle dans la dernière guerre carliste, et l'on voit sur la Plaza Mayor une statue de Cabrinety, le

---

(1) Brochure du Syndicat d'Initiative du Roussillon.

(2) Ardouin-Dumazet. *Voyage en France.*

défenseur de la ville. Puigcerda est devenue maintenant une station estivale très fréquentée par les Barcelonais, et, « à côté de la vieille ville, aux rues « étroites, aux maisons à balcons, s'est bâtie une nouvelle ville d'agrément ; « ses villas, entourées de jardins, s'éparpillent au Nord sur le plateau, autour « d'un petit lac servant de réservoir à la ville et alimenté par un canal « venant de la vallée de Carol (1) ».

Ce lac est très joliment entouré d'un chemin ombragé et l'on peut s'y promener en barque. Dans le même quartier se trouve un casino.

Nous voyons des tartanes, voitures à deux roues, basses, et couvertes d'une toile formant un ronflement particulier.

Nous avons remarqué ce matin, en route, sur les horloges, les inscriptions suivantes :

Elle fuit, pensez-y,

ou bien :

Ultimam cogita.

Elles rappellent celle de l'église d'Urrugne près de Hendaye :

Vulnerant omnes
Ultima necat.

Mardi 15 Aout. — Après la messe de 7 heures, nous partons en voiture pour Ax-les-Thermes.

Nous reprenons la route d'hier jusqu'à Ur, situé au confluent des torrents de Brengoly et d'Angoustrine, dont la réunion forme la Raour ; puis après 9 kilom., pendant lesquels nous longeons d'assez près la frontière espagnole, nous traversons le pauvre village de Latour ou Latour de Carol, construit à 1.240 m, d'altitude à l'entrée d'une plaine fertile.

Plus loin la roue d'une de nos voitures chauffe : il faut la démonter, rafraîchir l'essieu avec de l'eau prise au torrent et y remettre de l'huile que le cocher doit aller chercher à un kilomètre en arrière.

Les deux tours de Carol, que l'on voit près de Courbassil, n'ont rien de bien remarquable. Un peu plus loin, nous voyons une assez belle cascade.

Entre Porta, qui possède une source ferrugineuse et Porté, nous traversons un petit défilé dominé par les ruines de la Tour Cerdane, qui commandait jadis l'entrée de la Cerdagne.

Porté (1.623 m.) se trouve au confluent des vallons de la Vignole et de Fontvive qui forment l'Aravo ou Rio de Carol.

---

(1) Guide Joanne.

Après Porté, il y a encore un passage très pittoresque, avec une jolie cascade dans le ravin de Courtal Rosso, puis la route monte en une heure, par d'énormes lacets, au col de la Puymorens, situé à 1.921 m. d'altitude, sur la ligne de faîte entre l'Océan et la Méditerranée : au Nord, les eaux vont à l'Ariège et à la Garonne ; au Sud, au Sègre et à l'Ebre.

Nous prenons un sentier qui suit encore un moment le ruisseau de la Vignole, et arrivons au col en vingt minutes, devançant ainsi les voitures de quarante minutes.

Puis la descente commence dans la haute vallée de l'Ariège.

Je ne puis guère donner de détails sur cette partie de la route, car la pluie se mit à tomber et nous dûmes fermer les voitures.

Le déjeuner a lieu à l'Hospitalet, pauvre village « abandonné dans sa « gorge profonde où l'Ariège roule ses eaux blanches (1) ».

Puis nous repartons, d'un seul temps de trot, par Ax-les-Thermes, en suivant le cours de l'Ariège.

Au bout de 11 kilom. nous traversons Mérens, qui possède trois sources sulfureuses et dont les habitants se livrent à l'élevage des chevaux, des bêtes à cornes et des bêtes à laine.

Ax-les-Thermes, chef-lieu de canton de 1.545 habitants, est une jolie petite ville fort animée en été, située à 720 mètres d'altitude, à 42 kilom. de Foix. C'est la station thermale la plus fréquentée de la région ; elle est desservie par le chemin de fer, avec voitures directes depuis Paris.

Ax, outre son hôpital reconstruit qui comporte 100 lits, possède quatre établissements dont le plus ancien date de 1780. C'est le Couloubret, qui doit son nom aux couleuvres attirées autrefois par le voisinage des sources. Le second établissement, le Teich, situé sur la rive gauche de l'Ariège, datait aussi de la fin du XVIII[e] siècle ; il a été récemment reconstruit et c'est maintenant le plus important d'Ax ; il est en partie alimenté par la source de Viguerie, la mieux captée et l'une des plus efficaces de tout le groupe. L'année 1800 vit s'élever le Breilh, que l'on a remis au goût du jour en ces derniers temps ; enfin, de 1863 à 1867 fut bâti l'établissement que ses fondateurs ont décoré du nom d'Établissement Modèle, et qui s'élève sur la rive gauche de la Lauze.

Nous trouvons à Ax quatre promenades. Le Parc, derrière l'établissement du Teich, est très agréable : l'eau y coule à profusion. Du reste, toute la ville est sur l'eau. Sans compter les torrents de l'Oriège, de l'Auge et de Fouis, qui s'y réunissent à l'Ariège, il y a 53 sources et sur une des places, il y a une piscine d'eau fumante où se déversent plusieurs fontaines, de sorte que l'on a pu dire que la ville reposait sur un réservoir d'eau bouillante.

---

(1) Ardouin-Dumazet.

La construction du Casino n'est pas encore terminée : une bourrasque a enlevé une partie de la toiture.

Ax possède une grande église, sur le fronton de laquelle se lisent trois inscriptions. Celle du bas nous dit d'abord à qui elle est dédiée : « Saint « Udaut, vainqueur d'Attila, martyrisé à Ax en 452, sous le Pape Léon Ier et « Marcien, Empereur d'Orient ».

Les deux autres relatent les paroles des bourreaux à saint Udaut, et la réponse qu'il leur fit :

« Udaut, pour nos captifs c'est la loi de la guerre,
« D'adorer Attila, le maître de la terre ».
« Non ; l'Invincible a dit : Dieu seul adoreras,
« Je veux vaincre Attila, je ne l'adore pas ».

Une statue de la Vierge s'élève sur un mamelon isolé. On l'a illuminée ce soir à l'électricité et aux flammes de bengale. Une procession s'y est rendue avec cierges. A son retour il y a eu dans l'église salut solennel à 8 heures, avec grande illumination de l'autel et guirlandes électriques autour de la chapelle qui représente la grotte de Lourdes en grandeur naturelle.

MERCREDI 16 AOUT. — Départ vers 6 h. 20 en voitures. On s'élève lentement en lacets, ce qui donne de nombreux points de vue sur Ax, qui disparaît peu à peu. Nous prenons la route des Boutines, mais nous entrons malheureusement dans les nuages et le brouillard, ce qui nous enlève toute vue. Une éclaircie nous permet cependant, à un moment donné, de marcher un peu et de voir une partie du beau panorama.

Après 12 kilom. on rejoint, au col de Marmare (1.360 m.), la grand'route départementale N° 22 de Quillan à Luzenac et on descend dans une vallée aux pâturages verdoyants et aux damiers de champs de céréales, de sarrazin et de pommes de terre. C'est la vallée de l'Hers. Le premier village est Prades (1.240 m.) en partie adossé à l'enceinte d'un château des XIV[e] et XV[e] siècles dit de la Reine Marguerite ; beaucoup de jeunes gens de cette localité vont au Sénégal et reviennent de temps à autre passer au pays natal six mois de congé.

Après avoir franchi l'Hers et laissé sur la gauche Camurac, on monte au col des 7 Frères (1.260 m.), puis, par un grand détour et trois lacets, on descend vers Belcaire et le plateau du Sault, où le brouillard nous cache à nouveau toute vue.

Depuis Belcaire, pendant 18 kilomètres, me dit le cocher, la route est bordée de superbes frênes, mais nous ne la suivons que pendant 6 kilomètres et la quittons un peu après le chemin de Roquefeuil pour arriver par une traverse à Espezel à 11 heures.

Rien de particulier à y voir. Une grande mare est décorée du nom d'étang et fait plus bel effet sur les cartes postales qu'en réalité.

Nous déjeunons dans une salle où il fait tellement sombre, que les personnes assises à une table un peu plus éloignée que la nôtre de la fenêtre sont obligées de manger à la lueur d'une bougie.

L'après-midi est assez pluvieuse ; mais au défilé d'Able et aux gorges de Joucou, formées par le Rebenty, nous pouvons descendre de voiture et admirer à notre aise ce site pittoresque..

Plus loin, le torrent baigne le village de Joucou, siège autrefois d'une importante abbaye bénédictine, connue sous le nom de Jacobus Jocundensis fondée au IX[e] siècle, et détruite au XV[e].

En aval de Joucou, la vallée devient délicieuse et les pentes sont couvertes d'arbres.

Nous arrivons vers 4 heures à Axat.

Jeudi 17 Aout. — Nous quittons Axat à 7 heures du matin. Après avoir franchi l'Aude, nous tournons à droite sur la grand'route de Perpignan et montons par le vallon d'Aliès au col de la Pradelle (534 m.) distant de 3 kil. A ce point, nous passons du bassin de l'Aude dans celui de l'Agly.

Par le vallon de Magnac, nous descendons en trois autres kilomètres vers le village de la Pradelle, situé au confluent du ruisseau de Magnac et de la Boulzanne.

Sur un rocher escarpé, se trouvent perchées les pittoresques ruines du château de Puilaurens, construit en 1255.

La route « court sur la rive droite de la Boulzanne dans une plaine fertile (1) » riche en vignes et en oliviers, « et bientôt la grande avenue de « platanes se déroule dans une ample vallée majestueuse et régulière comme « le Grésivaudan (2) », longée au Nord et au Sud par « deux belles lignes de « montagnes parallèles, aux grands escarpements blanchâtres (3) ».

Après 12 kilom. nous atteignons le village de Caudiès de Fenouillèdes (1.109 habitants), situé à 328 m. d'altitude sur la rive droite de la Boulzanne, et au bout de 23 kilomètres, nous sommes à St-Paul de Fenouillet, après avoir déjà vu « au Nord et au Sud les deux gigantesques échancrures (4) » par lesquelles l'Agly coupe « les deux murailles calcaires qui enserrent la « plaine de St-Paul (5) ».

---

(1) Guide Joanne.

(2) Marcel Monmarché.

(3) Guide Joanne.

(4) « *Entre Pyrénées et Cévennes* », par Marcel Monmarché.

(5) Guide Joanne.

« St-Paul de Fenouillet est un chef-lieu de canton de 2.300 habitants, « au-dessus de la rive gauche de l'Agly, en amont de son confluent avec la « Boulzanne (1) ». On y remarque des « vestiges de remparts, une « église du XIV[e] siècle et la tour de l'ancien chapitre (2) », couronnée de bizarres créneaux aigus.

« La grande rue, formée par la route, est bordée de maisons grises dont « les rez-de-chaussées ont beaucoup de cafés et de boutiques. Les autres « artères sont étroites, des portes marquent l'entrée de quelques-unes (3) », et il faut toute l'adresse de nos cochers pour y évoluer au trot. Nous devons plusieurs fois déplacer nous-mêmes des charrettes pour que nos voitures puissent passer.

Le temps est superbe. Après avoir déposé nos bagages à la gare, nous allons en voiture aux admirables gorges de St-Antoine de Galamus, « taillées « par l'Agly dans la grande muraille calcaire qui ferme au Nord le bassin de « St-Paul.

« La route s'élève d'abord par des contours à travers des collines schis- « teuses et noirâtres, vient s'établir à une grande hauteur à flanc de mon- « tagne et pénètre (4 kilom.) par un brusque détour dans la gorge qu'elle « traverse sur une longueur d'environ 1.500 m. suspendue à 135 m. au- « dessus du gouffre et taillée en corniche dans la paroi de la rive gauche (4) ».

Ces gorges, très impressionnantes, sont vraiment les plus belles que nous ayons vues cette année. Nous les avons parcourues à pied en lançant dans le torrent d'énormes pierres dont la chute produisait un bruit de tonnerre.

La fissure que s'est creusée l'Agly est si profonde, si étroite, que l'on ne peut en distinguer le fond qu'en se penchant au-dessus du parapet.

Des plaques de fonte, sur la route, recouvrent les endroits qui sont minés pour la faire sauter en cas de guerre.

A l'appel de la cloche, nous descendons un sentier en lacets qui conduit au-dessous de la route à l'ermitage de St-Antoine de Galamus ou du « Priez sans cesse ». On y voit une chapelle établie dans une grotte, c'est un but de pèlerinage très fréquenté le lundi de Pâques.

Après le déjeuner, promenade jusqu'à l'établissement thermal du Pont de la Fou, situé à 1 kilom. du village, au confluent de l'Agly et de la Boulzanne.

Cet établissement exploite les eaux sulfatées de la Foun caoude (fontaine

---

(1) Guide Joanne.

(2) Guide Joanne.

(3) Ardouin-Dumazet. *Voyage en France.*

(4) Guide Joanne.

chaude), qui sont souveraines, dit le prospectus, contre toutes les maladies causées par l'arthritisme. La chasse et la pêche sont faciles et abondantes. On est en train de remanier l'établissement et d'y construire un hôtel.

Immédiatement en aval de l'établissement, l'Agly a formé une gorge profonde par laquelle il coupe le chaînon calcaire de Lesquerde pour sortir du bassin de St-Paul.

Le courant d'air est encore plus terrible qu'à Galamus ; le vent nous lançait sans cesse des petites pierres à la figure.

A 3 h. 47, départ de St-Paul de Fenouillet pour Rivesaltes. Cette jolie petite ville, de 5.788 habitants, située sur la rive droite de l'Agly, donne son nom aux meilleurs vins récoltés dans cette région. Nous y changeons de train et arrivons à Perpignan à 5 h. 26.

Perpignan, ancienne capitale du Roussillon, chef-lieu actuel du département des Pyrénées-Orientales, siège d'un évêché, est une vieille ville de 36.000 habitants, bâtie dans une vaste plaine, à 11 kilomètres de la mer, près de la rive droite de la Têt et sur les deux rives de son affluent la Basse.

Un tramway électrique nous conduit immédiatement sur la place de la Loge. « Elle est bordée d'un côté par des cafés qui ont remplacé les anciennes « Parayries (fabriques où l'on apprêtait les draps), et de l'autre par la Mairie, « l'ancien Palais de Justice et la Loge de Mer. Au rez-de-chaussée de cette « dernière était la Bourse, à l'étage unique siégeait le Tribunal de Mer ».

« La ville ayant été dotée d'une charte de commune (1197), un Hôtel de « Ville fut bâti dans la seconde moitié du XIIIe siècle, c'est le péristyle de la « Mairie actuelle, remarquable par son entrée formée de deux larges baies « en plein cintre. La cour et les bâtiments qui l'entourent sont des XVIe et « XVIIe siècles, la Salle Consulaire a un plafond à caissons très remarquable. « L'ancien Palais de Justice était avant l'annexion (1669) le Palais de la « Députation locale.

« Il fut édifié vers le milieu du XVe siècle ; la façade présente trois belles « fenêtres à meneaux d'un très beau style ; la porte avec son plein cintre « formé d'énormes voussoirs admirablement appareillés offre un aspect de « force surprenant.

« De la Loge, par la petite rue St-Jean, on débouche sur la place Gam- « betta et l'on va à la Cathédrale St-Jean, commencée en 1324 et terminée « seulement dans les dernières années du XVIe siècle.

« L'intérieur se compose d'une gigantesque nef unique. Le maître-autel, « tout en marbre blanc, date des premières années du XVIIe siècle. Parmi « les chapelles il faut visiter celle de la Conception, remarquable par ses « peintures et par son rétable, si riche, si fouillé, et celle des Stes-Eulalie « et Julie, qui contient le tombeau en marbre noir de l'évêque Louis de « Montfort (1695) ».

En sortant, nous admirons l'originalité du clocher ; la tour de pierre qui

le compose est surmontée d'une armature de fer forgé très artistique qui supporte la cloche. Ce genre de clocher est particulier aux Pyrénées-Orientales : Prades et bien d'autres petites cités en ont du même genre.

Nous nous dirigeons ensuite vers l'Esplanade, dominée par la Citadelle qui s'élève sur un gros mamelon.

« Elle se composait primitivement de l'ancien Palais de rois de Majorque, « qui le construisirent entre les années 1372 et 1385. Louis XI, Charles-« Quint et Vauban édifièrent successivement des travaux de défense autour « de la première forteresse ».

Nous allons aussi à la « Promenade des Platanes, formée de trois allées, « les plus monumentales qui se puissent voir au monde. Ces magnifiques « arbres, dont quelques-uns atteignent des dimensions colossales, ont été « plantés en 1809 ».

Le monument élevé à un coude de cette promenade à la mémoire des Roussillonnais morts à l'ennemi en 1870-1871 est l'œuvre de Carbasse, architecte, et la statue, de Belloc.

Non loin de là se trouve un beau et vaste jardin public, de création récente, orné de la statue des Temps futurs par Belloc.

Traversant les terrains vagues occupés naguère encore par les fortifications, nous rentrons en ville par la porte Notre-Dame, qui est accollée au Castillet.

« Le Castillet, tout en briques rouges, entouré de machicoulis allongés, « est du plus bel effet. Il fut construit en 1368 et remplaça l'antique porte « du Vernet.

« En 1478, Louis XI, qui était maître du Roussillon, fit réparer la forte-« resse et en 1481 il construisit la porte Notre-Dame, qui est un petit Cas-« tillet ajouté au premier (1) ».

Nous reprenons un car et repassons devant le Tribunal, en face duquel se trouve la statue de François Arago, par Mercié, inaugurée en 1879.

Sur la place Rigaud, à l'intérieur de la ville, nous avons vu aussi la statue du peintre de ce nom, par G. Farrail.

Nous voici dans le train qui doit nous mener à la frontière.

Nous voyons d'abord Elne, ville de 3.500 habitants, l'ancienne Iliberris, nommée Castrum Helenae ou Helena par Constantin-le-Grand, en l'honneur de sa mère. Elle possède une Cathédrale Ste-Eulalie, des XIIe et XIIIe siècles et un cloître très intéressant.

Puis Argelès-sur-Mer, ville de 3.558 habitants, assise sur la Massane au pied des Monts Albères. On remarque en passant une vieille tour, mais il y a

---

(1) Toutes les citations sur Perpignan sont empruntées à la brochure du Syndicat d'Initiative du Roussillon.

aussi une très jolie plage qui est de plus en plus fréquentée et où, depuis quelques années, s'édifient de nombreuses villas.

Collioure, l'ancienne Caucoloberis, dans un site pittoresque au bord de la mer, avec un vieux château. « Une rade sûre abrite une flottille de bâteaux « qui se consacrent à la pêche des anchois et des sardines (1) ».

Port-Vendres, Portus Veneris, compte parmi les plus anciennes cités du Roussillon. Elle possède un port de mer animé au fond d'une rade profonde.

Banyuls-sur-Mer, renommée par son vin, est une jolie petite ville située au fond d'une anse.

Toutes ces échappées que nous avons sur la mer sont ravissantes. Le jour a baissé, et nous voyons la lune se lever au sein des flots bleus.

Nous arrivons à Cerbère, boug de 1.250 habitants bâti au fond d'une anse pittoresque. Il est 8 h. 1/4. Nous dînons et logeons au Buffet-Hôtel.

Vendredi 18 Aout. — Le « vieux serviteur » qui devait nous éveiller nous fait faux-bond. Heureusement, notre Directeur, toujours vigilant, n'entendant personne bouger, vient frapper à nos portes. Nous sommes vite sur pied et prêts à partir, mais toutes les issues sont fermées. Il nous faut pour ainsi dire forcer la porte de la buvette pour pénétrer sur le quai de la gare. D'autres, plus agiles, sont descendus par une échelle qui était justement appuyée contre leur fenêtre. Enfin le train paraît et, à 3 h. 34, nous y prenons place.

Ce n'est pas pour longtemps, car le tunnel qui franchit le col des Balistres, qui sert ici de frontière, n'a que deux kilomètres de long.

A Port-Bou, nous sommes en Espagne. Il faut subir les formalités de la douane qui, à vrai dire, se montra bonne personne et nous faisons nos premières armes en espagnol, pour commander nos déjeuners.

A 4 h. 20, nous montons dans le train de la Compagnie espagnole « Madrid, Saragosse, Alicante » qui exploite 3.600 kilom. de voies ferrées. Il y a deux gendarmes dans le fourgon, comme nous en verrons dans tous les trains. En quittant la gare, on entre immédiatement dans un tunnel, au sortir duquel on a un coup d'œil splendide sur la mer et le cap Creus. Il faut croire que les règlements sont ici beaucoup moins rigoureux qu'en France, car nous rencontrons sur la voie bon nombre de personnes, ici des ouvriers allant à leur besogne, là des bonnes femmes armées d'énormes parapluies catalans et portant de l'autre bras un encombrant panier ; tous prennent la voie ferrée comme raccourci ; peut-être est-ce dans la crainte de les écraser que les trains espagnols vont si lentement !

---

(1) Brochure du Syndicat d'Initiative du Roussillon.

En maints endroits les clôtures entre les divers enclos sont formées de superbes aloès et cactus ; on remarque aussi des joncs énormes à larges feuilles qui servent surtout à fabriquer des cannes à pêche.

Nous dépassons l'une après l'autre :

« 7 kilom., Llansa, dont le clocher ressemble à un donjon.

« 15 kilom., Villajuiga, avec le château de Caramanso.

« Coups d'œil magnifiques à droite sur les cimes neigeuses des Pyrénées et « sur le col de Portus (Perthus), profonde dépression qu'Annibal franchit, « dit-on. au printemps de l'an 218 dans sa marche sur Rome.

« On entre dans l'Ampourdan, vaste plaine riche en vignobles, qui doit son « nom à l'antique Emporiæ.

« 26 kilom., Figueras, ville de 11.637 habitants et chef-lieu de l'Ampourdan.

« La ligne contourne Gérone du côté Nord et passe l'Ona à son confluent « avec le Ter.

« 68 kilom., Gérone (Gerona), ville forte très ancienne, de 16.081 habitants, « est située entre le Ter au Nord, le Montjuich, montagne nue et fortifiée au « N.-O. et l'Oña à l'Ouest » (Baedeker).

84 kilom., Caldas de Malavella, le « Vichy catalan », disent les prospectus distribués dans la gare.

L'établissement thermal, qui, vu du train, a l'air d'un château-fort avec 8 tours, est situé entre la gare et le village, au pied du Puig de las Animas et occupe un espace de 4.000 mètres carrés.

98 kilom., Empalme (qui signifie en espagnol *bifurcation*), est la station où le chemin de fer se divise en deux branches pour former la ligne de l'intérieur et celle du littoral qui aboutissent toutes deux à Barcelone à la même gare.

103 kilom., Hostalrich. près du Rio Tordera. On y voit d'anciennes fortifications avec de vieilles tours et un fort moderne.

Après Granollers (140 kil.) on suit la rive gauche du Rio Congost au milieu d'une large vallée et on franchit la rivière.

Pont sur le Ripoll, à côté de son confluent avec le Congost, qui prend le nom de Besos.

155 kilom., Moncada, dominé au Sud par la Turo de Moncada.

Près de ce bourg, le chemin de fer est resserré entre deux énormes murailles de rochers reliées par un pont sur lequel passe la route de voitures. Ce pont est regardé comme l'un des plus curieux et des plus beaux travaux d'art de la ligne de Perpignan à Barcelone.

169 kilom., Barcelone, estacion de Francia.

Barcelone, ancienne capitale de la Catalogne, et siège d'un évêché, est la première ville de l'Espagne par son industrie, par son commerce et peut-être bien par sa population. La ville renferme plus de 300.000 habitants, et si l'on ajoute la population suburbaine, on arrive à près de 600.000 habitants.

Notre après-dînée doit être consacrée à la visite de Barcelone, dont nous voulons avoir tout de suite une impression d'ensemble assez nette. Le soleil est radieux, j'oserais dire trop ! Nous montons en voiture et partons par la « Rambla »; on se croirait presque sur les grands boulevards de Paris, tant il y a de va-et-vient de promeneurs, de camelots, etc.....

La Rambla est formée d'une large allée centrale ombragée de platanes, qui est réservée aux piétons ; à droite et à gauche se trouve une chaussée bordée de jolies constructions, d'élégants magasins et portant la ligne des tramways.

Au bas de la Rambla de Santa Monica, nous arrivons à la Plaza de la Paz, dont les coins sont formés par la Bauque de Barcelone et par le quartier d'artillerie d'Atarazanas établi dans un ancien fort.

Au milieu de cette place se dresse le monument de Christophe Colomb, haute colonne qui fait face au port et qui supporte la statue en bronze du grand navigateur.

Nous prenons ensuite le Paseo de Colon, large allée plantée de palmiers et d'orangers qui longe les entrepôts du port. Nous laissons à gauche la Plaza Medinaceli et la Capitainerie générale et arrivons à la Plaza de Antonio Lopez, où se trouve la statue du Marquis Antonio Lopez, fondateur de la C° Transatlantique espagnole. Le Paseo de Isabel Segunda que nous longeons ensuite est bordé à gauche par la Lonja (Bourse). Nous atteignons bientôt la Plaza del Palacio, avec sa majestueuse fontaine en marbre de Carrare. Nous donnons un coup d'œil au Palais de la Aduana, déjà vu en venant de la gare à l'hôtel, puis entrons dans le « Parque », superbe promenade créée sur les terrains occupés autrefois par la citadelle. Nous saluons au passage la statue équestre du Général Prim. Le centre du « Parque » est occupé par un joli jardin anglais agrémenté d'une belle cascade et de plusieurs pièces d'eau ; le reste renferme le Palais royal, naguère arsenal, aujourd'hui aménagé pour servir de demeure à la famille royale, le Palais des musées, des serres magnifiques, des collections d'histoire naturelle, d'archéologie et d'histoire ; toute une partie enfin contient des animaux.

Nous traversons « le Salon de San Juan », large allée verdoyante et passons devant le nouveau Palais de Justice. A l'extrémité du Salon de San Juan, se trouve un arc de triomphe élevé en 1888 pour servir d'entrée à l'Exposition internationale. Nous visitons ensuite le nouveau quartier construit dans l'ancien faubourg de Gracia, où se trouvent quantité de villas très riches et de construction originale. Nous nous arrêtons à l'église de la Bonanova, curieuse pour ses innombrables *ex-voto*.

De Gracia, on voit admirablement Tibidado, promenade chère aux Barcelonais ; c'est une colline de 500 mètres environ, couronnée d'un pavillou d'où l'on jouit d'une superbe vue.

Nos cochers nous font ensuite passer par le quartier de l'Université et devant le Montjuich (Mons Jovis), colline pelée (213 m. d'altitude), que surmonte un fort. Au tiers à peu près de la montée se trouve le café-restaurant Miramar, d'où la vue sur la mer et la ville est également très belle. Nous voici revenus au port, fort vaste et pouvant recevoir de très grands vaisseaux.

Puis nous retournons vers la vieille ville aux rues tortueuses et si étroites que nous nous demandons comment nos voitures y passeront, ce qui n'empêche pas nos cochers d'y marcher à grande allure. Nous voyons l'extérieur de la Cathédrale, la Casa Consistorial (Hôtel de Ville), la Casa de la Deputacion, vaste édifice d'un bel aspect attenant à celui de la Audiencia (Cour d'Appel), dont la jolie cour est du style ogival le plus pur. Une double galerie y forme cloître et les arceaux sont supportés par des chapiteaux d'une telle finesse de détails, dit Forestié, qu'elle n'a d'égale que la sveltesse aérienne des colonnes géminées sur lesquelles ils reposent. Par diverses rues, nous gagnons l'immense Plaza de Cataluña et nous rentrons à l'hôtel par les Ramblas, gardant de notre visite l'impression d'une cité riche et active qui se développe tous les jours, n'ayant certes pas le cachet original des villes mauresques d'Espagne, mais faisant penser à une très grande ville, presque une capitale. La nuit, cette impression s'accentue encore ; on se demande si les Barcelonais se couchent, tant l'animation reste grande à une heure très avancée ; on pourrait même dire qu'elle ne cesse pas, les matineux succédant aux noctambules sans permettre aux Ramblas de se vider.

A l'hôtel, une très agréable surprise attendait les Espérantistes de la Société : un aimable Espagnol, M. Sabadell, venait les saluer au passage dans la langue chère à leur cœur et leur donner des nouvelles du Congrès d'Espéranto de Boulogne-sur-Mer auquel il avait assisté et d'où il rentrait plus enthousiaste que jamais.

Samedi 19 Aout. — Départ de l'hôtel en omnibus à 5 h. 1/4. Des mendiants sont déjà là pour nous embarquer. Nous prenons notre petit déjeuner au buffet de la gare du Nord. puis nous montons dans un train absolument bondé.

Nous suivons la ligne de Barcelone à Lérida. Jusqu'à Moncada (11 kilom.) elle court (ceci est une façon de parler) parallélement à celle de Gérone par où nous sommes arrivés hier.

« Ensuite elle traverse la Riera de San Cugat et la jolie plaine de Sar-
« dañola.

« 23 kilom., Sabadell, ville industrielle de 23.044 habitants, le Manchester
« de la Catalogne, possède 80 fabriques de drap et 20 cotonneries avec plus
« de 10.000 ouvriers.

« A droite la montaña de San Lorenzo, crevassée de cavernes.

« 41 kilom. Après Olésa, à gauche le Montserrat, dont le monastère est
« bien visible, se dresse de toute sa magnificence au-dessus de la profonde
« vallée de Llobrégat.

« 51 kilom., Monistrol, d'où part le chemin de fer à crémaillère, système
« Abt, du Montserrat.

« De la gare on peut distinguer la Cueva de la Virgen, ainsi que les cha-
« pelles de St-Michel et de Ste-Cécile ; du monastère lui-même, on ne voit
« que la chapelle de San Acislo » (Baedecker).

Nous prenons le train à crémaillère, et, arrivés au monastère, nous suivons la foule et assistons à la grand'messe, à l'issue de laquelle on est admis à voir et embrasser la statue miraculeuse. Elle est en bois noir et, suivant la coutume espagnole, la vierge est vêtue d'une robe de brocart, blanche. La statue est placée au-dessus du maître-autel ; on y accède derrière le chœur, par un escalier en fer. En descendant, on dépose son offrande dans le plateau tenu par un enfant de chœur.......... en plâtre.

Puis, sortant du monastère proprement dit, nous passons devant les jardins des moines et, près de l'ermitage de San Acislo, nous jouissons d'un fort joli coup d'œil sur toute la vallée de Llobrégat.

Par un chemin de plain-pied, d'où l'on a encore de très beaux points de vue, nous nous rendons aux Degotalls (Gouttes), source qui sort d'une anfractuosité rocheuse. Nous n'y trouvons pas d'eau, mais deux nymphes gracieuses s'étaient nichées dans la grotte et souhaitaient la bienvenue aux touristes.

L'après-midi, nous montons par un ravin jusqu'à St-Jean. De là, un jeune homme nous conduit sur un pic faisant face à San Jeronimo et réveille de superbes échos par deux coups de fusil.

Dimanche 20 Aout. — Nous passons notre journée entière à Barcelone.

Dans une église que nous visitons, arrive une compagnie de soldats ; les bugles et les tambours exécutent une sonnerie-batterie au moment de l'élévation.

A la fin de la messe un corbillard s'arrête devant le porche. La famille et les prêtres entrent dans l'église, mais le corps reste à l'extérieur, ainsi que nous l'avons déjà constaté avant-hier. Le cercueil est couvert d'une étoffe noire tendue et non d'un drap flottant.

Par la Rambla, je me rends à la Plaza Real, entourée d'arcades et décorée de grands palmiers, et de là, à la cathédrale ou Basilica de Santa Eulalia, ainsi appelée depuis qu'au IXe siècle on y transporta les restes de la patronne de Barcelone. L'évangile de la grand'messe, au lieu de se chanter dans le chœur, se chante du haut d'une grande chaire où les deux accolytes prennent place à côté du diacre.

La façade de la cathédrale n'est pas terminée, mais l'intérieur est remarquable par la hardiesse de ses proportions.

Elle se compose de trois vastes nefs supportées par des piliers élancés entre lesquels les vitraux du chœur tamisent une lumière mystérieuse.

Les boiseries et stalles du chœur sont sculptées avec une extrême délicatesse.

Le sanctuaire, fermé par une haute grille, est élevé de plusieurs degrés au-dessus du sol du reste de l'église.

Au-dessous, se trouve une crypte où de nombreux cierges brûlent constamment autour du mausolée d'albâtre de Ste-Eulalie.

La porte de San Severo qui s'ouvre sur l'un des côtés de l'église, donne accès à un cloître ogival dont les piliers, formés de minces colonnettes, ont leurs chapiteaux décorés de sculptures très intéressantes. Il contient plusieurs chapelles fermées par de belles grilles de fer. Au milieu du cloître, des orangers séculaires couvrent de leur ombre une charmante fontaine du XVe siècle dont les oies de bronze lancent de l'eau par le bec.

Ensuite le petit bateau à vapeur qui traverse une grande partie du port, me mène à la plage où la mer est fort belle. De nombreux baigneurs s'y trouvent et je remarque que; comme dans certaines plages de Hollande, on y pratique la séparation des sexes.

L'après-midi nous assistons à une course de taureaux.

Lundi 21 Aout. — Dès 5 heures du matin nous quittons Barcelone. Nous revoyons avec plaisir toutes les sinuosités de la côte. Après un mauvais déjeuner au buffet de Cerbère, nous avons le temps d'aller sur les rochers qui bordent la mer, puis, à 2 h. 23, nous prenons le train pour Narbonne.

Nous repassons à Perpignan et Rivesaltes.

Après Salses, nous avons à droite l'étang de Leucate sur les bords duquel s'élèvent de grands tas de sel. Cet étang, très poissonneux, est, en effet, exploité, car il est plus salé que la mer, en raison des sources salines de la Font-Estremar et de la Font-Dame qui s'y déversent. Ce sont les deux sources de Salses, si fameuses du temps des anciens.

L'étang de Leucate, dont la superficie varie de 6.000 à 8.000 hectares suivant la hauteur des eaux, communique avec la mer par le grau de St-Laurent et le port de Barcarès. Au sommet de la grande presqu'île de Leucate, se trouve le village de ce nom, vieille forteresse démantelée sous Louis XIII ; on y voit le monument de la Jeanne Maillotte languedocienne, Françoise de Cézelly, qui défendit héroïquement la place assiégée par les Espagnols en 1589.

Pendant quelques kilomètres la voie court entre la mer à droite et l'étang de Lapalme à gauche, on passe ensuite au port de la Nouvelle, puis, tout en côtoyant, à gauche l'étang de Bages et de St-Jean, on longe le canal de la Robine, qui borde lui-même l'étang de Gruisseau.

A 4 h. 17, nous arrivons à Narbonne, qui fut « la capitale de la grande

« province narbonnaise et le principal entrepôt des Gaules. Elle eut au moins « 80.000 habitants et de magnifiques édifices : un capitole, un amphithéâtre « contenant jusqu'à 25.000 personnes, des temples, des thermes, des portes « triomphales.........

« La seule construction conservée en entier est un pont de 9 arches jeté « sur l'ancien lit de l'Aude et maintenant recouvert par des maisons ». (Reclus).

C'est aujourd'hui un chef-lieu d'arrondissement de l'Aude, peuplé de 28.853 habitants.

« Narbonne, ville antique autant qu'illustre, dont les titres de noblesse remontent aux Phéniciens, fut plus tard une des plus brillantes cités romaines et serait peut-être encore la métropole maritime du Midi si les alluvions n'avaient méchamment ensablé son port à partir du XIV[e] siècle.

Aujourd'hui la mer bleue a fait place à la mer verdoyante des vignes et Narbonne, ne pouvant plus vivre de l'eau, s'enrichit du vin. C'est une ville de plaine traversée par le maigre canal de la Robine, mais la gaîté méridionale y déborde et ses richesses artistiques lui assurent un bon rang parmi nos villes historiques. La Cathédrale St-Just se réduit à un chœur, mais ce chœur gigantesque est un des plus vastes et des plus importants qu'ait élevés l'art gothique ; avec les deux tours qui le flanquent, avec son cloître du XV[e] siècle et l'immense Palais archiépiscopal attenant, il forme un ensemble monumental de premier ordre.

Cet ancien palais des archevêques, autant forteresse que palais, agglutine des constructions de toutes les époques, depuis le XI[e] siècle ; de nos jours, Viollet-le-Duc a rétabli entre les deux tours principales, du XIV[e] siècle, un charmant corps de logis gothique qui sert d'Hôtel de Ville ; les autres bâtiments renferment un des plus beaux musées d'art et d'archéologie qu'il y ait en France (1) ».

Nou montons au haut de l'une des tours de la Cathédrale, d'où la vue, fort belle, s'étend au loin.

Sur la promenade plantée d'arbres qui longe le canal se dresse une statue de Gambetta, qui n'attend qu'un Ministre disponible pour être inaugurée.

Mardi 22 Aout. — A 6 h. 17 départ pour Toulouse. Un peu avant d'arriver en gare de Carcassonne on a une jolie vue sur l'ensemble de la « Cité ».

A Toulouse, nous avons deux heures et demie environ pour revoir les monuments et musées qui nous ont plu davantage, et à 11 h. 1/2 nous déjeunons à l'hôtel Capoul. A 1 heure nous prenons l'express pour Paris.

---

(1) « *Entre Pyrénées et Cévennes* «, par Marcel Monmarché.

En quittant Toulouse, nous longeons le canal latéral à la Garonne presque jusqu'à Montauban, où le train s'arrête. Cette grande et belle ville, de 30.500 habitants, chef-lieu du département du Tarn-et-Garonne, est bâtie sur un plateau qu'entourent le Tarn, le Tescou et un profond ravin. La voie ferrée franchit le Tarn, atteint la large vallée de l'Aveyron, descend le vallon du Quercy, traverse le Lot et, avant d'arriver en gare de Cahors, nous apercevons à gauche le pont de Valentré surmonté de trois tours.

Cahors est une vieille cité de 15.000 habitants, située, à 124 mètres d'altitude, dans une véritable presqu'île formée par le Lot qui se replie sur lui-même.

Après Cazoulès, la voie suit un instant la Dordogne, puis elle quitte cette vallée, et après Souillac elle franchit la Borrèze sur un viaduc très hardi de 30 arches.

Le paysage devient très pittoresque et très accidenté. Pendant 50 kilomètres, la voie décrit une série presque ininterrompue de courbes et traverse plusieurs beaux viaducs.

Arrêt encore à Brive, ville ancienne de 18.000 habitants, remplie de vieilles maisons des XIIIe, XIVe et XVe siècles et agréablement située sur la rive gauche de la Corrèze.

On franchit la Vienne sur un viaduc de 22 arches.

Limoges, où l'on accède ensuite par une succession de sites verdoyants et agrestes, étage en amphithéâtre sur la rive droite de la Vienne ses anciennes maisons et ses quartiers neufs où s'abritent 77.000 habitants. Entre St-Sulpice-Laurière, où nous montons dans le wagon-restaurant et la Souterraine, on franchit sur le viaduc de Rocherolle la profonde vallée de la Gartempe. La voie ferrée traverse ensuite Argenton, sur la Creuse, Châteauroux, sur la rive gauche de l'Indre, Issoudun, sur la Théols, puis Vierzon, ville manufacturière bâtie au confluent du Cher et de l'Yèvre. Dernier arrêt aux Aubrais et arrivée à Paris à minuit.

Mercredi 23 Aout. — Chacun vaque à ses occupations. A 5 heures nous nous rejoignons tous à la gare du Nord et à 8 h. 15 nous arrivons à Lille, heureux de retrouver nos familles et notre home, mais en même temps regrettant de nous séparer de nos agréables compagnons de trois semaines.

Auguste CREPY.

EN ASIE-MINEURE

Nouvelles lettres de notre collègue M. Eugène Gallois, qui depuis est de retour en France et se prépare à donner dans la saison des conférences un récit plus complet, et parlant aux yeux, de son intéressant voyage (1).

Konia, 15 Avril 1906.

Me voici bien cette fois en Asie-Mineure, dans l'ancienne capitale des sultans Seldjoukides, dans l'antique Iconium, à Konia, la ville des derviches tourneurs, le chef-lieu actuel d'un vilayet, située à peu de distance au Sud de cette sorte de désert salé qui constitue la partie centrale de la presqu'île d'Asie-Mineure. Elle se dresse non loin des contreforts Ouest du massif de Taurus, à un bon millier de mètres d'altitude. Bien que d'importance secondaire à l'aspect général, entourée cependant de jardins plantés et de terres cultivées sur une assez vaste surface, elle n'en compte pas moins de 55 à 60 000 habitants, musulmans pour la majeure partie, avec quelques milliers d'Arméniens, de Juifs et même de Grecs. Les Européens ne dépassent peut-être pas le chiffre d'une centaine. Seules, l'Allemagne et la Russie sont représentées officiellement par des agents consulaires, mais il est question que d'autres puissances le soient aussi prochainement. Des R. P. Assomptionnistes tiennent une Maison d'éducation, et à côté d'eux des Sœurs Assomptionnistes remplissent aussi leur rôle, travaillant également pour l'influence française. Le climat en ces régions est continental, parfois rigoureux l'hiver et souvent très chaud l'été, mais assez sain.

Au point de vue pittoresque et artistique, Konia renferme plus d'un site et d'un monument intéressants. Le tertre constitué par les ruines plus ou moins informes de la citadelle porte encore les traces de la splendeur de l'époque des Seldjoukides : un pavillon dresse ses arcades et la mosquée Ala-Eddin, surmontée de son dôme pyramidal, offre encore de belles portes. A côté s'élève mutilée une basilique byzantine. Mais ce qui témoigne surtout du luxe des constructions de cette époque, tant dans les mosquées, que les

(1) Voir Bulletin d'Avril, p. 245 pour la correspondance précédente.

médressées (écoles) ou turbés (tombeaux), ce sont ces portes toutes sculptées d'ornements, d'arabesques ou de caractères arabes, flanquées de colonnes elles-mêmes ornementées richement, ainsi que les décorations intérieures des murs et des coupoles, en carreaux de faïence aux vives couleurs, où le bleu et le vert pâle dominent en se mariant harmonieusement. Malheureusement ces revêtements sont plus ou moins endommagés et parfois même dans un bien fâcheux état. Naturellement je ne puis songer à vous analyser ni à vous décrire ces édifices en détail, comme je compte bien le faire quelque jour en réunissant mes notes et impressions dans un nouveau volume.

Mais, si vous le permettez, et pour faire suite à mes lettres précédentes, je remonterai en arrière pour vous dire comment je suis venu ici.

Comme vous l'avez vu j'ai passé à Alep un temps suffisant pour bien voir, étudier et apprécier cette cité véritablement orientale qui a su conserver son caractère et réserve à ses visiteurs des jouissances artistiques tout à fait exceptionnelles, jusqu'à ce jour du moins, car le progrès, sous la forme du chemin de fer, la déflorera sans aucun doute comme il l'a fait pour toutes les villes qu'il a atteintes.

J'ai quelque peu excursionné aux alentours, et visité, entre autres lieux, Antioche, la petite ville actuelle, assise au bord de l'Oronte et qui danse à l'aise dans la vieille ceinture de murailles encerclant jadis une cité qui fut la troisième de l'Empire Romain. Enfin, descendant sur Alexandrette, qui possède un port naturel abrité, j'ai franchi un coin de mer pour gagner cette presqu'île d'Asie-Mineure que je suis en train de traverser diagonalement.

Aux environs de Mersine, j'ai pu voir en d'intéressants vestiges les traces d'une cité romaine disparue, dénommée Pompeiopolis ; j'ai salué Tarse, la patrie de saint Paul, Adana où un pont témoigne encore de l'influence romaine. Puis, j'ai franchi le massif du Taurus, en voiture; mais il ne m'a pas fallu moins de trois jours et demi pour parcourir les cent quatre-vingts kilomètres qui me séparaient d'Eregli, de ce chemin de fer dit : de Bagdad, qui a tant fait parler de lui et ne fait encore que courir sans difficulté au travers de hauts plateaux dénudés.

Ce serait encore abuser que de vous décrire avec force détails cette route de montagnes, pittoresque sans nul doute, mais qui ne saurait avoir la prétention de rivaliser avec les grands passages des Alpes. Elle affecte, il est vrai, un caractère fort sauvage surtout dans la dernière partie, où j'ai trouvé le sol couvert de neige dans l'encadrement de hauts sommets tout blancs. En tant que route elle laisse bien à désirer et ne consiste souvent qu'en une simple piste, à l'étroit passage, les « Portes Ciliciennes » de jadis, dit : Gulek Boghaz, elle ne fait même qu'un avec le torrent ! Il va sans dire que les parapets sont inconnus et qu'on frôle souvent l'abîme. Quant aux étapes de gîte, ... il vaut mieux n'en pas parler, et on n'y trouve rien à manger.

Aussi quand on sort de la montagne, c'est le cas de répéter : tout va bien qui finit bien !

Et maintenant je suis encore à plus de 750 kilomètres de Constantinople, j'ai : quelques villes à visiter, quelques excursions plus ou moins longues et pénibles à faire ; mais enfin je suis à proximité d'un chemin de fer......

En Méditerranée, 6 Mai 1906.

Je profite des loisirs d'une traversée pour vous compléter le récit de mon voyage qui va toucher à sa fin, puisque dans quelques jours j'espère avoir réintégré mes pénates parisiennes.

Je vous ai conduit jusqu'à Koniah ; — il vous reste donc encore une bonne partie de la traversée de l'Asie-Mineure à voir.

Tout d'abord l'aspect du pays : nous sommes sur les hauts plateaux à une altitude moyenne d'un millier de mètres. Ces plateaux se prolongent surtout vers le Nord en vastes plaines désertiques, au sol chargé de sel, ce qui a valu à ce centre d'Asie-Mineure le surnom de désert salé, il renferme des lacs rappelant les chotts algériens ; certains sont très étendus et souvent bordés de marais ; au surplus ce sont des bassins supérieurs sans écoulement à la mer, et il y a là des stagnations plus ou moins importantes d'eau qui rendent le pays malsain ; aussi le paludisme n'y sévit-il que trop.

Dans ces étendues plates aux horizons sans borne, c'est tout au plus si par ci par là apparaît en pâle silhouette quelque chaîne de collines, voire même de montagnes aux cimes parfois dentelées, et encore blanches de neige lors de mon passage. La vie semble absente et c'est la solitude en dehors des centres habités, disséminés à grands intervalles, sortes d'oasis qui sont loin de rappeler leurs sœurs africaines, n'en ayant pas les charmes exotiques. La végétation est plutôt maigre, surtout celle des arbres. Cependant elle doit être résistante en ces contrées au climat rigoureux, où sévissent tantôt des froids sibériens, tantôt des chaleurs africaines.... Néanmoins il est encore de larges surfaces cultivées, en blé plus particulièrement, et la vigne y vient bien ; c'est aux alentours des villes et des villages que se forment ces taches de verdure tranchant sur le manteau roussi du désert.

En dehors de Koniah et sans nous écarter de la ligne ferrée reliant les centres habités, on trouve des villes de quelque importance, comme : Karaman, Afioum, Kara-Hissar, dans un site fort pittoresque de rochers aux formes fantastiques, ville de 40.000 habitants, dominée par sa citadelle ruinée, véritable nid d'aigle perché sur un rocher à 200 mètres de hauteur, puis Eski Chéhir, près de laquelle on exploite, et bien sommairement, l'*écume de mer*, cette curieuse richesse minière, produit à base de silicate de magnésie, dont

les emplois sont connus. Il est encore une contrée particulièrement curieuse, s'étendant au Nord-Est d'Afioum Kara Hissar, à quelque huit ou dix lieues, fantaisie bizarre de la nature qui a hérissé le sol de bancs de roches dans lesquelles sont taillés des tombeaux par centaines. Nous en avons visité un certain nombre. Beaucoup sont des chambres funéraires parfois assez importantes et ornées de façades plus ou moins décorées, avec des frontons, des colonnes, des sculptures ; malheureusement le vandalisme a tout saccagé.... Quelques tombeaux affectent aussi des formes pyramidales... ; mais nous espérons pouvoir revenir sur ce sujet en d'autres circonstances.

Non loin d'Eski Chéhir et un peu au Sud-Ouest il est aussi une ville intéressante dans un cadre pittoresque : Kutahia, cité commerçante, où l'on fabrique des tapis comme à Ouchak, et où l'on fait des faïences originales. Des milliers d'enfants et de grandes personnes, femmes surtout, travaillent aux quelques centaines de métiers que renferme la ville, qui est surmontée également d'une vieille citadelle aux nombreuses tours plus ou moins chancelantes.

A quelque dix ou douze lieues dans le Sud se trouvent aussi les ruines de la cité romaine d'Ezani, consistant surtout en ponts, théâtres, temples,.... malheureusement bien mutilés.

J'ai voulu aussi pousser jusqu'à Angora, le pays célèbre par ses animaux. De fait on se livre beaucoup à l'élevage des moutons en ces pays d'aspect plutôt triste. Quant à la ville, elle est placée pittoresquement au bord d'une gorge étroite où coule un torrent faisant tourner des moulins, et est dominée par une double enceinte fortifiée coiffée d'une citadelle.

A partir d'Eski Chéhir et même d'Afioum Kara Hissar, le pays a perdu de son aspect désertique, et le parcours devient pittoresque, et de plus en plus à la descente des plateaux par l'étroit couloir du Kara Sou, puis, par la vallée luxuriante du Sakaria. En ces régions on ne saurait manquer la visite des ruines fort intéressantes de Isnik (la Nicée du Concile) ; les murailles de la cité jadis importante se dressent superbes au bord d'un beau lac digne de soutenir la comparaison avec plus d'un de ses frères de Suisse.

Avec Ismidt, au bord de son golfe profond, on retrouve l'antique Nicomédie, et on atteint ainsi Constantinople.

Je ne devais y séjourner que le temps d'attendre un bateau me ramenant à Marseille.

Eugène GALLOIS.

THALA ET AKABA [1]

Alexandrie, 10 Mai 1906.

Le règlement de la question de Thala n'a fait aucun progrès.

L'Angleterre revendique toujours au nom de l'Égypte les territoires occupés par la Turquie, et celle-ci accentue sa politique agressive en occupant une partie du district d'El-Arisch, après avoir abattu les bornes-frontières égyptiennes. A l'appui de ses prétentions, elle rappelle qu'elle a déjà précédemment enlevé, sans autre formalité, à l'autorité des Khédives, la bande de territoire que ceux-ci possédaient sur la rive orientale du golfe d'Akaba et que Thala et ses palmiers sont la propriété des habitants d'Akaba, qui est incontestablement possession turque.

Quoiqu'il en soit, cet incident d'Akaba a coïncidé avec différents faits qui ont montré le rôle influent joué par l'Allemagne dans la politique ottomane. Ce fut, d'abord, l'annonce de l'établissement d'un dépôt de charbon projeté par une Société allemande « Deutsche Kohlen Dépot » à Akaba même ; puis, la revendication faite par les Turcs de l'Hinterland de la Tripolitaine et la formation d'une mission destinée à s'avancer jusqu'au lac Tchad pour étendre la zone d'influence turque jusqu'au Kanem. En même temps, on apprenait, ce qui ne devait pas sourire à l'Italie, que l'Allemagne s'efforçait d'obtenir le droit d'établir une station de télégraphie sans fil à Tripoli, en même temps que la concession des travaux à effectuer dans le port de cette ville. Une mission commerciale allemande était en route pour Tripoli et l'Allemagne offrait l'argent nécessaire à la mise en valeur du pays.

C'était l'attaque de l'Égypte par l'Ouest, tandis qu'on l'occupait à l'Est à Akaba, et qu'au Sud, l'Allemagne s'efforçait de reprendre, en Abyssinie, la politique d'infiltration ébauchée en 1882 par M. de Bismark.

Pendant ce temps, les négociations continuaient au sujet de Thala. Le ghazi Mouktar Pacha, haut commissaire ottoman en Égypte, était tenu au courant des mouvements des troupes turques et des ordres reçus par leurs commandants, par un service très bien organisé de Bédouins montés à chameaux et dont la fidélité au Sultan était inébranlable. Malgré sa fermeté, lord

(1) Voir les précédentes lettres de M. L. G., Bulletins : Avril, p. 256 ; Octobre et Novembre 1905. — T. 44, p. 258 et 322.

Cromer se heurtait à une volonté bien arrêtée de ne pas reculer, provenant, probablement, de l'aide puissante qui était escomptée par les Turcs.

En même temps, l'opinion publique indigène, jusqu'ici assez indifférente, se passionnait. L'Égypte se découvrait un patriotisme longtemps assoupi et prenait délibérément parti pour le Sultan contre l'Angleterre, au préjudice même de son intégrité territoriale.

Les journaux indigènes blâment la politique d'agression de l'Angleterre à l'égard de la Turquie et demandent que la Grande-Bretagne respecte les droits de la Sublime-Porte, seule puissance susceptible de revendiquer, d'après eux, la domination de l'Égypte. Tout ce qui est musulman et indigène a pris résolument le parti du chef de l'Islam et ce réveil de l'âme nationale n'a pas été sans faire quelque impression au delà de la Manche. La presse indigène ne s'est pas gênée pour réfuter les théories des journaux européens voulant démontrer à l'Égypte que la Turquie la dépouillait et certains ont déclaré nettement, qu'en cas de conflit, les armées turques conduites par des officiers allemands, auraient vite raison des forces du corps d'occupation anglais.

Cette attitude donna à réfléchir à l'Angleterre, d'autant plus que divers incidents qui s'étaient produits au Soudan, où des troupes indigènes avaient assassiné leurs officiers, lui montraient le peu de confiance qu'elle pouvait avoir dans les troupes égyptiennes, et que des fanatiques excitaient, dans les mosquées, les indigènes toujours prêts à recommencer les excès de 1882, comme on avait pu s'en convaincre, ici même, en Décembre dernier.

Les Anglais agirent avec célérité et résolution. Le croiseur « *Minerva* » fut envoyé à El-Arisch, faire sur place une enquête au sujet de l'enlèvement des bornes-frontières, tandis que le « *Diana* » était maintenu en observation à l'île des Pharaons, près d'Akaba. Le 3 Mai, arrivait à Alexandrie le « *Lancaster* » venant de Malte et escortant un transport sur lequel s'était embarqué le 1er bataillon du Lancashire Regiment. De Crête arrivaient également près de 500 hommes d'infanterie, tandis que d'Angleterre on expédiait de la cavalerie, plusieurs batteries d'artillerie et des mitrailleuses.

Ces préparatifs firent une impression profonde parmi les Turcs et leurs amis. Afin de ne pas paraître se mêler, en quoique ce soit, de cette épineuse question de frontières, un diplomate allemand, en résidence au Caire, renonça au voyage d'agrément qu'il devait faire en Syrie. En même temps, la presse allemande disait que l'Empire se désintéressait de la question, mais le Sultan reconnaissait l'appui moral que, depuis Tanger, le Kaiser donnait à l'Islam, en couvrant ses fils de décorations et en envoyant le grand cordon du chefakat à sa fille.

Nous sommes arrivés au moment critique de la question. L'Angleterre a envoyé un ultimatum à la Turquie, lui donnant dix jours pour évacuer les localités occupées par elle dans la presqu'île sinaïtique, au mépris de l'accord de 1892. En même temps, lord Charles Beresford, accompagné des amiraux

Lambton et Bridgeman, arrivait à Malte et, le jour même, une escadre prenait la mer à destination du Pirée.

Il est à croire que cet incident n'aura pas de suites graves et que la Turquie cèdera (1), d'autant plus que l'Allemagne lui aurait nettement déclaré ne vouloir lui prêter aucun appui, en cas de conflit avec l'Angleterre.

Quelle qu'en soit l'issue, ce conflit aura montré le rôle joué, sur les rives du Nil, comme en Syrie et au Maroc, par l'Allemagne qui se pose, décidément, en puissance dirigeante de la politique des pays musulmans. L'affaire d'Akaba aura, de plus, montré la vitalité du patriotisme égyptien et le peu d'empressement des indigènes à accepter la tutelle de l'Angleterre. Les journaux du pays l'ont dit « c'est la lutte du tarbouche et du chapeau », et tous les Égyptiens, le Khédive en tête, sont de cœur avec le Sultan et beaucoup n'hésitent pas à le dire ouvertement.

De cette question de frontières, où il ne s'agit en réalité que de quelques kilomètres carrés de sables et de roches arides, dépendra peut-être l'avenir de l'Égypte. Peut-être verrons-nous, de nouveau, lord Cromer rappeler au Khédive, comme lors de l'incident Kitchener, que Sa Gracieuse Majesté possède de nombreuses colonies et qu'il lui est loisible de choisir celle qu'il désire habiter, si le Gouvernement britannique a quelque raison de se plaindre de lui.

L. G.

LA CONVENTION FRANCO-ANGLAISE

SUR LES

NOUVELLES-HÉBRIDES

Le projet de cette convention a été signé à Londres le 27 Février, mais n'a pas encore été publié.

Commissaires français et anglais ont rivalisé de zèle et d'efforts pour aboutir d'accord à la rédaction d'un texte qui sauvegarde les intérêts de la colonisation dans l'Archipel. Mais il est mal accueilli en Australie et dans la Nouvelle-Zélande. Les premiers Ministres Seddon à Wellington et Deakin à

---

(1) On sait que la Turquie a en effet cédé à l'expiration du délai.

Melbourne en ont fait une critique sévère, et la presse s'exprime avec une vivacité qui indique chez ces colonies une susceptibilité singulièrement ombrageuse à l'égard de leur mère-patrie.

On ne connaîtra les bases du futur arrangement qu'après l'étude qui en sera faite par les deux gouvernements, mais d'ores et déjà nous savons, par ce qui en a été dit à Londres et par ce que les journaux, comme le *Temps* et la *Dépêche Coloniale*, en ont publié, que rien de ce qui peut intéresser l'essor de la colonisation et de la prospérité agricole aux Nouvelles-Hébrides n'a été négligé par nos délégués. Tout a été prévu dans le texte qu'ils ont élaboré.

Il répond à un besoin qui est pressant et qu'on ne saurait nier. Les Nouvelles-Hébrides, archipel d'environ 70 îles, peuplé de 60.000 à 70.000 indigènes et situé dans le voisinage de la Nouvelle-Calédonie, est devenu une sorte de territoire indivis entre la France et l'Angleterre. Dans la pensée des deux nations, cette indivision ne doit pas être éternelle. Et pour se créer des titres au jour du partage, chacune d'elles s'est efforcée d'y installer des nationaux et d'y acquérir des terres. Grâce à l'énergie de feu M. Higginson, colon de la Nouvelle-Calédonie, la France arrive première dans cette course. Nous avons introduit dans l'archipel environ 350 colons, et sur les 1.600.000 hectares qui constituent la totalité des territoires, des Sociétés françaises en ont acheté plus de 900.000. Les Anglais n'ont à mettre en balance que 200 colons à peine et environ 300.000 hectares de terre.

Des intérêts européens considérables se sont ainsi constitués. Mais ces intérêts, la France et l'Angleterre s'étant mutuellement interdit d'intervenir séparément dans ces îles, étaient privés de la protection qu'assure un gouvernement régulier. Point de police pour maintenir l'ordre ; point d'autorités locales pour gérer les intérêts collectifs ; point de tribunal pour réprimer les attentats des indigènes ; point de tribunal non plus pour juger les questions de propriétés. Et ces dernières étaient devenues nombreuses. Des indigènes avaient vendu le même terrain plusieurs fois à des Européens différents. Quel était le véritable propriétaire ? Personne n'avait qualité pour en décider. En vue de mettre fin à cette anarchie intolérable, l'accord du 8 Avril 1904, par lequel la France et l'Angleterre solutionnèrent la plupart de leurs litiges coloniaux, prévit qu'il serait fait un arrangement spécial aux Nouvelles-Hébrides pour remédier à l'absence d'une juridiction sur les indigènes, et pour créer un tribunal ayant capacité de juger les différends fonciers.

Le programme de cet arrangement avait donc été à l'origine limité à deux points. Mais quand MM. Saint-Germain, Sénateur, Picanon et Weber, représentants de la France, se furent abouchés à Londres avec les représentants de l'Angleterre, MM. Gorst et Cox, Sous-Secrétaires d'Etat adjoints aux affaires étrangères et aux colonies, les négociations l'élargirent. Et de leurs laborieuses discussions est sortie une Constitution complète pour les Nouvelles-Hébrides.

Cette Constitution définit d'abord le statut international de l'archipel en déclarant qu'il forme un territoire d'influence commune entre la France et l'Angleterre et que les nationaux des deux pays y jouissent de droits égaux. C'est d'après ce principe d'égalité que seront constituées les autorités locales. Chacune des puissances continuera à être représentée — comme elle l'est déjà présentement — par un haut commissaire qui est pour la France le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie et pour l'Angleterre le gouverneur des îles Fidji. Les hauts commissaires réunis et agissant conjointement pourront édicter des règlements d'administration comportant des pénalités d'un mois de prison et de 500 francs d'amende. Comme ils habitent loin de l'archipel, ils pourront déléguer leurs pouvoirs à des commissaires résidents. Deux corps de police d'effectif égal seront mis à la disposition de ces derniers. Chaque puissance payera ses agents propres. Ne seront payés sur le budget local que les services considérés comme communs, qui sont la police, les postes et télégraphes, les travaux d'intérêt général, le service financier et le tribunal mixte. Pour compléter cette organisation, toutes les fois que trente Européens, réunis au même endroit, demanderont à se constituer en municipalité, l'autorisation leur en sera accordée. Les conseils municipaux auront le droit de voter des taxes et d'en administrer le produit pour créer des travaux publics d'intérêt local, des écoles et des établissements d'assistance. Est-ce parce que, en raison du petit nombre des Européens, on ne pouvait en négliger aucun ? Ou est-ce sous l'influence des doctrines hardies qui règnent dans les colonies australiennes ? Mais les femmes seront électeurs et éligibles au même titre que les hommes.

La justice sera rendue par deux sortes de tribunaux. Un tribunal français et un tribunal anglais jugeront les litiges civils et commerciaux de leurs nationaux, exception faite des litiges immobiliers. Pour ceux-ci, pour les litiges entre indigènes et Européens, pour les délits et crimes commis par les indigènes et pour les infractions aux règlements locaux, il sera institué un tribunal mixte. La France et l'Angleterre désigneront chacune un juge à ce tribunal. Le roi d'Espagne sera prié de désigner le président et le magistrat chargé de remplir la fonction de ministère public qui devront n'être ni français ni anglais, afin que leur impartialité ne puisse pas être soupçonnée.

La procédure des litiges immobiliers a été fixée dans des conditions telles que les ventes anciennes de terre recevront une facile confirmation dans le cas où le tribunal institué aurait à en connaître. En ce qui touche les ventes plus récentes, les conditions exigées sont un peu plus impérieuses, mais pour les unes et les autres le tribunal aura la faculté de se mouvoir très librement dans les règles qui lui seront prescrites. La bonne foi et les droits des acquéreurs, ainsi que la protection due aux indigènes, seront les éléments d'appréciation les plus importants.

A l'imitation de ce qui s'est fait en Australie et en Tunisie, un registre

d'immatriculation des propriétés sera désormais tenu dans l'archipel, de sorte qu'à l'avenir les litiges immobiliers n'y seront plus possibles.

En résumé, le projet élaboré à Londres nous paraît témoigner des deux côtés d'un réel effort de bonne volonté : bonne volonté de la France, qui traite sur le pied d'égalité alors que ses intérêts aux Nouvelles-Hébrides sont beaucoup plus considérables que ceux de l'Angleterre ; bonne volonté de l'Angleterre, qui se prête, par la procédure tracée au tribunal mixte, à une consolidation des propriétés acquises. Et la Constitution imaginée est assurément ingénieuse ; la colonisation ayant désormais la garantie des institutions indispensables au fonctionnement d'une société civilisée, il est possible que l'ambiguïté du statut politique fasse maintenant moins obstacle à son développement.

La mauvaise humeur des Australiens et des Néo-Zélandais est donc d'autant moins justifiée qu'ils ont le choix.

Veulent-ils le condominium ? L'arrangement l'organise.

Veulent-ils le partage ? Cette solution ne rencontrerait pas probablement une résistance sérieuse en France.

Quant à espérer que nous nous lasserons de soutenir nos droits aux Nouvelles-Hébrides et que nous pourrions les laisser un jour échapper, c'est un enfantillage auquel les peuples du Pacifique encore jeunes sont cependant d'âge à renoncer.

L'ASSOCIATION POUR L'AMÉNAGEMENT DES MONTAGNES

Tous les esprits soucieux de l'avenir sont préoccupés de la marche incessante du déboisement qui est une menace permanente de ruine pour notre belle France. Dans les régions montagneuses, les eaux pluviales ruissellent sur le roc nu comme sur une toiture, ravinent les pâturages, grossissent les torrents, font déborder les rivières et entraînent dans les vallées la terre et les pierres de la montagne, qui viennent surhausser le lit des rivières et envaser les embouchures des fleuves. La dégradation une fois commencée va toujours en s'accélérant ; l'écoulement de plus en plus précipité après les pluies provoque une pénurie d'eau de plus en plus accentuée dans leur intervalle.

Dans les pays de plaines, où la faible importance des dénivellations rend le dommage moins apparent, les progrès même de la culture qui accélèrent à la fois l'évaporation et l'écoulement des eaux pluviales contribuent à réduire le

débit estival et jusqu'à la longueur des rivières pour laisser, pendant une partie de l'année, le sol dépourvu de l'eau nécessaire à la végétation partout où les bois y font défaut ; on ne saurait d'ailleurs s'illusionner sur la sécurité des plaines, car « une condensation orageuse persistante sur le haut Escaut causerait dans les Flandres des ravages pires aujourd'hui que ceux des inondations de 1820, 1829 et 1842, qui ruinèrent une foule d'agglomérations rurales dans le bas du fleuve » (1).

Il ne faut pas oublier d'ailleurs quelle influence des forêts fort éloignées peuvent avoir sur le climat : dans son *Astronomie populaire,* Arago faisait remonter au déboisement du désert de Gobi l'origine des températures extrêmes du Nord de la Chine et de la Mandchourie, où les rigueurs de l'hiver et les étés torrides sont hors de rapport avec la température à latitude égale de l'Europe ou de la Côte de Californie ; et Lespiault a expliqué par le déboisement de l'Amérique du Nord comment les cyclones, presque inconnus en Europe il y a trente ans, y promènent maintenant leurs ravages. Avec MM. Onésime Reclus et Frantz Schrader, les géographes se sont joints aux astronomes pour montrer par d'innombrables exemples l'absolue nécessité de restituer à la terre son manteau de végétation.

Il s'est enfin produit en France un réveil forestier, réveil énergique et patriotique, auquel la Houille blanche, le Tourisme, l'Alpinisme, l'Art et la Science se sont associés ; tous savent maintenant qu'un reboisement judicieux, nécessaire partout, est indispensable dans les montagnes.

Mais il ne suffit pas de gémir il faut agir. L'Association pour l'Aménagement des Montagnes (2), renonçant la première à implorer l'État providence qui, sollicité en tous sens, mesure les intérêts à l'effort des intéressés, s'est organisée dès le début pour l'action directe.

S'attachant tout d'abord au reboisement des montagnes, dans lesquelles l'État a limité son action à réparer les désastres déjà produits, l'Association a fait porter ses premières études sur la question pastorale, considérée partout comme l'éternel écueil du reboisement ; elle a montré la solidarité du pâturage et de la forêt ; puis, tenant à convaincre les plus incrédules et persuadée que tout raisonnement serait impuissant à déraciner des préjugés séculaires, elle a institué une Leçon de Choses. Elle a affermé dans les Pyrénées 20 kilomètres carrés de terrains communaux sur lesquels elle ramène la prospérité pastorale par des reboisements judicieux qui ressusciteront les sources disparues en remédiant à la dénudation des sommets.

---

(1) Charles Duffart. — *La Déforestation, péril mondial.* = Songer aux récentes inondations de la Sambre, de l'Escaut, et plus près de Lille, à celles d'Orchies, de Nomain, de Genech, etc.

(2) Siège social à Bordeaux, 142, rue de Pessac.

Agissant sur un point par sa location, sur d'autres par ses subventions, partout par sa propagande, elle a entrepris la conversion des montagnards à des habitudes moins ruineuses que les pratiques antédiluviennes qui font disparaître de la montagne la terre, la population et le bétail ; elle subdivise cette modification d'habitudes en étapes successives dont chacune doit procurer aux habitants des avantages immédiats, indépendamment des richesses à venir. Ses opérations qui associent l'amélioration pastorale au reboisement, et qui ont eu pour point de départ la suppression de 3.000 moutons transhumants sur un premier territoire, de 6.000 sur un second, ont été secondées par des subventions de l'État et d'un grand nombre de Départements, de Villes, de Chambres de Commerce et de nombreuses Sociétés.

A la suite du premier Congrès de l'Aménagement des Montagnes, qu'elle avait organisé à Bordeaux en 1905, l'Association a montré aux Congressistes les plantations, les pépinières, les chemins, les champs d'expérience créés pendant la première année sur son territoire d'essais dans le haut Bassin de la Garonne.

Si encourageants qu'aient été ses débuts, datant de moins de deux ans, l'Association n'a pas la prétention, avec ses modestes souscriptions de 10 francs par an, de reboiser à elle seule toutes les montagnes de France ; mais quand le montagnard, voyant qu'en reboisant un tiers du sol il peut nourrir sur le reste trois fois plus de bétail, sera devenu Ami des Arbres, le reboisement deviendra bien facile et ne sera plus qu'une question d'argent ; et cette question d'argent est bien moins considérable qu'on ne se le figure, puisqu'avec les millions que coûte une seule inondation on arrêterait la dégradation de toutes les montagnes de France.

Diverses catégories de capitaux trouveraient dans le reboisement un mode judicieux de fructification, qui les décuplerait en moins de 50 ans : ce sont les réserves des Associations d'Utilité publique, des Caisses de Retraites et des Compagnies d'Assurances : aussi l'Association a-t-elle formulé le vœu que l'État consente à se charger de l'administration des forêts que ces Sociétés voudraient acquérir ou créer ; elle demande, par un autre vœu, que les Associations obtiennent la capacité légale de posséder des forêts ou des terrains à reboiser. Ces modifications bien simples de la législation faciliteraient dans une large mesure la mise en valeur de 6.226.000 hectares de terrains improductifs qui restent en France et dont le reboisement est généralement le seu mode d'utilisation.

Cherchant partout les moyens de développer les richesses forestières e d'enrayer le déboisement, l'Association s'est trouvée conduite à s'occuper aussi des forêts particulières, dont la plupart des propriétaires pourraient assurer la conservation et augmenter le revenu, s'ils se groupaient en Syndicats dirigés par des sylviculteurs éclairés et prudents pour remplacer la production des bois de feu par celle des bois d'œuvre d'une valeur dix fois

plus considérable, ou si l'État consentait sur leur demande à gérer leurs bois comme il le fait pour ceux des communes et des établissements publics.

Maintenant que tous connaissent la solidarité des montagnes et des plaines, tous peuvent combattre pour reconstituer la forêt protectrice du sol et régulatrice des eaux, sans aucune préoccupation de sacrifier une classe quelconque d'intérêts ; ceux qui travaillent au reboisement n'ont à lutter que contre l'ignorance, la ruine et la dépopulation.

C'est le seul moyen de conserver à la France une population saine et vigoureuse de plus d'un million de montagnards, qui décroît avec une rapidité désolante : il y a là une véritable question de salut public. Comme l'a dit si bien un ancien Ministre des Travaux publics : « Le déboisement est un des « fléaux les plus redoutables qui menacent l'humanité. Ce n'est point assez « dire : il est un péril pour la vie même de l'univers ».

Ce péril, l'Association pour l'Aménagement des Montagnes l'attaque corps à corps, aussi trouve-t-elle partout de précieux concours pour l'aider à réaliser le programme que résume sa devise : Sauver la terre de la patrie !

Bordeaux, 12 Avril 1906.

Paul DESCOMBES,
Directeur honoraire des Manufactures de l'État.

BIBLIOGRAPHIE

LE VOYAGE DE SPARTE, par Maurice Barrès, de l'Académie Française. Paris, Juven, 1906.

Maurice Barrès a une façon de voyager tout à fait originale. S'il se met en route, ce n'est pas par simple curiosité, pour repaître ses yeux de spectacles neufs, pour enrichir son esprit de souvenirs aimables, ni même pour collectionner des documents ; il y vient chercher, dit-il, un « perfectionnement de lui-même », il y veut comparer, réfléchir, méditer, vivre en profondeur, accroître sa personnalité d'homme pensant et agissant. Où qu'il soit, il se trouve mal à l'aise s'il n'a pas « un point de vue d'où les détails se subordonnent les uns aux autres et d'où l'ensemble se raccorde à ses acquisitions précédentes ». On le voit, c'est encore le fameux « Culte du moi », par lequel l'écrivain a affirmé en mainte occasion ses qualités d'idéologue déterminé, d' « homme libre », et de Lorrain de forte race.

Athénien, comme tant de Français, par l'éducation et par le goût des choses de l'esprit, c'est vers Athènes, naturellement, qu'il s'est d'abord orienté. Il y arrive obsédé encore par le souvenir des Châteaubriand et des Byron, des Leconte de Lisle et des Renan, qu'il sent en lui « s'agiter, faisant une rumeur de foule dans

les parties subconscientes de son être ». Aussi, comme il se défie d'eux et de lui-même dans ses propres jugements ! Comme il se reproche de manquer de sincérité, comme il est inquiet, troublé, au point de communiquer son trouble au lecteur lui-même ! (Voir les deux chapitres si curieux intitulés : « Les pas dans les pas » et « J'analyse mon désarroi ») Et alors, convaincu de son impuissance à s'identifier l'âme athénienne, et de ce qu'il appelle « son irrémédiable subalternité », il en profite pour s'engager dans une série de digressions assez peu géographiques, où il est beaucoup plus question du passé que du présent, et de l'art ou de la mythologie que du paysage grec (le paysage n'est là, on le devine, que comme toile du fond, pour mettre ses personnages en valeur, mais comme il est brossé de main de maître, largement et par touches originales !) Voici, chapitre par chapitre, une foule d'aperçus ingénieux et savoureux sur Phidias, sur la petite église de Daphni, — qui lui rappelle son enfance pieuse en Lorraine, — sur Antigone et le théâtre grec, sur le Cheval ailé de l'Acro-Corinthe, qui l'emporte dans une véritable effusion lyrique. Il reprend pied à Argos, quitte Mycènes à la suite d'Iphigénie, et arrive enfin à Sparte, pour expliquer ainsi, tardivement, le titre un peu particulier du livre. Sa justification, c'est qu'il éprouve à l'égard de la rude cité une admiration visible, — et d'ailleurs voulue. Arrivé un soir, avec le vent d'orage, il y ressent une mâle impression de grandeur farouche, — (comme l'effet, d'ailleurs, en est habilement préparé dès le chapitre précédent « Les Approches de Sparte », ou traîne une sorte de mélancolie efféminée !) Pour lui, la plaine éternelle où repose Léonidas « exprime des états plus hauts que l'humanité ». Il trouve des phrases à la Châteaubriand : la nature, partout, lui révèle un Dieu, mais « il ne peut entendre son hymne que sur la tombe des grands hommes ». Le sombre Taygète, « où brille, à travers l'épaisseur des rocs, une immense âme spartiate », le ravit d'enthousiasme. De même, ou peu s'en faut, le rocher des Apothètes, d'où Sparte précipitait tout enfant incapable de faire un guerrier vigoureux. N'empêche qu'en véritable artiste, plus Athénien que Spartiate, il s'enivre de la vallée, écoute frissonner le vent des légendes dans les saules de l'Eurotas, et s'attarde, avec délices, à « respirer l'air qui caressa la beauté d'Hélène ».

Rares jouissances que celles d'un voyageur qui sut organiser si ingénieusement l'exercice de sa pensée, et, à travers de si beaux spectacles, diriger si utilement ses rêveries !

L'ESPAGNE EN AUTO, par Eugène Demolder. Paris, Mercure de France, 1906.

Des raccourcis de style, des sursauts d'images, des phrases en coup de vent, une série de notations brèves, rapides, hardies, heurtées, hallucinantes, — de la vraie littérature de *tuf tuf*. Il faut peut-être bénir l'automobilisme. L'obligation d'aller vite et de voir de même, — un éclair dans un tourbillon, — est en train de créer chez les familiers de ce sport une optique spéciale : le don de saisir les choses promptement et fortement, et, pour peu qu'ils tiennent une plume, de les rendre avec des expressions saisissantes. Dans tous les cas, le livre de M. Demolder est charmant, d'imprévu, de vie, de couleur, de mouvement, d'impressionisme en un mot.

On lit, et déjà on a la sensation enivrante, vertigineuse, de la fuite dans l'espace. Une bien belle voiture d'ailleurs, confortable, gaie, claire, bien « coussinée ».

Jaune et noire, avec ses deux phares de cuivre, elle roule, plonge dans les descentes, escalade les *remblas* qui s'abaissent « ainsi que des ponts-levis », et, ses vitres pleines de soleil, « chante, gros bourdon ivre de lumière ». Ou bien c'est la pluie qui l'assaille, la pluie d'Espagne, une cataracte. Un courant jaune, sur le chemin. « à glougloute, çà bouillonne, çà s'avale, çà se gargarise. L'eau fuit par tonneaux sous nos roues ». Puis, des flaques « d'argile gluante : du flan, de la mélasse, une purée sablonneuse, de l'encaustique, du fromage mou ». Et ainsi de suite, dans le même style réaliste. Et des rencontres désagréables, des accidents, parfois des éclatements. Oh, les routes espagnoles ! Et les villages fantastiques qu'on traverse : rues sombres, toits en zigzag, visages bronzés devant les portes, marmaille accourue, toute une pouillerie multicolore. Puis, les villes de rêve qui apparaissent : « Deux flèches bleues gigantesques : Burgos ... Un peuple de clochers dominant une ville !... » Valladolid, Madrid, Valdepeñas, la Castille sans ombre, les sierras sauvages, les « gueules de brigands » des muletiers qui défilent, le train espagnol qu'on dépasse, les posadas rances où l'on mange mal et où « l'on se lève d'entre les punaises » (l'expression est de Maurice Barrès dans le livre précédent : Grèce ou Espagne, cela se vaut). Puis l'Andalousie, Jaen, Grenade, l'Alhambra, les danses moresques, Cordoue, Ecija, « poêle à frire de l'Andalousie », l'ombreux Guadalquivir, — comment tout citer ? A Séville comme à Madrid, l'auteur, romancier connu, et Lucien Guitry, son compagnon de voyage, ont fait halte longuement, et admiré comme il convenait les nombreuses merveilles d'art que leur offraient ces deux villes. Ce n'est plus ici le style de *tuf tuf* dont nous parlions au début, mais, bien qu'avec le même éclat dans les images, des descriptions savantes, amoureusement attardées, sur des sujets auxquels ils sont évidemment experts, et qui achèvent de donner du charme à ce livre curieux et complexe.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE.

Un Institut océanographique à Paris. — Les travaux océanographiques auxquels S. A. Sérénissime le Prince de Monaco se consacre sont connus de tous ceux qu'attire l'étude de la surface de notre globe. Ils ont été l'objet d'une intéressante communication à notre Société, de M. Thoulet, de Nancy, adepte fervent de la science océanique et pendant plusieurs campagnes compagnon du Prince. Notre bibliothèque possède les belles cartes bathymétriques de ce conférencier publiées par le Musée océanographique de Monaco.

Son Altesse a informé dernièrement le Ministre de l'Instruction publique qu'il a

décidé d'établir à Paris son Institut océanographique, auquel il donne le Musée de Monaco, ses laboratoires, ses collections, ses aquariums et ses dépendances, et auquel il assure pour son fonctionnement un capital de quatre millions. L'Institut sera édifié sur les terrains que l'Université de Paris vient d'acquérir rue St-Jacques et rue d'Ulm, avec le concours du Prince.

Le Conseil d'administration de cette nouvelle et précieuse institution se compose de MM. Casimir-Périer, ancien Président de la République, le Dr Reynard, Directeur de l'Institut national agronomique, Cailletot et Becquerel, membres de l'Académie des Sciences, Georges Kahn, Banquier, et Louis Meyer, Conseiller privé du Prince.

La direction scientifique appartient à un Comité de perfectionnement international composé des savants du monde entier les mieux qualifiés par leurs travaux dans les différentes branches de l'océanographie.

Cette magnifique libéralité dépasse dans son ensemble une valeur de dix millions. Elle honore d'une manière inestimable notre pays par le choix qu'on en fait pour y créer une œuvre scientifique de cette importance. Souhaitons qu'elle développe chez nous le goût et la connaissance des choses de la mer.

EUROPE.

L'inauguration du Simplon. — Le roi d'Italie, le président de l Confédération suisse et leurs suites se sont rencontrés le 19 Mai à Brigue d'abord, à Domodossola ensuite et ont échangé les congratulations ordinaires dans ces solennités protocolaires.

Le service régulier de la voie ferrée, couronnement d'un travail de plus de sept ans et d'une dépense de 75 millions, commencera le 1er Juin.

AFRIQUE

Le chemin de fer d'Abyssinie. — Suivant une note de l'*Agence Reuter*, les négociations engagées sur cette question entre la France, la Grande-Bretagne et l'Italie auraient chances d'aboutir dans un temps relativement prochain.

Cette note s'exprimait ainsi :

« Le nouvel arrangement soumettra, selon toute probabilité, à une direction internationale la prolongation projetée du chemin de fer de Djibouti depuis son terminus près de Harrar jusqu'à Addis-Ababa ».

« Lorsque l'heure sera venue de faire construire une ligne depuis la capitale jusqu'au Nil Bleu, il est assez probable que ce sera la Grande-Bretagne qui sera chargée de cette entreprise ».

Le journal le « *Temps* » remarquait de son côté à la même date :

« Le port de Djibouti sur la grande route entre l'Europe, l'Afrique orientale et l'Asie est une possession sans prix : c'est une portion de notre patrimoine national à laquelle personne ne saurait songer à renoncer. Mais Djibouti ne peut vivre d'une vie normale que s'il est le débouché de l'Éthiopie. Et il ne peut être assuré de l'être que si le chemin de fer de l'Éthiopie à la mer est français. Si nous voulons que Djibouti remplisse sa destinée, il faut par conséquent faire le nécessaire pour

que la construction de ce chemin de fer s'achève par des moyens uniquement français ».

« Cette résolution prise, le langage à tenir aux puissances intéressées, à Ménélik et à la Compagnie concessionnaire deviendra facile. Notre indécision ayant cessé, notre volonté de profiter de nos avantages étant affirmée, on s'apercevra qu'il y avait quelque fantasmagorie dans les obstacles dont on faisait état pour recommander l'internationalisation comme l'unique solution possible ».

Enfin, le lendemain, la « *Dépêche Coloniale* » écrivait :

« La note à laquelle nous faisons allusion ne doit pas être considérée comme émanant d'un Ministère, car son contenu, si nous sommes bien informés, ne concorderait nullement avec les déclarations faites par le Gouvernement anglais en ce qui concerne l'internationalisation du chemin de fer. Les Gouvernements de Londres et de Rome auraient, en effet, déjà consenti à ce que toute la voie ferrée de Djibouti à Addis-Ababa soit construite et exploitée par des Français ».

Bizerte. — Arsenal de Sidi-Abdallah. — Dans les relations de la visite du Ministre de la Marine à Bizerte, nous recueillons les renseignements suivants :

Les pêcheries qui se trouvent à l'entrée du port ont cessé d'être exploitées, la propriété en est acquise à la marine pour permettre de continuer la création de l'arsenal.

Trois bassins sont déjà terminés : soit deux grands, les n°s 1 et 4 qui ont deux cents mètres de longueur, quarante-cinq mètres de largeur et dont la porte a vingt-six mètres d'ouverture ; et le bassin n° 3, plus petit et dont la destination spéciale est de recevoir les petits croiseurs et les contre-torpilleurs.

Un quatrième bassin sera construit prochainement. Ses dimensions seront supérieures à celles des deux grands, elles permettront de recevoir les plus grands navires actuellement prévus.

Les moyens d'épuisement des bassins sont considérables ; on peut vider les plus grands en deux heures.

Dans le bassin n° 1, carénaient alors deux canonnières cuirassées et le contre-torpilleur *Dunois*, qui dépendent des forces navales stationnées en Tunisie.

Le *Galilée* est entré dans un autre, c'est en quelque sorte l'inauguration de l'arsenal, puisque c'est la constatation qu'il est maintenant en état de suppléer le port de Toulon dans une certaine mesure. Jusqu'ici les bassins n'avaient été utilisés que pour le carénage de bâtiments appartenant au port de Bizerte ou y stationnant de façon permanente. Pour la première fois un croiseur, appartenant à l'escadre de la Méditerranée, y effectue son carénage régulier.

Les ateliers sont en état d'entrer en fonctionnement, sauf celui des constructions navales, dont les bâtiments sont construits, mais qui ne possède pas encore son outillage.

Pour les réparations, la main-d'œuvre est fournie par les navires et on utilise l'outillage de l'arsenal. Il y a en outre quelques ouvriers en régie qui donnent toute satisfaction à leurs chefs et pour lesquels on demande la titularisation.

Ainsi qu'on le voit, l'arsenal a une certaine activité, mais il est bien loin d'être en plein fonctionnement : il a ses machines, mais il n'a pas les ouvriers nécessaires. La question de la main-d'œuvre est au premier rang des préoccupations.

Afrique Occidentale française. — Le Conseil de gouvernement de l'Afrique occidentale française a voté le principe d'un emprunt de 100 millions de

francs pour la continuation des grands travaux publics entrepris sur le premier emprunt de 65 millions.

Cet emprunt recevrait les premières affectations suivantes :

	Francs.
Chemin de fer de Conakry au Niger (Guinée)	30.000.000
Travaux de la Côte d'Ivoire	25.000.000
Chemin de fer du Dahomey	13.000.000
Chemin de fer de Kayes à Thiès	13.500.000
Port de Dakar	4.750.000
Aménagement des fleuves Sénégal et Niger	2.000.000
Resteraient disponibles	11.750.000
	100.000.000

En Guinée, on terminera le chemin de fer ; à la Côte d'Ivoire, on continuera les travaux du chemin de fer et de Port-Bouet (Petit-Bassam) ; à Dakar, on construira de grandes casernes, on installera une canalisation d'égouts, de manière à parfaire l'œuvre d'assainissement commencée.

Mais ce qui paraît préoccuper le plus le gouverneur-général, c'est la navigation du Sénégal et du Niger. Sur le Sénégal, il faudrait araser les seuils pour augmenter la durée de la navigation annuelle des grands bateaux. Sur le Niger, on poussera des travaux analogues afin de donner plus de tirant d'eau aux embarcations apportant au chemin de fer les produits de l'intérieur.

RÉGIONS POLAIRES

Au Pôle Nord en ballon. — M. Walter Wellmann espère atteindre le pôle Nord au mois d'Août prochain dans un grand ballon dirigeable.

Son ballon est construit à Paris. Le constructeur s'est engagé à le livrer prochainement.

L'expédition qui se composera de M. Wellmann, d'un commandant de l'armée américaine, de M. Gaston Hervieu, de Paris, et d'un aéronaute français non encore désigné, partira du Spitzberg et emportera des appareils de télégraphie sans fil.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Commerce extérieur de la France dans les 4 premiers mois de 1906. — Renseignements extraits des documents publiés par l'Administration des Douanes.

	1906	1905	DIFFÉRENCES pour 1906
IMPORTATIONS.			
Objets d'alimentation..........	250.859.000	249.106.000	+ 1.753.000
Matières nécessaires à l'industrie	1.257.951.000	1.112.402.000	+ 145.549.000
Objet fabriqués	307.597.000	295.143.000	+ 12.454.000
Totaux	1.816.407.000	1.656.651.000	+ 159.756.000
EXPORTATIONS.			
Objets d'alimentation..........	198.492.000	201.442.000	— 2.970.000
Matières nécessaires à l'industrie	437.127.000	422.730.000	+ 14.397.000
Objets fabriqués...............	828.330.000	763.278.000	+ 65.052.000
Colis postaux................	140.358.000	120.253.000	+ 20.105.000
Totaux	1.604.287.000	1.507.503.000	+ 96.584.000

Selon les indications de ce tableau, l'accélération des affaires avec l'extérieur, signalée pour les trois premiers mois, a continué pendant le mois d'Avril.

Total des importations et des exportations pendant les 4 mois, 3.420.694.000; ce qui donnerait 10 milliards et quart au bout de l'année.

Augmentations principales de 1906 sur 1905 : entrée de plus de 145 millions de matières nécessaires à l'industrie, sortie de 85 millions d'objets fabriqués et de colis postaux.

FRANCE ET COLONIES.

L'Office Colonial en 1905. — Dans son rapport relatif au fonctionnement de l'*Office Colonial* pendant l'année 1905, le directeur de cet important service relève avec satisfaction qu'il s'est produit en 1905 comme une orientation nouvelle donnant de bonnes espérances pour l'avenir. L'éducation de l'esprit public en ce qui concerne les colonies et leur mise en valeur semble se faire de mieux en mieux et il est incontestable qu'à l'heure actuelle, l'*Office* reçoit en nombre considérable des demandes de plus en plus précises, visant des objets bien déterminés et émanant de personnes disposant de capitaux importants, ou de spécialistes désireux d'utiliser aux colonies leurs connaissances professionnelles. Il y a là, en effet, un état de choses extrêmement satisfaisant, et que l'on ne peut constater qu'avec plaisir, car il importe vivement que le monde des affaires s'intéresse de plus en plus aux colonies.

Pendant l'année 1905, la diminution des passages gratuits accordés par l'administration s'est encore accentuée, la cause en est à la réduction du crédit affecté à l'émigration officielle, et aussi aux désirs exprimés par les gouvernements locaux des colonies vers lesquelles se portent principalement les vues des émigrants, c'est-à-dire l'Indo-Chine, Madagascar et la Nouvelle-Calédonie. En Indo Chine, la

petite colonisation est à peu près impossible, à Madagascar il en est de même, dans une moindre proportion cependant ; mais les petites entreprises nécessitent un capital qui ne saurait être inférieur à une vingtaine de mille francs. En Nouvelle-Calédonie, l'insuffisance des résultats obtenus a amené à suspendre la propagande, mais il importe de faire connaître que les colons actuels se montrent satisfaits de leur sort et sollicitent l'octroi de nouvelles concessions qu'il est malheureusement impossible de leur accorder sans entamer les réserves canaques.

L'*Office Colonial* a voulu rechercher quelle était la situation actuelle des émigrants dirigés sur nos colonies, et il a obtenu des renseignements à ce sujet de l'Indo-Chine et de la Nouvelle-Calédonie. Pour l'Indo-Chine, des 124 employés de commerce émigrés en 1903 et pendant le premier semestre 1904, 55 occupent la situation qui leur avait été offerte dans le commerce et l'industrie, 32 ont obtenu un emploi dans l'administration, 16 ont été rapatriés et 21 y sont demeurés inconnus. Si l'on considère que les jeunes gens pourvus d'un poste administratif ne peuvent être considérés comme colons, le déchet s'élève à 55 %. Le résultat est meilleur pour la Nouvelle-Calédonie, puisque 75 % des émigrants sont aujourd'hui occupés réellement dans la colonie.

Les entreprises nouvelles ont été peu nombreuses en 1905, la guerre russo-japonaise a ralenti l'exode des capitaux vers l'Extrême-Orient et, en général, les affaires coloniales.

Toutefois, il y a lieu de signaler un essai intéressant en Nouvelle-Calédonie où une Société a sollicité une concession territoriale et maritime, afin de poursuivre l'élevage des huîtres perlières et nacrières

La Section commerciale a poursuivi, au cours de 1905, un certain nombre d'enquêtes relatives aux débouchés que peuvent trouver aux colonies les produits métropolitains. D'autre part, de nombreux renseignements ont été demandés sur les bois coloniaux en particulier. Mais si les richesses forestières de nos possessions sont immenses, leur exploitation est difficile et il faut faire des essais coûteux, afin d'apprécier en connaissance de cause telle ou telle essence, encore imparfaitement connue. Divers projets ont été cependant étudiés, et l'un d'eux vise l'utilisation des ressources forestières de la Cochinchine. En Guinée, une entreprise ayant pour but l'exportation en France des bananes est à l'état d'examen, et il faut espérer qu'elle sera bientôt solutionnée.

. . . .

(*Dépêche Coloniale*).

AMÉRIQUE.

L'influence mondiale du Canal de Panama. — SON IMPORTANCE COMPARÉE POUR LES PORTS DU PACIFIQUE, DE LA MANCHE ET DE L'ATLANTIQUE AMÉRICAIN. — Suivant un article de M. Henri Flandre dans la « *Revue des Questions diplomatiques et coloniales* », le canal ne profitera pas à l'Europe, ou du moins très peu. Il ne rapproche pas les ports du Pacifique des ports de la Manche. Sauf pour Sydney et San-Francisco, la route la plus courte pour les gens de Liverpool, du Havre, d'Anvers et de Hambourg sera toujours Suez. Que ceux qui s'effraient pour l'avenir de Suez se rassurent : Suez ne perdra à peu près rien si le commerce de ses clients dans le Pacifique ne diminue pas.

Distance des ports de la Manche à

	Par Suez.	Par Panama.	Désavantage de Panama sur le Suez ou le cap Horn.
	Milles.	Milles.	Milles.
Hong-Kong	9.700	14.300	4.600
Changhaï	10.600	13.700	3.100
Yokohama	11.800	12.600	800
Par cap Horn : Valparaiso	8.400	8.700	300

La différence se chiffre par milliers de kilomètres ; Panama n'est donc pas un cadeau fait au commerce européen.

Mais voyons son effet pour New-York :

Distance de New-York à

	Par Suez.	Par Panama.	Différence en faveur de Panama.
	Milles.	Milles.	Milles.
Hong-Kong	11.700	11.000	700
Changhaï	12.600	10.400	2.200
Yokohama	13.800	9.300	4.500
	Par cap Horn.		
Valparaiso	9.700	5.400	4.300
Sydney	12.900	9.800	3.100
San-Francisco	14.800	4.700	10.100

C'est donc de nombreux milliers de milles que Panama diminuera les distances pour les États-Unis. Il y a plus ; le canal rapprochera tellement les grands ports du Pacifique de New-York, que désormais ceux-ci seront plus proches des États-Unis que des ports de la Manche. Sans Panama les ports atlantiques de l'Amérique étaient plus loin du Pacifique que ceux de l'Europe ; c'est un renversement des conditions existantes.

	De la Manche à (par la route la plus courte).	De New-Yor» à (par Panama).	Différence en faveur de New-York.
	Milles.	Milles.	Milles.
Changhaï	10.600	10.400	200
Yokohama	11.800	9.300	2.500
Valparaiso	8.400	5.400	3.000
Sydney	13.100	9.800	3.300
San-Francisco	8.000	4.700	3.300

Les États-Unis ont l'avantage sur l'Europe pour toutes les régions du Pacifique : aussi bien pour la Chine et le Japon que pour l'Australie, l'Amérique du Sud et l'Ouest des États-Unis. Cependant, considérons qu'aucun des chiffres cités ne concerne l'Inde et l'Océan Indien, et en effet Ceylan demeure plus près de New-York par Suez que par Panama.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE PRÉSIDENT,
ERNEST NICOLLE.

Lille Imp. L. Danel.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Jeudi 23 Novembre 1905.

AUTOUR DU CHEÏRON

VALLÉES DU VAR ET DU LOUP
DE CANNES A CASTELLANE.— LA SUISSE SOUS LE CIEL DE PROVENCE

Par M. Octave JUSTICE,
Publiciste.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Le Cheïron est une de ces chaînes plus ou moins parallèles que l'on rencontre assez fréquemment dans la basse Provence et qui ressemblent singulièrement à des talus de remparts bastionnés, pouvant se développer sur une longueur de dix, vingt et même trente kilomètres et ériger leur sommet jusqu'à 1.000 ou 1.500 mètres et plus, comme le Lachens, qui atteint près de 1.800 mètres. Il est situé à peu près au centre géométrique du département des Alpes-Maritimes, dont il est un des points culminants, inférieur du reste en altitude aux grandes Alpes. Ce département privilégié est tout ensemble un pays de côtes maritimes et de montagnes. Sous ce dernier rapport, il mérite d'être mieux connu et c'est sur quoi M. Octave Justice a voulu attirer notre attention, en mettant en lumière des sites ignorés de beaucoup, en cherchant enfin à provoquer en nous des impressions nouvelles, vives et colorées.

Avec un talent tout particulier, il nous a dépeint cette contrée ravissante, les beautés pittoresques que l'on peut rencontrer autour du Cheïron et enfin la vue panoramique dont on jouit à son sommet, où l'œil embrasse tout un vaste horizon que limite au Sud la plus gracieuse des mers, et au Nord, en un panorama immense, la sublimité des pics étincelants, des glaciers et des neiges éternelles.

Le massif du Cheïron détermine deux versants bien distincts. Il sépare la vallée du Loup de celle de la Lane. Le Loup est ce torrent impétueux qui se jette bientôt dans la Méditerranée, près de Villeneuve-Loubet (50 kilomètres). Quant à la Lane, elle s'y rend également, mais après bien des détours. Elle se jette dans l'Artuby, affluent du Verdon, dont les eaux sont entraînées par la Durance et déversées dans le Rhône.

Le Cheïron ne tardera pas à prendre une importance particulière, car c'est au Nord de son pilon principal, au plan du Peiron, qu'auront lieu les exercices de tir de guerre des troupes de la Division de Nice. L'ancien champ de tir de la Sarrée est situé sur un territoire encore trop fréquenté. L'an dernier, un berger s'y était campé en plein dans la ligne de tir et ne voulut point quitter sa dangereuse position, malgré tous les avis. Au simple soldat d'abord, aux officiers ensuite, qui successivement vinrent le trouver, il se contenta de répondre : « J'y suis, j'y reste. Tant que je serai ici, on ne tirera pas ».

De fait, ordre fut donné de ne point tirer ce jour-là. Le lendemain, plus de berger ! Rassurez-vous sur son sort. Moyennant vingt-cinq francs, on était venu à bout de son obstination. Mais à vingt-cinq francs par tête de berger, le budget de la guerre serait vite sérieusement entamé. Au plan du Peiron, on n'aura plus rien de semblable à appréhender.

Ce plan du Peiron est une vaste étendue de pierres, une sorte d'Arabie pétrée. A droite et à gauche, des hauteurs déboisées; et aussi loin que peuvent porter les regards, pas une habitation, pas une culture ne sont en vue. C'est le désert, mais le désert avec l'eau pure, fraîche et abondante ; précisément ce qu'il faut pour l'usage auquel on le destine. Il se pourrait même que le 15e Corps d'armée tout entier y vienne également pour ses exercices de tirs à longue distance.

Un train admirable, le *Côte d'Azur rapide,* a tôt fait de transporter le touriste vers ces régions privilégiées. En 13 h. 40 m. les 1.097 kilomètres qui séparent Nice de Paris sont franchis. M. O. Justice conseille de quitter ce rapide à Toulon, pour suivre de plus près la côte de la

Méditerranée. Une ligne des chemins de fer du Sud permet de le faire commodément en de petits wagons coquets et excellents pour une promenade pas trop précipitée et permettant de tout voir, de bien voir.

Le massif voisin de cette partie de la côte est la chaîne des Maures qui servit de boulevard aux Maures pendant le IXe et le Xe siècles et en a conservé le nom. Une abondante végétation, de vastes forêts la toisonnent; les pins d'Alep y alternent avec les chênes-liège, les chênes-roure et les châtaigniers. Nombreux restes d'exploitations arabes et sarrasines des mines de plomb argentifère, dont les multiples filons sont restés encore riches.

Le *Mont des Oiseaux*, où le Docteur Léon Petit et Sœur Candide, la fondatrice d'Ormesson, ont établi un Sanatorium modèle, domine le golfe et la presqu'île de Giens.

San Salvadour, près de la côte, au-dessous du Mont des Oiseaux, possède un luxueux château qui fut la folie ruineuse d'une homme politique, qui tînt une place dans la presse parisienne, mort aujourd'hui et mort malheureux. Le Docteur Brémont a trouvé dans le parc de San Salvadour une source d'eau lithinée remarquable, dont l'exportation est déjà très développée. Ce sera bientôt le Contrexéville d'hiver.

Après un coup d'œil aux ruines de Pomponiana et aux Pesquiers, nous arrivons à Hyères aux palmiers opulents, aux jardins étalant à perte de vue les luxuriances de la flore de l'Orient et de l'Afrique.

Ce fut la première Station hivernale, dont le succès a provoqué la création des Stations rivales. Dans ses environs se trouve la plage du Ceinturon devant la rade des salins d'Hyères, où les escadres de la Méditerranée viennent fréquemment évoluer, faire leurs tirs de guerre; où le *Bayard* vint en 1885 débarquer les restes de l'Amiral Courbet.

Nous voyons ensuite les principaux points de vue de cette admirable côte qui défilent successivement devant nos yeux charmés, depuis Hyères jusqu'à la frontière italienne. En voici une énumération malheureusement trop rapide :

Villégiature hivernale de Saint-Saens, le *Lavandou*, délicieux petit village au bas d'un monticule, qui jouit d'un climat africain. Dès le mois de Février on y récolte des petits pois; les mimosas et les fleurs embaument les jardins au bord de la mer.

La Plage de Cavalaire, où toutes les essences aromatiques et la senteur de la Méditerranée nous donnent une griserie spéciale. Il est

idéal de se trouver au déclin du jour sur les rocs voisins battus par les flots écumeux.



LE LAVANDOU, VUE GÉNÉRALE.

La Foux, près du champ de courses de Cogolin. Remarquables pins parasols.

Grimaud, avec son vieux château des Grimaldi, commandant d'un côté les défilés des Maures, la montée vers la Garde-Freinet, de l'autre le golfe de Saint-Tropez.

Sainte-Maxime, qu'un service de petits vapeurs relie à St-Raphael.

Saint-Raphael avec ses annexes Boulouris et Valescure. Alphonse Karr vint y passer ses dernières années dans son clos verdissant et fleuri de *Maison-Close.* Villégiature chère à Jean-Aicard et à Carolus Duran. Gounod y composa un de ses chefs-d'œuvre.

C'est entre le massif de l'Estérel et la mer que se poursuit dès lors le voyage jusqu'à Cannes. L'Estérel, non moins boisé que le massif des Maures, est remarquable par ses rochers de porphyre rouge qui se prolongent en forme de promontoires, tels des géants ensanglantés par la bataille, dans les eaux bleues de la Méditerranée. Toute cette côte de l'Estérel est d'un aspect saisissant.

Cannes, avec ses allées de palmiers, est un séjour enchanteur. Cannes est vraiment le *Salon* de la Côte d'Azur. Le monde y est tout autre qu'à Nice, plus collet-monté, plus ultra-*select.* Cannes ignore les casinos, les tralalas, les plaisirs bruyants et mêlés. Il a bien son

Carnaval, il n'en pourrait être autrement, mais il est d'une tonalité plus discrète. Les hôtels y sont admirables et il y a un véritable monde de villas princières.

Nulle part on ne rencontre, dit en s'excusant M. O. Justice, autant de ménages morganatiques. Dès qu'un souverain ou un principicule éprouve le besoin de s'unir en dehors du Gotha et veut s'affranchir du Protocole, c'est à Cannes qu'on verra sûrement le nouveau couple débarquer un beau matin.

Des noms illustres pourraient être prononcés comme exemple. L'impétuosité du sang de telle Princesse impériale et royale s'accommode particulièrement bien de la liberté relative. L'humanité ici reprend tous ses droits. Si Saint-Simon était encore de ce monde, c'est en ce pays qu'il devrait prendre ses quartiers et continuer ses Mémoires.

Le superbe château qu'Édouard VII habita, lorsqu'il était Prince de Galles et qu'il en jouissait, est une merveille de luxe. Il appartient à un grand seigneur anglais qui n'y vient passer que rarement quelques jours. Il entretient néanmoins un nombreux personnel et y dépense plus de 100.000 francs par an. Les jardins réunissent les plus rares merveilles des flores de toutes les latitudes. De vigilants serviteurs font aussitôt disparaître toute feuille qui vient à tomber sur le sable des allées, dont rien ne doit altérer la netteté. Qu'un étranger soit admis à s'y promener, des coups de rateaux effaceront immédiatement les traces de ses pas. C'est élever l'amour des jardins à la hauteur d'un culte.

Le Cannet, joli village au milieu des oliviers, des orangers, des fleurs de toutes sortes ; souvenirs de Rachel, de Madame Adam, de Marie Dumas.

Golfe Juan, où débarqua Napoléon Ier au retour de l'île d'Elbe. C'est là que les *Massier* fabriquent leurs magnifiques poteries d'art : c'est là que les Nabonnand ont leurs vastes cultures de palmiers, de plantes tropicales, d'œillets et surtout de roses, célèbres dans le monde entier.

Antibes, au rivage si doux, formé d'un sable si moelleux et si doré. Malheureusement des spéculateurs ont gâté l'originalité du site, surtout à *Juan-les-Pins*, pour construire des villas, des hôtels, d'une architecture banale insupportable et ont détruit le charme de ces pinèdes et de ces bords où aimaient à rêver devant cette mer nacrée les artistes

et les gens d'esprit. M. O. Justice évoque le souvenir du regretté Guy de Maupassant.

Le Var franchi, près de l'Hippodrome de Nice et de l'intéressante *Ferme d'Autruches*, on arrive en cette dernière ville que M. O. Justice appelle le *Music Hall* de la Côte d'Azur. C'est la ville du grand



FERME D'AUTRUCHES PRÈS DE NICE.

tra la la, du Carnaval exaspéré, des bals, des redoutes, des veglioni, de l'Opéra, des Casinos, des Cercles, du jeu, et aussi d'un cosmopolitisme un peu trop mélangé. Des salons, certes, et des plus distingués, mais entourés de trop d'autres réunions équivoques. Une société choisie, une élite : mais obligée de coudoyer trop de rastaquouères. Ajoutez la concurrence méthodique, admirablement et puissamment organisée et outillée de la Suisse, qui, tous les hivers, enlève 50.000 touristes, sportsmen, mondains à la *Côte d'Azur*. Nice a toujours l'affluence, mais tend à perdre la qualité. Si l'on n'y prend garde et ne s'organise, la Riviera peu à peu verra diminuer sa vogue et sa prospérité au bénéfice des Stations helvétiques.

Nice incurve pour le ravissement du regard une baie enchanteresse, la *baie des Anges*, que bien peu cependant s'attardent à contempler. Rares plutôt sont ceux que captive sa beauté. La Syrène a trop de rivales : la dame de pique l'emporte pour beaucoup et l'on va à la Promenade des Anglais surtout par snobisme, pour voir et pour être vu !

On y assiste cependant à un spectacle sublime, merveilleux et non-pareil, à l'heure rose, au coucher du soleil !

Pourquoi Nice, cette ville quasi-italienne et tant visitée des artistes, ne possède-t-elle pas encore, comme sa féerique voisine Monte-Carlo, un Salon de peinture ? Les étrangers n'en ont pas besoin, explique le conférencier ; ils n'ont qu'à se rendre sur la Promenade des Anglais pour y voir un musée de tableaux vivants et la gamme diaprée à l'infini de toutes les vieilles peintures !

Beaulieu, près de la *petite Afrique*, où Léopold II en *gentleman-farmer*, arrondit ses domaines et favorise la culture intensive des fleurs. Les fleurs du reste sont de vente et de placement agréable ; c'est dans son genre, et toute proportion gardée, une affaire aussi réussie que le Congo !

La magnifique rade de *Villefranche*, mouillage cher à l'escadre de la Méditerranée et aux stationnaires de diverses Puissances. La Russie y entretient un Laboratoire de zoologie marine dont l'installation ne laisse rien à désirer.

La petite principauté de *Monaco*, qui possède *Monte-Carlo* et ses merveilleuses terrasses. Une féerie ! Ce n'était qu'un roc aride autrefois ; et tout y a été créé. Les jardins qui fleurissent autour de ses palais et de ses prestigieuses attractions réunissent dans un cadre magique les trésors les plus rares et dépassent en enchantement tout ce que l'imagination peut rêver de plus chimérique et de plus raffiné.

Monte-Carlo est un véritable centre artistique, avec son Salon annuel toujours remarquable, la perfection incomparable de ses concerts et un Opéra justement réputé et dont rien n'approche en splendeur. Son directeur Gunzbourg y attire à prix d'or les plus grands artistes. On y entend les grandes premières de Massenet, de Saint-Saëns, qui viennent eux-mêmes diriger les répétitions de l'œuvre inédite. Ajoutez les épreuves sensationnelles de l'autonautique. Dans cet Éden sans pareil au monde on peut dire que sont réalisées toutes les satisfactions esthétiques et la gamme complète de l'harmonie du Beau sous toutes ses formes, en toutes ses conceptions, dans la magnificence du décor le plus somptueux.

La célèbre route de la *Corniche*, si admirablement décrite par Daudet dans le *Nabab*, suit le littoral de Nice à Monte-Carlo et continue son panorama d'apothéose jusqu'à *Menton*.

Cette dernière ville, agréablement située sur le golfe qui porte son nom, jouit d'un climat exceptionnel, d'une exquise douceur. C'est la

villégiature préférée des souverains. — Le Président Krüger, la Reine Nathalie, l'Impératrice d'Autriche aimaient cet endroit et en firent leur séjour ou leur retraite de prédilection. Les citronniers et les orangers ne se comptent pas, et sur les contreforts de la chaîne qui protège la ville s'étage l'opulence des jardins d'Hespéride. La température n'est jamais à Menton inférieure à huit degrés au-dessus de zéro. L'aspect de toute cette côte finement découpée et vue de la Corniche plonge tout spectateur dans le plus profond ravissement.

Sous cette atmosphère fine et transparente tout prend une vie intense et quand on aura une fois vu ces verdures sombres sur lesquelles se détachent, comme un vol d'alcyons, toutes ces blanches villas et cette mer bleue incomparable, on comprendra toute la séduction de la Côte d'Azur si bien précisée, excellemment célébrée en poète par Stéphen Liégeard !

Beaucoup ont cru qu'en dehors de cette côte, de ces villas et de cette magnificence florale, il n'y avait plus rien à apprécier dans les Alpes-Maritimes. Que ceux qui n'ont suivi que le chemin frayé par tant d'autres, le long de cette côte, l'abandonnent un moment, ils ne le regretteront point. Qu'ils remontent, par exemple, la vallée aux sinuosités impressionnantes de ce fleuve torrentueux qui traverse de puissants massifs, le Var. Elle ne tarde point à se resserrer, les tunnels se succèdent et son aspect devient à mesure plus sombre et plus tragique ; c'est la Mescla, c'est le grandiose défilé de Ciaudan. Les villages sont haut campés sur les hauteurs ; les maisons montent en escalade sur les flancs abrupts, évoquant la vision d'une kasbah avec leurs rues étroites, cintrées de voûtes défensives.

En remontant les différents affluents du Var, le Cians, la Tinée, la Vésubie et le Roquesteron, on rencontre des gorges tout aussi belles, où souvent une riche végétation adoucit l'âpreté du paysage. Les gorges de la Tinée et surtout celles de Dalluis et du Cians valent en sublimité et en troublant émoi les sites les plus grandioses et les plus réputés.

Du côté opposé, les curiosités ne manquent pas. Elles se rencontrent sur les routes de Grasse à Cannes, Nice ou Castellane. C'est dans cette région qu'autour du Cheïron rayonnent les excursions attractives. Mentionnons notamment les gorges du Loup, la vallée de Thorenc et les gorges ou clue de Saint-Auban.

Entre le double rempart de l'Audibergue et de l'Hubac et la barre rocheuse de Bleine s'étend la ravissante vallée de Thorenc, large de

4 kilomètres, longue de 14 kilomètres, avec une orientation merveilleuse de l'Est à l'Ouest qui lui assure le privilège de l'insolation pen-



LA CLUE DE SAINT-AUBAN, PRÈS DE THORENC.

dant toute sa durée. Elle est arrosée par une jolie rivulette, tributaire de l'Artuby, la Lane.

Au Sud du Cheïron se trouve la haute vallée du Loup, qui traverse une clue de 10 kilomètres de longueur que le torrent a creusée lentement dans un plateau calcaire. C'est une des curiosités naturelles et l'un des sites les plus attractifs de la contrée.

Les gorges ou clue de Saint-Auban sont, au contraire, sur le revers Nord des monts de Bleine.

La vallée de Thorenc est à 32 kilomètres de Grasse. C'est par cette dernière ville qu'on s'y rend le plus rapidement et le plus commodément.

Grasse, située dans une plaine émaillée de fleurs, est la ville des

parfums. Son industrie consiste dans la distillation des essences, dans la cristallisation des fleurs et des fruits confits et dans l'oléiculture. Il s'y traite un très gros chiffre d'affaires et sur 16.000 habitants on y compte certainement plus de 150 millionnaires. Les bons parfums, les vraies essences sont d'une suavité délicieuse, mais ils coûtent cher. Méfions-nous des contrefaçons allemandes, des parfums synthétiques ou chimiques qui travestissent ou sophistiquent la nature sans réussir à l'imiter. Le parfum des fleurs est d'une finesse et d'une exquisité inimitables auxquelles il est impossible de se méprendre.

A Grasse, on distille l'essence de rose dont le kilogramme revient de 3 à 4.000 francs ; le néroli, ou essence de la fleur du bigaradier ; le petit grain ou essence de la feuille du même oranger ; la lavande ; le géranium ; la verveine, etc. On y produit par des procédés spéciaux et délicats les extraits de la violette, de la cassie, de la tubéreuse, du jasmin, etc., etc., en un mot les produits qui concourent aux savantes et ingénieuses préparations que les parfumeurs parisiens multiplient pour la coquetterie des belles mondaines.

Revenons à la *vallée de Thorenc*, qui prend une importance de plus en plus grande.

C'est une Station estivale et hivernale récente et déjà réputée. La vallée de Thorenc, située en pleine montagne, à 1.200 mètres d'altitude, réalise, dans le décor le plus séduisant, avec l'ambiance la plus vivifiante, l'Engadine vraiment sous le ciel méditerranéen, à la radieuse et bienfaisante clarté du soleil de Provence.

Climat supérieur, incomparable et expressément recommandé pour les enfants par les Maîtres de la Science, le séjour de la vallée de Thorenc est tonique et régénérateur, excellent pour les convalescents. C'est là que le Grand-Duc Michel de Russie avait installé en 1905 les Officiers russes revenus blessés de Mandchourie. Ils y ont passé tout l'été dernier dans une vaste villa aménagée spécialement pour eux, la villa Cronstadt. Ces vaillants héros de la guerre russo-japonaise s'y sont merveilleusement refaits de leurs fatigues et de leurs blessures.

On commence à venir à Thorenc en hiver. On y a vu tout dernièrement, par un froid de 16 à 20 degrés, de nombreux automobiles amenant des passionnés des sports hivernaux, heureux de pouvoir se livrer dans ce site merveilleux à leur plaisir favori et de n'être plus obligés de déserter les rives ensoleillées et d'aller se confiner en Suisse pour s'entraîner aux matches du patin, à la luge, au toboggan,

au ski. Cette attraction deviendra rapidement pour le littoral un nouvel et précieux élément de vogue et de prospérité.



LES SPORTS D'HIVER A THORENC, LE SKI.

Malgré tout le charme de la côte, en effet, bien des personnes se lassent de ce beau soleil persistant. Les gens du Nord ont comme une nostalgie des brumes et des frimas, des vastes surfaces étincelantes de neige. Ils éprouvent un besoin irrésistible d'en retrouver l'attrait violent, la sensation salubre, de se retremper dans la fouettée d'un air plus rude et des exercices fortifiants. Faute de pouvoir se satisfaire sur la côte ou dans les environs, jusqu'à présent ils prenaient le parti d'aller trouver à Davos ou à Leysin ce qui leur manquait sur la Riviera. C'étaient les Stations helvétiques qui en profitaient. Grâce à Thorenc l'avantage reviendra au littoral, où les hivernants, aussi bien que les estivants, trouveront la gamme de toutes les attractions comme celle de tous les climats ; et nous n'aurons plus rien à envier à l'Étranger.

La flore de cette vallée est des plus intéressantes et des plus riches. Des prairies entières, que les neiges recouvrent en hiver, revêtent ensuite leurs parures de fleurs, cyclamens, myosotis, pivoines, narcisses, renoncules, violettes, boutons d'or doubles d'une beauté et d'une grosseur inouïes, lys rouges, variétés d'orchis, etc. Quand nos lilas se fanent, ceux de Thorenc commencent à peine à montrer leurs

thyrses. Mais la végétation pour être en retard par l'effet de l'altitude n'est que plus luxuriante, lorsque Juin prodigue ses rayons.



UN CHEMIN FORESTIER SOUS LES PINS A THORENC.

Après un essai heureux d'une Pouponnière en cette vallée, la Comtesse Bertora va continuer son œuvre humanitaire sur une plus grande échelle. Un achat de 8.000 mètres de terrain a été fait par son ordre ; ils serviront à la création d'un vaste établissement qui perpétuera le nom béni de cette bienfaitrice des mères et des petits enfants.

L'ascension des monts de Bleine est une très belle excursion. De ce col on jouit d'une vue superbe sur les vallées environnantes et sur les grandes Alpes. On domine l'émouvante et grandiose clue de St-Auban que traverse la Faye, affluent du Roquesteron. Cette gorge étranglée entre deux parois de roc de plus de 300 mètres de hauteur, à pic, est un des sites les plus impressionnants ; le touriste ne doit pas manquer d'aller la visiter.

Non loin de là, près de Briançonnet, le hameau de La Sagne, par suite d'un glissement de montagne, est menacé d'une ruine certaine. Plusieurs éboulements se sont déjà produits, terrorisant cette malheureuse population. Ce phénomène géologique attire nombre de visiteurs. L'excursion est facilitée par la proximité de Thorenc.

Une petite rivière, la Gironde, qui forme la cascade des Sausses et se jette en face d'Aiglun dans l'Estéron fut ainsi nommée, assure la

tradition, par des Juifs chassés de Bordeaux, qui étaient venus se réfugier dans ces montagnes. Le nom du vallon de Chanaan et les nombreux David de la vallée de Thorenc et des environs auraient la même origine.

Le département des Alpes-Maritimes réunit et synthéthise donc, on le voit, tous les éléments pour attirer de nombreux touristes. Avec des



VILLAGE DE BELVÉDÈRE, DANS LA VALLÉE DE LA VÉSUBIE, ET VUE DU TOURNAÏRET.

altitudes diverses, il possède toute la gamme des climats. Son action préventive contre les maux qui désolent l'humanité, sa vertu reconstituante, pertinemment constatée, pour la réfection des forces, la pleine guérison des convalescences, l'entière régénération de l'enfance chétive, débile ou anémiée, font de l'atmosphère et du séjour des hautes vallées un véritable trésor hygiénique. L'opulence des Cités et des floraisons qui enguirlandent la côte, au perpétuel refrain de caresse de la Syrène méditerranéenne en font l'Éden merveilleux, incomparable et unique au monde. Comment ne pas ressentir un patriotique orgueil et un élan d'admiration et d'amour, à la contemplation de tant de beautés diverses dans tant de splendeur, pour le pays privilégié qui groupe tous ces aspects et tous ces enchantements, dans la même fête et le même rayonnement. Cette terre, ces jardins, ces rivages, ces monts, c'est la Provence, mais c'est surtout la France ! Comment ne pas la préférer à tout autre pays ?

C'est sur quoi M. Justice insiste éloquemment et c'est le sentiment

qu'il communique à son auditoire en terminant sa conférence. Français, dit-il, persuadons-nous bien que nous avons dans notre pays de quoi contenter les plus difficiles. N'allons pas comme *M. Périchon* porter notre or, nos snobismes et notre culte à l'étranger. Si les étrangers viennent chez nous, c'est qu'ils y sont impérieusement attirés par la magnificence de nos sites, par la douceur de notre atmosphère, comme par le charme de notre esprit. Plus on parcourt la France, mieux on la connaît ; et mieux on la connaît, plus on l'aime !

II.

Séance du Jeudi 7 Décembre 1905.

LE LIMOUSIN

Par M. René PAILLOT,
Docteur ès-Sciences.

Mesdames, Messieurs,

Je remercie bien sincèrement M. Nicolle des paroles vraiment trop élogieuses qu'il vient de m'adresser (1). M. le Président a rappelé que je n'étais pas un débutant auprès de la Société de Géographie de Lille et que j'y avais fait jadis quelques conférences. J'ai conservé, pour ma part, le souvenir le plus agréable de l'accueil si bienveillant et si sympathique que mes collègues ont réservé à mes précédentes communications. Mais comme je ne suis, vous le savez, ni explorateur, ni géographe de profession, je croyais bien m'être retiré définitivement

---

(1) Le Président s'était borné à rappeler en très peu de mots que le conférencier avait plusieurs fois déjà favorisé la Société de ses élégants récits de voyage, sortant ainsi de façon très littéraire de ses études scientifiques et à le remercier de cet agréable concours. (*Note de la Rédaction*).

sous la tente et avoir renoncé, pour toujours, à des études, très attrayantes sans doute, mais réellement trop éloignées de mes travaux habituels. Il a fallu l'affectueuse insistance de notre dévoué Président pour m'engager à sortir de mon mutisme volontaire. Encore me semble-t-il indispensable d'indiquer, en quelques mots, à quel titre je viens vous parler aujourd'hui du Limousin.

C'est que, depuis sept ans, je passe régulièrement toute la période des grandes vacances dans ce pays qui est devenu presque le mien, puisqu'il est celui de ma femme et de ma nouvelle famille. Je l'ai parcouru dans tous les sens, j'ai visité ses coins les plus reculés et c'est le résultat de mes pérégrinations, de mes observations et de mes impressions qui fait l'objet de cette causerie, dans laquelle j'essayerai de vous donner une idée, aussi fidèle que possible, de cette province si intéressante à tous égards.

I. Le Limousin pittoresque. — Le Limousin, vous ne l'ignorez pas, comprend les trois départements de la Haute-Vienne, de la Creuse et de la Corrèze. C'est, à proprement parler, un pays de montagnes. Non pas qu'on y trouve, comme dans les Alpes ou les Pyrénées, de hautes cimes déchiquetées, des pics anguleux et escarpés, des neiges éternelles. Le Limousin n'a que des buttes, des collines, des mamelons, mais si nombreux, si variés, si accidentés qu'il offre presque tout l'intérêt des pays traversés par de hautes chaînes de montagnes. Il est peu de provinces, en France, où les points de vue présentent plus de diversité, plus de sauvage beauté. Le sol granitique, à peine recouvert d'une mince couche d'humus, est planté de bois et surtout de châtaigniers dont la teinte sombre donne au pays un air de gravité mélancolique. Toute la campagne est partagée, par des haies touffues, en compartiments réguliers qui lui donnent l'aspect d'un immense damier de prairies florissantes. Le mode d'irrigation, particulier au Limousin, contribue à la beauté du spectacle aussi bien qu'à la richesse de la végétation. Le paysan ne se contente pas, en effet, des mille ruisseaux qui descendent de toutes les hauteurs. Il va prendre ces eaux, qui coulent si fraîches et si pures dans des lits de cailloux blancs et après les avoir emprisonnées dans des écluses de gazon, il les dirige à travers les prés, par une infinité de petits canaux qui serpentent en spirales longues et gracieuses sur les tapis de verdure où elles portent la vigueur et l'abondance.

A l'approche de l'automne, on aperçoit d'immenses champs de blé

sarrazin, dont les grappes blanches se balancent au sommet de tiges rougeâtres. Une odeur suave s'exhale de toutes ces fleurs entrelacées et l'on aime à rêver, le soir, auprès de ces champs poétiques, lorsque le vent du crépuscule souffle légèrement sur ces nappes de neige odorante, tandis que l'écho apporte le son affaibli de la chanson, au rythme lent et mélancolique, du laboureur qui rentre au logis.

D'autres parties du pays offrent un aspect plus sauvage ; les mamelons sont plus escarpés, les arbres deviennent rares. Des bruyères courtes, aux fleurs sèches et pourprées, recouvrent une terre jaune et stérile. Quelques moutons viennent chercher dans ces maigres pâturages de rares plantes étiolées et maladives. Si vous ajoutez à cela quelques étangs qui s'allongent au loin comme des lacs, il ne vous faudra pas beaucoup d'imagination pour vous croire en Écosse, pays pauvre et ancien comme le Limousin, comme lui religieux, comme lui le pays des vieilles croyances et des naïves traditions.

Je vais faire défiler sous vos yeux quelques photographies qui vous montreront, mieux que ne pourraient le faire toutes les descriptions, l'aspect général du pays.



LES CARDINAUX, TYPE DE PROPRIÉTÉ LIMOUSINE. PRAIRIES IRRIGUÉES.

Voici d'abord la propriété des Cardinaux, où s'écoulent nos vacances et qui peut être regardée comme un type de paysage limousin.

Au premier plan une prairie valonnée avec son système spécial d'irrigation ; dans le fond, la maison d'habitation avec, en contre-bas, la ferme. La maison d'habitation est bâtie sur un rocher. Rien de plus facile que de se construire une demeure dans ce pays. On creuse le sol, cela fait une cave ; avec le granit qu'on retire on élève les murs ; il ne reste plus qu'à couvrir d'un toit et le tour est joué. A proximité de l'habitation se trouve une châtaigneraie où l'on va, de bon matin, à la recherche des champignons. Le cèpe, la girolle, l'oronge abondent en effet sous ces châtaigniers et il n'est pas, à mon avis, de chasse plus passionnante que celle-là.

Voici, à proximité, l'étang du Puytison, dont les eaux alimentent un moulin très pittoresque.



L'ÉTANG DU PUYTISON. TYPE DES ÉTANGS ET MOULINS LIMOUSINS.

Passons maintenant à des sites moins riants. Escaladons par exemple le mont Gargan, le point culminant du Limousin (731 mètres d'altitude — 400 mètres exactement au-dessus du petit village de Surdoux, sis à la frontière du département de la Haute-Vienne). Ici, pas d'arbres, rien que de la bruyère. On y jouit d'ailleurs d'un panorama splendide. Au sommet du mont Gargan on a bâti en 1870 une chapelle qui ne présente rien de bien intéressant.

Dans les vallées, nous rencontrons souvent de magnifiques ouvrages d'art, des ponts gigantesques sur lesquels le chemin de fer franchit des gorges parfois très profondes.

Sur tout le parcours de la Vienne, le fleuve principal du Limousin, on a établi des barrages qui fournissent la force motrice aux nombreuses usines établies sur ses rives. En maints endroits du Limousin on admire d'imposantes chutes d'eau. Parmi les plus remarquables je citerai le *Saut de la Virole,* près de Treignac (Corrèze), où la Vézère, affluent de la Dordogne forme, dans une gorge profonde, au milieu de roches noirâtres et de forêts impénétrables, une des plus belles cascades du Centre de la France ; le *Saut de la Saule,* chute curieuse formée par la Rue, affluent de la Dordogne, formée d'une série de rapides entre des rochers déchiquetés et partagée en deux par un îlot sur lequel on voit le « Fauteuil de Marmontel », espèce de siège où venait, paraît-il, méditer et se reposer le célèbre littérateur.

Dans le voisinage se trouvent les *Orgues de Bort,* grosses colonnes de basaltes, de 90 mètres de haut et de 8 à 10 mètres de tour. Du sommet on a une vue admirable et infiniment étendue sur la vallée de la Dordogne et la Corrèze. Ces orgues rappellent la fameuse grotte de Fingal, en Écosse.

Parmi les curiosités naturelles du Limousin, il convient de citer encore les *Gorges de Coiroux,* près d'Aubazine, où le ruisseau a creusé dans le gneiss et le micaschiste de la vallée une gorge profonde au milieu de laquelle une partie, tout à fait à pic, a reçu le nom de *Saut de la Bergère,* les *Falaises de Crozan* (Creuse) à proximité des ruines du château, dans un cadre des plus pittoresques. Toutes ces régions splendides sont, à de rares exceptions près, peu visitées des touristes par suite du manque de moyens de communication. Et cela est d'autant plus regrettable qu'on rencontre à chaque pas de véritables merveilles.

II. Le Limousin agricole. — Par suite de sa configuration accidentée, le Limousin est, dans son ensemble, peu productif au point de vue agricole. Les bonnes méthodes d'agriculture ont été lentes à s'y implanter. On y cultive principalement le froment, le sarrazin, le maïs, l'avoine, la pomme de terre et le topinambour, ce dernier exclusivement pour la nourriture des animaux. J'étonnai beaucoup de Limousins en leur disant que les habitants du Nord mangeaient quelquefois, comme légumes, des topinambours. J'en fis un jour goûter

chez moi à un Limousin. Il trouva cela très bon, mais je n'oublierai jamais la grimace qu'il fit quand je lui appris qu'il avait mangé de ce tubercule.

La production fruitière y est considérable. Les pruneaux de St-Léonard ont une renommée universelle. Avec les pommes, dans les bonnes années, on fabrique beaucoup de cidre. Mais ce qui domine, c'est la châtaigne qui, il y a quelques années, formait encore, avec la galette de sarrazin, le fond de la nourriture du paysan. La châtaigne blanchie se vend, à Limoges, comme se vend à Lille, la châtaigne grillée, et l'on entend le matin, crier dans les rues : « châtaigna chaouda, hou ! ! » ce qui rappelle beaucoup les « pommes de terre toutes chaudes » de la Grand'Place de Lille.

La race chevaline, appelée race limousine, a presque complètement disparu, malgré les efforts du haras national de Pompadour.

Pour la culture, en emploie surtout les bœufs.

La culture se fait par *métayage, fermage* ou *exploitation directe.*

Le métayer partage les bénéfices avec le propriétaire ; le fermier, au contraire, paye une redevance fixe. Sur les grandes terres, une partie est souvent cultivée directement par le propriétaire au moyen de domestiques : c'est ce qu'on appelle une *réserve.* Le reste est divisé en métairies de 80 hectares environ.

III. Le Limousin industriel. — Une des industries les plus importantes du Limousin est sans contredit, celle de la porcelaine, qui occupe, dans le département de la Haute-Vienne, 33.000 personnes et donne lieu à un chiffre d'affaires annuel de 18 millions.

C'est qu'on trouve en abondance en Limousin et principalement dans les environs de St-Yrieix, le kaolin qui est la base de la pâte à porcelaine et qui alimente non seulement les usines de Limoges, mais celles de Sèvres et qui est exporté en outre en Angleterre, en Allemagne et même en Amérique. Le kaolin fut découvert tout à fait par hasard par Mme Darnet, la femme d'un chirurgien de St-Yrieix. Mme Darnet gémissait, en 1765, sur la cherté des vivres, sur la difficulté de se procurer des domestiques, sur le prix du sucre et aussi le prix du savon qui obligeait à espacer les lessives. Un jour, elle aperçut en se promenant une sorte de pierre blanche, onctueuse, douce au toucher. Elle l'emporta et, dans sa naïveté, demanda à son mari si ce n'était pas du savon minéral. Le brave praticien n'osa se prononcer. Il porta la pierre chez le pharmacien de l'endroit, M. Villaris qui, lui

aussi, resta perplexe, mais eut l'idée que si ce n'était pas du savon, ce pouvait être quelque chose d'utile au pays. Darnet et Villaris envoyèrent le prétendu savon à la Manufacture de Sèvres, où les chimistes reconnurent sans peine la matière plastique, base de la porcelaine dure, qu'on faisait revenir, à grands frais, de l'étranger. Cette découverte fut, en réalité, une source de richesse pour le pays.

La fabrication des liqueurs est à peu près aussi importante à Limoges que la fabrication de la porcelaine et cela est d'autant plus curieux que le département ne récolte pas de vin.

Puis viennent les fabriques de sabots qui occupent 400 ouvriers et les fabriques de chaussures qui emploient plus de 2.000 ouvriers et font, par an, pour 5 millions d'affaires. Parmi les industries importantes, je citerai la fabrication du papier de paille, localisée sur les bords de la Vienne, la ganterie qui occupe un très grand nombre de bras à St-Junien, la deuxième ville de la Haute-Vienne.

Enfin, je mentionnerai la Manufacture nationale d'armes de Tulle et la fabrique de tapis à Aubusson (Creuse).

Mais il est encore une industrie qui rendit célèbre le nom de Limoges et dont je ne puis me dispenser de dire un mot. Je veux parler de la fabrication des émaux.

On a établi avec certitude qu'il existait à Limoges au VIe siècle un atelier d'émaillerie avec St-Éloi.

Au milieu du XIIIe siècle, Limoges apparaît comme un centre important de production. Les émaux s'exportent au loin. La renommée et la vogue de ces produits est telle que la capitale de la province donne son nom à tous les objets d'orfèvrerie dont l'émail constitue la principale décoration. On dit couramment : *œuvre de Limoges, travail de Limoges*, pour désigner les émaux en général.

L'émail est un verre réduit en poudre, coloré par des oxydes métalliques, délayé d'abord avec de l'eau en une pâte liquide, puis déposé sur le métal auquel le feu le fait adhérer. Chaque couche d'émail, chaque ton, nécessite une cuisson spéciale, ce qui représente un travail et une durée souvent considérables.

Il y a deux sortes d'émaux : les *émaux incrustés* et les *émaux peints*.

Dans les émaux incrustés, l'émail est contenu dans des espèces de cellules obtenues, soit en soudant des lames de cuivre perpendiculairement à une autre lame qui sert de fond, soit en creusant ces cavités dans la plaque du fond elle-même. On a alors, dans le premier cas,

des émaux *cloisonnés* ou *champlevés*, dans le second cas, des émaux de *basse-taille*.

Dans les émaux peints, on dessine le sujet au pinceau, sur le cuivre lui-même ou bien sur une couche d'émail blanc primitivement appliquée sur le cuivre.

Il ne reste plus beaucoup de ces émaux. La plupart ont été vendus, hélas! aux chaudronniers pour en retirer...... le cuivre. En 1791, un fondeur, dont l'histoire a conservé le nom, le sieur Coutaud, revendit en une seule fois 46 quintaux de vieux cuivre dont il avait arraché, à coups de marteau, les incrustations d'émail. C'est ce qui explique le prix élevé de certains émaux. Un plat de Léonard Limosin a été vendu à Londres, en 1884, 183.750 fr.

En 1804, à la mort de J.-B. Noailher s'éteignirent les fourneaux des émailleurs limousins. Mais il était dit que les arts de feu resteraient l'apanage de cette province, puisque l'industrie de la porcelaine s'implantait dans le pays au moment même où disparaissait le dernier disciple de la glorieuse phalange des émailleurs (1).

Le paysan limousin ne forme plus, actuellement, un type particulier. Il s'habille à peu près comme tous les autres paysans. Il affectionne cependant la blouse bleue et le chapeau de feutre à larges bords. Le dimanche il danse au son de la « chabrette », cornemuse assez semblable à celle des Ecossais. Quant à la paysanne elle est coiffée, en semaine, d'un « madras », mouchoir aux couleurs voyantes qui lui enserre la tête et elle porte une « cape » appelée « limousine ». Le dimanche elle arbore le « barbichet », bonnet à larges ailes orné de dentelles et d'aspect original.

Mais si le paysan a à peu près disparu en tant que type spécial, le

---

(1) On trouve les renseignements les plus intéressants sur les émaux dans l'ouvrage de L. Dussieux : *Recherches sur l'histoire de la peinture sur émail dans les temps anciens et modernes et spécialement en France.* (Paris, Leleux, édit., 1841).

J'eus la bonne fortune de pouvoir montrer, en projection, les photographies de quelques émaux célèbres et notamment :

Une boîte en émail champlevé, œuvre de Limoges du XIIIe siècle;
Une aiguière également du XIIIe siècle ;
Un émail en grisaille du XIVe siècle : *Neptune apaisant la tempête ;*
Un double triptique de N. Pénicaud ;
Un portrait de femme de Léonard Limosin (de la collection Dutuit),
et l'*Adoration des Mages* de Jean II Pénicaud, d'après l'estampe d'A. Dürer.

patois limousin est resté très vivace et il n'est pas rare de rencontrer, dans les villages, des habitants qui ne savent pas un mot de français et dont on ne peut tirer aucun renseignement, car ce patois est très difficile à comprendre lorsqu'on n'est pas initié. C'est un dialecte mixte qui, par la constitution des mots, appartient autant à la langue d'oc qu'à la langue d'oïl, ce qui s'explique du reste par la position géographique du Limousin[1].

Pour donner une idée de ce patois je ne puis mieux faire que de prendre un exemple dans les Fables de La Fontaine, parodiées par l'abbé Foucaud. Ce ne sont pas de simples traductions. On y trouve des images pleines d'originalité, une remarquable finesse d'observation et des expressions souvent très heureuses.

Lou Renar e lou Rozi.	*Le Renard et les Raisins.*
Un Renar	Un Renard
Sur lou tar	Sur le tard,
Se cantonnou	Se cantonne
Soû no touno	Sous une tonne
De musca,	De muscat,
Delica,	Délicat,
Boun e beu,	Bon et beau,
Bien rousseu,	Bien roux,
Plo modur	Bien mûr
De segur.	Pour sûr.
Per nen vei	Pour en avoir
Qual einei !	Quel ennui !
Lo trelio ei auto,	La treille est haute,
Moun Renar sauto,	Mon Renard saute
Et sauto, sauto,	Et saute, saute,
Sautorâ-tu !	Sauteras-tu !
Jomai so panto	Jamais sa patte
N'en magno gru.	N'en touche un grain.
Queu peto-vanto	Ce vantard
Olor se planto	Alors se plante
E di tou bâ :	Et dit tout bas :
N'en voulio pâ.	Je n'en voulais pas.
Qu'ei be tan vêr	C'est bien aussi vert
Coumo lûzèr ;	Qu'un lézard.

Co deu esse âgre	Ce doit être aigre
Coumo vinâgre ;	Comme vinaigre ;
Cauque gouja	Quelque goujat
N'ôrio minja ;	En eût mangé ;
Co n'ei mâ bou	Ce n'est que bon
Per un jantou.	Pour un paysan.
Queu conte ei vrai	Ce conte est vrai
Coumo sai lai ;	Comme je suis là.
Mâ qui n'en ri	Mais qui en rit
Dit en se meimo :	Dit en soi-même :
Un ome d'espri	Un homme d'esprit
Fai plo de meimo	Fait bien de même.
Necessita fai no vertu	Nécessité devient vertu
(Per vonita	(Par vanité
Bien-entendu).	Bien entendu).

Voici encore la morale de quelques fables :

Lo Cigalo et lo Fermi.	*La Cigale et la Fourmi.*
Lou ten perdu jomai no tournoro.	Le temps perdu jamais ne reviendra.
Qui n'o pâ vougu quan-t ô poudio	Qui n'a pas voulu quand il pouvait
Ne poudro pû quan-t ô voudro.	Ne pourra plus quand il voudra.

Lou Renar et lo Graulo.	*Le Renard et le Corbeau.*
Queu conte ei per noû toû, mâ surtou per lei filiâ ;	Ce conte est pour nous tous, mais surtout pour les filles ;
Loû garçôn lâ troben gentilia,	Les garçons les trouvent gentilles
E, quan l'ôriau lour nâ rota	Et, quand elles auraient le nez grelé
La soun toutâ de lâ beutâ.	Elles sont toutes des beautés.
Quelo que pren plozei d'entendre queu lingage,	Celle qui prend plaisir à entendre ce langage,
Que pregne gardo o soun froumage.	Qu'elle prenne garde à son fromage.

Lou Lou et l'Ogneu.	*Le Loup et l'Agneau.*
Un riche ei toujour lou pû for ;	Un riche est toujours le plus fort;
Un paubre, contre se, ei segur d'ovei tor.	Un pauvre, contre lui, est sûr d'avoir tort.
V'ôriâ beu credâ vengenço	Vous auriez beau crier vengeance
Qu'ei toujour entau pertou :	— C'est toujours ainsi partout —
Lo feblesso e l'endigenço	La faiblesse et l'indigence
Fan pecha d'ovei rozen.	Font péché d'avoir raison (1).

Mais en dehors du patois proprement dit, les gens du Nord qui vont pour la première fois en Limousin entendent, même dans la bouche des intellectuels, des expressions qui leur paraissent bizarres. Je n'ai pas l'intention de me moquer de ces expressions locales ; les Limousins pourraient, en épluchant les nôtres, nous rendre la pareille — au centuple.

Je les cite, sans commentaires :

A Limoges, on n'est pas *malade,* on est *fatigué ;*

Un *robinet* se nomme une *fontaine ;* un *cerf-volant,* une *morue ;* un *marchand de volailles* s'appelle un *cocassier ;* un *lézard,* une *rapiette ;* des *savates,* des *grouilles.* On dit *faire aux cartes, faire au tennis* pour : *jouer aux cartes, jouer au tennis.* On dit également : *Votre maison a besoin de réparer, cette chemise a besoin de repasser,* pour *être réparée* et *être repassée.*

Lorsqu'on rend une visite et qu'après avoir sonné on demande à la bonne si Madame reçoit, elle vous répond : « Finissez de rentrer », et quand vous êtes dans le salon : « Commencez de vous asseoir », à moins qu'on ne crie du haut de l'escalier : « Montez au ségond », avec un accend difficile à imiter.

IV. Les Monuments limousins. — Après ces généralités sur le Limousin, il nous reste à visiter ses monuments. Nous aurons naturel-

(1) Il m'est particulièrement agréable de remercier ici M. P. Ducourtieux, un érudit pour qui le Limousin n'a pas de secrets, des renseignements nombreux qu'il m'a obligeamment fournis et qui m'ont été d'une grande utilité dans la préparation de cette conférence. J'adresse également l'expression de ma reconnaissance à M. Faissat, l'habile photographe de Limoges, pour les nombreuses photographies qu'il a bien voulu me confier.

lement à faire un choix, car ces monuments sont si nombreux qu'une conférence d'une heure ne suffirait pas à les décrire tous. Nous ne considérerons que les plus caractéristiques et nous commencerons — à tout seigneur tout honneur — par la ville de Limoges.

La ville est située sur le penchant d'une colline. Elle forme une espèce d'amphithéâtre d'où l'on découvre au loin les sinuosités de la Vienne et d'où l'on suit le détail harmonieux de ses côteaux verdoyants. L'aspect général est très pittoresque. La Vienne n'y est pas



LA VIENNE A LIMOGES. VUE DE LA CATHÉDRALE ET DE L'ABBÉSAILLE.

navigable, mais ses eaux abondantes, descendant de pays boisés, se prêtent aisément au flottage qui fut, avant les chemins de fer, une industrie prospère. La Vienne coule sous quatre ponts dont deux, le pont St-Étienne et le pont St-Martial sont des œuvres curieuses du Moyen-Age, avec des arches en ogives, des avant-becs saillants et des piliers massifs.

Le voyageur qui arrive en ville par la gare des Bénédictins, rencontre tout d'abord la place Jourdan, où se dresse une statue en bronze du Maréchal. Il aperçoit au loin l'église St-Michel-des-Lions dont le clocher, tel un gigantesque bilboquet, porte à la partie supérieure une boule de cuivre de dimensions exagérées constituant un

beau morceau de chaudronnerie, sinon une œuvre d'un goût irréprochable. Devant lui, débouche la rue St-Martial, continuée par la rue



LA PLACE JOURDAN A LIMOGES.
CLOCHERS DE SAINT-PIERRE DU QUEYROIX ET DE SAINT-MICHEL-DES-LIONS.

du Clocher, qui monte outrageusement jusqu'à la place de la Motte, où se trouvent les Halles centrales. A l'entrée de la rue St-Martial se trouve l'église St-Pierre du Queyroix, attenant au Lycée. Un peu avant la place de la Motte se trouve une entrée de l'église St-Michel-des-Lions, ainsi nommée à cause de deux antiques lions de pierre qui en décorent le parvis. Cette église est en partie englobée dans les maisons voisines. A l'intérieur, pas d'abside, pas de transept, pas de chapelles latérales. C'est une grande salle à trois nefs d'égale hauteur, presque carrée, dont les voûtes à nervures s'appuient sur des faisceaux de colonnettes d'une hardiesse qui touche à la témérité. Plusieurs de ces minces supports ont fléchi et l'on se demande, non sans quelque appréhension, par quel miracle d'équilibre les voûtes ne s'effondrent pas. C'est dans cette église qu'est conservé le chef de saint Martial, patron de Limoges.

Le marché de la place de la Motte est situé sur l'emplacement du quartier des Arênes qui fut complètement détruit, en 1864, par un

incendie. Cent neuf maisons, sur une superficie de 10.700 mq. furent détruites et l'on dut faire venir, pour combattre cet incendie, des pompiers de Châteauroux, de Périgueux et d'Argenton.

Il est juste de dire que toutes ces maisons étaient en bois et que le feu s'y propageait avec une extrême facilité.

C'est sur cette place de la Motte que se tient, chaque année au mois de Juin, le curieux marché aux cheveux. Dans la campagne limousine les femmes vont aux foires ou aux marchés et y vendent leur chevelure, ou plutôt l'échangent contre des étoffes ou d'autres articles de toilette. Les *tondeurs*, comme on les appelle, viennent le jour de la saint Jean à Limoges, où se donnent rendez-vous les gros acheteurs de Paris. Ces tondeurs arrivent par petits groupes, portant sur leurs épaules des sacs renfermant les dépouilles de plusieurs centaines de têtes. Les transactions se font au kilogramme et un kilogramme vaut en moyenne 50 francs. On évalue à 60.000 fr. le chiffre d'affaires qui se font sur cet étrange article.

De la place de la Motte, la rue des Arênes conduit au Palais de Justice, devant lequel se dresse la statue de l'illustre chimiste Gay-Lussac. Un peu plus loin se trouve le Champ de foire que domine le Jardin d'Orsay, auquel fait face le Musée Adrien Dubouché, qui renferme notamment une admirable collection de porcelaines et de faïences ainsi que plusieurs émaux superbes.

De l'autre côté de la place de la Motte se trouve une entrée de la rue de la Boucherie qui est, sans contredit, une des grandes curiosités de la ville de Limoges. Sur les 98 bouchers de Limoges, 56 habitent cette rue. C'est une rue étroite et tortueuse où débouchent d'immondes ruelles. Les maisons y sont hautes, lépreuses. Devant d'horribles boutiques sont des marmites pleines de viandes cuites, d'aspect répugnant, de vagues saucisses ou des boudins de couleur douteuse que palpent et soupèsent les acheteurs, tandis que les bouchers et les bouchères, impassibles sur le pas des portes, entre les corps décapités des moutons et des veaux, vantent leur marchandise aux clients de passage. Il y a quelques années, il existait encore des auvents qui s'avançaient jusqu'au milieu de la rue et ne laissaient entre eux qu'un passage très étroit.

Les bouchers de Limoges forment une caste à part dans la ville. Ils ont conservé les mœurs, les usages et les coutumes du passé sans se soucier de la transformation de la cité. C'est toujours l'ancien corps de métier, avec ses traditions du municipe romain, greffées sur les

institutions civiles et religieuses du Moyen-Age, le même esprit de solidarité ombrageuse, turbulente, presque agressive, les mêmes superstitions, la même indifférence pour tout ce qui tient aux lois de l'hygiène et de la propreté.

Je ne résiste pas au désir de vous lire quelques extraits de la relation d'un voyage fait à Limoges, il y a une vingtaine d'années, par M. L. Dubois : « Le boucher de Limoges est sale. Il porte ordinaire-
« ment la redingote, mais quelle redingote ! ! C'est une mosaïque
« variée, un habit d'arlequin bigarré à l'infini par la couleur et la
« forme des pièces qui le restaurent. Ajoutez à ce vêtement une culotte
« en velours bleu, terni et graisseux, un bonnet enfumé et noirci, de
« gros sabots jaunes et vous aurez le personnage habillé de pied en
« cap. L'épouse du boucher de Limoges participe en tout à la malpro-
« preté de son mari. Sa coiffure est sale, son tablier de toile est sale.
« son habillement de serge grise est sale, sa chemise.... sa chemise,
« je ne l'ai pas vue, mais, la main sur la conscience, je puis affirmer
« qu'elle est en harmonie avec le reste de la toilette ».

Le portrait n'est guère flatteur.

Les jours de foire, les jours de fête patronale, le boucher se transforme, il devient prodigue, recherché dans sa mise. A l'époque des « Ostensions » qui ont lieu tous les sept ans, la femme du boucher arbore des diamants de famille qui sont très beaux. Le boucher de Limoges est catholique pratiquant, mais, pour lui, le culte serait vide de sens s'il ne prenait des formes matérielles et saisissables. Il aime les manifestations publiques dans lesquelles il porte des cierges de vingt à trente kilos.

La corporation des bouchers a été légalement constituée du XIe au XIIe siècle. Les familles composent une société qui n'admet aucun étranger dans son sein. Le fils y succède au père et le chef de la communauté prend le titre de *Maître des Bouchers*. Ils s'allient d'ailleurs presque toujours entre eux et sur les 98 bouchers, il n'y a guère que cinq ou six noms de famille différents. Quelquefois, mais rarement, et seulement dans les grandes occasions, ils daignent conférer la qualité de « Boucher honoraire » à des personnages qu'ils en jugent dignes. La dernière personne honorée (!) de ce titre n'est autre que Mme la Duchesse de Mac-Mahon.

Les bouchers s'attribuent encore le privilège, qu'ils font remonter à Henri IV, d'être les dépositaires des clefs de la ville et de servir de garde d'honneur aux princes qui visitent Limoges.

Le 2 Mars 1815, le Duc et la Duchesse d'Angoulême arrivèrent à Limoges. Les bouchers servirent d'escorte. Un officier, en garnison à Limoges, s'étant approché de la voiture, un boucher lui cria : « Tiro-te d'aqui, l'éipauletto, co n'ei pâ to plaço, qu'ey lo mio. — Otes-toi de là, l'épaulette, ce n'est pas ta place, c'est la mienne ».

En 1828, Mme la Duchesse de Berry vint à Limoges et fut également escortée par les bouchers. Montés sur leurs petits chevaux, étrillés pour la circonstance — je parle des chevaux — les bouchers se faisaient remarquer par leur costume bleu à parements jaunes, l'immense plumet qui surmontait leur shako et surtout les acclamations bruyantes dont ils remplissaient l'air en brandissant des sabres empruntés à quelque antique panoplie. Un journal de Limoges, par une métaphore qui ne manque pas de hardiesse, les qualifia de « princes du sang ».

Au milieu de la rue de la Boucherie, sur une petite place, s'élève la chapelle dite de St-Aurélien, devant laquelle se dresse une croix de pierre ouvragée comme une châsse. A l'intérieur, on remarque un curieux vitrail du XVe siècle et un très ancien baptistère. Les murs sont surchargés d'ornements d'un goût plus naïf qu'éclairé et le parfum de la prière n'est pas le seul qui s'y fasse sentir.

En quittant la rue de la Boucherie, on traverse la place des Bancs et l'on arrive devant l'Hôtel de Ville, très bel édifice terminé en 1881. Le grand escalier et la salle des mariages sont remarquables.

On se rend de là, en quelques minutes, à la cathédrale St-Étienne. C'est le plus important et le plus beau des édifices religieux de Limoges, en même temps que le moins limousin de tous. En mettant de côté le porche roman du XIe siècle que surmonte la tour, tout le reste du monument est dû à l'importation d'un art étranger à la province, art admirable, à la vérité, mais qui appartient au Nord de la France, cette terre natale de l'architecture ogivale. Ce spécimen de l'art gothique est d'ailleurs resté le seul de son espèce.

Si la dureté du granit, la difficulté de le fouiller au ciseau ont restreint le nombre et la finesse des parties sculptées, le portail Nord du transept n'en est pas moins une véritable merveille.

A l'intérieur se trouve un richissime jubé surchargé de fines sculptures du temps de François Ier.

Cette visite de la ville, pour brève et superficielle qu'elle soit, ne doit pas nous faire oublier le reste du Limousin. Nous commencerons nos excursions par les ruines du château de Chalusset, à quelques

kilomètres de Limoges. Le château de Chalusset est situé au sommet d'une colline dominant le confluent de la Briance et de la Ligoure, dans un site pittoresque, un peu sauvage. Il forme une des plus belles ruines féodales du Limousin. C'est une double forteresse, composée d'un petit château du XIIe siècle et d'un château plus considérable qui domine le premier. Ce château fut pendant longtemps un repaire d'aventuriers qui ne cessaient de commettre des brigandages de toutes sortes au détriment des habitants de Limoges. En 1577, les habitants de Limoges, sous la conduite du capitaine Vauzelle, formèrent une petite armée grossie par les hommes de Solignac, de St-Léonard et d'Eymoutiers et vinrent mettre le siège devant la forteresse habitée par Walmont de St-Vitte. Le cinquième jour, la garnison capitula et les assiégeants démolirent le château-fort. Ce qui reste donne encore une idée imposante de sa position. Autour du donjon, centre de la résidence seigneuriale, se groupent des bâtiments entourés de hautes murailles crênelées, hérissées de tours, percées d'étroites meurtrières qui permettaient aux archers de tirer à découvert et munies de mâchicoulis d'où la garnison surveillait les remparts et jetait sur les assaillants des pierres, des poutres et de l'huile bouillante.



EYJEAUX. TYPE DE VILLAGE LIMOUSIN. CHATEAU ET ÉGLISE DU XIIIe SIÈCLE.

A Eyjeaux nous rencontrons le type du village limousin, avec son

ancien château seigneurial, récemment restauré et, à proximité, l'église du XIe siècle, où l'on remarquera le clocher dont la forme se rencontre très souvent dans le pays. Le bourg d'Eyjeaux est encaissé entre de hautes collines boisées sur le flanc desquelles coulent de petits ruisseaux aux eaux limpides et pures. Certaines sources ont, paraît-il, des propriétés curatives et j'en sais une très ferrugineuse dans le parc même du château, qu'envieraient beaucoup de stations thermales.

Quant au village lui-même il a une superficie considérable, plus de 9.000 hectares pour une population de 1.001 habitants.

Non loin de Chalusset nous visiterons Solignac, célèbre par son abbaye de Bénédictins établie en 632 par saint Éloi, dans une villa royale cédée par Dagobert. Le premier abbé en fut saint Remacle qui devint, en 650, évêque de Maestrich. Là vécut aussi au VIIe siècle, le moine saint Thillon, artiste habile qui devint, avec saint Éloi, son maître, le créateur de l'école limousine d'orfèvrerie. Le grand bâtiment du monastère est occupé actuellement par une manufacture de porcelaine. L'église est un des spécimens les plus intéressants de l'architecture à coupoles introduite en France par les Vénitiens au XIe siècle.

De Solignac nous nous dirigerons vers Pierre-Buffière, patrie du célèbre chirurgien Dupuytren. Près de l'église se dresse sa statue en bronze. De la ville, perchée au sommet d'une colline verdoyante, on jouit d'un vaste panorama que l'on ne se lasse pas d'admirer.

La ville de St-Léonard n'est pas moins intéressante. Même sans son église, elle serait une aubaine pour l'archéologue. Dans tout le Limousin, si riche pourtant en villes du Moyen-Age, il n'y a aucune réunion de maisons gothiques comparable à celle-ci. Il en reste d'absolument intactes et en nombre assez grand pour donner une idée de la prospérité de ce petit centre commercial et du luxe de ses marchands. C'est la patrie de Gay-Lussac. L'église, presque tout entière, appartient au style roman du XIe et du XIIe siècle. Le chœur en est un remarqable spécimen, de même que le clocher. Ce dernier, carré à la base, devient octogone à ses étages supérieurs et se termine par une élégante flèche de pierre.

En quittant St-Léonard et remontant la rive droite de la Vienne on arrive bientôt au confluent de la Vienne et de la Maulde, site ravissant dans une gorge étroite dominée par le monastère de l'Artige fondé en 1165 par le bienheureux Marc, pèlerin italien. Ce monastère, comme beaucoup d'autres dans le pays, est transformé en ferme et les étables

des bœufs et des vaches sont situées au-dessus des tombeaux des prieurs et des moines.

Je fis cette excursion avec la Société Archéologique du Limousin, présidée alors par le Chanoine Arbollot. La Société faisait faire des fouilles dans les étables pour retrouver la sépulture de Bernard de Savêne, évêque de Limoges, et sauver, s'il en était temps encore, les ornements sacerdotaux qu'elle devait contenir. Nous assistions avec un intérêt passionnant aux derniers travaux et lorsqu'on mit enfin à découvert un sarcophage de pierre, nous avions la conviction que nous allions trouver, en l'ouvrant, des choses très curieuses. Mais le tombeau ne renfermait plus que quelques ossements. Un vieux paysan qui assistait impassible à l'opération, nous raconta — un peu tard, mais le paysan n'est pas bavard — qu'on avait déjà fait ces fouilles une cinquantaine d'années auparavant et que tout ce qui avait quelque valeur avait été emporté à St-Léonard.

La ville de St-Yrieix nous offrira le type des sous-préfectures limousines. C'est une petite ville de 8.400 habitants assez mal bâtie, qui n'a conservé de ses anciennes fortifications qu'une antique tour, dite tour du Plot. Le monument le plus remarquable est l'église collégiale, appelée le Moutier, qui appartient à l'époque de transition où le gothique et le roman s'allient pour créer une œuvre complète. La nef, le chœur, jusqu'au pentagone du chevet, le transept offrent le mélange visible des deux styles et de leurs qualités les plus rares de solidité et de richesse, de délicatesse et de majesté. Le plan de l'édifice est bizarre. Il affecte la forme d'une croix latine, avec une nef sans bas-côtés et trois chœurs parallèles. Les chapiteaux du chœur central s'épanouissent en corbeilles de palmettes et d'acanthe du meilleur goût et d'un style vraiment antique. Sur les modillons des galeries, les figures grimaçantes des démons de la nef ont fait place à des têtes charmantes de jeunes hommes et de jeunes filles du plus délicat travail.

On y peut voir un magnifique reliquaire en argent massif contenant le chef de saint Yrieix. Ce reliquaire fut volé un jour et l'on raconte que le voleur ne put dépasser les dernières maisons de la ville. A cet endroit, ce trésor devint si lourd que le ravisseur dût le laisser choir. Il fut retrouvé quelque temps plus tard par les habitants. Ce reliquaire est orné de pierres précieuses et de deux émaux symétriques en forme de croix, dont l'un a disparu. Le doyen de St-Yrieix nous racontait qu'il avait retrouvé tout dernièrement, chez une de ses paroissiennes, la croix qui manque et qui sera bientôt remise en place. Dans la sacris-

tie, on conserve une colombe eucharistique en métal doré qui servait de ciboire dans le premiers temps de l'Église.

Au voisinage de l'église on rencontre quelques vieilles maisons du XIIIe siècle. Sur l'une d'elles se voit encore une très ancienne enseigne de barbier portant, d'un côté : « Ici on rajeunit la vieillesse », et de l'autre : « Ici on embellit la jeunesse ».

St-Yrieix est un centre d'excursions nombreuses et intéressantes. Pompadour, Turenne, Ségur, le Châlard, Jumillac-le-Grand sont des buts de promenades où le voyageur épris d'art et de beauté est assuré de trouver un aliment substantiel à sa légitime curiosité.

Maìs nous devons nous borner et nous terminerons cette visite du Limousin par la ville d'Uzerche dans la Corrèze, une des plus pittoresques de France. Bâtie sur un éperon rocheux formant un promon-



UZERCHE. — VUE GÉNÉRALE.

toire aigu que la Vézère entoure presque complètement, cette ville renferme la plus belle réunion de châteaux du XVe et du XVIe siècle qu'on puisse voir.

« Qui a maison à Uzerche a château en Limousin » dit un vieux dicton. Ce ne sont en effet que vieux manoirs flanqués de tourelles

élégantes s'étageant les uns au-dessus des autres le long du cour irrégulier de la Vézère, longues rues tortueuses bordées de maisons anciennes, dont quelques-unes ont encore grand air, le tout dominé par l'église du XIe siècle surmontée d'un beau clocher roman. La réputation d'Uzerche est parfaitement justifiée.

Telles sont les principales curiosités, les aspects les plus remarquables de ce vieux Limousin qui garde encore, malgré la facilité des moyens de communication et de pénétration, quelque chose qui le distingue nettement des provinces voisines. J'admire profondément, pour ma part et en toute sincérité, non seulement le pays mais encore les habitants, qui ont montré de tout temps de précieuses qualités d'énergie et d'endurance. Il y eut au Moyen-Age, au XIIe et au XIIIe siècle une époque de gloire pour la langue de ses troubadours qui fut un moment, avant l'italien, l'espagnol et le français, et avant de s'avilir en un patois qui s'abandonne, l'idiome le plus pur de la famille romane.

Le Limousin, pays de tant d'artistes, n'a malheureusement pas, comme l'Écosse à laquelle je l'ai souvent comparée, sa harpe éolienne qui résonne sous l'ardente inspiration des poètes de la patrie. Mais vienne un homme qui fasse vibrer ses cordes plaintives et qui dise la gloire et ses souvenirs, vienne un Ossian qui chante le souffle mystérieux qui gémit dans ses bruyères et l'âme des anciens troubadours qui murmure dans ses nuages gris, vienne un Téniers qui fixe sur la toile ses danses agrestes et ses paysannes au coquet barbichet, un Claude Lorrain qui saisisse la pureté des lignes de ses horizons et l'âpreté mélancolique de ses montagnes et la terre des Limousins apparaîtra telle qu'elle est en réalité : une des plus belles provinces du beau pays de France.

René PAILLOT.

III.

Séance du Vendredi 19 Janvier 1906.

AU PAYS SOUDANAIS

I. CE QU'EST LA TERRE SOUDANAISE. II. SES RESSOURCES ÉCONOMIQUES. — III. L'AME SOUDANAISE.

Par M. le Lieutenant LANREZAC,

Ancien commandant de la 1re Compagnie de Gardes frontières du Sahel et du Cercle de Nioro.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. Lanrezac a voulu nous montrer sous son vrai jour ce qu'est le Soudan si mal connu où l'énergie française, loin d'être morte, est encore capable de grandes choses. Il s'est étendu longuement sur l'état d'âme des noirs, jugé si diversement. Certains les ont jugés paresseux, incapables et corvéables à merci. On a beaucoup exagéré leurs défauts. Les noirs ont des sentiments élevés, une mentalité pareille à la nôtre. Les différences sont plutôt extérieures. Si nous voulons en faire nos égaux, il ne faut pas les brusquer, mais montrer au contraire beaucoup de patience. Les évolutions mentales ne peuvent se faire que lentement.



M. LE LIEUTENANT LANREZAC.

Le climat et le sol, tout autant que l'ancestralité, ont formé les races et pour mieux juger les noirs, il nous faut étudier d'abord le climat du Soudan, son sol et ses productions.

Le Soudan, perdu dans les brumes de l'éloignement, a donné lieu à des jugements bien contradictoires.

On a dit qu'il était le pays du rêve, aux montagnes élevées, aux lacs profonds, aux vastes cours d'eau et couvert d'une abondante végétation. Pour d'autres, au contraire, c'est le pays de la fièvre, une terre de désolation et de mort.

La vérité se trouve dans un juste milieu.

Le Soudan n'est pas dépourvu de richesses. Pour en tirer profit, il ne faut pas seulement en avoir la volonté, il faudrait aussi de la patience et surtout des capitaux. En fait de colonisation, comme dans l'industrie, on doit savoir attendre et faire les sacrifices nécessaires.

Le sol, du Sénégal au lac Tchad, est couvert de brousse ou de forêts d'arbres très petits, de la famille des mimosées. Des rochers schisteux parfois assez élevés, de petites collines ou d'immenses plateaux aux larges ondulations interrompent parfois la monotonie du paysage.

L'aspect général varie suivant les saisons. Pendant la saison sèche, d'Octobre à Mai, tout semble dépérir, la brousse est brûlée et les marigots, noms donnés aux cours d'eau, sont presque complètement desséchés.

Vienne la saison des pluies, aussitôt il se fait une transformation étonnante. Tout ressuscite dans ce pays et prend un aspect riant. La végétation redevient luxuriante et les marigots se transforment après chaque tornade en d'importants cours d'eau.

Le Sénégal et le Niger ne se comportent pas comme les marigots qui pendant la saison sèche ne présentent plus qu'une suite de mares indépendantes les unes des autres. Si le niveau de ces fleuves varie énormément d'une saison à l'autre, leur lit contient toujours de l'eau et ils sont navigables sur presque tout leur parcours.

Le tirant d'eau des bateaux doit naturellement varier suivant les saisons. On s'occupe activement à améliorer le cours de ces fleuves qui, en attendant les chemins de fer, sont les seuls moyens de communication. Les rares routes du pays ne sont pas carrossables et les marigots ne sont utilisables que temporairement.

Les moyens de transport employés au Soudan sont les chevaux, les bœufs et les captifs. Le cheval supporte bien le climat du Sahel, le bœuf ou zébu, élevé pour la boucherie ou le portage, est particulièrement employé pour le transport des fardeaux. Les noirs paresseux se font porter souvent par eux, même quand les pauvres bêtes sont déjà suffisamment chargées. Le chameau, si on pouvait le prémunir contre

les attaques d'une mouche de l'espèce tsé-tsé, rendrait d'éminents services à cause de sa sobriété.



UN CONVOI D'EUROPÉENS DANS LA BROUSSE.

L'Européen qui voyage au Soudan ne jouit pas encore de ses aises. Les bagages sont portés par des noirs et un cheval lui sert de véhicule.

Les longues chevauchées dans la brousse ne sont pas d'ailleurs sans charme. On éprouve lorsqu'on parcourt ces solitudes un sentiment étrange très difficile à définir. Les chansons nasillardes des porteurs vous bercent doucement et on sent le plaisir de se laisser vivre.

Enfin les captifs sont employés pendant la saison sèche, alors qu'on ne peut les utiliser aux travaux agricoles.

Les moyens de communication sont en somme très rudimentaires. Les transports à dos d'homme sont excessivement coûteux. Le noir ne peut porter que 25 kilogrammes. Le transport d'une bouteille de champagne de la côte au lac Tchad revenait à 70 francs par la voie Saint-Louis-Kayes.

En saison sèche, la température monte progressivement de 22 à 23 degrès jusqu'à 35 et 45 degrés à l'ombre. Les nuits sont fraîches, 10 à 12 degrés.

Dans l'autre saison, il pleut presque journellement. Ce sont alors des averses de courte durée contre lesquelles il n'y a pas de protection

possible. Les pluies sont précédées toujours d'une tempête de sable, pendant laquelle le ciel se couvre subitement de sombres nuages. Quelques coups de tonnerre éclatent et en quelques minutes des trombes d'eau s'abattent sur le sol. Puis le soleil reparaît radieux; sous l'action de ses chauds rayons et de ces bienfaisantes averses la végétation est on ne peut plus luxuriante. C'est alors que le Soudan est un vrai pays de rêve.

Le mil atteint 4 à 5 mètres de haut.

On cultive en outre au Soudan le maïs, le riz, l'arachide et le coton, considéré comme une richesse future. Les travaux des champs sont confiés aux captifs, les gens libres ne font rien. On défriche souvent en mettant le feu à la brousse, ce qu'il faut nous efforcer d'empêcher.

En voulant déboiser ainsi une portion limitée du sol on déboise en même temps tous les environs. Dans ces plaines desséchées, le feu se propage par trop facilement.

Après avoir ainsi montré les deux aspects si différents du sol soudanais, le conférencier passe à l'étude plus intéressante de l'âme noire.

Le Soudan, dit-il, est un véritable creuset ethnographique. Placé sur la route d'invasions formidables qui refoulèrent et anéantirent presque une race autoctone, la race bantou, l'immense amas de pays qui forme cette colonie, est peuplé par des tribus qui se prétendent toutes être issues de races différentes. Ce fait s'explique si l'on songe que les peuples envahisseurs étaient divisés en castes fermées qui finirent par s'isoler et former à leur tour des tribus distinctes. De plus, la polygamie, l'institution de l'esclavage ne contribuèrent pas peu à brouiller les principaux traits ethnographiques et à rendre si difficile une classification rationnelle.

Néanmoins, si l'on en excepte les Bantous aux lèvres épaisses, au nez épaté, aux cheveux crépus, anthropophages rebelles à toute civilisation, on peut diviser les populations soudanaises en quatre familles: les Maures, les Ouolofs, les Peuhls et les Bambaras. Au dire de M. Lanrezac, les noirs du Soudan avaient, lorsque nous les avons conquis, une civilisation supérieure à celle des Barbares qui envahirent l'Europe au IVe et au Ve siècles.

Les Maures sont presque blancs et descendent sans doute des Berbères du Nord.

Les Ouolofs sont vaniteux et orgueilleux. Seuls, ils jouissent au Sénégal du droit électoral et, ainsi favorisés, ils se croient de véritables blancs : ils traitent les autres de *sales noirs*. Dès qu'un Ouolof a

25 francs en poche, il s'achète un chapeau haut de forme et va faire le paon à Saint-Louis. Leurs femmes ne sont pas laides. Leurs enfants, noirs cuivrés, ont une certaine beauté sculpturale.

Les Bambaras ou Mandingues sont des restes d'anciennes tribus conquérantes échappées aux massacres des Toucouleurs, massacres qui n'étaient souvent qu'une vengeance d'autres massacres. Dans ce pays où tout est excessif, où la nature passe de la vie intense au sommeil le plus profond, l'existence humaine comptait fort peu avant notre arrivée. Samory, qui est un joli type de cette forte race mandingue,



SAMORY.

était d'une férocité inouïe et l'on calcule que ce grand chef de bande a dépeuplé le Soudan de plus d'un million d'hommes. Il massacrait pour le plaisir de tuer et cependant cet ancien Dioula avait été le meilleur des fils. Il s'était jadis offert comme captif à la place de sa mère. Remarquablement doué il voulut fonder un Empire, mais les circonstances économiques et sociales ne lui permirent pas d'étayer sur des bases solides l'œuvre qu'il entreprenait. Après avoir échappé à toutes les colonnes envoyées contre lui, il fut capturé, par une poignée de Français accomplissant avec une audace folle un acte héroïque : 6 Européens et 80 tirailleurs firent prisonniers près de 100.000 individus.

Ce qu'il y a de meilleur chez le Bantara c'est la femme, excellente mère de famille.

Les Peuhls abondent dans le cercle de Nioro : les femmes assez jolies se déforment malheureusement par une sorte de tatouage de la lèvre inférieure qu'elles ont par suite très épaisse. Elles ont une très grande influence sur leur mari. C'est aux femmes qu'il faut s'adresser pour obtenir quelque chose.

Les défauts des noirs sont bien semblables aux nôtres. Les femmes sont coquettes et soignent leur chevelure. Les mauresques se coiffent comme chez nous, les autres s'imbibent les cheveux de beurre de karité, en forment des séries de petites nattes avec lesquelles elles obtiennent, en les superposant et en les entremêlant d'étoffes, un superbe édifice qui ne demande pas moins de huit jours pour être mené



LA COIFFURE.

Toutes les femmes indigènes ne portent pas ainsi leurs cheveux. D'autres les disposent en un monument compact qui forme une masse extraordinaire. Il faut huit jours pour établir une belle coiffure, mais aussi la femme une fois coiffée ne touche plus à ses cheveux durant un mois ou deux.

Chez les Sarracolaises, la masse tressée en petites nattes comme pour les Ouolofes, est divisée en 4 paquets : 2 rabattus sur la tempe, les 2 autres ramenés sur le haut de la tête sont noués par dessus une masse de chiffons. Enfin, on attache au sommet et le long de l'arête de grosses boules d'ambre, des perles, des anneaux d'or, etc.

à bonne fin. — On comprend qu'après cela, les Soudanaises ne touchent pas à leur coiffure pendant plusieurs mois et en réalité les cheveux

enduits de beurre de karité ou de cire forment un bloc où la vermine ne peut pas pénétrer. Ce genre de coiffure nous semble bizarre. L'est-il plus que celui adopté par certaines dames qui, lorsqu'elles vont au théâtre arborent sur leurs têtes d'immenses chapeaux à plumes, qui après avoir fait le désespoir des maris obligés de les payer, fait celui des spectateurs venus pour voir une pièce de théâtre et non pour contempler l'œuvre d'une grande modiste.

Les hommes, à l'exception des Bambaras, ont le crâne chauve. Les barbiers crachent sur la tête de leurs clients et raclent le cuir chevelu comme on racle en notre pays les peaux d'animaux abattus.

Si la coiffure est parfois compliquée le costume est très simple : il se compose d'une étoffe repliée autour des reins par dessus laquelle on met un pagne, sorte de grande chemise avec ou sans manches.

Ce qui distingue l'homme riche du pauvre, le captif du libre, c'est seulement la fraîcheur plus ou moins grande de leur boubou.

Nous avons parlé de captifs. Comment, direz-vous, il y a encore des esclaves au Soudan ? Comment la France peut-elle tolérer un pareil état de choses ?

Rassurez-vous, les captifs du Soudan ne sont pas ce que vous pensez.

Ce ne sont point des captifs *de traite*, enlevés de force par un coup de main. De ceux-là, il n'y en a plus. Nous avons abattu Rabah, le dernier des chasseurs d'hommes.

Les captifs du Soudan ne sont pas enchaînés et maltraités comme des bêtes. Ce sont de simples ouvriers, liés avec leur maître par un contrat plus fort que celui qui unit en France patron et travailleurs. S'ils ont des devoirs, ils ont aussi leurs droits. Ils ont un ou deux jours par semaine pour travailler complètement pour eux-mêmes et il n'est pas rare de voir des captifs ordinaires gagner suffisamment d'argent pour se libérer.

Au bout d'un certain temps, les bons esclaves deviennent captifs de *case* et ne sont plus alors rattachés au maître que par un lien de vassalité purement nominal. Ce sont des demi-affranchis, semblables aux affranchis de l'ancienne Rome.

Les captifs sont après tout bien considérés. Ils ont la noblesse que leur confère un travail imposé, il est vrai, mais utile à la communauté. Les gens libres ont pour eux une certaine considération, parce qu'ils ont conscience de leur propre inutilité.

Il arrive quelquefois que certains villages sont dirigés par des captifs de case. On en a parfois vu de plus riche que leur maître.

Cependant il y a quelquefois des excès et il faut sévir contre des maîtres trop cruels. Notre devoir est d'affranchir alors ces malheureux. M. Lanrezac en a délivré un certain nombre ; mais, dit-il, la plupart des 600 hommes formant le village de Nioro-Liberté étaient des paresseux ou des voleurs. Beaucoup venaient le trouver et lui disaient : « Je suis libre maintenant, nourris-moi, sans cela s'il me faut travailler, j'aime mieux retourner chez mon maître ».

Les mauvais maîtres sont toutefois l'exception. Les noirs ont tout intérêt à bien traiter leurs captifs.

Du reste, il ne suffit pas de délivrer un homme pour le délivrer de tous soucis, il faut lui donner des moyens d'existence et on a vu des noirs affranchis retourner en effet d'eux-mêmes chez leur maître pour gagner de quoi subsister.



LES CASES INDIGÈNES (EN PAILLE OU EN TERRE BATTUE).

Les unes et les autres ne sont guère confortables mais elles protègent assez bien contre la chaleur. En revanche l'eau les traverse facilement.

Elles sont fort pittoresques, quand la saison des pluies venue une végétation extraordinaire recouvre la terre. Elles disparaissent au milieu de la verdure et à ce moment, il n'y a plus devant la porte de la maison qu'une toute petite cour où l'on pile le mil.

On ne libère pas du jour au lendemain l'âme d'un individu des tares

que lui a imprimées l'esclavage. Ici comme dans toutes les choses sociales il faut ne procéder qu'avec beaucoup de prudence.

La captivité au Soudan répond à un véritable besoin. Il ne faut pas vouloir la supprimer d'un seul coup. Soyons humanitaires, mais ne nous entichons pas d'idées dont on ne conteste pas la grandeur, mais qui sont, pour le moment encore, irréalisables.

Laissons faire le temps, il travaille ici pour nous. Cette captivité, mitigée en sa forme, s'éteindra d'elle-même peu à peu, puisque nous avons tari la source de son renouvellement.

Trois causes diminuent de jour en jour le nombre de ces captifs, à savoir :

1° La libération par longue possession ;

2° La libération par rachat direct. Pour 200 francs tout indigène peut se racheter ;

3° La mort ou la libération prononcée par nous en cas d'abus flagrants.

Il ne faut pas oublier qu'au Soudan la société est très patriarcale.



LA VILLE DE NIORO.

C'est une grosse bourgade placée aux confins du Sahara, dans la région de transition entre le plateau soudanais et le désert. Elle se compose d'une série de maisons formées de cubes en terre, séparés les uns des autres par des murs et des cours où on met les bestiaux. Au fond on aperçoit le poste établi dans l'ancienne forteresse d'Ahmadou, fils et successeur d'El Hadj Omar à qui nous avons enlevé le pays.

C'est ce qui explique d'ailleurs la simplicité de ses mœurs. Aucun raffinement ni dans le mobilier, ni dans l'habitation.

Les maisons des Soudanais consistent soit en un cube de terre avec une seule ouverture qui sert de porte, soit en une hutte recouverte d'un toit conique en paille. En ce pays d'averses irrésistibles, les toits doivent être réparés chaque année. Les Maures, nomades, habitent des tentes en poils de chameau.

Les grandes villes présentent généralement des cases rondes et carrées. Tel est Nioro sur les confins du Sahara, il est le plus grand centre de cette région. Depuis notre prise de possession, c'est-à-dire, depuis 1892, tout y a été transformé. Toutes les rues convergent vers un petit monticule où flotte maintenant le drapeau français.

Ce drapeau, ce lambeau d'étoffe, ne claquait joyeusement au vent que les dimanches. C'est alors que nous le contemplions avec des yeux attendris et je vous jure qu'à ce moment il personnifiait bien pour nous la patrie absente. Chiffon certes, qui pouvait tenir dans les deux mains, mais qui résumait pour nous, les vertes campagnes, les humbles villages, les grandes villes du beau pays de France.

Qu'ils aillent donc là-bas, dans un de ces postes perdus sur les frontières, ceux qui le raillent ce drapeau, et c'est alors qu'ils comprendront tout ce qu'il renferme de beau, de noble et de grand dans ses plis, c'est alors qu'ils comprendront que c'est une chose sacrée pour le salut de laquelle on donne joyeusement sa vie.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici ne nous éclaire que très imparfaitement sur l'âme soudanaise, et tout d'abord y a-t-il *une* âme soudanaise? Il semblerait que pour pénétrer l'âme indigène il faudrait étudier une à une toutes les différentes races qui peuplent l'Afrique occidentale : il n'en est rien, car les mêmes traits généraux, imposés par le sol, se retrouvent dans toutes.

La diversité d'appréciation dont on a parlé à propos du sol, on la retrouve à propos de la valeur des races noires. Tandis que les uns les traitent en sauvage, les autres veulent les considérer comme des gens ayant la même civilisation que nous. Entre les deux extrêmes, il y a ici un juste milieu. Les Soudanais ne sont pas des sauvages, ils ont des défauts, c'est incontestable, mais ils ont aussi des qualités très sérieuses.

Ce qui a permis de les considérer longtemps comme des Barbares, c'est ce fait que leurs ancêtres n'ont laissé aucun grand monument.

ci la pierre manquait. Il y eut cependant de grands empires africains, ›mpire de Mali, empire Sonrhaï, mais mal protégés contre l'invasion, ı'ayant aucun centre géographique où une race pouvait s'agglutiner ›t prendre conscience de sa nationalité, ces empires sombrèrent dans 'anarchie, résultats de guerres sanglantes pour la possession de captifs ju'on vendait ensuite aux..... Européens.

Non, les Soudanais ne sont pas des barbares ; ils ont une certaine ›ivilisation et ce serait commettre une lourde faute que de vouloir leur mposer nos mœurs et nos coutumes.

On a exagéré beaucoup leurs défauts. Ils ont des goûts simples.

Leur cuisine n'est jamais compliquée et quelques ustensiles leur uffisent pour la faire.

Ils ne sont pas aussi gourmands qu'on veut bien le dire et si quand ls ont du couscous ils s'en gorgent jusqu'à éclater, ils savent aussi se ›ontenter de peu.

Sont-ils paresseux ? Évidemment le noir ne se donne pas plus de ›eine qu'il ne faut. Il est insouciant, mais a-t-il tant besoin au fond de e soucier du lendemain. Son climat ne lui permet ni ne lui demande ›eaucoup d'efforts.

La terre peut le nourrir abondamment. A peine doit-il pour cela la emuer. L'agriculteur n'a pas à craindre l'épuisement du sol, puisqu'il ›eut changer fréquemment de terrain, et il n'a pas besoin d'engrais.

Lorsqu'on parle de la paresse des noirs, du peu qu'ils produisent, il ıe faut pas perdre de vue que la production doit être en rapport avec es chances d'écoulement de cette production. Si on veut augmenter ›ette dernière, il faut aussi créer des débouchés nouveaux et surtout ›méliorer les conditions de transport.

Pour juger à ce point de vue les Soudanais, il faut se rappeler que lepuis 200 ans ils vivaient dans l'anarchie.

Ils produisaient juste ce qui leur était nécessaire et pourquoi auraient-ls fait autrement dans une époque où nul n'était sûr de récolter ce ju'il avait semé.

Et leur saleté ? S'ils sont sales, c'est que l'eau leur manque.

Les noirs ne sont point malpropres et aiment à se plonger dans 'eau quand ils en ont à volonté.

Ils sont aussi très bavards. Pour eux, tout est occasion à palabre. Souvent ils se réunissent sous un dioubalé, ce qui est leur place favo-rite pour causer.

Le dioubalé est un arbre curieux, il lance vers le sol des racines

aériennes qui, ayant pris pied, forment de nouveaux troncs parallèles qui en grossissant finissent par se confondre avec le premier.

Les femmes sont moins bavardes que les hommes et elles ne se réunissent que le soir. Quand Paris aura fermé son dernier salon, c'est au Soudan qu'on le retrouvera.

A Nioro, on organise quelquefois des courses — avec tribune officielle, s'il vous plaît ! Les Soudanais sont très amateurs de ce sport. Leur plus grand plaisir est de partir à fond de train et de s'arrêter ensuite brusquement. C'est à qui partira le plus vite et s'arrêtera plus vite encore.

Sous le rapport de l'art, les noirs ne sont pas créateurs mais sont d'excellents imitateurs, et ici l'influence arabe s'est fait fortement sentir. La figure humaine n'est jamais reproduite en dessin. Ils travaillent l'or, le cuivre et le fer. Leurs bijoux, sabres et poignards témoignent d'un art avancé. Chez nous, ces objets ne nous disent rien, mais là-bas sous le chaud soleil, les couleurs voyantes dont ils sont revêtus s'atténuent et ils font très bel effet.

Dans les statuettes, on trouve un sens très profond d'observation.



ART INDIGÈNE. — SCULPTURE.

La *sculpture* est évidemment assez grossière. Cependant les petites statuettes en bois, si informes qu'elles nous paraissent, ont une certaine valeur artistique. Elles reproduisent en les déformant encore davantage les caractères propres aux races soudanaises.

Sans doute sont-elles un peu exagérées dans leur forme, mais pareil caractère se retrouve chez les peuples primitifs. Il ne faut pas oublier non plus que leurs outils à sculpter sont des plus rudimentaires.

La musique soudanaise n'est pas barbare. Évidemment elle ne

ressemble pas à celle de Wagner, mais comme celle du grand compositeur allemand, il faut pour bien la goûter, accoutumer son oreille à des sonorités que nous ne sommes pas habitués à entendre. Avant de juger une musique si barbare qu'elle paraisse, il faut en entendre de nombreux morceaux, interprêtés par des artistes. La musique soudanaise n'est pas criarde comme celle des Arabes, elle est plus mélodique et le chant signifie quelque chose.

Voici à titre d'exemple, la traduction d'une mélopée que M. Lanrezac entendit chanter au détour d'un chemin :

Sofas et deoutas, vous qui souvent dans la brousse écoutez le murmure des arbres aux « fines fleurs », entendez ce qu'un soir ils me contèrent :

I.

Loin dans le pays du grand Niger
Habite la princesse si jolie,
Riche elle sera car son père est un grand fama.

II.

Pauvre petite princesse si jolie
Ne veut épouser le guerrier chargé d'or,
Ni menaces, ni prières ne peuvent la fléchir.

III.

Pauvre petite princesse jolie,
Celui qu'elle aime est un captif,
Ni jour ni soir, jamais elle ne l'épousera.

IV.

Pauvre petite princesse errante,
Son père l'a chassée dans la brousse immense,
Elle va à l'aventure à demi mourante.

V.

Heureuse petite princesse si jolie
Ne sent ni la fatigue, ni la faim,
Car en marchant, aux oiseaux
Elle conte les charmes du bien-aimé.

VI.

Heureuse petite princesse si jolie,
Dans la grande brume embaumée
Elle meurt de fatigue et de faim.

VII.

Heureuse petite princesse si jolie,
Elle meurt en souriant,
Car avant de fermer les yeux
Elle revoit en songe le visage de l'aimé.

Aurait-on cru cela de ces noirs? Ils ont donc des sentiments comme nous! Leur mentalité est la même, seùles les manifestations extérieures en diffèrent.

Leurs fables et leurs légendes nous en fournissent une nouvelle preuve. Leurs fables sont nombreuses et beaucoup de légendes ressemblent aux nôtres. Comme en Alsace et en Normandie, certains oiseaux leur apporteraient le bonheur.

Une légende de serpent en Normandie, du serpent de Villedieu qui exigeait chaque année qu'on lui livrât la plus jolie fille du pays, se retrouve presque textuellement dans une légende du cercle de Nioro.

Comme en Normandie, il y a des recettes pour éloigner les mauvais esprits. En 1899, à Rouen, on employa pour chasser les esprits d'une maison hantée les mêmes procédés qu'au Soudan en pareil cas.

Les noirs aiment à peupler en imagination d'êtres et d'animaux fantastiques les endroits les plus sauvages. D'après eux, les sauterelles seraient tenues enfermées dans une caverne par un grand sorcier qui les lâcheraient parfois pour manifester son mécontentement. M. Lanrezac ayant fait arrêter un marabout avant une invasion de sauterelles, fut pour cela accusé de l'avoir provoquée.

Les sorciers sont en général méprisés. Cependant ils ont un pouvoir réel sur ces populations soudanaises. Il est malheureusement presque impossible aux Français d'entrer en relations avec eux. M. Lanrezac faillit être empoisonné pour avoir tenté de le faire.

Cette croyance aux sorciers existait aussi en France, elle disparaît pour n'être bientôt plus qu'à l'état légendaire. Si, en Afrique, elle est si vivace, c'est qu'elle est soigneusement entretenue comme moyen de domination, par une caste intelligente, héritière sans aucun doute de la science des Mages.

Quoiqu'il en soit, les races africaines ont une valeur morale très grande.

Le Soudan n'a pas seulement été conquis avec des blancs, mais aussi avec des Soudanais. Ces gens, quand ils se sont attachés à un officier, se font tuer pour lui sans hésitation. Ainsi firent les sept Sou-

danais de Poumeyrac, qui, groupés autour du blanc tué, préférèrent



LA MARE DE TOGA.

La légende est née souvent des terreurs de l'homme, cependant parfois elle a une autre origine. L'être humain né sociable, ne peut concevoir les endroits déserts et il aime à peupler au Soudan, comme ailleurs, d'êtres fantastiques les lieux qui ont une sauvage grandeur, témoin la légende de la mare de Toga. Quand à minuit la lune argente les eaux tranquilles de ce lac en miniature, le roi des caïmans sort et s'en va dans la grotte qui surplombe la mare, tenir sa cour au milieu d'êtres étranges.

mourir, entourés de cadavres ennemis, puisqu'ils n'avaient pas pu le protéger.

Quand des hommes sont capables de tels héroïsmes, on ne peut pas dire que ce sont des sauvages.

Sachons respecter les idées de nos Soudanais et soyons surtout patients. Nous avons le droit déjà d'être fiers des résultats obtenus jusqu'à présent.

Malgré les tristesses de l'heure présente, malgré les graves sujets de préoccupation qui doivent être nôtres, devant des impérialismes

sans cesse grandissants, nous n'avons pas le droit de douter de notre avenir.

Les fils de France ont montré là-bas, que quand on savait les employer, ils étaient encore capables d'énergie et d'audace.

Non, la France n'est pas en décadence, si nos rivaux le répètent trop souvent, c'est que leur intérêt les porte à nous discréditer, mais nous ne devons pas les croire. Si nous étions si bas, ils nous dédaigneraient silencieusement.

Mais il faut aussi, pour garder notre place, être avant tout des hommes d'action réfléchis, patients, persévérants, et ne pas nous laisser guider par des formules généreuses, sans doute, mais irréalisables dans l'état actuel de notre vieux monde.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1906.

VISITE A LA MANUFACTURE DES TABACS

(22 MARS 1906).

Directeurs de l'excursion : MM. Godin et Bonvalot.

Je ne sais s'il existe à Lille une autre solitude plus complète que ce morne quartier de la Madeleine, enserré entre le glacis des fortifications, les quais assoupis de la Basse-Deûle, le vieux Pont-Neuf, et cette longue, triste, monotone et provinciale Rue de Thionville, dont le nom même a quelque chose d'archaïque, et où il serait facile de compter les rares passants. A certaines heures pourtant, le sommeil de ce quartier s'anime un peu, c'est lorsque, quatre fois par jour, les ouvriers de la Manufacture des Tabacs rentrent ou sortent, appelés par le son de la cloche. Et il en était de même le 22 Mars de cette année, où 128 membres de notre Société, conduits par nos aimables collègues Godin et Bonvalot, se rendaient à cette même Manufacture, sur l'invitation du Directeur, Monsieur Parenty. — Rappelons pour mémoire qu'une « excur-

sion » analogue avait eu lieu en 1902, sous la conduite de MM. Delahodde et Villain.

La Manufacture des Tabacs de Lille occupe l'emplacement d'un séminaire que Mgr de Choiseul fit bâtir en 1679. En 1684, les bâtiments furent cédés aux Dames du Saint-Esprit qui y établirent un hôpital dénommé Vionval. Cet hôpital a été affecté au service des tabacs par décret du 23 Mars 1811. Depuis, la Manufacture a été agrandie par des cessions ou acquisitions de terrains et d'immeubles, en particulier par l'acquisition, en 1835, d'un terrain des Hospices civils.

Comme aspect général, et même particulier, il faut bien le dire, ces bâtiments n'ont rien de bien séduisant. Un corps de logis central, par une baie voûtée, sépare les deux cours intérieures, autour desquelles règnent les quatre murs nus, effrités, et percés géométriquement d'étroites fenêtres, qui font penser à une caserne ou à une vaste usine, — ce qu'ils sont en effet, — bien plus qu'à un cloître désaffecté. A droite de la première cour, le magasin des expéditions, entrepôt sombre, aux voûtes basses, aux piliers trapus, rappelle seul la destination primitive du lieu. A gauche se trouvent les bureaux et le domicile particulier du Directeur, aux spacieux appartements, comme il s'en trouve encore, çà et là, dans l'ancien Lille. Tout le reste de la bâtisse est vulgaire, triste de cette tristesse particulière que donne la laideur industrielle de notre époque. Devons-nous regretter d'y être « venus trop tard dans un monde trop vieux », et les séminaristes de Mgr de Choiseul, les filles du Saint-Esprit, ou leurs malades, avaient-ils pour réjouir leurs yeux un décor de pierre et de verdure plus esthétique ? C'est possible, mais entrons quand même.

Après un coup d'œil rapide à la machinerie, nous pénétrons dans les ateliers par groupes distincts, sous la conduite d'un ingénieur et de préposés, qui veulent bien nous fournir les explications nécessaires. La visite commence par les salles du rez-de-chaussée, affectées aux travaux préparatoires de l'industrie du tabac. Les hommes seuls sont employés à ce labeur, non pas vraiment pénible, mais plutôt salissant (il y paraît à leur grossier costume, à leur tablier de chanvre, à leurs sabots), et d'ailleurs bien rétribué, puisqu'un ouvrier gagne, en moyenne, cinq francs cinquante par jour.

Nous assistons aux opérations préliminaires, qui sont le coupage, l'époulardage et le mouillage du tabac.

Le tabac arrive à la Manufacture tel qu'il a été récolté, c'est-à-dire en « manoques » de plusieurs feuilles jointes ensemble par un pédoncule. On coupe ces pédoncules, ainsi que les grosses côtes, puis on époularde, c'est-à-dire que les manoques sont ouvertes, et les feuilles séparées les unes des autres. Enfin a lieu le mouillage, pour laver le tabac d'abord, puis pour le rendre plus souple et plus facile à manipuler sans production de débris. Une fois lavées, il convient que les feuilles soient séchées, d'une façon tout au

moins sommaire. Pour cela, on emploie des procédés mécaniques ; on les fait tournoyer dans des turbines (la valse des feuilles), on les plonge dans de vastes baquets, pressées les unes contre les autres, et de cette agglomération végétale il sort, par un robinet placé à la base, un jus noir, fortement imprégné de nicotine, qui recueilli et épuré, sera vendu à l'agriculture, où il sert à différents emplois,

Car il faut que rien ne se perde,
Dans la nature tout est bon,

comme dit un vieux refrain.

Je n'ai pas à entrer dans le détail des appareils qui servent à cette rectification ; j'avoue n'y avoir jeté qu'un coup d'œil rapide. Malgré leur ventilation, ou plutôt malgré les courants d'air qui les traversent par des moyens assez primitifs, il règne dans ces salles une atmosphère incommodante, violemment imprégnée de vapeurs âcres. Les ouvriers qui, eux, pataugent avec leurs sabots dans les flaques de nicotine répandues sur les carreaux des salles, s'habituent à cette odeur. Néanmoins, pendant les premiers jours de leur apprentissage, la plupart d'entre eux éprouvent, paraît-il, de la toux, des picotements dans les yeux, et des nausées, faciles à comprendre.

Les feuilles une fois lavées et séchées sommairement, il convient de les mélanger, bien qu'elles appartiennent un peu à toutes les espèces, on pourrait dire à toutes les « races ». C'est ainsi que les tabacs ordinaires, comme ceux qui se fabriquent surtout dans notre région, se composent en quantités presque égales d'espèces exotiques (Kentucky, Ohio, Maryland, Hongrie, Russie, Algérie, Egypte), et d'espèces indigènes (Nord, Pas-de-Calais, Dordogne, Isère, Meurthe-et-Moselle, etc.). C'est nécessaire, paraît-il. Il faut qu'elles se corrigent ou se complètent l'une par l'autre. Ainsi, le tabac de Dordogne, qui est presque insipide, se marie fort bien à nos tabacs du Nord, ou à ceux du Lot et du Lot-et-Garonne, exceptionnellement riches en nicotine. De même le Maryland, très faible, au Virginie riche et foncé, ou au rude tabac d'Ukraine. Les mariages se font dans un cylindre horizontal, mobile autour de son axe, muni de nervures hélicoïdales hérissées de crochets, et ouvert à son extrémité, par où elles retombent pêle-mêle dans une manne. Pour les experts de la profession, chacune de ces feuilles s'identifie selon sa forme et sa couleur, aussi facilement que, dans une foule, le type ou l'accent trahit la nationalité des individus qui la composent. Celle-ci demeure Russe, celle-là Française, malgré l'alliance, et telle autre Africaine ou Américaine. Et quelle leçon de géographie elles nous donnent, toutes ces feuilles, venues des climats les plus opposés, à travers tant de mers et de continents ! N'est-ce pas le cas de répéter avec Baudelaire, le poète visionnaire :

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !

Ainsi, dans l'humble scaferlati dont un soldat ou un paysan bourreront demain leur pipe vulgaire, l'âme du monde entier revit sans qu'ils s'en doutent. Quant aux cigares de nos députés et sénateurs, ils ont une identité de race plus facile à établir, comme le prouve leur désignation par initiales. Les premiers sont brésiliens (D B, débris Brésil) et les seconds Cubains (D H, débris Havane). L'internationalisme ne fleurit pas dans les hautes sphères.

Hâchage. — Nous montons au premier étage, où nous voyons s'effectuer la fabrication des rôles et l'opération du hâchage. On appelle *rôle* un certain nombre de feuilles *roulées* à la mécanique les unes dans les autres, de manière à former une espèce de corde. Pour le hâchage, les rôles sont placés dans une caisse à l'extrémité de laquelle se trouve un hâchoir, lame tranchante se mouvant sur un cadre rectangulaire qui constitue la face extérieure de la caisse. A la partie inférieure sont des rouleaux mobiles sur un axe : une roue à rochet commande le mouvement des rouleaux et permet de régler l'avance du tabac. Ce mécanisme est très simple : un seul homme peut, d'une simple pression du doigt, l'arrêter ou le remettre en marche. C'est ce que nous démontre, avec un certain orgueil naïf, le mécanicien lui-même chargé de la manœuvre.

Torréfaction. — Le tabac ainsi coupé en lames minces est enfin séché d'une façon définitive. A cet effet, on le place dans un vase clos (torréfacteur Rolland), cylindre horizontal analogue à celui que je décrivais tout à l'heure, mobile autour de son axe et muni de nervures à hélices qui font avancer le tabac d'une extrémité à l'autre pendant qu'un courant d'air chaud traverse le cylindre. La dessication s'effectue à une température peu inférieure à 100 degrés : on s'en aperçoit à la chaleur qui règne dans la salle, mais qui est néanmoins supportable. Autrefois, paraît-il, la dessication se faisait en exposant le tabac sur des plaques chauffées à feu nu ou à la vapeur, ce qui obligeait les ouvriers à respirer un air vicié.

Paquetage et Emballage. — Nous arrivons au deuxième étage, dans l'appartement des femmes. C'est à elles que revient le soin d'empaqueter le tabac avant de le livrer à la circulation.

L'opération consiste à former un sac de papier autour d'une douille à entonnoir, à verser dans l'entonnoir le tabac préalablement pesé, à comprimer le tabac dans le sac, et enfin à fermer et à coller le paquet. Le service de la machine exige trois ouvrières, l'une, la peseuse, qui prépare les charges au moyen d'une petite balance romaine à contrepoids, une autre qui applique le papier de paquetage autour des douilles pour former les sacs, la dernière enfin qui, debout, ferme les paquets d'un mouvement des doigts adroit et rapide et les dispose ensuite dans une manne à côté d'elle.

Toutes ces femmes, groupées dans des attitudes diverses, composent un ensemble pittoresque. On croirait les voir au marché, pesant et débitant les épices. Il n'y manque même pas, çà et là, la note réveillante d'un châle rouge, d'un fichu de tête bariolé, — sans compter les loques et les bidons hétéroclites qui encombrent le dessous des tables. Seulement, une chose étonne dans cet assemblage féminin : c'est le silence. Il faut croire que les travaux y sont trop absorbants, ou les règlements trop stricts. Dans notre chemin, tout autour de la salle, gênants et gênés par nous, circulent des ouvriers qui recueillent les mannes pleines et les emportent sur de petits chariots à roulettes.

L'emballage se fait dans des futailles, dans des « pipes », qui n'ont rien de commun avec le brûlot des fumeurs. L'emballeur y dispose par couches successives, et avec une régularité géométrique, un certain nombre de paquets, de poids et de mesures variées, puis d'autres ouvriers ferment le tonneau, et en vérifient le poids sur une bascule, l'accrochent sous une poulie, et par une trape le font descendre à l'étage du bas, où il sera définitivement fermé à la chaux, numéroté et roulé dans le magasin des expéditions.

Notre dernier coup d'œil est pour la fabrication des cigares, et pour les cigarières. Elles sont assises par groupes de quatre ou cinq affrontant un autre groupe analogue, un peu comme des élèves qui se feraient vis à vis, à leurs pupîtres, dans une classe de demoiselles. Ce qui complète la ressemblance, c'est le voisinage de préposées qui les surveillent, assises, elles, à des pupîtres véritables. Chaque ouvrière a devant elle, sur sa table, une plaque de zinc sur laquelle elle travaille. Le travail du cigare consiste à rouler dans un fragment de feuille, nommé *chemise*, une petite quantité de *débris* ou *tripes*, qu'on lie en les tordant par un des bouts. Puis l'ouvrière ferme l'enveloppe et la colle au moyen d'une préparation puisée dans un pot à côté d'elle, — horrible mélange de colle de pâte et de nicotine ! Avec un mince canif, elle coupe à une longueur voulue l'extrémité du cigare. La dextérité est remarquable des mains fuselées, spatulées, qui rassemblent, lient, tordent et roulent ces débris dans leur enveloppe. Les doigts des ouvrières demeurent imprégnés de nicotine. « C'est incrusté », nous disait l'une d'elles. Jour et nuit, le pigment fatal persiste, comme la fameuse tache de sang sur les mains de lady Macbeth, et tous les parfums de l'Arabie ne pourraient en faire disparaître l'âcreté. Et quand elle cueille une rose, cette rose ne sent plus la rose, elle sent le tabac !

Contrairement aux paqueteuses de tout à l'heure, les cigarières nous ont semblé curieuses, — notre visite les intriguait visiblement, — bavardes —, les heures sont si longues devant la tâche monotone, — et coquettes : plusieurs avaient un miroir placé devant elles ! J'ajoute (elles ne liront pas ceci), que, jeunes ou vieilles, elles sont laides pour la plupart. Nous avons vainement cherché parmi elles certain type d'opéra-comique :

C'est la Carmencita.... Non, non, ce n'est pas elle....

Et il est probable qu'à Séville même nous en aurions été pour nos frais d'imagination. Seulement, nous aurions vu Séville !

Nous nous arrêtons un moment à regarder la fabrication des cigares de députés. Ici, le choix des « débris » a été fait avec un soin exceptionnel. Plus de tiges noueuses, de rugosités, mais un tabac combustible : les fragments, entre eux, laissent sinuer l'air, et l'enveloppe fait l'office d'une cheminée véritable. Les cigares de députés coûtent peu, et valent certainement davantage. C'est (qu'on me pardonne) le contraire de ceux qui les fument.

Au reste, comme pour les cigares à dix centimes ordinaires, qui sont les plus demandés, la fabrication des D B (cigares de députés) suffit à peine aux besoins des consommateurs. Il ne se fait pas à Lille de D H (cigares de sénateurs), non plus que de cigarettes, ni de tabacs fins.

Alors que la Manufacture des Tabacs de Lille compte 176 ouvriers, le nombre des ouvrières atteint le chiffre respectable de 692. Il pourrait, semble-t-il, être plus élevé, sans inconvénient.

Il convient de mentionner encore, parmi les ouvrières, les metteuses en boîtes, et les encolleuses, qui font la toilette définitive des boîtes de cigares, en y collant la bande officielle au timbre de la régie. Des femmes encore, par petits groupes, sont employées à certains travaux annexes, dans des salles spéciales. Ce sont des privilégiées. Il y a des pots de fleurs aux fenêtres, et ce luxe nous a fait plaisir. A défaut de Carmen, c'était Jenny l'ouvrière dont nous visitions le grenier.

Voici le tableau statistique des fabrications annuelles à la Manufacture de Lille. Nous le devons à l'obligeance de l'administration :

Rôles ordinaires		70.000	kil.
Rôle de zone		1.500	»
Scaferlati ordinaire	à 12 fr. 50 le k°	580.000	»
Scaferlati de zone	à 2 fr. le k°	660.000	»
	à 4 fr. le k°	3.330.000	»
	à 6 fr. 50 le k°	750.000	»
	à 9 fr. le k°	240.000	»
Scaferlati de troupe		110.000	»
Scaferlati d'hospice		17.000	»
Cigares à 0,10		64.000	»
Cigares à 0,075		26.000	»
Cigares à 0,05 B T		17.000	»
Cigares à 0,05 B C		53.000	»

Pour terminer, Monsieur le Directeur de la Manufacture a bien voulu recevoir chez lui quelques-uns d'entre nous, connus de lui. Nous étions trop nombreux pour nous permettre d'aller tous, en groupe, lui rendre nos hommages. Madame Parenty et ses charmantes filles, qui l'entouraient, nous ont

fait avec bonne grâce les honneurs de leur salon. Monsieur Godin a bien voulu prendre la parole en notre nom pour adresser à Monsieur Parenty et au personnel de la Direction nos chaleureux remercîments. Une offrande a été déposée à la caisse de secours des ouvriers de la Manufacture.

Outre ses qualités d'administrateur, Monsieur Parenty, — il convient de le rappeler, — s'est signalé comme ingénieur par des travaux techniques du plus haut intérêt. Il est, notamment, l'inventeur d'un appareil que nous avons vu fonctionner, qui rend des services pratiques, et qui a pour utilité de « mesurer l'écoulement de la vapeur ». Jusqu'ici, — nous disait l'ingénieur de qui je tiens ces détails, — la loi même de l'écoulement des gaz était encore à découvrir, un savant connu l'avait même taxée d'indécouvrable, de chimérique ! L'éminent inventeur a donc résolu, théoriquement et pratiquement, cette loi. Et l'Académie des Sciences s'est plue d'ailleurs à lui en rendre justice.

En plus, Monsieur Parenty est l'auteur estimé de travaux mathématiques et autres, dont je n'ai pas à parler ici. La curiosité de son esprit égale, on le voit, sa distinction et son amabilité personnelles.

G. HOUBRON.

EXPOSITION NATIONALE COLONIALE DE MARSEILLE

La Presse tout entière et notre Bulletin ont assez parlé déjà de l'Exposition coloniale qui s'est ouverte à Marseille en Avril dernier pour que personne ne l'ignore à l'heure présente. On a déjà aussi pu lire quelques compte rendus de son Inauguration et même des appréciations diverses à son sujet, mais il sera peut-être intéressant d'avoir l'opinion impartiale d'un visiteur ayant suivi avec un intérêt particulier cette imposante manifestation depuis le début, car nous n'ignorions point que depuis des années germait cette idée dans l'esprit éclairé de personnalités marseillaises ; nous avions suivi les phases plus ou moins tourmentées de la genèse de cette Exposition et personnellement nous avions été heureux d'assister à son éclosion, comme maintenant nous applaudissons avec plaisir à son succès. A deux reprises différentes nous avions voulu nous rendre compte sur place de la marche des travaux et enfin longuement nous avons parcouru tout récemment l'Exposition ; aussi nous permettrons-nous de communiquer ici quelques impressions. . .

E. GALLOIS.

Nous ne voulons pas reprendre l'historique de cette Exposition, mais nous rappellerons que lorsqu'elle fut résolue, elle dût recevoir la sanction légale pour devenir réalité, et c'est ainsi qu'elle fut constituée par un décret présidentiel du 1er Mars 1904 sur la proposition des Ministres des Colonies, de l'Intérieur et des Affaires étrangères, avec le concours de la Ville de Marseille, du Département des Bouches-du-Rhône, de la Chambre de Commerce de Marseille et des Colonies elles-mêmes naturellement.

Notre grand port colonial semblait, en effet, tout désigné pour cette manifestation de notre Expansion coloniale, il est comme le lien qui unit nos diverses Colonies à la Métropole par ses nombreuses lignes de navigation ; enfin il a pour lui les dons de la nature avec son admirable rade, si bien encadrée de montagnes rocheuses, abritée par des îles découpées, et dominée par le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde. Il fait partie enfin de cette admirable Côte d'Azur, le plus beau coin de notre globe...

L'Exposition elle aussi a le cadre, le site. Elle est avoisinée par des collines plus ou moins pelées mais pittoresques d'aspect, et du côté de la ville s'échancre dans le ciel la classique silhouette de Notre-Dame de la Garde. Elle a encore le bénéfice d'être établie sur un terrain planté, en partie du moins, et où se dressent en particulier de majestueux platanes en groupes ou isolés ; il va sans dire qu'on les a entourés de frênes nombreux arrachés à la forêt ou sortis des pépinières. Des jardins avec leurs fleurs variées complètent cet ensemble de verdure. Édifiée sur l'ancien Champ de manœuvres, l'Exposition occupe une surface de plus de 25 hectares. Elle fait face à la mer, située à une extrémité de cette superbe avenue du Prado qui aboutit à la baie. Des tramways électriques la relient à la ville et se succèdent sans interruption.

Rappelons en passant qu'à la tête de l'Exposition se trouvent des personnalités bien connues du monde colonial, comme le Commissaire général, M. Charles-Roux, le Docteur Heckel, et autres. Les architectes MM. Muller et Bentz, assistés d'architectes coloniaux, comme M. Jully, M. Villedieu, etc.. ont été chargés de l'exécution des travaux.

Ajoutons encore que l'Exposition a été inaugurée à la date fixée et qu'elle était presque prête !

Comme plan général, l'Exposition présente une large avenue centrale aboutissant à une place sur laquelle s'élève le Grand Palais, vaste construction métallique ayant une façade de cent quarante mètres, laquelle doit subsister pour servir de salle de fêtes au compte de la Municipalité. Les diverses colonies dressent leur palais ou pavillon à droite et à gauche au long ou en retrait de l'avenue principale ; au reste le mieux sera de procéder par ordre dans notre promenade, promenade qui peut s'effectuer pour les personnes craignant la marche, soit en pousse-pousse (cette voiturette à traction humaine que tout le monde connaît), soit à dos d'âne ou de chameau... ; nous n'avons pas vu d'éléphant !

Tout d'abord à notre gauche en entrant, par la porte principale, nous trouvons le Palais de l'Océanographie que couronne une carène montée par une jeune femme. Il abrite la première Exposition internationale de ce genre, due à l'initiative du Prince Albert de Monaco, dont on sait la passion pour l'étude des mers et de ce qu'elles recèlent. A la place d'honneur figurent : la chaloupe de l'expédition Charcot, la tente avec des ustensiles divers, des instruments et une série de photographies. A la suite est la salle réservée au Prince et à ses appareils sondeurs du ciel ou de l'eau..., des graphiques, des tableaux tapissent les murs. Sur les côtés des échantillons de la faune glaciaire garnissent des vitrines. Allemands, Anglais et autres, ont tenu à apporter leur concours à cette Exposition, en rappelant les travaux accomplis par diverses de leurs Expéditions vers les pôles. Enfin la Pêche a sa place, mais il eut été intéressant et instructif pour bien des visiteurs de la voir prendre plus d'importance, en exposant par exemple les procédés employés par nos pêcheurs pour la capture des diverses variétés de poissons. En tous cas, grâce aux nombreuses vues de neige et de glace, d'iceberg, le Public pourra venir aux fortes chaleurs se suggestionner pour chercher un peu de fraîcheur à leur vue !

Après, se dresse le pavillon officiel du *Ministère des Colonies,* avec une Exposition des Beaux-Arts accaparée par les Peintres orientalistes, ce qui ne veut pas toujours dire coloniaux, car on y voit figurer des vues d'Égypte ou de Turquie ! ! Quelques trop rares Sociétés de Géographie signalent plus ou moins leur existence dans la partie officielle. On aurait pu faire autre chose et mieux....

Passons devant le pavillon de l'Administration sans nous y arrêter, car ce serait peut-être, si nous entrions, pour y adresser quelque juste réclamation.

En face c'est l'*Algérie* qui, sous de sveltes arcades blanches précédées d'une cour flanquée d'un minaret aux jolies faïences de couleurs, réunit une collection d'armes arabes, des instruments de musique, abrite des métiers, et offre une série de documents intéressant la question économique de notre Afrique du Nord ; l'agriculture fait largement parler d'elle, des échantillons de vins rappellent l'importance vinicole de notre première colonie. Enfin des photographies fixent le souvenir. C'est au surplus une excellente idée que l'exhibition de ces évocations et elles jouent un grand rôle en géographie, la présentant sous un aspect agréable, artistique. On semble du reste avoir bien compris depuis quelques années le parti à tirer de la photographie appelée à rendre les plus grands services dans l'instruction. Un petit bazar est annexé au palais algérien coiffé par une blanche coupole.

En pendant la *Tunisie* présente autour d'une cour où se dresse un campement de Nomades, une série de salons consacrés à l'Exposition des produits locaux et des documents techniques. Là encore on s'arrête devant une collection de bouteilles aux étiquettes alléchantes ; c'est que la Tunisie est un pays de vignobles, comme personne ne l'ignore, ce qui ne l'empêche pas de pro-

duire de l'huile et en quantité avec ses plantations considérables d'oliviers. Mais la partie intéressante et qui sera très fréquentée, c'est le bazar, reproduction fidèle d'un coin des fameux souks de Tunis avec leurs échoppes et leur animation.

Une haute coupole terminée par un ananas désigne de loin le palais de *Madagascar* aux arcades bizarres. Dans l'intérieur, bien aménagé, nous voyons des échantillons de bois des variétés multiples garnissant les forêts de la grande île, ses industries indigènes, ses centres de colonisation, ses exploitations minières. Des photographies, des cartes et plans en relief viennent compléter avantageusement cet ensemble, dont la surveillance est confiée à des soldats malgaches, comme en Tunisie on trouve des soldats du bey, en Algérie des spahis indigènes, et ainsi de suite.... Ajoutons que la musique malgache se fait aussi souvent entendre.

Tout proche un palais fruste aux murailles rouges surmontées d'une tour crênelée évoque les demeures des farouches sultans soudanais, c'est le palais de l'*Afrique occidentale,* spacieusement distribué; il est aussi largement aéré. De plus il est décoré de panneaux peints représentant les ports principaux : Dakar, Conakry, etc. Naturellement des produits du pays y sont exhibés : caoutchouc et autres. On peut suivre sur des graphiques le développement de cette vaste colonie qui possède déjà un réseau de voies ferrées. Les timbres-poste y sont placés en évidence d'après les modèles adoptés, reproduisant des sites, monuments, des figures d'hommes et d'animaux propres à chaque colonie, excellente idée qui aurait pu être mise à exécution plus tôt, comme nous avions osé le signaler nous-même depuis des années. Un plan en relief figure le palais majestueux que le Gouverneur général se fait édifier à Dakar....

Nous sommes sur la vaste place où se dresse une fontaine aux jets lumineux, naturellement, devant la grande galerie dont nous avons déjà parlé. Là, à l'ombre de bouquets d'arbres feuillus se donnent chaque après-midi des concerts variés, que l'on peut écouter à la terrasse de divers cafés sollicitant le visiteur.

Occupant le plus vaste emplacement, près de plusieurs hectares à elle seule, la France d'Asie, *Indo-Chine,* dresse ses divers pavillons, reproduction de pagode annamite sur le toit de laquelle courrent les fantastiques dragons, de pagode cambodgienne coiffée du pnom (dôme allongé), du temple d'Angkor avec une tour en pyramide dont les faces représentent des figures humaines géantes, de porte magistrale, comme à Hué, avec une avenue garnie d'éléphants.... en pierre, de demeure de riche annamite avec ses panneaux richement sculptés, de ponts dont les parapets représentent des najas gigantesques, ... que sais-je encore ?

Au centre, dans un édifice assez vaste, disposé en éventail, et destiné à une Exposition coloniale permanente, sont exhibés méthodiquement les produits multiples de notre grande colonie asiatique.

Au théâtre on peut voir exécuter ces danses aux gestes lents, déjà vues du reste dans les Expositions précédentes, de même qu'ailleurs on peut entendre des mélopées accompagnées d'un orchestre original soulignant un rythme étrange pour nos oreilles européennes.

Une partie de cette Exposition qui ne manquera pas de recevoir des visiteurs c'est celle où sont groupées sous la dénomination de rue d'Hanoï, une série de maisonnettes d'artisans annamites, brodeurs sur soie plus particulièrement.

Il y aurait encore beaucoup à dire..., mais nous craindrions d'abuser.

Ne passons pas sans jeter un coup d'œil aux petites Colonies, groupées dans un pavillon, un peu à l'écart. Nos belles îles de l'Atlantique et du Pacifique, si cruellement éprouvées en ces dernières années, figurent pour mémoire, ainsi que les modestes fractions de territoires que nous possédons encore enclavées dans l'immense Empire anglais des Indes.

Il nous reste la pièce capitale, mais d'un intérêt secondaire au point de vue colonial, *le Grand Palais*.

Au point de vue architectural disons qu'il est correct. Son vestibule rond est décoré de fresques sur lesquelles il y aurait bien quelque chose à dire, mais.... pénétrons dans le vaste hall vitré. A la place d'honneur, la Chambre de Commerce de Marseille exhibe un plan en relief du port et de ses nombreux bassins, auxquels s'en ajoutent toujours de nouveaux, prouvant que le mouvement va toujours en croissant... malgré les grèves. Tout proche sont les Docks, puis les grandes Compagnies de navigation exposant les modèles les plus récents, avec des aménagements plus rationnels où enfin on a semblé vouloir se préoccuper sérieusement du confort pour le passager. Chacune paraît avoir voulu rivaliser avec sa voisine, espérons que ce sera au bénéfice du voyageur, car nous en parlons par expérience, ce que personne ne nous contestera.

Comme dans toute Exposition, il y a là se pressant les uns auprès des autres les étalages de fournisseurs, de commissionnaires, importations et exportations, et c'est bien le cas de le dire : il y a à boire et à manger, au propre comme au figuré ! Ce sont des prétextes à réclames commerciales ; aussi nous n'insisterons pas.

Un important hangar abrite des véhicules divers, il résume les modes de transports divers, depuis le lourd chariot à buffles jusqu'à l'automobile moderne.

Nous ferons grâce au lecteur des kiosques divers où l'on vend de la prose et des vers, des cartes postales, et où l'on débite des boissons plus ou moins coloniales et hygiéniques !

Souhaitons succès à l'Exposition marseillaise.

Eugène GALLOIS.

LETTRE SUR L'ALBERTA (CANADA)

23 Mai 1906.

. . . .

Cela vous intéressera sans doute de connaître le résultat de mon voyage au Nouveau-Monde. Vous savez quelles étaient mes intentions en y allant (1); j'en suis revenu déçu dans mes conceptions et nous avons décidé, vu notre situation et les conditions d'établissement là-bas, de renoncer à nous y installer.

Ce qu'il y avait de merveilleux dans l'Alberta, au point de vue élevage, c'était surtout l'immensité des prairies dont disposaient les Ranchers. Or, depuis deux ans ce pays a été littéralement envahi par les Américains qui ont pris des terres un peu partout. Je tiens du bureau d'Émigration qu'ils ont obtenu 250.000 concessions du 1er Janvier 1906 au 31 Mars. Ils font un semblant de culture, évidemment leur but est la spéculation, peut-être irrégulière, mais cela rapporte au gouvernement qui laisse faire.

La Couronne ne loue plus de terrains comme autrefois ; quant aux homesteads ils sont introuvables en bonne situation.

Les propriétaires d'anciens Ranches ont pu prendre leurs précautions et s'assurer l'espace nécessaire ; encore est-il qu'ils ne peuvent plus augmenter leurs troupeaux. Quant aux nouveaux venus, ils sont tenus d'acheter tout ce qu'il leur faut, ce qui nécessite des capitaux considérables.

J'ai dû constater d'un autre côté une maladie sur les bêtes à cornes, sorte de gale, qui a motivé l'embargo de la part de l'Angleterre.

Les chevaux sont atteints de la fièvre par les saisons pluvieuses.

Sans parler des feux de prairies, qui peuvent causer de gros préjudices, puisque la récolte de foin ne se fait qu'au bout de deux années. J'ai dû noter aussi les tempêtes de neige qui arrivent mensuellement, même en été et sont très dangereuses pour les troupeaux.

D'une façon générale j'ai trouvé, et c'est l'opinion publique, les terres de l'Alberta très inférieures à celles du Manitoba, même en prairies.

La seule chose que cette dernière province ait contre elle c'est son climat extrêmement rigoureux. Il contribue cependant à sa constante richesse, parce que, quelle que soit la sécheresse de l'été, le dégel des quatre ou cinq pieds de terre glacée assure une humidité suffisante aux végétaux. Comme

(1) S'y établir pour faire de l'élevage.

Winnipeg, sa capitale, le Manitoba est en plein épanouissement et j'ai pu constater le succès de bon nombre de nos compatriotes.

Nous avons reculé devant les rigueurs de son très long hiver.

Parmi ceux que j'ai visités, je puis vous parler du Ranch St-Ann, appartenant à MM. Trochu, Devilder (1), Hekenfelder et Cie. Ces Messieurs ont constitué un troupeau de bêtes à cornes sélectionnées et un troupeau de chevaux dits Clydesdales. Ils ont enclos de vastes parcs, construit écuries, étables et toutes les dépendances utiles. Et devant une quasi certitude de réussite, ils ont songé à s'installer eux-mêmes avec le nécessaire de la vie.

Étant en nombre et possédant tous une indomptable énergie, leur entreprise est une de celles qui ont le plus de chance de succès.

J'ai terminé mon voyage sur la *Lorraine*, de New-York au Hâvre, avec l'abbé Gaire, un ardent pionnier de la colonisation. Nous sommes tombés d'accord sur la plupart des points. Cependant son long séjour au Canada a profondément modifié ses idées nationales et malgré que je sois plein d'enthousiasme pour le Far West, je ne parviens pas toujours à le suivre dans ses conceptions très américaines. Vous le verrez sans doute à Lille.

J'ai revu avec ravissement le Saint-Laurent, les grands lacs, les lacs des Bois, Manitoba, Winnipeg, Dauphin, et admiré le panorama des Montagnes Rocheuses du Sud au Nord de l'Alberta. J'ai rencontré à mon retour par le Nord des villes qui ont surgi tout à coup, comme Edmonton, qui comptait 2.000 habitants il y a trois ans et qui en a 20.000 aujourd'hui, avec tous les perfectionnements des cités les mieux administrées. J'ai parcouru sur des trottoirs cimentés des rues en des endroits où naguère des indiens Secois m'avaient donné l'hospitalité sous leur loge pour chasser de concert l'ours le lendemain.

. . . .

F. T.

BIBLIOGRAPHIE

L'ENVERS DES ÉTATS-UNIS, par Georges Moreau.
Paris, Plon, 1906

Paradoxe ou non, M. Georges Moreau a découvert dans l'Amérique une Amérique nouvelle. Sa thèse, soutenue non sans esprit, et avec une certaine verve un peu âpre, peut se résumer ainsi :

---

(1) M. Joseph Devilder est membre de la très honorable famille Devilder de Lille.

Les États-Unis sont un pays d'une richesse merveilleuse au point de vue des ressources naturelles, mais ces ressources ne sont pas inépuisables. L'activité économique et industrielle du peuple américain est non moins étonnante, prodigieuse, admirable, mais elle a un ou plusieurs « envers ». D'abord, la question sociale, au moins aussi dangereuse en Amérique qu'en Europe, car le gouvernement y semble désarmé en face de certaines éventualités. La main-d'œuvre y devient plus abondante, l'argent se gagne moins facilement, la surproduction, les trusts, les spéculations, ont leurs dangers. Le champ d'exportation des produits yankees, toujours énorme dans le monde, tend cependant à diminuer. Les tendances impérialistes et militaristes impriment aux États-Unis une allure dangereuse ; elles créeront des charges financières, des difficultés. Puis, il y a, au sein même de l'Union, le péril chinois, et surtout le péril nègre ; la race, dans certains États du Sud, doit au sang africain mélangé dans ses veines, des défauts véritablement terribles. L'amour du « home », si vanté des Américains, n'est qu'une mauvaise plaisanterie. La vie de famille y a bien des défauts : grossièreté et hypocrisie chez les hommes, manque de tenue chez les femmes, ces « poules caqueteuses et prétentieuses ». Autre tare : l'alcoolisme, qui sévit dans toutes les classes indistinctement, voire même encore du côté féminin. L'orgueil même et le patriotisme de commande de l'oncle Sam ne tiennent qu'à des questions d'intérêt ; l'auteur prévoit des causes de scission entre les États, animés vis à vis les uns des autres de « cette sourde haîne qu'on n'avoue pas, mais qui existe ». Bref, « le jour du démembrement des États-Unis n'est pas encore venu, mais il viendra ». *Mané, Thécel, Pharès.*

Toutes ces critiques, évidemment poussées au noir, tiennent à peu près dans les cinquante dernières pages du livre, qui en contient 295. Il est donc permis de voir dans le titre de l'ouvrage une promesse un peu fallacieuse. Quant aux autres chapitres, ils nous renseignent, heureusement, d'une façon aussi savante que claire et agréable, sur la géographie pittoresque, la géologie, les productions naturelles, l'histoire et les principales manifestations industrielles de ce grand pays. Malgré tout, « l'endroit » des États-Unis est encore plus intéressant que « l'envers », et l'auteur a trop d'esprit pour ne pas s'en être aperçu. Seulement, il lui importait sans doute d'intriguer un peu le lecteur....

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

ASIE.

Asie centrale. — Lettre de Sven Hedin. — L'explorateur suédois Sven Hedin a donné, dans une lettre au roi Oscar II, les détails suivants sur son voyage dans l'Asie centrale.

Jusqu'ici il a exploré l'Iran, dans l'Est de la Perse, et a réussi à éclaircir la géographie de ces régions qui sur la dernière carte anglaise sont marquées du mot *unexplored.* Pendant dix-huit jours il a traversé, en en dressant la carte, le vaste

désert de sel du Kevir qui n'est que le fond d'un ancien lac salé. Pondant sa traversée de l'Iran, soit trois mille sept cents kilomètres, il a dû rayer sur les cartes russes ou anglaises des chaînes de montagnes qui y figuraient ou bien en changer la direction, et il a précisé la situation des nombreux déserts de sel ou de sable. Traversant le Séistan et le Beloutchistan, il se dirige vers l'Himalaya et le Thibet. Sven Hedin a une escorte de cosaques russo-perses.

Durant ce dernier parcours il a fait halte à Nasratabad, où il a reçu l'hospitalité du consul anglais. La peste régnait dans le pays.

L'explorateur suédois se fit immédiatement vacciner par le sérum contre la peste, mais il était impossible de forcer les indigènes à s'y soumettre. Ils croient que les Anglais ont introduit des Indes le terrible fléau pour les détruire. Il y a quelque temps, ils ont pris d'assaut et démoli l'hôpital anglais, fort heureusement la provision de sérum était cachée autre part. Toute l'administration persane s'est enfuie. Les cadavres sont mis nus en terre, mais ils y sont transportés dans les deux uniques cercueils que possèdent la ville, jamais désinfectés et qui forment naturellement d'effroyables accumulateurs de pestilence. La famine règne en même temps ; les hommes ne vivent que d'herbes, aussi sont-ils d'une maigreur spectrale. On craint que la peste ne se répande par toute la Perse.

L'origine et le mode de transmission de cette maladie terrible semblent encore bien mystérieux, dit Sven Hedin. Le premier cas dans le pays fut celui d'un berger qui n'avait jamais quitté l'endroit tout à fait isolé où il vivait, à plus de mille kilomètres de la région contaminée aux Indes, et tandis que les pays intermédiaires restaient indemnes.

Expédition française de Paul Pelliot. — Son départ devait avoir lieu au commencement de 1906, et même, primitivement, en Décembre 1905. Diverses causes l'ont retardée, entre autres une indisposition prolongée de son chef et la lenteur de certains préparatifs en Russie. Enfin elle s'est mise en route au milieu de Juin, composée de MM. Paul Pelliot et le Dr Vaillant-Hovins, ancien membre de l'Institut Pasteur de Lille, d'un photographe et d'un cuisinier chinois qui se trouvant occasionnellement en France, regagnera ainsi sa patrie par un chemin un peu long et détourné. Cette dernière adjonction, dont il n'était pas question au début des projets, est un nouvel élément de succès, car il importe que les explorateurs, dans des régions difficiles, pauvres et quelquefois malsaines, disposent d'un talent culinaire exercé pour tirer parti de ressources alimentaires limitées et soutenir leur santé et leurs forces par un bien-être relatif.

La mission se dirige d'abord sur Andidjan, par Moscou, Orenbourg et Tachkent, avec l'aide effective de l'administration russe pour son transport. Dans le Ferghana elle aura l'occasion d'étudier les cultures cotonnières et les irrigations par lesquelles elles ont été favorisées. Puis elle atteindra Kachgar en franchissant le Pamir, pour traverser le désert de Gobi, rentrer par les provinces populeuses de l'Empire du Milieu, dans la boucle du Hoang-Ho et gagner finalement les rivages chinois.

Notre Société accompagnera de ses vœux les voyageurs qui vont porter et enrichir au loin la science française.

AFRIQUE.

La frontière Franco-Anglaise entre le Niger et le Tchad. — Les gouvernements français et anglais ont récemment adopté une convention fixant d'une manière définitive la frontière séparant, entre le Niger et le Tchad,

leurs possessions respectives. Cet accord était prévu par l'article 8 du traité du 8 Avril 1904. On se rappelle que l'un des avantages assurés à la France par ce traité consistait à modifier la limite franco-anglaise entre le Niger et le Tchad, de telle façon qu'une route accessible à toute époque à nos convois de ravitaillement se trouvât située sur notre territoire, sans qu'on fût obligé, pour se rendre à Zinder, ainsi qu'on y était astreint, sous l'empire du traité du 14 Juin 1898, de solliciter du gouvernement britannique un droit de passage. Cette frontière nouvelle, le traité du 8 Avril 1904 l'avait indiquée dans ses lignes essentielles, mais en réservant à un accord particulier le soin de déterminer l'étendue à reconnaître aux sultanats de Tessaoua. de Maradi et de Zinder, ainsi que les conditions dans lesquelles les eaux du Tchad se partageraient entre la zone française et la zone anglaise.

C'est en vue de préparer cet accord qu'une conférence s'est ouverte à Londres et a amené la conclusion d'un accord, également satisfaisant pour l'amour-propre et les intérêts des deux pays. D'une manière générale, la frontière définitive suit d'aussi près que possible le tracé dont les lignes principales ont été indiquées par le traité du 8 Avril 1904. Elle s'infléchit cependant vers le Sud dans la région voisine de N'Konni qu'elle laisse à la France ; elle détermine de façon assez minutieuse et en tenant compte équitablement de l'étendue des souverainetés indigènes les sultanats de Maradi, de Tessaoua et de Zinder. Puis, en passant au Sud de Gourselik, qui reste en territoire français, elle atteint le cours de la Komadougou qu'elle suit jusqu'à son embouchure dans le lac Tchad.

En ce qui concerne les eaux du Tchad, les dispositions adoptées se sont également inspirées d'un désir de conciliation. La zone anglaise est déterminée par le parallèle qui passe par l'embouchure de la Komadougou, puis par une ligne tracée de manière à rejoindre vers le Sud la frontière anglo-allemande du Cameroun, en laissant dans la limite des possessions britanniques une fraction des eaux du lac avec les îles qui s'y rencontrent. Toute la partie septentrionale et occidentale du Tchad, en dehors de cette zone, se trouve dans la sphère d'influence française, la navigation demeurant libre d'ailleurs dans l'étendue entière du grand lac pour les ressortissants des deux pays.

Les négociations ont été conduites du côté français par M. Binger, Directeur des affaires d'Afrique au Ministère des Colonies, ancien conférencier et membre d'honneur de notre Société, assisté du Capitaine Tilho qui, en 1904 et 1905, a pris part à la reconnaissance de la zone frontière sous les ordres de M. le Commandant Moll.

Il reste maintenant à tracer la ligne frontière sur le terrain.

RÉGIONS POLAIRES.

Régions polaires arctiques. — Les « *Annales de Géographie* » publient d'intéressants détails sur les expéditions arctiques en cours ou projetées :

EXPÉDITION ROALD AMUNDSEN. — Le « *Gjöa* » que monte cet explorateur, est un tout petit bâtiment : 21 m. de long et 6 de large, 47 tonnes de jauge, et un moteur à pétrole parce que le charbon tient trop de place, telles sont ses caractéristiques. L'adoption d'un modèle aussi exigu est parfaitement voulue : les chenaux de l'archipel polaire américain sont étroits et peu profonds. Le « *Gjöa* » y aurait plus de facilité de manœuvre qu'un grand bateau. Il est parti depuis Juin 1903. Son programme d'observations magnétiques l'obligea à hiverner aux abords de la presqu'île Boothia. Les deux premiers hivernages se passèrent sur la côte Sud de la

Terre du Roi Guillaume, dans un hâvre de la baie Pettersen du détroit de Simpson, baptisé « *Port-Gjöa* ». De cette station se firent diverses excursions aux abords du pôle magnétique, et des voyages de découverte géographique tels que le relevé par le Lieutenant Hansen de la plus grande partie du littoral inconnu de la Terre Victoria (jusqu'à 72° 10′ N.). On fut en fréquents rapports avec les Esquimaux de la presqu'île Boothia ; l'abondance des rennes et des saumons permit constamment la consommation de vivres frais. Dans le premier hiver, en Mars 1904, on releva une température de — 61° 7 C. pendant une excursion en traîneau ; le second, plus doux, ne fit enregistrer que — 45°.

Le 13 Août 1905, M. Roald Amundsen franchit le détroit de Simpson, gagna un groupe d'une centaine d'îles et d'îlots parsemés dans le bras de mer entre la Terre du Roi Guillaume et la Terre Victoria, et, traversant leurs chenaux peu profonds, réussit a s'engager dans le détroit tortueux qui sépare la Terre Victoria du continent. Il doubla les caps Bathurst et Sabine, passa devant le delta du Mackenzie et dut s'arrêter à King Point (69° 10″ N. et 137° 45 W. Gr.) pour un troisième hivernage en raison de la précocité particulière de l'hiver. Il se rendit de là en traîneau jusqu'à Eagle (Alaska septentrional), d'où il télégraphia à Fritjof Nansen son itinéraire depuis la Terre du Roi Guillaume (*Geographical Journal*, Janvier 1906).

M. Amundsen a donc fait passer un navire au Nord de l'Amérique, franchissant le passage du Nord-Ouest le premier après Mac-Lure, dont la découverte s'était faite en traîneau.

Projet Einar Mikkelsen pour l'exploration de la mer de Beaufort. — L'immense espace qui sépare les îles de la Nouvelle-Sibérie de l'archipel polaire américain est inconnu. La mer de Beaufort en est la partie située au Nord du Mackenzie. Depuis l'exploration de Nansen et aussi depuis que Sverdrup a déterminé la limite Nord de l'archipel polaire américain, on ne croit plus guère à l'existence de terres étendues dans ce domaine, tout au plus espère-t-on encore en rencontrer sur la bordure du continent américain, comme il en existe une série le long du littoral polaire de l'Asie. Deux expéditions se disposent à tenter en 1906 la solution de la question d'autant plus intéressante que les courants de décharge du bassin polaire prennent sans doute naissance dans ce parcours.

La première, déjà à l'œuvre, est celle de M. A. H. Harrison qui se propose d'atteindre l'île St-Patrick et de traverser une partie de la mer de Beaufort dans l'espoir de découvrir une terre nouvelle.

M. Einar Mikkelsen a fait à Londres un exposé de son projet qui nous renseigne plus précisément. Accompagné du géologue E. Leffingwell et du naturaliste E. Ditlevsen, il veut surtout fixer les limites du socle continental dans la mer de Beaufort. Il enverrait une expédition toute équipée à l'embouchure du Mackenzie et la rejoindrait en Août en passant par le détroit de Bering. Il parviendrait ensuite sur un baleinier à la Terre de Banks, où il débarquerait son matériel au cap Kellett et créerait un dépôt de vivres au cap Prince Alfred. Il hivernerait sans doute au cap Kellett et tenterait au printemps de parvenir dans la direction du W. N. W. au point 76° 30′ N. et 147° W. Gr., soit à 400 km. de la Terre de Banks et à 600 km. de la baie de Camden (Alaska), et cela avec des traîneaux, des chiens et un poney. Des appareils de sondage permettraient de relever des profondeurs d'environ 200 m. et de déterminer par conséquent les points où l'on franchirait le rebord du socle continental

Projet Mylius Erichsen. — Cet explorateur Danois déjà connu par une expédition sur la côte occidentale du Groenland, veut compléter l'exploration de la

côte orientale dont il ne reste plus à découvrir qu'une section de deux degrés et demi (270 à 280 km.) depuis l'expédition du Duc d'Orléans sur la « *Belgica* ». Ce navire, cédé avec son matériel et ses instruments à M. Erichsen, porterait la nouvelle expédition. Le projet ne prévoit pas moins de deux hivernages. Après le premier, au printemps de 1907, un voyage avec traineaux aurait pour objet d'atteindre Independence Bay et d'opérer la suture entre les levés de Peary et ceux de la côte E.

Le second hivernage aurait lieu dans les parages du fjord François-Joseph. Ce serait le point de départ de la traversée de l'Inlandsis pour aboutir à la presqu'île de Svartenhuk.

L'Inlandsis n'est que peu connue. Sa traversée suivant la ligne choisie promet une réponse à des questions géographiques sur lesquelles l'ignorance est absolue pour le présent.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Records et projets de navigation commerciale. — Les journaux du 7 Juin annonçaient :

« La *Provence*, de la Compagnie générale transatlantique, est arrivée hier soir à sept heures au Havre, après une traversée de six jours et deux heures, à une vitesse de 22 nœuds environ.

Les passagers disaient que le bateau a lutté de vitesse, dans cette traversée, avec le paquebot allemand *Deutschland*, parti en même temps que lui de New-York ; ce dernier n'étant arrivé à Cherbourg qu'à huit heures du soir, ils déclaraient, en conséquence, que la *Provence* avait gagné le match et battu le record de la vitesse pour la traversée de l'Atlantique ».

Quelques victoires pacifiques de ce genre seraient d'un important effet sur la prospérité française, la Compagnie transatlantique se met en mesure de les remporter car, en améliorant considérablement sa flotte, elle élargit également au Hâvre ses installations à terre.

Nous pouvons signaler un autre progrès de notre navigation commerciale. Le paquebot neuf l'*Europe*, de la Compagnie des Chargeurs-Réunis, excellent navire aux installations pratiques et confortables, parti de Pauillac le 25 Avril y est rentré le 9 Juin ; après un voyage complet sur la Côte Occidentale d'Afrique jusqu'au Congo. C'est encore un résultat dont il faut féliciter hautement et la Compagnie qui a su prendre une intelligente initiative en dotant sa ligne d'un bâtiment perfectionné, et ses clients qui vont goûter les avantages du progrès.

Enfin l'administration de la Côte Occidentale d'Afrique nourrit le projet d'un service de navigation côtière, entre Dakar et Conakry, comprenant deux départs par mois en correspondance avec les paquebots européens. Elle provoque dès à présent des propositions remplissant un programme déterminé, avec un certain nombre d'escales imposées et une vitesse minimum. Elle voudrait l'inaugurer au milieu, au plus tard à la fin de 1907, et pour cela réclame les propositions avant le 1er Octobre 1906.

ASIE.

Les Allemands dans le Levant. — La Chambre de Commerce française de Constantinople, avec quelques réserves il est vrai, publie une statistique comparative des échanges de l'Allemagne avec la Turquie : l'importation était en 1900 de 236.000 quintaux représentant une valeur de 34 millions de marks ; elle fut en 1904 de 903.000 quintaux avec une valeur de 75 millions ; l'exportation des produits ottomans fut pendant les mêmes périodes de 835.000 quintaux valant 30 millions de marks en 1900 et de 1.179.000 quintaux valant 43 millions de marks en 1904. L'effort de l'Allemagne a été constant et énergique pour obtenir la clientèle de ce pays. L'augmentation de ses affaires porte principalement sur les habits. le linge, les feuilles de cuivre, le papier, la quincaillerie. Le marché ottoman dont les ressources sont avant tout agricoles, est un débouché aujourd'hui assuré à l'industrie rhénane.

La navigation allemande s'accroît aussi : sa part était en Mars 1904 de 3,6 % sur le tonnage total du trafic maritime dans les eaux ottomanes, en 1905 elle devenait de 4,5 %.

La France est moins favorisée. Sa part se chiffre comme suit : en 1898, 8,7 % (il n'y avait pour ainsi dire rien au compte des Allemands alors) ; en 1903, 5,7 % ; en 1904, 6,3 %, en 1905, 5,7 %.

La progression de l'Allemagne est également plus rapide que celle de la Grande-Bretagne et de la Russie et donne à prévoir la germanisation commerciale du Levant. A l'heure présente la concurrence est plus particulièrement vive avec la France et la Grande-Bretagne ; dans quelques années elle attaquera l'Autriche-Hongrie et l'Italie. La marche vers l'Est se dessine avec une netteté saisissante, inquiétante pour les premiers occupants des marchés levantins : la France et l'Italie.

Elle associe dans la lutte l'eau et le rail.

On connaît la création de la Compagnie Méditerranéenne du Levant : composée d'unités qui sont apportées par le Norddeutsche Lloyd, de Brême, et le Deutsche Levante Linie, cette Compagnie dessert les Échelles en s'attachant alternativement à Gênes et à Marseille. Créée pour le tourisme, elle peut dans l'avenir servir au transport des marchandises.

De plus, voici que les capitalistes allemands viennent d'acheter la majeure partie des actions de la ligne Mersina-Adena. N'est-il pas à prévoir que ce tronçon soit raccordé avec la ligne de Scutari à Bagdad ? Tandis que dans l'Ouest les Anglais ont entouré Smyrne d'une ceinture de railways qui relient l'intérieur avec la côte, les Allemands à l'Est préparent un tracé du même genre.

D'après ces données, il semblerait que l'expansion germanique dans le Levant est de plus grave conséquence pour la Grande-Bretagne que pour la France, et il peut se faire que les Anglais trouvent un jour des adversaires plus dangereux que la Russie pour leur puissance dans l'Inde.

La France possède encore en Orient des affinités dont ses nationaux feraient bien de se servir activement pour y garder une place économique avantageuse.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL, A. MERCHIER.

LE PRÉSIDENT, ERNEST NICOLLE.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER SEMESTRE DE 1906.

Grandes Conférences.

Communications.

Excursions.

Procès-verbaux.

Concours.

Congrès.

Bibliographie.

Faits et Nouvelles géographiques.

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes

France.

France et Colonies.

Europe.

Asie.

Afrique.

Amérique.

Régions polaires.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

France.

France et Colonies.

Europe.

Asie.

Amérique.

Lille Imp. L. Danel

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

SOCIÉTÉ DE VALENCIENNES

LISTE DES MEMBRES

ANNÉE 1906

SOCIÉTÉ
DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 21 DÉCEMBRE 1895.

M. Paul CREPY, décédé le 11 décembre 1899, était Président de la Société depuis sa fondation le 14 juin 1880.

MEMBRES D'HONNEUR

avec l'année de leur nomination.

Années MM.

1892. Bayet, C. ✻, I. ✿, ✿, Directeur de l'Enseignement Supérieur au Ministère de l'Instruction publique, Président du Congrès des Sociétés françaises de Géographie à Lille en 1892, rue Gay-Lussac, 24.

1890. Binger (Louis) (le Colonel), C. ✻, I. ✿, Directeur au Ministère des Colonies, rue de Prony, 15, Paris.

1903. Charles-Roux (Jules), ancien Député, Président du Comité de Madagascar, Vice-Président de la Cie Universelle du Canal de Suez, rue Christophe Colomb, 9, Paris.

1886. Debidour, ✻, I. ✿, Inspecteur général de l'Instruction publique, Président d'Honneur de la Société de géographie de l'Est., 7, rue Nicole, Paris Ve.

1905. De Guerne (Le baron Jules), ✻, A. ✿, Bibliothécaire de la Société de Géographie de Paris, rue de Tournon, 6, Paris.

1899. De Prat (Oscar), ✻, Ⓜ, ✠ ✠ ✠, Membre de la Mission du Commandant Marchand, Percepteur de Morbecque, à Hazebrouck (Nord).

1883. Dupuis, G. C. ✠, Explorateur du Tonkin, rue Saint-Georges, 43, Paris.

1882. Foncin (Pierre), ✻, I. ✿, Inspecteur général de l'Instruction publique, Fondateur et ancien Président de l'Union Géographique du Nord, rue de Grenelle, 45, Paris. Alliance française Domicile, 1, rue Michelet.

1883. Guillot (E), I. ✿, Professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne et à l'École supérieure de Commerce, ancien Secrétaire général de la Société, Secrétaire de la Société de Géographie commerciale de Paris, rue Cardinal Lemoine, 4.

1882. Harmand (docteur), ✻, ✠, Ministre plénipotentiaire au Japon, à Tokio.

1903. Haumant, I. ✿, Chargé de Cours à la Sorbonne, 9, rue Campagne-Première, Paris.

Années MM.

1905. LABBÉ (Paul), Secrétaire général de la Société de Géographie Commerciale de Paris, rue du Tournon, 8.

1881. LÉGER (Louis), ✻, I. ✿, ✠✠, Professeur au Collège de France, Professeur honoraire à l'École des Langues orientales, Professeur à l'Ecole supérieure de Guerre.

1886. LEVASSEUR, C. ✻, I. ✿, G. ✠✠, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts et Métiers, rue Monsieur-le-Prince, 26, Paris.

1892. MONTEIL, O. ✻, A. ✿, Lieutenant-Colonel d'infanterie de marine, Explorateur, rue d'Aumale, 10.

1888. PERROT (Georges), C. ✻, I. ✿, Membre de l'Institut, rue Cassini, 1, Paris (XIVe).

1881. SUÉRUS, ✻, I. ✿, Proviseur du Lycée Henri IV, à Paris, ancien Secrétaire-général de la Société.

1890. TRIVIER (Ernest), ✻, Capitaine au long cours, Explorateur de l'Afrique centrale, Rochefort.

1883. WIENER, O. ✻, Ministre plénipotentiaire de France, rue Marguerite, 6, Paris 17e.

MEMBRES CORRESPONDANTS (1)

avec l'année de leur nomination.

Années MM.

1905. ARDAILLON, ✻, Recteur de l'Académie de Besançon.

1902. BERINDEI (C. A), ingénieur-chimiste, Precupetii Noni 19 *bis*, à Bucharest (Roumanie).

1904. BERRET, Professeur au Lycée Hoche, Avenue de Sceaux, 1, Versailles.

1902. CARTON (Dr), ✻, I. ✿, ✠, membre non résidant du Comité des [travaux historiques et scientifiques, Médecin-Major de 1re classe au 4e régiment de tirailleurs, Villa Stella, à Khereddine (Tunisie).

1886. DELAMARE, O. ✻, I. ✿, C. ✠, Colonel en retraite, rue Ste-Marthe, 24, Toulouse.

1895. DELESSERT DE MOLLINS (Eugène), ancien Professeur, ancien Archiviste de la section de Roubaix, villa Ma Retraite, à Lutry, canton de Vaud (Suisse).

1886. DE MAHY, ancien Ministre de la marine, avenue du Trocadéro, 28, Paris.

1883. DES CHESNAIS (le R. P. RENÉ LE MENANT), Missionnaire apostolique, 31, rue Dombasle, Paris-Vaugirard.

---

(1) N. B. — Les Membres correspondants jouissent gratuitement des avantages réservés aux Membres titulaires. S'ils cessent pendant plus de 18 mois leurs rapports avec la Société, leur silence est considéré comme une démission tacite de leur part.

Années. MM.

1891\. Du Fief, ✠, Professeur honoraire à l'Athénée royal, Secrétaire-général de la Société royale belge de Géographie de Bruxelles, rue de la Limite, 116.

1898\. Lacan, ✵, I. ✿, ✠, Secrétaire de la Cie du Chemin de fer du Nord, rue de Dunkerque, Paris.

1894\. Lemire (Charles), C. ✠, Résident honoraire de France, rue de Condé, 15, Amiens.

1894\. Loiseau (Paul), Président de la Société de Géographie commerciale du Havre.

1903\. Mathuisieulx (Vicomte Méhier de), explorateur, chargé de mission des Affaires étrangères, boulevard Maillot, 46, Neuilly-sur-Seine.

1893\. Pfister, ✵, A. ✿, Professeur à la Sorbonne, Paris.

1901\. Pillet (Mgr. A.), Prélat romain, à Grésy-sur-Aix (Savoie).

1890\. Renouard (Alfred), I. ✿, ancien Secrétaire-général de la Société, rue Mozart, 49, Paris.

1891\. Salone (Émile), I. ✿, Professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet, rue Jouffroy, 68, Paris.

1905\. Six (Georges), Inspecteur d'Académie à Mont de Marsan (Landes).

1904\. Soil de Moriamé (E.-J.), ✵, ✠, I. ✿, C. ✠, Vice-Président du Tribunal civil et Président de la Société historique et archéologique de Tournai, rue Royale, 45, Tournai.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

Président............	MM.	Nicolle (Ernest), ✵, A. ✿, O. ✠✠, Ancien Lieutenant de vaisseau, Manufacturier.
Vice-Présidents......		Boulenger (Ed.), A. ✿, O. ✠, Négociant à Roubaix.
		Quarré-Reybourbon, I. ✿, Membre de la Commission historique du Nord, ancien Président de la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, etc.
		Crepy (Auguste), ✠, Négociant.
		Lefebvre (Georges), Négociant, à Tourcoing.
Secrétaire Général..		Merchier (A.), ✵, I. ✿, Professeur agrégé d'histoire au Lycée.
Secr. général adj....		Delahodde (Victor), Négociant.
Secrétaire...........		Vermersch (Albert), A. ✿, Docteur en Médecine, Pharmacien honoraire.
Trésorier............		Fernaux-Defrance, I. ✿, Ancien Négociant.
Trésorier adjoint....		Beaufort (Henri), A ✿, Négociant.
Bibliothécaire.......		Houbron (Georges), A. ✿, Licencié en droit, Membre de la Commission de la Bibliothèque de la Ville.
Archiviste...........		Cantineau (E.), I. ✿, Membre de la Commission historique du Nord, Membre honoraire de l'Institut Royal de Lisbonne.

COMITÉ D'ÉTUDES.

MM. Avon, C. ✻, Général de Brigade à Lille.

Bonte (Auguste), Député du Nord, Maire de Lambersart, Conseiller d'arrondissement.

Cléty, avocat, à Roubaix.

Craveri (Annibal), Propriétaire à Roubaix.

Delaune (Marcel), Député du Nord, industriel.

Delebecque, Ingénieur, Directeur des Sociétés gazières de Lille.

Demangeon, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.

Destombes (Paul), ✠, Architecte, à Roubaix.

Dervaux (Eugène), ✠, propriétaire, à Tourcoing.

Duvillier (Georges), Filateur de coton, à Tourcoing.

Eeckman (Alex.), I. ✿, O. ✠, Conseiller du Commerce extérieur, Secrétaire Général honoraire, Membre de la Commission historique du Nord; Correspondant de Sociétés de Géographie.

Eustache (G.), ✠, Docteur, Professeur à la Faculté libre de Médecine de Lille.

Godin (Oscar), A. ✿, C. ✠, Industriel, Membre correspondant des Sociétés de Géographie de Madrid, de Lisbonne et de la Suisse orientale, à Lille.

Gosselet, O. ✻, I. ✿, ✠, Doyen honoraire de la Faculté des Sciences, Correspondant de l'Institut, à Lille.

Junker (Ch.), I. ✿, Filateur de soie, à Roubaix.

Lefebvre (Léon), Imprimeur, à Lille.

Lesne (l'Abbé), Professeur à la Faculté libre des Lettres.

Levé (Albert), ✠, Juge au Tribunal civil, à Lille.

Lirondelle, Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Lille.

Masurel (Edmond), A. ✿, Industriel à Tourcoing.

Pajot (Henri), Notaire honoraire, à Lille.

Palliez (Alexandre), C ✠, Vice-Consul de Suède et de Norvège, Lille.

Petit-Leduc (Joseph), Publiciste à Tourcoing.

Prouvost (Amédée), ✠, Industriel à Roubaix.

Schotsmans (Auguste), Négociant à Lille.

Théry (Raymond), (M), A. ✿, O. ✠, Ancien notaire, Secrétaire-Général adjoint honoraire.

Thieffry (Maurice), Négociant, à Lille.

Vaillant (Eugène), I. ✿, O. ✠, O. ✠, Vice-Consul de Perse, à Lille.

Van Troostenberghe (Théophile), Représentant, à Lille.

Vice-Présidents honoraires. — MM. Verly (Hippolyte), ✻, Homme de Lettres.
Masurel (François), A. ✿, Ancien Président du Tribunal de Commerce de Tourcoing.

Secrétaire-Général honoraire. — M. Eeckman (Alex.), I. ✿, O. ✠.

Secrétaire-Général adjoint honoraire. — M. Théry (Raymond), (M), A. ✿, O. ✠, Ancien notaire.

AGENT-SECRÉTAIRE.

L'agent de la Société se tient au Secrétariat, rue de l'Hôpital-Militaire, 116, chaque jour non férié, le matin, de 7 h. 3/4 à 8 h. 3/4 ; le soir, de 4 h. à 8 heures.

COMMISSIONS.

Le Président de la Société, le Secrétaire-Général et le Secrétaire-Général-Adjoint font de droit partie de toutes les Commissions.

1re COMMISSION : BULLETIN ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

MM. Merchier, ✻, I. ❦, président.
Quarré-Reybourbon, I. ❦, rapporteur.
Cantineau, I. ❦.
Craveri.
Crepy (Auguste), ✠.
Demangeon.

MM. Eeckman (Alex.), I. ❦, O. ✵.
Houbron (G.), A. ❦.
Lirondelle.
Pajot (Henri).
Petit-Leduc.
Théry (R.), Ⓜ, A. ❦, O. ✠.

2e COMMISSION : CONCOURS.

MM. Quarré, I, ❦, président.
Godin (O.), A.❦,C.✠, rapporteur.
Cantineau, I. ❦.
Delahodde.
Demangeon.
Destombes (Paul), ✠.
Eeckman, I. ❦, O. ✵.
Houbron (G.), A.❦.
L'abbé Lesne.

MM. Lefebvre (Georges).
Lirondelle.
Petit-Leduc.
Théry (R.), Ⓜ, A. ❦, O. ✠.
Thieffry (Maurice).
Vaillant, I. ❦, O. ✠, O. ✠.
Vermersch (Dr), A. ❦.
Thomas (Lieutenant), adj.
Poncelet (Lieutenant), id.

3e COMMISSION : BIBLIOTHÈQUE, CARTES ET COLLECTIONS.

MM. Quarré, I. ❦, président.
Eeckman, I.❦, O.✵, rapporteur.
Cantineau (E.), I. ❦.
Delebecque (E.).
Demangeon.
Dervaux (E.), ✠.

MM. Destombes (Paul), ✠.
Godin, A. ❦, C. ✠.
Houbron (G.), A. ❦.
Lirondelle.
Pajot (Henri).
Théry (R.), Ⓜ, A. ❦, ✠.

4e COMMISSION : FINANCES.

MM. Pajot, président.
Godin, A. ❦, C. ✠, rapporteur.
Beaufort (Henri), A. ❦.
Cantineau, I. ❦.
Cléty.
Crepy (Auguste), ✠.
Delebecque (E.).
Eeckman, I. ❦, O. ✵.

MM. Fernaux-Defrance, I. ❦.
Lefebvre (Georges).
Palliez (A), C ✠.
Schotsmans (Auguste).
Théry (R.), Ⓜ, A. ❦, O. ✠.
Vaillant, I. ❦, O. ✠, O. ✠.
Pouille, A. ❦, adjoint.

5e COMMISSION : EXCURSIONS ET VOYAGES.

MM. Beaufort (Henri), A. ❦, présid.
Dr Vermersch, A. ❦, rapporteur.
Cantineau, I. ❦.
Crepy (Auguste), ✠.
Dervaux (Eugène), ✠.
Fernaux-Defrance, I. ❦.
Godin (O.), A. ❦, C. ✠.
Palliez (A), C ✠.
Schotsmans (Aug.)
Thieffry (Maurice).
Vaillant (E.), I. ❦, O. ✠, O. ✠.
Van troostenberghe.
Bonvalot, adjoint.
Deleplanque (Remy) id.
Cado (Edmond), id.
Calonne (Albert), id.

MM. Decramer (Louis), adjoint.
Dhalluin (Paul), id.
Ferraille (Albert), id.
Dr Gaudier, A. ❦, id.
Goube (Léon), id.
Mullier (Albert), id.
Mullier (André), id.
Odoux, id.
Prouvost (Amédée fils), id.
Ravet (Prosper), id.
Renouard (Xavier), id.
Rollier, id.
Savary, id.
Thiébaut (Raymond), id.
Vanderhaeghen, (Henri), id.

6e COMMISSION : FÊTES ET RÉCEPTIONS.

MM. Beaufort (Henri), A. ❦, présid.
Houbron (G.), A. ❦, rapporteur.
Schotsmans (Auguste).
Thieffry (Maurice).
Van Troostenberghe.
Dr Vermersch, A. ❦.
Bonvalot, adjoint.

MM. Calonne (Albert), adjoint.
Decramer (Louis), id.
Goube (Léon), id.
Odoux (Ernest), id.
Ravet (Prosper), id.
Renouard (Xavier), id.
Thiébaut (Raymond), id.

SECTION DE ROUBAIX.

Chargée de l'organisation des Cours et Conférences dans cette Ville.

MM. Boulenger (Edm.), A. ❦, O. ✠, présid.
Prouvost (Amédée), ✠, vice-pr.
Cléty (Jules), secrétaire.
Craveri (A.), archiv.
Faidherbe (Alex.), I. ❦, ✠.

MM. Junker (Ch.), I. ❦.
Destombes (P.), ✠.
Rousseau (A.), I. ❦.
Droulers (Ch., fils).
Champier (Victor), ✱.

SECTION DE TOURCOING.

Chargée de l'organisation des Cours et Conférences dans cette Ville.

Président d'Honneur : M. Masurel (F.), A. ❦.

MM. Lefebvre (G.), président.
Duvillier (G.), vice-président.
Dervaux (E.), ✠, id.
Petit-Leduc, secrétaire.
Masurel (Edmond), A. ❦.

MM. Déprez (G.).
Masure-Six, I. ❦.
Lorthiois-Six (Floris).
Lahousse (Jules).
Legrand-Joire (Ludovic).

MEMBRES FONDATEURS.

Neo d'inscription. MM.

308. † BARATTE (Jules), Officier d'Administration du croiseur *Le Renard*.
544. BÉTHUNE (Clément), Propriétaire, rue St-Jacques, 25, à Lille.
1684. BLONDEAU (Mlle Louise), Propriétaire, rue Royale, 118, à Lille.
158. † BOSSUT (Henry), Vice-Président de la Société, à Roubaix.
1490. COQUELLE (Félix), A. ✿, ✠, ✠, ✠, Consul du Pérou, Juge au Tribunal de Commerce de Dunkerque.
56. † CREPY (Paul), ✱, A. ✿, C. ✠, ✠, Nég., Président de la Société, à Lille.
1491. CREPY (Auguste), ✠, Négociant, rue des Jardins, 28, Lille.
175. † DASSONVILLE-LEROUX, Négociant en laines, à Tourcoing.
302. † D'AUDIFFRET (marquis), O. ✱, Trésorier-payeur général du Nord, à Lille,
1177. † DEBRUYN, Notaire honoraire, Lille.
971. DELATTRE-PARNOT (Mme), Propriétaire, rue d'Inkermann, 18, à Lille.
613. EECKMAN (Alex.), I. ✿, O ✠, Secrétaire Général honoraire, rue Jean-sans-Peur, 48, à Lille.
1478. FORSTER (J,), Doct. en médec., 10, St George's Road Eccleston Square, Londres.
60. † FROMONT (Auguste), I. ✿, Propriétaire, à Lille.
2862. GALLOIS (Eugène), Explorateur, rue de Mézières, 6, à Paris.
2954. † KUHLMANN-AGACHE (Mme F.), Propriétaire, à Lille.
454. LORENT-LESCORNEZ, Filateur de lin, rue Inkermann, 36, à Lille.
184. † MAHIEU (Auguste), ✱, Filateur de lin, ancien Maire d'Armentières.
1153. † MARACCI (Mme), Propriétaire, à Lille.
350. NICOLLE (Ernest), ✱, A. ✿, O. ✠, ✠, Président de la Société, sq. Rameau, 11.
1741. PHALEMPIN (Charles), C. ✠, 70, avenue des Ternes, Paris.
211. POTIÉ (Jules), A. ✿, rue Mercier, 2, Lille.
96. RENOUARD (Alfred), I. ✿, ancien Secrétaire-général de la Société, à Paris.
138. † SCHOTSMANS (Émile), Négociant, à Lille.
356. † SCRIVE-DE NEGRI (Jules), C. ✠, manufacturier, à Lille.
2395. WALLAERT (Georges), Manuf., Juge au Tr. de Comm., pl. de Tourcoing, 6, à Lille.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ (1).

Aire-sur-la-Lys (*Pas-de-Calais*).

Nos d'inscription. MM.

2796. DEMEURE (Léon), industriel.
2775. HOUCKE (Maurice), brasseur.
2648. SCHOTSMANS (Henri), industriel.

---

(1) Les Membres de la Société peuvent se procurer au Secrétariat le Diplôme de la Société contre le versement de cinq francs.
Les noms des membres *protecteurs* sont précédés d'un astérisque (*).
Ceux des membres *fondateurs* sont rappelés par deux astérisques (**).

Nos d'inscription. MM.

Alençon.

2883. Chevalier (Albert), propriétaire, boulevard Lenoir-Dufresne, 3.

Amiens.

2435. Dewas (Auguste), négociant, rue des Sergents, 36.
4582. Sautai, pharmacien, rue des Trois cailloux, 41.

Annappes.

3740. Haute (Jules), propriétaire.
1731. Lemaire (Alfred), propriétaire, près la gare d'Ascq.

Armentières.

284. Badart (Mme), directrice du Collège de jeunes Filles.
4271. Biebuyck (Arnold), ingénieur, rue Marle, 4.
2263. Bloem, industriel, rue Sadi-Carnot, 6.
3897.* Bocquet (Honoré), gérant de la Maison Mahieu.
1973. Boyer (Edouard), propriétaire, rue Bayard, 36.
912. Cado (Edmond), propriétaire, rue Sadi-Carnot, 22.
3829. Cardon (Maurice), brasseur, rue St-Roch, 1.
4465. Cardon-Boutry (Louis), rue du Faubourg-de-Lille, 93.
4481. Cardon-Masson, industriel.
3147. Charvet-Locoge, fabricant, rue Nationale, 132.
186. Chas, négociant en toiles, rue de la Gare, 1.
3563.* Cuvelier, Directeur d'assurances, boulevard Faidherbe, 4.
2061. Dancoisne (Henri), propriétaire, rue du Moulin, 1.
189. Dansette (Jules), député, rue Nationale, 27.
3775. Debosque (Émile), ⁂, (M), industriel, rue Bayard, 5.
2992. Dufour (Étienne), chez M. Dufour-Lescornez, rue Lamartine, 29.
3718.* Duhot frères, industriels, rue de Strasbourg, 3.
4029.* Feinte (Constant), industriel, rue Nationale, 38.
1998. Hénaux (Victor), propriétaire, rue Sadi-Carnot, 12.
4755.* Jeanson (Ch.), fabricant, rue Nationale, 74.
4517. Labbé, directeur de l'Ecole professionnelle.
4257. Lambert (Paul), manufacturier, rue Bayard, 43.
825. Lescornez (Paul), brasseur, rue de Flandre, 25.
3571.* Longeville, fabricant, rue de Lille, 66.
3521. Mamet, manufacturier, rue du Faubourg-de-Lille, 1.
755. Martin (Jules), négociant, rue du Faubourg-de-Lille, 35.
942. Miellez, ⁂, fabricant de toiles, rue de Strasbourg, 1.
4448.* Quenson de la Hennerie (Augustin), fondé de pouvoirs de la Banque Devilder.
2972. Rogeau (Paul), manufacturier, rue Denis-Papin, 6.
2278. Salmon (René), industriel, place de la République, 7.
3013. Schulz (Constant), fabricant de toiles, rue Nationale, 1.
2767. Thilleur, filateur, rue des Rotours, 17.

Nos d'inscription. MM.

1607. Turpin (Louis), fabricant de toiles, rue Nationale, 5.
4221. Verbrugghe (Henri), représentant de la filature Dansette frères.
940. Villard, fabricant de toiles, rue de Strasbourg, 2.

Arras.

674. Bouthors, ✵, Directeur des Contributions directes.
572. Gronier jeune, Boulevard Crespel, 22.

Audregnies (*Belgique*).

2032. Madame la Supérieure du Pensionnat St-Bernard.

Avelin (*Nord*)

3101. Moutiez (Charles), négociant.

Bailleul.

919.* Hie-Delemer, maire, fabricant de toiles.
3773. Wecxsteen (Remy), fabricant de toiles, rue du Poisson, 9.

Baisieux.

3489. Paternoster-Scol (Arthur), industriel.

Barry-Maulde près Tournai (*Belgique*).

224. Madame la Supérieure des Dames Bernardines.

Beauvois (*Nord*).

4440.* Delétang. directeur de la Maison Michau.

Billy-Montigny.

3229. Lavaurs, directeur de la Compagnie des Mines de Courrières.

Bonsecours, *par Péruwelz* (*Belgique*).

4230.* Thery (Alban), rentier, avenue de la Drève.

Calais.

476. Becquart (Henri), négociant, rue du Vauxhall, 38.
109. Breton (Ludovic), ingénieur, directeur du tunnel sous-marin, directeur-propriétaire des Mines d'Hardinghen, 17, rue St-Michel.

Canteleu-Lille.

4268. Hébert (Émile), directeur de filature, avenue de Bretagne, 124.

Nos d'inscription. MM.

3842.* Mulliez, brasseur, rue de Dunkerque.
3744. Tournemine (Édouard), caissier comptable, quai de l'Ouest, 36.

Capdenac (*la Gare*).

3573. Loubet, représentant.

Cassel.

1654. Amat (Gaston), propriétaire, au château de l'Hutseval.
1807. Loorius (Émile), Hôtel du Sauvage, Grande-Place.
2677. Mœneclaey, A. ✿, Conseiller général.

Chaville (*Seine-et-Oise.*)

4129. Tarible (J.), docteur en pharmacie, Villa des Merisiers.

Comines.

4070.* Cousin frères, industriels.
3426.* Duriez-Lambin, industriel.
3058. Gallant, manufacturier.
4239.* Hassebroucq (Liévin fils), industriel.
1470. Vandewynckele fils (Auguste), manufacturier.
4071.* Verhaeghe, industriel.

Condé-sur-l'Escaut.

1239. Beaumont-Cousin (Louis), entrepreneur de travaux publics.
1831. Pureur (Pierre), A ✿, brasseur.

Courrières (*Pas-de-Calais*).

2590. Bernard (André), industriel.

Croix-Wasquehal.

2142. Balcaen, fabricant de biscuits, rue de la Gare.
4558. Clarisse (Émile), rue de Roubaix, 49.
4254. Defontaine (Henry), employé, rue du Metz.
3892. Degrelle (Émile), employé, rue de la Gare, 44.
4707. Faulkner (Angus).
2892. Germain (Léon), comptable, rue du Trocadéro.
250. Mathieu, I. ✿, instituteur, place St-Martin.
2082. Mafille (Auguste), employé chez M. Holden, boulevard de la Chapelle.
2785. Petit-Dupir, négociant, rue de Roubaix.
3056. Plateau (Alfred), industriel.

N°s d'inscription. MM.

4698. Ramsden (Mlle Marion), Professeur d'anglais, Place St-Martin, 5.
2891.* Seynave-Dubocage, industriel, 47, rue de Roubaix.
2496. Toussaint (Alphonse), pharmacien, place St-Martin.

Denain.

2707. Verley (Gaston), rue du Quesnoy.

Deûlémont (*Nord*).

2845. Claro (Lucien), tissage mécanique.
1551. Flipo (Louis), rentier.
2182. Vandermersch-Peucelle, propriétaire.

Diekirch (*Grand Duché de Luxembourg*).

3905. Nelles (Alfred), directeur de l'hôtel des Ardennes.

Douai.

4078. Bar, docteur en droit, rue Campion, 7.
634. Joppé (Ed.), O. ✠ A. ✿, Cons. à la Cour d'Appel, r. de l'Abbaye des Prés 44.
3427. Verley (René), rue des Glacis, 8.

Dunkerque.

3268. Bernard (Carlos), négociant, 14, rue du Sud.
1490.** Coquelle (Félix), A. ✿, ✠, ✠, ✠, Consul du Pérou, juge au Trib. de Commerce.
4743. Jannin (Albert), I. ✿, Consul du Chili, Juge au Tribunal de Commerce, rue Royale, 38.
3332. Smagghe, conducteur des Watteringues, rue de la Gare, 23.
2386.* Tresca-Coquelle (H.), malteur, rue de Calais, 33.

Ennetières-Avelin.

2591. Robert (Madame), propriétaire.

Estaires.

1472. Ernout (François), propriétaire.
1710. Lefrancq (Auguste), fabricant de toiles.

Flers.

3130. Dupire (Édouard), entrepreneur de peinture.
3785. Lepers (Louis), brasseur au Breucq.
4715. Lepers (Pierre), brasseur.

Nos d'inscription. MM.

Flers-en-Escrebieux (*Nord*).

2884. Thiry, directeur des mines de l'Escarpelle.

Forest *par Ascq*.

36.* Lerailler (G), fabricant.

Fournes.

404. Gombert, A. ♧, chef d'institution.

Gondecourt (*Nord*)

4224. Bauduin (Arthur), brasseur.
3599. Storme (Georges).
4571. Thomas Marquant, fabricant d'huiles.

Hallennes-lez-Haubourdin.

3968. Platel (Amédée), étudiant.

Halluin.

3320.* Defretin (E.), fabricant de toiles.
3608.* Delattre, frères, manufacturiers.
4064.* Demeester (Alfred), industriel.
4065.* Demeester (Jules), brasseur.
4219*. Duverdyn, brasseur, rue de Lille, 193.
3422. Hennion (Jules), filateur.
4069.* Lemaitre-Demeester, fils, industriels.
3314. Loridant-Dupont, fabricant de linge de table.
3579. Pollet (Charles), comptable.
2295. Rabier (René), percepteur des Finances.
4267*. Sion-Arnould, industriel.
3310. Van Heddeghem, fabricant de chaises, rue de Lille, 58.
4620. Verclytte, pharmacien.

Haubourdin.

77. Bonzel (Arthur), A. ♧, distillateur.
1714. Cordonnier (Célestin), brasseur.
2309. Cousin-Devos, maire.
4223*. Cuvelier-Boutry, propriétaire, rue de Béthune, 104.
3089. Cuvelier-Verley (Albert), négociant en vins.
1225. Defretin, architecte.
2925. Fichaux, manufacturier.
4139. Flourens (Madame), rue du Rivage, 26.
3588.* Gagedois, industriel, rue Potié.

Nos d'inscription. MM.

4220. Lefebvre (Alfred), tanneur.
470. Loridan (Victor), I. ❦, directeur de l'école primaire supérieure.
726. Nicole, architecte, bibliothécaire du Comice agricole de Lille.
1467.* Rose (Maurice), brasseur.
738. Sander (Ad.), blanchisseur de fils et tissus.
949. Verley (André), propriétaire.
4403. Verley-Galloo (Pierre), rue de la Gare, 35.
4671. Waymel (Mlle), rue de la Deûle, 14.

Hazebrouck.

2959* Chamonin (Ernest), propriétaire, rue de la Clef.
4516. Houcke (Henri), rue du Pont, 1.
3888. Poupart, docteur en médecine.

Hellemmes (*près Lille*).

2650. Basselart, propriétaire, rue Chanzy, 51.
2300. Guillemaud, filateur.
3401. Lefebvre-Couplet, brasseur.
100. Lemaire, A. ❦, instituteur retraité, rue Sadi-Carnot, 93.
2831. Stermann (E.), directeur de la filature Lorent-Lescornez.

Hem.

1120. Mulaton-Leborgne (Jean), assurances Victoria.
2330. Mulaton (François), industriel.

Hénin-Liétard (*Pas-de-Calais*).

1193. Caullet (Édouard), négociant, rue de la Place.
3518. Descloquement (François), brasseur.
234. Desmars (Alfred), ingénieur-chimiste.

Houplin (*Nord*).

2695. Delaune-Tilloy (Madame Alfred), propriétaire.

Houplines (*Nord*).

1606. Becquart (Lucien), fabricant de toiles.

Kemmel (*Belgique*).

4618. Legrand (Mlle Juliette), hôtel Petit Ypres.

Nos d'inscription. MM.

La Madeleine-lez-Lille.

3151. Beeli, propriétaire, rue du Pré-Catelan, 17 *bis*.
1688. Belin (Jules), propriétaire, rue Gambetta, 44.
4359. Benoit, docteur en médecine, rue de Lille, 59.
4414. Bocquet (Mlle Gabrielle), employée, rue de Lille, 244.
2101. Choquel (Gustave), fabricant de fours, rue de Lille, 181.
811. Crepelle-Fontaine, ✠, chaudronnier-constructeur, rue de Lille, 152.
3920. Desrumaux-Lehembre, propriétaire, rue de Lille, 103.
4027. Fleury-Legrand, industriel, rue de Lille, 102.
1253. Fontaine (Georges), propriétaire, ancien maire, rue de Lille, 184.
2764. Fontaine (Maurice), négociant, rue de Lille, 199.
2212. Hespel (Ernest), négociant en vins.
1709. Hochstetter (Jules), A. ✿, directeur des Usines de Produits chimiq. du Nord.
3139. Jean (Fernand), employé, rue du Chaufour, 1.
3774.* Lemetter (G.), négociant en bois, rue du Quai, 160.
4719. Magnien, comptable, rue de Lille, 242.
4588. Malagié (Georges), Président de la Société des voyageurs, rue Thiers.
3907.* Morreel (Georges), négociant, rue Thiers, 12.
4576. Nys (Félix), représentant, rue des Gantois, 75.
1036. Patoir, docteur en médecine, 4, rue Faidherbe.
4336. Platel (Charles), propriétaire, rue Faidherbe, 51.
4289. Salembier-Delebarre, négociant, rue de Lille, 118.
3966. Thomassin (Madame), rue de Lille, 117.
4357. Verroust (Jules), propriétaire, rue Faidherbe, 78.

Lambersart.

4061. Cogez (Henri), rentier.
2868. Crépy (Fernand), filateur de coton, rue Flament-Reboux.
2514. Crepy (Maurice), filateur de coton, rue Flament-Reboux.
739. De Cagny (Edm.), courtier, rue des Écoles.
1597. Delcourt (A.) fils, teinturier.
2762. Drieux (Achille), villa Marie, avenue de l'Hippodrome.
2501. Durand (Fernand), négociant, villa Souvenir, rue du Bois.
2109. Grimonprez (Léon), propriétaire.
4165. Hainez, ✿ I., architecte départemental, villa Regina.
4126. Lagache (Mme), villa Antonia, avenue de l'Hippodrome.
3813. Leroy (Albert), représentant, rue Quecq, 61.
1037. Nuytten, négociant.
3791. Plancq, boucher, rue de l'Abbé-Deleplanque.
3418. Vaillant-Desruelle, industriel.
568. Wannebroucq (Paul), rue de Lille, 59.
3455. Wgeux, propriétaire, villa Van Dyck, avenue de l'Amiral-Courbet.

Lannoy.

2802. Association des Anciens élèves de l'Ecole de Lannoy.
4751. Deffrennes (Anselme), industriel.

Nos d'inscription. MM.

2483. Dujardin (Pierre), pharmacien.
2332. Leborgne (Ferdinand), fabricant de tapis.
4454. Parent (Albert), filateur.

Lens (*Pas-de-Calais*).

4105. Chantreau, pharmacien, Avenue St-Edouard.
4238. Nieuviarts (Fernand), pharmacien.
2169. Rincheval-Parisse, brasseur.
236. Stiévenart (Arthur), fabricant de câbles, 48, rue de Douai.

Lesquin.

1726. De Jaeghère (Édouard), brasseur.

LILLE.

317. Abrey (Miss), A. ✿, professeur de langue anglaise, r. de l'Hôpital-Militaire, 33.
2356. Abry (Georges), négociant en bois, rue de Faubourg-de-Béthune, 46.
1708. Aerts-Becquart (Henri), ancien brasseur, rue Malus, 14.
1826. Aerts-Debaisieux, négociant, rue à Fiens, 8.
2821.* Agache (Edmond), propriétaire, rue Delezenne, 3.
48. Agache (Edouard), ✳, président honoraire de la Société industrielle, rue de Tenremonde, 18.
3646. Aguilar (Ferdinand), commis-négociant, rue Brûle-Maison, 31.
537. Alavoine (Melle Berthe), A. ✿, institutrice, place Philippe-de-Girard, 10.
1031. Alavoine, sous-chef de section des Postes et Télégraphes, rue Puébla, 20.
4706. Allantaz, inspecteur au Chemin de fer du Nord, rue de Loos, 18.
257. Allard (Mme), propriétaire, rue Royale, 104.
3767. Amelin (Alfred), représentant, place de la République, 4.
3795. Amelin (Maurice), S. Directeur du dépôt des Forges de la Providence, rue Nicolas-Leblanc, 53.
4213. Andrieux (Étienne), place Simon-Vollant, 17.
3356. Angelo (Alfred), négociant, rue de Turenne, 67.
4547. Arnaudon (Camille), entrepreneur, rue Jacquemars-Giélée, 22.
1593. Arnould (colonel), ✳, ✠, directeur de l'Ecole des hautes études industrielles, rue Princesse, 59.
2400. Arquembourg, ingénieur, boulevard Bigo-Danel, 33.
2303. Artau (Louis), tailleur, rue Nationale, 110.
3270. Artaud (Charles), représentant, rue Jacquemars-Giélée, 76.
4630. Asebroucq (Henri), représentant, rue Nationale, 28S.
4339. Aubert, officier d'administration de 1re cl. du génie, fort St-Sauveur.
4691. Aubert (docteur), rue Thiers, 5.
4696. Aubry (Commandant), rue Colbert, 139.
4714. Aula, libraire, Place du Lion d'Or, 12.
3444. Ausset (Dr), A. ✿, boul. de la Liberté, 153.
2654.* Avon, C. ✳, général de brigade, rue Royale, 132.
4672. Avon, capitaine, attaché à l'arsenal, rue de Lens, 52.

Nos d'inscription. MM.

3959. Bach (Charles), employé à la Préfecture, place Richebé, 4 *bis*.
2308. Badts (Mlle Emma), négociante, boulevard Bigo-Danel, 8.
3237. Baelde docteur en médecine, boulevard de la Liberté, 43.
4627. Baer (Bernard), rue du Lombard, 5.
2451. Baggio-Duverdyn (Mme J.), propriétaire, rue de la Barre, 29.
1018. Bailleux (Edmond), propriétaire, rue de Toul, 1.
1456. Bailliard (Victor), négociant, rue du Faubourg-de-Roubaix, 199.
4722. Baillie (Henri) fondé de pouvoirs, rue de la Louvière, 82.
3111. Baillœuil-Baudon (Mme), propriétaire, boulevard Vauban, 7.
1519.* Baratte fils, négociant, rue d'Angleterre, 45.
2698. Barrois (Auguste), industriel, rue du Faubourg-de-Roubaix, 124.
21. Barrois (Ch.), O. ✻, I. ✿, ✠, Prof. à la Faculté des Sciences, rue Pascal, 37.
784. Barrois (Henri), propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 135.
326. Barrois (Théodore), député, A. ✿, Dr, professeur à la Faculté de Médecine, rue Nicolas-Leblanc, 51.
507. Barrois (Mme Vve Théodore), rue de Lannoy, 63.
3060. Barrois-Charvet (Mme), propriétaire, boulevard de la Liberté, 27.
4685. Bassot-Féron, ingénieur des mines, Place du Concert, 10.
3921. Bastide-Herland (Mme Vve), rue d'Isly, 60.
1286. Basuyau, receveur de l'Enregistrement, rue Caumartin, 32.
3615.* Bataille (Georges), industriel, boulevard de la Liberté, 177.
1080. Batteur, directeur d'assurances, rue Bourignon, 1.
1622. Batteur (Carlos), ✻, I. ✿, architecte, rue Jean-sans-Peur, 9.
1670. Batteur-Vanuxem, vérificateur, rue d'Antin, 19.
4100. Baudin (A.), ✻, Commandant en retraite, rue Blanche, 18.
4435 Baudou, directeur de l'octroi, rue Flamen, 14.
4281. Baumgartner, rue Nationale, 126.
4680. Bauvin (Armand), ingénieur, rue Bourjembois, 13.
4425. Bayard (Emile), lieutenant au 43e Régiment d'infanterie, rue d'Isly, 61.
4451. Bayart (le Chanoine), boulevard Vauban, 60.
3448.* Bayart (Henri), sous-directeur général d'assurances, rue de Bourgogne, 28.
4057. Beal (Dr), square Jussieu, 5 *bis*.
1566.* Beaufort (Henri), A. ✿, négociant, rue de Lens, 63.
2592. Beaufort-Rigot, négociant, rue Saint-Pierre, 27.
3786.* Beaurepaire, peintre, boulevard de la Liberté, 60.
4121. Bécour, libraire, rue Basse, 4.
3723. Bédart, I. ✿ professeur agrégé à la Faculté de Médecine, rue Masséna, 17.
1009. Béghin (Auguste), négociant, rue Jean-Levasseur, 4.
4104. Béghin (Théodore), représentant, rue de Loos, 6.
4228. Beirnaert, commerçant, rue Faidherbe, 44.
1628. Belval, commissionnaire en douanes, rue des Buisses, 11.
1227.* Bériot (Madame Ve Camille), fabricant de chicorée, rue de Douai, 69.
1836. Bernard (Achille), architecte, rue du Quai, 12.
3395.* Bernard (Benjamin), propriétaire, rue de Thionville, 31.
2776. Bernard (Étienne), industriel, rue de Courtrai, 22.
2469. Bernard (Eugène), chirurgien-dentiste, rue des Poissonceaux, 31.
1072.* Bernard (Jean), raffineur, rue de Courtrai, 20.
2980.* Bernard (Joseph), industriel, rue de Courtrai, 20.
2124. Bernard (Maurice), membre de la Chambre de Commerce, r. de Courtrai, 14.
2228. Bernard (Mme Georges), propriétaire, rue des Canonniers, 17.

Nos d'inscription. MM.

4042. Bernard, étudiant, place Sébastopol, 2.
1827. Bernard-Ducrocq, fabricant, rue Charles-de-Muyssart, 25.
1792. Bernard-Perus (Fritz), agent génér. d'assurance, rue de Roubaix, 45.
2774. Bernard (Mme Ve Benjamin), propriétaire, place aux Bleuets, 7.
606. Bernard-Wallaert (Mme Vve), rue Jacquemars-Giélée, 36.
4298. Bernheim, négociant, rue Jeanne-d'Arc, 11.
4318. Bertaux, A ✿, docteur en médecine, rue André, 16.
1279. Berteloot, propriétaire, rue du Marché, 38.
1841. Bertherand (Mme Vve), propriétaire, rue des Jardins-Caulier, 2.
3031. Bertin (B.), négociant, rue de Paris, 246.
4648. Bertin (Armand), receveur de l'enregistrement, rue Henri Kolb, 48.
4737. Bertout (Auguste), négociant, rue Gambetta, 98 *bis*.
4201. Bethléem (l'Abbé), rue Jean Bart, 14.
544.**Béthune (Clément), propriétaire, rue Saint-Jacques, 25.
3169. Bettmann, chirurgien-dentiste, boulevard de la Liberté, 38.
4342. Beux, négociant, rue de Roubaix, 24.
3939. Beuque (Louis), négociant, boulevard de la Liberté, 80.
4407. Beyaert, ameublements, Grand'Place, 18.
4713.* Bichoffe, directeur de la Banque Générale française, rue Jean Roisin, 13.
4353. Bidart (Mme Vve), rue Jacquemars-Giélée, 69.
3216. Bienvaux, ✠, ingénieur des ponts et chaussées, rue de Bruxelles, 2.
2144. Bienvenu, percepteur des contributions directes, rue d'Anjou, 21.
2185. Bieswal (Paul), propriétaire, boulevard Vauban, 13.
27. Bigo-Danel (Emile), ✠, I. ✿, ✠, imprimeur, boulevard de la Liberté, 95.
520. Bigo (Louis), représentant des Mines de Lens, boulevard Vauban, 95.
2246. Bigo (Auguste), propriétaire, rue Watteau, 3.
2349. Bigo (Omer), A. ✿, imprimeur, rue Boucher-de-Perthes, 88.
4249. Bigo-Dejardin, industriel, rue d'Esquermes, 122.
3883. Bigot, capitaine au 16e bataillon de chasseurs, rue Barthélémy-Delespaul, 114.
1901. Bigotte (François), négociant, rue d'Amiens, 19.
2298. Bigotte (Albert), négociant, rue Solférino, 304.
4135. Binauld (Florent), Conseiller général, brasseur, rue d'Arcole, 11.
2154.* Binet (Adolphe), industriel, rue Inkermann, 36.
4090. Bizard (Mme Vve), boulevard de la Liberté, 121.
3804. Bizard (Colonel), O✠, Commandant le 43e régiment d'infanterie, à la Citadelle.
2924. Blanchet (Gabriel), élève de l'école de Commerce, place Cormontaigne, 4.
2588. Blanquart (Aimable), propriétaire, rue Brûle-Maison, 101.
4615. Blanquart (Mlle), rentière, rue de Paris, 14.
3962. Bléront, instituteur, rue des Tours, 15.
1684.**Blondeau (Melle Louise), propriétaire, rue Royale, 118.
1220. Blondin, ✠, juge honoraire, place de la Gare, 11.
4160. Blot (Léon), négociant, boulevard Bigo-Danel, 2 bis.
3843. Blum (Félix), négociant, rue des Ponts-de-Comines, 50.
957. Blum (Pierre), gérant, rue Saint-Augustin, 29.
3669. Bocquet (Alfred), négociant, rue Solférino, 175.
4585. Bocquet, ingénieur, rue des Ponts-de-Comines, 61.
1907. Bocquet (Mme Edmond), propriétaire, rue Royale, 114.
4640. Bœuf (Emile), courtier, Place Simon Vollant, 8.
4741. Bohem (Jules), rentier, rue Thiers, 40.
3736. Boissard (Adéodat), docteur en droit, boulevard Vauban, 69.

Nos d'inscription. MM.

1796. Boisse-Scrépel (J.), fabricant de toiles, place de Tourcoing, 2.
1608. Boitel (Georges), négociant, rue d'Angleterre, 53.
900. Boittiaux, négociant en lins, rue du Molinel, 55.
2242. Boittiaux (Jérome), boulevard des Écoles, 56.
1937. Bollaert (Félix), administrateur des Mines de Lens, boulevard de la Liberté, 133.
4484. Bonduelle (Joseph), industriel, rue Véronèse, 2.
3776. Bonet (P.), ✠, ingénieur, rue Solférino, 248.
4545. Bonnet (J.-B.), représentant, rue des Postes, 169.
262. Bonte (Auguste), juge au Tribunal de commerce, rue des Trois-Mollettes, 5.
4231. Bonvalot, opticien, rue Esquermoise, 71.
3598. Boone (Lucien), étudiant, rue Solférino, 298.
4152. Boone (E.), ingénieur civil, boulevard Victor Hugo, 28.
4241. Borel, agent général de la Grande-Chartreuse, rue Nationale, 290.
4199. Bossuyt (Camille), propriétaire, rue des Frères-Vaillant, 2.
4592. Bouchery (Georges), négociant, boulevard Victor Hugo, 59.
2038. Bouchez (Mme Vve), rentière, rue Solférino, 153.
2455. Bouchez (Alfred), fabricant de toiles, rue de Paris, 146.
4259. Bouchez, docteur en médecine, rue Pierre-Legrand, 159.
3279. Boudignié (Jules), propriétaire, 141, rue Solférino.
4367. Boudry (Émile), propriétaire, rue du Chaufour, 6.
3400. Bouillet-Bigo, brasseur, rue Belle-Vue, 71.
4723.* Boulanger, tanneur, faubourg de Douai, 1.
4006. Bouly, directeur du Comptoir d'escompte, rue Nationale, 96.
4351. Bourlet (Maurice), négociant, rue Jean Bart, 12.
2970. Bourse (Charles), propriétaire, rue Virginie-Ghesquière, 13.
4033.* Boussemart, négociant, rue Jeanne-d'Arc, 72.
506. Boutemy (Madame), boulevard de la Liberté, 159.
3708.* Boutry (Édouard), filateur, rue du Long-Pot, 80.
2672. Boutry (Léon), bijoutier, rue des Manneliers, 10-12.
2708. Boutry (Madame Henry), propriétaire, boulevard de la Liberté, 17.
3144. Boutry (Léon), filateur, rue du Long-Pot, 67.
2761. Boutry-Brame (J.), étudiant, rue de Douai, 5.
4316. Boyer, percepteur, rue Solférino, 324 bis.
253. Brabant (Paul), fabricant de céruse, boulevard Louis XIV, 4.
2391. Brame (Auguste), pharmacien, rue Gambetta, 250.
481. Brame (Madame Max), rue Royale, 83.
3224. Brasseur (Mme Jeanne), propriétaire, rue Nationale, 324.
4683. Brasseur (Jules), représentant, rue Dupleix, 16.
4580. Brisy (Marcel), employé, place Richebé, 15.
2834. Brossard (Mme Vve), rue Faidherbe, 7.
4014. Broutin (Eugène), représentant, rue des Débris-Saint-Étienne, 7.
1842. Brulé (E.), Hôtel de la Paix, rue de Paris, 46.
3251. Brulin (Henri), Agent de Charbonnages, rue des Stations, 21.
3666. Buisset-Dupir, négociant, rue Masurel, 13.
2145. Bulteau (Louis), avoué, boulevard de la Liberté, 47.
628. Bureau (Ernest), négociant en fils, rue de la Bassée, 46.
3811. Butin-Montagne (Vve), propriétaire, rue de Bourgogne, 44.
4354. Butzbach (Eugène), ingénieur, rue Auber, 63.
4658. Buysschaert, appareils de chauffage, rue du Faubourg-de-Roubaix, 90.

Nos d'inscription. MM.

2979. Caille (Jules), instituteur, rue de l'Hôpital-Militaire, 79.
2696. Calmette (Docteur), O. ✻, directeur de l'Institut Pasteur, boulev. Louis XIV.
1442. Callens (Henri), négociant, rue Fontaine-del-Saulx, 1 *bis*.
4040. Caloine (Mlle), rentière, rue André, 3.
1812.* Calonne (Albert), commis des postes et télégraphes, r. du F.-de-Roubaix, 133.
3402. Cambier-Dufour (Georges), rue Jean-sans-Peur, 4.
2221. Camus (Félix), avocat, rue de Bourgogne, 15.
867. Cannissié (Émile), banquier, boulevard de la Liberté, 93.
1624. Cannissié (Alex.), ingénieur, rue Denfert-Rochereau, 35.
2272. Cannissié (Maurice), représentant de Commerce, rue Manuel, 81.
3362. Canonne (Mlle), institutrice, rue Esquermoise, 23.
1071. Cantineau-Cortyl, I. ✿, membre de la Comm. historique, rue Colbert, 176.
3904. Capelle (François), représentant, avenue des Lilas, 38.
4248. Cardinal-Thiriez, propriétaire, rue Duhem, 22.
1797. Carin (Mlle), négociante, Grande Place, 36.
3667. Carlier, employé, rue Caumartin, 42.
2039. Carlier (Édouard), négociant, rue Caumartin, 24.
4499. Carlier (Georges), rue Gauthier-de-Chatillon, 10.
1963. Carlier (Victor), I. ✿, docteur en médecine, rue des Jardins, 16.
4748. Carlier (Alphonse), sous-directeur de l'Usine de Fives, rue des Ateliers.
4503. Carmier-Rose (Madame Vve), boulevard de la Liberté, 171.
781. Caron, docteur en médecine, rue du Faubourg-de-Roubaix, 156.
1173. Caron, négociant, rue Jacquemars-Giélée, 15.
2134. Caron (Melle Coralie), propriétaire, rue Boucher-de-Perthes, 47.
4655. Carpentier, rue d'Angleterre, 16.
2544. Carpentier (Madame Vve Auguste), rue de Puébla, 14.
3441. Carpentier (Melle Louise), artiste-peintre, rue Nationale, 95.
3871. Carpentier (Gaston), rue de Roubaix, 36.
1799. Carpentier (Paul), A. ✿, avocat, rue Jacquemars-Giélée, 35.
4174. Carpentier-Gousseaume (Docteur), rue de Turenne, 33.
2319. Carré (Lucien), employé à la Préfecture du Nord, place Cormontaigne, 10.
4186. Carré de Malberg, juge d'Instruction, boulevard de la Liberté, 121.
2838. Carrette (Alphonse), rentier, rue Jeanne-d'Arc, 76.
3072. Carron-Flament, négociant, boulevard Victor-Hugo, 46-48.
1525. Carron-Villers, négociant, rue de Bruxelles, 15.
1870. Carton (René), courtier, rue Nationale, 53.
210. Castelain (F.), I. ✿, docteur en médecine, rue Négrier, 28.
3975. Castelot (Henri), rue Brule-Maison, 110.
1682. Castiaux (Eug.), propriétaire, rue Desmazières, 7.
2036.* Cateaux (Edmond), rue Ratisbonne, 10.
3070. Catel-Béghin, filateur, boulevard de la Liberté, 21.
2620. Catoire (Mme Victor), rue de Bourgogne, 7.
3661. Cauchie, ancien notaire, rue de Tenremonde, 11.
4098. Caudrelier (J.), propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 6.
1077.* Caulliez (Henri), nég. en laines, consul de la Rép. Argent., r. Desmazières, 14.
2786.* Caulliez (Alexandre), négociant en laines, rue de Béthune, 56.
107. Cavro, I. ✿, directeur de l'école primaire, square Ruault, 12.
4710. Cayet, rue des Stations, 11.
522. Cazier, A. ✿, commis-négociant, rue Durnerin, 16.
1390. Chalant (Armand), propriétaire, Parc Monceaux.

Nos d'inscription MM.

4718. Chamoin (Général), Gouverneur de Lille, place aux Bleuets, 28.
4226. Championnet (G.), représentant des forges, rue Nationale, 9.
4462. Charbonneaux (Mme), rue Inkermann, 5.
782. Charbonnet (Paul), professeur, rue du Vieux Marché aux Moutons, 10.
4395. Charles (Mlle Marguerite), rue du Port, 88.
4016. Charmeil, I. ✿, professeur à la Faculté de médecine, boul. de la Liberté, 134.
4179. Charpentier, ingénieur des Mines, rue Colbert, 119.
4381. Charras (Mme Vve), rentière, rue des Fossés, 6.
3286. Charruey (Madame Veuve), propriétaire, rue André, 4.
4747. Chassoux, capitaine breveté, rue Voltaire, 33.
4309. Chatteleyn, constructeur, boulevard de la Liberté, 55.
4218. Chauvel, négociant, rue de Turenne, 17.
3823. Chaval (Edmond), négociant, rue de Voltaire, 35.
2864. Chesnelong, ✱, avocat, rue Royale, 99.
2731. Cheval (Félix), négociant, rue Jean-sans-Peur, 2.
4275. Chevresson-Leduc, boulevard Vauban, 52.
3302. Chollet (l'abbé), rue d'Isly, 3.
1098. Chombart de Lauwe (Pierre), avocat, boulevard Vauban, 17.
3047. Choquereaux (Jules), propriétaire, boulevard de la Liberté, 151.
1817. Choquet (Louis) père, négociant, rue Solférino, 116.
966. Chotin (L.), docteur en médecine, boulevard de la Liberté, 91.
3895. Chrétien (G.), employé, rue d'Isly, 54.
3255. Claeyman, entrepreneur de peinture, 34, rue Négrier.
1960. Clainpanain (Th.), propriétaire, rue de Puébla, 9.
2576. Clément (Victor), I. ✿, secrétaire de la Chambre de Commerce, r. Solferino, 14.
3950. Clerc, O ✱, intendant militaire, rue de la Chambre-des-Comptes, 4.
4062. Clot-Mathieu, rue d'Isly, 82.
4167. Cluzet, ingénieur, place Simon-Vollant, 10.
2533. Cocard (Jules), A. ✿, fondeur, rue de Valenciennes, 13.
2704. Cochez, A. ✿, professeur, avenue des Lilas, 9.
3141. Cocquerez-Dimiez, bonneterie, rue des Sept-Agaches, 4.
3754. Codvelle (Paul), A. ✿, directeur d'École, rue de Juliers, 73.
3707. Coevœt-Renouard, négociant, boulevard des Écoles, 1.
4088. Colas (Docteur), boulevard de la Liberté, 67.
4279. Colbrant (Georges), directeur de tissage, rue Barthelemy-Delespaul, 86.
4697. Collardet, pharmacien, rue de Béthune, 51.
4255. Colle (Pierre), docteur en médecine, rue Boileux, 1.
4397. Collette (Georges), négociant, rue des Manneliers, 8.
4024. Collette (Henri), ingénieur, rue Brûle-Maison, 95.
4552. Compagnon, représentant, rue Jean Bart, 6.
140. Comère (L.), fabricant de plâtre, rue de la Halle, 9.
1510. Constant (Victor), employé de Commerce, rue de Loos, 27.
3343. Contal, ✢, architecte-paysagiste, 9, rue St-Firmin.
1785. Convain-Minet, propriétaire, boulevard de la Liberté, 34.
2132. Convain (Léon), commerçant, rue Neuve, 21.
4483. Coppens, (Docteur), rue du Molinel, 13.
2554. Coppin (Mme Charles), rentière, place Philippe-Lebon, 28.
288. Coquelle (Edmond), A. ✿, négociant, rue Jacquemars-Giélée, 22.
4466. Cordier, pharmacien major, place Sébastopol, 32.
546. Cordonnier (L.), ✢, architecte, rue Marais, 8.

Nos d'inscription. MM.

2235. Cornée (Ferd.) chef de division de Préfecture en retraite, rue Solférino, 316.
2510. Cornille, négociant en vins, rue de Douai, 83.
4662. Cornille-Legrand, rentier, boulevard de la Liberté, 146.
4402. Cornillot (Louis), confiseur, rue de l'Hôpital-Militaire, 7.
4577.* Corre, directeur de l'Ecole des Arts et Métiers, boulevard Louis XIV, 6.
32. Cosset, A. ✿, négociant, rue Turgot, 45.
4273.* Cottignies (Alban), propriétaire, rue de la Halle, 43.
4600. Coupy (Edmond), électricien, rue des Bouchers. 8.
4169. * Courbassier (Général), Command. la 1re Division d'infanterie, b. Montebello, 37.
793. Courmont (Léon), négociant, rue Brûle-Maison, 75.
3621. Courmont (René), notaire, rue Royale, 41.
4022. Courtecuisse (Victor), A. ✿, rue Nationale 101.
3854. Courtin, Lieutenant au 43e de ligne, rue Fontaine-del-Saulx, 23.
2130. Couturier (Émile), rentier, rue Jeanne-d'Arc, 74.
1044. Cox-Cappelle (E.), propriétaire, rue de Fleurus, 30.
344. Crémont, ✠, distillateur, boulevard de la Liberté, 219.
807. Crepelle (Jean), ✵, constructeur, rue de Valenciennes, 50.
4726. Crepin (Léandre), rue du Priez, 9.
1301. Crépin (Florimond-Henri), industriel, rue Nationale, 247.
280. Crepy (Mme Vve Adolphe), propriétaire, rue de Canteleu, 39.
1491.**Crepy (Auguste), ✠, négociant, rue des Jardins, 28.
263. Crepy (Ernest), filateur de lin, rue de la Bassée, 35.
293. Crepy (Eugène), filateur de coton, boulevard de la Liberté, 19.
4523. Crepy (Eugène), rue d'Isly, 88.
474.* Crepy (Mme Paul), propriétaire, boulevard Vauban, 29.
266. Crespel (Albert), ✵, fabricant de fils retors, rue des Jardins, 18.
670. Crespel (R.), négociant en cires, rue Léon Gambetta, 56.
3360. Crevaux, ✵, proviseur au Lycée Faidherbe.
1692. Croin (Paul), rentier, rue du Buisson, 63.
1453. Crouan (Alexandre), agent de change, rue d'Angleterre, 71.
2433. Cuvelier (Lucien), filateur, rue de Bouvines, 12.

1769. Damide-Lemaire, propriétaire, Grand'Place, 9.
493. Danchin (F.), A. ✿, ✠, avocat, Membre de la Commission Historique, quai de la Basse-Deûle, 34.
626. Danel (Louis), A. ✿, ✠, imprimeur, rue Jean-sans-Peur, 17.
2373. Danel (Georges), notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 62.
3252. Danna (Georges), négociant, rue Princesse, 61.
2414. Danset (Jules), représentant, rue Jules-de-Vicq, 16.
4634. Darnoux, ingénieur, rue Pierre Legrand, 143.
3559. Daubresse, négociant, rue Ratisbonne, 29 *bis*.
1032. Dauchez (René), rue Jacquemars-Giélée, 60.
3501. Dauthuile, lieutenant, rue Jacquemars-Giélée, 45.
2853. David-Wiart (Madame), fabricante de tulle, boulevard Montebello, 14.
3500.* Dawson (Albert), négociant, rue de la Louvière, 32.
3499.* Dawson (George), négociant, rue de la Louvière, 30.
4413. Debachy, fabricant de corsets, boulevard de la Liberté, 91.
3857.* Debailleul (Armand), rue du Vieux-Faubourg, 5*bis*.
4083. Debailleux (Bernard), rentier, rue des Meuniers, 27.

Nos d'inscription. MM.

2662. Debayser (Camille), rue du Faubourg-de-Roubaix, 152.
320. Debayser (Edouard), courtier, rue de la Chambre-des-Comptes, 3.
4740. de Beaumont (Louis), avocat, Château d'Esquermes, boulevard de la Moselle.
1982. De Beugny d'Hagerue (Amédée), père, propriétaire, rue Royale, 134.
704. Debièvre (E.), I. ✿, rue du Faubourg-de-Roubaix, 201.
1501. Debièvre-Fournier, négociant, rue d'Artois, 24.
4079. Debièvre-Labbé, représentant, rue de Lannoy, 98.
3592. Deblock (Veuve), rentière, rue Jacquemars-Giélée, 116.
502. Debon, I. ✿, professeur de philosophie au lycée, boulevard de la Liberté, 60.
605. De Boubers (G.), négociant en huiles, rue Négrier, 5.
3912. Debrauwère, huissier, rue Nationale, 117.
4583. Debreu (Henri), négociant, rue Pierre Legrand, 180.
2345. De Bruyn, industriel, rue de l'Espérance, 22.
2855. Debuchy (Maurice), fabricant de tissus, rue des Stations, 12.
4096.* Debuchy (René), industriel, rue Nationale, 220.
1889. Decalf (Gaston), directeur de tissage mécanique, avenue de Dunkerque, 233.
4352. de Callenstein (Paul), bijoutier, rue Esquermoise, 28.
3540. Decamps-Bassez, (Mme Vve) rue des Arts, 42 et 44.
1856. Decarne (Gustave), négociant, rue des Buisses, 2.
4140. Decaux, instituteur, rue Brûle-Maison, 155.
4542. Declercq, directeur de tissage, rue d'Angleterre, 69.
4149. Declercq (Gustave), fabricant de tulle, boulevard Bigo-Danel, 21.
3309. Decoster (l'Abbé P.), rue des Stations, 73.
3259. Decoster-Huet (Edouard), négociant, rue de la Louvière, 128.
2372. Decoster-Nicolle, négociant, rue Blanche, 16.
2907. Decourchelle (Gustave), étudiant, rue Nationale, 299.
2794. Decramer (Louis), pharmacien, rue de Juliers, 105.
1538. Decroix (Madame Charles), propriétaire, rue Barthélemy-Delespaul, 138.
2001. Decroix (Jules), avocat, place de la République, 10.
2002. Decroix (Henri), banquier, rue Royale, 42.
2074. Decroix (Georges), industriel, rue de Paris, 52.
2541. Decroix (Pierre), banquier, rue Royale, 42.
4540. Decroix (Mme Pierre), propriétaire, rue Royale, 99.
2850. Decroix-Cuvelier (Mme), propriétaire, rue Mehl, 1.
3258. Decroix, pharmacien, rue d'Esquermes, 45.
1650. De Favreuil (Madame), rue du Molinel, 25.
3680. De Féraudy, commandant le 16e Bataillon de chasseurs, rue Jeanne d'Arc, 58.
4196. Deffontaine (Madame Veuve), propriétaire, rue Jules-de-Vicq, 20.
4549. Deffrennes (Adolphe), marbrier, rue des Fossés-Neufs, 57-59.
1630. Defives, négociant, boulevard Victor Hugo, 51 *bis*.
3342. Defives (Charles, fils), négociant, rue Gantois, 77.
671. Deflandre-Bourdais (G.), architecte, rue Jeanne d'Arc, 33.
1550. Defrance (Mme Vve Armand), boulevard Bigo-Danel, 10.
237. Defrenne, propriétaire, rue Nationale, 295.
1788. De Germiny (le Comte Auguste), rue St-André, 6.
4534. De Gigord, capitaine d'artillerie, rue Royale, 118 *ter*.
1803. De Graeve-Caby, dentiste, rue des Fossés, 23.
3519. Deheule, négociant, place de Tourcoing, 15.
4426. Dehove (Commandant) ✵, rue Denfert-Rochereau, 27.
2809. De Jaghere (P.), rentier, rue de Toul, 14

Nos d'inscription. MM.

3671. De Kerarmel, receveur de l'enregistrement, rue Malus, 15.
3685. De Kyndt, rue Nationale, 145.
2442. De Lafosse (Victor), propriétaire, rue St-André, 23.
3042. Delahaye (Émile), représentant, boulevard Victor-Hugo, 250.
644. Delahodde (Victor), négociant, rue Gauthier-de-Châtillon, 17.
2573. Delahousse (Léon), rue des Chats-Bossus, 23.
1740. Delamare (H.), négociant, rue des Stations, 1.
4551. De Lanauze (Frédéric), représentant, rue Nationale, 124.
4704. Delannoy-Six, paveur, rue de Fleurus, 15.
4032. Delannoy, ingénieur, rue Barthelemy-Delespaul, 160.
4250. Delannoy-Agache, propriétaire, boulevard de la Liberté, 122.
3654. De la Perrelle (Madame), rue de la Bassée, 12.
3607. Delattre, professeur, rue Barthélemy-Delespaul, 102 *bis*.
4603. Delattre, A. ✿, courtier, boulevard Montebello, 49.
892. Delattre-Carette, rue du Faubourg-de-Roubaix, 192.
971.**Delattre-Parnot (Mme), propriétaire, rue Inkermann, 18.
2694. Delaune (Marcel), député du Nord, rue de l'Hôpital-Militaire, 120.
3463. Delaunoy, commandant, r. d'Angleterre, 32.
4728. Delbaere (Mlle), institutrice, rue Brûle-Maison, 23.
4625. Delbroucq (l'abbé), directeur de St-Joseph, rue Solférino, 92.
4518. Delcourt-Decoster, directeur d'assurances, rue Jacquemars-Giélée, 133.
4629. Delcourt, rue de Paris, 89.
1596.* Delcroix (Henri), négociant, rue de l'Orphéon, 10.
3465. Deléarde, rue de Fleurus, 20.
3007. Delebarre (Charles), négociant, boulevard des Ecoles, 18.
4377.* Delebarre (Mme Vve Léon), propriétaire, rue Caumartin, 25.
1874. Delebecque (Emile), directeur des Sociétés gazières, rue Saint-Sébastien, 23.
2271. Delebecque, propriétaire, boulevard de la Liberté, 105.
3760. Delecroix (Em.), rue de Lannoy, 20.
487. Deledicque (Paul), notaire, boulevard de la Liberté, 101.
1207. Delefils (Eugène), agent d'assurances, boulevard de la Liberté, 11.
2799. Delefortry (Paul), représentant de commerce, rue Jacquemars-Giélée, 96.
4670. Delemar (Louis), étudiant, rue de la Petite-Allée, 18.
3858. Delemar-Morel, industriel, rue de la Quennette, 9.
619. Delemer (Mme Vve H.), rue Brûle-Maison, 55.
2394. Delemer (Eug.), avocat, rue Jean-sans-Peur, 10.
4261. Delepine (l'Abbé), professeur de Géographie à la Faculté libre des Sciences, rue du Port, 41.
1492. Deleplanque (Georges), notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 58.
3808. Deleplanque (Rémy), directeur d'assurances, boulevard de la Liberté, 110.
2051. Delepoulle (Edouard), brasseur, rue de la Fontaine-Delsaux, 41.
3341. Delepoulle (Louis), entrepreneur, 38, rue d'Arras.
4063. Delerive-Delannoy (Madame), boulevard Vauban, 3.
787. Delerue (Arthur), filateur de lin, rue des Fossés-Neufs, 53.
4235*. Delesalle (André), négociant, rue des Jardins, 11 *bis*
4443.* Delesalle (Charles), Maire de Lille, rue Brûle-Maison, 96.
2678. Delesalle (Emile), rue de Jemmapes, 71.
2463. Delesalle (Maurice), filateur, rue du Pont-Neuf, 13.
1151. Delesalle-Van de Weghe (Louis), filateur de lin, rue Pierre-Legrand, 204.
2412. Delesalle (Henri), rue Saint-André, 86.

Nos d'inscription. MM.

3677. Delesalle-Legrand (Mme), rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, 24
3023. Delesalle (Mlle Marie), propriétaire, rue de Bourgogne, 9.
3789. Delestraint (Charles), lieutenant au 16e Chasseurs, rue Colbert, 54.
1056. Delestré (Mme Ve Henri), rue du Palais, 4.
1297. Delestré (Albert), fabricant de toiles, rue du Palais, 4.
220. Delettré (Henri), propriétaire, rue de Turenne, 72.
2690. Delevar (Alfred), négociant, rue Pierre-Legrand, 302.
3445. Delforge (Gaston), étudiant, rue Colbrant, 20.
427. Delhaye (Mlle), A. ✿, institutrice, boulevard de la Liberté, 97.
3864. Delmaire (Victor), rue Brûle-Maison, 121.
4686. Delmoitiez, rentier, rue de la Chambre des Comptes, 7.
4180. Delmotte (Jules), rue de Cambrai, 18.
2461. Delobel (Eugène), facteur aux Halles centrales, rue Ratisbonne, 65.
3548. Delotte (H.), rentier, rue des Pyramides, 12.
4216.* Delplanque (Gustave), industriel, place de Tourcoing, 22.
4657. Delrue (Eugène), représentant, rue d'Artois, 191.
4675. Delsart, substitut, rue Henri Kolb, 50.
3223. Deman, libraire, rue Esquermoise, 69.
4535. Demangeon, professeur à la Faculté des Lettres, rue Denis-Godefroy, 3.
4405. Demarcy (Alphonse), employé, rue Lamarck, 1.
4574. Demeyer (Félix), employé, rue de Fives, 39.
376. De Montigny (Alfred), ✠, directeur d'assurances, rue de Béthune, 59.
577. De Montigny (Mme Philippe), propriétaire, rue Royale, 87.
4505. De Montlebert, contrôleur à la Banque de France, rue Royale, 75.
828. Demotier, inspecteur des biens des Hospices, rue Boileux, 7.
4075. De Myttenaere (Maurice), négociant, place de la Nouvelle-Aventure, 14.
743. Deneck (Mme Ve Gustave), négociant, rue Solférino, 289 *bis*.
3471. Denis du Péage (Henri), étudiant, rue Royale, 94.
4391. Denis-Pollet, négociant, rue Nationale, 123.
2897. Deny (Arthur), comptable, rue Voltaire, 25.
1389. De Parades, négociant, rue Brûle-Maison, 64.
3714.* De Pas (le Comte Mizaël), propriétaire, rue Gauthier-de-Châtillon, 30.
1732. Deperne (Charles), architecte, place Sébastopol, 27.
4632. Deperne-Meurisse (Madame), rue Jean-Peur, 25.
4237. Depersin (Louis), représentant, rue de Paris, 105.
2384. Deprieck (Arthur), inspecteur d'assurances, rue Baptiste Monnoyer, 9.
434. Derache (Ch.), ✠, courtier, rue Molière, 3.
4406. Deram, pharmacien, rue Nationale, 269.
4390. Dérémaux (Émile), rue Caumartin, 23.
2174. Deren (Narcisse), propriétaire, place Sébastopol, 9.
1695. Derieppe (Maurice), brasseur, place Sébastopol, 29.
3145. Dernoncourt (Jules), représentant, rue Barthélémy-Delespaul, 40.
902. Derœux (Eugène), pharmacien, rue du Faubourg-de-Roubaix, 154.
2971. Derolin (E.), boulevard Bigo-Danel, 29.
4631. Deroubaix (Madame Victor), rue de Paris, 53.
3841. Derrevaux (H.), A. ✿, négociant, rue Gambetta, 219.
4401. de Ruyver (Victor), constructeur, rue d'Artois, 68.
1854. Derville, marbrier, rue des Pyramides, 30.
4473. Derville-Delespierre, propriétaire, square Dutilleul, 13.
4507. Derycke, tailleur, rue Nationale, 84.

Nos d'inscription. MM.

2934. Derycker, propriétaire, rue Basse, 33.
2398. De Saint-Léger, prof. à la Faculté des Lettres, rue de Paris, 60.
3096. Desbonnets (Jules), fabricant de toiles, rue Lafontaine, 28.
4154.* Desbordes, ✻, directeur des Douanes, rue des Jardins, 9 *bis*.
4210.* Descamps-Agache (Maxime), négociant, boulevard de la Liberté, 140.
122. Descamps (Anatole), vice-prés. de la Ch. de Commerce, boul. de la Liberté, 36.
1128. Descamps (Édouard), filateur de lin, boulevard Vauban, 15.
1677. Descamps (Ernest), industriel, rue J.-J.-Rousseau, 38.
4211. Descamps (l'Abbé), rue de Turenne, 64.
2354. Descatoires, propriétaire, rue Jean-Jacques-Rousseau, 23.
4447. Descheemaeker (Albert), rue Auguste-Bonte, 27.
3576. Deschildre (Mme Vve), rue Princesse, 27.
994. Deschins (Léon), négociant, 10, boulevard des Ecoles.
4363. Descroix (Albert), représentant, rue des Arts, 8.
3901. Desfontaines (Henri), entrepreneur, rue Pierre-Legrand, 161.
1103. Desmazières (E.), propriétaire, boulevard de la Liberté, 165.
1809. Desmazières (Maurice), négociant, rue des Arts, 34.
2387. Desmazières (Alfred), avoué, rue de Puébla, 5.
4563. Desmazières-Degouy, propriétaire, rue Nationale, 208.
3410. De Smet, employé, rue de Loos, 24.
2495. Desmettre-Strat (Mme), négociante, rue des Meuniers, 24.
4323. Desmidt, rue du Faubourg-de-Roubaix, 118.
2568. Desnoulez (Gustave), propriétaire, rue d'Anjou, 19.
2251. Desplats (Dr), professeur à la Faculté libre de médecine, boulevard Vauban, 56.
3494. Desplindre (Désiré), fabricant, passage N.-D.-de-la-Treille, 11.
3019. Despretz (Eugène), géomètre-expert, rue de l'Hôpital-Militaire, 60.
1913. Despretz (Henri), négociant, rue Alexandre-Leleux, 46.
4293. Desreumaux (l'Abbé), rue du Pont-Neuf, 21.
4103. Desreumaux-Vanderhaghen, négociant, rue Malus, 17.
4464. Desreumeaux, A. ✿, expert et liquidateur, rue du Sec-Arembault, 12.
2840.* Desrousseaux (Paul), notaire, boulevard de la Liberté, 143.
4308. Destailleurs (Mme Émile), place de Tourcoing, 18.
4639. Destailleurs (Madame Charles), charbons, place Cormontaigne, 36.
2700. Destombes (Delphin), courtier, rue Desmazières, 12.
3809. Destombes (Th.), représentant, rue du Vert-Bois, 14.
623. De Swarte (Edouard), propriétaire, rue des Stations, 181.
4131. Dewailly-Nicolas, rue Solférino, 251.
3872. Devau, employé, rue de Pas, 5.
4388. Devenne (Georges), capitaine du génie, rue de Fleurus, 26.
4208. Devey (Albert), notaire, rue Tenremonde, 5.
4172. Devilder (André), banquier, rue des Stations, 4.
1095. Devilder (Henri), banquier, admin. de la banque de France, rue du Priez, 2.
1432. Devillers (Mme), boulevard Vauban, 68.
4251. Devos, imprimeur, rue de Béthune, 49.
4385. Devos-Vallois (Mme), rue Jacquemars-Giélée, 5.
2382. Devos-Durdan, représentant, rue Nationale, 113.
4730. Dewailly (Georges), employé, rue du Curé St-Etienne, 21.
2494. Dewaleyne (Victor), A. ✿, rentier, rue Barthélemy-Delespaul, 32.

Nos d'inscription. MM.

4412. Dewas (Alphonse), étudiant, rue de Loos, 37.
4191. Dewas (Paul), fermier, rue du Faubourg-des-Postes.
810. Dewatines (Félix), relieur, rue St-Étienne 66 *bis*.
4044. Dewez, négociant, rue de Paris, 49.
4276. Dewilde (Paul), industriel, rue de Roubaix, 33.
1186. Deworst (F.), fabricant de lainages, rue de Roubaix, 11.
4487. Deydier, rentier, place Cormontaigne, 16.
2773. Dhainaut, négociant, rue Jacquemars-Giélée, 125.
1592. D'halluin-Verbiest (Paul), agent de change honoraire, rue Jean-Bart, 38.
485. D'halluin, (Mlle Marie), rue St-André, 52.
1816. D'halluin-Ghesquier, filateur de lin, boulevard de la Liberté 6.
4189. D'Hespel (Adalbert), capitaine au 43e Régiment, rue Jacquemars-Giélée, 29.
2818. D'Hour (L.), docteur en médecine, rue d'Arras, 72.
4560. Dillies (Louis), représentant, rue du Sec Arembault, 12.
2288. Dion, ✠, inspecteur des forêts, rue Jacquemars-Giélée, 87.
1273. Dolez (Jules), ✠, avocat, rue Paton, 22.
1933. Dony (A.), contrôleur des contributions indirectes, 56, rue Jean-Bart.
3496.* Doumer (Dr), I. ✠, professeur à la Facultéde Médecine, rue Nicolas-Leblanc, 57.
2661. Douriez (Mme), propriétaire, place de Tourcoing, 5.
1493.* Doyen (Mme), boulevard de la Liberté, 25.
3337.* Dramaix (Adolphe), voyageur de commerce, 15, rue St-Firmin.
736. Drieux (Victor), filateur de lin, rue de Fontenoy, 31.
3529. Drieux-Dufour, filateur, boulevard Vauban, 44.
4242. Druez (Ch.), négociant, rue Coquerez, 11.
392. Dubar (Gustave), O. ✠, ✠, directeur de l'*Écho du Nord*, rue de Pas, 9.
2878. Dubar (Léon), instituteur, rue des Tours, 6.
3262. Dubois (Mme), propriétaire, rue Brûle-Maison, 90.
1130. Dubois (Auguste), propriétaire, boulevard Vauban, 98.
3123. Dubois (Henri), négociant, rue de l'Hôpital-Militaire, 66.
1847. Dubois-Lefebvre (Joseph), négociant, rue Solférino, 254.
3472. Dubreucq (Émile), directeur de tissage, rue Pierre-Legrand, 202.
397. Dubreucq (Horace), fabricant d'amidon, rue Pierre-Legrand, 268.
1738. Dubuisson (Alphonse), I. ✠, architecte, rue des Stations, 95.
104. Dubus, I. ✠, instituteur, rue Colbert, 134.
340. Ducastel (Mme Pauline), institutrice, rue Nationale, 61.
1568. Ducrocq (Maxime), A. ✠, ✠, notaire, boulevard de la Liberté, 64.
2447. Ducrocq (Melle), A. ✠, professeur à l'École Florian, rue du Marché, 58 bis.
4301. Dufour, pharmacien, rue des Postes, 51.
3470. Dufour-Rouzé (Paul), filateur, boulevard de la Liberté, 107.
1512. Dugripon (François), négociant, rue Inkermann, 9.
1212. Duhem (Arthur), fabricant de toiles, rue St-Genois, 18.
988. Duhem-Poissonnier (Antoine), propriétaire, rue de Puebla, 37.
578. Dujardin (Armand), propriétaire, boulevard Vauban, 27.
662. Dujardin (Victor), notaire honoraire, boulevard de la Liberté, 125.
2425. Dujardin (Louis) propriétaire, rue Inkermann, 40.
4589. Duminy, lieutenant-colonel d'artillerie, rue de Condé, 117.
4739. Dumont, inspecteur au chemin de fer, rue André, 49 *bis*.
4480. Dumoulin (Victor), confectionneur, boulevard des Ecoles, 54.
2778. Dupire, ✠ (Commandant), major au 43e, rue de Courtrai, 21.

Nos d'inscription. MM.

4562. Dupleix (Pierre), propriétaire, rue Patou, 5.
4296. Dupont, propriétaire, boulevard de la Liberté, 227.
3415. Dupont (Augustin), industriel, rue de Bourgogne, 39.
3732. Dupont (Jules), avocat, rue Jacquemars-Giélée, 42.
3233.* Dupont (Louis), propriétaire, rue de Canteleu, 6.
2607. Dupont (Madame), rue d'Anjou, 4.
697. Dupont (Melle), institutrice, rue du Court-Debout, 11.
3881. Dupont (Pierre), propriétaire, avenue des Lilas, 21.
213. Dupret (Arsène), I. ✿, maître élémentaire, au lycée.
3212. Dupret-Lorthiois, négociant, rue Masurel, 11.
2522. Duquesnay (Albert) fils, négociant en vins, rue Nicolas-Leblanc, 19.
2822. Duquesne (Georges), rue Jacquemars Giélée, 102.
4687. Duquesne (Paul), instituteur, rue des Processions, 11.
2477. Duret (H.), docteur en médecine, boulevard Vauban, 21.
4166. Durut, propriétaire, boulevard de la Liberté, 96.
2584. Dutoit (Jules), comptable, rue Meurein, 14.
808. Duval-Laloux (Madame Veuve), boulevard de la Liberté, 103.
2450.* Duverdyn (Eugène), manufacturier, rue Royale, 95.

1578. Ecrohart, entrepreneur de maçonnerie, rue des Augustins, 3.
613.** Eeckman (Alex.), I. ✿, O. ✠, nég., Secr. gén. honoraire, r. Jean-Sans-Peur, 48.
1616. Eloir (Achille), A. ✿, profess. à l'école primaire supérieure, boul. Louis XIV.
2961. Eperin, directeur mécanicien, rue de Lens, 26.
4049. Ernecq, propriétaire, rue du Faubourg-de-Douai, 114.
4606. Ernecq (Édouard), commis négociant, rue d'Artois, 136.
2931. Ernoult (Émile), représentant de Commerce, rue des Stations, 149.
3941. Etienne (Émile), employé, rue de Belle-Vue, 38.
1052. Eustache (G.), ✠. doctr, profr à la Fac. libre de méd., rue Nationale, 237.
2468. Eycken (Raphaël), ingénieur, place Sébastopol, 18.
1002. Eysenbout (E.), changeur, rue Brûle-Maison, 44.

2795. Fache (Charles), pharmacien, rue Pierre-Legrand, 157.
4356. Facq (Louis), négociant, rue Esquesmoise, 55.
228. Facq (Paul), fabricant de mobilier, rue Royale, 10.
1927. Farinaux (Albert), négociant, rue des Augustins, 7.
448. Faucheur (Edmond), ✠, prés. de la Chambre de Commerce, square Rameau, 13
946. Faucheur (Félix), filateur de lin, boulevard Vauban, 16.
947. Faucheur (Albert), filateur de lin, rue Nationale 281.
2448. Faucheur (René), filateur, boulevard Vauban, 93.
1790.* Fauchille (Auguste), avocat, rue Royale, 56.
3779.* Fauchille (Charlemagne), agent de change, rue Basse, 28.
4282.* Fauchille (M.), rue Gauthier-de-Châtillon, 28.
4453. Faure (Mlle B), rue Masséna, 17 *bis*.
4290. Faure (Pierre), industriel, rue Jean Levasseur, 18.
3531. Faure de la Vaulx, propriétaire, place de Tourcoing, 19.
2344. Fauvarque-Picavet, propriétaire, rue Négrier, 13.

Nos d'inscription. MM.

2644. Fauveau (Arthur), propriétaire, rue Jean-Bart, 10.
3845. Fauvergue (Napoléon), négociant, rue du faubourg de Roubaix, 223.
3876. Favier (Edmond), A. ✿, licencié en droit, rue de Loos, 3.
2233. Favrelle, représentant de commerce, rue des Pyramides, 14.
3575. Fera (Oscar), propriétaire, rue Princesse, 29.
252.* Fernaux-Defrance, I. ✿, ancien négociant, rue Solférino, 194.
3433. Feuillet (l'Abbé), professeur au Collége St-Joseph, rue Solférino, 92
4302. Fichelle (Melle), A. ✿, professeur, rue du Bas-Jardin, 9.
2411. Fiévet (Albert), propriétaire, rue de Turenne, 49.
4209. Fiévet, receveur des contributions indirectes, rue d'Artois, 54.
4533. Fiévet-Maquet, propriétaire, rue St-Jacques, 21.
2070. Finot, ✠, I. ✿, archiviste du département du Nord, rue du Pont-Neuf, 1.
401. Flamant (Melle Adelina), I. ✿, directrice de l'Ecole Florian, rue Gombert, 11.
4684. Fleurynck (Charles), employé, place aux Bleuets, 18.
4509. Flodin (Axel), masseur, rue Jean-Sans-Peur, 3.
1703. Florin-Debayser (Paul), propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 184.
3880.* Florin-Herbaux, industriel, rue de Douai, 96 *bis*.
3234. Fockedey, négociant, square Rameau, 15.
597. Folet, ✠, I. ✿, docteur, doyen honoraire de la Fté de méd., r. Solférino, 232.
243. Fontaine-Flament, filateur de coton, rue de l'Hôpital-Militaire, 41.
2381.* Fontaine (Louis), greffier en chef du Trib. de Commerce, boulev. Vauban, 10.
2986. Fontaine-Goblet, Hôtel Moderne, parvis Saint-Maurice, 7.
4046. Fontaine-Morel, rue du Faubourg-de-Roubaix, 157.
2534. Fouques (Augustin), direct. partic. de la Cie d'assur. générales, r. Paton, 30.
1588. Fournier (A.), propriétaire, rue de la Bassée, 29.
4123. Franchomme (Marcel), boulevard de la Liberté, 203.
2792. Franchon, rentier, rue d'Artois, 22.
1234. François (Paul), équipements militaires, rue de Paris, 264.
4193. François (Madame Henri), rue de Denain, 1.
4415. François (Louis), directeur d'assurances, rue Charles-de-Muyssart, 28.
1978. Fremaux (Albert), négociant en toiles, rue Nicolas-Leblanc, 38.
1235. Fremaux (Henri), propriétaire, rue Négrier, 23.
187. Fremaux (Léon), A. ✿, négociant en toiles, rue de l'Hôpital-Militaire, 29.
2244. Fremaux (Paul), industriel, rue Nicolas-Leblanc, 38.
658. Frœlich, professeur, rue Gambetta, 58.
324. Froment (Melle), professeur, rue Nicolas Leblanc, 5.

4694. Gachie, libraire, place du Lion-d'Or, 12.
4265. Gadenne (Paul), propriétaire, rue de Valenciennes, 42.
1069. Gaillet (Paul), ingénieur civil, square Ramponeau, 2.
4085.* Galle (Louis), rédacteur au journal « la Dépêche », rue Nationale, 7 .
2937. Galley-Butin, représentant de commerce, rue de Fleurus, 38.
4019. Gamby (Francis), négociant en soieries, rue Basse, 54.
3657. Gamot, négociant, rue de Béthune, 38.
2807. Gand (Mme A.), propriétaire, rue du Pont-Neuf, 44.
2815. Garrigoux, négociant en métaux, rue Barthélémy-Delespaul, 134 *bis*.
4330. Gasser, ingénieur, rue d'Artois, 38.
2839. Gaudier, A. ✿, docteur en médecine, rue Inkermann, 25.

N^{os} d'inscription. MM.

1509. GAVELLE-BRIERE, ✻, A. ✿, filateur, rue des Stations, 86.
3653. GEERAERT (Auguste), négociant, rue de la Vieille-Comédie, 16.
1440. GEIGER-GISCLON, fabricant de busettes, rue d'Artois, 128.
4161. GENEAU (J. B.), négociant, rue de Valmy, 40.
1539. GENNEVOISE (Florian), ancien avoué, rue Jacquemars-Giélée, 54.
691. GENNEVOISE, ancien notaire, rue Gambetta, 35.
1187. GENOUX-ROUX (Adolphe), anc. directeur du Crédit du Nord, b^{d} de la Liberté, 29.
3507. GÉRARD, agent commercial, boulevard Papin, 2.
2552. GHESQUIER (Désiré), arch., aquar., prof. à l'École des B.-Arts, r. St-André, 104.
4416. GHILLAIN (A.), employé, rue St-Gabriel, 11.
4311. GIARD, libraire, ex-élève de l'École des Chartes, rue des Jacobins, 2.
4441. GILLET, Docteur en Médecine, rue Nicolas-Leblanc, 8.
4638. GILSON (Camille), square Jussieu, 2.
3511. GIRAUD (Paul), négociant, rue St-André, 87.
897. GOBERT, pharmacien, rue Esquermoise, 26.
572.* GODIN (O.), A.✿, C.✠, industriel, corresp. de Sociétés de Géog. r. St-Nicolas, 18.
1023. GODRON (Émile), avoué, boulevard de la Liberté, 103 *bis*.
4303. GOLDBERG, négociant, rue de la Chambre des Comptes, 12.
2401. GONNET (Mme Aimé), propriétaire, rue Royale, 89.
1563. GOREZ, A.✿, docteur en médecine, rue Jean-sans-Peur, 12.
4657. GORISSE (l'abbé), professeur, rue Solférino, 92.
2340. GOSSART (Albert), conseiller général, ingénieur des arts et manufactures, rue St-Gabriel, 105.
2297. GOSSART (Madame Edmond), rue Jacquemars-Giélée, 129.
8. GOSSELET, O.✻, I.✿, ✠, doyen honor. de la Fac. des Sciences, rue d'Antin, 18.
4564. GOUBE (Charles), rentier, rue Barthelemy-Delespaul, 88.
4245. GOUBE (Léon), industriel, rue du Marché, 86.
4246. GOUBE (Louis), industriel, rue Gantois, 79.
3561. GOUBE (René), voyageur, rue Barthélemy-Delespaul, 112.
2771. GOUBET (Alphonse), agent général d'assurances, boulevard Vauban, 26.
1789. GOUDAERT, pâtissier-confiseur, rue des Chats-Bossus, 8.
4338. GOUDARD (le commandant), chef du génie au Fort St-Sauveur.
4633. GOUTIER, comptable, pavé St-Joseph, 4 *bis*.
4468. GRAER (Edouard), commerçant, rue de la Monnaie, 89.
1959. GRANDEL (Charles), propriétaire, place Richebé, 4 *bis*.
3652. GRANDEL (Edouard), courtier, rue de Loos, 58.
3757. GRARD (Auguste), propriétaire, rue d'Isly, 108.
1126. GRATRY (Jules), manufacturier, rue de Pas, 11.
4506. GRÉLOIS, directeur d'assurances, rue Nationale, 69.
2176. GRIAUX (Mme L.), propriétaire, rue Jean-sans-Peur, 64.
2932. GRIMONPREZ (Paul), avenue de Dunkerque, 42.
483. GROLEZ-LEMAN, boulevard des Ecoles, 33.
4471. GROS (Julien), négociant, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, 12.
4526. GROUZET, rue du Marché-aux-Bêtes, 13.
3655. GRUSON (Alfred), employé, rue de la Louvière.
1902. GRUSON, ✻, A. ✿, inspecteur général des Ponts et Chaussées, directeur de l'Institut industriel du Nord, rue de Bruxelles, 4.
4060. GRUYELLE (Jules), imprimeur, rue de la Louvière, 68.
4050. GRUYELLE (Victor), imprimeur, rue de la Louvière, 68.
4082.* GUELTON (Fernand), place de la Nouvelle-Aventure, 14.

Nos d'inscription. MM.

2224. Guérin, directeur de l'Industrie linière, rue des Stations, 75.
4055. Guermonprez (Romain), étudiant, rue Princesse, 17.
4498. Guiheneuf (Auguste), receveur principal des Contributions indirectes, rue Gauthier-de-Châtillon, 5.
3464.* Guilbaut (Georges), membre de la Chambre de Commerce, rue Basse, 45.
3998.* Guilbert (Gaston), propriétaire, rue Nationale, 274.
4754. Guillier, directeur d'École, rue Lydéric, 2
3421. Guilluy (Maurice), commissaire-priseur, rue Jean-Bart, 24.
3245. Guyot (Alfred), industriel, rue du Faubourg-de-Roubaix, 207.

3138. Hachet (Mme), professeur, rue André, 20.
2444. Hacquin, ✠, I. ✿, prof. de langues, traducteur juré, boul, de la Liberté, 69.
2772. Hagelstein (Iwan), ingénieur, rue des Sept-Agaches, 6.
1701. Hallez (Gaston), ingénieur, place Simon-Vollant, 11.
1920. Hallez (Paul), I. ✿, professeur à la Faculté des Sciences, rue Jean-Bart, 52.
3894. Hamy (Henri), rne Meurein, 10.
1667. Hamy (Léon), confectionneur, rue Meurein, 10.
2178. Hanus-Brielman, propriétaire, rue Colson, 6.
4554. Haquet, Administrateur du Bureau de Bienfaisance, rue Jean Bart, 62.
3249. Harlée, voyageur de commerce, rue d'Artois, 30.
2867. Hautecœur-Bouchart, négociant, rue Neuve, 8.
4581. Hauttecœur-Blondel (Charles), quincaillier, rue des Jardins, 13.
2610. Hauwelle (C.), facteur assermenté près le Trib. de Commerce, rue Puébla, 43.
4439.* Hayem, voyageur, rue Colbrant, 19.
3059. Héaulme, fabricant d'ornements d'église, rue Faidherde, 33.
93. Helluy, professeur, rue Boileux, 24.
4452. Henneton (Alfred), ingénieur-électricien, rue Colson, 5.
455. Henry (Charles), propriétaire, rue Denis-Godefroy, 7.
3618. Herbeau-Lemaire (Vve), rue Caumartin, 2.
464. Herland (Mme Vve Alphonse), propriétaire, rue des Fossés, 41.
2473. Herland (Alphonse), ✠, capitaine des sapeurs-pompiers, square Rameau, 4.
92. Herlemont, professeur à l'École supérieure, rue St-Firmin, 8.
1418. Herlin (Georges), notaire, boulevard de la Liberté, 22.
2895. Herpin (Mlle J.), square Rameau, 2.
3461. Herteman (Paul), employé, rue Bernos, 10.
1529. Heymann-Lévy (Alex.), bijoutier, Grande-Place, 46.
890. Heyndryckx (Paul), filateur lin, rue des Processions, 67.
3937. Hirch d'Aubyn, A. ✿, professeur au Lycée Faidherbe, rue Inkermann, 9.
822. Hochstetter (Paul), docteur en médecine, rue de Paris, 137.
255. Hocquet, pharmacien, rue Léon-Gambetta, 64.
4508. Hofman-Bang (Docteur), rue Jeanne-d'Arc, 7 *bis*.
1148.* Houbron (G.), A. ✿, homme de lettres, rue Brûle-Maison, 34.
1770. Houbron (Maurice), négociant en vins, boulevard de la Liberté, 132.
1737. Houdoy (Armand), A. ✿, avocat, square Jussieu, 8.
380. Houzé de l'Aulnoit (Mme Vve), rue Royale, 61.
2828. Houzé de l'Aulnoit (Paul), avocat, rue Royale, 53.
453. Houzé (Mme Léon), square Jussieu, 11.
4644. Houzet (Albert), négociant, rue des Ponts-de-Comines, 26.

Nos d'inscription. MM.

3398. Hovelacque (Léon), propriétaire, rue d'Isly, 84.
845. Huet (Mme Charles), propriétaire, rue des Jardins, 9.
4742. Huet (Eugène), pharmacien, place de Strasbourg, 4.
4066.* Huet (André), industriel, boulevard de la Liberté, 20.
3274. Humbert (Mme Émile), propriétaire, boulevard de la Liberté, 56.
1697. Humbert-Delobel, industriel, rue de Dunkerque, 40.
4138. Huvelin, conservateur des hypothèques, rue Brûle-Maison, 89,

124. Ibled (Henry), ingénieur, rue d'Isly, 2.
2520. Iweins (Mme Jules), propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 27.

3741. Jacquart (Mlles), rue de Gand, 32.
4355. Jacquey, professeur à la Faculté de Droit, rue de Valmy, 36.
3924. Jada, employé, rue Ste-Anne, 5.
1124. Jansens (Victor), négociant en vins, square Ruault, 10.
2532. Jaumard (Amédée), place Richebé, 15.
4649. Joire-Vernier (Madame), boulevard de la Liberté, 129.
4115. Jombart (Mme Vve), rue de Toul, 20.
2456. Jombard-Guillemaud (Mme Vve), imprimeur, rue Solférino, 98.
460. Jonckèere, négociant en produits chimiques, rue Baptiste-Monnoyer, 4.
3349. Jonch-Cornelis, employé, rue St-André, 38.
2748. Jouay-Dubois, entrepreneur, rue de Fives, 94.
3226. Jouniaux (Alcide), A. ✿, préparateur de chimie à la Faculté des Sciences, rue Barthélémy-Delespaul, 87.
3171. Jourdain, instituteur, rue Dupleix, 26.
2237. Jouvenel (Fernand), rentier, rue des Stations, 10 *bis*.

4626. Kaesbach (Jean), rue des Coquelets, 5.
3425.* Kauffmann (C.), courtier, rue Alexandre-Leleux, 34.
3260. Keller (Victor), ✱, officier d'administration principal, place Saint-André, 1.
3474. Kestner, ingénieur, boulevard Vauban, 22.
2112. Ketelair, escompteur, rue St-André, 21.
3535. Kips-Morival, mécanicien, rue des Tours, 1.
1778. Kolb (J.) (Madame Vve), rue des Canonniers, 10.

301. Labbe (Henri), artiste peintre, rue du Metz, 6.
3586. Labenne, négociant, rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 45.
2750. Lacombe, ingénieur-chimiste, rue de Bourgogne, 41.
102. Ladrière, I. ✿, directeur honoraire, rue de l'Hôpital-Militaire, 85.
4155. Lafourcade, négociant, rue des Tanneurs, 18 et 20.
4021. Lagaisse, ✢, propriétaire, rue de Bourgogne, 45.
4573. Lagoutte, employé, rue de l'Arc, 21.
4613. Lalande (Antoine), inspecteur d'assurances, rue Grande Allée, 10.
4018. Lallement, officier d'administration principal, Bureau de l'Intendance, place aux Bleuets, 28.

Nos d'inscription. MM.

3558. Lamare, Magasin St-Jacques, rue des Suaires, 19-23.
4690. Lambert (Mlle Louise), rue Virginie Ghesquière, 16.
3743. Lambrecq (François), timbrophile, rue Neuve, 9.
3735. Lambret (docteur), A. ✿, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine, boulevard de la Liberté, 229.
3477. Lanciaux, employé, rue Bernos, 36.
840. Lancien, A. ✿, juge de paix, rue des Pyramides, 39.
3591. Landriau, inspecteur de la New-York, rue de la Louvière, 55.
3219. Langlais (Émile), prop. des Grands magasins du Bon Marché, r. National
4196. Langlois (Jules), ingénieur, place Cormontaigne, 18.
3046. Lanvin de Lannoy, représentant, rue Stappaert, 10 *bis*.
2666. La Rivière (G.), ✠, ingénieur en chef de la navigation, rue Royale, 79.
208. Laroche (Jules), négociant, Grande-Place, 13.
1660. Larue (Paul), de la Maison Fichet, rue Nationale, 13.
2896. Laschamp (Joseph), ✠, capitaine en retraite, rue Jacquemars-Giélée, 55 *bis*.
1457. Laurenge (Marcel), entrepreneur, boulevard Vauban, 110.
1561. Laurenge (Eugène), entrepreneur, rue Pierre-Martel, 6.
365. Laurent (Adolphe), négociant en lins, rue du Faubourg-de-Roubaix, 225.
3417. Laurent (Auguste), employé, rue Mourmant, 9.
711. Laurent (Julien), négociant en rouenneries, rue à Fiens, 5.
3030. Lebas (Julien), ingénieur, rue de Trévise, 37.
2757. Lebecq (A.), directeur des Entrepôts, rue Colbert, 201.
274. Le Blan (Paul), ✠, filateur de lin, rue Gauthier-de-Châtillon, 24.
2460. Le Blan-Delesalle (Mme Julien), propriétaire, rue des Fleurs, 11.
3283. Leblan (Mme Vve), rue des Pyramides, 35.
4108. Leblond, receveur de rentes, rue Marais, 4.
4641. Lebon (Général), commandant le 1er Corps d'armée, rue Négrier.
4203. Le Breton (Émile), directeur du Crédit Foncier, rue Inkermann, 2.
4673. Lecasse, Inspecteur des Postes et Télégraphes, rue Faidherbe, 37.
855. Lecat (Léon), A. ✿, sous-ingénieur des ponts et chaussées, rue des Fossés-Neufs, 69.
4074.* Lechien, Pattyn, Lefort, industriels, rue du Molinel, 41.
4274. Leclair (Edmond), docteur en pharmacie, rue Puébla, 35.
3638. Leclercq, pharmacien, rue Colbert, 167.
4449. Leclercq (Jules), employé, rue du Molinel, 76.
2342. Lécluselle, transports, boulevard des Écoles, 6.
1245. Lecocq (Alphonse), rentier, rue Colbert, 25.
2470. Lecocq (Adolphe), rentier, rue St-Étienne, 39.
2611. Lecocq (Ernest), propriétaire, quai Vauban, 3.
4374. Lecœuvre (Madame), institutrice, avenue des Lillas, 1.
3254. Lecointe des Iles (C.), propriétaire, rue d'Artois, 44.
2205. Lecomte-Gernez (Paul), négociant, place Sébastopol, 26.
2542. Leconte (Adolphe), fabricant, rue Neuve, 10.
3954. Lecroart (Charles), négociant en houblons, rue Manuel, 97.
3017. Lecroix (E.), représentant, rue Colbert, 36.
1646. Ledieu (Achille), ✠, consul des Pays-Bas, rue Négrier, 19.
3762. Lees-Lautiaux, négociant, boulevard Bigo-Danel, 17.
4372. Lefebvre (docteur en médecine), rue St-André, 28.
2440. Lefebvre (Achille), filateur de coton, rue Léon-Gambetta, 290.
1604. Lefebvre (Charles), changeur, rue Nationale, 69 *bis*.

Nos d'inscription. MM.

869. Lefebvre (Désiré), représentant, rue du Faubourg de Roubaix, 170.
2423. Lefebvre (Émile), avocat, rue Basse, 44.
4031. Lefebvre (Gaston), employé, rue Voltaire, 5.
3840. Lefebvre (Louis, fils), rue de Bourgogne, 35.
4590. Lefebvre (Louis fils), rue du faubourg-de-Roubaix, 190.
1698. Lefebvre (Paul), artiste-peintre, boulevard de la Liberté, 209.
3363. Lefebvre (Victor), A. ✿, professeur à l'École supérieure, rue des Pyramides, 40.
2480. Lefebvre (Mme), professeur de musique, rue Patou, 15.
1791. Lefebvre-Coustenoble (Th.), fabricant de céruse, rue de Douai, 105.
2441. Lefebvve-Faure (François), filateur de coton, rue Nationale, 320.
3839. Lefebvre-Lenglart (Louis), rue de Bourgogne, 35.
4668. Lefebvre (Lucien), imprimeur, rue André, 30.
3112. Lefebvre (Léon), imprimeur, rue de Tournai, 88.
2844. Lefèvre (Adolphe), négociant, rue Gambetta, 78 *bis*.
593. Le Fort (Hector), ✠. médecin, rue Colbert, 44.
4291. Le Fort (Dr), chirurgien des hôpitaux, rue André, 34.
4602. Le Gall, Trésorier Payeur-général, rue d'Anjou, 2.
1954. Legay-Masse, propriétaire, rue Nationale, 147.
2088. Legay (Ch.), docteur en médecine, place aux Bleuets, 22-24.
390. Légereau, instituteur en retraite, rue de Lannoy, 92.
2612. Legrain (André), négociant, rue André, 43.
4695. Legrand (l'abbé), maison St-Louis, rue du Port, 60.
4519. Legrand (Albert), employé, avenue St-Maur, 12.
3551. Legrand (Madame veuve Albert), rue de l'Arc, 10.
3118. Legrand (E.), peintre, rue de la Piquerie, 16 *bis*.
3316. Legrand (Fernand), propriétaire, rue de la Barre, 59.
4548. Lehembre (Gustave), huissier, rue Basse, 7.
3293. Lehembre-Leruste (Henri), fabricant, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, 22
2392.* Leleu (Adolphe), négociant, parvis St-Maurice, 6.
4286. Leleu (Benjamin), receveur des hospices, rue de la Barre, 41.
2385. Leloir-Delannoy (Henri), négociant en grains, rue Esquermoise, 12.
2527. Lelong (Louis), propriétaire, rue Solférino, 26.
2034. Lemaire (M.), changeur, rue Colbert, 70.
3340. Lemaitre-Bigo, rue Solférino, 267.
2147. Lemay, ancien notaire, rue Solférino, 47.
4492. Lemerle, inspecteur des douanes en retraite, rue Solférino, 29.
1853. Lemoine (Dr), I. ✿, professeur à la Faculté de Médecine, rue Inkermann, 4.
685. Lemoinier (Raymond), A. ✿, propriétaire, rue de la Louvière, 25.
4158. Lemoyne, employé, rue de Rivoli, 6.
4200. Lenglart (Alphonse), rue du Faubourg-de-Roubaix, 257.
4177. Lenglet (Louis), vérificateur des douanes, rue Thiers, 42.
3656. Lepée-Guichard, propriétaire, rue de Valmy, 41.
4159. Leper, négociant, rue du Priez, 9.
3479. Lepercq (Alexandre), rue d'Isly, 77.
1923. Lepez (André), entrepreneur, rue Jacquemars-Giélée, 131.
3134. Lépine (Édouard), ✿, directeur de brasserie, rue Inkermann, 41.
3660. Lepot (Clément), pharmacien, rue de Roubaix, 27.
1910. Lepoutre (Auguste), négociant en tissus, rue d'Aboukir, 17 *bis*.
2622. Lernould (Alphonse), boulevard de la Liberté, 32.

Nos d'inscription. MM.

2673. Lernould (Léonce), négociant, rue Gambetta, 30.
584. Le Roy (Félix), ✱, anc. député, anc. président du tribunal civil, r. Royale. 105
3940. Leroy, négociant, avenue Butin, 32.
2882. Leroy (Célestin), entrepreneur, rue de la Plaine, 58.
4156. Leroy (Émile), représentant, rue Mirabeau, 14.
1711. Leroy (Louis), fabricant de toiles, rue du Dragon, 8.
664. Leroy-Delesalle (Paul), négociant en lins, boulevard de la Liberté, 139.
4292. Lesage, capitaine au 43e régiment d'infanterie, rue Roland, 66.
1544. Lesay (Auguste), propriétaire, rue d'Isly, 5.
4541. Lesay-Liagre, négociant, rue de Paris, 33.
33. Lesert, géomètre, rue Brûle-Maison, 53.
3721. Lesne (l'Abbé), professeur à la Faculté libre des Lettres, r. de Canteleu, 10.
2768. Lesnes (Aimé), I. ✿, directeur d'école primaire supérieure, boulev. Louis XIV.
1513. Lesot (l'abbé), A. ✿, aumônier du lycée Faidherbe.
116. Lesur, I. ✿, directeur honoraire, rue Jeanne-d'Arc, 78.
4575. Le Sur, lieutenant au 16e chasseurs, rue Basse, 22.
3647. Le Thierry (Melle Clotilde), boulevard de la Liberté, 42.
3836. Leulieux, négociant en soiries, Marché-aux-Fromages, 11.
3678. Leuridan (l'abbé), bibliothécaire diocésain, boulevard Vauban, 60.
4317. Leuridan (Émile), rue de Loos, 29.
2663. Levé (Albert), ✠, juge au tribunal civil, rue des Pyramides, 6.
2808. Levêque (Clément), négociant, rue Esquermoise, 24 *ter*.
4283. Leverd, industriel, rue de Wazemmes, 174.
1924. Lévi (Otto), négociant en lins, rue des Augustins, 7.
4733. Lévy. négociant, place Sebastopol, 23.
4378.* Leys (Léon), agent de change, rue Puebla, 18.
4457. Leys (Mlle Léonie), rue des Postes, 102 *bis*.
1211. Lézies, négociant en tapis, rue des Postes, 18.
887. Lheureux, ✱, inspecteur des Postes et Télég., rue Barthélemy-Delespaul, 70.
1961. Liagre (Achille), architecte, rue de Bruxelles, 11.
2374. Liagre (Paul), agent de change, rue du Palais, 13.
4476. Liber (Adolphe), professeur, rue Nationale, 295.
4039. Libert (Madame Veuve), parvis St-Michel, 16.
2936. Liégeart (Octave), rentier, boulevard Victor-Hugo, 41.
2341. Liégeois-Six, A. ✿, imprimeur, rue Gambetta, 244.
3453. Liekens (Georges), employé, rue du Metz, 28.
1570. Liem (Eugène), négociant, rue Solférino, 308.
3896. Liénart-Delesalle, rue de Bourgogne, 52.
4097. Liénart (Louis), propriétaire, rue Rocroy, 4.
1446. Liénart-Mariage, propriétaire, rue Solférino, 189.
4153. Lirondelle, maître de Conférences à la Fac. des Lettres, boul. des Écoles, 2.
4436. Lobry (Louis), pharmacien, rue du Priez, 30.
4531. Loizon, négociant, rue Colson, 2,
374. Loncke (Mme E.), propriétaire, boulevard de la Liberté, 13.
330. Longhaye (Mme Édouard), propriétaire, boulevard de la Liberté, 161.
1210. Longré (Georges), entrepreneur de pavages, rue Solférino, 264.
1020. Looten, I ✿, docteur en médecine, rue de Tenremonde, 2.
454.** Lorent-Lescornez, filateur de lin, rue de Thionville, 11.
2646. Lorette (Mme), professeur de chant, place Sébastopol, 25.
4146. Lotte (Eugène), rue Stappaert, 4.

Nos d'inscription. MM.

3609.* Loubry, directeur de la Banque de France, rue Royale, 73.
3435. Louis (Georges), pharmacien, rue Froissart, 11.
3995.* Loviny, pharmacien, rue Pierre-Legrand, 50.
382. Loyer (Madame Ve Ernest), filateur de coton, place de Tourcoing.
2256.* Luneau, ✠, négociant, rue Nationale, 19.
4295.* Lyon (Georges), ✻, recteur de l'Académie, rue Saint-Jacques, 22.
1949. Lys-Tangré, entrepreneur, rue des Postes, 191.

2369. Mabille de Poncheville (Albert), notaire, rue de Pas, 18.
4463. Macaigne (Pierre), officier d'Administration, rue du Port, 31 *bis*.
843. Mac Lachlan (Georges), commissionnaire, rue des Fossés, 34.
2948. Mahieu (Julien), rentier, boulevard de la Liberté, 121.
4681. Mahieu (Adonis), propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 110.
3625. Mairesse, négociant, rue des Ponts-de-Comines, 11.
1090. Mallet (Désiré), ✻, sous-ingénieur des ponts et chauss., r. Brûle-Maison, 36.
3917. Malvault, rentier, square Jussieu, 18.
4614. Manso (Mlle), directrice d'École, square Ruault, 26.
4217. Mantel, pharmacien, rue de Douai, 13*bis*.
3140. Mantez, propriétaire, rue de Fives, 24.
3002. Maquart, pharmacien, rue de Turenne, 30.
3919. Maquet (Émile), négociant, rue Solférino, 8.
240. Maquet (Ernest), négociant en lins, place aux Bleuets, 11.
523.* Maquet (Mme Alfred), propriétaire, boulevard Vauban, 31.
2645. Maquet (Maurice), A. ✿, négoc. en lins, Secrét. du Club alpin français, rue Patou, 25.
352. Marchant-De Pachtère (Mme), propriétaire, rue Ste-Catherine, 82.
4384. Marlier-Lambilliotte, courtier, rue Solférino, 290.
3963. Marquant (Mlle Elvire), rue Gambetta, 100.
3094. Marquis (H.), bandagiste, place du Lion-d'Or, 17.
2964. Martel (A.), négociant, rue de Thionville, 33.
4003. Martin (Paul), A. ✿, négociant, rue de Paris, 76.
1298. Martin (Édouard), notaire, rue Jacquemars-Giélée, 11.
419. Martin (Mme), I. ✿, directrice de l'Ecole primaire, place Philippe-le-Bon, 23.
4613. Martinache (Madame), quai de la Basse-Deûle, 48 *bis*.
1840. Marie-Broudehoux (Mme Vve), rentière, rue Blanche, 45.
3493. Masingue, peintre-décorateur, rue de Roubaix, 43.
1399. Masquelier (Auguste), ✻, négociant en cotons, rue de Courtrai, 5.
3158. Masquelier (Georges), négociant, boulevard de la Liberté, 59.
3157. Masquelier (Valéry), directeur d'assurances, façade de l'Esplanade, 20.
1986. Masse (Edmond), propriétaire, rue Nationale, 53.
4650. Masse-Pollet (Madame), rue Nationale, 216.
4334. Masselot (Mlle Clara), employée des postes, rue Parrayon, 7.
4365. Massin, directeur de la halle aux cuirs, boulevard de la Liberté, 171.
4335. Masure (L'abbé Émile), archiviste diocésain, rue de Turenne, 34.
1571. Mathon (Achille), ✠, propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 125 *bis*.
1625. Maugrez (Jules), propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 176.
2351. Maurois (Edouard), représentant, rue Manuel, 4.
4118. Meesemaeker (Mlle), rue des Brigitines, 22.
2898. Melchior (Pierre), propriétaire de l'Annuaire, rue Pierre-Legrand,

Nos d'inscription. MM.

4285. Meneboode (Lucien), pharmacien, rue du Long-Pot, 124.
4746. Menko (Nathaniel), négociant de déchets, place de Strasbourg, 7.
3103. Mérat, propriétaire rue Solférino, 257.
1270. Merchier, ✻, I ✿, professeur Agrégé d'histoire au Lycée, rue Charles-Quint, 7.
3442. Mercier (Jules), A. ✿, commis-négociant, rue Virginie-Ghesquière, 17.
4472. Mertian de Muller (Mme), rue Masséna, 77.
2119. Merveille (Paul), constructeur, rue du Marché, 96.
2084. Meunier, directeur de l'Union générale du Nord, boulevard de la Liberté, 35.
4701. Meunier (Victor), charbons, quai du Wault, 19 et 21.
4190. Meurice, tanneur, rue du Faubourg-des-Postes, 119.
2143. Meurillon, architecte, rue de Thionville, 30.
134. Meurisse (Paul), négociant en bois, rue des Meuniers, 4.
1473. Meyer (Adolphe), représentant, rue Solférino, 299.
2208. Meyer (Paul), commis-négociant, rue d'Isly, 83.
4341. Milliez (Lucien), rue d'Antin, 43.
2671. Minet (Siméon), tailleur, rue des Manneliers, 6.
3796. Miniscloux (Colonel), directeur de l'artillerie à l'arsenal, rue de Condé, 117.
3250. Miquet-Pottier, rentier, rue Solférino, 243.
3142. Moisseron (Jules), ingénieur, rue de Jemmapes, 20.
3619. Mollet (l'abbé E.), supérieur de l'École Jeanne-d'Arc, rue Colbert, 25 *bis*.
2910. Monot (Adolphe), employé de commerce, façade de l'Esplanade, 60.
1005. Montaigne-Bériot (Alphonse), banquier, boulevard de la Liberté, 195.
1800. Montaigne (Léon), receveur de rentes, rue Solférino, 316 *bis*.
4609. Montaigne (Paul), appareils de chauffage, rue Gambetta, 213.
4674. Montpellier (Albert), industriel, quai de l'Ouest, 46.
3997. Moreau (Gaston), rue Jean-sans-Peur, 46.
3703. Morel (Mlle), rue de la Louvière, 50.
1243. Morel (Alfred), tapissier, rue Esquermoise, 29.
4490. Morel (F.), directeur de filature, rue de la Bassée, 11.
2099. Morel, imprimeur, rue Ste-Catherine, 13.
3028. Morel (Joseph), négociant, place du Théâtre, 31.
4711. Moreuval (Abel), rue Nicolas-Leblanc, 39.
1918. Morival (Paul), fabricant de bascules, place du Théâtre, 54.
4429. Mornie (Edouard), employé, rue de Béthune, 27.
2474. Moronval (Léon), huissier, rue Basse, 7.
1293.* Motte (Pierre), notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 37.
3307. Mottez (Madame Paul), rue des Fleurs, 18.
1657. Moulan (Charles), négociant, rue Patou, 37.
3943. Mouquet, entrepreneur, rue Royale, 30.
99. Mourcou, architecte, rue Manuel, 103.
2108. Mourcou (Maurice), propriétaire, rue de Thionville, 32.
4467. Mourez, (Arthur), rue des Suaires, 4.
2100. Mourmant (Narcisse), négociant, rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 18.
1952. Mulié (Charles), négociant, rue du Vieux-Faubourg, 50.
4692. Muller, tailleur, rue des Ponts-de-Comines, 24.
204. Mullier (Albert), négociant en lins, boulevard de la Liberté, 142.
3999. Mullier (André), négociant, rue Jean-Bart, 43.
4125. Mulliez (Jean), étudiant, rue Ste-Catherine, 3.
3853. Mulner (Albert), négociant, rue Lepelletier, 18.
1663. Muylaert (Eugène), A. ✿, sellier, rue des Chats-Bossus, 1.

Nos d'inscription. MM.

2315. Navarre, notaire, rue Gambetta, 23.
4475. Neisser (Maurice), ingénieur, rue du Priez, 9.
536. Neut (Mme Emile), propriétaire, rue Desmazières, 5.
3865. Newnham (Alfred), A. ✿, architecte, rue de Valmy, 5.
466. Nicodème, ingénieur, boulevard de la Liberté, 138.
4734. Nicolas (Gaston), représentant, place de la Gare, 11.
350.**Nicolle (Ernest), ✱, A. ✿, O. ✠✠, manufacturier, square Rameau, 11.
254. Noquet, ✱, docteur en médecine, rue de Puébla, 33.

1834. Obin (Emile), propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 67.
377. Obin (Jules), teinturier, rue des Stations, 101.
4438. Odoux (Ernest), représentant, rue Rocroy, 2.
2402. Olivier (Auguste), négociant en toiles, rue Basse, 42.
3296. Oranie-L'Host, entrepreneur, rue des Jardins-Caulier, 9.
319. Ovigneur (Emile), O ✱, I. ✿, avocat, rue Jacquemars-Giélée, 37.
4418. Ovigneur (Mme Gustave), rue Nicolas-Leblanc, 8.
4173. Oxtoby (Melle), professeur de chant, rue Nationale, 282.

3284. Paillot (R.), I. ✿, O. ✠, ✠, agrégé des Sciences physiques, boulevard Montebello, 35.
4373. Painblan, Docteur en médecine, rue Jacquemars-Giélée, 26.
2149. Paindavoine (Gustave), constructeur, boulevard Victor-Hugo, 79.
1603. Pajot (André), changeur, rue Patou, 9.
1837. Pajot (Paul), négociant, rue Grande-Chaussée, 38.
2407. Pajot (Henri), notaire honoraire, rue Patou, 28.
4474. Pajot (l'Abbé), professeur au Collège St-Joseph, rue Solférino, 92.
2955. Pajot (Mme), propriétaire, rue de Fleurus, 6.
4383. Pajot (Maurice), boulevard Vauban, 34.
2915. Palliez (A.), C. ✠, vice-consul de Suède et de Norvège, rue Solférino, 187.
3407. Palliez (Ed.) négociant, rue de Ban-de-Wedde, 20-22.
1271. Pannier (Paul), propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 15.
1846. Paquet (Mme A.), propriétaire, rue Solférino, 104.
4185. Parance (Henri), employé, rue Gustave-Joncquet, 17.
3397. Parée (Marcel), étudiant, rue de Tournai, 43.
3071. Parent (Gaston), représentant, rue de la Clef, 25.
1419. Parent (Henri), fabricant de brosses, rue Nationale, 161.
2990. Parent-Hoing (Mme Vve), fabricante, rue des Tours, 34.
4041.* Parent-Breuvart, représentant, rue Vantroyen, 24.
4727. Parenty, directeur de la Manufacture de tabacs, rue du Pont-Neuf, 39.
1719. Parsy (Jules), négociant en toiles, rue des Augustins, 7 *bis*.
2123. Pasteau, notaire, rue Tenremonde, 6.
2956. Pauris (Fernand), négociant, rue de l'Hôpital-Militaire, 40.
1075. Payen (Frédéric), ancien greffier, boulevard Bigo-Danel, 21 *bis*.
2280. Peçqueur, négociant en huiles, rue de Lannoy, 14.
2647. Pecqueur-Carré (L.), négociant, rue du Molinel, 37.
4147. Pelletier (Madame), boulevard de la Liberté, 60.
4399. Peltier (Paul), employé, rue Denfert-Rochereau, 69.

Nos d'inscription. MM.

1940. Pennequin (L.), architecte, place Sébastopol, 19.
3347. Pennequin, rentier, rue Caumartin, 27.
4622. Persyn (Mlles), rentières, rue Virginie Ghesquière, 8.
4621. Petit, docteur, rue Jean-sans-Peur, 6.
4350. Petyt, employé, rue Saint-Sébastien, 20.
3328. Peucelle (Jules), négociant, rue du Faubourg-de-Roubaix, 126.
3938. Phalempin-Grolez (Madame Vve), rue du Château, 2.
3673. Piat (Madame), propriétaire, square Jussieu, 10.
3006. Picavet (Arthur), propriétaire, rue Fabricy, 28.
439. Picavet-Quef, (Mme Vve Léon), filateur de lin, boulevard Louis XIV, 3.
769. Picavet-Fays (Louis), rue Charles-de-Muyssart, 13.
4482. Piedanna (Paul), Quai de la Basse-Deûle, 66.
4725. Piérart (Veuve), Place de Tourcoing, 23.
4493. Pierra (Mme), rus Roland, 67.
3305. Pigache, I. ✿, chef de bureau de l'Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées rue du Marché-aux-Bêtes, 21.
4736. Pigon (Arthur), fabricant de toiles, rue d'Isly, 73.
1105. Pilate (Auguste), chef d'institution, rue Négrier, 26.
3457. Pilate (Victor), représentant, rue du Quai, 12.
3606. Piton (Alfred), ingénieur, rue Nationale, 222.
2951. Plaideau (Fernand), propriétaire, rue Puébla, 15.
4431. Plaideau-Delecroix, propriétaire, rue des Fossés, 17.
2741. Plancke (Henri), manufacturier, rue du Molinel, 78.
4424. Plateaux (Victor), entrepreneur, rue du Port, 51.
385. Platel (Albert), négociant en bois, rue de la Préfecture, 2.
2410. Playoust (Paul), négociant en toiles, rue à Fiens, 6.
3911. Plouvier (Fernand), négociant, rue des Augustins, 23.
2465. Poillon-Six, propriétaire, rue Alexandre-Leleux, 36.
3424. Poissonnier (Louis), négociant, rue Basse, 36.
2649. Pollet (Émile), comptable, rue Baptiste Monnoyer, 8.
3449.* Pollet (Jules) fils, fabricant, rue Pierre-Legrand, 288.
4569. Pollet (Louis), négociant, rue de Philadelphie, 61.
4306. Pollet-Legrand (Mme), mercerie en gros, rue des Arts, 62.
3113. Poncelet, lieutenant au 43e de ligne, quai du Wault, 10.
4396. Ponthieu (Auguste), fabricant, rue de l'Hôpital-Militaire, 35.
3955. Poteau-Thys, négociant, rue de la Halle, 6.
211.** Potié (Jules), A. ✿, propriétaire, rue Mercier, 2.
4703. Pouchain (Henri), employé, rue Mirabeau, 25.
452. Pouille (Émile), A. ✿, propriétaire, rue Fontaine-del-Saulx, 22.
2752. Poumaere (Albert), professeur, rue Barthélemy-Delespaul, 8.
2136. Prate (Louis), négociant, rue Nationale, 74.
4700. Prélat, directeur de l'Enseignement primaire du Nord, rue d'Antin, 35
3847.* Prévost (Charles), rue Patou, 12.
2691. Prévost (Ernest), directeur de filature, rue des Stations, 147.
698. Prévost (François), commis-négociant, rue Denis-Godefroy, 3.
2277. Preys (Hippolyte), courtier de commerce, rue Desmazières, 8.
2982. Pronau (Élie), instituteur, impasse Scalbert, 12.
2121. Prouvost (Adolphe), fabricant, rue du Vieux-Marché-aux-Chevaux, 10.
2083. Prouvost (Gustave), greffier de justice de paix, rue de l'Hôpital-Militaire, 74.

Nos d'inscription. MM.

4371. Prud'homme, juge au tribunal, rue Solférino, 234.
3281. Pruvost (Emmanuel), étudiant, rue Boileux, 15.
409. Pruvot (Achille), représentant de commerce, rue Henri-Kolb, 61.

735. Quarré-Prévost, rue Boucher-de-Perthes, 78.
354. Quarré-Reybourbon, I. ✿, membre de la Commission historique, etc., boulev. de la Liberté, 70.
4360. Quembre, contrôleur des mines, rue d'Isly, 158.
1221. Quénet (Edmond). représentant, rue de Fleurus, 2.

2728. Rafin (Eugène), employé à la Banque de France, rue Royale, 73.
3704. Ragot (Ed.), négociant, rue Grande-Chaussée, 6-8.
858. Rajat (R.), avocat, rue rue Nationale, 116.
3165. Rambure (Chanoine), Pro-Recteur des Facultés catholiques de Lille, boulevard Vauban, 60.
86. Raquet (Désiré), changeur, rue Nationale, 91.
2098.* Rattel (Félix), propriétaire, rue Solférino, 241.
4314. Rauscher (Commandant), rue de Bourgogne, 60.
881. Raux (Mme Émile), négociant en charbons, place de la République, 3.
1869. Ravet-de-Monteville (G.), courtier, rue Nationale, 83.
2851. Ravet (Prosper), courtier, rue Inkermann, 2.
2540. Régent (Ernest), négociant, place Sébastopol, 23.
2991. Regnart (Paul), rue Brûle-Maison, 93.
678. Remy (Mme Émile), propriétaire, rue des Arts, 16.
2290. Remy (Charles), négociant en fers, rue des Jardins, 5.
3416. Renard-Rouzé (Émile), comptable, rue St-Genois, 16.
1739. Renard (Henri), ingénieur-chimiste, Usine à gaz de Vauban.
2000. Renaut (Charles), négociant, rue André, 49.
4333. Renaux (Georges), commerçant, rue de Paris, 72.
681. Renouard (Émile), filateur et fabricant de toiles, rue Jeanne-d'Arc, 13.
4145. Renvoisé (Adrien), receveur principal des Postes, Hôtel des Postes.
292. Reuflet (Frédéric), avocat, rue Nationale, 104.
2842. Ricard, conseiller de Préfecture, rue Jacquemars-Giélée, 61.
2875. Richebé (Émile), brasseur, rue Pierre-Legrand, 56.
169. Richez, directeur de l'École primaire, rue Fabricy.
1093. Richmond (Julien), rue Henri-Loyer, 1.
2389.* Richter (Frédéric), fabricant de bleus, boulevard Vauban, 67.
3211. Rigaux (Gustave), rue de l'Arc, 14.
72. Rigaux (H.), A. ✿, archéologue, rue du Chaufour, 14.
2449. Rigot-Dubar, propriétaire, rue de Thionville, 40.
765. Rigot-Lefebvre, négociant en vins, place aux Bleuets, 13.
2262. Rigot-Suin, négociant, place aux Bleuets, 19.
4510. Robaut (l'Abbé), professeur au Collège St-Joseph, rue Solfériuo, 92.
4693. Robert, Général commandant la subdivision de Lille, rue Meurein, 18.
2985. Robillart (Jean), masseur, rue Basse, 8.
3649. Roblot-Deléarde, négociant, rue Jean-sans-Peur, 16 *bis*.
1659. Roche (Madame Eugène), rue de la Vieille-Comédie, 16 *bis*.
4310. Rogeau-Lepers, négociant, rue de Paris, 160.
4026. Rogeaux, I. ✿, directeur d'École, 140, boulevard Montebello.

Nos d'inscription. MM.

3658. Roger-Aerts (Mme Veuve), rue de Turenne, 59.
1176. Rogez (Louis), fabricant de fils à coudre, rue de la Justice, 23.
2120. Rogez (Édouard), négociant en engrais, rue du Bas-Jardin, 4-6.
1795. Rogie, tanneur, rue des Stations, 64.
1179. Rogie (Docteur), professeur à la Faculté catholique, rue du Port, 56.
2047. Rolants (Edmond), A. ✿, pharmacien supérieur, rue Brûle-Maison, 67.
602. Rollez (Arthur), directeur d'assurances, boulevard de la Liberté, 48.
1835. Rollier (Théophile), rentier, rue des Poissonceaux, 16.
4642. Rollin (Madame), institutrice, avenue des Lillas, 2.
3241. Rombaud (Gustave), avoué, rue Basse, 24.
4101. Rose (l'abbé), rue de l'Hôpital-Militaire, 97.
4304. Rossignol (Aug.), industriel, rue Nicolas-Leblanc, 12.
3238. Rougée, fabricant, boulevard de la Liberté, 99.
3978. Rougeron (J.-B.), entrepreneur, rue de Cambrai, 54.
3860. Roure (Auguste), notaire, rue de Pas, 13.
1047. Roure (Ernest), négociant, rue Mercier, 7.
4738. Rousseau, juge, rue Nicolas-Leblanc, 23.
4376. Roussel (Alfred), constructeur, rue Alexandre-Leleux, 40.
3742. Roussel (Ch.), notaire, rue de la Barre, 37.
3908. Rousselle (Émile), constructeur, rue Pierre-Legrand, 170.
203. Rousselle (Théodore), agent général d'assurances, rue de Bourgogne, 56.
239. Rouzé (Émile), ✱, A. ✿, juge au Trib. de comm., r. Gauthier-de-Châtillon, 20.
653. Rouzé (Léon), brasseur, boulevard de Montebello, 48.
4164. Rouzé-Steverlynck (Paul), entrepreneur, rue Brûle-Maison, 84.
4753. Rozendaal (Jules), rue Puébla, 25.
665. Ryckewaert, fabricant de sacs en papier, rue d'Arras, 84.

4702. Sacré-Defrenne (Madame Maurice), rue de Turenne, 61.
3581. Sailly (Paul), négociant en houblons, rue du Chevalier-Français, 6.
2211. Saint-Léger (Mme Georges), fabricant de fils à coudre, rue des Fossés-Neufs, 2.
3221. Saint-Martin (de), caissier de la Banque de France, rue Royale, 3.
2920. Saint-Victor (de), inspecteur divisionn. d'assurances, rue Jean-sans-Peur, 62.
3106. Salembier (l'abbé), professeur aux Facultés Catholiques, boulev. Vauban, 60.
1932. Salembier-Dubreucq (L.). ✱, brasseur, rue Gantois, 28.
4682. Salez (Madame veuve), rue Henri Kolb, 45.
2709. Salle (Victor), négociant, rue Henri-Loyer, 20.
4729. Salmon (Honoré), Ingénieur-directeur des ateliers de Fives-Lille, rue des Ateliers, 2.
3325. Salomé (Élie), boulanger, rue Négrier, 36.
3577. Salomez (Victor), représentant, rue Mercier, 70.
1811. Salomon (dit Chevalier), carrossier, boulevard Vauban, 34.
2255. Sanders (F.), courtier, rue Gantois, 47.
2009. Santenaire-Dufour (Emile), négociant, rue St-Gabriel, 55.
3483. Sarazin (Édouard), propriétaire, rue des Stations, 13.
4225. Sauvaige (Gaston), boulevard de la Liberté, 51.
1474. Savary (Vve Adolphe), rue Nationale, 17.
1416. Savary (Gustave), rentier, rue Denfert-Rochereau, 19.
2323. Savary (J.-B.), brasseur, rue Thiers, 10.
4433. Savoye (Mme E.), rue Solférino, 193.
763. Scalbert-Bernard, banquier, juge au Tribunal de Commerce, r. de Courtrai, 17.

Nos d'inscription. MM.

4423. Scalbert (Henri), rue St-Pierre, 2.
3025. Scalbert (Maurice), banquier, rue de Thionville, 42.
961. Scheibi (Frédéric), place Richebé, 2.
1883. Schepens, négociant en vins et spiritueux, place de Tourcoing, 11.
2843.* Schotsmans (Auguste), négociant, boulevard Vauban, 9.
2282. Schotsmans (Jules), négociant, rue du Metz. 10.
447. Schubart, (Mme Vve), rue St-Jacques, 19.
3412.* Schulz, représentant, boulevard des Écoles, 12.
4229.* Scorssery-Lepers (Mme), rue de Loos, 60.
1999. Scrive (André), manufacturier, rue de Turenne, 53.
609. Scrive (Mme Albert), fabricant de cardes, rue des Buisses, 13.
3042. Scrive (Olivié), rue du Lombard, 1.
3961.* Scrive-Loyer, rue Gambetta, 294.
356.** Scrive-de-Négri (Madame veuve), rue Léon-Gambetta, 292.
565. Scrive (Gustave), propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 99.
4386. Sebert (Émile), administrateur du bureau de bienfaisance, r. St-Firmin, 1.
2577. Sébert (Mme), propriétaire, rue des Arts, 3.
1517. Sée (Paul), ingénieur, rue Brûle-Maison, 58.
3787. Seitert, Directeur du Crédit du Nord, rue Jean Roisin, 4, 6, 8.
2457. Selosse (Louis), avocat, rue St-Pierre, 5.
4348. Sénéchal (l'Abbé René), rue Nationale, 210.
4744. Sergent (Gaston), ingénieur, quai du Wault, 25.
3758. Simon, peintre-décorateur, rue Solférino, 152.
3372. Six (Henri), négociant, rue Grande-Chaussée, 52.
4398. Six (Mme Vve), propriétaire, rue Alexandre-Leleux, 38.
4364. Six (Henri), industriel, rue Colbert, 148..
1696. Smith (Alfred), négociant, rue Arnould-de-Vuez, 4.
3459. Smits (Albert), ingénieur, rue Colbrant, 23.
2296. Snowden (Robert), filateur, boulevard Bigo-Danel, 26.
1637. Sockeel (Dr Arthur), ✻, ✠, rue Charles-Quint, 9.
1753. Sorlin-Miniscloux, propriétaire, rue Jean-Bart, 60.
631. Souillart (Mme Vve), rue Fontaine-del-Saulx, 20.
4612. Soulisse, directeur d'assurances, rue Solférino, 30.
3922. Spinaert, chef de gare St-Sauveur, boulevard des Écoles, 25.
3859. Spire, receveur des finances honoraire, rue des Postes, 11.
1257. Spriet (Alphonse), fabricant de toiles, rue Léon-Gambetta, 289.
3828. Staels (J.), négociant, rue Charles-de-Muyssaert, 43.
967. Stalars (Carl), ✠, teinturier, rue Jacquemars-Giélée, 100.
4536. Sthal (Paul), directeur des Etablissements Kuhlman, pl. de Tourcoing. 14.
4570. Stampa (Manuel), ingénieur, place Sébastopol, 2.
3578. Ster, négociant, rue de Wattignies, 1.
4456. Steverlynck-Lefebvre (Eugène), manufacturier, rue de Roubaix, 26.
4539. Steverlynck (Amaury), négociant, rue de la Digue, 17.
707. Steverlynck (Gustave), négociant en savons, rue Deschodt, 5.
4073. Stien (Edmond), propriétaire, rue de la Louvière, 7.
1302. Stiévenard (Henri), fabricant de couvertures, rue du Pont-à-Raisnes, 1.
3107. Stoffaes (chanoine), professeur à la Faculté libre des Sciences, directeur de l'Institut catholique des Arts et Métiers, rue Auber, 6.
4091. Subra (Bernard), ingénieur, rue des Frères-Vaillant, 10.
4470.* Supérieure (Mme la), des Filles de la Charité, rue de la Barre, 16.

Nos d'inscription. MM.

2375. Surmont (Dr), I. ✿ prof. à la Faculté de Médecine, rue du Dragon, 10.
2758. Swynghedauw (Constant), négociant, avenue des Lilas, 48.
231. Swynghedauw, I. ✿, professeur au lycée Faidherbe, rue Roland, 74.

2359. Taillie (Th.), commerçant, place du Lion-d'Or, 10.
2261. Tancrez (Gustave), négociant, rue des Jardins-Caulier, 42.
977. Tanguy (J.-B.), filateur, rue de la Louvière, 33.
4394. Tarneaud, inspecteur de l'enregistrement, rue de Fleurus, 44.
4420. Tavernier (Albert), quincaillier, rue Gambetta, 242.
4732. Tellier (Louis), serrurier d'art, rue Gambetta, 177.
4258. Tenière, architecte expert agréé, rue de Bourgogne, 13.
2352. Tesmoingt (Albert), industriel, rue Pascal, 29.
1829. Tesse (Édouard), négociant en huiles, rue Solférino, 318.
3323. Tesse (Victor), négociant, place Richebé, 9.
3227. Testelin (J.), fondeur en cuivre, rue des Bouchers, 12 B.
283. Thellier de la Neuville (Paul), avocat, rue des Jardins, 26.
1058. Théodore (Alphonse), propriétaire, rue Solférino, 197.
4059. Théodore (Émile), rue Solférino, 226.
1256. Théry (Gustave), ✠, avocat, square Dutilleul, 33.
1403.* Théry (Raymond), (M), A. ✿, O. ✠, Secrétaire-Général adjoint honoraire, rue Faidherbe, 19.
2008. Théry-Baroux (Georges), négociant, rue des Arts, 24.
3645. Thibaut, employé, rue Grande-Chaussée, 14.
4568. Thibaut (Henri), entrepreneur, rue du Marché, 18.
3051. Thibaut (Alfred), entrepreneur, rue de Paris, 256.
2656. Thiébaut (Raymond), négociant, rue des Suaires, 15.
954. Thieffry (Maurice), fabricant de toiles, boulevard de la Liberté, 207.
3825. Thiétart, négociant, rue Inkermann, 5 *bis*.
4591. Thieullet, pharmacien, rue Colbert, 101.
127. Thiriez (Mme Vve Alfred), rue Nationale, 308.
1150. Thiriez (Julien), manufacturier, rue du Faubourg-de-Béthune, 56.
3352. Thomas, lieutenant au 16e Bataillon de chasseurs, rue de Valmy, 38.
4617. Thomas, ingénieur-constructeur, place de Tourcoing, 3.
1926. Thomas (Pierre), négociant en papiers, rue des Arts, 47.
991. Thomas-Lesay, propriétaire, rue Nationale, 279.
3651. Thomassin (Fernand), fondé de pouvoirs, rue Patou, 13.
2128. Tighe-Fox (Mme John), propriétaire, rue de la Louvière, 42.
4320. Tilloy (Mme Ernest), propriétaire, rue Nationale, 163.
95. Tilmant (Lucien), boulevard des Écoles, 26.
2658. Tiprez (Auguste), syndic des faillites, rue de l'Hôpital-Militaire, 89.
3391.* Titren (Théop.), ✱, A. ✿, Vice-Prés. du Bur. de bienf., pl. Cormontaigne, 24.
409. Toussin (Georges), filateur de coton, rue Royale, 55.
2152. Trannin (Henri), I. ✿, rue de Loos, 13.
1162. Trisbourg (Ernest), rue St-André, 48.
4489. Trochon, directeur de l'Union Industrielle du Nord, bd de la Liberté, 50.
4721. Tronquez (Anatole), employé, rue du Molinel, 53.
2404. Turck (Georges), A. ✿, sculpteur, rue Solférino, 283.
202. Thys (Alphonse), fondé de pouvoirs de la maison A. Crepy, r. des Jardins, 24.

2133. Uhlig (Henri), négociant en vins, rue Solférino, 229.

Nos d'inscription. MM.

4485. Vacossin-Decaux, propriétaire, rue Blanche, 57,
3034. Vahé, ancien notaire, rue Royale, 96.
3903. Vaillant, répétiteur général au Lycée Faidherbe, pl. du Lion-d'Or, 14 *bis*.
1898. Vaillant (Mme), propriétaire, rue Colbrant, 8.
3168. Vaillant-Deschins, entrepreneur, rue Inkermann, 49.
1082. Vaillant-Herland (E.), I. ✿, O. ✣, O. ✲, ✣, vice-consul de Perse, place de Béthune, 7.
387. Vaille (Mlle), A. ✿, institutrice, rue des Tours, 14.
3230. Valdelièvre (Mme Paul), propriétaire, square Jussieu, 6.
437. Valenducq (Jean), propriétaire, rue de la Préfecture, 1 *ter*.
3075. Valentin (A.), pharmacien, rue de Wazemmes, 79.
3263. Valin (G.), bandagiste, rue Esquermoise, 36.
3084. Vallet (Léon), boulevard de la Liberté, 223.
708. Van Butsèle (Edmond), courtier, rue Louis Faure, 8.
1463. Van Butsèle (Louis), apprêteur, rue d'Arras, 66.
4678. Vancostenobel (Albert), rue Molière, 8.
4712. Vandaele (Louis), rue Esquermoise, 65.
1088.* Vandame (Émile), brasseur, rue Royale, 102.
1089. Vandame (Georges), brasseur, conseiller général, rue de la Vignette, 65.
2063. Vandame (Joseph), brasseur, rue de Tenremonde, 10.
3898. Vandamme-Broutin, rue des Postes, 14.
2137. Van den Bavière, principal clerc de notaire, place de Strasbourg, 6.
1559.* Vandenbergh, I. ✿, architecte, boulevard de la Liberté, 46.
3584. Vandenbeusch (Ferdinand), sculpteur, rue St-Étienne, 66.
2336. Van den Bulcke, architecte, rue de Valmy, 30.
2537. Vandenbussche (Gaston), négociant, place Philippe-de-Girard, 17.
3358. Van den Driessche, représentant, rue d'Artois, 52.
412. Van den Heede (Adolphe), O. ✿, ✣, ancien horticulteur, Vice-Président de la Société régionale d'horticulture du Nord, rue St-Firmin, 18.
1055. Vandenhende (Jules), négociant en épiceries, rue des Guinguettes, 79.
2396. Vandergracht, représentant des Mines d'Anzin, rue Ste-Catherine, 52.
4315. Vandervinck (Léon), rue Nationale, 218.
2065. Van de Walle (Mme), propriétaire, rue Nationale, 270.
783. Vandeweghe (Albert), filateur, rue Patou, 1.
2763. Vaneste (Auguste), bijoutier, rue Nationale, 90.
4270. Van Eycke (François), tailleur, boulevard de la Liberté, 59 *bis*.
2664. Van Grevelynghe (Ernest), chimiste, place de Tourcoing, 7.
4623. Vangrevenynge, instituteur, avenue des Lilas, 4.
2281. Vanlaer (Émile), notaire, boulevard de la Liberté, 84.
2033. Vanlaton (Mme L.), propriétaire, rue du Molinel, 44.
2266. Van Mansart, propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 108.
4011. Van Peteghem (Albert), négociant, rue de Turenne, 52.
1694. Van Remoortère, ancien magistrat, rue Solférino, 288.
3831. Van Ryswyck (Marcel), rue Brûle-Maison, 62.
4717. Vansteenberghe (Madame veuve), rentière, rue Henri-Kolb, 41.
3146. Vantourout, propriétaire, rue Jeanne-d'Arc, 21.
2569. Van Troostenberghe (Théophile), courtier en fils, rue Jean-Bart, 26.
1085. Vanverts, pharmacien, rue de Paris, 190.
2811. Varaigne (Louis), propriétaire, rue de la Bassée, 54.
121. Vatinelle (Jules), représentant, rue Barthélemy-Delespaul, 188.

Nos d'inscription. MM.

4750. Vauban (Jules), négociant, boulevard de la Liberte, 235.
3906.* Veilletet (Madame), hôtel Terminus, gare de Lille.
4232. Verbèke (Léon), tailleur, rue Masurel, 6.
2062. Vercoustre (Mme Léon), rue Ste-Catherine, 7.
2493. Verdier (Jean), négociant en charbons, rue Solférino, 225.
4023. Verdun, A. ✿, professeur à la Faculté de Médecine, rue Nationale, 82.
3154. Verin (Émile), négociant, boulevard Vauban, 96.
1702. Verlé, chef du service extérieur du Gaz de Wazemmes, rue d'Iéna, 66 *bis*.
563. Verley (Charles), C. ✠, ancien prés. du Trib. de Com., rue de Voltaire, 40.
2885. Verley (Madame Benjamin), propriétaire, rue Marais, 13.
1793. Verley-Bigo (Pierre), banquier, rue Royale, 49.
1145. Verley-Bollaert, banquier, boulevard de la Liberté, 9.
2960. Verley (Georges), négociant, rue Royale, 103.
2526. Verlinde (Auguste), A. ✿, constructeur, boulevard Papin, 4.
15. Verly, ✱, homme de lettres, vice-président honoraire, rue Solférino, 7.
2428. Vermersch (Albert), A. ✿, docteur en médecine, rue des Postes, 95.
737. Vermesch, représentant, rue Grande-Chaussée, 26.
4110. Véron, capitaine rapporteur, rue Blanche, 62
4628. Verschuere-Bricquet, rentier, rue du Château, 26.
3863. Verstraete (Docteur), rue Solférino, 190.
1992. Viart (Henry), courtier de commerce, rue St-Jacques, 7.
3509. Vienne (Dr), rue Nationale, 326.
3935. Vienne-Baratte, boulevard de la Liberté, 3.
3468. Vifquain (Léon), fabricant, rue Pierre-Legrand, 331.
3725. Vigin-Warambourg, négociant, rue du Vieux-Faubourg, 18.
4432. Vignol (Madame), rue St-Genois, 12.
2408. Vilain (Paul), architecte, rue Petite-Allée, 16-18.
2232. Villain (Roméo), constructeur, rue des Rogations, 18.
3093. Villette (Eugène), A. ✿, industriel, boulevard Bigo-Danel, 2.
854. Villette (Paul), chaudronnier-constructeur, rue Barthélémy-Delespaul, 43.
4419. Villette, rentier, rue Fabricy, 2.
3683. Vincent, O. ✱, O. ✿, préfet du Nord.
402. Vincent (Georges), agent d'assurances, rue Desmazières.
594. Virnot (Urbain), propriétaire, rue de Thionville, 5.
785. Virnot (Victor), négociant, rue de Gand, 2.
4434. Viste, entrepreneur, rue Gambette, 8.
4236. Voituriez (Docteur), rue Jacquemars-Giélée, 53.
3440. Voituriez, industriel, rue Jacquemars-Giélée, 135.
4182. Voreux (Joseph), fabricant, rue de Rocroy, 4.
4128. Vuillaume, directeur de l'enregistrement, rue Gauthier-de-Châtillon, 18.
4677. Vuylsteke (Madame), rue Colson, 10.

3346. Wagnier (Charles), huissier, rue de Bourgogne, 16.
3335. Walbecq, ✠, négociant, 16, rue de l'Hôpital-St-Roch.
3927. Walker (James), Vice-Consul d'Angleterre, rue des Stations, 95.
3967. Walker (Henry), industriel, rue de Turenne, 44.
312. Wallaert (Mme Auguste), boulevard de la Liberté, 23.
3855. Wallaert (Mme Emile), boulevard de la Liberté, 66.

Nos d'inscription. MM.

969.* Wallaert-Barrois (Maurice), manufacturier, boulev. de la Liberté, 44.
2395.** Wallaert (Georges), manufacturier, place de Tourcoing, 6.
1828. Warein (Henri), ✠, constructeur, boulevard Montebello, 54.
278. Wargny, fondeur en cuivre, juge au Tribunal de Commerce, boulevard de la Liberté, 185.
4752. Wargny-Caron, négociant, rue Nationale, 100.
3838.* Wartel (H.), ingénieur, rue de Lannoy, 59.
3295. Waterlot-Lambelin (Henri), propriétaire, 9, place de Tourcoing.
3918. Watrelot (Eugène), brasseur, rue des Trois-Mollettes, 9.
2740. Watrelot-Lelong (Mme), propriétaire, rue du Palais, 2.
803. Watteau (E.), négociant en charbons, rue Jean-sans-Peur, 44.
1866. Wattier (Edmond), entrepreneur, rue Boucher-de-Perthes, 31.
4370. Wattinne-Vandamme)Mme), rue Nationale, 232.
2347. Wattrigant (Mme Vve Louis), quai de la Basse-Deûle, 80.
4645. Waucampt, directeur de St-Augustin, rue du Metz, 39.
1946. Wauquier (Mme veuve), rue Brûle-Maison, 99.
575. Weber (Mme veuve), rentière, rue des Fossés-Neufs, 65.
4326. Weiss (Edmond), négociant, rue André, 17.
4327. Weiss (Yvan), négociant, boulevard de la Liberté, 137.
2104. Wemaere (Constant), négociant, rue Solférino, 222.
827. Werquin (Edouard), A. ✠, avocat, rue des Fossés, 8.
4256. Werquin, propriétaire, rue Lequeux, 3.
3846. Wiart (Georges), tapissier-décorateur, boulevard de la Liberté, 77.
848. Wicart (Alphonse), fabricant, rue Tenremonde, 7.
2958. Willm (Edmond), prof. honoraire, à la Faculté des Sciences, rue Barthélémy-Delespaul, 87.
4392. Wolff (Colonel), C ✠, rue Baptiste-Monnoyer, 17.

2073. Zambeaux (Louis), directeur honoraire de la Société des établissements Kuhlmann, rue St-André, 25.

Lomme.

2250. Grousseau, ✠, député du Nord, avocat, professeur à la Faculté catholique de Lille.
1251. Jolivet (G.), propriétaire.
3790.* Lecour (Paul), industriel, à la Planche à Quesnoy.
1878. Nicolle (Louis), manufacturier.
307. Verstraete (Madame Eugène), propriétaire.

Lompret (*Nord*).

3547. Marescaux (Florimond), horticulteur.

Londres.

58. Cambon (Paul), C ✠, I ✠, G C ✠, ambassadeur de France.
1478.** J. Forster, docteur en médecine, 10, St-George's Road Eccleston Square.

Nos d'inscription. MM.

Loos (*Nord*).

259. Billon, ✻, docteur en médecine, ancien maire.
3419. Cousin (Paul), grande route de Béthune, 174.
4676. Designolle (Emile), sous-chef du bureau, rue de la Deûle, 16.
4408. Dewailly (Henri), pharmacien, Grande route de Béthune, 141.
3868. Grandel (Paulin), ingénieur, directeur technique des usines Kuhlmann.
4176. Jacqmarcq (Docteur), grande route de Béthune, 82.
862. Lainé, distillateur.
4068. Lepers (Louis), propriétaire, grande route de Béthune, 21.
4555. Lezaire (Denis), brasseur, rue d'Ennequin, 67.
4578. Lezaire (Camille), brasseur, rue d'Ennequin, 67.
4572. Ramon, cultivateur.
2046. Rossignol (Emile), rue d'Ennequin, 4.
4586. Schmidt (Julien), rue Faidherbe, 4.
1676. Walare, A. ✻, instituteur.

Marcq-en-Barœul.

1958. Catry-Despretz, industriel.
4520. Coppin (Maurice), rue Nationale, 113.
2005. Ducrocq (Mme Paul).
2852. Franchomme-Descamps, château du Lazaro.
4253. Lesaffre (Emile), industriel.
1945. Mulliez-Samin, propriétaire.
2253. Vanderhaghen (Mme Georges), brasseur.

Marquette.

2668. Larivière (René), de la maison J. Scrive et fils.

Marquilles.

3532. Boulanger (Mme), propriétaire.

Maubeuge.

3777. Barbet-Massin (Mme), propriétaire, rue de l'Hospice,

Menin (*Belgique*).

3738.* Michel-Jackson, industriel.

Merville.

3928. Duhamel (Léon), industriel.

N° d'inscription. MM.

Mondrepuis (*Aisne*).

407. Lefebvre (Ernest), propriétaire.

Mons-en-Barœul.

4120. Barbe (Madame), route de Roubaix, 74.
2214. Boucquey-Richard, route de Roubaix, 41.
4162. Coisne-Mauviez (Madame), route de Roubaix, 61.
4092. Daubresse-Mauviez, propriétaire, route de Roubaix,
1581. Delespaul-Cardon, propriétaire, route de Roubaix, 15.
4215. Devernay (Félix), propriétaire, rue de Roubaix, 97.
4745. Druesnes, Professeur au Lycée Faidherbe, rue de Roubaix, 187.
4010. Ferraille, ancien pharmacien, route de Roubaix, 306.
3993.* Gras-Copie, rue Mirabeau, 34.
539. Lefèvre-Lelong, représentant, route de Roubaix, 59.
3688. Ley-Gaudoux, boucher, rue Victor-Hugo, 7.
1704. Mailliez (Jules), propriétaire, rue du XXe siècle.
4624. Manier, instituteur.
4664. Mayette, tailleur, rue Chateaubriand, 1.
4538. Michaux (Paul), employé, route de Roubaix, 123.
4005. Pagnerre, architecte, route de Roubaix, 261.
4610. Pottier, filateur, rue Pasteur, 13.
4651. Solbreux (Henri).
4719. Thuvien, comptable, rue Chateaubriand, 7.
1819. Vandorpe-Grillet, négociant, route de Roubaix, 3.
784. Virnot (A.), négociant.
4491. Waymel (Paul), brasseur.

Mouchin (*Nord*).

2260. Varlet (Pierre), propriétaire.

Mouscron.

2765. De Geyter, ingénieur.

Mouvaux (*près Roubaix*).

1652. Gaillet (Émile), rue de Roubaix.
963. Masurel-Jonglez (Mme Vve), propriétaire, route de Lille.

Nancy.

4269. Dumesnil (Mlle), rue Montesquieu, 8.

Nice.

2832. Delannoy (Clotaire), rue Macaragni, 12.

Nos d'inscription. MM.

Nielles-lez-Bléquin (*Pas-de-Calais*).

4455.* Quenson de la Hennerie, Maire.

Oignies (*P.-de-C.*).

2582. Boulanger (Charles).
4247. Buchet (Henri), agent général des mines d'Ostricourt.

Orchies.

3976. Cochet, propriétaire, Grande Place.

Paris.

4051. Bordat (Gaston), conférencier, avenue de la Grande-Armée, 22.
1086. Crepy (Auguste), rue de Flandre, 123.
4607. de Labatut (Jean), rue du cloître Notre-Dame, 20.
2523. Descamps (Auguste), boulevard Beauséjour, 1, Passy.
2847. Douy, négociant, rue Michel-Ange, 9 *bis* (XVIe).
863. Dubar (Paul), rue Pierre-le-Grand, 9.
766. Du Bousquet, ✠, ✠, ✠, ingénr en chef de la Traction au chem. de fer du Nord
2862.**Gallois (Eugène), explorateur, rue de Mézières, 6.
570. Jacquin (E.), insp.-chef de service au Ch. de fer du Nord, rue de Chabrol, 12.
3100. Junot, directeur de l'agence des Voyages Pratiques, rue de Rome, 9.
1741.**Phalempin, C. ✠, avenue des Ternes, 70.
96.**Renouard (Alfred), I. ✠, admr génal des Stés techniques, rue Mozart, 49.
2833. Sautai (Charles), propriétaire, avenue de Friedland, 6.

Pérenchies

2259. Bouchery (Henri), directeur de peignage.
4077.* Jeanson-Dehau, château de Pérenchies.

Peruwelz.

4593. Lesens (Georges), ancien juge de paix.

Phalempin.

1420. Raboisson, rentier.
4099. Santré, directeur d'école.

Nos d'inscription. MM.

Pont-de-Nieppe (*Nord*).

2684. Chieus-Ernout, brasseur.

Quesnoy-sur-Deûle.

2817. Dervaux (Maurice), filateur.
3613. Dervaux (Victor, fils), filateur.
1655, Lepercq-Gruyelle (Madame Paul), fabricant d'huiles
4637. Pasquesoone, assurances.
4521. Vandermersch (Albert), fabricant d'huiles.
3835. Vasse (Joseph).

Roncq.

4214*. Bonduel, propriétaire.
2030. Delahousse (Lucien), fabricant.

Ronchin.

3964. Decourrière (Th.), route de Douai, 130, au Petit-Ronchin.
1091. Grolez (Jules), pépiniériste.
4187. Labbé (Armand), maire.
1674. Tacquet-Decrombecque, route de Douai, 108, au Petit-Ronchin.

Roubaix.

2042. Allard (Alphonse), entrepreneur, rue Notre-Dame, 24.
2706.* Allart, ancien maire, Grande-Rue, 144.
3782* Arnould-Delcourt directeur d'assurances, boulevard de Paris, 51.
2973. Ast (Jules), ingénieur, rue du Collège, 117.

2067.* Bastin (Alexandre), négociant, boulevard d'Armentières, 108.
2680. Bayard (Alfred), propriétaire, rue Boucher-de-Perthes, 89.
775. Bayart (Charles), fabricant de tissus, rue de la Fosse-aux-Chênes, 33.
891. Bayart (Alexandre), commis-négociant, boulevard de Strasbourg, 86.
4666. Bérat (Mlle), fleuriste, rue de la Gare, 5.
4477. Bernaert, rue de l'Espérance, 1.
1216. Bernard, docteur en médecine, rue Pierre-Motte, 55.
3129. Bernard, bois de teinture, rue des Longues-Haies, 23.
3020. Bertrant, rue Inkermann, 38.
4119. Bettremieux (Paul), docteur en médecine, rue St-Vincent-de-Paul, 30.
3456. Bipper, A. ✿, directeur du conditionnement, boulevard d'Halluin, 35.
429. Borain (Melle), institutrice, rue des Anges, 71.
3189.* Bossut-Screpel, fabricant, boulevard de Paris, 108.
773.* Boulenger (E.), A ✿, O. ✠, négociant en tissus, place Chevreuil, 14.
4656. Bouvry (Albert), architecte, rue Neuve, 48.
1167. Brackers-d'Hugo, fabricant, rue de Mouvaux, 26.

Nos d'inscription. MM

2476. Broquet-Franchomme, négociant, rue du Vieil-Abreuvoir, 39.
3292. Buns, huissier, rue du Vieil-Abreuvoir, 31.
4496. Burkard, ingénieur, rue du Grand-Chemin, 67.
1392. Butruille (le docteur), A. ✿, rue du Château, 13.

4513. Cariage, directeur de filature, rue Chanzy, 61.
4427. Carissimo (Fernand), négociant, rue de l'Industrie, 51.
1425. Carissimo (Florent), fabricant, rue Nain, 17.
772. Carissimo (Madame Henri), rue du Grand-Chemin, 68.
3201.* Cateau-Hannart (Alexandre), rue Dammartin, 20.
1900. Catteau (J.), employé de commerce, rue Sainte-Thérèse, 67.
4116. Champié (Victor), ✠, administ. de l'Ecole nat. des Arts industriels, place Chevreul.
2489. Chatteleyn (Félix), avocat, rue Mimerel, 15.
4511. Claude, notaire, rue Neuve, 43.
3178. Cléty, avocat, rue St-Georges, 40.
4361. Clève, directeur, boulevard de la République, 29.
1575.* Constant, pharmacien, boulevard de Paris, 1.
4053. Cornez (Isidore), percepteur, rue Pellart, 35 *bis*.
1857. Craveri (Annibal), boulevard de Cambrai, 40.

4195. Damez (Alfred), rédacteur en chef du Nord-Touriste, r. du Général Chanzy 29.
4524. Danset (Camille), Agent d'Assurances, rue Notre-Dame, 30.
3820. Dautremer (Paul), représentant, rue du Coq-Français, 123.
3818. Dazin (Melle Louise), propriétaire, rue Neuve, 54.
3953.* Dazin (Victor), rue Neuve, 49.
4321. Dazin-Flipo (Mme veuve), propriétaire, Grande rue, 105.
4198. De Becker (Jules), teinturier, boulevard de Cambrai, 12.
3271. Deblock (Albert), pharmacien, rue de l'Epeule, 178.
4478. Debuchy (Docteur), Grande-Rue, 241.
4553. De Callenstein (Auguste), bijoutier, Grand'Rue, 18.
4512. De Chabert (Docteur), rue des Arts, 57.
866. Dechenaux (Edouard), courtier, rue de Lille, 54.
4708. Defrenne (Edouard), boulevard de Cambrai, 30.
3131. Degraeve (Emile), manufacture de caoutchouc, rue du Coq-Français.
3044. De Lanoë, ingénieur, rue Vauban, 25.
3960.* Delattre-Varlet (Achille), rue Neuve, 40.
4459. Delecœuillerie (Docteur en médecine), rue de Lannoy, 1.
2639. Delesalle (Ch.), agent d'assurances, rue Dammartin, 33.
3386.* Delescluse (Félix), industriel, boulevard de Belfort, 74.
3378.* Delescluse (Louis), industriel, rue du Coq-Français, 108.
4647. Delespierre (Auguste), commissionnaire-expéditeur, rue d'Alma, 20.
4486. Delestang, rue Nain, 53.
2781.* Delvas, négociant, boulevard d'Armentières, 119.
3969. Demarcq (Emile), boulevard de Strasbourg, 71.
2670. Demilly (Arthur), négociant, rue Pauvrée, 19.
4020. Dernoncourt (Jules), représ. de la Cie des Mines d'Anzin, rue d'Alsace, 70.
4325. Derville, docteur, rue du Grand chemin, 58.

Nos d'inscription. MM.

3819. Derville (Eloy), entrepreneur, rue Saint-Vincent-de-Paul, 20.
3794. Derville-Wibaux (Louis), entrepreneur, rue Saint-Vincent-de-Paul, 16.
864. Desbonnets (Alfred, fils), négociant, rue Mimerel, 4.
2814. Deschodt (Georges), pharmacien, Grande-Rue, 26.
4205. Desmarchelier (Georges), fabricant, rue Nain, 30.
3172.* Despature (Victor), maison Thérin et Cie, rue Fosse-aux-Chênes, 21.
2499.* Despature-Grymonprez, membre de la Commission administrative des Hospices, rue d'Inkermann, 32.
4479. Desrousseaux (Aristide), négociant, bd d'Armentières, 115.
4646. Desrousseaux (Hector), employé, boulevard de la République, 35.
2035.* Destombes (Louis), entrepreneur, rue Neuve, 21.
2041. Destombes (Paul), ✠, architecte, rue de Lille, 61.
3032. Destombes (Pierre), propriétaire, boulevard de Cambrai, 33.
3037. Deveugle-Quint, industriel, rue de Lille, 178.
3240.* Dewaeghenaere (Oscar), marchand tailleur, rue de la Gare, 74.
2519. D'Halluin-Grouset, négociant, rue Pellart, 171.
882.* Dhalluin-Lepers (Jules), fabricant, rue de la Fosse-aux-Chênes, 27.
4411. D'Halluin (Jean), clerc de notaire, rue de Lille.
3038. Dhalluin (Paul), entrepreneur, rue du Moulin, 50.
3091. D'hellemmes, avocat, rue Pellart, 19.
4546. Didry (Henri), entrepreneur, boulevard de Belfort, 65.
2679. Didry (Fidèle), pharmacien de 1re classe, rue Notre-Dame, 32.
751. Diligent (Em.), professeur, rue d'Inkermann, 57.
3947. Dispa (Jules), fondeur, rue de Lommelet, 31.
3210.* Droulers (Charles), rue de Dammartin, 46.
4204. Droulers (Jean), représentant, rue du Pays, 28.
3648.* Dubar (Louis), fabricant, rue de Lorraine, 49.
3569. Dubar-Pennel (Firmin), rue de Lille, 20.
3970. Dubly (Henry), A. ✿, rue du Grand-Chemin, 38.
2141.* Duburcq, pharmacien, contour St-Martin, 10.
3715. Ducoulombier (Victor), négociant, boulevard de la République, 65.
3726. Dufossez, comptable, rue de la Gare, 72 *bis*.
3949. Dujardin (Eugène), négociant, Grande-Place, 6.
3405.* Dujardin (Jean), représentant, rue de l'Industrie, 47.
4089. Dumoulin (Arnould), industriel, rue Descartes, 67.
911. Dupin (Eugène), négociant, rue Charles-Quint, 32.
890. Durant (Clément), A. ✿, publiciste, rue des Champs, 7.
3948. Durant (Emile), commerçant, rue de la Gare, 115.
4288. D'Ussel (Guy), négociant, hôtel Ferraille.
652. Duthoit-Delaoutre, propriétaire, rue Saint-Georges, 35.
4550. Duvillier (Jules), courtier-juré, rue Pellart, 82

1116. Eeckman (Henri), agent général d'assurances, rue de Lannoy, 93.
424.* Eloy-Duvillier, fabricant, boulevard de Paris, 67.
3405.* Eloy-Lecomte (Émile), fabricant, boulevard de Paris, 135.
4122. Ernoult (Jules), filateur, rue du Grand-Chemin, 72.

163. Faidherbe (Alexandre), I. ✿, ✠, professeur, rue Isabeau-de-Roubaix, 17.

Nos d'inscription. MM.

164. Faidherbe (Aristide), instituteur, rue Brézin, 48.
349. Ferlié (Cyrille), négociant, rue Neuve, 27.
3033. Fèvre (V.), banquier, rue du Pays, 16.
4652. Figuier (Julien), employé, rue de Cassel, 29.
4322. Flipo-Cousin, propriétaire, Grande-rue, 159.
3198 Florin (Auguste), fabricant, rue de la Fosse-aux-Chênes, 25.
1882. Fontaine, notaire, rue Saint-Georges, 25.
861. Fort (J.), négociant en tissus, rue de Lille, 41.

2486.* Gambart (René), docteur en droit, rue Nain, 16.
3179.* Gaydet (Paul), teinturier, rue du Grand-Chemin, 48.
215. Gernez, A. ✿, directeur de l'institut Turgot, rue de Soubise, 35.
3383.* Glorieux (Henri), fabricant, rue Charles-Quint, 44.
3914. Goupil (Jules), expéditeur, rue du Grand-Chemin, 64.
4643. Goupil (Pierre), expéditeur, rue des Arts, 63.
4034.* Goutière-Hannart (Mme Vve), rue de l'Industrie, 55.
4387. Grandsir (Edmond), négociant, boulevard Gambetta, 96.
4422. Grandvarlet (Paul), rue du Grand-Chemin, 33.
3184. Grimonprez (Paul), négociant, rue du Chemin-de-Fer, 9.
4497. Gruaux (Achille), négociant, rue Blanchemaille, 29.
2801. Grymonpré-Destombes, rue des Fabricants, 10.

4035.* Hannart (Mme Vve Georges), rue de Barbieux, 30.
3267. Hannotte-Demanne (Mlle), propriétaire, rue Notre-Dame, 43.
4556. Heyndrickx (Pierre), manufacturier, rue Dammartin, 39.
4369. Houzet-Descamps (Mme veuve), rue de Lommelet, 107.
4421. Hubaux (Arthur), teinturier, rue Inkermann, 94 *bis*.
4444. Huvenne, entrepreneur, rue Fontenoy, 84.

1119.* Izart (Jules), négociant en tissus, rue d'Isly, 19.

4117. Janssens-Deroubaix, négociant, rue du Chemin-de-Fer, 27.
4653. Jonniaux (Valery), employé, rue d'Alsace, 34.
4337. Jonville (Paul), négociant, rue St-Georges, 45.
3181.* Jourdin (Albert), négociant, rue de Lille, 125.
2066.* Jourdin (Aug.), négociant, rue Vauban, 14.
161. Junker (Ch.), I. ✿, filateur de soie, rue d'Avelghem, 58.

2484. Koszul (Julien), directeur de l'École nationale de musique, r. Charles-Quint.

3372.* Lagage (César), négociant, rue Pierre-Motte, 53.
2581. Laubier (Jules), employé, rue Colbert, 4.
640.* Leburque (Oscar), A. ✿, négociant en tissus, rue de la Gare, 91.

Nos d'inscription. MM.

4277. Lechandelier (Auguste), directeur de filature, rue Chanzy, 46.
1024.* Leclercq-Huet, fabricant, boulevard de Paris, 74.
3392.* Leclercq-Muliez, industriel, rue St-Georges, 42.
4619. Leduc (Octave), négociant, rue Pellart, 73.
3720. Lefebvre (Jean), négociant, rue de Lille, 90.
4469. Lefebvre-Duclos, négociant, rue Inkermann, 124.
4144. Legrand (Gustave), étudiant, rue de Lannoy, 158.
4665. Lemaire-Duvillier (Madame), boulevard de Paris, 123.
4636. Lemoine (l'abbé), rue des Fabricants, 16.
3946. Lepers (Georges), docteur en médecine, rue du Trichon, 65.
1641.* Leplat (César), propriétaire, rue Inkermann, 94 *ter*.
4495. Lepoutre (Ate), manufacturier, rue Pellart, 36.
4514. Lepoutre (Louis), manufacturier, rue du Pays, 21.
3822. Leser (Émile), rue des Longues-Haies, 8.
3208.* Lestienne (Waldemar), négociant, rue Neuve, 60.
3525. Lesur, représentant, rue Vauban, 57.
3083. Leveugle, commerçant, Grande-Rue, 262.
4709. Leveugle, rue d'Alma, 22.
3374.* Lorthiois (Joseph), négociant, rue Inkermann, 87.
2475. Loucheur-Facques, négociant, Grande-Rue, 10.
4368. Lussiez (Charles), représentant des mines d'Aniche, rue du Curoir, 59.

4002. Malfait (Mlles), rue Nain, 62.
3485. Martin-Fremont, comptable, rue de Lannoy, 58.
4206. Masson (Madame Armand), propriétaire, rue Neuve, 53.
3390.* Masurel (Émile), propriétaire, rue de Barbieux.
2488. Masurel (Madame Veuve Eugène), rue du Manège, 3.
3391.* Masurel (Georges), boulevard de Cambrai.
552. Masurel (Paul), propriétaire, négociant, à Barbieux.
156. Masurel-Wattine (J.), négociant, rue du Chemin-de-Fer, 48.
3177.* Mathon (Eugène), boulevard d'Armentières, 114.
860. Meillassoux, teinturier, rue Saint-Jean, 30.
3164.* Meillassoux (Albert), industriel, rue Saint-Jean, 30.
3053. Messelin (H.), rue Dammartin, 75.
4515. Motte (Vve Georges), boulevard Gambetta, 27.
327. Motte-Vernier (Mme Vve), négociante, rue Neuve, 56.
451. Motte (Albert), manufacturier, boulevard Gambetta, 23.
4494. Motte (Etienne), manufacturier, Grande-Rue, 393.
2491.* Motte (Eugène), industriel, rue Saint-Jean, 36.
3185. Mousset, négociant, rue Charles-Quint, 25.
3852. Mullier-Scalabre (Paul), filateur, place d'Audenarde.

3990. Natalis (Édouard), négociant, rue Blanchemaille, 35.
3192.* Noblet (A.), fabricant, rue de la Gare, 29.
4679. Nuyts (Albert), constructeur-mécanicien, rue d'Inkermann, 53.

3387.* Olivier (Léon), ✠, membre de la Chambre de Commerce, rue Daubenton, 48.

Nos d'inscription. MM.

1536.* Oudar (Achille), négociant, rue de l'Industrie, 59.
4312. Outters-Eloy, directeur d'assurances, rue Fosse-aux-Chênes, 67.

3039. Parent (D.), bonnetier, rue St-Vincent-de-Paul, 15.
2326. Paulin-Parent, négociant, rue de la Fosse-aux-Chênes, 39.
3036. Pennel (Auguste), entrepreneur, rue du Curoir, 63.
3377.* Petit-Loridan (Paul), négociant, rue Nain, 45.
3264. Piat-Agache, fabricant, place de la Liberté, 28.
3929. Picavet (Mme Émile), rue Blanchemaille, 118.
2722.* Pillot (René), courtier-juré, boulevard de Paris, 46.
1948. Planquart-Courrier, entrepreneur, rue du Curoir, 20.
4661. Poissonnier, employé, rue de Valmy, 69.
1410.* Pollet (César), fabricant, rue Nain, 38.
3393. Pollet (César fils), fabricant, rue du Curoir, 56.
1437. Pollet-Motte (Joseph), fabricant, boulevard Gambetta, 25.
4266. Pouille-Decressonnière (Avit), agent de charbonnages, boulevard d'Armentières, 46.
3194.* Poutrain (Édouard), assurances, rue Blanchemaille, 61.
3222.* Président de la Chambre de Commerce.
1039. Prouvost (Amédée), ✠, peigneur de laines, boulevard de Paris, 113.
4207. Prouvost (Amédée) fils, manufacturier, boulevard de Paris, 73.
3389.* Prouvost (Albert), industriel, boulevard de Paris, 50.
3382.* Prouvost-Fauchille (Édouard), propriétaire, boulevard de Paris, 121.
2881. Prouvost-Masurel (Paul), fabricant, rue des Fabricants, 58.

2632. Rasson (Édouard), industriel, boulevard de Paris, 47.
3889. Rasson, entrepreneur, boulevard de Strasbourg, 62.
157. Reboux (Alfred), ✠, rédact. en chef du *Journal de Roubaix*, Grande-Rue, 71
4287. Requillart (Alexandre), négociant, boulevard de Paris, 82.
4127. Requillart (Paul), négociant, rue des Fabricants, 7.
3171.* Requillart (Victor), propriétaire, place Chevreul, 8.
3371.* Ribeaucourt (Édouard), industriel, rue du Grand-Chemin, 37.
3930. Robyn (Albert), avocat, docteur en droit, rue de l'Alouette, 49.
333. Rogier (Moïse), entrepreneur, rue de Lorraine, 10.
4437. Romey (Jules), ingénieur, boulevard de Cambrai, 6.
4500. Rossel, rue d'Isly, 118.
889. Rousseau (Achille), A. ✿, maison Allart-Rousseau, Grande-Rue, 142.
607. Roussel (Émile), teinturier, rue de l'Epeule, 151.
746. Roussel (François) fils, industriel, boulevard de Paris, 35.
3974. Ruselle (Édouard), constructeur, boulevard de la République, 67.

3153. Segard-Demanne, fabricant de harnais, rue de l'Ermitage, 21.
3085. Selosse (H.), négociant, rue du Château, 15.
3484. Selosse (Praxille), négociant, rue du Collège, 101.
3348. Selosse (Théophile), négociant, rue de Cassel, 7.
4635. Seutin (Alphonse), professeur de musique, rue de Launoy, 129.

Nos d'inscription. MM.

2087. Severin (Madame), A. ✿, directrice du Collège de jeunes filles, boulevard de Douai, 4.
4446. Six (Paul), rue du Collège, 29.
172. Skène et Devallée, constructeurs, rue Watt, 60.
762. Strat (Jules), négociant en tissus, rue Fosse-aux-Chênes, 24.
4076. Struf (Charles), négociant, boulevard de Cambrai, 25.

1496.* Ternynck (Edmond), fabricant, le Huchon, rue Barbieux.
3126. Ternynck (Félix), propriétaire, rue de Lille, 49.
788.* Ternynck (Henri), filateur et fabricant, rue de Lille, 25.
4212. Thibeau (Ernest), A. ✿, architecte, boulevard Gambetta, 19-21.
3231. Thieuleux-Broux (Émile), propriétaire, rue Blanchemaille, 51.
1213.* Thoyer, ✱, directr de la succursale de la banque de France, rue de Tourcoing.
3386.* Toulemonde (Émile et Paul), fabricants, rue du Pays, 23.
2492.* Toulemonde-Parent (Louis), juge au Trib. de Commerce, rue St-Georges, 49.
3197.* Troller (Léon), négociant, rue de Cassel, 39.
4557. Turbelin (Mme Arthur), rentière, rue du Trichon.

4366. Vandamme (Louis), négociant en laines, rue Pellard, 162.
4705. Vandenberghe-Lepoutre, industriel, rue Neuve, 50.
3373. Vanoutryve (Félix), industriel, boulevard de la République, 91.
2880. Vanoutryve (Auguste), fils, industriel, boulevard de la République, 89.
723. Verspieren (A.), assureur, rue Dammartin, 8.
3543. Villalard (Louis), agent d'affaires, rue de la gare, 64.

3530. Waeles (Albert), employé, rue du Collège, 95.
4669. Watine (Louis), fabricant, Grande Place, 49.
745. Watine (Paul), C. ✠, propriétaire, rue Pauvrée, 5.
630. Wattine-Hovelacque, propriétaire, boulevard de Paris, 43.
3388.* Wattinne fils (Auguste), rue de Lille, 15.
3203.* Weyer (Georges), rue Nain, 8.
4654. Wibaux (Alphonse), avocat, rue du Grand Chemin, 44.
3022. Wicart, pharmacien, rue Blanchemaille, 134.

2952. Yager (Léon), employé, rue de Lorraine, 18.

Saint-André-lez-Lille.

4731. Applincourt (Léon), rue Pasteur, 2.
4579. Causaert (Louis), conseiller municipal, rue Ste-Hélène.
3159. Féron, secrétaire de Mairie.
3026. Freteur-Parent (Albert), rue de Ste-Hélène.
4202. Hublet, instituteur communal.
4080. Leclercq-Doignon, relieur, rue de Lille, 51.
4735. Monnier-Bride, conseiller municipal, rue de Lille, 40.
4559. Parent (Alphonse), rue de Lille, 33.
3021. Parent-Choquet, rue Sadi-Carnot, 11.
4749. Thomas (J.), propriétaire, rue Faidherbe.

Nos d'inscription. MM.

Seclin.

4611. Boutron (Maurice), receveur de l'enregistrement.
3336. Claey (Arthur), voyageur de commerce.
4525. Collette (Albert), notaire.
3512. Delattre-Dewaleyne, rue d'Arras.
4168. Delecambre (Paul), rue Notre-Dame.
4442. Descamps (Mme Vve Emile).
378. Desurmont (Achille), filateur de lin.
1012. Desurmont (Édouard), A. 🙰, maire, filateur.
3816. Dujardin (l'abbé Achille).
4530. Duriez (Henri), filateur.
2285. Gruson (Théodore), négociant en grains.
403. Guillemaud (Claude), filateur de lin.
2529. Leclercq (Auguste), brasseur.
1590. Thuet, farinier, 7, rue de Lille.

Templeuve (*Nord*

2536. Baratte (Paul), A 🙰 maire.
4012. Bataille (Alphonse), négociant.
3057. Dorchies (H.), notaire.
3048. Dubreucq (Achille), brasseur.
2172. Hazard-Thieffry, propriétaire.
3024. Jouniaux, instituteur.
3338. Leboucq (Paul), adjoint au maire
4724. Niquet, directeur de l'École des garçons.
3462. Schulz (Edgard), entrepreneur.
4252. Tison, docteur en médecine.

Thumesnil.

3916. Damiens (Charles), employé, rue Pasteur, 110.
3869. Merveille (Alfred), filateur.

Toul.

248. Bardel, Officier au 39e régiment d'artillerie.

Tourcoing.

2275. Barbenson, A. 🙰, directeur d'École municipale, rue du Calvaire.
1329.* Barrois-Lepers (Émile), C. ✠, négociant, rue de la Gare, 9.
2020.* Becquart-Herbaux (Mme Ve), propriétaire, rue de Lille, 55.
3988. Bellamy, négociant, rue de l'Epidème, 7.
1360.* Bernard-Flipo (Louis), filateur, rue de Lille, 68.
1240. Bigo (Madame Vve), rue de Guisnes, 56.
2193.* Binet (Hilaire), industriel, rue Carnot, 82.

Nos d'inscription. MM.

2274. Binet (Arthur), employé de commerce, rue de Turenne, 14.
2028. Bittebière (Jean), employé de banque, rue Desurmont.
4529. Bittebière (Léon), employé, rue Winoc-Chocqueel, 38.
3214. Bon (Théodore), directeur de l'École industrielle, rue du Casino, 68.
4001. Bourgois (Émile), brasseur, rue Winoc-Chocqueel, 14.
3161. Bourgois (Gustave), entrepreneur, rue de la Croix-Rouge, 165.
1324. Bourgois-Lemaire, commis-négociant, rue Corneille, 15.
4597. Bourgois-Wattel, brasseur, rue Winoc-Choqueel, 38.
2643. Bruneau (Henri), pharmacien, rue de Lille, 2.
1306. Bulté (Éloi), receveur municipal, rue d'Havré, 23.
3695. Burms-Demay, entrepreneur, rue de Gand, 34.

2715. Callens-Boussemaert, commis-négociant, rue du Calvaire, 17.
1555. Caron-Callieau (Victor), caissier, rue du Prince, 67.
2716. Cau-Descamps, commis-négociant, rue d'Anvers, 21.
920. Caulliez-Leurent (Maurice), industriel, rue du Dragon, 13.
3766. Chantry (Léon), entrepreneur, rue Nationale, 119.
4528. Charlet-Bouchart, négociant, rue Faidherbe.
1381. Claeys (Jules), pharmacien, rue Delobel, 29.
3087. Cordier-Meurisse, A. ✿, négociant, rue St-Jacques, 49.
3798. Cornard, entrepreneur, place Thiers, 36.

1634. Dandoy (Célestin), négociant, boulevard Gambetta, 5.
3987. Dassonville (Victor), filateur, rue de Gand, 15.
2824.* Debisschop-Destombes, industriel, rue Desurmont, 53.
1345.* Debongnies (Alphonse), négociant, rue de Guines, 90.
1409. Deconinck-Dumortier (Louis), représentant, rue de la Latte, 51.
3434. Deherripon (Hippolyte), employé, rue Jacquard, 15.
2199. Delahousse-Bouchart, représentant de commerce, rue de Gand, 25.
2713. Delahousse (Jean), commis-négociant, rue Ste-Barbe, 22.
3931. Delahousse-Leveugle (Henri), négociant, rue des Carliers, 22.
4343. Delannoy (Melle Élise), rue Nationale, 121.
3629. Delegrange (le Docteur), rue de Gand, 26.
1295.* Delemasure-Flayelle (François), bonnetier, rue de Tournai, 89.
1968.* Delepoulle-Joire, négociant, rue Leverrier, 19.
1730. Delepoulle-Jombard (Paul), négociant, rue des Ursulines, 30.
3553. Delerue (Eugène), greffier au Tribunal de Commerce, rue de Roubaix, 96.
2179. Delescluse (Édouard), employé d'administration, rue de la Blanche-Porte.
4599. Delmasure (Jean), industriel, rue de Tournai, 77.
3215. Delreux (Auguste), employé, rue de l'Abattoir, 27.
1893. Delrue (Louis), représentant de commerce, rue Motte, 22.
1523. Deltour (Cyrille), négociant, au Flocon, 116.
3430. Deprez (Georges), industriel, rue Nationale, 79.
3368. Dervaux (Charles), représentant, rue St-Jacques.
1632.* Dervaux (Eugène), ✠, propriétaire, rue St-Jacques, 60.
2634. Dervaux (Paul), industriel, rue d'Anvers, 74.
4344. Derveaux (Paul), négociant, rue du Midi, 43.

Nos d'inscription. MM.

2081. Deschemaker (Camille), fabricant, rue de Roubaix, 200.
2719. Desferret (Charles) Fe de Cce, rue de Chantilly, 24.
1892. Desnoyettes (Charles), représentant de commerce, rue de la Cloche, 67.
2203. Despinoy, pharmacien, rue de Lille, 34.
1258.* Destombes (Émile), courtier juré, rue Jacquart, 28.
2597. Destrebecq (B.), marbrier, rue Nationale.
3429.* Desurmont-Bossut (Paul), industriel, rue Winoc-Chocqueel, 36.
1401.* Desurmont-Jonglez (Théodore), filateur, rue de Gand, 4.
936. Desurmont (Félix), filateur de laines, rue de Lille, 79.
1289.* Desurmont-Joire (Paul), négociant, rue de Gand, 23.
2087. Desurmont-Motte (Jules), boulevard Gambetta, 62.
3297. Desvignes (Louis), fabricant, rue du Tilleul, 39
2633. Dewavrin-Deletombe (Fernand), rue Chanzy, 2.
4598. Dubrulle-Lefebvre, constructeur, rue du Collecteur, 64.
4699. Ducoulombier (Henri), négociant, rue du Blanc-Seau. 20.
3438. Dujardin (Auguste), représentant, rue de Roubaix, 31.
4263. Dujardin (Juste), rentier, rue Desurmont, 18.
2928. Dumont, docteur en médecine, rue Fidèle-Lehoucq, 34.
3697. Dumortier (J.), propriétaire, rue Nationale, 107.
3063. Dumortier-Wittemberg, ingénieur, rue Winoc-Chocqueel, 116.
3064. Dumortier-Mouraux (Mme Vve), rue des Piats, 16.
4716. Dumortier-Pruvost, négociant, rue des Orphelines, 33.
1051. Dupas, directeur de l'école communale du Pont-de-Neuville.
4561. Dupont (docteur), rue de Mouvaux, 147.
1378. Dupont (Jules), commis-négociant, rue de la Cloche, 78.
1318.* Duprez-Lepers (Louis), ✠, filateur, rue des Piats, 74.
2504. Duterte (Adolphe), représentant de commerce, rue de Lille, 150.
4037. Duterte (Victor), filateur, rue du Haze, 69.
2927. Duvillier (Edouard), filateur de laines, rue d'Havré, 16.
296. Duvillier (Joseph), filateur de laines, rue du Tilleul, 62.
1308.* Duvillier-Labbe (Emile), avocat, rue de l'Industrie, 3.
1969.* Duvillier-Motte (Georges), filateur de coton, rue Dervaux.

1367. Fichaux, ✠, docteur en médecine, rue Faidherbe, 31.
3932. Flipo-Lefebvbe (François), filateur, rue de Tournai, 91.
1396.* Flipo-Prouvost (Charles), filateur, rue de Tournri, 115.
4501.* Flipo-Segard, négociant, boulevard Gambetta, 69.
1288.* Fouan-Leman (Ve), peigneur de laines, rue de Roubaix, 65.
2812. Fourmentin (L.), employé de commerce, rue de Wailly, 9.

1825. Gadenne (Henri), employé de commerce, rue des Ursulines, 7
1372.* Glorieux-Flament (Alphonse), fabricant, rue des Orphelins, 18.
2602.* Grau (Denis), bijoutier, Grande-Place.
1334.* Grau (Henri), courtier juré, rue de l'Abbé-de-l'Epée, 13.
2890. Grimonprez (Ernest), commerçant, Hôtel du Cygne.
3699. Guenot (Albert), directeur de filature, rue Winoc-Chocqueel, 122.
2361.* Gutkind (Gustave), négociant en laines, rue des Ursulines, 39.

Nos d'inscription. MM.

251. Jean, instituteur, rue des Cinq-Voies.
2547.* Joire-Desurmont (Georges), banquier, rue de Lille, 53.
2014.* Joire-Wattinne (Jules), banquier, rue de Lille.
927. Jonglez (Charles), propriétaire, rue des Anges, 18.
928. Jonglez-Eloi (P.), filateur de laines, rue des Ursulines, 25.
1386.* Jourdain (Eugène), O. ✱, A. ✱, C. ✠, ✠, fabricant, rue de la Gare, 17.
3934. Joveniaux (Aimé), employé, rue de Guisnes, 120.
1336. Joveniaux (F.), gérant de filature, rue de Midi, 49.

1241. Lahousse-Bigo, entrepreneur, rue des Carliers, 37.
4379. Lamon-Veil (Alfred), peigneur, boulevard Gambetta, 187.
930. Lamourette-Delannoy (Ph.), filateur de laines, rue Blanche-Porte, 58.
3698. Lavolée (G.), directeur de filature, rue de Guisnes, 47.
3700. Leblanc-Leclercq (Paul), négociant, rue de Roubaix, 15.
1756. Lecat (Madame Emile), négociant, Grande-Place, 3.
1313. Leclercq (Gustave), entrepreneur, rue de ls Boule-d'Or, 21.
2902. Leclercq (H.), employé de commerce, rue Jacquart, 34.
2031. Leconte (Melle E.), directrice de l'Institut Sévigné, rue des Orphelins.
3983. Leduc (Jules), négociant, rue de Roubaix, 66.
4347. Lefebvre (Emile), rentier, rue des Ursulines, 17.
4132.* Lefebvre (G.), négociant, rue Nationale, 95.
4600. Lefebvre-Bouchez, brasseur, rue du Petit Village, 68.
4566. Lefebvre d'Halluin, brasseur, rue Nationale, 131.
3900. Lefebvre-Watine (René), rue Leverrier, 19.
1488. Lefebvre-Hollevœt (Léon), représentant de commerce, rue de Guisnes, 75.
4544. Legrand (Ludovic), avocat, rue Leverrier, 8.
1485. Legrand (René), avocat, rue d'Havré, 22.
1781.* Legrand-Desurmont, industriel, rue Nationale, 71.
3520. Lelong-Wallerand, propriétaire, rue du Calvaire, 15.
1394.* Lemaire-Caulliez (Joseph), filateur, rue de Dunkerque, 211.
1348. Lemaire (Henri), libraire, Grand'Place, 28.
4567. Leman-Vandekerkhove (Paul), rue de l'Épidème, 5.
1745.* Leplat (Emile), filateur, rue de Guisnes, 198.
335. Leroux-Brame (Ch.), négociant en laines, rue Delobel, 26.
3626. Leroy (Hippolyte), comptable, rue Winoc-Chocqueel, 153.
4445. Lesage-Suin, pharmacien, rue de Roubaix, 123.
3867. Leserre (Melle Gabrielle), rue de la Latte, 5.
1361.* Leurent (Jean), filateur, rue du Tilleul, 59.
2631.* Leurent-Lefort, industriel, rue du Conditionnement, 45.
4222.* Leurent-Beghin, industriel, rue du Conditionnement, 30.
4389.* Leurent-Hassebroucq, industriel, rue du Conditionnement, 43.
2823.* Leurent-Nicolle (Edouard), industriel, rue Gambetta, 48.
3862.* Levin (Alidor), pharmacien, rue de Gand, 53.
1323.* Lombard (Henri), négociant, rue de Roubaix, 116.
1821.* Lorthiois-Delobel (Jules), négociant, rue de Lille, 72.
4522.* Lorthiois-Six, industriel, boulevard Gambetta.

2601.* Malard (Georges), industriel, rue de Guisnes, 75.
4527. Malfait-Duquesnoy, industriel, rue de Gand, 29.

Nos d'inscriptions. MM.

1328. Marescaux (Edouard), gérant de banque, rue du Collecteur, 19.
2651. Marescaux (Madame Floris), rue Sainte-Barbe, 30.
4346. Masquelier-Dewavrin, entrepreneur, quai du Canal, 10.
768. Masure Van Elslande (Eugène), fabricant de tapis, rue de Gand, 42.
1284.* Masure-Six (François), I. ✿, propriétaire, rue de Lille, 106.
1282.* Masurel (Edmond), A. ✿, filateur, rue Nationale, 63 *bis*.
325. Masurel (François), A. ✿, propriétaire, rue de Lille, 83.
722. Masurel (Albert), A. ✿, manufacturier, rue du Bois, 144.
3637.* Masurel-Tiberghien (Félix), fabricant, rue de Lille, 135.
923. Motte-Jacquart (A.), filateur de laines, rue Fidèle-Lehoucq, 28.
2200. Motte (Paul), employé de commerce, rue du Prince, 31.
4345. Moulin (Émile), fabricant, rue Nationale, 140.
1673.* Muller (Félix), représentant, rue du Haze, 83 *bis*.

2055. Odoux (François), négociant, place de la République, 2.
2202. Omez-Leblanc (Aug.), employé de commerce, rue des Poutrains, 122.
3866. Orélio, commerçant. rue St-Jacques, 38.

2181. Pennequin-Desmettre (Mme Vve), rue de Guisnes, 109.
1619. Petit-Leduc (Joseph), rédacteur au *Journal de Roubaix*, rue Louis Leloir, 78.
3696. Petitot-Robbe, filateur, rue de la Malsence, 4.
4688. Piot, directeur de tissage, boulevard Gambetta, 341.
4565. Playoust-Lefebvre, industriel, rue Nationale, 112.
1346.* Pollet-Caulliez, négociant, square Hôtel-de-Ville, 2.

2226. Rasson-Valentin (Joseph), négociant, rue de Roubaix, 140.
932. Rasson-Wattinne (E.), industriel, rue Nationale, 67.
4604. Robbe, filateur, rue de la Malcense, 29.
1891. Rosoor-Delattre (Jules), imprimeur, Grande-Place, 31.
2549.* Rousseau-Liénart, industriel, rue Verte, 27.
2198. Ruffin (A.), chimiste, rue Winoc-Chocqueel, 135.

4233.* Samyn (Achille), expéditeur, rue de la Gare, 10.
2080. Scrépel-Joire (Louis), fabricant, rue de Lille.
4502.* Segard-Carissimo, négociant, boulevard Gambetta, 84.
1801. Sevin-Hennion (Adolphe), courtier-juré, rue des Ursulines, 44.
1357. Simoens-Pille (Léon), commis-négociant, rue du Château, 26.
4157. Sipra, agent voyer, rue du Chêne-Houpline.
921. Six (Auguste), filateur de laines, rue du Château, 62.
3611. Spinnevin, carrossier, rue de Lille, 158-174.
2595. Steinbach (Jean), rue Motte, 5.
2201. Stupuy (Paul), fils, professeur de musique, rue des Poutrains.
1322.* Suin (Philippe), rentier, rue de Roubaix, 128.
3253. Suin (Désiré), négociant, rue Nationale, 153.

915. Taffin-Binauld, brasseur, rue du Tilleul, 30.
3437. Tharin-Callens, représentant, rue des Poutrains, 42.

Nos d'inscriptions. MM.

1358. Tibeauts-Caulliez (Charles), représentant, rue Verte-Feuille, 19.
1970.* Tiberghien-Desurmont, fabricant, rue de Lille.
1971.* Tiberghien-Lepoutre, fabricant, rue du Dragon.
3394.* Tiberghien-Motte, rue de Lille, 87.
4594. Tiberghien-Toulemonde, industriel, rue Leverrier, 20.
3600. Tiers (Louis), représentant, rue Winoc-Chocqueel, 8.
3933. Tonnel-Équinet, entrepreneur, rue Martine, 3.
2360.* Trentesaux-Destombes, négociant en laines, rue de Lille, 112.
3552. Trigallez, rentier, boulevard Gambetta.

2746. Vandekerkove-Boussemart, négociant, rue de Lille, 138.
1311.* Van Elslande (Joseph), négociant, rue du Hase, 27.
4601. Van Hecke (Joseph), employé, rue du Calvaire, 47.
4000. Vanzeveren (Alphonse), teinturier, rue Belle-Vue, 47.
548. Vasseur (Victor), A. ✿, bibliot.-archiv. de la Ville, r. de l'Amiral-Courbet, 18.
2245. Vienne-Flipo, industriel, rue Chanzy, 43.
3160. Vienne, docteur en médecine, rue d'Austerlitz, 25.

4595. Waeles fils, tailleur, Grand'Place, 22.
4608. Walter (Madame), directrice des Cours secondaires, rue de Lille, 86.
4689. Wattel-Dewever (Madame), propriétaire, rue Nationale, 82.
2019.* Wattel-Gimmig (Auguste), négociant, rue de Roubaix, 100.
2234. Wattel (Mme), propriétaire, rue du Sacré-Cœur, 17.
1976. Watteeuw, A. ✿, publiciste, rue St-Jacques, 39.
4584. Wauquiez-Robbe, filateur, rue de la Malcense, 27.
1356. Werbroucq-Besème (Victor), représentant, rue de l'Hôtel-de-Ville, 13.
2551. Wittemberghe-Oger, représentant de commerce, rue de la Malsence.

Tressin (*Nord*).

3067. Meesemaeker, pharmacien.

Valenciennes.

4504. Quièvreux (Charles-Joseph), place Verte, 2.
3454. Sagary, chanoine honoraire, curé de St-Géry.

Versailles.

2732. Bidart (le capitaine), professeur-adjoint à l'Ecole militaire de St-Cyr, boulevard du Roi, 32.
2364. Rogie (Mme), boulevard du Roi, 1.
1074. Wannebroucq-Dutilleul (Mme Vve), propr., aven. de Villeneuve-l'Étang, 5.

Nos d'inscriptions. MM.

Wambrechies.

4142. Becquart-Crespel (Mme Vve), filateur.
4663. Lelong, pharmacien.
3770. Sénélar (Géry), négociant.
4460. Vallois, notaire.
3238. Vandenbosch (Jean), filateur.

Wattrelos.

4113. Briet (Adolphe), rue Carnot, 270.
4299. Leman-Leruste, place du Sapin vert.

SOCIÉTÉ DE VALENCIENNES

BUREAU :

	MM.
Président	DOUTRIAUX, I. ✿, anc. bâtonnier de l'ordre des Avocats, Juge honoraire.
Secrétaire-Général	DAMIEN, I. ✿, ✿, directeur de l'école primaire supérieure
Secrétaire	GIARD (Pierre), imprimeur-libraire.
Trésorier	DESRUELLES, A. ✿, liquidateur-syndic.
Commission administrative	BOUTRY, avoué.
	CELLIER, avocat.
	GOUVION (Albert), ingénieur, Anzin.
	LAMENDIN, A. ✿, directeur d'école, à Valenciennes.
	ST-QUENTIN (Fénelon), I. ✿, avocat.
	VARLET, notaire à Bouchain.

MEMBRES ORDINAIRES.

Mme Veuve ACREMANT, propriétaire, Valenciennes.
MM. AMAND (Victor), suppléant du Juge de paix, Condé.
ANDRÉ, notaire, Mortagne.
ANDT A. ✿ (le docteur), pharmacien, Valenciennes.
AUBRIL, I. ✿, proviseur au Lycée, Valenciennes.

BAILLY, avocat, Valenciennes.
BARA, instituteur, Le Rosult.
BARON fils, marchand boucher, Valenciennes.
BATAILLE (Jules), rue Capron, Valenciennes.
BATIGNY, entrepreneur de peinture, à Valenciennes.
BECK, pharmacien, Valenciennes.
BERTAU (Edgard), propriétaire, Valenciennes.
BILLET (François), distillateur, Marly.
BINOIS (Albert), rue du Quesnoy, Valenciennes.
BLARY, instituteur, Raismes.
BOIVIN, directeur de la Banque de France, Valenciennes.
BOUCHER, brasseur, Valenciennes.
BOULANGER, propriétaire, St-Saulve.
BOURLON, docteur en médecine, à Valenciennes.
BOUTRY, avoué, rue Capron, Valenciennes.
BRABANT (Edmond), fabricant de sucre, Maire, Onnaing.
BUGNOT, négociant, Valenciennes.
BULTOT (Paul), ancien notaire, Anzin.
BULTOT (Edouard), avocat, Valenciennes.

MM. Carpentier, ancien commissaire-priseur, Valenciennes.
Cartigny, notaire, Valenciennes.
Castiau, notaire, Condé.
Castiau, ✱, docteur en médecine, député, Vieux-Condé.
Caullet, ✱, conseiller général, Haspres.
Cellier (Eugène), avocat, Valenciennes.
Chamfort, notaire, Valenciennes.
Champagne, directeur de l'École supérieure, Denain.
Champy, directeur-général-adjoint, Cie des Mines, Anzin.
Chaussez, ex-huissier, Valenciennes.
Chesnel, pharmacien, Valenciennes.
Cloart, instituteur, Maing.
Cohen, dentiste, Valenciennes.
Copin (Léon), A. ✿, professeur de piano, Valenciennes.
Coulon (Hector), I. ✿, huissier, Valenciennes.
Courtin, industriel, Raismes.

Damien, I. ✿, ✱, directeur de l'école supérieure, Valenciennes.
Davaine (Émile), ✱, conseiller général, St-Amand.
Debuschère, inspecteur au chemin de fer du Nord, Valenciennes.
Defline, ingénieur des mines, Valenciennes.
Défossez, docteur en médecine, Abscon.
Dehon et Cie, imprimeurs, Valenciennes.
Delcourt (Th.), notaire, Valenciennes.
Delcourt (Eugène), avocat, Valenciennes.
Mme Delcourt (Paul), propriétaire, Valenciennes.
MM. Delhaye (Jules), propriétaire, Valenciennes.
Deprez (Joseph), ingénieur, Anzin.
Deromby, I. ✿, juge de paix honoraire, Valenciennes.
Dervaux, ✱, conseiller général, Condé.
Descamps, docteur en médecine, Raismes.
Desorbaix (Victor), avocat, Valenciennes.
Degruelles, A. ✿, liquidateur et syndic, Valenciennes.
Devillers (Charles), ✱, avoué, Maire de Valenciennes.
Dewalle, propriétaire, Valenciennes.
Douay, avocat, Valenciennes.
Douchy (Georges), avocat, Valenciennes.
Doutriaux (Auguste), I. ✿, avocat, Valenciennes.
Doutriaux (André), avocat, Valenciennes.
Dreyfus (Madame Veuve Léopold), Valenciennes.
Dreyfus (Madame Veuve Salomon), Valenciennes.
Dreyfuss (Louis), huissier, Valenciennes.
Dubiez (Jules), juge de paix, Valenciennes.
Dubois-Risbourg, constructeur, Anzin.
Ducatez, avoué, Valenciennes.
Dupas-Brasme, négociant, Valenciennes.
Dupont (Paul) fils, banquier, Valenciennes.
Dupont (Paul) père, ✠, banquier, Valenciennes.

Ewbank (Georges), avocat, Valenciennes.

MM. Fally (Émile), brasseur, Condé.
Fally, notaire, Valenciennes.
Fiévet, huissier, Valenciennes.
François, ✻, directeur général de la Cie des mines, Anzin.
François, docteur en médecine, Valenciennes.
Frappart, entrepreneur, Saint-Saulve.
Froment (Mme Veuve Jules), propriétaire, Valenciennes.

Giard (Georges), imprimeur-libraire, Valenciennes.
Giard (Pierre), imprimeur-libraire, Valenciennes.
Gouvion (Albert), ingénieur, Anzin, *membre fondateur.*
Grimonprez (Eugène), propriétaire, Valenciennes.

Harmegnies, fabricant de cordages, Anzin.
Hauville, ✻, directeur des douanes, Valenciennes.
Henry (Victor), secrétaire de la Chambre de Commerce, Valenciennes.
Herbet, négociant, Valenciennes.
Huart, imprimeur, Valenciennes.

Jacob (André), négociant, Valenciennes.

Lacroix, fabricant de produits chimiques, Valenciennes.
Lambert, I. ✿, inspecteur primaire honoraire, Raismes.
Lamendin, A. ✿, directeur d'école municipale, Valenciennes.
Lamotte (André), directeur d'assurances, Valenciennes.
Lapchin (Ch.), propriétaire, Valenciennes.
Lebacqz (Charles), Valenciennes.
Lebrun, négociant, Valenciennes.
Lecat (Julien), ✻, ancien président du Tribunal de commerce, Valenciennes.
Lecerf (Mme Vve), Valenciennes.
Ledieu (Adhémar), commissionnaire, Valenciennes.
Lefebvre (Émile), propriétaire, Valenciennes.
Lefrancq-Claisse, négociant, Valenciennes.
Lemaire, notaire, Valenciennes.
Lepez, maire, député, Raismes.
Leroy (Edmond), greffier du Tribunal de commerce, Valenciennes.
Leroy (Veuve Aimé), Valenciennes.
Lobert (Albert), négociant, Valenciennes.

Mabille de Poncheville (Henri), banquier, Valenciennes.
Mailliet, constructeur, Anzin.
Malissart-Tazza, constructeur, Anzin.
Malotet, A. ✿, professeur d'histoire au lycée.
Manouvrier, ✻, docteur en médecine, Valenciennes.
Marbotin, avoué, Valenciennes.
Margerin, docteur en médecine, Valenciennes.
Margerin frères, négociants, Valenciennes.
Mariage, ✠, docteur en médecine, Valenciennes.
Martin (Mlle), I. ✿, directrice du Collège de jeunes filles, Valenciennes.
Mascart, I. ✿, professeur, Valenciennes.

MM. Masingue, négociant, Mortagne.
Matharel (de), receveur des finances, Valenciennes.
Membré, caissier, Valenciennes.
Mention (Alfred), notaire, St-Amand.
Mer (Gustave), rue du Grand-Fossart, 14, Valenciennes.
Mestreit, directeur de la Compagnie des Tramways, Anzin.
Michel, juge au tribunal civil, Valenciennes.
Moreaux-Sturbois, La Sentinelle.
Museur (Alfred), constructeur, Blanc-Misseron.

Namur, ✠, notaire honoraire, Valenciennes.

Parent (Désiré), ingénieur, Anzin.
Patoir-Lionne, I. ✿, maire, Wallers.
Petitprez, supérieur du collège Notre-Dame, Valenciennes.
Philispard, receveur principal des douanes, Valenciennes.
Piérard (Louis), ✠, consul de Belgique, Valenciennes.
Piérard (Georges), banquier.
Piérard-Dupont, négociant, Valenciennes.
Plichon, Saint-Amand.
Pouget, instituteur, Anzin.
Prévost (le Comte Henri), ✠, Brebière, St-Lucien

Résimont, ✲, administ.-directeur des forges du Nord et de l'Est, Valenciennes.
Roger, notaire, Valenciennes.
Roguin, avocat, Valenciennes.
Rosset-Bressand, conservateur des hypothèques, Valenciennes.
Richard, I. ✿, instituteur, Denain.
Mme Riches, Valenciennes.

Saclier, ingénieur en chef à la Compagnie des Mines, Anzin.
Saint-Quentin (Fénelon), I. ✿, avocat, Valenciennes.
Sautteau (Madame Paul), Valenciennes.
Schryver (de), directeur de la Société franco-belge, Raismes.
La Société d'Agriculture, Sciences et Arts, Valenciennes.
Stiévenard (François), marchand épicier, Valenciennes.

Tassin (Victorien), ancien maire, Crespin.
Tauchon, ✠, docteur en médecine, Valenciennes.
Trampont, géomètre, Valenciennes.
Truc, A. ✿, sous-préfet, Valenciennes.
Turbot, ✲, industriel, Anzin.

Vaillant, ancien fabricant de sucre, Quarouble.
Van-de-Velde, avoué, Valenciennes.
Varlet, notaire, Bouchain.
Vasseur (Maurice), directeur d'assurances, Valenciennes.
Venot, industriel, Onnaing.

Wallerand (Mlle), I. ✿, directrice d'école municipale, Valenciennes.
Willot, docteur en médecine, Valenciennes.

Lille Imp L Danel.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING).

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895.

2ME SEMESTRE DE 1906

Vingt-Septième Année. — Tome Quarante-Sixième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, rue de l'Hôpital-Militaire, 116,

LILLE.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

DANS LA RÉGION DES « PUYS »

Conférence faite à la Société de Géographie de Lille, le Dimanche 7 Janvier 1906,

Par M. le Docteur G. EUSTACHE,
Membre du Comité d'Etudes,
Professeur à la Faculté libre de Médecine de Lille.

On donne le nom de Puy à toute éminence de nature volcanique en forme de crête ou de dôme, véritable cratère plus ou moins entamé par l'érosion mais présentant encore la forme caractéristique de la coupe. (Larousse).

Sur un point de la France, dans les anciennes provinces de l'Auvergne et du Velay, dans les départements actuels du Cantal, du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire, des éminences de ce genre existent en grand nombre, rapprochées, massées en rond, ou alignées en chaînes, *chaînes des puys.*

S'il faut en croire la Géologie, cette région correspondrait à la portion de notre pays qui aurait émergé la première du sein des eaux et se serait ainsi constituée en *dôme* ou *plateau central.*

Autour de ce dôme se sont formées successivement les diverses couches de terrains qui ont fini par constituer la France. Si l'on compare l'ossature de notre pays au squelette humain, le plateau central de l'Auvergne en est la ligne primitive, la colonne vertébrale, à laquelle sont venues s'adjoindre peu à peu les autres parties qui ont ainsi formé le tronc et les membres.

A la fin de la période primaire, l'énorme masse de granit qui forme

le plateau central était déjà émergée au-dessus du niveau des mers triasiques et jurassiques qui couvraient notre pays, La *mer de Paris*, comme on dit en géologie, venait en battre les flancs et quelquefois les recouvrir.

Plus tard, à l'époque éocène, lorsque les Alpes se soulevèrent et que se produisit l'énorme effondrement qui creusa la Méditerranée, il y eut dans le plateau central un mouvement correspondant qui en modifia le relief, amena des plissements et des fissures par où s'épanchaient les basaltes. Ainsi se constituèrent des massifs montagneux, troués de nombreuses cheminées qui donnaient issue aux produits de la combustion ignée du centre de la terre. Telle a été l'origine des volcans d'Auvergne.

Le calme se rétablit ; les volcans se refroidirent et se couvrirent de neiges : les ouvertures se comblèrent : les calottes basaltiqnes, brisées à la période précédente, usées par l'action des eaux, disparurent en partie, ne laissant comme trace de leur existence que les cônes granitiques que nous y voyons aujourd'hui. Ce sont des *volcans éteints.*

Se rouvriront-ils jamais et l'Auvergne redeviendra-t-elle à nouveau le pays de nombreux Vésuves et de nombreux Etnas ? Il est à croire que non, quoiqu'en réalité il ne faille jurer de rien en sismologie. N'avons-nous pas vu il y a trois ans le Mont Pelé de la Martinique, volcan éteint depuis plusieurs siècles et dont la coupe du cratère était remplie d'une végétation luxuriante, se rouvrir inopinément et détruire la malheureuse ville de Saint-Pierre ! Et hier encore (5 Janvier 1906), le vieux volcan de San-Diégo, au Nicaragua, se réveiller soudain, inonder de ses laves et de ses cendres la ville de Masaya, et faire de nombreuses victimes !

Voir ci-contre la carte du plateau central (1).

La masse de ce plateau est divisée en trois groupes principaux :

Le plus important, par son étendue et son développement est au S.-O., ce sont les *Monts du Cantal,* la *haute Auvergne,* le pays des Auvergnats *(Auverpins)* pur sang. Son dôme culminant, le *Plomb du Cantal,* atteint une hauteur de 1.858 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Au Nord de celui-ci est un autre groupe formé de deux parties à

---

(1) Cette conférence était accompagnée de plus de 100 projections photographiques, complètement inédites. Six seulement sont reproduites ici. (L'Auteur).

peine séparées l'une de l'autre : ce sont les *Monts Dores*, dont le pic



CARTE DU PLATEAU CENTRAL.

le plus élevé, le *Puy de Sancy*, a une hauteur de 1.884 mètres (c'est

le mont le plus élevé de la France centrale) ; et les *Monts Dômes*, dont la cime culminante, le *Puy de Dôme*, n'a que 1.446 mètres.

Le troisième groupe, au S.-E., forme les *Monts du Velay*, dont le massif, dit le *Mézenc*, est dominé par le *Mont Gerbier des Joncs* (1.554 mètres), où prend naissance le grand fleuve de la Loire.

Nous n'irons ni au premier ni au troisième groupe de ces montagnes : nous nous bornerons aujourd'hui à visiter le second, les Monts Dores et les Monts Dômes, qui forme en réalité la plus variée de ces intéressantes régions.

Régions intéressantes à plusieurs titres !

L'Auvergne est géologiquement la partie la plus ancienne du continent français, et on ne visite pas sans émotion le pays de ses premiers ancêtres !

Cette même province a joué dans l'histoire de notre pays un rôle considérable. A un moment elle fut le dernier rempart de la nation gauloise contre l'envahissement de la nation romaine. Sur le plateau de Gergovie Vercingétorix balança la fortune de César : c'est la journée la plus épique de la lutte entre deux civilisations opposées et dont l'issue décida de l'avenir de notre France.

Joignez à ces deux considérations les beautés naturelles du pays, l'aspect de ses montagnes et de ses sites, les richesses minérales dont il est parsemé, et dont les Eaux thermales, si réputées et si florissantes en notre siècle, constituent un des plus beaux fleurons, et dites-moi s'il est en notre France et pour tout bon Français une région qui mérite tant d'être connue et d'être visitée !

Pour aller en Auvergne, nous prendrons à Paris la ligne P.-L.-M., dite du Bourbonnais, qui, en six heures, nous amène à la station de St-Germain-des-Fossés.

La Limagne. — Au-delà de cette station, nous pénétrons dans une plaine riante et fertile, arrosée par l'Allier et ses affluents. Cette plaine est largement ouverte au Nord où elle se continue avec celle de la Beauce. Sur ses autres côtés, elle est limitée, circonscrite par des montagnes plus ou moins élevées, par une série de *pics* ou de *puys*, rangés en quelque sorte en ligne de bataille, surtout du côté Ouest.

La Limagne a été vantée de tous temps pour sa beauté et sa fertilité. Au moment où nous la parcourions (Août 1904), elle était véritablement splendide grâce à la magnificence des récoltes : gras pâturages,

pommiers croulant sous l'abondance des fruits, vignes chargées de grappes, jardins maraîchers du plus bel entretien. Nous ne ferons pourtant que traverser la Limagne pour nous rendre d'emblée à la capitale, ou métropole, du pays, Clermont-Ferrand, qui sera le point central de nos excursions.

I. — Clermont-Ferrand. — Clermont-Ferrand est une belle ville de 60.000 habitants, en voie de prospérité et d'accroissement incessant.

Chef-lieu du département du Puy-de-Dôme, siège d'un évêché, d'un corps (13e) d'armée, d'une Université à peu près complète, de nombreuses Sociétés savantes, d'une industrie prospère (confiseries de fruits; pâtes alimentaires, fabrication de caoutchouc pour vêtements et pneus d'automobiles). Clermont est une ville active et animée, surtout pendant les mois d'été, alors que les touristes et les baigneurs de Royat y affluent en grand nombre : on dirait alors une petite capitale.

Elle possède toute une série de monuments modernes qui ne nous arrêteront pas, quelques vieilles maisons du Moyen-Age et de la Renaissance que nous irons visiter et de nombreuses églises.

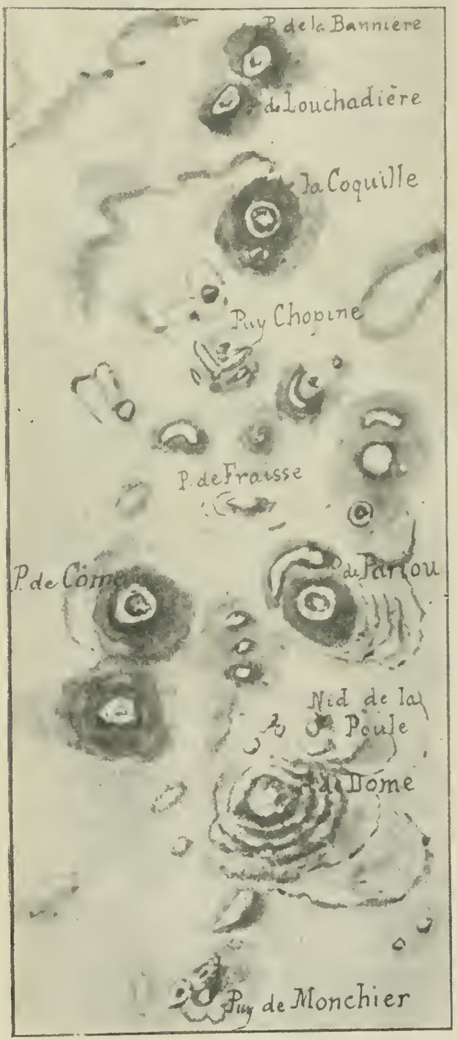
Parmi ces dernières, deux surtout attireront notre attention.

La première, *Notre-Dame du Port*, est le type d'un genre particulier d'architecture, le style *roman-auvergnat*, dont nous verrons en passant quelques autres spécimens à Chamalières, Royat, Orcival, St-Nectaire et Issoire.

Cette église est célèbre dans l'histoire de la France et du monde civilisé. C'est sous ses voûtes que retentit la voix puissante du pape Urbain II, que furent prononcées les allocutions passionnées de Pierre l'Ermite, à la suite duquel toute la Chrétienté poussa le cri de *Dieu le veult !* et partit pour la première Croisade.

Le plan d'une église auvergnate est représenté par une croix latine, avec nef, transept et chœur semi-circulaire. La nef est séparée en trois galeries par des piliers rectangulaires ou ronds flanqués de colonnes engagées du tiers ou de la moitié de leur épaisseur. Les arcs qui relient ces piliers sont en plein cintre et surmontés de galeries ou tribunes. A la rencontre des quatre branches de la croix supportée par quatre piliers carrés et quatre piliers ronds, est une coupole octogonale, surmontée elle-même d'une petite tour-clocher. Une autre tour carrée se trouve au-dessus de la porte principale. La toiture en briques grises du pays est ainsi étagée et d'un aspect tout particulier. L'ornementation intérieure de l'édifice est modeste et sévère.

L'autre église de Clermont est la *Cathédrale*, bâtie au sommet de la colline qui supporte la ville, et la dominant de partout. La cathédrale de Clermont est de style ogival pur. Sa fondation remonte au XIIIe siècle, mais elle n'a été achevée que sous le second Empire par Viollet-le-Duc. Ce fut cet habile et génial architecte qui fit construire, en pierre noire de Volvic, le portail monumental et les deux tours élancées qui dominent la ville et le paysage de Clermont, et lui donnent cet aspect panoramique, qui a été tant de fois reproduit.



CHAÎNE DES PUYS

Non loin de là la grande place de la ville, la *Place de Jaude*, est ornée de deux beaux monuments en bronze qui se font face à plus de 100 mètres de distance, la statue du général Desaix, un des plus glorieux enfants de l'Auvergne, et le monument de Vercingétorix, l'illustre Arverne qui balança un instant la fortune de César.

On va voir encore à Clermont :

Le monument d'Urbain II prêchant la première Croisade ;

La statue de Blaise Pascal, philosophe et mathématicien ;

La fontaine d'Amboise, petit bijou architectural ;

Les jardins Lecoq, aux ravissantes perspectives ;

Et enfin les fontaines pétrifiantes de Ste-Allyre, si universellement réputées.

Clermont est le véritable centre d'excursions pour la visite de la Région des Puys. Toutefois avant d'aller faire cette visite, stationnons un instant sur la *Place de la Poterne*, à quelques pas de la Cathédrale. C'est un véritable observatoire d'où l'on jouit d'un panorama superbe sur la Chaîne des Puys.

Du côté O. se projette devant nous toute une rangée de montagnes, formée de pics séparés, alignés du S. au N. sur une étendue de plus de trente kilomètres. On n'en compte pas moins de 33, nettement distincts, dont les habitants du pays vous donnent volontiers le nom. Cette chaîne débute au S. par un mont plus élevé qui les domine tous de sa masse et de sa hauteur, c'est le Puy-de-Dôme : elle se continue par une suite de pics de hauteur graduellement décroissante pour finir au N. du côté de la plaine de Vichy.

II. — Excursion au Puy-de-Dôme.

Cette excursion, commode et facile et qui ne demande qu'une petite journée, se fait en voiture, en auto ou en *car* d'Auvergne.

On quitte Clermont par une belle avenue bordée d'élégantes villas, et on ne tarde pas à atteindre les bords de la rivière, la Tiretaine, qui nous conduit à Chanalières, ancien apanage des Dauphins d'Auvergne, et où une station s'impose pour voir et photographier l'ancienne église, véritable joyau archéologique du style roman-auvergnat.

Plus loin, une arche monumentale de chemin de fer forme une large porte d'entrée à la station thermale de Royat, la plus élégante et la plus joliment située de toute l'Auvergne.

De Royat, station thermale, je ne veux rien dire ici, quoique médecin. Tout le monde connaît ses nombreux Établissements thermaux, son très joli Parc aux superbes points de vue, son élégant Casino où l'on ne manque point d'aller se faire servir un bock par la *Belle Meunière*, toujours aussi accorte et aussi prévenante que du temps du général Boulanger.

La station de Royat s'échelonne en étages sur le penchant d'une colline verdoyante et fertile, que nous gravissons par une belle route de montagnes longeant à son départ la rive gauche de la *Tiretaine*. La jolie petite rivière coule au fond d'un ravin au milieu de vergers et de verdure, recevant de tous côtés de petites sources qui naissent des flancs du rocher. L'une de ces sources naît au fond d'une grotte assez spacieuse, où de nombreuses blanchisseuses sont en permanence. C'est la *Grotte des Blanchisseuses*, si visitée par les baigneurs de Royat.

Quelques dizaines de mètres plus haut, elle est traversée par un pont à l'aspect pittoresque et joli, qui nous conduit jusqu'au village de Royat. Celui-ci, qui a conservé son caractère de village montagnard

possède une Église roman-auvergnate, couronnée de crêneaux et de mâchicoulis, comme étaient beaucoup d'églises fortifiées du Moyen-Age.

La route s'élève peu à peu en suivant les sinuosités du ravin, longeant des vergers et des jardins maraîchers. Elle est en somme assez fréquentée, et l'on y croise à tout instant des attelages d'une grande variété, chars d'artilleurs, charrettes attelées de bœufs, paysans auvergnats, etc.

A six kilomètres à peine de Clermont, on a atteint l'altitude de 800 mètres et l'on est sur le *Plateau des Dômes,* vaste surface granitique sur laquelle se dressent comme d'énormes ampoules les volcans alignés qui constituent la *Chaîne des Puys* au Nord, les *Monts Dore* au Sud.

Au rebord de ce plateau, à *Fontanat*, émerge de dessous les couches de granit une source très abondante, dont la majeure partie est captée aussitôt pour l'alimentation de la ville de Clermont. Le surplus, grossi par les petits ruisseaux ou griffons bondissant de droite et de gauche, forme la rivière de la Tiretaine que nous suivons depuis Royat.

Jusqu'à Fontanat, les terres sont abondamment irriguées, la culture fruitière et maraîchère riche, les arbres à frondaison abondante. Au delà, changement subit. Le plateau est d'une sécheresse presque absolue, dès qu'il n'a pas plu d'un moment. Pas le moindre fil d'eau, et le paysan qui habite les fermes est obligé de venir de plusieurs kilomètres chercher ici l'eau nécessaire aux usages domestiques.

Le plateau est presque sans arbres, sec et dénudé. Par intervalles la roche éruptive est à découvert, et on marche au milieu des pierres ponces et des blocs de basalte. Le plus souvent, il existe une légère couche de terre arable, où poussent le sarrazin et les pommes de terre. Il y a de grandes étendues de bruyères roses et d'une maigre végétation herbeuse que paissent de nombreux moutons.

Mais ce qui fait l'originalité, presque unique en son genre, de ce plateau d'Auvergne, c'est de le voir surmonté à intervalles plus ou moins réguliers, d'énormes ampoules, véritables fourmilières au milieu d'un champ, les unes petites et circonscrites, les autres plus vastes, plus élevées, formant les véritables *puys :* on n'en compte pas moins d'une soixantaine.

Au milieu de ces puys, le *Puy de Dôme* domine par sa masse et sa hauteur, qui atteint 1.468 mètres. Il n'est pas, comme la plupart de ses congénères, déprimé à son sommet pour dessiner la coupe du

cratère : il s'élève en un cône pointu dont le sommet dépasse le niveau du plateau de plus de 500 mètres.

La route court à travers champs et bruyères et s'engage dans un défilé entre le Puy-de-Dôme au Nord, le puy de Mansou au Sud : c'est le col de Ceyssat.

Il y a là une clairière entre bouquets de bouleaux et de hêtres, où sont installés trois ou quatre restaurants rustiques, dont le service ne laisse rien à désirer, du moins pour les premiers arrivants. Après déjeuner, tout le monde se réunit pour faire l'ascension, qui à cheval, qui en carriole, qui à pied. Ce dernier mode de locomotion est de beaucoup préférable, car il y a des *tournants de route* qui ne laissent pas que d'être effrayants et décourageants, même pour les meilleurs cavaliers.

Il faut une bonne heure pour franchir les deux kilomètres qui séparent le col de Ceyssat du sommet du cône, par un chemin ou sentier qui monte en zigzaguant sur les flancs de la montagne recouverts au début par des pins étiques, plus haut par des buissons de coudriers. Plus haut encore, toute végétation cesse, et on arrive sur un petit plateau, au milieu duquel se dresse le sommet de la montagne : c'est presque la même disposition qu'au Vésuve, dont le plateau terminal est surmonté d'un cône de cendres d'où émerge le cratère encore en ignition. Ici le cône de cendres est remplacé par des roches basaltiques, au sommet desquelles se trouve un *Observatoire*.

Un dernier effort, et nous voici arrivés à cet Observatoire, monument tout récent, d'aspect commun et assez terne. Il se termine par une terrasse circulaire, avec table méridienne. C'est un superbe poste d'observation à 1.468 mètres d'altitude : un des meilleurs de l'Europe, au dire des météorologistes.

De là-haut, par un jour de beau temps, on jouit d'une vue incomparable :

A vos pieds, Clermont-Ferrand surmontée des flèches noires de sa Cathédrale, et la Limagne à perte de vue parcourue par le ruban d'argent de l'Allier : les yeux le suivent jusqu'à Riom, Vichy et Moulins.

Plus loin, du côté de l'Orient, les montagnes du Velay, du Forez et de l'Ardèche, par dessus lesquelles on voit parfois se dessiner les hauts pics des Alpes.

Au Sud, une multitude de puys peu élevés qui semblent avoir été semés sur le plateau par des géants. Au delà la masse des Monts Dores, avec le Puy de Sancy qui les domine.

Au Nord, la chaîne des Puys, au nombre de plus de 30, qui se profile presque en ligne droite. Le plus voisin, le *petit Puy de Dôme*, est véritablement en coupe profonde que les habitants appellent le *Nid de la Poule ;* puis le *Pariou*, plus excavé encore et ainsi de suite jusqu'au *Puy de la Nugère.*

De-ci de-là, au Sud, entre les divers puys isolés, de larges taches blanches étincellent au soleil, ce sont les *lacs* d'Auvergne que nous irons visiter tout à l'heure.

Les monts d'Auvergne ne sont pas secs et dénudés comme on pourrait le croire quand il s'agit d'anciens volcans. Ils l'étaient autrefois, ils ne le sont plus aujourd'hui grâce au reboisement, si heureusement poursuivi par l'initiative privée aidée du concours de l'État. Cette heureuse transformation donne aux montagnes d'Auvergne un aspect riant et vivant, bien plaisant à voir.

On voit encore bien d'autres choses du haut de l'Observatoire du Puy-de-Dôme, mais il faut pour cela que le temps soit beau et clair ; mais, comme nous le fait remarquer l'intelligent gardien, ces jours



OBSERVATOIRE ET TEMPLE DE MERCURE.

sont assez rares au Puy-de-Dôme. Les Alpes et les Pyrénées restent le plus souvent dans la brume.

En descendant de l'Observatoire, nous nous arrêtons, non sans émotion, devant des substructions puissantes, formées d'énormes blocs de granit. Ce sont les ruines d'un ancien *Temple de Mercure*, célèbre du temps des Gallo-Romains. Pline et Zénodore, que nous avons traduits dans notre jeunesse, nous en ont décrit les splendeurs. Le Mercure Arverne avait des dimensions colossales. Colossales aussi sont les ruines du temple, mises à nu dans ces derniers temps.

Le monument ancien occupait une partie du sommet même et s'étendait au Nord et au Sud du monticule central. On a découvert des plates-formes successives, reliées entre elles par des escaliers monumentaux. On a dégagé une pièce carrée, avec portes, fenêtres et escalier la reliant à l'étage supérieur aujourd'hui détruit, ainsi qu'une série d'autres pièces en hémicycle, garnies sur leur pourtour d'un banc de pierre.

La construction devait être d'une solidité remarquable. Les pierres de taille sont énormes, posées à sec, sans ciment ni mortier, reliées entre elles par de gros crampons de fer scellés avec du plomb.

Je ne vous parlerai point des inscriptions retrouvées et qui fixent l'attribution de l'édifice au *Dieu Mercure domien*, la divinité du lieu.

Ce n'est pas sans émotion que nous gravissons ces gradins antiques et que nous parcourons ces vénérables et colossales ruines.

La *descente* du Puy-de-Dôme se fait comme la montée, et l'aspect du paysage est du plus pittoresque effet.

Nous rentrons à Clermont par une route différente, bien entendu, de celle de l'aller, passant par la Baraque, Orcival et Durtol.

III. — Excursion aux Lacs d'Auvergne.

Du haut du Puy-de-Dôme, nous avions remarqué plusieurs surfaces étincelantes au soleil au milieu des montagnes : ce sont des *lacs*.

Il en existe une douzaine dans les monts d'Auvergne ; il serait très intéressant de les voir tous, nous bornerons notre visite à l'un d'eux, presque le plus important, le *Lac d'Aydat*.

Un mot tout d'abord sur la formation de ces lacs en pays volcanique.

L'eau d'écoulement des montagnes forme des ruisseaux qui dévalent du plateau granitique, se réunissent les uns aux autres pour constituer des rivières, qui vont se jeter, celles du versant oriental dans l'Allier, affluent de la Loire, celles du versant occidental dans la Dordogne, affluent de la Gironde.

Au moment des éruptions volcaniques, la coulée de lave a suivi la pente de ces ruisseaux et rivières, en leur formant un lit basaltique plus ou moins irrégulier. C'est ce qu'on appelle en Auvergne une *Cheyre*.

La surface de ces cheyres est généralement hérissée de scories plus ou moins chaotiques, résultant du refroidissement inégal de la roche en fusion : déprimée par intervalles en forme de petits cratères, bosselée en certains autres : il y a donc sur le trajet de la cheyre des petits lacs en miniature.

Quand plusieurs coulées de lave, émanant de volcans voisins et rencontrant sur leur trajet des blocs granitiques semés sur leur parcours, se sont heurtées l'une contre l'autre, il en est résulté un véritable barrage qui arrête le cours de la rivière, en formant un obstacle de hauteur variable suivant les cas. L'eau de la rivière s'y accumule et forme un lac plus ou moins profond et plus ou moins étendu, jusqu'à ce qu'elle atteigne la hauteur du barrage : elle ne pourra continuer son cours que par déversement au-dessus du barrage, ou encore par érosion du fond de la cuvette volcanique. Au delà du lac et du barrage, la rivière reprendra son cours.

Ce phénomène s'est produit en plusieurs endroits des monts volcaniques de l'Auvergne, principalement du côté du versant Sud, où se trouve la *région des Lacs*.

Pour aller au Lac d'Aydat, le plus voisin de Clermont, à cinq heures de voitures environ, on quitte la ville par la route de Royat, et une fois arrivés à la station thermale, on se dirige vers le Sud en gravissant les pentes du Puy de Gravenoire, puis celles du Puy de la Charade. La route est superbe : elle serpente entre des haies de frênes et est plus fréquentée que celle du Puy-de-Dôme.

On atteint peu à peu la hauteur de 950 mètres à la *Cassière;* on traverse une hêtrée assez épaisse, et on débouche sur une large coulée de lave qui provient des pics voisins, le Puy de la Vache et le Puy de Lamolas. C'est la *Cheyre d'Aydat*.

Cette cheyre n'a pas moins de 4 kilomètres de long sur 1.000 mètres de large. En été, c'est une sorte de marécage, dont le fond chaotique émerge de-ci de-là ; en hiver, c'est un véritable cours d'eau, la *Veyre*, dont les eaux se réunissent à la limite inférieure de la Cheyre pour former le Lac d'Aydat.

Avant d'atteindre le lac, la route traverse des bois et des champs fertiles, avec une grosse ferme au milieu, et bientôt rejoint le lac dont

elle contourne les bords jusqu'au village situé à quelques centaines de mètres de distance.



LE LAC D'AYDAT.

Le *Lac d'Aydat* forme une nappe d'eau d'une soixantaine d'hectares environ, de profondeur inégale suivant les endroits, mais en général ne dépassant pas deux mètres. Il s'étale paresseusement dans un merveilleux site, décoré de prairies verdoyantes et de bois de frênes, dominé à l'Ouest et au Nord par une ceinture de montagnes élevées. Ses bords en sont variés, gentiment découpés par endroits en petites criques délicieuses. Montés dans une barquette, nous en faisons le tour avec charme, afin d'en admirer successivement les aspects variés.

Un très bon restaurant, installé sur la rive et abondamment pourvu de poissons du lac, nous y reçoit dans de gentilles gloriettes en chaume, d'où nous dominons toute la nappe d'eau, calme et tranquille ce jour-là et reluisant de mille feux sous un bon soleil de midi.

Le lac et ses environs forment un paysage d'un calme et d'une poésie charmante qui porte tout naturellement à la rêverie. C'est là, nous dit l'histoire, que Sidoine Alpolinaire, le poète-évêque du Ve siècle, avait élevé sa villa d'*Avitacum*, et où il se retirait pour composer ses intéressants ouvrages. C'est là que Paul Bourget, notre éminent romancier contemporain, a placé l'affabulation de son beau livre, le *Disciple*. Le charme du paysage, les belles proportions des monts et vallées de ce coin charmant de notre pays y sont décrits de main de maître, car avec un pareil auteur le style est toujours à la hauteur du sujet.

Après avoir excursionné autour du lac, avoir visité le pittoresque village d'Aydat, nous reprendrons le chemin de Clermont, mais par

2

une route différente, bien entendu, le véritable touriste n'aimant pas à reparcourir le même chemin.

La Veyre, qui s'est reformée au sortir du lac d'Aydat, descend en pente rapide vers la plaine de la Limagne. La vallée, dont la route suit le cours, est fraîche, riante, et de plus en plus fertile. Sur les parties escarpées des roches basaltiques qui se détachent de la masse montagneuse, on voit de hautes tours en ruines, vestiges des anciens châteaux féodaux.

Nous traversons successivement de riches bourgs, St-Saturnin, St-Amand, Crest, La Roche ; la route, maintenant en plaine, remonte vers le Nord pour gagner Clermont.

A 7 kilomètres de la grande ville et au milieu de la plaine, se dresse une immense table rocheuse soulevée de près de 200 mètres, à bords escarpés et presque verticaux sur tout son pourtour. C'est le Plateau de Gergovie, véritable forteresse naturelle de 1.500 mètres de long sur 500 mètres de large.

C'est sur ce plateau que Vercingétorix, le chef de la nation gauloise, dressa son camp, son *oppidum*, et y soutint un siège mémorable, célèbre dans les fastes de la Gaule. César fut le vaincu cette fois : il ne tarda pas du reste à reprendre sa revanche sous les murs d'Alesia. Le héros arverne y fut fait prisonnier et amené à Rome, où César, manquant de grandeur d'âme vis à vis de son redoutable adversaire, n'hésita pas à l'attacher à son char de triomphe. Malgré de nombreuses recherches et de nombreuses études, il est bien difficile de reconstituer sur les lieux les péripéties diverses de la bataille. Aujourd'hui le plateau est sec et dénudé, quelques masures de pâtres en rompent seules la monotonie. Le monument de Vercingétorix qui devait le couronner, est et reste inachevé. Néanmoins, le voyageur qui en parcourt la surface vit là des souvenirs historiques du plus poignant intérêt.

IV. — Excursion au Mont-Dore et Issoire.

Pour relier Clermont et Royat, c'est-à-dire les Monts Dômes avec les Monts Dores et la station thermale qui en occupe le centre, le chemin de fer contourne le plateau central par son extrémité Nord, en décrivant un circuit, le fameux *Circuit d'Auvergne*, dont il a été tant question l'été dernier, à propos de la course d'automobiles.

La voie ferrée, que prennent le plus grand nombre des voyageurs, part de Clermont, gagne Royat et Durtol, d'où elle s'élève peu à peu

à mi-côte de la chaîne des puys, que nous revoyons ainsi les uns après les autres.

Volvic, la première station après Durtol, est très connue par ses carrières de lave, d'où l'on extrait les *pierres noires* qui ont servi à la construction de la plupart des monuments et des maisons d'Auvergne. Le petit village est tout à fait montagnard : ses carrières ne sont bien intéressantes à visiter que pour les naturalistes et les hommes de métier.

Après Volvic, la voie ferrée descend en passant au pied des cratères de la Nugère, de la Louchardière, de Pontgibaud, tourne vers l'Ouest et dévale dans la plaine jusqu'à Laqueuille. Bientôt elle réascensionne pour pénétrer dans le massif des Monts Dores en suivant le cours de la Dordogne. Elle atteint *La Bourboule,* une des stations thermales les plus coquettes que l'on puisse imaginer, et aussi celle dont le développement rapide est presque merveilleux. Il y a cinquante ans à peine, La Bourboule n'existait pas : aujourd'hui elle est connue et fréquentée du monde entier.

Quelques kilomètres plus haut, et nous voici au *Mont Dore.*

Comme médecin, je pourrais m'attarder à la description de ces deux stations thermales si renommées, vous dépeindre leurs beaux établissements thermaux tout nouvellement agencés, vous parler des vertus curatives de leurs eaux et aussi des nombreuses maladies que l'on y soigne et que l'on y guérit, mais je ne saurais m'attarder aujourd'hui à ces détails spéciaux. Je vous dirai seulement que la ville et la station thermale du Mont Dore sont à une hauteur de 1.050 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qu'elles sont éminemment propices à une cure d'air, à une cure de montagne, placées qu'elles sont au sein d'une région recouverte de pins odorants qui grimpent sur les monts environnants de la base jusqu'au sommet.

La Dordogne, qui descend en cascades et en cascatelles du cirque de montagnes qui environnent sa vallée, forme là des promenades charmantes, des points de vue admirables qu'on ne se lasse pas de visiter : *Promenades des Artistes,* des *Médecins,* la *Vallée de la Cour,* les *Gorges d'Enfer,* la *Cheminée du Diable,* etc., etc. Tout le monde va au *Salon du Capucin,* à pied, ou en funiculaire, et bien peu manquent l'*Ascension du Puy de Sancy,* dont l'aiguille terminale atteint la hauteur de 1.886 mètres, c'est-à-dire le point le plus élevé de la France centrale.

Pour quitter le massif volcanique des Monts Dores, dont la station

thermale forme à peu près le centre et gagner les monts du Velay à l'Est, la route, une très belle route de montagnes, ascensionne les pentes raides des monts orientaux du cirque, qui s'élèvent à plus de 400 mètres au-dessus de la station et renferment plusieurs jolies cascades; elle atteint le *Col de Dyane* à 1.500 mètres de hauteur. Ce col marque le point de séparation des eaux qui vont, celles de l'Ouest à la Dordogne, celles de l'Est à l'Allier.

Du haut du Col de Dyane on domine tout le massif des Monts Dores, dont on descend rapidement les déclivités orientales en suivant la verte vallée de la *Couze*. La route décrit de nombreuses sinuosités, en découvrant à chaque fois de nouveaux et superbes panoramas, et laissant entrevoir des gorges vertes et boisées, où il ferait si bon de faire de longues promenades.



CHAMBON. — LES FILEUSES.

Nous arrivons à *Chambon*, village de montagnes, très ancien et très pittoresque, bâti au milieu de prairies verdoyantes et de bois touffus, sur les bords d'un lac provenant du barrage du cours de la Couze par les laves issues d'un puy voisin, le puy du Tartaret. A Chambon, il existe une vieille Église romane, déjà à moitié sous terre par suite de l'exhaussement progressif du sol, et un monument historique, le *Bap-*

tistère, de style roman et dont l'architecture est intéressante pour les amateurs d'antiquités.

Le *Lac de Chambon* est très coquet à voir avec ses bords contournés, ses presqu'îles et ses petites îles toutes verdoyantes et les bouquets d'arbres qui l'encerclent presque en entier : il est peu profond, et s'il faut en croire les gens du pays, ses dimensions et sa profondeur vont en diminuant de jour en jour ; dans quelques dizaines ou quelques centaines d'années, il pourrait bien avoir disparu.

L'énorme coulée de lave du Tartaret qui a amené la formation du lac de Chambon, a jeté de tous côtés dans la vallée des blocs basaltiques qui s'y érigent comme de véritables montagnes. Quelques cent mètres après avoir dépassé le lac, se dresse un immense bloc taillé à pic d'un côté ; c'est la *Dent du Marais,* ou encore le *Saut de la Pucelle.* Comme tout rocher qui se dresse au milieu d'une plaine, celui-ci a sa légende ; la voici en quelques mots :

Une jeune fille du pays, poursuivie par un infâme ravisseur, gravit le sommet du roc et arrive au bord du précipice. Menacée d'être atteinte, elle n'hésite pas et se lance dans le vide. Elle tombe sans se faire mal et court au village raconter sa mirifique aventure. Comme ses compatriotes se montraient incrédules, elle offre de recommencer l'expérience. Mais cette fois, ce n'était plus sa virginité et sa vertu qui étaient en cause, mais bien son orgueil, et les anges qui l'avaient soutenue dans sa première épreuve ne vinrent pas l'assister dans la seconde : elle se tua net. L'orgueil est toujours puni !

Plus loin est le village de *Murols,* dans un cirque volcanique très impressionnant. Les voyageurs ne manquent pas d'y faire halte dans un restaurant un peu primitif sans doute pour y déjeuner, et aller visiter après les ruines considérables d'un vieux château-fort construit au sommet d'un énorme bloc basaltique qui domine toute la vallée de la Couze : c'est le *Château de Murols,* dont les ruines sont classées et conservées comme monument historique.

V. — Chateaux d'Auvergne.

Pendant la période du Moyen-Age et au début de la Renaissance, il se construisit sur toute la surface de l'Europe un grand nombre de châteaux isolés, ou mieux de forteresses, fièrement campées sur des rochers presque inaccessibles, de « véritables nids d'aigles », comme dit Lamennais.

De ces hauteurs inabordables le Seigneur, qui souvent n'était qu'un véritable détrousseur de grands chemins, surveillait le pays environnant. Il voyait venir de loin le voyageur ou l'ennemi du haut de sa tour de guet, et pouvait à volonté le surprendre, fondre sur lui, le tuer ou le voler suivant le cas. Après cette équipée, il rentrait dans son château à l'abri de toutes représailles : nul ne pouvait s'en approcher.

Lorsque par hasard il était assiégé dans son repaire, rien n'était plus long et plus difficile que d'en venir à bout. Notre enfance a été bercée par le récit de ces sièges mémorables où la résistance de l'assiégé mettait en échec, pendant de longs mois et de longues années, toutes les ruses et toute l'ingéniosité de l'assiégeant.

C'est surtout dans les pays accidentés, les pays de montagnes, qu'étaient placés ces manoirs féodaux. Les bords du Rhin en sont couverts : l'Auvergne en est remplie : la haute comme la basse Auvergne. Ces châteaux conféraient le titre de noblesse : c'est pour cela que l'Auvergne occupe un si bon rang dans les archives nobiliaires de la France.

La plupart de ces châteaux féodaux furent abandonnés ou détruits à la Renaissance. Il n'en reste plus que des pans de mur que les injures du temps n'ont pas encore achevés, et qui donnent au pays un aspect tout à fait pittoresque. On en rencontre à tout instant dans les excursions au sein des monts d'Auvergne, et on va même en visiter quelques-uns qui de loin semblaient formidables et qui de près se réduisent à un pan de mur ou à une tour où peuvent seulement atteindre les oiseaux de proie.

Certains échappèrent pourtant à une destruction complète, tant à cause de leur importance que de l'importance de leurs possesseurs. Aussi, quand la vie féodale commença à baisser, le vieux château-fort fut doublé d'une habitation nouvelle dans le goût de la nouvelle époque : et il fut dès lors composé de deux parties distinctes, quoique enchevêtrées, qui permirent à son propriétaire de l'habiter quelques siècles encore, en en maintenant la conservation. Sur certaines gravures soigneusement conservées, on peut se rendre compte de la juxtaposition de ces deux parties : le château de Murols possède la sienne. De même le château de Tournoël, que l'on voit en faisant le circuit d'Auvergne et qui, outre sa tour féodale très bien conservée, présente un escalier d'honneur du plus beau style Renaissance.

Mais rien ne résista au torrent de nivellement de la Révolution. Les châteaux qui ne furent pas détruits ou brûlés, furent abandonnés, et

plus tard quand leurs anciens propriétaires ou leurs nouveaux acquéreurs revinrent, ils reconstruisirent leurs châteaux en plaine ou dans des situations de très facile accès. Quelques rares ont survécu, lorsque leurs propriétaires en ont fait l'abandon aux municipalités, et qu'ils ont eu la chance d'être déclarés monuments historiques. C'est ce qui est arrivé aux châteaux de Tournoël et de Murols en Auvergne, et c'est ce qui en rend la visite fort intéressante.



CHATEAU DE MUROLS.

Le château de Murols est bâti sur un immense rocher basaltique, taillé presque à pic sur trois de ses côtés, et encore assez difficilement accessible par son côté Ouest, par où se fait l'ascension, à pied ou à âne. Le plateau terminal, de plus de 250 mètres de long sur 100 de large, est entièrement recouvert par les ruines du vieux château, qui dominent ainsi toute la plaine à plus de 300 mètres de hauteur, et dont l'aspect est de plus en plus terrible et dominateur, à mesure qu'on s'en éloigne.

Un mur d'enceinte enclot complètement les ruines, dans lesquelles on pénètre par l'ancienne poterne, aujourd'hui portail moderne gardé par un concierge qui perçoit un droit d'entrée. A chacun des angles de l'enceinte, sont de grosses tours rondes en ruines, sauf une qui est encore en bon état, et du haut de laquelle on jouit d'une vue très

étendue sur toute la vallée de la Couze. C'était certainement la Tour du Guet. — Sur tout le flanc de la montagne court un chemin de ronde avec nombreuses tours en ruines, barbacanes et mâchicoulis : le vrai modèle de la forteresse médiévale.

L'intérieur, ou le Château proprement dit, est aujourd'hui complètement en ruines, et représenté presque exclusivement par d'énormes pans de mur qui s'élèvent de quelques dizaines de mètres au-dessus du plateau. On y retrouve encore des vestiges de l'habitation Renaissance qui avait été construite contre le vieux donjon, et notamment de beaux linteaux de portes portant, sculptées dans la pierre, les armoiries de la famille d'Estaing, ses derniers propriétaires.

Le château et le village de Murols dépassés, la route, qui suivait jusqu'ici le cours légèrement sinueux de la Couze, remonte un peu au Nord pour contourner une assez grosse montagne : le *Mont Cornadore*, au sommet de laquelle est bâti le village de St-Nectaire. Mont et village sont surmontés d'une très belle église en style roman-byzantin, remontant au VIe siècle, et qui, du bas de la route, donne l'impression d'une imposante cathédrale. A quelques centaines de mètres plus loin, à *St-Nectaire-le-Haut* succède *St-Nectaire-le-Bas*, jolie petite station thermale, qui est certainement un des plus jolis recoins de l'Auvergne. La localité de St-Nectaire est de date ancienne et jouit d'un certain renom en anthropologie. On y a retrouvé de nombreux sarcophages de l'époque gallo-romaine, et toute une série de crânes qui ornent aujourd'hui les vitrines du Muséum d'Histoire naturelle de Paris. On va y voir encore un superbe *dolmen* druidique, c'est-à-dire une immense table de granit élevée de plus de deux mètres sur trois grosses pierres triangulaires.

Tout le pays qui s'étend du Col de Dyane à St-Nectaire est formé par de hauts plateaux à végétation herbeuse assez maigre. On y voit un nombre considérable de vaches qui y paissent presque en liberté. Ce sont elles qui fournissent la majeure partie du lait destiné à la fabrication des fromages d'Auvergne, et du plus renommé d'entre eux, le *fromage de St-Nectaire*. La réputation de ce dernier est assez ancienne et remonte au temps de Louis XIV, qui, sur les instances d'un de ses officiers, le Maréchal de Saint-Nectaire, voulut bien le laisser servir sur sa table et le trouva à son goût.

Après St-Nectaire, la route rejoint la Couze, qui dévale rapidement

vers la plaine sur un lit fortement incliné, interrompu par instants par des goufres qui forment de jolies cascades, comme à *Saillant.*

Un peu plus loin un village, *Veyrière*, est bâti sur les bords du ruisseau qui sont en pierre noire, en véritable lave. A un certain endroit, la rivière a érodé la lave, et en a dégagé une masse formant une muraille verticale de près de 30 mètres de haut : on dirait d'un immense bloc de charbon, oublié là par des mineurs des temps préhistoriques. Ces blocs de lave, ainsi isolés, et formant muraille portent en géologie le nom de *Dyke*. La dyke de Veyrière est donnée par les savants comme un type du genre, quoique moins importante et moins élevée que sa célèbre sœur, la Dyke du Puy, ou l'*Aiguille St-Michel.*

La reine Margot, la femme d'Henri IV, habita longtemps cette région où elle était internée dans le château voisin d'Ussé. Pour distraire son ennui elle venait souvent par ici, et les paysans nous montrent, non loin de la Dyke de Veyrière, la *Chaise de la Reine Margot,* petit rocher en forme de trône où la reine venait rêver.

A partir de Veyrière, la vallée s'élargit et nous voici en pays de plaine, large et fertile : c'est en effet le commencement de la Limagne ; on atteint bientôt la ville d'Issoire, terme de notre voyage et dont l'église est, après N.-D.-du-Port, le type le plus complet du *style roman-auvergnat.*

II.

Séance du Dimanche 21 Janvier 1906.

L'Avenir d'un État latin de l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL CONTEMPORAIN

Par M. Gabriel LOUIS-JARAY,

De l'École libre des Sciences politiques,
Auditeur au Conseil d'État, Lauréat de l'Académie française.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Le Brésil est un des États dont on s'est le plus désintéressé en France. Nous n'y occupons plus le rang que nous y avions jadis. Après

y avoir été au premier par nos relations commerciales, nous ne nous trouvons plus actuellement qu'au quatrième et même au cinquième suivant les années.

Nous avons cependant un grand intérêt à raviver nos relations avec ce pays et à suivre pas à pas son évolution économique.

Politiquement parlant nous devrions souhaiter le développement de ce peuple latin pour faire contrepoids en quelque sorte aux États-Unis d'Amérique, dont l'influence devient de jour en jour plus considérable.

Nous y avons aussi un intérêt moral. La France joue encore au Brésil un grand rôle au point de vue civilisateur. Notre langue et notre littérature y sont toujours en honneur. On y copie nos mœurs et nos coutumes et les plus beaux magasins de Rio-de-Janeiro et de San-Paolo, tenus souvent par des Français, répandent le goût et les traditions françaises.

Au point de vue commercial, le Brésil est un de nos principaux fournisseurs de café et de caoutchouc. Le Brésil produit plus de la moitié du caoutchouc et les 5/6 du café du monde. C'est dire que le cours de ces articles dépend beaucoup de la situation du marché brésilien.

Nons avons donc intérêt à suivre ce marché attentivement pour savoir dans quelle mesure nos colonies peuvent le concurrencer et aussi en vue de nos achats qui sont considérables. Nous achetons en effet au Brésil 25 millions de caoutchouc et la plus grande partie du café que nous consommons. Ce café nous vient surtout de l'État de San-Paolo par le port de Santos. Les marchés de caoutchouc de Bordeaux et du Havre se sont développés récemment et c'est au Havre que se font presque toutes les transactions françaises sur les cafés.

Par réciprocité, le Brésil devrait, semble-t-il, se fournir chez nous. Autrefois, nous l'avons dit, notre rôle était prépondérant au Brésil, aujourd'hui il est bien amoindri et cependant ce pays neuf a besoin de bien des choses, de machines, d'objets manufacturés et de denrées alimentaires.

Il en a d'autant plus besoin que certains de ses États s'adonnent presque exclusivement à une seule et même culture. En dehors de cet article, on peut dire que ces États ont besoin de tout.

Le développement de ce pays et sa prospérité nous intéressent donc à tous égards et nous devons nous demander ce que l'avenir lui réserve.

Tout le monde a remarqué l'inégalité du développement de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud. Quelle différence, par exemple, entre les États-Unis et le Brésil. Ces deux pays à peu près équivalents en surface, ont l'un 80 millions d'habitants et l'autre 15 à 20 millions seulement. Le commerce extérieur de l'un est de 13 milliards et celui de l'autre n'atteint que le milliard et demi. Même écart pour les chemins de fer : 319.000 kilomètres d'une part contre 15.000 de l'autre ! Les impôts perçus en chaque pays sont bien différents également, 3 milliards et demi de francs contre 450 millions.

Quelle est la cause de ce retard ?

Le pays est-il infertile ou insalubre ? Si oui, le Brésil ne peut prétendre à une réelle prospérité. Si, au contraire, la lenteur de ses progrès est due à des causes transitoires, ce pays pourra prospérer dès que ces causes auront cessé. Est-ce, par exemple, parce que les émigrants se portent de préférence vers l'Argentine ou les États-Unis ? Un jour viendra où ces pays trop encombrés les refuseront et alors le Brésil pourra les recevoir à son tour et prendre grâce à eux une marche rapide.

Trois conditions sont indispensables pour la prospérité d'un pays :

Une richesse naturelle suffisante : sol fertile ou sous-sol exploitable sous un climat hospitalier ;

Une main-d'œuvre apte à mettre cette richesse en valeur ;

Un gouvernement ordonné donnant la sécurité nécessaire à la production.

Telles sont les trois conditions, physique, sociale et politique, nécessaires au développement économique d'un pays.

On a pu craindre pour le Brésil des jours semblables à ceux que vécurent d'autres Républiques de l'Amérique du Sud qui virent une succession de pronunciamentos, de coups d'État et de révolutions. Il n'en a pas été ainsi au Brésil. Le libéral Don Pedro, qui se disait le premier républicain de son pays, fut chassé pacifiquement. Quelques troubles suivirent cet événement, mais cela ne dura pas. Il y eut d'abord une République jacobine et militaire, suivie depuis 1893 d'une République modérée et civile. Cette tendance nouvelle prévaut toujours au Brésil. Elle s'est créée et maintenue grâce à divers phénomènes, entre autres grâce à l'organisation des commissions centrales.

Pendant les périodes de troubles, des comités se formèrent en chaque État, qui sans être officiels s'occupèrent officieusement des affaires du pays. Telle est l'origine des commissions centrales. Celle de San-Paolo

fut en quelque sorte la commission supérieure, car l'État San-Paolo est l'*État-Empereur* du Brésil. Ces commissions prirent sur le pays un grand ascendant et la commission centrale désigne aux emplois civils et a fait nommer Présidents trois de ses membres : Prudente de Moraës, Campos Salles et Rodrigues Alvès.

La victoire du parti modéré est due aussi à un vaste mouvement de ralliement sincère à la République. Quelques monarchistes résistent bien, mais ne forment qu'un maigre état-major. Toutes les troupes sont passées dans l'autre camp et y occupent même des postes importants. Le Président est lui-même un ancien monarchiste.

Depuis la présidence de Prudente de Moraës le Brésil a été en paix et les finances ont été mieux gérées. C'est un grand avantage, car le Brésil a besoin des hommes et des capitaux étrangers, et il faut pour les attirer qu'il inspire la plus grande confiance. On peut dire que depuis dix ans, il y a grand progrès au Brésil. La situation est assez prospère et le change est devenu stable, puis a haussé, même un peu trop rapidement.

Au point de vue religieux, une transformation s'est faite au Brésil. En 1889 eût lieu la séparation de l'Église et de l'État. Une loi libérale est intervenue et les rapports sont corrects et même cordiaux. Un nonce est toujours accrédité au Brésil qui n'a pas d'ailleurs cessé d'être en bons termes avec la Papauté et entretient à Rome une mission diplomatique.

Quelques mutineries sans importance sont bien survenues, mais elles sont probablement les dernières convulsions d'un pays qui veut désormais marcher vers le progrès.

Le Brésil est divisé en 21 États, tous autonomes, dont l'un, celui de San-Paolo, est l'État-Empereur, c'est-à-dire le plus riche et le plus en progrès. La civilisation s'est surtout portée dans les États avoisinant l'Atlantique. Les autres sont peu habités et même peu connus.

Dans un pays comme le Brésil qui équivaut à dix-sept fois la France, il ne faut pas s'attendre à trouver l'uniformité naturelle des diverses parties.

Nous y distinguerons trois régions, sans nous occuper de la partie qui n'est encore que très insuffisamment explorée, c'est-à-dire l'immense plateau qui s'incline vers l'intérieur entre les plaines arrosées

par l'Amazone et le Sud du Brésil, que nous limitons entre Montevideo et Rio-de-Janeiro. Ce plateau est borné à l'Est par les chaînes de montagnes qui courent parallèlement à la côte depuis Pernambuco jusqu'à Rio-de-Janeiro et où se trouvent les points culminants du Brésil. Elles laissent entre elles et la côte, une zone longue et relativement étroite. Nous l'appellerons la bordure côtière.

Les trois régions intéressantes sont donc l'Amazonie, le Sud du Brésil et la bordure côtière.



LA PLACE DU VICOMTE DE RIO BRANCO, A PARA.
EXEMPLE DE VILLE A CLIMAT ÉQUATORIAL.

L'Amazonie est la plaine parcourue par le fleuve Amazone. Ce fleuve est presque une mer intérieure, car il ne descend que de 80 mètres sur les 3.000 kilomètres qu'il parcourt sur le territoire du Brésil. Le climat de cette région sans être exagéré est continuellement chaud, 25 à 26 degrés. Ce climat est en même temps très humide. Alors qu'en France, en Normandie par exemple, on reçoit en moyenne $0^{m},80$ d'eau par an, cette moyenne s'élève jusqu'à 3 mètres dans l'Amazonie. Cette humidité excessive (1), jointe à cette grande chaleur continue, est déprimante, surtout pour les Européens. Pour les Brésiliens eux-mêmes ce climat ne vaut rien. Quelques chefs de comptoirs arrivent à le supporter, grâce à une hygiène excessivement rigoureuse, et l'un

(1) Des habits laissés à l'air libre pendant la nuit sont retrouvés le lendemain matin absolument trempés, comme s'il avait plu toute la nuit. C'est un effet de la rosée tout simplement.

d'eux affirme que, même avec de sévères précautions, l'on ne pourrait y rester plus de dix années successives sans danger.

Ce ne pourra donc jamais être un pays de peuplement colonisateur. Ce serait du reste contraire aux enseignements de l'histoire, car jamais les pays tropicaux n'ont pu acquérir un certain développement de population européenne travaillant manuellement. On n'y fera dès lors que de l'exploitation. Cette région peut fournir le caoutchouc en abondance et ses forêts vierges tiennent en réserve des bois rares et précieux qui en assureront un jour la prospérité.



FORÊT DE PALMIER AU PIED DU MORRO DE CONDERITA.
TYPE DE FORÊT TROPICALE : LA HAUTEUR DE L'HOMME INDIQUE CELLE DES VÉGÉTAUX.

L'extrême Sud dans lequel se trouve l'État de San-Paolo, par exemple, est une des régions les plus favorisées du globe. Le sol est très fertile et le climat est méditerranéen.

C'est un pays propre à la colonisation. Celle-ci est même commencée, mais l'émigration ne s'est pas encore portée en masse de ce côté. Il y a là trois ou quatre États qui prospèrent singulièrement, l'État de San-Paolo, l'État de Parana, l'État de Santa-Catharina et l'État de Rio Grande do Sul. Ils se trouvent dans la partie comprise entre San-Paolo et Montevideo et couvrent une superficie plus grande que la France, environ le douzième du Brésil. A cette partie du Brésil, on peut prédire un avenir des plus brillants.

Entre ces deux régions, la région de l'extrême Nord (Amazonie) et la région de l'extrême Sud (bassin du Parana et de l'Uruguay) se poursuit le long de l'Océan la bordure côtière. C'est la partie la moins favorisée du Brésil. Elle est extrêmement chaude et la moyenne annuelle d'eau tombée atteint presque celle de l'Amazonie. Elle est peu saine, la fièvre jaune y sévit.

L'Européen qui n'a vu que cette partie du Brésil et s'est arrêté à Pernambuco, Bahia ou Rio-de-Janeiro, en revient avec une impression peu favorable de sa salubrité et même de ses possibilités productrices.

Si la colonisation s'est d'abord développée dans cette partie, c'est à cause du voisinage de la mer et parce qu'elle n'a pu s'étendre vers l'intérieur, arrêtée qu'elle était par cette barrière physique constituée par les chaînes de montagnes qui la limitent. Ce qui manque à cette bordure côtière, ce sont des fleuves perpendiculaires à la côte et facilitant la pénétration du pays. Il faudrait des chemins de fer et par suite beaucoup d'argent pour tourner la difficulté.

On peut considérer cette partie du Brésil comme étant à son apogée.

L'avenir est donc dans le Sud du Brésil.

Le Brésil n'a presque pas de charbon. De ce chef il est en infériorité



VILLE D'OURO PRETO, SITUÉE DANS LES MONTAGNES, AU SITE D'UNE ANCIENNE MINE D'OR COMME L'INDIQUE SON NOM.

notable par rapport aux États-Unis d'Amérique. Aussi il y a peu d'in-

dustrie, sauf dans l'État de San-Paolo. La houille blanche pourrait remédier au défaut de charbon et permettre plus tard à l'industrie de se développer. Les rapides et cataractes ne manquent pas, mais il faut des capitaux pour utiliser cette importante réserve de forces vives. Pour l'instant, le Brésil est inférieur sous ces rapports aux États-Unis.

Et l'or et les diamants, direz-vous, vous n'en tenez donc aucun compte ! Si, mais ce n'est plus d'actualité, c'est le passé. On ne trouve plus actuellement que 500.000 francs à peine de diamant par an. C'est à Diamantina et dans ses environs immédiats que sont les dernières exploitations. L'or exporté atteint une valeur de douze millions seulement. Que sont ces chiffres à côté de ceux fournis par les États-Unis ?

La seule richesse actuelle du sous-sol est le fer. Il y en a abondamment. Dans l'État de Santa-Catharina, on trouve auprès de la côte une montagne entièrement composée de minerais de fer. Tout cela est inexploité. La main-d'œuvre est trop chère et surtout le charbon manque.

Aussi jusqu'à présent, on ne s'adonne au Brésil qu'à la culture ou pour mieux dire, selon les régions, à des monocultures. Le caféier est principalement cultivé et les champs de café, ayant la même apparence de loin que nos vignobles, s'étendent sur le flanc des côteaux.

Le Brésil réussira-t-il à trouver la main-d'œuvre nécessaire pour

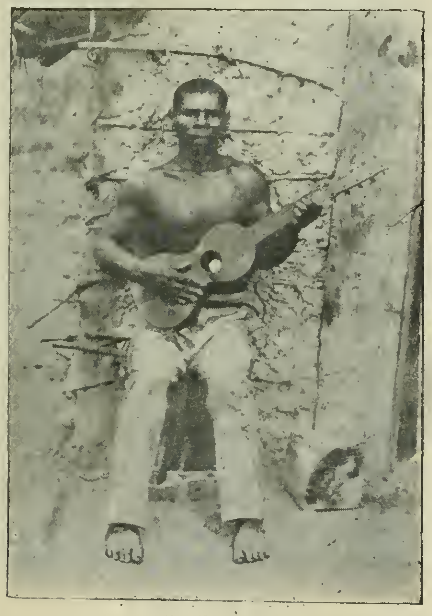


TYPES DE FAZENDEIROS,
PROPRIÉTAIRES A L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL D'UNE EXPLOITATION AGRICOLE OU FAZENDA.

l'exploitation de ses richesses latentes. C'est une question primordiale pour lui. Ce pays est réellement vide, 15 à 20 millions d'habitants pour tout ce vaste territoire, cela fait 2 habitants par kilomètre carré. Il faut le peupler et cela ne pourra se faire que par les Européens.

Les Indiens sont vagabonds et paresseux et ne se résignent guère à travailler pour des patrons. Il n'y faut pas compter, ils ont la nostalgie de leurs forêts. On raconte à Para qu'un ingénieur allemand avait épousé une jeune indienne. Celle-ci parut bientôt dans les salons, suivit la mode, eut même un piano à queue et tout laissait croire qu'elle était réellement convertie à la civilisation. Un beau jour elle disparut et un explorateur fut tout étonné de la retrouver au milieu d'une forêt vierge ayant repris ses habitudes ancestrales.

Les nègres, depuis qu'ils sont libres, sont devenus orgueilleux. S'ils travaillent, c'est à contre cœur et pour ramasser quelques sous et dès qu'ils les ont dans la poche, ils n'ont plus que deux désirs, comme disait l'explorateur Coudreau : acheter des souliers et se faire avocats.



TYPE DE NÈGRE.

On ne peut compter que sur les Brésiliens eux-mêmes. Ils ont généralement des familles de 8 à 10 enfants, mais il faudrait bien du temps, vu l'étendue du pays, pour qu'ils puissent seuls arriver à le peupler.

Le gouvernement s'est par suite adressé à l'émigration. Des pourparlers ont été entamés en 1901 avec le Japon. Ils n'ont pas abouti.

L'émigration se porte toujours de préférence aux États-Unis et ailleurs et le Brésil doit attendre son tour. Quelques colonies sont cependant déjà établies dans le Sud du Brésil, ce sont des colonies italiennes, allemandes et polonaises.

La colonie italienne se monte à environ 1.400.000 âmes, mais ces Italiens sont disséminés partout sans cohésion aucune. Il n'en est pas de même des Allemands qui, au nombre de 300.000 forment bloc. Ce sont des villages entiers sous la tutelle de pasteurs protestants en relation avec la ligue pangermanique. Les Brésiliens commencent à trouver parfois indiscrets les vœux de certains Allemands.

Les Polonais, au nombre de 80.000 seulement, ont singulièrement prospéré, au point qu'en Allemagne, en parlant du Brésil, on crie au péril polonais. C'est à croire que les Allemands ont une arrière pensée



JEUNE MULATRESSE.

Les mulâtres sont encore assez nombreux et constituent un élément de bien plus grande valeur que les noirs.

et qu'ils ont trouvé en ces Polonais des rivaux sur lesquels ils ne comptaient guère.

Quant aux Français, ce sont surtout des commerçants, et ils tiennent les plus beaux magasins dans quelques grandes villes.

Il est suffisamment prouvé par ceci que le Brésil est en bonne voie et qu'il peut prospérer tout aussi bien que d'autres dès qu'il aura trouvé des hommes et des capitaux. Le Brésil a déjà, tout comme l'Amérique, des villes champignons, San-Paolo a vu sa population passer de 60.000 à 286.000 habitants en treize ans seulement, et l'État de San Paolo comptait en 1902 deux millions et demi d'habitants au lieu de douze cent mille qu'il accusait quinze années avant.

Si le Brésil est en retard, cela n'est pas dû à l'infériorité des races latines, mais aux différentes causes énoncées plus haut.

Nous pouvons espérer un avenir brillant pour le Brésil, c'est à nous à savoir tirer profit de son expansion future et à reprendre avec ce pays par des démarches actives, énergiques et persévérantes, les relations intellectuelles, morales et économiques que nous avions un peu abandonnées peut-être par indifférence et qui ne doivent pas être moins précieuses au Brésil qu'à nous-mêmes.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1905.

TROIS SEMAINES EN ITALIE

TURIN, GÊNES, PISE, ROME, NAPLES AVEC LE VÉSUVE, POMPÉI, SORRENTE ET CAPRI, FLORENCE, VENISE, MILAN ET LES GRANDS LACS ITALIENS.

Excursion du 16 Avril au 6 Mai 1905.

Directeurs : MM. Decramer et Cantineau.

Hœc olim meminisse juvabit.
(Virgile).

Quantité d'écrivains de talent ont parlé de l'Italie d'une façon générale et à tous les points de vue ; les guides en décrivent les monuments comme les

beautés pittoresques, peut-être avec sècheresse, mais du moins avec la plus minutieuse exactitude. Il ne reste plus de place que pour les événements de voyage et les appréciations personnelles encadrées dans une description sommaire destinée à les repérer ; c'est ce que j'entreprends, espérant être agréable à d'aimables compagnons de voyage dont la mémoire peut contenir des lacunes bien excusables à propos d'un raid aussi complexe. Partons donc.

Il est 9 h. 10 en gare de Lille, quand le dimanche 16 avril, le train s'ébranle emportant vers Paris notre groupe de 22 membres de la Société de Géographie. Quatre heures après nous déjeunons dans la monumentale salle à manger du buffet de la gare du P.-L.-M., où les sculptures, les ors et les peintures réjouissent l'œil et mettent peut-être en belle humeur l'estomac des dyspeptiques ; puis à 2 h. nous nous installons pour 18 h. dans un wagon Paris-Turin et le train part. Aux environs de la Capitale nous voyons l'animation du dimanche, il fait beau, le parisien court les champs où la nature s'éveille. Après le dîner rapide au buffet de Dijon (7 h. 06 à 7 h. 37) le soleil nous donne rendez-vous en Italie pour demain et les amis de Morphée se laissent choir dans ses bras.

Modane ! 1 h. d'arrêt ! cet avis désagréable nous réveille à 3 h. 15 ; cependant nous constatons avec plaisir qu'à la douane italienne il est 4 h. 10 ; c'est une consolation, nous nous persuadons avoir dormi une heure de plus. Après une visite sommaire et grelottant un peu, nous regardons le premier décor pittoresque de notre voyage que le jour naissant nous permet de voir. Nous sommes entre les massifs du Cenis au N. et du Thabor au S.; de tous les côtés nous voyons des flancs boisés ou abrupts, coupés de ressauts et parsemés vers le bas de pauvres masures étagées sur des paliers où s'étale un peu de verdure ; en haut, les cimes sont perdues dans la brume crépusculaire. Tout près de nous quelques maisonnettes aux tons clairs et aux volets verts, entourées de jardins et de quelques surfaces cultivées dénotent mieux que la pauvreté si fréquente dans les montagnes. Nous sommes à 1.050^{m} d'altitude, à 100^{m} encore plus bas que le tunnel dont l'orifice français est à 1,159^{m} et celui d'Italie à 1,291^{m}. La longueur du souterrain est de 12 k. 235 ; il fut commencé vers le Piémont en 1857, vers la France en 1861 et inauguré en septembre 1871 ; il a 6^{m} de haut sur 8 de large et un aqueduc de 1^{m},20 de section peut au besoin être un chemin de sauvetage ; il a coûté 75 millions. Nous mettons nos montres à l'heure du fuseau de l'Europe centrale et à 5 h. 05, nous quittons la dernière agglomération française à 950 km. de nos foyers pour monter jusqu'au tunnel que nous traversons en 25 minutes sans souffrir de l'aérage ; la pointe du Fréjus sous laquelle il passe a 2,917^{m} d'alt.

A peine au jour, on trouve la station de Bardonnèche (1,260^{m}) dans une vallée verdoyante où la végétation paraît plus belle que dans la Maurienne. Nous sommes étonnés de voir là des pelotons de bersagliers au panache vert chatoyant et flottant, et avec eux des gendarmes (carabinieri) dont la caracté-

ristique est un haut plumet écarlate planté sur un bicorne posé en bataille. Quel éclatant plumet ! Et ce plumet suggestif nous allons le voir à chaque pas sur notre route dans toute l'Italie où il inspire le respect de l'ordre.

Cependant nous continuons à descendre rapidement vers la haute plaine du Piémont à travers les contreforts et les ravins où coulent de nombreux torrents, affluents primitifs du Pô ; aussi nous franchissons viaducs et tunnels par dizaines. Le plus petit déraillement nous mènerait sur les bords du Styx, mais les aimables timorées de notre groupe n'y pensent pas ou bien peu ; le spectacle ravissant de cette région tourmentée, de cette végétation aux aspects inaccoutumés absorbe l'attention, et le plaisir des yeux, si captivant, bannit la crainte du danger. Mais pourquoi donc toutes les stations sont-elles gardées militairement, nous sommes maintenant loin de la frontière ; pourquoi les habitants paraissent-ils aussi s'intéresser au passage du train ? Est-ce qu'il contiendrait des hauts personnages ? Nous allons apprendre à Turin que la grève des *ferrovieri* est sur le point d'éclater ; voilà le mot de l'énigme ; nous en verrons l'importance dans un jour ou deux.

Maintenant les montagnes deviennent moins abruptes, les vallées s'élargissent et sont cultivées, les coteaux sont couverts de vignes et de mûriers, et les habitations sont plus nombreuses. Nous approchons de Turin, les maisons crépies au mortier peint en rose commencent à se grouper ; il est 8 h. 15 et nous entrons dans la gare centrale de l'ancienne capitale du Piémont à 1,055 km. de Lille dévorés tout d'une traite. Nous sommes à 259^{m} d'alt., c'est 1,000^{m} que nous venons de dégringoler en 2 h. Notre premier soin est de lester chaudement l'estomac au buffet, puis à 9 h. (8 h. de France), nous entrons en campagne avec entrain. Le Piémont (pied des Monts) a une longue histoire qui nous intéresse ; les armées françaises ont souvent combattu dans cette riche province si disputée où mille torrents, descendant des alpes maritimes, grées, cottiennes et pennines, forment le haut du grand fleuve qui fertilise les plaines lombardes, vrai grenier d'abondance de l'Italie. La vigne, le mûrier, le châtaignier, etc.; puis le blé, le maïs et le riz enrichissent les travailleurs de la terre, à côté de cultures moins importantes, mais rémunératrices dans ces alluvions fertiles. Les premiers peuples fixés au Piémont furent les Celtes et les Ligures qui devinrent les fidèles alliés de Rome. La Maison de Savoie, noblesse de la haute Bourgogne, apparaît vers l'an 1000, fondée par Humbert aux blanches mains. Emmanuel Philibert (1528/1580), l'un des généraux préférés de Charles-Quint, donna de l'éclat au duché et fit de Turin sa capitale ; il avait épousé Marguerite de France, sœur de Henri II ; et *Madame Reale* Marie-Christine, fille de Henri IV, fut la femme de son petit-fils Victor-Amédée 1er. Enfin, en 1720, Victor-Amédée II joignit la Sardaigne au duche et prit le titre de roi. La Révolution française y détruisit le régime féodal et en 1831 s'éteignit la branche ainée avec le roi Charles-Félix. La branche de Carignan lui succéda avec Charles-Albert, élevé en France et soutenu par elle

contre l'Autriche. Avec lui commença le développement national du Piémont dont le langage se rapproche autant du Français que de l'Italien ; mais la défaite de Novare (1849) termina sa carrière. Son fils Victor-Emmanuel II devint roi d'Italie en 1859 ; en 1865 il alla établir à Florence le trône d'Italie qu'il transféra à Rome en 1870. Humbert 1er lui succéda en 1878. Telles sont les grandes lignes historiques du Piémont qui fut le berceau de la monarchie italienne, et de la Maison de Savoie d'origine française comme celle de Portugal ; les faire connaître c'est presque parler de la France et j'ai cru devoir le faire.

Nous sortons donc de la gare centrale, monument grandiose situé sur un immense boulevard de 3 km. qui traverse toute la ville en ligne droite jusqu'au pont de fer sur le Pô ; en face est un superbe square entouré de maisons monumentales à arcades, comme il y en a beaucoup ici. Nous longeons la rue de Rome, presque la plus belle et la plus fréquentée de Turin ; elle est pavée en bois et garnie de magasins les plus riches de la ville ; elle traverse la place San Carlo où s'élève la statue équestre en bronze d'Emmanuel Philibert, mort en 1580 ; cette place régulière, à arcades, ornée d'attributs guerriers, est d'un aspect imposant. Elle est pavée de petits grés bleus alternant avec de grandes dalles calcaires, semblables à celles qui, dans presque toutes les rues, remplacent les trottoirs absents. Souvent, surtout à Gênes, la chaussée est formée de galets ou cailloux roulés, reliés par un ciment résistant. C'est d'une certaine originalité avec les dalles grises en bordure, immenses comme des pierres tombales. Nous continuons la *viâ Roma* jusqu'à la place du Château, au milieu de laquelle s'élève le Vieux Palais Madame qui paraît bien fruste avec ses murs tapissés de lierre, et original avec ses 2 tours à 16 pans couronnées de toits rouges. La reine Marie de Nemours, mère de Charles-Emmanuel II, l'habita, vers 1720, d'où son nom de *Palazzo Madama reale*. Le Sénat y tenait ses séances, quand Turin était capitale. A peu de distance est la cathédrale St-Jean qui possède une relique du St-Suaire et cinq tombeaux de princes de Savoie. Le palais royal, tout voisin, n'a qu'une façade nue et sans caractère, mais l'intérieur est magnifiquement orné. Il partage avec celui de Florence la réputation d'une grande richesse de décor ; peintures, sculptures, dorures et glaces y sont prodiguées avec art et goût raffiné ; si le cabinet de toilette de la Reine n'a que des glaces pour parois, le plafond de la chapelle privée est aussi formée de glaces ; il y a 20 colonnes de marbre blanc dans la salle de bal et l'escalier d'honneur est aussi en marbre superbe. Il est vrai que Carrare n'est pas loin, nous y passerons demain. La Musée des armures est très remarquable, la galerie où se trouvent deux rangs de chevaliers armés en guerre, montés sur des chevaux empaillés est d'un haut intérêt. Sans nous attarder à d'autres monuments, nous descendons vers le fleuve par la rue du Pô ; droite comme toutes celles de Turin qui se coupent à angle droit, donnant au plan de la ville l'apparence d'un échiquier. Nous passons devant l'Université et nous voyons

ici aussi de beaux magasins, la rue est très fréquentée, car elle conduit sur la vaste place Victor-Emmanuel devant le pont du Pô, l'endroit le plus pittoresque de la ville. Bien modeste est encore ici le fleuve qui a près de 700 kilom. de cours et conduit dans son vaste lit jusqu'à l'Adriatique, une partie des sommets désagrégés des Alpes. De là, nous apercevons le Musée national, monument bizarre, formé de colonnades superposées supportant un dôme quadrangulaire à 95^{m} de hauteur, surmonté lui-même d'un clocher hardi, formé d'une suite de colonnades que termine en pointe une flèche aigue à 160^{m} de haut ; on l'appelle *Mole* (édifice) *Antonelliana,* du nom de son architecte. Devant nous, sur la rive droite, s'élève le dôme imposant de l'Église de la Mère de Dieu ; plus loin c'est l'ancien Palais d'été, dit : la Vigne de la Reine ; un peu à droite est l'église des Capucins, en vedette sur une des collines de 3 à 400^{m} qui bordent le fleuve. Au loin à gauche, se dessine sur le ciel bleu le dôme de la *Soperga*, belle basilique en rotonde qui renferme les tombeaux des rois de Sardaigne, et qui du haut de sa montagne verte permet d'apercevoir les sommets des Alpes, du Viso au Mont Rose. Nous suivons le quai en amont jusqu'au Pont de fer et à un vaste jardin où nous retrouvons le *Corso* qui mène à la gare. Turin avec ses belles rues à arcades, ses palais, ses nombreuses églises et la quantité de statues qui ornent ses places, dénote bien une ville capitale, un séjour de princes ; mais rien d'antique ne subsiste de la cité primitive, peu importante du reste, qui fut soumise aux Romains.

Il est 15 h. 30 quand nous partons pour Gênes, c'est 30 min. de retard ; des soldats partent avec nous, et il y en a partout sur la ligne, aux endroits dangereux et dans les stations, néanmoins tout marche sans encombre. Nous voyons au premier plan, des maisons jaunes et roses aux toits rouges et le Pô roule ses eaux argileuses à travers les champs qu'il fertilise ; tandis que la Soperga domine tout le paysage. Tout au loin derrière les collines verdoyantes, les blancs sommets des Alpes apparaissent à l'O., ayant pour chef la pyramide du Viso. Après Montcalieri. résidence royale, défilent bourgs et villages perdus dans les bosquets de châtaigniers ou dans la verdure des mûriers entrelacés de vignes. Puis c'est Asti au vin mousseux si goûté, c'est la riche vallée du Tanaro, au cours violent, irrégulier, qui fertilise de son limon la plaine tertiaire où l'eau abonde ; puis c'est Alexandrie, l'un des remparts du Piémont, près duquel à Marengo, Bonaparte écrasa les Autrichiens en 1800.

Le train roule encore quelque temps dans ces riches plaines, si bien cultivées, puis apparaissent les premiers contreforts des Apennins, encore neigeux ; voilà la vallée de la Scrivia, torrent pierreux, autre affluent du Pô qui lui vient du Sud, vers Gênes ; ici c'est Novi que domine sa haute tour fièrement plantée sur un rocher. Alors commence une région montagneuse, creusée de vallées escarpées, sauvages, désertes, où viaducs et tunnels longs parfois 6 à 7 km. se succèdent continuellement au grand déplaisir des plus nerveux

d'entre nous. Ces changements à vue quoiqu'effrayants parfois, sont d'un pittoresque saisissant ; çà et là dans une échancrure, sur un plateau de quelques mètres, une cabane de chèvrier s'abrite au milieu des bouleaux dans un carré de terre cultivable. Mais les ravins s'élargissent, quelques maisons se groupent et bientôt des villages apparaissent sur des côteaux plantés de vignes ; enfin voilà les faubourgs de Gênes, avec leurs maisons carrées aux murs plats et roses, aux volets verts, aux fenêtres garnies de linge lessivé, pendu pour blanchir et sécher. Quel contraste avec les beautés que la nature vient d'offrir à nos yeux émerveillés ! Cependant, déjà le palais Doria dit que nous sommes à Gênes la Superbe et nous entrons en gare à 20 h. ; 5 heures pour faire 166 km., sous la surveillance des carabiniers et des bersagliers, est-ce trop ? Peut-être à notre avis. La gare est encombrée d'omnibus et le mouvement est considérable, c'est que nous sommes dans un port commerçant vingt fois séculaire : Gênes fut, sous tous les rapports, la puissante rivale de Venise à la fin du Moyen-Age, et le port est à deux pas. La route est longue jusqu'à notre hôtel, dans la rue de Rome, grande artère à la limite de la nouvelle ville et c'est une promenade qui nous donne une première idée des contrastes qui se heurtent dans la vieille cité. Notre séjour sera court, et après le dîner nous jugeons de l'activité de la circulation dans la rue de Rome où se trouve le théâtre et la Poste, puis nous admirons la splendeur de la rue du XX septembre qui date de 1887 : les arcades y sont en granit poli et les plafonds sont à caissons décorés de peintures ; les façades en marbres polis, blancs ou de couleur, sont splendides et le luxe des magasins est en harmonie avec le décor de la rue où les promeneurs abondent. Nous rentrons ensuite à l'hôtel par la grande galerie Mazzini qui communique avec la *via Roma*.

Mardi 18. — Nous n'avons que quelques heures pour prendre une idée générale, aussi nous partons directement à la *Piazza Deferrari* (toute voisine (nom du duc de Galliera, mort en 1875, qui donna 20 millions pour l'agrandissement du port dont un môle porte son nom), centre du réseau des tramways électriques : là s'élève la haute colonnade du péristyle du Théâtre, et en face la statue équestre de Garibaldi. Nous passons devant le Palais Ducal, auquel de belles colonnades superposées et de nombreuses statues de marbre donnent une apparence princière. Un peu plus loin, la cathédrale *San Lorenzo*, de style roman, extérieurement rayée de noir et de blanc par un revêtement de marbres de ces 2 couleurs : l'effet est encore plus singulier à l'intérieur où les colonnades et les arcades elles-mêmes présentent ces deux couleurs alternées et bien plus vives de ton. Sur le port si célèbre, le mouvement est intense le long de ses 10.500 m de quais : wagons, tramways, chariots, charrettes et piétons s'entrecroisent avec un vacarme incessant, encadrés d'un côté par une forêt de mâts et de l'autre par de sombres et basses arcades de tout style, sous lesquelles grouille la foule de marins, de pêcheurs.

d'ouvriers du port qu'attirent des buvettes sombres, des gargotes repoussantes, de sordides magasins, tandis que çà et là une ruelle étroite s'ouvre presqu'obscure, en croisant d'autres plus noires encore, réseau infect qui circule en grimpant la colline sur laquelle est étagé le quartier marin. Quand par hasard on peut dans une de ces rues entrevoir le ciel, de toutes les fenêtres de tous les étages partent des cordes où pendent des vêtements et le linge de la famille, si ce n'est beau c'est du moins hygiénique : du reste nos ports du détroit nous montrent le même spectacle mais fort réduit. Le port franc, à l'entrée du vieux môle, est une cité bien clôse et privilégiée. Comme contraste nous pourrions voir les nombreux palais municipaux ou historiques d'André Doria, de Balbi, de Durazzo, de l'Université, celui de la famille Galliera et cent autres, la maison de Christophe Colomb, etc., mais nous préférons la demeure des morts, le *Campo Santo*, l'un des plus beaux



GÊNES. — GALERIE INFÉRIEURE DU CAMPO SANTO.

d'Italie situé au N. de la ville, contre le torrent *Bisagno* qui apporte à Gênes les galets pour paver ses rues. Un tramway conduit au pied du mur de clôture morne et triste : à l'intérieur, c'est un immense espace divisé en carrés, comme nos cimetières, où sont les tombes ordinaires : les allées sont ombragées de mélèzes, d'ifs et de cyprès. Mais l'attraction gît dans de longues galeries à arcades à 2 étages, appuyées au mur d'enceinte. Là sont des sépultures richement ornées de statues, de groupes même représentant avec une vérité empoignante les scènes touchantes, parfois d'une expression de douleur déchirante, qui attristent le moment de l'éternelle séparation. On

reconnait là les aptitudes remarquables des sculpteurs italiens à préciser, avec un fini surprenant, aussi bien le détail des poils de la barbe, que l'expression des émotions sur les traits du visage. Ce sont d'habiles praticiens qui savent également bien donner à un voile sa légéreté, à la soie son moiré chatoyant et aux tissus leur grain varié; c'est l'art de l'imitation poussé à sa limite, partout le marbre exprime la pensée et le sentiment, il est animé. Quant à l'art vrai, à l'inspiration géniale, nous n'avons guère vu de preuves de son existence. Ce *Camposanto* est si vaste et si attachant qu'il faudrait une demi-journée pour le visiter en entier ; nous avons vu une partie des monuments en marbre blanc bâtis çà et là, et la grande chapelle plantée sur une éminence ; elle est ronde, c'est un dôme soutenu par de grosses colonnes monumentales en marbre noir, l'autel est au centre ; presque tout l'édifice est en superbe marbre blanc, même l'escalier d'accès. Toutes les sépultures, riches ou pauvres, sont garnies de 2 petites lampes suspendues qui, allumées à jour fixe, sont les témoignages du souvenir ainsi que des fleurs ; c'est une coutume respectée de tous. Ce lieu du repos éternel, d'aspect sévère, commande sans conteste le respect et le recueillement.

Après un rapide déjeuner nous bouclons nos valises pour Rome ; le train doit partir à 12 h. 30. Cependant à 13 h. nous sommes encore dans la gare où il y a plus de soldats et d'officiers que de ferrovieri ; c'est que la grève vient d'éclater et on ne sait quand, ni même si on partira. L'activité et l'énergie du directeur principal de notre voyage ont été mises aujourd'hui à une pénible épreuve. Enfin vers 14 h. le train s'ébranle tout à coup et nous partons ; mais que d'imprévu, que de péripéties nous menacent avant d'arriver à Rome qui n'est qu'à 500 km.

On débute par un long tunnel sous la ville qui mène à la station de l'Est ou de Brignole, puis par un second tunnel on débouche au bord de la mer à Sturla ; les habitations toujours roses, mais sans corniches, sans cordons, sans archivoltes ont un aspect pauvre bien que parfois ces sculptures soient imitées par des peintures grises ou d'un rose plus vif assez réussies mais peu appréciées. Ce qui flatte plutôt l'œil, c'est le décor naturel de jardins attrayants où des fleurs au vif coloris se mêlent aux fruits d'or des orangers et des citronniers entre les bosquets de figuiers, d'oliviers et de mûriers où s'entrelace la vigne et où croissent des buissons de cactus-raquette, d'aloès, etc. Toute cette luxuriante végétation s'étale au pied des Apennins, favorisée par le soleil et à l'abri du N. ; aussi Nervi que l'on passe à 12 km. est une station d'hiver très fréquentée et ravissante au milieu des palmiers, des orangers, des eucalyptus, etc. Bientôt la voie ne quitte plus le bord de la mer et par une succession fantastique de tunnels et de panoramas on franchit les contreforts des Apennins qui viennent mourir au bord de la Méditerranée dont les flots tantôt moutonnent sur une plage de fin gravier, tantôt grondent en écumant contre les rochers éboulés sur la grève. Mais il y a un point noir à

l'horizon de ces enchantements, le train remorque des fourgons et souvent dans les longs et sombres tunnels, ou à deux pas de précipices menacants, des bruits émouvants de ferraille en délire infligent à quelques dames de terribles angoisses. C'est qu'elles savent que si le train a pu quitter Gênes c'est grâce à des mécaniciens tout étrangers au service de cette route accidentée. La franche gaieté française des compagnons peu accessibles à la crainte du danger, d'ailleurs problématique, a bien de la peine à rassurer les timorées, pendant que les directeurs voient s'aggraver leurs soucis ; avec la vitesse prudemment pratiquée de 15 km. à l'heure, jamais le train n'arrivera à Rome à 23 h. 45, ni même demain à 6 h. et les chambres de l'hôtel nous attendront en vain ; mais ce qui est plus fâcheux encore, nous n'avons pas de victuailles. L'avenir est sombre et inconnu, mais ne saurait nous émouvoir dans ce pays hospitalier que nous continuons à admirer par tronçons coupés à brûle pourpoint par des tunnels innombrables ; il y en a 89 et 45 viaducs entre Gênes et Pise (165 km.) ; nous assistons à une véritable séance de projections. Nous passons Spezzia, le grand port militaire italien bien abrité dans un golfe profond entouré de hautes montagnes ; puis c'est Massa et Carrare avec leurs marbres renommés et peu à peu le crépuscule nous dérobe toutes les beautés pittoresques.

Il est près de 21 h. lorsque le train s'arrête à Pise et grand est notre émoi lorsqu'on nous annonce qu'il va y passer la nuit, la route n'étant pas sûre. Nous maudissons les ferrovieri, mais il y a mieux à faire ; on tient conseil et tout le monde se dévoue rapidement pour trouver des logements ; enfin les organisateurs réussissent à nourrir et à loger dans divers hôtels tous leurs collègues, mais un peu à prix d'or, car le train contenait de nombreux voyageurs pour Rome et la déconvenue est la même pour tous. Pise, l'ancienne rivale ou alliée de Gênes et de Venise au Moyen-âge, n'est pas dans notre programme, mais le lendemain 19, au départ, le jour naissant nous montre les preuves de l'ancienne splendeur de la ville qui vit naître Galilée (1564). Au-delà de l'Arno, parmi une foule de clochers on aperçoit groupés : les galeries à colonnades du Campanile ou Tour penchée, le dôme du baptistère et celui de la belle cathédrale ; tout cela formé de multitudes de colonnes, de piliers, de chapiteaux, de cintres, de revêtements de marbre presque toujours blanc, sculpté, fouillé, découpé avec l'art architectural si développé en Toscane du XIIe au XIVe siècle.

Le train part à l'heure dite, 6 h. 30, à travers une campagne fertile, couverte d'immenses prairies parsemées de nombreuses meules de foin que l'on découpe par tranches verticales pour l'usage. A l'horizon, toujours des montagnes, et sur les côteaux beaucoup de vignes disséminées par groupes ou disposées en guirlandes entre les oliviers, les orangers, les figuiers qu'elles relient de leurs cordons ; il n'y a guère de véritables vignobles. Les céréales dans ces terres légères sont soutenues par des perches entrecroisées à une

hauteur convenable et les champs sont abrités du vent par des rangées d'oliviers ou de mûriers. Nous traversons ensuite des régions crayeuses où les bois remplacent la culture ; puis ce sont des marais, domaine de la *malaria*, où des plantations diverses, surtout d'eucalyptus, luttent contre l'accroissement du marécage. La mer nous apparaît de nouveau en face de l'île d'Elbe si montagneuse, elle est calme ; c'est une vaste plaine d'azur que la vague en mourant frange d'hermine, tandis que la terre est rougeâtre ; les montagnes hautes de 6 à 800 m. et très proches ne quittent point notre gauche. Vers Grosseto, ce sont encore des marais à perte de vue, puis plus près de la côte, de grands lacs saumâtres, tel celui de Burano. Mais, voilà sur de riches côteaux Montalto dont nous avons trouvé le vin excellent à Gênes ; puis c'est Corneto, l'ancienne Tarquinies, et plus loin le vieux port de Civita-Vecchia. Et nous roulons toujours *pianissimo* et *sano* selon le proverbe italien, avec une vitesse de 25 km. à l'heure à travers une campagne monotone. Quand la mer est proche, on aperçoit, espacées, les vieilles tours du XVII[e] siècle qui doivent défendre le rivage. Enfin, après des marécages boisés, nous sommes dans la campagne de Rome ; près du Tibre la voie s'infléchit à gauche pour remonter la vallée ; on aperçoit St-Paul hors les murs, etc. ; on passe sous l'aqueduc *Acqua felice* et l'on entre en gare *di Termini* après avoir fait pendant 8 kil. plus de la moitié du tour de Rome. Il est 18 h. quand nous arrivons à l'hôtel, c'est 36 h. employées pour faire 499 km. depuis Gênes, c'est-à-dire 24 h. de retard que nous doivent les ferrovieri et qu'ils ne nous rendront pas ; c'est une journée de perdue pour Rome, le programme ne pouvant être remanié à cause des hôtels retenus depuis longtemps pour cette époque où les voyageurs abondent. Heureusement peu fatigués encore, nous ferons de longues journées dont je vais citer les points principaux, la concision étant obligatoire.

Jeudi 20. — Dès le matin nous descendons vers le Tibre par le *Corso Vittorio Emanuele*, grand boulevard où nous rencontrons plusieurs églises, il y en a des centaines à Rome ; nous voyons à droite le palais *Massimo* dont la remarquable et élégante façade courbe est si connue.

La *via Paola* nous mène au pont St-Ange, le plus beau de Rome avec ses 24 statues et le plus ancien, jeté par ordre de l'empereur Adrien (136) sur le vieux fleuve qui vit se former l'origine des races latines. Nous le voyons rouler comme toujours ses eaux troubles et jaunissantes, c'est bien le *Flavus Tiberis* d'Horace. Devant nous, la masse énorme du Fort St-Ange, où est le tombeau de l'empereur Adrien, est une espèce de Donjon aux murailles épaisses, remarquable par ses avatars ; tour à tour mausolée, forteresse, palais, prison et aujourd'hui caserne d'artillerie ; une statue colossale de St-Michel surmonte la tour. Tout à côté, s'élève le nouveau Palais de justice (1895) ; il est en travertin, calcaire troué comme de la mie de pain, dont les

carrières de Tivoli et de Brescia ont servi à élever ici de nombreux monuments. Par la rue Borgo Nuovo, où est le Palais Torlonia (1504) qui fut, dit-on, bâti avec des pierres du Colisée, on arrive à la Place St-Pierre devant laquelle on s'arrête émerveillé, captivé par le tableau qui surgit. C'est un immense ovale dont les extrêmités sont limitées par les quadruples colonnades du Bernin avec leurs statues gigantesques. Il y a là comme une forêt de colonnes (400) qui tout à coup, curieux effet géométrique, devient une simple colonnade à jour, les 4 rangées se confondant en alignement du rayon visuel, lorsqu'on se place à l'un des deux foyers de l'ellipse marqués de pierres blanches. Un obélisque de syénite entouré de lampadaires et deux fontaines monumentales à vasques superposées décorent le milieu de la vaste place, tandis qu'au fond, au-delà d'une partie rectangulaire limitée par une haute colonnade, s'élève l'imposante façade de la Basilique, berceau de la chrétienté, avec ses dômes et son portique dont les 8 colonnes ont 2 m 75 de diamètre et près de 30 m de hauteur, les statues ayant 6 m ; par ces mesures qu'on juge du reste. Que dire de cette église la plus vaste du monde, qui contient 100.000 personnes aux jours de fête ? Dès l'entrée, on s'arrête étonné par l'immensité du vaisseau qu'un millier ds visiteurs laisse d'aspect désert, et par ses colonnades gigantesques, les piliers principaux ayant jusqu'à 75 m de circonférence, nous dit-on. Sous la coupole qui a 101 m de haut (le Panthéon a 44 m 50) se trouve l'autel papal si connu, sous un baldaquin somptueux, à colonnes torses, tout en bronze doré et haut de 28 m ; c'est sous cet autel, dans une crypte, que se trouve le tombeau de St-Pierre. Au fond de l'Abside, sur l'autel, est le monument en bronze renfermant le siège en bois plaqué d'ivoire qui, dit-on, servit à St-Pierre et à ses successeurs. Au pilier de droite du dôme est la fameuse statue en bronze de St-Pierre dont le pied s'use par les baisers des fidèles. Non loin de là est le tombeau de Clément XIII par Canova, bien connu parce que la tête de l'ange représente Pauline Bonaparte, princesse Borghèse, sœur de Napoléon 1er ; plus bas, vers l'entrée, est la célèbre *Pieta* de Michel-Ange, chef-d'œuvre qu'il exécuta à 24 ans. Les tombeaux de Papes, de Rois, de Princes sont nombreux ; on nous montre la sépulture provisoire de Léon XIII. Partout on ne voit que marbres, bronzes, dorures, sculptures, mosaïques et pierres précieuses ; tout est colossal, en rapport avec le gros œuvre du monument, et néanmoins tout est décoré avec le fini de travail dont les italiens sont coutumiers ; les énormes piliers eux-mêmes et leurs arcades portent des bas-reliefs et des mosaïques florentines d'une perfection admirable en marbres les plus riches. La basilique a été construite au XVIe siècle pour remplacer celle du IVe siècle bâtie à l'endroit où était le cirque de Néron, de sanguinaire mémoire. Sous le portique d'entrée la porte dite du jubilé est murée et ne s'ouvre que tous les 25 ans, les briques de la démolition sont conservées comme reliques dans les familles. Sur la façade, au-dessus de la porte du milieu, est la célèbre loggia de la bénédiction

papale le jour de Pâques ; au transept, se trouvent des confessionnaux en chaque langue principale d'Europe ; nous en voyons deux pour les français ; un autre est occupé par un moine de l'ordre des Pénitents qui, d'un coup sur la tête d'une baguette longue de plusieurs mètres, accorde 50 jours d'indulgence à qui s'agenouille devant lui. Des pélerins arrivent ici en grand nombre de tous les pays ; il en vient à pied, nous dit-on, de plus de 3.000 km. et nous en voyons qui sont costumés d'une façon bizarre ; mais les touristes sont plus nombreux encore, aussi la circulation et les conversations sont-elles continuelles dans l'église et on n'y rencontre guère que dans les chapelles particulières, la dévotion et l'édification auxquelles on peut s'attendre.

Nous montons alors au Vatican, voir les fameuses fresques de la chapelle Sixtine, le Jugement Dernier et les 7 journées de la Création du Monde, de Michel-Ange ; nous visitons quelques galeries superbes, nous jetons un coup d'œil sur les jardins et par faveur spéciale pour nous, nous parcourons une partie de la galerie des cartes géographiques fermée au public, toutes les provinces de l'Italie y ont été peintes à fresque en 1581. Nous sortons enfin, rassasiés de merveilles, éblouis des trésors artistiques, chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Raphaël, du Titien, du Corrège, de Léonard de Vinci, de Caravage, de Murillo, du Pérugin, etc., que renferme le Vatican ; nous y avons remarqué quelques originaux célèbres dont le musée de Lille possède des copies. Nous avons une autorisation spéciale pour visiter le Quirinal, ancien palais d'été des Papes, bâti au XVI[e] siècle sur les ruines des Thermes de Constantin, aujourd'hui palais royal. Il est de la plus grande simplicité architecturale ; la chapelle a un admirable plafond à caissons, les appartements sont richements décorés et ornés de superbes portraits de la famille royale. Le grand salon contient modestement 150 personnes, il sert aussi de salle de bal, le salon de la Reine est orné de belles glaces peintes ; partout on rencontre des lustres et des mosaïques de Venise, des marbres et des ors à profusion.

Nous partons alors vers St-Paul hors les murs par la *via nazionale*, apercevant une foule de monuments et de ruines dont la liste seule serait trop longue ici. Après la fontaine des Tortues, les restes du Portique d'Octave, du Théâtre Marcellus, l'île du Tibre avec l'église San Bartolomeo, la Bouche de Vérité de l'Eglise Ste-Marie, nous traversons le Mont Aventin pour sortir de Rome par la vieille porte Ostienne avec ses tours crénelées comme l'enceinte d'Aurélien. A côté se trouve la pyramide du consul Caïus Cestius, de 36 mètres de haut, revêtue de marbre, qui fait penser par sa forme à celles d'Egypte ; elle date d'Auguste. A 2 kilomètres de là, sur une éminence, se dresse la basilique de St-Paul encore inachevée remplaçant celle fondée par Constantin, incendiée en 1823. C'est un monument dont l'extérieur simple, avec une tour massive surmontée d'un lourd campanile, n'est pas en rapport avec l'intérieur qui est merveilleux ; 80 colonnes monolithes en granit rouge

à bases et chapiteaux de marbre blanc, le divisent en cinq nefs à splendides plafonds à caissons dorés ; au-dessus des arcades, 253 portraits des papes, en mosaïque, forment une frise incomparable que surmentent des fenêtres à vitraux et des trumeaux ornés de peintures murales. Au maître-autel, sous un baldaquin à 4 colonnes de porphyre se trouve une partie des corps de St-Pierre et de St-Paul, le reste est à la basilique de St-Pierre ; les confessionnaux sont en ébène et palissandre, tout est d'une merveilleuse splendeur. Ce magnifique monument, construit en travertin est édifié par souscription du monde catholique.

Nous ne pouvions oublier de présenter un hommage amical à la Société italienne de Géographie, où nous reçumes un excellent accueil confraternel du Président et du Secrétaire général qui connaît très bien la France. Le lendemain 21, noùs visitons d'abord l'église du Gésu, du XVI[e] siècle, qui est aussi d'une richesse extraordinaire, on n'y voit que marbres rares, mosaïques admirables, ors, bronzes et peintures assemblés avec art. Bien près de là est le Capitole, les voitures y montent par une rampe à balustrade de marbre en haut de laquelle on voit entre les buissons, dans une cage de fer, des loups rappelant la légende de Romulus et Rémus, et un aigle symbole de la puissance dominatrice de Rome. Au milieu de la place est la statue équestre en bronze de Marc-Aurèle ; en face est l'Hôtel de ville, à droite est le palais des conservateurs et à gauche le musée du Capitole où se retrouvent au milieu de trésors archéologiques, le gladiateur mourant si renommé, le faune de Praxitèle, la célèbre Louve antique, la table de bronze de Vespasien, les bustes des empereurs, ceux de Cicéron, de Sénèque, etc. Tout à gauche se trouve l'église d'*Ara cœli*, au large escalier de 124 marches en marbre, aux antiques colonnes de granit, aux fresques superbes, et au miraculeux *Santo Bambino* si cher aux romains qui le couvrent de bijoux ; avec le sarcophage de Ste-Hélène mère de Constantin pour autel. De la terrasse qui est à droite nons jetons un coup d'œil ému sur le *forum* antique tout rempli des restes de Rome, au temps où elle était la maîtresse du monde connu ; ils furent exhumés au siècle dernier après avoir été pendant de longs siècles ensevelis sous le marché aux bestiaux *Campo vaccino*. Tout près de nous sont les 10 colonnes corinthiennes du portique des 12 grandes divinités, *Dii consentes ;* les 3 belles colonnes cannelées avec entablement du temple de Vespasien ; au-delà les 8 colonnes du Temple de Saturne surmontées de leur entablement ; puis les restes de l'immense basilique Julia, tout le pavement et les bases des colonnes. Vers le centre est la colonne de Phocas auprès de l'arc de Septime Sévère et à côté, le fameux pilier *milliarium aureum* d'où partaient les mesures des routes de l'Empire et qu'on appelait l'Ombilic de Rome. Au fond sont les vastes ruines du temple de Vesta et des dépendances occupées par les Vestales ; tout au loin l'arc de Titus et le profil énorme du Colisée au dernier plan. On reste pensif devant ces ruines grandioses d'une splendeur incomparable, et des souvenirs classiques

reviennent en foule à la mémoire. Bientôt nous passons place de Trevi devant la monumentale fontaine de Neptune, en marbre, et adossée à un mur en



ROME. — LES 8 COLONNES DU TEMPLE DE SATURNE SUR LE FORUM (1).

travertin ; puis nous arrivons à Ste-Marie des Capucins où l'on va voir dans un couvent tout empreint d'austérité monacale une exhibition indiscrète d'ossements de religieux dont on a fait des ornements, des autels, des niches où gisent accroupis depuis de longues années, vêtus de leurs robes de bure, les cadavres embaumés de 35 capucins (celui du bienheureux Crispin y est depuis 1730) : six grottes sont ainsi ornées et dans le sol, qui est de la terre sainte de Jérusalem comme au Campo Santo de Pise, sont inhumés une foule de religieux ; il y a ici les restes de plus de 6.000 capucins. Cette exhibition macabre ne nous inspire pas le sentiment de pieux recueillement qu'on éprouve dans un Campo Santo et nous quittons volontiers cet ossuaire pour gagner le mont Pincio, c'est-à-dire la villa Médicis ou Académie de France, où nous sommes en terre française dans de magnifiques jardins qui furent ceux de Lucullus. Depuis 1803, les artistes prix de Rome y passent 4 années avec une pension de 3.500 fr. ; il y en a 18 ayant chacun un atelier particulier. La façade du palais est sobrement ornementée mais avec une grande élégance. Nous partons par la superbe promenade ornée de statues et ombragée de

(1) Ce cliché et les deux suivants sont dus à l'obligeance de Melle L. Roblot qui a bien voulu les prêter à la Société.

platanes, de palmiers, de chênes verts, etc., où les oisifs viennent écouter la musique militaire en face d'un magnifique panorama du N. de Rome et de la Campagne romaine. Nous descendons vers la Place du peuple, l'une des plus belles de Rome, avec ses colonnades, son obélisque et ses fontaines ; puis, par le *Corso*, très animé, nous passons près de la colonne Antonine en marbre blanc, dont les bas-reliefs en spirale rappellent les exploits de Marc-Aurèle, comme ceux de la colonne Trajane que nous apercevons ensuite retracent les victoires de Trajan sur les Daces. Après midi, par la Via Cavour et par la voie scélérate, où Tullie fit passer son char sur le corps du roi son père assassiné (534 Av. J.-C.), nous allons à *San Pietro in Vincoli* où sont conservées les chaînes de St-Pierre et où se trouve la fameuse statue colossale de Moïse par Michel Ange, dont l'effet est imposant malgré l'expression un peu dure et hautaine de la physionomie. Ensuite nous arrivons au Colisée, gigantesque masse de pierres entassées savamment par ordre de Vespasien, au milieu du 1er siècle pour donner en spectacle au peuple les luttes féroces des gladiateurs et le cruel martyre des chrétiens jetés aux bêtes. On a dit que la terre de l'arène était imprégnée du sang de plus de 100.000 martyrs ou combattants ; les gradins qui contenaient 87.000 spectateurs étaient décorés de mosaïques ou de marbre selon l'étage. A la fin du moyen-âge, le Colisée devint une sorte de carrière dont on prenait les pierres pour construire des palais et des églises, mais le monument demeure toujours grandiose et l'imagination reste frappée à la pensée de la grandeur du spectacle des fêtes de l'antiquité dans de tels édifices. Nous voyons l'Arc de Triomphe de Constantin et la *Meta sudans*, borne-fontaine des gladiateurs ; puis nous empruntons la Voie Appienne passant devant les thermes de Caracalla, encore un vestige grandiose des splendeurs impériales, pour arriver à l'Arc de Drusus à côté de la porte *San Sebastiano* formée aussi par deux grosses tours crénelées. Alors nos voitures roulent dans la poussière, entre des murailles noires, délabrées, dont l'herbe garnit les joints ; c'est bien un avant goût des Catacombes où nous allons. Près de la chapelle St-Calixte, dans un champ verdoyant aux allées de cyprès, nous descendons par un escalier rudimentaire dans un dédale de souterrains, sombres malgré nos minuscules chandelles ; ils s'entrecroisent en tout sens et leurs parois sont creusées de cavités où les premiers chrétiens mettaient leurs morts. Malheureusement il y a foule dans ces étroites galeries et le trappiste qui nous conduit dirige avec peine sa caravane sans pouvoir donner d'explications ; nous n'avons qu'un aperçu de ce cimetière ancien, le plus important de ceux où les chrétiens se réfugiaient pour prier près de leurs morts.

Le 22 avril. — Nous jetons un coup d'œil dans l'église Ste-Marie sur la Minerve qui est en face de notre hôtel, elle fut bâtie sur les restes d'un temple de Minerve ; elle est la seule à Rome de style ogival primitif ; puis nous nous

rendons au Panthéon qui est tout voisin. C'est le plus intact des édifices antiques de Rome ; il est majestueux avec son imposant portique à 16 colonnes immenses de granit oriental, dont les bases et les chapiteaux corinthiens sont de marbre blanc ; et avec son dôme si vaste et si curieux par sa coupole que termine une ouverture de $8^{m},50$ de diamètre, par où seulement le jour pénètre, puisqu'il n'y a pas de fenêtre à cette *rotonda*, comme disent les romains, mais par où aussi pénètre la pluie comme aujourd'hui sur un riche pavement de porphyre, de marbre et de granit. Nous voyons là les tombeaux de Raphaël et de sa fiancée et celui d'Annibal Carrache.

Nous traversons alors la moitié de Rome pour gagner tout au S.-E. la place et la porte St-Jean et visiter la célèbre basilique de St-Jean de Latran, où le Pape officie seul, car là il est évêque de Rome, mais il y délègue des officiants. La façade est superbe mais mondaine avec ses colonnes et ses piliers séparant des baies à balcon et soutenant un important entablement surmonté d'un attique à balustrade orné de statues gigantesques. L'intérieur est merveilleux, depuis le pavement en mosaïque de marbres découpés jusqu'au magnifique plafond à caissons dorés soutenu par d'énormes piliers recouverts de marbre et de riches mosaïques florentines comme les nombreuses chapelles du pourtour. Le maître-autel est en forme de ciborium gothique et il contient dans des reliquaires les têtes de St-Pierre et de St-Paul ; les orgues sont les meilleures de Rome ; là seulement, comme à St-Pierre, des Pères pénitenciers donnent 50 jours d'indulgences en châtiant d'un coup de baguette sur la tête le pénitent qui s'agenouille devant leur confessionnal. En sortant, nous visitons la chapelle de la *Scala Santa* l'Escalier saint, que selon la tradition Jésus gravit plusieurs fois au palais de Pilate ; on ne peut monter qu'à genoux ses 28 marches de marbre aujourd'hui recouvertes de bois bien vite usé par les pèlerins qui méritent ainsi d'importantes indulgences ; les gardiens sont des religieux Passionnistes. En longeant l'enceinte d'Aurélien nous arrivons à l'église Ste-Croix de Jérusalem dont les fondations furent sous l'empereur Constantin garnies de terre sainte et qui renferme deux grands morceaux de la vraie Croix donnés par Ste-Hélène sa mère, plus un clou, 2 épines, et le doigt de St-Thomas. Un chemin à travers des vergers nous mène à la porte Majeure, *Porta Maggiore* contre laquelle on voit le tombeau de *Marcus Virgilius*, le premier boulanger public de Rome dit-on, 250 av. J.-C. ; là aussi entrent en ville de curieux aqueducs superposés jusqu'à 40^{m} de haut (*Aqua Claudia*). Longeant toujours l'enceinte, nous passons les ruines du temple de *Minerva Medica* dont la coupole est en partie effondrée ; nous entrons par la porte St-Laurent, où passe l'ancien aqueduc qui amenait les trois eaux superposées *Marcia, Julia* et *Tepula*. A 1 km. nous sommes devant la basilique de St-Laurent hors les murs, où les marbres. les peintures, les mosaïques sont prodiguées surtout au tombeau de Pie IX dont la chapelle entière est en mosaïques merveilleusement belles, même le plafond ; elle a couté, dit-on, trois millions pour 15 ans

de travail des marbres les plus précieux. Rentrés en ville, nous sommes bientôt à Ste-Marie Majeure la plus importante église dédiée à la Vierge ; c'est une des quatre basiliques ayant porte sainte, c'est-à-dire ouverte à chaque jubilé. La façade n'a d'intéressant que de belles mosaïques du XIVe siècle, mais l'intérieur est d'une grande richesse ; 40 énormes colonnes en marbre blanc veiné. qu'on dit provenir du temple de Junon, la divisent en 3 nefs ; les plafonds sont ornés de splendides caissons dorés. Dans la chapelle Borghèse, la plus riche de Rome, est le tombeau de Paul V, Camille Borghèse (m. 1621), et un tableau miraculeux de la Vierge. Dans celle du St-Sacrement est le tombeau superbe de Sixte-Quint et sous l'autel, la crypte de la vraie crèche dont les 5 planches sont conservées dans un reliquaire. On conserve aussi le premier autel de l'église fondée en 352, il est en mosaïque byzantine.

Ces quelques citations donnent une idée des richesses accumulées dans les églises de Rome, tandis que la ville elle-même n'est qu'un vaste musée de souvenirs de tous les temps, entassés, même les uns sur les autres depuis 25 siècles.

Nous passons ensuite près de la gare par la *piazza*, si belle, *di Termini*, où nous voyons l'église de Ste-Marie des Anges édifiée sur les Thermes de Dioclétien ; c'est une des plus vastes de Rome et la seule en forme de croix grecque. Les marbres du pavement sont superbes, les autels, les tableaux, les colonnes, sont d'une grande richesse. Par la *via nazionale* nous rentrons à l'hôtel en vue de notre prochain départ, regrettant toujours les 24 heures perdues en chemin de fer.

Bien que nous n'ayons fait que passer, nous avons vu que Rome, comme bien d'autres villes d'Italie et beaucoup de capitales, offre des contrastes excessifs ; à coté des merveilles gisent les frustes logis, et à coté du luxe la pauvreté ; mais ici du moins, l'indigent, grâce à son caractère peu exigeant et aussi au climat, ne souffre pas de sa pauvreté. il est sobre et passe sa vie au grand air, au soleil, sous le beau ciel bleu. Le romain est superstitieux, dévot à sa manière, convaincu, il prie la Madone mieux que les touristes les plus religieux, car les églises de Rome sont le riches palais que l'on va voir sans plus songer à leur destination ; à St-Pierre surtout, on n'entend que des phrases d'admiration débitées dans toutes les langues et il n'est guère question de dévotion dans l'immense vaisseau que l'absence complète de chaises ou de bancs fait paraître plus vaste encore ; l'autel seul où un prêtre officie réunit ceux qui veulent prier. Le dimanche et surtout les jours de fête les sentiments religieux se révèlent, mais souvent sans grande démonstration ; comment du reste le comprendre autrement dans une ville où il y a plus de 300 églises importantes. En avril la température assez douce ne nous a pas permis de voir le romain au chapeau conique drapé dans son grand manteau à la manière du brigand redouté des grandes routes, mais le soleil n'était pas assez fixe pour voir la jolie transtévérine parée de ses atours aux couleurs vives.

Cependant nous avons remarqué l'immense parapluie des cochers et la capote-abri des voituriers posée de coté sur leur véhicule ; ils craignent l'humidité avec raison dans cette région des fièvres et le paysan lui-même emporte aux champs, je l'ai vu souvent, un immense parapluie sous lequel il se repose à l'abri du soleil comme de la pluie. Nous commençons à nous italianiser, les mots usuels ne nous sont plus étrangers et nous savons manger à chaque repas vermicelle ou macaroni, spaghetti aux tomates ou risotto doré par une teinture accentuée de safran ; le vin en général ne laisse pas à désirer.

Mais il est 13 h. 25 et nous partons pour Naples ; des aqueducs antiques traversent sur leurs arcades délabrées les prairies qui forment la campagne peu fertile des environs de Rome, à l'aspect particulier, si séduisant pour les artistes. Bientôt la vigne et les oliviers apparaissent sur les ondulations des Monts Albains ; puis la verdure et les fleurs viennent embellir le paysage, c'est Frascati, c'est Albano chers aux romains, puis l'antique Velletri des Volsques dans la montagne. Avec Frosinone c'est la plaine qui reparaît et la Campanie heureuse ; nous passons Aquino patrie de St-Thomas et de Juvénal ; puis tout voisin sur un sommet est Cassino avec son célèbre monastère, aux archives si riches, que St-Benoît fonda en 529. Au loin les montagnes bornent l'horizon, mais nous sommes dans la fertile Terre de Labour ou plutôt de Labeur, *Terra di Lavoro* qui donne 2 et 3 récoltes par an dans les champs entrecoupés de bosquets de vignes reliant entre eux orangers et citronniers aux savoureux fruits couleur d'or ; c'est le spectacle captivant de la terre heureuse *Terra felice* qui a su inspirer les vers impérissables de Virgile ; aussi ne sommes nous pas étonnés de trouver Capoue dans cette campagne délicieuse. Un moment nous apercevons la silhouette du Vésuve et un peu à droite le *Monte Nuovo*, puis plus loin l'île rocheuse d'Ischia ; enfin 45 km. plus loin, nous entrons dans la gare centrale de Naples à 19 h. 15. Après le dîner, la grande galerie *Umberto primo* fait nos délices ; toute de marbre, garnie de riches magasins et de brillants cafés, elle a couté, dit-on, 20 millions. Nous apercevons en rentrant les éclats lumineux du Vésuve ensanglantant la nuée quand les vapeurs crèvent la croûte de lave à l'intérieur du cratére par intervalles rapprochés et presque réguliers ; ce spectacle sans être grandiose émeut néanmoins le touriste qui connaît la cause et la puissance du phénomène.

Le Dimanche 23, — c'est la fête de Pâques, mais la dévotion n'est pas même celle de Rome et près des églises, où tinte la cloche invitant à la messe, des gens semblent racoler des clients et pressent les passants de se rendre à la prière. Des voitures aux harnais élégants, dont les chevaux ont la tête parée d'une haute aigrette, nous mènent à la Cathédrale ; à droite est la chapelle St-Janvier où 3 fois par an se produit le miracle de la liquéfaction du sang, nous voyons sa relique dans la crypte. Les piliers de marbres rares, les belles mosaïques, les nombreux tombeaux, des statues de papes, le curieux cortège

du Cardinal qui va officier, les confessionnaux où l'on est tête à tête, tout est vu trop hâtivement, car ici encore plus qu'à Rome s'accentue la différence qui existe avec notre pays. On est ici plus oriental ; par une force d'atavisme dont la vigueur a résisté aux nombreux siècles et au cosmopolitisme, on reconnaît la colonisation grecque ; le peuple vit en liberté, en plein air, plutôt devant la maison que dedans, gai, remuant, faisant sur la rue sa cuisine ou sa toilette, sans gêne, étalant sa malpropreté, groupé à terre et se distrayant en palabrant ou guerroyant contre la vermine. Dans les rues anciennes, étroites et odorantes, ici comme à Gênes les oripeaux multicolores sèchent en plein air de fenêtre à fenêtre jusqu'au plus haut étage, et les moutons, les chèvres, les lapins, les poules encombrent le logis, les escaliers, les balcons mêmes, habitant plutôt la maison que leurs maîtres. Je parle certainement des vieux quartiers, des environs des quais et du port et ce n'est point cela qui, dans un enthousiasme que méritent seuls le golfe et ses rivages a pu inspirer le *Vedere Napoli, poi morire* ! (Voir Naples et puis mourir !) Du reste Naples présente peu d'intérêt archéologique ; c'est surtout la vie bruyante du peuple, criant, chantant, dansant selon le caprice, intelligent mais paresseux, travailleur ou mendiant seulement pour le macaroni quotidien, qui est curieuse pour le touriste ; et encore les grandes artères qu'on a construites à travers les quartiers populeux pour les assainir ont-elles déjà transformé la physionomie de l'ancienne ville, là aussi l'uniformité d'esprit commence à se créer, chassant l'originalité, détruisant la couleur locale que regrette le touriste.

Après déjeûner, nous voyons la belle place du Municipe, à deux pas de notre hôtel ; c'est un point de vue splendide avec le *Corso Emanuele*, square ravissant que décore d'un coté une caserne forteresse, le *Castel Nuovo* situé en face d'immenses hôtels modernes à façades décoratives ; vers l'O. l'Hôtel de ville que domine du haut de la colline du *Vomero*, la masse imposante du château St-Elme datant du XVIe S., prison militaire ; tandis qu'à l'autre extrémité s'aperçoit le port, et au-delà le sommet du Vésuve couronné de son champignon de vapeurs rougies de temps en temps par les éclats lumineux de la lave. Une promenade au port militaire et au port marchand nous montre la douane, la capitainerie, l'usine électrique qui dessert toute la ville et, spectacle inoubliable les ruelles du quartier marin. Puis c'est la *villa del Popolo* et l'église des Carmes près la porte ou éclata en 1640 la révolution conduite par le pêcheur Masaniello. Par le Corso Garibaldi et la station centrale, élégante avec ses galeries à arcades soutenant des terrasses à balustrades en pierre, on parvient à la porte de Capoue de belle Renaissance à volutes et à statues. Derrière elle est le *Castel Capuano* du XIIIe siècle devenu le palais des tribunaux. Partout, même aux maisons pauvres et délabrées, il y a des balcons sur la façade ou au moins à chaque fenêtre jusqu'aux étages supérieurs ; ils sont tous garnis de plantes et de fleurs et il n'est pas rare d'y apercevoir un mouton ou une chèvre faisant partie de la famille, c'est la vie en dehors, c'est l'amour

de l'air, de la lumière, de la nature, qui domine dans le caractère. Nous voilà dans une grande artère *Strada Foria* avec le jardin botanique, la place Cavour et le musée national, puis l'École des Beaux-Arts, grandiose par les proportions ; mais le mot d'ordre est : rapidité et nous suivons la *via Salvator Rosa*, puis le long *Corso Vittorio Emanuele* qui contourne la colline du château St-Elme pour arriver au *Rione Amedeo*. Nous jouissons là de la plus belle vue de Naples et de son golfe que l'on domine ; à gauche, la ville et ses ports avec des paquebots et des cuirassés et le château de l'Œuf, isolé du rivage sur un rocher abrupt ; au-delà de la mer d'un bleu qui rivalise avec l'azur du ciel, sont les rivages enchanteurs où s'étalent *Portici, Resina, Torre del Greco*, etc. promenades favorites des Napolitains, mais que menace sans cesse le Vésuve toujours empanaché sinon encapuchonné de vapeurs fulgurantes ; plus loin on devine *Pompéi ;* mais en face de nous, les falaises que couronnent Sorrente et Capri les paradis de Naples, bornent le golfe d'azur que parcourent les rapides balancelles aux voiles blanches des hardis pêcheurs napolitains. Aucun spectacle ne peut être plus ravissant et c'est là qu'on voudrait comme le lazzarone rester contemplateur, mais peut-être plus que lui pensif admirateur. Nous descendons alors vers le rivage par des rues bordées de maisons superbes, de jardins splendides ou l'on ne voit que palmiers, cactus, orangers et citronniers couverts de fruits mûrs pour arriver à la *Riviera* (rivage) *di Chiaja* et à la *villa Nazionale* (jardin national). C'est un parc de palmiers, de tamarins, d'oliviers situé tout au bord de la mer, d'où l'on embrasse le golfe tout entier dans toute sa beauté ; aussi cette promenade si agréable est-elle fort fréquentée par la Société napolitaine. Abrité dans cette verdure, se trouve l'un des plus beaux aquariums d'Europe, nous n'avons pas manqué d'en visiter les nombreux bassins garnis des plus hideux comme des plus élégants spécimens de la faune marine : pieuvres, torpilles, sèches, crabes, coraux, méduses, raies, soles et crevettes disputent la place à une foule d'espèces de curieux poissons. Nous voyons le Palais Royal avec ses trois étages de colonnes doriques, ioniques et corinthiennes ; en face sont les superbes colonnades de la riche église St-François de Paule et tout auprès les arcades et le beau fronton du grand théâtre *San Carlo*, puis la belle place du Municipe. Enfin, las d'admirer, nous rentrons car il est plus de 18 h. et jamais journée ne fut mieux employée.

Le Lundi 24. — à 8 h., nous partons vers le *Rione Lucia* où nous devons embarquer ; nous revoyons les taudis malpropres, les arcades sombres et puantes, les ruelles enguirlandées de guenilles et la population bruyante, à peine vêtue qui garnit les trottoirs ; c'est un tableau inoubliable par son contraste avec le luxe architectural des nouvelles artères. Une barque nous conduit au navire, où plongeurs, mercanti et pifferari nous obsèdent jusqu'à la sortie du port. Le roulis que produit une brise un peu forte ne cause que quelques émotions et

embellit le voyage ; vers 11 heures nous sommes devant le détroit qui sépare Capri de la presqu'île de Sorrente et bientôt nous arrivons devant un petit trou noir, au pied de la falaise à pic, où les barquettes disparaissent comme englouties dans un gouffre ; c'est l'entrée de la Grotte d'Azur. Les plus hardis se jettent dans ces coquilles trop mignonnes qui dansent sans repos sur la crête des vagues et où l'on se tient avec peine à 2 à demi-couchés jusqu'au dangereux passage que l'on franchit presque toujours heureusement grâce à l'habileté du rameur qui doit se coucher lui-même après avoir lancé sa barque au creux de la vague pour passer sous la voûte trop basse. La grotte offre un spectacle bien étrange, tout y est bleu pâle mais l'eau qui est excessivement limpide y semble éclairée par le fond qui paraît blanc ainsi que tout ce qui est plongé dans l'eau. En effet c'est la roche du fond qui reçoit la lumière par l'entrée de la grotte et la réfléchit en la décomposant en partie ; modifier l'ouverture serait probablement altérer la beauté du phénomène qui est curieux. L'adresse du nautonnier est aussi nécessaire pour sortir de la grotte que pour y entrer sans subir un trempage plus ou moins important comme nous avons pu le constater. Bientôt nous rejoignons les craintifs sur le navire qui danse de plus belle sur la mer devenue coquette par une bonne brise, au grand désarroi des estomacs délicats. Vingt minutes plus tard, débarqués à *Marina grande* (grande plage) nous étions à table en plein air, en haut des falaises à pic de l'île, et nous goûtions, comme les Romains du temps de Tibère, mais avec plus de sécurité, tous les charmes de l'île enchanteresse, augmentés de notre gaieté française. Vers 16 heures la sirène nous appelle et nous dévalons la rampe pour regagner le navire ; mais la vague est appréciable, le roulis culbute les bagages mal arrimés parfois même les passagers mal d'aplomb sur leurs pliants et les digestions se font à rebours ; cependant les hautes falaises calcaires de la côte sont admirables, couronnées d'une splendide végétation et parfois d'imposants palais dont les galeries à arcades superposées indiquent l'habitude du plein air. A 17 heures nous stoppons devant un embarcadère accroché à la falaise que domine Sorrente ; une centaine de marches nous mènent à travers des jardins à l'hôtel où nous allons passer la nuit au milieu des palmiers, des citronniers et des orangers chargés de leurs fruits d'or qui viennent me tenter jusqu'à la fenêtre entr'ouverte de ma chambre. Après le dîner une promenade sur la *Piazza Tasso,* où s'élève depuis 1870la statue en marbre blanc du célèbre poëte né à Sorrente (1544-1595), et au *Corso Duomo* où la cathédrale atteste une ancienne splendeur bien disparue, nous montre de nouveau dans cette région privilégiée la vie des habitants prise sur le vif ; d'une gaîté exhubérante, d'une pétulance enfantine, ils chantent et dansent pieds nus, peu vêtus, heureux dans leur médiocrité, sans souci du confortable et restant en harmonie avec la belle nature ardente et généreuse, qui sert de cadre enchanteur à ces vives démonstrations du bonheur dans la liberté. On danse encore ici la tarentelle si gracieuse, mais notre séjour trop court nous a privés de cette agréable distraction.

Le Mardi 25, — dès 6 h. 30, les voitures nous attendent pour faire le tour de la baie de Naples ; ce sera une journée de fatigue, mais nous ne nous en apercevrons pas dans cette variété de panoramas grandioses ou de tableaux ravissants que ma plume est inhabile à décrire. C'est une succession ininterrompue tantôt de jardins fleuris où la rose s'entrelace avec la vigne, ou bien en buissons se mêle aux orangers et aux citronniers toujours couverts de fruits puisqu'ils donnent deux récoltes , tandis que le feuillage gris et léger de l'olivier contraste avec la verdure claire et ombreuse du figuier.

Tantôt ce sont des parties arides, chaotiques, où le chemin s'accroche à la haute paroi d'un rocher gris, tandis qu'à nos pieds la mer ourle d'hermine ses flots d'azur ; puis c'est un village aux cassines qui s'écroulent ; ensuite une ville d'un aspect nouveau où le fruste heurte la fraîche et vive couleur. C'est Meta, c'est Sejano, puis Vico, puis Castellamare sur l'ancienne Stabies ensevelie en même temps que Pompéi et où périt Pline l'Ancien ; c'est une ville d 33.000 habitants, port assez animé avec arsenal, chantiers. et plage fréquentée ; c'est une résidence agréable, les maisons étagées sur la montagne sont enfouies dans les bosquets et les fleurs de leurs jardins ; c'est aussi la tête du chemin de fer pour Naples. Bientôt nous quittons la ramification des Apennins pour rouler dans la plaine où nous allons trouver Pompéi ; la terre est d'un rouge brun ferrugineux de limonite et la fertilité de ces cendres volcaniques est incomparable ; on fait ici trois récoltes de pommes de terre et six de certains légumes hâtifs. A 10 heures nous sommes à Pompéi à l'entrée de la ville restée ensevelie pendant 18 siècles sous les cendres vomies par le Vésuve en l'an 79 et dont une partie importante reste encore à découvrir. Une émotion étrange nous saisit en parcourant les rues où sont tracées dans la pierre les ornières creusées par les chars antiques ou en visitant les maisons qui indiquent les mœurs de générations si éloignées de notre époque ; et sans le vouloir l'esprit se reporte au temps où l'*atrium* et le *peristylium* avec leurs fontaines, leurs statues, leurs arbustes et leurs fleurs, dans la maison des *Vettii* que nous visitons étaient animés par la présence de leurs derniers habitants. Le guide nous conduit aux maisons les plus belles ou d'attrait spécial : celle de Siricus et la boulangerie voisine, l'élégante maison du Faune dont les belles mosaïques sont au musée, la maison de Pansa, la plus vaste de Pompéi avec les boutiques de rapport qui l'entourent, celle du Foulon avec les tissus, la boulangerie avec les moulins et le four encore garni de ses pains, etc., etc. ; puis les thermes avec la rotonde du *frigidarium*, le bassin du *tepidarium* et le *caldarium* ou étuve avec double pavé et murs creux pour le chauffage par l'hypocauste ; ensuite le *macellum* ou halle aux victuailles, le *Forum* avec les temples d'Hercule et de Jupiter, le grand théâtre tragique contenant 5.000 places et le théâtre comique qui avait un toit au lieu d'un *velarium*, etc. Il faudrait un volume pour décrire le haut intérêt de cette visite d'une ville entière frappée instantanément de mort pendant toutes les circonstances de la vie sociale et revenant au jour après 18 siècles.

Cependant les statues, les principales mosaïques et les cadavres pris sur le fait, au travail, au plaisir ou en fuite, comme les ornements et les objets de ménage



POMPÉI. — LES EXCURSIONNISTES DANS LA RUE DE LA FORTUNE.

et d'ameublement ont été enlevés pour le musée spécial de Naples et celui de Pompéi pour assurer leur conservation.

Après déjeuner, à 13 heures, nous repartons en voiture à travers la fertile campagne où la vigne, le figuier, l'oranger et le poisson aidés du macaroni que nous voyons sécher en longs tuyaux, font régner ici l'abondance de la terre promise, aussi le travail est une distraction du plaisir et de la gaîté. Après *Torre Annunziata* à 2 km., puis *Torre del Greco* à 6 ou 7 km., et enfin *Resina* à 2 km. plus loin, où était jadis Herculanum détruite en 79: nous tournons à droite vers *Pugliano* pour prendre le train électrique Cook à environ 100 mètres d'altitude ; il est 14 h. 30 et nous partirons à 15 h. 15. Sans trop s'éloigner on prend connaissance de la population vésuvienne toujours pétulante et mendiante et on goûte le Lacryma Christi dont il faut se défier. Arrivés au funiculaire à 795 mètres d'altitude, nous signons dans la gare inférieure, au buffet, un registre de touristes, puis nous gravissons le cône par une rampe variant de 43 à 63 % sur une longueur de 820 mètres en 12 minutes. De la station supérieure un sentier passable, au milieu des scories noires, brunes ou jaunes et des cendres, où l'on s'enfonce si l'on s'écarte, mais dont la raideur exige pour les moins solides un *aiuto* (aide) ou courroie de remorque, nous mène jusqu'au cratère. Aujourd'hui le volcan est bon enfant, il nous traite en gamin et nous jette des pierres que nous ne pouvons lui relancer car elles nous brûlent

les doigts ; du reste, par malchance, nous sommes environnés de vapeurs épaisses qui limitent notre vue à quelques mètres. Aussi, bientôt rassasiés d'un piétinement sans but dans des cendres noires et chaudes où l'on enfonce de 10 centimètres et d'une vapeur dans laquelle on étouffe en grelottant, nous redescendons vers le soleil qui dore de ses reflets rougeâtres les rivages admirables du golfe sans pareil (1).

A 18 heures nous remontons dans nos landaus pour regagner Naples par Portici et la longue rue où chante, danse ou mendie une marmaille déguenillée qui poursuit nos voitures ; à 19 heures nous rentrons dans Naples, las de nos 12 heures de route, mais surtout émerveillés des souvenirs recueillis dans notre raid de 2 jours.

Le mercredi 26, — à 10 heures, nous quittons Naples pour Rome, la grève des ferrovieri est terminée, plus de soldats dans les gares, seul le plumet rouge du carabinier veille à la sécurité. Nous arrivons à 15 h. 15 et des voitures nous mènent directement au Vatican où un ami a pu nous ménager pour 4 heures une audience du St-Père. L'entrevue avec le chef vénérable de la chrétienté, à la physionomie grave mais douce et attractive nous a laissé à tous un souvenir de profonde et respectueuse sympathie. Nous n'avions pu traverser encore le *Trastevere,* c'est-à-dire le quartier au-delà du Tibre, nous profitons des quelques heures qui nous restent en sortant du Vatican qui est lui-même sur la rive droite, pour visiter ce curieux quartier dont les habitants sont renommés pour la beauté de leur type et la conservation des mœurs anciennes. En quelques minutes nous sommes sur le Mont Janicule (88 m.), la colline de Rome la plus élevée et de laquelle on a le panorama le plus inoubliable, mais que je ne puis décrire ici ; on nous montre la place où travaillait le Tasse avant d'aller mourir jeune encore dans le couvent des Hiéronymites tout voisin, où sa chambre existe encore ornée de son portrait en pied et des objets et meubles à son usage ; aujourd'hui l'église St-Onuphre renferme son tombeau. Contre cette splendide promenade, que nous parcourons à pied avec admiration, se trouvent le jardin botanique, puis la statue de Garibaldi, en souvenir

---

(1) Depuis la rédaction de ce rapport est survenue la grave période éruptive, commencée le 4 avril dernier ; elle a causé bien des ruines dans tout le pays qui, jusqu'à Naples même, fut couvert d'une épaisse couche de cendres, et bon nombre d'habitants des jolis villages de Portici, de Resina, de Torre del Greco, etc., remplis de frayeur se joignirent aux Napolitains les plus timorés pour fuir vers le Nord dans la crainte d'un tremblement de terre. Des coulées de lave ont endommagé le funiculaire, brûlé les vignobles, entamé des villages et menacé les autres ; heureusement les phénomènes se sont calmés sans plus grand désastre et les fuyards reviennent déja pour réparer les dégâts et remettre en valeur la terre aimée qui les a vu naître.

de la date nationale du 20 septembre 1870, où Rome devint la capitale de l'Italie, après le départ des Français, au lieu de Florence qui l'était depuis 1865 ; Victor Emmanuel, qui avait pris le titre de roi d'Italie en 1861, ayant alors quitté Turin pour être plus au centre de l'unification faite par les Français. Nous voyons aussi l'église St-Pierre *in montorio* desservie par des franciscains dont le cloître renferme un petit édifice circulaire du temple de Bramante bâti sur l'endroit où fut crucifié St-Pierre ; un peu plus loin nous nous arrêtons à la curieuse église *Santa Cecilia* construite sur l'emplaéement de la maison que la sainte habitait et où existe encore le pavement du *caldarium* où elle fut décapitée ; elle renferme le tombeau de la célèbre vierge martyre ; une superbe statue de marbre, bien connue du reste, la représente dans la position où elle fut retrouvée dans un cimetière de la voie Appienne. Dans le chœur est un antique siège épiscopal en marbre trouvé dans les catacombes. Nous traversons l'île Tibérine, puis une dernière fois Rome entière, pour regagner le buffet de la gare où sont restés nos bagages et après un dîner réparateur nous partons pour Florence à 23 heures. La grève des ferrovieri, bien que terminée, nous force à faire ainsi par nuit 316 km. intéressants pendant que nos chambres retenues restent vacantes ; mais le jeudi 27, arrivant à 6 heures du matin nous pouvons enfin nous remettre d'accord avec le programme, à la grande satisfaction de notre directeur, M. Decramer, dont l'habileté et le dévouement à toute épreuve ont su vaincre toutes les difficultés causées par cette grève depuis notre départ de Turin.

Plongés dans un sommeil bienfaisant, nous avons, sans nous en apercevoir, quitté la Campanie, si verdoyante, si fleurie, pour entrer en Toscane, l'ancienne Etrurie, longer le lac Trasimène si funeste aux Romains, passer Arezzo si connue par ses poteries étrusques et entrer enfin en gare centrale de l'ancienne capitale de la Toscane qui devint un moment celle de l'Italie et qui fut dès le Moyen-Age jusqu'à nos jours la capitale intellectuelle de l'Italie, celle de la littérature et des beaux-arts. Mais ici comme ailleurs, la rapidité du voyage ne nous permet pas de visiter les musées qui sont ici des collections de merveilles artistiques entassées dans les nombreux palais qui témoignent de la splendeur de Florence à la fin du Moyen-Age. Nous revenons vers le Nord, les aspects frustes se raréfient, on a davantage le souci de son habitation parce qu'on y vit davantage ; on n'a plus ici le climat de Naples, où la vie au grand air, au soleil, est un enchantement quand on est fait au macaroni et aux lits durs que la chaleur impose et où la nature est si belle avec les chaudes tonalités inconnues au soleil grave et mesuré des régions plus tempérées. Ici les maisons sont plus soignées et les habitants aussi, les équipages plus nombreux sillonnent les rues principales et surtout le *Lungarno* (le quai) qui mène le long de l'Arno à la promenade des *Cascine* (laiteries), parc avec hippodrome et cafés. Notre première visite est pour la cathédrale dite Sainte-Marie des Fleurs, à cause des fleurs de lis des armoiries de la ville. La marqueterie de

marbre de la façade imitant presque l'ameublement forme un contraste choquant avec la majesté un peu lourde des grandes lignes, et l'ampleur remarquable de la coupole qui a 46 mètres de diamètre (celle de St-Pierre de Rome 42 mètres). Le style est une sorte de gothique par des frontons angulaires, espèces d'archivoltes couronnant une baie qui rappelle le plein cintre ou est trifoliée ; de belles-statues de marbre décorent la partie supérieure. L'intérieur est très vaste, sévère, imposant par ses piliers et ses colonnades mais peu orné; le chœur se trouve sous la coupole. Le campanile de même style est bien ornementé de sculptures et la grandeur des fenêtres, augmentant à chaque étage, donne de la légèreté. Le baptistère, qui est en face du Dôme, est célèbre dans le monde entier par ses trois portes de bronze, surtout celle du N. (de Lorenzo Ghiberti) qui représente d'une manière poétique les scènes de l'Ancien Testament. La *via Calzajoli* (rue des bonnetiers) si commerçante, si animée, nous conduit sur la *piazza Signoria* si pittoresque, le vrai centre de Florence où se trouve le Vieux Palais dans lequel siégea jadis le Gouvernement de la République, puis Côme 1er au XVe S. et les Médicis. C'est une massive forteresse couronnée de créneaux et de machicoulis avec beffroi carré crénelé, surmonté d'un campanile de même forme s'élevant jusqu'à 94 mètres sans compter la girouette à l'énorme lion héraldique ; aujourd'hui il sert d'Hôtel de Ville. A côté se trouve la galerie qui conduit aux *Uffizi* (palais des offices) le véritable et célèbre musée de peinture de Florence avec la bibliothèque et les archives de Toscane. Sur la Place se trouve encore une statue de Côme 1er et la *loggia dei Lanzi* (des lansquenets) avec une sorte de tribune pour les déclarations publiques solennelles. Comme spécimen des palais et musées, nous allons au Palais Pitti du XVe S, parce qu'il fut la demeure des Médicis, chefs du Gouvernement de Florence, et de 1865 à 1870 celle du roi Victor Emmanuel II. Le base en pierres de taille rustique, les fenêtres aux lourdes grilles comme celles des nobles hôtels de Gênes, plaisent peu, mais ces palais restent imposants avec leur aspect de forteresse de l'époque des guerres civiles. Je n'ai pas à décrire toutes les richesses d'ameublement et les trésors artistiques qu'on nous a montrés, ils surpassent ceux de Turin. Nous gagnons le parc Michel-Ange d'où l'on peut admirer un des plus beaux panoramas de la ville ; d'abord l'Arno aux flots qui scintillent coule à nos pieds le long des palais et des promenades de la ville ; puis vient tout un chaos de toits couverts en tuiles rouges, grands et petits et jusqu'à des dômes d'églises, la fine ardoise étant inconnue en Italie. Ensuite des collines, des ondulations couvertes de vignobles, de gris oliviers, de verts mûriers et de figuiers font à la ville une ceinture verdoyante, tandis qu'au loin les contreforts boisés des Apennins forment une magnifique perspective dominée par les sommets dénudés ou blanchissant sous la neige qui découpent leurs cimes pittoresques sur un beau ciel bleu. Le charme nous retiendrait longtemps mais l'heure nous entraîne ; nous descendons au bord du fleuve contre la tour de la vieille Monnaie, et par

la Place *Beccaria* nous allons visiter une fabrique de mosaïque ou d'habiles ouvriers découpent d'après des modèles les marbres les plus riches et les plus précieux en fines plaquettes qu'ils assemblent ensuite de manière à former des tableaux d'une précision de dessin et d'une finesse de tons défiant toute peinture. La mosaïque de Florence est une merveille d'incrustation. Par le marché St-Ambroise nous arrivons à l'église *Santa Croce* dont la façade a les mêmes dispositions d'aspect, le même style à frontons angulaires et à placages de marbres de couleur, surtout noir et blanc que la cathédrale ; le campanile est élégant. L'église pavée de carreaux rouges, est comme un panthéon meublé des tombeaux de Michel-Ange (mort à Rome), de Galibé, de Machiavel, de Dante, du sculpteur Ghiberti, de Rossini, de Cherubini, du poète Alfieri, etc. Sur la place a été élevée la statue de Dante Alighieri lors du 600e anniversaire de sa naissance en 1865. Nous regagnons les quais, le vieux Pont si curieux avec ses boutiques, nous voyons les statues des patriotes Daniel Manin et Garibaldi ; puis nous faisons, mêlés à la foule des équipages élégants, le tour de l'agréable promenade des *Cascine*, nous arrêtant en revenant à un grand atelier de sculpture, véritable musée de marbres finis avec habileté, mais où figure peu l'art antique. Notre journée fut ainsi bien remplie surtout après une nuit en wagon, blanche pour plusieurs d'entre nous.

Le VENDREDI 28, — réveil à 4 h. 30 (3 h. 30 à Lille) nous partons pour Venise par une belle route ; les vignes courent entre les mûriers qu'elles relient de leurs festons, puis ce sont des champs, des jardins, et au loin de hautes montagnes neigeuses que nous allons traverser par une série de longs tunnels et de hauts viaducs pour descendre vers l'Adriatique. On suit la vallée du Reno jusqu'à Bologne, ensuite c'est Ferrare, après laquelle on traverse le Pô ; on rencontre alors toutes les rivières qui descendent des Alpes de Vénétie avec l'Adige ; bientôt voilè Padoue, puis c'est la lagune, que le train traverse sur un viaduc de 222 arches (3 k. 600) et il est 14 heures quand nous entrons en gare. La place de la gare c'est le Grand Canal et les omnibus sont des gondoles à quatre places, peintes en noir mais légères et gracieuses qui nous conduisent à l'hôtel près de la place St-Marc, nous donnant une première vision de Venise par la route si belle du Grand Canal. Notre admiration a une saveur nouvelle, en glissant doucement bercés sur ce vaste boulevard aquatique que bordent les palais de marbre blanc sculpté, incrusté, ajouré et doré des anciens patriciens et des doges de Venise la belle, la perle de l'Adriatique qui se mire gracieuse dans les flots de son golfe. Venise est unique, incomparable : ce n'est plus le vaste échiquier de Turin, la forteresse qui veille aux abords des riches plaines du Piémont ; ce n'est plus Gênes opulente où contrastent les palais et les taudis qu'habitent la même fierté, la même hardiesse, la même énergie ; ce n'est pas Pise, endormie autour du groupe superbe de monuments qui rappellent sa splendeur passée ; ce n'est pas non plus l'antique et monumentale *Roma*,

qui, sévère, digne et glorieuse, se rattache à l'histoire du monde ; ce n'est pas Naples, si bruyante, si gaie, si brillante par les tonalités chaudes et chan-



VENISE. — SORTIE DE LA GARE ;
GONDOLES CONDUISANT LES EXCURSIONNISTES A L'HÔTEL.

geantes de son golfe où gît maintenant le Paradis terrestre ; ce n'est pas davantage Florence, la ville sérieuse imposante par ses palais, poétique par ses jardins, la ville intellectuelle et artistique, patrie de tant d'illustres poètes, musiciens, peintres et sculpteurs ; Venise, c'est la reine des mers, qui trône sur les flots qu'elle domine, tandis que le fier lion de son Mole avec la colonne qui le porte, semble le sceptre antique de sa puissance ; elle est toujours belle, toujours digne des souvenirs glorieux de son passé ; riche, active, Venise est restée pour le touriste, pour nous, un nouvel avatar de la ville italienne où nous goûtons un charme reposant dans le calme et le demi-silence que ne troublent ni les voitures, ni les autos, ni le timbre, ni la sirène, ni même les aboiements des chiens. Ici, point de hautes cheminées fumeuses, point de grondement de machines, mais partout l'élégance orientale qui cherche à briller par les couleurs, par la grâce, la coquetterie et le fouillé du décor. Ce goût du délicat, du minutieux, du gracieux, persiste aujourd'hui dans sa merveilleuse verrerie et dans ses élégantes dentelles. Nous reconnaissons le même goût dans les distractions aménagées au Lido, la promenade select, ilot de distractions, de musique, de rafraîchissements et de bains ; sorte de Casino fleuri où nous nous rendîmes dans les légères gondoles en une course de vitesse qui émotionna quelques uns d'entre nous quand, sur ces coquilles, nous voguâmes rapides sur l'immense plaine liquide qui s'étend du quai des Escla-

vons au Lido ; mais l'adresse et la vigueur du gondolier, qui conduit sans gouvernail et avec une seule rame, sont proverbiales. Nous fûmes bien plus impressionnés quand, visitant le palais des Doges, où siégeait une autorité sans limite, nous arrivâmes dans les obscurs cachots ou puits par de sombres et froids corridors, à un carrefour duquel on nous montra la pierre où se faisaient les exécutions des nobles victimes des haines politiques comme celles des vils criminels. Nous passâmes le terrible Pont des soupirs ou plutôt le pont de la mort ; nous vîmes les fenêtres grillées des Plombs immortalisés par Silvio Pellico ; et en haut de l'Escalier des Géants, où l'on couronnait les doges, les deux lions dont les gueules recevaient les dénonciations politiques et criminelles. Impressionnante est la terrible salle du Conseil des Trois entièrement tendue de velours noir, et aussi la Chambre des tortures où une fausse armoire est la porte qui conduit au lieu d'exécution. Dans la salle du Grand Conseil avec les portraits des 76 doges garnissant la frise, se trouve le célèbre tableau du Tintoret, « La gloire du Paradis » qui a 25 mètres de long et contient 800 figures qui ont coûté cinq années de travail. Je ne décrirai pas davantage les splendeurs de St-Marc où tout est marbre ou mosaïque, oriental de goût et de forme ; on nous y montre des colonnes torses en albâtre translucide du temple de Salomon, des portes de bronze, de nombreux tableaux en mosaïque dont l'exécution est merveilleuse, le tombeau de St-Marc, etc., etc. A gauche de la Place est la belle tour de l'horloge où deux nègres sonnent l'heure l'un après l'autre. En face était le Campanile carré qui s'écroula sur lui-même le 14 juillet 1902 ; il a dégagé la place St-Marc qui n'en est que plus belle avec les deux superbes galeries d'arcades des Procuraties qui la font paraître comme la cour d'honneur de la célèbre Cathédrale dont on voit, se découpant sur le ciel bleu, les cinq coupoles et les nombreux clochetons de marbre. C'est sur cette vaste plaine, dallée de trachyte, que les fameux pigeons de St-Marc viennent en groupes nombreux, manger jusque dans la main des promeneurs ; la foule élégante est là, et sur le mole et sur le quai des Esclavons en face de la mer libre jusqu'au Lido, c'est la promenade favorite des Vénitiens. La visite d'une verrerie et d'une fabrique de dentelle était de rigueur ; nous avons ainsi fait connaissance avec les nombreux *rio* ou étroits canaux qui séparent les ilots de Venise. Elle frappe d'une impression inconnue, étrange, cette glissade silencieuse sur une eau noirâtre et plutôt mal-odorante en été, entre les hautes murailles, que l'on frôle en passant, des maisons distantes parfois à peine de $2^{m},50$; on n'entend que le cri du gondolier qui avertit aux carrefours, et le monotone clapotement de l'eau ; l'étranger accoutumé au bruit intense des grandes villes, subit une sensation d'anomalie devant ce silence de cloître dans une cité bien vivante ; cette apparence d'isolement lui pèse et l'attriste quand il vogue dans ces noires ruelles d'eau qui semblent aux jours sombres, des affluents de l'Achéron. Bien plus attrayant est le parcours du Grand Canal d'où le décor magnifique est avivé par le rayon d'or du

soleil printanier, contrastant avec la couleur noire des gondoles, obligatoire suivant une loi du XVe s. bien que le fer de hallebarde, tout découpé et brillant, qui se dresse à l'arrière en relève l'aspect. Là, nos regards ont de quoi se fixer avec intérêt, c'est l'église St-Georges, au dôme immense, qui contient les plus belles stalles sculptées de l'Italie (vie de St-Benoît, 46 panneaux); puis c'est la majestueuse façade de Ste-Marie du Salut et bien d'autres églises, (il y en a une centaine) en même temps que toute la série de Palais, aux façades de marbre, d'une architecture élégante, si gracieusement ornementées, portant des noms célèbres : Foscari, Balbi, Tiepolo, Papadopoli, Grimani, Dandolo, Manin. et au-delà du *Ponte di Rialto* avec ses 24 magasins, le plus splendide des palais, la Casa d'Oro ou Ca d'Oro (la maison d'or), etc. ; sans compter les monuments comme l'Académie des Beaux-Arts, la Banque d'Italie, la Poste, etc. Partout le pied des façades se baigne dans les flots, chaque noble y a ses gondoles attachées, ce sont ses voitures et des poteaux peints à la couleur du maître servent à amarrer celles des visiteurs. Quoiqu'on en dise on peut faire dans Venise de longues courses sans gondoles, mais les ruelles pavées sont si courtes, si étroites, si enchevêtrées et encombrées de ponts qu'il est difficile de s'y diriger. C'est au grand air, et surtout au grand soleil, que Venise est resplendissante, les jours de pluie sont une déception que nous n'avons pas eue et nous emportons de notre visite la conviction qu'elle mérite ses surnoms. Son existence historique commence vers le XIe s. et quand Bonaparte l'occupa le 16 mai 1797, le doge était Louis Manin qui fut le dernier. Le traité de Campo Formio donna aussitôt la ville à l'Autriche, celui de Presbourg en 1805 le transmit à l'Italie et elle retourna en 1814 à l'Autriche qui la conserva jusqu'à la guerre de 1866 où elle fut remise à l'Italie.

Le Dimanche 30 avril, — à 7 heures, nous descendons une dernière fois dans les sveltes gondoles, si berceuses, si agréables sur les larges canaux, aussi le wagon qui nous emporte ensuite à travers la lagune nous paraît au départ presque brutal. Bientôt nous voilà sur le continent, roulant vers Milan dans les vallées fertiles et historiques du Pô et de l'Adige. Nous suivons le cours de la Brenta jusqu'à Padoue, où nous apercevons le groupe des dômes de la basilique de St-Antoine ; voilà Vicence, puis San Bonifacio où nous traversons le petit affluent de l'Adige sur lequel, à une lieue de là, est Arcole illustré par Bonaparte en 1796. Les rivières sont nombreuses et limoneuses, la campagne verdoyante est couverte de vignes qui entrelacent les mûriers ; aux champs de blé et de maïs se joignent les rizières ; ailleurs ce sont des chataigniers et d'autres fruitiers, tandis qu'au Nord se dressent à distance les sommets neigeux des Alpes du Tyrol d'où sort l'Adige. Puis nous rencontrons Vérone dont nous avons une belle vue ; c'est une des places fortes du fameux quadrilatère qu'elle forme avec Mantoue dans ses marais, Legnano sur l'Adige

et Peschiera. Là nous arrivons en vue du lac de Garde que nous apercevons en traversant le Mincio à son embouchure et nous entrons en Lombardie. Solférino, célèbre par notre victoire de juin 1859, n'est pas loin vers le Sud. Après Decenzano, aussi sur le lac de Garde, nous passons Brescia, l'industrielle ville si renommée pour ses armes, ses soieries, etc. ; la campagne sillonnée de rivières et de ruisseaux est d'une fertilité étonnante, au pied des Alpes qui l'abritent au Nord, assez pour que l'oranger croisse sur les coteaux et dans les jardins.

Enfin voilà Milan, la capitale de la Lombardie, la plus peuplée de l'Italie après Naples et Rome, et la plus importante par son industrie, soieries, peaux, lainages, etc., et par son commerce en produits agricoles ; la sortie de la gare centrale est agréable à l'œil dans son ampleur pittoresque. Il est déjà 15 h. quand l'omnibus nous descend à l'hôtel après avoir pu remarquer l'animation de la ville dans ses grandes artères ; aussi nous avons hâte de nous mêler à la foule et bientôt nous sommes devant la cathédrale si universellement connue,



MILAN. — LA CATHÉDRALE, SUR LA PLACE DU DÔME.

sur une place admirable entourée de galeries monumentales et de palais, et ornée de la statue équestre de Victor Emmanuel II. Cette église, consacrée à la Vierge dont la statue dorée termine la flèche du dôme, est une merveille qui fascine par l'abondance et la beauté des sculptures de sa façade, de ses 98 clochetons à fleurons, de ses 3.000 statues, etc. ; les 5 nefs peuvent contenir 40.000 personnes, les piliers énormes et gigantesques, sont ornés de mosaïques de Florence, et des couronnes de niches garnies de statues remplacent les chapiteaux. Les vitraux sont vastes et remarquables, mais rendent

la nef centrale fort sombre ; le pavé en belle mosaïque florentine est admirable et les plafonds peints qui simulent des marbres fort ajourés, ou plutôt une dentelle de Venise, procurent une illusion surprenante ; les richesses considérables que nous avons vues au trésor sont en rapport avec les splendeurs ornementales de l'église. Une galerie magnifique comme celle de Naples, qui a coûté des millions, nous conduit à la place de la Scala où se trouve, devant le théâtre si renommé, une superbe statue de Léonard de Vinci, bien digne de son talent ; quatre statues de ses élèves donnent au piédestal une importance qui s'harmonise admirablement avec la statue colossale. Nous retrouvons ici les constructions et la mondanité plus septentrionales déjà rencontrées à Turin et à Gênes.

Le 1er mai, — nous partons pour la Chartreuse de Pavie qu'il serait impardonnable de négliger ; la végétation a une vigueur intense dans les terres basses entrecoupées de fossés que le chemin de fer traverse, les rizières sont nombreuses et les cultures variées. Des voitures nous transportent en 15 minutes à la célèbre abbaye. Au fond d'une immense cour entourée de bâtiments nous apparaît la façade splendide de l'église avec ses colonnades, ses galeries superposées, ses campaniles légers quoique de style roman, ses statues, ses sculptures, ses appliques, le tout en marbres superbes de couleurs variées. L'intérieur est plus merveilleux encore, il y a un amoncellement de richesses artistiques où sont prodigués les marbres rares et même les pierres précieuses pour les mosaïques, pour les tombeaux et jusque pour les portes du chœur et des sacristies. Un rétable en ivoire représente une centaine de scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. 42 stalles sculptées, ornées de marqueteries, représentent les apôtres et des saints ; des grands missels sont décorés et enluminés avec art. Au petit cloître il y a de superbes colonnettes en marbre et tout un décor en terre cuite. A côté est le grand cloître (et le jardin promenade du dimanche dont le mur a 4 kilomètres de longueur) autour duquel se trouvent 24 maisonnettes de trois pièces avec jardin, et quelques meubles distinguant les salles de repos, de travail et des repas, celle-ci contient un tour pour recevoir les plats incognito ; toutes les cheminées sont en forme de clocheton. De là on voit les 2 fenêtres grillées de la prison où fut enfermé François Ier, prisonnier de Charles-Quint après la bataille de 1525 qui se livra près de la Chartreuse. Le réfectoire orné de bois sculpté sert aux repas en commun du dimanche, la chaire est en marbre. La Chartreuse date des XIVe et XVe siècles, elle est déserte depuis la suppression des couvents en Italie, mais la fabrication de la liqueur continue toujours ; fermée en 1782, elle avait été rendue aux moines en 1844.

De retour à Milan, nous passons à l'église Ste-Marie des Grâces toute décorée de magnifiques terres cuites et dont le dôme fort plat est polygonal ; dans le réfectoire du couvent dont elle dépendait, se trouve la célèbre fresque

bien détériorée : la Cène de Léonard de Vinci. De là nous voyons le Nouveau Parc avec sa *Montagnola ;* c'est une promenade récemment établie dans le goût moderne sur l'emplacement du Champ-de-Mars où étaient jadis les jardins du vieux château des Visconti, du XVe siècle,que nous remarquons en passant ; à l'autre extrémité se trouve l'Arc de Triomphe de la Paix, de grande allure, tout en marbre et surmonté d'un char à 6 chevaux. Alors par la porte Volta nous arrivons au *Campo Santo* aussi renommé que celui de Gênes ; là les monuments sont en plein air, alignés dans le champ de repos comme en France ; mais ce sont de véritables chefs-d'œuvre d'exécution en marbre, en granit ou en bronze, ils représentent non seulement les disparus, mais ils expriment les sentiments de douleur et de désespoir des proches d'une manière saisissante de vérité. Vers l'extrémité de l'allée principale, un grand monument de granit rouge et noir en forme de belvédère (d'où une très belle vue sur les Alpes) surmonte le *Tempio di cremazione* ou four crématoire. Revenus vers la ville par la porte monumentale de Garibaldi, nous longeons les boulevards extérieurs très agréablement ombragés, passant sur le viaduc de la gare centrale et contre le grand et superbe jardin public de la *Porta Venezia,* qui, avec ses charmants parterres, ses pelouses, ses pièces d'eau, ses bosquets de vieux arbres, ses statues patriotiques et même son café-restaurant, est devenu la promenade favorite et très fréquentée des Milanais. Nous suivons les boulevards ombragés qui restent à 5 ou 6 mètres plus élevés que les rues voisines où la foule se promène ; beaucoup de belles milanaises sont élégamment coiffées de voiles de dentelles ou de mantilles qui les rendent ravissantes. Nous apercevons une foule d'églises et de monuments de second ordre dans les rues qui nous ramènent à l'hôtel nous laissant de Milan l'impression d'une ville superbe et animée, agréable autant par ses constructions que par le caractère de ses habitants et la beauté de la région où elle se trouve.

Le 2 mai, — à 8 h. 35. nous arrivons à Côme, 46 kilomètres de Milan, ville industrielle où naquit Volta en 1745 ; la cathédrale est magnifique. Nous nous rendons au port, et à 9 heures nous partons pour visiter le lac dont la renommée est universelle ; déjà Virgile exprimait dans ses Géorgiques l'admiration des Romains. Il a 48 kilomètres de long sur une largeur maxima de 4 kilomètres ; il a la forme d'un Y renversé dont le bras oriental se nomme lac de Lecco ; Côme est au Sud du bras occidental. De hautes montagnes viennent mourir sur ses rives, et sur les flancs moins raides de leur base s'étagent des villas, des jardins. des vignes, des oliviers, etc. ; plus haut sont de verts bocages de noyers et de chataigniers, puis au-dessus des forêts sombres et des pâturages que couronnent des sommets rocheux, abrupts, sur lesquels se découpent de larges traînées de neige. A l'Ouest la rive est plus merveilleuse encore ; à Carate, les lauriers roses, les grenadiers et même les palmiers fleurissent dans les jardins parmi les glycines. les myrtes, les oliviers et les orangers, se

mirant avec les villas et les châteaux dans l'eau profonde (400^{m}) et poissonneuse du lac. Notre traversée est un enchantement continuel. Les beautés incomparables du lac de Côme sont en deux mots : des perspectives exquises, gracieuses, admirables que limitent des horizons majestueusement grandioses de la nature sauvage. Plus loin c'est Argegno, à l'entrée d'une vallée abrupte dominée par de hauts sommets neigeux qui disputent l'espace aux nuages floconneux et d'où ruissellent comme des rubans de neige les torrents écumeux sautant en cascades de rocher en rocher ; puis c'est la pointe de Lavedo qui apporte au milieu du lac une superbe villa à colonnades, ensuite c'est Tremezzo et Cadenabbia qui sont des paradis de verdure, de fleurs et de fruits. En face s'étale Bellagio au milieu de jardins toujours fleuris. Ces sites ravissants, avec leurs panoramas d'une splendeur indescriptible sont vraiment des rêves de poètes, de musiciens et de peintres, aussi combien d'artistes ont-ils chanté le charme captivant, ou reproduit les splendides aspects du lac de Côme. A 11 heures nous descendons à Bellagio pour déjeuner et graver



BELLAGIO, SUR LE CAP QUI SÉPARE LE LAC DE CÔME EN DEUX BRAS.

dans notre mémoire le spectacle inoubliable qu'offre la pointe extrême d'où l'on peut admirer ensemble les trois branches du lac. Le soleil qui fait là haut resplendir la neige, bleuit le lac et donne aux fleurs des tons éclatants, tandis qu'elles embaument l'air de leurs parfums pour compléter le charme irrésistible qui fascine le touriste qui voit, qui observe et qui comprend.

Après une promenade dans les rues montueuses de Bellagio et à travers les jardins, nous regagnons le bateau (à 14 h. 20) qui bientôt nous débarque (à 15 h.) à Ménaggio, sur la rive Ouest au milieu des camélias et des azalées en fleur ; les femmes pour être en harmonie avec la nature sans doute, embellissent avec élégance leur noire chevelure d'une quantité de grandes épingles d'argent disposées en rayonnement dans leur chignon et deux de ces épingles

portent deux grosses boules de métal qui balancent en marchant. A 16 heures nous partons dans de petits wagons entre deux locomotives pour franchir par une rampe de 5 °/₀ les 13 kilomètres qui nous séparent de Porlezza, où à 17 h. nous nous embarquons sur le lac de Lugano dont les rives verdoyantes et montagneuses nous offrent des aspects ravissants ; toute sa partie centrale fait partie de la pointe suisse du canton du Tessin. Après bien des escales, on aperçoit au fond d'un golfe Lugano dont les hôtels et les villas émergent des jardins et des bosquets qui couvrent les ondulations du rivage ; nous y débarquons à 18 h. 45 pour y passer la nuit.

Le 3 mai, — au matin nous reprenons le bateau pour gagner Ponte Tresa sur la rive Ouest à la frontière italo-suisse. Là un petit chemin de fer nous transporte à travers une campagne accidentée et intéressante jusqu'à Luino sur le lac Majeur et à 10 h. 20, nous nous embarquons de nouveau. Le soleil fait resplendir d'un bleu sombre les sommets boisés qui entourent le lac, tandis que la rive orientale que nous quittons reste ombrée d'une brume grisâtre aux tons changeants qui estompe les rivages et leur donne ce charme de l'indécis que l'art a peine à reproduire et que le soleil fera fuir en s'élevant. Le lac Majeur est admirable, mais d'une beauté peut-être moins gracieuse et plus sévère que celle du lac de Côme, si ravissant dans l'élégance des panoramas de ses rives que nous allons retrouver quelques instants aux îles Borromées. Nous stoppons à Laveno, puis à Intra et à Pallanza à l'entrée d'un golfe profond, dont les rives semées de villas et de châteaux qui se cachent dans la verdure et les fleurs, sont dominées par de hautes montagnes dont la neige blanchit les cimes. C'est dans ce cadre ravissant, au milieu du lac, qu'émergent les îles Borromées dont l'aspect enchanteur est si renommé. L'Isola Bella est surtout visitée à cause du château et des splendides jardins en terrasses construits de 1650 à 1671 par le comte Vitalien Borromée.

Nous voyons une foule de curiosités dans ce château où Napoléon Ier, le Maréchal Berthier et beaucoup de hauts personnages ont été les hôtes de la famille Borromée. On nous montre les portraits des ancêtres du Comte actuel Gilberto, né en 1860, qui réside à Milan. Les jardins sont les plus beaux de l'Europe ; sur les rochers de l'île qui sont d'un mica-schiste dont les lamelles blanches et brillantes resplendissent ça-et-là au soleil comme de l'argent bruni, on a apporté des navires de terre végétale et toute la flore des pays chauds y étale ses splendeurs : palmiers, bananiers, bambous, lauriers-roses, camélias en arbres, azalées, orangers, limoniers, etc. ; tout n'est que fleurs, fruits et parfums autour de nous, magnolias, jasmins, rosiers, myrtes, araucarias, eucalyptus, chênes-liège, etc., sont d'une vigueur de végétation extraordinaire. Au sommet de la terrasse supérieure s'élève une magnifique fontaine monumentale qui complète cet aspect unique et fait rêver aux jardins si célèbres de Babylone.

A 11 h. 35 nous remontons sur notre bateau qui retourne à Luino et de là nous conduira à Locarno. A 18 h. nous stoppons un instant à Brissago où est la douane Suisse, puis nous continuons la contemplation du spectacle magnifique des rives superbes qui défilent devant nous en ondulations, en ressauts, en a pics gigantesques ou en éboulis chaotiques jusqu'aux sommets neigeux dont les croupes ou les aiguilles de plus de 2.000 d'altitude se profilent sur un beau ciel bleu. Enfin nous apercevons à l'extrémité du lac, se mirant dans l'embouchure de la Maggia, Locarno où nous devons passer la nuit. Il est 19 h, quand nous quittons le pont de l'*Elvezia* et les lacs italiens dont nous garderons le plus ineffaçable souvenir.

Le 4 mai, — avant notre départ, nous jetons un coup d'œil sur la gracieuse petite ville qui s'étale sur la rive et nous regrettons de ne pouvoir monter jusqu'à l'église de la *Madonna del Sasso* (N. D. du rocher), grande basilique perchée sur un contrefort de la montagne, dont le sentier d'accès, tout sinueux, est bordé d'une vingtaine de chapelles de prière et de repos ; d'en bas l'aspect est très pittoresque, mais d'en haut, le panorama du golfe de Locarno et de l'embouchure du Tessin (qui surgit du massif du Gothard près d'Airolo, et traverse tout le lac Majeur pour rejoindre le Pô près de Pavie) est dit-on, ravissant.

A 9 h. 16 nous partons pour Bellinzona et le Gothard dans des gorges profondes au milieu de rochers de granit et de schistes, ou bien dans des vallées riantes parsemées de vignobles ; on traverse plusieurs fois le Tessin puis après des tunnels héliçoïdaux qui augmentent presque sur place l'altitude de la voie et après la station d'Airolo, nous entrons dans les profondeurs du Gothard pour y rester environ 20 minutes, car le tunnel a 15 km. de long.

J'ai dit un adieu ému à l'Italie qui m'a charmé, et dans cette longue galerie de taupe, je songe ; « que faire en un tunnel à moins que l'on ne songe ! » revoyant en esprit toutes les beautés naturelles, toutes les richesses artistiques, toutes les splendeurs monumentales et les scènes de mœurs que j'ai pu contempler, admirer et observer. Heureux d'avoir vu beaucoup, mais regrettant de n'avoir pu étudier mieux encore tant de choses merveilleuses qui joignent l'intérêt à la séduction, ma pensée se reporte alors vers le touriste de certaine école qui prépare ses voyages en calculant les kilomètres des étapes, cherchant les routes favorables, discutant cycles et autos et s'occupant à peine des curiosités intéressantes, convaincu que rien autre qu'un record ne pourrait l'émouvoir parce que villes et campagnes, montagnes, forêts et lacs sont partout formés des mêmes éléments et ne sauraient lui imposer l'admiration, simple explosion de naïveté. Et cependant tous les chefs-d'œuvre des peintres ne sortent-ils pas du même chaos primitif des couleurs de leur palette ! Je plains ces kilométreurs que la poésie, l'élégance et la gracieuse majesté de l'art et du pittoresque ne touchent point et qui

n'ont même pas la note juste de l'utilité intellectuelle des voyages. Cette thèse que j'ai entendu soutenir est digne d'un esprit anémique qui n'a pas la force de s'élever jusqu'à la conception du beau. Le tourisme-éclair n'est qu'un sport physique sans intérêt intellectuel ; le vélomane dans sa course rapide, satisfait de la forme générale restant, est dédaigneux du détail qu'il n'aperçoit pas, de même qu'il voit blanche, uniforme et mondiale, la lumière solaire que le prisme de cristal décompose et montre aux attentifs en 7 couleurs superbes et brillantes, celles de l'arc-en-ciel, celles que sa vitesse synthétise en éteignant leur éclat comme on le voit dàns une expérience classique de physique. Puisse cette école naissante de la silhouette rentrer dans la juste mesure qui, avec l'aide méthodique des moteurs, peut permettre d'apprécier les splendeurs de notre belle France et de meubler l'intelligence de connaissances précises ; ou bien, qu'elle sombre dans le noir ennui de l'uniformité qu'elle fait naître, si elle prétend rester indigne de la renommée du goût délicat et du génie artistique qu'on envie aux Français !

Enfin une lueur crépusculaire annonce la sortie bien désirée par les impressionnables qui, trop émus, croient manquer d'air ; c'est un autre mal de montagne. Tout-à-coup des cris de surprise nous échappent ; habitués aux orangers et aux palmiers, nous sommes stupéfaits de trouver la gare de Goeschnen couverte de neige ; ah ! comme nous sommes bien sur le versant N. de ces Alpes gigantesques qui reçoit les âpres caresses de la bise mordante et en protège la belle vallée du Pô. Mais nous sommes à plus de 1.100 m. d'altitude et nous savons qu'en descendant vers Lucerne nous allons retrouver un peu de printemps ; nous n'avons donc nul souci de cette bourrasque hivernale ; au contraire, les jeunes de notre groupe pris d'un accès d'enfantillage se livrent à une terrible bataille de neige, et toute la galerie partage leur gaîté. Il est près de midi, nous descendons les spires de la voie héliçoïdale suisse, si curieuse à observer, et nous atteignons les bords de la Reuss à Gurtnellen. La route est d'un pittoresque captivant ; chèvres broutant les pentes herbeuses, forêts de sapins, écroulements gigantesques, ruisseaux qui sautent les rochers et tombent de centaines de mètres, tunnels, viaducs, gorges sauvages, c'est une suite fantastique de changements à vue. Puis l'aspect sévère et grandiose fait place à de gracieux panoramas de vallées fleuries plantées de poiriers, de cerisiers, de noyers abritant de charmantes maisonnettes et de ces coquets petits chalets qui font la Suisse pittoresque ; ce spectacle est un ravissement que je ne saurais décrire.

A 12 h. 30 nous sommes à Fluelen où nous avons le temps de déjeûner en plein air sur les bords du lac des 4 Cantons, à l'abri des hautes montagnes dont nous venons de dégringoler environ 700 ^{m} d'altitude. Nous nous embarquons à 15 h. 40 et le spectacle reste captivant ; voilà à droite la Chapelle de Guillaume Tell, en face c'est le Grütli, souvenir du serment de 1307 d'où sortit la Confédération helvétique ; puis c'est la pyramide de

Schiller ; plus loin Brunnen aux luxueux hôtels, Gersau et la masse verdoyante du Righi sur les pentes duquel court, comme une minuscule fourmi, le petit train qui mène au sommet (1.800 ^{m}) les touristes pressés de notre époque. On a alors une vue splendide en enfilade sur la plus grande branche du lac ; la rive du N. exposée au soleil est verte et fleurie ; mais au S. les hauts sommets neigeux, sévères et abrupts, sont d'un aspect grandiose ; déjà nous apercevons la cime imposante du Mont Pilate vers le bras d'Alpnach et tout droit, au fond du bras de Lucerne pointent les 2 flèches effilées de l'église qni sont notre repère. A 17 h. 30 nous sommes sur les quais de cette originale et célèbre petite ville coquettement étalée au milieu d'une nature prodigue de ses charmes. Nous passons une rapide visite de la cathédrale, des ponts avec leurs curieux tableaux, du Lion de Lucerne qui conserve la mémoire d'un épisode de notre histoire nationale, etc.

Nous voilà au Vendredi 5 mai, jour où nous devons rejoindre nos pénates, mais seulement à la 24e heure. A 7 h. 02 (6 h. 05 heure française) notre train démarre et à 9 h. nous sommes à Bâle ; 1 h. 20 d'arrêt nous permet de regarder la curieuse cathédrale en pierre rouge et d'aller nous accouder sur le Vieux Pont du Rhin pour voir couler entre des rives peu élégantes ce grand fleuve qui ne connaît plus la France. A 11 h. 30 nous sommes à Belfort, mais nous avons retardé nos montres d'une heure, ce qui nous donnera une journée de 25 h. ; après un déjeûner hâtif au buffet, nous reprenons le train, mais des changements d'heures tout récents créent des péripéties à propos des correspondances. Cependant, le soir venu nous sommes à Reims sans retard ; nous dînons alors en wagon-restaurant et le champagne pétille dans nos coupes en l'honneur du directeur qui s'est tant et de si bonne grâce prodigué pour vaincre toutes les difficultés qui se sont présentées tout en trouvant le temps d'être obligeant, prévenant même envers tous ses collègues ; aussi est-ce de tout cœur qu'un toast et un vigoureux vivat lui témoignent notre bien sympathique reconnaissance de son dévouement. Nous buvons aussi à la prospérité de la Société de Géographie qui permet la réalisation de voyages si agréables et si intéressants. Pendant ce temps le train roule toujours rapide, et à 11 h. 22, c'est-à-dire après 17 h. de route, nous entrons avec bonheur en gare de notre chère ville de Lille où nous nous reposerons demain des 4.500 kilomètres parcourus, en songeant au coup d'œil si suggestif que nous avons pu jeter sur les merveilleux attraits du beau pays qui fut le berceau de la civilisation occidentale, et aussi au plaisir de faire un voyage en un groupe si uni, si cordial, où pendant 20 jours ont régné la plus agréable harmonie et même la plus amicale solidarité, ce qui complète le charme du souvenir que nous conserverons tous et que ces quelques pages pourront peut-être aider à préciser.

E. CANTINEAU,

Archiviste de la Société

CONGRÈS GÉOLOGIQUE INTERNATIONAL

La session de 1906 aura lieu au **MEXIQUE**, à partir du 6 Septembre et sera précédé et suivi (jusqu'au milieu d'Octobre), de voyages très intéressants dans tout le pays, ce qui lui donne un caractère nettement géographique. Le gouvernement mexicain prend à sa charge 50 % du prix de passage des adhérents. L'inscription, vu la date avancée, ne souffre aucun délai. Prière de consulter les documents déposés au Secrétariat, entre autres la Carte avec le tracé des Excursions.

M. l'Ingénieur mexicain Manuel L. Stampa, 2, place Sébastopol, à Lille, notre collègue, est délégué par notre Société près du Congrès. Il s'offre à donner tous renseignements aux Sociétaires désireux de s'inscrire. Ceux-ci auront tout avantage à profiter de son obligeance.

Congrès international pour l'étude des Régions polaires

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

du Vendredi 7 Septembre, à 10 h. 1/2, au Mardi 11.

Le but principal de cette réunion de savants, d'explorateurs et de représentants des Sociétés savantes est d'obtenir un accord international sur la manière d'étudier les questions polaires et d'organiser des expéditions combinées de découverte et d'observation scientifiques.

Des renseignements plus explicites à ce sujet sont déposés au Secrétariat.

La Société se ferait volontiers représenter à ce Congrès par un Délégué qui voudrait s'occuper de ces intéressantes questions.

BIBLIOGRAPHIE

LA BOSNIE ET L'HERZÉGOVINE SOUS L'ADMINISTRATION AUTRICHIENNE, par André Barre. Paris, Michaud, 1906.

Nominalement, la Bosnie-Herzégovine se trouve toujours sous la domination du Sultan, l'administration seule en a été confiée à l'Autriche. En effet, par les stipulations mêmes du traité de Berlin, en 1878, l'Europe a entendu « donner à l'Autriche le mandat de pacifier et d'administrer ces provinces dans le but d'accorder aux habitants les bienfaits dont ils étaient privés sous la domination turque ». Or, en réalité, ce que l'Autriche poursuivait dans cette région des Balkans, c'était une politique ambitieuse de conquête, et la facilité, pour elle, de pouvoir se rapprocher de Salonique, but suprême de ses efforts. Une fois installée dans les provinces turques, elle comptait bien y rester indéfiniment et se les assimiler, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir.

Tout a été mis en œuvre en effet, depuis vingt-cinq ans, par les possesseurs actuels, pour réduire cette race de montagnards orgueilleuse et indocile au joug : trompeuses promesses, répressions sanglantes, duplicité, espionnage, persécutions religieuses, corruption financière, rien de tous ces moyens indignes d'une grande nation n'a été épargné, malgré les efforts tentés par le gouvernement autrichien pour cacher ses exactions et donner le change à l'opinion européenne. Il y a en effet, alternant avec certains procédés de domination brutale, un côté d'hypocrisie, de cautèle, de souplesse doucereuse, un masque de dissimulation systématique, qui caractérise assez bien toute la politique *germano*-hongroise, principalement dans ses rapports avec les populations d'Orient. C'est ce qu'ont observé la plupart des voyageurs un peu réfléchis, ce que nous a clairement exposé M. Haumant, dans sa remarquable conférence d'Avril dernier sur « le Pays Serbo-Croate », et ce qui fait enfin, tout au long, le sujet du présent livre, où M. Haumant lui-même a puisé certains détails plutôt suggestifs.

Outre les renseignements d'ordre géographique, économique ou ethnologique, outre des documents nouveaux relatifs à la « question agraire », qui a son importance, on y trouvera des chapitres fort curieux sur le rôle des fonctionnaires en Bosnie Herzégovine, sur leurs procédés de germanisation et de catholicisation à outrance, et sur ce que l'auteur appelle « le bluff autrichien, la politique de poudre aux yeux ». Seulement, il est permis de penser qu'il exagère, quand il accuse l'Autriche de tout un plan ténébreux et machiavélique qui ne tendrait à rien moins qu'à démoraliser le peuple, le terroriser, le ruiner, voire même « l'exterminer » d'une façon savante. Dans ce système, Sa Majesté très catholique, l'Empereur François-Joseph, ne serait qu'un « bourreau » criminel, analogue au Sultan des Turcs. C'est le point de vue serbe, adopté et colporté complaisamment par l'auteur, mais il prouve peut-être plus d'imagination orientale, que de souci réel pour la justice et la vérité des faits.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

ASIE.

Expédition en Asie centrale. — M. Paul Pelliot nous a donné de ses nouvelles. Il était à Tachkend le 4 Juillet, attendant son matériel qui s'y acheminait à petite vitesse, et utilisant son arrêt pour l'étude pratique de la langue turque. « J'ai, disait-il, le plaisir de vous annoncer que nos montres ont surpris par la régularité de leur marche les astronomes de l'Observatoire de Tachkend ; la vôtre comme celle du Bureau des Longitudes et celle de la Société de Géographie commerciale promettent de nous donner toute satisfaction pour nos observations ».

AFRIQUE.

Raid du Général Lyautey à Matarka. — Des dissidents de la tribu des Beni-Guil se livraient depuis un an à des razzias sur nos confins Sud-Orano-Marocains et s'étaient réfugiés à un point d'eau important, Matarka, à 150 kilomètres de notre frontière, en plein Maroc.

Le Général Lyautey, commandant de la subdivision d'Aïn-Sefra, s'autorisant du droit de suite pour la répression du brigandage, mit en mouvement huit cents hommes avec l'agrément des tribus et du Maghzen, pénétra sur le territoire marocain, pacifia tout le Chott-Tigri, obtint dans les derniers jours du mois de Mai la restitution de toutes les razzias, le ralliement des dissidents, l'éloignement des pillards, sans coups de fusils et sans mort d'homme. — Et sans aucune pensée de conquête.

Les dissidents quittant Matarka en abandonnant une partie de leurs prises, avaient gagné la montagne voisine avec quinze chameaux razziés et quelques fusils Lebel dont ils s'étaient précédemment emparés par surprise.

Le Général Lyautey n'hésita pas à les poursuivre, les intimida par son énergie et obtint, non sans négociations difficiles, la restitution des chameaux et de deux des trois fusils volés, l'autre étant égaré, et le ralliement des tentes dissidentes au gros de la tribu qui nous est amie depuis deux ans. Deux autres tribus hostiles promirent aussi leur amitié.

Ainsi la démonstration de notre force peut faire cesser des luttes intestines au Maroc, en décourageant les éléments perturbateurs et en favorisant les groupes pacifiques.

Mission hydrographique du Maroc. — Les études commencées l'été dernier sur le littoral atlantique marocain se poursuivront cette année à bord

du yacht « *Senta* », sous les auspices du Comité du Maroc et le commandement du Lieutenant de Vaisseau A.-H. Dyé, comme précédemment. L'état-major se compose de MM. Larras, Lieutenant de Vaisseau, Traub, Ensoigne de Vaisseau, Pobéguin, Ingénieur, Hériot, Paul Bourdarie et le Dr Dyé, frère du Commandant. Ces noms sont pour la plupart familiers à notre Société et promettent un travail productif. L'inventaire à la fois scientifique et pratique de cette côte est indispensable si nous voulons que la navigation et le commerce français l'abordent avec profit. Une vingtaine d'hommes et quelques indigènes algériens complètent l'équipage de la *Senta*.

Une lettre publiée par la *Dépêche Coloniale* a donné des nouvelles de la mission. L'étude de la rade de Saffi touchait à sa fin. C'est un point particulièrement intéressant. La population en est tranquille, fortement tenue en mains par le puissant caïd Si Aïssa el Abdi, ce qui n'empêche pas du reste les Oumana (agents chargés des mouvements et de la police du port), de créer chaque jour de petites mais ennuyeuses difficultés à la mission.

Les officiers chargés d'installer la police, quand ils viendront, trouveront aisément des volontaires. Les gens du peuple sont impatients d'avoir plus de justice et de sécurité. Ils attendent aussi l'aménagement du port, conséquence prévue des études de la mission Renaud l'an dernier.

Le pays est riche et peut atteindre une grande prospérité sous le contrôle européen.

Le commerce français s'accroît graduellement grâce à l'habile direction de la Compagnie marocaine, et aux conditions économiques favorables de la localité. Cependant nous n'y avons pas d'agent consulaire. C'est une lacune à combler, nous avons grand intérêt à y être représentés, ne fût-ce que pour étendre notre protection sur certains indigènes, comme le font d'autres nations par leurs consulats. Les Anglais ont plus de 500 protégés, les Allemands 75, les Espagnols un certain nombre, et nous *deux*. Derrière les protégés on peut s'attendre à voir apparaître à un jour prochain les véritables propriétaires du sol et les détenteurs de la puissance productrice et commerciale. Le caïd Si Aïssa, physionomie intéressante, est assez accueillant pour les Européens, mais son attitude à la fois active et réservée dévoile son dessein de se servir d'eux sans compromettre son autorité sur ses compatriotes et sans s'inféoder aux étrangers.

Ascension du Ruvenzori. — Le 19 Juin, le Duc des Abruzzes a atteint le plus haut sommet du Ruvenzori, à plus de 5.000 mètres.

AMÉRIQUE

Mission géodésique à l'Équateur. — La mission envoyée dans l'Équateur par le service géographique de l'armée sous la direction de M. le Lieutenant-Colonel Bourgeois afin d'effectuer une nouvelle mesure d'un arc de méridien, a mené à bien ses travaux. Des récompenses honorifiques sont demandées en faveur de ses membres, entre autres la croix d'Officier de la Légion d'Honneur pour le Colonel Bourgeois.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Commerce extérieur de la France pendant les six premiers mois de 1906 et différences avec la même période de 1905.

	1906	1905	DIFFÉRENCES pour 1906
IMPORTATIONS.			
Objets d'alimentation..........	400.859.000	389.304.000	+ 11.555.000
Matières nécessaires à l'industrie	1.789.103.000	1.610.425.000	+ 178.678.000
Objet fabriqués	474.530.000	435.408.000	+ 39.122.000
Totaux	2.664.492.000	2.435.137.000	+ 229.355.000
EXPORTATIONS.			
Objets d'alimentation..........	311.509.000	333.170.000	— 21.661.000
Matières nécessaires à l'industrie	674.454.000	637.679.000	+ 36.775.000
Objets fabriqués...............	1.237.005.000	1.165.305.000	+ 71.700.000
Colis postaux.................	200.495.000	169.947.000	+ 30.548.000
Totaux	2.423.463.000	2.306.101.000	+ 117.362.000

Ce tableau, en signalant une augmentation globale de 346.717.000 francs sur nos échanges avec nos colonies et l'étranger, donne la même impression favorable que les précédentes constatations depuis le commencement de l'année. Les importations ne peuvent faire naître de regret puisque la majeure partie de leur accroissement porte sur les matières premières nécessaires à notre propre fabrication. Un seul chapitre est en baisse et c'est celui des exportations des objets d'alimentation, il faut souhaiter de le voir se relever. Le sol français possède de par la nature les qualités voulues pour fournir en abondance des produits à la vente extérieure, c'est une question de mise en œuvre.

De Paris à Dunkerque. — Le 16 Juin a été inauguré avec quelque solennité un nouveau service de chalands automoteurs porteurs, chargé d'assurer des communications rapides et régulières entre Paris et Dunkerque. Ce trajet qui demandait cinq semaines aux anciens modes de transports fluviaux sera exécuté en neuf jours.

Ce nouveau service, créé par la Société des Messageries Fluviales de France (acquéreurs de la maison Pavot frères), est fait par des péniches dotées à l'arrière d'un appareil moteur fixé sur une plateforme mobile, laquelle, grâce à un dispositif spécial, est susceptible de s'élever ou de s'abaisser suivant le tirant d'eau du bateau. De cette façon les roues à aubes sont toujours immergées de la même quantité et peuvent ainsi fonctionner dans les meilleures conditions.

L'appareil moteur et la plateforme mobile sur laquelle il repose sont disposés de manière à pouvoir être transportés rapidement d'un chaland sur un autre.

Les principaux avantages de ces chalands sont les suivants :

1° Les frais de propulsion sont inférieurs de 40 à 50 % à ceux de la traction habituelle, qu'elle soit animale, électrique ou à vapeur ;

2° Ils sont susceptibles de réaliser une vitesse moyenne de 4 kilomètres à l'heure, alors que les bateaux ordinaires ne marchent qu'à une vitesse variant de 1.200 à 1.800 mètres à l'heure ;

3° Fonctionnant par leurs propres moyens les chalands automoteurs n'ont pas à attendre la remorque ;

4° Un seul homme suffit pour le service de l'appareil moteur pendant que le marinier aidé d'un mousse s'occupe de la conduite du bateau.

Marseille en 1905. — Le mouvement maritime total du port, entrées et sorties réunies, s'est élevé à 16.882 navires, avec 15.623.000 tonneaux de jauge nette et 6.245.000 tonnes de marchandises, portant 398.000 passagers et 560.000 hommes d'équipage. Par rapport à 1904, ces chiffres sont en augmentation de 992 navires, de 2.270.000 tonneaux de jauge, et 362.000 tonnes de marchandises, de 66.000 passagers et de 67.000 hommes d'équipage. La répartition de cet accroissement entre le pavillon français et le pavillon étranger donne, pour le nôtre seul, 826 navires en plus, 1.516.000 tonneaux et 245.000 tonnes, 62.000 passagers et 48.000 hommes d'équipage.

De tels résultats seraient fort satisfaisants si l'année 1904 avait été normale, dit le *Sémaphore de Marseille*, mais on se rappelle les fâcheuses grèves qui paralysèrent alors l'activité de notre port. En outre, l'application de la nouvelle méthode de jaugeage a eu pour conséquence une augmentation fictive de 650.000 tonneaux en 1905. C'est donc à l'année 1903 qu'il convient de comparer le dernier exercice pour se faire une idée juste de la marche de la navigation dans notre port.

Malheureusement, nous trouvons dans ce cas une diminution de 470 navires et de 391.000 tonnes de marchandises et, s'il y a une plus-value de 1.110.000 tonneaux de jauge, elle provient surtout du changement de système et n'est point réelle. Il est vrai que 1903 fut une année exceptionnellement bonne, dont le mouvement maritime surpassa de beaucoup celui des précédents exercices. Nous sommes ainsi amenés à mettre les chiffres de 1905 en regard de ceux de 1902, d'ailleurs peu différents de ceux de 1901 et aussi de ceux de 1904, l'année des grèves. On constate alors une faible augmentation de 226 navires et de 360.000 tonnes, avec un accroissement de 2.531.000 tonneaux qui résulte en grande partie de la nouvelle jauge.

Les progrès du mouvement maritime du port de Marseille dans ces dernières années sont donc très lents, et l'on voit que la perturbation causée par les néfastes crises ouvrières semble avoir joué le principal rôle dans cet arrêt de développement. Il faut espérer en un meilleur avenir, qui rendra définitif le relèvement actuel.

La statistique du port en 1905 renferme une foule d'autres indications précieuses. C'est ainsi que la répartition du tonnage de jauge entre les principaux pavillons attribue 7.866.000 tonneaux à la France, 3.965.000 tonneaux à l'Angleterre, 887.000 tonneaux à l'Italie, 766.000 tonneaux à l'Allemagne, 620.000 tonneaux à l'Espagne, 483.000 tonneaux à l'Autriche-Hongrie, 415.000 tonneaux à la Hollande et 380.000 tonneaux à la Grèce. De tous les pavillons, l'allemand est celui qui a relativement le plus progressé dans ces derniers temps : il n'était représenté en 1900 que par 171.000 tonneaux !.

Dans le chiffre total des importations de marchandises, qui égale 3.879.000

tonnes, les houilles étrangères figurent pour 800.000 tonnes. Le total des exportations, évalué à 2.367.000 tonnes, ne comprend pas les charbons, vivres et autres approvisionnements des navires, soit 575.000 tonnes, ce qui élève à 2.941.000 tonnes le chiffre global des sorties et à 6.820.000 tonnes le mouvement général du trafic.

Le pavillon français et le pavillon étranger se partagent le tonnage par moitié.

Dans la part du pavillon français se trouvent 28,5 appartenant au cabotage, réservé exclusivement aux nationaux. Il s'ensuit que les étrangers participent à la grande navigation aboutissant à Marseille pour 50 environ, 21 1/2 restant aux navires long-courriers français, c'est plus du double pour nos concurrents extérieurs.

Le Vieux Port devient de moins en moins utilisé, tandis que la Joliette est encombrée. On pense à Marseille que les travaux d'amélioration du Vieux Port s'imposent pour satisfaire aux exigences actuelles du commerce.

EUROPE.

Anvers en 1905. — En 1905 il est entré dans le port 6.034 navires, jaugeant 9.846.703 tonneaux. En 1904, le mouvement s'était chiffré par 5.852 navires et 9.352.276 tonneaux. On enregistre donc, à l'actif de cette année, une plus-value de 182 navires et 494.427 tonneaux.

Il est à remarquer que cette importante augmentation qui atteint à peu prés un demi-million de tonneaux, a été réalisée principalement au cours des derniers mois de l'exercice. C'est ainsi qu'en Décembre, les entrées ont été représentées par 577 navires jaugeant ensemble 973 534 tonneaux, soit une moyenne de 1.687 tonneaux par bâtiment, contre 402 navires d'un tonnage total de 786,942 tonneaux et d'un tonnage moyen de 1.599 tonneaux, en Décembre 1904.

L'accroissement a été plus spécialement provoqué par le développement des arrivages de grains, qui ont pris de très grandes proportions, dans ces derniers temps, en raison des expéditions sur l'Allemagne où les nouveaux tarifs douaniers entreront en vigueur le 1er Mars prochain.

Voici, à titre de comparaison, les chiffres concernant Rotterdam :

Le port meusien a reçu, à l'entrée, en 1905, 8.681 navires cubant 8.673.179 tonneaux contre 7.893 navires de 7.915.736 tonneaux en 1904. Il a donc bénéficié, au cours de l'exercice écoulé, d'une plus-value de 480 bâtiments et 595.419 tonneaux, supérieure par conséquent à celle afférente à son rival belge.

L'encombrement, dans le port d'Anvers, est tel que beaucoup de navires, ne pouvant trouver d'emplacement, doivent attendre leur tour en ancrant au milieu du fleuve, ce qui entrave fortement la navigation.

La situation n'est même pas sans danger : des collisions se sont produites récemment à l'entrée de la rade, au passage du *Vaterland* et du *Barbarossa*. Or. il ne faut pas oublier que si un navire de ce tonnage venait à sombrer, l'accès d'Anvers serait fermé pour longtemps.

Au surplus, il y a lieu de signaler que la passe de Bath, sur territoire hollandais, présente en ce moment, des dangers à cause de son peu de profondeur et que des réclamations ont été adressées au gouvernement néerlandais : toutefois, on vient d'y commencer des travaux de dragage.

Les négociants de la place ne cachent pas leurs inquiétudes et aussi leur mécontentement des retards apportés à l'extension des installations maritimes ; il est de fait que la situation, en se prolongeant, ne pourrait que profiter aux ports concurrents voisins, notamment à Rotterdam et à Dunkerque.

Amsterdam en 1905. — Le rapport annuel du consul d'Angleterre à Amsterdam signale un nouveau développement des affaires maritimes de ce port en 1905 ; les armateurs ont été plus activement engagés dans le commerce général des transports qu'ils ne s'y attendaient vers la fin de 1904 ; les ordres de construction de navires ont été, à Amsterdam, plus nombreux que de coutume ; le tonnage en construction, au 31 Décembre 1905, sur les chantiers néerlandais, était plus élevé qu'en aucune année antérieure. Un grand nombre de lignes régulières néerlandaises de navigation ont augmenté leur flotte ; pour l'ensemble de la marine marchande des Pays-Bas, on relève, en 1905, l'adjonction de 18 vapeurs neufs jaugeant ensemble plus de 43.000 tonneaux, et le 1er Janvier 1906, le nombre des vapeurs en voie d'achèvement pour les armateurs de ce royaume s'élevait à 17, jaugeant ensemble plus de 72.000 tonnes.

Le développement du trafic maritime d'Amsterdam a nécessité des améliorations très importantes du canal de la mer du Nord (canal d'Ymuiden), améliorations qui devront être achevées en 1907, et qui auront pour effet de rendre le canal plus accessible aux navires de fort tonnage. On propose actuellement d'agrandir considérablement le port de Zaandam (dépendance d'Amsterdam et du canal maritime, utilisée pour les bâtiments de haute mer), afin d'éviter aux flottes commerciales certaines pertes de temps.

Le rapport consulaire auquel nous empruntons ces renseignements attribue le développement du trafic d'Amsterdam en 1905 en grande partie au commerce avec l'Extrême-Orient.

« L'amélioration — lit-on daus ce document — a été due principalement à des causes exceptionnelles, tel le retrait d'une certaine quantité de tonnage du trafic ordinaire des transports dans les mers d'Europe pour leur utilisation sur les côtes de l'Asie orientale, ainsi que pour des expéditions de houille pendant la guerre russo-japonaise ; le trafic habituel des marchandises entre l'Europe, l'Amérique et l'Extrême-Orient a été, d'autre part, plus actif qu'auparavant ».

AFRIQUE.

Le chemin de fer de Conakry au Niger. — Un rapport du directeur intérimaire, M. Almand, annonçait récemment que 51 kilomètres de la seconde section, au delà de Kindia, dans la direction de Timbo, sont achevés, et que le prix du kilomètre, rails posés, n'a été en moyenne que de 105.000 francs.

Port-Say. — Le développement de cette création de M. Louis Say, s'accuse de plus en plus. Le *Grenada*, beau steamer anglais de 2.000 tonnes doit y embarquer cet été des orges pour l'Angleterre. Auparavant, en Avril, le cargo-boat anglais de 4.000 tonnes *Congo* y avait pris des cartouches pour Londres, et le *Djebel Moussa* y avait apporté 200 bœufs venant de Tanger pour le compte d'un négociant d'Oran.

Port-Say, à l'embouchure de l'oued Kiss, frontière marocaine, est une porte de sortie du Maroc oriental en concurrence avec Melilla et une excellente base de pénétration pacifique.

Les maisons de commerce d'Oran seront les premières à bénéficier du mouvement qui va s'y produire avec la vallée de la Moulouya.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE PRÉSIDENT,
ERNEST NICOLLE.

Lille Imp. L. Danel.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

VENISE

CONFÉRENCE FAITE LE 4 FÉVRIER 1906,

Par M. le Docteur H. FOLET,

Doyen honoraire et Professeur à l'Université de Lille.

Mesdames et Messieurs,

Venise est une ville d'un âge respectable puisqu'il y a mille ans elle faisait déjà figure dans le monde ; mais elle n'a pas la très haute antiquité d'Athènes ou de Rome. Sur les cartes qu'au XVIe siècle Mercator dressa d'après les écrits de Ptolémée, géographe du IIe siècle, on trouve déjà en Lombardie Milan (*Mediolanum*), Padoue (*Patavium*) ; Venise manque. Venise est plus jeune que Paris. A l'heure où Julien, Préfet des Gaules, philosophait à Lutèce en son palais des Thermes dont les ruines se voient près du Musée de Cluny, Venise n'existait point encore.

Elle naquit au Ve siècle qui fut une des plus sombres époques du Monde Ancien. Ce fut le temps des grandes invasions barbares. Des hordes sauvages, menant leurs familles en des chariots, s'épandaient sur les contrées civilisées et riches, pillant, incendiant, massacrant. En 410, Alaric et ses Visigoths envahissent l'Italie et mettent Rome à sac. Quarante ans plus tard, Attila, à la tête des Huns, ravage la Gaule et la Lombardie. Les populations épouvantées cherchaient partout des refuges.

Sur la côte occidentale de ce profond golfe méditerranéen qu'on appelle la mer Adriatique, vivait alors une peuplade de pêcheurs, les

Vénètes. Ce littoral présentait et présente encore un aspect très particulier : il est bordé d'une mer semée d'innombrables bancs de sable, émergeant à peine des flots, séparés par d'étroits bras de mer, et sans cesse accrus par les alluvions des divers fleuves qui débouchent là : le Sileh, la Brenta, le Po, l'Adige. Cette mer, ainsi coupée et divisée en canaux multiples, a pris le nom de *lagune.*

Vers 420, des pêcheurs Vénètes, fuyant les Barbares, bâtirent, sur un de ces amas d'îlots reliés par quelques ponts de bois, de misérables cabanes. Padoue était leur métropole. Tel fut l'embryon de *Venezia,* que nous prononçons : Venise.

La fille grandit sous le patronage de la mère ; puis s'en sépara à une époque indéterminée, 150 ans plus tard environ, et s'érigea en République indépendante.

La situation de la cité naissante était très favorable à la navigation des navires relativement petits d'autrefois. La présence d'une digue naturelle, de ce banc de sable étroit et allongé que l'on nomme le *Lido,* les protégeait contre les violences de la grande mer, et leur faisait une rade merveilleusement sûre.

Dans cette bourgade maritime se forma, durant les premiers siècles obscurs de son histoire, un peuple de hardis marins, de négociants à la fois aventureux et avisés.

Ils commencèrent par faire le petit cabotage en remontant les fleuves qui les portaient dans l'intérieur de la Lombardie, ou en longeant les côtes de l'Adriatique ; trafiquant de sel, de bois, de vin. Puis très rapidement ils sortent de leur golfe, abordent la Grèce et les îles et vont aux Échelles du Levant chercher les produits orientaux : parfums, tapis, poudre d'or, perles et surtout les épices : poivre, canelle, gengembre. Ces objets, apportés par eux à la foire de Pavie, émervellaient déjà Charlemagne, vainqueur de la Lombardie.

Dès lors, pendant 700 ans, leur activité maritime et commerciale et leur enrichissement ne cessent de croître avec une rapidité prodigieuse. Dès le XII[e] siècle ils étaient en relations constantes avec l'Archipel grec, Chypre, Smyrne, l'Asie Mineure, la Syrie, Trébizonde et tous les ports de la mer Noire, l'Égypte, les États Barbaresques, Tunis, Tripoli, Alger, le Maroc. Pas une ville importante de tous ces pays, — alors quasi légendaires, — où les Vénitiens n'eussent un consul, un entrepôt, parfois même un quartier peuplé de compatriotes.

De ces contrées ils rapportaient les produits de l'Asie Centrale, de l'Arabie, de la Perse, de l'Afrique : coton, sel, alun, gomme, huiles,

ébène et bois précieux, ivoire, pelleteries, plumes d'autruche, et cent autres marchandises dont leurs vaisseaux de haut tonnage approvisionnaient tous les ports d'Italie, d'Espagne, de France, d'Angleterre.

Ils avaient vaincu la concurrence de Gènes. Le commerce de la Méditerranée leur appartenait ; c'étaient les Anglais du Moyen-Age.

Le négoce était assurément leur fonction principale ; néanmoins des industries locales s'étaient développées : dentelles, soieries, verreries (glaces de Venise).

Ces commerçants habiles étaient aussi des marins consommés : un des premiers explorateurs fut le Vénitien Marco Polo qui au XIIIe siècle visita durant 17 ans une grande partie de la Chine et du Thibet ; les frères Zeni en 1390 vont jusqu'au Groënland ; au XVe siècle, Cadamotto aborde en Guinée et aux Canaries.

Parallèlement à leur marine de commerce, les Vénitiens entretenaient une marine de guerre formidable pour l'époque. Guerriers autant que marchands, ils soutinrent d'innombrables luttes contre Gènes et les autres Républiques italiennes. Diplomates autant que soldats, tantôt ils guerroient contre le Turc, tantôt ils négocient avec lui. Ils prennent part aux Croisades, surtout à la quatrième qui se fit par mer ; mais, toujours soucieux de leurs intérêts, ils stipulent que la moitié du butin leur appartiendra. Bref, à la fin du XVe siècle, Venise est la reine de la Méditerranée ; ce n'est pas un vain symbole que cette cérémonie annuelle des Epousailles du Doge avec la Mer. Et cette république maritime tenait le premier rang parmi les grandes puissances de l'Europe.

Cette merveilleuse prospérité avait fait de Venise une nation riche, peuplée de grandes fortunes individuelles. Une aristocratie opulente et fastueuse l'embellissait de superbes palais privés et de somptueux monuments. Vers le XIIe siècle s'élève l'église St-Marc, avec les étranges ornements de ses fresques pâles et l'or éteint de ses frontons ; pour servir de châsse aux reliques de saint Marc, miraculeusement rapportées d'Egypte par des marchands vénitiens. La ville adopte ce saint pour patron à la place de saint Théodore, et le lion symbolique de l'Evangéliste deviendra l'emblème héraldique de la cité. Au XIVe s'érigent le Palais Ducal et la Libreria Vecchia, les Procuraties ; en 1630, après la peste, Santa Maria della Salute, etc.

« Ainsi, comme l'écrit Taine, une bourgade de vendeurs de poissons,
« posée sur la boue, sans terre, sans eau, sans pierres, sans bois, a
« conquis les côtes de son golfe, l'Archipel, le Péloponèse et Chypre ;

« guerroie contre Gênes et l'absorbe ; écrase seize révoltes ; défait les
« Dalmates, les Byzantins, le Soudan du Caire et les Rois de Hongrie ;
« arme des escadres de 300 galères, fait naviguer à la fois 3.000 vais-
« seaux ; enfin, inventant une industrie, une architecture, une
« peinture et des mœurs originales, se transforme elle-même en un
« splendide joyau d'art ».

Ces qualités d'énergie maritime, guerrière, diplomatique, étaient dirigées et disciplinées par un gouvernement autoritaire, très ferme, très fort. C'était une république despotique et même tyrannique.

Tout au début le régime politique fut électif et populaire. Puis, après deux siècles, un souverain électif nommé à vie prit le nom de *Doge*. Mais peu à peu se créait cette oligarchie née de la richesse, puissante, très patriote et fière de la grandeur nationale, mais orgueilleuse, jalouse, envahissante. D'où formation d'un Sénat ou Grand Conseil, qui bientôt confisqua l'élection du Doge puis l'annihila, le réduisant à un pouvoir d'apparat, le supprimant même quant il tente de résister. On en connaît de nombreux exemples, celui de Marino Faliero surtout, parce que la littérature s'en est mêlée et que le souvenir en est perpétué par le cartouche voilé de noir dans la grande salle du Palais Ducal ; mais il y eut bien d'autres Doges frappés. En 1170, sur 50 Doges, 19 avaient été bannis, déposés, mutilés, tués.

Le Sénat exerçait par lui-même ou ses comités, surtout par ce terrible et mystérieux Comité de salut public nommé *le Conseil des Dix*, un pouvoir tyrannique reposant sur la délation, l'espionnage, les supplices. Somme toute la terreur en permanence. Je veux bien que les choses aient été fortement exagérées par la littérature romantique qui a dramatisé à plaisir les *plombs*, les *puits*, les noyades nocturnes dans le canal Orfano. Lisez donc ou relisez le mélodrame de Victor Hugo, si curieux à cet égard : *Angelo, tyran de Padoue*. Il n'en reste pas moins acquis que, durant quatre siècles, le pouvoir du Sénat fut absolu et arbitraire, les pénalités furent atroces, les exécutions secrètes fréquentes. C'est peut-être de cette accoutumance atavique à l'obéissance et à la résignation silencieuse sous un joug écrasant, que le petit peuple de Venise tient son caractère actuel, discret et taciturne.

Par un paradoxe assez frappant à cette époque, ce pouvoir absolu et despotique n'est nullement inféodé à l'Église. A vrai dire les Vénitiens ne se sont jamais occupés de religion, si ce n'est pour combattre les tendances à la suprématie du Pape. Quand Paul V veut imposer sa

volonté, le clergé vénitien tient avec le peuple et les moines papalins sont chassés. Quand l'Inquisition veut s'étendre sur toute l'Italie, le Sénat s'y oppose. Il fait écrire contre le Concile de Trente par *son* théologien Paolo Sarpi. Il tolère à Venise Arméniens, Grecs, Mahométans, Juifs même, (malgré les grosses humiliations qu'on leur inflige), leur laisse leurs temples et permet que les hérétiques soient enterrés dans leurs églises.

Donc, pendant que les petites républiques italiennes se consumaient en luttes intestines, ou dans des guerres entre elles : Florence contre Milan, Milan contre Ferrare, sous les Sforza, les Médicis ou les Visconti ; Venise, maintenant chez soi l'ordre et l'autorité par le despotisme, réservait toutes ses forces pour la conquête de la richesse et la domination au dehors.

L'apogée de cette prospérité féerique se place vers 1500. La découverte de l'Amérique porta un coup funeste à Venise ; la navigation prit un autre cours. Venise y eut pour rivaux le Portugal et l'Espagne. L'activité commerciale se tourna vers le Nouveau Monde.

Puis Venise était une maîtresse âpre et dure. Ses colonies étaient exploitées comme des mines à impôts, faites pour enrichir des patriciens. Il y eut des révoltes incessantes, à Chypre, en Crète. Pendant les XVIe et XVIIe siècles, elle perdit tous ses territoires exotiques (Candie, Morée, etc.).

Au XVIIIe siècle, Venise devient une ville de luxe et de plaisir, la Côte d'Azur du temps, le Cabaret du monde. Là vont tous les riches oisifs, rois en exil et souverains en bordée. Rappelez-vous le conte de Voltaire où Candide rencontre dans une auberge vénitienne six monarques en escapade. Rien n'égalait l'insouciance et la gaîté de ces festins d'apparat, de ces bals, de ces régates où l'énorme Bucentaure, la galère du Doge, paraissait escortée d'une escadrille de gondoles élégantes. La Piazetta, les Procuraties sont sillonnées par une foule parée et riche. Le carnaval dure cinq mois ; et tout le monde, même les prêtres, les moines, les enfants, est masqué. C'est une noce perpétuelle. Quant aux mœurs, le Président De Brosses qui l'a visitée en 1739 donne là-dessus des détails que je ne puis reproduire.

Cette décadence dorée s'accentua jusqu'au jour où Bonaparte, en 1796, mit la main sur Venise qui, durant trois quarts de siècle va être lamentablement ballotée. Le traité de Campo-Formio la livre à l'Autriche. Après Marengo elle entre dans la République Cisalpine, bientôt incorporée au Royaume d'Italie de Napoléon Empereur et

Roi. En 1815 elle retourne à l'Autriche et enfin, après Sadowa, est réunie à l'Italie, à laquelle elle appartient par les mœurs et la langue.

Cet aperçu historique, très sommaire, est long pour votre impatience, Mesdames et Messieurs. Vous désirez parcourir cette ville merveilleuse. Je vais satisfaire votre curiosité.

Vous voyez sur le plan (1) l'agglomérat d'îlots qui constitue la ville, relié au continent par un viaduc de 4 kilomètres de long et aboutissant à la gare de Mestre. Au Sud-Est voici le long banc de sable rectangulaire (17 kilom. de long sur 6 à 800 mètres de large) appelé le Lido. Au Nord-Est, cet îlot quadrilatère isolé est le cimetière de Venise *(Cimiterro)*, dénommé autrefois île Saint-Michel.

Le Grand Canal, en forme d'S renversé, partage la ville en deux grands quartiers, Est et Ouest. La gare débouche à l'extrémité Nord du Grand Canal, sur lequel trois ponts sont jetés.

Prenons une gondole ou bien le bateau-mouche qui fait sans cesse la navette d'un bout à l'autre du Canal et parcourons cette large voie bordée de Palais. Nous aurons pour cicerone un grand écrivain français, Taine, qui a décrit cette promenade en quelques pages, d'un style merveilleusement coloré :

« Le Grand Canal développe sa courbe entre deux rangées de palais « qui, bâtis chacun à part pour lui-même, ont, sans le vouloir, assemblé « leur diversité pour l'embellir. La plupart sont du Moyen-Age, avec « des fenêtres ogivales couronnées de trèfles, avec des balcons treil- « lissés de fleurons et de rosaces, et leur riche fantaisie gothique « s'épanouit dans la dentelle de marbre. D'autres, de la Renaissance, « étagent leurs trois rangs superposés de colonnes antiques. Plusieurs « façades sont roses ou bariolées de teintes douces. Le temps a mis sa « livrée grisâtre et fondue sur toutes ces vieilles formes.

« Le Canal tourne et l'on voit s'élever sur l'eau, comme un splen- « dide et étrange corail blanc : *Santa Maria della Salute*, avec ses « dômes, ses entassements de sculptures, son fronton chargé de statues. « Plus loin, sur une autre île, *San Giorgio Maggiore*, hérissé comme « une pompeuse coquille de nacre. On reporte ses yeux sur la gauche « et voici Saint-Marc, le Campanile, le Palais Ducal.

« L'admirable place, bordée de portiques et de palais, allonge en « carré sa forêt de colonnes, ses chapiteaux corinthiens, ses statues,

---

(1) Je ne puis reproduire ici qu'une demi-douzaine des cinquante projections qui ont accompagné cette conférence.

« l'ordonnance noble et variée de ses formes classiques. A son extré-
« mité, demi gothique et demi byzantine, s'élève la Basilique, sous ses



SAN GIORGIO MAGGIORE.

« dômes bulbeux et ses clochetons aigus, avec ses arcades festonnées
« de figurines, ses porches couturés de colonnettes, ses voûtes lambris-
« sées de mosaïques, ses parvis incrustés de marbres colorés, ses cou-
« poles scintillantes d'or, — étrange et mystérieux sanctuaire, sorte de
« mosquée chrétienne.

« Çà et là, vingt débris illustres font en plein air un musée et un
« mémorial : piliers de bronze où l'on attachait les étendards de la cité.
« Quadrige de chevaux enlevé de Constantinople ; fûts de granit portant
« à leur cime le crocodile et le lion ailé de la République, devant un
« large quai de marbre et des escaliers où s'amarre la flottille noire des
« gondoles. A vingt pas, nu et droit comme un mât de navire, le gigan-
« tesque Campanile (1) porte dans le ciel et annonce de loin aux voya-
« geurs de la mer la vieille royauté de Venise. A l'horizon, vers l'Est,
« on aperçoit, au bout du quai des Esclavons, des sommets d'églises,
« la verdure d'un grand jardin.

« Comme un diamant unique au milieu d'une parure, le Palais Ducal

---

(1) Le Campanile s'est effondré en Juin 1902. Sur l'une des projections on voit la place qu'il occupait par les palissades de la reconstruction. Sur une autre, qui représente le Mole vu de la mer, on l'aperçoit à l'horizon, vers la gauche.

« efface le reste. Toutes les habitudes de l'œil sont ici renversées et, « avec une surprise charmante, on voit la fantaisie orientale poser le



LA PLACE SAINT-MARC.

« plein sur le vide au lieu d'asseoir le vide sur le plein. Une colonnade « à fûts robustes en porte une autre toute légère, dentelée d'ogives et « de trèfles. Et sur cet appui si frêle s'étale un mur massif de marbre « rouge et blanc dont les plaques s'entrecroisent en dessins et renvoient « la lumière.

« On entre. Tout à coup les yeux sont remplis de formes : autour « de deux citernes revêtues de bronze sculpté, quatre façades déve- « loppent leurs architectures et leurs statues où brille toute la jeunesse « de la première Renaissance. Tout un peuple de reliefs et de figures : « figures bibliques, Adam et Ève. Figures mythologiques, Mars et « Neptune, au haut du grand escalier auquel ils ont donné leurs noms. « On monte cet Escalier des Géants. Au sommet de l'escalier s'ouvrent « les salles de gouvernement et d'apparat, toutes tapissées de peintures « du Tintoret, du Véronèse, du Titien ; mémorial des victoires de Venise « et apothéose de sa grandeur. Voici le *Triomphe de Venise,* du Véro- « nèse. Au milieu d'une grande architecture de colonnes tordues et de « balcons, la blonde Venise est sur un trône, florissante de beauté. « Autour d'elle un cercle de jeunes femmes se penchent avec un « sourire voluptueux et fier. Au-dessous de ce ciel idéal, derrière « une balustrade, des Vénitiennes en costume du temps, décolletées « en carré, avec un corps de jupe raide. Elles regardent, penchées « et rieuses. Et, tout en bas s'agite la foule bruyante, guerriers, che-

« vaux cabrés, grandes toges ruisselantes, soldats cuirassés ; et dans « tous les intervalles une foule pressée de têtes vigoureuses et riantes. « Tout cela illuminé par un soleil prodigue ».

Après cette splendide promenade de reconnaissance, errons dans la ville même, plus modestement. Venise comprend 122 îles, agglomérées, mais séparées par 176 canaux étroits et réunies par 410 ponts.

Dans chacun de ces îlots, très inégaux en étendue, il y a des rues, des places, des maisons, — bâties, comme les palais, sur pilotis plantés pour consolider ce fonds sablonneux. — De ces bâtisses beaucoup trempent leur pied dans l'eau. D'autres sont bordées d'un quai.

On passe par une foule de petites rues biscornues, tortueuses, bordées de boutiques pittoresques ; on arrive à un marché grouillant de foule ; ou à une église baroque. Puis, au bout d'une rue étroite on voit un pont sous lequel file une gondole. On franchit le pont et l'on est dans un îlot voisin, d'un tout autre aspect : grandes et hautes bâtisses (jusqu'à 8 étages). Quartier juif, l'ancien ghetto, autrefois fermé le soir par des grilles et des chaînes ; encore habité par les juifs : synagogue,



LE PONT DU RIALTO.

magasins de bric à brac, fabriques d'antiquités. Inscriptions hébraïques jusque sur des cabarets.

On peut aller ainsi d'un point de la ville à un autre en passant sur 15, 20, 30 ponts, qui tous sont en arcades ou cintrés. Sur cette mer sans marée, les quais étant presque au ras de l'eau, les bateaux qui transportent voyageurs et marchandises ne peuvent passer que sous des arceaux de ponts à double rampe ou à escaliers. Donc, par la force des choses, pas de chevaux, pas de fiacres, pas d'omnibus, pas de tramways, d'automobiles, de bicyclettes ! Parfaite sécurité de la promenade ; délicieux silence ; calme exquis. Tout cela donne à la cité des Doges une physionomie absolument originale.

Le plus beau pont de Venise c'est le *Rialto*, jeté sur le Grand Canal ; les deux autres ponts (pont de la Station et pont de Fer) ne comptent pas. Le Rialto est d'une seule arche, bordé de boutiques, comme cela se voit souvent en Italie.



LE PONT DES SOUPIRS.

Parfois, dans les canaux étroits, des ponts unissent les bâtiments

des deux rives à la hauteur du premier étage. Tel est le célèbre Pont des Soupirs faisant communiquer le Palais Ducal avec les Prisons, et dont la légende est trop connue pour que je la rappelle.

Presque tous les transports de marchandises ou de voyageurs se font par bateau. Les gondoles sont les voitures et les fiacres de Venise. Il y a un millier de gondoles publiques dont la station principale est au *Mole*, qui est le quai de la Piazetta. La gondole est une barque longue, 9 mètres de l'arrière à l'avant, ornée d'une proue dentée en métal brillant, presque toujours peinte en noir, (on prétend qu'un édit somptuaire a autrefois prescrit cette peinture pour réprimer le luxe effréné des gondoles), et offrant en son milieu quatre sièges surmontés en temps de pluie d'une sorte de cabriolet noir d'aspect funèbre, en cas de soleil d'une tente blanche beaucoup plus gaie.



LE CAMPANILE. VUE DU MÔLE. LE PALAIS DUCAL.

Il suffit d'un gondolier pour conduire une gondole ; c'est du luxe que d'en avoir deux. L'unique *barcarello* se tient à l'arrière, à tribord,

et sans gouvernail, avec une longue rame dont il se sert soit comme d'un aviron appuyé sur un porte-aviron de forme bizarement contournée, soit comme d'une godille, soit dans les petits canaux peu profonds comme d'une gaffe, il dirige sa longue embarcation aux extrémités recourbées en l'air. Regardant vers l'avant, il rame à l'envers ou *dérame*. Pour les lourds bateaux de marchandises, déramage à deux avirons croisés. Les gondoliers manœuvrent avec une grande habilité, poussant, pour s'éviter au tournant des canaux, leur cri spécial qui trouble seul le silence.

Ces petits canaux ou *rios* sont parfois très étroits, ne laissant guère place qu'à deux gondoles de front. D'autres sont plus larges, 5, 6, 10 mètres. Enfin le Grand Canal, auquel aboutissent les principales artères de ce réseau de canaux, a de 40 à 70 mètres de large, 3 kilom. et demi de long et 12 à 15 mètres de fond. Auprès des escaliers du palais qui s'ouvrent sur le Grand Canal sont plantés de forts poteaux d'amarrage pour les gondoles, d'une forme conique évasée, peints de couleurs vives et parfois armoriés, qui jettent une note joyeuse dans la tonalité générale.

Si vous voulez, Mesdames et Messieurs, prendre une juste idée de la couleur du paysage vénitien, allez au Palais des Beaux-Arts voir les très artistiques et très fidèles aquarelles qu'y expose notre jeune compatriote Maurice Batteur, un de nos pensionnaires Wicar à Rome.

Quoique l'eau salée soit antiseptique, dans ces petits rios peu profonds (2 à 3 mètres), aux eaux stagnantes, vaseuses, souillées de détritus, sur lesquelles flottent vieux papiers, bouchons de paille et trognons de choux, la gaffe du barcarello, en remuant ces fonds boueux, dégage souvent des senteurs malodorantes qui gâtent un peu le pittoresque du paysage.

Le *Lido*, ce long banc de sable en forme de lame de couteau très étroite, est à 15 minutes du Mole en bateau-mouche. C'est le siège de villas, d'hôtels, de guinguettes, d'établissements de bains ; — tout cela assez insignifiant d'ailleurs.

Venise, qui autrefois n'avait d'eau potable que l'eau de pluie recueillie dans des citernes, est aujourd'hui pourvue, grâce à un long aqueduc, d'une distribution d'eau de la Brenta.

Un détail curieux de la vie vénitienne est l'enterrement au *Cimiterro*, la gondole-catafalque étant suivie de 8, 10, 12 gondoles de deuil. C'est à Venise peut-être, où le terrain d'inhumation ne peut être que du sable humide, que la crémation serait le mieux indiquée.

Vous ne me pardonneriez pas d'oublier les pigeons de la place Saint-Marc ; ces insupportables bêtes, descendant, dit-on, de pigeons rap-



UN PETIT CANAL.

portés par les Croisés, sont nourris par les touristes autour desquels ils volètent familièrement, et sur les vêtements desquels ils s'oublient sans vergogne.

Venise, édifiée sur des pilotis vieux de mille ans, est une ville croulante. Assurément elle durera encore plus que nous ; mais elle présente des symptômes alarmants, tels par exemple que l'effondrement spontané du Campanile, qui s'est télescopé par un beau matin de Juin 1902. On a dû alors étayer les arcades des Procuraties voisines de la Tour de l'Horloge. Le Campanile de St-Georges des Grecs penche de façon inquiétante. Le pavement de la Basilique de St-Marc est bossué d'inégalités qui révèlent les fléchissements du sol. Les plâtras de beaucoup

de murs plongeant dans l'eau s'effritent, même aux palais du Grand Canal, à plus forte raison aux demeures plus modestes des petits rios. Cet aspect délabré s'accentue par la pluie et le temps sombre ; il disparaît au soleil sous la caresse de cette lumière chaude. Venise est un décor d'opéra qui n'est vraiment beau que brillamment éclairé.

De Venise ville d'industrie il n'est guère resté que quelques fabriques de verreries et quelques manufactures de dentelles. De Venise ville de plaisir et de ses fêtes brillantes, seules les Régates sont demeurées célèbres. Mais Venise reste une splendide ville d'art et par ses monuments et par ses beautés naturelles, et par ses Musées et collections peuplés de toiles de grands peintres italiens, particulièrement du Titien, du Véronèse, du Tintoret. Il me faudrait, pour vous en parler, le temps et aussi la compétence qui me manquent. Et je ne peux en finissant, Mesdames et Messieurs, que vous engager à aller les voir. Il n'est pas beaucoup plus long ni plus coûteux d'aller à Venise qu'à la Côte d'Azur. Allez-y donc et, si vous avez la chance, probable d'ailleurs au printemps, de passer à Venise quelques jours ensoleillés, vous ne trouverez pas exagérément enthousiaste l'appréciation en laquelle Taine résume ses impressions : « Je n'ai rien vu d'égal ; c'est la Perle de l'Italie ! »



LE GRAND CANAL UN JOUR DE RÉGATES, LE BATEAU DES SÉNATEURS AU PREMIER PLAN.

II.

Séance du Jeudi 25 Janvier 1906.

LES PORTES DU MAROC DE FIGUIG A MOGADOR

Par M. César de GIVENCHY.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Le Maroc s'étend sur une superficie de 850.000 kilomètres carrés. On reconnaîtrait difficilement dans ce nom géographique défiguré la prononciation arabe de Marrakech. On l'appelle encore *el R'arb* (l'Occident) ou encore le *Maghreb el Aksa* (le couchant le plus éloigné). Sa population est de neuf millions d'habitants, dont 1.200.000 Maures, 1.000.000 Arabes, 200.000 Juifs, 150.000 nègres et 15.000 étrangers.

On y trouve tous les climats, depuis la température brûlante des oasis jusqu'à celui des hauts sommets du grand Atlas aux neiges éternelles.

Sa situation géographique est admirable avec 1.500 kilomètres de côte, dont deux tiers sur l'Océan. Ses limites sont au Nord la Méditerranée, à l'Ouest l'Atlantique, au Sud un vaste océan de sable, le Sahara. Le Maroc est pour ainsi dire une presqu'île attenante à l'Algérie à l'Est, où il est limité du Nord au Sud par l'arrondissement de Tlemcen, le territoire militaire du Sud Oranais et les oasis du Touat.

Le système orographique est constitué par un puissant massif de montagnes orientées du Sud-Ouest au Nord-Est : le grand Atlas, précédé de deux avant-chaînes ; au Nord le moyen Atlas et au Sud le petit ou anti-Atlas. Enfin citons le Rif, enchevêtrement de collines et de montagnes qui se prolongeaient autrefois en Espagne. Ces massifs divers et leurs nombreuses ramifications ont fait justement donner au Maroc le nom de mer de montagnes. Ils ont donné naissance à de nombreuses rivières et fleuves qui font du Maroc une contrée qui devrait être la plus fertile et la plus riche de tout le Nord Africain. Ce

sont pour le versant saharien : le Draa, le Tafilet, le Ziz et le Guir ; pour le versant méditerranéen : le Kiss et la Moulouia et pour le versant de l'Atlantique : les oueds Khous, Sebou, Bou Regreg, Oum er Rebia, Tensift et Sous.

Il est assez difficile d'assigner des divisions administratives au Maroc. L'autorité du Sultan n'est que nominale et purement religieuse. Telle province lui est soumise alors que sa voisine ne l'est pas. Chaque année le Sultan doit lever une armée pour forcer telle ou telle province à payer l'impôt. Il y en a où il n'oserait même pas se risquer à la tête de ses troupes.

On divise le Maroc en Bled Maghzen et Bled Siba. Par le premier nom on désigne l'ensemble des territoires soumis au Sultan et payant l'impôt. Il représente seulement le cinquième de l'empire chérifien.

Le chemin de fer d'Oran à Beni-Ounif permet de se rendre facilement

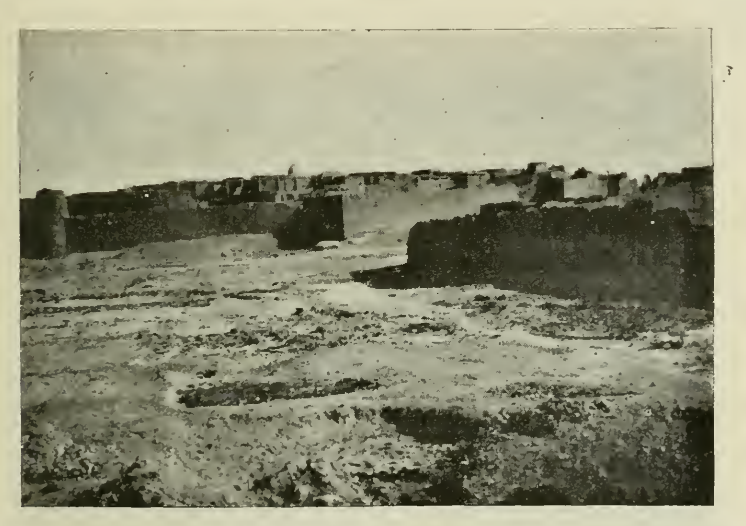


GARE DE BENI-OUNIF.

à l'une des portes du Maroc, la porte Saharienne. On y arrive par Saïda, Aïn Sefra, et Duveyrier. La station de Beni-Ounif a été inaugurée en 1903. La nouvelle ligne se continue jusqu'à Ben Zireg et atteint maintenant Colomb Béchar après un parcours de 640 kilomètres.

C'est là que dans un cadre de roches dont l'ensemble ne manque pas de grandeur, se trouve la vaste forêt de palmiers de Figuig, arrosée par la Zousfana. Figuig se compose de six Ksour dont les murailles, les blanches tours, les mosquées avec leurs minarets faïencés se détachent admirablement sur le fond vert des champs d'orge et le décor des palmiers. La nature a traité ce coin du désert en mère complaisante. Bien abrités de tous les vents, les Ksouriens cultivent sous cette merveilleuse palmeraie toutes sortes d'arbres fruitiers : abricotiers, amandiers, figuiers, orangers, grenadiers, pistachiers, etc., et sous ceux-ci le sol produit encore des piments, tomates, aubergines, melons, etc. Les Ksour présentent un enchevêtrement de ruelles tortueuses et obscures où circule une population grouillante, mélangée de toutes les races sahariennes. Tout ce monde habite dans des casemates de terre glaise et sans fenêtres. Parmi ces Ksour, Oudaghir et Zenaga sont des centres de transaction importants.

Figuig avec sa population guerrière et industrieuse était un redoutable foyer d'intrigues contre nos intérêts. C'est de là que s'organi-



FIGUIG.

sèrent nombreuses expéditions contre nos postes isolés et nos convois de ravitaillement. Les premières répressions motivèrent les réclamations des puissances étrangères qui redoutaient que nous portions atteinte à l'intégrité du Maroc. M. Ribot, alors Ministre, signifia au Maroc qu'il ne tolérerait aucun acte de souveraineté dans la zone natu-

relle de l'influence française. Cette politique fut ensuite abandonnée et les attaques de nos postes reprirent de plus belle. En Mai 1902 une reconnaissance fut envoyée aux portes de Figuig alors en pleine effervescence et le Général O'Connor jugea prudent de battre en retraite. M. Jonnart qui l'accompagnait fut attaqué pendant ce mouvement et ce guet-apens fit précipiter la répression.

Le 8 Juin 1902, Zenaga fut bombardé, ce qui amena la soumission des Ksouriens, auxquels fut imposée une contribution de guerre de 69.000 francs.

Placée sous l'autorité religieuse du Sultan, l'oasis de Figuig constitue politiquement une petite république indépendante. Chaque Ksar s'administre comme il l'entend. Les Ksouriens sont fiers de leur indépendance et nos colonnes n'ont foulé ni leur sol ni dépassé leurs murailles qui conservent ainsi leur réputation de virginité.

A quelques kilomètres de Figuig s'est élevée la petite ville de Beni-Ounif, dont l'importance croît de jour en jour. On y trouve plusieurs hôtels. D'autres constructions sont commencées, des bâtiments municipaux, des halles et on va même doter la ville d'égouts. Comme on le



LE CLUB COLONIAL.

voit rien n'est négligé. Le marché est visité par de nombreux indigènes. Les Ksouriens de Figuig viennent échanger leurs produits contre les nôtres et des délégations nombreuses sont venues saluer M. Jonnart lors de l'inauguration de la station de Colomb Bechar. M. Jonnart qui

a trouvé dans le Colonel Liautey un excellent auxiliaire, a su, par sa bonne politique, rallier à notre influence toutes les tribus pillardes de ce coin le plus farouche du Bled es Siba. Après cette expérience nous pouvons envisager la possibilité de changer la face du Maroc sans grandes dépenses et sans effusion de sang.

Passons maintenant à la porte Tellienne. Elle se trouve près de la merveilleuse plaine de Triffa. Il y a là 25.000 hectares éminemment propres à la culture, près de l'embouchure de l'oued Kiss, dont la plage était déjà signalée au Roi de France par le Chevalier de Suffren en 1746.

En arrière se trouvent d'autres richesses que des moyens de transport suffisants permettraient de mettre en œuvre. C'est là que M. Louis Say est venu s'établir, abandonnant les plaisirs que peuvent procurer une grande fortune. Ancien Lieutenant de Vaisseau, il a immédiatement saisi les avantages de la position au point de vue des transactions par mer, et il a fondé Port-Say. En relations amicales avec les cultivateurs marocains, il a su y provoquer, dans des conditions rudi-



VILLAGE DE PORT-SAY.

mentaires d'embarquement, une exportation déjà considérable de céréales, 20.000 tonnes de blé en 1905.

Son objectif est d'améliorer ce port, d'y faire des travaux de nature à y faciliter un trafic qui peut devenir fort important vu les ressources des environs. En attendant il a jeté les bases d'une ville sur la terre ferme, en y réunissant les constructions propres à attirer et retenir les Marocains travailleurs et commerçants. Il y a élevé même une mosquée et établi une sorte de dispensaire où sont distribués généreusement des secours médicaux.

M. Say, élevé dans son enfance avec tous les raffinements de l'opulence, ensuite habitué aux privations, il est vrai, pendant ses années de service à la mer, vit là sevré des jouissances que les citadins considèrent presque comme des nécessités. Probablement il trouve un charme, incompris des profanes, à cette rude existence voisine de la nature. C'est du moins ce que croit M. de Givenchy qui, cependant, ne peut s'empêcher de penser que cet isolement, loin de toute vie de famille, doit peser lourdement à un homme affiné par l'éducation. C'est peut-être le plus pénible inconvénient des situations coloniales. Les jeunes françaises sont peu préparées à devenir les compagnes des pionniers de notre grandeur extérieure. Et cependant que de charmes elles apporteraient à ces exils lointains. Que de charmes aussi elles trouveraient à partager de nobles aspirations et des travaux dont le fruit est d'autant plus savoureux qu'il vient d'une culture plus personnelle. Et M. de Givenchy cherche à persuader les mères françaises de développer chez leurs filles le goût de la vie coloniale.

De l'autre côté du Kiss qui délimite la frontière marocaine s'étend une plaine d'un aspect plus triste au milieu de laquelle se trouve Oudjda. Cette ville, située au milieu d'un massif de verdure qui fait contraste avec la plaine caillouteuse et peu productive qui l'entoure, serait un endroit délicieux si l'intérieur n'était pas le réceptacle d'immondices qui forcent le voyageur qui parcourt ses rues tortueuses à se boucher le nez à tout instant. C'est par cette porte que quantité de Marocains se rendent en Algérie pour y trouver du travail. Ils y viennent certains de trouver un emploi rémunérateur et s'en retournent ensuite au Maroc avec une haute idée de la France, qui s'affirme de jour en jour comme une grande puissance musulmane. Pour peu qu'ils veulent en faire la comparaison, ils doivent trouver que le Maroc aurait tout à gagner à notre pénétration pacifique.

Nos locomotives devraient déjà siffler à Lalla Maghnia, situé en face d'Oudjda et conduire le voyageur jusqu'à la frontière marocaine. Peut-

être verrons nous un jour cette ligne dépasser Oudjda et atteindre Fez en traversant le pays rebelle de Taza.

Oudjda a été en ces derniers temps le centre d'un grand mouvement guerrier. C'est là que se rencontrèrent la cavalerie du Maghzen et les troupes du prétendant Bou Amara, dit le Rogui, dont le vrai nom est Djelali Ben-Amar es Zerhoumi. C'est un imposteur qui se fait passer pour le frère du Sultan et veut le détrôner. Il n'est plus aussi puissant qu'en 1903 où il dominait tout l'Est marocain.

Taza et les tribus environnantes lui sont cependant restés fidèles. A la suite de l'échec d'Oudjda il s'est retiré dans le Rif. Il dispose de 1.000 cavaliers et autant de fantassins. Son bras droit est Bou Amama, l'ennemi de la France, enfermé actuellement à Marrakech.

C'est un adversaire redoutable du Maghzen, qui sans nous, deviendrait la proie du prétendant et qui ne se maintient à Oudjda et Figuig que par notre aide. Il faudrait l'appui de l'Espagne pour en finir avec le Rogui, car c'est elle qui assure ses approvisionnements. C'est par Melilla et toute la côte en face des îles Zaffarines que se fait toute la contrebande. Si nous avions compris notre rôle de pacification, nous aurions dû soutenir le Maroc plus efficacement, non avec des troupes, mais en nous mêlant des affaires des indigènes, en soutenant les chefs influents au lieu de les froisser. Beaucoup sont bien disposés à notre égard et les indigènes nous auraient été reconnaissants de leur procurer une paix qui leur assurerait le travail.

A quelques kilomètres d'Oudjda coule l'oued Isly, de glorieuse mémoire. Les Marocains y subirent une écrasante défaite. Les résultats de cette victoire furent nuls pour nous. Il suffit à l'Angleterre de grommeler sur nos succès pour nous faire hâter la conclusion de la paix. Nous aurions dû alors reporter notre frontière jusqu'à la Moulouia, comme le voulait le Général Bugeaud. On s'en tint à l'ancienne frontière, laissant reposer en terre étrangère nos morts du 14 Août 1844. D'indemnité, il n'en fut point question, nous nous pensions assez riches pour payer notre gloire.

La France est dans une situation privilégiée qu'elle n'a nullement besoin de faire reconnaître. Son influence domine toute cette frontière du Maroc et elle y jouera par la force même des choses un rôle prépondérant.

Toutes les populations moulouyennes nous appellent de leurs vœux. Elles savent que chez nous on vit en paix et sans inquiétude, que les

routes sont sûres, les chemins de fer rapides, le commerce facile et loyal et la justice égale pour tous.

Entre Oudjda et Fez se trouve le pays des Riata, dont la ville principale est Taza. C'est un des centres les plus hostiles au Maghzen, sur lequel devrait être braquée toute l'artillerie de nos séductions.

Il est impossible que le monde civilisé tolère plus longtemps qu'une aussi riche portion du globe reste livrée au désordre et improductive.

Fez, la capitale de ce pays, est considéré comme le boulevard indestructible de l'Islamisme. Cette ville aux remparts crénelés, aux gracieux minarets, est entourée d'une luxuriante végétation. C'est une ville du Moyen-Age cachée et endormie qui s'éveille et surgit brusquement au moment où l'on en approche. C'est là que réside actuellement le Sultan Abd el Aziz. Ce souverain est né le 18 Février 1881. Sa mère, Lalla Requia (l'élevée), une des quatre épouses de Mouley-Hassen, amenée de Constantinople en compagnie de trois autres Circassiennes, grâce à ses charmes, avait pris sur l'Empereur un réel ascendant ; elle en profita pour faire investir son fils de la lieutenance de l'empire.

Le 9 Juin 1894, le Sultan mourait au cours d'un voyage. Le caïd Méchouar convoqua aussitôt les vizirs et proclama Abd el Aziz Sultan du Maroc. Le frère du nouveau Sultan, ainsi évincé et quelques autres n'osèrent réclamer et le 13 Juin Abd el Aziz fut acclamé par toute l'armée venue à sa rencontre à Rabat.

Ayant au Maroc un agent accrédité, nous avons en 1895 commis la faute de demander la création d'un Consulat. Les autres nations obtinrent la même faveur et la Cour chérifienne devint dès lors un foyer d'intrigues. Une petite colonie anglaise enserra dans ses filets le jeune prince frivole. Harris, correspondant du *Times,* devint son conseiller et Abd el Aziz, épris de nouveautés, entouré de cyclistes, peintres, photographes et chauffeurs, joue au billard, au tennis, monte à cheval et essaie de tous les sports. Il fait installer la lumière électrique, fait fonctionner des cinématographes, etc. ; à ce train, le Trésor fut vite épuisé, on eut recours aux emprunts. Les Marocains virent tout cela d'un mauvais œil et le Sultan perdit peu à peu de son prestige. C'est alors que Bou Amara entra en scène et rallia les mécontents.

Habituellement les insurgés marocains ont pour but d'échapper aux exactions du fisc, cette fois le soulèvement sembla prendre le caractère d'une guerre sainte dirigée contre l'introduction des coutumes européennes à la Cour du Sultan. Il nous fallait aider le Maghzen à

défendre l'intégrité de l'empire, et notre concours prit la forme d'un prêt de 62 millions, garanti par un prélèvement de 60 % sur les droits de douane, dont la perception fut depuis placée sous notre surveillance.

L'orateur passe rapidement en revue les autres entrées du Maroc.

Tanger est une ville bâtie en amphithéâtre sur une colline située presque devant l'entrée du détroit de Gibraltar. Cette ville se ressent de l'influence des différents maîtres qui l'ont possédée.

Tanger possède un wharf, le seul du Maroc. C'est là qu'en temps ordinaire, on débarquait pour se rendre à Fez. Actuellement la route de Tanger à Fez (250 kilomètres) ne présente aucune sécurité. A Tanger les Européens sont facilement acceptés et la plage deviendra probablement très fréquentée par eux. C'est à Tanger que Guillaume II a placé la scène de son dernier coup de théâtre.

Larache est maintenant le point où il faut atterrir pour se rendre à Fez par suite de l'insécurité de la route de Tanger à la capitale. Larache est à l'embouchure du fleuve Lokkous. Une barre en rend l'accès difficile. Les quais rudimentaires sont encombrés de marchandises en souffrance.

Au Sud de Larache se jette le Sebou, le fleuve le plus important du Maroc avec un parcours de 450 kilomètres. De l'embouchure jusqu'à la hauteur de Fez, on compte 330 kilomètres.

Rabat et Salé sont situés en face l'un de l'autre à l'embouchure du Bou Regreg. Une terrible barre en rend également l'accès difficile. Le Bou Regreg traverse une riche contrée dont la fertilité est proverbiale.

Casablanca, de fondation portugaise. Cette ville est entourée de hautes murailles blanches, flanquées de grosses tours.

Azemour, ville arabe à l'embouchure de l'Oum er Rebia, non moins important que le Sebou. On l'appelle la mère des pâturages à cause de la richesse de ses rives.

Mazagan, ville portugaise, débouché de la splendide région de la Doukkala, qui est considérée avec la Chaouia comme la plus riche de tout le Maroc et qui possède comme elle les fameuses terres noires dont la fertilité est remarquable.

Safi, peu fréquenté, car les brisants sont dangereux. Les navires passent généralement au large de Safi et de l'oued Tensift pour les éviter.

Mogador, la seule belle ville du Maroc, elle fait honneur à son architecte, un Français. Elle fut bâtie en 1760 sur l'ordre du Sultan Moha-

med pour faire pièce à Agadir qui refusait de payer l'impôt. A Mogador comme dans les autres villes du Maroc les Israélites détiennent tout



MOGADOR.

le commerce. Aussi sont-ils des auxiliaires indispensables pour les affaires. C'est chez eux que la langue française est de beaucoup la plus répandue. Voilà pourquoi nous sommes obligés de faire cause commune avec eux, tout en évitant de nous compromettre vis à vis des Musulmans, sous peine de tomber dans des difficultés plus inextricables que celles où s'est débattue l'Algérie et desquelles il serait malaisé de sortir.

A la suite du malencontreux voyage de l'Empereur d'Allemagne à Tanger, la mission de M. Saint-René Taillandier a pris fin et maintenant les délégués des nations sont réunis à Algésiras. Que résultera t-il de cette conférence ? L'avenir le dira. Mais on a lieu d'être sceptique à ce sujet. On veut traiter avec Abd el Aziz, un souverain qui n'a d'autorité que sur un cinquième de son empire. En face de lui se

dresse un prétendant plus puissant que lui, soutenu dans sa révolte par des tribus importantes. Le mieux serait que les puissances reconnaissent que seule la France, grande puissance musulmane, peut arriver à faire régner dans cet empire du Soleil Couchant, Maghreb el Aksa, la paix nécessaire au développement des richesses dont la nature l'a si avantageusement doté. Sans cet accord le pays continuera à rester à l'écart de toute civilisation et s'enfoncera dans le désordre paralysant dont on voudrait le tirer.



MOGADOR.

III.

Séance du Dimanche 11 Février 1906.

LES RICHESSES DE LA TERRE DE FRANCE

Par M. D. ZOLLA,
Professeur à l'École libre des Sciences politiques.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Les questions agricoles sont d'un intérêt considérable. Parmi les richesses d'un pays, celles qui tirent leur origine du sol même,

viennent en premier lieu. Les industriels accorderont bien que c'est la terre qui leur fournit la matière première sans laquelle ils ne pourraient rien.

Les richesses du sol ont donc une importance économique primordiale, tout en concourrant à son embellissement.

Les campagnes bien cultivées ont un aspect réjouissant. Sous ce rapport, la Flandre est une région privilégiée. Il n'en est pas de plus riches. Ce n'est cependant pas de la Flandre que M. D. Zolla a voulu nous entretenir aujourd'hui, mais plutôt d'autres régions de notre patrie qui jusqu'à présent n'avaient rien produit ou n'avaient pas donné tout ce qu'on en pouvait attendre.

Il était donc intéressant de suivre cette nouvelle utilisation du sol français qui fait honneur à la persévérance de ceux qui s'y adonnent et contribue à augmenter la richesse commune.

Il existe à 1.100 kilomètres environ d'ici une région encore mal connue des touristes, trop longtemps négligée, actuellement en voie de radicale transformation et susceptible de produire des résultats merveilleux.

C'est en un mot « la *Camargue* », cette sorte de triangle situé entre les deux bras du Rhône et comprenant 75.000 hectares de superficie. Cette région située dans un climat privilégié, sous un ciel éclatant, présentait autrefois et présente encore en sa majeure partie un aspect désolé. A la voir ainsi, on ne s'imaginait pas qu'elle pourrait jamais produire quelque chose de sérieux, mais en y réfléchissant bien on aurait eu lieu de fonder sur elle les plus riches espérances. Les résultats acquis en sont une preuve manifeste.

La Camargue a été formée par les apports successifs amenés par le Rhône pendant une longue suite de siècles. Peu à peu ce sol est sorti de la mer, comme se sont formés d'ailleurs les deltas des principaux fleuves.

De par son origine, le sol de la Camargue a donc tout ce qu'il faut pour produire, puisqu'il est formé de limons contenant tous les éléments nécessaires à une bonne culture. Pourquoi alors n'en pouvait-on rien tirer ? Quelle était la cause de cette infertilité ? Quelle fée malfaisante était venue après coup annihiler tous ces dons antérieurs ? C'est le sel qui en était la cause, ce sel dont s'étaient imprégnées ces terres pendant leur long séjour sous l'eau de la mer. Cette surabondance de sel s'opposait à toute culture. Les anciens conquérants connaissaient

parfaitement cette action néfaste du sel marin, puisque certains d'entr'eux en firent jeter sur le sol des peuples vaincus.

Enlevez cette substance stérilisatrice et immédiatement vous verrez ce sol produire avec une abondance inattendue. Ce n'est cependant pas sans de grandes difficultés et de grosses dépenses qu'on a pu arriver à retirer cet élément nuisible. C'est une œuvre de patience et qui pourra être imitée avantageusement dans notre colonie de l'Indo-Chine, où nous avons semblable delta.

Le remède ne se trouvait pas loin heureusement. Il a suffi de détourner des deux bras du Rhône des torrents d'eau douce pour dessaler en partie le sol de la Camargue et les résultats acquis sont tout simplement merveilleux. Il en sera ainsi pour toute la superficie de cette île qui n'a pas encore subi ce traitement si simple. Pour juger de ce qu'était la Camargue autrefois, jetons les yeux sur les parties encore incultes. Quel triste spectacle et quel morne aspect ! C'est une immense plaine sans ondulation nue et sans végétation, à part quelques prairies maigres et misérables. Çà et là quelques touffes de pauvre apparence et quelques arbrisseaux rabougris. De nombreuses taches grises, miroitantes au soleil frappent les yeux de l'observateur, ce sont des dépôts de ce sel auteur de tout le mal et dont il faut débarrasser cette sorte de terre lépreuse.

Pour cela on a suivi deux méthodes. Au moyen de levées de terre, on a formé de nombreuses cuvettes dans lesquelles on a amené de l'eau douce. Après un séjour plus ou moins prolongé, cette eau qui s'est chargée de sel est remplacée par de la nouvelle eau douce et ainsi de suite, si bien qu'avec le temps le sel se trouve presque entièrement éliminé. On arrive à des résultats plus rapides par le drainage, soit que l'on introduise l'eau par dessous en reprenant l'eau salée par la partie supérieure, soit inversement et en amenant l'eau douce par dessus et en soutirant l'eau salée par dessous.

Au bout de quelques années de ce traitement, au fur et à mesure que le sel diminue, la végétation change et l'on assiste à une révolution pittoresque et à la fois économique. — C'est une transformation radicale, c'est l'opulence après la misère. Là où il ne poussait pas un brin d'herbe et où le sol valait à peine cent francs l'hectare, il y a maintenant des vignes florissantes qui valent 5.000 à 6.000 francs l'hectare. Sans doute cela a coûté gros pendant ces longues années d'attente, mais ces dépenses ne sont pas en proportion de la plus-value acquise. On jugera encore mieux de cette transformation en se portant sur la

limite de ces terrains cultivés. On y verra des vignes luxuriantes et à quelques pas de là une terre inculte et marécageuse, image de la mort et de la désolation. Le contraste est absolument frappant.

La deuxième méthode employée pour le dessalement de la Camargue est plus originale. Elle permet tout en procédant au dessalement du sol d'en tirer déjà quelque parti. On a constaté que l'on pouvait cultiver en Camargue une céréale que l'on ne croyait bonne que pour l'Indo-Chine. C'est le riz qui est ainsi cultivé en Camargue et cette



L'IRRIGATION EN CAMARGUE.

Les énormes tuyaux d'aspiration indiqués sur la figure puisent l'eau dans le Rhône.

culture n'est pas sans rapport aujourd'hui que les blés sont à bas prix. Ce produit vaut le double du froment et la paille de riz est utilisée dans la fabrication du papier.

Les rizières ainsi formées contribuent au dessalement du sol tout en rémunérant quelque peu les cultivateurs et leur permettent d'attendre le moment où ils pourront s'adonner à des cultures plus profitables.

Il y a là une curieuse expérience au point de vue colonial. Il serait intéressant de cultiver ainsi le delta du Mékong, mais nous ne sommes pas arrivés encore à persuader les indigènes de le faire. Il ne faut pas croire qu'en Camargue on a imité servilement les procédés

indo-chinois. On y cultive au contraire le riz si judicieusement que notre colonie pourrait prendre modèle sur la métropole. C'est en France qu'il y a des enseignements à prendre et notre empire indo-chinois qui exporte déjà pour 80.000.000 de francs de riz pendant les bonnes années, arriverait certainement en les suivant à une plus grande prospérité.

Les solitudes de la Camargue sont parcourues par des bandes de



UNE MANADE DE TAUREAUX SAUVAGES EN CAMARGUE.

taureaux et de chevaux sauvages. On y rencontre de nombreux troupeaux de moutons. Leur domaine va aller naturellement se rétrécissant toujours sous les efforts patients de ces Camargais, qui ne sont pas des gens baillant au soleil. Comme on le voit ils travaillent. Un de leurs délassements favoris, c'est une de ces courses de taureaux si populaires en Camargue et dans tout le Midi. On y admire l'adresse et la souplesse de ces gens se démenant au milieu de ces taureaux de la Camargue, toujours vifs, agiles et bondissants.

Cette transformation de la Camargue nous ouvre de nouveaux horizons. Il n'est pas nécessaire de sortir de France pour faire fructifier ses capitaux, car il y a encore des milliers et des milliers d'hectares qui pourraient être traités de même. Sur toute la bordure de nos côtes se trouvent de pareils terrains à utiliser. Nous pourrions y créer de nouveaux vignobles ou y cultiver le riz et autres céréales quand les vignes n'iront plus. Par une irrigation bien entendue, avec l'aide de la

chaleur et de la lumière, on fera surgir de ces terres qui ne s'épuisent jamais des trésors toujours renouvelables.



UNE COURSE DE TAUREAUX EN CAMARGUE.

Grâce à cette collaboration du soleil et de l'eau, une autre transformation intéressante s'est accomplie dans le Midi. C'est en Provence cette fois et particulièrement dans le Vaucluse et les Alpes-Maritimes que se portent les efforts des Méridionaux et c'est pour le Nord qu'ils travaillent. C'est à la culture intensive des primeurs qu'ils s'adonnent. On n'y cherche point à cultiver la betterave et les blés, mais surtout les fruits, dont la culture est d'autant plus rémunératrice qu'ils arrivent plus tôt sur nos marchés.

Par suite la culture de l'olivier a perdu de son importance. L'olivier de caractère si poétique, à l'ombre si douce et si déliée, est délaissé ; il ne peut plus lutter contre cette nouvelle concurrence et la culture de cet arbre est un peu en décadence.

La culture de la fraise vient en premier lieu et des champs immenses de fraisiers se trouvent maintenant près d'Avignon et dans le Var. On y fait des efforts considérables pour activer la maturité de ce fruit si savoureux. Nous appelons la fraise un fruit, bien qu'elle n'est en réalité que le réceptacle des fruits du fraisier. Les plants de fraisiers sont judicieusement irrigués, juste ce qu'il faut. Des soins tout particuliers leur sont donnés et à l'aide de toiles et de châssis spéciaux et surtout du soleil du Midi, on arrive à produire des miracles. Grâce à des soins minutieux et à une surveillance incessante, on arrive à sérier les plants de façon à obtenir la maturité des fraises à des époques successives.

La cueillette emploie de nombreux ouvriers. L'emballage en demande encore plus. Avec quel soin aussi doit-il être fait! Il faut



LA CUEILLETTE DES FRAISES AU PRINTEMPS A HYÈRES.

placer ces fraises délicatement une à une dans de petits paniers pour ne pas les froisser ; puis ces petits paniers sont mis dans un plus grand et ainsi cette marchandise fragile pourra braver tous les chocs du voyage. Elles vont loin en effet nos fraises du Midi ! Elles se rendent en France, en Autriche, en Allemagne et en Angleterre. Grâce à la vitesse actuelle de nos moyens de transport, elles peuvent arriver maintenant en parfait état de fraîcheur sur les principaux marchés européens.

Pour donner une idée de l'importance de cette culture, disons qu'on expédie du Midi non des charretées de fraises, mais des trains entiers. On peut y voir en effet des trains formés de quatorze wagons, chargés de fraises seulement et ainsi tous les jours pendant trois semaines.

La culture des cerises a suivi la même progression. On trouve parfois de véritables forêts de cerisiers. Grâce à une savante irrigation et à la chaleur du soleil, on arrive à obtenir de superbes cerises à la fin du mois d'Août et en Mai. Celles du Var apparaissent les premières sur les marchés et c'est par milliers que s'expédient les caissettes de cerises. De Solliès-Pont, par exemple, partent chaque jour plusieurs wagons entièrement chargés de ces paniers.

Tous ces fruits nous arrivent bien avant que nous en ayons nous-mêmes sous nos latitudes et dans un état de fraîcheur remarquable, tentant notre convoitise et ne demandant qu'à être croqués.



LES EMBALLAGES DE FRUITS ET LÉGUMES DANS LA GARE DE SOLLIÈS-PONT.

Non contents de produire les fruits, les cultivateurs du Midi s'adonnent à la culture des plantes d'ornement destinés à embellir nos appartements. Les grands centres d'horticulture s'approvisionnent dans le Midi.

Enfin les fleurs coupées font l'objet d'un trafic considérable. Nice est à ce point de vue le marché le plus important. Ce qu'il s'en expédie est vraiment incroyable. Les roses, jasmins, résédas, violettes, anémones, œillets, muguets, etc., sont cultivés dans les environs sur une grande échelle. On en voit des champs entiers de chaque espèce, suivant la spécialité de chaque horticulteur, car souvent chacun ne s'adonne qu'à une seule culture, cherchant à tirer d'une espèce tout ce qu'elle peut donner.

Les expéditions sont continues de Novembre en Avril. La moisson odorante ne fait qu'apparaître à 3 ou 4 heures du matin sur le marché de Nice. Elle est aussitôt enlevée et expédiée à de longues distances, en France et à l'étranger; en Allemagne, en Angleterre, en Autriche et même en Russie.

Pour arriver à ce résultat, les producteurs du Midi se sont syndi-

qués et ont cherché partout dans les plus grands centres des dépositaires ou commissionnaires qui se chargent de placer fleurs et fruits aussi avantageusement que possible.



LA CULTURE DES PLANTES D'APPARTEMENT A HYÈRES.
LE JARDIN DES PHŒNIX.

Par le développement rapide des maisons de primeurs et de leur nombre toujours croissant en notre ville de Lille et en tous les grands centres européens, où on a pu constater pareille marche ascendante, on peut juger de l'essor qu'a dû prendre dans le Midi cette culture des primeurs.

Ceci fait le plus grand honneur à l'esprit d'association et d'initiative de nos Méridionaux qui ont fait jaillir de terre de nouvelles sources de richesses, même en des endroits qui paraissaient à première vue incapables de produire.

La France qui possède des climats si variés pouvait à bon droit aspirer à cette variété de richesses que nous nous plaisons à constater.

C'est avec un réel plaisir et un sentiment d'orgueil que nous assistons à ce nouvel épanouissement dû à l'activité incessante de nos gens du Midi. Ils servent noblement les intérêts de la patrie. Ce qui a été fait est un sûr garant de ce qui peut encore être fait. Il y a encore place en France pour de pareilles expériences, espérons que de nouveaux apports de capitaux contribueront à accroître cette branche de la richesse nationale.

COMMUNICATIONS

I.

EXCURSION DANS LE JURA

Par M. l'Abbé DUMORTIER,

Lauréat de la Fondation Paul Crepy en 1905.

Avant d'entreprendre le rapport de mon voyage, je tiens à témoigner toute ma reconnaissance aux bienfaiteurs dont la générosité m'a valu des journées si intéressantes et si instructives. J'adresse aussi un remercîment affectueux au Mentor dévoué et aux joyeux amis qui m'ont accompagné et dont la société si agréable n'a pas peu contribué à augmenter le charme de ce voyage.

Nous aperçumes le Jura, pour la première fois, du haut du ballon d'Alsace, excellent observatoire de plus de 1.250 mètres. Par malheur, ce matin du 30 Juillet, l'amoncellement des nuages atténuait les formes, et rendait la vue moins nette. Néanmoins, à travers ce voile, il était encore possible de reconnaître à ses aspects le Lomont, la première chaîne jurassienne, continue et régulière qui ferme l'horizon, et d'où l'on peut saisir la distinction très nette qui existe entre les Vosges et le Jura.

A nos pieds, une grande étendue plate et monotone, dont l'uniformité s'interrompt seulement par la présence de quelques monticules gréseux ou calcaires forme comme un vaste couloir naturel, entre deux parois rocheuses : c'est la porte de Bourgogne.

Par là ont fait irruption dès les temps les plus reculés nombre de peuplades barbares, attirées vers l'Ouest par la richesse des plaines bourguignonnes. Les monticules placés au centre du passage s'offraient comme des défenses naturelles : c'était l'emplacement désigné d'une ville forte : Belfort, dont le nom dit assez le rôle qu'elle fut de longtemps destinée à jouer. Perché sur l'un des îlots, le château domine la ville. Son héroïque défense de 1870-71 valut à la France, au milieu de ses défaites, un moment de gloire. Au pied du château, sur le grès rouge se détache la forme d'un lion gigantesque,

œuvre du sculpteur Bartholdi. L'auteur y a voulu à la fois immortaliser le souvenir des derniers défenseurs et symboliser leur courageuse résistance. D'ailleurs, tout à Belfort porte encore la mémoire des tristes jours de l'année terrible. Sur la place publique, la ville est représentée sous les traits d'une femme : d'une main, elle saisit un fusil; de l'autre, elle soutient un soldat blessé. « Quand même », ce sont les deux seuls mots gravés sur le piédestal. Et la Miotte ! Il faut entendre avec quelle fierté les Belfortins parlent de cette tour, qui servit de cible aux obus allemands.

Longtemps, la tour en ruines rappela à tous les horreurs du siège. Réédifiée depuis, elle est devenue un monument historique, et les Belfortins s'y rendent nombreux chaque dimanche.

Située à la jonction de routes très importantes entre la Suisse, l'Allemagne et la France, entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale, ce n'est pas seulement par sa position stratégique que Belfort s'impose à l'attention, mais par sa richesse commerciale. De nombreuses usines métallurgiques, des filatures de laine et de coton en font un prolongement du centre industriel de Basse-Alsace.

Nous sortons de Belfort pour pénétrer dans le Jura. La voie ferrée s'engage bientôt dans l'étroit défilé que le Doubs lui a frayé. Par là aussi, trouvent passage le canal du Rhône au Rhin, l'ancienne voie romaine, les grandes lignes de communication qui, de Belfort, conduisent par Besançon, vers la France du Sud. Des forts placés le long de cette vallée en commandent l'accès.

Vers Baume-les-Dames, les chaînes calcaires se morcellent davantage; elles sont découpées et partagées en multiples tronçons, le fleuve s'engage à chaque instant en d'étroites coupures et contourne les petits massifs, dessinant de nombreux méandres qui augmentent le trajet et régularisent son cours.

Baume est située dans l'une des anciennes boucles du fleuve. Après avoir tracé une circonférence très large et déposé ses alluvions sur le bord convexe, le Doubs a tant et si bien creusé ses bords concaves, qu'il est parvenu à rejoindre les deux extrémités de la boucle. Il poursuit maintenant directement son cours, délaissant une ancienne cuvette, aujourd'hui entièrement alluvionnée.

Le même phénomène se reconnaît à Besançon, mais à un stade moins avancé. L'ancienne ville est située tout entière sur les alluvions apportées par le Doubs. La citadelle qui la protège est perchée sur des roches, dont les couches dressées retombent presque suivant la verticale. Cette ville de 55.000 habitants intéresse surtout par son industrie horlogère : c'en est l'un des centres les plus importants du monde entier. Sur une place, la statue du cardinal Granville, l'Hôtel de Ville et un peu partout les églises rappellent les temps de la domination espagnole.

De Besançon, nous allons gagner une première fois les régions de la vraie

montagne jurassienne, en nous dirigeant par le Plateau vers la haute vallée du Doubs.

Au départ de la ville, le chemin de fer profite d'une légère dépression pour gravir le plateau. Au sortir d'un tunnel, une trouée dans la roche nous laisse apercevoir la profonde et verdoyante vallée du Doubs, bordée des deux côtés par des parois à pic. La marche du train est de plus en plus lente et pénible, à ce qu'indique le jeu saccadé de la machine. La longueur et le nombre des fortes rampes fera toujours des plateaux jurassiens des régions d'accès difficile. La masse de ces calcaires, dressée entre la Bourgogne et la plaine suisse et qui offre à peine quelques points de pénétration, est un sérieux obstacle à la facilité des communications (1). Au surplus rien n'attire l'activité humaine sur ces étendues tristes et dénudées. Le plateau dubisien sur lequel nous parvenions, et qui est, à part quelques différences de détail, en tout semblable aux autres est d'un aspect uniforme et plat ; à peine quelques croupes ondulent sa surface. Sur cette vaste étendue sèche, les eaux se perdent immédiatement dans des dépressions sans issue, où de rares champs d'avoine et de blé entourent les maisons agglomérées ; sur le pourtour, s'étalent de maigres pâturages. Le long de la voie ferrée, sur de grands parcours, se dressent des pare-neiges qui masquent la vue. Durant l'hiver, la neige s'élève parfois de plusieurs mètres sur le plateau froid, et sans les palissades protectrices, la circulation sur la voie ferrée serait interrompue. A mesure qu'on s'élève, le pays devient moins uniforme. Aux quelques taillis de bouleaux, de hêtres que nous apercevons, le sapin a succédé, avec sa teinte d'un vert sombre et ses longues aiguilles ; les croupes s'accentuent entre lesquelles la forme du Val se dessine ; par une transition insensible, l'on arrive à la Haute Montagne.

A Longemaison, nous quittons le chemin de fer pour monter en voiture. Nous traversons deux communes où l'on aperçoit déjà de ces maisons dont l'angle du toit est largement ouvert, dominé par de grandes cheminées noires que ferment des auvents mobiles.

Tout à coup, le chemin, simplement inégal jusqu'alors, s'enfonce rapidement pour se resserrer, étroitement pris entre deux murailles calcaires, et nous descendons ainsi dans une sorte de gouffre dont nous n'avions pu, à faible distance, deviner la présence. Quel contraste avec le plateau ! Sans doute, l'aspect est âpre et sauvage de ces murailles blanches bizarrement façonnées, de ces blocs amassés par le temps, de ces torrents roulant leurs eaux rapides ; par contre les sapins, les hêtres et toute une végétation animent et égaient cette solitude.

De l'hôtel où nous nous sommes arrêtés, et qui semble accroché aux parois

---

(1) Les Alpes, bien que plus élevées, ont des vallées profondes qui pénètrent au cœur de la montagne, et la font plus accessible à la pénétration.

du rocher, l'œil aperçoit à cent mètres plus bas les toits rouges du Séminaire Notre-Dame de Consolation, et les abris sommaires de quelques scieries qui tranchent sur le vert des prés. Le lendemain de bonne heure, nous pûmes jouir de la magnificence du spectacle.

Tandis que la base de la falaise, haute à cet endroit de 300 mètres, était plongée dans l'ombre, le soleil en dorait le sommet, et sous l'éclat des rayons, la roche blanche prenait des reflets argentés. D'une caverne, creusée par les eaux dans le sein de cette énorme muraille, s'élance par une chute de 45 mètres, le Lançot qui collecte les eaux souterraines

Durant l'hiver, le soleil ne vient jamais éclairer et réchauffer ce fond sauvage. Aussi, avec quel empressement les élèves du Séminaire vont, nous disent-ils, aux premiers jours du printemps, se placer au seul endroit que les rayons atteignent, afin de se laisser caresser quelques instants par leurs doùces effluves (1). De tous côtés, accrochés aux flancs des rochers ou reposant sur des corniches, les sapins, les taillis de hêtres forment des ceintures de verdure qui contrastent agréablement avec la blancheur des roches.

L'ensemble laisse une impression inoubliable. Aux âmes en quête d'émotions esthétiques, il faut conseiller d'aller voir le canyon de Consolation ; les amis de la méditation et du silence y trouveront la retraite et l'oubli qu'ils cherchent.

Mais il s'agit d'escalader, le mot n'est pas trop fort, cette muraille de 300 mètres. Durant une heure, il faut, les jarrets tendus, le sac au dos, grimper toujours. Parfois, une pierre détachée sous nos pas va rouler au fond de l'abîme. A certains endroits, des chaînes de fer ont été scellées dans le rocher, et c'est alors, s'aidant des mains plus que des pieds, qu'il faut se hisser. Les amateurs de sports ou de gymnastique suédoise trouveraient à cet exercice plaisir et profit, tous les muscles sont en travail dans une ascension aussi pénible, mais il faut l'ajouter, l'intérêt qu'elle présente fait oublier aussitôt la fatigue.

Parvenus au sommet, nous avons pu saisir l'explication du phénomène géographique que nous avions devant nous ; les murailles élevées et escarpées, les grottes d'où jaillissent les sources du Dessoubre, les amas de blocs tombés au fond de la vallée : tous ces caractères attestent le travail des eaux qui ont creusé les calcaires dans la profondeur, en même temps qu'elles les débitaient et les dispersaient en surface.

Après un dernier regard sur la vallée, nous reprenons notre marche dirigée nettement cette fois vers l'Est, vers les sources du Doubs. Les ondulations

---

(1) Détail intéressant : la force vive fournie par la chute permet aux habitants de s'éclairer à l'électricité. Dans les pays de montagnes, où les sources sont nombreuses le fait est très fréquent.

sont de plus en plus accentuées, nous franchissons quelques côtes, et nous nous trouvons dans une combe. C'est une cuvette allongée dont le fond, constitué par des formations argileuses, retient l'eau qui se concentre en des mares petites ou grandes.

A l'altitude où nous sommes, près de 900 mètres, l'humidité qui se maintient grâce à ces argiles permet et favorise la production de la tourbe. Aussi, une végétation abondante de mousses se développe-t-elle, et à mesure que les couches inférieures périssent, d'autres les remplacent. Une sorte de terreau arrive à se constituer en couches épaisses, et après quelques années, des bruyères, puis quelques hêtres et bouleaux prennent pied ; en ce moment la tourbière est mûre et peut être exploitée.

Celle que nous traversons présente à la fois les trois stades : nous suivons un chemin bordé de bruyères rousses et d'arbustes, le sol noir cède presque sous nos pas. Plus loin, l'eau apparaît encore à la surface, tandis que de l'autre côté, des petits tas noirs s'alignent, attestant qu'une partie de la tourbière est en exploitation.

Au sortir de cette combe, nous atteignons le village de Noël-Cerneux, jusqu'où a été poussée la ligne de chemin de fer local qui réunira bientôt Gilley et Pontarlier à Saint-Hippolyte ; de Belfort il ne sera plus nécessaire de faire le tour par Besançon ou par la Suisse pour atteindre Pontarlier (1).

Un temps de repos en ce village très jurassien avec sa fruitière, ses maisons à grandes cheminées de bois, ses fermes par groupes épars sur les côtes, puis une dernière crête couronnée de sapins est enlevée, et nous retrouvons le Doubs que nous avions quitté à Besançon. Il dessine ses méandres dans une vallée large et bien ouverte du côte de Villers, laissant place par endroits, à de petits lacs qui se succèdent en chapelet. L'existence de ces lacs s'explique aisément lorsqu'on voit vers le Nord, le fleuve s'enfoncer entre deux murailles de rocher. L'arrêt, qu'il a subi avant de parvenir à forcer cet obstacle, a permis à ses eaux de s'étendre largement et de former les petits lacs de Chaillexon et de Chaillexin.

Sur le versant opposé du territoire suisse, les murs blancs et les toits rouges, les clochers, élancés et recouverts de zinc, des petits hameaux et du village des Brenets se détachent sur la verdure des prés.

Ils ont une apparence de gaîté, un air de coquetterie qui plaît et produit l'impression la plus agréable. Au fond de ce décor, une échancrure brise la ligne continue des côtes jurassiennes comme tranchées en cet endroit d'un coup d'épée : c'est le col des Roches qui ouvre la montagne vers le Locle, centre de l'industrie horlogère en ce coin de la Suisse. Le drapeau de la

---

(1) Les tourbières comme aussi très souvent les bois et les pâturages appartiennent à la commune. Les revenus se répartissent par feux ou par têtes.

Confédération, croix rouge sur fond blanc, nous salue sur la rive droite du Doubs, où nous venons d'aborder ; la rivière marque la frontière.



LES BORDS D'UN LAC DANS LE JURA.

Toute cette rive est très fréquentée, de nombreuses barques chargées d'excursionnistes se croisent et se suivent ; l'une d'elles nous emporte en descendant la rivière, et nous sommes bientôt enserrés entre les deux murailles dressées à pic sur le Doubs. Le spectacle est impressionnant, et l'esprit est saisi de vertige lorsqu'il essaie de mesurer le temps qu'il a fallu au fleuve, travailleur et infatigable, pour creuser dans les rochers cette gorge profonde.

Après une demi-heure de navigation, on atterrit à proximité de la chute du Doubs ; la gorge se rétrécit et devient plus sauvage encore, les eaux roulent avec bruit sur un fond couvert de blocs de pierre, puis tout à coup se précipitent en une seule nappe d'une hauteur de 27 mètres. Toute cette région est assurément un des plus beaux sites, et la chute du Doubs, un des plus beaux spectacles que le Jura présente aux touristes.

Nous revenons prendre le train à Villers pour Gilley et Pontarlier. L'arrivée en cette ville nous cause une déception. Le soir était venu ; elle nous apparut morne et triste ; une promenade le lendemain dans les principales rues ne parvint pas à détruire la première impression ; c'est une ville terne.

D'ailleurs depuis notre départ, le contact avec la nature et la montagne si agréable et si reposante nous a fait prendre les villes en aversion ; nous nous y arrêtons tout juste le temps de nous y refaire, nous renseigner sur leurs ressources, et essayer de nous expliquer les causes de leur existence et de leur développement.

Pontarlier est situé entre le plateau et la Haute Montagne, à l'entrée de la cluse de Vallorbe. Les voies ferrées qui viennent du Nord par le val de Travers, et du Sud par Vallorbe, se joignent un peu à l'Est, commandées par les forts de Joux et de Larmont, qui se dressent en nids d'aigles sur les pointe-

ments rocheux ; cette cluse constitue un passage important, l'un des rares du Jura vers la Suisse. Peut-être dans peu de temps sera-t-il déclassé, car la question des voies d'accès au Simplon fait songer à creuser la Faucille pour gagner Genève, à moins que l'on adopte le projet Frasne-Vallorbe « adhuc sub judice lis est », et le touriste, même géographe, n'a point qualité pour trancher ce grave débat.

De Pontarlier, nous décidons de revenir vers le Plateau et la plaine, par Salins et jusque Dôle traversant nous aussi d'Est en Ouest cette fois, toute la région Nord du Jura. Mais, c'est toujours en voyageurs désireux de voir et bien voir, c'est-à-dire à pied, sac au dos, que nous partons par le lac de Saint-Point, Mouthe et Nozeroy.

Le joli lac de Saint-Point, au Sud-Est de Pontarlier, encadré de deux lignes régulières de montagnes, est de forme allongée, bordé sur ses deux rives d'une série de communes ; la couleur de ses eaux est d'un bel azur, prenant des teintes glauques dans les points où il y a moins de fond. Sur ses bords s'étagent comme les marches d'un escalier : certaines sont formées par un gravier en couches irrégulièrement disposées, d'autres représentent des amas morainiques : autant de témoins des viscissitudes par lesquelles la vallée a passé depuis l'époque où les glaciers recouvraient une partie du Jura.

A l'extrémité Sud du lac, un problème géographique intéressant se pose : le lac de Saint-Point est séparé par un isthme étroit de la cuvette lacustre de Remorey. Il est permis de supposer que ces deux lacs n'en formaient autrefois qu'un seul ; c'est le Doubs dont la source n'est éloignée que de quelques kilomètres et qui vient se jeter à l'intersection dos deux lacs, qui aurait, par ses dépôts d'alluvions, créé un delta. Ce dernier, à la suite d'un abaissement de niveau du lac primitif, a formé le barrage qui sépare aujourd'hui les deux lacs.

De la bourgade de Mouthe, perdue dans la montagne malgré le petit chemin de fer qui la relie à Pontarlier, nous marchons droit vers l'Ouest par la route de Nozeroy, d'abord montante à travers des étendues sèches et arides, où se fixent seulement quelques saxifrages et campanules sur de minces tapis de mousses.

Parvenus au sommet de la dernière hauteur, un vaste tableau se découvre devant nous : à l'Est, les crètes étagées de plus en plus élevées, un immense horizon borné seulement au loin par quelques croupes ; à l'Ouest, la grande surface du Plateau jurassien divisée en compartiments, par les hauteurs de l'Euthe et de la forêt de Fresse.

De ce côté, la route qui s'allonge en balcon, accrochée aux flancs abruptes de la montagne nous permet de saisir dans une vue d'ensemble le pays situé à nos pieds : le plateau rocailleux et presque désert sur le bord se déprime légèrement vers le centre dans la direction de Nozeroy.

Il devient par là, relativement fertile et riche à en juger par le grand

nombre de villages, dont les clochers pointent de tous côtés dans cette dépression.

Nous descendons sur le Plateau par une pente rapide. Nous marchions déjà depuis près de deux heures, par une chaleur accablante, et de quelque côté que l'on tournât la vue, impossible de trouver le moindre filet d'eau pour étancher sa soif; rien que des rocailles stériles. La démonstration de la perméabilité et de la sécheresse des pays calcaires nous parut très complète et concluante, d'autant que nous avions vu les Vosges granitiques où les eaux courantes, les sources limpides abondent. Cependant malgré la soif, la fatigue et la chaleur nous marchons toujours, et enfin nous atteignons le village sauveur.

Dans les « communaux », les vaches leur clochette au cou, les chèvres, les moutons, tout cela réuni dans un même troupeau, paissent en toute quiétude gardés par des enfants. Les parents s'occupent à rentrer leurs maigres récoltes de céréales et de foin.

De loin, les villages donnent une impression agréable, les maisons paraissent grandes, les murs blancs resplendissent au soleil, le tout prend des apparences de gaîté, de propreté; mais lorsqu'on y pénètre, le charme disparaît, et les rues comme les habitations semblent négligées, sans doute à cause de la pénurie d'eau et du continuel va-et-vient des troupeaux.

Nozeroy, véritable « burg » sur sa colline isolée par de profondes vallées, dont celle de l'Ain qui prend sa source dans le voisinage occupe le point central de toute cette région des plateaux jurassiens.



SOURCE DE L'AIN
EN TEMPS DE SÉCHERESSE.

Par sa position comme par sa vieille tour, ses souvenirs, Nozeroy apparaît comme une sorte de métropole — toute prédisposée pour jouer le rôle de place forte; elle possède d'ailleurs des ruines de châteaux-forts et quelques vestiges de murailles. On y montre, conservés dans la vieille église, des vases sacrés et des ornements dont les broderies ont une certaine valeur artistique.

Encore qu'elle ait des airs de petite ville, Nozeroy vit du régime rural jurassien, et tous ses habitants sont associés pour la fabrication du fromage de gruyère. L'occasion s'offrant, une visite s'imposait à la fromagerie..

Le matériel n'est guère compliqué : les mesures pour le lait, les récipients avec la présure, et surtout l'immense chaudière d'où on sortira le fromage pour le couler dans les moules. Une seconde pièce en sous-sol contient une

série de larges claies disposées les unes au-dessus des autres, sur lesquelles on dépose le gruyère qui doit y séjourner plusieurs mois, le temps de « se faire ». Pour que la transformation se produise normalement, le fruitier doit avoir la précaution et l'art de retourner chaque jour les fromages, et il faut le coup de main ! Le fruitier nous montre aussi les registres où il inscrit chaque matin l'apport de chacun, note le prix de vente, et une fois effectuée la retenue de son salaire et des frais de fabrication, répartit l'argent reçu au prorata des quantités de lait fourni.

De Nozeroy nous descendons après avoir traversé la belle forêt de Joux sur Mouchard et Salins ; la descente dans la plaine s'opère rapidement par maints viaducs et tunnels.

Salins rappelle par son nom les sources salines aujourd'hui encore utilisées. La ville se tient tout en longueur au fond de l'une des « reculées » qui entaillent la falaise jurassienne. Le bois y arrive abondant, des forêts, des plateaux et alimente des scieries prospères. Au pied des falaises voisines, des vignobles s'étagent sur les marnes. Salins est un centre d'excursion, notamment pour l'ascension du Poupet, sommet jeté en avant sur la lisière du Jura étrangement découpé et très abrupt.

Nous allons à quelques kilomètres de là, aux sources du Lison, dont les caractères rappellent tout à fait celles de la Loue et les paysages de Consolation ; Canyon en forme de cirque allongé. mêmes falaises blanches à pic creusées de mille trous, corniches en surplomb relevées par des lignes de végétation ; mais il y a particulièrement à remarquer la grotte Sarrasine, niche gigantesque taillée par le ruissellement dans la falaise, et où l'on pourrait aisément placer la tour de Notre-Dame de Paris ; le Creux Billard, gouffre profond et rempli d'eau communiquant avec la source par des couloirs souterrains ; au fond de cet entonnoir la lumière pénètre avec peine, le silence y règne, et tout cela donne à cet endroit écarté, un aspect triste et presque sinistre.

De Mouchard, nous prenons le temps d'une échappée tout à fait en plaine jusque près de Dôle, la petite ville des anciens Parlements de Franche-Comté, et nous nous arrêtons en pleine forêt de Chaux, au village de la Vieille-Loye. Point banale cette commune de 700 habitants. La plus ancienne verrerie de France (XVe siècle) s'y trouve, et l'on fabrique encore aujourd'hui des bouteilles. Quant au sol, qui fournit le sable utilisé par cette industrie et qui porte le bois (chênes, charmes), une tranchée fraîchement ouverte nous le montre formé de gneiss, de quartzites, toutes roches que nous avons vues dans les Vosges. C'est une constatation d'un réel intérêt géographique, car elle permet d'entrevoir le rôle qui y ont dû jouer des rivières descendues des Vosges et notamment l' « Oignon » dans la formation de ce delta au Nord du lac de Bresse à l'époque tertiaire.

De là, nous entreprenons une nouvelle et dernière traversée du Jura, cette fois dans toute sa largeur, et en direction oblique du Nord-Ouest au Sud-

Est : nous atteindrons le plateau au Nord de Lons-le-Saunier et par Champagnole nous irons à Morez, St-Claude, puis de St-Claude à la Faucille, Gex et Bellegarde.

Nous longeons jusque Voiteur le pied de la falaise jurassienne dont les murailles se dressent abruptes au-dessus de la plaine de Bresse. Le raccordement se fait par un talus de marnes qui portent le « Vignoble » très prospère sur toute la longueur de la côte jurassienne de Mouchard à St-Amour, et au delà. Les vins d'Arbois, sans valoir ceux de Bourgogne, jouissent toutefois d'un renom légitime. Arbois, où se trouve la maison de l'illustre Pasteur, Poligny, Voiteur, Lons le-Saunier s'alignent en avant de la falaise, dans cette zone de contact entre le Jura et la plaine et aux points où les reculées qui entament le plateau permettent d'y accéder

De toutes, la vallée qui part de Voiteur est la plus prononcée et la plus intéressante. Elle se présente à la façon d'un port, poussant ses bassins de divers côtés, commandé à l'entrée par un castel fiché sur le rocher et auprès duquel tout un village se presse : Château-Chalons qui dut voir bien souvent les bandes de pillards venir dévaster la plaine, tandis que sa position inaccessible lui assurait le repos et la paix. Ce fait n'est pas isolé. En bien des points de ce pays, se retrouvent ces ruines d'un autre âge et plusieurs fois dans la suite de notre voyage, nous pûmes le constater.

Au fond de la reculée, Baume-les-Messieurs, dont le nom signale et le voisinage de grottes et l'existence d'une vieille abbaye. L'histoire de celle-ci est commune : à la Révolution les moines furent chassés, l'abbaye dévastée et depuis elle est restée dans un état lamentable de délabrement ; les cloîtres subsistent, mais ils sont envahis par une population misérable ; les salles gothiques servent de granges, la vaste chapelle, dallée de pierres funéraires, ornée de nombreuses statues et de tombeaux, possède un autel surmonté d'un retable en bois sculpté et doré représentant des scènes de la Passion, œuvre d'art et monument historique.

Aux grottes voisines, on accède par un escalier qui s'élève à plus de 20 mètres jusqu'à une large fente ouverte dans la falaise. Nous nous glissons dans un couloir, puis en file indienne, nous allons de galeries en galeries, traversant parfois de grandes salles, admirant partout l'œuvre grandiose exécutée par le travail de l'eau qui, silencieuse, a filtré et creusé pendant des siècles l'épaisseur des masses de calcaire. Partout, des stalactites ornementent les parois des galeries ou des voûtes, dessinant parfois de délicates arabesques fines comme la dentelle, ou revêtant les blocs éboulés de formes qui les font ressembler, ici à un catafalque, là, donnent l'aspect d'une cascade pétrifiée. L'électricité ajoute encore à la majesté du spectacle l'éclat des couleurs les plus variées, et les reflets étincelants qui font jouer les formes les plus curieuses. L'art des hommes n'a point dénaturé les grottes de Baume-les-Messieurs, et à ce titre elles méritent d'être visitées.

Par une aventure semblable à celle de Consolation, ce qui relève bien la répétition constante des mêmes accidents géographiques dans tout le Jura, nous sommes forcés de gravir le bord du plateau par des escaliers taillés dans la roche : les « échelles » du Crançot (1).

Au-dessus, c'est le pays plat brûlé par le soleil, sec, aride, désolé. A peine quelques maigres céréales de-ci, de-là : de tous côtés la roche affleure (2) et près de Publy, le terrain est tellement rocailleux et pauvre, qu'il est employé aux manœuvres des troupes et c'est à peu près sa seule destination.

La vallée de l'Ain vient fort heureusement interrompre la monotonie de ces horizons. La rivière coule paresseusement dans une large dépression en terrain argileux, sur lequel sont venus s'épandre les débris de moraines amenées par les glaciers jurassiens descendant de l'Est à l'époque glaciaire. D'ailleurs toute la vallée porte les traces de modifications importantes opérées dans le passé : phénomènes d'érosion intense, alluvionnement, etc., car des collines subsistent éparses, dont les formes heurtées tranchent sur les lignes adoucies de la vallée. Ce sont les lambeaux d'une couverture de calcaire, aujourd'hui disparue, démantelée et dispersée par les eaux, et qui joignait la crète de l'Euthe aux abrupts qui se profilent devant nous à l'Est.

Sur l'une de ces collines-témoins, en forme de table, est perché le petit village de Châtillon, Château Chalon, Châtillou, toujours les mêmes noms et qui se rapportent à de mêmes positions de défense.

Après avoir traversé l'Ain, nous gravissons sa rive gauche, et atteignons après quarante minutes de marche, un point culminant, d'où l'œil découvre tout à coup le magnifique lac de Chalin. Rien ne peut rendre l'impression produite, lorsque ayant atteint ce faîte, on aperçoit contrastant avec la sombre verdure des rives, ce lac allongé, d'un bleu éclatant encadré d'une lisière de rochers blancs. Il y a deux ans, le niveau du lac baissa subitement de plusieurs mètres, à la suite peut-être de quelque perte des eaux dans le sol fissuré. L'abaissement du niveau mit au jour des pilotis nombreux, traces d'habitations lacustres ; on recueillit des instruments de pierre, restes d'une civilisation très primitive et très ancienne.

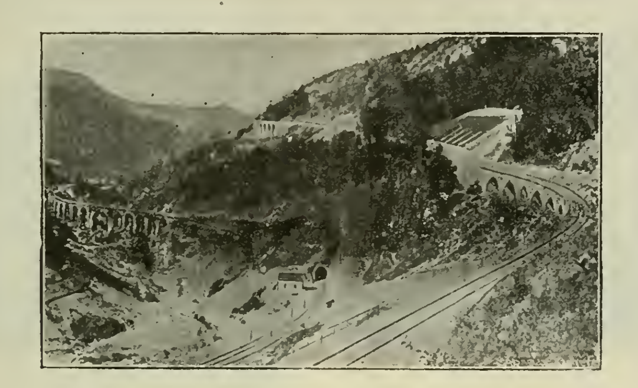
Le soir, nous passions à Champagnole et à partir de là, nous entrions dans les régions de plus en plus pittoresques et intéressantes de la Haute-Montagne.

De tous côtés, l'on n'aperçoit que des paysages tourmentés : ici le chemin de fer franchit, sur un viaduc, une crevasse profonde ; plus loin il côtoye des

(1) La reculée n'a qu'une issue sur la plaine ; à l'autre extrémité elle se ferme ; pour cette raison on l'appelle en Bourgogne un bout du monde.

(2) Les habitants ramassent les pierres pour en faire de petits murs appelés « mugers » qui marquent les limites de leurs propriétés.

abîmes au fond desquels de petits ruisseaux au cours torrentueux se précipitent en écumant sur des lits de rochers. L'on s'étonne des tours de force que l'industrie humaine a pu réaliser dans la construction de ces voies ferrées ; c'est bien autre chose lorsqu'on arrive à Morbier. Depuis longtemps le chemin de fer n'a cessé de monter par des rampes très fortes, il s'agit maintenant de descendre à Morez, distant de la gare de Morbier de 1 kilomètre à vol d'oiseau. La voie ferrée, qui réalise en lacets huit kilomètres de parcours, est un



LIGNE DE MOREZ.

chef-d'œuvre de calcul et de hardiesse : le train quitte Morbier pour entrer aussitôt dans un tunnel ; il en sort bientôt pour courir sur un viaduc, dont les arches multiples doivent être vraiment scellées dans la pierre pour le maintenir à cette hauteur aux flancs du ravin.

Le soir descendait au moment où nous le traversions, et de là-haut l'effet des mille lumières de la ville de Morez s'étendant en contre-bas dans l'obscurité sur une longueur de plusieurs kilomètres, produisait un effet magique. Cette voie ferrée est tout entière faite de viaducs et de tunnels, et le travail a coûté des millions. C'est à coup sûr une merveille d'art, et l'on se demanderait s'il y a proportion entre l'effort produit et l'utilité retirée, si l'on oubliait que Morez est l'une des villes les plus importantes de la montagne jurassienne, où s'est concentrée une industrie variée très active.

La lunetterie domine entre toutes les autres industries. Ses pièces, fabriquées autrefois dans les maisons particulières, aujourd'hui dans les usines semées le long de la vallée de la Bienne, sont envoyées à Morez dans les ateliers d'ajustage ou de montage.

A l'horlogerie aussi représentée, d'autres industries sont venues s'ajouter, attirées vers ce centre : des filatures, des clouteries, etc.

Le chemin de fer de Morez à Morbier a donc un trafic sérieux et d'avenir assuré, d'autant qu'une autre idée encore a présidé à son établissement : le

projet de le relier à la voie internationale qui doit conduire au Simplon par la Faucille, lorsque la ligne de Lons-le-Saunier à Genève aura été construite, joignant la France du Centre, de l'Ouest et du Nord, à la Suisse et l'Italie, plan auquel semblent revenir actuellement les adhésions au détriment du projet Mouchard-Vallorbe.



LES ROUSSES, BOURG INDUSTRIEL JURASSIEN NON LOIN DE MOREZ, PRÈS DE LA FRONTIÈRE SUISSE.

Nous quittons Morez de bon matin pour gagner St-Claude par la vallée de la Bienne. Nous sommes définitivement engagés dans une région très pittoresque et très variée, où les vals se succèdent, encadrés par les hautes crêtes. Nous nous élevons lentement mais d'une manière continue jusque Longchaumois.

De la route, la vue embrasse l'ensemble du Val creusé dans toute sa longueur par le sillon profond de la Bienne, véritable gorge au fond de laquelle la rivière coule ses eaux en torrent.

A mesure que nous montons, les zones de végétation se succèdent, se pénétrant les unes les autres. Après les bouleaux, les hêtres et lorsque pour ceux-ci les conditions de vie deviennent difficiles, leur taille se réduit et peu à peu ils laissent la place entière aux sapins et aux épicéas de couleur sombre qui couronnent les crêtes.

Entre ces bois, des surfaces couvertes de prés s'intercalent plus monotones, où croissent le genévrier, le sorbier nain, les saxifrages, et parmi les herbes maigres, la gentiane fait pointer sa touffe de grandes feuilles.

A l'approche des villages, les troupeaux de vaches s'annoncent toujours au loin par le tintement de leurs clochettes aux sons doux et variés. Curieuse observation depuis notre arrivée dans le Jura, nous rencontrons à tout instant

des troupeaux de vaches laitières, et il nous est impossible de nous procurer un peu de lait ou de beurre ; le tout est employé à faire le fromage.

Vers St-Claude, le site devient de plus en plus séduisant, les hauteurs plus considérables. Les sommets aux formes heurtées, les ravins aux pentes raides : tout donne au paysage un caractère grandisoe et sauvage.



CASCADE DU FLUMEN,
ENVIRONS DE ST-CLAUDE.

St-Claude nous apparaît au loin ramassé au pied d'une énorme montagne, au carrefour de plusieurs voies naturelles, ouvertes le long d'une ligne de dislocation. Les deux tours de la cathédrale font piètre effet et semblent être écrasées : les œuvres des hommes sont ici bien petites et se perdent parmi les tableaux imposants de la nature !

La ville n'est guère curieuse, et n'était sa situation privilégiée en pleine montagne ne mériterait même pas que l'on s'y arrête. Tout au plus peut-on citer son grand pont de pierre jeté sur la Bienne et son pont suspendu à l'entrée de la vallée de Tacon. Une industrie très particulière s'y développe : les petits objets en bois ouvragé, articles de bimbeloterie que les Anglais avec leur esprit pratique achètent chez nous, pour les revendre ensuite aux Français avec cette mention : articles d'Angleterre.

De St-Claude vers la Faucille, nous enfonçons encore plus avant dans la montagne. La route qui monte à Septimoncel est un véritable prodige. Au-dessus, des rochers abrupts dessinent des corniches en surplomb comme toutes prêtes, semble-t-il, à s'écrouler ; au-dessous, les pentes tombent presque verticales sur des gorges étroites où un petit torrent roule ses eaux en cascades ; de longs tuyaux de fonte recueillent d'ailleurs et transportent au loin ces forces à utiliser.

La route a été taillée, à même le roc, large, spacieuse : par moments elle ne trouve à se placer que sous un tunnel ; ailleurs, elle dessine des séries de lacets presque superposés comme les marches d'un escalier gigantesque qui permettent de s'élever par des pentes savamment graduées jusque Septimoncel. Mais ces longueurs lassent et finissent par nous impatienter ; de petits sentiers

qui montent tout droit nous sollicitent, et c'est par là que nous atteignons enfin Septimoncel.

Le lendemain de très bonne heure nous partons. Le sóleil à peine levé n'échauffe pas encore, et il nous communique assurance et légèreté. Profitant de la fraîcheur matinale, nous pouvons marcher à vives allures. Le paysage ne varie guère mais il est toujours très beau. Nous dépassons le petit village de Lajoux et arrivons sur les sommets qui dominent le val Mijoux. C'est peut-être celui qui réalise le mieux l'idée que l'on peut se faire d'un val. Entre deux lignes parallèles et régulières une vallée s'allonge à perte de vue, sur le fond verdoyant court un petit ruisseau, les groupes d'habitations et de granges s'espacent sur les côtés entourés de prairies très vertes. Au-dessus, s'échelonnent symétriquement les prés-bois, les bois de hêtres, la zone des patis : pâturages communaux où les troupeaux vont paître, les sapins et les épicéas, enfin les chaunes dénudées et les arêtes vives du sommet. L'ensemble du tableau a je ne sais quoi de reposant, et le soleil qui inonde en ce moment le val entier, y répand partout la gaieté. Ce petit coin du Jura laisse dans l'âme une impression de calme et de bonheur.

Tout en cheminant d'un pas alerte, nous avons dépassé la zone des sapins et des prés communaux. Mais dans la hâte de parvenir au bas pour remonter vers la Faucille, nous laissons les sinuosités de la route, et nous nous enfonçons dans les taillis. Alors c'est une descente en droite ligne, vertigineuse, et qu'accélère encore le poids de nos sacs. Les arbustes nous sont d'un précieux secours en venant briser à chaque instant notre élan ; mais tout à coup le bois cesse et nous sommes au-dessus d'une falaise haute d'une dizaine de mètres. Faut-il reculer, remonter ? Nous n'y songeons même pas (de si hardis voyageurs ne s'arrêtent pas à cette pensée). Accrochés aux moindres aspérités de cette roche, collés contre elle, nous descendons quelques pas ; mais la situation devient de plus en plus critique, car les mottes de terre et la rocaille cèdent sous nos pas ; finalement nous prenons le parti de nous abandonner et de nous laisser glisser, et nous allons rouler jusqu'au bas de la falaise, entraînant force graviers dans notre chute ; nous nous relevons les vêtements salis, il est vrai, mais sains et saufs, tout fiers de notre aventure et persuadés que nous sommes devenus des Alpinistes émérites !

Un moment d'arrêt à Mijoux, c'est assez pour remettre de jeunes voyageurs ; d'ailleurs je ne sais quelle fièvre nous saisit au milieu de ces paysages enchanteurs. Nous allons toujours, oubliant la fatigne, séduits par la beauté des sites ; c'est un désir insatiable de voir. Grâce aux indications d'un brave douanier, nous arrivons après trois quarts d'heure de marche et par des chemins difficiles, au sommet du col de la Faucille. Rien ne peut rendre l'admiration qui s'empare de nous, à la vue du splendide panorama qui se déroule à nos yeux. Ce fut sans contredit le plus beau moment du voyage. L'horizon largement ouvert sur les côtés, se trouvant barré au fond par une masse impo-

sante et toute blanche tranchant sur l'azur des cieux, et prenant par l'éclat du soleil des reflets argentés : le massif du Mont Blanc. Devant lui les formes enchevêtrées presque chaotiques du Chablais estompaient de leurs teintes gris-bleu le socle du massif ; au premier plan, le lac de Genève dessinant une grande courbe étalait sa surface tranquille et donnait l'illusion d'un immense miroir reflétant les couleurs. A nos pieds le pays de Gex, avec ses villages disséminés partout.

Après un moment de pause à Gex, petit chef-lieu de canton qui jouit depuis son annexion de franchises spéciales au point de vue douanier, nous prenons le chemin de fer pour Bellegarde, et longeons la dernière et la plus élevée des crètes jurassiennes.

Cette chaîne se profile sur le ciel à notre droite, avec une régularité désespérante, coupée seulement par le col de la Faucille que nous venons de traverser, et la trouée du Rhône que nous allons voir. Avant d'arriver à Bellegarde nous passons sous le Grand Crêt d'Eau par un long tunnel toujours en réparation (1). La ville n'offre guère d'intérêt, mais c'est le Rhône que l'on y vient voir, avec sa perte curieuse et aussi la Valserine, son important affluent. Le Rhône en ce point pénètre en effet dans le Jura méridional comme par une porte étroite resserrée entre deux falaises. Tout au fond de ce paysage, le fleuve s'est frayé un couloir, large seulement de quelques mètres, où va s'engouffrer toute la masse de ses eaux. Celles-ci atteignent alors une vitesse considérable, et vont battre les parois rocheuses, comme ferait un bélier, avec un bruit sinistre et continu, donnant une étonnante impression de vie active et puissante. Il faut dire toutefois que ces rapides sont aujourd'hui industrialisés et que les turbines, qui captent la force motrice, enlèvent à cette nature un peu de sa grandeur et de son cachet.

La Valserine n'est pas moins intéressante, enfermée elle aussi dans un étroit et profond canyon ; sur les parois ses eaux en tournoyant ont creusé des « marmites », cavités de forme circulaire ou offrant des trous de spire en hélice.

En ce moment la Valserine, rivière jurassienne, roule peu d'eau, tandis que le Rhône, rivière des Alpes, est alimenté abondamment par la fonte des glaciers. Sans nous arrêter davantage, nous descendons la vallée du Rhône en chemin de fer jusqu'à Culoz, et de là, par la cluse de St-Rambert, Vivien et Ambérien, nous gagnons directement Lyon.

Deux jours plus tard, nous étions de retour dans le Nord, ayant à peine donné un regard aux plateaux bourguignons, après les splendeurs de la mon-

---

(1) Les tunnels dans les pays calcaires, sans cesse endommagés par les eaux qui filtrent à travers la roche et provoquent des éboulements, sont toujours en réparation.

tagne du Jura. Nous rentrions enchantés du voyage et bien disposés à conseiller aux touristes d'aller visiter les belles régions de l'Est de notre France.

II.

LA GRANDE PÊCHE

La prospérité de nos industries maritimes et de nos ports est liée à celle de la grande pêche. Celle-ci est par excellence l'école où se forment et se recrutent le personnel de la marine marchande et celui de nos escadres. Aussi son développement entre-t-il dans les préoccupations de ceux qui comprennent l'importance pour notre pays des choses maritimes.

On sait combien ont été châtiées les populations de certaines de nos côtes par l'éloignement et les migrations irrégulières des bancs de poissons, comme par exemple les pêcheurs bretons quand la sardine n'a pas donné.

D'autres pays ont connu les mêmes accidents, auxquels ils se sont résignés peut-être moins facilement que nous. Il s'y est institué des recherches sur les causes de ces changements d'habitude et aussi sur la voie à suivre pour retrouver la trace de ces bancs emportant avec eux les moyens d'existence des pêcheurs et un élément précieux de notre alimentation. On semble être en France dédaigneux de ces études, considérées peut-être comme improductives. Cependant, même si elles n'aboutissent pas directement, elles restent utiles en révélant, quelquefois incidemment, les méthodes nouvelles d'exploiter les richesses de la mer, méthodes basées le plus souvent sur l'extension du champ d'action des pêcheurs pourvus d'instruments plus importants et plus perfectionnés. C'est l'acheminement vers la grande pêche, grande par la distance où elle s'opère, par les navires qui s'y emploient, par l'abondance de ses produits et par les installations commerciales qu'elle nécessite.

Toujours est-il que la France ne s'y est pas associée et jusqu'ici est restée en arrière de certains de ses concurrents, les Anglais et les Norvégiens par exemple, qui ont obtenu des résultats considérables.

Il existe en effet un *Comité central international d'exploration des mers,* qui a son siège permanent à Copenhague et son laboratoire à Christiania. Neuf puissances y ont adhéré. Chacune d'elles subventionne le laboratoire central et arme tous les ans un navire de recherches scientifiques.

Ce n'est pas une dépense excessive et ceux qui la font l'ont bien vite regagnée. Ainsi le vapeur norvégien *Michael Sors*, sous la conduite du Docteur Hyort, en recherchant la présence des œufs de morue dans les parages des îles Lofoden réussit à déterminer l'emplacement d'une série de lieux de frai de ce poisson, jusqu'alors tout à fait ignorés. 24 bateaux de pêche et un petit vapeur profitèrent de suite de ces indications et leur première récolte a été estimée à plus de 700.000 pièces de poissons. A elle seule, pareille découverte suffit à dédommager amplement la nation norvégienne des dépenses d'entretien du *Michael Sors*.

La France, sollicitée d'adhérer à ce Comité central international d'exploration des mers, s'est abstenue jusqu'ici malgré les avis et les démarches des personnes les plus compétentes.

La nécessité de ces recherches préliminaires est incontestable. C'est en se basant sur des données scientifiques que l'industrie et l'agriculture ont de nos jours réalisé les immenses progrès matériels que nous pouvons constater. Les méthodes, d'empiriques qu'elles étaient, sont devenues scientifiques. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour la pêche ? Tel pêcheur bien renseigné prendra du poisson, tandis que son voisin s'en retournera bredouille. Le plus modeste pêcheur à la ligne a pu le constater maintes et maintes fois. Les choses ne se passent pas autrement en mer : on a vu des pêcheurs anglais remplir leurs filets à côté de pêcheurs français qui ne prenaient rien. Les premiers avaient évidemment cette connaissance des lieux favorables que l'*océanographie* peut déterminer.

L'océanographie est la science de la masse des eaux océaniques, de la forme et de la nature des fonds, de la composition et de la température de ces eaux, des glaces qu'elles peuvent supporter et des phénomènes mécaniques qui s'y accomplissent, vagues, marées, courants qui en traversent les ondes.

L'océanographie est cependant une science bien française. Ce sont des marins français qui en ont fait les premiers, entre autres l'Amiral Dupetit-Thouars. On ne le croirait pas, à voir l'avance qu'ont prise sur nous nos concurrents étrangers. Tel est le sort de nos inventions ; il nous faut en voir l'heureuse application chez les autres pour que nous en comprenions toute l'importance.

L'industrie des pêches et sa contre-partie, l'aquiculture, qui est la culture rationnelle des eaux, comme l'agriculture est la culture rationnelle de la terre, ne peut se passer de l'océanographie. Les mêmes poissons se trouvent-ils sur des fonds de sable, de vase ou de rochers ? Des cartes seules pourront nous enseigner les places sableuses et les places vaseuses, leur étendue et leur profondeur, la température des eaux, leur densité, la distribution des courants et le reste. Le Professeur Mohn, le Commandant Gade, encore des Norvégiens, ont observé que la morue se tenait dans des couches d'eau à 12 degrés, tandis que le plankton qui lui sert de nourriture se tenait dans des couches plus

chaudes et que la morue abondait là où ces couches étaient plus voisines. Voilà donc le thermomètre devenu un outil précieux pour la pêche. Le Dr Régnard a montré que certains poissons, capables de supporter impunément la congélation, succombaient à une légère augmentation de température. Ainsi s'explique le cantonnement des faunes, particulièrement au Nord de l'Écosse à la crête Wyville Thomson, où d'une part les eaux du bassin polaire, de l'autre celles du bassin atlantique, possèdent des faunes totalement distinctes. On prétend que la rencontre d'un courant chaud et d'un courant froid est toujours signalée par une abondance extraordinaire de poisson. Ce serait le cas entre les Canaries et la côte d'Afrique.

Il faut noter aussi l'étude, qui tend à devenir de plus en plus scientifique, de la conservation et de la propagation des espèces. En Angleterre ces recherches sont poussées avec la plus grande sollicitude par le gouvernement lui-même, qui accorde chaque année six millions pour en assurer le succès.

En France le Ministère de la Marine consacre à peine 35.000 francs à ce même objet.

L'Angleterre compte environ 100.000 marins pêcheurs, la France à peu près autant, 95.000 environ, et cependant quelle différence de production. 252.811.225 francs en Angleterre contre 110.643.852 francs chez nous.

D'où cette différence ? Elle ne provient sûrement pas de la qualité des pêcheurs, mais elle réside dans la transformation radicale apportée aux moyens, aux conditions de la pêche maritime par le fait de l'introduction de la vapeur à bord des navires de pêche. En Angleterre cette transformation est un fait accompli, la pêche maritime y est devenue une industrie. L'Angleterre compte aujourd'hui sur un total de 8.822 bateaux pêcheurs, 3.197 bateaux se livrant à la grande pêche, dont 1.957 sont des chalutiers et parmi ces derniers 1.135 sont à vapeur, presque tous attachés aux ports de Hull et de Grimsby. L'effort industriel se trouve ainsi concentré en ces deux points qui produisent ensemble plus de 100.000.000 de francs. Les armateurs propriétaires de ces navires sont peu nombreux : la plupart en possèdent de cinquante à soixante. Chaque armateur peut ainsi entretenir constamment sur les lieux de pêche une flotte de quarante navires qui ne cessera pas de pêcher sous l'autorité d'un *skipper*. Six cutters, attachés à chaque flotte, sont chargés à tour de rôle (un par jour de la semaine excepté le dimanche) du produit de la pêche et filent à toute vapeur sur leur port d'attache.

Les flottes peuvent ainsi, dégagées de tous soucis, râcler méthodiquement les fonds de pêche sans aucune interruption et produire le maximum d'effet utile.

En France le nombre des navires se livrant à la grande pêche est de 509, dont 140 chalutiers à vapeur sur un total de 11.533 bateaux pêcheurs. L'ensemble de notre flotte de pêche se compose, on le voit, d'une infinité de petits bateaux de qui ne permettent pas la pêche en grand. Nous avons dix fois moins de chalutiers à vapeur que nos voisins, seconde cause d'infériorité. De plus nos chalutiers à vapeur sont disséminés. A Boulogne même, où il y en a le plus, il s'en trouve 61, c'est la flotte d'un seul armateur de Hull ou de Grimsby. Ici le plus gros propriétaire a dix chalutiers. On ne peut donc s'attendre à les voir se réunir en groupes importants. L'obligation pour chacun de rapporter son butin lui fait perdre un temps considérable.

Boulogne distance tous les autres ports français, comme Grimsby et Hull l'emportent sur tous les ports anglais, grâce à l'emploi des chalutiers à vapeur.

On comprendra par ces quelques détails l'écrasante supériorité des Anglais sur nous.

L'Allemagne s'est mise dans le mouvement. En 1890, la pêche n'y existait pas encore, aujourd'hui la Compagnie Nord See possède déjà trente-cinq chalutiers à vapeur.

Les bénéfices plus élevés recueillis par les armateurs de chalutiers à vapeur permettent de mieux rémunérer les marins, d'où amélioration de leur sort. C'est une question grosse de conséquence. La France a un intérêt primordial à conserver et à accroître sa population maritime. L'industrialisation de la pêche pourrait contribuer à ce résultat.

On a vu des pêcheurs de Berck se diriger vers les mines de Lens pour y trouver un salaire plus rémunérateur. Il serait à souhaiter que des mesures soient prises au plus tôt pour éviter le retour de pareil fait. Nous devons ajouter que des sociétés de pêche à vapeur s'organisent maintenant en France.

Un autre effet encore de l'industrialisation de la pêche, le poisson arrivant au port plus régulièrement et plus abondamment, a été la simplification des opérations d'expédition et de transport. Ceci, avec un bon outillage et des moyens de transport mieux compris, entraîne immédiatement une diminution des frais généraux.

Bâle est à l'heure actuelle le plus grand marché de poisson de l'Europe. Le poisson pêché sur les côtes d'Allemagne par les pêcheurs anglais est dirigé tout d'abord sur Hull avant d'être expédié définitivement sur Bâle.

Nos armateurs ne peuvent lutter sur ce marché suisse avec l'Angleterre, l'Allemagne et la Norvège, et cependant Bâle est plus près de nos ports que de celui de Hambourg.

Notre outillage et nos moyens de transport sont, hélas ! défectueux. Hull

et Grimsby sont dotés d'une organisation de premier ordre. Les *Fish docks* sont installés sur une étendue de plusieurs kilomètres le long des quais et de la voie ferrée. La manipulation est des plus simples. Le poisson n'a du navire au wagon que quelques mètres à parcourir. L'idée première de cette installation est due à un ingénieur français, notre compatriote M. Guillain, Député de Dunkerque.

A Boulogne, la halle n'est point à proximité des quais, ce qui entraîne des manipulations et des transbordements supplémentaires.

Nous sommes également inférieurs aux Anglais, aux Allemands et aux Belges pour nos modes d'emballage.

Cependant la conservation du poisson en cours de transport présente un grand intérêt pour la pêche et pour la consommation. M. Daniel Bellet indique dans un article très documenté de la *Ligue Maritime* les conditions que doit remplir un wagon à poisson, pour mettre la denrée à l'abri de tout commencement de décomposition : pas d'air extérieur, pas d'élévation de température, pas d'humidité. Les wagons à claires-voies sont loin de l'idéal, sans doute le renouvellement de l'air empêche un peu la température de s'élever, mais c'est moyennant une introduction abondante d'air, par une arrivée continuelle de germes et de microbes nouveaux. Pour abaisser la température et combattre ainsi l'action des microbes, on a la ressourse de placer le poisson au milieu de la glace et c'est ce qu'on fait couramment dans nos ports de pêche, et sous une autre forme déjà meilleure en Angleterre, en Allemagne et en Belgique, où l'on empile le poisson en vrac avec des couches alternantes de glace dans des wagons tapissés de plomb. L'inconvénient de ce système est l'humidité favorable aux microbes.

Cet emploi de la glace est un progrès considérable mais incomplet. Ce qu'il faut c'est produire, dans des wagons bien isolés au point de vue calorifique, un abaissement de température suffisant pour suspendre complètement la vitalité des germes déposés sur le poisson ou dans sa chair.

Cette méthode est pratiquée couramment à bord des bateaux qui transportent les produits alimentaires entre l'Australie ou l'Argentine et la Grande-Bretagne, et aussi dans un grand nombre de wagons frigorifiques aux États-Unis et au Canada. Le refroidissement y est le plus souvent produit par de la glace enfermée dans des bacs métalliques et rigoureusement isolée des denrées transportées, l'air où celles-ci baignent se refroidit par contact. Mais on ne peut obtenir ainsi un abaissement de température considérable même en additionnant la glace de sel. De plus la glace fond et pèse, elle coûte comme renouvellement et comme transport.

Dès maintenant, des wagons basés sur ce principe roulent sur des voies françaises, ceux par exemple de la Société des transports frigorifiques de France ou de la Société des wagons frigorifiques. Mais la combinaison mise en pratique par l'International Railway Company semble bien préférable. Là

le refroidissement est produit par l'évaporatiou d'un gaz liquéfié ; puis une petite machine commandée par l'essieu du wagon recomprime le gaz pour le rendre à l'état liquide. Une nouvelle évaporation succède à cctte condensation et, par suite de ce cycle continu, le même liquide refroidit incessamment l'atmosphère du wagon. Rien n'empêche d'ailleurs d'adapter une pareille installation mécanique dans une cale de bateau de pêche à vapeur, afin de préserver de toute corruption le poisson dès sa sortie de l'eau. On peut même dans une telle chambre conserver l'appât dans sa fraîcheur, si les traversées pendant lesquelles on ne pêche pas ne sont pas trop longues, car l'action préservatrice n'est durable que si l'abaissement de température se maintient.

Enfin nos transports sont longs et coûteux. D'Ostende à Bâle, ville qui est l'entrepôt le plus considérable du poisson en Europe, le transport s'effectue en douze heures. Pour aller de Hambourg à Bâle le poisson met au plus quarante-huit heures. Il faudrait au moins trois jours de l'un de nos ports de la Manche à Bâle et encore au prix de mille complications et difficultés.

Quant aux prix de transport sur Bâle, qu'on en juge ! De Hambourg 8 fr. 15 ; de Lubeck 8 fr. 81 ; d'Ostende 13 fr. 50. De Paris à Bâle 25 fr. et c'est le plus bas tarif de nos lignes ! Rien d'étonnant que des pêcheurs de nos ports de la Manche expédient leur poisson par Ostende. Cet état de choses inspire aux Boulonnais la crainte d'une production améliorée ; le poisson ne pouvant facilement s'écouler, la mévente est la conséquence d'une pêche trop abondante. Ce simple fait condamne toute notre organisation.

Conclusion. La pêche ne doit plus être un métier comme jadis, mais bien une industrie. Pour en retirer tous les bénéfices qu'elle peut procurer, il faut la pratiquer en grand, en s'appuyant sur toutes les données que la science a déjà établies ou établira encore.

Tout ce qui pourra être fait pour le relèvement des pêches maritimes en général et la grande pêche en particulier, doit être fortement encouragé.

Nous avons déjà signalé dans notre Bulletin (1905, 2me semestre, p. 257) les efforts faits dans ce sens par la Société de Géographie de Bordeaux pour l'établissement de pêcheries sur la côte occidentale d'Afrique, précisément dans ces parages où le voisinage de deux courants de températures extrêmes amène forcément une abondance extraordinaire de poissons.

Les premiers résultats de la pêche sur cette côte occidentale d'Afrique ont été tout simplement merveilleux. En une heure, on y a relevé de 3 à 5 tonnes de poissons, alors que les pêcheurs de Gascogne, quand le sort les favorise, n'en récoltent que 800 kilos en cinq heures de travail.

Il faut ici constater, à la louange du gouvernement général de l'Afrique occidentale française, qu'il a pris des mesures pour établir un poste de pêche

bien protégé et outillé dans la baie du Repos, voisine du cap Blanc. C'est la conséquence des recherches et des expériences de M. Gruvel, délégué de la Société de Bordeaux, mis à présent à la tête de l'entreprise instituée par les pouvoirs coloniaux.

Le plan de lotissement approuvé par la commission comporte trois parties :

I. A l'Ouest, lots réservés à l'installation de sécheries et usines.

II. Au Centre, lots propres à l'établissement de comptoirs commerciaux.

III. A l'Est, terres basses susceptibles d'être transformées en salines.

Des demandes de concession : deux pour des pêcheries et usines et une pour des terres à salines, sont déjà soumises à l'administration.

Des tentatives faites en Algérie vers Bône et surtout en Tunisie ont donné des résultats intéressants. La pêche, en Tunisie, fait vivre un grand nombre de personnes. Le long de ses côtes les pêcheries sont nombreuses. Les thonaires ou pêcheries de thons sont d'un excellent rapport. La pêche des éponges présente une importance toute particulière. Le lac de Tunis et surtout celui de Bizerte sont renommés par l'abondance fabuleuse des poissons qu'ils renferment.

On pourrait en dire autant du lac de Tonlé-Sap dans l'Indo-Chine, qui alimente toute la population de son bassin et fournit encore 7 à 8 millions de kilos de poissons frais à la Basse-Cochinchine. Les ports du littoral du Mékong sont exclusivement alimentés par les pêcheries établies le long des côtes du delta cochinchinois.

D'autres parages pourraient encore être exploités. Ainsi la France possède dans l'hémisphère austral deux îles, Saint-Paul et Amsterdam qui pourraient rendre les mêmes services que Saint-Pierre et Miquelon dans le Nord de l'Atlantique.

Ces îles, assez voisines, se trouvent dans l'Océan Indien, à égale distance de l'Australie et du Cap.

L'île St-Paul, située par 39° 9′ de latitude australe et 73° 41′ de longitude orientale est le résultat de l'affaissement d'un vaste cratère de 2.000 mètres environ de diamètre, dominé par des falaises de 200 mètres d'élévation. Ce cratère, envahi par la mer forme un port naturel (Port Mierolowski) en communication avec l'extérieur par une brèche de 80 mètres de large et un chenal lui faisant suite, peu coûteux à approfondir. La profondeur est largement suffisante à l'intérieur et à l'extérieur de l'île. Le mouillage au port Mierolowski est des plus sûrs. A l'extérieur, en dehors des moments de grands ouragans, la mer est normalement calme, parce que ces îles occupent le centre des grands courants Sud de l'Océan Indien.

L'île d'Amsterdam, située par 38° 34′ S. et 74° 6′ E., est plus difficilement abordable. Elle possède néanmoins deux mouillages situés à deux encablures de la terre. Quelques travaux pourraient faciliter les opérations

d'embarquement et de débarquement. Par sa superficie, cette île de 400 kilomètres carrés, pourrait offrir aux populations qui viendraient s'y fixer à demeure ou temporairement, des ressources suffisantes. Elle rendrait le même service à sa voisine, l'île St-Paul.

Ces îles peuvent toujours constituer d'excellents points de relâche pour nos flottes. Elles ont perdu beaucoup de leur importance depuis l'ouverture du canal de Suez. Mais si les navires s'y montrent moins nombreux, il n'en est pas de même du poisson qui y abonde plus que jamais. Cela n'avait point échappé à un certain Français, malouin d'origine fixé à l'île Maurice, qui dès 1819 y établit le premier une pêcherie. D'autres suivirent cet exemple, entre autres Mierolowski, réfugié polonais à la Réunion. De magnifiques cargaisons de poissons recueillis par eux témoignèrent qu'ils avaient vu juste. Différentes tentatives furent faites ensuite, qui toutes échouèrent misérablement, faute d'appui du gouvernement et de capitaux suffisants.

Il y a là cependant un merveilleux champ d'exploitation qu'on aurait tort de négliger plus longtemps. Il ne faut point laisser improductives de telles sources de richesses nationales. Innombrables sont les poissons que l'on y peut pêcher et il y a là aussi un centre tout indiqué pour la pêche à la baleine qui pourrait être utilement exploitée par nous.

Les baleines sont particulièrement nombreuses dans les mers antarctiques et les îles St-Paul et Amsterdam sont admirablement placées pour servir de point de ralliement, de réparations et de ravitaillement aux bâtiments qui se consacreraient à leur recherche.

La pêche de la baleine est actuellement monopolisée par les Anglais, les Norvégiens et les Américains qui en tirent grand profit. C'est pour avoir vu les résultats surprenants obtenus par les Argentins dans ce genre de pêche que le Docteur Charcot a préconisé à ce point de vue l'utilisation de nos îles Saint-Paul et Amsterdam.

On y trouve deux sortes de morue. Il a été constaté que dix hommes en une journée de travail pouvaient en recueillir une dizaine de tonnes. Quant au sel nécessaire à la préparation du poisson, on peut le faire venir de la Réunion et de Madagascar. Ce serait pour ces deux colonies un élément nouveau de prospérité. Elles seraient naturellement les premières à profiter des produits de cette pêche préparés sur place. Madagascar avec ses 3.000.000 d'ichtyophages et la Réunion avec ses créoles amateurs de poissons, l'Afrique australe qui produit peu pour l'alimentation de ses habitants, enrichis par les mines d'or, sont des débouchés certains et rapprochés. Même en Europe, les produits de St-Paul et Amsterdam entreraient sur le marché assez avantageusement, si le transport par mer en était bien organisé.

Ainsi pourrait s'accroître notre richesse nationale pour le plus grand bien de nos populations maritimes et du pays tout entier.

III.

LE CAMBODGE

Le Cambodge est aujourd'hui populaire chez nous, depuis la visite du roi Sisowat, écrivait dans la *Dépêche Coloniale* M. Henri Lorin, un conférencier dont le souvenir est bien vivant dans notre Société. Le moment est donc propice pour étudier l'ancien royaume Khmer, en marquer les ressources présentes et les « possibilités » futures . . . .

. . . .

Le Cambodge actuel est formé de plusieurs parties bien distinctes : une allée centrale, sur laquelle tour à tour monte et s'abaisse l'inondation, c'est celle des Lacs, dont la capitale Pnom-Penh surveille le confluent avec le Mékong ; de part et d'autre, des collines à végétation clairsemée, dont la partie générale se fond au Nord dans les plateaux du Laos et vient tomber au Sud en falaises rapides, sur la côte du golfe de Siam ; cette côte elle-même, directement exposée à la mousson pluvieuse, bordée d'îles au relief accidenté, forme une dernière région naturelle, sur laquelle s'échelonnent les étapes côtières entre la Cochinchine et le delta du Ménam (Bangkok). On suppose que jadis le Mékong finissait dans un lac, sur le territoire actuel du Cambodge central ; la chaîne annamitique recourbée en boucle d'S en limitait les eaux au Sud ; un jour vint où, sous la pression de l'eau, cette barrière se rompit, les lacs s'épanchèrent alors par la brèche et le Mékong déposa plus loin ses alluvions qui sont aujourd'hui la Cochinchine et font sans cesse reculer la mer.

. . . .

Ce court aperçu géographique suffit à dégager quelques caractéristiques essentielles du Cambodge, comparé à la Cochinchine ; le niveau moyen des eaux ayant baissé, des terres d'alluvions anciennes se sont progressivement découvertes et asséchées ; elles retiennent des trésors de fécondité qu'une culture appropriée, des travaux d'hydraulique agricole ramèneraient abondamment au jour ; ce sol est plus léger, plus stable aussi que celui de la Cochinchine, à peine fixé encore, surtout dans les districts proches de la mer. Abrité contre les vents maritimes par ses montagnes méridionales, le Cambodge intérieur connaît un climat plus continental que la Cochinchine, avec des oscillations de température plus amples de saison à saison, et même dans l'intervalle des jours et des nuits ; la côte méridionale, par contre, est un pays de forêts tropicales, dont les aspects rappelleraient ceux des districts occidentaux de l'Inde anglaise, au pied des Gattes. Enfin les steppes du

Nord, peu habitées par l'homme, sont un vrai jardin zoologique, où l'on trouve encore, notamment, de nombreux éléphants ; c'est un pays de jungles à peine pénétrées, séparation naturelle entre le Cambodge et le moyen Mékong.

La population du Cambodge est très inégalement répartie ; elle n'est dense qu'aux environs immédiats des Lacs ; on l'évalue au total à 1 300.000 individus, dont 1.200.000 de race khmer et les autres de races diverses, Annamites dans les dépressions à rizières, Kouïs sauvages dans la brousse du Nord, Malais sur la côte méridionale, Chinois cultivateurs ou commerçants un peu partout. Quand on arrive de Cochinchine, où les formes et les types sont d'Extrême-Orient, on est frappé des allures plus indoues de l'architecture et de la société cambodgienne ; de même, au lieu de l'activité de jeune colonie dont la Cochinchine offre le spectacle, c'est ici un travail plus lent, même sur les bords des Lacs qu'enrichit l'inondation. Tant s'en faut pourtant que le Cambodge soit pauvre ; il y a près de dix ans que ses budgets se soldent toujours par des excédents, et ces bonis eussent été supérieurs encore si le feu roi Norodom s'était plus docilement prêté aux suggestions désintéressées de nos administrateurs ; mais cette richesse devrait être développée, alors qu'elle demeure stationnaire. Le Cambodge, bien dirigé, ne serait pas inférieur au Siam, dont la renaissance actuelle est si remarquable ; mais il aurait besoin de secouer son apathie séculaire.

Le riz est la production principale du Cambodge et fournit avec la pêche, les éléments essentiels de l'alimentation des habitants ; les spécialistes affirment que le riz cambodgien est d'une qualité moins belle que celui de la Cochinchine, mais rien ne dit qu'il ne serait pas possible d'introduire des variétés meilleures, ni surtout d'amender par une culture plus soignée les sortes déjà acclimatées. Le riz, au Cambodge, a l'avantage d'une grande précocité, c'est-à-dire qu'il ne ferait pas plus concurrence à celui de Cochinchine que les primeurs d'Algérie et Tunisie, à celles, plus tardives, de la Provence et du Languedoc ; dès le mois de Janvier, on récolte au Cambodge le riz venu sur les terres évacuées par l'inondation et l'on commence les expéditions par Cholon sur la Chine et le Japon. Il serait intéressant d'autoriser le transit en franchise des riz de Battambang et de Siemréap, provinces politiquement siamoises, mais sur lesquelles le traité de 1904 nous confère des droits particuliers parce qu'elles sont d'anciennes dépendances du Cambodge. On parlait l'année dernière d'irriguer 500.000 hectares à rizières, en amenant aux grands Lacs une dérivation du Mékong, prise au-dessus des rapides de Khône ; on a commencé à lever la carte au 1/40.000 de la région qui serait ainsi irriguée, entre les Lacs et le Mékong ; nous craignons que ce projet ne soit trop ambitieux.

Il en est de plus modestes, qui seraient plus pratiques : de petits barrages ou réservoirs, tout autour des lacs, permettraient d'agrandir des rizières qui

existent déjà, près des centres de population anciennement formés ; sur la côte méridionale, la culture du poivrier a fort bien réussi, des plantations de café, de palmier à sucre, d'arbre à kapok (faux cotonnier) ont été installées non sans succès ; ces productions seront surtout developpées par l'établissement de relations fréquentes entre ces îles et plages, jadis refuges de pirates, et les ports d'évacuation, Saïgon et Bangkok ; à nous de prendre soin que ce soient là des services français, ainsi qu'y travaille heureusement telle Compagnie. Dans le Cambodge intérieur, le coton donne déjà mieux que des promesses et le mûrier n'a été abandonné par les indigènes que depuis peu d'années ; c'est une culture à restaurer dans l'intérêt de la métropole qui a besoin de matière première pour ses soieries, comme du Cambodge lui-même. Au Nord, l'élevage du bœuf, du buffle, du cheval, l'exploitation des forêts méritent aussi de retenir l'attention, tous ces progrès sont liés à celui des communications, qu'il faut orienter résolument vers des sorties françaises. Pour arrêter et exécuter au Cambodge un programme économique d'ensemble, notre administration est sûre aujourd'hui de trouver un collaborateur assidu en la personne du roi Sisowat.

Henri Lorin.

BIBLIOGRAPHIE

LE CANADA, LES DEUX RACES, par André Siegfried. Paris, Colin, 1906.

Les deux races, c'est, est-il besoin de le dire ? l'élément français d'une part, l'élément anglais de l'autre. L'Angleterre a conquis la Nouvelle-France, mais elle n'a pu détruire ou assimiler les colons que nous y avions laissés. D'une soixantaine de mille qu'ils étaient en 1763, lorsque le traité de Paris consacra notre défaite, ils sont devenus aujourd'hui tout un peuple de 1.750.000 âmes, attaché à sa langue, à sa religion et à ses traditions. En face des nôtres, l'élément britannique s'accroît aussi, par suite d'une immigration continue, au point de former aujourd'hui la majorité. Entre ces deux races, la jalousie est aiguë.

Avec précision et méthode, l'auteur étudie cette rivalité dans ses diverses causes et manifestations et, avant tout, dans le facteur religieux, car « la base de toutes les divisions canadiennes, c'est la querelle religieuse », entre catholicisme et protestantisme. De l'église, il passe à l'école, terrain de lutte non moins brûlant, car il s'agit d'y façonner l'âme des générations grandissantes, — puis aux institutions politiques sous lesquelles l'Angleterre s'efforce, non sans habileté et mérite, de réconcilier les adversaires dans une unité artificielle.

A qui, se demande l'auteur, appartiendra en réalité ce pays que sa constitution unifie ? Aux Français, dont le nombre ne cesse d'augmenter par suite d'une nata-

lité puissante ? Aux Anglais, que renforce constamment une immigration nombreuse ? Peut-on espérer que le Canada n'est pas acquis pour toujours aux Anglo-Saxons ? Ce problème, dont la réponse se devine, est déjà presque du passé. Mais un autre, aussi grave, apparaît maintenant pour l'avenir. Tandis que dans l'Est, entre Québec et Ontario principalement, se poursuit la rivalité anglo-française, « un Canada nouveau se développe dans l'Ouest. C'est la civilisation américaine, dont l'exubérance, la force et la vie menacent de tout submerger ». Ce ne serait vraiment pas la peine de se disputer entre frères ennemis la possession, ou plutôt le commandement de la maison, pour qu'un troisième larron, représenté par Jonathan, finisse par s'y installer en maître, brutalement ou non. Déjà, économiquement parlant, le Canada dépend autant des États-Unis que de la Grande-Bretagne. Et l'auteur conclut avec beaucoup de sens, conformément du reste à quelques bons esprits canadiens :

« Dès aujourd'hui, on peut prédire que le Canada sera de moins en moins britannique et de plus en plus américain. Le mieux à souhaiter pour lui — souhait essentiellement réalisable, — est qu'il devienne tout simplement canadien ».

VUES D'AMÉRIQUE, par Paul Adam. Paris, Ollendorff, 1906.

Avec la puissance de son verbe hardi et coloré, j'oserai dire, avec cette « poigne » qui le caractérise, le célèbre romancier nous ramène, une fois de plus, au pays des dollars, de l'outrance, de l'énormité prodigieuse et de la surproduction humaine. Parmi les voyageurs qui ont parlé avant lui de l'Amérique, on pourrait citer, — nous l'avons fait d'ailleurs dans ce Bulletin, — des discoureurs plus graves, des analystes plus subtils, des humoristes plus aimables, des reporters plus infatigablement curieux ; quant à lui, c'est surtout un évocateur, un « visionnaire », comme l'indique le titre même de l'ouvrage. Par celà même, il déforme volontiers les choses, sans le savoir, au gré de son optique particulière, et, comme c'est un énergique, il tend à nous imposer à nous-mêmes ses manières de voir, ce qui nous fait quelquefois regimber un peu. Son enthousiasme pour l'Amérique, il ne nous le cache pas, non plus du reste que son parfait mépris pour notre civilisation européenne, à qui il dit son fait, dès le premier chapitre. Il a « *vu* » là-bas « un peuple de déracinés aventureux, riches, fiers, vaillants, férus de leurs illusions audacieuses, les osant, et les réalisant au soleil ». Nous, nous habitons « un hôpital d'enracinés ». Nous sommes « des vieux, des vieux engourdis ». Entre autres choses, il nous reproche de ne savoir mettre à la raison, ni les Turcs massacreurs, ni « les Barbares germaniques ». Là-bas, tout l'émeut et le passionne, surtout la poésie des masses profondes, le mouvement, la fécondité, la vie, même brutale.

Avec quel réalisme, par exemple, il nous dépeint, à peine « dégorgé » avec eux du paquebot, sur le débarcadère d'Ellis-Island, la foule grouillante et cosmopolite des émigrés, sorte de bétail que l'Amérique trie, accepte, ou rejette à l'Europe ! Avec quelle joie énorme, et digne de son objet, il nous dépeint la vie complexe et innombrable des quartiers populeux de New-York, Yankees, Juifs, Chinois ou autres, ou la construction des « Tours des Titans », ces gigantesques buildings à vingt étages dans lesquels il salue « le début d'une architecture incomparable ». Ou encore les ateliers cyclopéens de Pittsburg, le plus grand centre métallurgique

du monde, amas de villes en fer qui hurlent et vomissent leur fumée éternelle, sous le firmament noir. Il vante « l'esprit de synthèse » des grands producteurs américains, leur vigueur d'initiative aventureuse, leur « chimérisme », bien supérieur au nôtre, il rappelle — c'est le titre même du chapitre, — « le beau geste des Yankees » délivrant Cuba du joug espagnol, pour y substituer peu à peu les bienfaits, — prochains, et réels d'ailleurs, — de l'annexion américaine. Il admet fort bien, pour les impressions neuves qu'il y trouve, ce qu'il y a d'enfantin, de baroque, d'inachevé, de laid même et de grossier, dans le génie industriel d'outre-mer, le tohu-bohu, la réclame sensationnelle, le bluff commercial, etc.

Quant aux hommes d'État américains, il les trouve d'une intelligence médiocre, bien inférieurs aux grands industriels milliardaires, inférieurs aussi à nos hommes d'État, à nos vulgaires politiciens français. Il compare assez curieusement le Président Roosevelt à M. Doumer, qu'il trouve « bien autrement instruit et pourvu d'idées ». Enfin, « si M. Roosevelt devait pourvoir aux difficultés que présente la direction de nos patries européennes, entourées chacune d'ennemis formidables, sa belle assurance serait de moindre effet ». Alors, quoi ? Que devient la « race des héros », de ceux « qui mènent paître le troupeau radieux des chimères ? » Ce ne sont donc plus les hommes, mais les circonstances elles-mêmes, qui créent les situations ? On renverrait volontiers l'auteur, lui aussi, à sa belle assurance du début, en lui demandant s'il ne se laisse pas un peu égarer quelquefois par l'excès de sa propre imagination.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

ASIE.

Les travaux du service géographique de l'Indo-Chine. — Le *Bulletin du Comité de l'Asie française* (Juillet 1906, p. 281) rend compte de la campagne de 1905-1906, qui va se terminer sur le terrain, et détaille le programme rempli. Nous signalons cet article sans pouvoir le reproduire en entier, donnons cependant sa conclusion :

« Le service géographique de l'Indo-Chine a déjà édité et mis en vente 36 feuilles de la carte des deltas à $\frac{1}{25.000}$; 13 feuilles de la carte à $\frac{1}{100.000}$ ont été également publiées. Ce sont celles de Lang-son, An-chau, Bac-ninh, Moncay, Ba-xa, Cap Pack-lung, Hanoï, Haïphong, Kébao, Nam-dinh, Hon-dau, Phat-diem, Sampson ».

Il se termine en faisant remarquer le travail considérable déjà accompli.

AFRIQUE.

La Mission Lenfant. — Il a été souvent question de cette mission depuis quelque temps, on lui a attribué des programmes variés, et on l'a même confondue avec celle qui doit partir en Octobre pour aller étudier la maladie du sommeil au Congo. Nous sommes maintenant fixés : le Commandant Lenfant est parti le 25 Août de Pauillac pour une expédition dont les frais faits par la Société de Géographie de Paris et par le Ministère des Colonies, s'élèveront à 170.000 francs, ou suivant d'autres 185.000 francs, et qui durera environ dix-huit mois.

Elle comprend, sous les ordres de son chef, les personnes suivantes : capitaines Joannard et Périquet ; docteur Kérandel, médecin des troupes coloniales ; M. Bastet, ingénieur civil des mines ; docteur Heckenroth, délégué par le Ministre des Colonies ; Delacroix, petit-fils du grand peintre ; Bougon, fils du colonel de ce nom ; Ernest Psichari, petit-fils de Renan et de Monmort,

Le Chef d'escadron Lenfant sait bien où il veut aller, mais il ignore par quel chemin il s'y rendra.

Il repartira de Brazzaville pour Nola, point de jonction de la Mambéré et de la Kadéï, qui forment la Sangha. C'est en remontant ce dernier affluent du Congo que la mission gagnera Nola.

Il y aura sur ce point une halte aszez longue. Le Commandant Lenfant est, en effet, chargé d'explorer et d'étudier l'immense forêt de Nola. Ce travail terminé, la mission remontera la Mambéré et gagnera Bania. Elle aura jusqu'en ce point suivi la route du commandant Moll, qu'elle quittera en continuant de remonter la Mambéré jusqu'à Carnot.

A partir de ce point, il déterminera sa route au mieux pour étudier une étendue considérable de terre inconnue au S.-E. du Tchad entre les 7e et 9e parallèles.

Maistre, Natchigal, Vogel, Mizon, sont passés au Nord de ces territoires ; ils n'ont pas franchi le 9e parallèle. Venant du Sud, Perdrizet n'a pas atteint le 7e.

Il gagnera le pays de Laka, situé entre le Haut-Logone (affluent de la rive gauche du Chari) et la dépression du Toubouri, qu'il a déjà traversée au cours d'une missien précédente.

Il devra relever les différents biefs navigables qui permettront de relier par la meilleure utilisation des voies fluviales, le bassin du Logone au bassin de la Sangha.

Outre l'importance géographique de ses travaux, la mission a un but économique et colonisateur bien défini :

On sait que la route actuelle du Tchad par le Congo et l'Oubanghi est extrêmement coûteuse pour les marchandises. Elle fait supporter à une tonne de marchandises, de Bordeaux à Fort-Lamy, une dépense de 2.000 francs.

Par la seconde route découverte et étudiée par la mission Lenfant, puis par la mission Faure-Audoin, le prix du transport de la tonne serait abaissé à 500 fr.

Par le Niger, la Bénoué et le Logone, elle amènerait en cinquante jours environ les vivres à nos troupes du Tchad.

Une nouvelle route encore, sur laquelle ont été faits des essais de transport, passe tout entière dans nos possessions de l'Afrique occidentale. Elle emprunte les fleuves du Sénégal et du Niger, traverse ensuite les territoires français de Zinder ; les pays qu'elle parcourt sont entièrement français. Point capital : le portage par les indigènes serait entièrement supprimé.

Le Commandant Lenfant étudiera ces diverses solutions.

L'importance de ces questions n'a pas échappé à l'étranger, le *Deutsche Kolonialzeitung* relatant le transport d'approvisionnement dans la région du Chari par

la voie que déterminèrent Lœfler et Lenfant, conclut sa relation en ces termes : « Ce résultat de l'expédition Faure fait ressortir clairement l'importance de ladite voie pour la mise en valeur de la partie Nord du Cameroun et il prouve que le chemin de fer dont il a été question du Mayo-Kebi au Logone serait d'un bon rendement. Ce fait mérite d'autant plus d'être pris en considération maintenant qu'un vapeur de charge allemand transporte pour la première fois une cargaison depuis l'embouchure du Niger jusqu'à Garoua sur la Bénoué. Une Compagnie de navigation anglo-allemande Niger-Bénoué, un chemin de fer allemand de la Bénoué au Logone et un service de vapeur franco-allemand sur le Logone et le Chari qui travailleraient la main dans la main seraient un bienfait aussi bien pour la Nigeria, le Cameroun que pour le Chari ».

Djanet et Bilma. — L'oasis de Djanet, qui se tronve sur le 24e parallèle Nord, et entre 6° et 7° E. P., c'est-à-dire à 2.000 kilomètres environ dans le Sud de la côte tunisienne, est peu connue. Sauf erreur un seul Européen a visité Djanet jusqu'ici : c'est le capitaine Touchard, du bureau arabe de Touggourt, qui y a passé trente-six heures au mois de Janvier 1905. Et il n'a point publié de relation. Il n'est donc pas sans intérêt de faire connaître qu'il y a trouvé six villages contenant environ 1.200 habitants qui vivent du produit d'une forêt de 18.000 à 20.000 palmiers. Cette population est partagée en deux clans : l'un fit un accueil cordial à notre officier et lui offrit une diffa de dattes ; l'autre, tout en protestant de son désir de vivre en bons termes avec les Français et surtout avec ceux de leurs sujets algériens qui nomadisent dans leur voisinage, fut plus réservé.

Bilma est mieux connue, située vers le 19e parallèle et 11° E. P., c'est-à-dire à environ 550 kilom. encore plus au Sud de Djanet et à plus de 550 kilom. au Nord du lac Tchad ; elle est sur la route naguère pratiquée par les caravanes du Tchad à la Tripolitaine, présentement les caravanes s'en écartent à cause de l'insécurité.

Les renseignements sur ce point ont été rafraîchis récemment par un autre de nos officiers, le lieutenant Jean, du poste de Zinder, qui a fait la reconnaissance du pays. Bilma est la plus importante d'un groupe de dix petites oasis qui portent le nom commun de Kasouar. A elles toutes elles comprennent environ 2.000 habitants. Le principal de leurs chefs, car elles aussi en ont plusieurs, est en relation régulière avec notre poste de Zinder. Bilma exportait autrefois du sel gemme au Soudan ; cette exploitation a cessé depuis que les caravanes n'y passent plus.

On a annoncé il y a quelque temps le départ de Tripoli d'une expédition turque dont l'objectif serait l'occupation militaire de Djanet, et même de Bilma, placées dans notre sphère d'influence par nos conventions avec les puissances européennes. Notre diplomatie s'en est émue et notre ambassadeur à Constantinople a fait des observations au gouvernement turc. Celui-ci, d'après ce qu'on connaît de ses réponses ne paraît pas bien savoir ce qu'il veut au sujet de ces deux groupes d'oasis. Un jour il proteste qu'il ne nourrit aucune pensée d'annexion à leur égard. Un autre jour on annonce qu'il les considère comme siens et qu'il envoie des troupes pour les occuper.

En eux-mêmes les objets des convoitises turques ne sont pas d'une importance extrême. Ils en ont cependant une qui n'est pas négligeable. En vertu des arrangements internationaux, les deux tiers du Sahara relèvent de notre autorité. Ce n'était pas une acquisition bien séduisante ; mais, pour assurer la tranquillité du Sud de l'Algérie et du Nord du Soudan, nous avons été entraînés à y organiser la police. D'ailleurs, on a découvert que grâce à l'étonnante mobilité des méharistes elle peut, malgré les étendues à parcourir, se faire sans dépenses disproportionnées. On a souvent comparé les oasis du désert aux îles de la mer ; il serait plus

juste encore de les comparer à des ports et à des marchés. Tôt ou tard, il faut que les nomades y abordent pour y échanger les quelques produits qu'ils ont à vendre contre ceux dont ils ont besoin. Qui les tient est donc le maître de la vie économique dans le Sahara. C'est pourquoi l'occupation du Touat a été suivie d'une si prompte soumission des Touareg Hoggar. Djanet est un centre pour les Touareg Azdjer et Bilma pour les Touareg Kel-Oni et les Tebbous. Nous ne dominerons pas complètement ces tribus tant que nous n'exercerons pas une action réelle sur leurs points de ravitaillement.

En même temps que la Turquie se ranime pour revendiquer les points que nous considérons comme nôtres, d'autres agissements concourent à nous faire tenir en garde pour le maintien de nos droits acquis et le développement de notre influence économique. Nous trouvons dans le *Travail National* la note suivante :

« Une expédition allemande, dirigée par un officier allemand, voyage en ce moment dans l'hinterland de la Tripolitaine. Cette expédition aurait étudié la route que suivent les caravanes qui passent par Ghadamès, Ghat, Rhine, le lac Tchad, et elle aurait remonté le Chari, qui sert de frontière entre la colonie du Cameroun, et le Baghirmi, qui se trouve dans la zone d'influence française ».

« L'objectif de cette expédition est d'établir des relations commerciales avec les sultans du Tibesti, du Kanem, du Damergou et de tracer une voie de communication fixe et permanente entre la colonie allemande du Cameroun, la Tripolitaine et Trieste ».

Ce fait ne constitue aucune atteinte à nos droits stricts, l'expédition se meut en dehors de nos territoires ; mais on peut y voir une concurrence à nos aspirations commerciales dans le centre de l'Afrique et une action parallèle à celle de la Turquie, de nature à nous montrer la nécessité d'interdire à celle-ci tout empiètement, si minime et si insignifiant en apparence qu'il puisse être présentement.

L'expérience du passé le démontre clairement d'ailleurs, qu'il s'agisse d'une province ou d'une bande de sable, nous ne saurions permettre qu'il soit touché à nos droits. Toute diminution de notre prestige en Afrique aurait pour effet de compromettre notre domination, qui ne s'exerce si aisément avec des moyens très restreints que parce que les populations ont un vif sentiment de notre supériorité.

Nous voulons penser que le gouvernement prendra toutes les mesures propres à sauvegarder toute parcelle de notre domaine, la prospérité future du tout en dépend peut-être. Du reste jusqu'à présent la Turquie ne s'est pas assez engagée pour éprouver une difficulté réelle de céder à la fermeté de nos réclamations.

Nouvelles données géographiques sur la côte du Maroc. — Le Commandant Dyé, dont nous avons annoncé dans notre précédent Bulletin la nouvelle campagne hydrographique au Maroc, a fait connaître récemment, à la Société de Géographie de Paris, les résultats des principales observations astronomiques effectuées depuis 1905 et calculées depuis. Ces déterminations de latitude et de longitude permettent déjà, dit-il, de rectifier l'allure générale de la côte atlantique marocaine qui est à reporter dans l'Ouest, en longitude, de quantités variant de 4 à 8 kilomètres sur la carte Arlett de 1835, obtenue par un levé sous voiles.

Les latitudes ont été déterminées par des observations d'étoiles à l'aide d'un grand astrolabe système Claude, d'invention assez récente. Avec des dimensions réduites très favorables en voyage, cet admirable instrument permet d'obtenir, dans les meilleures conditions, une approximation de moins de 1″ d'arc. Dans le cas présent, on peut compter sur une approximation de 2″ d'arc.

Les longitudes ont été obtenues par l'observation de hauteurs solaires et les transports du temps s'appuyent sur l'observatoire de Gibraltar, où les autorités anglaises ont permis à la mission de prendre de bonnes comparaisons, et sur la longitude de Tanger fournie par la mission française de 1861 qui a relié cette ville aux côtes de l'Espagne.

Les approximations des longitudes ainsi établies peuvent s'évaluer de 0ˢ3 à 1ˢ. ou de 4″5 à 15″.

La communication du Commandant Dyé se trouve *in-extenso* dans la *Géographie* du 15 Juillet.

RÉGIONS POLAIRES.

Le Prince de Monaco au Spitzberg. — La presse a fait connaître déjà les nouveaux projets de navigation de S. A. S. le Prince de Monaco sur son yacht *Princesse Alice II.* De nombreux savants l'accompagnent, comme dans ses expéditions précédentes, pour se livrer à des observations diverses. Le Docteur Bruce, ancien chef de l'expédition antarctique écossaise explorera la grande île de la côte W. du Spitzberg, le Prinz Charles Foreland, encore peu visitée. Le Capitaine Isachsen, dont le souvenir est vivant dans notre Société (1), se propose d'étudier et de relever les massifs glaciaires entre le Rey bay et le Magdalena bay, il sera accompagné du Docteur Louet du 2ᵉ cuirassiers, du Lieutenant norvégien Staxrud, d'un jeune géologue de l'Université de Kristiania, et de trois sous-officiers norvégiens. Un second vapeur est destiné à relier cette expédition détachée conduite par Isachsen à la *Princesse Alice II.*

Le Professeur Hergsell fera des expériences sur la circulation atmosphérique au moyen de ballons sondes.

Enfin le Prince se consacrera avec son collaborateur habituel le Dʳ Richard, directeur du Musée océanographique de Monaco, à la suite de ses recherches océanographiques et zoologiques.

Un journal allemand en a reçu les nouvelles suivantes :

« Après avoir accompli un travail énorme dans la baie de la Croix, notre yacht a longé les côtes du fjord de Koed, qui est entouré de vastes glaciers. Nous nous proposons maintenant de les traverser pour revenir à la baie de la Croix. Il nous faudra pour cela vingt-cinq jours. Nous sommes (le 20 Juillet), à Smeerenbourg, vis à vis de la côte Sud-Ouest de l'île des Danois, et amenons le restant de notre matériel sur le plateau du glacier.

« Nous comptons atteindre la baie vers le 15 du mois prochain, après que nous aurons exploré des champs de glaces jusqu'à présent inconnus.

« Nous avons rencontré au port de Birgos M. Wellmann, le chef de l'expédition aérostatique du pôle Nord.

« Le croiseur hollandais *Friesland*, qui a secouru, ces jours derniers, le vapeur touriste *Isle-de-France*, est en train de restaurer les tombes de l'époque hollandaise.

« Le Spitzberg n'est qu'un immense cimetière. Partout se rencontrent des tombes.

Expédition Wellman (2). — M. Walter Wellman, Américain qui est déjà connu par deux tentatives pour atteindre le pôle en 1895 et 1898, n'a épargné,

(1) Conférence du 2 Mars 1905 sur la 2ᵉ expédition polaire norvégienne du *Fram*, dont le Capitaine G.-I. Isachsen fut le topographe, compte rendu illustré Bulletin du second semestre de 1905, T. 44. page 148.

(2) Voir Bulletin 1906, Mai, nº 5, p. 341.

avec le concours financier de Victor Lawson, principal propriétaire financier du *Chicago Record Herald*, aucune dépense pour assurer les qualités de l'aérostat dirigeable sur lequel il veut se transporter au pôle (1). La construction en a été confiée à M. Louis Godard, de Paris. L'enveloppe sera composée de trois tissus superposés, deux de coton et un de soie à surface très lisse, de manière à laisser moins de prise à l'humidité, à la neige et au gîvre. Ses trois moteurs de 80 chevaux devront lui donner une vitesse de 17 nœuds (21 1/2 kilomètres) à l'heure. Son cube est calculé pour enlever une nacelle d'acier de 16 m. de long, avec, outre les puissantes machines, un canot d'acier, des traîneaux, cinq hommes avec 70 jours de vivres, 5.500 livres de gazoline, 2.200 brasses de fil d'acier pour sondages, des appareils de télégraphie sans fil, un *guide-rope* muni d'une ancre traînante permettant de ne pas perdre trop contre un vent violent, et bien d'autres instruments et accessoires. Le *Fridjof* a été frêté pour le transport du matériel à l'île Low (80° 20), près du littoral N. W. de la terre du Nord-Est au Spitzberg.

M. Wellman évalue la durée du voyage à 10 jours, mais il espère, le cas échéant, maintenir son dirigeable en l'air jusqu'à 20 ou 25 jours.

Suivant les observations météorologiques de Nansen et de Cagni il semble que l'atmosphère des environs du pôle doit être calme, mais le danger est de franchir la zone troublée environnant la région polaire.

Le 20 Juillet un télégramme de l'agence Reuter informait la presse que M. Wellman était arrivé au Spitzberg depuis quelques jours et qu'il s'occupait à terminer les préparatifs de ses ascensions préliminaires Les dépêches ajoutaient que l'expérience paraissait se préparer d'une façon favorable.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que ces nouvelles étaient arrivées directement de l'ile des Danois à Haparanda, tête de ligne du réseau universel en employant la télégraphie sans fil. C'était la première fois que le monde civilisé recevait ainsi une communication des régions arctiques.

La télégraphie universelle vient donc de recevoir une extension remarquable, due à l'expédition Wellman.

Établissement d'une station d'études biologiques au Groenland. — Les frais en seront couverts par le don d'un généreux Danois. M. Holck, additionné d'une subvention de 10.000 couronnes du gouvernement danois. Sa place désignée est sur la côte Sud de l'île de Disko. Sous la direction du botaniste Porsild, et destinée principalement à des études biologiques, elle comportera une bibliothèque, d'autres laboratoires où pourront travailler des savants étrangers et une station pourvue d'un appareil dû à la libéralité de l'Association internationale séismologique. Le fonctionnement en commencera en 1907.

Étendue des régions inconnues de l'Arctique et de l'Antarctique. — D'après les calculs du Dr W. S. Bruce, ancien chef de l'expédition antarctique écossaise, la zone inconnue autour du pôle Nord comprendrait un peu moins de 3 1/2 millions de km², tandis que le pôle Sud serait au milieu de plus de 16 millions de km², dont probablement 14 millions en continent et 2 millions d'étendue aquatique. Comme point de comparaison, suivant M. Bruce, les surfaces réunies de l'Europe et de l'Australie donneraient un peu plus de 17 millions de km². (*The Scottish Geographical Magazine*, Juillet 1906).

(1) Détails donnés par les *Annales de Géographie*, 15 Juillet 1906.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

AFRIQUE.

L'Autruche dans le Sahara. — M. le Dr Decorse, membre de la mission Chevalier, étudie à présent en Afrique la question de créer l'élevage de l'Autruche en Tunisie avec des sujets amenés du Soudan par le Sahara. Il l'a trouvée dans la région du Tchad élevée en grand à l'état de demi-domesticité.

L'autruche disparaît graduellement du désert, et quelques-uns supposent que c'est par suite d'un vieillissement de la race et d'une inadaptation progressive aux conditions d'existence dans ce milieu. Cette opinion est combattue et entre autres arguments l'on cite le succès dans la colonie du Cap du croisement de l'autruche barbaresque avec l'autruche du Sud africain. On en exporte annuellement pour vingt à vingt-cinq millions de francs de plumes très remarquables. Il y a eu là amélioration et régénération de la race.

III. — Généralités.

Comparaison des reliefs de l'Europe et de l'Afrique australe. — M. A. Demangeon, Professeur à l'Université de Lille et Membre de notre Comité d'Études, a publié dans la *Géographie* du 15 Juillet (p. 37), un savant article où, après avoir analysé un travail géologique inséré dans un recueil anglais par M. E.-H.-L. Schwarz sur les plates-formes littorales du Sud-Ouest de la colonie du Cap, il rapproche les remarques de l'auteur des faits de même nature observés dans l'Atlantique Nord.

« En comparant ces observations, dit-il, on arrive à cette conclusion que, étant donné le mouvement d'oscillation commun à tous les continents, les côtes atlantiques de l'Europe et de l'Amérique se trouvent dans un état très avancé d'affaissement, tandis que l'Afrique australe en est encore au début d'un stade de soulèvement.

« De là, entre l'Europe et l'Afrique, des différences de modelé !

« En Europe, le travail des cours d'eau est avancé ; les systèmes hydrographiques voisins se touchent presque sur la ligne de partage ; les vallées, larges, remblayées d'alluvions, se terminent à des deltas ; leur pente est faible. Dans l'Afrique australe le travail des cours d'eau est beaucoup moins avancé ; les vallées se trouvent séparées les unes des autres par de grandes étendues de terrain plat ; elles descendent par des pentes rapides et creusent des lits en traits de scie. En un mot, en Europe la surface continentale présente des signes de vieillesse ; en Afrique, des signes de jeunesse ».

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL, A. MERCHIER.

LE PRÉSIDENT, ERNEST NICOLLE.

Lille Imp. L. Danel.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance solennelle du Dimanche 18 Février 1906.

COUP D'ŒIL

SUR LA

CIVILISATION AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Par M. Léopold MABILLEAU,

Membre correspondant de l'Institut,
Directeur du Musée social, Conférencier de l'Alliance française aux États-Unis,
Président de section à l'Exposition de Saint-Louis en 1904.

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi d'abord de remercier Monsieur le Président Nicolle de l'honneur qu'il m'a fait en me donnant la parole devant une Société aussi intelligemment et aussi noblement patriotique que celle-ci.

Je le remercierai même de m'avoir, pour un jour, tiré hors des préoccupations qui me sont habituelles et qu'il a bien voulu rappeler.

Il est vrai que j'ai, sans réserve, donné mon cœur et ma vie à une œuvre que je crois aussi nationale qu'humaine (1), mais je suis égale-

(1) Le Président, en présentant le conférencier, avait parlé de son rôle considérable dans le mouvement mutualiste.

L'abondance des matières et la convenance de suivre l'ordre chronologique pour les insertions des conférences ont retardé jusqu'ici la publication de l'improvisation de M. Mabilleau. Le compte rendu de la Séance solennelle (Bulletin de Février 1906, T. 45, p. 76), en annonçant ce retard probable, signalait la profonde impression éprouvée par les auditeurs sous la parole de l'éloquent orateur.

ment convaincu que pour bien comprendre la valeur d'une pareille œuvre, il convient de comparer tous les essais du même genre tentés par les autres peuples dans la même voie, qui est celle de l'initiative libre et de la prévoyance par l'association.

Aussi ne pensè-je pas aujourd'hui m'écarter sensiblement du terrain de mes études favorites en vous apportant ici le résultat de l'expérience faite au cours de trois saisons qui ont été à la fois longues et courtes, longues parce qu'elles me tenaient éloigné de France, courtes parce qu'elles m'ont initié à une existence, à des mœurs, à des traditions bien différentes des nôtres et qui devaient exciter ma légitime curiosité.

Monsieur le Président a tout à l'heure prononcé un mot que je vous demande la permission de relever à mon profit. Il a parlé du faisceau de sympathies qui entoure votre Société, pour ma part, je ne saurais oublier, Messieurs, que je ne dois l'indulgence de cet auditoire si bienveillant qu'au concours de vives et précieuses sympathies qu'ont su s'attirer les hommes distingués et dévoués qui me font l'honneur de m'entourer :

M. Nicolle, d'abord, M. le Général Lebon ensuite, qui par lui-même, par l'action incessante de toute sa vie, et par celle de tous les siens, sert si bien la Patrie, non seulement en soldat mais en citoyen, Monsieur le Maire de Lille, dont le dévouement aux œuvres sociales est si louable, et enfin mon vieil ami et toujours jeune confrère Georges Lyon, le distingué Recteur de l'Académie de Lille, dont je m'honore d'avoir été le camarade et dont je suis resté le partisan le plus cordial et le plus convaincu.

Mesdames et Messieurs, on appelle d'ordinaire l'Amérique le Nouveau Monde, en se référant à l'époque de sa découverte.

Ce nom là se justifie encore à un autre titre : l'Amérique concentrée au Nord dans les États-Unis constitue vraiment un monde nouveau, elle constitue une expérience originale, et encore inédite, du travail humain, une forme de civilisation qui n'avait jamais été réalisée.

Permettez-moi de rappeler en quelques mots les composantes de cette résultante, les causes qui ont amené ce phénomène unique, cette éclosion exceptionnelle que nous voyons se produire sous nos yeux.

C'est d'abord la *terre*, la terre américaine — je ne veux parler que

de celle des États-Unis qui représente 18 fois la superficie de la France. Il est exact de dire que l'Amérique — qui n'a commencé à développer la civilisation à laquelle nous assistons que depuis 120 ans à peine est autant, sinon plus qu'aucune autre nation, *fille de sa terre;* car la terre américaine n'a pas seulement apporté aux hommes qui s'y sont établis la variété infinie de ses climats dont la gamme s'étend depuis les neiges du Canada jusqu'à l'ardeur du Nouveau-Mexique et jusqu'aux flammes de la Nouvelle-Orléans ; elle a surtout procuré à ceux qui accouraient à son appel un affranchissement des conditions qui les restreignaient dans l'Ancien Monde à une forme particulière d'activité.

Il faudrait vous citer un exemple pour vous montrer ce qu'est cette libération que peut apporter à une nation nouvelle l'étendue infinie et la productivité indéfinie de son sol.

J'ai vu des hommes qui, en France, étaient clercs de notaires, garçons de café, scribes dans une administration et qui, en arrivant en Amérique, « *appelés* » pour me servir de l'expression admirable de M. Boutmy qui vient, hélas! de nous quitter, appelés *par la terre.* J'ai vu, dis-je, ces hommes se révéler tout à coup mineurs incomparables, fermiers, cultivateurs, en un mot capables de faire jaillir hors du sol toutes les richesses qu'il contient ! En France, ils ne pouvaient disposer d'un morceau de terre pour en faire surgir toutes les formes d'activité que recélait leur énergie.

Là, il a suffi que l'espace s'étendit devant eux pour que toutes les puissances secrètes, enfermées dans leur âme, trouvassent à s'exprimer. Oui, la terre américaine a libéré les hommes venus en Amérique ; elle leur a *offert* toutes les occasions d'action, toutes les formes d'invention, d'originalité, effectives et puissantes, que la terre d'Europe trop morcelée, trop partagée, trop ameublie, trop « appropriée », déjà leur refusait obstinément.

Je ne développe pas ces considérations, il me suffira de les énoncer ponr que vous en compreniez toute la portée.

Une seconde raison de cette nouveauté de la civilisation américaine réside dans la qualité des hommes qui se sont rendus sur ce continent.

L'Amérique, vous le savez, a été peuplée exclusivement par l'émigration. Je ne veux pas dire — car c'est une vérité évidente dont vous souririez — par des *Européens ou des Asiatiques transférés en Amérique*, mais j'entends par des *hommes émigrants*, c'est-à-dire des parcelles détachées du bloc de la civilisation dont ils faisaient partie.

Pourquoi ? ? — Parce qu'ils n'avaient pas trouvé là la possibilité d'exercer leurs facultés, de remplir leur destinée, parce que c'étaient des ambitieux non satisfaits, parce qu'ils auraient pu dire comme Aymerillos : « Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres, mais tout le grand ciel bleu n'emplirait point mon cœur «.

Il y a des gens qui ne peuvent pas limiter leur *activité* aux bornes où les ont enfermés leur naissance ou leur condition, et quand ils s'en vont là-bas, ce sont des réfractaires à certains égards, mais ce sont surtout des audacieux qui apportent tous, autre chose encore que la caractéristique de leur race, c'est-à-dire une énergie indomptable, « *l'envie de parvenir* ».

L'Amérique a été peuplée de ces gens-là et rien que cette condition jointe à la première suffit à vous expliquer qu'il se soit formé dans cette fournaise, comme un nouveau métal humain qui devait donner un nouveau son, qui devait apporter au monde une nouvelle expérience, quelque chose d'inédit, dont l'analyse déconcerte nos méthodes habituelles.

S'il faut tout dire, il y a encore une condition qui a contribué à la rénovation du monde américain, aux États-Unis, c'est le régime politique que des circonstances diverses où l'influence de la France fut décisive ont amené un jour dans cette nation. L'Amérique, ou plutôt les colonies anglaises de l'Amérique du Nord sont entrées en conflit avec la Mère Patrie au moment où la France achevait de formuler les grandes vérités d'ordre politique et social qui ont fini par conquérir presque l'humanité tout entière, nous qui avions formulé ces vérités, nous n'étions pas en état de les appliquer, chez nous il fallait détruire un ordre d'idées et des traditions séculaires. Là-bas, sur un sol nouveau, avec des hommes qui n'avaient point d'attaches, et point de servitudes anciennes, la rénovation s'est faite toute seule. Ce sont les philosophes français qui ont dicté la Déclaration des Droits de l'homme; ce sont les politiques américains qui les ont pour la première fois formulés en 1774, si bien que nous n'avons eu, pour ainsi dire, qu'à les recopier quelques années après pour en faire la Charte politique et morale de la France.

N'oublions pas en outre que ces colonies étaient très différentes et très distantes les unes des autres, que chacune s'était imprégnée des conditions locales de sa situation, de sorte que la forme fédérale s'était tout de suite imposée au nouveau groupement, parce que cette forme fédérale était conservatrice des tendances particulières qui s'étaient

développées sous l'influence des milieux ; voilà pourquoi tout concordait à créer une nation nouvelle, ou plutôt un bloc de nations nouvelles unies par un même sentiment d'indépendance et de liberté.

Voilà, Mesdames et Messieurs, je crois bien, les principales composantes de l'agglomérat, dont nous allons essayer maintenant d'analyser le sens et les termes.

Je me suis souvent demandé, pendant mon séjour en Amérique, comment je pourrais, pour une personne ou un groupe de personnes qui n'y sont pas allés, résumer en une idée brève, simple et claire l'expression de cette civilisation et je crois avoir trouvé une formule, c'est celle-ci :

La raison d'être de la civilisation américaine réside dans le *travail* et je vous demande la permission de faire une comparaison et un retour sur nous-mêmes pour bien mesurer la portée d'une pareille définition.

En France et dans les pays latins en général, qui représentent la partie la plus avancée, la plus cultivée, la plus civilisée d'Europe, pourquoi travaille-t-on ? — Pour vivre ? — Et qu'est-ce que c'est que vivre ? C'est jouir de la vie, c'est-à-dire chez nous, de la douceur du climat, du charme des paysages, des horizons, de la beauté de la nature, de la littérature, de l'agrément des relations, de la vie journalière avec ses mille incidents qui nous paraissent suffire à la destinée des hommes. Chacun de nous travaille pour que lui-même, ou ses enfants, ou lui-même et ses enfants, puissent ainsi prétendre au sort digne de la créature élevée que nous essayons d'être. Le travail est instrumental chez nous ; nous ne vivons pas pour travailler, nous travaillons pour vivre.

La preuve en est — et il me serait aisé d'en fournir d'autres — mais mes amis Martin et Malagié que j'aperçois devant moi, ne me pardonneraient pas aujourd'hui de les développer en empiétant sur le temps que je leur dois, — c'est que chez nous l'idée de la retraite domine tout !

On cherche à se fixer une date à laquelle on pourra se reposer — ce qui ne veut pas dire démissionner, mais bien jouir pendant les dernières années de ce qui constitue la raison de vivre ! Voilà notre état d'esprit. J'en sais toute la noblesse et suis loin de le dédaigner.

Je ne considère pas qu'il suffit d'extraire de la planète tout le fer qu'elle contient, couper tout le bois, faire des machines, aiguiser des couteaux, fondre des canons, transformer la matière ; car après tout

ce travail, l'humanité en sera-t-elle plus heureuse et meilleure ? Voilà la question que nous nous posons.

Si l'art nous apparaît comme un élément, comme un facteur même de la vie, rien n'est plus opposé à cette conception intéressante que la conception américaine. J'ai été obligé de constater que nul, en Amérique, ne songe à l'heure où l'on se repose et où l'on va jouir du fruit de l'activité antérieure.

Travailler, toujours travailler, pour travailler encore, gagner pour gagner plus encore, pour créer des chemins de fer qui iront chercher les minerais et permettront d'établir des forges, confectionner d'autres machines, construire d'autres navires....

L'Américain est personnifié par Pierpont Morgan qui a devant lui une vaste sphère, sur laquelle sont piquées des épingles portant des petits drapeaux et où à toute heure il suit des yeux le mouvement de ses flottes et les échanges dont elles sont les instruments.

Le véritable type est Rockefeller, qui a centralisé l'industrie du pétrole ; on calcule qu'il gagne un million par jour, un peu plus, même, 400 millions par an ! or, il ne boit que trois litres de lait, est atteint d'une maladie d'estomac affreuse, ne sort jamais le soir, et ne se permet pas le moindre plaisir.

J'ai eu l'honneur (je n'oserai dire le plaisir) de m'entretenir avec lui. « Quelle vie abominable j'ai, m'a-t-il confié. Je vous quitte, j'ai des ordres à donner ! » Il est l'instrument de quelque chose de plus puissant que lui, il est le rouage d'une machine terrible et je vais vous en expliquer la raison.

La raison qui fait de cet homme un rouage ? C'est, je ne dirai pas l'*appel de la terre,* mais plutôt l'ordre de la nature.

C'est celui que vous ou moi nous subirions, c'est celui que subit toute société où il n'y a rien de vacant ; où il n'y a rien qui traîne, où par conséquent nous poursuivons notre voie, la voie qui ne permet pas un écart à côté.

C'est la certitude, c'est l'évidence urgente qu'il y a de l'argent à gagner là ; il y a des terres énormes qui veulent être cultivées, des mines qui veulent être exploitées, il faut que quelqu'un fasse cela, si ce n'est pas moi, ce sera mon voisin, et il ne faut pas que ce soit mon voisin, parce que la rivalité de chaque jour, le conflit quotidien d'intétérêts qui se dresse constamment entre nous n'autoriserait point cette sorte d'abdication.

La nature est là qui commande, « *l'homme la sert* ». Voilà l'expli-

cation de ce fameux entraînement américain qui ne laisse pas à une créature humaine le temps de souffler et qui, au lieu de les faire travailler pour vivre, les fait toutes vivre pour travailler.

Mesdames et Messieurs, excusez-moi de m'être arrêté plus longtemps que je ne pensais sur cette idée qui me paraît pleine d'enseignements et (je pourrais dire) de « suc moral » pour le philosophe.

Permettez-moi d'aborder tout de suite, sommairement, par des indications générales, les conséquences qui résultent d'un pareil principe social.

Dans l'ordre familial d'abord, la suppression presque complète et, disons-le, la réduction au minimum du foyer. Chaque homme part le matin pour travailler : le travail est toujours autre part que chez soi. Même les grands producteurs comme les Rockefeller, les Pierpont Morgan, n'ont ni les moyens — ni le désir du reste, d'avoir près de leur demeure leur *office*. Il est situé à 15 ou 30 kilomètres de chez eux ! 20, 30 et 40 kilomètres ce sont des distances intérieures tout à fait moyennes.

Chicago n'a guère plus de 3 à 4 millions d'habitants, elle s'étend sur un parcours de 55 kilomètres sur le bord du lac Michigan et renferme 45 gares, je crois.

La ville de Philadelphie, bien que de proportions moindres, possède une rue qui ne compte pas moins de 22 kilomètres de longueur.

La cité de New-York comprend 3 ou 4 villes, englobe des Etats, elle a de 4 à 5 millions d'habitants, il n'est pas rare de voir les gens passer l'Hudson pour aller travailler à deux heures de chez eux, on part le matin, on revient le soir ; on mange comme on peut, debout, une tranche de rostbeaf froid, un gâteau, une tarte, le tout arrosé d'une tasse de thé et voilà ; on travaille avec acharnement jusqu'à 5 heures et demie, après quoi on arrive chez soi épuisé. La femme ne vous attend pas, elle a autre chose à faire, elle est à ses plaisirs et à ses occupations. Les enfants ? — On ne les voit qu'à certaines heures, — je n'ose pas dire à certains jours, à certaines époques. On s'aborde, le père tapant sur l'épaule du fils : « Ah ! te voilà, comment vas-tu, boy ? — Pas mal, merci et vous ? — Les affaires vont-elles bien ? — Très bien ! un peu d'affaissement ce mois-ci, mais ça va bien ! » Voilà !

Comme vous le voyez, il n'y a pas de foyer possible avec un pareil système. Il n'y en a, ni pour les grands millionnaires dont j'ai parlé et dont les femmes partent pour l'Europe et viennent y passer trois mois ou deux ans, presque sans que leurs maris s'en aperçoivent. —

« Il y a longtemps que je n'ai vu Madame ? — Elle voyage, elle doit être à Florence. — Beau pays, j'irai l'année prochaine ! »

Il n'y a pas de foyer pour ceux-là, il n'y en a pas davantage pour les pauvres gens qui sont pris depuis le matin jusqu'au soir et qui rentrant chez eux ne trouvent pas de ménage fait. Comment pourrait-il en être autrement ? Il faudrait un appartement, une cuisine, un coin pour travailler, pour raccommoder. On a juste une chambre avec salle de bain à côté ; on mange au restaurant, ou l'on se fait apporter des portions. On est si fatigué !

C'est ainsi que la contexture même de la société est altérée en son principe par cette condition supérieure et essentielle du travail.

C'est là un premier point ; le second se réfère à la vie économique.

Il semble que la vie économique doive tout naturellement se résumer dans les formes diverses du travail ; ce n'est pourtant pas vrai chez nous. La vie économique de notre pays n'englobe qu'indirectement la trame historique et sociale de notre civilisation. Même dans un grand pays industriel comme celui-ci, il y a une vie étrangère aux échanges de chaque jour.

Le monde économique peut varier ; les conditions des échanges peuvent être profondément altérées sans que la masse sociale s'en aperçoive.

Dans le centre, par exemple, dans le Midi de la France, à Toulouse, à Nîmes, à Avignon, à Orléans, à Tours, à Chartres, que l'industrie soit ou ne soit pas prospère, qu'est-ce que cela changera ?

Là, on vit du produit de la terre, des rentes antérieures, des relations qui ont formé comme un tissu social ; il y a bien des fortunes qui montent, d'autres qui descendent, qu'importe ? Notre France existe historiquement depuis trop longtemps pour que même l'effort extrême que font un petit nombre de ses enfants la modifient sensiblement.

En Amérique, au contraire, tout dépend du travail de la journée ou du mois, de la *fortune*.

De fortunes, ne vous y trompez pas, il n'y en a point ou plutôt il y en a qui oscillent du haut en bas avec une rapidité vertigineuse, on ne sait jamais si un homme possède à son actif 20 millions ou s'il les doit.

S'il les possède réellement, un coup sur les blés ou sur les maïs les lui fera perdre le mois suivant. Il arrive des choses extraordinaires.

Permettez-moi, à ce propos, de vous raconter une histoire absolument authentique, dont j'ai connu le héros.

Il existait à Chicago il y a quatre ans, un jeune étudiant de vingt-

trois ans qui n'avait jamais fait parler de lui, sinon par une certaine fantaisie de paroles et d'allure qui lui avait attiré pas mal de sympathies et d'amitiés. Un beau jour, il disparaît.

On apprend bientôt qu'il s'occupe d'affaires. Avec quelques milliers de dollars, il s'était mis en tête (ne croyez pas que je cherche à vous en imposer, il y a ici mon ami Cante, qui pourrait vous garantir la rigoureuse exactitude de ce que j'avance), d'accaparer tous les blés venus du Nord de l'Amérique, de la région située au-dessus des Grands Lacs. Avec quelques milliers de francs en poche — je vous assure que je reste dans la pure et stricte vérité — ce jeune étudiant avait au bout de six mois accaparé tous les *blés*.

En achetant à découvert, revendant ensuite, gagnant ici, perdant là, il se trouvait le lendemain à la tête de millions de boisseaux de maïs, de grains, lesquels sillonnaient les Grands Lacs sur ces immenses bateaux à vapeur qui ont 250 mètres de long et 30 mètres de profondeur, et qui, complètement pleins de céréales, se vident en six heures ! Il avait acheté tout cela !

Le marché de Chicago s'émut, on résolut de lui « *casser les reins* » comme on dit là-bas ainsi que chez nous. Comment faire ? Il n'y avait qu'un moyen, c'était de lui couper toute forme de transport : plus de chemins de fer, on s'entend avec les Compagnies ; plus de bateaux à vapeur, on achète tous les bateaux ! Par conséquent, il possède des blés et des maïs qui sont dans le Nord, à 500 lieues de là, il faut les faire venir, or il n'a plus ni chemins de fer, ni bateaux ! Il *saute !* De combien de millions est le déficit ? cinq, dix, quinze ? On ne sait jamais avec ces gens-là, tout dépend des jours et de la façon dont s'est exercée la spéculation.

Il ne peut payer. Il est mis en prison pour dettes !

Il y avait trois jours qu'il était dans sa prison lorsqu'il reçut la visite d'un homme d'un certain âge (le Président du syndicat qui l'avait étranglé) qui lui serre cordialement la main et lui dit : « Boy, vous avez été imprudent, mais vous êtes un garçon très fort, nous pourrions recommencer cette affaire-là tous les deux, dans de meilleures conditions et avec les plus sérieuses chances de succès ».

« Non, je le ferai seul, répond le jeune homme ». — « Malheureusement, vous n'êtes qu'un enfant, il faut avoir une base dans la vie. Voyons, j'ai deux filles, épousez l'une — ou l'autre ça m'est égal, et faisons l'affaire à deux ! » Ils l'ont faite et possèdent aujourd'hui 75 millions de fortune.

Cette histoire qui n'est pas un conte de fée, mais qui est authentique et sur laquelle je pourrais mettre des noms, vous montre ce que c'est que la vie économique dans un pareil pays, et ce que sont la base et les procédés de centralisation, de concentration de forces, dont nous n'avons ici aucune idée. Tous les ouvriers américains, métiers par métiers, sont syndiqués dans ces fameuses *Unions* qui mettent en échec du jour au lendemain les plus grandes forces économiques et sociales du pays.

Je disais tout à l'heure que Rockefeller avait un million de rentes par jour, c'est exact, à condition qu'il y ait quelqu'un pour tirer le pétrole et pour l'expédier, mais si les Unions le voulaient, on ne trouverait pas une personne pour le faire.

Voilà de quelle nature est la fortune de Rockefeller.

De capitaux pas ! Il n'en existe point, les rentes, les fortunes, consistent toutes en produits ou en papiers !

On vous paie les produits d'une exploitation sur une autre, vous touchez votre dividende de pétrole avec des bons à prendre sur l'anthracite, et ceux de l'anthracite sur les machines, et ainsi de suite. Nous retrouvons presque le principe de la banque mutuelle de Proudhon où le numéraire n'intervient presque jamais, où il n'y a pas de numéraire ! Il n'y a pas d'or en Amérique, tout est papier. Il n'y a pas de banque nationale, mais autant de banques que d'États. C'est par signatures qu'on remue les milliards, il n'y a pas 500 millions d'or disponibles ; quand on veut de l'or on vient en chercher à Paris.

Je voudrais dire deux mots d'une organisation que vous connaissez : les *trusts* qui groupent les patrons. Les patrons se sont aperçus que ce qui nuisait le plus à l'industrie c'était la concurrence et la division du travail. Alors toutes les industries ont concentré toutes les formes d'activité voisines : Les Compagnies de chemins de fer ont acheté les mines de fer ; des forêts dont elles tirent le bois destiné à la construction de leurs wagons ; des mines de houille dont elles extraient le charbon qui leur est nécessaire et ainsi de suite. Tout s'est concentré dans quelques mains ; trois signatures suffisent pour mettre en mouvement toute l'activité économique des États-Unis.

Mais la consommation a été dupe de cette organisation. Quand les ouvriers réunis en Unions s'entendent avec les patrons réunis en Trusts, on change le prix des denrées. C'est ainsi que la viande vaut

aujourd'hui de 30 à 40 centimes alors qu'elle valait 1 fr. 20 il y a deux ans. Les consommateurs ont formé une ligue et cette ligue boycotte telle ou telle forme de production, en sorte que nous arrivons — le temps s'écoule et je n'oublie pas que Monsieur le Président m'a averti que la séance était chargée — à voir comment s'ébauchent les éléments d'une organisation typique de la société économique.

Tout le travail centralisé ! Le capital centralisé ! La consommation centralisée !

Mesdames et Messieurs, *le travail, le capital, la consommation* constituent les éléments essentiels de l'organisation économique ; s'il était possible d'établir entre eux l'équilibre, un équilibre rationnel, sérieusement étudié, on pourrait se flatter d'avoir trouvé la pacifique solution des problèmes qui se dressent chaque jour devant nous si menaçants et si redoutables !

Je n'ai que deux mots à dire sur l'organisation politique, elle est embryonnaire ; la politique n'est que la forme apparente de la répercussion extérieure de l'ordre économique !

On achète les législateurs ouvertement, — je ne dirai pas cyniquement car cela paraît tout naturel ! On les achète du jour au lendemain.

J'ai assisté à une opération très intéressante : pendant que j'étais à Boston, la législature de l'État vota l'élévation de 3 degrés du titre du lait (le lait, vous le savez), est la principale production de la Nouvelle-Angleterre. Les producteurs de lait s'entendirent : il faut faire, pensèrent-ils, un petit sacrifice ! On ouvrit une souscription qui produisit quelques millions. Huit jours après la législature revint sur son vote — et quelques députés s'en retournèrent chez eux à l'abri du besoin, pendant quelque temps du moins.

Il n'en est point toujours ainsi heureusement. Le Président Roosevelt parvient bien de temps en temps à faire voter une loi contre les trusts, mais l'on est forcé de reconnaître que le pouvoir de l'opinion est bien précaire en face de la brutalité des luttes et des appétits nés des nécessités matérielles et industrielles dont je parlais tout à l'heure.

Si vous voulez bien m'accorder quelques minutes encore, je vais achever le tableau de l'Amérique en abordant une question que j'ai laissée de côté jusqu'à présent. C'est celle de la vie intellectuelle.

Là on ne saisit pas, au premier abord, les mêmes innovations que dans le reste de la civilisation et le voyageur superficiel qui débarque à Boston, à Philadelphie, s'imagine qu'il est en Angleterre, en voyant

les maisons fermées à partir de certaines heures, les églises nombreuses, en somme le cadre de la vie anglo-saxonne, morale et religieuse, presque complètement conservé.

Ne vous y trompez pas, cependant, c'est le cadre seulement qui a été maintenu, car dans les écoles, l'éducation en commun, formelle et toute puissante, n'est pas dirigée dans le sens de la culture libérale de l'esprit, du tempérament, des dispositions naturelles des enfants, mais elle a pour but de les plier, eux qui sont venus de tous les côtés du monde, Tchèques, Bohémiens, Italiens, Germains ou Gaulois, à une culture déterminée suivant certaines règles exclusives adoptées par les États-Unis.

L'extérieur de la société est une figure anglo-saxonne. Si vous regardez au fond, vous apercevez des éléments de nouveauté, d'originalité, extrêmement intéressants et indéniables.

La vie morale ? Derrière sa façade, il y a tout autre chose que le type anglo-saxon.

Il y a une immense ambition, il y a un pouvoir de travail immense qui laisse place à peu de rêverie ; un peu de superstition, un peu de mysticisme.... (il suffit que de temps à autre une vieille dame déclare qu'elle a eu un entretien dans la nuit avec la divinité et que celle-ci lui a ordonné de fonder une nouvelle religion, pour qu'elle recueille cinq millions de dollars dans l'année. — Le fait s'est produit).

Il suffit qu'un individu affirme que le Seigneur a donné à Abraham l'ordre de s'entourer de plusieurs femmes pour que la polygamie prenne naissance !

Malgré tous les efforts de l'Union la polygamie persiste à ce point qu'on est obligé de refuser le droit de serment au Sénateur actuel des Mormons, parce qu'il a 7 ou 8 femmes.

Ça n'est pas du tout, sachez-le bien, pour satisfaire ses fantaisies qu'il a pris sept ou huit femmes, mais bien pour obéir à l'ordre d'en haut qui lui a tracé, qui lui a « révêlé » son devoir.

Il y a des fissures dans cette écorce anglo-saxonne. Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de les dévoiler.

J'arrive à la vie familiale. Il n'y a pas de foyer, pas de famille. On divorce dans les 24 heures d'État à État. La législation du mariage demande peu d'efforts pour être appliquée.

On peut divorcer à 10 heures du matin à New-York, traverser la baie en ferry boat, se marier à 2 heures à New Jersey, et revenir le

soir divorcer à New York pour retourner se marier dans un autre État.

On est marié, quand un pasteur vous unit ! Un point ! C'est tout ! Il n'y a pas d'autre enregistrement que la déclaration des individus ! Les abus sont tels que les représentants de l'ancien ordre social et familial ont été frappés du danger et ont suggéré à M. Roosevelt l'idée d'édicter une législation fédérale du mariage ! Mais nous en sommes bien loin encore !

La plupart des milliardaires ont deux ou trois femmes qui ont été auparavant les épouses d'autres hommes... Je pourrais citer des noms.

Tel le fameux M. Vanderbilt qui avait trois femmes sur le marché. Quand ces dames allaient en Floride, elles se livraient entre elles à une véritable lutte.... de diamants, et l'on aurait pu savoir si Vanderbilt était plus riche que cinq ou dix ans auparavant rien que par la grosseur des diamants que portaient ces trois femmes.

Certes il ne faut rien exagérer et se garder de conclure du particulier au général ; quoi qu'il en soit, il y a là quelque chose de tout à fait particulier que j'avais le devoir de ne pas passer sous silence.

Et l'art ? L'art, la littérature, formes de la vie supérieure de l'esprit sont en apparence d'origine anglaise, de façade anglaise.

Mais il y a de ce côté aussi la manifestation d'une originalité propre. Ce qui me paraît devoir être l'objet d'une estime véritable. L'Américain est avant tout sincère, direct, comme ils disent, c'est-à-dire qu'il se place nettement en face des choses et traduit, loyalement et fidèlement, l'impression qu'il en ressent !

Chez nous, les peintres suivent pendant dix ans les cours d'une école des Beaux-Arts. On leur fait dessiner des yeux avant de leur montrer des visages ; on leur fait dessiner des paysages d'après les paysages de quelqu'un qui ne les avait peut-être pas vus.

On vit de traditions, on commence par copier !

Sans doute après cela, l'homme corrige, fait intervenir le sens de la réalité, il donne la vigueur de la vie, mais il a toujours dans les yeux les premières leçons qui ont façonné sa main, qui ont plié son pinceau à des conventions dont il se défera difficilement.

Là-bas, il n'y a rien de semblable, il n'y a pas de copie ; on met l'homme en face de la nature.

Dans une école de petites filles, à Baltimore et à New Haven, j'ai été témoin d'une des plus curieuses choses que j'ai vues. La maîtresse, après avoir dit une fable, par exemple une fable de La Fontaine, dit

à ses élèves : dessinez maintenant ce qui dans la scène vous a le plus frappées.

Vous ne pouvez vous faire une idée des curieuses ébauches qui sortent de ces imaginations d'enfants.

J'ai pu ainsi mesurer la différence qui existe entre le contenu d'un cerveau élevé suivant la tradition française ou italienne et des cerveaux qui ne donnent que la répercussion automatique, méthodique des influences extérieures. C'était l'histoire du Petit Chaperon Rouge. Tout le monde avait représenté le loup entrant dans la maison ou bien accourant auprès de la vieille dame pour la dévorer, ou bien ayant déjà coiffé le bonnet de la vieille dame pour manger le Petit Chaperon Rouge. Une petite fille avait imaginé que la scène se passait en hiver, elle avait montré le loup s'enfuyant après avoir mangé la vieille et l'enfant, et pataugeant dans la neige. Cette enfant qui avait onze ans avait pensé à ne pas marquer les extrêmités de deux pattes du loup enfoncées dans la neige et au contraire à dessiner dans leur entier les deux autres qui se relevaient ! C'était d'une sincérité, d'une vérité exceptionnelle et saisissante.

Ce n'est qu'un exemple, je l'ai rapporté pour vous donner une idée de ce que peut être la nouvelle éducation d'une nation qui n'est fille d'aucune autre et qui tire tout de sa propre terre et de son propre tempérament.

Mais il faut que je m'arrête, malgré tout ce qui me reste encore à dire.

Avant de me rasseoir, laissez-moi vous remercier, Mesdames et Messieurs, de votre profonde et gracieuse attention et de l'indulgence aimable que vous avez témoignée au conférencier.

Certes, j'admire l'Amérique, mais tout compte fait, quand je reviens dans notre douce France je m'aperçois que si elle est moins pressée, moins ardente, elle *est encore plus haute dans l'échelle des êtres vivants*, que *c'est ici qu'il fait encore le meilleur vivre !*

Voilà pourquoi, si vous le voulez bien, c'est sur cette pensée profondément réconfortante que je terminerai en remerciant la Société de Géographie de m'avoir ainsi procuré l'occasion de rendre à notre chère Patrie un nouvel hommage de filiale affection et d'admiration reconnaissante.

II.

Séance du Dimanche 25 Février 1906.

L'ETHIOPIE ET LA QUESTION ÉTHIOPIENNE

Par M. Georges PORQUIER,
Chargé de Mission.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Parler de l'Éthiopie, c'est mettre en cause notre colonie de la côte des Somalis, dont le sort est entièrement lié au sien. M. Georges Porquier avait bien voulu accepter de venir traiter cette question devant notre Société. Ce fut pour nous un double plaisir d'entendre le récit, simple dans son élégance, de son beau voyage dans l'empire du Négus et le clair exposé de la thèse française qui sauvegarderait tous nos intérêts. Puisse-t-elle prévaloir sur d'autres combinaisons dont notre effacement dans l'empire du Négus serait le résultat.

Onze jours de traversée et un spectable nouveau s'ouvre à nos yeux, un golfe aux vastes proportions en face des immensités de la mer d'Aden. Sur la côte d'Afrique les éblouissantes blancheurs de constructions européennes. C'est la ville naissante de Djibouti. Sous un soleil de feu, devant cette mer qui semble un métal en fusion, cette côte paraît plutôt hostile aux Européens.

Nous fûmes cependant bien inspirés d'y planter notre drapeau. L'Europe nous envie cette admirable position.

Djibouti, en dehors du Palais du Gouverneur, de quelques constructions affectées à l'administration, de deux hôtels et quelques comptoirs, n'est qu'une sordide agglomération de paillottes, aux rues étroites et tortueuses, encombrées d'une foule grouillante.

De Djibouti au pied de la falaise éthiopienne, la piste parcourt envi-

ron 600 kilomètres. C'est le désert avec toutes ses embûches, un soleil implacable, le manque d'eau et les attaques des indigènes.

Aujourd'hui l'obstacle est vaincu sur un parcours de 310 kilomètres. Un chemin de fer, dû à l'initiative française, permet de franchir sans peine cette distance.

Ce qu'on voit sur ce premier parcours ? D'abord des paysages désolés, des pierres calcinées à perte de vue et ensuite des steppes aux maigres pâturages.

Nous avons rencontré d'ardentes hostilités dans l'établissement de ce premier tronçon de la ligne de Djibouti à Addis-Ababa. Pourquoi accepterions-nous les étrangers, disait un Somali à un missionnaire, nous n'avons pas assez d'eau pour nous-mêmes.

La frontière est au kilomètre 90. La ligne s'élève ensuite par pentes insensibles jusqu'à l'altitude de 1.200 mètres, à la station de Diré-Daoua, point terminus de la ligne actuellement.

Des menées hostiles s'opposent à l'achèvement de la ligne projetée.

Il faut donc à Diré-Daoua former une caravane pour atteindre Addis-Ababa.



CAMPEMENT DE KALLADOU (DÉSERT DANAKIL)

Les achats de mulets ou chameaux sont relativement faciles avec de l'argent. Le personnel est plus difficile à trouver. Il faut pouvoir comp-

ter sur lui en ces pays hostiles où le moindre incident tourne souvent à la catastrophe.

La caravane de M. Porquier, composée de 45 hommes, 50 mulets et 4 chameaux, eut à franchir à partir de Diré-Daoua plus de 350 kilomètres en plein désert Danakil, à travers la brousse et les buissons d'épines, avec la probabilité d'entrer en conflit avec des indigènes hostiles.

Le chef du personnel, le Schoum, répondait au nom sonore d'Aguanafar.

Levée avant l'aurore, la petite troupe fournissait son étape pendant les premières heures de la journée. Elle s'arrêtait chaque jour à midi. Parfois le manque d'eau fit doubler les étapes. Pendant 25 jours, ce fut la vie en commun. Ah ! La poésie des silencieux espaces ! L'attrait des nuits étincelantes et hostiles où tout vous guette : fauves en quête de proie, indigènes préparant le guet-à-pens !

Les hauteurs se dessinent : à gauche les cimes ininterrompues du Tchercher et à droite les montagnes isolées, dont les plus importantes sont les monts Assabot.



PASSAGE D'UN GUÉ ET RENCONTRE D'UNE CARAVANE PORTANT DES MARCHANDISES A LA CÔTE, SOUS LA CONDUITE DE SOMALIS.
(DÉSERT DANAKIL, AVANT D'ATTEINDRE L'AOUACHE).

Après la traversée du fleuve Aouache, il faut employer plusieurs

journées à gravir d'abord un escarpement à pic de 400 mètres et ensuite les derniers gradins de la falaise éthiopienne pour se trouver à 2.500 mètres d'altitude en vue d'Addis-Ababa.

Addis-Ababa est la capitale du Négus Ménélik. Elle s'étend sur plusieurs collines séparées par de profonds ravins, à sec d'ordinaire, mais qu'il faut franchir, Dieu sait comment, les jours de pluie. Les ponts sont rares dans la capitale.

L'une des collines porte le Guébi ou palais de l'Empereur. Sur les autres s'étagent les paillottes des habitants. Des espaces vides se couvrent parfois d'une multitude de tentes, lors de la visite des chefs de province qui se font suivre de véritables armées. Aussi la capitale présente-t-elle l'aspect d'une ville et d'un camp tout à la fois. Il va sans dire que le chiffre de la population est variable et difficile à évaluer.

Addis-Ababa est une ville de contrastes. Ici, de larges voies empierrées et inachevées, à côté de véritables pistes. Là, de rares maisons en pierre, qui émergent de cet ensemble de huttes. Des Européens circulent au milieu d'une foule uniformément vêtue en cotonnade.

Les églises nombreuses sont à double enceinte. Avec les Légations, elles ont le monopole de la verdure.

La ville n'est pas éclairée. Des patrouilles munies d'instruments rudimentaires annonçant chaque soir, vers dix heures, l'extinction des feux.

Les nuits sont cependant fort bruyantes. Les aboiements des chiens se mêlent aux rugissements des lions de l'Empereur. Les mélopées des nombreux lépreux alternent avec le chant des servantes occupées à broyer les grains de mil. La ville est abandonnée aux chacals, hyènes et oiseaux de proie qui sont chargés du service de la voirie.

Les sept mois passés par M. Porquier dans la capitale de l'Éthiopie, comme les cinq mois passés dans la brousse, lui ont permis de recueillir de nombreux documents sur les hommes et les choses d'Éthiopie.

L'Empereur fut particulièrement bienveillant, accordant gracieusement aux étrangers sur la demande de leurs représentants à Addis-Ababa les laissez passer indipensables en ce pays.

L'Éthiopie est un vaste plateau triangulaire, d'une superficie supérieure à la France et peuplé de 12 à 15 millions d'habitants.

Au centre vivent les Ahmaras, la race conquérante qui, avec Ménélik, ont fait l'unité de l'Empire. Les peuples Gallas environnent presque



L'EMPEREUR MÉNELIK II DEVANT SA TENTE A ADDIS-ABABA,
LE JOUR DES COURSES ORGANISÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN JANVIER 1905
PAR LES LÉGATIONS EUROPÉENNES RÉUNIES.

toute cette région centrale. Au Sud et à l'Ouest sont les Chancallas qui forment la principale réserve de l'esclavage ; à l'Est et au Sud-Est les peuplades belliqueuses des Somalis et des Danakils.

Les Anglais et les Éthiopiens ont une frontière commune de 2.000 kilomètres. La frontière franco-éthiopienne est à côté de cela insignifiante.

Les fleuves de l'Éthiopie sont l'Aouache qui se perd dans les sables du désert Danakil à l'Est, l'Omo au Sud, enfin à l'Ouest le Sobat, le Nil Bleu et l'Atbara, tous tributaires du grand Nil. Au centre une large dépression forme le lac Tsana.

Les villes principales, placées à des hauteurs variant de 1.500 à 3.000 mètres, sont Addis-Ababa, Harrar, Ankober, ancienne capitale du Choa, Gondar et Akhoum.

Les différences d'altitude permettent la culture des végétaux de tous les climats. Le coton et le café poussent en Éthiopie et les céréales de nos pays s'y trouvent également.

La faune est aussi variée. De l'éléphant au singe, de l'autruche à

l'oiseau mouche, du boa au minuscule reptile, toute la gamme des animaux sauvages et domestiques s'y retrouve.

La température varie de 8 à 15 degrés la nuit et de 18 à 25 degrés le jour. C'est le printemps perpétuel, coupé de deux saisons de pluie auxquelles correspondent deux récoltes.

Le sous-sol paraît tout aussi bien doué. L'or existe dans l'Ouest de l'Empire.

L'absence de voies de communication s'oppose seule au développement du pays. Les tissus de coton supportent comme frais de transport 27 % de leur valeur. Le café 96 %. Le pétrole 256 %, etc.

Malgré tout, les importations par la côte atteignent cependant neuf millions. Les exportations, peaux brutes, café, ivoire, civette et cire, s'élèvent à huit millions environ.

La douane est arbitraire. Il faut beaucoup de prudence en affaires et ne pas s'engager à la légère. Cependant M. Porquier croit à un avenir très prospère.

Quel est l'organisme social du pays ? La personnalité de Ménélik est captivante. Deux traits le caractérisent : la réelle bonté et l'indomptable courage.

Il est âgé de plus de 60 ans et d'une taille au-dessus de la moyenne. Il est à la fois chef d'État, gentilhomme fermier, jurisconsulte et grand bâtisseur.

C'est un Louis XI, dans ses luttes avec les grands vassaux. Quelques-uns expient en prison des actes de rebellion.

Par contre, mille faits que n'eut pas désavoués notre populaire Henri IV, témoignent d'un grand fond de simplicité et de bonhomie. Deux fois marié, l'Empereur n'a aucun enfant de ces mariages. De plusieurs enfants naturels, il ne lui reste qu'une fille et trois petits-fils. L'Impératrice est très influente.

Autour de Ménélik gravitent les grands dignitaires, entre autres l'Afanégous (Bouche du Négous), son Ministre de la Justice. L'Empereur le tira de sa simplicité et le força à accepter cette haute charge. Il dut recourir à l'emprisonnement même pour l'y forcer.

Du sommet à la base de l'édifice social, le principe est immuable : l'Empereur, maître absolu, maître du sol, armé du droit de vie et de

mort. Il rend ses arrêts suprêmes au seuil de son palais ou sous le feuillage de quelque grand arbre, comme saint Louis.



UN JUGEMENT A ADDIS-ABABA.

L'Empereur et l'Afanégous sont à la porte du prétoire. Les témoins, les accusés et l'assistance s'étagent en foule à l'entour. A l'horizon, des montagnes de toute beauté encadrent la scène.

La famille, base de cette société, se constitue par mariage civil le plus souvent. Il est fréquemment rompu par le divorce. Le mariage religieux, plus rare, crée des liens indissolubles. L'époux survivant ne peut se remarier.

Le nom de famille n'existe pas. Un nom tiré du calendrier et un autre de fantaisie, prononcé souvent par la mère, au moment de la naissance et voilà l'enfant étiqueté pour la vie.

Les esclaves sont des serviteurs. Leur sort est très doux.

La religion d'État est la même que celle des Coptes d'Égypte. Basée sur le schisme d'Eutychès, elle comporte les divers sacrements. Les pratiques religieuses, notamment le jeûne, sont rigoureusement observées. Les prêtres doivent être mariés et les moines célibataires.

Le Code des lois s'inspire des lois de Justinien et de quelques prescriptions judaïques. Le criminel peut racheter sa vie à prix d'argent. Les juges ne refusent point les épices. Les peines sont les suivantes : la pendaison, l'ablation d'un membre, la flagellation, etc.

De longs siècles de luttes et la nécessité de se défendre contre les fauves, font que tout homme est armé.

Le recrutement des soldats est aisé. La gloire et l'espoir des razzias ont un attrait irrésistible. Il faut compter avec l'armée éthiopienne.

Le régime est-il féodal ? Ménélik, en brisant la puissance des grands, a ramené ses peuples à la vie pastorale. Il en est en quelque sorte le patriarche. Le simplicité des mœurs est incroyable. Tout le monde marche pieds nus, sauf l'Empereur.



A ADDIS-ABABA.

Des Gouragués travaillent avec leurs pieds de l'argile mélangé de paille de trif, sorte d'enduit appelé Tchika, qui sert à la construction des paillottes. Les paillottes étagées à l'horizon donnent l'idée d'Addis-Ababa.

Une paillotte revient à 60 francs, les denrées sont à l'avenant. On peut y vivre avec 4 à 5 francs par mois. Ces peuples n'ont pas de besoins.

Les fêtes publiques accompagnées de festins pantagruéliques viennent seules rompre leurs habitudes de frugalité. L'Empereur reçoit alors quatre à cinq mille convives qui s'accroupissent à l'orientale dans l'Aderache, grande salle des fêtes, autour de petites tables. Un protocole règle la place des convives. Les plats se succèdent au son des trompettes.

Un fou de Cour réjouit pendant ce temps l'assistance. Tout lui est

permis. Il peut prendre avec le Maître certaines privautés dont l'audace stupéfie l'assistance. Ménélik se contente le plus souvent de sourire.

En Octobre, M. Porquier se rejeta dans la brousse pour visiter la vallée du Boulga et le pays d'Ankober. Son but pratique était la recherche du charbon et du pétrole qui manquent à l'Éthiopie. Si le pétrole manque, l'existence d'un grand bassin houiller près d'Ankober est certaine maintenant. L'Empereur reçut, avec un rapport, de gros blocs du précieux combustible.



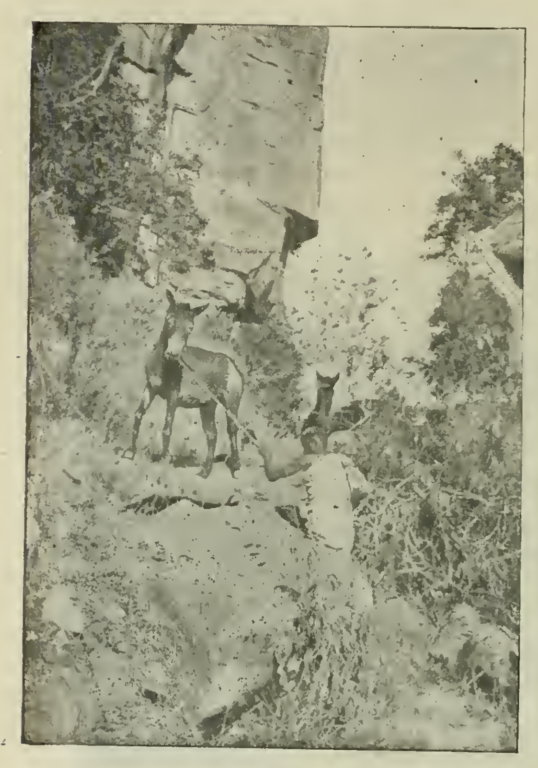
ANKOBER, ANCIENNE CAPITALE DU CHOA. ALTITUDE 3.200 MÈTRSS.

Quand les voies de communication existeront enfin dans l'Empire, l'heure des concessions minières aura sonné. Puisse alors le souverain se souvenir que ce sont des Français qui ont voulu doter son pays de ce combustible plus précieux que l'or !

Ankober, l'ancienne capitale, se trouve à 3.000 mètres d'altitude et domine le désert Danakil. L'ancien Guébi est transformé en prison. Là végète, enfermé, le ras Magancha, roi du Tigré, fils de l'Empereur Jean. Il est à son tour au pouvoir de Ménélik, l'ancien prisonnier de son père.

En Décembre, M. Porquier était sur les rives du Nil Bleu. La hâte

de voir le célèbre fleuve avait précipité la marche. Un chef de territoires non prévenu lui avait un jour barré le passage avec une troupe nombreuse, mais il dut s'incliner devant l'ordre de l'Empereur. D'autres entraves matérielles s'y opposèrent également. La hache fit son œuvre bien des fois. La fatigue et les fièvres se mirent de la partie. Le courage de tous, la quinine absorbée quotidiennement, eurent raison de tout et la troupe se trouva un jour en vue du Nil Bleu, coulant au fond d'une faille gigantesque de 1.000 mètres de profondeur.



VERS LE NIL BLEU.

Comment descendre ? L'une des pistes est dangereuse, l'autre a été détruite par les pluies. Le casse-cou est choisi et après une journée de repos commence la périlleuse descente. Des miracles d'acrobatie viennent à bout de ce tour de force et le soir le campement était installé sur les bords du Nil.

Séparée des humains, la caravane vécut dans ces parages qu'habitent les grands fauves, lions, panthères et autres carnivores. Les hautes herbes recèlent également les grands reptiles et les pythons et les eaux du fleuve les hippopotames et les crocodiles. On se demande comment tous ces appétits féroces peuvent se rassasier... Antilopes et gazelles sont les victimes désignées d'avance.

Les nuits sont extraordinaires en ces parages. Les étoiles brillent dans le firmament d'un éclat idéal. La Croix du Sud étincelle au milieu des constellations australes et à l'opposé brille encore l'étoile polaire.

On assiste en même temps aux fantastiques concerts de toute la gent animale.

Ces Français, qui ont été les premiers Européens à parcourir l'invraisemblable chaos existant entre la Gouder et la Mougher, affluents



RIVES DU NIL BLEU.

du Nil Bleu, en ont conservé un souvenir inoubliable. Peu d'indigènes en ont fait autant et ils s'émerveillaient au récit de ces aventures.

Quelques mots maintenant de questions appartenant à l'actualité :

La sauvegarde du chemin de fer de Djibouti — Addis-Ababa — Nil Blanc.

Le sort de notre colonie de Djibouti en dépend.

Ces questions mettent en présence la France et l'Angleterre.

Nos droits, en ce qui concerne le chemin de fer en qestion, sont incontestables. La concession nous en a été octroyée par Ménélik le 9 Mars 1894 et confirmée en 1897.

L'Angleterre a bien de son côté obtenu une concession pour un chemin de fer reliant le Soudan à l'Ouganda.

Entre ces deux concessions, aucune confusion n'est possible et cepen-

dant le représentant de l'Angleterre à Addis-Ababa ne veut pas admettre qu'un chemin de fer français existe, sous le contrôle du gouvernement français, entre Djibouti et Addis-Ababa.

Cette théorie anglaise se traduit par l'obstruction la plus complète et depuis Décembre 1892 nous attendons, en plein désert, à Diré-Daoua, situé à 400 kilomètres d'Addis-Ababa, qu'il plaise à l'Angleterre de nous laisser passer.

L'entente cordiale, à laquelle nous applaudissons, est-elle un leurre ? Ce qui est vérité à l'Ouest de l'Afrique serait-il donc erreur à l'Est ?

L'Angleterre aurait-elle le droit de construire sa ligne en Éthiopie et nous pas ?

Il s'est trouvé même en France des partisans de cette théorie, et nos services rendus à l'Éthiopie, qu'en font-ils ? Quelques Chambres de Commerce, mal renseignées, demandent la neutralisation des chemins de fer éthiopiens et l'Angleterre en tire cette conclusion que notre diplomatie est en contradiction avec l'opinion publique en France.

Ne pouvant annuler nos droits incontestables, on vient nous dire : « Internationalisons à trois : l'Angleterre, l'Italie et la France. Votre chemin de fer traverse une crise financière ? Qu'à celà ne tienne ! La banque d'Abyssinie est prête à vous fournir les fonds nécessaires ».

Or cette banque est toute à la dévotion de l'Angleterre. Son siège est au Caire et la majorité de ses membres est anglaise.

Des entreprises financières de ce genre ont souvent préludé à certaines conquêtes et nous voici amenés à envisager la question de l'indépendance de l'Éthiopie.

L'Éthiopie occidentale est à l'heure actuelle complètement cernée par les Anglais : 1.400 kilomètres de frontières communes mettent l'Angleterre en contact direct avec l'Éthiopie.

Le traité du 15 Mai 1902 reconnaît l'influence anglaise à l'Ouest.

Comment ne pas conclure que notre chemin de fer français, soutenu par les subsides de la Banque Abyssine et devenu international, sera à brève échéance anglais !

Les agissements politiques et financiers que nous dénonçons, soi-disant internationaux, en réalité anglais, font partie d'une œuvre complexe en ses moyens, mais simple comme but, la main-mise anglaise sur l'Éthiopie.

Personne n'a plus d'intérêt que nous à l'indépendance de l'Éthiopie. C'est pour notre petite colonie de Djibouti l'État-tampon nécessaire.

Que l'intégrité du territoire éthiopien soit reconnue de toutes les puissances européennes et tout sera pour le mieux.

La France se trouve acculée à ce dilemme : ou laisser faire l'Angleterre et internationaliser le chemin de fer Djibouti — Addis-Ababa — Nil Blanc et donner à Djibouti, par les subsides de la métropole, une existence factice et coûteuse.

Ou garantir la sécurité des capitaux déjà versés ou à verser, dans l'entreprise du chemin de fer. Celui-ci resterait français sous le contrôle de notre gouvernement.

C'est cette dernière solution que soutient M. Porquier. Elle dotera Djibouti d'une existence personnelle et indépendante au point de vue financier.

Djibouti n'est qu'à 800 kilomètres à peine d'Addis-Ababa. Souakim en est éloigné de 2.200 kilomètres, et Alexandrie de 3.400. Ces chiffres sont suffisamments éloquents (1).

Abandonnons notre politique de faiblesse qui nous a fait perdre l'Inde de Dupleix. Nos hésitations ont fait l'Égypte anglaise : nos adversaires n'ont eu qu'à oser pour s'emparer du pouvoir en ce pays. Notre devoir est d'assurer, grâce au chemin de fer concédé à la France par le Négus, l'existence de Djibouti, cette nouvelle Bizerte.

Qu'un échange de vues entre Paris et Londres vienne mettre les choses au point et imposer un frein au zèle intempestif des agents anglais au Caire et à Addis-Ababa. Si non, après nous avoir enlevé les roses de l'Égypte pour nous laisser les épines du Maroc, l'entente cordiale serait un leurre pour nous en Éthiopie et à Djibouti.

---

(1) Au moment où nous livrons ces lignes à l'impression une convention franco-italo-anglaise relative aux chemins de fer abyssins est soumise au Négous Ménélik. La teneur n'en est pas encore publique, mais il semble avéré que les aspirations françaises si bien traduites par M. Porquier doivent y trouver une satisfaction au moins partielle.

Cependant la durée déjà longue de l'examen du Négous peut inspirer quelques appréhensions quant à son assentiment Soupçonnerait-il sous l'accord des trois nations un piège futur pour l'indépendance éthiopienne ? Se trouve-t-il des diplomates disposés à faire germer une telle crainte dans son esprit ?

III.

Séance du Dimanche 11 Mars 1906.

L'AUDE ET L'ARIÈGE

I. ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE DE LA RÉGION. II. VOYAGE DE CARCASSONNE A SAINT-GIRONS, PAR AXAT, SAINT-PAUL-DE-FENOUILLET, PERPIGNAN, COLS DE LA PERCHE ET DE PUYMORENS, AX-LES-THERMES ET FOIX,

Par M. Louis FARGES.

Secrétaire-Général de la Fédération des Syndicats d'initiative du Sud-Centre,
Délégué du T. C. F.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Au mois d'Août 1905, un groupe de membres de la Société accomplissait dans les Pyrénées et jusqu'à Barcelone un voyage dont le compte rendu a été donné dans le Bulletin de Mai par M. Auguste Crepy, Vice-Président, l'un des Directeurs de l'excursion. Les récits faits sur les vallées de l'Aude et de l'Ariège par les voyageurs à leur retour avaient été si engageants que dès le mois de Septembre suivant d'autres membres de la Société s'y rendaient, toujours avec la même satisfaction.

M. Farges a bien voulu céder depuis à nos sollicitations et nous consacrer sur ces pays une séance où, voyageur passionné, historien et géographe érudit et orateur de talent, il a su devant un nombreux auditoire décrire savamment ces contrées et mettre en relief leurs côtés séduisants.

Notre compte rendu condensé ne peut rendre le charme de sa

communication, c'est un simple memento pour ceux qui en ont joui, un sommaire pour ceux qui n'ont pas pu l'entendre et un bref encouragement aux excursionnistes amateurs des beautés de la nature et de l'archéologie.

Beaucoup de voyages aux Pyrénées se bornent à Gavarnie, à Cauterets et à Luchon. C'est vers ces parages que se portent surtout les voyageurs et cependant il y a bien des sites curieux et admirables dans d'autres parties de cette chaîne qui méritent d'être contemplés.

Les Pyrénées orientales réservent bien des surprises aux excursionnistes. C'est ce que M. Farges a voulu nous montrer, en nous faisant suivre les vallées de l'Aude et de l'Ariège qui n'ont été que peu visitées jusqu'à présent par nos concitoyens.

Les Pyrénées qui séparent la France de l'Espagne, peuvent être ainsi définies : un grand bourrelet de terrains anciens recouvert de part et d'autre de terrains secondaires que les agents extérieurs ont merveilleusement déchiquetés. Moins élevées que les Alpes, elles offrent un aspect tout aussi grandiose parce qu'elles s'élèvent assez brusquement des plaines qui les avoisinent.

Les cols des Pyrénées sont aussi élevés que ceux des Alpes, mais comme ils sont presque à la même altitude que la chaîne elle-même, ils ne forment pas ces profondes échancrures que l'on trouve dans ces dernières. Là où la crête des Alpes est fortement entaillée, celle des Pyrénées n'est qu'ébréchée.

Les Pyrénées, un peu plus au Sud que les Alpes, présentent par suite moins de glaciers et de neiges éternelles. Les vallées transversales, au lieu d'aller en s'évasant régulièrement vers la plaine, présentent dans cette chaîne une particularité remarquable. A l'inverse des vallées alpestres, elles s'élargissent en se rapprochant de la chaîne principale et se terminent en de vastes cirques, comme celui de Gavarnie par exemple et surtout celui de Troumouse, plus vaste encore, qui marquent l'origine d'anciens glaciers.

Les Pyrénées de direction presque rectiligne s'abaissent à l'Ouest et surtout à l'Est. Elles semblent même de ce côté plonger brusquement dans la mer Méditerranée. Les monts de Provence et le massif des Maures en seraient la continuation. Par suite de l'abaissement des Pyrénées à l'Est et à l'Ouest, les grandes routes de communication entre la France et l'Espagne se trouvent précisément près de l'Océan Atlantique ou de la mer Méditerranée.

La partie orientale des Pyrénées est aussi celle qui présente la plus grande largeur.

Nous la diviserons en Pyrénées ariégeoises et Pyrénées orientales proprement dites.

Les Pyrénées ariégeoises se composent de trois chaînes à peu près parallèles et distantes les unes des autres d'environ 25 kilomètres : la chaîne principale, la chaîne du Tabe ou du St-Barthélémy et le Plantaurel. Les principaux sommets sont : la Pique d'Estats (3.141 m.), le Montcalm (3.079 m.), le mont Vallier (2.839 m.) et le pic de St-Barthélémy (2.349 m.). Le Mas d'Azil dans le Plantaurel n'est qu'à 286 m. d'altitude.

Les Pyrénées orientales proprement dites peuvent également être divisées en trois chaînes distinctes, mais non parallèles : la chaîne principale, qui plonge dans la mer par les Albères, les petites Corbières et les grandes Corbières. Les principaux sommets sont : le Canigou (2.787 m.), le pic de Carlette (2.915 m.), le pic de Madres (2.471 m.), le Puigmal (2.909 m.) et le Costabona (2.464 m.). Le col de la Perche est à 1.622 m. et le col de Puymorens à 1.918 m. d'altitude.

Comme on le voit, de grands sommets se trouvent en dehors de la chaîne principale, c'est encore une particularité des Pyrénées.

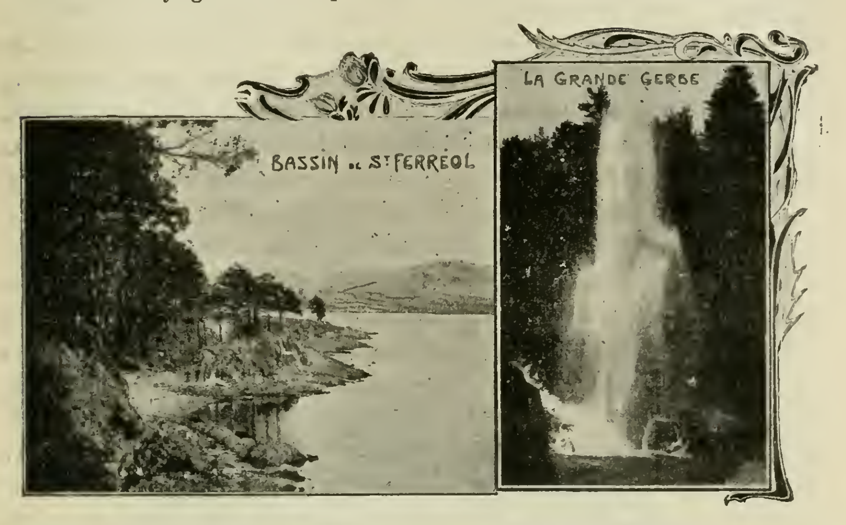
Les Pyrénées par les Corbières se rattachent aux Cévennes. La Montagne Noire qui est la fin de celles-ci n'est séparée des Corbières que par le col de Naurouze. C'est par là que Riquet a fait passer son fameux canal des Deux Mers, le premier canal à deux versants.

Le département de l'Aude par sa situation se trouve donc entre les Cévennes et les Pyrénées. Or les Corbières et la Montagne Noire présentent des différences essentielles. Les Corbières comme les Pyrénées, sont des montagnes calcaires, assez dénudées. d'aspect sévère, aux formes déchiquetées, tandis que la Montagne Noire est le type des montagnes granitiques aux formes plus douces, plus arrondies et plus harmonieuses. La Montagne Noire est recouverte d'épaisses forêts et l'eau y abonde. Les Pyrénées sont au contraire moins bien avantagées sous ce rapport.

L'Aude avec ses montagnes granitiques, ses montagnes calcaires, la plaine intermédiaire qui les sépare et la région côtière aux nombreux étangs, se présente dès lors sous quatre aspects différents et bien caractéristiques.

La végétation de la région qui nous occupe est, par suite des altitudes diverses de son sol qui varient de 0 à 3.000 mètres, forcément très

variée. Les formations géologiques et les variétés botaniques les plus diverses s'y rencontrent; un voyage de Narbonne aux Pyrénées équivaut à un voyage de l'Afrique au Pôle Nord.



LA MONTAGNE NOIRE (1).

Ce pays, placé sur deux routes d'invasions a été toujours très fréquenté. Convoité de tous, il a été en proie à de nombreuses luttes. Des populations chassées de la plaine par de nouveaux venus se sont réfugiées dans les montagnes, de sorte que partout et dès les premiers temps du monde, comme en témoignent de nombreuses grottes préhistoriques, le pays était très habité.

A la fois à cause de sa richesse et de sa situation stratégique, ce pays était donc très menacé. Aussi, dans un but de défense, ceux qui l'habitaient ont vite songé à s'y fortifier. Sous ce rapport, la cité de Carcassonne se trouvait admirablement située. Placée entre deux versants dans la dépression existante entre les Cévennes et les Pyrénées, elle commandait les deux routes d'invasions. Aussi fut-elle établie de façon à pouvoir résister victorieusement à tous les assauts.

Toute cette région, occupée d'abord par les Gaulois, fut conquise

(1) Ces vues et les suivantes sont dues à l'obligeance du *Syndicat d'Initiative de Carcassonne et de l'Aude*, sauf deux indiquées comme venant du *Tour de France*.

par les Romains. Après avoir conquis la Provence, ceux-ci songèrent de suite à s'emparer de la Narbonnaise. Puis vinrent les Visigoths qui, après la chute de l'empire romain, s'établirent au Nord et au Sud des Pyrénées. Parmi les barbares, ils étaient certes les plus susceptibles de culture. Ils se mélangèrent aux populations primitives et de cette fusion naquit la race actuelle. Les Sarrazins d'Espagne séjournèrent quelque peu dans la contrée, mais de leur passage éphémère, aucune trace profonde n'est resté. Les Visigoths au contraire en ont laissé de nombreuses.

L'influence romaine s'étant exercée plus longtemps au Midi de la France qu'au Nord il n'est point étonnant que le culte du droit romain s'y soit mieux conservé. — La langue d'oc est aussi plus voisine du latin que la langue d'oil.

Le pays que nous envisageons a été soumis à des influences si variées et changeantes qu'il avait été en quelque sorte préparé à embrasser plus facilement que d'autres des idées hérétiques. L'hérésie des Albigeois, en s'y implantant fortement, fut la cause de troubles profonds. Il fallut organiser une croisade contre eux. Les seigneurs qui dirigeaient le mouvement furent implacablement châtiés et le pays fut



LA CITÉ DE CARCASSONNE. CÔTE SUD.

absolument dévasté. C'est depuis cette époque qu'il a été définitivement rattaché à la Couronne.

On sait que c'est de la descendance de Roger-Bernard, comte de Foix que naquit Henri IV, qui conquit à son tour le trône de France. Ainsi, le Midi eut en quelque sorte sa revanche. Depuis l'avènement des Bourbons, le pays est resté fidèle à la patrie commune et sut vaillamment défendre à plusieurs reprises les frontières d'Espagne.

Carcassonne, on l'a vu, eut autrefois une importance exceptionnelle. Les Romains, les Visigoths, les rois de France ensuite, travaillèrent à fortifier toujours davantage cette place de premier ordre. Les fortifications s'y accumulèrent et ainsi se forma la cité de Carcassonne, telle que nous la voyons de nos jours.

La cité de Carcassonne, le joyau historique de toute la France, fièrement campée sur une colline est avec ses deux enceintes et ses cinquante tours, une véritable synthèse de l'architecture militaire et religieuse du Moyen-Age. C'est une relique complète et précieuse du passé et, on peut le dire, unique au monde.



LA CITÉ DE CARCASSONNE

VUE PRISE DE L'AUDE.

Quand partout on ne parle que de démantellements, il est curieux de constater le soin avec lequel à Carcassonne on songe à conserver l'antique cité. Il serait vraiment dommage qu'il en fût autrement. Ces murs et ces tours ont été restaurés à temps grâce à Mérimée qui, en 1835, jeta le premier cri d'alarme en voyant la glorieuse relique en proie aux attaques du temps. Ce cri fut entendu. L'archéologue Cros-Mayrevieille consacra son existence entière au relèvement des tours

et des remparts de la cité. Il obtint gain de cause auprès des pouvoirs publics et M. Viollet-le-Duc fut chargé de la restauration complète.

La cité, de forme ovale, possède deux enceintes, l'une extérieure de 1.500 mètres, l'autre intérieure de 1.100 mètres. L'intervalle entre les deux enceintes s'appelle les *Lices*. Un fossé profond se trouve à l'Est de l'enceinte extérieure qui se dresse à pic partout ailleurs.



CITÉ DE CARCASSONNE. LES LICES HAUTES.

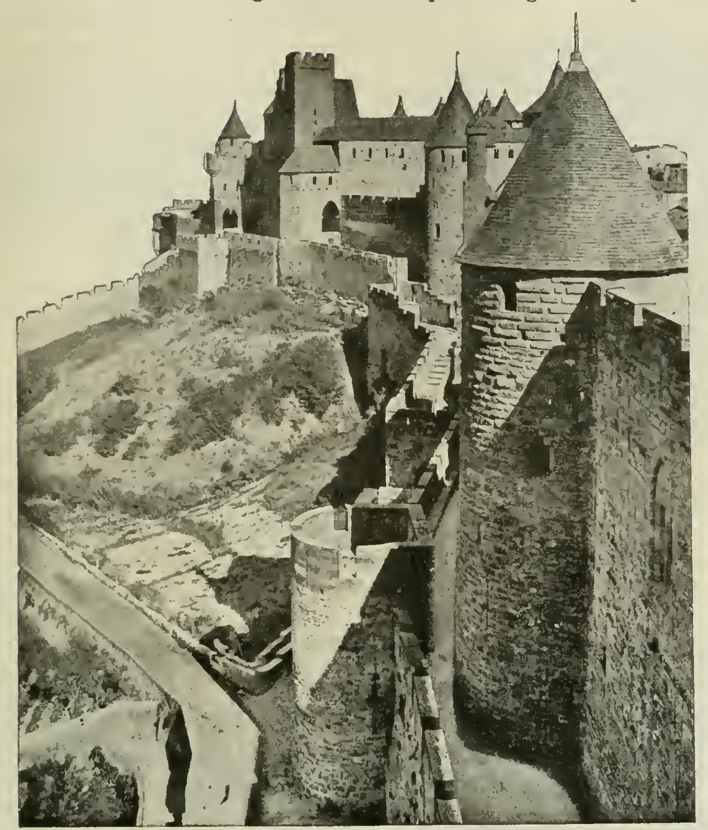
Il y a deux entrées principales : la Porte Narbonnaise à l'Est et la Porte d'Aude à l'Ouest.

Cette dernière est remarquable par une série d'obstacles et de détours qui en rendaient l'accès difficile. La Porte Narbonnaise avec ses deux tours en forme de bec était de masse imposante. Comme à l'autre porte, les moyens de défense ne manquaient pas. Outre cela, ces portes si fortement défendues, avaient chacune leur barbacane. Sur un pilier de l'entrée de la Porte Narbonnaise se trouve le buste de Dame Carcas qui aurait résisté quelques années, dit la légende, à Charlemagne lui-même. Elle se soumit enfin, et annonça au son du cor, qu'elle se résignait à livrer les clefs de la ville, ce qui fit dire au grand Empereur : Carcas sonne, d'où le nom de la ville.

Les principales tours sont : la tour de l'Inquisition qui servait de prison et où on appliquait la torture ; les tours narbonnaises, constituant à elles seules une véritable forteresse ; la tour du Trésaut ou du Trésor. Là devaient aboutir des souterrains dont l'entrée devait être, disait-on, à vingt kilomètres de là près de Lastours. Aucune trace n'en a été trouvée, si toutefois ils ont existé.

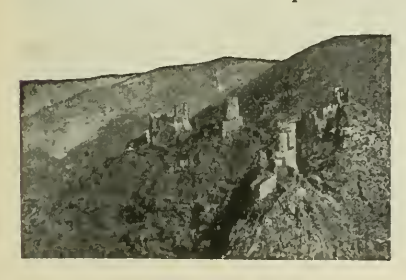
Dans l'intérieur de la cité, au Nord-Ouest, se trouve le château comtal de forme rectangulaire. C'était une nouvelle forteresse, un réduit, qu'on ne pouvait attaquer qu'après avoir conquis les deux enceintes. On y a rétabli des *hourds* ou avancements en bois, permet-

tant à de nombreux assiégés d'atteindre par une grêle de pierres et de



CITÉ DE CARCASSONNE. LA TOUR DE L'INQUISITION.

projectiles les ennemis parvenus au pied des tours.



LES 4 CHATEAUX DE LASTOURS.

Au Sud-Ouest de la cité se tro uve l'église Saint-Nazaire, le joyau de la cité, avec son clocher fortifié.

Tout cet ensemble constitue un véritable musée lapidaire et tous les genres d'architecture y sont représentés. Certaines parties des murs et des tours des enceintes sont dans le bas de construction romaine et dans la partie moyenne de construction visigothe. Les parties supérieures datent surtout des rois de

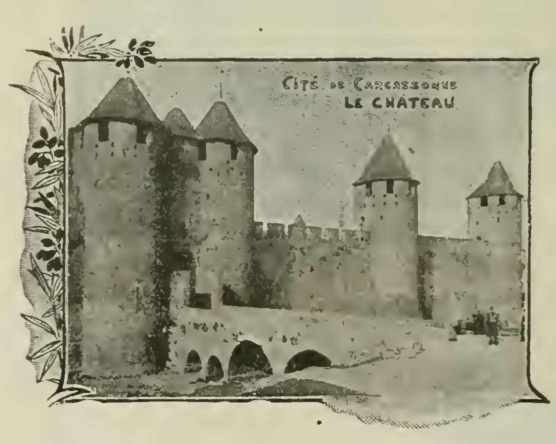
France, principalement de Philippe-le-Hardi. L'appareil romain se reconnaît à de gros blocs de pierre reliés sans ciment et l'appareil visigoth à de petites pierres rectangulaires alternant avec des assises de briques horizontales ou inclinées. Le Château comtal représente l'appareil féodal. Les tours en forme de bec ou proue de navire datent de Philippe-le-Hardi. Le rapprochement des tours est un signe d'ancienneté. Plus les armes se perfectionnaient, plus on pouvait les distancer.



CITÉ DE CARCASSONNE.
LE CHŒUR DE SAINT-NAZAIRE.

Les styles roman et gothique se rencontrent harmonieusement confondus dans l'église Saint-Nazaire.

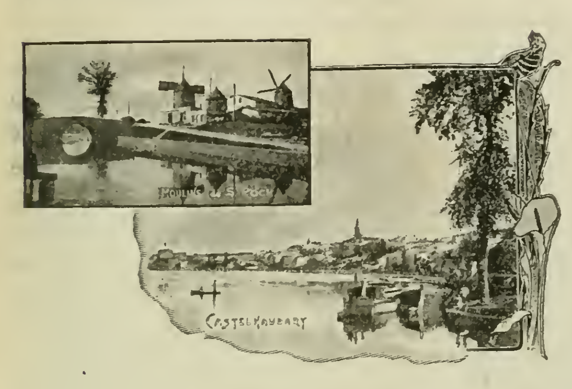
En face de la cité, de l'autre côté de l'Aude, est la ville moderne de Carcassonne, vaste quadrilatère, entouré de superbes promenades aux magnifiques platanes. La ville est traversée de rues étroites, se coupant à angles droits, à intervalles réguliers. On y admirera l'église St-Vincent, la cathédrale St-Michel, la statue de Barbès, la place Carnot et le square Gambetta.



De Carcassonne, on pourra se rendre à Narbonne ou à Castelnaudary par le col de Naurouze. Si intéressantes que soient ces villes et leurs environs, les admirateurs de la grande nature préféreront les deux excursions suivantes : la Montagne Noire vers les Cévennes ou la vallée de l'Aude vers les Pyrénées.

La Montagne Noire, c'est à quelques kilomètres de la plaine brûlante, la fraîcheur délicieuse dans d'épaisses forêts, l'air pur, l'eau claire et

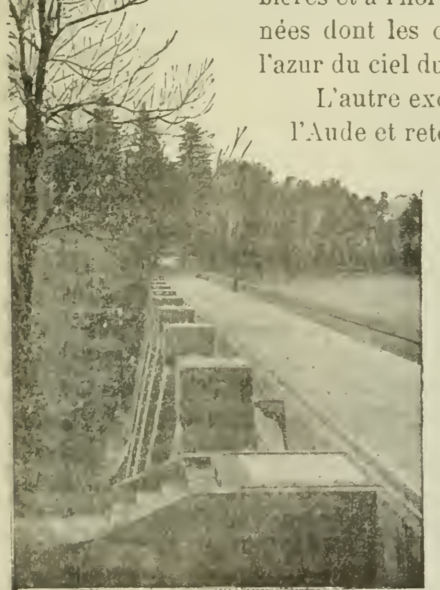
limpide et tellement abondante que Riquet emprunta à ces sources les eaux nécessaires à son canal du Midi. Ses travaux dans la montagne sont à visiter : la prise d'Alzau, les bassins de Lampy et de St-Ferréol. Aux alentours les sites ne manquent point (par exemple les châteaux de Lastours), mais c'est surtout le panorama que l'on voit de certains sommets qui est admirable. Vers le Sud, c'est la plaine avec Carcassonne, derrière laquelle se profilent la tempête figée des Corbières et à l'horizon dominant le tout, les Pyrénées dont les cimes neigeuses se perdent dans l'azur du ciel du Midi.



CASTELNAUDARY.

L'autre excursion est celle de la vallée de l'Aude et retour par la vallée de l'Ariège.

En suivant l'Aude on rencontrera d'abord Limoux, sous-préfecture connue par son vin mousseux dit *blanquette de Limoux*, Quillan, grand centre d'excursion dans les environs et Belvianes. De Quillan, on va souvent voir les gorges de Galamus au pied du puy de Bugarach (1.231 mètres d'altitude), près de St-Paul de Fenouillet (Pyrénées Orientales). La route qui suit ces gorges est à flanc de ravin.



BASSIN DU LAMPY NEUF.

Belvianes est à l'entrée des gorges de Pierre-Lys, longues de deux kilomètres et demi et si étroites qu'il a fallu en certaines places creuser le roc pour y faire passer la route qui côtoie les bords

de l'Aude. L'un des trois tunnels situés en ces gorges est dû à l'initiative de l'Abbé Armand, curé de Quillan et s'appelle, en souvenir de cet homme de bien, le trou du Curé.



LIMOUX. PLACE DE LA RÉPUBLIQUE.

Ce superbe défilé n'est encore que la préparation à un défilé plus encaissé et plus grandiose que l'Aude traverse au delà d'Axat. Ce sont les gorges de St-Georges. Axat, par sa situation entre ces deux sites admirables, est un séjour enchanteur et très fréquenté.

Dans les gorges de St-Georges, pendant neuf cents mètres, la route se trouve taillée dans le roc entre deux parois gigantesques de rochers à pic. Ce couloir sombre et obscur a été creusé par l'Aude elle-même.



LES GORGES DE GALAMUS SUR L'AGLY, PRÈS DE ST-PAUL DE FENOUILLET.

Au delà de ce défilé, commence la haute vallée de l'Aude. Pour être moins étroits, les défilés nombreux qu'elle contient n'en sont pas moins magnifiques. Des forêts en recouvrent les pentes.

Usson se trouve entre le pic de Carlitte et le pic de Madres. C'est une station de bains connue des gens de l'Aude et fréquentée par eux. Il s'y trouve de très belles ruines d'un vieux château.

Laissant l'Aude à droite on monte alors à Montlouis, place de guerre importante, située à 1.600 mètres d'altitude. Cette petite ville occupe un étroit plateau,

bordé de précipices de tous côtés, sauf à l'Ouest où le terrain s'incline vers le col de la Perche.

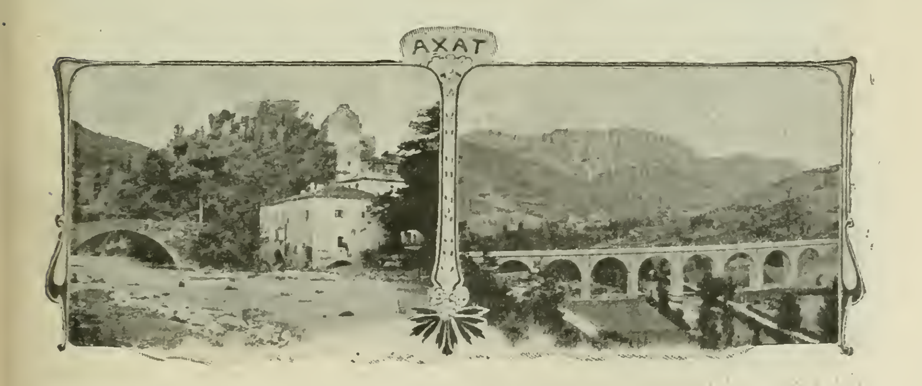
La Tet qui passe au pied des murs de Montlouis arrose ensuite Olette, Prades et Perpignan.

Le Canigou au Sud de Prades a passé longtemps pour le roi des Pyrénées. Il sépare la vallée du Tet de celle du Tech qui arrose Céret.

Montlouis est la ville de garnison la plus élevée de France. Elle commande la route d'Espagne qui passe au col de la Perche entre le Puygmal et le Puy de Carlitte. De ce col on jouit d'une belle vue sur Montlouis, le Canigou et la ville de Puycerda qui joue en Espagne le rôle de Montlouis en France.

ENTRÉE DU DÉFILÉ DE PIERRE-LYS.

De ce côté du col, la dernière localité française est Bourg-Madame, dans la vallée de la Sègre, principal affluent de l'Ebre. — En remon-



tant la Sègre de Carol par la Tour de Carol, on atteint le col de Puymorens qui permet de passer dans la vallée de l'Ariège.

Cette rivière avant d'arriver à Ax rencontre également un défilé

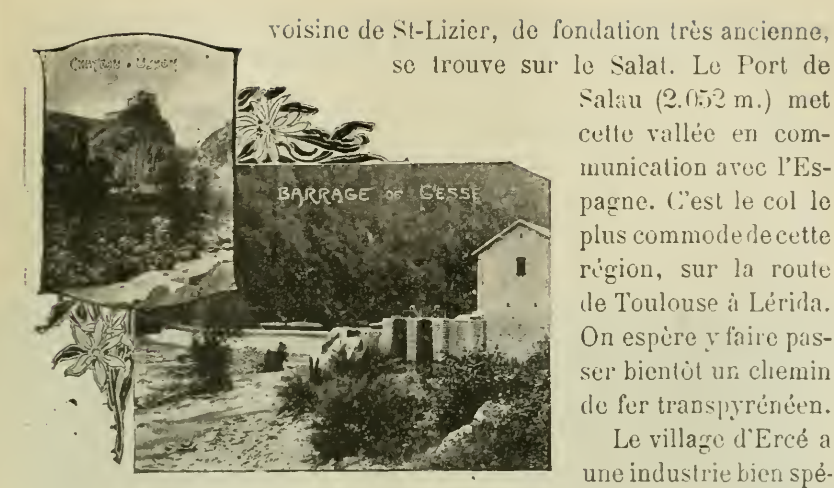
rocheux et pittoresque. Ax est une ville thermale très fréquentée. Ussat en aval est également une ville renommée par ses thermes salins. L'Ariège traverse ensuite Tarascon de l'Ariège, Foix et avant


ENTRÉE DES GORGES DE SAINT-GEORGES.

de se jeter dans la Garonne doit se frayer à nouveau un chemin à travers la chaîne du Plantaurel, d'où nouvelle succession de défilés que l'on visitera volontiers.

Au Sud de l'Ariège existe un autre affluent de la Garonne, le Salat, dont la vallée mérite une visite. St-Girons, qui a détrôné la ville

voisine de St-Lizier, de fondation très ancienne, se trouve sur le Salat. Le Port de Salau (2.052 m.) met cette vallée en communication avec l'Espagne. C'est le col le plus commode de cette région, sur la route de Toulouse à Lérida. On espère y faire passer bientôt un chemin de fer transpyrénéen.



CHATEAU D'USSON ET BARRAGE DE GESSE.

Le village d'Ercé a une industrie bien spéciale, le dressage des ours. Bien que ces plantigrades soient devenus rares aux Pyrénées, cette industrie a



VUE DU CHATEAU DE FOIX PRISE DU CÔTÉ OUEST.

Cliché du « *Tour de France* », négatif Bruchat.

persisté. On fait venir les ours de Hambourg. On évalue souvent approximativement la fortune d'une jeune fille à marier au nombre d'ours qu'elle peut apporter en dot.

Les Betmalaises originaires d'une petite vallée adjacente jouent le rôle de « remplaçantes » dans le Midi de la France.



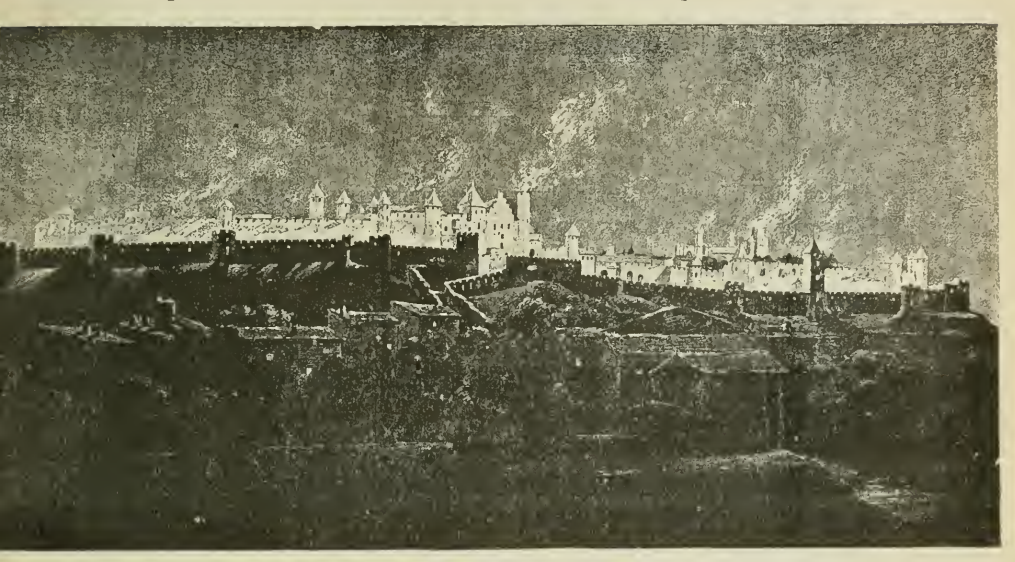
VALLÉE DE LA BORGUILLÈRE, VUE PRISE DU CHATEAU DE FOIX.

Cliché du « *Tour de France* », négatif Truchat.

Sur la route de St-Girons à Pamiers se trouve la grotte du Mas-d'Azil. La montagne, contrefort du Plantaurel, est percée d'une grotte dans laquelle passe l'Arize, affluent de la Garonne. En aval, l'entrée de la grotte est commune à la route et relativement peu élevée. En amont au contraire, il y a deux entrées, l'une immense et naturelle pour la rivière, et l'autre petite et artificielle pour la route. La longueur totale de cette galerie souterraine est de 410 mètres. Vers le milieu de la caverne sa puissante voûte est soutenue par un énorme pilier de dix mètres de diamètre. Près du pilier, une grotte profonde et obscure débouche dans le souterrain principal. Celle-ci et d'autres secondaires ont été habitées par les hommes de l'époque préhistorique et dans les moments de troubles servirent même de refuge aux habitants du pays.

Le retour à Carcassonne se fera par la vallée de l'Hers, affluent de l'Ariège. Le Pic de St-Barthélémy sépare précisément ces deux cours d'eau. Cette vallée est une des plus charmantes du pays. On y visitera Mirepoix, ancienne ville franche et les ruines du château de Montségur, suprême refuge des Albigeois. Les derniers défenseurs du château furent brûlés en cet endroit sur un gigantesque bûcher.

La cité de Carcassonne sera revue alors avec un plaisir nouveau. Quelle impression elle dût faire en Août 1898 à ceux qui assistèrent à



L'EMBRASEMENT DE LA CITÉ DE CARCASSONNE D'APRÈS N. SALIÈRES.

l'embrasement général de ses murs ! Le spectacle de l'enceinte et des tours se détachant sur un ciel plein d'étoiles dans la lueur des feux de Bengale passagers allumés à leurs pieds, évoquait le terrible souvenir des fureurs féodales et il a laissé un souvenir inoubliable et fantastique à tous ceux qui en furent les témoins.

M. Farges termine en engageant les gens du Nord à visiter cette partie des Pyrénées. Ils y trouveront un accueil sympathique ; ils verront que la familiarité des populations y est faite de franchise et de cordialité ; que l'amour du « bien dire » hérité des Romains n'y exclut pas le bons sens et, braves gens bien reçus par des braves gens, ils seront heureux de penser à leur retour que, sous des apparences diverses, on retrouve partout en France le fonds des qualités françaises, clarté de l'esprit et bonté du cœur.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1906.

UNE VISITE A L'USINE DE FIVES

Le 31 Mai, vers deux heures, 145 membres de la *Société de Géographie* dirigeaient leurs pas vers la « Compagnie de Fives-Lille », où les attendait M. Godin, négociant en métaux, cicerone tout désigné d'une incursion dans une usine métallurgique.

Visite captivante sans doute, mais visite austère s'il en fut! Aussi ne saurions-nous trop remercier les Dames d'être venues si nombreuses corriger par leurs grâces et leurs charmes ce que le puissant machinisme a de sévère et de terrifiant.

Différents mobiles les soutenaient pour affronter ainsi une course laborieuse, pénible même et supporter sans défaillance le poids du jour et de la chaleur.

Pour le plus grand nombre, il y avait le besoin de s'instruire, de faire de la géographie sous tous ses aspects ; pour d'autres, sans doute, le désir de subir, ne fût-ce que pendant quelques heures, les fatigues qu'un époux, un fils, un frère, supportent journellement dans une industrie similaire.

Mais je ne jurerais pas que plusieurs ne s'étaient jointes à nous, confiantes en la direction tutélaire de M. Godin qui, même pour les hommes, n'a que paroles aimables et sourires affectueux.

M. Salmon, Directeur, est venu nous souhaiter la bienvenue et nous faire les honneurs de « la Maison ».

M. l'Ingénieur Garnier, le sympathique sous-Directeur de « l'Usine », a fait trève à ses occupations absorbantes pour donner, pendant près de trois heures (aux privilégiés auxquels les hasards de la course permettaient de l'entourer et de l'entendre) des explications techniques sur les multiples manipulations qui transforment la matière première en mille objets divers.

Qu'il veuille bien en recevoir nos unanimes remerciements !

Il eût été mieux, sans doute, de former une dizaine de groupes, en raison du très grand nombre de visiteurs ; mais ce morcellement eût immobilisé dix chefs d'atelier ; il eût dix fois occasionné un dérangement pour les ouvriers

qui ne doivent pas être gênés ou distraits dans leurs travaux de grande précision.

Il eût, en outre, causé dix fois la même perte de temps, fait très appréciable pour une caisse qui paie *journellement* douze mille francs de salaires aux seuls ouvriers « noirs » (1). Le mieux pour nous, on l'admettra, était l'ennemi du bien.

Ceci dit, abordons notre sujet, et faisons-le dans les limites qui nous sont prescrites. Il est évident, d'ailleurs, que nous ne pouvons faire ici de la technologie pure et décrire ex-professo tout ce qui se fait à Fives.

A nos compagnons d'excursion, dont les sens ont été frappés, une énumération suffira, tandis que les plus longues discussions ne donneraient pas complète satisfaction à ceux qui n'ont pas été témoins de ces scènes inoubliables.

La vue d'une coulée, une soudure au chalumeau, la gerbe de feu qui jaillit d'une meule à polir, produisent sur tout notre être des impressions qu'aucune langue ne peut définir complètemeut, et la vue d'un instant nous en dit plus que les plus beaux discours.

A côté du grand établissement métallurgique, nous avons vu l'être moral et nous voulons réserver une place aux réflexions que cette trop courte visite nous a suggérées.

En avant donc, pour fournir une course d'un certain nombre de kilomètres (2). Que chacun fasse preuve d'un courage viril ! Que personne ne redoute les étincelles et les heurts, par des chemins sablonneux, malaisés et de tous les côtés, à la chaleur exposés !

Nous négligeons (pourquoi ? Parce qu'elle est d'un intérêt moins palpitant ?)

---

(1) Nous avons connu Fives à l'époque où l'*Auberge de la Clef d'Or* (halte obligatoire des convois de lourds chariots qui amenaient à Lille la chaux de Tournay) en était le plus bel ornement ; il est certain que c'est la grande *Usine* qui a transformé le faubourg en une importante cité et qu'aujourd'hui encore elle procure le pain quotidien à douze mille appétits.

La Compagnie de Fives-Lille fait mieux que d'assurer le présent, « elle n'est pas « restée indifférente aux efforts qui ont été faits ces dernières années dans le but « d'améliorer le sort des ouvriers en les *intéressant dans les bénéfices des ateliers.* « Elle a institué, à cet effet, une caisse de prévoyance qui fonctionne depuis « l'année 1883. Cette caisse est alimentée par un prélèvement *de 8 %* sur les béné- « fices nets auquel vient s'ajouter ce qui reste d'une autre part de 2 % allouée par « la Compagnie pour frais de service médical et autres dépenses de bienfaisance ».

En outre un ensemble de bâtiments est affecté gratuitement, dans les dépendances de l'usine, aux services d'une école, d'un économat, d'une boulangerie et d'une cantine.

(2) Les ateliers occupent une surface de dix hectares et demi, dont plus de la moitié est couverte.

la visite des immenses salles où deux cents dessinateurs font des croquis, des épures, des dessins, comme seuls savent en faire les « Gad'zarts » sortis des Écoles d'Arts et Métiers, ou bien prennent des calques et des bleus, à l'échelle pour les ensembles et grandeurs d'exécution pour les détails.

Nous ne verrons que plus tard le quartier réservé aux modeleurs, où les plus habiles menuisiers qui soient, font en bois les organes des machines, tels qu'ils devront sortir de la coulée. Nous pénétrons aussitôt dans la Fonderie.

Pour mettre de l'ordre dans notre description, il convenait de faire remarquer que dessinateurs et modeleurs sont la cheville ouvrière, et qu'ils constituent l'alpha de l'usine, si le montage en est l'oméga.

Nous faisons irruption dans cet enfer au moment le plus empoignant, à l'heure de la coulée. C'est l'instant solennel de la journée ; les mouleurs achèvent précipitamment la confection de leurs moules : ceux-ci réparent quelque avarie avec les petits outils spéciaux ; ceux-là lissent la surface ou piquent les longues épingles qui lient la matière et facilitent la sortie des gaz.

Les uns dégagent le trou de coulée et les évents ou chargent les châssis juxtaposés, tandis que ceux-là, préparant un travail de plus longue haleine, en sont encore à fabriquer des noyaux, ou à fouler avec leurs battes le mélange de sable argileux et de poussier de charbon dans des châssis monstres.

Et voici qu'on aborde le cubilot où ronfle encore le ventilateur ; tout le personnel est en expectative, attendant l'ordre d'enlever le tampon d'argile qui bouche l'orifice du trou de coulée. Bientôt la fonte incandescente s'échappe, liquide comme du lait, en un torrent de feu : les moindres gouttelettes qui crépitent en dehors des *poches* produisent mille étincelles et ce feu d'artifice, à giorno, n'est pas sans causer quelque émoi. Les hommes eux-mêmes, s'écartent, d'instinct, de la fournaise ardente.

Et cependant tout le personnel de la fonderie s'agite, s'ébranle, fiévreux ; les figures émaciées ruissellent, tandis que les biceps d'acier font évoluer les brasiers, au poids énorme (3.000 k. de fonte) que des grues, des ponts roulants transportent en tous sens et à l'endroit précis.

Puis toutes ces coulées forment autant de foyers dont la chaleur accablante incommode les curieux bien qu'inactifs, mais que subissent sans maugréer (pour l'instant du moins) ceux que la destinée a placés dans cette condition. — Chacun doit remplir son rôle en ce monde et coopérer à l'œuvre commune. Il était inutile que nous nous attardions pour assister au démoulage, les pièces fondues antérieurement remplissent tous les intervalles libres et couvrent les cours avoisinantes ; elles sont entre les mains des ouvriers qui les dessablent et les ébarbent soit à la main, soit au burin actionné par l'air comprimé.

Un fait nous a frappé, c'est la forte proportion de « masselottes » dont on charge les pièces. On doit obtenir ainsi à Fives des fontes plus denses et plus

homogènes et de toute première qualité. On peut d'ailleurs en juger par le son argentin que les pièces d'acier donnent au coup de marteau.



FONDERIE.

Voici pour les pièces brutes dites « venues de fonte », l'atelier voisin prépare les pièces de forge. — La fonte ne donnerait pas de garantie suffisante pour les organes de machines qui doivent présenter une grande résistance.

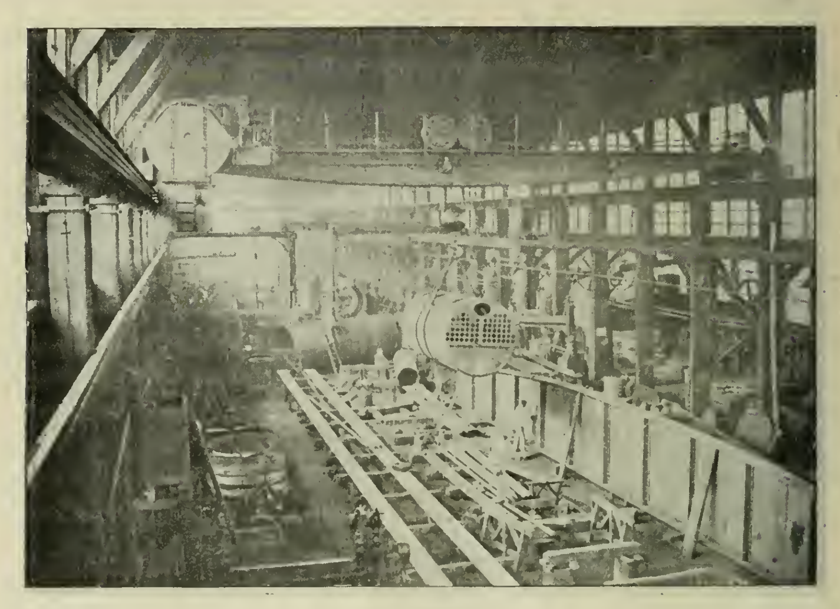
L'opération du forgeage, tout en soudant le fer à lui-même et en le façonnant lui donne du *nerf*, le rend plus *fibreux* et en fait jaillir toutes les impuretés.

Presque toujours l'Usine de Fives forge de grosses pièces : aussi le travail se fait-il très peu à la main. Le marteau est remplacé par le marteau-pilon ; les tenailles à main, par d'énormes leviers spéciaux, supportés par des chariots ou des grues.

La salle de forge ne comporte pas moins de 25 marteaux-pilons à simple ou à double effet. Tout cet ensemble travaillant simultanément produit sur les visiteurs un effet empoignant. Les énormes lopins se transforment sous les chocs répétés, comme le mastic entre les doigts d'un enfant, et avec une aussi grande habileté que le sculpteur maniant la glaise avec son ébauchoir. L'artiste-forgeron se rapproche si bien de son gabarit qu'il ne laisse aux ajusteurs que la moindre somme de travail.

Les pièces forgées ou venues de fonte passent à l'*ajustage* et il faut prendre

ce terme dans sa signification la plus exacte. Un flottement d'un dixième de millimètre ferait qu'une pièce n'est pas *juste*.



GROSSE CHAUDRONNERIE.

Dans toutes les machines à vapeur, le moindre écart des surfaces jointives est une fuite qui nuit au bon fonctionnement et crée des causes d'usure et de détérioration.

Ce qui précisément fait la renommée de l'Usine de Fives, c'est qu'elle joint la précision à la puissance. Le fini de tout ce qu'elle produit est proverbial.

Elle dispose d'une force motrice de 1 500 chevaux qui sera bientôt portée à 3.000 par l'installation d'une station centrale de transport de force.

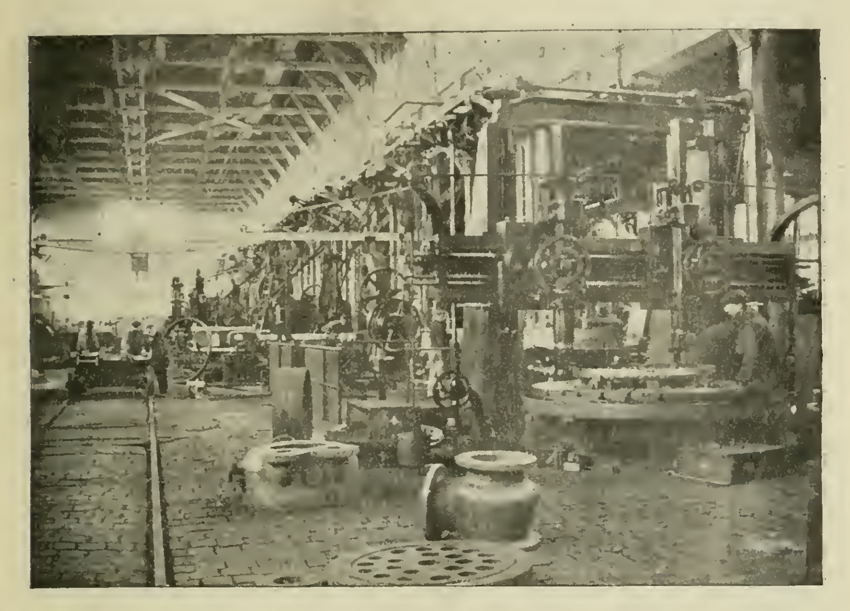
Sept cents machines-outils coopèrent à l'ajustage, les mécaniciens les plus habiles font les menus travaux et assemblent.

Tout ce que la mécanique moderne, si prolifique, a enfanté de plus parfait, de plus puissant, se trouve rassemblé dans les immenses ateliers que nous avons parcourus hâtivement.

Nous avons aperçu, fonctionnant simultanément, les appareils les plus divers, les plus merveilleux : pour le tournage à la main et au chariot, pour le filetage, l'alèsage, le rabotage, le cintrage, le polissage, etc...., tous ces mots en age indiquent l'action, le labeur patient, incessant.

Nous avons vu des machines à cintrer d'énormes tuyaux de cuivre sans les plisser, ni les bossuer, d'autres à fabriquer les gros rivets ; des meules à

ébarber les grosses pièces brutes, ou à polir celles qui sont terminées. (Les ouvriers qui opèrent aux premières de ces meules, toujours largement inon-



MACHINES-OUTILS.

dées, attirent les regards par leurs costumes baroques ; le vêtement du scaphandrier, sans le masque, leur siérait mieux que le bizarre accoutrement avec lequel ils se garantissent d'un trempage perpétuel).

Rien n'est impossible à l'outil automatique, il n'est pas de surface qu'il ne puisse atteindre ; il fonctionne même aussi commodément à l'intérieur d'un cylindre qu'à l'extérieur.

Tel tour fileterait un boulon de vélo, tel autre tourne des pièces de huit mètres de diamètre.

Quand l'outil ne peut pas décrire de révolution sur le pourtour de l'énorme pièce, c'est celle-ci, quelque volumineuse et monstrueuse qu'elle soit, qui pivote sur son axe et présente à l'outil la surface à dresser ou à aléser.

Nous en concluons qu'en mécanique, il n'y a plus rien d'impossible, le moindre outil décèle le génie de l'homme. Nous en prenons un exemple dans ce tiers-point qui affûtait une scie à ruban, à petites dents. Le tiers-point exécutait le même mouvement que la main de l'homme et la scie avançait d'une dent à chaque coup de lime. (Celle-ci est remplacée par une meule d'émeri pour les grosses dentures).

L'ouvrier se repose à certaines heures : ses bras se délassent tandis que la

force motrice agit ; néanmoins son esprit est toujours tendu. Dans un instant l'outil arrivera au bout de sa course et de nouveau il devra s'ingénier à faire le montage d'une nouvelle pièce et à faire preuve de son tour de main et de la sûreté de son coup d'œil.

Et tandis qu'hommes et machines s'agitent, les lourdes pièces s'ébranlent au-dessus des têtes, avec autant de désinvolture et de sans-gêne que s'il s'agissait de vulgaires épées de Damoclès.

Ce n'est pas un des moindres attraits de notre visite que de contempler le spectacle de ces multiples ponts-roulants qui fouillent tous les replis des ateliers où l'œil se perd ; qui, pour éviter l'encombrement du sol, ne transporteront parfois, qu'un simple robinet, mais qui dans un instant se conjugueront pour enlever une locomotive de 55.000 kil. et la déposer délicatement sur ses roues.

Tout, dans cette usine, jusque dans les organes les plus accessoires, décèle la volonté soutenue de suivre et d'adopter tous les progrès, toutes les découvertes du génie industriel.

Noblesse oblige : le Directeur et ses collaborateurs, étant toujours à la recherche de l'idéal, se doivent à eux-mêmes de se tenir à l'affût des perfectionnements obtenus par leurs émules. Citons au hasard :

Grilles de foyer automatiques ; outils variés mûs par l'air comprimé ; machines à percer électriques, inédites, forant dix trous à la fois ; tour à plateau horizontal, pouvant tourner huit mètres de diamètre, sont autant de nouveautés. N'en demandez pas davantage à une mémoire fatiguée !

D'ailleurs, qu'il suffise aux visiteurs de retenir les scènes les plus vivantes, et d'un intérêt si dramatique que le cinématographe lui-même est impuissant à les reproduire. Tous les tableaux que le Royal Vio a fait passer dernièrement sous les yeux des Lillois sont d'un réalisme frappant, sauf ceux de la grosse métallurgie.

La comparaison de notre visite avec la cinématographie est déplacée, car qui pourrait prétendre que nous n'avons pas fait une excursion géographique en parcourant une usine où l'on construit : des locomotives pour le Midi, l'Est et l'Ouest, pour la Chine et Santa-Fé ; les engins de manœuvre du grand pont tournant d'Arenc, à Marseille ; des grues à vapeur, à pivot tournant, de 120 et de 180 tonnes, pour Saint-Chamond et Rive-de-Gier ; des titans pour la pose des blocs des ports de la Pointe-des-Galets (île de la Réunion) et de Leixoes (Portugal) ; une grue électrique pivotante de 120 tonnes, pour l'arsenal de Bizerte ; du matériel de sucreries pour l'Espagne, le Japon, le Chili, le Canada, la République Argentine et le Brésil ; pour le traitement de la canne à sucre à Java, en Australie, au Pérou, au Mexique, aux Antilles, en Égypte, à Maurice, au Zambèze, etc., où l'on a entrepris des ponts (2.422), des charpentes métalliques (398), etc., etc., pour la plupart des pays du monde ?

Nous avons prolongé à dessein (sans la compléter, tant s'en faut) cette nomenclature fastidieuse, pour éveiller chez nos collègues un sentiment de légitime fierté.

. Il est en effet flatteur pour notre chauvinisme de penser que les produits de l'Usine de Fives-Lille « sont expédiés sur tous les points du globe et que le génie de la France soit ainsi rendu tangible chez tous les peuples de la terre ». (Les commandes de locomotives, en 1906, s'élèvent à 106).

Et l'on peut dire que l'Usine de Fives a bien mérité de la patrie, puisqu'elle augmente son prestige et qu'elle contribue à faire de la France une nation toujours plus admirée et plus aimée.

Il faut reconnaître en outre qu'elle est parfaitement située. Le choix du lieu est heureux.

Trois éléments surtout sont nécessaires pour créer une industrie aussi considérable : la houille, le fer et la main-d'œuvre. Pour les deux premiers elle eût peut-être été mieux placée dans le Sud du département, où elle eût trouvé à pied-d'œuvre les deux premiers facteurs ; mais pour le troisième, Lille qui est un centre métallurgique, pouvait seule procurer des ouvriers d'une aptitude éprouvée. Cette situation favorable de la capitale des Flandres ne peut que s'accentuer, aujourd'hui qu'elle possède trois grandes Écoles où l'on prépare les cadres de cette armée de travailleurs « noirs ».

Nous avons essayé de décrire succinctement. ce que nous avons vu, dans une course folle, alors qu'il faudrait des journées pour bien voir, en détail ; mais il est des choses que l'on sent, que l'on respire dès l'entrée, et qui sont insaisissables pour nos sens.

Par quelle puissante organisation peut-on arriver à occuper, sans relâche, sans à-coups, tout un personnel de 2.500 ouvriers, à des travaux si variés, si changeants ?

Quand nous entrons dans un peignage, dans une filature, dans un tissage, comme dans bien d'autres « industries », nous voyons les mêmes ouvriers reprendre le matin le travail qu'ils ont quitté la veille, et cela pendant des semaines, des mois parfois ! La machine se met en route et tous les métiers, tout l'outillage fonctionne !

Ici, rien de semblable ; nous n'apercevons pas, à la même heure, deux groupes d'ouvriers travaillant à la même besogne. A chaque machine-outil (et il y en a 700 !) l'opération varie, la manutention diffère ; à chaque pas la matière change de forme, d'aspect, de destination !

Le cerveau de l'Usine commande, aussitôt les ordres sont transmis par tous les organes, tous les rouages essentiels et au même instant le colosse s'agite et frémit jusque dans ses moindres fibres et chaque fibre s'applique à une œuvre différente de sa voisine.

On croirait trouver une comparaison juste, en disant que « l'Usine de Fives » est une immense ruche ; c'est exact pour le labeur incessant, pour la

perfection du travail, pour la coordination parfaite de toutes les parties d'un tout. Mais l'abeille si ingénieuse qu'elle est, ne fait que deux sortes de travaux : de la cire en alvéoles et du miel, et elle exécute sa tâche, sans trêve sans doute, mais exactement comme le faisait la première abeille créée ! Içi, au contraire, les progrès sont incessants, on s'applique à perfectionner toujours, il semble qu'on ait pris pour principe qu'une nouvelle édition ne doit pas ressembler à sa devancière : il ne peut pas y avoir de clichés stéréotypés et le modèle qui a coûté tant de soin et d'habileté sera envoyé aux démolisseurs, parce que le cerveau de l'Usine a trouvé bon de donner un coup de crayon qui diffère du précédent.

Et c'est ce qui explique le nombre considérable des dessinateurs (200) et modeleurs qui occupent tout un quartier, et la nécessité d'une immense salle aux archives.

Il nous a été donné de voir à Darlington (au Nord de l'Angleterre) la première locomotive construite, il y a 60 ans ; elle est aux monstres actuels qui dévorent l'espace, ce que la charrue en bois est à la nouvelle perfectionnée, ce que la montgolfière est au ballon dirigeable.

Nous avons vu Le Creusot et Seraing avant de visiter Fives ; aucune des trois Sociétés concurrentes ne veut laisser à l'autre le record de la perfection ; c'est le toujours mieux, le « toujours plus oultre », qui est la devise de chacune d'elles.

Et il faut qu'il en soit ainsi pour qu'elles tiennent leur place au soleil, et leur rang sur le grand marché du monde.

Nous entendons dire : « Pourquoi ne pas s'arrêter quelques années, sur le terrain conquis et l'exploiter en paix ? les actionnaires y trouveraient leur compte ? »

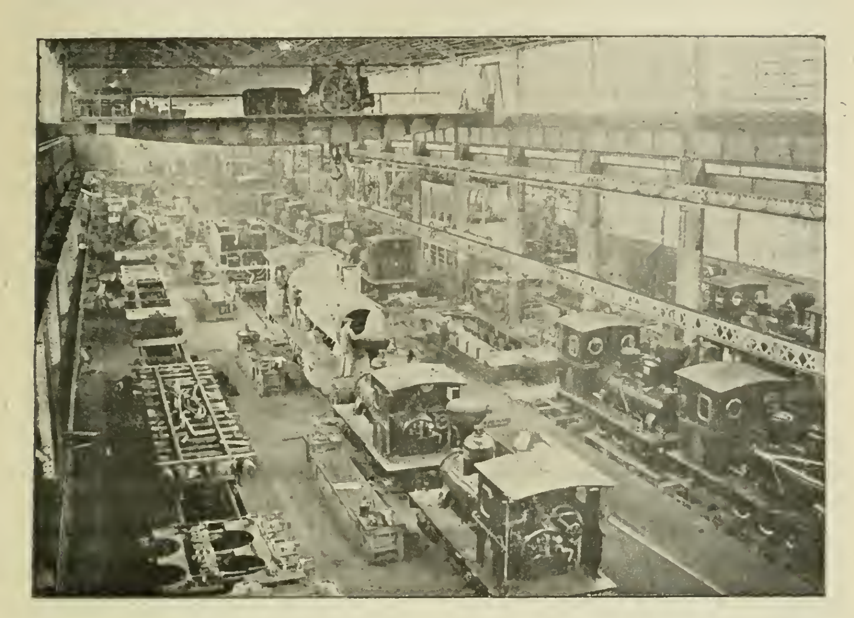
Détrompez-vous ; le repos, ce serait la mort ; la vie, dans la grande industrie surtout, ne peut découler que de l'activité, à jet continu, du génie inventif, de la lutte à outrance, parce que jamais on n'aura le dernier mot du parfait ; jamais on n'atteindra la réalisation de l'idéal.

Un autre fait nous a frappés : nous venons de voir comment les ordres sont exécutés, jusque dans leurs moindres détails, ce n'est pas suffisant. Après l'analyse, il faut la synthèse ; il est indispensable que les pièces préparées en cent endroits se trouvent, au jour dit, au rendez-vous indiqué afin de coopérer à l'édification du tout.

De même que le bureau des ingénieurs est le *cerveau*, l'atelier de montage est le *cœur* de l'usine ; il faut que de la périphérie tout y afflue, à point nommé, sous peine de suspendre la vie dans cet être aux mille têtes.

Nous avons laissé dire qu'en deux jours on pouvait monter une locomotive,

c'est-à-dire que des milliers de pièces qui la composent, il ne doit manquer ni un rivet, ni un joint. Et cependant l'avant-veille, on pouvait voir les nom-



ATELIER DE MONTAGE DES LOCOMOTIVES.

breux organes, dispersés en cent endroits jusque dans les coins les plus reculés des immenses ateliers.

Cet exploit a été réalisé une fois ou deux, mais en temps normal, suivant le type de la locomotive, le montage dure entre 15 jours et deux mois.

Ne trouvez-vous pas que ce fait tienne du prodige, de l'invraisemblable même ! Et puisque la chose se réalise ne devons-nous pas reconnaître que les chefs d'atelier qui concourent à cette synthèse exécutent de véritables tours de force et d'habileté ?

Si encore on ne faisait à Fives que du matériel de chemins de fer, on pourrait dire qu'il y a là une routine à acquérir et qu'il n'est pas plus difficile pour des gens de métier de construire une locomotive que pour d'autres artisans de bâtir une maison.

Mais c'est qu'on y fait quantité de machines et d'appareils bien différents des wagons et des locomotives ; c'est que les innombrables éléments du matériel roulant sont confondus avec les incalculables pièces des travaux de mécanique générale et d'électricité, du matériel de sucrerie, de raffinerie, de distillerie,de malterie, etc., etc.

C'est que ces myriades d'objets si hétérogènes sont dispersés dans un pêle-

mêle qui trouble le visiteur, mais qui n'inquiète pas outre mesure le professionnel.

Le chef d'atelier mène de front tous ses travaux, sans les perdre de vue jamais, sans laisser échapper de sa mémoire la date assignée pour chacun. Il doit y avoir dans ce fait une grande fatigue cérébrale, le poids de cette responsabilité doit agiter son sommeil et nuire à sa digestion, mais il faut qu'il en soit ainsi ; ceux qui assument la charge de distribuer la besogne et de la suivre ne peuvent en être distraits, sous peine de commettre des impairs et de détruire la bonne harmonie dans l'organisme tout entier.

Nous arrêtons ici le sommaire technique de notre visite à l'Usine de Fives.

Avant de pénétrer dans les ateliers, nous avions été charitablement prévenus par M. Godin de ne pas nous effrayer des feux de la fournaise, que si nous en étions péniblement affectés une aimable hospitalité nous attendait dans les jardins ombreux de Madame Salmon.

C'était une invitation dictée par le souci prévoyant de l'hygiène.

Mais à la sortie, les ombrages nous ont donné plus que leur seule fraîcheur, ils abritaient une table chargée de copieux réconfortants. Les savoureux produits de Reims rendirent à tous la vigueur désirable pour le parcours du boulevard de l'Usine et de l'interminable rue du Long-Pot. C'était une médication heureuse et bien accueillie.

Notre cher Président était de la partie. A l'approche du moment de la séparation, il s'est fait en quelques mots l'interprête de la gratitude des hôtes de Monsieur et Madame Salmon, et s'est bien gardé d'oublier les guides de notre visite industrielle, particulièrement Monsieur Garnier.

En terminant il a annoncé à Monsieur Salmon, au nom de ses compagnons, la remise prochaine d'une Médaille, comme souvenir reconnaissant d'une réunion instructive et agréable entre toutes.

Haubourdin, le 20 Juin 1906.

V. LORIDAN.

NOTES SUR LE MAROC

DE MAZAGAN A MARRAKECH. — Deux Français, MM. Bouvier et Boisset, désireux de s'établir à Marrakech s'y sont rendus en partant de Mazagan. M. Boisset raconte leur pénible et intéressant voyage dans une lettre communiquée à M. Frédéric Lemoine qui la publie et la commente.

Un chameau portant les gros bagages, une mule avec les provisions, un domestique à mulet, les voyageurs à cheval, voilà la caravane qui quitte Mazagan et se dirige sur Sidi N'Nour.

Elle traverse une série de plaines admirablement cultivées, principalement en maïs. La terre plutôt légère et rougeâtre a peu de profondeur, à trente centimètres on rencontre le tuf qu'il serait peut-être regrettable d'entamer et d'amener à la surface par un labour profond. La fréquence de petites pluies n'est pas sans influence sur le succès de la culture dans un terrain de cette nature.

Autour de Sidi N'Nour, il ne reste que quelques champs de maïs, tout le reste est abandonné : les hommes, dit-on aux voyageurs, sont à la guerre. D'ailleurs il ne s'y trouve pas d'agglomération habitée, Sidi N'Nour est un marabout au carrefour de pistes très fréquentées, à peu près au centre de grosses tribus. Les Arabes y tiennent le marché le plus important de la région.

Un peu au delà, vers Guerrando, le terrain change, c'est une série de petits cols et de cuvettes formant comme les marches d'un escalier gigantesque pour atteindre les hauts plateaux. L'eau manque un peu, c'est un obstacle à la durée de la verdure dans les petites cuvettes. Les stratifications rocheuses, presque verticales, ne favorisent pas la formation de nappes souterraines. Le narrateur est désillusionné par l'absence des sources dans cette partie du Maroc ; à peine rencontre-t-il de temps en temps un mauvais puits, très profond, donnant avec parcimonie une eau saumâtre. Il peut y avoir de grosses déceptions de ce chef.

En arrivant à Uzalet el Hamira, il jouit d'un spectacle grandiose. Devant lui et sur ses côtés s'étend un plateau immense à perte de vue, limité à l'horizon par la chaîne des Djebilet, derrière laquelle se dressent comme un écran gigantesque les massifs blancs de neige de l'Atlas.

Une marche d'un jour et demi conduit au pied des Djebilet, encore couverts en ce mois de Mai d'une herbe courte excellente pour les moutons.

Un jour après, à midi, le voyageur arrive à Louïnia à l'entrée du col traversant la chaîne de montagnes en avant de Marrakech. Le chamelier de la caravane dit qu'on ne pourra arriver à la ville avant la fermeture des portes et que d'autre part il est dangereux en ce moment de camper près de ses murs. On décide de brûler le repos du déjeuner et de forcer la marche. Malheureusement des contrariétés surviennent, un cheval se déferre et boite, il faut marcher à pied en le tirant par la bride et en pressant le pas, sous un soleil de plomb. Mais enfin on arrive, avec une extrême fatigue, il est vrai. Une aimable réception chez un compatriote, le médecin de Marrakech, et un bon lit ont tout réparé pour le lendemain matin.

La chaleur est accablante dans Marrakech et, dit l'auteur, fait glisser la plume dans les mains. « Il y aurait cependant de si belles choses à écrire sur Marrakech, cette ville immense, avec palmiers, oliviers, orangers, abricotiers ; de l'eau coulant dans les rues, un vrai paradis de verdure au milieu de l'aridité. Quand on voit du haut des Djebilet, la vaste plaine dénudée, cou-

verte de pierres calcinées par le soleil, au milieu de laquelle s'étend cette énorme plaque de verdure, on éprouve la sensation de contraste que produisent tous les oasis du Sud, Laghouat, Biskra, etc. Mais ici, on a, en plus, à l'horizon, cet écran gigantesque de l'Atlas, blanc de neige. Cette neige sous ce soleil de feu forme un contraste vraiment impressionnant ».

. . . .

« On a souvent vanté les beautés des couchers de soleil de ce pays ; il y a là, en effet, une variété inouïe de couleurs, se fondant les unes dans les autres, et venant teinter les massifs blancs de l'Atlas d'un rose tendre délicieux !

« Tout ici n'est qu'opposition. A côté de ces spectacles merveilleux, la ville grouillante, pouilleuse, empuantie est ignoble ! Tantôt les maisons sont entassées les unes sur les autres, les rues étroites et tortueuses sont encombrées, impossible de circuler. Puis brusquement on tombe sur des dégagements immenses, des rues larges, des jardins à n'en plus finir, on se croirait en dehors de la ville, et aussitôt on retrouve un nouveau quartier encore plus grouillant que les autres. Vous savez que les Arabes ont horreur des réparations ; une maison s'écroule, ils reconstruisent à côté, mais ne bougeront pas un doigt pour restaurer la vieille. Vous pouvez alors vous faire une idée de ce que peut devenir, au bout de quelques siècles, une ville de 100.000 âmes, comme Marrakech ».

. . . .

« Au point de vue politique, voici le gâchis actuel : le gouverneur de Marrakech Mouley Hafid, frère du sultan, ne peut administrer le pays sans s'assurer le concours des grands caïds de l'Atlas et du Sousse. Malheureusement ces derniers sont en guerre entre eux. Ces grands caïds ont leur casbah dans l'Atlas, véritables nids d'aigles, où ils se réfugient en cas de besoin, et dont on ne peut les déloger. De là ils commandent à un certain nombre de tribus de la plaine achetées fort cher au sultan pour les pressurer tout à leur aise. Il y a là quelque chose qui rappelle les anciens seigneurs féodaux ».

LES FORÊTS DE CHÊNE-LIÈGE. — Le Maroc est un pays « ondoyant et divers », on s'en aperçoit à la lecture des impressions rapportées par ceux qui le visitent. Sa richesse générale ne fait plus de doute, à l'heure actuelle, mais elle est composée d'éléments épars et variés, c'est non moins certain et peut-être pas plus mal. D'ailleurs il faut en étudier soigneusement toutes les sources et en définir l'importance. Les forêts de chêne-liège sont du nombre. Elles sont considérables assurément, mais il ne faudrait pas les exagérer jusqu'à les égaler à celles de l'Algérie, comme on l'a fait quelquefois en généralisant des observations particulières. Une mission a été chargée d'élucider cette question. M. Duchanoy, ingénieur civil des mines, à qui elle était confiée, en a fait un rapport analysé par M. E. Pelleray dans la *Dépêche*

Coloniale. Nous lui empruntons quelques renseignements de caractère précis :

« Le versant méditerranéen et le versant atlantique sont également riches en forêts de chêne-liège. Les régions déjà connues sont, pour le premier, les forêts du Rif et du Djebala, pour le second, les forêts de Larrache, d'El-Khemis, de Soueïr, de Mamorah, de Mansourah et de Marrakech.

« L'exploration de M. Duchanoy a porté exclusivement sur la région océanienne. Il s'est même attaché plus particulièrement à délimiter les grands espaces boisés qui s'étendent depuis Mamorah jusqu'à Larache.

« Suivant lui, les forêts situées dans la plaine de la côte atlantique présenteraient une superficie de 70.000 hectares, d'une densité de 200 à 250 arbres environ à l'hectare. Ces forêts ont l'immense avantage sur celles de l'Algérie et du Portugal d'être en pays plats, à proximité des ports, et sur le chemin que parcourront les voies ferrées. Leur exploitation future se présente donc dans d'excellentes conditions.

« Quant aux forêts de la côte méditerranéenne ou de la montagne, M. Duchanoy ne les a pas vues, aussi se garde-t-il à leur égard de la moindre évaluation. Il se contente d'affirmer que là encore existe une richesse importante, bien qu'elle doive être plus malaisée à mettre en valeur en raison des difficultés d'accès et de transport. Doit-on l'estimer plus grande que celle formée par les forêts du versant atlantique, les récits des précédents voyageurs ne permettent pas de le croire. La richesse d'ensemble des chênes-lièges du Maroc serait donc moindre que certaines suppositions, dénuées d'ailleurs de preuves, avaient pu le laisser espérer. Telle quelle, elle n'en mérite pas moins attention, et il y a lieu de tenter un réel effort pour utiliser cette source de produits indigènes.

« Cela ne se fera pas toutefois sans difficultés. Dans leur ignorance et leur insouciance, les Arabes ont abusé des larges ressources mises par la nature à leur disposition. Quantité d'arbres, surtout aux environs des villes, ont été massacrés pour en faire du charbon ou pour se servir de l'écorce pour la tannerie.

« Il faudra donc un assez long temps pour remettre cette richesse en état, mais l'entreprise paraît réalisable, la dépense sera minime, et d'ici quinze à vingt ans, ce domaine pourrait être l'un des plus beaux de l'Afrique du Nord.

« Jusqu'aujourd'hui, l'indigène exploite peu le chêne-liège. Aucune statistique des ports du Maroc ne signale l'exportation du liège. Sur la côte atlantique, l'indigène démascle quelques arbres pour faire des ruches, couvrir quelques gourbis ou confectionner des cercueils.

« Le gouvernement marocain a décliné jusqu'ici toutes les offres d'exploitation qui lui ont été faites par les Européens. Quoique l'exportation paraisse nulle, elle est pourtant autorisée, pour la France au moins, par un décret chérifien. Le liège est frappé d'un droit de sortie d'environ 3 fr. 10 par 100 kilogrammes. Ce tarif est trop élevé, car le Portugal, qui frappe lui aussi

le liège brut d'un droit de sortie, ne perçoit guère qu'un franc par quintal. Il y aurait lieu de demander une revision de ce tarif. Ce ne serait pas une perte pour le Trésor, car une fois l'exploitation intensive commencée, l'importance des quantités mises en valeur aurait vite fait de compenser la diminution du droit perçu »,

LES VOYAGES AU MAROC. — Pour nous bien convaincre de la diversité des aspects du Maroc, citons maintenant M. Rober-Raynaud dont la compétence est connue :

« Un journal parisien qui dit tout, et qui, par conséquent, peut se tromper, racontait en termes très littéraires et charmants les sables du Maroc, sa sécheresse et ses chameaux. Certes cela impressionne notre bourgeoisie amie de l'ombre, de la fraîcheur et des terres grasses. Le même journal il est vrai, par la plume d'un autre rédacteur, démentait les chameaux et les déserts arides ; mais les démentis, en économie politique comme en politique pure n'ont jamais porté ; d'une calomnie géographique il reste toujours quelque chose, et d'honnêtes marchands de Paris craignent d'envoyer leurs fils ou leurs courtiers préférés sur ces côtes inhospitalières bordant des régions démunies.

« L'insécurité au Maroc devient également un proverbe, et combien de fois avons-nous vu enveloppé d'admiration muette le hardi voyageur qui s'aventurait vers Fez ou même Tanger. Le voyageur ne risquait rien que l'inconfortable d'un voyage privé de chemins de fer, de voitures et de routes.

« Il est exact, trop exact, qu'une douce anarchie règne au Maroc, que les tribus entre elles ont souvent à coups de fusil des relations décourageantes pour la diplomatie, et que le commerce général s'en trouve restreint. De là à conclure que le Maroc est un coupe-gorge pour l'Européen, il y a loin, mais la distance est cependant franchie sans difficulté dans l'ignorance européenne. On peut, sans paradoxe, affirmer — et j'en appelle au témoignage de tous les voyageurs au Maroc — que le Maroc est le pays au monde qui offre à l'Européen sans défense le plus de sécurité, à condition, bien entendu, de se renseigner sur les mœurs, les usages et d'avoir soin d'éviter toute provocation inutile ou toute tentation imprudente ».

. . . .

. . . .

« Le risque véritable au Maroc, c'est la balle perdue, car les gens de plus en plus sont armés de carabines à répétition, et soit pour le jeu, soit pour leur défense, tiraillent sans cesse en tous sens. Les Marocains savent ce qu'il en coûte de toucher à l'Européen ; les représailles des gouvernements étrangers, les indemnités aux parents des victimes, les excuses du sultan retombent finalement en responsabilité collective sur la tribu où le meurtre s'est accompli.

Ainsi se justifient les mesures prises par le gouvernement français pour l'affaire Charbonnier. . . . . »

. . . .

« La morale de ces impressions et souvenirs, se dégage et se résume sur la forme suivante : le Maroc est un pays fertile, riche, sain et sûr. On en connaît aujourd'hui le chemin ; allons au Maroc où nous pourrons « rallumer de nouveaux foyers » et dans cette école d'énergie et de travail, retremper nos forces. ».

LE COMMERCE FRANÇAIS AU MAROC. — Nous pouvons enregistrer aussi l'opinion de M. G. Ribes, naguère exprimée comme suit, sur une question particulièrement intéressante pour notre région industrielle :

« Pour beaucoup, tout l'intérêt économique au Maroc se réduit à de gros travaux (chemins de fer, canalisations, etc.) à effectuer pour le compte du Maghzen et, d'ailleurs, malgré lui. Certains escomptent l'espoir de concessions minières ; alors, qu'en réalité, le véritable point de vue doit se rapporter au commerce et aux débouchés très importants que le Maroc peut nous fournir.

« Dans cette immense région, d'une superficie de 850.000 kilomètres carrés, où l'on trouve des villes de 100.000 habitants, comme Fez et Marrakech, l'organisation commerciale européenne est très primitive et partant ne peut aller au devant des besoins du pays.

« Quiconque a parcouru l'Afrique et, en particulier la côte occidentale, est frappé, quand il visite le Maroc, de l'absence d'organisation pratique, du manque de cohésion des divers éléments du commerce européen dans ce pays.

. . . .

. . . .

« La grande erreur initiale a été de considérer le Maroc comme un pays tout au moins à demi-européen : les commerçants, les industriels qui ont voulu y chercher des débouchés, ont cru devoir procéder comme en Algérie, en Tunisie ou même comme en Turquie. Beaucoup d'entre eux ont échoué dès le début par suite d'un manque de mise au point.

« Ils sont représentés trop souvent par des agents qni prennent des commandes comme n'importe quel courtier de Marseille ou de Bordeaux pourrait en prendre pour une maison de Paris. D'autres envoient au Maroc des voyageurs de commerce qui considèrent cette région comme une dépendance de l'Espagne et qui vont à Tanger entre deux bateaux, comme ils iraient à Algésiras ou à Cadix.

. . . .

« Faut-il s'étonner des déboires amenés par cette façon d'opérer ? déboires généralement dus à l'ignorance des besoins du pays.

« D'ailleurs le commerce au Maroc est moins simple, moins aisé qu'on ne

se plaît à l'imaginer ; il est aussi compliqué qu'à la Côte d'Afrique et seules des maisons bien organisées et établies dans le pays, c'est-à-dire des maisons achetant elles-mêmes en Europe et revendant au Maroc, avec un bon personnel, peuvent avoir chance de réussir.

« Il faut bien se rendre compte que le Maroc est au sens commercial du mot un *pays nègre*, et seul le commerce en usage dans les *pays nègres* peut y avoir des chances de réussite. La mentalité du Marocain ne diffère pas sensiblement de celle du Soudanais et du Sénégalais. Si nous laissons de côté ce que nous appellerons l'aristocratie marocaine, nous trouvons les mêmes goûts, les mêmes procédés, les mêmes usages commerciaux au Maroc qu'au Soudan.

« Or, quelle est dans toute l'Afrique occidentale et centrale l'organisation qui a donné les meilleurs résultats ? C'est le système des factoreries ou comptoirs, où les indigènes viennent eux-mêmes vendre ou échanger leurs produits contre des espèces ou des marchandises d'Europe, et où ils trouvent à des prix raisonnables les objets les plus disparates, depuis la boîte de sardines jusqu'au phonographe.

« C'est une organisation semblable qu'il faut développer au Maroc. Nous avons déjà matériellement une certaine avance. Il ne tient qu'à nous de la conserver en améliorant notre organisation commerciale, en l'élevant au niveau des conditions économiques du pays, sans nous laisser démonter par l'attitude menaçante de l'Allemagne, dont on s'effraie beaucoup trop.

« Surtout il est bon de se rappeler que les intérêts économiques de l'Allemagne dans ce pays sont loin d'avoir l'importance qui leur a été attribuée depuis l'incident de Tanger ; par exemple, il n'existe à Tanger que trois maisons de commerce allemandes contre une centaine de maisons françaises.

« Le Maroc est un pays essentiellement agricole et commerçant, et le chiffre de 100 millions auquel on évalue le montant de son mouvement commercial, est dérisoire, si l'on songe à la superficie de ce pays : 850.000 kilomètres carrés (une fois et demie la France) et à sa population évaluée à 8 millions d'habitants.

« Et nous laisserons à nos industriels le soin de décider s'ils doivent se désintéresser de cette riche contrée qui, à quelques kilomètres de l'Europe, leur offre des débouchés inespérés dans toutes les branches et s'ils veulent abandonner aux nations tard venues une place qu'il est indispensable pour nous d'occuper ».

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX. — L'Exposition Coloniale de Marseille comprend dans la section algérienne une salle importante garnie d'échantillons des marchandises en faveur au Maroc. Cette exhibition partielle est entendue de façon très pratique, fabricants et commerçants peuvent y facilement recueillir des indications utiles.

45e CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

MONTPELLIER. — AVRIL 1907.

Extrait de la lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique :

Vous trouverez ci-joint, en dix exemplaires, le programme du 45e Congrès des Sociétés savantes qui s'ouvrira à MONTPELLIER le mardi 2 Avril 1907, Je vous serai obligé de porter sans retard ce document à la connaissance des membres de votre Société et de leur rappeler que toute lecture sera, comme les années précédentes, subordonnée à l'approbation du Comité des travaux historiques et scientifiques.

Les manuscrits devront être entièrement terminés, lisiblement écrits *sur le recto* et accompagnés des dessins, cartes, croquis, etc.. nécessaires, de manière à ne pas en retarder l'impression, si elle est décidée.

J'appelle toute votre attention sur ces prescriptions. Elles ne restreignent pas le droit pour chacun de demander la parole sur les questions du programme et sont de nature à assurer la marche régulière du Congrès.

J'insiste tout particulièrement, afin que les mémoires parviennent, AVANT LE 7 JANVIER PROCHAIN, AU 5e BUREAU DE LA DIRECTION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

IL NE POURRA ÊTRE, EN EFFET, TENU AUCUN COMPTE DES ENVOIS ADRESSÉS POSTÉRIEUREMENT A CETTE DATE.

Le programme dont il est question ci-dessus est déposé au Secrétariat à la disposition des Sociétaires.

Les travaux d'une des sections (programme, p. 16) sont consacrés à la Géographie historique et descriptive.

BIBLIOGRAPHIE

L'AME JAPONAISE, par M. GOMEZ-CARRILLO, traduit de l'espagnol par Ch. BARTHEZ. Paris, Sansot, 1906.

Le Japon est, en apparence tout au moins, le pays des contradictions. Voici par exemple Tokyo, si l'on en croit la description de l'auteur : Tokyo, ou encore Kobe, Yokohama, Osaka, aurait pu ressembler à n'importe quelle ville de la Chine méridionale, où tout est clair, dont les rues sont gaies comme une fête ; toute ville japo-

naise au contraire, est plutôt maussade, et impressionne défavorablement le voyageur, avec ses rues tortueuses, sales, aux maisons vernissées de noir comme pour un deuil, et encombrées de réseaux téléphoniques. Et cependant les intérieurs sont propres, coquets, et révèlent un véritable goût artistique. Autre contradiction : le peuple japonais est un des plus gais qui existent ; en outre, poli, délicieusement raffiné, élégant, brave, noble, chevaleresque : l'auteur, après bien d'autres d'ailleurs, nous apprend sur tous ces points des choses charmantes, qui donneraient aux Européens l'envie d'aller vivre au Japon ; et à côté de cela, un reste de sauvagerie violente et farouche, un orgueil national qui confine au délire ; la duplicité politique, l'improbité commerciale érigées en principe (moins actuellement, puisqu'on vient de fonder dans les Universités japonaises des chaires d' « honnêteté commerciale ») — et, comme correctif, des élans généreux, des mœurs d'une rectitude et d'une loyauté qui nous surprennent. Depuis que nous sommes jugés par les Japonais, disait un Européen à Yokohama, il n'y a pas eu une seule plainte contre la légalité. La misère, dans certains bas-fonds, est effroyable, mais on l'y supporte avec une bonne grâce héroïque, comme dans les milieux plus élevés, pour une peccadille, on s'ouvre le ventre en saluant, le sourire aux lèvres ; car tout le monde sourit au Japon, les dieux eux-mêmes, qui se donnent l'un à l'autre l'exemple d'une gaîté inaltérable et d'une tolérance parfaite. Le dévouement à l'Empereur est absolu, en principe, mais l'Empereur, malgré son origine solaire, sa haine pour les Européens,.... et son brillant uniforme de général français, compte peu dans les affaires du pays. Au reste, depuis le Mikado jusqu'au dernier de ses sujets, tout le monde rime ou chante des versiculets ingénieux ; nulle part le sentiment poétique, le goût de la nature, ne sont plus répandus qu'au Japon. Et quels artistes ! La beauté des palais, des temples surtout, est telle, que les voyageurs enthousiasmés, depuis Loti et Rudyard Kipling jusqu'à notre auteur, se déclarent impuissants à la décrire. L'esprit de famille est intense, mais un père sacrifiera son fils avec joie pour une question de point d'honneur, et, à plus forte raison, de patriotisme. Quant à la femme, elle est à la fois placée très haut et très bas. Galant et voluptueux, le Japonais va jusqu'à sanctifier les courtisanes (guechas), en revanche il ignore ou méprise l'amour conjugal, comme chose honteuse, et traite sa femme presque en esclave.

Tous ces détails sont peints d'une façon neuve par M. Gomez-Carrillo en une série de courts chapitres concrets, suggestifs, et, oserai-je dire, brillants comme des kakemonos. Quant à la séduction même du style, puisque nous ne pouvons l'apprécier dans l'original, il convient jusqu'à nouvel ordre de l'attribuer au traducteur, qui a fort habilement su nous en donner le plaisir dans notre langue.

PAIX JAPONAISE, par Louis Aubert. Paris, Colin, 1906.

Le sujet traité par M. Gomez Carrillo, restreint par sa définition même à « l'âme japonaise », s'est ici élargi considérablement, puisque la « Paix japonaise », acquise par tant de sacrifices, devient aujourd'hui une question mondiale, et puisque, en étudiant avec M. Louis Aubert le Japon hors de chez lui, nous allons le retrouver en contact permanent de civilisation, ou en conflit d'intérêts, avec toutes les nations, depuis celles de la vieille Europe jusqu'à celles de la jeune Amérique.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait dans l'ouvrage de M. Aubert bien des chapitres d'un caractère plutôt descriptif et littéraire, et d'un charme très réel, lesquels, par le fait qu'ils étudient le Japon sur son domaine propre, pourraient faire suite au

livre mentionné plus haut, ceux par exemple intitulés : — Le Paysage japonais, — Routes japonaises, — ou l'In Kyo (la sagesse bouddhique). Mais combien plus intéressants pour nous au point de vue géographique les chapitres, d'ailleurs traités avec une ampleur remarquable, qui ont pour titre : Le Japon et la Paix de l'Extrême-Orient, — le Japon et la Chine, — Japonais et Américains, — la Lutte pour le Pacifique.

Partout, ce qu'ils affirment, c'est l'activité inlassable, débordante, inattendue hier, mais parfaitement logique, des Japonais depuis leurs récents triomphes. En ce qui concerne la paix en Extrême-Orient, l'alliance anglo-japonaise, avec les traités et le renforcement par l'Angleterre de sa situation navale dans le Pacifique, semble l'assurer pour dix ans au moins, au profit surtout des deux nations contractantes. Vis à vis de la Chine, le Japon poursuit lentement, doucement, mais avec ténacité, sa propagande par l'éducation, l'éveillant bon gré mal gré aux réformes nécessaires, en attendant le moment, qui sûrement viendra, de reprendre son grand projet de « Paix japonaise », c'est-à-dire de domination jaune dans l'Extrême-Orient. En ce qui concerne l'Amérique, de bons rapports continuent à exister, établis sur une courtoisie réciproque, mais la question de la suprématie dans le Pacifique se pose maintenant, d'une façon qu'on ne peut différer, car, depuis l'occupation des Philippines surtout, l'Asie Orientale hante l'imagination yankee.

Comme résultante de tout cela, des conflits, des heurts sont-ils sérieusement à craindre, pour un temps plus ou moins éloigné ? Beaucoup d'hommes sages, même et surtout parmi les Américains, se refusent d'y croire, et l'auteur déclare partager leur opinion. Toutes les guerres ne sont-elles pas le résultat d'un malentendu ? Au contraire, de ce contact entre différentes civilisations peut résulter, selon lui, par une pénétration réciproque, un véritable élargissement de pensée, un renouveau de vie universelle analogue à ce qui fit jadis la Renaissance. Il s'agit pour nous, Occidentaux un peu casaniers, de nous préparer à cette tâche, en « ne nous contentant plus, intellectuellement, sentimentalement, de n'être que des Méditerranéens », mais en allant à l'Extrême-Orient comme il vient à nous, avec nos enquêtes scientifiques, nos écoles, nos missionnaires laïques, et en faisant cesser de part et d'autre ces habitudes de méfiance, cet état de guerre sournois qui est véritablement le seul péril jaune de l'avenir.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE.

La Loire navigable. — Le Congrès qui s'occupe de cette question s'est réuni en Maine-et-Loire dans le courant de Juillet. On y a fait diverses constatations favorables. Les travaux déjà effectués ont donné les meilleurs résultats, et ceux-ci semblent devoir être durables. C'est un encouragement à les continuer ; cet été on va draguer un chenal que les crues de l'hiver prochain devront améliorer. Les travaux entre Angers et Nantes et entre la Maine et la Vienne sont donc en

bonne voie et toutes les expériences entreprises montrent leur avantage pour la navigation, rendue plus sûre et plus facile.

On prépare les études sur la section de la Vienne à Tours, pour l'exécution il faudra de nouveaux fonds.

Mais pour ce qui est du cours de la Loire d'Angers jusqu'à Nantes, on est en face d'une réduction sensible du coût calculé, on n'y dépensera pas plus de 3 millions. Il est donc extrêmement probable que les ressources seront faciles à trouver près de l'État et près des particuliers quand les essais seront définitivement probants.

Le reboisement des hauteurs voisines du cours supérieur du fleuve et de ses affluents est toujours à l'ordre du jour, de même que la création de réservoirs d'arrêt, dans le haut Allier comme dans la haute Loire. On songe à en faire 85, contenant 530.000.000 m^3, réserve qui permettrait de *tripler* pendant 100 jours de basses eaux le débit actuel en aval d'Orléans.

EUROPE.

La Belgique et le projet de tunnel sous la Manche. — Un correspondant de l'*Étoile Belge* est allé demander à un ingénieur anglais des plus distingués et qui est à la tête d'une très importante Société de chemins de fer anglaise, quelles seraient, au point de vue économique, et spécialement pour la Belgique, les conséquences de la création d'un tunnel sous la Manche.

« Il est plus que probable, a-t-il répondu, que le tunnel sera construit dans une dizaine d'années, mais pas avant. L'œuvre à réaliser, l'on ne doit pas s'en dissuader, est extrêmement importante, puisque la longueur du tunnel dépassera 54 kilomètres.

Mais quoi qu'il en soit, la science moderne aura aisément raison des difficultés que l'on rencontrera.

Les conséquences économiques de la réalisation du fameux projet, possible aujourd'hui grâce à l' « entente cordiale », seront énormes. Du jour où le tunnel sera mis en exploitation, il accaparera une grande partie du trafic, voyageurs et marchandises.

Le tunnel aura trois voies, une pour les voyageurs et les deux autres destinées à la circulation des trains de marchandises.

Les lignes de navigation, Douvres-Ostende, Douvres-Calais et celles qui relient l'Angleterre à la Hollande et à l'Allemagne, verront, dès ce moment, leur trafic diminuer dans des proportions énormes.

Mais il n'en est pas moins vrai que, d'autre part, la Belgique aura beaucoup à gagner avec le tunnel. Elle recevra la visite d'autant de voyageurs qu'aujourd'hui, venant de l'Angleterre et des États-Unis ; et de plus, toutes les marchandises venant de l'Allemagne ou allant vers ce pays passeront en transit sur son territoire, lui assurant une source formidable de prospérité nouvelle ».

Pour la France, une conclusion s'impose : ses lignes ferrées verront une amélioration de leur trafic. Mais le tunnel fonctionnera-t-il dans dix ans ? Il miroite à nos yeux depuis si longtemps !

ASIE.

Le lac Baïkal. — Ce lac est une mer où les tempêtes sont quelquefois terribles. Long de plus de 600 km., il a une superficie de 34 180 km². Sa profondeur

est très grande. On y opère depuis longtemps des sondages, dont le résultat est maintenant une connaissance assez complète du fond et des profondeurs. Le fond est très varié : cailloux, roc, sable, vase, argile, mélanges de ces éléments, tout cela s'y trouve. Les profondeurs de 1.000 à 1.400 mètres y sont fréquentes et s'étendent sur des distances de quelquefois 30 km., et exceptionnellement atteignent 2.000 mètres au maximum. Le lac gèle tard et difficilement, mais au printemps la glace y persiste longtemps après que les fleuves en sont débarrassés, et assez solide pour que le traînage y reste établi.

Les travaux du Chemin de fer du Yunnan. — Sans doute la locomotive des trains rapides et réguliers ne siffle pas encore en gare de Mongtzé. Pourtant un gros effort a été fait et il n'est pas juste de comparer la façon rapide dont furent menés et exécutés les travaux de la ligne en territoire français avec celle dont ils peuvent être faits en pays chinois. Les difficultés y sont tout autres. On a réussi à avoir tout de même 8.000 coolies dans le Nam-Ty, durant la terrible saison d'été, ce qui est un succès indéniable et l'on compte d'une façon presque certainé en avoir 30.000 pendant la campagne d'hiver, c'est-à-dire dès la fin de Septembre ou le commencement d'Octobre.

Plusieurs lots sont maintenant achevés et le rail s'est déjà avancé au delà du kilomètre 23 après Lao-Kay.

Ce beau résultat n'a pas été obtenu sans peine. Peu à peu les coolies se sont familiarisés avec le pays. Il ne s'agit plus ici de travailleurs annamites, on y a renoncé comme ils avaient renoncé eux-mêmes à ce travail.

Les différents chantiers ne sont plus garnis que de travailleurs du Céleste-Empire autrement résistants que les Annamites. Il y a pourtant encore de sérieux déchets. L'état sanitaire est loin d'être aussi parfait qu'il serait à souhaiter. Malgré le dévouement de nos médecins, la dysenterie et les accès de fièvre bilieuse hématurique font encore de nombreuses victimes. Tel est le sort de toutes les agglomérations dans les pays chauds aux époques chaudes. Pourtant il n'y a pas à comparer les pourcentages de mortalité entre les individus des deux races.

Les pessimistes qui prétendaient que les travaux avanceraient très lentement et très péniblement ont exagéré leurs pronostics fâcheux. Avec les 30.000 hommes qui seront sur place dans deux mois, on peut être sûr que, pour l'été prochain, plus d'un Tonkinois ira demander de la fraîcheur au climat de Mongtzé. Cela vaudra presque un voyage en France.

AFRIQUE.

L'affaire de Djanet et Bilma. — Notre Bulletin du mois d'Août dans lequel nous parlions de Djanet et de Bilma (p. 144) était encore sous presse que le gouvernement turc ordonnait d'évacuer Djanet ou d'arrêter les troupes dans leur marche en avant, au cas où elles n'y seraient pas encore parvenues.

Le *statu quo ante* est établi jusqu'à ce qu'intervienne une entente entre la France et la Turquie pour fixer d'un commun accord les limites entre Ghat et nos possessions.

Cette procédure pour arriver à une solution est la même que celle qui a été acceptée par la Turquie vis à vis de l'Égypte et de l'Angleterre dans la presqu'île Sinaïtique. La garantie n'est peut-être pas des meilleures, car dans cette dernière question les Turcs cherchent à éluder leurs engagements en prétendant tracer une frontière en arc de cercle pénétrant largement chez leurs voisins, en dehors de la ligne droite d'El-Arich à Akaba.

Quand à Bilma, un détachement de Méharistes français de Zinder, commandé par le Lieutenant Crétin l'a occupé au courant de Juillet sans aucun incident ni difficulté.

Notre présence aura probablement pour effet de faire passer de nouveau par ce point les caravanes marchandes et religieuses qui s'en étaient détournées à cause du brigandage des tribus voisines. Ce poste facilitera d'ailleurs notre police du désert. Le cas de Djanet ne pourrait-il être réglé effectivement par un procédé semblable ?

Le poste de télégraphie sans fil de Bizerte. — L'étude sur place de l'établissement de ce poste a été achevée en Juin par M. l'Ingénieur Petit, la construction en sera prochainement commencée, à côté du sémaphore existant. Les appareils sont commandés et on espère que le service pourra commencer à la fin de 1907. Le champ d'action sera immense, il s'étendra jusqu'à Toulon.

RÉGIONS POLAIRES

Les engins aéronautiques de M. Wellman ne sont pas complètement au point, il doit, dit-on, faire retoucher sa nacelle et renonce par suite à son exploration pour le présent été. Il a quitté le Spitzberg en y laissant son installation qu'il retrouvera en reprenant son œuvre l'an prochain.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE ET COLONIES.

Les Sociétés indigènes de prévoyance en Algérie continuent à se développer régulièrement. Dans les derniers mois de 1905 elles étaient au nombre de 173, comptant 462.682 sociétaires, en augmentation de 12.578 en une année. Elles possédaient 13.921.317 fr. d'actif, présentant une plus-value de 1.178.797 francs sur le solde annuel précédent. Elles avaient accordé dans l'année 115.000 fr. de secours, 5.000 fr. de dégrèvements et 5.926.000 fr. de prêts à l'agriculture. Ce dernier emploi de leurs ressources venait à point dans une période où la situation économique a laissé beaucoup à désirer à cause de l'insuffisance des récoltes, c'était une arme efficace contre l'usure qui devient plus âpre en des temps malheureux. Leur marche progressive malgré cette situation défectueuse prouve que les indigènes comprennent de mieux en mieux l'utilité de ces institutions.

Côte d'Ivoire. — L'*Office Colonial* communique les chiffres du mouvement du commerce général de la Côte d'Ivoire en 1905. Le commerce total (importation et exportation réunies de marchandises de toutes sortes) s'est élevé à une somme de 21.531.090 fr. C'est une diminution de 4.339.035 fr. sur l'année précédente et une augmentation de 7.064.578 fr. sur la moyenne quinquennale antérieure à 1904.

A l'importation, les valeurs ont atteint le chiffre de 13.895.337 fr. Elles ont été ainsi inférieures de 1.688.045 fr. à celles de l'année précédente et supérieures de 6.379.636 fr. à la moyenne quinquennale.

Les exportations ont atteint le chiffre de 7.635.753 fr., en diminution de 2 mil-

lions 650.990 fr. sur l'année précédente et en augmentation de 684.942 fr. sur la moyenne quinquennale.

Madagascar. — L'*Office Colonial* communique les chiffres du mouvement du commerce général de Madagascar en 1905. Le commerce total (importation et exportation réunies de marchandises de toutes sortes) s'est élevé à une somme de 54.049.002 fr. C'est une augmentation de 8.202.459 fr. sur l'année précédente et de 5.034.895 fr. sur la moyenne quinquennale antérieure à 1904.

A l'importation, les valeurs ont atteint le chiffre de 31.198.410 fr. Elles ont été ainsi supérieures de 4.779.025 fr. à celles de l'année précédente et inférieures de 6.408.357 fr. à la moyenne quinquennale.

Les exportations ont atteint le chiffre de 22.850.592 fr., en augmentation de 3.423.433 fr. sur l'année précédente et de 11.443.252 fr. sur la moyenne quinquennale.

Ainsi, malgré les épidémies douloureuses qui sévissent depuis de longs mois dans la Grande Ile, malgré les pertes résultant de phénomènes météorologiques désastreux, et disons-le aussi, malgré le découragement né des défectuosités de notre système fiscal, malgré une paralysie relative dans la production de l'or causée par une réglementation minière qu'on aime à croire passagère, les exportations augmentent rapidement. C'est un symptôme rassurant pour le temps où on aura appliqué le remède à des maux dont plusieurs tombent sous le contrôle des gouvernants.

EUROPE.

Expansion commerciale de l'Allemagne. — Il faut suivre attentivement l'évolution commerciale de nos voisins de l'Est, comme stimulant de nos propres efforts et ne négliger rien pour ne pas leur laisser prendre une avance qui réduirait la France à une pauvreté relative de nature à compromettre son existence nationale et économique.

On annonce la prochaine création d'une et peut-être même de deux nouvelles lignes allemandes de navigation qui feront le service entre Hambourg et les ports de l'Afrique occidentale.

D'autre part les Allemands, qui occupent une position excellente dans les relations maritimes avec le Siam, poussent un cri d'alarme et se plaignent de la lutte qu'ils vont avoir à soutenir avec une ligne de navigation japonaise qui organise un service entre Hong-Kong et Bangkok, et aussi avec un service de paquebots français qui existe entre Singapore et Bangkok. Le Lloyd allemand, qui est le plus menacé, vient de décider de mettre de nouveaux bateaux sur ses lignes du Siam pour soutenir cette double concurrence.

De plus, le Lloyd étudie une combinaison avec la Compagnie Hamburg-Amerika pour entreprendre une concurrence hardie à la navigation anglaise, américaine et même italienne. La Hamburg-Amerika ne construirait plus que de grands transatlantiques de luxe du type *Kaiserin-Augusta-Victoria* où les trépidations seraient atténuées le plus possible pour développer ses services entre Cuxhaven et New York. En outre, elle construirait des paquebots mixtes pour passagers et marchandises afin d'augmenter ses services entre Hambourg et l'Amérique du Sud et les Antilles. Une nouvelle ligne de Gênes au Brésil et à la Plata ferait concurrence à la ligne italienne avec deux vapeurs filant seize nœuds.

Les Compagnies françaises de navigation de leur côté ne restent pas inactives : nous avons signalé naguère les améliorations, les unes réalisées, les autres projetées, sur la côte occidentale d'Afrique ; nous connaissons les progrès de la navi-

gation indo-chinoise et ceux plus rapprochés de la Compagnie Transatlantique dans son service algérien comme dans son intercourse américaine, les efforts des Messageries constatés dans le dernier rapport à l'assemblée générale de cette Société ; et nous pourrions passer en revue ainsi toutes nos lignes maritimes. Mais elles doivent encore multiplier leur activité. Il en est de même de nos autres organismes commerciaux comme le montrent les renseignements suivants.

Les rapports commerciaux entre les États-Unis et l'Allemagne se resserrent tous les jours davantage. Les seuls échanges entre Hambourg et les États-Unis, qui se chiffrent annuellement par 280 millions de tonnes, représentant une valeur de un milliard de francs, suffiraient à marquer l'importance de ces intérêts. Mais des liens plus étroits existent entre les deux pays, dont le développement commercial et industriel rivalise de rapidité. De nombreux capitaux allemands se sont dirigés vers les entreprises américaines, des banques allemandes se sont fondées aux États-Unis et les Américains laissent volontiers de l'argent dans les affaires allemandes avec lesquelles ils sont en relation.

Ces rapports viennent de prendre encore une nouvelle forme. Une véritable alliance s'est conclue entre certains grands magasins berlinois et des maisons similaires de New York. Ces immenses caravansérails modernes, où toutes les branches de commerce sont représentées, ont lié partie par dessus l'Océan pour se communiquer leur organisation, leurs sources d'achats et leurs procédés commerciaux, en un mot tout ce que les maisons de commerce ont jusqu'à présent pris l'habitude de considérer comme des secrets vitaux.

Deux maisons, Tirtz, de Berlin, et Wanawaker, de New York et Philadelphie, se font ainsi bénéficier réciproquement de toutes leurs expériences en vertu d'un traité d'alliance qui sera imité prochainement par d'autres établissements similaires.

Cette convention n'intéresse pas seulement les grands magasins mêmes, mais aussi leurs fournisseurs, puisque leurs prix et conditions de vente feront l'objet de communications réciproques. Il y a là une révolution commerciale en perspective qui ne peut que resserrer encore l'intimité commerciale qui existe entre les Allemands et les Américains, dont les caractères et les allures offrent d'ailleurs, de plus en plus, des traits de ressemblance qui frappent tous les observateurs.

Gare de triage à Strasbourg. — Cette gare, ouverte le 3 Juillet, est, suivant les spécialistes, un modèle du genre. Longue de 4 kilomètres, elle occupe une superficie d'environ 90 hectares, et sa situation facilite l'accès des trains de toutes les directions. La force motrice nécessaire à la manœuvre des véhicules, des plaques tournantes et des grues est fournie, comme l'éclairage, par une immense usine électrique. Tous les autres éléments du service y sont également bien combinés.

Les passages à niveau sont absolument supprimés, les nombreux chemins qui traversaient l'espace occupé par la gare ont été groupés pour franchir les voies sur quatre énormes ponts métalliques ayant une longueur moyenne de 265 mètres.

Les travaux ont été commencés au printemps de 1902 et ont coûté 23 millions de francs.

Cet exemple est à étudier pour l'appliquer dans son esprit, il ne semble pas indispensable d'en détailler les avantages qui s'expliquent d'eux-mêmes.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE PRÉSIDENT,
Ernest NICOLLE.

Lille Imp. L. Danel

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 11 Octobre 1906.

Présidence de M. ERNEST NICOLLE, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

Prennent place au Bureau MM. Henri Beaufort, Houbron et Van Troostenberghe.

Se font excuser MM. Quarré-Reybourbon, G. Lefebvre, D[r] Vermersch, Général Avon, Godin et Général Lebon.

Le procès-verbal de la précédente Assemblée tenue le Jeudi 17 Mai ne soulève pas d'observation.

Adhésions nouvelles. — 13 Sociétaires ont été admis par le Comité d'Études dans ses séances de Juin, Juillet et Octobre. Leurs noms figureront dans le Bulletin à la suite du présent procès-verbal.

Changements dans la composition du Bureau. — M. Fernaux-Defrance avait montré depuis deux ans une grande hésitation à accepter le renouvellement de son mandat de Trésorier, en raison de ses obligations personnelles et de sa santé. Dans ces derniers temps il a résigné ces fonctions qui, ajoutées à ses autres occupations devenaient trop lourdes. et il a aussi donné en dernier lieu sa démission de Membre du Comité d'Études. Ses collègues du Comité ont accueilli ces déterminations, sur lesquelles il n'a pas été possible de le faire revenir, avec un regret qui sera partagé de tous les Sociétaires, témoins des services de M. Fernaux. Ouvrier de la première heure, il s'est toujours dépensé sans réserve pour le bien de la Société, ne se laissant jamais rebuter par les difficultés quand sa peine pouvait en venir à bout.

Le Comité lui a décerné le titre de Trésorier honoraire, témoignage des sympathies de toute la Société.

M. Henri Beaufort, auparavant Trésorier adjoint, a été élu Trésorier le 22 Juin. Dans la même séance, M. Auguste Schotsmans a été appelé au poste de Trésorier adjoint. Le dévouement de ces deux collègues est assez connu de la Société pour que celle-ci se félicite d'être assurée de leur concours dans ces nouvelles attributions.

Nécrologie. — La Société déplore la perte de plusieurs de ses Membres et exprime ses sympathies pour leurs familles. Elle a reçu avis des décès suivants :

MM. G. de Boubers, à Lille.
Émile Landriau.
Aristide Lefebvre, à Roubaix.
Mme Édouard Wauquier, à Lille.

La Société de Tokyo a perdu son principal fondateur et Vice-Président, M. le Vicomte Moriyochi Nagaoka. Les confraternelles et douloureuses condoléances de notre Société lui ont été exprimées par une missive en date du 4 Août.

Distinctions honorifiques. — Ont été nommés :

Chevalier de la Légion d'Honneur.

MM. le Capitaine Bigot.
E. Corre.
Georges Duvillier-Motte.

Officier de l'Instruction publique.

MM. Théodore Barrois.
Richez.

Officier d'Académie.

MM. Georges Lefebvre, Président de la section de Tourcoing.
Joseph Petit-Leduc, Secrétaire » »

que nous mentionnons tout d'abord parce qu'ils ont officiellement reçu cette distinction au titre de la Société de Géographie, puis :

MM. Chantry.
Crémont.
Destrebecq.
Louis.
Marescaux.
Commandant Rausscher.
Robbe.
Vaillant.

M. Achille Ledieu-Dupaix, Consul des Pays-Bas, a reçu successivement la *Croix d'Officier de la Couronne de Chêne du Luxembourg* et la *Cravate de Commandeur de l'Ordre de Sainte-Anne de Russie.*

Enfin ont été promus :

MM. le Colonel Bizard, *Général de Brigade.*
le Commandant Féraudy, *Lieutenant-Colonel.*

Dans une autre sphère, M. Amédée Prouvost fils, de Roubaix, a été le lauréat de l'Académie française, prix Archon-Desperousse, pour ses poésies « *Sonates à la Lune* » ; M. Georges Houbron, notre distingué Bibliothécaire, et M. Louis Cordonnier, l'éminent Architecte, ont reçu le 24 Juin, dans une séance mémorable au Palais Rameau, la Rose des Rosati, l'un pour ses productions littéraires, l'autre pour les triomphes artistiques qui lui valent une renommée universelle.

L'Assemblée consultée exprime à tous ces collègues les félicitations de la Société sur laquelle s'étend un reflet des marques honorables conférées à ses Membres.

Concours. — Le Prix Paul Crepy a été attribué cette année à M. Émile Coornaert, dont la composition roulait sur la Prusse Rhénane. C'est donc sur le Rhin, puis par addition dans la Forêt Noire et la Bavière, que la bourse de voyage gagnée par son travail lui a permis d'aller passer ses vacances. Son rapport, quand il l'aura élaboré à loisir, sera sans doute un élément intéressant pour notre Bulletin.

Le Concours général a eu lieu à Lille, Roubaix et Tourcoing le jeudi 12 Juillet. Le nombre des concurrents, de 240 en 1905 était descendu cette année à 209. Les dispositions récemment prises pour la date d'entrée en vacance des écoliers ne sont guère favorables aux Concours de la Société, comme l'a fait voir au Comité d'Études notre Secrétaire-Général avec sa compétence et sa clarté habituelle. La Commission des Concours recherchera les moyens de maintenir cette importante partie de notre programme.

M. Quarré-Reybourbon, Président de la Commission des Concours, a reçu un volumineux travail historique sur une commune voisine, destiné au Concours de Monographies.

Excursions. — Les suivantes ont eu lieu depuis le 17 Mai :

31 Mai. — Visite de l'Usine de Fives. — Directeurs : MM. Godin et Xavier Renouard. — 131 personnes.

2 au 4 Juin. — Wissant. — Cap Gris-Nez, Cap Blanc-Nez. — Directeurs : MM. Van Troostenberghe et Schotsmans. — 12 personnes.

7 Juin. — Sanatorium de Montigny. — Directeurs : MM. Cantineau et Bonvalot. — 25 personnes.

10 Juin. — Forêt de Mormal. — Directeurs : MM. Godin et Odoux. — 17 personnes.

12-28 Juin. — Munster, Brême, Hambourg, Kiel, Lubeck, Schwerin, Rostock, île de Rügen, Berlin, Potsdam, Magdebourg, Brunswick, Hildesheim, Hanovre, Cologne. — Directeurs : MM. Thiébaut et Ravet. — 12 personnes.

21 Juin. — St-Amand. — Société amandinoise de faïencerie et de produits réfractaires. — Établissement thermal. — Directeurs : MM. Decramer et Bonvalot. — 63 personnes.

1er au 17 Juillet. — Paris, Bordeaux, Biarritz, Pau, Lourdes, Cauterets, Gavarnie, Barèges, Bagnères de Bigorre, Luchon, Toulouse, Carcassonne. — Directeur : M. Bonvalot. — 9 personnes.

10 au 29 Juillet. — Bâle, Chûtes du Rhin, Munich, Salzbourg, Ischl, Vienne, le Semmering, Inspruck, Zurich, Bâle, Paris. — Directeur : M. Decramer. — 8 personnes.

14-15 Juillet. — Compiègne et Pierrefonds. — Directeur : M. Thiébaut. — 21 personnes.

30 Juillet. — Champignonnières d'Ennequin. — Directeurs : MM. Bonvalot et Dr Vermersch. — 35 personnes.

5-22 Août. — Isère, Hautes-Alpes et Savoie. — Directeur : M. Henri Beaufort. — 12 personnes.

Les compte rendus en montreront tout le succès.

Conférences. — M. Merchier, Secrétaire-Général, a bien voulu accepter d'ouvrir

la série des grandes séances dimanche 21 Octobre. Il parlera de Bruges. M. le Président fait remarquer qu'une saison commencée sous des auspices si favorables ne peut manquer d'être heureuse.

A Roubaix les Conférences commenceront samedi prochain 13 Octobre.

La Commission de cette section avait institué l'an dernier un Concours de compte-rendus de ses Conférences faits par des auditeurs, inscrits dès le début. Les questions économiques et commerciales étaient signalées à leur attention en première ligne. Sous cette louable initiative, treize concurrents s'étaient présentés, mais en fin de saison deux seulement ont remis des travaux méritant des encouragements. M. Boulenger, Président de la section, va leur distribuer les récompenses ainsi obtenues et renouveler pour la saison 1906-1907 une expérience propre à amener d'utiles résultats et pour laquelle l'Assemblée manifeste son entière approbation.

Congrès de Dunkerque (29 Juillet-6 Août). — La Société y a été représentée officiellement par son Secrétaire-Général, M. Merchier, dont le rapport sera donné ultérieurement.

Il se tiendra à Bordeaux, de Mai à Novembre 1907, une Exposition maritime internationale dont l'océanographie formera une partie importante. C'est un lien étroit avec la géographie, aussi *Bordeaux* a été désigné comme siège de la *28me session du Congrès national des Sociétés françaises de Géographie en 1907.*

Congrès géologique international de Mexico (Septembre). — Notre collègue, M. Manuel Stampa, Ingénieur, s'est chargé de notre délégation à cette session, dont le côté géographique est considérable à cause des excursions dans tout le Mexique inscrites au programme. Il nous a promis d'en rapporter les éléments d'une conférence illustrée par les vues qu'il aura prises dans son voyage.

Congrès colonial national de Marseille (4 au 9 Septembre). — Le Président y a assisté. Ce Congrès a donné une somme exceptionnelle de travail. *Vingt-sept* sections ayant à leur tête des Présidents et des Rapporteurs très compétents s'y sont réunies quotidiennement toute l'après-midi pendant quatre jours. Leurs rapports, résumés des communications et des discussions entendues dans ces séances, traiteront de presque toutes les questions coloniales et l'on sait combien est vaste ce programme, puisqu'il s'agit d'étudier les conditions variées et compliquées du développement de notre immense et multiple domaine extérieur.

L'Exposition coloniale, à propos de laquelle se réunissait ce Congrès, offre à ses visiteurs les moyens les plus nombreux, les plus sûrs et les mieux choisis de s'instruire sur l'état social, matériel, économique et administratif de nos possessions. On y a réuni et classé une quantité énorme de documents de toute sorte. y compris les documents humains qu'on y rencontre à chaque pas, dans les occupations habituelles de l'existence chez eux.

On ne saurait trop louer l'activité et l'intelligence qui ont présidé à cette vaste organisation dont le Trocadéro en 1900 était comparativement un simple tableau préparatoire.

Après ce Congrès il s'en est réuni un autre pour l'Alliance française et la Géographie. Près de celui-ci, M. le Général Avon a bien voulu représenter la Société, section de Lille en particulier, en même temps que l'Alliance française Lilloise dont il est le Président. M. Annibal Craveri y représentait la section de Roubaix.

Nouvelles de voyageurs. — Le ulletin a relaté le départ de la Mission Paul Pelliot pour l'Asie centrale et plus tard son séjour à Tachkend attendant son matériel (Nos de Juin, p. 308, et Juillet, p. 75).

Mme F. Bullock Workman nous narrait le 30 Novembre 1905 sa reconnaissance des glaciers du Hoh Lumba et du Sosbon dans l'Himalaya (voir Bulletin de Mai 1906, T. 45, p. 275), laquelle constituait alors le record féminin des altitudes.

Peu de jours après l'intrépide exploratrice s'embarquait pour l'Inde. Deux lettres datées d'un de ses campements en montagne parlent à M. le Président de sa belle campagne dans le massif du Noun-Koun (État de Cachemir, vers la frontière S.-O. du Tibet). Elle a dépassé son record précédent en gravissant au sommet du pic Noun-Koun, à 7.100 mètres, arrivant ainsi au niveau des plus hautes ascensions masculines. Elle avait avec elle un guide et un porteur.

En outre, accompagnée de son mari le Docteur Workman, d'un guide et de six porteurs italiens, elle a gravi deux pics de 6.400 mètres environ. La petite troupe a bivouaqué à 6.450 mètres pendant deux nuits. Ce sont les plus hautes stations nocturnes qu'on ait jamais faites dans l'Himalaya.

M. et Mme Workman passeront l'hiver dans l'Inde.

Un Voyage aux Pyrénées. — M. Bonvalot lit en l'abrégeant, en attendant sa publication *in-extenso* au Bulletin, le récit de l'excursion qu'il a si bien conduite au mois de Juillet. L'auditoire est vivement intéressé par cette lecture et l'applaudit chaleureusement. M. le Président, remerciant l'orateur, le félicite de la façon heureuse dont il a accompli sa mission et dont il en rend compte. Il fait remarquer le bon accueil fait à Bordeaux, et dans la suite de la tournée, an groupe voyageur. La réputation de la Société y était sans doute pour quelque chose au premier moment, comme le pense M. Bonvalot, mais l'amabilité des excursionnistes a certainement précipité le mouvement ensuite. M. le Président appuie sur l'appréciation favorable réservée par les autres Sociétés, et signalée par l'orateur, aux résultats obtenus par la Commission des Excursions. Ce doit être la source d'une réelle satisfaction pour ses Membres dévoués et en même temps un encouragement à la persistance de leurs efforts. L'an prochain les récompensera par de nouveaux triomphes.

La séance est levée à dix heures.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 17 MAI 1906.

Nos d'inscription. MM.

4770. Van Asten, chevilleur, 65, rue de Lille, St-André.
Présentés par MM. *Applincourt* et *Leclercq-Doignon.*

4771. Bour (Camille), rue Ste-Hélène, St-André.
Leclercq-Doignon et *Applincourt.*

Nos d'inscription. MM.

4772. Gaudin, propriétaire, 148, boulevard de la Liberté.
R. Thiébaut et *P. Ravet.*

4773. Le Bigot, imprimeur, 25, rue Nicolas-Leblanc.
Mme Hachet et *Van Troostenberghe.*

4774. Maillard (J.-B.), architecte, 34, rue Nationale, Tourcoing.
G. Lefebvre et *Petit-Leduc.*

4775. Jungeblodt, ingénieur civil, 54 *bis*, boulevard de la Liberté.
C. Thiry et *H. Beaufort.*

4776. Delsart, 6, rue Murillo, Paris.
Decramer et *Masurel.*

4777. Decatoire, 24, rue St-Firmin.
Arnaudon et *Danel.*

4778. Dufour, Directeur de la Compagnie Lilloise, 10, rue d'Angleterre.
Carron-Villers et *H. Aerts.*

4779. Dufour (André), étudiant, 15, place Cormontaigne.
Mme Hachet et *Merchier.*

4780. Morel (Victor), représentant, 13, rue Denfert-Rochereau.
H. Beaufort et *P. Ravet.*

4781. Masurel (Edmond), Sous-Chef de Bureau à la Préfecture, 8, rue du Chaufour, La Madeleine.
Malagié et *Jean (Fernand).*

4782. Verhaeghe (Mme), 29, rue Colbert.
Merchier et *Dr Sockeel.*

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 17 MAI 1906.

I. — Livres.

1° DONS.

La Flandre. Étude géographique de la plaine flamande en France, Belgique et Hollande, par Raoul Blanchard. — Dunkerque. Société dunkerquoise pour l'avancement des Lettres, des Sciences et des Arts. 1906. — Don de l'Auteur.

La Russie, par Eugène Guénin. Paris, Savine, 1901. — Don de M. Quiévreux.

Voyage au pays des Barbares, par M. Roux. Paris, Antony, 1895. — Id.

Les plaisirs en Chine, par le général Tcheng-Ki-Tong. Paris, Charpentier, 1890. — Id.

Le Monde chinois, par Philippe Daryl. Paris, Hetzel, 1885. — Id.

En Asie Centrale, par Napoléon Ney. Paris, Garnier. — Id.

Notice biographique sur Émile Prisse d'Avennes, par E. M. Paris, Grison, 1894. — Don de M. Auguste Crepy.

Le coton brut et manufacturé en Amérique, par M. Durand. Paris, Garnier frères. — Id.
Descripcion de los rios principales del Mundo, par A. Dominguez. Mexico, 1902. 2 volumes. — Don de M. Stampa.
Aerostation associated with the study of geography, par M. E.-V. Boulenger. — Don de l'Auteur.
Le Béarn, notice illustrée publiée par le Syndicat d'initiative. — Don de M. Bonvalot.
Pau, Pyrénées, Béarn. Guide panoramique édité par le Syndicat d'initiative. — Id.
Carcassonne et les pays de l'Aude. — Id.
Cauterets, station thermale. — Id.
Les eaux de Salies de Béarn, par le Dr David. — Id.
L'Œnophile, numéro de Juin. — Id.
Salies de Béarn. — Id.
Le Réveil des États-Unis du Sud à l'aube du XXe siècle, par M. Goblet. — Don de l'Auteur.
Le Chemin de fer du Congo supérieur de Stanleyville à Ponthierville. — Id.

2° ACHATS.

Le Voyage de Sparte, par Maurice Barrès. Paris, Juven, 1906.
Le Siam et les Siamois, par le Commandant Lunet de Lajonquière. Paris, Colin, 1906.
L'Argentine au XXe siècle, par Martinez et Lewandowski. Paris, Colin, 1906.
Le Maroc, par G. Wolfram. Paris, Challamel, 1906.
L'âme japonaise, par E. Gomez Carrillo. Paris, Sansot, 1906.
Vues d'Amérique, par Paul Adam. Paris, Ollendorf, 1906.
Paix japonaise, par Louis Aubert. Paris, Colin, 1906.
France et Japon en Indo-Chine, par le Lieutenant-Colonel Peroz. Paris, Chapelot, 1906.
L'Œuvre de la France au Tonkin, par Albert Gaisman. Paris, Alcan, 1906.

JJ. — CARTES.

1° DON.

Carte de l'extension projetée du Port de Dunkerque publiée par la Chambre de Commerce de Dunkerque. — Don de la Chambre de Commerce de Dunkerque.

2° ACHAT.

Carte commerciale de la France, par le Professeur Barrecchia.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Jeudi 22 Février 1906.

L'ALBANIE ET LA CHAINE DU PINDE

Par M. l'Abbé DAVID,

Professeur à l'Institution Saint-Jean à Douai.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

C'est de l'Albanie qu'est venu nous entretenir aujourd'hui M. l'abbé David.

Le récit de ce voyage, fait avec beaucoup de verve, illustré de plus de 130 projections inédites, a vivement intéressé l'auditoire qui a maintes fois témoigné sa satisfaction au cours de la conférence.

Pour se rendre en Albanie, M. l'abbé David choisit la route du Monténégro.

Le départ se fit de Raguse et, après une traversée relativement courte, la petite caravane dont faisait partie l'orateur débarquait à Cattaro, grand port militaire autrichien.

L'entrée des Bouches de Cattaro offre aux voyageurs un admirable spectacle, et rappelle parfois les fjords de Norvège et le lac des Quatre Cantons.

La ville de Cattaro est l'entrepôt de tout le commerce monténégrin. Située dans la partie la plus reculée du golfe, elle est accolée au pied d'une montagne presque à pic qu'un sentier aux nombreux lacets per-

mettait seul autrefois de gravir. Aujourd'hui il existe une route plus commode que, malgré tout, les Monténégrins ne suivent guère. En



CATTARO ET LA TCHERNAGORA.

bons montagnards, ils préfèrent l'ancienne qui, avec un peu plus de peine, les mène plus rapidement au but. Ce fameux sentier s'appelle « les Échelles de Cattaro ». La pente n'en est jamais inférieure à 36°. Tour à tour il éloigne le voyageur et le ramène dans la direction de Cattaro, chaque fois à des hauteurs plus considérables.

La ville semble diminuer à vue d'œil pendant cette pénible ascension pour prendre définitivement des proportions microscopiques aux yeux ravis du voyageur qui la contemple alors d'une altitude de 1.000 mètres environ. L'aspect de la montagne est moins riant. Le paysage est nu. Rien ne pousse sur cette roche desséchée dont la teinte est uniformément grise. Ne font exception que certains bassins naturels qui détiennent un peu d'humidité et se recouvrent d'une végétation suffisante pour les besoins du pays.

On a souvent comparé cette partie du Monténégro à un gâteau de cire aux nombreuses alvéoles.

Tel est l'aspect de cette partie du pays qui porte le nom de « Tcher-

nagora », traduction en serbe de Monténégro ou montagne Noire, et qui a été donné, on ne sait trop pourquoi, à tout le territoire occupé par les Monténégrins.

Le Monténégro possède à l'Est un second massif, vrai pays de montagnes accidentées, sillonné de nombreux cours d'eau et couvert de vastes forêts. Malheureusement les moyens de communication sont rares. La seule route vraiment praticable est celle qui traverse la « Tchernagora » allant de Cattaro au lac de Scutari.

Par elle on atteint successivement Njégus (prononcez Niégouch), lieu d'origine de la famille actuellement régnante au Monténégro, *Cettinjé*,



GRAND'PLACE DE CETTINJÉ.

la capitale et Riéka sur les bords de la rivière de ce nom. Ces différentes localités sont précisément situées dans les bassins ou alvéoles cités précédemment.

Cettinjé n'est en réalité qu'un grand village de 5.000 habitants. Les maisons ont un étage au plus. Le palais du prince affecte les allures d'une modeste maison de campagne.

Les Monténégrins sont en général d'une belle carrure. Le rouge et le noir dominent dans leur costume. Ce sont de farouches monta-

gnards très redoutés de leurs voisins, notamment des Turcs avec lesquels ils entrèrent souvent en lutte et extrêmement jaloux d'une indépendance que leur a définitivement reconnue le Traité de Berlin.

Les rapports actuels entre Monténégrins et Français sont cordiaux mais il n'en fut pas toujours ainsi. En 1807, ils luttaient contre l'occupation française : ayant surpris et massacré un corps de troupes, ils décapitèrent les cadavres et jouèrent aux boules avec les têtes sanglantes. « Têtes de Français, disaient-ils en ricanant, têtes légères..., elles roulent bien ».

Riéka, où se trouve une campagne du Prince de Monténégro, possédait depuis le XVIIe siècle une imprimerie assez célèbre qui n'existe plus aujourd'hui. En 1852, les Monténégrins jugèrent bon d'en employer les caractères à fondre des balles pour tirer sur les Turcs, façon peu banale assurément d'« Imprimer sur vélin ».

De Riéka à Scutari le voyage se poursuit en barque, lentement d'abord à cause des hauts-fonds et des bancs de galets. Des milliers de nénuphars émaillent la surface miroitante de la Riéka. Graduellement les rives s'abaissent, le lit de la rivière s'élargit et l'on pénètre dans la région albanaise.

Un petit vapeur fait ensuite la traversée du lac de Scutari aux confins imprécis, et qui s'étend beaucoup l'hiver par suite de l'inondation des plaines environnantes.

L'Albanie, la province la plus occidentale de la Turquie, se divise en Albanie septentrionale et en Albanie méridionale ou Épire. Le tout est divisé en *vilayets* ou provinces, *sandjaks* ou départements et *cazars* qui répondent à nos arrondissements. Les parties orientales du Nord de l'Albanie sont sauvages et difficiles à visiter.

Près du lac de Scutari que l'on traverse en bateau à vapeur, s'étend la ville de Scutari, capitale de l'Albanie septentrionale, ou Haute-Albanie. Avant d'y pénétrer, il faut subir les petites formalités requises en pays turc : visa du passeport, inspection minutieuse des bagages à la douane.

Les livres, brochures, journaux, étant soumis à la censure, subissent un examen spécial. Beaucoup sont interdits purement et simplement, tel le bon La Fontaine qui, malgré sa bonhomie, ne trouve pas grâce aux yeux des censeurs officiels. Certains livres interdits passent cependant subrepticement quand on a eu soin au préalable de les déguiser sous une couverture portant un titre tout à fait anodin.

Il est du reste avec le ciel des accommodements. Un « bacchich »

bien donné facilite singulièrement les choses. Ceux qui ne savent pas le placer à propos peuvent s'attendre à bien des désagréments.



LA DOUANE DE SCUTARI.

La douane de Scutari se trouve près du lac, à « l'échelle » de la ville. La ville elle-même s'élève à deux kilomètres plus loin toute noyée dans une verdure intense, dont seuls émergent les cônes rutilants de ses blancs minarets. L'intérieur en est curieux. La plupart des rues se prolongent entre des murs de clôture que surplombent les caroubiers, orangers, oliviers et platanes poussant à foison dans les jardins. Le centre de la ville offre seul une *série* de maisons à étage. Quant au bazar ou quartier marchand, il est vivant, grouillant, malpropre et pittoresque à souhait.

Les Albanais ou Skipétars, comme ils s'appellent eux-mêmes, portent les uns la culotte bouffante à fond ample, les autres la *fustanelle,* sorte de jupe aux nombreux plis qui rappelle l'ancien chitôn grec. Les plus riches Albanais sont généralement musulmans, on les appelle alors Arnautes. D'autres sont de la religion grecque et quelques-uns catholiques. On compte une église catholique contre quinze mosquées et quinze églises grecques.

Les Albanais sont nerveux et essentiellement guerriers. Ils ont eu une histoire militaire glorieuse. Qu'on se rappelle les exploits de *Scanderbeg* qui lutta avec eux contre les Turcs. Les grands généraux grecs étaient Albanais. Ils n'ont jamais aimé les Turcs, mais depuis qu'ils sont soumis à l'autorité du Sultan, ils le servent avec fidélité.

Les mariages se font comme dans les Balkans. Le fiancé doit enlever sa fiancée ou tout au moins faire le simulacre d'un enlèvement. Force coups de fusil sont tirés à cette occasion. Puis on fête les épousailles, on exécute des danses de circonstance et pendant des heures les danseurs inlassables se meuvent en cadence, formant une sorte de chaîne serpentante.

Les enterrements sont accompagnés de lamentations. Des femmes crient et s'arrachent les cheveux : l'une d'elles improvise une sorte de *thrème* funèbre : en vers simples mais touchants elle dialogue avec le mort, chante ses louanges, comme la *vocératrice* de la Corse ou de l'Italie Méridionale, elle est l'interprète poétique de la famille et transmet à celui qui n'est plus les regrets de ceux qui restent.

Les amis du défunt tiennent à transporter eux-mêmes le cercueil ; détail curieux, l'un d'eux porte le couvercle. Le cercueil va ainsi à découvert accompagné du clergé et de jeunes gens portant des gâteaux, reste d'une coutume antique.

Ce n'est pas d'ailleurs le moindre charme d'un voyage en Albanie que de rencontrer à chaque pas les traces plus ou moins effacées de traditions deux fois millénaires ; plus encore qu'en Grèce, on retrouve l'état social, les mœurs, les usages des vieux chefs Achéens, tels que nous les dépeignent l'Odyssée ou l'Iliade.

La citadelle de Scutari se trouve sur une colline rocheuse dominant toute la ville. Des chevaux d'une maigreur apocalyptique attelés à de vieilles voitures aux ressorts cassés, aux capotes ne fonctionnant plus, emmenèrent nos excursionnistes vers cette citadelle. Avec ses murs branlants que de misérables canons garnissent, elle n'a rien de bien curieux. Tout l'intérêt réside dans le spectacle que présentent de là haut Scutari et son lac d'une part et la Bojana de l'autre.

Le Vali ou gouverneur fit aux voyageurs les honneurs de sa citadelle. Il leur offrit gracieusement, suivant la mode turque, des cigarettes et de l'eau claire, avec un seul verre pour tout le service. La simplicité homérique se trouvait dépassée.

De nouveau les *londras* albanaises, longues barques noires aux proues effilées, reçoivent nos voyageurs, pour descendre la Bojana, à

travers des plaines basses et marécageuses que hante la malaria (la fièvre de la Bojana est bien connue), parmi les cigognes et les flamants



DESCENTE DE LA BOJANA.

roses. Puis, un bateau à vapeur les transporte le long de la côte albanaise.

La traversée, chaude, en plein jour, n'a rien de désagréable la nuit. On rêve aux étoiles qui scintillent au firmament, pendant que doucement les flots vous bercent. Dans l'entrepont, des Albanais, groupés autour d'un musicien, chantent des airs nationaux, au rhythme étrange, aux finales plus étranges encore, pour nos oreilles accoutumées à la musique européenne.

L'amour tient une grande place dans ces chants populaires, mais les exploits guerriers, les haines de race, les luttes entre familles en sont les thèmes les plus fréquents.

En effet, les Albanais, qui savent s'unir quand il le faut pour sauvegarder leur indépendance, sont chez eux très divisés. Ils forment souvent des clans rivaux, et la « *Vendetta* » est chez eux une coutume nationale

Pour les motifs les plus futiles, les familles se font une guerre sauvage, acharnée. Une question de quatre cartouches promises et non données, occasionna jadis une vendetta qui causa la mort de 132 hommes et l'incendie de 1.200 maisons. La vendetta se termine quel-

quefois par une paix définitive appelée *Bessa*. Le différend se règle à l'amiable. La mort d'un homme se rachète par 300 francs d'indemnité ; a-t-il survécu à ses blessures, on ne paie que la moitié de cette somme.

Le vapeur de la Compagnie Hungaro-Croate continue sa marche le long de la côte. En chemin, il fait escale à Durazzo, l'ancienne Dyrra-



RUE DE DURAZZO.

chium, point de départ de la voie romaine d'Italie à Constantinople ; escale aussi à Corfou, l'île charmeuse, qu'embaume encore après tant de siècles le souvenir du patriarcal Alkinoos, et de la gracieuse Nausicaa. A Gastouri, non loin de la capitale de l'île, s'élève l'Achilléum, palais en style pompéien, que fit ériger l'Impératrice Élisabeth d'Autriche. « L'Impératrice errante » ne l'habita d'ailleurs pas longtemps, et l'abandonna bientôt pour aller mourir tristement à Genève.

A Saïada, M. l'abbé David rentra en Albanie pour gagner par terre Janina et la chaîne du Pinde. La route choisie par nos excursionnistes est peu suivie, et souvent à peine praticable. Chevaux et mulets furent réquisitionnés. Pour selles, il fallait se contenter de bâts en bois, plutôt durs, et d'une stabilité problématique, attendu que les *Agoyates* se résignent difficilement à sangler leurs bêtes.

Point de ponts, les rivières se passent à gué. D'hôtels pas davantage, on loge chez l'habitant, ou dans les auberges du pays, les *Khanis*, qui fleurent le bouc, et ignorent le confort européen. La natte mal-

propre d'un dortoir commun sert de lit; le repas se compose invariablement de *pilaf,* riz accommodé au safran, de poulets étiques et de mouton rôti, « à la *palikare* », sur un feu de bois; pour boisson, du vin parfumé (?) de résine, puisé dans l'outre en peau de chèvre suspendue au plafond de la salle commune.


MOSQUÉE DE PHILIATOES.

La route traverse une région montagneuse. Elle passe successivement à Philiatoes, — où se retirèrent Andromaque et Pyrrhus, après la prise de Troie, Iliéroméri, Kutsi, Vigla. Aux gorges de la Kremnitza, les roches à pic l'enserrent de part et d'autre, et forment un défilé grandiose.

Enfin apparaît Janina, capitale de l'Épire, bâtie sur le lac du même nom. C'est une ville aujourd'hui déchue, mais qui eut son heure de célébrité du temps d'Ali de Tebelen, le fameux Ali-Pacha de Janina. Cet homme sanguinaire fut le Richelieu de cette contrée. Après avoir soumis les grands et petits seigneurs et tout nivelé en une servitude commune, il était arrivé à constituer une sorte d'État indépendant au point de porter ombrage au Sultan lui-même. Mis au ban de l'empire turc, il fut vaincu après deux années de lutte opiniâtre et sa tête alla servir de trophée à la porte du sérail à Constantinople.

La ville en dehors de ses souvenirs, du tombeau d'Ali-Pacha et de sa citadelle, n'a rien de bien intéressant.

Non loin se trouvent les ruines de Dodone où était situé l'ancien temple de Zeus. C'était une forêt qui rendait des oracles. On y interprétait le bruissement du vent dans les chênes sacrés, on demandait au murmure des feuilles de révéler le passé et de prédire l'avenir.

Avec 15 cavaliers d'escorte, car le pays n'est pas sûr, la caravane se

rend de Janina à la chaîne du Pinde, qui sépare l'Épire de la Grèce. La route suit la vallée du Kalamas, et souvent même se confond avec le lit du fleuve, dont elle traverse plus de vingt fois les méandres. En hiver, cette route est impraticable, mais il en existe une autre plus longue, taillée dans le flanc de la montagne.

La vallée se termine à Metzovo près du col de Zygos, que l'on doit franchir pour pénétrer en Grèce. A Metzovo, il fallut parlementer avec le *Kaïmakan*, qui exigeait une forte rétribution pour chaque monture qui devait sortir du territoire. Après trois heures de *palabre*, il fallut payer un droit de passage, et se résigner à abandonner les chevaux à la frontière.

Au col de Zygos, l'escorte turque rendit les honneurs et fut relevée par une escorte de soldats grecs, aux blanches fustanelles, les Agoyates emmenèrent les montures, et la caravane en quête d'autres coursiers, pénétra sur le territoire hellène.

Au delà du col, descente de la vallée du Salembrias (Penée), dont les bords marécageux sont couverts d'une luxuriante végétation de figuiers, de platanes et lauriers-roses en fleurs.

Après dix heures de chevauchée dans cette vallée ombragée mais malsaine, les derniers contreforts de la chaîne du Pinde étaient dépassés et l'on atteignit les *Météores*.

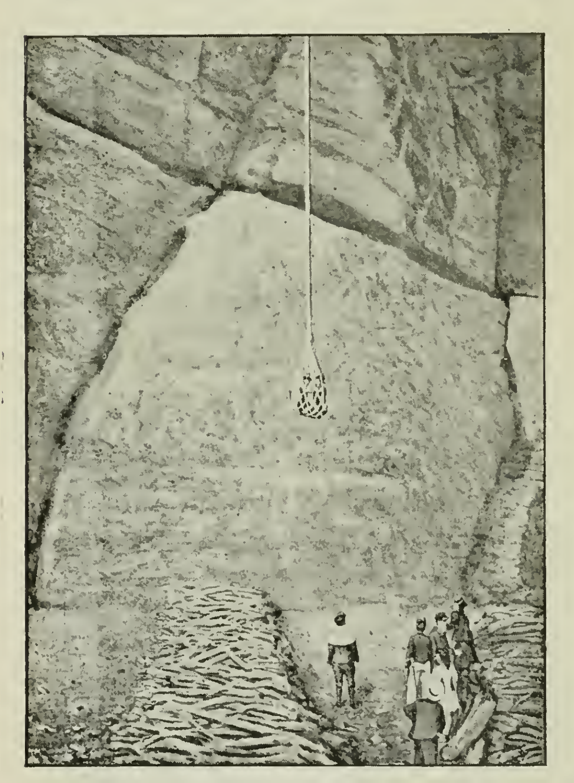


LES MÉTÉORES. — COUVENT DE LA SAINTE TRINITÉ.

On appelle ainsi d'immenses roches calcaires à pic, isolées les unes

des autres. Elles proviennent évidemment d'un massif unique qu'un lent travail d'érosion et de désagrégation a peu à peu entamé. Ces roches sont d'une altitude moyenne de 350 mètres et semblent d'immenses fûts de colonne dominant la plaine environnante. Entre eux cependant les cônes d'éboulis, les débris amoncelés réduisent la différence de niveau de 100 à 150 mètres.

Bien qu'inaccessibles en apparence, ces roches étaient toutes autrefois peuplées de moines orthodoxes qui y vivaient en communauté à l'abri des brigands et des gouverneurs turcs. Beaucoup ont depuis émigré au Mont Athos. Sept couvents sur vingt-cinq sont encore habités ; ce sont à vrai dire des « couvents stylites » juchés sur leur pyramide rocheuse, comme saint Siméon sur sa colonne.



FUNICULAIRE DES MÉTÉORES.

Au pied des Météores se trouve le petit village de Kalabaka. Les femmes qui vont puiser de l'eau à la fontaine offrent une analogie frappante avec les Grecques de l'antiquité. La forme de leur cruche, leur geste, rien ne manque à cette gracieuse évocation.

Le couvent de St-Étienne est une véritable forteresse. Un pont jeté sur l'étroit ravin qui le sépare d'une colline accessible aux cavaliers permet d'y arriver facilement. Les moines avaient vite fait de faire sauter ce pont, s'ils voulaient se retrancher dans leur fort.

Quant aux autres Météores, il est absolument impossible d'y par-

venir à cheval ou même à pied. Arrivé au pied de la roche, on fait, par signaux et par cris comprendre... au « Concierge » qu'on désire visiter le couvent. Alors se déroule un long câble, supportant à son extrémité inférieure un filet. C'est dans ses mailles que tout voyageur admis se sentira élever à une hauteur impressionnante de 80 ou 90 mètres. Le filet tourne sur lui-même, de temps en temps, la brise capricieuse le pousse, avec son contenu, contre la paroi de roches. Mais ce sont là de menus désagréments. Parfois, la corde s'enroule mal sur le cabestan pour reprendre ensuite sa position, il en résulte un choc brusque, et l'agréable sensation d'être précipité dans le vide.

Un dernier tour de treuil vous amène à destination. Le voyageur quitte ce funiculaire primitif, reçoit des moines une hospitalité simple mais cordiale et visite à son gré le couvent.

Les Météores actuels ne sont pas aussi riches ni aussi curieux que les monastères de l'Athos : corridors obscurs, salles enfumées, cellules poussiéreuses des rares moines qui se livrent encore à la contemplation sur ces hauteurs, n'ont rien qui puisse longtemps retenir l'attention.

Les églises sont plus intéressantes avec leurs iconostases sculptés, leurs icônes de métal, leurs peintures byzantines. St-Etienne, St-Varlaam, la Sainte-Trinité possèdent encore quelques calices, reliquaires ou ornements précieux, mais la plupart de leurs trésors ont été enlevés et transportés dans les musées d'Athènes ou les collections particulières.

Si aimables que soient les moines, si accueillante que soit leur hospitalité, il faut pourtant quitter les Météores et songer à redescendre. De nouveau, on prend place dans le filet et un *kaloyer* vigoureux vous lance dans le vide. Lentement, avec des heurts et des secousses, on refait le chemin déjà parcouru. Puis l'on se dégage, un peu ahuri, du filet ; de rechef on enfourche les chevaux à bâts de bois et l'on se remet en route pour les plaines de la Thessalie. — La Grèce classique apparait aux yeux des excursionnistes, et c'est un nouveau voyage qui commence.

II.

Séance du Jeudi 29 Mars 1906.

LA DÉFENSE DE L'INDO-CHINE

Par M. Albert de POUVOURVILLE,

Secrétaire-Général des Congrès coloniaux français,
Membre du Conseil supérieur des Colonies, ancien Attaché au Protectorat de l'Indo-Chine.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

L'Indo-Chine est une colonie très prospère qui depuis quinze ans paie elle-même une partie de ses débours. Sa conquête nous a été relativement facile, la race jaune contre laquelle nous luttions était alors incapable de résister longtemps à nos détachements européens. Témoins l'expédition de Francis Garnier et de ses 83 matelots et plus tard celle de l'Amiral Courbet avec ses 2.000 hommes. Nous avons été puissamment aidés par ces héros, mais nous avions aussi pour nous les Annamites exaspérés. Mais, quel changement depuis dix ans! Nous avons assisté à l'évolution étonnante du Japon et la Chine paraît vouloir entrer dans la même voie. On reculerait aujourd'hui devant la conquête de l'Indo-Chine, s'il fallait encore la faire, et il nous sera certainement plus difficile de la conserver que de la conquérir.

Il y eut déjà de ces évolutions imprévues contre lesquelles on ne peut rien. Reportons-nous aux temps des invasions des Barbares et de Gengis Khan. Aujourd'hui nous nous trouvons à un tournant identique de l'histoire. L'évolution japonaise a été aussi profonde que ne le fut celle des Huns. Elle a pris d'abord une forme sournoise. Le Japon nous a demandé des officiers, des ingénieurs etc., et quand il a pu se passer de leurs bons offices, il les a éconduits poliment. Le Japon

depuis nous a prouvé sa puissance d'une façon très sensible à des cœurs français.

Nous sommes maintenant en présence d'un Japon armé, puissant en hommes et en richesses latentes, audacieux, orgueilleux et se croyant appelé à régénérer toute la race jaune.

Il nous faut songer à défendre notre immense empire de l'Extrême-Orient, peuplé de vingt-cinq millions d'habitants et qui fait déjà preuve de vitalité. Les cendres des héros tombés glorieusement au service de la France ne nous permettent pas du reste d'abandonner cette colonie. On ne conçoit même pas qu'il puisse en être question et cependant il s'est trouvé des compatriotes qui ont émis cette idée. Onésime Reclus, entre autres, n'a-t-il pas dit : « Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique ».

Prendre l'Afrique ! C'est facile à dire, mais de récents événements nous prouvent suffisamment que nous n'avons plus rien à espérer de ce côté. Le plus sage est donc de garder précieusement ce que nous avons ; nous le pouvons et nous le devons.

Comment le pouvons-nous ? En avons-nous les moyens pratiques ? Le canon japonais a réveillé notre conscience endormie.

Notre colonie a des frontières très étendues. La frontière maritime présente déjà 1.800 kilomètres de développement.

Pour la défendre comme s'il s'agissait des côtes européennes, il faudrait un nombre de cuirassés qui nous réduirait à l'impuissance dans les eaux de la métropole, et dans l'état actuel de la politique générale, peut-on concevoir que notre colonie soit attaquée tandis que notre centre national serait laissé en paix ?

Admettons cependant que nous soyons dégagés de tous soucis par ici, est-il certain que nos flottes puissent atteindre l'Indo-Chine ?

Nous ne pouvons compter sur le canal de Suez. Cette voie large de 24 à 30 mètres et de 11 m. de profondeur peut nous être fermée d'un moment à l'autre. Il suffit d'y couler deux bateaux, un à l'entrée et l'autre à la sortie. Or, présentement, deux bateaux sans hélice ni machine sont attachés au canal de Suez, un seul homme, un artificier en forme l'équipage.

Reste donc à contourner l'Afrique. C'est un voyage de quarante jours en moyenne. Une flotte remarquable a pu le faire, mais elle a trouvé près de sa route des amis dévoués pour se refaire un peu.

En trouverons-nous aussi ? Dans quel état arriverions-nous devant

une flotte puissante, près de ses ports d'attache et n'ayant subi aucune fatigue.

Enfin n'oublions pas que l'Angleterre a partie liée avec le Japon. Nous ne connaissons pas le texte du traité conclu entre ces deux nations insulaires. Il s'y trouve peut-être de ces choses qu'on ne peut publier. Une conséquence de ce traité a été la militarisation du port de Singapour. Ses bassins sont fermés au commerce, ses docks sont remplacés par des arsenaux. C'est désormais une place de guerre maritime comme Portsmouth, elle commande un détroit qui n'a que trois kilomètres de large.

Nous ne pouvons donc compter sur notre flotte métropolitaine, ni songer, par suite de considérations financières, à l'accroître suffisamment. On sait que chaque gros navire de combat coûte une trentaine de millions.

M. François Deloncle, Député, l'a dit depuis plus d'un an, l'Indo-Chine doit se défendre par elle-même. Une commission parlementaire de marine a entendu l'Amiral Fournier qui lui a présenté un plan de défense, si économique, si simple et si rapide, que l'espoir est rentré dans nos cœurs.

Ce plan est déjà en voie d'exécution. La côte a été divisée en secteurs de 300 milles, calculés d'après le champ d'action de nos torpilleurs. Saïgon, la baie de Cam-ranh, la baie de Tourane et Hon-gai ou port Courbet auront chacun une petite escadrille composée de torpilleurs, sous-marins, submersibles et contre-torpilleurs. Ainsi Saïgon possède déjà 8 torpilleurs, 4 contre-torpilleurs, 4 submersibles et 4 sous-marins ; un armement analogue sera réalisé ailleurs sous peu.

Mais la côte présente des anfractuosités et des estuaires avec des fonds de 1 m. 45 à 2 mètres, absolument inaccessibles aux torpilleurs et autres unités de ces flottilles. Il fallait trouver un petit engin rapide, pas cher, invisible, destructif, pouvant évoluer même sur ces hauts-fonds.

Les ingénieurs ont déclaré d'abord la chose impossible. Néanmoins ils ont cherché et ont trouvé. La *Vedette lance-torpille* de M. le Comte Récopé, ancien ingénieur de la marine, est une invention répondant merveilleusement au programme.

Un torpilleur a 40 mètres de longueur sur 6 à 7 mètres de large, avec un tirant d'eau de 4 mètres. La vedette n'aura pas la moitié de ces dimensions. Elle pourra même évoluer dans une profondeur d'eau de 1 mètre.

Pour une course de 200 milles à grande vitesse, soit une pointe de 100 milles vers la haute mer et le retour, il faudrait consommer sept tonnes de charbon. M. Récopé a eu une idée révolutionnaire en supprimant la vapeur. Son engin est mû par un moteur à explosion comme nos automobiles. Son combustible est le pétrole et il n'en faudra consommer pour un raid de 200 milles que 225 litres, soit la capacité d'un seul tonneau. On voit la différence de prix et surtout la différence de poids et de volume du combustible embarqué.

Autres caractéristiques. Un torpilleur, mû par la vapeur, doit s'arrêter en cas d'accident survenu à sa machine ; la vedette possède huit cylindres isolés les uns des autres et marcherait fort bien avec sept cylindres, pendant qu'on réparerait, probablement avec facilité, le huitième.

Le torpilleur a son hélice à fleur d'eau, la vedette a une hélice centrale.

Le torpilleur, à grande vitesse surtout, laisse derrière lui un énorme panache de fumée ; la vedette ne rejette les produits de la combustion que sous la surface de l'eau.

Le torpilleur lance 4 torpilles , la vedette n'en lance qu'une, mais du plus fort volume connu, la torpille dite de 450, chargée de cent kilogrammes de dynamite.

Le torpilleur coûte 350.000 francs, la vedette 75.000 francs au maximum. Pour une commande de plusieurs, le prix peut baisser à 62.000 francs. Le torpilleur porte 32 hommes. Deux hommes suffisent à la vedette lance-torpille.

4 vedettes agissant isolément sont préférables à un seul torpilleur pour une attaque quelconque. Bien que le torpilleur ait 4 torpilles de soixante kilogrammes de dynamite à lancer, il ne faut surtout compter que sur la première. Des autres, l'ennemi pourra plus facilement se garer, car si le torpilleur manque son lancement, sa présence est signalée. Au contraire, les quatre vedettes invisibles, avec chacune leur torpille, gardent isolément toutes leurs chances.

Une seule objection a pu être faite. La vedette lance-torpille perd l'équilibre dès qu'elle a perdu sa charge, jusqu'au moment où la venue de 600 litres d'eau dans ses réservoirs le lui fait retrouver. Il faut une minute et demie pour que ce résultat soit atteint. C'est un moment d'affolement pour la vedette pendant lequel son équipage est grandement exposé. Nos amiraux considèrent cette objection comme nulle, disant que dans ce cas-là, la perte éventuelle de deux marins ne serait

pas pour nos forces un sacrifice disproportionné et qu'on en trouverait cent pour un qui s'offriraient généreusement pour ce rôle périlleux.

La vedette lance-torpille est en construction à Rouen et sera essayée en Juin. Ce sera un torpilleur minuscule où les défauts inhérents aux torpilleurs seront imperceptibles, au point qu'on pourra dire qu'ils n'existent plus; ce sera la quintescence du nouveau système de défense.

Son invisibilité ? Nous avons déjà vu que la vedette ne rejettait point de fumée dans l'atmosphère. Pour cette raison et par suite de ses petites dimensions, la vedette est pour ainsi dire invisible. Ceci résulte d'une expérience faite récemment à Boulogne. Une carcasse reproduisant une vedette torpille a été menée en mer à la remorque. Quand le bateau qui la traînait revint au port, il fut impossible avec les meilleures jumelles marines de la distinguer. M. le Comte Recopé lui-même la croyait perdue. On ne l'entrevit entre deux lames, émergeant comme un marsouin, qu'au moment où le remorqueur vira pour donner dans les jetées.

Si l'essai final nous donne tout ce que nous sommes en droit d'espérer, nous tenons en la vedette lance-torpille un engin de défense incomparable. Ces vedettes seraient de véritables moustiques de la mer et quand nous en posséderons une cinquantaine, pas une puissance n'osera s'approcher de nos côtes. Puisse cette espérance devenir bientôt une réalité !

Quant à nos frontières terrestres, elles sont détestables. Elles ont été délimitées par des commissions trop désireuses d'en finir vite. Elles sont de plus d'une très grande étendue et nécessiteraient pour être défendues nos armées métropolitaines. Force nous est de nous contenter de ce qui est et de ce que nous pourrons encore créer. Nous n'avons en Indo-Chine que 22.000 hommes environ, soit : 8.000 Européens et 14.000 indigènes. Il faut cependant dire que les bataillons d'infanterie coloniale sont les meilleures troupes. — M. de Pouvourville qui y a conquis tous ses grades, croit pouvoir bien les connaître. Nos coloniaux ont pu lutter un contre cent auparavant et ils sont encore de taille à lutter un contre dix.

Pour le reste, il faudra compter sur les indigènes seuls. Malgré tout, les frontières ne sont pas défendables et en cas d'attaque, mieux vaut abandonner de plein gré ce que nous ne pouvons efficacement défendre et nous borner à occuper défensivement la tête (Saïgon), le cœur (Hué) et surtout l'estomac (le delta tonkinois). C'est ce dernier qui nourrit la

colonie et les pays avoisinants. En nous enfermant ainsi chez nous le jour où quelque voisin nous attaquerait, nous le tiendrions en quelque sorte par la faim.

Quelle aide pourrons-nous tirer des indigènes ? En présence de l'armement formidable des Japonais, pouvons-nous compter sur eux, les seuls soldats que nous pourrions utiliser en pareil cas. Et d'abord sont-ils guerriers ? On a dit qu'ils ne l'étaient pas. L'histoire nous prouve le contraire ; quand Gengis Khan domina presque toute l'Asie, seuls les Annamites surent conserver leur indépendance. Ils peuvent nous fournir une armée de défense, quand nous le voudrons. Une armée a du reste été formée par l'Empereur Minh-Mang (vers 1828). Il lui dut la conquête du Laos.

Ce qui a existé, nous pouvons le rétablir, si nous savons nous y prendre. Il n'est pas exagéré de dire que cette armée pourrait monter à 200.000 hommes, chiffre suffisant pour une défense mobile.

Il faudra nous charger du recrutement et surtout changer de politique. Jusqu'à présent les Annamites ne nous ont considérés que comme des conquérants, il faut nous faire voir autrement. Nous avons conquis et dominé l'Indo-Chine, nous ne l'avons jamais gouvernée.

Les Annamites se croient nos esclaves. Considérons-les désormais comme nos associés et qu'ils nous regardent comme leurs meilleurs amis.

Si la domination convient aux enfants de l'Afrique, en Indo-Chine il n'en est pas de même. Les Annamites sont arrivés à une certaine hauteur de civilisation. Leur économie sociale a su donner le bonheur au peuple. S'ils sont nos cadets comme organisation matérielle, ils sont nos frères jumeaux et souvent même nos aînés par leurs coutumes familiales et leur philosophie.

Faisons échange de bons procédés avec eux : faisons-les profiter de nos progrès scientifiques, adoptons sous certains rapports leurs principes moraux.

Un homme de valeur a étudié les rouages indigènes. Cet homme, M. Paul Doumer, est vraiment le régénérateur de l'Indo-Chine. Il nous a enseigné comment nous pourrions créer en quelque sorte une âme indo-chinoise dont la bonne volonté nous serait toute acquise.

Changeons donc au plus tôt de politique. Demandons aux indigènes une armée non de conquête, mais de simple défense. Que le service ne soit pas continu et qu'il comporte plusieurs périodes suffisamment

distancées. Pas de règles générales. Respectons le caractère de chaque tribu. Que nos chefs soient les amis et les conseillers de leurs hommes.

Ainsi nous arriverons et notre politique d'association nous procurera pour le moins une armée de 200.000 hommes robustes et ardents, parce qu'ils sauront qu'en nous servant, ils obéiront en même temps à leur intérêt propre et à l'esprit traditionnel de leur race.

Sachons nous dépenser et faire un sacrifice d'amour-propre. En provoquant un mouvement de l'opinion publique en ce sens, nous rendrons à notre patrie un précieux service.

Telle est la thèse que M. de Pouvourville a échafaudée d'après ses persévérantes investigations sur notre empire asiatique. Cette analyse sommaire ne peut malheureusement s'imprégner du séduisant talent oratoire avec lequel il l'a développée devant l'auditoire choisi et attentif, attiré par sa réputation et la connaissance de ses nombreuses et attachantes publications sur les intérêts français en Extrême-Orient.

III.

Séance du Jeudi 5 Avril 1906.

LA CRÈTE

ÉTUDIÉE SUR PLACE

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE. — LES AFFAIRES DE CRÈTE. — HUIT JOURS CHEZ LES RÉVOLUTIONNAIRES,

Par M. D.-Alf. AGACHE,

Architecte diplômé par le Gouvernement, Professeur au Collège libre des Sciences sociales.

COMPTE-RENDU ANALYTIQUE

La Crète intéresse l'actualité à plus d'un titre. Tout d'abord, la crise qui depuis nombre d'années divise l'île et met en présence la Grèce,

la Turquie, quatre grandes puissances européennes, est déjà un motif à nombreuses réflexions pour le diplomate et l'homme politique. — La « Question crétoise » dont la solution paraît extrêmement simple aux uns, horriblement compliquée aux autres et qui provoque l'intervention effective, sinon efficace, de l'Italie, de l'Angleterre, de la Russie et de la France, demande à être exposée.

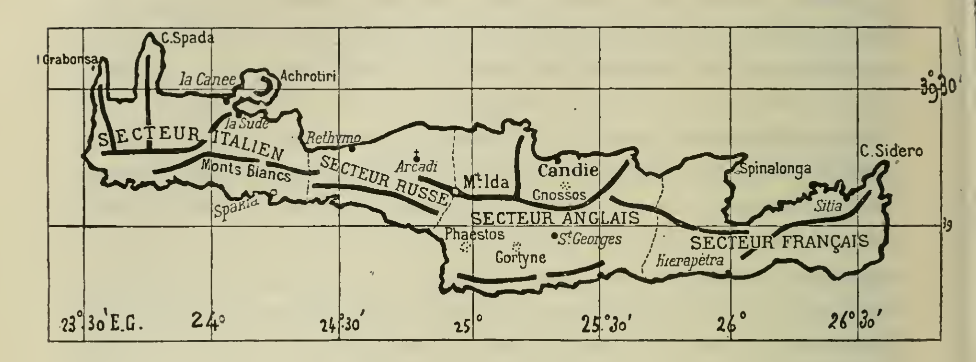
Mais s'il semble opportun d'éclairer le public sur ces événements lointains dont on connaît mal en France la vraie signification, il convient également de faire connaître les motifs qui dans un domaine tout autre ont signalé cette île à l'attention de l'archéologue et de l'historien. Les fouilles qui viennent de mettre la Crète préhistorique à l'ordre du jour en découvrant les ruines des palais de Minos et de Pasiphaé, les restes du fameux labyrinthe édifié par Dédale, l'antre du Minotaure...., montrent qu'il y avait une trame réelle sous les légendes que les siècles nous ont transmises. La curiosité publique s'en est émue.

C'est pourquoi M. D.-Alf. Agache a pensé qu'il y aurait quelqu'intérêt à traiter d'ensemble les questions concernant et la Crète d'autrefois et la Crète d'aujourd'hui, questions qui au premier abord apparaissent comme très diverses mais qui se touchent pourtant par plus d'un point. Pour les comprendre dans un cas comme dans l'autre, il faut avant tout se rendre compte de la situation particulière du lieu et des éléments ethnographiques, économiques, sociaux qui ont autrefois déterminé, qui déterminent actuellement encore, les caractères très accusés du pays et de ses habitants.

La Crète (260 km. de long sur une largeur variable de 12 à 57 km.) porte un nom très justifié. Vue de loin, cette île a réellement l'apparence d'une longue crête montagneuse ; c'est une chaîne dont l'épine dorsale est nettement dirigée de l'Est à l'Ouest et qui brusquement surgit des flots.

Tandis que le versant Sud de la chaîne crétoise plonge brusquement dans les eaux de la Méditerranée, le versant Nord, moins rapide, est échancré de nombreuses vallées, toutes séparées les unes des autres, sans communication aucune. L'île semble prédestinée à rester divisée au point de vue politique et il y a bien des chances pour que l'unité territoriale ne se fasse jamais. L'histoire de la Crète nous prouve qu'il en fut ainsi. La Crète toujours divisée fut la proie des nations voisines.

Située au centre de l'ancien monde, elle devait forcément attirer l'attention générale.



CARTE DE CRÈTE.

Aussi fut-elle rapidement habitée et des races diverses qui vinrent s'y établir il résulta un type mélangé que l'on retrouve encore de nos jours.

Le Palicare est d'un caractère indomptable, toujours porté vers la guerre. Pour lui c'est un réel plaisir de porter les armes.

Comme dans la Grèce d'autrefois, comme plus récemment dans certaines parties de la Grèce moderne, comme en Sicile ou en Corse, il faut reconnaître ici l'influence de la montagne sur le caractère des individus. En Crète, comme partout ailleurs, on en rencontre d'absolument réfractaires à toute civilisation. La montagne est leur refuge tout indiqué. Ils s'y retranchent comme en une citadelle imprenable, deviennent guerriers, font des razzias par nécessité, s'imposent aux gens de la plaine qu'ils finissent par protéger.

En outre, la Crète n'est point cultivée. Le sol produit suffisamment de lui-même et les gens de la plaine n'ont que la peine de se baisser pour récolter. On n'y travaille donc point, on n'y connaît que la cueillette en un mot.

De là à prendre sur autrui, il n'y a qu'un pas. Cette cueillette des uns, ces razzias des autres ne vont pas sans froisser les victimes. On se venge et les vengeances en appellent d'autres. En Crète, comme en Albanie et en Corse, la vendetta exerce toujours ses ravages.

Aussi le commerce de ce pays n'est guère brillant; d'ailleurs les Crétois ne sont pas marins, ils ignorent tout de la mer.

La Crète eut une situation brillante, une civilisation très avancée dès les premiers temps de l'histoire. Ce fut seulement en ce moment glorieux qu'elle échappa aux divisions auxquelles elle semble à jamais prédestinée.

C'est précisément cette belle période que font revivre les fouilles de Gnossos. On sait maintenant qu'il n'y eut pas un seul Minos, mais toute une dynastie de Minos sous laquelle la Crète se développa singulièrement. — Ce fut une époque féconde pendant laquelle l'île affirma sa suprématie dans les arts et dans la politique.

On a découvert de 1900 à 1905 (1) les restes du palais des Minos, leur trône, des inscriptions nombreuses, des peintures, poteries, statuettes qui témoignent d'une architecture très avancée, d'un goût extraordinaire dans la composition et d'une perfection extrême dans les détails.

Ce n'est pas sans étonnement qu'on contemplera les figurines de cette époque. On y verra les jupes cloches, les volants, les manches à gigots, des détails de coiffure qui nous ramènent aux temps présents. On peut dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le corset même devait être d'un usage fréquent, et tout cela en un temps bien antérieur à la civilisation grecque.

C'est ce que les fouilles ont pu préciser. On peut dès maintenant affirmer deux choses :

1° La période de Minos précéda la période mycénienne ;

2° La période homérique doit être placée entre les deux.

Essayons d'apprécier historiquement les récits mythologiques. La naissance de Jupiter sur le mont Ida (2) et la fin de Saturne peuvent s'interpréter ainsi : Jupiter éclipsant Saturne serait l'homme de la montagne subjuguant l'homme de la plaine et dominant l'île entière.

L'ancien régime, basé sur la communauté des dieux et dont Saturne était le dieu-président, le fondateur probable, succomba. Les héros ou si l'on veut, les brigands descendus de la montagne, s'imposèrent et, cette classe de dominateurs guerriers se superposant aux peuples à formation communautaire qui vivaient placidement dans les vallées,

(1) Fouilles de M. Arthur Evans.

(2) Le mont Ida (2.500 m.) est le point culminant de la Crète.

transformèrent la société et l'organisèrent suivant un système nouveau : le régime du pouvoir nettement politique succéda au régime patriarcal.

Les héros de la montagne réalisèrent ainsi l'unité. Les Minos régnèrent alors en maîtres. Peu après ils songèrent à accroître leur puissance. Ils organisèrent la piraterie à leur profit et exigèrent un tribut de la Grèce. De là date la première civilisation égéenne et l'introduction en Grèce du culte de Jupiter. On comprend dès lors que Minos ait été apprécié si différemment. Il était un héros de vaillance et de justice pour les Crétois, un monstre au pouvoir abusif pour les tributaires.

Avec le temps, ces faits se sont voilés et ont été démesurément grossis. De là est née la légende du Minotaure à qui il fallait livrer annuellement sept adolescents et sept jeunes filles jusqu'à ce qu'un Grec plus audacieux que les autres eut exterminé le Minotaure dans son labyrinthe, c'est-à-dire jusqu'à ce que la Grèce à son tour eut subjugué la Crète.

La Crète perdit dès l'époque homérique ce prestige merveilleux qui, transfiguré par la légende devait, au cours de longs siècles, survivre dans la mémoire des hommes.

Pendant toute l'antiquité classique, cette île considérée comme une simple province grecque offrit au monde le spectacle de ses dissensions intestines. L'organisation sociale s'affaiblit même à tel point que les Crétois désemparés demandèrent à Philippe de Macédoine d'intervenir pour ramener l'ordre.

On peut dire que depuis cette époque la Crète a vécu une seule et même histoire sous des aspects renouvelés.

A la merci d'interventions extérieures tantôt réclamées, le plus souvent subies, ce pays était non seulement incapable de s'organiser lui-même, mais encore incapable d'accepter une administration venue du dehors. Il faut ajouter que la situation géographique de l'île, escale forcée pour les marins qui naviguent dans ces parages, l'avaient rendue dès l'antiquité la plus reculée, le point de mire des puissances qui désiraient s'assurer la route maritime austro-orientale en Méditerranée.

Le sort de la Crète fut donc de tous temps lié à la route maritime des peuples.

Venise lutta 150 ans (de 1204 à 1363) pour l'occupation de l'île, afin

de garantir les ports dont elle avait un absolu besoin comme étapes dans son commerce levantin.

Mais dès que les flottes turques apparurent dans l'archipel, dès que ces mêmes Turcs, s'emparant du contrôle de la mer, s'affirmèrent en maîtres sur les côtes d'Europe et d'Asie, les Crétois, saisissant ou subissant l'opportunité qui s'offrait, eurent recours à eux pour se débarrasser des Vénitiens (1645).

Mais le joug des Turcs leur parut plus dur encore que celui des Vénitiens ; les révoltes succédèrent aux révoltes, les insurrections aux insurrections.

Décidés à se séparer de la Turquie pour se rapprocher de la Grèce, les Crétois demandèrent l'appui de l'Europe. Quatre grandes puissances, la Russie, l'Angleterre, l'Italie, la France voyant l'intérêt que peut offrir un point d'appui éventuel en Méditerranée, saisirent ce prétexte pour intervenir (1).

L'île divisée en quatre secteurs, fut en principe abandonnée à la surveillance des quatre puissances ; l'autorité du Sultan n'étant plus que nominative. Un haut commissaire fut désigné. On choisit pour ce poste le prince Georges, serond fils du roi de Grèce, ceci pour ménager une transition vers l'annexion tant désirée.

A la nomination du prince Georges, les Crétois déposèrent les armes et le nouvel état de choses fut accepté avec joie ; mais l'enthousiasme se refroidit promptement. A tort ou à raison on se plaignit de la nouvelle administration. Un clan de mécontents se forma dans le sein même du nouveau Parlement. Le prince changea de ministres. Ceux qui avaient été remerciés groupèrent les révoltés et gagnèrent la montagne.

Telle était la situation lorsque M. D.-Alf. Agache débarqua à la Canée vers l'automne 1905. L'île entière était alors divisée en deux camps qui, pour masquer leurs prétentions en un idéal commun (l'annexion au royaume de Grèce), échangeaient des injures et des coups de fusil.

A la Canée pourtant, tout était très calme, bien que la ville fut en

---

(1) L'Allemagne restée hors de la combinaison a su faire prévaloir sa non intervention pour obtenir d'autres avantages du Sultan.

état de siège. L'accueil à l'hôtel fut des plus empressés; les voyageurs étant rares en cette époque troublée.

Pausanias Z., l'hôtelier, gémissait sur le malheur des temps et sur le mauvais état des affaires. Congédié par Son Altesse Royale, le prince Georges, au service duquel il avait été comme domestique, il s'en plaignait furieusement et faisait bien entendu cause commune avec les insurgés, mais prudemment, en bon commerçant soucieux du renom de sa maison.

M. Agache ayant formé le projet d'aller voir les révolutionnaires dans la montagne, l'hôtelier lui offrit comme guide son propre fils Athanase, qui connaissait admirablement le pays et comptait nombre d'amis parmi les insurgés.

Sur ces entrefaites M. D.-Alf. Agache avait visité la ville. Avec ses échoppes sur rue, ses minarets et tant d'autres particularités, il lui trouva un certain charme oriental qui malheureusement disparaît peu à peu. La cité était vraiment riante et gaie à faire croire invraisemblables les atroces scènes de massacre qui remplirent d'horreur le monde civilisé.

Au Consulat où se rendit entretemps M. Agache, personne. — Du moins trouva-t-il le Vice-Consul. Celui-ci, très avenant du reste, conseilla à M. Agache de ne point se rendre chez les insurgés et chercha à le faire renoncer à son projet. Il déclinait par avance toute responsabilité et ne voulait pas avoir d'affaires à ce sujet.

D'autre part, on disait que sur la montagne la police était encore mieux faite par les insurgés eux-mêmes et l'ordre plus grand que sur le pourtour de l'île, ce qui était vrai comme M. Agache le constata par la suite. Il semblait même qu'il régnait là-haut une atmosphère d'honnêteté que la plaine ignorait.

Athanase était on ne peut plus fier de servir de guide. Il avait dix-huit ans et se montrait tout heureux de retourner à la montagne. Il aurait toujours voulu y être, ne fut-ce que pour tirer sa poudre aux moineaux. Ses parents, au contraire, voulaient l'envoyer en Grèce pour qu'il devînt avocat.

On peut résumer ainsi presque toute la psychologie du Crétois montagnard : paresseux, fanfaron, bavard, il est d'une sobriété proverbiale, ne se grisant que de mots. Sa bravoure est discutable car elle s'affirme trop souvent derrière une crête de rocher; mais le type se caractérise surtout par son insoumission à toute discipline ; très susceptible il prétend ne tolérer aucun joug. Capable des plus grands sacri-

fices et des plus grands crimes pour la cause qu'il embrasse, surtout lorsque cette cause met en jeu des revendications ayant trait aux sentiments de famille, de classe ou de race, il est à la merci des orateurs habiles qui ne se font pas faute d'exploiter l'ensemble de ces qualités et de ces défauts.

Les causes foncières de la révolte crétoise peuvent donc se résumer sous deux chefs :

I. — L'influence de la cueillette, travail facile de simple récolte.



AU TRAVAIL, GROUPE D'INSURGÉS A LA CUEILLETTE DES LÉGUMES.

Ceci se traduit chez le paysan par l'amour immodéré du butin, injustice que la guerre permet d'acquérir.

Et chez le citadin par le désir d'émarger au budget en obtenant des émoluments de fonctionnaire (ce qui est un butin prélevé sur la communauté).

II. — En second lieu la montagne permet d'appuyer ces revendications, car elle autorise le brigandage et donne asile aux mécontents qui peuvent ainsi faire de l'opposition à coups de fusil.

Agache prit, sous la conduite du jeune Athanase, le chemin de la montagne.

De routes, il n'y en avait à vrai dire pas. De temps en temps des coups de fusil déchiraient l'air. Ce n'était guère rassurant au premier abord.



EN FAMILLE. — RÉVOLTÉS AU VILLAGE DE THÉRISSO.

A Thérisso régnait le calme le plus absolu. Il semblait même que les insurgés se gardaient peu ou prou. L'air, si transparent en Crète, ne permettait-il pas d'observer de loin tout mouvement de troupes ? En outre, par leurs affiliés, ils pouvaient être prévenus longtemps à l'avance de ce qui aurait pu se tramer contre eux et quelques fusils embusqués pouvaient facilement garder les défilés contre l'armée la mieux organisée.

Précisément tous les grands chefs étaient réunis à Thérisso. Ils se trouvaient alors dans une petite masure. Parmi eux étaient Benisello, Fumis, Manos et le vieux Paprianakys.

Les deux premiers étaient même d'anciens ministres du prince Georges lors de son arrivée dans l'île. Ils l'avaient précisément poussé à se créer une majorité, ce qu'ils lui reprochaient maintenant. Manos était un Grec riche, faisant cause commune avec les insurgés.

Tous reprochaient au prince ses abus de pouvoir. On l'accusait, à

tort ou à raison, d'incapacité, de maladresse, d'incurie, d'irrégularités et d'injustices. Sous couleur d'annexion, ils demandaient le renvoi du prince.

La Grèce n'est pas assez stable elle-même, actuellement du moins, pour gouverner la Crète ; elle y perdrait probablement sa propre existence.

On rencontre chez ces insurgés des gens de toutes conditions. Tous sont intelligents. M. Agache prit part à des agapes avec les principaux d'entre eux. Ces repas, pris en plein air, à l'ombre des oliviers, lui



INTELLECTUELS ET PAYSANS. — GROUPE D'INSURGÉS PARMI LESQUELS SE TROUVENT UN AVOCAT, UN MÉDECIN, UN ANCIEN GENDARME, UN BERGER, ETC.

parurent délicieux à tous points de vue. Il put même converser en français avec quelques-uns de ces soi-disant brigands. Il put apprécier leur intellectualité que semble encore augmenter l'atmosphère de la montagne.

Benisello alla jusqu'à lui offrir sa couche. C'était le seul lit qu'on eut pu trouver à Thérisso. L'offre aimable du brigand dut être acceptée, mais que la nuit fut affreuse ! La couche du grand homme était habitée d'innombrables insectes malfaisants. M. Agache s'en serait volontiers passé.

Les forêts sont plutôt rares là-haut. Il y a toutefois d'admirables

sites que M. Agache put aller admirer, sous la conduite d'une escorte mise gracieusement à sa disposition.

Rentré à la Canée après une station de huit jours dans la montagne, il chercha enfin à voir le prince Georges. Comme l'audience ne venait pas assez vite au gré de ses désirs, il laissa entendre qu'il revenait de la montagne. La ruse réussit à merveille. Le prince Georges se hâta de l'appeler pour le confesser sur ce qu'il avait vu ou entendu.

Ce prince est très sympathique d'allure. Il semble tenir à sa situation qui est d'ailleurs assez enviable.

En résumé, la cueillette invite les Crétois à la paresse. Ils sont portés tout naturellement aux vols ou à la recherche d'une charge quelconque.

La propriété est peu respectée et souvent détruite. Les Crétois ne



EN ARMES AUTOUR DU DRAPEAU GREC
QUI SYMBOLISE LES REVENDICATIONS CRÉTOISES.

veulent pas être astreints aux impôts. Ils sont divisés en clans hostiles et la vendetta est dans leurs mœurs.

Le Grèce est-elle capable de présider aux destinées de la Crète ?

Si elle l'était, la Crète deviendrait un simple département, et ses frais d'administration seraient notablement diminués. Elle trouverait par le fait et du même coup un écoulement naturel pour ses produits.

Mais la Crète saurait-elle subir une organisation de ce genre ? Le Crétois voudrait-il servir ? Paierait-il l'impôt ? Non, tout cela n'est guère possible.

D'autres questions, comme celle du change par exemple, seraient des brandons de discorde.

La Crète serait un trop lourd fardeau pour la Grèce et l'Europe a sagement agi en lui refusant pareil cadeau.

La répression sanglante alors ? Ce n'est guère possible. Les puissances qui seules pourraient l'entreprendre, n'ont pas une suffisante unité de vues.

Faut-il améliorer la situation acquise, remettre la question à l'étude, changer le haut commissaire ? Le prince Georges est du moins Grec, de cette nationalité qui semble le plus plaire pour le moment aux Crétois. Sans doute il ne convient plus à tous, mais un autre serait-il plus heureux ? Le prince Georges compte beaucoup là-dessus pour garder sa position (1).

De toutes les solutions aucune n'est parfaite. La révolution sera toujours en perspective en Crète. Quoique l'on fasse, il y aura toujours des mécontents ; ceux-ci se retireront sur la montagne et se croiront en droit de dire avec un geste de pitié : « distichis Creti », *pauvre Crète.*

---

(1) Le prince Georges a maintenant cédé la place à un autre haut Commissaire, également Grec, M. Zaïmis.

EXCURSION DES LAURÉATS DU PRIX DANEL

A DUNKERQUE

Le Jeudi 14 Juin 1906.

Directeurs : MM. Cantineau et Bonvalot.

La mort de M. Léonard Danel (1er Octobre 1905), si regretté de tous et sous tous les rapports dans notre région, n'a pas entraîné la suppression du voyage annuel à la mer de 10 lauréats de notre Concours général ; ce généreux philanthrope, ce bienfaiteur de la science et de sa vulgarisation a eu soin d'assurer par un legs à notre Société l'existence de ce Prix si recherché qui porte son nom. Nos candidats peuvent donc être certains de pouvoir, s'ils le méritent, passer chaque année une journée de plaisir aussi instructive qu'agréable.

Aujourd'hui 14 Juin 1906, Dunkerque est le but du voyage pour les 10 lauréats du Concours général de 1905. Partis à 7 h. 02, nos jeunes gens font connaissance en wagon pendant que les Directeurs les renseignent sur les localités aperçues en route et sur les détails géographiques de la région, leur faisant observer la fertilité du sol par la belle apparence des cultures de froment, de betteraves, de lin, de haricots, de houblon, etc., et surtout par l'aspect des gras pâturages où paissent de plantureux bestiaux.

A 8 h. 50 on met pied à terre dans la cité que Jean Bart a rendue si célèbre ; une petite pluie bien intempestive semble présager dès le début une mauvaise journée ; heureusement tout s'est borné à une menace et le temps est resté favorable. Aussitôt en route, nous passons devant la Sous-Préfecture, le Palais de Justice, la Fontaine du Marché, et nous arrivons à la Place Jean-Bart où la belle statue de bronze par David d'Angers montre bien l'attitude énergique et résolue que devait avoir devant l'ennemi le hardi marin dunkerquois. Tout à coup un rayon de soleil fait accueillir avec enthousiasme la proposition d'ascension du Beffroi et nos 10 jeunes gens se précipitent à l'envi pour escalader les 300 marches de cette vieille et solide tour de 63 m. Devant ce vaste plan en relief ils peuvent prendre une idée juste de la topographie du pays et

embrasser d'un seul coup d'œil la mer et les dunes, la ville et le port, de manière à bien s'orienter dans la visite que nous allons faire.

De là nous nous rendons à la Chambre de Commerce où, sur la recommandation de M. G. Majoux de la Société de Géographie de Dunkerque, on nous reçoit avec beaucoup d'amabilité, nous montrant toutes les collections de laines, de coton, de lin, de jute, de grains, de graines, de pétroles, de minerais, etc., du musée commercial ; tout en donnant l'importance des exportations, des importations, des admissions temporaires, etc. ; citant les comparaisons avec les opérations antérieures et avec celles des autres ports de France et de celui d'Anvers ; leçon de géographie économique bien instructive pour nos jeunes touristes qui savent ainsi comment Dunkerque est devenu le troisième port de France (voir *Bulletin* Mars 1904). M. le Secrétaire de la Chambre de Commerce veut bien nous offrir quelques plans du port de Dunkerque pour les chefs des Institutions auxquelles appartiennent les lauréats et un très beau plan d'ensemble des travaux projetés d'extension du port pour notre Société, où l'on pourra le voir exposé jusqu'après le Congrès des Sociétés de Géographie qui s'ouvrira à Dunkerque le 29 Juillet prochain.

Un ingénieur de l'outillage du port est alors chargé de nous accompagner dans tout le bassin Freycinet dont nous visitons les magasins, les entrepôts, les hangars, avec force explications intéressantes sur la manœuvre des grues roulantes ou flottantes, si facile au moyen de la force hydraulique, malgré la puissance des engins ; une grue flottante étant de la force de 40 tonnes. Ces grues permettent de décharger un navire de deux côtés à la fois, une partie sur wagons à quai et une autre directement sur bélandre, grâce aussi aux communications des darses avec les bassins de batellerie. (Voir *Bulletin* Août 1896, p. 114 à 117). Nous constatons à la machinerie la perfection du mécanisme des pompes et de la solidarité automatique de leur marche et du travail des grues et des écluses, permettant la conservation permanente de la pression énorme de 53 kilog. par cent. carré.

Nous montons sur le toit-terrasse d'un magasin pour bien voir l'extension projetée du port jusqu'au delà du Sanatorium de St-Pol qui vient d'être transféré à Zuydcoote.

Nous dépassons la quatrième darse, passant au pied du phare, voyant le barrage pétrolier et l'immense écluse Trystram qui, depuis l'élargissement du chenal, permet l'entrée du bassin aux plus grands navires. Nos jeunes gens regardent avec intérêt les formes de radoub dont deux sont occupées et s'étonnent de la puissance des pompes centrifuges qui les vident si rapidement.

De là nous apercevons tout le détail des Chantiers de France de construction maritime sur le côté opposé du chenal ; deux navires paraissent pouvoir être lancés assez prochainement.

Il est midi quand nous nous retrouvons devant le Bâtiment Central de la Chambre de Commerce où nous quittons avec un bien cordial remerciement

l'Ingénieur qui a consacré, avec beaucoup de dévouement, deux longues heures à l'instruction de nos lauréats. Cette visite si instructive a été pour ces jeunes gens toute une révélation et je crois pouvoir être certain qu'ils ne supporteront plus sans une énergique protestation l'appellation de Dunkerque comme port de pêche, à la manière de Malte-Brun qui eut son temps de vérité, et qu'ils affirmeront autour d'eux, qu'il n'a rien d'analogue avec le port de Gravelines ; qu'il est au contraire un immense et actif port de commerce muni des plus puissants engins qu'ils ont vu fonctionner, avec un outillage perfectionné et une installation des plus complètes qu'ils ont visités.

Mais l'estomac a aussi travaillé et il demande à être ravitaillé ; un menu confortable autant que varié lui donne la plus entière satisfaction ; comme clôture, un verre de champagne permet, après un souvenir donné au regretté M. Léonard Danel, de porter la santé de sa famille et principalement celle de Mme Paul Crepy-Danel à laquelle les lauréats envoient un télégramme exprimant leurs sentiments de reconnaissance.

Bientôt nous sommes en route, nous voyons la pierre tombale de Jean Bart et de son Épouse dans l'église St-Éloi, si remarquable par l'ampleur de ses 5 nefs et par ses belles colonnades cannelées ; puis nous visitons le monumental Hôtel de Ville, œuvre de L. Cordonnier, dont la façade est ornée de statues de Dunkerquois célèbres (*Bulletin* Mars 1904). L'escalier d'honneur est magnifique ; le vitrail qui l'éclaire représente Jean Bart ramenant, en 1694, à Dunkerque affamé, toute une flotte chargée de blé prise aux Hollandais. Dans la salle des mariages nous voyons le beau tableau d'Eug. Chigot représentant le départ du Président Félix Faure pour la Russie en Août 1897. Cette salle et toutes les autres sont décorées de peintures murales bien conçues, de cheminées monumentales flamandes et de superbes plafonds à caissons dorés.

Enfin nous prenons le chemin de la mer pour souscrire au légitime désir de la jeunesse de prendre ses ébats sur la plage. Nous offrons des cartes postales en souvenir de ce que nous avons vu ; nous passons devant la tour du Leughenaert qui porte le phare éclairant le chenal parallèlement à son axe, nous entrons dans la chapelle de N.-D. des Dunes dont on a fêté le Ve centenaire il y a juste trois ans (*Bulletin* Août 1896, p. 109). Nous passons devant le monument de la Victoire rappelant la levée du siège de Dunkerque après la bataille d'Hondschoote en Septembre 1793 ; nous franchissons les fortifications et nous apercevons alors le Casino, le Kursaal et les chalets de Malo-les-Bains, puis la mer, que le ciel nuageux nous fait voir d'un beau vert d'émeraude.

Voilà l'heure de la récréation et toute la troupe nous échappe pour gambader follement sur le sable, dans le sable, et jusque dans les franges blanchâtres des vagues de la mer montante.

Une heure dure ici cinq minutes et c'est à regret qu'on remonte vers Malo

que l'on traverse jusque sur la Place de l'Église. Mais 5 h. ont déjà tinté leurs coups qui attristent notre groupe et le tramway nous ramène vers la gare. On se leste de quelques gâteaux et dans notre compartiment réservé je crois entendre exprimer des désirs de succès au Concours de cette année pour pouvoir recommencer l'an prochain la journée agréable qui vient de se terminer.

A 7 h. 33 le train est en gare de Lille, l'excursion est finie, mais peut-être recommencera-t-elle cette nuit pour quelques heureux en un rêve agréable.

E. CANTINEAU.

VOYAGE

EN

NORVÈGE, AU SPITZBERG ET A LA BANQUISE

Du 6 Août au 1er Septembre 1906.

Vapeur « *Neptun* ». — Capitaine « Hansen ».

Par M. E. BOULENGER,

Président de la Société de Géographie de Roubaix.

Ce n'est certainement pas pour me faire un nom dans les fastes polaires que j'ai entrepris le voyage au Spitzberg, dans cet Archipel de l'Océan glacial Arctique, inhabitable, situé au 80e de latitude, mais simplement par l'attrait du lointain, de l'inconnu et aussi du désir d'offrir une primeur à mes enfants et à mes collègues de la Société de Géographie.

J'avais depuis longtemps le grand désir de voir la pittoresque et poétique Scandinavie avec ses fiords, ses lacs, ses cascades, ses vallées, ses montagnes et ses glaciers, et puis d'entendre les légendes et les récits des descendants des fameux corsaires norvégiens, qui ont traversé les Océans sur de simples barques, ont découvert l'Amérique cinq siècles avant Christophe Colomb et sont venus se fixer sur les Côtes de France vers le IXe siècle. — La Normandie doit son nom à ces hommes du Nord (les Northmen).

On m'avait dit que le froid, la neige, les brouillards fréquents et la pluie retardaient souvent la marche des bateaux et nuisaient aux effets du Soleil de Minuit. Eh bien ! Je le confesse, en toute sincérité, ce voyage est admirable en tous points et me laissera un souvenir inoubliable.

Le lundi 6 Août 1906, je m'embarque à Anvers sur le vapeur « *Neptun* » pour accomplir le voyage projeté.

Après une traversée de 60 heures, par une mer quelque peu agitée, que je supporte assez piteusement, nous arrivons en vue de la Scandinavie et nous débarquons bientôt à Bergen.

J'étais alors tout à fait bien, avec un appétit formidable et me trouvais être un marin consommé à l'abri de toute indisposition pour la durée du voyage.

Bergen. — L'entrée du port de Bergen m'a fait penser un peu à notre arrivée à Palerme en 1904. La ville est située d'une façon très pittoresque, au fond du fiord et se trouve encadrée, couronnée, pour ainsi dire, par des montagnes du genre du Pellegrino.

C'est une ville de 70.000 habitants fondée au XIe siècle. Le climat y est plutôt doux et les gens sont généralement gais, vifs et sociables.

Nous avons visité le *port* extrêmement animé, le marché aux poissons, le musée Hanséatique, le Palais Haaken, le Shangate (la rue principale où se trouvent la Bourse, les banques et les boutiques), la Norges Bank, le Norges Hôtel, etc., puis nous faisons une charmante excursion dans la campagne à Floïen, Belle-Vue et Fantolf, etc., etc., par une journée plutôt chaude et sans nuages et nous rentrons en ville pour repartir à minuit directement à Trondhjem.

Très peu de pleine mer, on navire dans les fiords du genre des lacs d'Écosse, mais plus pittoresques, c'est une suite ininterrompue d'îlots, de rochers énormes et abrupts et puis des montagnes à pics neigeux.

A la presqu'île de Stättland, qui a la forme d'une main, je m'attends à essuyer un mauvais passage, mais la mer reste calme.

Nous sommes 70 passagers de nations différentes, Anglais, Américains, Indiens, Italiens, Espagnols, Belges, Allemands, Français. L'entente générale est cordiale, chacun se porte vers ceux pour qui il éprouve une certaine sympathie, afin de passer le plus agréablement possible le temps du voyage.

Le soleil se couche aujourd'hui à 9 h. 1/2 et dans quelques jours nous le verrons encore à minuit.

Trondhjem. — Nous arrivons à Trondhjem le samedi 11 Août à 5 heures du matin. — Après le déjeuner je me mets en marche vers la magnifique

Cathédrale, puis je visite la ville, etc.; nous allons ensuite faire une charmante excursion à la Cataracte de Lerfossen.

Le « *Neptun* » va partir à minuit dans la direction du Nordland (la terre du Soleil de Minuit). — Après avoir quitté le port de Trondhjem, notre aimable capitaine Hansen a voulu faire une surprise aux passagers en faisant tirer un feu d'artifice, en même temps que notre compagnon de route « *Kong-Harald* » en faisait autant.

Le « *Kong-Harald* » marche toujours à deux kilomètres environ du « *Neptun* », cet arrangement constitue un surcroit de sécurité pour notre croisière.

Le bateau poursuit sa route par le Faldenfiord entre un véritable labyrinthe d'îlots et on arrive à 3 heures à Torghatten, rocher énorme qui a la forme d'un chapeau et qui est traversé de part en part par une large ouverture : la légende dit que le trou a été percé par la flèche d'un géant voulant atteindre le chevalier qui poursuivait une jeune fille après le lever du soleil, contrairement à la défense des dieux.

Après avoir passé l'île d'Aloten, on arrive à 5 heures en vue des montagnes des Sept Sœurs, puis on passe par les « Iles de Tomsö » et on aperçoit à l'Est les ramifications du Swartisen (Glacier Noir) et à l'Ouest les formes singulières des Iles Lovunden.

Près de Hestmando (la montagne du Cavalier), on coupe le cercle polaire, on tire le canon et on boit le champagne pour célébrer le passage.

Au delà, on aborde cette région du globe où le jour est inconnu en hiver et où il n'y a pas de nuit en été.

C'est précisément à la montagne du Cavalier que nous avons la chance d'assister à un coucher de soleil comme je n'en ai jamais vu, même en Algérie, je me sens incapable de rendre l'impression ressentie par la variété et la richesse de la coloration : des tons émeraude, cramoisi, vermillon, orangé, bleu, rouge, mousse, etc., etc., vraiment étonnants qui se reflètent dans l'eau et dans le sillage du bateau, formant ainsi un magnifique tableau capable d'inspirer un artiste peintre.

Le navire s'engage ensuite dans le Westfiord qui s'étend entre la terre ferme et l'archipel des Lofoten, puis on glisse dans le majestueux détroit du Raftsund jusqu'au fiord des Géants (le Troldfiord) fermé par des murailles formidables et à pic, c'est un véritable décor de la Walkyrie, puis on contourne le promontoire qui s'élève à l'extrémité du détroit pour passer aux Iles Lofoten. On descend du bateau pour faire une ascension à pied jusqu'au lac de Glace. Le bateau continue ensuite sa course au Nord en côtoyant les falaises abruptes pour arriver à Tromsö le 14 Août à une heure de l'après-midi.

En repartant, nous passons près des Iles Vestraalen et du beau Lyngenfiord et nous entrons en mer pour nous diriger par le Sorosund dans la rade d'Hammerfest où nous arrivons à minuit. Il fait suffisamment clair pour lire avec facilité; le soleil s'est couché à 10 heures pour se lever bientôt à 2 heures

du matin, à Hammerfest le soleil reste au-dessus de l'horizon du 15 Mai à fin Juillet. Nous montons sur le rocher qui domine la ville avec l'intention d'attendre le lever du soleil.

A partir d'Hammerfest le pays devient désert et prend tout à fait le caractère arctique et nous voyons des cachalots et des phoques qui prennent leurs ébats à 30 mètres de nous, et quelques passagers affirment avoir vu des baleines, je n'ai pas eu ce plaisir ; le bateau nous conduit à l'Ile de Hjelmso, peuplée de milliers d'oiseaux aquatiques nichés dans le rocher. En longeant l'Ile de Gjesvar on aperçoit 4 îlots en forme d'aiguilles et on arrive au Cap Nord (71° de latitude) sur l'île de Magero, la plus septentrionale de l'Europe. On débarque au Cap le soir à 11 heures pour faire l'ascension de l'immense rocher noirâtre et crevassé pour contempler le lever du soleil à 2 heures du matin. De Bergen à Hammerfest ce n'est à vrai dire qu'une promenade charmante, variée et pittoresque, à travers les fiords bordés d'îlots, de rochers et de montagnes de toutes formes, mais pour atteindre Hjelmso et le Cap Nord, c'est beaucoup plus dur.

Après que nous sommes remontés en bateau, l'Océan Glacial nous joue un mauvais tour, il devient furieux et sa colère dure près de 24 heures ; le calme revient ensuite, mais le froid est intense, de 9° au Cap Nord nous descendons à 2°. — Le ciel est gris avec quelques points bleus. Il semble, en approchant du Spitzberg, arriver aux confins du monde ; ce ne sont partout que des pics neigeux, montagnes crevassées, verdâtres et grisâtres, ainsi que des glaciers immenses qui ont parfois les teintes du prisme, nous sommes environnés par des myriades d'oiseaux polaires, puis avant d'arriver à Bell Sound, nous voyons flotter de grands blocs de glace, gros comme des rochers, avec des reflets azurés, ce sont des Icebergs qui suivent lentement le courant.

Vers l'extrémité de Bell Sound nous montons en barque pour une promenade entre les bateaux baleiniers et voir de près les baleines harponnées ces derniers jours.

Nous poursuivons notre marche vers Advent Bay. A minuit le soleil a encore tout son éclat et offre à nos yeux un tableau étonnant par la richesse des coloris où le ton jaune clair domine, il ne descend qu'à peine à l'horizon, pour remonter aussitôt, c'est superbe, personne ne songe à aller se coucher ; il en sera de même pendant nos cinq jours au Spitzberg.

Spitzberg. — Le Spitzberg n'appartient à aucune nation, une Société anglaise s'est formée l'an dernier pour l'exploitation du charbon à Advent Bay, elle a réussi ; le charbon est facile à extraire et la qualité est bonne. — Il y a actuellement 50 ouvriers environ avec un directeur, des ingénieurs, un docteur, etc. On construit des cités ouvrières et les Anglais ont déjà baptisé cet endroit, Advent City (il y aura 100 ouvriers au printemps).

De l'autre côté de la baie, une Société américaine s'est nouvellement formée

pour exploiter aussi le charbon, le bitume et les minerais de fer. Elle a acheté le « chalet des Touristes » pour loger le directeur, l'ingénieur et le docteur; les essais qu'ils font leur donnent le plus grand espoir de réussite.

La terre est absolument stérile dans cette contrée ; on nous dit qu'il faut aller à une dizaine de kilomètres dans l'Adventdal pour rencontrer des troupeaux de rennes, des renards, etc. — Je ne suis pas chasseur et je reste à me promener.

Les naturalistes cueillent de petites fleurs qui poussent sur la mousse. Les géologues rapportent des plantes pétrifiées qui prouvent que le Spitzberg n'a pas toujours été de glace, je remarque des feuilles de mûrier et d'ananas pétrifiées.

Nous voyons sur la rive une certaine quantité d'ossements et de carcasses de baleines autour desquels sont des milliers de mouettes, goëlands, etc.

Sassen Bay. — *Dimanche 19 Août.* — Aucun coin de verdure, aucune habitation, solitudes absolues, des falaises de glaces à pic et des glaciers formidables. La matinée est assez belle, mais l'après-midi est mauvaise, il pleut. On se trouve enveloppé de brouillard ou plutôt d'une vapeur floconneuse, la chasse aux rennes projetée est impossible.

Nous quittons Sassen Bay à 5 h. 1/2 pour continuer la route pour le Icefiord.

Lundi matin à 6 heures, je me lève pour aller sur le pont et voir les Sept Montagnes de glace, il fait un temps superbe, le soleil est éclatant et nous pouvons admirer les Alpes pôlaires qui bordent le détroit où nous nous trouvons.

Le thermomètre marque 10° alors qu'il était hier à 3°.

A 10 heures nous doublons un cap et entrons dans un fiord qui nous conduit bientôt dans la baie de la Vierge (Virgo Bay) qui sépare l'Ile d'Amsterdam de l'Ile des Danois. Le fond de la baie présente un décor féerique : des montagnes dentelées semblables à des pyramides couvertes de neige entre lesquelles sont d'immenses glaciers.

En arrivant on tire le canon et les musiciens du « *Kong-Harald* » commencent par la « *Marseillaise* » et jouent ensuite d'autres hymnes nationaux.

Nous descendons à terre et visitons d'abord l'endroit d'où est parti le malheureux Andrée en 1896 et allons faire visite à Wellman avec qui je m'entretiens un instant. Le hangar haut de 20 mètres, le matériel et tous les préparatifs nous font le meilleur effet, l'organisation est sérieuse et Wellman est convaincu de la réussite, il attendra le temps nécessaire pour partir dans les meilleures conditions possibles. Il fera venir au printemps sa femme et ses cinq filles.

Nous traversons la large baie pour un pèlerinage au « Cimetière Hollandais » sur l'Ile d'Amsterdam, mausolée en pierre, en souvenir des malheureux pêcheurs de baleine morts en cet endroit en 1634.

Herr Lerner nous dit avoir été le premier à s'apercevoir du danger que courait l' « *Ile de France* » et avoir été prévenir le bateau hollandais qui est venu porter secours aux passagers et les a sauvés d'une mort certaine.

Le Directeur de la Compagnie me fait l'honneur de m'engager à dîner sur le « *Kong-Harald* » avec Wellman, le Capitaine Hersey, le Directeur et le Capitaine.

Dîner cordial et très gai, on porte des santés, des « Skaals » et des « toasts ». — J'y vais de mon petit speech « Au nom de nos amis de France « et particulièrement au nom de la Société de Géographie, j'adresse « mes remerciements à Monsieur le Directeur pour son aimable invitation « qui m'offre l'occasion de payer un tribut d'admiration à l'homme cou- « rageux, brave et énergique qui se propose de traverser le Pôle Nord en « ballon dirigeable. Des quatre coins du monde les yeux sont tournés vers « lui en ce moment, etc., etc. — Je lève mon verre à la santé et au succès de « M. Wellman ».

Nous retournons sur le « *Neptun* » qui reprend et poursuit sa route vers le Nord. Dans huit ou neuf heures nous serons arrêtés par les glaces. En effet, vers 1 h. 1/2 du matin, on sonne la cloche pour avertir les passagers qu'on arrive en vue de la Banquise.

Banquise. — Nous voici en face d'un immense champ circulaire qui s'étend à perte de vue, c'est un chaos effrayant de blocs de glace, grands comme des pyramides, des monuments, des cathédrales, une ville immense, une vaste nécropole, qui semblent éclairés par une lueur blafarde. — C'est superbement sauvage....

Impossible d'aller plus loin....

Nous tenons le record des bateaux touristes, aucun d'entre eux n'a dépassé le 81° et nous sommes à 81° 3′ 11″. Le thermomètre marque 0° le mardi 21 Août, à 3 heures du matin.

Retour. — La route depuis la Banquise jusqu'à Hammerfest est longue, avec des alternatives de brouillards qui nous forcent à nous arrêter souvent et faire marcher la sirène, c'est lugubre, la nuit surtout ; le temps redevient clair avec une mer agitée qui fait danser le « *Neptun* », ceux qui aiment le roulis et le tangage sont servis à souhait ; la température est descendue à 0° à l'approche de l'Ile aux Ours ; cette fameuse île fantôme qui est presque toujours enveloppée de brume et que peu de voyageurs ont eu la chance d'apercevoir. — Nous longeons l'île sans nous arrêter et marchons à 13 nœuds.

Nous arrivons à Hammerfest à 7 heures du soir le jeudi 23 Août, après 74 heures de mer, depuis l'Ile des Danois et la Banquise.

Nous repartons de Hammerfest à 3 heures du matin pour entrer dans un fiord magnifique de Lyngenfiord, flanqué de collines et de montagnes.

On s'arrête dans la baie de Lyngenseidet pour aller voir un grand campement de Lapons.

Les Lapons sont de race Mongole, ils vivent comme leurs ancêtres à demi-sauvages, sur les hautes montagnes et ne descendent que l'hiver dans les régions basses. Ils vivent de leurs rennes qui fournissent la viande, le lait, le cuir, etc. Ils ont de très bons chiens, dressés à la garde du troupeau.

La vallée ou plutôt le vallon où nous les voyons, est riant, fertile et boisé, on s'y plairait en famille pour quelques semaines, on aurait le plaisir du canotage, de la pêche et de la chasse.

En revenant à bord, le bateau continue vers Tromsö ; les bords du fiord deviennent de plus en plus sauvages, des montagnes de granit à pics neigeux, des cascades et des glaciers qui, après ceux du Spitzberg tiennent une place honorable.

Ce Lyngenfiord est vraiment admirable.

Peu de temps après avoir quitté Tromsö on arrive dans le Westfiord, on voit enfin des collines verdoyantes et des arbres....

Nous avons donc laissé Spitzberg, Laponie, Finmark et bientôt le Nordland, on commence à revivre....

Le sifflet du bateau fait résonner des échos qui se répercutent nettement cinq ou six fois, nous avons le plaisir de voir plusieurs arcs-en-ciel et un coucher de soleil idéal. Mon enthousiasme est encore soutenu, mais je sens qu'après plusieurs semaines d'admiration pour les fiords, les montagnes, les pics neigeux, les cascades, etc., il devient nécessaire de changer de décors, car il me semble que tout cela va devenir de l'niformité qui pourrait engendrer la mélancolie, sinon l'ennui.

Nous arrivons à Béian le 26 Août, à l'embouchure de la passe de Trondhjem, où nous nous séparons du « *Kong-Harald* » et arrivons bientôt à Kristiansund par l'Edsfiord, puis à Molde, où je reçois avec le plus vif plaisir des lettres et des dépêches de Julia et de mes enfants.

Nous avons quelques heures de pleine mer pour arriver ici dans cette petite vallée charmante, bien abritée par une jolie colline verdoyante et boisée, le fiord, comme un lac à nos pieds, et plus loin une belle chaîne de montagnes. On ferait là un séjour agréable en promenades, canotage et pêche. Le saumon et la truite abondent dans le fiord.

Nous quittons Molde le lundi 27 Août à 10 heures du matin pour continuer par Romsdalfiord jusqu'à Aalesund et nous arrivons bientôt dans l'un des plus beaux fiords de la Norvège, le Geirangerfiord. Les montagnes ne dépassent guère 600 mètres, mais elles forment une chaîne de mamelons admirables de formes, d'où se précipitent de nombreuses cascades, On aperçoit dans les brèches profondes, des vallées verdoyantes, avec des fermes et des

châlets rustiques. Après avoir dépassé la fameuse Cataracte des Sept Sœurs, haute de plus de 300 mètres, on découvre un immense cirque de murailles à pics inaccessibles, et à l'extrémité du fiord on arrive à Mérok, village très pittoresque dominé par une petite église ; nous montons à pied pendant une heure, par une charmante route en lacets, et redescendons prendre notre bateau qui nous conduit en vingt heures à Gudvangen par le Sognefiord, qui est le fiord le plus long de la Norvège (180 kilom. sur 6 kilom. de largeur et 1.200 mètres de profondeur).

Mardi 28 Août, à 6 heures du soir, nous quittons le bateau à Gudvangen pour aller dîner à Stalheim Hôtel, excursion de deux heures en voiture. Cet hôtel est situé au sommet de la montagne, rocher à pic et précipice de 250 mètres dans la vallée de Narödal, de cette hauteur on jouit d'une vue qui ne peut guère être surpassée ; du fond du gouffre qui s'ouvre au-dessous de l'hôtel se dressent deux colosses de pierre aux formes fantastiques, on descend en serpentant et en passant on voit les deux magnifiques cascades de Sivlefos et de Stalheimfos.

Le Narödal est une vallée étroite qui, en réalité, est une gorge resserrée entre des murailles de granit qui descendent perpendiculairement de 7 à 800 mètres, au pied desquelles roule un torrent tumultueux et de nombreuses cascades admirables.

Après le dîner, nous descendons à 11 heures du soir dans une obscurité presque complète par du brouillard et de la pluie, la route est difficile et même dangereuse, enfin, nous atteignons Gudvangen et regagnons en barque le « *Neptun* » qui, pour saluer notre retour, fait partir un joli feu d'artifice dont les bruits se répercutent en plusieurs échos dans les montagnes environnantes. — Journée inoubliable !

Nous quittons Gudvangen à 4 heures du matin pour accomplir la fin de notre voyage en Norvège et arriverons le soir à 6 heures à Bergen.

Le temps a changé, le soleil que nous avons eu pendant le voyage a disparu, il pleut. La ville de Bergen ne me paraît plus être ce qu'elle était à mon arrivée en Norvège. Il est évident que les idées subissent l'influence du temps.

Je visite le Musée Hanséatique. C'est le souvenir d'une ancienne puissance commerciale du XIVe au XVIIe siècle qui, avec Brême, Lubeck et Hambourg avait le monopole du commerce des poissons salés dans le monde entier.

Adieu fiords, montagnes, Soleil de Minuit ! Nous allons partir cette nuit pour Anvers où nous arriverons le samedi 1er Septembre.

Traversée excellente, le soleil brille pendant les deux jours et demi de route et nous offre des couchers admirables. — La mer du Nord est bien rarement aussi douce. Notre surprise est grande en arrivant à Anvers de trouver une température sénégalienne, faisant un contraste frappant avec celle des derniers jours en Norvège.

Dans un déjeuner très cordial au restaurant du Jardin zoologique d'Anvers, nous faisons nos adieux au brave et galant Capitaine Hansen et serrons la main aux amis de voyage Anglais et Américains en nous disant « au revoir » alors que nons ne nous reverrons sans doute jamais ! !

NORVÈGE.

Ses ressources sont :

La construction des bateaux.

L'exportation des bois, des métaux et des produits de la pêche,

Il faut mentionner aussi les chasses et les pêches de l'Océan Glacial.

Entre le Groënland et l'Islande on tue le phoque et le morse, et puis, au Spitzberg et sur la côte de Finmark on chasse la baleine avec le harpon à balle explosible; on chasse aussi le renne et quelquefois l'ours.

On commence à exploiter une mine de charbon à Advent Bay (Spitzberg), mais le Spitzberg n'est pas norvégien et n'appartient à aucune nation, qui osera s'en emparer ?

SPITZBERG.

Le climat, malgré la haute latitude n'est pas trop dur, à cause du voisinage du Gulf-Stream qui amène ses eaux dans la Mer Arctique. La température dépend plus des vents que des saisons.

La neige tombe chaque jour et le temps change très facilement.

La Flore. — Il n'y a pas de flore particulière au Spitzberg. Le seul arbre qui s'offre à la vue est le saule pôlaire. Les rochers de la côte sont tapissés de mousse et de lichen.

En fait, peu ou pas d'arbrisseaux. La végétation est pour ainsi dire nulle.

La Faune. — Les rennes sauvages sont très nombreux au Spitzberg. Au printemps ils sont fort maigres, mais vers l'automne ils sont très gras ayant brouté les mousses en été.

Les autres animaux sont les renards pôlaires, les ours blancs et les lemmings (petits rongeurs). Sur les côtes abondent les phoques et les morses.

Les baleines deviennent plus rares, depuis la guerre acharnée qu'on leur fait.

En fait d'oiseaux, la faune comprend 28 espèces, parmi lesquelles, la perdrix de neige et l'oie à duvet (l'eider).

Des myriades d'oiseaux pôlaires viennent déposer leurs œufs dans l'archipel. Les rochers et les pentes abruptes sont couverts de mousse, de bruants et de guillemots.

Il n'y a aucun serpent et très peu d'insectes, hormis quelquefois une masse de mouches.

Histoire et Expéditions. — Ce sont les Hollandais qui ont eu la gloire de découvrir le Spitzberg.

Les Iles du Spitzberg ont été visitées à plusieurs reprises par des explorateurs, dont quelques-uns sont partis de là, à la conquête du Pôle.

C'est du Spitzberg que le malheureux Andrée tenta de gagner en ballon le Pôle Nord et d'où Wellman se propose de partir en ballon dirigeable pour essayer de le traverser ; il a grand espoir, mais le péril est grand ! !

On dit que la souveraineté territoriale du Spitzberg sera bientôt mise à l'ordre du jour. — Aucun État ne s'est soucié de faire valoir ses droits sur les solitudes désolées de ces terres pôlaires.

La récente découverte et mise en exploitation de mines de charbon dans l'Advent Bay (Spitzberg septentrional) va peut-être nécessiter un règlement de la question.

NOTES SUR LE MAROC (1)

L'ASSISTANCE MEDICALE FRANÇAISE AU MAROC. — C'est pour la pénétration pacifique une des armes réputées les plus efficaces et, en fait, l'essai a de beaucoup dépassé, selon M. René-Leclerc, ce qu'on paraissait en attendre. Mais ce succès a été obtenu par les médecins français au moyen d'une prodigalité excessive de leur dévouement, et leurs clients étant attirés de plus en plus nombreux, leur œuvre peut être submergée, c'est l'expression de M. René-Leclerc, par son propre développement.

Chacun des dispensaires voit à chaque consultation une moyenne de 80 à 100 malades, chiffre souvent dépassé, le médecin se trouve forcé de limiter le nombre des consultants par des expédients, comme des exigences de propreté, d'exactitude, de discipline intérieure, etc.

(1) Voir *Bulletin de Septembre*, p. 202.

Le docteur français est, en effet, obligé d'assurer *tout seul* le service de la consultation médicale, des interventions chirurgicales et des pansements, la préparation et la distribution des médicaments à un tel nombre de malades. Il serait désirable que les ressources pécuniaires des différents dispensaires du Maroc soient plus considérables, car le service du pansement à lui seul entame une bonne moitié de ses ressources. Quant à la pharmacie, les médecins obligent le plus souvent les malades à apporter les récipients (flacons et verres pour les potions et les pommades) ; mais, malgré cela, les ressources de pharmacie ne peuvent suffire aux dépenses et il faut y ajouter les frais de personnel : un infirmier, un aide de pharmacie, un domestique d'infirmerie.

Évidemment, les médecins trop surchargés de besogne et de dépenses pourraient limiter l'œuvre poursuivie par eux aux ressources mises à leur disposition ; mais plusieurs d'entre eux préfèrent assurer le fonctionnement de l'œuvre d'une façon onéreuse pour eux, plutôt que de la restreindre, ce qui serait restreindre aussi sa portée et abaisser la dignité de la haute mission qu'ils ont le sentiment de remplir. On sait combien les gestes larges de bienfaisance impressionnent les indigènes aussi bien au *Moghreb* que dans tous les pays arabes. Il ne faut pas que les fondations françaises soient enserrées dans un budget trop restreint : si l'on fait quelque chose il faut le faire *bien*. Les indigènes ne s'étonneraient pas qu'on ne fasse rien ; ils auraient des commentaires ironiques pour ceux que trahirait l'insuffisance des moyens. Il convient de tenir compte de cette mentalité qui assimile la bourse à la puissance.

Il serait déplorable de restreindre la somme des bienfaits que l'œuvre française des dispensaires a apportés déjà à la population indigène : ce serait en même temps diminuer notre prestige qui s'est singulièrement affirmé dans certaines localités depuis quelque temps.

Dans la plupart des cas si deux médecins opéraient dans un simple dispensaire le nombre des consultants se trouverait doublé, càr présentement beaucoup de malades s'abstiennent pour ne pas subir une longue attente et être astreints souvent à revenir le lendemain prendre leurs médicaments qu'il a été impossible de leur distribuer le même jour.

Mais aux grandes villes, principalement à Fez et Marrakech, il faut un hôpital avec deux médecins et un pharmacien.

Cette année surtout le surmenage des médecins s'y complique de la nécessité d'assister, malgré tout, quelques typhiques à domicile : c'est un devoir d'humanité auquel les praticiens ne peuvent se soustraire, mais quelle que soit la bonne volonté qu'ils y apportent, ils se voient obligés de limiter le nombre des visites chez les malheureux typhiques qui ne peuvent être amenés au dispensaire et ils doivent, quoi qu'il en coûte à leur pitié, rester sourds à bien des supplications.

L'épidémie de typhus qui sévit depuis le commencement de 1906 au Maroc et surtout dans le Sud, ne fait que s'accentuer et il est à craindre qu'aussi

profondément allumé, un formidable foyer de typhus, comme Marrakech par exemple, ne s'assoupisse enfin — comme il faut l'espérer — que pour malheureusement se réveiller les années suivantes dès que des conditions favorables seront à nouveau offertes au germe pour reprendre ses lamentables exploits. Qu'on sache qu'il y a, du seul fait du typhus, dans les trois villes dont se compose Marrakech, plus de vingt décès par jour. On peut compter les maisons dans lesquelles il n'y a pas eu de malade et l'on connaît des familles qui ont perdu jusqu'à cinq de leurs membres depuis le commencement de l'épidémie. On cite même une maison dans laquelle il y a eu onze typhiques soignés par le médecin français, dont un décès.

A force d'insistance, de ténacité harcelante, dans cette ville de Marrakech, le médecin a bien obtenu des autorités locales et même de certains groupes de la population quelques mesures d'édilité indispensables au point de vue hygiénique, quelques améliorations *passagères* dans le service des eaux et de la voirie. Mais quelle que puisse être l'influence individuelle d'un médecin, elle ne saurait suffire à transformer le régime sanitaire d'une ville : il y faudrait l'appui d'une autorité réelle et la permanence d'action et de contrôle d'une institution officiellement constituée en vue de l'organisation hygiénique et de la défense sanitaire : ceci s'applique d'ailleurs à toutes les villes du Maroc.

Ainsi pour que l'œuvre de bienfaisance française réponde aux besoins auxquels elle s'offre et porte des fruits pour notre influence, il faut faire mieux et songer à la fondation dès à présent d'un hôpital dans les grandes villes.

CONSULATS. — MARRAKECH. — La nomination d'un certain nombre de Consuls au Maroc a eu lieu dernièrement, quelques-uns pour des postes de nouvelle création, on est un peu surpris qu'aucun ne soit à destination de Marrakech.

Il y a moins d'une année encore le seul résident français y était le Docteur Mauchamp, dont nous signalions tout à l'heure l'action humanitaire. Mais à présent il y a là une véritable colonie de nos compatriotes, représentant des intérêts considérables.

Cette ville de 70.000 âmes, située au cœur d'un pays agricole, commerçant et bientôt industriel, qui sera des plus prospères dès que la sécurité y sera rétablie ; marché central et débouché du Glaoui et du Goundafi, c'est-à-dire du Tafilalet et du Sous ; où la Cour chérifienne va peut-être bientôt faire sa rentrée ; ce centre considérable est distant, par la poste, de plus de sept jours du Consulat français de Mogador qui a sous sa juridiction nos nationaux résidant à Marrakech. Il faut au minimum 14 jours pour que, par les postes officielles, une correspondance soit échangée entre Marrakech et Mogador.

On y suppose que le poste étant d'importance, on a voulu se réserver du

temps pour choisir un agent d'une compétence et d'une habileté particulières, tel est l'espoir de nos compatriotes établis là-bas.

NOTES SUR MAZAGAN. — Le Dr Blanc, était un de ces médecins dévoués se prodiguant par humanité et par patriotisme. Il est mort récemment du typhus contracté en soignant les indigènes de Mazagan et d'Azemnour. Il a laissé de copieuses notes publiées en supplément par le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, Renseignements coloniaux n° 8, dans lesquelles nous puisons aujourd'hui.

L'évolution de Mazagan est exceptionnelle au Maroc où l'affaissement est plutôt la règle, cette petite ville se développe grâce à l'intelligence et aux besoins d'argent d'un caïd. Celui-ci, pour satisfaire aux exigences toujours insatiables du Maghzen, a eu l'heureuse idée de solliciter et la bonne fortune d'obtenir l'autorisation d'aliéner et de laisser aliéner par ses administrés des terrains au profit des étrangers. Et comme ce fonctionnaire a, entre autres caractéristiques, la passion de la bâtisse, de son propre fait et du fait des étrangers des constructions se sont rapidement élevées pour rendre la ville actuellement le point le plus habitable, et aussi le plus propice aux affaires, de la Côte Atlantique. Rien, d'ailleurs, pour le dire en passant, n'autorise à douter que les mêmes facilités amènent la même évolution à peu près partout sur cette côte.

Glissons sur l'historique de la cité et de ses gloires passées et arrivons au chapitre de la population. En 1895, on comptait à Mazagan une quinzaine de familles européennes, des Anglo-Gibraltariens principalement, quelques Espagnols et un seul Français, agent consulaire, homme très estimé et possédant une solide situation commerciale.

Présentement, voici la répartition des Européens :

	Familles.	Hommes.	Femmes.	Enfants.	Total des personnes.
Françaises	10	11	10	6	27
Allemandes	4	8	4	2	14
Anglaises et Anglo-Gibraltariennes	26	48	32	21	101
Espagnoles	43	95	66	58	219
Italiennes	2	2	6	3	11
Suisses	2	2	2	2	6
De diverses nationalités	2	3	1	1	5
	89	169	121	93	383

Le nombre des *protégés* ne peut être évalué même approximativement, il change constamment suivant l'intérêt des indigènes, très variable suivant les cas, pour se tirer des griffes de l'autorité musulmane — et tomber quelquefois dans les serres de protecteurs cupides. Remarquons que la France ne possède ici des protégés qu'en très petit nombre, absolument et relativement aux autres nations.

Les Espagnols et les gens de Gibraltar dominent dans la colonie européenne, ils sont en effet plus voisins du Maroc que les autres comme tempérament, esprit et habitudes. Ajoutons qu'ils sont d'un courage au travail et d'une endurance extraordinaires, infatigables et vivant de rien. Ce sont les véritables pionniers qui ont rendu le pays abordable, matériellement et moralement, à des éléments moins aguerris contre les privations et les rudesses de la vie.

La population musulmane est évaluée à 7.000 personnes et les israélites à 2.500, ces chiffres sont sujets à des variations très rapides et ne sauraient être fixés très approximativement.

NAVIGATION ET COMMERCE. — Le port de Mazagan, si défectueux qu'il soit, est encore le mieux protégé par la nature et le mieux outillé de la Côte Atlantique.

Le tableau suivant permet de comparer le mouvement de ce port en 1895 et en 1905 :

	1905		1895	
	NAVIRES.	TONNAGE.	NAVIRES.	TONNAGE.
France	82	71.492	47	31.165
Allemagne	56	37.665	55	45.965
Angleterre	89	65.208	44	27.853
Espagne	73	36.842	75	25.349
Autres pays	27	12.483	8	1.286
	327	223.690	229	131.618

Les navires y apportent diverses marchandises : tissus, thé, sucre, café, bougies, métaux, etc., et emportent des produits animaux et végétaux du pays : graines, légumes secs, gommes, amandes, œufs et volailles, bétail, cire, laines, peaux et cuirs, etc., et aussi des articles de l'industrie de Marrakech : ouvrages en peaux et cuirs, vêtements de soie et de laine, etc.

De 1894 à 1904 le commerce extérieur y a plus que doublé, à l'exportation comme à l'importation.

	Importation.	Exportation.
	—	—
1894........................	Fr. 3.940.300	4.156.800
1904........................	8.796.700	8.338.550

Les chiffres de 1905 ne nous sont pas encore connus.

Ces progrès auraient été encore plus sensibles, grâce à l'excellente allure commerciale des maisons israélites et musulmanes comme des maisons européennes de la ville sans certaines difficultés : défaut de régularité de la poste et du télégraphe, variation du change et de la valeur des monnaies falsifiées du pays au gré de certaines spéculations.

Est-il besoin de noter que la ville est mal tenue, n'ayant ni trottoirs, ni fontaines, ni égouts, ni service de voirie d'aucune sorte ? Serait-ce une ville marocaine si elle en était pourvue ? Malgré cela, le climat, qui lui est du reste commun avec toute la Côte atlantique du Maroc, y maintient une salubrité extraordinaire. La température y est idéale : suffisamment fraîche en hiver pour stimuler l'énergie, jamais assez chaude en été pour la paralyser. Et en plus toujours de la brise et du soleil, deux microbicides puissants.

La vieille ville, bâtie de grands blocs de pierre apportés jadis du Portugal, est toujours debout, enserrant dans ses hautes et puissantes murailles des restes de chapelles voûtées, de nombreuses habitations, les unes confortables et spacieuses, comme celle où s'est établi l'Hôtel Français, et quantité d'autres plus ou moins entassées et malpropres.

Mais si le mouvement des trois dernières années se continue, la forteresse ne sera bientôt plus que le Ghetto, toute la vie commerciale se sera transportée hors des murs.

Toutes les *Nouallahs* (huttes de chaume), de ce quartier extérieur disparaissent et les maisons surgissent, depuis de vrais monuments aux vastes pièces jusqu'aux plus humbles rez-de-chaussée à terrasses, mais toutes gaies, aérées, d'un aspect de nouveauté et de propreté réjouissant à l'œil. Les Arabes l'appellent Mazagan Jedid (la Neuve).

Le corps consulaire, ajoutons-le, veut organiser un conseil d'hygiène, et les autorités marocaines se mettent en peine de faire venir un matériel de voirie. Bref, le progrès se dessine à Mazagan.

La ville d'Azemnour, sauvagement fermée jusqu'ici aux Européens, à 15 kilomètres de Mazagan, est admirablement située sur les bords escarpés de l'Oum er Rbia, abondant en aloses exquises, quelque peu éloignée du bord de la mer, avec de magnifiques jardins remplis d'arbres fruitiers et de bosquets d'orangers. Dans son exposition splendide, douée d'un climat

excellent, Azemnour appelle la création d'une ville d'agrément et d'un sanatorium privilégié.

LES JUIFS A FEZ ET A MOGADOR. — Il n'entre ni dans notre rôle ni dans nos possibilités de suivre les nouvelles souvent étourdissantes quotidiennement publiées sur le Maroc. De l'état d'anarchie où ce pays est plongé et dont l'Europe tente de le tirer par des méthodes peut-être trop diplomatiquement étudiées pour être promptement et sûrement efficaces, les phases sont trop changeantes et fuyantes pour nous. Il serait superflu sous le rapport de l'intérêt de nos lecteurs de les retracer après coup et il ne nous appartient pas d'en tirer des conclusions pour ce qu'on peut y faire.

Parmi les données courantes, nous pouvons cependant relever certains traits permanents propres au tableau des choses marocaines.

Les événements récents de Mogador ont inspiré à un correspondant du *Temps* les remarques suivantes ;

« Une des causes des troubles c'est que la population marocaine aime l'anarchie et recherche les coups de main, les attaques. L'autorité la pousse à la révolte. Sitôt au contraire qu'un caïd est tué, l'ordre, un ordre relatif, renaît. Les affaires vont mieux.

« A peine une tribu se sait-elle riche, elle achète aussitôt des cartouches, des armes, des chevaux. Elle met son blé dans les silos et forme des bandes pour aller piller. Aussi lorsque le makhzen apprend qu'une tribu achète des chevaux, il se méfie et s'arme à son tour.

« Les troubles de Mogador s'expliquent facilement. Anflous est un chef berbère plein de vanité. Bien avant la conférence d'Algésiras, il avait établi sur certains points (n'zala) des péages que réclamaient des troupes armées. Cet impôt sur les marchandises était régulièrement payé. Les caravanes se soumettaient. De là la force grandissante d'Anflous.

« En s'en prenant aux juifs, il n'a fait qu'obéir à une tradition marocaine. Au moindre incident, on les force à se conformer à l'ancienne législation du pays ; ils doivent ôter leurs babouches et se revêtir du costume juif. Le sultan, il est vrai, protège les juifs, qui sont tenus de se conformer à certaines règles de police : demeurer dans un quartier spécial, porter des vêtements de certaine couleur et ne pas monter des chevaux de selle. On leur permet les mules et les chevaux de bât. En échange de leur soumission, les juifs jouissent de quelques privilèges, par exemple ils payent moins d'impôt que les musulmans. Le pacte qui lie les juifs au sultan s'appelle *dima* ; c'est pourquoi au Maroc on nomme le juif *demmi*.

« Le *mellah* (ghetto), le quartier réservé aux israélites, étant protégé par le sultan, devient ainsi un asile.

« A Fez, un juif ne voudrait pas habiter ailleurs. Mais dans les villes de la

côte, toutes les prescriptions anciennes sont regardées comme des mesures vexatoires, et les juifs ne s'y conforment pas. Ils ont pris des habitudes nouvelles. C'est contre ces habitudes que les hommes d'Anflous se sont élevés et ils ont voulu ramener les juifs à l'observance stricte de la législation ancienne. Ces bandits se sont montrés de farouches conservateurs, défenseurs de la loi. Il y a eu des excès, et Anflous n'a pas oser blâmer ses hommes. »

COMMERCE GÉNÉRAL ET COMMERCE ITALIEN. — D'après la légation d'Italie à Tanger, le mouvement commercial au Maroc pendant l'année 1905, se résume dans le tableau suivant, reproduit par la *Quinzaine Coloniale* :

	Importation.	Exportation.
Italie	1.633.000 fr.	1.000.000 fr.
France et Algérie	22.000.000	10.000.000
Angleterre	17.000.000	9.000.000
Allemagne	3.000.000	3.500.000
Espagne	1.000.000	2.500.000
Belgique	1.500.000	»
Autriche-Hongrie	300.000	»
Total	46.433.000	26.000.000

Les chiffres concernant l'Italie ont été recueillis auprès des deux Compagnies de navigation de Gênes qui font régulièrement le service de Gênes, de Livourne et du littoral marocain. C'est le seul moyen d'obtenir des données exactes, vu l'impossibilité de compter sur les statistiques des douanes de l'Empire.

Le commerce d'importation de l'Italie comprend surtout : des farines de blé dur pour environ 1 million 400.000 francs ; 550 caisses d'allumettes de cire, 75.000 fr. ; 150 tonnes de marbre brut et travaillé, 15.000 fr. ; des soieries, 70.000 fr., etc. Le total est d'ailleurs minime par rapport aux autres États ; la France a importé, durant la même année, pour plus de 5 millions de francs de semoule et 150 mille francs d'allumettes de cire. L'industrie italienne se préoccupe fort peu du marché marocain : c'est ainsi que, pendant toute l'année, deux représentants de maisons italiennes seulement ont visité Tanger.

LES RESSOURCES MINÉRALES DU TONKIN

Nous puisons quelques renseignements à ce sujet dans la *Feuille de renseignements de l'Office Colonial.* Ils proviennent de M. Colomer, Ingénieur civil des Mines.

Le charbon vient en tête avec la lignite et après lui l'étain, puis l'or, le zinc, etc....

Actuellement le charbon est le principal objet d'une exploitation qui ne fait que commencer pour l'étain, l'or et le zinc.

CHARBON. — Deux centres d'extraction de houille sont en action, ceux de Hongay et de Kébao. Ils font partie d'une bande houillère dirigée de l'Ouest à l'Est, de Bac-Ninh à l'île de Kébao en passant par Dong-Trieu et Hongay. A cinquante kilomètres au Nord-Ouest de Bac-Ninh on retrouve des affleurements houillers sur une quinzaine de kilomètres entre Thaï-Nguyen et Cau-Van.

Le charbon produit est une anthracite de bonne qualité.

Les mines de Hongay ont leurs sièges à Hatou et Nagotna.

Le gîte d'Hatou, exploité à ciel ouvert en carrière, comporte trois couches principales ; la plus grande a 45 à 60 mètres d'ouverture, avec des intercalations schisteuses et gréseuses qui en ramènent la puissance en charbon à 30 mètres environ ; la couche des inondés de 3 m. 60 d'ouverture dont 2 m. 50 de charbon et la couche voisine au mur, comportant 13 mètres de charbon.

Le gîte de Nagotna, attaqué par puits et galeries renferme quatre couches exploitables de 1 m. 60 à 4 mètres d'épaisseur utile. Si cette exploitation est moins économique que l'autre, elle fournit du moins de plus gros morceaux.

Une partie des menus extraits des mines de Hongay est transformée en briquettes, très appréciées par la marine. Le charbon de Hongay est mélangé à cet effet à 10 % de brai et 20 % de charbon gras japonais. On a songé à remplacer ce dernier, devenu plus rare depuis la guerre russo-japonaise, par d'autres combustibles gras de Bornéo ou même de la Nouvelle-Calédonie.

Le gisement de Kébao s'étend sur environ 25 kilomètres et affleure dans l'île sur une superficie de 7.000 hectares.

Le charbon de Kébao contient de 1 à 10 % de cendres ; il est très dur et très brillant. Il est très apprécié en criblés pour le chauffage domestique dans le Nord de la Chine, à Changhaï notamment.

La mine de Kébao continue à être exploitée par des entrepreneurs chinois et annamites. La Société se contente de revendre le charbon à un prix de vente supérieur au prix de revient ainsi obtenu.

A la vérité, on est plutôt dans une situation d'attente. On n'a fait jusqu'ici que glaner les anciens quartiers d'exploitation.

Lignite. — Des recherches de lignite ont été faites à Tan-Nhuan à 3 kilomètres de Dong-Giao, station de la ligne du chemin de fer de Hanoï à Vinh. La lignite, analogue à celle de Pouachao-Pa (Yunnan), s'y trouve déposée en un petit bassin lacustre au milieu de calcaires carbonifériens.

Également à Yên-Bay et Ngoi-Hop, sur les bords du fleuve rouge, se trouve une série de petits bassins tertiaires renfermant de la lignite. Celle qui fut signalée récemment à Luc-an-Chan sur le Song-Chay est évidemment de la même formation.

Partout la lignite apparaît sous la forme d'un charbon bitumineux donnant du coke à la distillation. Elle présente de grandes analogies avec les houilles récentes du Japon.

On n'a pas encore de données bien précises sur l'extension des couches de Yên-Bay et Ngoi-Hop. Elles ne présentent pas de continuité, paraît-il ; mais on ne pourrait rien conclure attendu que les recherches sont à peine commencées. Si elles démontraient l'existence de gîtes continus, elles conduiraient alors à un résultat intéressant. La lignite de Yên-Bay semble pouvoir remplacer le charbon japonais dans la fabrication des briquettes.

Les travaux s'exécutent actuellement par galeries à Ngoi-Hop et par sondages à Yên-Bay.

La lignite a été reconnue à Cao-Bang et il en existerait enfin près de Lang-Son à Ki-Lua et à Loc-Binh, ainsi que sur la Rivière Noire en amont de Cho-Bo.

Étain. — Les gisements d'étain reconnus au Tonkin se trouvent dans la région de Cao-Bang. Ce sont des gîtes alluvionnaires. Les travaux se sont surtout portés sur la mine de Tinh-Tuc. L'exploitation se fait à ciel ouvert. 60 ouvriers chinois y sont occupés aux divers traitements des minerais d'étain (cassitérites) qui contiennent en moyenne 50 % d'étain et un peu d'or. Ils fournissent un étain très pur qui est vendu en Indo-Chine et en Chine. On en a fabriqué 30 tonnes environ depuis le commencement de l'exploitation.

La vente de l'étain peut se faire à des commerçants chinois qui en prennent livraison, soit sur place, soit à la frontière de Chine vers Long-Tchéou, pour le transporter jusqu'à Hong-Kong en passant par Canton.

Zinc. — Le zinc existe à l'état de blende ou de calamine. La blende est riche, mais assez loin des moyens de transport. C'est le cas des minerais de

Thai-Nguyen. — La calamine au contraire se trouve en amas très importants au bord même de la Rivière Claire. L'exploitation en est commencée. La calamine contient en moyenne 40 % de zinc.

Cuivre. — Le cuivre a été reconnu près de la Rivière Noire, de part et d'autre de celle-ci, en amont de Van-Yen. Il en existe six filons et certains indices décèlent la présencs d'un autre faisceau non encore prospecté.

Une usine de traitement, installée sur la mine, pourrait employer comme combustible le bois des forêts environnantes ou le charbon des gisements voisins situés sur la Rivière Noire en amont de Cho-Bo, signalés plus haut.

D'autres gisements cuprifères ont été signalés à Bien-Dong, à Kep, à Pho-Binh-Gia, à Trai-Hut et près de Than-Hoa à la frontière de l'Annam.

Fer. — Les gîtes s'étendent sur une longueur de 45 kilomètres entre Nha-Nam, Co-Van, Mo-Linh-Nahm et Mo-Na-Khon et sont formés de véritables mamelons de minerai de fer. Cela représente un important tonnage de minerai utile à prendre au-dessus du niveau des plaines.

D'autres gisements ont été signalés à 25 kilomètres au Nord-Ouest de Cao-Bang, près de la frontière de Chine, ainsi que non loin de Vinh à la frontière de l'Annam.

Or. — On a découvert en 1896, le long des rivières de Kem et de Mo-Son dans le haut Tonkin, des produits de décomposition de roches verdâtres aurifères et entraînés par les eaux de pluies.

Une petite exploitation a été entreprise avec 250 coulis chinois.

En dehors de ce point, on a signalé de l'or près de Cophong aux environs de Sontay et dans la région de Thaï-Nguyen.

Sur la Rivière Noire, on a constaté dans des filons de cuivre une certaine teneur en or et aussi dans l'exploitation stannifère de Thin-Tuc.

En somme on est à la période des débuts et l'on ne pourrait dire encore si le Tonkin sera un pays producteur d'or.

Métaux divers. — Des dépôts de wolfram ont été signalés à Pia-Ouac et du plomb argentifère a été reconnu à Thaï-Nguyen et sur la rive droite du Song-Thuong.

Des suintements de pétrole ont été vus sur la rive droite du fleuve Rouge près de Yên-Bay.

On parle d'un gîte de mercure sur la rive gauche de la rivière Claire sur la frontière de Chine.

Enfin des explorateurs ont signalé l'existence de gîtes de cobalt et d'antimoine.

Telles sont, rapidement présentées, les principales ressources minières du Tonkin présentement connues. Les nouvelles voies de communication créées par la colonie contribueront certainement pour une large part au succès des nouvelles recherches et des travaux ultérieurs d'exploitation.

Le tableau ci-dessous complète ce résumé en montrant l'importance du travail et de la production des mines au Tonkin en 1905.

	NOMBRE DE CONCESSIONS.	NOMBRE D'OUVRIERS.	MINERAI EXTRAIT.		MINERAI EXPORTÉ.	
			POIDS. — Tonnes.	VALEUR. — Francs.	POIDS. — Tonnes.	VALEUR. — Francs.
Houille	5	3.828	288.939	3.045.147	137.219	1.403.188
Lignite	1	400	8.500	106.250	»	»
Étain Wolfram....	1	189	12	18.000	47	46.000
Or...............	1	342	»	224.289	»	224.289
	8	4.750		3.393.686		1.673.477

X.

BIBLIOGRAPHIE

LA FLANDRE. Étude géographique de la Plaine Flamande en France, Belgique et Hollande, par Raoul Blanchard, ancien élève de l'École Normale Supérieure, Docteur ès-lettres. — *Don de l'Auteur.*

Enfin nous possédons sur la Flandre un travail d'ensemble analogue aux beaux travaux de M. Demangeon sur la Picardie et de M. Chantriot sur la Champagne. C'est là pour notre pays un fait géographique considérable. Songeons en effet que jusqu'à ce jour nous en étions encore réduits sur un pareil sujet au livre, estimable sans doute, mais plutôt démodé, du vieux Sanderus, qui écrivait au XVIIIe siècle ! Les travaux géographiques de détail étaient rares, eux aussi. L'œuvre entreprise par M. Blanchard répondait donc à une nécessité évidente, à un besoin général de curiosité insatisfait depuis longtemps. Le monde savant, y compris notre Société de Géographie, s'en est bien rendu compte, puisque dès la première heure il s'est montré favorable, autant qu'il a pu, à l'éclosion de l'œuvre.

M. Blanchard connaissait les difficultés de sa tâche. Il ne s'en est pas moins mis

à la besogne avec courage, quitte, le livre une fois terminé, à nous faire modestement l'aveu qu'il lui trouve bien des imperfections. Mon Dieu, la plus belle fille du monde peut toujours, après s'être regardée au miroir, en dire autant d'elle-même, quitte à nous cette fois d'en penser ce que nous voudrons. Or, pour nous profanes, ce livre est un fort beau livre, et je crois savoir d'ailleurs que c'est également l'avis des hommes compétents. S'il « reste beaucoup à faire », comme le prétend l'auteur, tant pis ou tant mieux. Peut-être un jour, — avant deux siècles espérons-le, — quelque autre géographe éminent reprendra à son tour un labeur identique, vantera comme il convient le livre de M. Blanchard, et produira à son tour, avec des éléments nouveaux, une œuvre à ses yeux non moins perfectible. Toute chose au monde n'est-elle pas un anneau dans une chaîne ininterrompue ?

Au début de son livre, l'auteur s'attache à définir. d'après les données de l'histoire et de la géographie, ce qu'on appelle la Plaine Flamande. Ses limites, assez flottantes, coïncident à peu près vers le Sud avec celles que M. Demangeon établissait pour la Picardie (en tous cas, l'Artois, pulvérisé entre la Flandre de M. Blanchard et la Picardie de M. Demangeon, n'existe plus) ; en Belgique, l'Escaut ne forme qu'une limite assez indécise ; bref, il y a partout des zones mixtes, des marches plus ou moins étendues, mais il ne faut pas être trop exigeant dans un pays ouvert « où l'on entre si facilement qu'on en oublie qu'il a une porte ».

Comme climat, ce climat de la Flandre qui jouit auprès de ses habitants eux-mêmes d'une si mauvaise réputation, l'examen des moyennes en donne, paraît-il, une idée satisfaisante, — sans qu'il faille d'ailleurs ajouter foi aux prétendus changements de climat signalés par quelques auteurs. Il y a d'ailleurs bien d'autres préjugés vulgaires, dénoncés depuis longtemps, que la lecture du livre de M. Blanchard aidera une fois de plus à dissiper. Que de Flamands, par exemple, s'imaginent encore que leur pays manque de relief, de variété et de pittoresque ! Or, « l'aspect de la Flandre est souvent moins uniforme que celui des plateaux brabançons, malgré leur altitude, ou que celui du Cambrésis, avec ses longues croupes nues, entaillées de vallées invisibles. Dans l'Ouest surtout, ce ne sont que collines, ravins, vallons ». Et l'auteur ajoute ingénieusement : « C'est un relief en miettes, mais dont les miettes sont semées partout ». De même, en ce qui concerne la « plantureuse Flandre ». C'est là une légende, si l'on entend par ces mots un pays naturellement gras et fertile, *alma parens* des moissons, de l'abondance et de la bonne chère. « La prospérité du pays est l'œuvre exclusive de la population. Ailleurs, on n'a eu qu'à tirer parti des ressources qu'offrait la nature : ici, il a fallu les lui arracher, et ce long effort n'a pas suffi ; victime de sa population débordante, la Flandre doit continuer à peiner et à souffrir, pour rendre de plus en plus habitable cette terre peu favorisée ».

Une des grandes divisions du livre repose sur la différence de nature qui existe en Flandre entre la plaine maritime et la plaine intérieure, — différence qui se retrouve de part et d'autre, dans le genre de vie et le caractère des habitants. De là, des subdivisions par chapitres, correspondant aux différents points de vue sous lesquels l'auteur envisage son sujet. Outre la question d'incompétence, il nous serait difficile d'analyser ici brièvement chacun des objets d'étude que renferme ce volume de 530 pages in-8° : Formation géologique du sol, hydrographie et hydrologie, régime de la mer, géographie des côtes, avec leurs dunes, ports, polders, wateringues, etc., agriculture, industrie, commerce, milieu humain, densité et mouvements de population, émigration, etc. Ces dernières questions, celles notamment qui se rapportent à la dépopulation continue des campagnes au profit des villes et plus encore des banlieues, ou aux échanges de population entre territoires voisins, sont des plus curieuses. Plusieurs journaux de notre ville en ont

reproduit quelques extraits, avec leurs cartes et leurs tableaux graphiques, pour le plus grand profit des lecteurs.

Tout celà est écrit simplement, comme il convient à un livre de science, d'une façon technique et précise, mais cà et là avec des traits, des expressions pittoresques, d'heureuses formules, qui fixent mieux les idées et rompent la sévérité, l'aridité de certains chapitres. En somme, il n'est pas nécessaire d'être soi-même un savant géographe pour posséder cet ouvrage dans sa bibliothèque, voire même pour l'apprécier, et pour le consulter souvent avec fruit sur un grand nombre de questions économiques, agricoles, industrielles ou autres, qui intéressent notre région.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE ET COLONIES.

Kouang-Tcheou-Ouan. — Une conférence de M. Decker, commissaire de cette concession, à l'Exposition coloniale de Marseille, a été une véritable révélation des ressources du nouveau territoire acquis par la France pour quatre-vingt-dix-neuf années. L'orateur a noté en passant que le climat y est assez doux, avec deux saisons bien tranchées, la superficie de 84.244 hectares, la population de 183.346 habitants de Laïs et de Cantonnais. Il a appelé l'attention des auditeurs sur le développement des routes qui comptent aujourd'hui 50 kilomètres en service et sur les appontements pour bateaux qui favorisent la navigation commerciale.

Les ressources du pays consistent en riz, culture assez développée, en patates, sésame, arachides, canne à sucre, chanvre, bois de camphre, expédiés à Hong-Kong, jonc pour natte de la région de Taï-Ping. Le mouvement commercial extérieur a été, en 1905, de 6,906,320 fr. La pêche est une des principales ressources de la population. Enfin les objets artistiques et les bijoux fort originaux en plumes de martin-pêcheur ont longuement retenu l'attention de l'excellent conférencier.

AFRIQUE.

La délimitation du territoire de Zinder. — Le Bulletin de Juin (p. 408), sous le titre « La frontière franco anglaise entre le Niger et le Tchad » exposait l'issue des négociations à ce sujet et terminait par ces mots : « Il reste maintenant à tracer la ligne frontière sur le terrain ».

A cet effet il a été institué une délégation française sous les ordres du capitaine Tilho, un des négociateurs de la convention.

Dès son arrivée au Dahomey, elle s'adjoindra plusieurs sous-officiers détachés par le corps d'occupation de l'Afrique occidentale française.

La délégation anglaise, commandée par le major du génie O'Shee, comprend le major d'artillerie Simonds et le lieutenant du génie Hearson.

Les deux missions doivent débarquer dans la colonie à la fin d'Octobre et atteindront vers le commencement de Décembre le confluent du Dallol-Maouri et du Niger.

Les opérations sur le terrain dureront vraisemblablement une année, et la commission mixte parviendra probablement au Tchad en Décembre 1907.

Faisons remarquer que la nouvelle frontière donne à la France les sultanats du Maouri, de l'Adar, du Kouni, du Gober et de Macadi ; elle sera tracée de manière à en respecter le plus possible les limites naturelles. Nous acquérons ainsi la grande route commerciale du Niger au Tchad qui part de Say et aboutit au grand lac aux environs de Bosso, après avoir traversé Dosso, Matankari, Kouni, Tibiri, Maradi, Zinder, Adebour et Kabi.

Les opérations de la nouvelle mission sont d'autant plus nécessaires que le gouvernement du Northern Nigeria a déjà renoncé à toute action sur les tribus qui passent sous la suzeraineté française, tandis que notre administration n'a pas encore pris possession des territotres qui nous ont été concédés. Or, il est nécessaire, pour le maintien de l'ordre dans ces régions, que l'autorité européenne y soit effectivement représentée.

RÉGIONS POLAIRES.

Causes du retour de M. Walter Wellman du Spitzberg. — Nous possédons quelques nouveaux détails sur le retour du Spitzberg de M. Walter Wellman, retour que nous annoncions dernièrement (Bulletin de Septembre, p. 314). Voici maintenant quelques renseignements sur les raisons qui l'ont déterminé.

Si le gonflement et les ascensions préliminaires n'ont pu avoir lieu, c'est uniquement à cause de la durée et de la rigueur exceptionnelle de l'hiver dernier au Spitzberg. Lorsque le major Hearsey y est arrivé le 21 Juin, l'île des Danois était inarbordable, elle était encore entourée d'une formidable banquise sur laquelle il fallut faire passer le matériel ; de plus le sol sur lequel devait s'élever le hangar était recouvert de plus de 2 mètres de neige et de glace.

Tous ces obstacles ont été surmontés, mais malgré l'énergie des membres de l'expédition et de cinquante ouvriers amenés exprès de Norvège, le hangar, occupant une longeur de 50 mètres et composé d'une série d'arceaux ayant 25 mètres de hauteur, n'a pu être élevé en temps utile pour que l'on puisse commencer la fabrication de l'hydrogène.

On ne peut donc pas imputer le retard de l'exploration à la mauvaise qualité du gaz. Les chaudières et les appareils à hydrogène sont absolument prêts à fonctionner. De plus, la quantité d'acide et de métal actuellement au Spitzberg suffira pour produire le double du gaz nécessaire pour le ballon polaire.

Pendant toute la campagne d'hiver 1906-1907 un groupe de marins est chargé de veiller à la conservation du matériel et de prendre, aussitôt que la température le permettra, les dispositions nécessaires pour que les explorateurs, arrivant d'Europe, n'aient qu'à commencer leurs opérations.

Ces hivernours habiteront dans un quartier d'hiver construit pour 20 personnes. Malgré un froid qui arrive à près de 40°, ces braves gens ne seront pas à plaindre ; leur maison, déjà pourvue de double cloison, est de plus renfermée dans une construction vaste ; ils sont abondamment pourvus de vivres et de combustible.

Pendant l'été 1906, M. Walter Wellman a étudié minutieusement les différentes parties du matériel qu'il doit emporter, il a conçu un grand nombre d'améliorations de détail qui vont être appliquées à Paris cet hiver ; il se propose de faire à ce sujet une communication étendue à l'Académie des Sciences, comme il l'a fait l'an dernier pour son projet primitif. Il a été encouragé dans cette voie par le prince de Monaco.

Rentrée du Prince de Monaco. — Le yacht la « *Princesse Alice II* » est revenu à Cherbourg où il passera l'hiver dans l'Arsenal. On pense que le Prince reprendra sa campagne arctique en 1907. Les résultats acquis en 1906 ne nous sont pas encore connus.

Retard de l'Expédition Danoise. — Le capitaine Mikkelsen, à bord du *Duchess of Belford*, est arrivé le 18 Août seulement à Point Barrow (Alaska), retardé par des banquises exceptionnelles. Il aura probablement besoin de trois ans au lieu de deux pour remplir son programme, car il va perdre l'hiver prochain.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Le recensement de Paris en 1906. — La population présente à Paris le 4 Mars était de 2.731.728 habitants. L'augmentation du nombre des habitants de 1901 à 1906 a été de 71.169 ; de 1896 à 1901 elle avait été de 148.930. De 1901 à 1906, la population a augmenté dans dix arrondissements, le cinquième et ceux du douzième au vingtième, c'est à-dire ceux de la périphérie ; elle a diminué dans les dix autres.

Dans le recensement de 1896 à 1901, on n'avait observé de diminution que dans les premier, deuxième et sixième arrondissements.

Ces mouvements s'expliquent par les progrès des moyens de transport en commun.

La population atteint 117.666 dans le cinquième, 151.697 dans le dixième arrondissement, 232.050 dans le onzième et 258,171 dans le dix-huitième.

EUROPE.

Angleterre. — Commerce extérieur des 8 premiers mois de 1906.

		Augmentation sur 1905.
Importations............	Fr. 9.950.238.100	832.926.675
Exportations............	6.188.227.300	862.099.600

Il n'y a dans ces chiffres aucun signe de relâchement, au contraire, l'augmentation globale dépasse 10 %. Le progrès des exportations est le plus sensible, près de 14 %, les réceptions de coton brut ont en effet été moins importantes que de coutume.

Italie. — Fertilité résultant des éruptions du Vésuve. — La *Nature* relève le résultat d'analyses faites par le Dr Puitti après la dernière éruption. Selon ce savant le volcan aurait jeté une quantité moyenne de 1.250 kil. d'acide phosphorique à l'hectare envahi par les cendres. Le prix du kil. s'estimant à 50 centimes, ce serait un enrichissement par hectare de 600 francs qui compenserait dans une certaine mesure les ravages causés par l'éruption. On sait depuis longtemps, que les cendres du Vésuve sont très fertilisantes (ce qui tient d'ailleurs également à leur teneur en alcalis). Dès que la pluie tombe après une éruption, les pentes dénudées se recouvrent aussitôt de verdure et l'on a attribué à cette influence un rôle dans la qualité des fameux vins vésuviens.

ASIE.

Extension du commerce japonais. — On signale de Changaï et de Hong-Kong un ralentissement commercial dû à la concurrence japonaise en Mandchourie, particulièrement pour les cotonnades. Cinq manufactures de coton du Japon ont formé un syndicat d'exportation sur des bases qui semblent devoir assurer le succès de leurs projets d'invasion du marché mandchourien avec l'appui du gouvernement japonais.

Les produits destinés à l'exportation, de qualité et de marque uniformes, seront vendus par une seule firme qui poursuivra les affaires avec persévérance, même sans profit, pendant une longue durée. Les traites formées à quatre mois sur les documents d'expédition résultant de ces ventes, même si elles s'étendent à des articles autres que le coton, seront escomptées à 4 1/2 % par le « Yokohama specie Bank », et si les affaires dépassaient 5 millions de yen par an, le gouvernement prendrait à sa charge 1/2 %, ramenant ainsi l'escompte payé par le trust à 4 %. De plus le gouvernement imposera aux Compagnies de navigation et au « Chinese eastern railway » un rabais de 30 % du transport.

Comme d'autre part la Mandchourie est présentement ouverte aux seuls Japonais sur presque tous les points, on peut se rendre compte aisément du malaise de Changhaï et de Hong-Kong qui travaillaient beaucoup avec ce pays. Et, dans de pareilles conditions, il serait étonnant que les manufactures syndiquées ne pussent faire un bénéfice de nature à les asseoir dane leurs opérations promptement et pour longtemps.

Les journaux allemands relatent de leur côté les efforts des Japonais pour ouvrir les marchés russes à leurs produits.

A Odessa viennent de s'établir trois grandes maisons japonaises, qui ont affrété deux vapeurs de la flotte volontaire pour transporter leurs produits du Japon.

A la foire de Nijni-Novgorod, un certain nombre d'exportateurs japonais ont essayé d'entrer en relations commerciales directes avec les négociants russes.

On annonce de Tifflis que malgré la stagnation qui règne depuis quelque temps dans les affaires, des voyageurs de commerce japonais ont su recueillir à Tifflis, à Bakou et à Batoum d'importantes commandes pour les maisons qu'ils représentent.

Bien plus considérable encore est l'invasion économique des Japonais dans toute la Sibérie.

Les représentants Japonais ont notamment écoulé des quantités énormes de marchandises à la foire d'hiver d'Irbit.

On mande de Moscou que les grandes fabriques d'indienne et de calicot de la région expriment la crainte de se voir disputer jusqu'aux marchés russes de l'intérieur par la concurrence japonaise. On estime en général qne les importations japonaises en Russie ont à peu près doublé en deux ans.

AFRIQUE.

Les Caravanes Soudan-Tunisie. — Le commerce du Niger à la côte septentrionale d'Afrique se fait par caravanes qui se dirigent ordinairement sur Tripoli et qnelquefois sur le Maroc méridional. Il y a une douzaine d'années le gouvernement tunisien avait tenté d'attirer le courant des caravanes de Tombouctou. La baisse de l'ivoire en ce temps avait causé l'insuccès de l'entreprise, la marchandise ne pouvait supporter les frais de la traversée du désert. On renouvelle maintenant la tentative. Dans la deuxième quinzaine de Juin une caravane d'essai arrivait à Gabès. Escortée de 30 cavaliers et composée de 50 chameaux elle portait 800 kilog. de plumes d'autruche et 1.000 kilog. d'ivoire. Mais le commerce de Gabès n'était pas prêt à donner de ces marchandises un prix convenable. La caravane relevait de Gabès pour se diriger vers la Tripolitaine où le marché est mieux organisé. Bientôt on télégraphiait de Bizerte et de Tunis des offres plus élevées mais il était trop tard.

Au mois d'Août, nouveau mouvement, on annonçait des caravanes venant de Tombouctou dans le Sud Tunisien, avec des marchandises de prix. On ajoutait :

« Pour que le succès soit complet, et aussi pour que les caravanes abandonnent définitivement les routes de la Tripolitaine, il faut hâter la création dans les villes de l'extrême Sud, et principalement à Gabès, de marchés assurés par la présence de représentants de grandes maisons de la métropole et de la Tunisie, faisant le commerce de l'ivoire, du benjoin, des plumes d'autruche et des diverses essences.

« Les Chambres de Commerce se sont chargées de transmettre les offres qui pourraient être faites aux caravaniers. On fait remarquer, avec juste raison, que comme ces voyageurs du désert ne manqueront pas, au retour à Tombouctou, d'informer leurs tribus, il est de la plus haute importance pour la Tunisie qu'ils puissent dire que ce pays leur offre toutes les ressources désirables pour la vente de leurs marchandises ».

Enfin en Octobre, un correspondant de Tunis écrivait au *Temps :*

« A la suite d'un accord entre le gouvernement général de l'Algérie et la résidence de Tunis, Gabès vient d'être choisie comme point d'aboutissement des caravanes venant du Soudan. On ne cherchera pas à détourner celles qui se rendent en Tripolitaine par Ghat et Ghadamès, mais on préparera les voies à celles venant de Tombouctou et de l'Aïr.

« Les populations soudanaises viennent d'être prévenues par des émissaires que les caravanes trouveraient non seulement le champ libre jusqu'à Gabès, mais encore du fret au retour dans cette place. De nombreux commerçants sont décidés, en effet, à échanger contre les marchandises sahariennes des draps et des étoffes, ainsi qu'un certain nombre d'objets d'alimentation ».

Mouvement commercial extérieur de la tunisie. — Le mouvement du commerce général de la Tunisie avec la France, l'Algérie et les puissances étrangères est évalué pour 1905 (importations et exportations réunies), à une somme totale de 149.231.195 fr.

A l'importation, les valeurs ont atteint le chiffre de 90.954.618 fr., supérieur de sept millions et demi à celle de l'année précédente.

A l'exportation, le montant des valeurs a été de 58.276.577 fr., en diminution de 18.555.210 fr. sur le chiffre de 1904. Cette diminution est due à la crise que subit la viticulture et à la mauvaise récolte de l'année dernière.

Douanes. — Résumé des droits de Douace perçus de 1896 à 1905 inclus :

	A l'entrée.	A la sortie.	Total.
	—	—	—
1896....... Fr.	3.168.130 81	1.124.589 88	4.292.710 69
1897...........	3.291.113 94	1.247.168 07	4.538.282 01
1898...........	3.115.257 87	693.095 37	3.808.353 24
1899...........	2.956.333 57	1.461.931 71	4.418.265 28
1900...........	3.071.974 58	769.315 89	3.841.290 47
1901...........	3.401.784 43	668.232 87	4.070 017 30
1902...........	3.491.663 08	388.596 23	3.880.259 31
1903...........	3.917.608 48	380.232 24	4.297.840 72
1904...........	3.799.604 94	982.104 36	4.781.709 30
1905...........	5 321.260 42	735.165 12	6.456.025 54

AMÉRIQUE.

États-Unis. — Commerce extérieur. — L'exercice 1905-1906 s'est terminé avec le mois de Juin. Le commerce extérieur s'établit comme suit, en nombres arrondis de francs :

Importations.........................	6.130.000.000
Exportations.........................	8.870.000.000
Total......................	15.000.000.000

avec une augmentation globale de fr. 1.125.000.000 sur l'année précédente.

L'énorme excédent des exportations sur les importations mérite d'être remarqué. Les produits naturels tiennent une grande place dans les exportations, mais si l'on s'arrête aux objets manufacturés, on voit qu'ils représentent 3 milliards. Il y a dix ans ils donnaient 1 milliard 140 millions.

Les importations consistent pour un tiers en matières premières pour l'industrie, elles se complètent par une grosse quantité d'articles d'alimentation exotiques et par une fraction de plus en plus restreinte d'objets pouvant se fabriquer à l'intérieur.

C'est un bel exemple de prospérité.

Le Secrétaire-Général, A. Merchier.

Le Président, Ernest Nicolle.

Lille Imp. L. Danel.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

LE DÉSERT DE PLATÉ

ET LES MONTAGNES ENTRE L'ARVE ET LE GIFFRE (HAUTE-SAVOIE)

Conférence faite à la Société de Géographie de Lille,
le Mardi 15 Février 1906,

Par M. H. DOUXAMI,

Maître de Conférences de Géologie et de Minéralogie à la Faculté des Sciences de l'Université de Lille.

Le mot, ou plutôt l'expresion géographique *Désert,* éveille en général l'idée d'une grande plaine chaude et aride, plus ou moins accidentée, couverte de sables mobiles que le vent amoncelle çà et là en dunes mouvantes avec au voisinage d'oasis les caravanes d'Arabes se reposant à l'ombre des palmiers et des dattiers. Si le désert de Platé, où l'on peut marcher de longues heures sans trouver une goutte d'eau, mérite par son aridité le nom de désert, il diffère cependant beaucoup de ses homonymes des régions sub-tropicales : il se trouve en France dans la Haute-Savoie, et fait partie du massif montagneux limité au Sud par la vallée moyenne de l'Arve, au Nord par celle du Giffre, à l'Est par la dépression qu'utilise le chemin du col d'Anterne, à l'Ouest par le col de Châtillon (765 m.) que franchit la route nationale de Grenoble à Thonon-les-Bains. Ce massif montagneux, d'une altitude moyenne de 2.000 m., se rattache par le Pic de Tanneverge et les montagnes de Samoens et de Sixt à la chaîne de la Dent du Midi en Suisse, et par le Grenairon et le Buet au grand massif des Aiguilles-

Rouges et du Mont Blanc. Le désert de Platé occupe toute la portion S.-E. de ce massif montagneux, sa traversée est longue et monotone, tout en nécessitant une attention continuelle, et peut devenir difficile sinon dangereuse en cas de mauvais temps. Les sentiers qu'indique la carte d'État-Major n'existent plus ou sont impraticables, beaucoup de chalets sont abandonnés et tombent en ruines : c'est qu'en effet, malgré la neige qui recouvre le massif dès la fin de Septembre et dont persistent encore des flaques au mois d'Août, malgré les orages fréquents amenés par les vents du Sud, l'eau indispensable à la vie de l'homme et des animaux y fait presque complètement défaut. Il y a donc un problème géographique à résoudre pour expliquer le Désert de Platé : sa solution résultera de l'étude rapide que nous allons faire de cette région.

*
* *

Un petit tramway conduit d'Annemasse, à travers la plaine savoyarde et l'ancienne vallée du Giffre de Viuz en Salaz à St-Jeoire et au-dessus des gorges du Giffre actuel jusqu'à Tanninges. Là, on se trouve à l'entrée d'une grande plaine, ancien fond de lac, où s'élèvent le village et l'abbaye de Mélan fondée au XIIIe siècle par Béatrix de Faucigny. Dans le fond de la vallée apparaît le Mont Buet (3.109 m.) couvert de neiges, à gauche s'étend le massif du Chablais et à droite la portion du massif de Platé et des Fiz connue sous le nom de massif des Grands Vans (1) et des Frettes. Le contraste est frappant entre les deux flancs de la vallée et indique aux yeux les moins prévenus des différences profondes à la fois géologiques et géographiques. Tandis qu'au Nord le massif calcaire du Chablais, avec ses pics imposants — comme celui de Marcelly qui domine Tanninges — est venu d'Italie en Savoie par dessus les chaînes cristallines, après un charriage évalué par les géologues à plus de 80 kilomètres ; au Sud, sur la rive gauche du Giffre, s'élèvent en pente relativement douce des forêts de sapins auxquelles succèdent, dans les régions plus élevées, les rhododendrons et les pâturages : là, le sous-sol est constitué par une épaisseur considérable de schistes et de grès. Quelques bancs de grès plus durs font saillie çà et là au milieu des prairies : on donne à ces grès le nom de grès de

(1) De vanil, rocher, et non Vents comme l'écrit la carte d'État-Major.

Taveyannaz, d'après une localité de l'Alpe des Diablerets en Suisse. Ils sont d'origine volcanique, or comme il n'y a point de volcans dans toute cette région, leur présence constitue encore aujourd'hui un problème captivant pour les géologues.

Les villages de Morillon et de Rivière-Enverse se sont installés au pied de ces pentes herbeuses et boisées près du Giffre, tandis que sur l'autre versant de la chaîne des Frettes, vers la vallée de l'Arve, les villages populeux d'Arràches, de St-Sigismond, de Pernant, ont pu, grâce à une exposition au Midi plus favorable, s'installer à des altitudes plus élevées (jusqu'à 964 m.), et ajoutent à la culture et à l'élevage l'industrie familiale de l'horlogerie.

Les sommets de la chaîne des Frettes ont une altitude croissante de l'Ouest vers l'Est ; ce sont : la Croix des 7 Frères (1.692 m.), la Tête des Prés de Saix (2.125 m.), les Grands Vans (2.262 m.) et enfin la Tête Pelouse (2.475 m.), renommée par sa belle flore alpine et son superbe panorama. Entre ces sommets, les torrents ont creusé des vallées pittoresques agrémentées de cascades ou de lacs tapis au milieu des combes verdoyantes, tels le lac de Vernant supporté par une moraine due à un glacier local, et le joli petit lac de Gers au pied de Pointe Pelouse, à l'altitude de 1.200 m. C'est un lac alpin typique encadré par un paysage sévère de montagnes à pic schisteuses et gréseuses.



VALLÉE DE GERS ET LA CHAÎNE DES FRETTES.

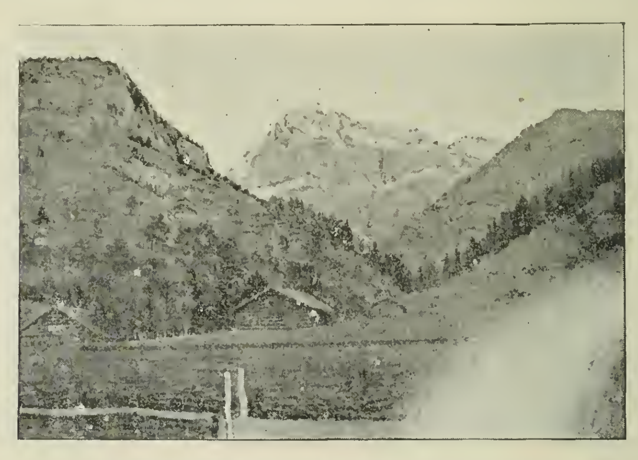
Ce lac en voie de décroissance n'a pas d'émissaire apparent, saut à la fonte des neiges. Les eaux s'infiltrent, et ne réapparaissent qu'à l'ex-

trémité inférieure de la combe ; elles alimentent un torrent qui forme la cascade du Déchargeur et rejoint le Giffre en amont de Sixt. Près du lac s'est installée une auberge où le touriste reçoit un accueil plus cordial que celui qui fut fait dans ces parages à Töppfer par des contrebandiers et dont les « Nouvelles génevoises » nous donnent le récit humoristique.

Samoëns, à 11 kilomètres de Tanninges, à l'entrée du vallon du Clévieux est le point terminus du tramway. La plaine environnante rappelle par ses vergers certains coins de la Normandie : le gros tilleul haut de 20 m. et de 8 m. de circonférence, qui orne depuis 1438 la place publique est célèbre dans toute la vallée. Au-delà du village du Vallon, la vallée se rétrécit, et le paysage devient plus sévère ; la route suit le pied des montagnes de Criou et de Ressachat, tandis que le Giffre ronge le pied de Platé et reçoit par des gorges pittoresques le torrent de Notre-Dame des Grâces et le Nant d'Ant avec sa belle cascade visible de Samoëens.

Aux Tines, avant d'arriver à Sixt, le Giffre écume et bouillonne au fond d'une gorge de près de 50 mètres de hauteur : le calcaire gris qui constitue les parois du ravin est exploité et fournit des blocs énormes d'un marbre tendre, facile à tailler, qui s'exporte jusqu'à Genève.

Sixt (757 m.), groupe ses maisons au confluent des deux Giffres : le



LE TANNEVERGE ET L'EXTRÉMITÉ NORD DE PLATÉ.

Giffre d'en bas qui passe au pied du pic de Tanneverge et vient du fond du célèbre cirque du Fer à cheval, alimenté par les nombreuses cas-

cades dont la beauté égale, sinon dépasse, celle du cirque de Gavarni ; le Giffre d'en haut que nous allons suivre maintenant et qui descend du cirque d'Anterne.

La route si connue du col d'Anterne, permet jusqu'au village de Salvagny d'admirer sans fatigue l'extrémité septentrionale du massif de Platé, la Pointe de Salles (2.494 m.), les Faucilles du Chantet (1.799 m.), la Pointe des Places (1.586 m.) et aussi les montagnardes en costume national dont le patois est presque incompréhensible, même pour les Savoyards des vallées voisines. Au delà de Salvagny la route carrossable cesse au Nant Sec, véritable couloir d'avalanches, et dont les crues soudaines, après chaque pluie d'orage, amène des flancs de la montague des Granges de Commune, un flot de cailloux et de boue qui dévaste les champs voisins et menace même les maisons de Salvagny. La traversée de son cône d'alluvions est parfois difficile à effectuer après ces crues, sans incident humide.

Au delà du torrent, le chemin muletier actuel du col d'Anterne, laisse à droite le sentier qui, après avoir traversé le Giffre sur un élégant pont en ciment armé, conduit à travers une belle forêt de sapins à la cascade du Rouget, puis, par une vallée profonde aux parois verticales prêtes à s'ébouler et dont les fissures laissent échapper une foule de sources vauclusiennes temporaires, aux chalets de Salles aux confins du Désert. L'ancien chemin du col d'Anterne suivait ce sentier jusqu'à la cascade de la Soffaz ou Pleureuse et passait sous les éboulis de la Pointe de Salles avant d'atteindre le plateau d'Anterne et son lac. Notre route traverse par de nombreux lacets la belle forêt de Grande Joux et du Soret et aboutit au Nid d'Aigle, chalet d'été du célèbre alpiniste anglais M. Will's, et aux chalets des Fonds (1.381). Ces chalets sont bâtis au fond d'un cirque d'érosion dû à la fois aux torrents et aux glaciers et dont les parois abruptes, hautes de plus de 1.500 m., s'élèvent jusqu'au Grenairon, au Buet et au plateau d'Anterne. Ces chalets sont habités en Juin, au commencement de la saison d'alpage par les bergers de Salles qui redescendent en Septembre lorsque les pâturages élevés sont épuisés ou lorsque la neige les chasse.

La forêt cesse bientôt aux pâturages de Grasse Chèvre et d'Anterne et l'on atteint par une montée assez rude la combe où dort le petit lac d'Anterne. Le lac, souvent gelé jusqu'en Juillet, est surtout alimenté par la fonte des neiges, dont les flaques l'entourent toute l'année. Il n'a pas d'émissaire visible, son émissaire souterrain alimente le torrent d'Anterne qui naît à une centaine de mètres au Nord du lac. A gauche

du lac s'étendent les pâturages de Lechaud qui s'élèvent jusqu'aux neiges et aux glaces de Buet, à droite c'est la formidable muraille des Fiz fréquentée surtout par les chamois, avec son point culminant de la Tête à l'Ane (2.793 m.). La dépression du lac, comme celle du col d'Anterne, est le résultat d'une érosion formidable qui a fait disparaître les épaisseurs énormes de terrains qui unissaient autrefois le Buet aux Fiz et à Platet.

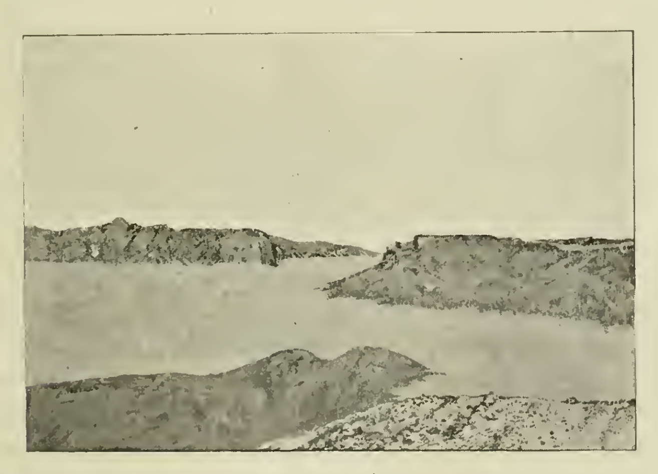
L'arrivée au col d'Anterne (2.263 m.) par un beau temps, au milieu des prairies neigeuses et fleuries est féerique. Le touriste émerveillé apercevra de ce « balcon des Alpes » non seulement le sommet immaculé du Mont Blanc, mais toute la chaîne, du col du Bonhomme au col de Balme. Un peu à l'Ouest du Mont Blanc dont l'œil se détache avec peine, c'est la vallée de St-Gervais et de Megève avec le Mont-Joli, la chaîne des Aravis et à nos pieds, s'étend la vallée de l'Arve, permettant de voir tout au fond de l'horizon le Salève et le Jura ; enfin tout près de nous les aiguilles de Varens, les éboulis de la chaîne des Fiz et ses pics escarpés se prolongeant jusqu'aux Faucilles du Chantet, où les couches dessinent comme un immense sphinx accroupi au-dessus de Sixt et posant au géologue de nombreux énigmes que les fossiles abondants près du col d'Anterne l'aident à résoudre.

Du col d'Anterne à la vallée de l'Arve, le sentier domine le ravin du Suet, passe aux chalets d'Ayer, au milieu des éboulis du même nom et descend rapidement par le Mont et les Combes à Servoz. On peut aussi suivre le pied de la chaîne des Fiz par Plaine-Joux avec son ancien lac aujourd'hui desséché, Assy, Mafrey, le Crey et traverser les côteaux ensoleillés de Passy, célèbres par leurs raisins et leurs prunes appelées pruneaux de Passy. L'on marche presque toujours sur des éboulis calcaires provenant de la démolition de la montagne. Ces éboulements, dont quelques-uns sont très anciens, se continuent encore de nos jours : en 1751, un pan entier de la montagne (24 millions de m. c. environ) s'écroula. Les habitants de Servoz crurent la fin du monde arrivée : les nuages épais de poussières où les imaginations apeurées crurent voir les flammes de l'enfer, indiquaient tout au moins pour les plus instruits l'ouverture d'un volcan. La végétation sous forme de belles forêts de sapins reprend assez vite possession de ses débris ; les eaux y circulent avec facilité et donnent naissance soit à des sources fraîches, soit, dans les creux à fond imperméable, à des lacs aux eaux bleues ou vertes. Telle était l'origine du gracieux lac de Chedde chanté par Bourrit et qu'un éboulement de l'été de 1837

combla, et celle du gracieux Lac Vert ou Lac Robert. Les eaux d'une limpidité parfaite, d'un bleu foncé, entourées de grands arbres qui se répètent sur leur surface tranquille reflètent avec une netteté singulière les neiges et les arêtes de l'Aiguille de Bionnassay, de l'Aiguille et du Dôme du Goûter.

*
* *

Si, au lieu de passer au pied de Platé, on le regarde des hauteurs de St-Gervais, de Combloux ou de Megève, sur la rive gauche de l'Arve, on voit au Nord l'horizon absolument barré par les montagnes de Platé avec leurs pointes hardies qui ont toujours l'air prêtes à s'ébouler. A l'Est, c'est le col d'Anterne, puis la muraille des Fiz avec la Tète à l'Ane (2.794 m.), le point culminant de tout le massif, la Pointe d'Ayer (2.280 m.), la Derotzia et le Grand Bé (2.238 m.), dominant les grands éboulis d'Ayer, l'Aiguille de Platet (2.553 m.), dont la couleur plus sombre est due à la présence des grès de Taveyannaz. En face de nous, dans une sorte de grande cuvette synclinale, le commen-



LE PRARION, LES ARAVIS ET PLATÉ AU DESSUS DES NUAGES.

cement du Désert dont l'aspect est tout à fait saisissant : sa blancheur, les crevasses dont il est sillonné le font prendre de loin pour un glacier, un glacier pétrifié comme disent les gens du pays. Puis, plus à l'Ouest, les Aiguilles de Varens qui constituent avec la chaîne de la Croix-de-Fer l'autre bord du Désert de Platé : ces aiguilles, formées

de couches calcaires abruptes et de couches marneuses plus tendres et à profil moins incliné dominent fièrement de leurs 2,488 m. le petit



LES AIGUILLES DE VARENS ET LA CROIX DE FER

village de St-Martin-sur-Arve. On voit nettement, grâce à leurs teintes différentes et à leur dureté variable, les différentes couches des terrains secondaires (Lias, Dogger, Malm, Crétacé) et tertiaires (Nummulitique, Flysch tongrien) qui constituent tout le massif de Platé. Ces couches très régulières, presque horizontales, se montrent superposées dans l'ordre naturel de stratification : les plus anciennes en bas, dans la vallée de l'Arve, les plus récentes en haut, absolument comme cela se présente dans nos collines des Flandres isolées au milieu de la plaine par l'érosion des eaux courantes. Rien n'est plus trompeur que cette apparence : ces couches d'allure si régulières ont subi des bouleversements énormes. Sous l'action de poussées, dont il est difficile de se figurer la puissance, elles ont été à la fois chassées très loin de l'endroit où elles s'étaient déposées puis soulevées à la hauteur où nous les observons aujourd'hui. La vallée de l'Arve profondément creusée, a permis de débrouiller la structure en apparence si simple, en réalité si compliquée des montagnes de Platet. La célèbre cascade d'Arpennaz près Oex, où l'eau bondit d'un rocher à près de 270 m. de hauteur et n'arrive en bas que sous forme d'une poussière humide que le soleil irise, nous montre en effet les bancs calcaires contournés en S. Ces contournements n'ont pu se produire que sous des pressions énormes et des poussées suffisamment puissantes pour

rendre en quelque sorte flexibles et malléables les bancs de calcaires les plus durs.

Au delà d'Oex la route nationale longe le pied des derniers escarpements de Platé : leur altitude diminue mais leur caractère « ébouleux » persiste, comme en témoignent les nombreux blocs calcaires arrachés à la montagne qui parsèment la vallée et les grands éboulements de Magland de 1776 et de 1855. A la Balme les amateurs de spéléologie pourront visiter la grotte du même nom creusée à 200 m. en dessus de la vallée dans un banc calcaire d'Urgonien blanc, sans avoir à redouter le bouc noir qui mordait autrefois aux jambes les visiteurs assez hardis pour vouloir dérober le trésor qui devait y être caché. Les eaux souterraines, venues sans doute de fort loin, qui ont creusé la grotte, se sont enfoncées plus profondément et sortent aujourd'hui au pied du rocher sous forme de belles sources vauclusiennes assez abondantes pour faire tourner de suite les roues d'un moulin.

Au delà, la route et l'Arve ont coupé en deux le rocher en forme de voûte inclinée de Cluses et de Nancy et que le chemin de fer faute de place a dû franchir en tunnel, et l'on arrive enfin après ce défilé, véritable porte d'entrée des Hautes-Alpes de Savoie, à la plaine de l'Arve. Le col de Châtillon avec son vieux château en ruines et son église pittoresquement bâtie sur un rocher est à quelques kilomètres de là, on y voit une source d'hydrogène carboné utilisée pour le chauffage d'une maison. La vue sur la vallée de l'Arve au Sud, au Nord sur la vallée du Giffre et le Chablais, à l'Est sur tout le massif de Platé, dont nous venons de faire rapidement le tour, est des plus intéressantes.

Ce tour de Platé est en général plus connu des touristes que le plateau lui-même, presque invisible derrière les montagnes qui l'environnent et qui semblent le défendre contre les entreprises des géologues, des géographes ou des chasseurs de chamois.

Pour l'atteindre de Sixt il faut l'aborder par le vallon de Salles. De la vallée de l'Arve le chemin pittoresque des escaliers de Platé (qui rappelle le célèbre chemin de la Gemmi, beaucoup plus connu des touristes.... car il est en Suisse), zig-zague dans une fissure de la paroi à pic, en face de St-Gervais et conduit aux chalets de Platé : les mulets ne peuvent aller qu'à mi-chemin ; seuls les vaches, les moutons, les porcs et leurs bergers peuvent arriver en haut grâce aux marches taillées çà et là dans la roche. Tout doit donc être porté à dos d'homme, et le voyageur toujours cordialement accueilli l'est particulièrement

bien lorsqu'il apporte avec lui sa bûche et ses provisions, on lui don-



CHALETS DE PLATÉ.

nera alors en échange du lait exquis en abondance et un excellent lit de foin dans la grange.

*
* *

Le chemin le plus fréquenté par les touristes est celui qui part du vieux château de Bellegarde dans la vallée de l'Arve. Il utilise l'échancrure creusée dans la muraille calcaire par le petit torrent du Foron et nous conduit rapidement au hameau de la Colonnaz, non loin d'une ancienne mine de charbon, la mine de Pernant, située à plus de 1.000 mètres d'altitude. De la Colonnaz au Désert il nous faut d'abord passer par le Lac de Flaine situé à 1.411 m. dans une situation très singulière. Le vallon où il se trouve profondément encaissé entre deux énormes escarpements est dû à un effondrement provoqué par les infiltrations des eaux dans les roches calcaires. Ce vallon est fermé à l'Est par un seuil rocheux élevé de plus de 30 m. au-dessus du lac. Celui-ci, alimenté par des sources vauclusiennes qui sourdent au pied des parois rocheux, se vide aussi souterrainement par des entonnoirs bien visibles : ses eaux alimentent les sources vauclusiennes de la Colonnaz et peuvent même peut-être descendre jusqu'à la vallée de l'Arve. Il est d'ailleurs en voie de disparition et occupait autrefois toute la plaine longue de plus de 1 kilomètre. Le soleil y arrive

tard, le quitte tôt et l'impression de grandiose et de tristesse que l'on éprouve dans cette vallée étroite aux heures de crépuscule est inoubliable. De Saussure écrivait dans ses voyages : « Si des fées ont jamais régné sur ces montagnes, sans doute l'une d'entre elles, qui avait quelque pente à une douce mélancolie, s'était formé cette romantique retraite ».

De la plaine du lac à un sommet comme Pointe Pelouse, le Fort de Plalet ou la Tête de Colonnaz, il ne faut plus qu'une heure ou deux pour avoir sous les yeux la plus grande partie des 16 kilomètres carrés sur lesquels s'étend le désert comme un chaos inextricable de rochers, souvent blancs comme la neige, glissants comme la glace, surtout si la pluie les a légèrement mouillés, séparés les uns des autres par des crevasses plus ou moins profondes. Vu de près, Platé donne la même impression que de loin : celle d'un glacier pétrifié dans la région des séracs.

L'œil finit cependant par distinguer dans les endroits abrités de larges taches de neige et par se rendre compte de la vraie nature de la région. Ces déserts de pierres rongées, crevassées, perforées, sont désignés sous le nom de *lapiaz* ou *lapiés* par les montagnards de la Savoie, de *rascles* ou *râcles* par ceux du Dauphiné, de *Schrattenfelder* et *Karrenfelder* dans la Suisse allemande et le Tyrol, de *Karst* en Dalmatie. Ils se rencontrent dans un grand nombre de régions calcaires lorsque la pente n'est pas trop forte et lorsque l'altitude, d'une part, ne dépasse pas celle des neiges persistantes, et d'autre part, n'est pas trop faible. Dans ce dernier cas, comme cela arrive dans le Jura, les Balkans, de grands espaces occupés par les pâturages ne sont autre chose que des lapiés fossiles reconquis par la végétation.

Le lapié de Platet, le plus grand de tous ceux qui existent dans les Alpes calcaires, dessine dans son ensemble une grande route inclinée au N. vers Flaine, au S. vers les chalets de Platet. Sur le sommet de cette route, appelée *Traversant-Blanc,* se dressent le Fort de Platé (2.476 m.) au centre du lapié ; la Tête de Colonne, ou le Colonnet, est le sommet le plus visité, et enfin la Croix-de-Fer qui domine par des à-pics de 500 m. le cirque de Vers-Haon du côté de la vallée de l'Arve.

La partie inférieure du lapié du côté de Flaine est encore occupée jusque 1.850 m. d'altitude par la forêt de sapins ; le rhododendron et quelques exemplaires rabougris du pin de montagne arrivent jusqu'à 2.100 m. Plus haut on ne trouve que des pâturages troués de pierres saillantes connues sous le nom d'*Essorts* ; puis, les places herbeuses

et fleuries s'effilochent entre les côtes rocheuses, enfin le roc seul, avec quelques fleurettes çà et là, est visible, déchiqueté, donnant aux parties supérieures du lapié un aspect vraiment chaotique. De profonds sillons séparent des multitudes d'arêtes, des fentes élargies, profondes de 15 à 30 mètres, simulent des crevasses de glacier et aboutissent à de véritables gouffres rappelant les « moulins » des glaciers. Tels la glacière d'Anjon qui fournit l'eau aux chalets du même nom, le gouffre des Verts au milieu du lapié qui a plusieurs mètres de diamètre et plus de 40 mètres de profondeur, le gouffre de Pierre Joux en partie recouvert de végétation. Ces gouffres sont ou d'anciennes marmites de géant sous-glaciaires, ou d'anciens trous de neige que l'eau de fusion, en dissolvant le calcaire, aurait agrandis.

Les différents terrains calcaires (Urgonien, Crétacé sup., Nummulitique) qui constituent le désert de Platet se terminent par des ressauts et des gradins verticaux, dangereux souvent pour l'explorateur ; les crevasses traversent indistinctement ces différents terrains et paraissent ainsi être dûes aux grands efforts de plissement et de torsion qui ont affecté le massif ; pour aller d'un point à un autre il faut faire d'innombrables descentes et montées, même les endroits herbeux dissimulent souvent des trous. Ajoutez à cela la réverbération intense du soleil qui rend encore plus pénible et ingrate la traversée du désert, peu d'eau de neige et peu désaltérante et parfois un brouillard subit qui vous entoure et vous fait perdre de longues heures. Des bergers eux-mêmes, auxquels pourtant le lapié est familier, se sont perdus dans ce dédale de rochers où les chutes sont fréquentes et dangereuses. Et pourtant la vie anime ces tristes régions : la perdrix blanche ou le lapin fuient à vos pieds, on surprend la marmotte avant que le sifflement strident des sentinelles aient eu le temps de l'avertir, et de rocher en rocher bondit une troupe de chamois agiles et rapides. Ici un coin abrité nous offre une ample moisson de violettes et de gentianes, là une pente calcaire nous permet de cueillir l'edelweiss et le jénepi des Alpes. Dans ce chaos, en cherchant des fleurs, nous avons eu le plaisir de découvrir deux petits lacs inconnus des géographes, dont les émissaires souterrains approvisionnent les chalets de Salles.

Mais l'eau, indispensable à la vie, ne séjourne pas dans ces lapiés ; qu'elle provienne de la pluie ou de la fusion des neiges, elle disparaît presque aussitôt dans ces mille crevasses et fissures assoiffées, elle s'enfonce pour réapparaître aux confins du désert ou même beaucoup plus bas sous forme de sources vauclusiennes ; d'où les oasis, je veux

dire les chalets et les pâturages fréquentés seulement pendant les mois d'été, s'établissent sur les bords du plateau, laissant sauvage, triste, délabré et méritant bien son nom : le désert de Platé. L'herbe est rare dans ces pâturages, mais douée, paraît-il, de qualités nutritives spéciales et donne un lait dont l'on retire du beurre estimé et des fromages renommés ; on dispose souvent pour chaque vache une caisse de bois remplie de neige donnant par fusion l'eau nécessaire. Les moutons vont plus haut encore, là où les chalets épars sont en ruines, vivent de l'herbe qui se glisse entre les rochers et se désaltèrent en léchant la neige.

Ainsi Platet constitue dans notre chaîne des Alpes une région bien spéciale, difficile d'accès d'une part, peu confortable à tous les points de vue d'autre part : il faut à la fois des souliers bien ferrés et beaucoup de philosophie pour s'y aventurer ; les observations intéressantes y abondent, l'imprévu et le pittoresque se coudoient et ainsi peu à peu le charme vous prend et on subit tout l'ascendant de ce pays désolé, d'où l'on part à regret, muni de poésie pour l'âme et d'une abondante moisson d'objets d'études pour l'esprit.

II.

ALGÉSIRAS-EXCURSION

Conférence faite à la Société de Géographie de Lille, le Dimanche 1er Avril 1906,

Par M. le Docteur G. EUSTACHE,
Professeur à la Faculté libre de Médecine,
Membre du Comité d'Etudes de la Société de Géographie.

Mesdames, Messieurs,

J'étais à pareille époque, il y a trois ans, à Algésiras. A cette époque Algésiras n'était qu'un lieu d'embarquement pour Gibraltar : on n'y

séjournait que quelques heures ; du reste la localité n'en demandait pas davantage pour être visitée et connue dans tous ses détails, et ceux qui, comme moi, ont été à Algésiras, ne se sont jamais proposés d'y revenir. Et pourtant, je vous y amène aujourd'hui afin de répondre à l'actualité qui depuis trois mois nous empoigne tous. Algésiras jouit aujourd'hui d'une réputation mondiale ; on en parle sans cesse et partout. Avant que cette vogue et cet engouement s'éteignent, vous voudrez peut-être connaître quelques détails sur cette ville dont le nom vous frappe sans cesse ; je vais essayer de satisfaire ce désir (1).

Histoire. — Algésiras, que beaucoup d'entre vous ne connaissaient pas même de nom il y a trois mois à peine, n'en est pas moins une localité très ancienne et qui a sa petite histoire.

Vous savez que la géologie veut que l'Europe et l'Afrique n'aient été à une époque préhistorique qu'un seul et même continent réuni par un isthme rocheux, comme le sont encore aujourd'hui les deux Amériques par l'isthme de Panama.

L'antiquité n'avait pas de Lesseps pour trancher cet isthme, mais elle avait ses Dieux, et entr'autres le Dieu de la Force, l'Hérachés des Grecs, l'Hercule des Romains, qu'elle chargeait de tous les travaux difficiles et surhumains : les *Travaux d'Hercule.*

L'isthme qui réunissait l'Europe et l'Afrique et qui transformait ainsi la Méditerranée en un lac fermé, était vraiment une gêne considérable à l'expansion commerciale de ces temps-là : cela ne pouvait durer, et Tyr, la ville commerçante d'alors, eut vite fait d'expédier son Dieu pour détruire cet isthme par trop gênant.

Hercule partit, non point avec une troupe d'ingénieurs, mais uniquement armé de sa redoutable massue, et d'un seul coup de son terrible instrument trancha l'isthme. Ce fut fait en un clin d'œil ! Heureux temps qui ne reviendront pas de si tôt !

Ceci se passait quelques douzaines de siècles avant J.-C. Dès lors, les Phéniciens, ces hardis coloniaux de l'époque, purent franchir

---

(1) La conférence d'Algésiras a fermé ses portes quelques jours après la conférence de notre collègue.

Nous reproduisons le résumé de la seconde non pour faire de l'actualité mais pour garder dans notre Bulletin un souvenir de la première ssus la forme agréable donnée à sa communication par le conférencier.

N. D. L. R.

l'obstacle et aller au delà dans les parages de l'Océan Atlantique : ils fondèrent des colonies, établirent des comptoirs sur les bords de la tranchée herculéenne. Gibraltar, Ceuta, Algésiras, Tanger et Cadix surtout leur durent leur origine, bien ancienne par conséquent. Les Phéniciens ne s'arrêtèrent pas là : ils descendirent au S. jusqu'au Sénégal, et au N. atteignirent les côtes de Bretagne, d'où ils rapportèrent le zinc. Le zinc de Bretagne uni au cuivre d'Asie leur permit de fabriquer le bronze, le fameux *bronze phénicien.*

Plus tard, les Romains devinrent les maîtres de ces régions, et pendant leur domination, s'il faut en croire certains lexicographes, Algésiras acquit une véritable importance : elle s'appelait alors du nom de *Julia traducta.*

Mais avançons dans l'histoire.

A l'aurore du VIII[e] siècle après J.-C., en l'an 711, les Maures qui régnaient sur tout le Nord de l'Afrique, traversèrent à leur tour le détroit d'Hercule du Sud au Nord, et prirent pied en Espagne. Leur chef, Tarik, aborda dans une petite île toute verte, à quelques encablures seulement de la terre ferme, la fortifia et de là gagna le continent dont il s'empara avec la plus grande facilité. La domination des Maures s'étendit rapidement : ils formèrent en Espagne un puissant et riche empire, dont les khalifes de Cordoue d'abord, de Grenade ensuite, furent les seigneurs. Cette domination dura près de 800 ans.

Ile verte en arabe se dit Al Gezireh Alkhadra. Supprimez Alkhadra, et vous avez Al Gezireh, Algésiras, tout comme à Grenade la forteresse rouge Al Hambra-Alcazaba a donné son nom au célèbre palais de l'Alhambra.

Tarik, le fondateur d'Algésiras, ne tarda pas à fortifier le rocher (Djebel) qui lui fait face. Ce rocher devint donc le Djebel Tarik, d'où par contraction on a fait Gibraltar.

J'ai eu beau fouiller les vieux livres : Algésiras et Gibraltar passent inaperçus pendant une période de plus de 800 ans, c'est-à-dire pendant tout le temps de la domination des Maures en Espagne. Cordoue, Séville, Jaen, Grenade appellent seules l'attention, et quand, à la chute de leur empire, les Maures regagnèrent l'Afrique, ils partirent par Malaga et Carthagène, situés plus au Nord. C'est aussi par Malaga que le dernier des Abencerrages, le bel Aben-Hamed, rentra en Espagne pour revoir l'Alhambra et sa séduisante Dona Bianca. Vous connaissez certainement les belles descriptions de Chateaubriand à ce sujet.

Algésiras avait été détruite par les Chrétiens avant la chute de Gre-

nade : elle ne fut reconstruite qu'en 1704 et 1760, mais sans développement, sans importance et sans industrie. Gibraltar, sa redoutable voisine, avait tout absorbé.

C'est tout au plus si son nom revient quelquefois dans l'histoire des nombreux sièges qu'eut à subir Gibraltar pendant le cours du XVIIIe siècle : ce sont alors les Français qui l'occupent pour y préparer l'assaut de la forteresse.

Lors du treizième et dernier siège de Gibraltar, qui dura cinq ans, de 1779 à 1783, c'est à Algésiras que le célèbre ingénieur français D'Arçon, avait fait armer et mettre à flot les « batteries flottantes incombustibles et insubmersibles » qui excitaient l'admiration du monde entier à ce moment-là. Elles devaient anéantir la forteresse : ce furent elles qui furent anéanties en quelques instants, tout comme la flotte russe de Rodjeventsky l'a été 120 ans après au détroit de Tsoushima.

Quelques années après, lors des guerres du Consulat et de l'Empire, le nom d'Algésiras reparaît de temps en temps, et vous connaissez bien certainement le beau « *Combat d'Algésiras* » (6 Juillet 1801) dans lequel la flotte française de l'Amiral Linois, embossée sur la côte espagnole et protégée par les feux de l'Ile Verte, infligea une sanglante défaite à la flotte anglaîse.

Quatre ans plus tard, en Octobre 1805, les deux flottes se rencontraient à nouveau, de l'autre côté du détroit, à Trafalgar. L'Angleterre y perdit le plus illustre de ses marins, l'Amiral Nelson, mais elle y gagna l'empire des mers. Si je vous parle de la bataille de Trafalgar, c'est uniquement pour vous rappeler l'héroïque défense d'un vaisseau de la flotte franco-espagnole, l'*Algésiras*, monté par le contre-Amiral Magon. Il faut lire dans les chroniques de l'époque et dans l'Histoire de Thiers le récit des terribles épreuves qu'eut à supporter le vaisseau l'*Algésiras* et conclure avec l'auteur que le courage malheureux est aussi admirable, mais plus touchant que le courage heureux.

Depuis 1805, je ne sache pas qu'Algésiras soit rentré dans l'histoire.

La petite ville espagnole, qui a à peine 12.000 âmes, passe bien tranquille et bien ignorée. Elle a un tout petit port peu profond, où n'abordent guère que des bateaux de pêche, ou bien des petits bateaux de cabotage. Nulle industrie, et pas de commerce, sauf celui du liège qui provient des belles forêts de chêne situées dans les sierras voisines.

Ce n'est en somme qu'une bourgade de pêcheurs bien tranquilles,

ou encore de manœuvres plus ou moins laborieux qui s'en vont, presque tous les jours à Gibraltar porter des œufs et des légumes et y exercer le métier de terrassier.

Il y a vingt ans à peine qu'une Compagnie anglaise conçut et réalisa le projet d'une ligne de chemin de fer reliant la ligne transversale des chemins andalous avec la pointe méridionale de l'Espagne. Cette ligne part de Bobadilla pour aboutir non point à Gibraltar, forteresse qui doit rester toujours fermée et inabordable, mais au bourg d'Algésiras situé en face de l'autre côté de la baie. Dès lors Algésiras, tête de ligne de chemin de fer et relié aux chemins de fer continentaux, reçoit un grand nombre de visiteurs qui, en réalité, ne font que la traverser pour aller d'Andalousie à Gibraltar et Tanger, ou inversement.

Au moment où j'arrivais à Algésiras, c'était en Mai 1903, les deux hôtels principaux, l'Hôtel Reine-Christine et l'Hôtel Anglo-Espagnol, étaient combles de voyageurs (caravanes Cook), et j'eus toutes les peines du monde à m'y loger pour passer la nuit.

A cette époque, Algésiras était si mal éclairé que nous n'osâmes point nous aventurer dans ses rues. Le lendemain matin, de très bonne heure, je pars pour visiter la ville.

Je traverse la Miel sur un vieux pont, pénètre dans l'Église absolument insignifiante, vois en passant la Mairie, entre dans le petit Marché aux poissons aux odeurs pénétrantes, séjourne quelques instants sur la place de la Constitution pour contempler le rocher de Gibraltar, assez imprécis encore dans la brume du matin, et causer avec les naturels pas mal sales et déguenillés qui y flânaient déjà.

Je parcours quelques rues sans caractère, une ou deux avec moucharabiés et reviens à l'hôtel. Cette visite complète d'Algésiras m'avait demandé une heure à peine. Le soir en revenant de Gibraltar, je recommence cette même promenade, mais sans rien noter de nouveau d'autant plus qu'il pleuvait, et je quittai Algésiras sans regret, sans souvenir, pour aller admirer les merveilles de Grenade et de l'Alhambra.

Conférence. — Aussi quelle ne fut pas ma surprise, ou plutôt celle du monde entier quand, il y a quatre mois à peine, on apprit qu'une conférence internationale, comprenant l'élite des diplomates de l'Europe et de l'Amérique, allait se réunir à Algésiras !

Quoi Algésiras !, Qu'est-ce et où est-ce Algésiras ! Et tout le monde de dire à l'intention de nos grands diplomates : à Algésiras, hélas !

Le gouvernement espagnol qui connaît ou doit connaître toutes ses localités, fit observer qu'Algésiras n'offrait pas de ressources suffisantes pour abriter un si brillant aréopage. Mais Algésiras était choisi de par la volonté toute puissante du Sultan du Maroc et du Kaiser d'Allemagne ; Algésiras est resté !

On nous a dit que le gouvernement, la municipalité ou si vous préférez l'*agyntamiento* et les habitants avaient rivalisé de zèle et fait des merveilles, et d'une bourgade paresseusement endormie et insuffisamment nettoyée depuis des siècles avaient fait un paradis de délices !

Les rues ont été repavées (elles en avaient grandement besoin), les maisons reblanchies à la chaux, l'électricité autrefois limitée aux deux principaux hôtels répandue à flots partout, un nouveau pont, cette fois accessible aux équipages diplomatiques a été jeté sur la Miel. La modeste Mairie a été retapée, ornée de superbes tapisseries, et la vieille salle du conseil municipal est devenue la salle de la Conférence, sur laquelle le monde entier a les yeux braqués depuis près de trois mois.

Je n'ai pas été y voir, et je ne peux vous décrire *de visu* ces modifications nouvelles et certainement heureuses, à en croire les reporters des journaux.

Hôtels. — Le grand Hôtel Reine-Cristina est devenu un caravansérail diplomatique, où l'Allemand dîne côte à côte avec le Français, l'Autrichien avec l'Anglais, le Russe avec l'Américain, etc. Seuls les diplomates marocains qui, avec leurs grands turbans, leurs amples manteaux et leurs belles barbes blanches font la joie des curieux et des photographes, ne participent pas à cette promiscuité et ont pris demeure dans une villa dont je me rappelle avoir admiré la situation. Enfermés là-haut avec leur harem, ils peuvent rêver à l'aise en face du superbe panorama.

Ce que fait ou ne fait pas la Conférence ne nous importe nullement ici. Si je vous en ai dit un mot, c'est seulement pour vous permettre de penser et de dire qu'en somme nos diplomates ne doivent pas être aussi malheureux que cela d'être les hôtes d'Algésiras !

Taureaux. — Comme dans toute ville espagnole, il y a ici une *piazza de Toros*, une arène où se font les courses de taureaux. Elle est située au-dessus de la gare de la ville : elle est petite et délabrée : ce qui n'empêche pas que nos diplomates ont été conviés à assister dans son enceinte à un combat où brillaient les plus fines *spadas* de la

péninsule, et entre autres le célèbre Lagartijo, que j'ai vu à Nîmes et Béziers et que vous avez pu voir à Roubaix.

BAL. — On a même aménagé dans la Mairie une salle de bal, où ambassadeurs et ambassadrices, et surtout secrétaires et attachés d'ambassade ont pu se livrer aux charmes de la valse et du fandango. Ce ne devait pas être banal, et il est regrettable qu'ils n'aient pas récidivé !

EXCURSIONS. — Si la petite ville n'offre rien de remarquable par elle-même ; si sa situation au ras de la mer, avec la perspective monotone de Gibraltar à l'Est, des flancs dénudés des sierras espagnoles à l'Ouest et au Nord, avec ses odeurs de marée et même de marécages, en font un séjour peu enviable pour lui-même : du moins elle peut être, et elle est en réalité, depuis l'ouverture du chemin de fer dont je vous parlai tout à l'heure, un centre d'excursions fréquenté par les Anglais surtout, qui vont visiter Gibraltar, la côte d'Afrique et l'Andalousie.

Les excursions qui ont pour point de départ Algésiras se font par mer et par terre.

Les excursions en bateau sont au nombre de trois : 1° Excursion à Gibraltar ; 2° Excursion à Tanger ; 3° Traversée complète du détroit de Gibraltar à Cadix.

a. — La première de ces excursions, celle que l'on fait toujours quand on vient à Algésiras et que l'on recommence pour peu qu'on y reste, vous a été décrite ici-même il y a plus de deux ans (voir Bulletin, Juillet 1904) et je ne la recommencerai pas.

b. — L'excursion à Tanger n'est pas moins intéressante.

On part de Gibraltar pour Tanger ; la traversée ne dure guère que deux ou trois heures et ne coûte que 15 pesetas, sans compter les pesetas supplémentaires pour atterrir en barque, à l'aller comme au retour.

Au soleil couchant, le coup d'œil est réellement charmant, si la mer n'est pas trop mauvaise. Après avoir traversé la baie, on pénètre dans le détroit proprement dit. Les hautes montagnes du Maroc et de l'Espagne se rapprochent. On double la pointe inférieure de la baie, le cap Carnero et on arrive à l'endroit le plus rétréci du détroit, entre la pointe Tarifa en Espagne, le rocher d'Abyla sur la côte d'Afrique.

15 kilomètres à peine séparent ces deux pointes, tandis qu'il y en a 45 entre Gibraltar et Ceuta.

De ce point, on pique droit sur Tanger. Les montagnes qui bordent la côte d'Afrique se précisent : la lumière du soleil couchant les saupoudre de poussière d'or. Bientôt sur la colline qui ferme l'horizon au Sud, on distingue des maisons blanches, surmontées de terrasses qui s'étagent d'une manière tout irrégulière. On est en rade de Tanger.

Le bateau stoppe à quelques encâblures du rivage, où l'on aborde par petites barques, non sans avoir été harcelé par une foule de portefaix, à moitié nus, nègres et maures, qui se disputent à qui mieux mieux et s'arrachent vos bagages que vous avez peine à suivre : on se croirait à Naples.

Tanger est la ville la plus septentrionale et la plus européanisée de tout le Maroc : elle n'en a pas moins un cachet arabe et oriental, moins prononcé toutefois qu'on ne le croit.

Après avoir franchi la porte de l'enceinte, on monte dans la ville par une ruelle sale et mal pavée, où des ânes, des mulets et des Arabes à face patibulaire semblent vouloir sans cesse vous barrer le chemin.

On ne tarde pas à atteindre une porte arabe qui donne accès à une assez grande place, c'est le marché ou *Socco*. Là grouille une population indigène remarquable par sa variété mais aussi par sa saleté. C'est le grand marché des légumes, des œufs, des figues, des sucres multicolores. Nous pouvons nous figurer un peu ce que c'est en nous rappelant les marchés et échoppes que nous avons vus dans les Expositions successives de ces vingt dernières années.

Plus haut encore la Mosquée, la Citadelle ou Kahsba, le Palais du gouvernement. De-ci de-là les légations des diverses nations qui ont leur représentant au Maroc.

On a beaucoup écrit sur le pittoresque et même sur la beauté de Tanger. Un de mes amis, qui y était il y a quelques semaines à peine, m'écrit : Vraiment je ne puis comprendre le charme qu'on prête à cette ville. Elle n'offre aucun monument intéressant, aucun vestige artistique ; tout y est sale, incommode, mal odorant. A Tanger, j'ai puisé la force de rester à Algésiras quelqes semaines de plus.

DÉTROIT. — Nous quitterons donc Tanger pour reprendre le bateau. Au lieu de revenir à Gibraltar et à Algésiras, continuons notre excursion jusqu'à Cadix, afin de parcourir la dernière partie du détroit de Gibraltar.

C'est encore une traversée qui dure près de huit heures.

Si j'en crois Bœdeker et aussi quelques amis de voyage qui ont fait cette traversée, elle est loin d'être toujours agréable, car elle est souvent mouvementée. Mais supposons que les vents nous soient propices, elle devient alors une source d'impressions charmantes et inoubliables.

Le bateau quitte Tanger, se dirige vers le N.-O. pour se rapprocher de la côte d'Espagne ; on double le cap Spartel, le cap Trafalgar dont le nom est à jamais célèbre ; puis la côte s'abaisse peu à peu, devient sablonneuse, et on voit Cadix toute blanche, un plat d'argent sur la mer, disent les Espagnols.

Je ne vous parlerai pas de Cadix que je ne connais pas. Laissez-moi toutefois vous lire une page, qui vous dépeindra mieux que je ne saurais le faire, le charme de cette excursion de Gibraltar à Cadix, quand on a la chance d'être servi par un beau temps, une belle imagination et un beau style.

« — Sur le bateau qui nous transporte, l'air a une telle transparence qu'on aperçoit assez distinctement les côtes d'Afrique. Cette bande de montagnes est pareille à des nuages dont elles ne diffèrent que par l'immobilité.

A la hauteur de Tarifa, l'Europe et l'Afrique se rapprochent et semblent vouloir se donner un baiser d'alliance. Le spectacle est d'une magnificence merveilleuse. A gauche l'Europe, à droite l'Afrique avec leurs côtes rocheuses, revêtues par l'éloignement de nuances lilas-clair, gorge-de-pigeon, comme celle d'une étoffe de soie à deux trames.

En avant l'horizon sans bornes et s'élargissant toujours. Par dessus un ciel de turquoise ; par dessous une mer de saphir, dont la limpidité est si grande qu'on voit la coque du bâtiment tout entier. Nous nagions en pleine lumière, et la seule teinte sombre que l'on eut pu découvrir à vingt lieues à la ronde, venait de la longue aigrette de fumée du bateau.

La nature était en gaieté : de grands oiseaux de mer d'une blancheur de neige rasaient l'eau du coupant de leurs ailes. Des thons, des dorades, des poissons de toutes sortes, lustrés, vernissés, étincelants, faisaient des sauts, des cabrioles et folâtraient avec la vague. Des voiles se succédaient d'instants en instants, blanches, arrondies, comme le sein plein de lait d'une Néréide qui se serait fait voir au-dessus de l'onde.

Les côtes se teignaient de couleurs fantastiques ; leurs plis, leurs

déchirures, leurs escarpements accrochaient les rayons du soleil, de manière à produire les effets les plus merveilleux, les plus inattendus et nous offrant un panorama sans cesse renouvelé ».

Cette description superbe n'est pas de moi, mais de Théophile Gautier, un des plus brillants stylistes de la langue française.

Excursions terrestres. — *a.* — On peut aller à Gibraltar par terre, en contournant la baie. Cette promenade que j'ai faite en partie manque de charme, car la route n'est pas taillée en corniche comme de Marseille à Gênes, et le plus souvent on circule dans des chemins encaissés, derrière des rochers d'où l'on pourrait voir quelque chose si l'on était devant ou dessus.

b. — De même on peut aller d'Algésiras à Cadix par terre, en traversant la partie la plus méridionale de l'Andalousie. — Il y a même une diligence qui fait un service journalier entre ces deux villes, mais comme il faut seize heures pour faire ce trajet, je crois bien que beaucoup de touristes n'y auront pas recours. — Du reste le jeu n'en vaut pas la chandelle.

On monte péniblement la colline ou plutôt la montagne, au pied de laquelle est bâtie Algésiras, et on arrive au sommet. Le panorama va s'agrandissant à mesure, sans différer pourtant de celui que l'on avait déjà vu. On plonge sur Gibraltar, dont les contours se dessinent admirablement à l'horizon.

Arrivé au faîte, la montagne dévale vers l'Ouest en pente douce jusqu'à la mer, c'est-à-dire jusqu'à Cadix. On traverse une immense propriété de plus de trente kilomètres de longueur, qui appartient au noble Duc de Medina-Sidonia, un des plus grands parmi les grands d'Espagne. Mais c'est une propriété peu ou point cultivée et presque complètement inhabitée. Là paissent tranquillement au milieu des herbes des taureaux qui y vivent presque à l'état sauvage, et qui plus tard feront le bonheur et la joie des *afficionados* de tous les pays. C'est ce qu'on appelle en termes du pays une *guanaderia*, et les taureaux de la guanaderia du Duc de Médina sont réputés parmi les meilleurs de l'Espagne. Quand le bétail, comme disent les affiches des courses de taureaux, vient de chez le Duc de Médina, il fait prime et attire la foule.

Nos diplomates d'Algésiras ont été conviés par le Duc à assister à la capture et à la mise en cage des plus beaux taureaux de son immense

domaine : c'est un régal de prince, et non pas de simples touristes comme nous.

Avant de quitter cette immense propriété, le touriste va se percher au sommet du pic de Tarifa, qui est la véritable pointe d'Europe, celle de Gibraltar n'étant qu'une pointe en retrait, pour contempler de haut le panorama du détroit de Gibraltar et éprouver une dernière fois les impressions visuelles, que je vous décrivais tout-à-l'heure avec la plume de Théophile Gautier.

— Mais l'ère des diligences est aujourd'hui passée, et bien peu feront le trajet que je viens de vous indiquer. Le chemin de fer aboutissant à Algésiras, c'est par chemin de fer qu'on y arrive : c'est aussi par chemin de fer qu'on en part pour aller excursionner dans l'Andalousie, et de là gagner Madrid et toute l'Espagne.

De ces excursions, les unes sont rapprochées ne sortant pas en quelque sorte du rayon d'Algésiras et ne demandant que quelques heures ; les autres au contraire sont lointaines et constituent alors de véritables voyages.

c. — *Ronda.* — Dans l'ordre des premières, une excursion à Ronda s'impose.

Ronda est une ville ancienne, très gentiment située sur un plateau qui occupe le centre de la sierra de même nom et où je vous ai menés il y a deux ans ; je ne vous y ramènerai pas aujourd'hui.

De Ronda, le chemin de fer continue et en moins de deux heures nous porte à Bobadilla, c'est-à-dire sur la grande ligne des chemins de fer andalous. De ce point, le voyageur peut à son gré et en quelques heures se rendre à Cordoue, à Grenade, à Séville, c'est-à-dire visiter la si intéressante et si attachante Andalousie.

Algésiras, malgré son éloignement, malgré sa petitesse, malgré son peu de réputation antérieure, a pu et peut encore loger les diplomates de tous les pays d'Europe, et ces diplomates n'en sont pas plus à plaindre que cela. S'ils n'y ont pas trouvé le luxe des cours et des palais, ils y ont trouvé un ciel radieux, une facilité très grande à excursionner, et on comprend presque pourquoi, charmés par ce beau pays et cet hygiénique repos, ils n'ont pas encore terminé leurs travaux après plus de deux mois et demi d'efforts.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1906.

VOYAGE AUX PYRÉNÉES

DU 1er AU 17 JUILLET 1906

(LE PAYS BASQUE, LE BÉARN ET LE BIGORRE)

Par M. BONVALOT, Directeur.

C'est le Dimanche 1er Juillet dernier que, partis de Lille à 7 heures du matin, nous arrivions à 11 h. du soir à Bordeaux, première étape de notre voyage.

Lundi 2 Juillet. — Le programme nous accordait repos jusqu'à 10 h. Nous en profitons presque tous pour faire une promenade de reconnaissance dans la ville. De retour à l'hôtel, nous recevons la visite de M. Paul Descombes, Trésorier de la Société de Géographie Commerciale de Bordeaux, qui vient nous saluer au nom de cette Société, et nous confirmer l'invitation que nous avons reçue à Lille, d'assister à une réception qui nous est offerte ce soir par nos aimables collègues de Bordeaux. Nous sommes heureux de faire la connaissance de M. Descombes, qui, à ses fonctions de Trésorier de la Société de Géographie, joint celles de Président de la Société pour l'Aménagement des Montagnes, Société des plus intéressantes dont j'aurai à parler au cours de ce récit. M. Descombes a d'ailleurs publié dans notre Bulletin du mois de Mai de cette année un article très remarqué sur l'objet de cette Société.

Mais nous devons sortir pour aller visiter un grand établissement de chais, et notre collègue de Bordeaux, M. Descombes, qui s'intéresse à cette visite qu'il n'a pas encore faite, veut bien nous accompagner.

L'établissement que nous allons visiter, celui de MM. Descats père et fils, situé quai de Paludate, est un des plus importants du Bordelais. Sa façade

extérieure toute en pierres de taille, construite dans le style Renaissance, occupe une longueur de 138 mètres, et en fait un monument remarquable dont le prix de revient est de plus de deux millions.

Admirablement reçus par M. Descats qui s'est dérobé à ses multiples occupations pour nous guider lui-même, nous avons pu entreprendre dans ce vaste établissement une charmante et instructive promenade. Nous visitons d'abord les caves, dont les casiers en fer peuvent renfermer l'énorme quantité de 1.500.000 bouteilles, et nous remarquons toutes les précautions hygiéniques prises pour assurer une bonne conservation du vin. Après cette visite du sous-sol, nous abordons la visite des chais proprement dits. Trente-deux salles immenses pouvant contenir 56.000 barriques placées sur cinq rangs de hauteur dans un ordre parfait et au milieu de conditions remarquables de propreté et d'aération s'offrent à nos regards. L'établissement emploie 150 ouvriers occupés tant à la tonnellerie, à l'ouillage et à la mise en bouteilles qu'à la manipulation des vins pour l'égalisage, opération qui consiste dans le mélange de tous les vins provenant d'une même propriété pour en faire un type unique.

Notre visite terminée, et au moment de prendre congé de M. Descats, nous sommes agréablement surpris lorsqu'il nous fait pénétrer dans une salle d'emballage des vins en bouteilles, convertie pour la circonstance en salle à manger où un lunch fort appétissant nous attendait. Tout en nous réconfortant un peu, nous dégustons alors un certain vin blanc de Château-Rabot, dont le parfum délicat nous revient encore lorsque nous y pensons. Mais le temps s'écoule, et nous ne voulons pas abuser des excellents vins qui nous sont offerts ; nous avons ce soir à représenter dignement la Société de Géographie de Lille. Nous remercions donc M. Descats de son aimable réception et l'assurons de toute notre reconnaissance.

Je ne détaillerai pas la visite de la ville faite en voiture, Bordeaux ayant été très minutieusement décrite dans notre Bulletin de Janvier 1899.

Le soir, nous nous rendons à la réception que nous offrent nos collègues de la Société de Géographie Commerciale ; nous pensions ne rencontrer que quelques membres du Bureau, et nous sommes profondément flattés de l'honneur qui nous est fait, en nous trouvant au milieu d'une cinquantaine de personnes. Par une délicate attention pour les Dames de notre excursion, le beau sexe bordelais comptait là ses plus gracieux représentants.

Notre compagnon de ce matin, M. Paul Descombes, nous présente à M. le Docteur Gilbert Lasserre, le distingué Secrétaire-Général de la Société de Bordeaux, représentant le Président empêché ; et ensuite aux autres membres, dont quelques-uns nous sont déjà connus pour les avoir applaudis comme conférenciers au sein de notre Société de Lille. Nous avons en effet le plaisir de rencontrer M. Henri Lorin, Professeur à l'Université de Bordeaux, dont tous nos collègues ont certainement conservé le souvenir ; M. Berchon à qui

nous rappelons sa conférence sur Cuba faite il y a deux ans. Nous rencontrons encore d'autres membres distingués de la Société de Bordeaux : M. le Capitaine d'artillerie Pommier, M. Girard, Professeur au Lycée, M. Vitry, M. Boucherie, Archiviste, M. Charrol, Archiviste-adjoint, Mesdames Lasserre, Berchon, Vivie, etc., etc.

Les présentations terminées, nous faisons échange d'idées avec nos collègues bordelais ; nous leur donnons des renseignements sur notre Société qui les intéresse vivement et qu'ils ont en grande estime, sur nos conférences, nos excursions, nos concours, nos relations avec les explorateurs, et tous nos autres travaux.

A notre tour, nous questionnons nos collègues sur le fonctionnement de la Société de Bordeaux, et je donne ici quelques détails d'organisation qui pourront peut-être intéresser quelques-uns de nos collègues.

La Société de Géographie Commerciale de Bordeaux qui comprend environ 800 membres, est présidée par M. Samazeuilh ; elle se compose de trois sections : une section centrale de Géographie commerciale, et deux sections adjointes, une section Coloniale et du Commerce extérieur, et une section d'Anthropologie. Les conférences qu'elle organise, beaucoup moins nombreuses qu'à Lille, ne sont pas privées comme celles de notre Société, mais publiques, les places des premiers rangs étant réservées à ses membres. Elle organise aussi des excursions, mais le Bordelais, gâté par la belle nature qui l'environne, éprouve moins que nous le besoin d'aller au loin chercher de nouvelles sensations, aussi ne rencontrent-elles pas tout le succès que nous obtenons à Lille, et notre programme des excursions de l'année que je soumettais à nos excellents collègues m'a paru être quelque peu un objet d'envie. Elle n'a pas non plus de concours de géographie pour les élèves des écoles comme nous en faisons tous les ans ; mais il faut observer qu'à Lille nous avons une Société de Géographie scientifique, tandis que celle de Bordeaux est une Société de Géographie commerciale.

Située dans un grand port de mer, la Société de Bordeaux a tourné plutôt son activité du côté des choses de la mer et des colonies. Son œuvre capitale est la création de pêcheries (1) sur les côtes de l'Afrique occidentale française, entreprise pour donner un nouveau champ d'action à nos marins si durement éprouvés. Cette œuvre éminemment nationale, conçue au sein de la Société de Géographie de Bordeaux qui la dota pécunièrement, fut menée à bien par M. Gruvel, éminent Professeur de Zoologie qu'elle s'attacha après lui avoir obtenu les concours officiels nécessaires. Toutes les études et recherches préliminaires sont terminées, et cette organisation si intéressante

(1) Voir à ce sujet l'article Grande Pêche dans le Bulletin d'Août 1906, page 135.

adoptée par le Gouvernement de l'Afrique occidentale française donne actuellement les résultats les plus satisfaisants.

Ne limitant pas là leur activité, nos collègues bordelais sont actuellement de zélés collaborateurs de la Ligue Maritime Française dans la préparation de l'Exposition Maritime Internationale qui doit se tenir à Bordeaux l'an prochain, et avec laquelle ils veulent faire coïncider la 28e session du Congrès National des Sociétés françaises de Géographie, dont ils ont assumé l'organisation.

Mais l'heure des toasts est venue ; M. le Docteur Lasserre, dans un discours aussi chaleureux qu'éloquent (et ce n'est pas peu dire), nous souhaite la bienvenue au nom de la Société de Géographie de Bordeaux, et nous couvre de compliments et d'éloges qu'il nous prie de transmettre à toute notre Société, ainsi qu'à notre cher Président, M. Nicolle.

C'est au tour de notre Directeur de prendre la parole. Après avoir rappelé que la Société de Bordeaux n'était pas une inconnue pour nous, que nous connaissions personnellement plusieurs de ses membres, que nous étions au courant de ses travaux qui sont mentionnés de temps à autre dans notre Bulletin, il adresse à tous les membres de la Société de Géographie Commerciale de Bordeaux ses plus sincères remerciements pour la chaleureuse réception qui nous est faite, les invite à venir en excursion à Lille et dans le Nord afin de faire plus intime connaissance, les assure d'un accueil aussi cordial que celui que nous avons trouvé, et termine en portant la santé des Dames qui n'ont pas craint de se déranger pour venir charmer la soirée par la grâce de leur présence.

Comme il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte, nous faisons nos adieux à nos sympathiques collègues après mille remerciements, et la promesse formelle de nous revoir.

Mardi 3 Juillet. — Nous quittons à 7 h. du matin l'hospitalière ville de Bordeaux pour nous diriger sur Bayonne. Le parcours à travers les forêts de pins où chaque arbre est muni de son petit pot pour recueillir la résine, est plutôt monotone, et n'est animé de loin en loin que par la traversée de rares villages ou la vue d'un berger landais monté sur ses échasses.

L'arrivée à Bayonne n'offre rien de séduisant ; la gare située dans le sombre faubourg Saint-Esprit rappelle en beaucoup moins bien l'ancienne gare de Tourcoing ; une rue tortueuse animée par la présence de nombreux basques à la face glabre et au chef orné d'un béret, conduit au pont jeté sur l'Adour presque au confluent de la Nive. Ce pont franchi, la première impression se dissipe, et Bayonne apparaît sous son aspect intéressant. Mais nous reviendrons à Bayonne dans quelques jours ; pour le moment, nous ne disposons que d'une demi-heure employée à reconnaître les abords de la ville et nous prenons le train pour la vallée de la Nive. Nous allons pénétrer au cœur du pays

basque. « (1) Région verte et mamelonnée, avec de belles prairies, de luxuriants ombrages, de jolies montagnes, de ravissantes vallées ». J'emprunte quelques renseignements à l'ouvrage si complet d'Ardouin-Dumazet : Voyage en France, 41e série, ouvrage qui fut notre vade-mecum au cours de ce voyage : « Les Basques, nous dit Ardouin-Dumazet, occupent en France une partie des Basses-Pyrénées : les arrondissements de Mauléon et de Bayonne ; ils y sont au nombre d'environ 120.000, tandis qu'en Espagne, au nombre d'environ 350.000, ils occupent les provinces de Guipuzcoa, de Biscaye et de la Haute-Navarre. Des deux côtés de la frontière, ce peuple est resté fidèle à sa langue, à ses coutumes et à ses traditions, notamment au Jeu de Pelote, le jeu basque par excellence. Les Basques sont essentiellement agriculteurs ; les villages se composent de maisons très à l'écart les unes des autres, où les habitants mènent une sorte de vie patriarcale. Très accueillant et plein de franchise, le peuple basque est des plus intéressants ; il est très regrettable qu'il soit décimé par l'émigration qui en a conduit plus de 200.000 en Amérique, principalement dans l'Argentine, où ils tendent à se grouper en nationalité ». Mais ces détails nous entraînent trop loin, revenons à notre voyage.

Le train nous fait franchir l'Adour, nous engage dans la vallée de la Nive et côtoie la rivière. La vue, quoique coupée par de nombreux tunnels est ravissante ; nous passons à Cambo où nous reviendrons cet après-midi, et nous descendons à Itsatsou, village basque pittoresquement situé au bord de la Nive, à l'entrée de la gorge du Pas de Roland. Après un déjeuner tellement copieux que nous n'avons pas le temps de le terminer, nous quittons notre bonne hôtesse, Mme Camino, et nous allons à la gare prendre le train de St-Jean-Pied-de-Port. La voie, après avoir franchi le défilé du Pas de Roland, longe la Nive qui bouillonne sur les rochers, et nous amène à St-Jean. La minuscule ville de 1.600 habitants, charmante et pittoresque, est couronnée par une vieille citadelle où tient garnison une compagnie d'infanterie. St-Jean-Pied-de-Port est le centre d'agréables excursions, et prendra un certain développement lorsque cette région sera mieux connue. D'excellentes routes conduisent à St-Étienne-de-Baïgorry, à St-Palais, Salies de Béarn, et à Pampelune en Espagne, en passant par le Val Carlos et Roncevaux. Notre visite de la ville terminée, nous remontons dans le train qui nous ramène à Itsassou où nous avons un devoir à remplir : régler le montant de notre repas pantagruélique. Après que chaque Dame a reçu un bouquet de roses, nous montons dans un véhicule préhistorique qui nous conduit à Cambo. Rien ne peut rendre le charme de cette promenade. Par des collines couvertes de fougères dans lesquelles s'égrènent les luxueuses habitations des Basques ayant fait fortune en Amérique et de retour au pays, nous arrivons à Cambo, séjour

---

(1) Guide Joanne.

heureux par la grâce et la douceur du site. De coquettes villas se cachent dans la verdure, une terrasse ombragée de platanes offre une vue charmante sur le lit de la Nive ; de belles allées aux ombrages opulents conduisent dans toutes les directions. On comprend quel attrait retient ici le poète Edmond Rostand dont la superbe villa domine la vallée. Le temps s'écoule trop vite, et après le dîner pris à l'Hôtel Colbert, situé dans un parc verdoyant au bord de la Nive qui murmure, l'heure dn départ est venue ; mais un de nos compagnons de route, séduit par le charme de cette journée, nous propose sans sourciller d'abandonner le reste du voyage et de passer ici les quinze jours qui nous restent à courir. Cela ne faisait pas l'affaire du Directeur, qui doit encore conduire l'excursion vers d'autres merveilles. Aussi, traversant un pont à péage qui franchit la Nive, nous gagnons la Halte de Cambo-les-Thermes, non sans avoir examiné au passage un de ces curieux moulins à eau que les habitants disposent sur la rivière pour la pêche automatique du saumon.

Deux heures après, nous étions à Hendaye, heureux de cette journée qui reste l'un des meilleurs souvenirs de notre voyage.

Mercredi 4 Juillet. — Le bourg d'Hendaye où nous nous réveillons le lendemain matin est situé au bord de la Bidassoa, qui sert de limite entre la France et l'Espagne. Il suffit de traverser le fleuve pour pénétrer sur le territoire étranger ; c'est ce que nous nous empressons de faire. Pendant la traversée en barque qui dure une vingtaine de minutes, nous passons auprès d'un aviso espagnol, le *Maç-Mahon*, cadeau fait jadis à l'Espagne par l'empereur Napoléon III. Les deux nations, française et espagnole, ont chacune un navire de guerre mouillé dans le fleuve pour la surveillance de la pêche. La Bidassoa appartenant par moitié aux deux nations, chacune a le droit de pêche dans la moitié du fleuve ; on comprend quelle source de conflits offre cette situation, aussi les deux gouvernements se sont-ils sagement mis d'accord. Le droit de pêche est exercé dans toute la largeur du fleuve exclusivement par une nation un jour, et exclusivement par l'autre le lendemain. Les avisos ont pour mission de veiller à l'observation de cet accord, et en même temps de surveiller la contrebande. Cette question de pêche est très importante par suite de l'abondance du saumon dans la Bidassoa.

Au cours de la traversée, nous jouissons d'un côté d'une vue superbe sur la cité espagnole de Fontarabie, et de l'autre d'une vue non moins belle sur Hendaye, dominée à l'Est par un cirque de montagnes vaporeuses. Mais nous abordons à la jetée, et le douanier de garde, contrairement à l'habitude, ne fait aucune difficulté pour la visite de nos bagages. Nous visitons rapidement Fontarabie, cité archaïque des plus intéressantes, dont la description a été faite de brillante façon par notre distingué collègue le Docteur Vermersch, dans le Bulletin d'Octobre 1903.

Revenus au port, nous prenons le tramway à destination d'Irun où nous parvenons en vingt minutes. Cette ville prend une très grande importance par suite du développement considérable du transit entre l'Espagne et la France. De nombreuses manufactures y ont été installées ainsi que dans les environs, par des industriels français, pour éviter les droits de douane espagnole qui sont très élevés.

Nous prenons à Irun le train de St-Sébastien qui, passant à Renteria devant la succursale espagnole de la manufacture de biscuits Olibet, nous amène en quelques instants à Pasajes. Descendus au quai, nous prenons une barque qui nous conduit visiter le goulet, c'est-à-dire l'entrée du port. Du goulet, la vue est superbe, le port de Pasajes nous apparaît encadré par les deux pittoresques faubourgs de San Juan et de San Pedro, d'un caractère espagnol que nous ne retrouverons pas à St-Sébastien ; nous abordons au faubourg San Pedro, et passant devant la maison habitée jadis par Victor Hugo pendant quelque temps de son exil, nous allons visiter une curieuse église. De retour au quai, nous prenons le tramway pour St-Sébastien, où nous arrivons en une demi-heure ; il est une heure de l'après-midi, et nous allons prendre un déjeuner bien gagné.

St-Sébastien, station de bain de mer et séjour de la Cour en été, est l'Ostende de l'Espagne. C'est la capitale de la province basque de Guipuzcoa ; les noms des rues y sont indiqués en espagnol et en dialecte basque, l'euscara.

La ville est décrite mieux que je ne saurais le faire dans le Bulletin cité ci-dessus (1), aussi je me bornerai à quelques remarques personnelles.

Notre après-midi se passe à parcourir la ville, composée de deux parties la nouvelle et l'ancienne ville, également intéressantes. Au cours de cette promenade, nous sommes assaillis par des nuées de gamins vêtus en petits pâtissiers, qui nous harcèlent en nous offrant des *caramela*.

Pendant la visite d'une église, nous assistons à la cérémonie d'un baptême. Cette cérémonie offre une particularité curieuse pour nous ; l'enfant à baptiser est arrêté sous le péristyle de l'église, et ne peut pénétrer à l'intérieur tant qu'il n'a pas été purifié par certains rites. Cette curieuse coutume est à rapprocher de celle signalée pour les enterrements par notre Vice-Président M. Auguste Crepy, dans le Bulletin de Mai de cette année.

Le soir, nous respirons l'air frais sur la promenade de l'*Alameda* en écoutant une excellente musique militaire, et en regardant déambuler la foule cosmopolite.

Jeudi 5 Juillet. — Partis de St-Sébastien par le train de 8 h. 25 du matin, nous arrivons à Hendaye à 9 h. Après avoir jeté un coup d'œil sur le

(1) Octobre 1903.

hameau mi-français mi-espagnol de Béhobie et sur l'île internationale des Faisans, nous montons dans les voitures qui nous attendent et nous mettons en route pour St-Jean-de-Luz. Par une série de lacets la route s'élève jusqu'à la Croix des Bouquets, plateau d'où l'on découvre un bel horizon, puis redescend. A perte de vue nous ne voyons plus que des collines couvertes de fougères, appelées dans le pays *touyas*. Ces terres incultes qui paraissent devoir être une source de pauvreté, sont au contraire un des éléments de vie du pays basque. Aux mois d'Avril et de Mai, lorsque ces fougères sont tendres, elles fournissent une pâture aux innombrables troupeaux que recèle le pays. Au mois de Juin, le bétail abandonne ces touyas pour l'estivage dans les montagnes, où la neige est fondue ; il pénètre même sur le territoire espagnol, où par d'antiques privilèges certaines communes possèdent encore un droit de pacage. Plus tard, cette touya sert de litière pour les étables. « Elle joue, dit Ardouin-Dumazet (1), un tel rôle dans l'économie rurale du pays, que les soldats demandent des permissions non pour la vendange ou la moisson comme ailleurs, mais pour la fougeraie, c'est-à-dire pour couper la fougère destinée à servir de litière ».

Poursuivant notre route, nous arrivons à Urrugne, village situé sur une hauteur, et dont l'église est célèbre par l'inscription de son horloge : Vulnerant omnes, ultima necat, (toutes frappent, la dernière tue). Nous nous acheminons rapidement vers St-Jean-de-Luz ; à droite et à gauche nous apercevons des villages dont une faible partie seulement est agglomérée autour de l'église. Les églises basques ont presque toutes un caractère commun : elles possèdent un pignon plat à trois pointes, symbole de la Trinité ; de plus, à l'intérieur elles sont garnies d'une tribune circulaire à un ou deux étages, seul endroit où puissent se placer les hommes pendant les offices ; le bas de l'église est en effet exclusivement réservé aux femmes.

Nous voici à St-Jean-de-Luz ; à peine arrivés notre premier devoir est d'aller rendre visite à M. Labille, Avocat, Vice-Président du Syndicat d'Initiative du Pays Basque, à qui nous sommes redevables de tous les précieux renseignements qui nous ont permis d'organiser notre voyage en ce pays. M. Labille veut bien nous servir de guide, et nous fait visiter St-Jean-de-Luz. La ville dont on disait autrefois :

Saint-Jean-de-Luz, petit Paris,
Bayonne, son écurie,

est bien déchue de sa splendeur. Néanmoins, depuis quelques années, elle paraît vouloir reprendre une nouvelle prospérité. Elle est devenue le déver-

---

(1) Voyage en France, 41e série.

soir de Biarritz, ville trop mondaine pour les familles qui aiment le calme et la tranquillité.

La plage est splendide, et tout en la visitant, nous examinons avec intérêt une villa que fait construire à proximité un de nos compatriotes lillois.

Nous allons voir l'église, magnifique type de l'architecture basque, et la curieuse maison de l'Infante où eut lieu le mariage de Louis XIV en 1660.

Pour achever cette matinée si bien remplie, le luxueux Hôtel d'Angleterre nous sert un savoureux déjeuner que M. Labille veut bien partager avec nous.

Nos estomacs restaurés, nous continuons notre route sur Biarritz, où nous arrivons en une heure et demie. Un peu avant d'y arriver, nous remarquons la pittoresque villa du baron de l'Épée, avec ses cahutes formant promenoir couvert sur une longueur de deux kilomètres ; c'est une originalité de premier ordre.

Biarritz ayant été déjà décrite (1), je noterai seulement l'extrême découpure des rochers qui sont littéralement déchiquetés, et donnent aux plages un aspect extraordinaire auquel cette ville doit de ne ressembler à aucune des stations maritimes que nous connaissons. Au cours de notre visite de la ville, nous avons l'agréable surprise de rencontrer un de nos aimables collègues de la Société de Géographie de Bordeaux, M. Henri Lorin, qui s'intitule notre cicerone et nous accompagne dans notre promenade, qu'il nous fait terminer par une visite au Casino dont nous remarquons les magnifiques salles ornées de superbes peintures.

Après le dîner, nous prenons le tramway de Bayonne, et sous un clair de lune magnifique, par une route charmante bordée de superbes villas, nous faisons un trajet délicieux. Il est 10 heures lorsque nous arrivons à Bayonne. Devant partir de très bonne heure le lendemain matin, nous pensions nous coucher de suite ; mais M. Lorin que nous avons retrouvé ne l'entend pas ainsi. Enfant de Bayonne, il veut que nous en apprécions les beautés, et puisque à son grand regret nous ne pouvons rester le lendemain pour visiter le Musée Bonnat, il nous emmène voir la Cathédrale. Nous n'avons pas à regretter notre promenade ; l'aspect de ce superbe monument et de son magnifique cloître vûs par ce beau clair de lune, a quelque chose de fantastique.

Vendredi 6 Juillet. — Notre matinée devait être occupée à terminer la visite de Bayonne ; mais le Syndicat d'Initiative de Salies de Béarn désireux de nous faire apprécier la valeur de cette station et le charme du pays, nous avait adressé une invitation pressante pour nous décider à nous y arrêter.

---

(1) Bulletin de Janvier 1899.

Abandonnant donc la grasse matinée qui nous était promise par le programme, nous prenons le train de 5 h. 37 du matin.

Nous allons quitter ce charmant pays basque où nous avons passé de si agréables journées, pour pénétrer dans le Béarn.

Après un trajet d'une cinquantaine de kilomètres, pendant la majeure partie duquel nous suivons le cours du Gave de Pau, nous arrivons à Puyoo, où le buffet nous délivre un petit déjeuner peu apprécié. Un changement de train, et nous sommes à Salies de Béarn à 7 h. 1/2.

Une déception nous attendait à la gare, M. le Docteur Matton, le principal initiateur de notre voyage à Salies avait dû s'absenter pour une cause urgente ; cette déception ne fut atténuée que par le plaisir de trouver en M. le Docteur David, qui le remplaçait, un semi-compatriote. M. le Docteur David est en effet un ancien étudiant de la Faculté catholique de Lille, et à la chaleur de son accueil, nous avons vu qu'il avait conservé un excellent souvenir de son séjour dans notre ville.

Après les présentations d'usage, nous suivons M. le Docteur David qui va nous servir de guide pendant cette matinée. Tout en nous dirigeant vers l'éta-



UN COIN DE SALIES DE BÉARN (1).

blissement d'extraction du sel, je note quelques renseignements que nous donne notre savant cicerone.

---

(1) Cette vue et les suivantes sont dues à l'extrême obligeance du Syndicat d'Initiative de Pau et du Béarn.

Salies de Béarn doit sa fondation et son nom aux sources salées qui y furent découvertes dès la plus haute antiquité. Ses eaux sont d'une efficacité merveilleuse dans les maladies de la femme, mais bien d'autres affections en sont justiciables : les affections du système nerveux, les troubles de nutrition de l'enfance, etc., etc.

Comme ville d'eaux, Salies de Béarn jouit d'une température hivernale exceptionnelle ; c'est le climat de Pau. Les cures thermales, possibles toute l'année, y sont surtout suivies au printemps et à l'automne ; en outre, la vie y est toujours à bon marché.

La station qui périclitait un peu depuis l'adduction à Biarritz de sources thermales voisines de Salies, voit sa prospérité renaître depuis qu'il est bien établi que les eaux menées à grands frais à Biarritz ne sont pas celles de Salies, mais des eaux captées dans les environs, à Briscous.

Tout en écoutant ces intéressants renseignements, nous sommes arrivés à l'établissement d'extraction du sel. Très primitif, il n'offre rien de curieux ; nous remarquons surtout la préparation des eaux-mères expédiées en flacon dans le monde entier, et des montagnes de sel blanc raffiné très apprécié pour la salaison des fameux jambons de Bayonne. Nous goûtons ce sel, mais personne d'entre nous ne veut imiter une visiteuse qui, la semaine précédente, en mangea, paraît-il, deux poignées.

De là, nous gagnons l'établissement thermal fort bien installé, que nous visitons complètement. Nous y apprenons un détail intéressant ; pour prendre leurs bains, certaines personnes trop légères sont obligées de renforcer leur poids pour pouvoir s'immerger, l'extrême densité de l'eau les faisant flotter.

Notre visite terminée, nous montons dans les landaus qui nous attendent, et toujours accompagnés de M. le Docteur David, nous allons faire une délicieuse promenade aux ruines de Sauveterre.

Située à 9 kilomètres de Salies sur la route de St-Jean-Pied-de-Port, Sauveterre possède des ruines ayant un curieux aspect ; le donjon Montréal les domine et se mire dans le Gave d'Oloron qui roule à ses pieds ; le coup d'œil est charmant.

De retour à Salies, un délicat déjeuner offert par le Syndicat d'Initiative nous attendait au Grand Hôtel du Parc, superbe édifice luxueusement aménagé par son propriétaire M. Graner, Président du Syndicat.

Après avoir porté la santé de M. le Dr David, qui abandonnant momentanément ses malades nous a consacré toute sa matinée, nous remercions M. Graner et le Syndicat d'Initiative tout entier de l'affabilité de leur réception, les prions de transmettre également tous nos remerciements à M. le Docteur Matton, dont nous déplorons vivement de n'avoir pu faire la connaissance, et promettons de faire part à tous nos collègues des renseignements recueillis, ainsi que de l'excellent souvenir que nous emportons de Salies de Béarn.

Ayant pris congé de nos hôtes, nous allons prendre le train de 1 h. 15 qui, en deux heures, nous conduit à Pau.



PAU. — VU DE JURANÇON.

Cette ville et la majeure partie de celles où nous allons passer désormais, ont été déjà comprises dans deux excursions organisées par notre Société sous l'habile direction de MM. Henri Beaufort et Auguste Crepy ; les comptes rendus parus dans les Bulletins de Janvier 1899 et Mai 1906 en sont très complets, je n'insisterai donc pas.

Le temps n'étant pas très clair, nous n'avons pas la chance de voir à Pau le panorama si renommé des Pyrénées. Mais comme nous devons y revenir, nous nous consolons facilement de ce mécompte, en espérant que nous serons plus heureux à notre retour.

Après le repas du soir, nous allons au Palmariun attendre le moment de nous rendre à la gare pour prendre le train de 10 h. 31 qui doit nous mener coucher à Lourdes.

Samedi 7 Juillet. — Nous nous rattrapons à Lourdes de la grasse matinée manquée à Bayonne ; aussi, après un sommeil réparateur, étions-

nous frais et dispos pour entreprendre individuellement la visite de la ville religieuse.

L'après-midi, nous montons au sommet du Pic du Jer par le funiculaire. Les 500 mètres d'altitude qui différencient le niveau de la gare d'arrivée de celle de départ sont franchis en 15 minutes. Le temps très clair nous favorisant, nous montons jusqu'à la Croix lumineuse située à l'extrême sommet, 950 mètres d'altitnde, d'où la vue est admirable. Le gardien du kiosque observatoire situé à côté nous explique le splendide panorama des Pyrénées qui se déroule devant nos yeux. Nous voyons tour à tour dans le lointain, le Pic du Midi de Bigorre, le Vignemale, le Cabaliros, le Balaïtou et quantité d'autres pics. Au fond des vallées dans lesquelles serpentent les Gaves, se détachent les villes de Pau, de Tarbes et de Lourdes. Le paysage grandiose par lui-même, voit sa majesté augmentée par l'attrait émanant de la superbe basilique vers laquelle les regards sont invinciblement attirés.

De retour à Lourdes, après une nouvelle promenade dans la ville où chacun se munit de souvenirs et de cartes postales, nous allons prendre le train pour retourner à Pau, où nous devons passer la nuit.

Dimanche 8 Juillet. — Les chambres princières du magnifique Hôtel Gassion où nous sommes logés, nous procurent un sommeil bienfaisant.

Sitôt réveillés, nous nous précipitons aux balcons de nos chambres, et nous avons la joie de constater la limpidité du ciel ; on voit le panorama ! Les touristes qui sont passés à Pau et ont pu jouir de ce magnifique spectacle comprendront notre joie et l'extase dans laquelle nous sommes un moment plongés. Nous en sommes brusquement arrachés par un bruit de trompes, et une odeur de pétrole. Ce sont nos automobiles qui arrivent.

Nous devons aujourd'hui par ce mode de locomotion gagner Argelès en traversant le col d'Aubisque, le plus beau parcours des Pyrénées, paraît-il.

En hâte, nous nous préparons au départ ; les bagages sont arrimés, et nous écoutons les dernières recommandations que nous fait l'une de nos compagnes, qui effrayée par la perspective de cette journée d'automobile, nous charge de ramener son corps à sa famille en cas d'accident malheureux.

Mais chassant ces funèbres pensées, nous grimpons en voiture.

Quelques instants après, juchés sur nos automobiles, la face adornée d'une énorme lunette, nous traversons Pau en contemplant avec dédain les piétons qui se garent, et les voitures dont les chevaux s'effarent.

Nous filons rapidement.

Gan et Buzy bientôt franchis, nous arrivons à Arudy où commence la belle vallée d'Ossau, le joyau du Béarn ; nous suivons le gave d'Ossau dont les eaux limpides roulent en chantant. Izeste d'où nous commençons à apercevoir le Pic du Midi d'Ossau avec ses deux dents caractéristiques, Bielle

si pittoresque avec ses anciennes maisons, sont bientôt dépassées, nous approchons de Laruns.


UN GUIDE (VALLÉE D'OSSAU).

Sur notre route, nous croisons quelques Ossaloises endimanchées, et il nous semble que dans cette contrée les femmes ignorent l'usage de leurs bras. Que ce soit une cruche, un panier, un manteau, voire même un simple parapluie fermé, tout est placé en équilibre sur la tête.

Traversant Laruns où nous reviendrons dans quelques heures, nous nous dirigeons sur les Eaux-Chaudes, distante seulement de 6 kilomètres, mais dont la route en rampe continuelle n'est que lentement parcourue.

A peine sortis de Laruns, s'offre à nos yeux une muraille énorme de rochers abrupts où s'ouvre une étroite fissure au fond de laquelle mugit le torrent, c'est la gorge sauvage du Hourat.

Une route audacieuse chemine au flanc de la montagne, dominant l'abîme où tourbillonne le Gave, et le franchit sur un pont à deux arches.

Nous nous abandonnons tous à l'admiration, même les plus timorés d'entre nous, qui rassurés par la prudence avec laquelle nous conduisent nos mécaniciens, oublient leur préoccupation.

L'esprit est confondu devant ce site âpre et sauvage où les eaux écumantes font un vacarme infernal.

Descendus au bord du torrent par un étroit sentier, nous y contemplons le spectacle effrayant des flots furieux qui se précipitent comme s'ils voulaient nous engloutir.

Mais la journée sera chargée, aussi quittant avec regret ce spectacle admirable, nous nous dirigeons sur les Eaux-Chaudes, pittoresque station thermale située dans un élargissement de la gorge.

Après une courte station aux Eaux-Chaudes, le même chemin que nous ne nous lassons nullement d'admirer nous ramène à Laruns. Comme il est 10 heures, nous allons assister à la grand'messe, et nous espérons y voir les Ossaloises revêtues de leurs fameux costumes traditionnels.

Hélas, trois fois hélas, les vieilles coutumes se perdent. Nous voyons bien quelques bergers enveloppés dans leurs grands manteaux bruns, des Ossaloises en capulets noirs et même quelques capulets rouges, mais les fameux

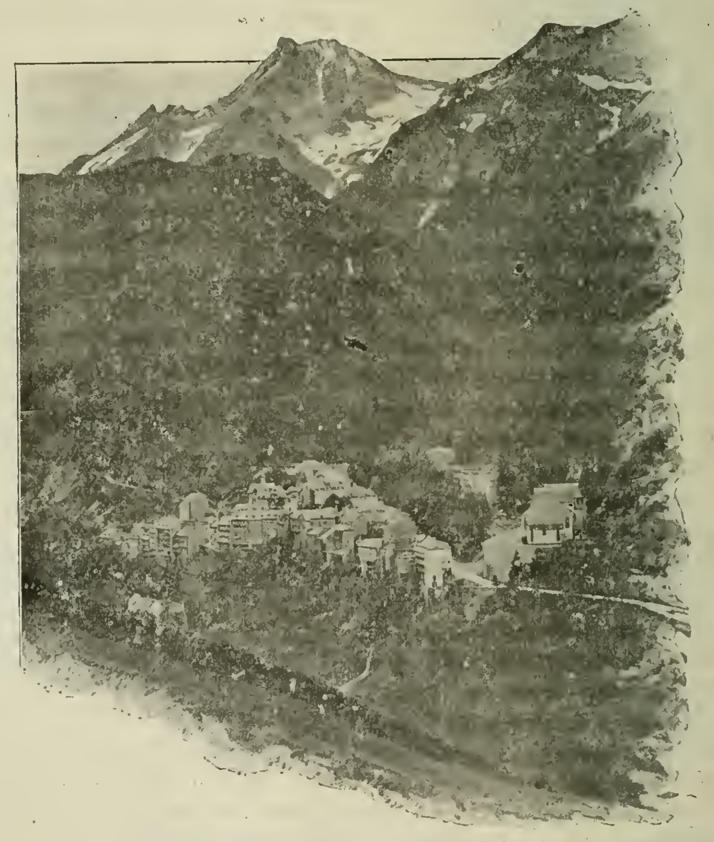
costumes sont absents ; on ne les voit plus guère que pour le 15 Août, et encore, dit-on, c'est uniquement pour attirer les étrangers.

Les vieilles coutumes se perdent, tout se modernise, dans les rues du village les gamins chantent la Mattchiche.

Quittant ce pays, nous nous dirigeons sur les Eaux-Bonnes. La route en lacets franchit une côte de 4 kilomètres ; de superbes ombrages nous abritent du soleil qui darde ses rayons ; le coup d'œil est splendide sur la vallée. Que nous serions bien, arrêtés un instant pour contempler ce superbe tableau !

Crac, ça y est ! A peine formulé, ce souhait est exaucé. La courroie de l'une de nos voitures casse, et une panne nous offre l'arrêt désiré.

Pendant que nos mécaniciens vautrés sous la voiture s'escriment de leur mieux, nous pouvons à notre aise contempler le paysage.



EAUX-BONNES ET LE PIC DE GER (2.612 m.).

Toute la basse vallée d'Ossau se déroule sous nos yeux ; les pentes boisées, les vertes cultures sur le fond desquelles se détachent les villages, les ruis-

seaux qui serpentent, forment un tableau idyllique. Qu'il ferait bon vivre là, dans la paix des campagnes, à l'écart des grandes villes, de leurs rues étroites, de leurs bruyants tramways. Mais la population de cette charmante contrée n'est sans doute pas de notre avis ; comme celle du pays basque son voisin, elle est portée à émigrer en Amérique. Pourtant le pays ne manque pas de ressources ; les communes syndiquées entre elles sont co-propriétaires des montagnes où paissent les troupeaux, source de richesse. De plus, les efforts du Syndicat d'Initiative de Pau et du Béarn, si bien dirigé, commencent à attirer les étrangers dans ces vallées, et l'argent qu'ils y laissent est une nouvelle ressource pour le pays.

Il faut espérer que ces Béarnais sauront bien accueillir les touristes qui commencent à affluer, et profiter de la richesse ainsi déplacée. La race est d'ailleurs courtoise. « Béarnais féaux et courtés » dit un vieil adage. Les gens du pays le traduisent par « Béarnais loyaux et courtois » ; quelques étrangers changent cela en « Béarnais faux et cauteleux », mais ne les écoutez pas, ce sont de mauvaises langues.

La réparation de notre auto est terminée, vite reprenons notre route, il faut rattraper le temps perdu.

Par une rampe fort dure qui fait presque caler notre moteur, nous arrivons aux Eaux-Bonnes. Il est une heure et demie, et nous mourons de faim.

Heureusement l'Hôtel de France est là ; son aimable propriétaire M. Taverne est Vice-Président du Syndicat de Pau, et en pratique les préceptes : bien accueillir les touristes, et mieux les accueillir encore quand ils appartiennent à la Société de Géographie de Lille. Aussi un succulent déjeuner nous attendait ; il fut le bienvenu. La garbure béarnaise et les délicieuses truites eurent les honneurs du bis.

Au café, nous avons une surprise. Un de nos compatriotes lillois, doublement compatriote puisqu'il fait partie de la Société de Géographie, en villégiature aux Eaux-Bonnes, vient nous complimenter et fleurir les Dames. Très heureux de la rencontre de ce collègue si galant, nous passons avec lui un agréable moment.

Mais nos autos ronflent devant la porte, et nos mécaniciens nous préviennent qu'il est temps de partir si nous voulons arriver avant la nuit à Argelès.

Vivement en voiture, nous voilà en route pour le plus dur parcours de notre journée, l'ascension du col d'Aubisque, dont la route n'est ouverte à la circulation que depuis huit jours, la neige étant encore à peine fondue au sommet.

Au détour de la coquette station des Eaux-Bonnes, dont les eaux sont vraiment bonnes pour les malades, nous commençons à grimper.

Suivant la rive gauche du ruisseau le Valentin, à l'ombre des sapins qui jalonnent la route, nous rencontrons cascade sur cascade ; les eaux ruissellent

de tous côtés. Les forêts et les prairies se succèdent, dans le lointain nous entendons les clochettes des troupeaux aux pâturages.

La côte est dure, nous roulons péniblement en première vitesse, et nos moteurs chauffent. Un arrêt au bord d'un clair ruisseau permet aux mécaniciens de rafraîchir leur eau. Nous en profitons pour cueillir des bouquets de rhododendrons. Nous sommes à 1.000 mètres d'altitude, au plan de Ley, où se trouve une cantine pour les ouvriers travaillant aux mines voisines. Depuis cet endroit jusqu'à Arrens, sur un parcours de 26 kilomètres, nous ne trouverons pas une maison, nous ne rencontrerons pas une voiture, pas un passant ; cette route est un vrai désert.

Nous grimpons toujours ; la route en lacets s'élève, surplombant les ravins ; la vue est superbe sur la vallée des Eaux-Bonnes.

Les moteurs de nos autos halètent péniblement, et pris de compassion, nous descendons presque tous pour les soulager. Nos mécaniciens tout heureux en profitent pour gagner plus facilement le sommet du col où ils nous attendent, nous laissant ainsi 5 kilomètres à monter à pied.



AU COL D'AUBISQUE (1.710 m.).

Le sommet du col d'Aubisque est à 1.710 m d'altitude ; nous sommes tout joyeux d'y trouver de la neige, c'est la première que nous voyons dans les Pyrénées, aussi nous livrons-nous à la traditionnelle bataille de boules de neige, dans laquelle les Dames ne sont pas les dernières à faire leur partie.

Le contraste est curieux entre cette neige, dure comme de la glace, et les fleurs, rhododendrons ou réglisse sauvage qui s'épanouissent autour.

Le beau coup d'œil que nous avons de ce point est quelque peu gâté par de gros nuages roulant dans le ciel ; il paraît qu'au deuxième col que nous allons bientôt franchir, la vue sera plus belle encore.

Nous commençons à descendre vivement ; la route taillée dans le roc côtoie d'affreux précipices. L'instant est angoissant, nous faisons tous silence, la moindre distraction des mécaniciens pouvant avoir des conséquences fatales.

Mais un homme surgit dans cette solitude, et nous fait signe d'arrêter. Déjà, nos compagnes terrifiées évoquent l'idée d'une attaque de grand chemin. Nous avons vite fait de les rassurer ; ce n'est qu'un brave cantonnier, posté là par ordre de l'Ingénieur des Ponts et Chaussées prévenu de notre passage, pour nous indiquer l'endroit où nous devons mettre pied à terre.

En effet, sur une distance de 600 mètres, le parapet qui borde la route a été enlevé cet hiver par une avalanche ; la chaussée large seulement de 2 m. 50, appuyée d'un côté à la muraille à pic du rocher, domine de l'autre un gouffre béant de 200 mètres de profondeur ; le sol disloqué s'éboule sous les pieds, et le passage de voitures lourdement chargées serait dangereux.

Nos autos s'engagent lentement dans ce passage difficile ; nous les suivons à pied, en contemplant le cœur un peu serré le fond de l'abîme.

Un énorme rocher orné de saxifrages semble vouloir nous barrer le passage; la route le traverse par un tunnel de 13 mètres de longueur, et à la sortie, par une forte côte aborde le col du Couret (1.450 m. d'altitude).

Du sommet de ce col, la vue est grandiose ; le superbe Gabizos dont la tête neigeuse s'élance à 2.700 mètres, se montre à l'horizon ; la belle vallée d'Azun s'étend à nos pieds.

Une descente vertigineuse qui nous donne la chair de poule commence ; la route est en excellent état, les freins fonctionnent bien, nous roulons à toute allure. Sous nos yeux défilent une série de pâturages et de belles prairies, et nour arrivons à Arrens, premier village des Hautes-Pyrénées, où nous ne sommes plus qu'à 900 mètres d'altitude. Une brume épaisse dans laquelle nous sommes noyés, nous fait paraître très curieuse la vue de la vallée d'Argelès qui se déroule au-dessous de nous toute ensoleillée.

Descendant constamment, par des pentes ombragées et bien cultivées, nous entrons dans cette vallée d'Argelès, véritable nid de verdure. Sur un côteau au loin s'élève le joli village de St-Savin, dont l'antique abbaye était renommée jadis pour son abbé « au long dîner et à la courte messe ».

Encore quelques tours de roues, et nous entrons à Argelès, notre gîte pour ce soir, heureux de cette journée émotionnante qui nous laissera un souvenir inoubliable, et que notre Directeur ne voit pas se terminer sans un certain soulagement.

Lundi 9 Juillet. — Le pays de Bigorre, contenu en entier dans le département des Hautes-Pyrénées où nous sommes actuellement, renferme presque toutes les merveilles classiques des Pyrénées : Cauterets, Luz-St-Sauveur, le Cirque de Gavarnie, le Tourmalet, etc. Aussi est-il beaucoup plus connu que le Béarn et le pays Basque.

Nous en commençons la visite par Cauterets.

Par le chemin de fer du Midi, auquel succède à Pierrefitte le chemin de

fer électrique P.-C.-L., nous arrivons à Cauterets. La dernière partie de la voie, d'une hardiesse inouïe, nous donne une vue admirable sur la vallée.

En cours de route, nous faisons la connaissance d'un jeune prêtre, curé d'une petite commune du département du Gers, qui sera pour nous pendant deux jours un agréable compagnon.

L'après-midi est employé à faire l'excursion traditionnelle du Pont d'Espagne. Ce magnifique trajet n'est certainement pas au-dessous de sa réputation ; les cascades du Cerisaie, de Boussès et du Pont d'Espagne sont vraiment merveilleuses.

L'ascension du lac de Gaube, à 1,790 m. d'altitude, nous procure de superbes points de vue et une agréable sensation.

Mardi 10 Juillet. — Partis de Cauterets à 6 h. du matin, nous prenons à Pierrefitte l'embranchement de Luz-St-Sauveur.

Ce trajet est parcouru dans un épais brouillard qui transperce nos vêtements. Nous sommes navrés ; nous devons aller aujourd'hui au Cirque de Gavarnie, et par ce triste temps, nous ne verrons absolument rien.

L'arrivée à Luz est lugubre ; pendant le petit déjeuner, nous nous consultons mélancoliquement sur l'opportunité de pousser plus loin.

Mais le progrès n'est pas un vain mot ; jusque dans ces montagnes reculées, le téléphone existe. Un appel à Gavarnie et nous sommes fixés : le temps y est magnifique.

Tout réconfortés par cette bonne nouvelle, nous montons joyeusement en voiture. Nous nous dirigeons sur Saint-Sauveur, où franchissant le superbe pont Napoléon, nous commençons à nous élever sur le flanc de la montagne.

Les 19 kilomètres qui nous séparent de Gavarnie, rachetant une différence de niveau de 700 mètres, sont lentement parcourus.

Nous voici à Gèdre ; ensuite c'est le sauvage chaos du Coumélie, où le brouillard commence à se dissiper. Bientôt, nous apercevons le faîte du Cirque de Gavarnie étincelant sous le soleil, puis arrivés au village de Gavarnie, nous voyons le Cirque tout entier.

Le Cirque, situé à 4 kilomètres du village, lui est relié par un sentier très escarpé, inaccessible aux voitures. Le Touring-Club de France, toujours soucieux d'améliorations utiles, avait proposé de rendre ce chemin carrossable, mais les habitants s'y sont opposés ; leur industrie qui consiste en locations de montures eut été ruinée.

Déjà fatigués par nos dix jours de voyage, nous allons prendre des ânes pour effectuer ce trajet.

Les ânes sont loués par les femmes du pays, qui s'intitulant *guidesses*, sont formées en syndicat. Nous nous rendons au siège de ce syndicat pour chercher des montures. Chacun hissé sur son coursier aux longues oreilles que conduit sa guidesse, nous partons pour le Cirque. Le trajet est pénible, à

chaque pas nos ânes trébuchent, les Dames sont horriblement secouées. Enfin nous y sommes, et nous pouvons donner libre cours à notre admiration.

Le spectacle en vaut d'ailleurs la peine, surtout à cette époque de l'année. Un colossal amphithéâtre, dont les trois assises sont recouvertes d'une neige immaculée qui tranche sur le bleu du ciel, se dresse devant nous ; d'innombrables cascades tombant en poussière diamantée creusent et corrodent la masse des glaciers, y formant de singuliers ponts de neige, et se réunissent ensuite en un ruisseau limpide, premier embryon du fameux Gave de Pau.

La majesté de ce Cirque est imposante ; notre esprit est frappé par l'immensité de cette muraille dont la crête s'élève à 422 mètres, et se perd dans le ciel azuré.

Mais nos estomacs, peu soucieux de cette sublimité, et aiguisés par l'air vif de ces hauteurs, nous tiraillent.

Nous sommes pleins de mépris pour cet organe si matériel, qu'il est pourtant sage de satisfaire. L'Hôtel du Cirque et de la Cascade nous en offre justement le moyen sous la forme d'un excellent déjeuner. Le café pris sur la Terrasse nous permet d'admirer encore le grandiose spectacle dont nous ne saurions nous lasser.

Après quoi, jetant un dernier regard sur ce site merveilleux, nous retournons à Gavarnie.

Nos montures reposées partent allègrement ; la route descend, et l'écurie est proche. Les guidesses ne les excitent plus de leurs *arri*, mot fatidique qui dans ce pays fait trotter les ânes, et l'un d'entre nous s'y étant exercé, vit sa monture s'emballer et alla mesurer de son dos l'étroitesse du sentier.

De retour à Gavarnie, remerciant nos guidesses d'un généreux pourboire, nous nous rendons au siège du syndicat régler le montant de notre voyage.

Nous exhibant une pancarte dont l'ambiguité des termes n'est peut-être pas involontaire, l'employé préposé nous réclame un tiers en plus de ce que nous comptions.

Alors se passe une scène héroï-comique.

Nous refusons de payer cette somme qui nous paraît trop élevée ; l'employé crie et gesticule comme un possédé ; le brigadier de gendarmerie que nous envoyons chercher survient pour mettre le holà.

Le tableau est épique.

Dans la petite salle où nous nous trouvons, nous sommes violemment pris à partie par l'employé malgré le gendarme et notre compagnon le Curé qui cherchent à le calmer. Au dehors, devant la porte, les guidesses se lamentent, et craignant de ne pas toucher leur rémunération, sont prêtes à nous invectiver ; il n'est pas jusqu'à nos ex-montures, les ânes, qui prenant bravement parti pour leurs propriétaires, ne nous conspuent de leurs *hi-han* retentissants.

Enfin tout s'arrange, et nous payons contre un reçu qui nous servira à faire éclaircir la question.

Remontant en voiture, nous allons retourner à Luz, mais avant de quitter ce pays, un conseil :

Touristes, mes collègues, méfiez-vous des ânes de Gavarnie.

De retour à Luz, nous allons visiter la curieuse église des Templiers, véritable forteresse d'un aspect étrange qui nous rappelle un peu l'église St-Victor de Marseille.

Au moment de régler notre voiturier, nous avons la surprise de le voir réclamer très énergiquement une somme bien supérieure au prix cependant convenu à l'avance. Décidément ce n'est pas ici comme dans la *Dame blanche* ; les montagnards n'y ont pas l'hospitalité écossaise. Nous comprenons maintenant pourquoi au lieu d'émigrer en Amérique comme leurs voisins les Basques et les Béarnais, ils restent tranquillement chez eux.

Mercredi 11 Juillet. — Le beau temps qui nous avait favorisés jusque-là, nous abandonne, et c'est par un épais brouillard accompagné d'une pluie fine que nous avons effectué le trajet de Luz à Bagnères-de-Bigorre en passant par le col du Tourmalet. Bien entendu, l'ascension projetée du Pic du Midi ne put avoir lieu.

De tout ce parcours déjà décrit (1), je ne veux dire que quelques mots sur le trajet de Luz à Barèges.

Entre ces deux pays, la distance n'est que de 7 kilomètres et demi, mais la côte est tellement raide qu'il faut deux heures de voiture pour effectuer ce petit parcours.

Le paysage est désolé, toute cette partie de la montagne est ravagée par les avalanches et les inondations. Le petit village de Betponey auprès duquel nous passons, sera deux mois après notre voyage presque complètement détruit par une inondation causée par le torrent qui descend de Barèges. Cette ville elle-même est tous les hivers fortement éprouvée par les avalanches.

C'est ici que l'on comprend toute l'utilité des Sociétés qui comme celle de l'Aménagement des Montagnes, présidée par notre collègue de Bordeaux, M. Descombes, font tous leurs efforts pour empêcher la destruction des arbres en montagne, et se vouent au reboisement, véritable bienfait national, seul capable d'empêcher ces causes de désastre que sont les avalanches et les inondations.

Malheureusement, les montagnards dans leur inconscience, non seulement ne se prêtent pas aux efforts ainsi faits, mais encore les contrecarrent trop souvent.

Jeudi 12 Juillet. — Le trajet en voiture de Bagnères-de-Bigorre à

---

(1) Bulletin de Janvier 1899.

Arreau par le col d'Aspin, s'exécute par un temps un peu couvert mais que nous trouvons charmant auprès de celui de la veille. Ce parcours offre un aspect différent de celui des cols précédemment franchis, grâce aux belles forêts de sapins que l'on traverse.

Sur notre route, nous rencontrons de nombreux troupeaux de porcs noirs et roses. Depuis Taine, les porcs pyrénéens n'ont pas changé ; ils regardent toujours passer les touristes « de leur œil narquois et philosophique ».

La table d'orientation placée au sommet du col par les soins du Touring-Club de France, nous indique la direction de Lille dont 1.200 kilomètres nous séparent.

Après une descente nous offrant des vues ravissantes sur la vallée de la Nesthe, nous arrivons à Arreau où l'Hôtel du Midi nous offre un excellent déjeuner, dont la cuisine bourgeoise repose agréablement nos estomacs fatigués par onze jours d'hôtels.

Quittant la voiture, nous prenons à Arreau le train de 1 h. 30 qui nous amène à Luchon à 4 h. 17.

Le reste de notre après-midi se passe à la visite de cette ville.

Vendredi 13 Juillet. — La matinée est consacrée à terminer la visite de Luchon. La coquette reine des Pyrénées est vraiment séduisante quoique la saison ne soit pas encore dans son plein.

L'après-midi, nous allons en excursion dans la vallée du Lys. Tout le trajet est fort beau, mais nous avons tellement vu de cascades et de torrents depuis douze jours que nous sommes dans les Pyrénées, que nous n'y accordons plus qu'un coup d'œil distrait. La satiété est venue, et nous ne serons pas fâchés, demain, de changer de paysage.

Pendant notre retour à Luchon, nous croisons un groupe d'Aranais qui montés sur leurs mulets, regagnent leur pays.

La situation de ce pays est excessivement curieuse.

Espagnol depuis 800 ans, le Val d'Aran où la Garonne prend sa source, est séparé de l'Espagne par une ceinture de hautes montagnes, traversées par de mauvais sentiers muletiers pratiquables seulement pendant quelques mois de l'été. Le pays manquant de ville importante, les Aranais ne peuvent donc se ravitailler qu'en France.

« (1) Les fonctionnaires espagnols qui viennent de Madrid à destination de ce pays sont obligés au grand détour de Bayonne, Tarbes ou de Perpignan, Toulouse. Il en est de même pour les marchandises, qui par suite d'un accord transitent en franchise ».

Après le dîner, nous avons le plaisir d'assister à une retraite aux flambeaux

---

(1) Ardouin-Dumazet, Voyage en France, 40e série.

par les Guides de Luchon. Ce spectacle nouveau pour nous, tranche agréablement avec les fades retraites aux flambeaux habituelles, et nous admirons franchement les guides à cheval dans leur fantasia, et leur art de claquer du fouet.

Samedi 14 Juillet. — Quittant Luchon à 8 h. 37 du matin, nous allons aussi quitter les montagnes. Nous les voyons une à une s'effacer à nos yeux, et nous pénétrons dans la plaine de Toulouse. Puis continuant notre route, nous arrivons à Carcassonne à 2 h. 1/2.

C'est la fête nationale, aussi les rues de la ville ont-elles une animation qui ne doit pas leur être habituelle.

Laissant cette foule bruyante, nous allons nous plonger dans le calme de la cité (1).

Notre après-midi se passe à la visite de cette merveille, et nous regrettons fort en ce jour l'absence de notre collègue M. Cantineau, notre éminent Archiviste, qui avait eu un moment l'idée de nous accompagner dans notre voyage. L'âme des vieilles pierres n'a pas de secret pour lui, et nous aurions été heureux de profiter de son érudition.

Le soir, nous assistons à un feu d'artifices qui remplace l'embrasement de la Cité que nous espérions voir, et nous nous mêlons à la foule joyeuse des Carcassonnais.

Dimanche 15 Juillet. — Cette dernière journée avant notre retour est consacrée à la visite de Toulouse.

Cette grande et belle ville offre de nombreuses et remarquables curiosités archéologiques. Grâce au concours spontané du savant Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Toulouse, M. Guenot, qui s'offre à nous guider et nous donne d'utiles renseignements, nous pouvons exécuter cette visite avec fruit.

Malheureusement, il nous a fallu beaucoup marcher, et c'est aux dépens de nos pieds, la ville étant horriblement pavée. En revenant de Toulouse, nous serons heureux de retrouver le pavé de Lille.

Le soir, nous assistons à un bal populaire sur la place du Capitole, et nous sommes frappés du calme et de la correction que conservent les danseurs.

Lundi 16 Juillet. — Nous sommes sur le retour.

Partis de Toulouse à 1 h. de l'après-midi, nous arrivons à Paris à minuit. La séparation commence, car nous faisons nos adieux à quelques-uns de nos collègues qui nous quittent ici.

---

(1) Pour Carcassonne, voir le Bulletin de Septembre 1906, page 181.

MARDI 17 JUILLET. — Après une matinée libre à Paris, nous prenons le train de 1 h. 05 qui nous ramène à Lille, où nous débarquons, heureux de retrouver nos foyers après ce long voyage, au cours duquel nous avons vu tant de pays si différents du nôtre que nous aimons pourtant toujours ; heureux aussi d'avoir constaté par les accueils reçus en cours de route en quelle estime est tenue partout notre Société de Géographie qui, grâce à bien des concours dévoués, s'achemine toujours vers des destinées plus élevées.

BONVALOT.

MES ADIEUX A VICHY

EXCURSION A EFFIAT ET AIGUEPERSE

Par L. QUARRÉ-REYBOURBON,

Vice-Président de la Société de Géographie de Lille.

Il y a quelque trente ans une douloureuse affection de foie me fit envoyer à Vichy par la Faculté. Depuis lors, pendant plus d'un quart de siècle, j'ai fait annuellement mon voyage aux bords de l'Allier, d'abord par nécessité puis par reconnaissance. Mon dernier séjour date de 1901. A partir de cette époque mes voyages de vacances prirent d'autres directions. Sous l'aimable conduite de M. Beaufort, je me suis joint aux caravanes de la Société de Géographie pour visiter l'Allemagne, l'Autriche, la Russie.

Cette année, sur l'avis qu'un voyage me serait utile, je me suis décidé à aller faire mes adieux à Vichy, où j'ai passé dix-sept jours du mois d'Août, en excellente société, dans un agréable hôtel de famille (Hôtel de Fénélon et de Normandie).

Depuis cinq ans la ville de Vichy est bien changée. La Compagnie fermière en renouvelant son bail avec le Gouvernement s'était engagée à faire de nombreuses améliorations et des embellissements devant rendre la station thermale l'une des plus belles qu'on puisse imaginer. On a parfaitement réussi.

L'établissement thermal est devenu aussi beau et aussi confortable que possible. Les sources à l'usage des buveurs sont d'un abord excessivement facile. Des galeries couvertes, immenses et commodes ont été établies autour

du parc, ce qui permet aux baigneurs de pouvoir se rendre du Casino aux divers services sans crainte de la pluie et du soleil.

Le Casino complètement transformé est splendide. La salle de jeu, transportée dans l'ancien théâtre, est pleine de lumière et d'attraits.

Un nouveau théâtre a été construit avec le plus grand luxe, tout y est confortable et commode, les fauteuils très larges, la circulation facile, La richesse des décorations est de bon goût. Rien n'a été épargné pour faire de cet établissement un des plus beaux du monde.

Les parcs anciens et nouveaux sont plantés et entretenus avec le plus grand soin. L'ombrage est bien aménagé pour la commodité du public pendant les nombreux concerts dont les orchestres sont composés d'artistes.

Des fleurs partout, Vichy est un véritable paradis terrestre !

A ma rentrée de voyage, M. le Président de la Société de Géographie m'a engagé à consigner dans une petite notice mes impressions sur le nouveau Vichy.

On a beaucoup écrit sur ce beau séjour, de nombreuses publications existent à son sujet. Le Bulletin de notre Société contient, page 350 à 384, tome 43, un excellent travail de M. Cantineau, le zélé Archiviste de la Société, intitulé : *Une Promenade à Vichy et dans les Montagnes du Puy-de-Dôme (excursion du 26 Juin au 9 Juillet) avec 8 clichés.*

Ancien voyageur dans la contrée, j'ai cherché dans mes notes matière à rendre compte d'une excursion, que tout baigneur tant soit peu amateur des beautés de la nature et des choses de l'art, a bien soin d'effectuer durant son séjour à Vichy.

J'ai nommé Effiat, à 17 kil. S.-O. de Vichy. Cette excursion se fait en voiture ordinairement.

Vous passez place de la Marine, vous avez devant vous le beau coup d'œil sur la côte de Vesse, au delà de l'Allier, d'une vue remarquable.

Le lac de Vichy, formé par un barrage de la rivière, permettant des promenades nautiques dans de petites barquettes à rames et à voiles et des pêches que l'esprit inventif des amateurs rend parfois miraculeuses et qui, en tout cas, font les délices de la table d'hôte, excellent surcroit au menu du déjeuner.

Vous traversez le pont monumental construit en 1866 (1). Sur l'autre côté de la rive vous trouvez à gauche l'hôtel champêtre de l'Allier, matelottes et fritures, où les habitués de Vichy vont prendre un rafraîchissement. A droite

---

(1) Le pont de Vichy dont on s'était si souvent disputé la possession au Moyen-Age, avait été plusieurs fois emporté par l'Allier et reconstruit. Il fut enlevé une dernière fois en Septembre 1866 par une désastreuse inondation.

Le pont actuel est construit en pierre et en fonte ; il se compose de six grandes travées, sans compter les voûtes en maçonnerie placées à ses extrémités.

une construction plus nouvelle, portant l'enseigne : Hôtel et restaurant du Pont, au rendez-vous des cyclistes, lieu d'arrêt pour les amateurs de ce nouveau genre de locomotion, fort en vogue parmi les baigneurs.

Vient ensuite la curieuse source intermittente, décrite dans tous les guides. Un peu plus loin au coin de la route de Vesse, se trouve la laiterie médicale de l'établissement thermal, avec un kiosque de débit sur le parc.

Ici commence la route conduisant à Effiat et à Aigueperse, la côte est douce. Sur la gauche se trouve l'église de Vesse, aujourd'hui ; *Belleville sur l'Allier*, église moderne, style gothique, remplaçant une petite église romane insuffisante pour la population et qui était arrivée à un état de vétusté et de délabrement qui ne permettait plus de la conserver. Voici l'inscription qui se trouve dans le porche au-dessus de la porte : « Cette église commencée le 13 Septembre 1887 a été terminée le 15 Novembre 1889. Elle a été construite d'après les plans de MM. Barrody et Parcilly, architectes à Vichy, M. Mallet-Ramin étant Maire de Vesse et M. Gonté, Curé de la paroisse. Son édification a été entièrement soldée grâce à une subvention de vingt mille francs donnée par le gouvernement et une souscription publique faite par le conseil de fabrique, MM. Gavois Camille et de Choumouroux étant Présidents, M. Cary, Trésorier dudit conseil ».

« Elle n'a absolument rien coûté au budget communal ».

Au delà de l'église la route continue sur une montée peu fatigante et entre bientôt sous un bois appelé par les habitants « Bois du Roi ». Un pittoresque petit village, Serbannes, se présente avec sa blanche et élégante église moderne bâtie en briques et pierres blanches. La forêt de Montpensier continue le sous-bois qui se prolonge encore par l'entrée dans la forêt de Randan. Un élégant château moderne appelé le Château de Fontnoble, entouré d'un grand et joli parc, appartenant à M. le Marquis de Laisac, se trouve à votre droite.

La Forêt de Randan prend fin de ce côté au haut d'une colline d'où l'on découvre une vue magnifique qui montre les belles et riches plaines de la Limagne, et pour fond de tableau la chaîne des montagnes de l'Auvergne, dominée par le Puy-de-Dôme, on découvre l'Observatoire quand le temps est clair.

Une pente très douce conduit au village de Denone, où se trouve un château à tourelles de la fin du XVe ou du commencement du XVIe siècle, appartenant à M. de Sampigny d'Issencourt.

Peu d'instants après se présente le gracieux village d'Effiat possédant 1.205 habitants et une certaine célébrité historique.

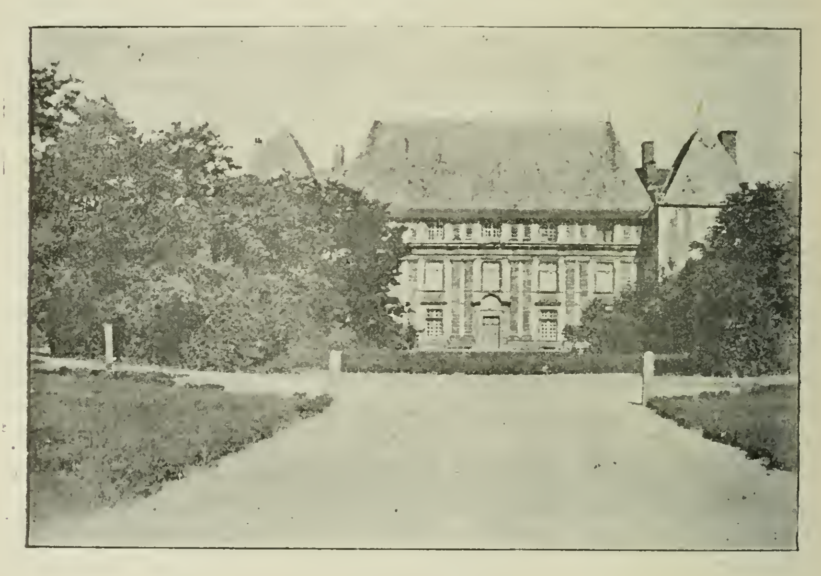
Beaucoup de souvenirs dans cette commune rappellent la famille de Coiffier de Buzé, Marquis d'Effiat, Maréchal de France, né en 1581, au château d'Effiat. Désirant qu'Effiat devint le centre et le chef-lieu d'une grande et magnifique seigneurie, il y fonda une Académie et un Collège qu'il confia aux

24

prêtres de l'Oratoire. Il voulut qu'on y élevât à ses frais douze gentilshommes choisis de préférence dans ses terres, sinon dans la province ; il fonda également un Hôpital. Cet homme illustre mourut le 27 Juillet 1632 à Lutzelstein, en Allemagne, où il commandait l'armée du roi ; il fut enterré à Effiat, comme il l'avait ordonné par son testament. Antoine était le fils de Gilbert Coiffier, Lieutenant au gouvernement de la Basse-Auvergne, et le père d'Henri, Marquis de Cinq-Mars, favori de Louis XIII. On sait que Cinq-Mars eut la tête tranchée à Lyon en 1642.

Après la mort du Marquis d'Effiat, la terre de ce nom fut vendue au sieur Law, Directeur des finances. Elle fut revendue ensuite à la famille de Sampigny, originaire de Lorraine (vers 1720).

Nous donnerons plus loin de courtes notices sur le Maréchal d'Effiat et sur son fils Cinq-Mars. Décrivons d'abord les édifices de la commune.



CHATEAU D'EFFIAT.

Le château d'Effiat, de style Renaissance, construit en 1627, par le Maréchal, était jadis, comme décor, l'un des plus beaux manoirs de France. On citait la richesse de son mobilier, ses vitraux de couleur à médaillons, ses tapisseries de haute-lisse dont certaines offraient des sujets tirés du poème d'Aristote. — Plusieurs de ces précieux legs du passé furent acquis par le Musée de Cluny, les autres dispersés au hasard des enchères.

Un beau portail sert d'entrée à la cour d'honneur, qui possédait un grand bassin octogonal aujourd'hui comblé. Dans le parc une magnifique pièce d'eau

est remplie par deux sources qui alimentent le village d'Effiat. Sur la porte d'entrée, on remarque une plaque de fer aux armes du Maréchal.

Quoique le mobilier historique qu'il contenait autrefois ait été vendu aux enchères en 1856, le château a conservé de nombreuses curiosités du temps. On y voit encore plusieurs lits du style Louis XIII, des cheminées très remarquables. On visite au rez-de-chaussée, la salle des Gardes (solivage, peintures et boiseries anciens) et un salon où se voient : un beau plafond aux solives décorées de peintures, de dorures et de devises, des tapisseries d'Aubusson, un bel ameublement (canapé et chaises en tapisserie de Beauvais, consoles) et diverses peintures, notamment les portraits du Maréchal d'Effiat, de Cinq-Mars, etc. Dans un panneau de la cheminée, une belle toile représentant Thétis faisant forger les armes d'Achille.

Le parc, qui était magnifique, fut également vendu par parcelles ; ce château que j'ai pu visiter agréablement il y a quelques années, était alors en réparations. Aujourd'hui, M. Hubert de Moroges, son propriétaire, l'a fait bien restaurer (1).

Le Cardinal de Richelieu, qui revenait du Languedoc, coucha au château d'Effiat en 1629.

L'église d'Effiat doit également son érection au Maréchal ; construite à peu de distance du château, auquel elle servait primitivement de chapelle, elle s'élève au fond d'une vaste place ombragée d'ormeaux.

Cet édifice, de style classique, présente une façade de deux ordonnances d'ordre dorique, couronnées par un fronton courbe, le tout en lave de Volvic. — Sur le côté Nord, part du fond la tour du clocher de même époque, surmontée par un dôme à lanterne.

L'intérieur fort simple, que précède une tribune sur l'entrée, se compose d'une seule nef à voûte en berceau, flanquée au devant du chœur de deux chapelles en arc surbaissé sur pilastres composites et formant transept ; autour de la voûte du chœur règne un décor pictural d'une élégante originalité, comprenant de grands cartouches couronnés avec lambrequins, palmettes et guirlandes encadrant des urnes.

En avant de la balustrade du sanctuaire se voit sur le mur du Nord l'épitaphe du fondateur Antoine Coiffier Ruzé, Maréchal de France, mort le 26 Juillet 1632. — Un caveau sépulcral pratiqué sous le chœur et clos par une dalle de pierre, renferme son cercueil ainsi que celui du Surintendant Antoine Coiffier, Marquis d'Effiat, décédé à Paris le 9 Juin 1709 et mentionné aussi dans l'épitaphe ci-dessus.

A voir au fond de l'abside derrière le maître-autel, une belle toile représentant le Christ en croix, œuvre du célèbre Charles Lebrun et contre la

---

(1) De Moroges, ancienne famille noble originaire de Bourgogne, connue dès 1215.

chapelle de gauche un autre remarquable tableau, l'Adoration des Mages. — Jolis vitraux modernes à personnages d'un vif éclat.

Sur la place de l'église se trouve un Calvaire en pierre de Volvic, de construction rustique, composé d'un large piédestal surmonté de trois croix également en pierre de Volvic ; celle du milieu est plus élevée et porte à l'endroit des bras, une couronne d'épines sculptée, ayant au centre les lettres INRI.

Sur le côté du monument regardant l'église se trouve une inscription latine, la pierre est tellement fruste qu'il est impossible de rien lire, sinon : AMEN.

Ce calvaire aurait été élevé en souvenir d'un voyage fait par Louis XIII et la reine.

Sur le côté regardant la route on a ajouté deux plaques en marbre blanc, devenues très frustes également. Celle du milieu porte au-dessous d'une espèce d'écusson contenant une fleur de lys (grossièrement sculptée), l'inscription : Vive le Roi / Vive Madame / d'Angoulême / venue à Effiat / le 18 Juin 1821 /. — La seconde de plus petite dimension, placée à la droite de la première, porte le souvenir suivant : Mgr le Duc d'Orléans et sa famille venus le 23 Septembre 1823.

Le Collège. A côté de l'église se voient les bâtiments anciens élevés en 1626 pour une Académie et Collège d'Oratoriens fondés par le Maréchal et érigés en école militaire, il subsista jusqu'en 1789. L'Amiral de Villeneuve,



HOSPICE D'EFFIAT (construit en 1632 par le Maréchal d'Effiat.

mort en 1808 et notre glorieux compatriote Desaix, le héros de Marengo, avaient fait leurs études dans cet établissement.

On voit encore devant le château d'Effiat des vestiges de fortifications

systéme Vauban, qui servaient autrefois à l'instruction des jeunes gens de l'école.

Hospice. J'ai eu l'heureuse chance de pouvoir visiter cet établissement ayant pour cicerone Mme la Supérieure, très flattée, dit-elle, qu'un étranger vienne d'aussi loin pour visiter son hôpital. Cette visite a été très agréable.

L'hospice fondé par le Maréchal d'Effiat est un bâtiment construit en pierre de Volvic avec des toits très élevés, suivi d'un grand jardin entouré de murs et dont la construction commencée en 1632, fut continuée après sa mort par son fils. Quelques parties seulement sont postérieures à cette époque.

Un petit campanile à coupole et lanterne, en domine l'ensemble ; au-dessus de la porte d'entrée les armoiries du fondateur apparaissent sur un bel écusson en pierre sculptée qu'entoure le collier de l'ordre du Saint-Esprit et que cantonnent le bâton de maréchal, ainsi que deux canons rappelant sa dignité de grand-maître de l'artillerie.

Le mobilier primitif de l'hospice a été conservé.

Dans une des salles de l'établissement se trouvent deux portraits authentiques, l'un du Maréchal, l'autre de sa femme, Marie de Fourcy, Marquise d'Effiat. La lettre qu'elle écrivit au Cardinal de Richelieu pour solliciter la

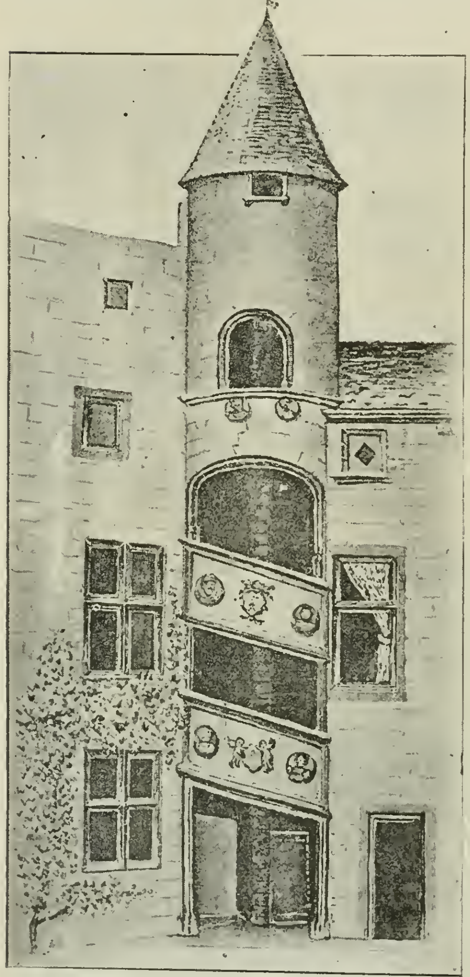


ÉGLISE NOTRE-DAME (XIIIe SIÈCLE). AIGUEPERSE.

grâce de Cinq-Mars, restera comme l'un des plus éloquents plaidoyers qu'ait pu inspirer l'amour maternel.

C'est en 1653 que fut inauguré le service de cet hôpital dirigé par les frères de Saint-Jean de Dieu, qui le conservèrent jusqu'à la Révolution.

A cette époque le père Cavis, Docteur en médecine, quitta l'habit religieux en même temps que ses collègues. Il acheta la propriété à son nom et continua ses soins à l'hospice qui fut cédé à la commune d'Effiat en 1810. On fit venir alors trois sœurs du Saint-Sacrement d'Autun, qui y sont encore aujourd'hui et qui tiennent l'établissement très convenablement.



ESCALIER DE L'ANCIEN HÔTEL DE MARILLAC (MAISON LEM). AIGUEPERSE.

Dans les archives de l'hospice se trouvent : le *Testament des deffunts le Maréchal Deffiat, constituant la fondation de l'hôpital, 102 feuillets sur papier, 8 Juillet 1632* ; divers registres et documents conservés avec soin.

La Pharmacie possède encore son aspect primitif, avec ses mortiers en bronze et ses pots en faïence de Nevers du XVIIe siècle (1).

Dans cette commune, sur la voie romaine qui passe à Olhat, et qui mettait en communication Vichy et Clermont, on voyait autrefois une colonne milliaire. Ce curieux monument qui remonte d'après son inscription à l'an 47 de notre ère du temps de l'empereur Claude, a été transporté au Musée de Clermont-Ferrand.

(1) Il nous a été donné de visiter cette année les pharmacies des Hôpitaux de Vichy et de Cusset qui ont conservé également de précieux souvenirs de leurs anciennes installations.

Nous trouvant à quelques kilomètres de la ville d'Aigueperse, il nous a été agréable d'y faire une apparition pour admirer son église du XIIIe siècle.

Aigueperse, chef-lieu de canton, arrondissement de Riom, 2.325 habitants, est une petite ville située à l'entrée de l'Auvergne, sur la route de Gannat à Clermont, au Nord de la Limagne.

L'église paroissiale (Notre-Dame ou du Saint-Sépulcre), monument historique classé, remonte à l'an 1016, mais il ne reçut sa forme définitive qu'à la fin du XIIe siècle, époque à laquelle furent érigés le chœur et le transept. Une restauration complète, exécutée en 1865 par les soins du curé Imperdis, rendit à l'édifice son harmonie primitive.



SAINTE CHAPELLE. AIGUEPERSE (XVe SIÈCLE).

L'intérieur de l'édifice offre un ensemble d'une parfaite homogénéité. On y voit plusieurs tableaux de mérite dont deux œuvres italiennes d'une grande

valeur : La Nativité par Benedetto Ghirlandajo, et le Martyre de saint Sébastien par André Mantagna.

La ville d'Aigueperse avait une certaine splendeur, les comtes et ducs de Montpensier en étaient les seigneurs. Elle fut visitée en 1440 par Charles-VII ; en 1465 par Louis XI ; en 1490 par Charles VIII ; en 1566 par Charles IX, etc.

Aigueperse est la patrie d'hommes célèbres, parmi lesquels Michel de l'Hospital, dont une remarquable statue en marbre blanc, due au ciseau de Debray, se trouve dans la salle de justice de paix ; l'abbé Delille, traducteur de Virgile, etc., etc.

Comme monunents on peut voir : l'Hôtel de Ville ; la Tour du Beffroi ; la Sainte-Chapelle, bâtie au XIVe siècle et dont la porte est remarquable ; l'Escalier de l'ancien hôtel de Marillac, les restes du Parc du château, appelés Allée du Pré Monseigneur ; plusieurs maisons particulières, etc., etc.

Pour terminer, j'avoue que je suis heureux d'avoir revu Vichy ; j'y ai retrouvé des choses bien intéressantes et plus d'une personne avec qui j'avais eu jadis des relations agréables.

Pendant mes nombreux voyages à Vichy, j'étais un assidu de la Bibliothèque médicale, où étaient déposées les archives de la ville. (Il y a d'autres archives à l'hôpital) et j'ai utilisé mes heures de loisir à un travail bibliographique, j'ai relevé les titres de toutes les publications faites au sujet des eaux de Vichy.

La première est du XVe siècle (1493), les autres suivent année par année jusqu'à fin de 1900.

Le travail est aussi complet que peut être un relevé de ce genre. J'ai copié également quelques pièces d'archives intéressantes, que je tiens à la disposition des personnes qui désireraient les consulter.

Mon âge avancé m'autorise à dire que ce voyage a constitué « Mes adieux à Vichy ». Ma tâche, en effet, est finie ou bien près de l'être ; plus heureux que le bonhomme de Nadaud qui mourut sans avoir vu Carcassonne, je n'entreprendrai pas le long voyage sans avoir revu Vichy.

LES FORAGES ARTÉSIENS DANS LE SUD ALGÉRIEN

Les ateliers de forage continuent leur œuvre ; de l'automne 1904 au printemps 1906 il a été exécuté 8 forages de puits neufs et 45 réfections ou tranformations de puits anciens français et indigènes.

Les oasis qui ont profité de ces travaux ont vu ainsi augmenter de 26.600 litres par minute le débit des eaux artésiennes. L'irrigation de palmeraies contenant plus de 135.000 arbres se trouve par suite assurée. Si l'on tient compte du produit annuel de ces dattiers (8 francs en moyenne) et de la valeur pour l'alimentation des Ksouriens des cultures accessoires, blé, orge, maïs, légumes de toutes sortes qui se font autour des palmiers, on reconnaîtra tout le prix de ces nouveaux résultats.

Aussi parmi les dépenses inscrites au budget des Territoires du Sud, celles



PUITS ARTÉSIEN DANS LE SUD ALGÉRIEN.
(Communiqué par l'*Office de l'Algérie*, à Paris).

qui concernent les sondages artésiens, sont-elles classées à juste titre parmi les plus utiles. Elles se sont élevées à 32.000 francs en 1904 et à 99.150 fr.

en 1905 ; l'ensemble des crédits des sondages inscrits au budget de 1906 représente une dotation de 250.000 francs.

Mais ce qu'il importe de signaler, avant tout, c'est le zèle, l'abnégation du personnel qui accomplit cette œuvre d'utilité générale, dans des régions éloignées, parfois insalubres et sous un climat des plus rigoureux. Cette phalange de modestes et dévoués travailleurs vient malheureusement d'enregistrer la perte d'une nouvelle victime du devoir professionnel.

L'un des meilleurs et des plus distingués parmi les officiers qui se sont consacrés à cette tâche, M. le Lieutenant Bret, du 3e tirailleurs, a succombé à la suite de trop longues campagnes dans l'Extrême-Sud.

Celle de 1905 avait été particulièrement dure et son zèle l'y avait fait se dépenser sans mesure.

Il dut, en Juin 1906, prendre un congé, non seulement parce que son long séjour dans le Sud lui en donnait le droit, mais encore parce qu'il se trouvait, après tant de fatigues, dans un état de santé très précaire.

Dès son arrivée en France son état empira et il est décédé le 19 Septembre dernier à l'hôpital militaire de Nancy.

La perte de cet excellent officier a provoqué d'unanimes regrets.

Pendant le courant de l'été dernier, les deux ateliers fonctionnant dans la vallée de l'oued Rhir (cercle de Touggourt), l'atelier de Sidi Okba, ceux des Ouled Djellal et de l'annexe d'El Oued ont interrompu momentanément leurs travaux.

Mais trois autres ateliers ont pu continuer les forages qu'ils avaient entrepris, l'un sur la route d'El Aricha à Berguent, un autre dans l'oasis d'Ouargla et le troisième dans celle de Tit (Tidikelt).

L'atelier d'Al Aricha a effectué des recherches d'eau ascendantes au 34e kilomètre de la route qui relie El Aricha à Berguent par le Sud du Djebel Sidi Labed et dont le parcours offre les plus grandes difficultés pour les convois, par suite du manque de points d'eau. En raison de la dureté excessive du terrain, formé de calcaire et de silex, la sonde n'avance qu'avec une extrême lenteur et la nappe aquifère n'a pas encore été rencontrée.

L'atelier d'Ouargla a opéré du 30 Juillet au 19 Août la réfection et l'approfondissement du puits dit du Maghzen situé à Ouargla même. Au commencement des travaux, le débit de ce puits n'était plus que de 30 litres, il a été porté à 900 litres à la minute.

L'un des ateliers des oasis sahariennes, confié à un sous-officier élève du Lieutenant Bret, a procédé à l'exécution d'un forage neuf à Tidmaine dans le groupe d'oasis de Tit (annexe du Tidikelt). Ce forage, commencé le 9 Juillet, atteignait la profondeur de 72 m. 20 le 27 Août dernier ; le débit est déjà de 2.460 litres à la minute et une deuxième nappe jaillissante vient d'être rencontrée, ce qui donne à espérer une augmentation considérable de débit.

Ce résultat est particulièrement heureux ; il permettra à une population des plus misérables d'étendre ses cultures.

Toutes les dispositions nécessaires ont déjà été prises en vue de la campagne des sondages 1906-1907 qui s'est ouverte le 1er Octobre 1906 et dont le programme est arrêté par le gouvernement de l'Algérie.

Tout permet d'espérer que cette campagne donnera des résultats au moins aussi importants que ceux des années précédentes.

L'outillage a été complété, le personnel européen est expérimenté et instruit, l'élément indigène qui fournit toute la main-d'œuvre auxiliaire se recrute dans les meilleures conditions.

En un mot, rien n'est négligé pour rechercher et utiliser les ressources hydrauliques qui, dans les Territoires du Sud, existent soit à l'état superficiel, soit dans les couches souterraines.

X.

NEUVIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE

GENÈVE. — 27 JUILLET-6 AOUT 1908

De nouveaux documents relatifs à ce Congrès :

Circulaire d'invitation,

Renseignements et programme préliminaires,

ont été reçus et restent déposés au Secrétariat à la disposition des Membres de la Société. Ils y trouveront les conditions d'adhésion à une réunion dont nous avons déjà signalé l'intérêt pour tous ceux que la Géographie attire.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE DE BORDEAUX

CONCOURS DES PRIX SAINT-LAURENT

Ce Concours, annoncé par notre Bulletin en 1905 (Mars, T. 43, p. 183), n'a pas épuisé le prix destiné à la meilleure réponse à la question suivante :

Quels sont les moyens les plus propres à intéresser les femmes en général, et les Françaises en particulier, à l'étude de la géographie considérée surtout au point de vue pratique et, par voie de consé-

quence, comment devront être conçus et appliqués les programmes d'enseignement de cette science dans les écoles communales de filles, les écoles normales d'institutrices et l'école supérieure de Sèvres.

Il reste à attribuer une somme de **250 francs.**

Les concurrents devront déposer leurs mémoires avant le 30 Juin 1907, sans aucune indication pouvant les faire connaître mais avec une *devise* répétée sur une enveloppe cachetée renfermant *leur nom et leur adresse.*

Les manuscrits seront reçus au Secrétariat de la Société de Géographie de Lille.

BIBLIOGRAPHIE

LE MAROC, CE QU'IL FAUT EN CONNAITRE, par Gustave Wolfrom. Paris, Challamel, 1906. — Avec 20 gravures et une carte.

L'écueil des livres de vulgarisation, c'est que le sujet en est souvent trop complexe, et qu'il y a trop à en dire, quand on veut tout dire. Or, celui-ci est peut-être un peu bariolé. Il ressemble à la couverture, où s'étalent des caractères typographiques de toute forme, de toute dimension et même de toute couleur, depuis des arabesques flamboyantes en langue arabe jusqu'à une citation espagnole extraite de Don Quichotte, épigraphe par laquelle l'auteur s'est plu, trop modestement, à dire lui-même un peu de bien, et beaucoup de mal de son livre. Heureusement pour lui le Comité du Maroc, qui a pris l'œuvre sous son patronage, la recommande chaleureusement « comme une sorte de catalogue et d'inventaire complet, où il y a de tout, et rien de trop ».

Histoire, géographie, ethnographie, administration, économie politique, le fait est que l'écrivain a touché un peu à toutes les questions. Œuvre difficile, et dont il s'est rendu compte lui-même. Son ambition avouée a été surtout de se rendre utile, en répondant aux besoins du touriste et du commerçant dans ce pays voisin du nôtre, et cependant encore si inexploré, si peu connu. C'est pourquoi, outre les renseignements didactiques, les indications pratiques à la façon des guides, sur le commerce, sur les modes de transport, les usages monétaires et autres, abondent dans les deux cents premières pages du livre. Une deuxième partie traite des questions de frontières maroco-algériennes, une troisième partie comprend tout un vocabulaire de noms et de mots marocains les plus communément employés, et enfin, un appendice nous expose les faits, plutôt connus, de la fameuse conférence d'Algésiras, avec portraits des deux principaux représentants de la France. Toutes les catégories de lecteurs pourront donc trouver un certain intérêt à la consultation de ce petit livre.

L'ARGENTINE AU XXe SIÈCLE, par A. Martinez et M. Lewandowsky. Paris, Colin, 1906.

Comme le remarque un ancien Président de la République Argentine, dans l'introduction qu'il a écrite pour le livre, cet ouvrage est destiné « à ceux qui ne

croient pas que l'Europe soit le résumé de l'humanité et s'appliquent, au contraire, à suivre le développement de tous les autres peuples, comprenant combien il est nécessaire pour les grandes nations d'observer l'évolution et les progrès des nations plus jeunes. Ils évitent ainsi de se laisser surprendre par l'apparition subite de grandes forces économiques ou politiques qui n'avaient pas été pressenties ou dont on n'avait point su profiter ».

Dans l'évolution économique de la République Argentine, l'Angleterre a joué un rôle prépondérant dont elle est en train de recueillir les bénéfices légitimes. Quant à l'influence française, elle a rayonné sur les rives de la Plata surtout par les idées, mais ne s'est exercée que fort peu, jusqu'ici du moins, dans la sphère plus matérielle des intérêts commerciaux et financiers ; c'est que, pour l'Argentine comme, en général, pour toute cette nébuleuse géographique qui s'appelle l'Amérique du Sud, les idées françaises, même dans les milieux instruits, sont encore plutôt arriérées, et tiennent un peu du roman. A beaucoup d'entre nous, l'Argentine apparaît plutôt sous l'aspect d'une pampa sauvage que sous la forme de riches terres excellemment cultivées, ce qu'elle est en réalité. De plus, nous englobons volontiers dans un même discrédit injustifié tous les peuples de l'Amérique du Sud, quels qu'ils soient, et en ceci nous nous faisons tort à nous-mêmes, autant qu'à certains d'entre eux. Or, plus heureuse que l'Uruguay, le Paraguay ou le Vénézuela, l'Argentine a accompli son évolution naturelle, elle est sortie de la période révolutionnaire ou de celle des fantaisies militaires et dictatoriales. Les conflits de frontières avec d'autres pays voisins, le Chili notamment, ont abouti à des arbitrages qui font honneur, non seulement à la prudence, mais à l'esprit de justice du gouvernement argentin. Rien ne prouve mieux le changement survenu dans l'esprit public que cette solution pacifique et la diminution des armements qui en a été la conséquence.

La sécurité et la prospérité du pays sont donc, actuellement, hors de conteste.

Ces principes sont développés d'une façon méthodique et intéressante dans les premiers chapitres du livre. Quant aux développements économiques sur les questions agricole, industrielle, commerciale et financière, nous ne pouvons que renvoyer directement aux chapitres suivants. Les auteurs ont évité de s'y montrer arides en multipliant trop les chiffres et les renseignements statistiques, tels qu'ils résultent déjà de nombreux travaux officiels. Mais, sans négliger cette partie de leur tâche, ils ont su avec habileté résumer les indications recueillies sur place ou dans de nombreuses archives, en dégager les conclusions pratiques, et, avec ces éléments, faire un livre de vulgarisation condensé et substantiel, capable de présenter un tableau d'ensemble aussi exact que possible de la situation du pays.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

ASIE.

Frontières franco-siamoises (Luang-Prabang). — Nous sommes aujourd'hui renseignés sur le résultat des travaux de la Commission mixte de

délimitation dans laquelle le Commandant Bernard est le chef des membres français, sur la frontière du Luang-Prabang. M. Robert de Caix dans le Bulletin du Comité de l'Asie française (Septembre 1906) en donne un détail que nous regrettons d'être obligés d'abréger.

La Commission siamoise a dû s'incliner devant certaines réclamations françaises relatives aux véritables limites du Luang-Prabang. Celles-ci ont été reportées à l'Ouest de la ville de Luang-Prabang, à 40 kilomètres au Nord du Nam-khop, dont la ligne de hauteur sur la rive gauche avait été admise comme base par le traité du 13 Février 1904.

Mais c'est surtout dans la partie méridionale du royaume que les résultats les plus importants ont été obtenus. Les constatations géographiques faites dans la région de Kencao et de Dan-Saï nous ont été plus favorables qu'on ne pouvait s'y attendre d'après les tracés des cartes siamoises et françaises, celles-ci marquaient incomplètement les cours supérieurs du Nam-huong et du Nam-man, désignés comme limites par le protocole. Sur le terrain, il fut reconnu que le Nam-man prend sa source à une grande distance du Mékong. Le district délimité par son cours réel et la ligne du partage des eaux avec le Ménam s'incorpore à notre Indo-Chine formant comme une pointe à plus de 110 kilomètres du Mékong, sorte d'épine s'enfonçant dans le territoire siamois. Les Siamois devant un texte précis ont dû en laisser la possession à leurs voisins.

Il en résulte pour l'Indo-Chine une situation singulièrement forte, car elle a ainsi entre les mains les routes naturelles reliant les territoires siamois du Mékong et du Ménam. Pour préciser, la ligne de partage des eaux entre les deux fleuves est formée là par une large chaîne de 1.800 à 2.000 mètres, flanquée d'arêtes parallèles, c'est un système de falaises de grés à croupes revêtues de forêts épaisses. Cette barrière est interrompue par deux dépressions qui empruntent l'une et l'autre notre nouveau territoire, au Nord la route d'Outaradit à Kentao et Xieng-Kham ; plus au Sud la route partant de Pitsanoulok et atteignant Dan-Saï, Muong-leui, Nong-Khaï et la région de La-Khone.

Les commissaires siamois, n'ayant pu d'après les textes garder cette langue d'environ 80 kilomètres de long du Nord au Sud et d'une largeur irrégulière s'élevant à une vingtaine de kilomètres en quelques endroits, en ont demandé la rétrocession au Commandant Bernard, dont les attributions ne lui permettaient pas une concession de cette nature. Le Siam alors a offert un échange avec un territoire d'égale importance. Cette proposition, soumise actuellement au gouvernement, ne doit pas être admise à la légère.

Sans savoir le prix de la compensation qu'on désignera, il faut noter que le territoire de Dan-Saï a pour nous une grande valeur de fait et aussi d'indication.

Le gouvernement siamois fait des armements relativement considérables. La possession des passes nous donne un moyen de neutraliser au besoin des efforts militaires. Elle deviendra plus importante encore à mesure que les voies ferrées se développeront. Le jour où le Siam voudrait faire une liaison entre ses voies ferrées du Ménam et du Mékong, d'Outaradit à Nong-Khay, par exemple, il faudrait la faire passer sur notre territoire à moins de faire un énorme détour au Sud qui ne la mettrait pas encore hors de portée de notre position sur le Nam-man.

Comme indication, renoncer à Dan-Saï c'est renoncer en apparence à notre politique d'influence sur le bassin du Mékong que nous poursuivons sans cesse et qui est implicitement acceptée par l'Angleterre.

Une autre question de délimitation reste ouverte. Il s'agit de déterminer les

bornes des concessions qui nous sont faites sur la rive droite du Mékong aux points suivants : Xieng-Kham, Nong-Khay, Muong-Saniabouri, embouchure du Nam-Khan, Bang-mouk-dahan, Kemmarat et embouchure du Sé-moun. C'est le travail que la Commission aura à opérer cette année.

Les Siamois prétendent maintenant que ces terrains ne doivent nous être cédés qu'à bail. Mais le texte du traité ne justifie pas cette prétention, il dit : « des terrains d'une superficie à déterminer seront concédés par le gouvernement siamois au gouvernement de la République aux points suivants.... » Les Siamois n'ont pas signé sans réflexion, pendant dix-huit mois le traité a été en discussion et on ne saurait dire que les parties y ont été inattentives. Il n'a jamais été question d'un droit temporaire de jouissance. Il faut compter à ce sujet sur la même énergie que pour le maintien de nos droits acquis à Dan-Saï.

La Mission d'Ollone en Chine. — La Société de Géographie de Paris, estimant qu'il y a un intérêt particulier, au moment où la Chine se transforme à bien des points de vue, à connaître ses frontières occidentales, vient d'organiser une mission qui sera chargée de les étudier ainsi que les provinces chinoises avoisinantes.

Cette mission, composée du Capitaine d'Ollone, qui en aura la direction, des Lieutenants d'artillerie Lepage et Grellet de Fleurelle, et de plusieurs sous-officiers, va partir pour la Chine occidentale.

AFRIQUE.

La Mission Moll. — On est à présent complètement rassuré sur le sort du Commandant Moll et de ses compagnons ; à la date où des bruits fantaisistes les faisait succomber à des attaques imprévues, ils étaient sains et saufs.

RÉGIONS POLAIRES

Groenland. — Suivant M. Kornerup, les Esquimaux sont au nombre de 10.800 environ dans le Groenland occidental danois, et de 700 seulement dans le reste de cette terre, en tout environ 11.500.

M. Kornerup donne beaucoup de renseignements sur la vie des Esquimaux. Leurs habitations d'hiver sont bâties en mottes de gazon et en pierre, enfoncées dans le sol, elles se composent d'une galerie d'accès longue et basse et d'une pièce rectangulaire. Anciennement elles étaient petites, séparées et consacrées chacune à une famille. On en rencontre des ruines principalement sur la côte orientale. Mais les conditions d'habitation s'étant stabilisées on a construit de grandes maisons, une seule dans chaque lieu habité, commune à toute la population de cet endroit. C'est ce que M. Holm a trouvé à Augmagsalik. Parfois une cinquantaine de personnes logent dans une salle commune de 80 mètres carrés au plus. Un grabat de couchage occupe la moitié du local, des couvertures de peau le partagent en subdivisions dont chaque famille occupe l'une, ayant devant le grabat sa lampe à huile de baleine pour le chauffage, l'éclairage, la cuisson des aliments et le séchage des vêtements.

En été, ces locaux restreints sont abandonnés pour des tentes, une pour chaque famille.

Des traîneaux à chiens pendant l'hiver, des embarcations à rames pendant l'été, servent de moyens de transport. Ces embarcations à fond plat consistent en une

carcasse en bois assemblée par des cordes, ou par un bouffetage des planches, et recouverte de peaux de phoque raclées. Les rames à large pale sont maniées par les femmes dans une partie de ces embarcations, qui s'appellent alors pirogues à rameuses.

Mais parmi elles le Kaïac domine. C'est une pirogue entièrement recouverte de peau, avec dans la partie supérieure une seule ouverture ronde cerclée de bois, où se place un seul homme assis sur le fond les jambes allongées.

Il se couvre d'une pelisse imperméable fixée au cercle de bois, ce qui met le kaïac à l'abri de l'invasion de l'eau, même quand il chavire. L'homme se sert d'une pagaïe à deux palettes. Il place à sa droite un harpon en trois parties : une hampe, un prolongement oscillant en os et le harpon proprement dit emboîté sur le second appareil dont il peut se détacher.

La ligne, fixée sur le harpon, est enroulée sur un support circulaire, la table de kaïac, devant le chasseur. A cette corde est attaché un ballon simple ou double gonflé d'air en peau de phoque.

Le harpon se lance à l'aide d'une baliste. Sa pointe pénétrant dans la chair d'un phoque se détache de la partie mobile où elle est emboîtée. La corde est promptement déroulée et filée avec le ballon-bouée à mesure que l'animal s'éloigne à toute vitesse. Quand celui-ci remonte à la surface, le chasseur s'en rapproche pour l'attaquer avec la lance placée en arrière du côté gauche, jetée aussi au moyen de la baliste, et dont la partie antérieure est mobile. Enfin avec un couteau il détache de la peau de l'animal mort une lanière ponr l'amarrer et le remorquer, en le faisant surnager souvent à l'aide d'un ballon gonflé d'air.

L'armement se complète d'un javelot à vessie pour chasser les petits phoques ; une flèche, petite lance barbelée de pointes d'os, lancée par la baliste sur les oiseaux. Ces objets prennent place sur l'avant.

Les Esquimaux possèdent encore d'autres types de harpons et de lances, des fourches à trois dents, des foënes, destinés à la pêche du saumon et d'autres poissons dans les diverses saisons ; puis des trappes à l'ours et au renard.

Suivant M. Holm, les Augmagsalikois ne sont pas complètement étrangers à l'art. Ils savent, dans leurs ornements, représenter d'une manière un peu conventionnelle, des animaux et des hommes, et exécutent même des cartes géographiques en relief de bois. Le phoque est le motif principal de leurs dessins, et de sa configuration ces artistes ont tiré des ornements simples appliqués sur toutes sortes d'objets par des traits faiblement incisés.

Expédition arctique américaine. — Le Commandant Peary, rentré de son expédition polaire, a atteint le parallèle de 87° 6′ N., ce qui constitue un record nouveau. Le Capitaine Cagny, de l'expédition du Duc des Abruzzes, était allé jusqu'à 86° 9′ 34″.

Le Pôle magnétique. — Le Capitaine Amundsen, le premier navigateur qui ait franchi le passage du Nord-Ouest (1), s'est embarqué dernièrement à New-York pour la Norvège avec cinq hommes de son équipage. Il rapporte les observations qu'il a faites dans la région arctique, observations qui, suivant lui, prouveront qu'il a atteint le pôle magnétique.

Il dit avoir en sa possession les photographies des différents mouvements de ses

(1) Voir Bulletin de Juin, page 410.

instruments. Sa conviction d'avoir atteint le pôle magnétique vient de ce que ses boussoles ont cessé de fonctionner, leurs aiguilles restant absolument fixes. Il faudra environ trois ans pour combiner ces observations, et quand le travail sera terminé, M. Amundsen pense pouvoir donner tous les renseignements désirables sur le pôle magnétique, sur son étendue et sur le point de savoir s'il est fixe ou variable.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

AFRIQUE.

Le commerce extérieur de l'Afrique occidentale française en 1905. — Quelques chiffres intéressants au moment où va se poser la question d'un emprunt pour les travaux publics de cette région, extraits du *Journal Officiel* de la colonie :

	Importations.	Exportations.	Total.
	—	—	—
1895	46.882.773	31.894.583	78.777.356
1905	96.867.453	56.207.918	153.075.371

En dix ans ces échanges ont donc presque exactement doublés. Mais ce total de 153 millions est inférieur à la réalité, car nos statistiques ne sauraient rendre un compte exact du commerce par terre entre les territoires étrangers et les nôtres, les frontières n'étant naturellement pas surveillées sous ce rapport.

Dans les importations, les alcools, les poudres, les armes qui étaient jadis prépondérants reculent de plus en plus devant les tissus, les ouvrages en métaux, les machines et mécaniques, etc., articles autrement profitables pour le pays. De 1902 à 1905 les tissus ont montré 53 % d'augmentation.

Pour l'importation de l'alcool, que le pays ne produit pas, les mesures édictées par la Convention de Bruxelles et aggravées spontanément par le gouvernement colonial en ont amené le ralentissement, la propagation de l'islamisme y a contribué. En 1905, la diminution très sensible a occasionné une moins-value de près de douze cent mille francs sur les recettes douanières, lesquelles n'en ont pas moins été en excédent dans l'ensemble.

Les produits exportés sont en petit nombre, cinq en forment les 90 % : les arachides 35 %, le caoutchouc 26 %, les amandes de palme 15 %, les huiles de palme 10 %, les gommes 3 %. Il appartient aux efforts de la colonisation unis à ceux des indigènes d'en accroître le nombre et la quantité et d'y faire entrer le coton, par exemple, en abondance. Mais pour arriver au but il faut développer les moyens de transport. Dans la Haute-Casamance par exemple, il est impossible de se livrer à une culture pour l'exportation, comme l'auraient désiré les indigènes. Les produits ne sauraient être expédiés. Ce n'est pas un exemple unique, le même fait se reproduit dans bien d'autres parties de l'Afrique.

On pourra se faire une idée précise de cette difficulté par les calculs suivants

relatifs au transport d'une tonne de marchandises de Bordeaux à Beyla, Guinée française :

Fret, Bordeaux-Conakry..............................		Fr.	20 «
Déchargement Conakry et mise sur wagon................		»	6 »
Chemin de fer Conakry-Kindia		»	154 »
Portage de Kindia à Beyla :			
40 porteurs pendant 46 jours (fr. 21 50 l'un)....	860 »		1.264 80
Nourriture des porteurs, à 22 centimes l'un par jour....................................	404 80		
Total par tonne..........................		»	1.444 80

Avec de pareils frais quelques rares produits peuvent être importés, mais l'exportation n'est possible présentement que pour le caoutchouc à cause de sa grande valeur.

Au Dahomey, dans le premier trimestre de 1906, l'exportation du coton s'avance à fr. 19.335 » au lieu de fr. 454 » en 1905. Le maïs y passe de 200 tonnes en 1904 à 2.000 en 1905, et dans le premier semestre de 1906 à 2.300 tonnes. Une réduction des frais de transport, assurément possible, accélérerait encore cette progression.

A la Côte d'Ivoire, où les exportations de caoutchouc ne cessent de s'accroître, un nouveau produit, le bois d'acajou, figure dans les sorties, avec 12.000 tonnes, et les forêts de la colonie semblent inépuisables.

En Guinée, le gouverneur veut développer la culture du riz sur des terrains merveilleusement appropriés, en introduisant la décortication mécanique. La suppression du droit de sortie, les mesures prises contre les épizooties vont donner une nouvelle impulsion aux exportations de bestiaux, de près d'un million en 1905, et qui accusent près de 300.000 francs d'augmentation dans le premier semestre de 1906.

Au Sénégal, les animaux vivants, les dépouilles d'animaux viennent s'ajouter aux arachides et au caoutchouc qui forment la base des exportations. De plus, à la suite d'essais répétés et probants, des industriels vont se préoccuper d'utiliser la fibre du baobab pour la fabrication du papier.

Le chemin de fer de Conakry au Niger. — A ces lignes nous nous plaisons à ajouter les suivantes extraites d'une récente correspondance du *Temps* :

« Les travaux du chemin de fer de Conakry avancent avec une rapidité régulière. La ligne est terminée jusqu'au kilomètre 220, et on est assuré d'atteindre au début de 1908 le col de Koumi (736 mètres d'altitude), point culminant et milieu de la ligne. Si, comme il faut l'espérer, le Parlement autorise le nouvel emprunt de l'Afrique occidentale française, avec les 30 millions prévus sur les fonds de cet emprunt on pourra atteindre Kouroussa, sur le Niger, en 1910. M. Salesses, directeur du chemin de fer, vient d'étudier la création en ce point d'un beau port fluvial.

Actuellement, les voyageurs partant de Conakry par le train quotidien de 6 h. 30 arrivent à Kindia à midi 1/2 et y trouvent un buffet confortablement organisé où ils peuvent se mettre à table immédiatement. Un train les reconduit à Conakry le même jour.

Les recettes sont de 6.500 fr. par kilomètre, en augmentation de 66 % sur l'année dernière. Il est maintenant absolument certain que le jour où la voie ferrée aura atteint Kouroussa, Conakry, avec son port en eau profonde, sans barre, et où la fièvre jaune n'est jamais apparue, sera une des grandes portes d'entrée du commerce africain ».

Autres renseignements antérieurs sur le même sujet. — Le chemin de fer de Conakry au Niger avance rapidement. Le rail est au kilomètre 215, à 15 kilomètres au delà de la Grande-Scarcie. Un des résultats du progrès du chemin de fer sera sans doute le déplacement de la ville de Timbo qui viendra s'installer sur la ligne. Celle-ci, on le sait, passe à une certaine distance du poste actuel. Dans cette situation seront installés un buffet, un hôtel et les ateliers ; les voyageurs, en effet, y passeront la nuit en se rendant aux deux terminus : Kouroussa et Conakry et la température, à cause de l'altitude, conviendra mieux aux agents européens des ateliers.

Des considérations politiques avaient, dans les premiers projets, amené le gouverneur Ballay à allonger quelque peu le tracé. Ces considérations n'ayant plus de raisons d'être, ce tracé peut être réduit à 600 kilometres.

Dès à présent, la recette kilométrique atteint 6.000 fr , soit un boni de 2.000 fr. par kilomètre. Le prix du kilomètre ne dépassant pas 90.000 ou 100.000 fr., le chemin de fer paye ses frais et paye un intérêt de 2 % du capital de construction. Dans un an ou deux, l'intérêt sera de 5 %, c'est-à-dire que l'affaire est bonne au point de vue commercial. Cette prospérité se manifeste par la situation financière de la Guinée française. Le budget de la Guinée pour 1905, a donné un excédent de 1 million, bien que la colonie abandonne au Gouvernement général les 2 millions produits par ses douanes.

III. — Généralités.

Les grandes Capitales. — Nous nous occupions dernièrement des variations de la population de Paris, toutes les grandes capitales ont pris un développement énorme qu'enregistre le *Mouvement géographique*.

Elles se sont étendues dans toutes les directions, et elles exercent sur les populations de l'intérieur, qui viennent s'y fixer de plus en plus, un pouvoir d'attraction, une sorte de fascination qui leur a valu l'appellation de « villes tentaculaires ».

De toutes, Londres est la plus peuplée et la plus étendue.

Le nom de Londres s'applique à la fois à la *Cité*, qui a son administration et sa police propres et jouit d'antiques prérogatives ; au *Comté* (ressort administratif) de Londres, et à l'immense *agglomération* sur laquelle s'exerce l'action de la police métropolitaine.

La Cité comprend 273 hectares ; le « Comté » 30.500 hectares ; l'agglomération entière (*greater London*), 179.200 hectares.

Le « Comté » de Londres comprend 29 *boroughs* (bourgs, quartiers ou arrondissements), dont la population varie de 51.000 à 335.000 habitants. Sa population totale était de 4.536.541 habitants, d'après le dernier recensement (1901) ; le nombre de maisons était 616,461. — Paris compte environ 80.000 maisons pour 2.700.000 habitants ; c'est dire combien est tassée la population parisienne, par rapport à celle de Londres qui dispose d'habitations plus spacieuses, comptant rarement plus de deux ou trois étages.

Les grands parcs, squares et jardins publics couvrent à eux seuls dans la capitale britannique 4.900 hectares.

Le « greater London » compte 6.580.000 habitants, et occupe une superficie de 179.500 hectares.

La ville de Londres proprement dite, l'agglomération ininterrompue, couvre

34 400 hectares et s'étend d'Edmonton, au Nord, à Croydon, au Sud, et de Ealing (Ouest) à Woolwich (Est). Sa population est de 6 millions d'habitants.

Le tableau suivant présente des données intéressantes :

Villes.	Population. Habitants.	Superficie. Hectares.	Densité par hect.
—	—	—	—
Londres	4.536.063	30.500	148
New York	3.716.139	82.500	45
Paris	2.731.728	7.802	350
Berlin	2.033.900	6.300	322
Vienne	1.674.957	17.200	97
Bruxelles (agglomération)	598.599	6.597	90

Berlin occupe le troisième rang en Europe sous le rapport de la population. Celle-ci y est, comme à Paris, fort dense et tassée.

Le développement et l'embellissement de la capitale de l'empire allemand, où la construction a pris, après la guerre de 1870-1871, un essor extraordinaire, ont été surtout l'œuvre des trente dernières années.

Les conditions d'habitation des classes laborieuses y laissent à désirer, comme à Paris, à Amsterdam, à Bruxelles, à Saint-Pétersbourg ; un nombre considérable de familles vivent encore dans des sous sols ou dans une seule chambre où règne la plus déplorable promiscuité. Cette situation s'améliore toutefois d'une façon constante, par la disparition des vieux quartiers à ruelles et impasses.

Vienne s'étend actuellement sur une superficie de 17.820 hectares, soit plus du double de la superficie de Paris, alors que, il y a une quinzaine d'années, son étendue était inférieure d'un tiers à celle de la capitale de la France. C'est depuis la démolition de sa dernière enceinte fortifiée et grâce à la vente des terrains militaires que Vienne a pris une aussi formidable extension. Une cinquantaine de gros villages y ont été annexés. Et comme la capitale de l'Autriche va s'étendre encore, son territoire sera bientôt le triple de celui de Berlin. Ajoutons que plus de la moitié de sa superficie est occupée par des jardins, des parcs, des squares, des bois.

Saint-Pétersbourg — qui ne fut fondée qu'en 1703 — est plus étendue que Paris ; mais sa population n'est que de 1.450.000 habitants. Elle fut érigée en quelques mois, sous Pierre-le-Grand, sur un sol marécageux. La nouvelle capitale de l'Empire russe est en fait un véritable archipel. La population ouvrière y est entassée misérablement dans d'immenses blocs, qui sont de véritables casernes.

Vers le milieu du XVIIe siècle, New York, dont la population est, depuis l'annexion de Brooklyn, de Long Island et de Staten Island, de plus de trois millions et demi d'habitants, comptait 2.500 habitants ; sa population était de 60.000 habitants au commencement du XIXe siècle et, cinquante ans après, de plus d'un demi-million.

La New York d'aujourd'hui s'étend sur une superficie décuple de celle de Paris ! Les parcs et squares y couvrent 2.700 hectares.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE PRÉSIDENT,
ERNEST NICOLLE.

Lille Imp. L. Danel

La mort vient encore une fois de frapper cruellement la Société de Géographie de Lille.

Le jour de Noël 1906, M. Quarré-Reybourbon, Vice-Président de la Société, a été brusquement enlevé à l'affection des siens et de ses nombreux amis.

M. Quarré-Reybourbon ne comptait que des amis. L'avoir connu suffisait pour être attiré vers lui par un irrésistible courant de sympathie : Bienveillant dans toute l'acception du terme, serviable au possible, il mettait au service de tous ceux qui venaient le consulter les conseils d'une longue expérience, il leur ouvrait les trésors d'une riche Bibliothèque et d'Archives précieuses.

Dans nos réunions il était l'homme sage, et si quelque difficulté survenait, l'homme de la conciliation ; à la Commission du Concours il penchait toujours pour l'octroi du plus grand nombre de récompenses. Il s'était réservé un ministère : celui de l'indulgence et de la bonté.

Ouvrier de la première heure, il avait voué à la Société de Géographie une affection qui ne s'est jamais démentie. Il est tombé comme un soldat qui, sur la brèche, soutient le bon combat. Le jeudi 20 Décembre il présidait une conférence : c'est au sortir de cette cérémonie qu'il contracta les germes du mal qui devait l'emporter. Nous ne l'oublierons pas et sa mémoire vivra honorée parmi nous entourée d'une auréole de reconnaissance et de respect.

A. M.

PROGRAMME DES CONCOURS POUR 1907

PRIX PAUL CREPY.

Fondé en mémoire de M. Paul Crepy, Président et fondateur de la Société, ce prix consiste en une bourse de voyage d'une valeur de 500 francs. Peuvent prendre part au Concours tous les jeunes gens de nationalité française, originaires ou habitants du département du Nord, âgés de 17 à 21 ans, autorisés par leurs parents, inscrits avant le 1er avril, et admis à concourir par le Comité d'Études de la Société. Pour les conditions du concours se reporter au programme spécial que l'on trouve au Secrétariat.

MONOGRAPHIES GÉOGRAPHIQUES.

Pour ce Concours qui ne concerne que les localités de l'arrondissement de Lille, la Société a institué un prix qui pourra s'élever jusqu'à 500 francs s'il est présenté un travail digne de cette récompense.

Pour les conditions du Concours s'adresser au Secrétariat.

SECTION SUPÉRIEURE.

1re Série. — GÉOGRAPHIE MILITAIRE.

(Les questions seront posées par des Officiers, membres de la Société).

Étude détaillée de l'Europe et de la France.

2e Série. — GÉOGRAPHIE COMMERCIALE,

réservée aux Employés du Commerce et de l'Industrie.

De l'utilisation des colonies françaises et des pays de protectorat (l'Algérie exceptée) pour le commerce d'exportation de la France. — Ressources offertes par ces colonies comme produits du sol et de l'élevage. — Des moyens d'organiser ou de développer l'importation, dans ces colonies, des produits français.

Les questions de ce Concours seront posées par des négociants, membres du Comité d'Études. Ce Concours doit être envisagé spécialement au point de vue commercial, la géographie physique ne devant être traitée que subsidiairement.

Nota. — **Prix d'Audiffret.** — Un prix de cent francs sera attribué à l'auteur du meilleur travail sur le pays d'Europe qui lui paraîtra offrir le plus de facilités et le plus d'avantages pour la création ou le développement des rapports commerciaux et industriels avec le Nord de la France.

Tout travail remis doit être inédit et écrit spécialement pour la Société ; il restera sa propriété.

Ce travail, fait librement et à domicile, devra être remis contre reçu, au Siège de la Société, avant le 1er décembre de l'année 1907.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

Nul ne peut se faire inscrire en cette section s'il ne justifie de la qualité d'élève d'un établissement d'enseignement *secondaire* public ou privé. — Exception faite pour les éducations particulières.

GARÇONS.

1re Série. Limite d'âge, 19 ans au 1er octobre de l'année du concours (1907).
Les Principales Puissances du Monde, Géographie économique.

2e Série. Limite d'âge, 18 ans au 1er octobre de l'année du concours (1907).
Les Colonies Françaises.

3e Série. Limite d'âge, 17 ans au 1er octobre de l'année du concours (1907).
Géographie générale.

Notions générales. — La Science générale. — La Terre. L'Elément solide, l'Elément liquide, l'Elément gazeux. — Minéraux, flores et faunes. — L'Homme et la Nature. — Grands traits de la Géographie économique du globe.

4e Série. Limite d'âge, 16 ans au 1er octobre de l'année du concours (1907).
L'Asie, l'Afrique, l'Océanie.

FILLES.

1re Série. Limite d'âge, 15 ans au 1er octobre de l'année du concours (1907).
L'Europe moins la France, l'Asie.

2e Série. Limite d'âge, 14 ans au 1er octobre de l'année du concours (1907).
L'Afrique, l'Océanie et notions sommaires sur les deux Amériques.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

PROGRAMME COMMUN AUX GARÇONS ET AUX FILLES.

Les éducations particulières peuvent se faire inscrire dans cet ordre d'enseignement d'où sont exclus les élèves de l'enseignement secondaire. Les chefs d'établissements doivent faire inscrire leurs élèves dans la catégorie dont ils suivent les cours : Enseignement primaire supérieur ou élémentaire.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR.

Nul ne peut se faire inscrire dans l'une des deux premières séries de cette section s'il a moins de 15 ans au 1er octobre de l'année du Concours, ou plus de 18 ans au 1er octobre de la même année.

On ne peut se faire inscrire dans deux séries à la fois.

1re Série.

Géographie physique, politique et économique de l'Europe, moins la France.

Géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

2e Série.

Géographie physique, politique et économique de l'Océanie (moins l'Archipel Malais), de l'Amérique et de l'Afrique. — Explorations contemporaines.

3e Série.

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 13 ans au 1er octobre de l'année du Concours, ou plus de 15 ans au 1er octobre de la même année.

Géographie physique et économique de l'Europe, moins la France, notions de géographie politique.

Notions générales de géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

4e Série.

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 12 ans au 1er octobre de l'année du Concours, ou plus de 14 ans au 1er octobre de la même année.

Géographie physique de l'Océanie, moins l'Archipel Malais, de l'Amérique et de l'Afrique. — Notions de géographie économique et politique.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE ÉLÉMENTAIRE.

1re Série. Limite d'âge, 14 ans au 1er octobre de l'année du concours (1907).

Géographie physique et politique de l'Europe, moins la France.

2e Série. Limite d'âge, 12 ans au 1er octobre de l'année du concours (1907).

La France.

Le département du Nord.

CORRECTION.

La correction des copies sera faite : pour le Concours de géographie militaire, par des officiers ; pour le Concours de géographie commerciale, par des négociants, et pour le Concours de l'enseignement secondaire, par des professeurs de Faculté, tous membres de la Société.

Quant aux Concours d'enseignement primaire supérieur et élémentaire, la correction des copies est confiée aux soins de M. Merchier, Secrétaire-Général, qui pourra prendre des collaborateurs parmi les instituteurs faisant partie de la Société.

Le Président de la Société, celui de la Commission des Concours et les Secrétaires-Généraux font, de droit, partie de toutes les Commissions de correction.

Demandes d'admission au Concours.

Le même établissement ne peut présenter plus de dix candidats par série.

Les Élèves devront se faire inscrire, avant le 1er Juillet :

A Lille, au Siège de la Société, rue de l'Hôpital-Militaire, 116.

A Roubaix, chez M. Cléty, 40, rue St-Georges.

A Tourcoing, chez M. J. Petit-Leduc, Secrétaire, rue Louis Leloir, 78.

La demande d'inscription devra contenir :

1° L'extrait de naissance sur papier libre ;

2° L'indication de l'Établissement dont l'élève suit les cours, et, pour ceux recevant l'instruction dans leur famille, l'adresse de leurs Parents ;

3° *La série* dans laquelle l'élève désire concourir.

Toute demande d'inscription, qui ne renfermerait pas ces renseignements, sera considérée comme nulle et non avenue.

Les impétrants qui, par suite de déclarations fausses ou incomplètes, seraient éliminés du Concours, recevront avis de la décision prise à leur égard par le Comité d'Études.

On peut se faire inscrire par demande affranchie.

N. B. Aucun candidat ne peut concourir à nouveau dans une série où il a déjà obtenu une récompense.

PRIX ET RÉCOMPENSES.

Les Prix et Récompenses consisteront en Volumes, Atlas, Cartes, Médailles, Bourses de voyage, Diplômes, etc.

1° Prix Paul Crepy .... **500** f.

2° Prix Léonard Danel offerts à plusieurs Jeunes Gens Lauréats, consistant en un voyage dans une des villes ou l'un des ports de la région du Nord **200**

3° Prix de Monographies, institué par la Société **500**

4° Prix offerts par M. Georges Lefebvre **100**

5° — — M. E. Boulenger **200**

6° — — M. Ernest Nicolle **100**

7° Médailles offertes par Mme Parnot, aux Jeunes Filles **100**

8° Prix d'Audiffret **100**

Le Secrétaire-Général,
A. MERCHIER.

Le Président de la Société,
Ernest NICOLLE.

FONDATION PAUL CREPY

RÈGLEMENT DU CONCOURS.

Art. 1er. — Un prix est fondé avec la donation faite à la Société par Mme Crepy, en mémoire de M. Crepy, Président et fondateur de la Société. Ce prix prendra le nom de « Prix Paul Crepy ».

Il consistera en une bourse de voyage, soit en France, soit dans les pays voisins, d'une valeur fixe de 500 fr. et sera attribué au lauréat du Concours dont les conditions suivent.

ART. II. — *a*). Ce Concours aura lieu, chaque année, le premier dimanche de Juin, de 8 h. à midi, au siège de la Société (116, rue de l'Hôpital-Militaire), entre tous les jeunes gens, de nationalité française, originaires ou habitants du département du Nord, âgés de 17 ans au moins et de 21 au plus, dûment autorisés par leurs parents, inscrits avant le 1er Avril et admis à concourir par décision du Comité d'Études de la Société.

b). Les matières générales sur lesquelles porteront les interrogations seront choisies par le Comité d'Études, et rendues publiques avant le 1er Janvier de l'année où devra avoir lieu le Concours.

Ces matières seront prises, une année, dans la géographie de la France (Alsace-Lorraine comprise), et de la Belgique, — une autre année, dans la géographie des pays voisins de la France.

c). En s'inscrivant, les concurrents déclareront sur quelle ou quelles matières ils désirent composer. Ces matières seront classées par numéros dans le programme publié chaque année.

Le jour du Concours, il leur sera proposé un sujet pour chacune des matières choisies.

ART. III. — Les résultats du Concours seront rendus publics avant le 15 Juillet.

La bourse de voyage devra être employée dans la région qui a été l'objet du travail du lauréat ; elle sera toute entière consacrée à la visite de cette région.

Le Lauréat, avant de recevoir son prix, devra :

1° Faire agréer par le Président de la Société son plan de voyage ;

2° Justifier — en cas de voyage en pays étranger — de la connaissance suffisante de la langue de ce pays (lecture facile d'un livre ou d'un journal, éléments de conversation) ;

3° S'engager à fournir un compte rendu de son voyage avant le 1er Janvier qui le suivra, et enfin, à ne rendre, en aucun cas, la Société responsable des incidents qui peuvent survenir en cours de route.

PROGRAMME DU CONCOURS DE 1907.

A. Matières du Concours :

Géographie de la France (Alsace-Lorraine comprise) et de la Belgique.

1° *La plaine flamande de la mer à la région Hesbaye ;*

2° *Le versant occidental du massif central, Périgord, Rouergue, Quercy — Région des Causses, Gévaudan ;*

3° *La ligne de faîte des Alpes franco-italiennes.*

Description, géographie *physique*, géographie *économique*, voies navigables, communications avec les régions voisines, géographie historique, ethnographie.

B. La Commission se réserve de découper pour le jour du Concours une question particulière dans chacune de ces trois questions générales.

Les candidats sont avertis que la Société tient moins à l'accumulation des détails qu'au bon choix de ceux qui sont caractéristiques de la région étudiée et qu'à l'ordre et à l'intelligence de la composition. Le lauréat sera, non pas le candidat qui en *aura le plus mis*, mais celui qui donnera le mieux à ses juges l'impression qu'il sait l'ensemble, qu'il comprend la valeur de chaque fait et qu'il saura visiter avec fruit telle ou telle région.

C. Il est bien entendu que « visiter une région » ne signifie pas qu'on la parcourra dans tous les sens, ou que cette région devra être très étendue. La plus grande latitude sera laissée au lauréat, sous condition d'entente avec le Président de la Société.

M. Frétin, lauréat du Prix Paul Crepy en 1901, a, en Août et Septembre de la même année, parcouru, à pied et le sac au dos, les Vosges, l'Alsace, une partie de la Forêt-Noire et de la vallée du Rhin.

M. Raoust, lauréat en 1902, a visité les plaines et les vallées lombardes.

M. Babey, lauréat en 1903. Le massif central de la France.

M. Liagre (Louis), lauréat en 1904. La région des lacs italiens.

M. l'abbé Dumortier, lauréat en 1905. Le Jura.

M. E. Coornaert, lauréat en 1906. L'Allemagne.

Nota. — Les candidats sont autorisés à se servir des atlas Schrader et Vidal-Lablache.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Jeudi 25 Octobre 1906.

UN PEUPLE DU CONGO FRANÇAIS : LES FANG

RACE, HABITAT, MENTALITÉ, CROYANCES, MŒURS ET COUTUMES,

Par le R. P. TRILLES,

Missionnaire au Gabon.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Quelle voix plus autorisée que celle du R. P. Trilles pouvait nous entretenir du Congo français et particulièrement de la tribu des Fang ? Qui mieux que lui pouvait nous décrire ces régions dans lesquelles il a passé quinze ans de son existence ?

Pour ne pas dépasser les limites qui lui étaient assignées, le R. P. Trilles laissa de côté certaines parties de son sujet, notamment le point de vue religieux, se proposant de les traiter dans une autre conférence que nous souhaitons prochaine.

La tribu des Fang, improprement désignés sur la plupart des cartes sous le nom de Pahouins, habite au Sud du Cameroun, entre le

fleuve Congo à l'Est et au Sud et la mer à l'Ouest, un territoire égal aux deux tiers de la France. Rien de moins fixé que leur nombre. Il y a trente ans on les évaluait à 75.000, puis Marche et de Compiègne qui avaient parcouru le Sud de leur tribu, ont parlé de 200.000 et ils étaient encore loin de compte. Les explorateurs se succèdent et peu à peu les estimations se précisent. On cite le chiffre de deux millions au temps des premières explorations de M. de Brazza. Le fisc s'en mêle à son tour et rien de tel que lui pour mieux évaluer les choses. Le R. P. Trilles, un des premiers missionnaires qui ait pénétré chez eux, estime que les Fang sont au nombre de quinze millions environ, répartis sur un territoire français de 800 kilomètres de longueur sur 300 kilomètres de largeur et débordant sur le Congo portugais qu'ils entament déjà dans leur marche envahissante, et sur le Cameroun allemand.

Malgré leur nombre, les Fang ne parlent qu'une seule et même langue, divisée en trois dialectes voisins, langue riche et difficile qui ne demande pas moins de trois ans d'étude pour être parlée couramment. Les trois dialectes sont assez peu différents pour qu'on puisse passer de l'un à l'autre après trois ou quatre semaines d'études.

La navigation près des côtes et sur les grands cours d'eau tels que la Sangha et l'Ogôoué, se fait au moyen de grands steamers mus par des roues à aubes situées à l'arrière. Le fond de ces steamers est plat, à cause des hauts fonds fréquents en ces parages. Souvent même il faut les décharger pour faciliter certains passages et les recharger plus loin. Les steamers s'arrêtent le soir, car la navigation devient alors trop dangereuse à cause des nombreux bancs et des troncs d'arbres qui vont à la dérive. On profite de ces arrêts forcés pour se réapprovisionner en bois, seul combustible employé dans ces steamers. Les navires sont déchargés en vue des côtes. Les marchandises sont transbordées sur des chalands qui les portent au rivage.

On se sert également de pirogues dites moustiques, mais qui sont si étroites que les noirs laissent pendre leurs jambes dehors. Ce sont évidemment des rames naturelles et surtout un gouvernail économiques mais qu'il faut cependant surveiller avec précaution, car les requins abondent en ces parages et les accidents sont nombreux.

Sur ces frêles pirogues les indigènes se hasardent cependant à la pêche jusqu'à une ou deux lieues en mer.

Le Congo français, placé sous l'Équateur, jouit d'un climat intertropical. Sur la côte les variations thermométriques sont peu sensibles.

La température y varie de 25 à 35 degrés. Avec cela, l'air est toujours à l'état de saturation complète, ce qui rend ces côtes excessivement



NAVIGATION PRIMITIVE.

malsaines, dangereuses pour les Européens qui doivent s'astreindre à de minutieuses précautions pour en supporter le climat. Vers l'intérieur, avec l'altitude, la température s'abaisse, l'air est plus sec et par conséquent plus sain.

Libreville sur l'estuaire du Gabon, au Nord de l'Ogôoué, est le centre du gouvernement et de l'administration. On y remarque le palais du gouverneur, assez belle construction en rapport avec l'importance du personnage qui l'habite.

Les bâtiments réservés à la milice sont primitifs. On ne peut pourtant pas loger les soldats comme des gouverneurs de province ! De simples baraquements, un peu surélevés au-dessus du sol, comme toutes les constructions du pays, ce qui est obligatoire sur ces côtes insalubres. Ces baraquements n'ont pas dû coûter cher, mais au moins sont bien aérés ! La perte ne serait pas bien grande en cas d'incendie et le malheur serait vite réparé. L'armée est donc représentée au Congo, mais si peu ! Elle se compose en tout d'un bataillon de Sénégalais et d'un escadron de spahis, pour défendre un territoire trois fois grand comme la France. Il faut dire, pour être juste, que ces Sénégalais sont de très bons soldats.

Libreville est aussi le centre d'un mouvement commercial important. Dans ses factoreries s'accumulent des marchandises diverses, principalement de l'huile de palme, des arachides, du caoutchouc et de l'ivoire. Les noirs y viennent faire des échanges. Les hommes troquent volontiers leurs marchandises pour de l'eau-de-vie qu'ils aiment à la folie. Les dames préfèrent ce qui se voit, colliers, parure, et surtout une ombrelle, non pas tant pour s'en servir que pour montrer qu'on n'est pas la première venue !

Après l'ombrelle, elles recherchent les souliers, le reste viendra peut-être après. Tout vient à point à qui sait attendre.

Après Libreville, le point le plus important est Cap-Lopez, qui dépasse d'ailleurs la capitale, mais pour ce centre commercial, un wharf manque encore. Il est promis depuis de longues années. Nombre d'ingénieurs ont étudié la question et mis au monde un projet qui ensuite prend place dans un carton pour dormir d'un sommeil prolongé.

Il en est de même pour les chemins de fer. On en promet depuis longtemps et ils existent toujours à l'état de projet, sauf toutefois, le petit chemin de fer Decauville qui conduit de la côte au palais du gouverneur, quatre cents mètres environ. Ajoutons néanmoins qu'un projet sérieux de chemin de fer, de la côte à la Sangha, est en train de s'élaborer, ce n'est plus qu'une question de capitaux. Il y eut jadis un autre matériel de chemin de fer Decauville et on en a fait un emploi assez original. Les rails ont été placés en terre pour soutenir un alignement de fascines, afin d'endiguer une rivière marécageuse.

Le territoire de Libreville qui fut l'embryon du Congo français a été cédé à la France par le roi Denys en 1844. La France accorda au monarque dépossédé une pension, comme elle l'a fait du reste pour d'autres, pour Behanzin par exemple. Il existe encore une descendante du roi Denys, pensionnée par le gouvernement.

On rencontre aussi quelques Malgaches, Annamites et Sénégalais venus pour enseigner aux indigènes certains métiers, mais qui jusqu'ici n'ont pas obtenu de grands résultats.

Ce qui domine à Libreville, c'est la race des Mongoués, race assez belle, intelligente, plus raffinée que les autres, mais qui malheureusement diminue considérablement par suite de l'alcool et aussi de l'envahissement de la race Fang, qui prend de plus en plus une importance considérable.

Quelques plantations existent sur le territoire de Libreville. La

Mission catholique en possède une très prospère. On y trouve des cocotiers, des caféiers, des areckiers, des arbres à pain. Une allée faite de ces derniers est vraiment superbe. On y cultive le manioc, la banane, le cacao. C'est ainsi qu'en outre des métiers manuels, les enfants de la Mission apprennent les diverses cultures. Établis à leur tour, ils pourront mettre en pratique les connaissances acquises à la Mission. Aux élèves sortants, on ne manque pas de remettre toutes les boutures qu'ils peuvent désirer, afin de les propager dans les villages.

Les bâtiments de la Mission, simples comme il convient, ne sont pas tout à fait sans goût ; ils contrastent beaucoup avec les cases du village Mongoué voisin qui déjà sont beaucoup mieux faites que celles des Fang.



PETITS NOIRS JOUANT AUX OSSELETS.

N'oublions pas la musique de la Mission, chose utile en pays noir : la musique adoucit les mœurs ! Chose rare, les instruments y sont proportionnés aux musiciens. On n'y voit point d'instrumentiste maigre et chétif s'époumoner à souffler dans une énorme basse ou s'acharner à frapper sur une grosse caisse, tandis qu'un artiste énorme joue d'une minuscule clarinette. Chacun a sa place.

Avant de se mettre en route vers l'intérieur, il faut songer à réunir les vivres suffisants. On emporte surtout du manioc, plus facile à

conserver. Le manioc est une racine renfermant un poison violent, l'acide cyanhydrique ; il n'existe plus quand on a eu soin d'exprimer le jus de la plante. D'ordinaire on expose le manioc dans un courant d'eau peu rapide jusqu'à parfaite fermentation. Le manioc peut alors être absorbé sans danger. C'est très nourrissant, mais il est difficile de s'y habituer, beaucoup mettent plus de dix ans à en apprécier la saveur.

Le manioc sous forme de bâtons est vendu ordinairement par paquets de dix. Avec cette quantité on peut nourrir un homme pendant trois jours, en y ajoutant un peu de poisson sec. Comme le paquet revient à 0 fr. 50, ce n'est pas une dépense excessive.

Comment voyage-t-on dans ce pays ? Un des missionnaires s'est arrangé un tricycle à voile, qui ne peut guère servir que le long de la côte en terrain plat, aux époques où les vents alizés soufflent dans des directions bien déterminées. Ce moyen n'est donc cité qu'à titre de curiosité. On ne trouve au Gabon ni chevaux, ni ânes, ni mulets, à cause de la mouche tsétsé, dont la piqûre les empoisonne. A cet égard tous les essais ont été jusqu'ici à peu près infructueux. Plus au

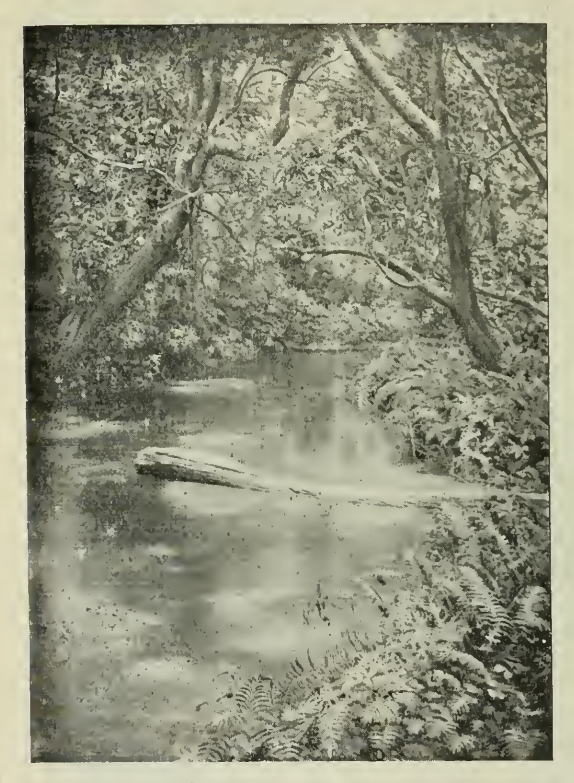


AU BORD DES RAPIDES.

Sud, on trouve des bœufs porteurs qui, à la suite d'une inoculation, sont à peu près à l'abri de cette terrible morsure. — Cette ressource

manque à Libreville. Force est donc d'aller à pied ou en pirogue lorsqu'il y a des cours d'eau importants sur la route.

Les monts de Cristal séparent la côte de l'intérieur par trois chaînes parallèles. Avec eux le sol s'élève par gradins successifs jusqu'aux plateaux qui séparent les bassins du Congo et de l'Ogôoué. Puis descendant vers le Congo, on retrouve en sens inverse les mêmes dispositions. Dans cette traversée des montagnes les cours d'eau du Congo français présentent des chutes nombreuses et des rapides qui rendent impossible la navigation. Les biefs de la plaine maritime et ceux des hauts plateaux sont donc les seuls navigables.



UNE RIVIÈRE SOUS LES BOIS AU GABON.

Les pirogues utilisées sont longues et effilées et poussées vigoureusement par plusieurs couples de rameurs. Certains rapides peuvent être remontés grâce au concours des indigènes riverains qui hâlent l'embarcation. On y utilise aussi avantageusement des pirogues dites à balancier. La descente de certains rapides est un sport assez agréable, fécond en émotions diverses.

Quand la voie des fleuves fait défaut, on voyage donc à pied. Il faut d'abord se procurer des porteurs, ce qui n'est pas toujours facile, à moins d'être connu comme un « bon blanc ». Il vaut souvent mieux employer les femmes que les hommes. En général grincheux et grognards, ils ne portent que 30 kilogrammes environ, alors que les femmes dociles et obéissantes en portent facilement cinquante.

Des chemins, il n'y en a guère. La luxuriante végétation et les lianes inextricables s'opposent au passage des voyageurs. Dans la zone des chutes et rapides, la nature est plus deshéritée. C'est là qu'il faut surtout escalader les rochers. Des ponts suspendus, faits de lianes tressées, traversent les rivières ou précipices.

Sur un des chemins se trouve le pic de NSas où Dieu, dit-on, se reposa après la création et vit que son œuvre était bonne. Ce n'est certes pas l'impression du voyageur qui contemple de là la route suivie et celle qu'il suivra ensuite. Mais entre Dieu et l'homme, les impressions diffèrent.

Sur la route on rencontre des arbres curieux, des buissons en fleurs d'un diamètre extraordinaire, des arbres portant des grappes de fleurs de 2 mètres de hauteur, arbres de toutes sortes, mais où dominent les palmiers. Dans les vallées humides on rencontre parfois une plante magnifique, le Jacobea excebda, dit lys des forêts, et qui atteint parfois près de 2 mètres de haut.

On rencontre également quelques panthères, beaucoup d'antilopes, de singes et aussi des éléphants, mais seulement à l'Est dès monts de Cristal. Des convois de porteurs d'ivoire s'en vont vers la côte. (On a trouvé une fois des défenses de 2 m. 10). Dans l'extrême intérieur on rencontre encore parfois des caravanes d'esclaves, prenant une direction tout opposée, vers Zanzibar ou la haute Égypte, mais le fait est heureusement très rare.

Les indigènes égarés ou pris au dépourvu par des retards imprévus sont bien aises de trouver des mygales ou des sauterelles qui assurent le repas du soir.

C'est principalement sur le bord des fleuves que l'on rencontre les factoreries et établissements des Européens. Dans la région de l'Ogôoué, ces factoreries sont établies près des villages Galoas ou Boulous, populations qui se livrent surtout à la pêche et vendent en grand le poisson qu'il font sécher pour la saison d'hiver.

A l'Est des monts de Cristal on arrive enfin dans le domaine véritable de la race des Fang.

Ils ne sont pas faciles à aborder étant éminemment guerriers. Leurs villages se composent de deux rangées de cases formant une rue unique, et le village est fermé par de fortes barricades à chaque extrémité.

Deux guerriers armés de lances et d'un bouclier viennent au devant de l'étranger pour connaître ses intentions. Une blessure faite par ces

lances serait mortelle, car elles sont ordinairement imprégnées d'un poison végétal à base de strychnine, extrait par ébullition du Strychnos Ouaï. Quand le voyageur est admis dans un de ces villages, il y pénètre par une ouverture étroite située à l'entrée de cette rue et en passant sous une lourde poutre destinée à assommer au besoin les ennemis.



UN GUERRIER AU REPOS.

Il n'est pas rare de trouver des villages ayant de huit à neuf cents cases, cela suppose au moins un millier de guerriers à la disposition du chef. Les Fang sont toujours sur le pied de guerre. Ils font parfois à leurs voisins des guerres sans merci. Quand une tribu ennemie est faite prisonnière ils incorporent les enfants pour s'en faire des défenseurs. Les femmes trouvent facilement preneurs. Quant aux hommes les vainqueurs les mangent et ce sont les crânes des ennemis vaincus qui ornent l'arbre triomphal établi devant la case du grand chef.

Pour se faire accepter comme membre de la tribu par les Fang, il y a certaines cérémonies à subir. D'abord l'épreuve du couteau. Placé sous un couteau qu'un pieu peut ébranler et laisser choir, il faut subir l'interrogatoire d'un chef soupçonneux et le convaincre de ses bonnes intentions. Le chef n'a qu'un geste à faire pour déterminer la chute de cette épée de Damoclès. Pour devenir frères de sang de quelque personnage il faut accomplir le rite suivant : les deux aspirants au titre de frère écartèlent une poule en tirant l'un sur les ailes et l'autre sur les pattes. Ceci fait, chacun d'eux se fait au bras une incision,

imprègne de sang un débris pantelant de la victime et l'offre à l'autre en disant : « Prends, mange et bois, tu es mon sang, tu es mon frère ». Une fois admis on peut circuler partout et observer de près les curieuses coutumes de ces Fang.



OCCUPATIONS INDIGÈNES.

Et les femmes ! Elles travaillent, pas beaucoup cependant. Elles s'occupent de travaux domestiques avec leur bébé sur le dos. Elles font des poteries monumentales, des vases plus grands qu'elles pour la conservation des aliments, préparent le vin de palme et le manioc. Elles ne mangent pas de viande comme leurs maris et ne peuvent se nourrir que de poissons. — Pour les capturer, elles se mettent à plusieurs pour traîner un immense filet dans les cours d'eau.

La plus grande partie de leur temps est consacrée à la toilette. Elles se font d'innombrables tresses entremêlées de perles et de toutes sortes de verroteries. C'est un long et patient travail qui demande des heures, quelquefois des semaines. Ces dames aiment énormément la parure. Elles ont comme boucles d'oreilles des anneaux, si larges qu'il faut de grands trous pour les introduire. Citons encore comme parures, des anneaux ou des stylets pour le nez, des colliers nombreux autour du cou, des bracelets couvrant tout le bras et d'autres superposés des orteils jusqu'aux genoux. Plus on en a, plus on est

belle. Certains de ces anneaux pèsent trois kilogrammes. D'autres femmes portent au pied d'énormes anneaux pesant ensemble treize kilogrammes, ce qui rend la marche plutôt pénible.

La danse est aussi une de leurs occupations favorites.

Toute jeune fille qui veut se marier se fait raser une mèche sur le sommet de la tête afin que nul ne l'ignore. Pour s'embellir elle aura également recours aux colliers et aux bracelets.

Mais tout a une fin en ce monde. Avec l'âge, on finit par dédaigner tous ces vains atours et les bonnes vieilles se contentent de fumer prosaïquement la pipe. A la mort d'un proche, en signe de deuil, il faut abandonner tous ces jolis ornements. Les sorciers leur en font une obligation et les malheureuses n'ont plus qu'à se déchirer les chairs avec un stylet ou se laisser lacérer par d'autres pour s'exciter à la douleur au milieu des lamentations générales.

II.

Séance du Dimanche 28 Octobre 1906.

L'AUSTRALIE D'AUJOURD'HUI

L'ÉLEVAGE, LE MOUTON ET LA LAINE, LES MINES D'OR. — LES VILLES ET LA SOCIÉTÉ AUSTRALIENNE,

Par M. P. PRIVAT-DESCHANEL,

Professeur agrégé de l'Université, Chargé de Mission du Gouvernement.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Muni d'une documentation personnelle abondante, M. Privat-Deschanel a su, dans le court espace de temps qui lui était assigné, nous

faire un tableau aussi intéressant que complet de l'Australie actuelle. C'est en traits profonds qu'il a dépeint ce qui caractérise ce pays avec lequel notre industrie régionale entretient des rapports d'affaires importants.

Le choix très heureux des expressions et la particulière élégance du langage ont contribué à rendre cette conférence spécialement attrayante. Le légitime succès qu'elle a obtenu nous fait espérer qu'elle ne sera pas sans lendemain.

L'Australie est un continent immense, couvrant une superficie de 7.632.113 kil. q., égale aux trois quarts de l'Europe et à quatorze fois la France. L'île voisine de Tasmanie a, de son côté, une surface de 67.887 kq.

Découverte par le Hollandais Tasman au milieu du XVII[e] siècle, l'Australie fut longtemps oubliée, puis le Capitaine Cook y aborda de nouveau en 1770 et en prit possession au nom de l'Angleterre. Quelques jours après, le navigateur français La Pérouse arrivait lui aussi à Botany-Bay ; mais il était trop tard, l'Australie était définitivement anglaise.

C'est en 1788 que l'Angleterre occupa le pays. Le Capitaine Arthur Phillip, R. N., y conduisit un convoi de *convicts* ou forçats et fonda Sydney. Les convicts y ont toujours été peu nombreux et aucun Australien, pour ainsi dire, ne sort de cette fâcheuse origine ; c'est bien à tort que ce reproche a été parfois adressé à la race australienne.

Le développement du pays a été rapide à la suite de l'introduction du *mérinos* espagnol par Mac Arthur en 1797 et surtout après la découverte des merveilleux champs d'or de Ballarat et de Bendigo en 1851 et de Coolgardie et de Kalgoorlie en 1892.93. Un afflux formidable de population, un *rush*, comme disent les Anglais, se précipita alors sur le pays. L'immigration atteignit le chiffre de 400.000 par an. Cette population était presque exclusivement anglaise. (Anglais, Écossais, Irlandais), ce qui constitue une importante différence avec les États-Unis ; en outre elle s'est en grande partie recrutée dans la classe ouvrière, ce qui explique le caractère démocratique et socialiste de l'Australie contemporaine.

Actuellement le continent australien compte 3.599.240 habitants et la Tasmanie 172.475. Six colonies se partagent le territoire ; quatre

sont plus grandes et parfois beaucoup plus grandes que la France. Ce sont : la Nouvelle-Galles du Sud, capitale Sydney (500.000 hab.), Victoria, capitale Melbourne (510.000), le Queensland, capitale Brisbane (125.000), l'Australie méridionale, capitale Adélaïde (165.000), l'Australie occidentale, capitale Perth, la Tasmanie, capitale Hobart. Depuis le 1er Janvier 1901, ces six colonies se sont fédérées et constituent, sous la souveraineté théorique de l'Angleterre, une République, le *Commonwealth of Australia.* Afin de ménager les susceptibilités et les jalousies des grandes villes, on a choisi, pour la capitale de la Fédération, la petite bourgade de Dalgety, qui compte à peine 300 habitants.

L'Australie possède aujourd'hui, eu égard à sa faible population (1 habitant par 2 k. q., alors que la France en a 75 par k. q.), une valeur économique de premier ordre.

Les principales cultures sont, outre la canne à sucre dans la partie tropicale, le blé, le maïs, l'orge, l'avoine, la luzerne, les légumes, spécialité des Chinois, les arbres fruitiers (orangers, citronniers, poiriers, pommiers) auxquels on applique les méthodes d'irrigation, la vigne. Le blé, les fruits et le vin (1 million d'hectolitres) constituent des articles d'exportation. Le produit de l'agriculture est de 600 millions.

L'élevage est plus important encore et donne un revenu de 930 millions. L'Australie élève 72 millions de moutons, 8.500.000 têtes de gros bétail, 1.625.000 chevaux. Le mouton est tout à fait caractéristique ; il fournit de la laine et sa viande, grâce aux procédés frigorifiques, est exportée à Londres. Pour la production lainière, l'Australie occupe le premier rang dans le monde avec la République Argentine. L'exportation de la laine représente suivant les années de 300 à 600 millions.

L'industrie manufacturière est encore peu développée, mais l'industrie extractive représente une grande valeur. L'or fournit à lui seul 350 millions par an ; de 1850 à 1900 on en a extrait pour 11 milliards. Il faut ajouter la houille de Newcastle (6 millions de tonnes), le cuivre, l'argent, l'étain. Au total, l'industrie donne 1.224 millions.

Le commerce est très actif. Le trafic des ports monte à 26 millions de tonneaux (Melbourne, 5.550.000 tonneaux ; Sydney, 4.800.000 ; Adelaïde, 3.900.000 ; Newcastle, 2.700.000). Le commerce extérieur atteint le chiffre de 3.600.000.000. C'est, en tenant compte de la différence des populations, cinq fois le commerce de la France.

Pour bien comprendre l'Australie, il faut pénétrer dans les immenses territoires de l'intérieur, sièges de l'élevage et de l'industrie minière.

Dans le sens de la profondeur le pays se divise en trois parties :

1). Les montagnes, de forme régulière et tabulaire et couvertes de forêts d'eucalyptus. Les Australiens leur donnent le nom ambitieux d'Alpes ; le mont Kosciusko, le point culminant, ne dépasse pourtant pas 2.213 m.

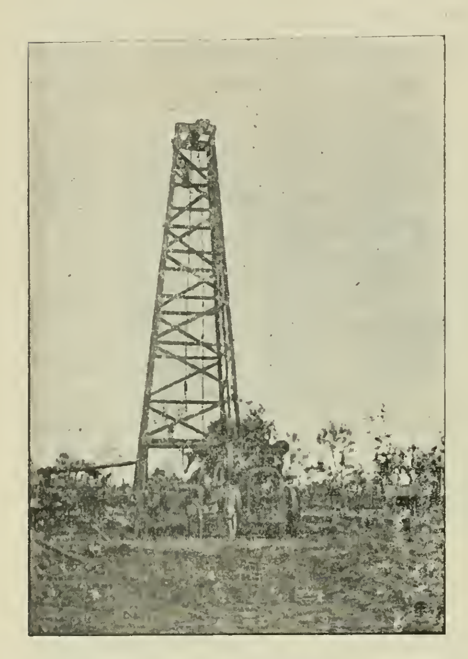


LE DARLING.

2). La grande plaine de Murray-Darling. C'est un immense territoire, grand deux fois comme la France, centre de la région d'élevage. Il est parcouru par d'énormes rivières : Murray (2.700 k.), Murrumbidgee (2.160), Lachlan (1.120), Darling (3.124). Mais, en raison de la sécheresse, elles manquent souvent d'eau. Le débit moyen du Darling (180 m. c.) est inférieur à celui de la Seine (300 m. c.). En été les rivières cessent de couler et ne forment plus que des mares, croupissant à l'ombre des gommiers. L'arrêt des cours d'eau, qui parfois persiste pendant une année entière, est funeste au commerce ; car le transport de la laine se fait beaucoup par eau. La sécheresse est le fléau, la *malédiction* comme disent les Anglais, de l'intérieur australien. La grande sécheresse de sept années (1897-1903) a fait tomber le nombre des moutons de 106 millions à 52. C'est pour résoudre partiellement la *question de l'eau*, question vitale pour le pays, que l'on s'est mis depuis 1880 à forer des puits artésiens. On en compte actuellement 1.049, fournissant un débit journalier de 2.226.621.453 litres

d'eau. Pourtant la sécheresse a beaucoup favorisé l'élevage, en tant du moins qu'elle a donné à la laine des moutons une merveilleuse finesse. En même temps la douceur du climat a permis de faire l'économie des bergeries.

La plaine du Murray-Darling est une immense forêt d'eucalyptus, coupée par les clairières en prairies où se fait l'élevage. L'eucalyptus est l'arbre caractéristique de l'Australie ; on en compte 160 espèces. Ceux qui ne le connaissent que par les spécimens vus en Italie, en Tunisie et en Algérie, où l'on a acclimaté l'*Eucalyptus globulus*, ne le reconnaîtraient pas en Australie. Sans doute, dans les montagnes, on trouve des exemplaires magnifiques, géants même et qui rappellent les *Wellingtonias* de Californie, on en connaît un, mort d'ailleurs, de 142 m. de hauteur. Mais, dans la plaine, l'eucalyptus est un arbre maigre, déjeté, tordu, rabougri ; les feuilles, disposées en bouquets à l'extrémité des branches et pendant verticalement, laissent pénétrer partout la lumière du soleil ; une forêt, avec ses arbres espacés et peu feuillus, est aussi ensoleillée que la plaine. D'ailleurs, on détruit les arbres avec entrain afin de développer les pâturages ; pour cela on pratique l'opération appelée *ringbarking*, qui consiste à couper autour de l'arbre un anneau entamant l'écorce et le tissu vasculaire ; l'arbre meurt alors. C'est un spectacle mélancolique que celui de ces forêts mortes, où les arbres, défeuillés, décortiqués et blanchis, semblent des squelettes.



PUITS ARTÉSIEN DE WILLIE-BORE.

3). Le désert, qui couvre les trois quarts du continent austral, particulièrement à l'Ouest. On y voit alterner les dunes de sable et la

brousse (*scrub*), tantôt formée d'arbustes (*mallee-scrub*, *wilga-scrub*), tantôt composée d'un horrible buisson épineux, le *Spinifex* ou



DÉFRICHEMENT DE LA FORÊT
POUR ÉTABLIR UNE FERME DE CULTURE ET D'ÉLEVAGE.

herbe porc-épic (*Triodia irritans*). C'est dans le désert de l'Australie de l'Ouest que sont les champs d'or de Coolgardie et de Kalgoorlie.

Il est particulièrement intéressant de visiter les fermes d'élevage de l'intérieur, qu'on appelle *stations* et dont les propriétaires, les *squatters* ou *pastoralists* constituent l'aristocratie terrienne de l'Australie. Ces domaines sont immenses ; ils comptent moyennement 50.000 hectares et nous en connaissons plusieurs qui dépassent 100.000 hectares ; les uns sont possédés par les squatters, les autres sont loués au gouvernement, propriétaire de droit de toutes les terres vacantes, sur le prix moyen de 0 fr. 50 par hectare et par an. Les frais sont, en raison du climat, considérablement réduits. On se contente d'entourer la propriété de barrières en fil de fer et les moutons errent librement dans l'intérieur, sous la surveillance d'un personnel infiniment réduit ; une vingtaine d'hommes suffisent au soin d'un troupeau de 100.000 têtes. Toujours à cheval, ils parcourent incessamment la propriété, et n'ont guère d'autre occupation que celle de réparer les barrières, endommagées par les kangourous ; il importe en effet qu'elles soient en bon état, afin d'empêcher, grâce à la profondeur à laquelle elles

s'enfoncent dans le sol, l'invasion des lapins, qui sont, comme la sécheresse, un des fléaux de l'intérieur australien.



TROUPEAU DE MOUTONS EN MARCHE.

Les moutons ne sont réunis qu'à l'époque de la tonte, qui a lieu en hiver, d'Août à Octobre (1). La tonte est faite par des tondeurs nomades, dont les équipes, comprenant de 10 à 40 hommes, parcourent la plaine intérieure au moment de la saison et vont se louer dans les stations. Ils y restent le temps nécessaire pour la tonte. On les paye à la tâche, à raison de 25 fr. par 100 moutons tondus. Dans les petites stations on fait la tonte à la main, au moyen de ciseaux qui rappellent ceux de nos tailleurs ; un bon ouvrier peut opérer sur une centaine d'animaux par jour. Dans les grands établissements on se sert de la tondeuse mécanique, mue par la vapeur ou l'air comprimé. On arrive alors en une journée à tondre 150 moutons, parfois davantage. Le record est de 207. Un tondeur expérimenté se fait, pendant la saison (3 mois environ) de 1.500 à 2.000 fr. Il touche alors un chèque sur une des banques de Sydney, Melbourne, etc. En deux mois, il mange — ou plutôt boit — tout son bénéfice ; puis, avec le courage qui dis-

(1) On sait que, dans l'hémisphère austral, les saisons sont l'inverse des nôtres. L'hiver dure du 21 Juin au 22 Septembre.

tingue les Australiens, il fait un autre métier ; il se loue dans une ferme ou bien il va travailler sur les champs d'or. L'Australien est un admirable ouvrier et il gagne beaucoup. Malheureusement il aime à dépenser tout ce qu'il gagne. Là est le bonheur pour lui. Aussi l'épargne, qui est la puissante vitalité d'un pays comme la France, est-elle presque inconnue en Australie.

Quand les moutons sont tondus, la laine est classée, mise en balles et expédiée aux grands marchés de Sydney, Melbourne, Geelong, Adélaïde. Le transport se fait soit par chemins de fer, soit par eau, sur des chalands traînés par des remorqueurs, soit par roulage ; les chariots, vu le mauvais état de ce qu'on appelle là-bas les routes, sont traînés par 6, 8, 10 paires de chevaux ou de bœufs.

La saison de vente dure de Septembre à Décembre. Alors des acheteurs viennent d'Angleterre, d'Allemagne, de France. Roubaix, Tourcoing et Lille sont nos principaux centres acheteurs. Les laines sont exposées le matin dans de vastes magasins ; les quantités disponibles ainsi que les prix demandés sont indiqués. L'après-midi la vente se fait aux enchères.

L'extraction de l'or se fait en de nombreux points dont les principaux sont : Kalgoorlie et Coolgardie (Australie de l'Ouest), Ballarat et Bendigo ou Sandhurst (Victoria), Mount Morgan (Queensland), Lucknow, près Orange (Nouvelle-Galles du Sud). L'or a été découvert pour la première fois en 1846 par Hargraves dans la Nouvelle-Galles ; mais les découvertes féeriques, faites en Victoria, ne datent que de 1851. Pendant longtemps on s'est contenté de laver les anciennes alluvions et on pratique encore en beaucoup de points ce mode d'exploitation, très simple et très économique. Les sables et graviers, mélangés avec de l'eau, sont agités soit dans un petit plat, appelé *batée*, soit dans une bascule, dite *berceau* (*cradle*); l'or, très lourd, se sépare facilement des autres matériaux. On le trouve à l'état natif, sous forme de paillettes ou de masses plus ou moins grosses qu'on nomme *pépites* (*nuggets*). La plus célèbre des pépites australiennes a été vendue 265 000 fr. Les champs d'or ont un aspect très pittoresque, avec leurs huttes de bois et de tôle ondulée et leurs tentes de toile. Malheureusement le jeu et l'ivrognerie y sévissent et les meurtres n'y sont pas rares. Le pillage des convois d'or a été longtemps un procédé fort usité de faire fortune sans grands risques. C'est un épisode de ce genre qui fait le fond du plus célèbre roman

australien, le *Vol à main armée* (*Robbery under arms*), de *Boldrewood.*

Aujourd'hui, dans l'Australie de l'Ouest principalement, l'extraction de l'or a pris un caractère industriel ; il faut aller chercher le précieux métal jusqu'à plusieurs centaines de mètres de profondeur, ce qui n'est possible qu'à de grandes Sociétés, riches et munies d'un outillage perfectionné et coûteux. L'or se rencontre, le plus souvent à l'état invisible, dans des filons de quartz. La roche est concassée, puis broyée et mise en pâte. Celle-ci passe sur des *trembleurs,* fermés d'une toile agitée transversalement de petites secousses ; ce mouvement suffit à séparer la plus grande partie de l'or de la boue. Les résidus passent ensuite sur du mercure ; l'or et le mercure se combinent et forment un amalgame qu'on dissocie par la distillation. Enfin les derniers résidus sont traités par le cyanure de potassium.

Dans l'intérieur on rencontre par ci par là quelques indigènes, sauvages fort laids et dont l'intelligence est tout à fait rudimentaire. On en évaluait, il y a un siècle, le nombre à 200.000 ; ils ne semblent pas aujourd'hui être sensiblement plus de 40.000. C'est que les colons leur ont fait une guerre acharnée. On a été jusqu'à empoisonner les



VERGER D'ORANGERS CULTIVÉS PAR L'IRRIGATION. PARAMATTA.

sources et à leur vendre de la farine mélangée d'arsenic, bien plus on a pratiqué à leurs dépens la chasse à courre, très appréciée dans ces pays amoureux de sports. Les autorités ont bien sévi, mais sans grand

résultat. En Tasmanie on a parqué les indigènes dans des *réserves*, où le dernier est mort en 1876.

La partie la plus vivante de l'Australie est la côte de l'Est et du Sud-Est où sont les grandes villes : Melbourne, Sydney, Adélaïde, Brisbane, etc. Celles-ci rappellent l'Angleterre par l'architecture des maisons et par leur division en deux parties : la *cité*, où sont les magasins et les bureaux, et les faubourgs où les commerçants habitent dans des villas entourées de jardins. L'animation intense des rues, les trams électriques, les fils télégraphiques et téléphoniques innombrables et quelques hauts édifices font songer à l'Amérique. Mais les trottoirs couverts de vérandahs à cause du soleil rappellent que l'on est aux colonies. Les beaux monuments abondent (Palais des gouverneurs, Hôtels de Ville, Cathédrale, Parlements, Postes, etc.) ; mais ils n'ont aucune originalité et sont des copies de monuments européens. Il n'existe pas d'art architectural australien ; ce qui a un caractère vraiment local et hygiénique c'est la construction en bois et en tôle ondulée.

Une société très active habite ces villes et son sens pratique est



MAISON DE COLON DANS L'INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD.

remarquable. Peu de science, peu de hautes études, malgré la présence d'Universités magnifiques, pas d'art ni de littérature. Tout le

monde est dans les affaires et cherche à gagner de l'argent. Pourtant cette société un peu fruste, ne manque pas de charme, grâce à la présence des Australiennes, qui unissent les qualités de l'Anglaise à la grâce de la créole.

Ce qui caractérise surtout la société australienne c'est l'esprit démocratique. Le parti le plus influent est le parti ouvrier (*Labour party*), à l'influence duquel l'Australie doit la législation sociale la plus avancée de ce monde : fermeture des magasins à 6 heures, repos bi-hebdomadaire, maximun d'heures de travail, minimum légal de salaires, impôt progressif sur le revenu, limitation de la propriété foncière, assurances d'État, retraites ouvrières payées sur le budget, arbitrage obligatoire en matière de conflits industriels, vote des femmes, etc. Sans doute le socialisme d'État a été favorable aux ouvriers, dont les salaires sont fort élevés ; et c'est avec raison que l'on a appelé l'Australie le *paradis des ouvriers*. Mais, pour maintenir ces hauts salaires et empêcher la concurrence, il a fallu pratiquer une funeste politique d'exclusivisme et d'isolement. L'exagération des droits de douane élève considérablement le prix de la vie, en même temps que les restrictions apportées à l'immigration arrêtent la colonisation, dont le développement serait pourtant indispensable pour la mise en valeur du pays. En particulier la guerre faite aux travailleurs noirs et jaunes a presque ruiné l'industrie de la canne à sucre.

Quel est le rôle de la France en Australie ? Il est bien médiocre. Les Allemands y sont 93.000, les Américains 50.000, les Chinois 27.000, les Français 4.000 seulement ; le commerce avec les États-Unis monte à 300 millions et celui avec l'Allemagne à 200 millions ; le chiffre d'affaires entre la France et l'Australie ne dépasse pas 70 millions (achat des laines, vente des vins de Bordeaux et de Champagne, des instruments de musique, etc.). Il est regrettable que nos commerçants n'aient pas montré plus d'initiative et d'audace.

III.

Séance du Jeudi 8 Novembre 1906.

L'ASIE MINEURE ET LA SYRIE

Par M. Eugène GALLOIS,

Membre de la Société,
Chargé de Mission, Lauréat des Sociétés de Géographie.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Le Président, en ouvrant la séance, constate les liens étroits qui unissaient déjà M. Gallois à la Société, et que sa constance à la tenir au courant de ses récentes pérégrinations est venue raffermir encore. Il rappelle les lettres insérées dans le Bulletin en Avril et Mai, donnant un avant-goût des récits que l'on va entendre, et l'article sur l'Exposition Coloniale de Marseille, visitée au retour de l'Asie Mineure. « Ne croyez pas, ajoute-t-il, que M. Gallois, le voyageur infatigable, se soit borné cette année au Levant. A peine rentré il s'embarquait sur l'*Ile de France* pour le Spitzberg. Il raconte cette campagne, sur laquelle un échouage a justement attiré l'attention générale, dans un opuscule recommandé aux lecteurs curieux d'impressions de touriste. Il a d'ailleurs exposé, il y a quelques semaines, dans l'hôtel de la Société de Géographie de Paris, les documents qu'il en a rapportés, parmi lesquels il convient de citer les photographies, dessins et aquarelles dus à son talent. Ses aquarelles surtout rendent de façon délicieuse les vives colorations des eaux, des neiges et des glaces. Il faut regretter le peu de durée de cette exhibition : les Lillois auraient aimé à la visiter dans leurs passages à Paris ».

Il donne ensuite la parole à M. Gallois.

C'est l'ensemble de trois voyages accomplis dans la Turquie d'Asie que l'orateur a voulu résumer dans sa conférence, comme il l'a expliqué lui-même, en ajoutant que son dernier voyage est de beaucoup le plus important. Au surplus il esquisse à larges traits son itinéraire.

S'étant rendu à Constantinople pour y donner des conférences, il est parti de là, non pas pour l'Asie Mineure, comme il l'avait primitivement conçu, mais pour la Syrie où il pensait trouver un climat moins rude. Il passait par Smyrne, faisait escale à quelques-unes de ces îles qui garnissent le littoral de la péninsule, pour débarquer à Beyrouth, d'où il se rendait à Damas pour pousser ensuite jusque dans la région montagneuse de l'Hauran, ce repaire des Druses farouches. Il ne pouvait manquer de s'arrêter à Baalbeck, après quoi il remontait sur Hœms, Hama, Alep, d'où il excursionnait. Puis c'était Antioche qui devait l'attirer et ensuite Alexandrette, port bien abrité d'où il gagnait Mersima, puis Tarsous et Adana. C'est alors que le voyageur franchit la chaîne du Taurus où il devait trouver encore de la neige au delà de l'étroit défilé rocheux du Gulek Bogas, les fameuses « Portes Ciliciennes » déjà connues et fréquentées dans l'antiquité.

S'élevant alors sur le plateau central de l'Asie Mineure, M. Gallois atteignait bientôt le terminus actuel du chemin de fer de Bagdad. Il suivait la ligne en remontant vers Constantinople par Eregli, Koniah, Afion Kara Hissar, où il passait sur les chemins de fer d'Anatolie, pour voir Eski Chéhir et Angora, regrettant à cause du manque de sécurité des routes de ne pouvoir pousser jusqu'à Césaria. Il rabattait après sur Isnik, l'ancienne Nicée, Ismidt au fond de son beau golfe et rejoignait Constantinople son point de départ.

M. E. Gallois jette ensuite un coup d'œil sur le pays au point de vue géographique.

Il rappelle sa situation au flanc de l'Asie, comme une main tendue vers l'Europe..., remémore ses limites..., dépeint sa physionomie avec sa côte occidentale toute dentelée, peuplée d'îles, aux pittoresques silhouettes. Il ajoute quelques données sommaires sur le relief du sol, les belles et fertiles vallées abondamment arrosées par des fleuves qui ont eu leur heure de célébrité dans l'antiquité.

Puisqu'il a prononcé le mot Antiquité, M. Gallois veut esquisser à grands traits, les phases par lesquelles a passé cette Asie Mineure dont le passé parle à chaque pas par les ruines semées à sa surface...

L'Asie Mineure, terre privilégiée, connaissait déjà la prospérité

quinze siécles avant notre ère. Le nom de Troie retentit à nos oreilles ; la ville chantée par Homère, illustrée par Agamennon, Pâris, le ravis-



RUINES DE TROIE.

seur d'Hélène et le bouillant Achille, a hanté notre jeune imagination. Aujourd'hui le monde savant semble se rallier à l'opinion de Schliemann, qui a fouillé le tertre d'Hissarlik pour prouver « *ubi Troja fuit* ». En réalité ce ne sont qu'amoncellements de décombres où l'on retrouverait neuf villes superposées. Nombreux se succèdèrent les peuples sur ce vaste territoire placé sur la route des grandes invasions, Assyriens, Perses, y firent des apparitions... Pendant des siècles les colonies créées par la grande Grèce furent prospères....

Apparut Alexandre-le-Grand qui parcourut la région en vainqueur, reculant jusqu'aux Indes les limites de son vaste Empire. Il faillit périr dans le modeste fleuve du Granique mais devait trancher le nœud gordien, fait dont le nom de la cité ruinée de Gornium évoque le lointain souvenir. Il fondait aussi des villes : Alexandria Troas, non loin du célèbre Mont Ida, et Alexandrette, la petite Alexandrie, au fond du golfe abrité que l'on sait. Les lieutenants d'Alexandre, Sélencus Vicator, et autres, devaient aussi laisser des traces de leur passage, créant des villes comme Antioche, Séleucie, et autres encore.

A cette époque florissante succéda celle de la domination romaine dont les vestiges sont encore là, imposants, malgré les dévastations

occasionnées par la nature, tremblements de terre, intempéries, et par le vandalisme des hommes. M. E. Gallois fait alors comme un bref inventaire des ruines qui jonchent littéralement le sol de l'Asie Mineure et de la Syrie et qu'il détaille dans l'ouvrage qu'il a consacré à ce pays et qui va bientôt paraître.

Procédant par ordre et passant rapidement pour éviter la sécheresse de cette nomenclature, c'est la ruine du palais de Dioclétien à Ismidt, le pont de Justinien à Ada Bazar, l'enceinte pour partie du moins de Nicée. Quelques ruines subsistent à Brousse comme auprès de Panderma. Puis c'est dans la région de Smyrne que l'on retrouve des traces non seulement de monuments, mais de villes entières. Pergame et sa superbe acropole témoignent encore d'une éclatante splendeur. L'Éphèse grecque, l'Éphèse romaine se confondent parfois. La ville de Priène est mise à jour et non loin, à Didim et Milet, ce sont d'autres vestiges. Pour mémoire citons Sardes, Philadelphia, Aphrodisias, comme souvenirs de diverses époques. Puis c'est, dans la vallée du



TERRASSES DE HIÉRAPOLIS.

Méandre, Tralles, Laodicée et Hiérapolis, ces deux dernières cités qui se regardaient, dressent encore de gigantesques squelettes.

Dans la région d'Adalia se rencontrent encore des ruines imposantes,

parmi lesquelles un théâtre bien conservé. Non loin de Mersima c'est la colonnade de Pompeiopolis, les vestiges de Seleské, les restes de remparts de Tarsous, le pont d'Adana.

Dans l'intérieur c'est surtout le temple d'Ezani et les deux ponts. M. Gallois n'avait pas omis de signaler les nécropoles de la région d'Aïazin, Denyer, etc...., à Angora c'est, entre autres, le célèbre Augusteum où à l'entrée du temple le testament de l'Empereur Auguste est transcrit en grec et en latin.

Passant dans la Syrie nous trouvons, en première ligne, le fameux temple de Baalbeck, aux colossales dimensions avec son socle, aux pierres énormes, ses cours successives conduisant au temple de Jupiter flanqué de colonnes de vingt mètres de hauteur. Sur le côté et mieux conservé est le temple de Bacchus aux belles proportions et aux jolies décorations.

A Damas, et ailleurs encore, on trouve également très visibles les traces du passage des Romains, comme à Antioche, et surtout à Palmyre, dont les magnifiques colonnades se dressent aujourd'hui en plein désert.

Poursuivant à travers les siècles, l'Asie Mineure voit sa prospérité baisser, le pays se diviser, ravagé par les invasions. Les Musulmans apparaissent et s'étendent, semant partout la ruine et le carnage. Devant leurs conquêtes de valeureux Chrétiens se lèvent pour aller arracher les Lieux Saints des mains des infidèles, et les Croisades se succèdent pendant plusieurs siècles. Des Princes chrétiens de diverses nationalités sont tour à tour vainqueurs et vaincus ; certains arrivent à s'établir dans les îles, comme à Rhodes et à Chypre, et même sur le continent. Ils fondent des dynasties dont quelques-unes ont régné plus de deux siècles, et on peut voir encore debout aujourd'hui des châteaux-forts, des palais, et surtout des églises ; mais la plupart des édifices religieux que l'on rencontre remontent plutôt à l'époque byzantine, qui avait succédé à la période romaine, longtemps avant les Croisades.

Au Moyen-Age a eu lieu comme une renaissance musulmane, la grande époque des Seldjoukides, qui nous a laissé de nombreux et importants édifices, plutôt de caractère religieux, mosquées, écoles, tombeaux. Le centre de cette manifestation d'art est plus particulièrement à Koniah, et dans les environs, bien qu'on trouve des édifices intéressants dans d'autres centres, comme à Sivas, Amasias, et ailleurs. Ce qui distingue ces monuments c'est surtout la richesse de

l'ornementation et le luxe de la décoration pour laquelle on a employé ces carreaux de faïence aux belles colorations, qui viennent de la Perse ou sont tout au moins issus de l'art persan.



VUE GÉNÉRALE D'ALEP.

Enfin la domination turque s'étendit sur toute la presqu'île à partir du XVe siècle, et on peut dire qu'alors l'Asie Mineure s'endormit....

Il fallut l'initiative européenne dans le courant du siècle dernier, pour secouer de sa torpeur ce pays jadis si prospère et qui pourrait l'être encore s'il entrait, comme il semble vouloir le faire, dans la voie du progrès.

M. Galtois rappelle alors quelles sont les richesses du sol et du sous-sol. Il proclame la fertilité des vallées et même parfois des régions hautes, comme dans le Liban. Il montre ce pays grand producteur de céréales, il le présente aussi comme un puissant éleveur. Une des principales branches où se déploie l'activité locale c'est la sériciculture, surtout dans la région de Brousse. Dans celle de Smyrne c'est le commerce de la figue, à laquelle on consacre d'énormes plantations. Dans le centre c'est encore l'industrie agricole de l'opium, de la réglisse, de la vigne. Grâce aux laines abondantes une industrie a pris un grand développement, la fabrication des tapis et plus particulièrement à Auchak et à Kutahia.

M. Gallois n'a pas négligé de parler des produits du sous-sol et a cité l'exploitation de charbon d'Heraclée, celle de plomb argentifère, comme dans le Taurus ; il a vanté les gisements de kaolin des environs de Kutahia et s'est étendu sur la célèbre écume de mer que l'on rencontre non loin d'Eski Chéhir. Il a même donné de très curieux détails sur l'extraction et la préparation de ce singulier produit.

Pour terminer, M. Gallois a voulu envisager le rôle joué par les grandes Puissances dans la rénovation de l'Asie Mineure.

Il a rappelé que des Français ont été les premiers pionniers, et, faisant un retour dans le passé, il a fait allusion aux Gaulois qui, venus avec les légions romaines, ont engendré les Galates, dont il subsiste encore des descendants. Puis au début du Moyen-Age ce sont les valeureux Croisés dont certains s'établissent dans les pays conquis. Enfin non loin de nous ce sont encore d'audacieux compatriotes qui ont osé chercher à trafiquer dans le Levant. Quelques-uns se sont implantés à Smyrne, à Brousse, plus spécialement.

Enfin des Français sont entrés au service de la Turquie dans l'administration, dans l'armée, tandis que nos ingénieurs créaient des ports et construisaient des voies ferrées.



COLLÈGE DES FRÈRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE A ANGORA.

Mais l'activité française s'est encore développée d'une autre façon plus profitable peut être aux intérêts français, c'est l'œuvre de l'instruction. Voilà plus d'un demi-siècle que de nos missionnaires, que des religieuses, éduquent la jeunesse, et en lui apprenant notre langue

propagent notre influence, et à tel point qu'il n'est guère d'endroits dans toute la Turquie d'Asie où on ne trouve à parler ou tout au moins à se faire comprendre en français. Anglais, Allemands, Italiens, Américains nous jalousent et nous font une terrible concurrence ; mais quoiqu'on dise, la France est toujours en bonne situation.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1906.

EXCURSION AUX CHAMPIGNONNIÈRES D'ENNEQUIN

Le Lundi 30 Juillet 1906.

Directeurs : MM. Bonvalot et le Dr Vermersch.

Compte rendu de M. WICART.

A l'heure fixée trois voitures nous prennent au siège de la Société et nous conduisent en longeant le bois de Boulogne à Ennequin, hameau peu connu de la commune de Loos. Nous gagnons d'abord la ferme où se prépare le fumier de cheval destiné aux couches des champignonnières. Il est parqué en tas, exposé au soleil, remué ici, arrosé là, afin de lui enlever les dernières traces d'urine qui nuiraient à la culture du champignon, l'acide hippurique et l'ammoniaque en excès devant empêcher la fermentation.

Quelques pas nous mènent à l'entrée des carrières ; là chacun arrange sa toilette de façon à se garantir du froid et à préserver ses vêtements. Des lampes sont distribuées aux Messieurs qui, placés de distance en distance, sont chargés d'éclairer les Dames, puis la porte s'ouvre et, non sans quelque appréhension, nous entrons dans les entrailles de la terre. Au fur et à mesure

que nous descendons les marches de l'étroit escalier l'obscurité et la fraîcheur s'accentuent, enfin nous atteignons le sol du souterrain. Instinctivement dans la pénombre nous nous rapprochons des éclaireurs qui dirigent la caravane, mais peu à peu nos yeux s'habituent à la lumière des lampes et nous pouvons distinguer d'énormes piliers carrés de pierre blanche soutenant la voûte et entre eux des allées en tous sens.

Nos aimables Directeurs nous signalent les particularités que nous rencontrons à chaque pas : ils nous apprennent que cette carrière, maintenant épuisée, a été exploitée aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, qu'on en a extrait des pierres de taille pour la construction et des moellons pour la fabrication de la chaux et du blanc d'Espagne. Elle a notamment fourni les matériaux nécessaires à la construction de la Citadelle de Lille ordonnée par Louvois et exécutée par Vauban. A cette occasion un procès en dommages intérêts fut intenté à ces derniers par les moines de l'abbaye de Loos, propriétaires du sol, mais la raison d'État triompha et les moines n'eurent pas gain de cause.

L'extraction se faisait par des puits distants de neuf mètres les uns des autres ; des échelles de perroquet y donnaient accès et, au fur et à mesure que la couche calcaire était épuisée, on fermait l'orifice et on creusait plus loin. En levant les yeux on aperçoit partout d'immenses coupoles hautes de 15 à 20 mètres formant un ensemble du plus imposant effet. C'est un spectacle très curieux, et beaucoup de ceux qui vont chercher bien loin des grottes naturelles ignorent ces grottes artificielles que nous avons chez nous, et dans lesquelles on retrouve, non seulement le travail et l'intelligence de l'homme, mais encore sa pensée et son histoire. En effet, des inscriptions nombreuses retraçant la vie des générations qui ont collaboré à la confection de cet immense labyrinthe se déroulent sur les parois ; nous citerons au hasard : « 1697, Jean Pierre a eu trois femmes et trente-un enfants ; qu'il repose en paix » ; « N. a brûlé 24 maisons et fut exécuté en 1706 » ; « en 1720, le roy ayant tuteur a fait pour 58 millions de billets de banque ; tout le monde échangeait son argent contre du papier et ils furent tous ruinés ». Il serait intéressant pour une personne curieuse d'histoire locale d'entreprendre la monographie des grottes de Lille.

Ces carrières sont aussi pleines d'intérêt pour le géologue et le naturaliste : la température constante y est de 12°, il y fait doux l'hiver et frais l'été ; quand il pleut au dehors, il y fait sec, et quand le beau temps succède à une pluie passagère il y pleut par grosses gouttes parce que l'eau met quelque temps à traverser la couche crayeuse. Si la saison est très pluvieuse, il y pleut constamment, les parties les plus déclives sont alors inondées et des cultures entières complètement anéanties. Dans certains endroits on a dû creuser des puits pour alimenter les habitations supérieures, et c'est un spectacle

curieux qne d'apercevoir au-dessus de soi, à une grande hauteur, les seaux se balançant à leur corde.

Cet immense banc de craie a été découpé en tous sens, ce qui permet au géologue de se rendre facilement compte de sa composition et de sa formation. Les fossiles y abondent et on y rencontre à la base trois cordons horizontaux de silex également espacés, caractéristiques de l'assise.

Enfin à côté de cela il y a, au point de vue pratique, la culture intensive du champignon de couche si goûté des gourmets. Cette culture réclame beaucoup de soins et d'initiative ; elle profite largement de tous les progrès modernes et celle que nous visitons peut être citée comme modèle.

Lorsque le fumier de cheval a subi la préparation dont nous avons parlé, on le descend au fond de la carrière pour en faire des meules ou couches à champignons. Ces couches sont lardées à distances régulières par des plaquettes de mycelium ou blanc de champignon, puis recouvertes plus tard d'une légère couche de terre ; elles forment des espèces de toits séparés par des sillons et rappellent assez l'aspect d'un champ de pommes de terre sans la verdure. Il faut trois longs mois pour que la meule soit en état de produire.

Pendant ces trois mois rien n'apparaît, tout le travail se fait à l'intérieur : le champignon pousse des racines qui pénètrent partout dans l'intérieur de la couche.

Au bout de ce temps la seconde évolution du champignon se manifeste par de petits points blancs à la surface ; ces points s'élargissent d'heure en heure, le chapeau sort d'abord puis le pied et le champignon est alors mûr et propre à l'alimentation. Après trois mois de production la couche ne peut plus servir et doit être remontée à la surface sous peine de causer une épidémie, ce qui, malgré toutes les précautions, arrive encore quelquefois. On circonscrit alors le fléau en l'enfermant entre des murs élevés jusqu'aux voûtes et appelés « catiches ».

Après nous avoir fait parcourir le souterrain et s'être prêté avec une grâce charmante à satisfaire notre curiosité, M. Guilbaut a bien voulu nous ménager une agréable surprise : au tournant d'une galerie nous tombons dans la maîtresse coupole du labyrinthe garnie de tables rustiques couvertes d'excellents rafraîchissements. Là, en quelques mots chaleureux, il remercie les Dames et tous les membres de la caravane et lève son verre à leur santé. M. Bonvalot interprète les sentiments de reconnaissance de tous les visiteurs et, pendant qu'un vivat animé retentit, soudain la grotte s'illumine de mille feux et aussi loin que la vue s'étende un spectacle féerique s'offre à nos yeux. C'est une vision inédite dont nous garderons longtemps le souvenir.

LES BIJOUX INDIGÈNES

AU MAROC, EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

Il semblerait au premier abord que l'ethnographie n'ait plus rien à glaner sur le littoral nord-africain dont une si belle partie est aujourd'hui terre française. Cependant personne, avant ces dernières années, n'avait songé à étudier les bijoux arabes, marocains ou tunisiens, si intéressants au double point de vue de l'histoire des arts et de l'évolution des races.

Savait-on seulement qu'il existait des bijoux indigènes, en dehors de ces soltanis en argent doré, de ces bagues en métal blanc, de ces coupe-papier en forme de yatagan, vendus par des Arabes des Batignolles dans nos Expositions universelles ? Connaissait-on en Afrique d'autres parures que cette pacotille allemande de contrebande, importée dans les bazars algériens pour leurrer les touristes ? Soupçonnait-on les orfèvres de Biskra, de Tlemcen, de Boghari, de Laghouat, dans le demi-jour de leurs vieilles échoppes, avec leurs procédés surannés et leurs outils primitifs, de fabriquer autre chose que ces pauvres joyaux, qualifiés dédaigneusement « d'art pour sauvages » par les premiers administrateurs de la conquête ? Les artisans d'aujourd'hui faisaient oublier les orfèvres d'autrefois, et les grossiers bijoux fondus dans les douars, les admirables parures conservées jadis dans les anciennes familles arabes.

Ce sont ces joyaux, jalousement gardés dans les harems de quelques grands chefs, descendants des favoris du dey, qu'un curieux d'art, M. Paul Eudel, a entrepris de faire connaître. Chargé par le Ministère de l'Instruction publique d'étudier les diverses manifestations de l'art arabe, il a eu la bonne idée de se limiter, dans un champ d'études aussi vaste, à l'orfèvrerie. Il s'est livré à une enquête de plusieurs années sur ces trésors disparus un à un devant la ruine et la misère croissante, vendus aux bijoutiers européens, engagés chez des israélites ou au Mont-de-Piété d'Alger, mis à la fonte sans respect pour leurs formes délicates et le fini de leur ornementation. Il a consigné le résultat de ses recherches dans trois volumes, très différents de composition, mais également intéressants, tous trois copieusement illustrés

de reproductions d'après nature : une étude sur l'orfèvrerie, un récit de voyage dans le Sud Algérien, et un dictionnaire des bijoux (1).

La question est désormais posée. Sans espérer arriver dès maintenant à des conclusions définitives, on peut dégager quelques données générales sur cet art ignoré et sur la répartition par régions ou provinces de ces bijoux aux formes traditionnelles et immuables, sans cesse recommencés par les mêmes procédés, suivant les mêmes modèles, par des générations sans nombre.

Les bijoux nord-africains peuvent se ranger en trois grandes familles, correspondant à trois centres distincts de fabrication : le Maroc, l'Algérie et la Tunisie.

Incontestablement le foyer le plus intense de l'orfèvrerie musulmane a son siège au Maroc. C'est sur cette terre classique de l'Islam, jalousement fermée aux influences européennes, que se sont perpétuées les formes les plus pures. Les bijoux des femmes de Fez ou de Mogador ont gardé une ampleur, une richesse, une majesté de lignes qui ne se retrouve nulle part ailleurs. Quelle étonnante parure que ces grandes boucles d'or (*akarech*), portées par les jeunes mariées, qui s'accrochent à la coiffure de chaque côté du visage, encadrent l'oreille d'un anneau à demi fermé, et se terminent en pendeloques retombant comme des larmes (fig. 1) ? Quel somptueux diadème que ce bandeau d'or (*tâdj*), composé de plaques découpées et incrustées de pierres précieuses, qui rappelle à la fois le bandeau étrusque et le fronteau du XIVe siècle (2) ? Et ces anneaux de pied (*redif*) en argent revêtu d'appliques et d'émaux polychromes (fig. 2) ? Et ces talismans en forme de main ouverte (*khamsa*), ajourés et émaillés pour servir de porte-bonheur aux filles et aux garçons (fig. 3) ?

De tels bijoux font penser à des maîtres d'un art avancé, et l'on remonte jusqu'aux orfèvres hispano-mauresques, qui, chassés d'Espagne au XVe siècle, revinrent demander asile à cette terre d'Afrique d'où ils avaient pris leur essor. Seuls les artisans de Cordoue et de Grenade ont pu concevoir le faste harmonieux de ces parures ; seuls ils ont pu enseigner ce merveilleux travail d'émail et d'or que les orfèvres marocains, avec leur traditionnalisme rebelle aux influences du dehors, ont perpétué, sans y rien changer, à travers les siècles.

L'Algérie, aussi bien que le Maroc, a connu d'admirables ouvriers. Mais

---

(1) *L'orfèvrerie algérienne et tunisienne*, illustrée de dessins, chromolithographies et cartes. Alger, Jourdan, 1902, gr. in-8°. — *D'Alger à Bou-Saada*, illustrations de H. Eudel. Paris, Challamel, 1904, in-12. — *Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord, Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine*. Paris, Leroux, 1906, in-8°; illustré d'un très grand nombre de figures. Les intéressantes illustrations jointes à cette notice, sont empruntées à ce dernier ouvrage.

(2) La valeur du *tâdj* peut s'élever de 10 à 15.000 francs.

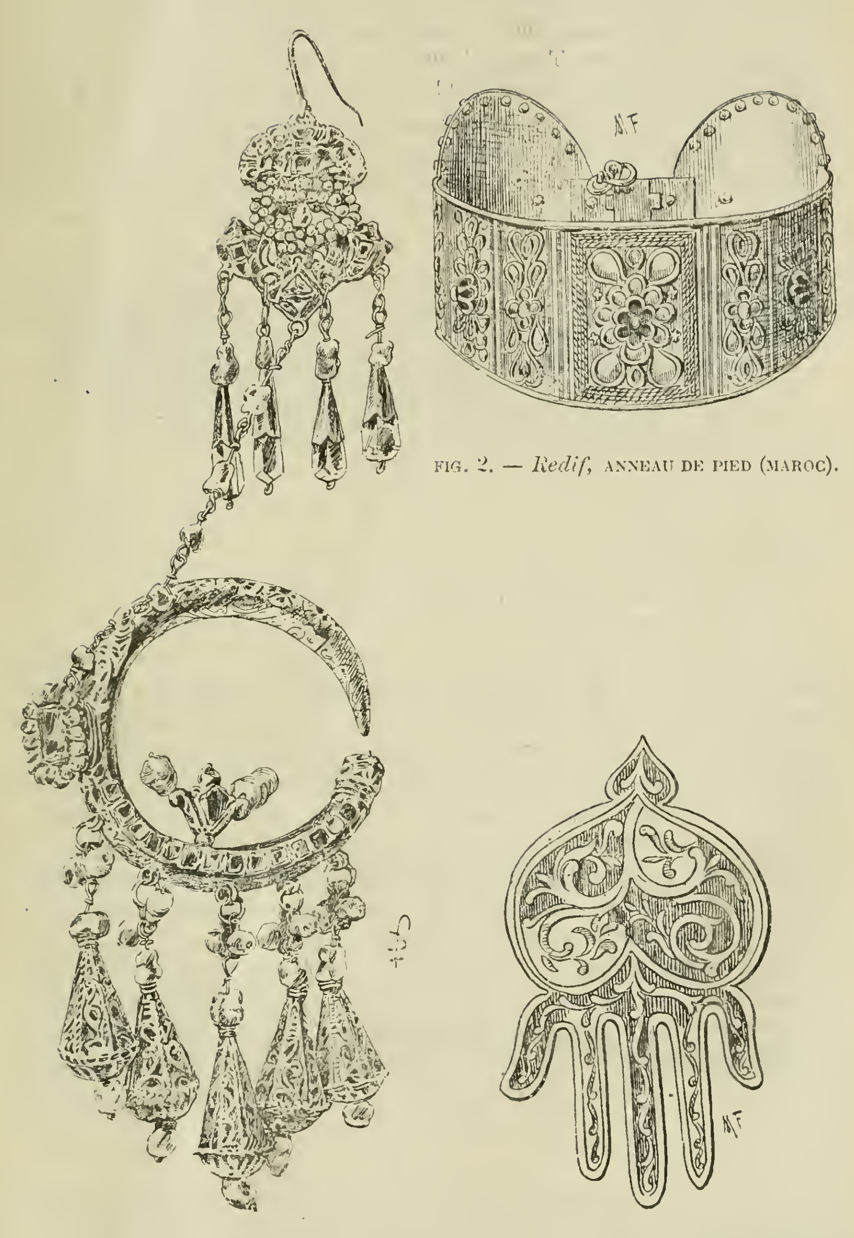


FIG. 2. — *Redif*, ANNEAU DE PIED (MAROC).

FIG. 1. — *Akarech*, BOUCLE DE MARIÉE (MAROC).

FIG. 3. — *Khamsa*, TALISMAN (MAROC).

leur art est plus composite. Sur cette vieille terre africaine qui a vu se succéder toutes les civilisations : Phéniciens, Numides, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes et Turcs, chaque peuple conquérant ou colonisateur, a laissé son empreinte (1). Cependant le goût turc domine, avec des réminiscences fâcheuses de modèles européens apportés jadis par les corsaires barbaresques. ou imposés par les esclaves chrétiens qui refaisaient dans les prisons du dey les bijoux de leur pays natal. Naturellement la conquête française n'a fait qu'accentuer cette dégénérescence de l'art algérien. Pour trouver maintenant des types originaux, il faut s'enfoncer vers le Sud et faire ouvrir le trésor de quelque marabouta renommée, comme l'a fait M. Paul Eudel, ou avoir la bonne fortune de contempler les femmes de l'agha de M'sila parées de tous leurs bijoux :

« Sur la tête, le *djebine*, diadème à deux rangs constellé de pierreries, « tandis que l'*assaba* d'Alger n'a qu'un rang de plaques découpées et incrus- « tées de diamants (fig. 4). Aux oreilles des *m'chareff*, boucles faites d'un fil « d'or enroulé en cercle avec une garniture en dents de scie. Aux poignets « des *souaq* (fig. 5), à pointes hérissées, qui peuvent devenir à l'occasion une « arme de gladiateur. De chaque côté de la figure, les *taklila*, « beauté de la « joue » grandes boucles agrémentées d'une grappe de pendeloques de corail, « de boucles d'or, de sequins, de plaques émaillées (2) ».

De quelle époque datent ces bijoux ? De deux siècles ou de trente ans, nul ne saurait le dire dans un pays où les orfèvres emploient encore les instruments qui servirent à décorer les armes de Barberousse. Mais on peut hardiment pencher pour l'ancienneté de la fabrication si l'on se reporte aux modèles exposés de nos jours par les bijoutiers d'Alger, d'Oran, ou de Constantine. Tout est au goût européen, maladroitement adapté aux formes indigènes. C'est le bijou pour touristes et voyageurs des grandes agences.

Par bonheur l'Algérie a conservé sur un point privilégié de son domaine un art prime-sautier, original, d'une pureté et d'une sobriété de style incomparables. C'est dans la Grande Kabylie, ce massif montagneux du Djurjura où les Beni Yenni exercent leur industrie depuis des siècles.

Rien ne peut donner une idée des bijoux de cette race indépendante, belliqueuse, habituée aux durs travaux. L'argent est le seul métal employé, un argent mat, sans poli ni brillant, mais que l'ingéniosité du Kabyle sait rehausser d'émaux bleus, jaunes, verts, chaudement colorés, et de cabochons de corail qui éveillent invinciblement à l'esprit le souvenir d'orfèvreries

---

(1) Cf. Les bijoux rapportés par M. le Baron de Baye de sa mission en Criméo et au Daghestan. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1899, p. 190 et 215.

(2) *D'Alger à Bou-Saada*, p. 72.

mérovingiennes. Plus de silhouettes frêles, d'ornementation recherchée. Des plaques solides, épaisses, taillées en rond, en rectangle, en triangle, en losange, des bijoux lourds comme des armures et qui semblent plutôt la parure d'une amazone que celle d'une petite maîtresse. Jamais l'orfèvre algérien, mâtiné de Turc et d'Européen, n'aurait conçu cette décoration sévère, d'un équilibre étonnant, presque exclusivement empruntée aux formes géométriques (1).

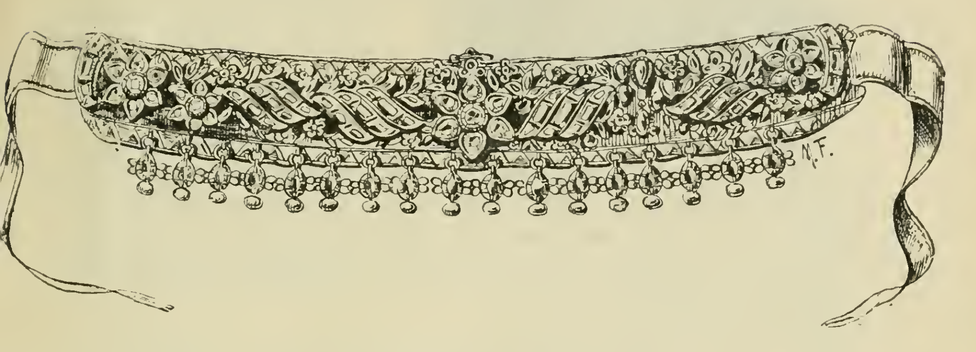


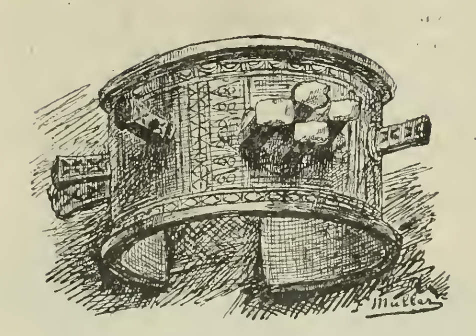
FIG. 4. — *Assaba*, DIADÈME (ALGER).

Le plus curieux, c'est que l'ouvrier kabyle ignore les procédés de fabrication moderne. C'est par routine qu'il fond ces *ibzimen* émaillés qui retiennent le *haïk* à la façon des fibules dont les Grecques drapaient leur peplos, ces *tabzimt* couverts de cabochons de corail et d'incrustations de perles que les femmes des Beni Yenni exhibent comme une ferronnière sur leur front, lorsqu'elles ont donné un défenseur au village. Pour émailler ces pièces, il a gardé le geste des orfèvres byzantins amenés jadis en Afrique par l'armée de Bélisaire. Il garnit sa plaque de cloisons en filigrane qu'il fait adhérer par une soudure au chalumeau. Dans les compartiments, il dépose de la poudre d'émail délayée en pâte. Voilà le bijou au feu. L'émail fond. L'ouvrier le retire juste au moment précis où l'argent à son tour entrerait en fusion et coulerait dans le foyer. Le bijou sort du réchaud diapré sous sa robe d'émail. Les maîtres limousins, qui décoraient les croix, les pixydes et les reliquaires de nos cathédrales au Moyen-Age, n'opéraient pas autrement.

Cet îlot ethnique est une exception. Tout à côté la Petite Kabylie, avec

(1) *Revue de l'Art ancien et moderne,* Avril 1903, article par Henri Clouzot. — Le Musée d'ethnographie au Trocadéro possède de beaux spécimens d'orfèvrerie kabile provenant du Maréchal Randon.

ses ports ouverts au commerce de toutes les nations, subit de plus en plus l'influence européenne. Quand on arrive en Tunisie, la décadence est complète.


FIG. 5. — *Souaq*, BRACELET DE BISKRA.

Ici c'est l'art italien avec sa grâce facile, son brio, ses formes décoratives, mais aussi sa recherche et son afféterie. La Tunisienne aime à piquer dans ses cheveux des épingles trembleuses à larges têtes de fleurs garnies de brillants (*ouarda*, littéralement une rose), qui rappellent les affiquets des Précieuses au XVIIe siècle. Elle adore les épis de diamants (*sonboula*). Elle porte au cou des colliers sur ruban garnis d'un triple rang de pendentifs en forme de grains d'orge ou de poissons (*chaïria*). De chaque côté de son visage pendent des *takhla* si chargés de chaînettes, de sequins et de breloques qu'elle les fixe par un crochet à sa coiffure.

Tout cela est léger, gracieux, d'une variété charmante, mais avec une impression de clinquant et de préciosité qui fait regretter les belles formes du Maroc et même de l'Algérie. Un seul point semble avoir échappé à cet art de dégénérescence italienne, c'est Djerba, l'antique île des Lotophages, où les compagnons d'Ulysse oublièrent leur pays natal. Les orfèvres de cet îlot voisin de la Tripolitaine fabriquent des bijoux très originaux, tels que l'*agât* qui s'accroche dans la chevelure, et retombe en grappe sur le cou (1).

Arrêtons-nous. Nous ne pouvons émettre la prétention de donner une classification absolue des bijoux du Nord de l'Afrique, ni d'en fixer la répartition comme les zones de production de la vigne ou de l'alfa. Comment tracer des limites précises à des objets de parure dont la mode se transmet d'une province à l'autre par la migration incessante des tribus, ou par le déplacement des orfèvres qui continuent à fabriquer dans leur nouvelle résidence les bijoux qu'ils avaient coutume de façonner dans leur pays d'origine ? Comment surtout baser un classement rigoureux sur une exploration qui n'en est encore qu'à ses débuts ? Le Maroc est à peine connu. Sait-on quelles surprises il réserve ?

La publication d'un dictionnaire semble elle-même un peu prématurée.

---

(1) Il faut ajouter Moknin (province de Sousse). Une tribu juive isolée y fabrique des bijoux où l'on retrouve l'influence byzantine et punique. Cf. Communication de M. Gauckler à la *Société des Antiquaires de France*, 6 Juillet 1898.

Mais c'est pourtant le seul moyen pratique de faire avancer la question. Comme chaque bijou se trouve figuré à côté de son nom arabe et de sa provenance, les explorateurs de l'avenir auront une base solide qu'ils pourront contrôler, compléter et rectifier. Ils s'en serviront à la façon d'un herbier qui présente sur chaque feuille la plante elle-même avec l'indication de son terrain de culture.

Mais qu'ils se hâtent de faire leur récolte de types originaux. L'industrie du bijou qui occupe encore, dans l'Algérie seule, des milliers d'ouvriers, est en train de disparaître. L'Arabe adore toujours la parure pour ses femmes, mais à force d'être trompé par des marchands peu scrupuleux qui lui vendent du celluloïd à la place de corail, des verroteries en guise de pierres précieuses et des alliages à bas titre au lieu d'or et d'argent, il renonce peu à peu à placer son trésor d'épargne en bijoux. Bientôt on ne verra plus, dans les années de disette, s'aligner aux guichets du Mont-de-Piété, dans des foulards noués aux quatre angles, de véritables trésors de perles et de joyaux. Il faudra, pour étudier le bijou indigène, avoir recours aux musées ou à de trop rares collections particulières.

Henri Clouzot.

La Géographie.

LA CONVENTION FRANCO-ANGLAISE

SUR LES

NOUVELLES-HÉBRIDES

On vient de publier les articles principaux de la convention franco-anglaise qui a pour objet de fixer le régime applicable aux Nouvelles-Hébrides.

Nous avons, dans le Bulletin de Mai dernier, donné une analyse de cet accord alors à l'état de projet et qui est devenu définitif le 20 Octobre par la signature des délégués des deux puissances. Cette convention comprend 60 articles dont voici les plus importants :

Article premier. — Régime commun :

1° L'archipel des Nouvelles-Hébrides, y compris les îles de Banks et de Torrès, formera un territoire d'influence commune sur lequel les sujets et citoyens des deux puissances signataires jouiront des droits égaux de rési-

dence, de protection personnelle et de commerce, chacune des deux puissances demeurant souveraine à l'égard de ses nationaux et ni l'une ni l'autre n'exerçant une autorité séparée sur l'archipel ;

2° Les ressortissants des tierces puissances jouiront des mêmes droits et seront soumis aux mêmes obligations que les citoyens français et les sujets britanniques. Ils auront à opter dans un délai de six mois pour le régime applicable aux ressortissants de l'une ou de l'autre puissance. A défaut d'option de leur part, les hauts commissaires dont il est parlé à l'article 2 ci-après, ou leurs délégués, détermineront d'office le régime sous lequel ils devront être placés ;

3° Pour tout ce qui ne sera pas contraire aux dispositions de la présente convention ou aux règlements qui seront pris pour en assurer l'exécution, les ressortissants des deux puissances signataires, ainsi qu'aux ressortissants aux tierces puissances, conserveront dans toute sa plénitude leur statut personnel et réel dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides ;

4° Les deux puissances signataires s'engagent mutuellement à ne pas élever de fortifications dans l'archipel et à ne pas y installer d'établissements de déportation ou de transportation.

Art. 2. — 1° Deux hauts commissaires nommés, l'un par le gouvernement de la République française, l'autre par le gouvernement de Sa Majesté britannique, représenteront dans l'archipel les puissances signataires ;

2° Chacun des hauts commissaires sera assisté d'un commissaire résident, auquel il déléguera, dans la mesure qu'il jugera utile, son autorité, et qui le représentera dans l'archipel lorsqu'il n'y résidera pas.

Art. 3. — 1° Le siège, dans l'archipel, de l'un et de l'autre gouvernement et du tribunal mixte prévu à l'article 10 de la présente convention sera établi à Port-Vila dans l'Ile de Vaté.

Art. 5. — Chacune des deux puissances signataires pourvoira aux dépenses de son administration propre dans l'archipel.

Art. 6. — 1° La Commission navale mixte prévue par l'article 2 de la convention du 16 Novembre 1887 sera chargée de coopérer au maintien de l'ordre dans l'archipel ;

2° Dans les cas d'urgence, son action s'exercera sur réquisition concertée des deux hauts commissaires ou de leurs délégués.

Art. 7. — Les hauts commissaires auront le pouvoir d'édicter conjointement, pour le maintien de l'ordre et la bonne administration, ainsi que pour les mesures d'exécution nécessitées par la présente convention, les règlements locaux applicables à tous les habitants de l'archipel et de sanctionner ces règlements par des pénalités n'excédant pas un mois de privation de liberté et 500 francs d'amende.

Art. 8. — 1° Par le mot *indigène*, on entend, dans la présente convention,

toute personne de race océanique ne ressortissant pas, d'après son statut personnel, soit comme citoyen, soit comme sujet ou protégé, à l'une des deux puissances signataires ;

2° Aucun indigène, dans le sens ainsi défini, ne pourra acquérir, dans l'archipel, la qualité de ressortissant à l'une des deux puissances signataires ;

3° Les hauts commissaires et leurs délégués auront autorité sur les chefs des tribus indigènes. Ils auront, en ce qui concerne les tribus, le pouvoir d'édicter des règlements d'administration et de police et d'en assurer l'exécution ;

4° Ils devront respecter les mœurs et les coutumes des indigènes pour tout ce qui ne sera pas contraire au maintien de l'ordre et de l'humanité.

Art. 10. — 1° Il sera établi un tribunal mixte composé de trois juges, dont un président. Un quatrième magistrat représentera le ministère public et procèdera à tous les actes d'instruction. Ce tribunal sera assisté d'un greffier et du personnel auxiliaire nécessaire.

Art. 18. — Les langues officiellement usitées devant le tribumal mixte seront la langue française et la langue anglaise. Les débats seront interprétés et la rédaction des jugements devra être faite dans les deux langues lorsque le procès aura lieu entre ressortissants français et anglais. Les registres du greffier devront être tenus dans les deux langues.

Art. 20. — 1° Il ne pourra être armé, dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, y compris les îles de Banks et de Torrès, que des bâtiments destinés à naviguer sous les pavillons de l'une des deux puissances signataires ;

2° Les hauts commissaires détermineront, chacun en ce qui concerne les bâtiments naviguant dans l'archipel sous le pavillon de la puissance qu'ils représenteront, les règles auxquelles sera soumise la navigation de ces bâtiments.

Art. 29. — Il n'est en rien dérogé, par la présente convention, en ce qui concerne les bâtiments armés en dehors de l'archipel, aux règles respectivement tracées par les lois et règlements de la puissance sous le pavillon de laquelle naviguera le bâtiment.

Art. 31. — 1° Aucun bâtiment ne pourra se livrer au recrutement des travailleurs indigènes dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, y compris les îles de Banks et de Torrès, que si ce navire est sous le pavillon de l'une des deux puissances signataires et s'il est muni d'un pouvoir de recrutement délivré par le haut commissaire représentant celle des puissances signataires sous le pavillon de laquelle le bâtiment naviguera, ou par son délégué ;

2° Les permis de recruter ne sont valables que pour une année.

Art. 57. — 1° A partir de la mise en vigueur de la présente Convention, il sera interdit dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, y compris les îles de Banks et de Torrès, et dans les eaux territoriales du groupe, de vendre ou de

livrer aux indigènes, de quelque façon et sous quelque forme que ce soit, en dehors des exceptions limitativement énumérées ci-après, des armes et des munitions de guerre.

Art. 57. — 1° A partir de la mise en vigueur de la présente Convention, il sera interdit dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, y compris les îles de Banks et de Torrès, et dans les eaux territoriales du groupe, de vendre ou de livrer aux indigènes, de quelque façon et sous aucun prétexte que ce soit, des boissons alcooliques.

Cette Convention constitue, de la part de la France et de l'Angleterre, un acte de co-souveraineté sur les Nouvelles-Hébrides et fait de ce pays sans maître un pays expressément réservé à l'influence des deux puissances contractantes. Elle ferme définitivement la porte à toute prétention rivale, en même temps qu'elle fait disparaître ce qui restait de la fiction de l'indépendance de l'archipel au regard des indigènes eux-mêmes. Cette co-souveraineté, la Convention fait mieux que de la proclamer ; elle l'organise : à l'égard des indigènes, par l'article 8, qui donne aux hauts commissaires représentant les deux puissances et à leurs délégués, autorité sur les chefs des tribus indigènes ; à l'égard des tierces puissances, par l'article 1er, qui dispose que leurs ressortissants jouiront des mêmes droits et seront soumis aux mêmes obligations que les citoyens français et les sujets britanniques, et par l'article 31 qui réserve aux bâtiments naviguant sous pavillon anglais ou français le monopole du recrutement des travailleurs indigènes. En d'autres termes, c'est le *condominium*, le gouvernement à deux remplaçant l'abstention, et entraînant l'exclusion de tous. Jusqu'ici, la France et l'Angleterre, aux Nouvelles-Hébrides, s'étaient contentées de se regarder en chiens de faïence ; dorénavant, elles entendent y jouer, à deux, le rôle du chien du jardinier et même quelque chose de plus ; et elles le signifient nettement à qui veut l'entendre. Cette netteté n'était peut-être pas inutile, s'il est vrai, comme le bruit en a couru, qu'une tierce puissance manœuvrait, à une date toute récente, pour créer, au profit de ses nationaux, dans l'archipel néo-hébridais, des intérêts qu'elle n'eût pas tardé à invoquer comme des droits à une situation privilégiée. La publication de l'accord franco-anglais coupe court à cette manœuvre et déjoue le plan auquel elle se rattachait et qui, s'il avait peu de chance de réussir en raison du caractère artificiel et quelque peu improvisé des prétendus droits qu'on se proposait, le cas échéant, de mettre en avant, n'eût pas laissé d'ajouter une difficulté de plus à toutes celles d'un problème déjà suffisamment compliqué par lui-même.

Il l'était avant la convention du 20 Octobre dernier ; il le devient davantage encore après. L'abstention est, en effet, plus facile à pratiquer que l'action et surtout que l'action à deux. N'ayant pas sous les yeux le texte

complet de l'accord, dont on a cru devoir, dans un intérêt qui nous échappe, fractionner la publication, il nous est actuellement impossible de nous rendre compte de ce que sera, dans ses détails, le *condominium* qu'il organise. Les quelques articles qu'on en a communiqués à la presse, au nombre d'une quinzaine, sur les soixante dont il se compose, nous permettent déjà cependant d'y entrevoir des germes possibles de heurts et de conflits. Il est douteux que la publication intégrale de la Convention affaiblisse cette impression, bien au contraire ; et tout nous porte à croire que les occasions de froissements se multiplieront dans la mesure même de la multiplicité et de la minutie des détails d'application auxquels on a dû descendre pour régler les conditions de fonctionnement du nouveau régime. Il est entendu que les deux gouvernements appliqueront toute leur bonne volonté et toute la sincérité de leur désir d'entente à prévenir les difficultés et les conflits. Mais la cordialité réciproque de leurs dispositions actuelles peut n'être pas éternelle. Elle peut être altérée, d'ailleurs, sur place, par tel incident né de la vie commune et du jeu même des organes de cette personnalité hybride qu'est un *condominium*. En tout pays — l'histoire l'atteste — l'exercice de la souveraineté à deux est un prodige — rarement réalisé — d'équilibre. Que sera-ce aux Nouvelles-Hébrides, où les intérêts anglais sont représentés presque exclusivement par des sujets australiens ou ne sont qu'une émanation d'intérêts australiens ? On sait que la puissante voisine de la Nouvelle-Calédonie n'a jamais cessé de contester nos droits sur l'archipel néo-hébridais. La Convention même du 20 Octobre a soulevé de la part du Gouvernement et du Parlement de la Fédération australienne, les protestations les plus vives lorsqu'elle leur a été soumise, pour avis, à l'état de projet. C'est dire qu'il y aurait quelque imprudence à compter sur leur bonne volonté pour en faciliter l'application. Ils la subissent bien plus qu'ils ne l'acceptent et sans renoncer à rien de leurs prétentions antérieures à la main-mise sur l'intégralité de l'archipel.

Et cependant si quelqu'un avait le droit de se plaindre du statut nouveau créé par l'instrument diplomatique du 20 Octobre, c'est assurément la France. Elle voit, en effet, ses espérances réduites à la perspective d'un partage incertain et d'ailleurs, en fait, extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible à opérer, alors que, légitimement, elle pouvait aspirer à la possession exclusive des Nouvelles-Hébrides tout entières, en raison de la prépondérance incontestable des intérêts qu'elle y a, en raison aussi, de la proximité de la Nouvelle-Calédonie par rapport à l'archipel Néo-Hébridais. Hier encore, rien ne limitait nos droits. Nous en avons. sans compensation aucune, abandonné la moitié, et encore la moitié que nous avons conservée n'a-t-elle qu'un caractère éventuel, grevée qu'elle reste du même aléa qui, jusqu'ici, avait tenu en suspens l'exercice de nos droits entiers, à savoir l'opposition de l'Australie. Le gouvernement anglais a bien pu, cette fois, passer outre à cette opposition, mais avec combien de ménagements ! Et parce que l'établis-

sement d'un *condominium* ne constituait, somme toute, qu'une mesure provisoire. Mais les journaux de Londres n'ont pas manqué de réserver l'avenir, et Sir Edward Grey, répondant, récemment, à la Chambre des Communes, à une question qui lui était posée au sujet de la Convention du 20 Octobre, a nettement donné à entendre que l'Australie serait consultée sur le règlement définitif de la question des Nouvelles-Hébrides, le jour où celle-ci se poserait à nouveau. Étant donné le parti pris irréductible de l'Australie, c'est assez dire que nous ne pouvons même pas compter avec certitude sur le partage.

On voit que nous n'avons pas autrement lieu de nous réjouir d'un accord qui ne résout rien, si ce n'est au regard de tiers dont les prétentions étaient encore problématiques et eussent été, dans tous les cas, insoutenables et ne nous donne aucune certitude, sauf celle d'un amoindrissement de nos droits. Le seul avantage que nous en retirons, c'est de voir la situation individuelle de nos nationaux établis aux Nouvelles-Hébrides améliorée, grâce à l'institution d'une justice régulière et d'une organisation administrative rudimentaire. Mais nous connaissons assez leur patriotisme pour être certains qu'ils auraient préféré renoncer pour longtemps encore à ces bienfaits plutôt que de voir la France les payer si chèrement. Il fut un temps où elle aurait pu les leur assurer elle-même sans qu'il lui en coûtât rien. Les occasions ne lui en ont pas manqué ; elle les a laissé échapper. Elle porte aujourd'hui la peine de ses défaillances comme l'Angleterre recueille le fruit de sa politique vigoureuse et soutenue. Là où celle-ci n'avait aucun droit, elle est arrivée, à force d'obstination, à se faire reconnaître une situation égale à la nôtre. Là où nous avions des droits exclusifs, nous avons dû nous résigner à un partage. La comparaison porte en elle-même sa moralité.

BIBLIOGRAPHIE

L'ŒUVRE DE LA FRANCE AU TONKIN, par ALBERT GAISMAN. Paris, Alcan, 1906

Les ouvrages sur l'Extrême-Orient sont décidément à l'ordre du jour.

Le livre de M. Gaisman débute, s'il faut en croire l'en-tête du premier chapitre, par un « aperçu géographique » où il y a assez peu de géographie, mais où, en revanche, les origines de la question du Tonkin sont exposées historiquement d'une façon claire et intéressante. Non moins nombreuses, et consciencieuses d'ailleurs, sont les pages consacrées ensuite à l'histoire de la conquête et de la pacification du Tonkin. Mais c'est surtout dans les jugements qu'il porte sur le peuple annamite et dans ses considérations sur la mise en valeur de notre colonie

asiatique, que l'auteur, — colon invétéré et industriel de marque, — a pu mettre à profit toutes ses ressources d'observation et d'expérience.

Selon lui, — et ses idées sont partagées par M. de Lanessan dans la préface du livre, — les entreprises agricoles, vers lesquelles s'étaient tournés nos compatriotes au début de la conquête, offrent peu de chances de réussite pour nous, et doivent être en général abandonnées aux Annamites, excellents agriculteurs et d'ailleurs premiers possesseurs du sol. Il préconise au contraire les entreprises industrielles (charbonnages, filatures de coton et de soie, cimenteries, distilleries), où nous sommes certains de réussir, à condition toujours de nous assurer le concours indigène, et de savoir former nous-mêmes, par des écoles professionnelles encore à l'état embryonnaire, les ouvriers dont nous aurons besoin.

Quant au commerce, le Tonkin est admirablement placé à ce point de vue, à la porte de trois provinces chinoises riches, peuplées, mais peu développées industriellement, et qui ont besoin de nos produits. Enfin, organisés comme ils le sont aujourd'hui, les services de navigation sont à même de faciliter un mouvement d'échanges analogues avec la métropole et avec tous nos voisins d'Extrême-Orient, y compris le Japon. Des résultats fort satisfaisants sont acquis jusqu'à ce jour, grâce à l'énergie et à la ténacité de nos colons eux-mêmes, et tout porte à croire que l'avenir ne fera qu'accroître cet état de prospérité. Seulement, — et auteur et préfacier, de concert, insistent sur ce point, — nous devons nous défier de l'administration et de la colonisation directes, nous rapprocher de plus en plus des Annamites, leur inspirer confiance, nous assurer leur concours bénévole, et même leur laisser prendre une part active à l'administration et au gouvernement de leur pays. Nous devons, selon la formule de M. de Lanessan, « gouverner autrement qu'avec des fusils » et comprendre qu'à nous seuls « il nous serait impossible de nous maintenir en Indo-Chine par la force des armes ». Enfin, puisque nous avons en Extrême-Orient des voisins dangereux, l'intérêt bien entendu nous conseille de vivre avec eux en bonne intelligence : « Le complément indispensable de notre entente cordiale avec la Grande-Bretagne est un accord non moins cordial avec la Chine et le Japon ». Et ceci, affirme l'auteur, n'est pas une utopie. L'utopie par excellence serait au contraire « une politique d'isolement et de brutalité ».

FRANCE ET JAPON EN INDO-CHINE, par le Lieutenant-Colonel Péroz. Paris, Chapelot, 1906.

Certes, la question posée dans les termes que nous venons de voir, pourrait paraître acceptable à l'auteur du présent livre, car il y a toujours moyen de s'entendre sur les mots, et cependant le Lieutenant-Colonel Péroz a une façon de voir les choses bien différente de celle que préconise M. Gaisman.

Le Colonel Péroz n'est assurément pas un pacifiste ; il se défie de certaines tendances sentimentales, et place au premier plan les questions pratiques, sévères, *brutales*, de la lutte pour la vie, — brutales parce qu'on les subit, et non parce qu'on les impose, et parce qu'elles sont moins le fait des hommes que des événements. Pour lui, il y a des nécessités économiques inéluctables : *Geschaefte und materielle Interessen*, comme disent les Allemands. Et c'est pourquoi, sous le rapport de la sagesse politique, l'exemple des Allemands et des Anglais lui paraît bon à suivre.

Selon lui, l'Indo-Chine est sérieusement menacée, et menacée surtout par le

Japon. Le Japonais, ce n'est pas seulement le soldat brave et orgueilleux, ni le commerçant en quête de débouchés pour ses produits, c'est l'être affamé « qui cherche autour de lui les terres où l'on mange ». Or, pour nourrir sa famille trop nombreuse, il a besoin de riz avant tout, et l'Indo-Chine seule peut lui en procurer. Toute la question est de savoir si les moyens seront pacifiques ou belliqueux, et le Colonel Péroz, lui, croit à la guerre certaine : « Il n'est pas un esprit quelque peu clairvoyant et au courant des choses de l'Extrême-Orient, qui n'ait la conviction que le Japon désire ardemment mettre la main sur notre colonie ». Or, notre organisation défensive est-elle de nature à le faire hésiter lorsqu'il estimera le moment venu ? L'auteur ne le croit pas. Il démontre, chiffres en mains, avec toute la compétence que lui donne sa qualité bien connue d'écrivain militaire, que nous ne sommes nullement préparés pour faire face à une pareille agression. De toutes parts, notre organisation en Indo-Chine laisse à désirer : défense maritime fixe et mobile, défense terrestre, tout y est à l'état rudimentaire. Or, c'est à nous de consentir les sacrifices nécessaires si nous voulons sauver notre colonie des conséquences de ce qu'il appelle « l'inévitable guerre franco-japonaise ».

Ce que l'auteur préconise, — je laisse les caractères italiques dont il se sert, — c'est d'abord : « *L'Entretien en France coûte que coûte, en dehors des prévisions militaires et diplomatiques européennes, d'une flotte puissante, plus puissante que celle du Japon, maintenue toujours en état de disponibilité telle quelle puisse à toute heure se mobiliser et prendre la mer dans les plus brefs délais* ». Ensuite, en Indo-Chine, une série de défenses militaires qu'il serait trop long d'énumérer ici. Il ajoute d'ailleurs que, selon lui, les dépenses nécessitées par ce programme ne seraient pas plus exagérées que les difficultés mêmes d'exécution. Le livre se termine par un tableau séduisant de la prospérité presque inouïe réservée à notre « admirable » Indo-Chine, comme du reste à tout notre empire colonial, si nous savons nous rendre dignes de le conserver. Éveiller ces belles espérances, ces mirages de Terre-Promise, chose que la plupart des auteurs *français* oublient de faire dans leurs livres trop sages et trop *raisonnables*, on ne saurait mieux s'y prendre pour susciter en nous un peu de l'énergie qui nous manque, et pour nous faire passer de l'idée aux « gestes » qui agissent.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

AFRIQUE.

L'Ile Sainte-Hélène. — Les journaux anglais annonçaient dernièrement que les troupes qui tenaient encore garnison dans cette île étaient rappelées. Le

passage de la navigation par Suez a provoqué la décadence de cette possession : le nombre de ses habitants a diminué des deux tiers depuis 1866, son mouillage est désert, le commerce y languit misérablement. Le Gouvernement anglais, dans son pratique bon sens, l'abandonne, malgré l'émotion du reste des habitants qui voient disparaître avec la garnison le plus clair de leurs ressources.

Il a été écrit beaucoup sur cet îlot perdu dans l'Océan, récemment encore son histoire a été faite en Angleterre par lord Roseberry et M. Jackson, et analysé en France par M. Dehérain dans le *Journal des Savants.*

Nous voyons là que Sainte-Hélène faillit jadis devenir une possession française. Au moment où les Hollandais et les Anglais allaient se la disputer, cette conquête tenta Colbert. Les marins de Charles II nous devancèrent et arrachèrent Sainte-Hélène à la Compagnie des Indes de Hollande.

Sainte-Hélène est, depuis 1673, une terre britannique. Le travail et l'orgueil anglais y ont fait merveille. C'est sur un de ses pics volcaniques que Halley dressa le catalogue des étoiles du ciel austral ; Darwin y fit une des stations de son grand voyage scientifique ; hier encore, elle recueillait les prisonniers boers. Et pourtant, ce morceau de la puissance anglaise fait partie de notre territoire spirituel. Si Louis XIV manqua l'occasion d'acquérir ces quelques hectares de lave, Napoléon en a fait la conquête. Sainte-Hélène est une chose française, en tant qu'annexe de la chapelle des Invalides. C'est pour la France une colonie de sentiment.

Cette revendication tout idéale ne saurait alarmer nos voisins. Il y a longtemps que les vieilles querelles sont enterrées avec les aspirations napoléoniennes, sous le saule de la vallée du tombeau.

En 1859, nous visitions Longwood où tout sentait la tristesse, l'abandon et le délabrement, après le long usage qu'en avaient fait des propriétaires indifférents.

Le Gouvernement français venait d'en obtenir de l'Angleterre les titres de propriété. Un capitaine et un garde du génie entreprenaient la restauration dans son état premier de la maison où Napoléon avait expiré. Un chef d'escadron de cavalerie en retraite était installé avec le titre de gouverneur dans le Longwood nouveau (Longwood new house). habitation d'allure romaine que l'Angleterre avait bâtie pour son prisonnier. Celui-ci, sentant peut-être son dernier jour approcher, n'avait pas voulu l'occuper.

Ce que tout cela est devenu depuis, nous n'en savons rien au juste, probablement quelque chose de moins lugubre et de plus historiquement ressemblant. Et maintenant, avec le départ du dernier soldat anglais, un peu plus de silence va tomber sur ce lieu mémorable, où les occasions de passage se feront de plus en plus rares.

Notes sur le Maroc. — Le commerce extérieur du port de Tanger en 1905. — D'après le rapport du Consul anglais, il s'est élevé à frs 21.583.825, en augmentation de 3 millions sur l'année précédente. Cet accroissement a profité surtout aux importations, et principalement aux articles suivants : céréales, étoffes et fils de coton, ciments, briques, tuiles, vins et spiritueux.

La récolte de 1904 ayant été mauvaise a nécessité une introduction plus grande de céréales étrangères. La plus grande sécurité des routes en 1905 (?) de Tanger vers Fez, y a attiré une plus grande quantité de coton manufacturé détourné de Larache. On a bâti beaucoup. L'accroissement de la population européenne a fait entrer plus de vins et spiritueux. Mais la pauvreté des indigènes a fait diminuer l'importation de la soie.

L'exportation du district de Tanger comprend surtout des produits agricoles, rares en 1905, aussi n'a-t-elle augmenté qu'en valeur et non en quantité.

Commerce.	Importation.	Exportation.
Français	Fr. 4.725.975	2.034.225
Anglais	4.191.500	2.232.900
Espagnol	1.062.250	2.806.650
Allemand	1.141.875	181 200

Larache. — Le port de Larache est souvent le lieu de débarquement et le point de départ pour se rendre à Fez. La dernière mission diplomatique qui s'est rendue dans cette capitale a au contraire pris la route de Tanger, ce qui inspirait à M. Daniel Saurin un article publié dans la *Dépêche Coloniale*, dont nous extrayons des passages qui touchent à la géographie économique :

« Il a fallu, en effet, que la route vers Fez fût redevenue assez libre, à travers le Rharb, pour rassurer une mission diplomatique, — le plus exposé de tous les convois à la concupiscence des ravisseurs, le plus obligé à de prudents détours. Où le ministre a passé passera bien le sucre. Le transit des marchandises sur la capitale va donc diminuer par Larache, dans la même proportion où il peut s'accroître par Tanger. La sécurité du chemin, certifiée par un illustre exemple, est une des circonstances très arbitraires, mais essentielles, desquelles participe l'existence économique de la ville, sans que l'activité, l'intelligence, ou la fortune des habitants puissent efficacement y contribuer.

Telle est d'ailleurs l'originalité, au moins actuelle de la cité passive, déposée par la lente influence des siècles sur les bords du Loukos, comme une alluvion peu à peu fécondée par toute la vie qui passe. Le secret de Larache n'est pas à Larache. Il faut regarder et chercher au delà de l'enceinte étroite qu'effleurent les caravanes et la rivière, pour trouver et comprendre les causes véritables des prospérités ou défaillances alternatives que l'on subit à Larache, sans avoir le moyen de les précipiter.

Les plaines si vastes et les collines aux flancs complaisants du Rharb, du Khlot et de l'oued Tahadart suffiraient certes à justifier un port et tout un personnel de marchands, de courtiers, que leurs produits alimenteraient. Par son fleuve et la fertile région qui l'environne, Larache est incontestablement réservé à un avenir solidement garanti, indépendant de toutes les agitations voisines. Mais avant l'exploitation méthodique et paisible du Maroc, avant qu'elle puisse vivre d'elle-même, de sa terre et de ses hommes, la ville doit se résigner à ce ballottement ».

La Colonisation officielle en Algérie. — Cette importante question a été l'objet d'un rapport très étendu et très étudié de M. de Peyerimhoff qui était à la tête du service de l'agriculture au Gouvernement général. Voici un aperçu rapide de l'œuvre accomplie dans les vingt-cinq dernières années, dû à la plume de M. Maurice Hamelin :

Dans le département d'Alger, la plaine de la Mitidja a été tout entière colonisée et couverte de vignobles importants, le centre de Ménerville a particulièrement réussi, et en pleine région kabyle, plusieurs autres centres comme Tizi-Ouzou, Palestro, Bordj-Ménaïel sont très prospères ; mais la colonisation agricole sous la poussée kabyle y paraît sans avenir, tandis qu'au contraire celle de la vallée du

Chéliff semble assurée. Dans la haute plaine d'Aumale et dans la région des plateaux, réussite complète.

Si l'on considère maintenant le département d'Oran, l'on constate que la colonisation officielle y a atteint son maximum d'étendue et de profondeur. C'est le plateau de Bel-Abbès qui a été l'un des chantiers les plus actifs et les plus féconds de cette mise en valeur agricole, et actuellement dans la région de Tiaret l'œuvre est poursuivie avec ardeur.

Dans le département de Constantine, l'on a occupé d'abord les vallées de l'oued Sahel, de la Seybouse, puis la colonisation sur les plateaux de Sétif, éprouvée au début, s'est fortifiée ; la situation est moins bonne sur le plateau constantinois et franchement mauvaise dans la région de Batna où l'on a hasardé une douzaine de périmètres. Mais partout ailleurs, les résultats ont été magnifiques et ils permettent de dégager les conditions indispensables à la réussite de la colonisation. Celle-ci est subordonnée au choix d'un périmètre basé avant tout sur des considérations d'ordre économique avec des voies d'accès et d'écoulement assurées, l'alimentation en eau facile et la salubrité de la région bien reconnue. Par contre l'expérience a démontré l'inutilité de trois facteurs qui semblaient de prime abord exercer une influence considérable sur la formation du nouveau village : la proximité d'un grand centre, la présence à demeure d'une bonne main-d'œuvre et une grande étendue d'attributions territoriales.

Le voisinage d'une ville a pour effet d'effriter le peuplement et de multiplier les transactions immobilières de telle sorte que si la mise en valeur est sérieusement entreprise, c'est avec d'autres éléments qu'avec ceux qui y avaient été placés primitivement. Quant à la présence sur place d'indigènes disposés à travailler la terre, c'est un avantage dangereux pour les colonisateurs, car ces indigènes ne cherchent qu'une occasion de racheter le sol. Le succès de la petite colonisation oranaise tient, en grande partie, à la nécessité où elle s'est trouvée de travailler elle-même la terre et de ne recourir à la main-d'œuvre auxiliaire des Espagnols et des Marocains que pour les défrichements et les moissons. C'est le phénomène inverse qui explique le peu de prospérité réelle de la région de Constantine.

Enfin, il faut éviter de donner aux concessionnaires des lots trop étendus, car, dans ce cas, la mise en valeur excède leurs forces, et ils sont portés à louer leurs terres aux indigènes.

L'expérience de ces dernières années n'a pu prouver l'avantage de la concession gratuite sur la vente ; toutes deux ont pleinement réussi ; cependant, les ventes faites aux enchères publiques ont bénéficié exclusivement aux Algériens.

Le système des groupes de fermes s'est montré de beaucoup inférieur à celui des centres, et le rapporteur constate que les 80.000 hectares employés dans le département de Constantine à la constitution des lots de fermes sont en grande partie perdus pour la colonisation. Le groupe de fermes, en effet, ne peut faire vivre des gens de métier, et n'attire pas d'éléments complémentaires. Le propriétaire heureux cherche la main-d'œuvre la plus avantageuse, épuisé ou déçu il vend ou loue aux indigènes. S'il n'est obligé ni à la résidence ni à la substitution, sa propriété est un simple placement immobilier dont il se bornera à tirer le parti le moins pénible et relativement le plus rémunérateur.

La caractéristique de la colonisation officielle a été d'installer en Algérie un peuple de cultivateurs français qui ont constitué sur les lots où ils ont été établis des familles saines et remarquablement prolifiques. Mais comme l'on constate que les trois cinquièmes de la population européenne sont, à l'heure actuelle, soit entièrement soit pour une forte part de sang étranger, il est absolument nécessaire d'accroître l'élément français. La situation est, en effet, la suivante. Il y a en

Algérie plus de néo-latins (Espagnols, Italiens, Maltais) que de Français, ceux-ci sont moins prolifiques que ceux-là ; leur immigration toute spontanée est au moins égale à celle de nos nationaux ; et des trois éléments d'une moyenne numérique en ce moment à peu près équivalente, qui composent cette dernière, l'un d'ailleurs stationnaire et en voie de régression est d'origine purement administrative, le second dépend largement de la publicité faite en faveur de la colonie, le troisième est fonction de l'ingéniosité et des ressources du gouvernement.

Ainsi que l'expose M. de Peyerimhoff, l'administration ne peut songer à rendre l'Algérie moins ouverte et moins hospitalière et à en barrer l'accès au courant étranger ; elle doit se proposer un double but : franciser l'élément étranger, attirer et retenir le plus de Français dans le pays.

L'Accord abyssin. — Les plénipotentiaires de France, d'Angleterre et d'Italie ont signé à Londres, le 13 Décembre, l'arrangement conclu entre les trois puissances au sujet de l'Abyssinie.

Ce traité fut paraphé le 6 Juillet de cette année et on n'attendait plus pour le signer que l'acceptation de Ménélik.

L'acte comprend 11 articles dont voici les principaux :

L'article premier dit que la France, la Grande-Bretagne et l'Italie sont d'accord pour maintenir le « *statu quo* » politique et territorial en Éthiopie.

L'article 2 stipule que les concessions agricoles, commerciales et industrielles, accordées dans l'intérêt de l'une des trois puissances contractantes ne devront pas nuire aux intérêts des autres puissances.

L'article 3 vise le cas où des changements intérieurs se produiraient en Éthiopie. Il dit que les puissances signataires doivent s'abstenir de toute intervention dans les affaires du pays, se bornant à protéger les légations, les vies et les propriétés des étrangers et à défendre les intérêts communs des trois puissances. Aucune mesure ne devra être prise sans une entente préalable.

L'article 4 dit que, dans le cas où des événements viendraient à troubler le *statu quo* prévu par l'article premier, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie feront tous leurs efforts pour maintenir l'intégrité de l'Éthiopie et pour sauvegarder les intérêts des trois puissances.

Art. 5. — Le gouvernement français communique aux gouvernements britannique et italien :

1° L'acte de concession du chemin de fer franco-éthiopien du 9 Mars 1894 ;

2° Une communication de l'empereur Ménélik en date du 8 Août 1904, dont la traduction est annexée au présent accord, et qui invite la Compagnie concessionnaire à construire le second tronçon de Dire-Daoua à Addis-Ababa.

Art. 6. — Les trois gouvernements sont d'accord pour que le chemin de fer de Djibouti soit prolongé de Dire-Daoua à Addis-Ababa, avec embranchement éventuel vers Harrar, soit par la Compagnie du chemin de fer éthiopien, en vertu des actes énumérés à l'article précédent, soit par toute autre Compagnie privée, française, qui lui serait substituée avec l'agrément du gouvernement français, à la condition que les nationaux des trois pays jouiront, pour les questions de commerce et de transit, d'un traitement absolument égal, à la fois sur le chemin de fer et dans le port de Djibouti. Les marchandises ne seront passibles d'aucun droit fiscal de transit au profit de la colonie ou du Trésor français.

Art. 7. — Le gouvernement français prêtera son concours pour qu'un Anglais, un Italien et un représentant de l'empereur d'Abyssinie fassent partie du conseil

d'administration de la ou des Compagnies françaises qui seront chargées de l'exécution et de l'exploitation du chemin de fer de Djibouti à Addis-Ababa. Il est stipulé, par réciprocité, que les gouvernements anglais et italien prêteront leurs concours pour qu'un poste d'administrateur soit également assuré dans les mêmes conditions à un Français dans toute Société anglaise ou italienne qui aurait été formée ou se formerait pour la construction ou l'exploitation de chemins de fer allant d'un point quelconque en Abyssinie à un point quelconque des territoires voisins anglais ou italiens. De même, il est entendu que les nationaux des trois pays jouiront, pour les questions de commerce et de transit, d'un traitement absolument égal à la fois sur les chemins de fer qui seraient construits par des Sociétés anglaises ou italiennes et dans les ports anglais ou italiens d'où partiraient ces chemins de fer. Les marchandises ne seront passibles d'aucun droit fiscal de transit au profit des colonies ou des trésors anglais et italien.

Les trois puissances signataires sont d'accord pour étendre aux nationaux de tous les autres pays le bénéfice des dispositions des articles 6 et 7 relatifs à l'égalité de traitement en matière de commerce et de transit.

Art. 8. — Le gouvernement français s'abstiendra de toute intervention en ce qui concerne la concession précédemment accordée au delà d'Addis-Ababa.

Art. 9. — Les trois gouvernements sont d'accord pour que toute construction de chemin de fer en Abyssinie, à l'Ouest d'Addis-Ababa, soit, dans la mesure où un concours étranger est nécessaire, exécutée sous les auspices de l'Angleterre. De même, les trois gouvernements sont d'accord pour que toute construction de chemin de fer en Éthiopie, reliant le Benadir à l'Érythrée, à l'Ouest d'Addis-Ababa soit, dans la mesure où un concours étranger est nécessaire, exécutée sous les auspices de l'Italie.

Le gouvernement britannique se réserve le droit de se servir, le cas échéant, de l'autorisation accordée par l'empereur Ménélik à la date du 28 Août 1904 de construire un chemin de fer du Somaliland britannique à travers l'Éthiopie jusqu'à la frontière soudanaise, à la condition, toutefois, de s'entendre au préalable avec les gouvernements français et italien, les trois gouvernements s'interdisant de construire, sans entente préalable, aucune ligne pénétrant en territoire abyssin ou devant se raccorder aux lignes abyssines et de nature à faire concurrence directe à celles qui seront établies sous les auspices de l'une d'elles.

Art. 10. — Les représentants des trois puissances se tiendront réciproquement complètement informés et coopéreront pour la protection de leurs intérêts respectifs. Dans le cas où les représentants anglais, français et italiens ne pourraient pas se mettre d'accord, ils en référeraient à leurs gouvernements respectifs et suspendraient, en attendant, toute action.

AMÉRIQUE.

La langue française aux États-Unis. — Une brochure de la *Fédération de l'Alliance française aux États-Unis et au Canada*, avec le sous titre de *Bibliothèque dramatique*, nous montre les efforts faits en Amérique pour la propagation de notre langue par les 157 groupes de la Fédération. Les représentations dramatiques figurent parmi les moyens d'action les plus efficaces. Comme on nous l'apprend, le nombre moyen des auditeurs des conférences en français ne dépasse pas 140, et celui des représentations théâtrales atteint 325. Pour encou-

rager ce mode de propagande la Fédération se charge de procurer à ses groupes les pièces françaises aux meilleures conditions de prix, de 1 fr. 25 à 2 fr. l'exemplaire, et publie une liste de 200 ouvrages adaptés aux besoins des artistes amateurs par leur sujet et le nombre des personnages, dont elle peut assurer la livraison ou au moins la communication pour un temps limité, avec renseignements pour la mise en scène, la musique et les costumes, en possédant un ou plusieurs exemplaires dans sa bibliothèque. Elle demande aussi qu'on lui signale pour une prochaine édition de sa brochure celles des pièces susceptibles d'être jouées par les membres de l'Alliance française.

La liste ne contient pas les pièces classiques trop connues et déjà représentées dans les cercles américains de l'Alliance. Nous y relevons nombre de pièces qui ont en France réjoui à maintes reprises l'honnête spectateur : La Cigale et la Fourmi ; les Romanesques ; Gringoire ; la Joie fait peur ; les deux Sourds ; la Grammaire....., bornons-nous, car il faudrait réimprimer tout le répertoire.

Nous aimons à rendre compte de mesures si profitables à la réputation française à l'étranger, et, à nos yeux, d'une excellente géographie humaine.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

EUROPE.

La Propriété rurale en Roumanie. — D'après le dernier recensement (1905), la surface cultivable de la Roumanie est, en chiffres ronds, de 8.000.000 hectares, divisée comme suit :

Propriétés de plus de 100 hectares (grande propriété).	3.787.192	hectares.
Propriétés de 10 à 100 hectares (propriété moyenne).	861.409	»
Propriétés de moins de 10 hectares (petite propriété).	3.319.695	»
Total..........	7.968.296	»

Voici maintenant le nombre des propriétaires :

La grande propriété se trouve entre les mains de....				4.171	personnes.
La propriété moyenne	»	»	....	38.699	»
La petite propriété	»	»	....	1.015.302	»
			Total..........	1.058.172	»

Les 38,699 propriétaires formant la propriété moyenne, se divisent comme suit :

36.318	propriétaires possédant de		10 à 50	hectares.
2.381	»	»	50 à 100	»
38.699				

Les 4.171 propriétaires formant la grande propriété se divisent à leur tour en :

2.608	propriétaires	possédant	entre 100 et 500 hectares, et
1.563	»	»	plus de 500 hectares.
4.171			

En examinant ces tableaux, on voit qu'en moyenne chaque petit propriétaire possède un peu plus de 3 hectares, tandis que chaque grand propriétaire possède en moyenne 10.000 hect. En outre il existe au moins 300.000 têtes de famille ne possédant absolument rien.

Cet état, qui se rencontre également en Russie, est anormal et inquiétant, aussi est-ce avec juste raison qu'on y cherche actuellement un remède.

L'État roumain a dû intervenir en 1864 quand la grande propriété possédait à elle seule 7.000.000 hectares ; les propriétaires ont dû se désister de près de la moitié de leurs terres, afin de créer la petite propriété qui existe aujourd'hui.

Actuellement le même remède n'est plus applicable, et il est question de créer une institution de crédit qui serait l'intermédiaire entre la grande et la petite propriété.

Les grands propriétaires voulant vendre leurs terres, n'auraient qu'à s'adresser à cette institution, qui, à son tour, céderait les mêmes terres aux paysans en leur accordant de sérieuses facilités de paiement.

C'est là une des questions les plus importantes qui doivent être résolues le plus vite possible, pour le plus grand bien du pays.

C.-A. Berindei,
Membre correspondant de la Société de Géographie de Lille.

ASIE.

Population de l'Indo-Chine française. — Les résultats d'une enquête ordonnée par le Gouvernement général ont été l'objet d'une communication à la *Géographie*. Nous lui empruntons quelques éléments :

Nombre d'habitants de nos possessions et protectorats :

Annam	7.096.465
Tonkin	6.431.470
Cochinchine	2.973.128
Cambodge	1 332.691
Laos	912.074
Kouang-tchéou-ouan	180.160
Total	18.925.988

Ces chiffres ne doivent pas être considérés comme absolument exacts, on ne saurait faire présentement en Indo-Chine un recensement présentant des garanties certaines ; mais ils sont beaucoup plus proches de la réalité que ceux qu'on énonçait auparavant et qui étaient le plus souvent très exagérés.

Les habitants ont été classés par races, familles ou tribus. Il règne en ces pays parmi les indigènes trois formes principales du langage : Indonésien, Khmer et Mongoloïde.

La race annamite domine de beaucoup dans cette population, 78 1/4 % comme nombre, mais elle n'occupe qu'une aire assez réduite, 21 % de la superficie du territoire ; elle est surtout répartie en Annam, au Tonkin et en Cochinchine.

Les Français sont comptés au nombre de 12.892. Les autres habitants de race blanche 1.424.

La moyenne de densité est de 25,9 au km² (en France 72).

AFRIQUE.

Le Cuivre au Congo français. — On ne peut prétendre à suivre les choses coloniales sans mentionner l'attention qu'en ce moment éveillent les gisements de cuivre du Congo français. Ce n'est rien encore de bien défini. Il y a encore là beaucoup de places à prendre et de chances à courir. La région minéralisée est vaste, très vaste. Des points dont la minéralisation est reconnue sont éloignés les uns des autres de 100 à 150 kilomètres. De tout temps, on a su que, à 300 kilomètres environ de la côte, au Congo français, mais non loin du Congo belge, il existait une région cuprifère d'une grande richesse si l'on en juge d'après les mille objets de cuivre fabriqués d'un bout à l'autre de cette région par les indigènes. Des tranchées, de sommaires puits d'extraction attestent une exploitation enfantine ayant eu lieu a des époques sans doute reculées. Depuis 1887 à peu près, la région cuprifère du Congo français a attiré de loin en loin l'attention de savants, de curieux et de géographes. Parmi les noms des voyageurs qui ont passé, on peut citer ceux de MM. Lamy, de l'ingénieur Regnault, Dupont, du Muséum de Bruxelles, Alvernhe, etc. C'était la simple promenade géologique.

On a été plus loin depuis un an ; on a fait çà et là quelques prospections ou ébauches de prospection. Maintenant il semble que le mouvement s'accentue ; des ingénieurs connus viennent de partir à la tête de missions d'un caractère cette fois nettement pratique. Cela devait être signalé.

Un jour ou l'autre, nous saurons si le minéral dont il existe effectivement des spécimens de très haute teneur a pour lui dans quelques gîtes la régularité et la masse. Une foule de questions intéressantes s'agiteront autour de la question proprement minière : en premier lieu celle des transports : la région minéralisée est accessible soit directement de la côte au prix d'un parcours de quelque 300 kilomètres, soit de Boma, port du Congo belge, par les chemins de fer du Mayumbé, dont le terminus actuel est encore distant de quelque 150 kilomètres, de la région minéralisée, soit de Brazzaville ; la distance n'est pas par là de beaucoup supérieure à une centaine de kilomètres. Un fleuve, le Niari, traverse toute une partie de la région minéralisée et, navigable au moins par sections, pourra rendre quelques services.

(*Dépêche coloniale*).

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE PRÉSIDENT,
ERNEST NICOLLE.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND SEMESTRE DE 1906.

Grandes Conférences.

Communications.

Excursions.

Procès-verbaux.

Concours.

Nécrologie.

Congrès.

Bibliographie.

Faits et Nouvelles géographiques.

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

France.

France et Colonies.

Europe.

Asie.

Afrique.

Amérique.

Régions polaires.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

France.

France et Colonies.

Europe.

Asie.

Afrique.

Amérique.

Généralités.

Lille Imp. L. Danel

